

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

SCH. — SUR.


BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE
DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de MICHAUD;
la Biographie universelle historique de WEISS; l'Encyclopédie nouvelle; l'Art de vérifier les dates, etc.;

ÉDITION AUGMENTÉE DE VINGT MILLE ARTICLES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME DIX-HUITIÈME.

SCHERER. — SURBECK.

BRUXELLES,
CHEZ H. ODE, BOULEVARD WATERLOO, N° 34,
AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1847

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

S

SCHÉRER (Barthélemy-Louis-Joseph), général en chef des armées de la république, ministre de la guerre, naquit en 1747, à Delle, département du Haut-Rhin. Après avoir servi 11 ans dans les troupes autrichiennes, il était parvenu au grade de maréchal général des logis, lorsque à l'époque de la révolution il entra dans le régiment d'artillerie de Strasbourg, en qualité de commandant d'une compagnie. Nommé aide de camp du général Despretz-Crassier, il assista à la bataille de Valmy où il donna des preuves de talent. Peu de temps après, Schérer, protégé par Beauharnais, commandant l'armée du Rhin, obtint le grade d'adjudant général, et fut attaché à ce général comme aide de camp; mais après la disgrâce de son bienfaiteur, il fut rappelé, puis ensuite réintégré. Nommé général de brigade, il fut chargé d'inquiéter l'ennemi avec un corps volant, et de l'empêcher de réunir ses forces; le dévouement et l'activité qu'il déploya lui valurent le grade de divisionnaire. Schérer, après avoir joint l'armée de Sambre-et-Meuse, et combattu à la bataille de Fleurus, prit sous Kléber une part glorieuse à la journée du 1er juillet 1794, qui força les alliés à évacuer les frontières du Nord. Il enleva, à la tête des troupes avec le général Montaigu, le bois d'Havré et le mont Palisell. La retraite de l'ennemi laissait à découvert les places de Condé, Valenciennes, le Quesnoy et Landrecies. Pour reprendre ces places, qui ne seraient retombées au pouvoir des Français que délabrées, il eût été nécessaire de distraire de l'armée des forces considérables, et de consommer une grande partie du peu de munitions qu'on possédait. La Convention nationale voulait essayer si la terreur ne pouvait pas devenir à l'extérieur un puissant auxiliaire pour le succès de ses armes. Elle décréta que les troupes étrangères maîtresses des places frontières du nord de la France qui ne se soumettraient pas à discrétion 24 heures après en avoir été sommées, ne seraient admises à aucune espèce de traité et passées au fil de l'épée. Ce décret avait pour but, dit Carnot, de frapper l'ennemi d'épouvante, et de le forcer à abandonner sur-le-champ le territoire français. Cependant cette menace ne reçut pas d'exécution. Le général Schérer, qui succéda, le 13 juillet 1794, aux généraux Jacob et Ferrand dans le commandement des troupes de siége, fit deux jours après sommer le commandant de la place de Landrecies de se rendre, et lui donna en même temps connaissance du décret de la Convention nationale. En vain ce gouverneur voulut entrer en négociation pour obtenir une capitulation moins humiliante. Il lui fut accordé une heure, à l'expiration de laquelle les batteries devaient tirer. Il n'attendit pas ce délai, consentit à tout ce qui lui fut prescrit, et subit la loi du vainqueur. Schérer marcha ensuite sur le Quesnoy. Le gouverneur de cette ville, ayant reçu communication du décret de la Convention, se contenta de répondre : « Une nation n'a pas le droit de décréter le déshonneur d'une autre, » et il se prépara à faire une vigoureuse résistance. La faiblesse des Français, la forte résistance de la garnison, et les pluies continuelles qui forçaient souvent de suspendre le feu des tranchées et de la place, firent traîner le siége en longueur. Cependant, le commandant voyant, le 15 août, qu'il n'y avait plus de ressources, et ne voulant pas démentir la fermeté de sa réponse, déclara que la garnison n'avait eu aucune connaissance du décret de la Convention, ni de la signification qui lui en avait été faite, et que par conséquent elle n'était nullement coupable de sa résistance. « Si c'est un crime, dit-il, je dois être le seul puni, la faute m'est personnelle, et je me trouverais heureux de sacrifier ma vie en sauvant celle de tant de braves qui sont innocents. » Le lendemain, Schérer et le représentant du peuple Duquesnoy entrèrent dans cette place, où 1,500 hommes furent faits prisonniers. Condé, où l'on trouva 160 pièces de canon, se rendit également. Valenciennes, que défendaient 220 bouches à feu et une garnison de 4,800 hommes, fut aussitôt menacée par Schérer. Le commandant autrichien, intimidé, consentit malgré ses forces à la reddition de la place, mais demanda qu'on le laissât sortir du territoire français, sur sa parole qu'il ne servirait point contre la république jusqu'à l'échange entier. Le comité de salut public, sur la proposition de Duquesnoy et de Schérer, agréa ces conditions avec quelques restrictions, et l'armée française occupa, le 27 août, cette place, qui renfermait des magasins immenses, et servait d'entrepôt aux Autrichiens. Vers le milieu de septembre, Schérer rejoignit avec 15,000 hommes l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, et contribua, le 18 du même mois et le 2 octobre suivant, aux victoires que cette armée, aux ordres du général Jourdan, remporta sur les bords de l'Ourthe, et à la bataille d'Aldenhoven. Nommé peu de temps après commandant de l'armée des Alpes, il venait de remporter, en 1795, quelques avantages sur les alliés, lorsqu'un nouveau décret l'appela à remplacer le général Pérignon dans le commandement en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, qui sans subsistances, sans transports, et décimée comme celle d'Italie par les maladies et la désertion, s'élevait au plus à 26,000 hommes. Le premier soin du général en chef fut d'assurer le service, de créer des hôpitaux, de pourvoir aux besoins des soldats, qu'on envoyait se rétablir dans leurs foyers lorsqu'ils tombaient malades ou étaient blessés. Le 9 mai 1795, il fut attaqué par les Espagnols dans son camp de Cistella : d'abord repoussé, il reprit bientôt l'offensive, rentra dans sa première position, et poursuivit les Espagnols jusqu'à une grande distance; le lendemain, ayant à son tour attaqué l'en-

nemi, il fut repoussé, et obligé de rentrer dans ses positions. Le 26 du même mois, Schérer, dans une nouvelle attaque qu'il fit à Calabuis et à Bascara, se vit contraint de repasser la Fluvia et de rentrer précipitamment dans son camp. Le 14 juin suivant, voulant tenter encore de forcer les positions des Espagnols, il ordonna une attaque générale. Le but secondaire de Schérer était, au moyen de son agression sur les lignes ennemies, de faciliter un grand fourrage que devait exécuter un détachement de l'armée pendant le combat. Les généraux Augereau et Bon eurent des succès à la tête de l'aile gauche et de l'aile droite; mais le centre de l'armée ennemie ayant attaqué le centre de l'armée française, commandée par Schérer, l'infériorité de ses forces ne lui permit pas de se maintenir, et sa retraite nécessita celle des deux ailes. Quelques biographes ont prétendu que dans cette attaque sur la Fluvia, le général Schérer avait été vainqueur. Tout en convenant que sa tentative ne fut pas tout à fait infructueuse, puisqu'elle procura un assez grand approvisionnement de vivres et de fourrages à l'armée française, il avoua lui-même qu'il avait été battu, en écrivant au général Pérignon pour le supplier de venir reprendre le commandement de l'armée. Lorsque, au mois de juillet 1795, la paix fut conclue entre la république française et l'Espagne, Schérer prit une seconde fois le commandement de l'armée d'Italie, qui se trouvait à peu près dans l'état de pénurie où il l'avait laissée, et qui se consumait en efforts pour arrêter les Austro-Sardes campés sur la frontière de la France. Schérer, en arrivant avec une partie des troupes qui formaient l'armée des Pyrénées, adopta les projets du général Kellermann son prédécesseur, et résolut de reprendre l'offensive pour tenter de rétablir les communications avec Gênes, le seul endroit d'où il pût tirer les vivres, les munitions et les vêtements dont manquait son armée. Quoiqu'il n'eût qu'environ 32,000 hommes, il se crut assez fort pour attaquer avec succès l'armée ennemie, qui forte de 55,000 hommes et fortement retranchée sur des positions escarpées, appuyait sa gauche à la mer près de Loano, occupant Finale, Brescia, Meloquo, Sette-Pani et Rocca-Barbena. Placé sur un terrain difficile qu'il n'avait pas encore eu le temps d'étudier, Schérer eut le bon esprit de se méfier de lui-même, et chercha à s'entourer des lumières de tous les généraux qui depuis le commencement de la guerre servaient dans cette partie des Alpes. Masséna, qui déjà avait acquis une grande célébrité à cette armée d'Italie par son activité, son audace, ses talents et une grande connaissance du pays, obtint toute sa confiance, et fut chargé de tracer le plan de l'opération qu'il méditait. La bataille de Loano fut livrée le 24 novembre 1795, et 32,000 Français sans pain, sans souliers, sans habits, battirent complétement 55,000 Autrichiens et Piémontais, abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie et à la guerre. Les résultats de cette brillante journée, dont Masséna pouvait avec raison revendiquer toute la gloire, furent d'un grand avantage pour l'armée républicaine. Outre la perte de 9,000 hommes dont 5,000 prisonniers, et celle de l'artillerie qu'elle fit éprouver à l'ennemi, elle se trouva maîtresse de tout le pays évacué, et surtout de Finale, de Vado et de Savone, qui renfermaient tous les approvisionnements de bouche des Austro-Sardes. Schérer ne tira point tout le parti qu'il pouvait de cette victoire; satisfait d'avoir vaincu et de tenir l'ennemi éloigné des frontières françaises, il ne fit point d'autres tentatives sur Gênes, et resta longtemps dans une inconcevable inactivité. Malgré les ordres du gouvernement, il fallut que cinq mois après le jeune Bonaparte parût à cette armée d'Italie pour lui donner en quelque sorte la vie et le sentiment de toutes les grandes actions dont elle était capable. Le général Schérer envoya sa démission au Directoire qui lui avait confié son dernier commandement. Après quelques mois de repos, il fut appelé successivement à l'inspection de l'intérieur, à celle du Rhin, et bientôt après au ministère de la guerre, où l'impartialité, la vigilance de son administration lui attirèrent de nombreux ennemis et l'exposèrent aux calomnies de tous ceux qui avaient à redouter sa sévérité. Mais appelé de nouveau à combattre les Autrichiens, qui après le départ de Bonaparte n'avaient plus regardé le traité de Campo-Formio que comme un armistice, Schérer alla prendre sur les bords de l'Adige une troisième fois le commandement de l'armée d'Italie, inférieure à celle des Allemands et des Russes réunis, et que le Directoire, pour ne pas violer le territoire de la république de Venise, laissait exposée aux attaques d'un ennemi qui à la supériorité du nombre joignait l'avantage des positions. Après avoir tenu un conseil où il fut décidé qu'on attaquerait les Autrichiens sans leur laisser le temps de recevoir des renforts, Schérer leur livra, le 26 mars 1799, un combat opiniâtre, et emporta Santa-Lucia; mais il ne sut pas tirer parti de ce premier avantage. Ayant appris la retraite de l'armée d'Helvétie, il craignit de se voir déborder par la gauche, qui dès lors n'était plus appuyée. Cette appréhension lui fit regarder prématurément sa position comme hasardée, et au lieu de continuer son offensive, en se hâtant de livrer un second combat dont les apparences paraissaient décisives en sa faveur, il ne songea qu'à une prompte retraite sur le Mincio. Il fit masquer ce mouvement rétrograde par une fausse attaque sur Vérone, dirigée par Serrurier et dans laquelle l'armée française perdit près de 5,000 hommes. Le 6 avril, Schérer persistant dans son projet de passer l'Adige et de rejeter les Autrichiens sur Brenta, avait adopté un ordre de bataille dont le but était de percer le centre des ennemis à Vérone, de passer l'Adige sur ce point, et isolant ainsi ses ailes de l'armée impériale, d'écraser celle qui se trouvait la plus faible. Mais ce coup, qui eût été décisif, était dangereux à exécuter, puisqu'en manœuvrant alors sur les deux rives de l'Adige, il ne pouvait guère conserver de liaison entre ses divers corps, et s'exposait à éprouver le sort qu'il préparait à son ennemi. Les Autrichiens furent d'abord repoussés jusque sous les murs de Vérone, et perdirent, après un combat opiniâtre, le village de Villa-Franca. Le général Zoph, qui commandait leur gauche, ayant réussi à déborder la droite de l'armée française, la força à la retraite et fixa ainsi la victoire. Schérer, effrayé des pertes énormes qu'il avait faites, renonça enfin au passage de l'Adige, dont les tentatives infructueuses avaient coûté près de 18,000 hommes à ses troupes : et ne pouvant

plus conserver l'offensive, il songea à la retraite qui fut exécutée le lendemain. Ce fut là sa dernière opération : rappelé par le Directoire après cette dernière bataille, dite de *Magnano*, il remit le commandement de l'armée d'Italie, à peine forte de 30,000 hommes, au général Moreau désigné pour lui succéder. Il était menacé d'un décret de mise en accusation, lorsqu'on apprit sa fuite; mais bientôt la révolution du 18 brumaire renversa la plupart de ses accusateurs, et il se retira dans sa terre de Chauny, département de l'Aisne, où il mourut en août 1804.

SCHERMER (Luc), poëte hollandais, né en 1688 à Harlem, mort de la pierre à 22 ans, avait composé, dans le genre bucolique, un certain nombre de morceaux qui ont été publiés par Vlamming, avec une *notice* sur l'auteur.

SCHERZ (Jean-George), savant antiquaire, né en 1678 à Strasbourg, y fut nommé successivement professeur de philosophie et de droit, et mourut en 1754, laissant la réputation d'un des philologues qui ont contribué le plus à éclaircir les antiquités de la langue allemande. Il a publié entre autres ouvrages : *Philosophiœ moralis Germanorum medii œvi specimen* (ce 1er essai a été suivi de 10 autres qui portent le même titre), 1704-1711, in-4°; *De nobilitate liber*, Strasbourg, 1709, in-4°; *Glossarium germanicum medii œvi, postissimùm dialecti, sueviœ*, ibid., 1781-84, 2 vol, in-fol., avec *notes* et supplément d'Oberlin. Scherz est l'éditeur du *Thesaurus antiquitatum teutonicarum* de Schilter, etc.

SCHEUCHZER (Jean Jacques), médecin et naturaliste, né le 2 août 1672 à Zurich, alla prendre le grade de docteur à Utrecht, parcourut l'Allemagne, et revint à Altorf étudier les mathématiques qu'il se proposait d'enseigner dans sa patrie. Son goût pour l'histoire naturelle lui fit entreprendre diverses courses dans la Suisse, notamment dans les Alpes, et il forma ainsi de riches collections, qui dans la suite, devinrent la base de ses écrits. Nommé en 1696 médecin de la ville de Zurich, il eut en même temps la survivance de la chaire de mathématiques. Vers 1712, Pierre le Grand, à qui Leibnitz l'avait recommandé, lui offrit la place de son médecin; mais le sénat de Zurich le retint en lui donnant une chaire de professeur de physique et une prébende de la collégiale. Scheuchzer mourut en 1733. On n'a de lui qu'un ouvrage médical : *Traité des maladies qu'occasionne l'ergot du seigle*. C'est à ses travaux sur l'histoire naturelle qu'il doit sa célébrité. Il s'occupa longtemps des ichthyolithes, et prouva que les poissons fossiles sont, non pas des jeux de la nature, mais des restes de poissons antédiluviens. de là ses *Piscium querelœ et vindiciœ*, 1708, in-4°, ouvrage à tort ridiculisé par Buffon; *Museum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8°; *Homo diluvii testis et θεοσκόπος*, ibid., 1726, in-4°: ce squelette, tiré des carrières d'OEningen, après avoir passé pour un homme, puis pour un silure, n'est réellement, comme l'a démontré Cuvier, qu'une salamandre gigantesque, dont l'espèce n'existe plus; *physica sacra Jobi*, 1721, 1740, in-4°; *Biblia ex physicis illustrata, quibus res naturales*, etc., Vienne, 1731-35, 5 vol. in-fol.; en allemand, Ulm, 8 vol. in-folio; en français, la Haye, 1734; en hollandais, Amsterdam, 1735, in-fol, 720 planches. Parmi les ouvrages de Scheuchzer, on distingue encore : *Οὐρεσιφοίτης helveticus, sive itinera per Helvetiœ alpinas regiones facta, ann.* 1702-11, Leyde, 4 tomes in-4° avec 152 planches; *Bibliotheca scriptor. historiœ naturali omnium terrœ regionum inservientium*, Zurich, 1716, 1751, in-8°; *Histoire naturelle générale de la Suisse* (en allemand), 1716-17-18, 3 vol. Quant aux autres *opuscules, dissertations, traités, mémoires*, composés par Scheuchzer, on en trouve la liste dans le *Mercure suisse*, août, 1733, avec un abrégé de sa *Vie*.

SCHEUCHZER (Jean-Gaspard), fils du précédent, et médecin comme lui, mourut à Londres en 1729, à 27 ans. Outre une traduction anglaise de l'*Histoire du Japon* de Kæmpfer (Londres, 1727, in-fol.), on lui doit un opuscule intitulé : *Account of the success of inoculating the small-pox for the year* 1727, Londres, 1728, in-8°.

SCHEUCHZER (Jean), botaniste, frère de Jean-Jacques, né à Zurich en 1684, servit en Hongrie, suivit comme secrétaire le comte Marsigli en Italie; et, de retour dans sa patrie, s'appliqua à la mécanique et aux fortifications. Ses talents le firent nommer, en 1712, ingénieur du canton de Zurich. Appelé en 1718 comme professeur de botanique à l'université de Padoue, il ne put exercer cette place parce qu'il était protestant. Il devint en 1732 secrétaire des États du comté de Bade, et l'année suivante il remplaça son frère dans la chaire d'histoire naturelle à Zurich. Il mourut en 1738. On a de lui : *De usu historiœ naturalis in medicinâ*, Bâle, 1706, in-4°; *Agrostographiœ helveticœ Prodromus*, etc., Zurich, 1708, in-fol.; *Operis agrostographici idea*, 1719, petit in-8°; *Agrostographia, sive graminum, juncorum; cyperoidum eisque affinium Historia*, 1719, in-4° : c'est le principal ouvrage de l'auteur; l'édition donnée par Haller, Zurich, 1774, in-4°, est augmentée. Linné a nommé *scheuchzeria* une espèce d'alismacées.

SCHEYB (François-Christophe de), né à Theugen (haute Souabe), en 1704, après avoir achevé ses études à Vienne, obtint la place de secrétaire du comte de Harrach, vice-roi de Naples. Il accompagna le jeune comte du Thun, petit-fils du vice-roi, à l'université de Leyde, dont il suivit lui-même les cours, et s'arrêta quelque temps à Bruxelles. Il rejoignit ensuite à Rome un autre fils du vice-roi qui venait d'être fait auditeur de rote pour la nation allemande, et fut, en 1739, nommé secrétaire des États de la basse Autriche, puis conseiller aulique. Il mourut à Vienne le 2 octobre 1777. Outre quelques pièces de vers dans le patois autrichien et divers opuscules qui n'offrent plus d'intérêt, on lui doit une traduction allemande de la *Vie* de saint Jean Népomucène, 1773, in-8°; *la Thérésiade*, poëme en XII chants en l'honneur de Marie-Thérèse, 1747, in-4°; un abrégé du traité de Grotius, *De jure belli et pacis in nuce*, Leyde, 1728, in-8°; une magnifique édition de la Table de Peutinger, *Tabula Peutingeriana itineraria, quœ in augustâ bibliotheca Vendobonensi nunc servatur accuratè descripta*, Vienne, 1753, in-fol., reproduite en Italie, 1809, et par les soins de l'Académie bavaroise, Leipzig, 1824, in-fol., avec des *notes* de Mannert.

SCHIAMINOSSI (Raphael), peintre et graveur, né vers 1580 à Borgo-San-Sepolcro, fut élève de Raphaël del Colle, et se fit connaître par ses pièces à l'eau-forte,

parmi lesquelles on distingue deux suites de son invention sur les mystères du rosaire, l'une de 14 feuilles in-8°, Rome, 1609, l'autre de 15 feuilles in-fol. On a de lui 75 gravures très-recherchées. Comme peintre, on cite de lui le tableau du maître-autel de l'église du Dôme, à Borgo-San-Sepolcro.

SCHIAVONE (André MEDULA, dit le), peintre, né en 1522 à Sebenico, mort à Vicence en 1582, fut forcé de chercher dans son talent naturel des ressources pour subsister, et commença donc à peindre sans avoir étudié le dessin. Le Titien et le Tintoret l'arrachèrent à cette position en le proposant pour les peintures de la bibliothèque de Saint-Marc. A l'exception du dessin, le Schiavone possède toutes les parties de la peinture : belle composition, mouvement spirituel des figures, coloris agréable et suave, tels sont les caractères de ses ouvrages, qui tous sont touchés en grand maître. Les principaux sont la *Naissance de J. C.* et l'*Assomption de la Vierge* (à Rimini, dans le couvent des théatins), et une *Tête de saint Jean-Baptiste*, dont les yeux sont baissés, au musée du Louvre : tel est le mérite de ce morceau qu'il a été souvent attribué à Raphaël.

SCHIAVONE (Grégoire), peintre, né en Dalmatie, élève du Squarcione et condisciple de Mantegna, adopta dans ses ouvrages un style qui tient le milieu entre celui de ce dernier peintre et celui de Bellini. Toutes ses compositions sont pleines de grâce : une des plus jolies est celle qu'on voit à Fossombrone avec cette inscription : *Op. Sclavonii dalmatici Squarzoni scholaris.*

SCHIAVONETTI (Louis), graveur, né à Bassano en 1765, fit, malgré la médiocrité de son premier maître, de grands progrès dans le dessin. Employé dans l'établissement chalcographique du comte Remondini à Bassano, il étudia sous Bartolozzi et Volpato, suivit le premier à Londres, et y acquit bientôt une grande réputation. Il mourut à Brompton le 16 juin 1810. On distingue, parmi une foule d'ouvrages remarquables, la *Mater dolorosa*, d'après Vandyck ; *Juliette et Romeo ; le Fils du doge Foscari ; le Corps de Tippoo-Saïb reconnu par sa famille.* Dans tous ces morceaux se retrouvent une force de dessin, un éclat, un mouvement, qui décèlent plutôt le génie d'un peintre que l'effort d'un graveur (voyez l'*Éloge* de Schiavonetti dans le poëme du *Tombeau*, par Blair, Londres, 1813, in-4°).

SCHICKARD (Guillaume), célèbre orientaliste, né le 22 avril 1592 à Herrenberg, étudia successivement au collége de sa ville natale et à Tubingen, fut pourvu en 1613 des vicariats de Herrenberg et de Kircheim-sous-Teck, et commença vers la fin de cette même année ses leçons publiques de langue hébraïque. Promu au diaconat de Nurtingen, il y fit connaissance avec Keppler, et fut nommé professeur de langue hébraïque en 1619 à l'université de Tubingen, puis recteur du pensionnat. Dans ses loisirs il apprit sans aucun secours la langue arabe, qu'il essaya de populariser dans l'université. En 1626 il obtint de partager les avantages de la place que Westmuller laissait vacante dans le collége des Arts. L'année suivante il devint inspecteur des écoles de Stuttgard, fut, en 1631, investi d'une chaire d'astronomie, et mourut le 24 octobre 1635 de la peste, après avoir eu la douleur de voir périr toute sa famille, à l'exception d'un fils âgé de 9 ans. Ce savant possédait également l'astronomie, la géographie et les langues ; il s'était même occupé de sculpture et de peinture. Ses principaux ouvrages sont : *Methodus linguæ sanctæ, breviter complectens universa quæ ad solidam ejus cognitionem ducunt,* Tubingen, 1614, in-8° ; *Bechinat Happeruschim, hoc est interpretationum hebraicarum in Genesin... liber,* 1621, in-4°, très-rare ; *Bechinat Happeruschim, hoc est examinis commentationum rabbinicar. in Mosen prodromus.... complectens generalem protheoriam*, etc., 1624, in-4° (très-rare et estimé) : on en trouve une analyse dans la *Bibliothèque critique* de Richard Simon, tome IV, page 204 ; *Biur Haophan, hoc est declaratio rotæ pro conjugationibus hebr. noviter excogitatæ*, etc., 1621, in-8° ; *Dissertatio de nummis Hebræorum,* 1622, in-4° ; *Disp. de nomine tetragrammato solius Dei proprio*, 1622, in-4° ; *Deus orbus Saracenorum è pseudo-prophetæ Mohammedis Alkurano projectus*, etc., 1622, in-4° ; *Horologium hebræum, sive Consilium quomodò sancta lingua spatio 24 horarum..... addisci possit,* 1623, in-12 ; *Astroscopium*, 1623, in-12 ; *Nizzakon, sive Triumphator vapulans*, etc., 1623, in-4° ; *Jus regium Hebræorum è tenebris rabbicinis erutum,* 1625, in-4° ; *Paradisus saraceno-judaica è genuinis auctoribus suis, Alkorano et Talmud breviter descripta,* Tubingen, 1625, in-4° ; *Tarich, hoc est Series regum Persiæ,* 1628, in-4° ; *Anemographia*, etc., 1631 ; *Purim, sive Bacchanalia Judæorum,* 1634, in-18 ; une longue *Préface* du *Gulistan* de Sadi, 1636, in-12 ; et enfin des *Lettres* intéressantes. Ses meilleurs ouvrages ont paru sous le titre d'*Exercitationes hebraicæ*, 1655, in-4°. On peut consulter Schnurrer, *Notice biographique sur les hébraïsants de Tubingen,* Ulm, 1792, in-8°.

SCHIDONE. *Voyez* **SCHEDONE.**

SCHIEFERDECKER (Jean), mort en 1705, surintendant ecclésiastique à Weissenfels, a publié divers écrits et dissertations, entre autres : *Idæa consiliorum quibus reipubl. benè consulitur.*

SCHIEFERDECKER (Jean-David), fils du précédent, né en 1672 à Weissenfels (Saxe), apprit dès son enfance les langues orientales, et soutint à l'université de Leipzig des thèses célèbres. Professeur de théologie dans sa ville natale en 1698, puis docteur en théologie à Iéna, il présida à un grand nombre de thèses théologiques. Il mourut en 1721, laissant, outre un grand nombre de programmes et un *Recueil de cantiques spirituels,* une *Description de l'église de Notre-Dame de Weissenfels,* 1703, in-4° ; une grammaire arabe et une grammaire turque, réunies sous ce titre : *Nucleus institutionum arabicarum enucleatus, variis linguæ ornamentis atque præceptis dialectæ turcicæ illustratus,* Zeitz, 1695, in-8°.

SCHIEFERDECKER (Gaspard), jurisconsulte, mort à Breslau, sa patrie, en 1631, à 50 ans, était avocat royal des principautés de Schweidnitz et de Jauer. Il fut un des membres de l'Académie florimontane d'Annecí. On a de lui : *Disputationes forenses ad Anton. Fabrum ; Controversiarum forensium libri II,* etc.

SCHILL (Ferdinand de), colonel prussien, naquit en 1773, à Sotthof en Silésie, d'une famille noble et originaire de Hongrie. Son père, qui était lieutenant-colonel au service de Prusse, le voua dès l'enfance à la carrière



des armes. Le jeune Schill fit ses études au collége de Breslau, et il entra en 1789 comme cadet dans un régiment de hussards. Il passa l'année suivante dans les dragons de la reine; fit avec ce corps les premières campagnes de la révolution contre les Français, et se trouvait, en 1806, à la bataille de Iéna, où il fut blessé grièvement. Transporté à Colberg, dès qu'il fut rétabli il fit différentes courses dans les environs, et enleva plusieurs postes des Français. Le succès de ces expéditions attira auprès de lui un grand nombre d'hommes courageux; et il en composa un corps franc, que le roi de Prusse le chargea bientôt de diriger vers la Poméranie suédoise, pour prendre à dos l'armée de Napoléon, qui était en Pologne. Schill venait de se mettre en marche, pour exécuter cet ordre, lorsque la paix de Tilsitt mit fin aux opérations. Il fut nommé major, puis colonel, et vint avec son régiment à Berlin, où il jouit de la plus grande faveur à la cour et dans toutes les classes de la nation. Nourrissant dans son cœur une haine profonde contre les Français, et un désir très-vif de soustraire sa patrie à leur domination, il se lia, dans cette capitale, avec les chefs de l'association connue sous le nom de *Société pour la vertu* (*Tugendbund*), et il eut des rapports secrets avec le duc de Brunswick-Oels, l'électeur de Hesse et le colonel Doerenberg, qui fit, dans le même temps, une levée de boucliers en Westphalie. Dès lors Schill songeait à son entreprise, et il était en correspondance avec les mécontents de divers pays, surtout de la Westphalie. Le nouveau roi de cette contrée (Jérome Napoléon) en fut informé, et il fit porter des plaintes au roi de Prusse. Schill fut mandé à Kœnigsberg, où résidait ce monarque; et ce fut alors que, craignant d'être arrêté, et de voir ses projets déjoués, il éclata plus tôt qu'il ne se l'était proposé. On ne peut nier que les circonstances ne lui fussent très-favorables. Une partie des forces françaises étaient occupées en Espagne, où même elles avaient essuyé des revers : l'Autriche venait de déclarer la guerre; le Tyrol s'était insurgé, et l'archiduc Charles, qui avait envahi la Bavière, menaçait la Franconie avec une puissante armée. Ce fut alors que Schill sortit de Berlin (29 avril 1809), à la tête de son régiment, et qu'il se porta sur Wittenberg, puis sur Dessau, Halle et Halberstadt, enlevant partout les caisses publiques, renversant les armes de Westphalie, leur substituant les aigles prussiennes, et grossissant sa troupe de tous les mécontents. Il rencontra, près de Magdebourg, dont il eut un instant l'espoir de s'emparer, un corps français, qu'il combattit avec avantage. Mais déjà sa tête avait été mise à prix par le roi Jérôme; et son propre souverain désavouant hautement une telle entreprise, avait déclaré qu'il le traduirait à un conseil de guerre. D'un autre côté, l'archiduc Charles venait d'éprouver plusieurs échecs, et ce prince était repoussé jusque dans les États héréditaires. Toutes les parties de l'Allemagne étaient frappées de stupeur. Dès lors la position de Schill fut extrêmement difficile. Ne se flattant plus de prendre les Français à dos, il se dirigea sur le Mecklembourg et la Poméranie. Après avoir enlevé à Wismar et à Rostock une grande quantité d'armes et d'artillerie, il arriva à Stralsund, dont les Français avaient rasé les fortifications, et il y entra le 25 mai par capitulation. Cette place convenait très-bien à sa position, par les moyens de communication avec la mer qu'elle lui offrait; et il est probable qu'il avait conçu l'espoir de s'y défendre, jusqu'à ce qu'une flotte anglaise pût venir le recevoir à son bord avec sa troupe, comme cela eut lieu dans le même temps pour le duc de Brunswick-OEls; mais à peine avait-il eu le temps d'établir à la hâte quelques retranchements, qu'il fut attaqué par un corps nombreux de Hollandais et de Danois, que commandaient les généraux Gratien et Ewald. La troupe de Schill montait à 6,000 hommes; elle se défendit avec beaucoup de vigueur, et disputa le terrain pied à pied, et de maison en maison. Il fit lui-même des prodiges de valeur, et tua de sa propre main le général hollandais Carteret, en lui disant : *Coquin, va faire nos logements.* Enfin, il périt en combattant, le 31 mai 1809. Le général Gratien, le fit décapiter : sa tête a été longtemps conservée, dans de l'esprit-de-vin, au Muséum de Harlem.

SCHILLER (Jules), ermite de Saint-Augustin et astronome du 16e siècle, natif d'Augsbourg, est surtout connu par son *Cœlum stellatum,* inséré dans l'édition de 1627 de l'*Uranometria nova* de Bayer. Il y proposait de substituer aux noms empruntés de la mythologie des noms tirés de l'Écriture sainte, et, par exemple, d'appliquer aux douze signes du zodiaque les noms des douze apôtres.

SCHILLER (Jean-Gaspard), né en 1723 à Bitterfeld (Wurtemberg), mort en 1796, intendant du château ducal de *la Solitude,* à Marbach, avec le grade de capitaine, a composé sur l'agriculture divers ouvrages en allemand, dont le plus remarquable est : *De la culture des arbres, traitée en grand d'après* 20 *années d'expériences,* 1797.

SCHILLER (Jean-Frédéric-Christophe), fils du précédent, poëte et historien illustre, naquit à Marbach, dans le Wurtemberg, le 10 novembre 1759. Sa première éducation et une inclination naturelle très-prononcée le portaient vers la carrière ecclésiastique; mais le duc de Wurtemberg qui l'avait distingué le plaça dans l'école militaire fondée récemment à Ludwigsbourg. A l'âge de 9 ans il avait assisté pour la première fois à une représentation théâtrale, et dès cette époque sa jeune tête n'avait cessé de faire des plans de compositions dramatiques. Mais, par le fait même de la contrainte qu'on imposait à ses penchants, il demeura longtemps sans but déterminé, quant à l'objet plus spécial de ses études. Un moment décidé à suivre la carrière du barreau, il en fut promptement détourné par d'autres vues non moins vagues, et c'est dans ce cercle indéfini que se jouait l'extrême activité de son esprit, lorsque en 1775, après la translation de l'académie de Ludwigsbourg à Stuttgard, il résolut d'étudier la médecine. Durant deux années il s'y voua, sinon sans partage, du moins avec toute son ardeur. A la sortie de l'académie il fut nommé chirurgien dans le régiment d'Augé. Quelques pièces de vers insérées dans le *Magasin de Souabe,* mais dont aucune ne révélait son génie, avait été son seul délassement pendant ses études médicales. Plus maître de ses loisirs, il acheva sa tragédie des *Brigands* (1781) : cette pièce, jouée l'année suivante à Manheim avec des changements que l'auteur avait lui-même jugés nécessaires,

obtint un succès éclatant. Ayant vainement sollicité du prince la permission d'assister aux deux représentations qui en furent données (janvier et mai), il ne laissa pas d'aller à la deuxième ; mais il fut puni de sa désobéissance par 15 jours d'arrêts. Bientôt, sur les plaintes d'un habitant des Grisons au duc de Wurtemberg, il fut fait défense à l'auteur des *Brigands* de publier autre chose que des ouvrages de médecine. Mais la carrière de Schiller était désormais tracée. Il offrit sa démission qui ne fut point acceptée. Alors il s'esquiva furtivement des États de Wurtemberg, et se rendit sous un nom supposé près d'un de ses condisciples, aux environs de Bauerbach. C'est dans cette retraite qu'il acheva la *Conjuration de Fiesque,* et qu'il écrivit la tragédie bourgeoise de *Cabale et Amour.* Ainsi que les *Brigands*, ces deux pièces accusent chez l'auteur le manque de connaissances que donne l'expérience du monde; son génie n'avait pu les deviner, et nul talent ne les supplée. En septembre 1783 il s'établit à Manheim, et lié bientôt avec Dalberg, Iffland, etc., il fut admis à lire quelques-uns de ses ouvrages à la cour du landgrave de Hesse-Darmstadt, en présence du duc de Weimar, qui lui donna le titre de son conseiller. Nous ne suivrons pas Schiller dans ses différents voyages à Leipzig, à Dresde, à Weimar, à Rudolstadt. C'est à Leipzig qu'il fit imprimer, en 1787, *don Carlos,* qu'il avait terminé à Dresde; et la même année, pressé par Wiéland, il enrichit le *Mercure allemand* de plusieurs pièces, telles que les *Dieux de la Grèce, les Artistes*, etc. Deux ans auparavant il avait commencé à Manheim la publication du recueil intitulé *la Thalie du Rhin.* Goethe, avec qui il s'était lié en 1788 à Rudolstadt, obtint pour lui du duc de Weimar la place de professeur extraordinaire d'histoire à Iéna, qu'il vint occuper l'année suivante, après avoir publié à Leipzig l'*Histoire de la défection des Pays-Bas,* in-8°. Ce fut pour l'ouverture de son cours qu'il rédigea l'admirable morceau intitulé : *Qu'est-ce que l'histoire universelle, et quel est le but de cette étude?* (novembre 1789). Schiller, compté parmi les plus grands écrivains de l'Allemagne, jouissait enfin d'une existence honorable : il trouva le bonheur domestique dans son union avec une demoiselle de Legenfeld, qu'il avait vue souvent à Rudolstadt. Cependant les études continuelles auxquelles il se livrait avaient déjà gravement altéré sa santé, lorsqu'en 1791 il fut atteint d'une maladie de poitrine dont il ne devait jamais guérir complétement. Dans son *Histoire de la guerre de trente ans* (1791), on trouve à la fois des marques de l'élévation toujours croissante de son talent et de l'affaiblissement de ses forces physiques : il semble en effet qu'elles lui aient manqué pour terminer cet ouvrage, qu'il a poussé jusqu'au quatrième livre avec tant de verve, de chaleur et de vie. C'est d'après cette publication que Schiller reçut presque simultanément du prince héréditaire de Holstein-Augustenbourg et du ministre de Danemark, comte de Schimmelmann, une double pension de mille thalers (4,000 fr.). En épuisant les recherches historiques sur l'époque si éminemment dramatique de la guerre de trente ans, Schiller avait conçu la pensée de faire de Gustave-Adolphe le héros d'un poëme épique : il y renonça pour s'occuper de *Wallenstein,* trilogie ou tragédie en actions, sur le mérite de laquelle les avis seront partagés en France tant que durera la querelle des *classiques* et des *romantiques :* elle fut représentée pour la première fois à Weimar en octobre 1798. Cette magnifique composition excita en Allemagne un enthousiasme général, et malgré plusieurs défauts rachetés amplement par des beautés sans nombre, elle demeurera l'un des plus précieux ornements de la scène allemande, que Schiller enrichit encore successivement des tragédies de *Marie Stuart,* de *Jeanne d'Arc,* de *la Fiancée de Messine,* de *Guillaume Tell.* Lors du procès de l'infortuné Louis XVI, Schiller écrivit en faveur de ce prince. Cependant la Convention conféra quelque temps après le titre de citoyen français à l'auteur de la tragédie de *Guillaume Tell.* Mais lorsque le rétablissement de la paix avec l'Allemagne permit de lui transmettre une expédition de ce décret, tous ceux qui l'avaient signé avaient déjà péri de mort violente. On place en première ligne des écrits de Schiller dans le genre philosophico-littéraire son *Traité sur la poésie naïve et sentimentale.* Ce morceau, qui parut dans les *Horen,* était bien fait pour commencer la réputation de ce recueil (1795-97), où d'ailleurs Schiller s'était associé plusieurs écrivains distingués. C'est avec Goethe qu'il rédigea l'*Almanach des muses* (1795-1801), où parurent ces *Xénies* ou distiques épigrammatiques, si fameux dans l'histoire littéraire de cette époque. Bien qu'il eût renoncé au professorat, Schiller fut appelé en 1795 à l'université de Tubingen, puis en 1804 à Berlin. Mais dès 1799 il avait fixé son séjour à Weimar; il y était retenu par sa reconnaissance envers le prince dont il avait reçu les premiers encouragements, et par son intime liaison avec Goethe. C'est dans cette ville qu'il mourut le 9 mai 1805, dans sa 46e année. On trouve la liste complète de ses ouvrages dans le *Lexicon* de Jordaens, etc. ; la plupart ont été plusieurs fois réimprimés, et il existe des traductions de ses chefs-d'œuvre dramatiques dans presque toutes les langues. Des éditions complètes de ses *OEuvres* ont été publiées, Tubingen, 1812-15, 12 vol. in-8° ; Vienne, 1816, 26 vol. in-12; Carlsruhe, 1816-17, et Leipzig, 1824, 18 vol. in-8°. L'*Histoire de la guerre de 30 ans* a été traduite en français par Campfeu, 1803, 2 vol. in-18; et par Mailher de Chassat, 1820, 2 vol. in-8°; celle du *Soulèvement des Pays-Bas* l'a été par Châteaugiron, 1827, 2 vol. in-8°. Les *OEuvres dramatiques de F. Schiller,* traduites en français par de Barante, Paris, 1821, 6 vol. in-8°, sont précédées d'une *Vie* de l'auteur pleine d'intérêt.

SCHILLING (Diebold), historien, né à Soleure, était greffier du conseil de Berne. Il a écrit une histoire de la Suisse de 1468 jusqu'à 1484, et que par conséquent on peut regarder comme la continuation de Tsthachtlan et de Justinger. Elle leur est très-supérieure. L'auteur déclare que, dans sa chronique de la ville de Berne, il a copié ces deux historiens pour les temps antérieurs à 1468. La dernière partie a été imprimée sous le titre de *Description des guerres de Bourgogne,* 1743, in-fol.

SCHILLING ou **SHILLING** (Diebold), autre historien suisse, a laissé une *Chronique manuscrite de la ville de Lucerne,* avec plus de 400 dessins, qui se trouve aux archives de Lucerne. On attribue à son père, Jean

Schilling, une *Histoire des guerres de Souabe et de Milan*, dont le manuscrit se trouve dans plusieurs bibliothèques de Suisse.

SCHILLING (André), professeur de philosophie, puis de médecine à Strasbourg, où il mourut en 1638, était natif d'Itenheim, en Alsace. On a de lui : *Univ. medic. dogm. siagraphia*, Strasbourg, 1621, in-4°. — André, fils du précédent, médecin de l'électeur de Saxe, a laissé : *Loimographia tripartita*, etc., Dresde, 1680, in-12, etc.

SCHILLING (Sigismond), médecin, né à Frankestein en Silésie, mort à Leipzig en 1622, a publié de 1597 à 1621, 9 *dissertations* académiques, dont deux en grec et les autres en latin. On en peut voir l'indication au tome VII de la *Biographie du dictionnaire des sciences médicales*.

SCHILTER (Jean), jurisconsulte, né à Pégau (Saxe) en 1632, fut successivement bailli de Suhla (1668), membre du conseil aulique, du consistoire et de la chambre des finances du duc de Saxe-Iéna. Il ouvrit à Iéna un cours public (1678), puis s'établit à Francfort-sur-le-Mein, d'où il se rendit à Strasbourg, avec le double titre de *consulent* et de professeur à l'université. C'est là qu'il mourut le 14 mai 1705. On lui doit, entre autres ouvrages : *Exercitat. ad L. libros Pandectarum*, in-4°, réimprimé sous le titre de *Praxis juris romani in foro germanico*, Iéna, 1698; Leipzig, 1713; Francfort, 1733, 3 vol. in-fol.; *Institut. ex principiis juris naturæ, gentium et civilis, tùm romani cùm germanici*, Leipzig, 1685, in-8°, réimprimé sous le titre de *Jurisprudentiæ totius... legitima elementa*, Strasbourg, 1698 : ces éléments sont un chef-d'œuvre; *Ad jus feudale utrumque germanicum et langobardicum introductio*, etc., Strasbourg, 1693, in-8°; 1721, avec *notes* de Gébauer, Leipzig, 1728, 1737, 1758, avec *notes* d'Uhl; Berlin, 1742; *Codex juris feudalis Alemaniæ*, Strasbourg, 1697, in-4°; 1728, in-fol.; *Aurelii Augustini lib. II de adulterinis conjugiis*, Iéna, 1692, in-4°; *Thesaurus antiquitatum teutonicarum ecclesiasticar., civil., litter.*, Ulm, 1727, 3 vol. in-fol., publié par Frick et Scherz.

SCHIM (Henri), poëte hollandais, né en 1695 à Maas-Sluis, où il mourut vers 1742, est cité par de Vries, tome II, pages 124-28 de son *Histoire de la poésie hollandaise*, comme auteur de *poésies* morales et sacrées, parmi lesquelles on distingue un poëme en III chants intitulé : *Bonheur de la vie champêtre*.

SCHIMMELMANN (Henri-Charles, comte de), ministre des finances en Danemark, naquit en 1724, dans une petite ville de Poméranie, où son père faisait le commerce. Étant entré dans la même carrière, il se fixa pendant quelque temps à Stettin, d'où il se rendit à l'armée prussienne, et gagna une somme assez considérable pour former un établissement à Dresde. Cet établissement n'ayant point réussi, il prit à ferme les accises de Saxe, en société avec un employé du pays; et ses projets de fortune allaient se réaliser, lorsque la guerre recommença. Il avait cependant obtenu le titre de conseiller privé en Saxe; et les employés prussiens, arrivés dans ce pays à la suite de l'armée, lui ayant trouvé des connaissances locales et pratiques, il fut chargé des approvisionnements, et tira parti des circonstances. Il acquit, à un prix modique, les porcelaines de Meissen, mises à l'enchère, et les revendit avec des profits considérables. S'étant ensuite établi à Hambourg, il fit des entreprises commerciales qui augmentèrent sa fortune. Devenu propriétaire d'un grand domaine en Holstein, il eut occasion d'entrer en relation avec la cour de Danemark; Frédéric V le nomma son ministre près le cercle de basse Saxe; peu après, il obtint le titre de baron et le cordon de l'ordre de Danemark. Pierre III, empereur de Russie, menaçant le Danemark de la guerre, on eut recours au comte de Saint-Germain, pour le commandement de l'armée, et à Schimmelmann pour les finances. Schimmelmann demanda, à la ville de Hambourg, un emprunt d'un million de rixdalers, que la ville refusa d'abord, mais qu'elle accorda, lorsqu'elle se vit cernée par les troupes danoises. Cependant, le danger s'évanouit bientôt : Pierre III fut détrôné, et les Russes se retirèrent. Ce fut alors que Schimmelmann acheta, dans cette province, des terres d'une étendue considérable, dont Wandsbeck est le chef-lieu. A peu près dans le même temps, il devint propriétaire d'une baronnie en Danemark, et de tous les établissements de la couronne dans les îles danoises d'Amérique. Frédéric V étant mort, il continua de diriger les finances sous Christian VII, qui lui donna le titre de comte et l'ordre de l'Éléphant, et le nomma membre du conseil-privé. Tant de distinctions, et tant de dignités, n'empêchaient pas Schimmelmann de continuer ses opérations commerciales à Hambourg, et de gagner beaucoup d'argent par des opérations de change. On lui attribuait, à Copenhague, la baisse du papier-monnaie, et le public fit entendre des murmures; mais il conjura l'orage et conserva la confiance du gouvernement. Rassasié d'honneurs et de richesses, il termina sa carrière en 1782. Ses fils ont obtenu des places importantes, et ses filles se sont mariées dans les premières maisons de Danemark. Schimmelman avait un frère, qui suivit la carrière théologique et qui était devenu pasteur d'un village en Poméranie.

SCHIMMELMANN (Ernest-Henri, comte de), ministre des affaires étrangères de Danemark, fut longtemps le Mécène des savants de son pays, et plusieurs étrangers, notamment Klopstock et Schiller, éprouvèrent les effets de son zèle pour les sciences et les arts. Sa longue carrière fut tout active. Ministre des finances de 1784 jusqu'en 1814, son administration a été l'objet de vives critiques, mais son désintéressement n'a jamais été mis en doute même par ses adversaires. Il mourut en 1833 à Copenhague, président de la Société danoise des sciences.

SCHIMMELPENNINCK (Rutger-Jean) naquit à Deventer, le 31 octobre 1761, de parents riches et considérés, originaires de la province d'Over-Issel. Destiné au barreau, il reçut une éducation soignée qu'il acheva à l'université de Leyde, où il s'appliqua principalement à la jurisprudence, sous les célèbres professeurs Pestel-Vander et Kessel. Il sut y mériter l'estime de ses maîtres et l'attachement de ses camarades, qui lui donnèrent une preuve signalée de leur confiance, en 1784, en le proclamant leur chef, lorsqu'ils prirent les armes pour réprimer une émeute qui venait d'éclater dans cette ville. Il justifia leur choix en se conduisant avec la prudence

et le courage qu'exigeaient les circonstances et reçut alors de la régence de Leyde, comme témoignage de la reconnaissance publique, une médaille d'honneur. Schimmelpenninck alla s'établir à Amsterdam et ne tarda pas d'y jouir, comme avocat, de la confiance générale. Pendant les deux années où la république batave fut agitée de troubles politiques, en 1785 et 1786, il se prononça pour un changement dans la forme du gouvernement, pour une meilleure représentation nationale, et pour la garantie formelle des droits sacrés de tous les citoyens; mais il s'opposa avec énergie aux exagérations des principes mêmes dont il était le zélé partisan. Le parti stadhoudérien ayant abattu celui des patriotes, en 1787, grâce à 30,000 Prussiens et à l'abandon de de Vergennes, ministre français, qui avait promis de puissants secours aux patriotes hollandais, ceux-ci quittèrent pour la plupart leur patrie. Schimmelpenninck resta à Amsterdam et continua d'y remplir ses fonctions d'avocat. Après la révolution de 1795, et la fuite du stadhouder en Angleterre, nommé, par ses concitoyens, président de la municipalité d'Amsterdam, il remplit ce poste avec un zèle et une fermeté qui maintinrent l'ordre et la tranquillité publiques. Schimmelpenninck fut ensuite nommé ambassadeur auprès du Directoire français. L'inégalité de puissance rendait ce poste extrêmement difficile, et l'indépendance de la Hollande, comme État, se trouvait souvent compromise ou menacée, surtout depuis le retour d'Égypte du général en chef Bonaparte, malgré les preuves de considération qu'il donnait à l'ambassadeur batave; il exigea même qu'il se rendît au congrès d'Amiens, en qualité de ministre plénipotentiaire de sa république, ce que celle-ci n'eut garde de refuser. Ses talents et son habileté, mais surtout son caractère conciliant, et la confiance qu'il sut inspirer aux ministres plénipotentiaires de France et d'Angleterre, ne contribuèrent pas médiocrement à la continuation des négociations, plusieurs fois à la veille d'être rompues. Enfin cette paix, si ardemment désirée par les peuples, fut conclue, et trahit malheureusement par sa courte durée les espérances qu'elle avait fait naître. Le plénipotentiaire batave reçut des gouvernements français et anglais les témoignages d'estime les plus flatteurs, et de son gouvernement l'échange de l'ambassade de Paris contre celle de Londres. Au milieu de ses succès dans cette ville, et de la considération dont il jouissait, il eut la douleur d'entrevoir un des premiers qu'une nouvelle guerre était imminente. Tous ses efforts tendirent alors à obtenir que la république batave pût rester neutre pendant ces sanglants débats. L'Angleterre y consentait, et faisait à cet effet de grands avantages à la Hollande; mais le gouvernement français s'y refusa, et la Hollande fut obligée de prendre part à une guerre qui acheva de ruiner son commerce et sa marine. Rappelé de Londres, il partit pour ses terres dans la province d'Over-Issel, avec l'espoir d'y passer au moins une vie tranquille au sein de sa famille. Dégoûté de la carrière politique, il partageait son temps entre des travaux littéraires et agricoles. Il ne jouit pas longtemps des douceurs de la vie privée; une lettre du premier consul, équivalente à peu près à un ordre, l'engageait en termes pressants à se rendre auprès de lui à Bruxelles, pour conférer sur des objets concernant les intérêts des deux républiques; son gouvernement l'engageait, de son côté, à obtempérer de suite à la demande qui lui était faite. Schimmelpenninck se rendit à Bruxelles, en juillet 1803, et à la suite de plusieurs conférences sur l'état politique de la république batave, sur ses moyens de défense en cas d'une descente des Anglais, et sur les charges qu'elle devait supporter pour la cause commune, pendant cette guerre, il céda au vœu exprimé par le chef du gouvernement français, et consentit d'aller résider à Paris comme ambassadeur de la république. A peine était-il arrivé à Paris que de nouveaux projets furent conçus. Napoléon, proclamé empereur, déclara à Schimmelpenninck que le directoire exécutif de la Hollande devait être remplacé par un gouvernement plus fort et concentré entre les mains d'une seule personne : l'arrêt était irrévocable : de deux choses l'une, ou la Hollande serait incorporée à l'empire français, ou se choisirait un chef. Napoléon ajouta qu'il désirait que le choix tomba sur Schimmelpenninck. Son gouvernement, à qui il fit part de cette détermination, le chargea de tout accepter, excepté la réunion à la France. Après plusieurs négociations, Napoléon consentit à la conservation de quelques formes républicaines; mais il voulut que le chef de l'État fut inamovible, qu'il prit le titre de *grand pensionnaire*, et le corps législatif celui de *hauts et puissants seigneurs*. Ce projet de constitution arrêté à Paris, et par lequel Schimmelpenninck était nommé grand pensionnaire, fut ensuite présenté à la nation hollandaise et adopté à la presque universalité des votants. En mars 1805, il prit les rênes du nouveau gouvernement, et prononça un discours dans lequel il développa les principes invariables qui dirigeaient sa conduite, et il resta jusqu'à la fin fidèle à ses engagements. Il s'occupa d'abord à rétablir le crédit public, si fortement ébranlé avant lui, qu'une banqueroute paraissait inévitable, et il eut le bonheur de remédier au mal par un nouveau système de finances, et surtout par la confiance générale qu'il inspirait. Cette administration paternelle ne dura que 15 mois, au bout desquels il fallut subir une nouvelle mutation. Napoléon vainqueur de l'Autriche, voulant être le chef d'une famille de rois, érigea la république batave en royaume, et mit à sa tête Louis Bonaparte, son frère. Suivant la nouvelle constitution imposée à la Hollande, Schimmelpenninck se trouvait nommé président à vie de *leurs hautes puissances;* il refusa d'accepter cette place, et se retira dans ses terres en Over-Issel, où il vécut en simple particulier pendant tout le règne du roi Louis, qui le décora de tous ses ordres, et le consulta souvent, mais qui fit de vains efforts pour l'attirer près de sa personne. Lorsqu'après l'abdication du roi Louis, la Hollande fut incorporée tout entière au grand empire, Schimmelpenninck, devenu sujet français, se vit, quelques mois après, recherché dans sa retraite, et comblé des faveurs impériales auxquelles il était bien loin de s'attendre. Napoléon l'avait nommé à la fois comte de l'empire, membre du sénat conservateur et grand trésorier d'un nouvel ordre des *trois Toisons d'or*. Une affection de famille le fit déroger à ses principes : son fils approchait de la conscription, et dans la crainte que le pouvoir ne se vengeât sur ce fils chéri, de

sa résistance, il se rendit à Paris où il était mandé, et alla faire acte de présence au sénat; mais dès que sa patrie eut recouvré son indépendance, il donna sa démission comme sénateur français, le 14 avril 1814, et se retira de nouveau dans ses terres. Lors de la création du royaume des Pays-Bas, en 1815, il fut nommé membre de la première chambre des États-Généraux et grand-cordon du Lion belgique : il l'était déjà de celui de la Légion d'honneur, grade que Louis XVIII confirma ainsi que le titre de comte, dont il ne s'était jamais paré. Schimmelpenninck avait toujours eu la vue délicate : frappé d'une cécité complète, il n'eut plus d'autres jouissances que celles de la mémoire, qu'il avait excellente et ornée de tout ce que la littérature ancienne et moderne pouvait offrir de plus curieux et de plus intéressant. Cet homme de bien, l'un des meilleurs et des plus illustres citoyens dont puisse s'honorer la Hollande, fut enlevé à sa famille et à ses nombreux amis le 15 février 1825.

SCHINDERHANNES (JEAN BUCKLER, dit) ne mérite une place dans l'histoire qu'au même titre que Cartouche et Mandrin. Ce chef de brigands était né, en 1779, à Nastetten, dans le comté de Catzen-Ellebogen. Son surnom de *Schinderhannes,* qui signifie, en idiôme vulgaire, *Jean l'écorcheur,* indique assez le métier qu'il exerçait. Ses inclinations vicieuses se déclarèrent de très-bonne heure. Plusieurs fois, à la tête d'une bande de jeunes garçons de son âge, il trouva le moyen d'enlever du pain et de la viande des fourgons de l'armée française, dans les environs de Kreutznach. Il entra au service du boureau de Bærenbach : un vol qu'il commit alors fut puni de la bastonnade en place publique. Schinderhannes a protesté plusieurs fois, devant ses juges, que ce châtiment avait décidé du sort de sa vie entière. Égaré par la fureur, il alla proposer ses services à un des plus redoutables de ces bandits qui désolaient alors les deux rives du Rhin, sous les noms de *garotteurs* ou de *chauffeurs*. Il fut pris dans une expédition nocturne, et conduit dans les prisons de Saarbruck; mais il ne tarda pas à s'évader, et il alla rejoindre sa bande. Peu de temps après il tomba encore dans les mains des gendarmes français, dont la vigilance était extrêmement active. Jeté dans un cachot souterrain à Simmern, il trouva le moyen de s'échapper encore. Sa renommée grandissait parmi ses camarades : il fut élu capitaine d'une troupe qui avait déclaré une guerre spéciale aux juifs. Schinderhannes racontait, dans ses derniers moments, et en éclatant de rire, un des tours qu'il leur joua. Étant un jour presque seul, il rencontra une trentaine d'Israélites qui marchaient en caravane. Il leur ordonna de s'avancer, un à un, la bourse à la main. Non content de cette offrande, il fouillait rigoureusement toutes les poches. Sa carabine le gênant dans cette opération, il ordonne à un des juifs de la tenir : ce malheureux obéit respectueusement, et lui rend son arme après la visite. Schinderhannes ne se montrait pas moins âpre à la poursuite des jeunes filles qu'à celle des juifs. Quand il lui en tombait en partage quelqu'une, d'une beauté rare, il célébrait avec elle une sorte de mariage, auquel il invitait tous les paysans du canton; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces villageois venaient sans crainte, avec leurs femmes et leurs filles, manger, boire et danser au milieu de ces terribles brigands. Le nom de Schinderhannes devint si célèbre et si redouté, qu'il lui suffisait quelquefois d'une simple sommation pour faire comparaître en sa présence, de riches fermiers qu'il voulait rançonner. Après leur avoir imposé une contribution, il leur délivrait un passe-port pour circuler librement dans le pays. Mais l'organisation progressive de la police et de la gendarmerie française sur la rive gauche du Rhin, força Schinderhannes à resserrer ses opérations sur la rive droite. Déjà les prisons de Coblentz et de Cologne étaient remplies de ses complices. Stimulées par ces exemples, les autorités allemandes, jusque-là plongées dans une sorte d'épouvante et d'apathie, ordonnèrent enfin des mesures de répression contre les sanguinaires dévastateurs des campagnes. Le 31 mai 1802, le grand bailli de Limbourg sur la Lahn, faisant une patrouille, arrête un charretier dont les papiers n'étaient point en règle : cet homme croit se soustraire à son pouvoir, en s'engageant, à un recruteur autrichien, sous un nom supposé. Il était depuis quelques jours au dépôt de Limbourg, quand un paysan vint révéler que le nouveau soldat était le fameux Schinderhannes en personne. Il fut à l'instant chargé de chaînes. Conduit à Francfort, il y confessa son véritable nom, en demandant, pour toute grâce, de n'être point livré aux Français, dont il paraissait avoir une peur extrême. Ce fut pourtant ce qui arriva : dès le lendemain il fut transféré à Mayence, où aussitôt le tribunal spécial s'empara de lui; il fit tous les aveux que l'on désira. Il se flatta, un moment, de n'être point condamné à mort, persuadé qu'on ne pouvait le convaincre de meurtre; mais la preuve en ayant été fournie, il reçut sa sentence avec 19 de ses principaux complices : il fut exécuté à Mayence, le 21 novembre 1803. On fit circuler, à cette époque, une lettre d'un style singulier, mais énergique et même éloquent, dans laquelle Schinderhannes implorait la clémence du premier consul Bonaparte. Il lui demandait d'expier ses crimes à la tête d'un corps d'enfants perdus, qui eût fait l'avant-garde de l'expédition d'Angleterre, dont il était fortement question alors. La *Vie de Schinderhannes et autres brigands dits garotteurs ou chauffeurs,* rédigée d'après les actes juridiques, a été publiée en 2 vol. in-12.

SCHINNER (MATHIEU), plus connu sous le nom de *Cardinal de Sion,* né aux environs de cette ville vers 1470, appartenait à une famille pauvre et obscure. Destiné à l'état ecclésiastique, après avoir achevé ses études à Cômo, il fut pourvu d'une cure dans le Valais, puis appelé au chapitre de Sion, et enfin élevé au siége épiscopal en 1500. Mécontent de Louis XII, le nouveau prélat usa de son influence pour détacher les Suisses de l'alliance du monarque français. Cette défection, qui ne s'effectua pas sans une vive résistance de la part de ceux à qui le prélat n'avait pu en imposer sur ses motifs, eut pour résultat de forcer les Français d'abandonner l'Italie; Schinner reçut aussitôt le chapeau de cardinal, avec le titre de légat apostolique du pape Jules II dans la Lombardie. Dès lors il mit tout en œuvre pour communiquer son ardeur belliqueuse aux soldats mercenaires qu'il avait attachés au service de l'Église. Mais ce fut en vain qu'il les conduisit, revêtu de ses habits pontificaux et

précédé de la croix, dans les plaines de Marignan, leur promettant une victoire facile; l'événement démentit ses promesses. Son zèle furibond n'en fut point ralenti; il se rendit en toute hâte à la cour de l'empereur Maximilien, d'où il passa en Angleterre pour solliciter Henri VIII de s'unir aux ennemis de la France: mais pendant ce temps-là le parti qu'il avait comprimé dans le Valais s'était relevé, et le proscrivait à son tour. Toutefois, au moyen de l'or qu'il apportait, il réussit à lever un corps de 6,000 hommes, et contribua ainsi aux revers des Français. Ce fut par ses conseils que Charles-Quint mit au ban de l'Empire. George Supersax et ses adhérents, et Léon X le Valais en interdit. Schinner mourut à Rome en 1521. Paul Jove a parlé de ce prélat dissolu et implacable dans son *Elogia virorum virtute illustrium;* Simler a fait son *éloge* dans sa *Vallesiæ descr.* La fameuse *Harangue* que Schinner avait prononcée en 1514 devant Henri VIII a été publiée par Toland, Londres, 1707, in-8°, et réimprimée avec le *Gallus aretalogus* de Toland, Amsterdam, 1709, in-12.

SCHINZ (Salomon), médecin et botaniste, né en 1734 à Zurich, où il mourut en 1784, y avait enseigné la physique et les mathématiques. Ses *Dissertationes III de itineribus per Helvetiam cum fructu faciendis,* Zurich, 1781, in-4°, sont de ses divers écrits celui qui peut offrir le plus d'intérêt.

SCHIRACH (Adam-Théophile), pasteur à Klein-Bautzen, en Lusace, où il mourut le 3 avril 1773, établit dans ce village une société d'agriculture qui, dans la suite, devint le type des sociétés analogues. Son ouvrage le plus considérable, et où se trouve en substance tout ce qu'il avait publié, est un *Traité des abeilles pour toutes les contrées,* etc., Zittau et Leipzig, 1768, in-4°. Un ouvrage posthume de Schirach, intitulé : *Culture des abeilles de bois,* a été publié en 1774 par le pasteur Vogel précédé d'une *Notice* sur l'auteur. Il était membre des Sociétés d'économie rurale et domestique de Pétersbourg, Gœttingen, Leipzig, etc. Outre ses ouvrages d'agriculture dont l'un, l'*Histoire naturelle de la reine des abeilles,* a été traduit en français par J. J. Blessière, Amsterdam, in-8°, il a donné divers ouvrages ou traductions d'ouvrages religieux, et il a coopéré à l'édition de la Bible de Luther, Budillen, 1751.

SHIRACH (Théophile-Benoît), philologue, né en 1743 au village de Tieffenperth, en Lusace, remplit une chaire de philosophie à l'uiversité d'Helmstadt (de 1769 à 1779). Quelques mémoires qu'il publia sur des questions d'économie politique lui concilièrent la faveur du roi de Danemark, qui l'honora du titre de conseiller d'État privé, et le chargea de rédiger une statistique détaillée des provinces danoises. En 1780, il s'établit à Altona, où il fonda un *Journal politique,* et mit dans la rédaction tant de sagesse et de mesure, qu'il subsiste encore aujourd'hui, sans jamais avoir été interrompu, même dans les temps les plus difficiles. Schirach mourut en 1804. Son fils (Guillaume-Benoît), qu'il s'était associé dans la rédaction du *Journal politique,* y a inséré une *Notice* sur son père, dont les principaux ouvrages sont : *Clavis poetarum classicorum,* Halle, 1768-96, 2 parties in-8°; *Biographie des Allemands,* 1770-74, 6 vol.; *Histoire de l'empereur Charles VI,* 1776, in-8°; les *Vies de Plutarque, traduites en allemand,* avec des *notes,* et deux recueils, l'un en allemand sous le titre de *Magasin de la critique allemande;* l'autre intitulé : *Ephemerides litter helmstadienses,* 1770-75.

SCHIROUIEH. *Voyez* **SIROÈS.**

SCHLEGEL (Jean-Élie), poëte, né en 1718 à Meissen (Saxe), s'annonça de bonne heure par des traductions en vers allemands des *Géorgiques* de Virgile, des *Épîtres* d'Horace, de la *Cyropédie* de Xénophon, et par des imitations de Sophocle et d'Euripide. Ce fut à la célèbre école de Pforte, où il acheva ses études, que furent représentés pour la première fois, par ses condisciples, ses tragédies d'*Oreste* et d'*Hécube :* cette dernière, à laquelle il fit plus tard de grands changements, parut sous le titre des *Troyennes.* Le jeune poëte, obligé de se créer un état, étudia le droit; mais il n'en continua pas moins de cultiver les lettres. Sa réputation s'étant accrue, il se vit recherché par les coryphées de la littérature, et concourut à la rédaction de divers recueils, notamment la *Bibliothèque* de Gottsched et les *Amusements de l'esprit* de Schwade. En 1743, il suivit Spener, ministre de Saxe en Danemark, comme secrétaire d'ambassade, et s'étant lié avec les savants de ce pays, dont il étudia la langue et l'histoire, il devint dès la même année l'un des collaborateurs du célèbre recueil intitulé : *Fragments de Brême* (*Bremische Beytræge*). La création d'un théâtre allemand et français à Copenhague le ramena bientôt à s'occuper de nouveau de compositions dramatiques; et il fit imprimer en 1746 le recueil de ses *OEuvres* en ce genre. Deux ans après, avec l'agrément du duc de Saxe, il accepta une place de professeur extraordinaire à l'université de Soroé; mais la multiplicité de ses travaux acheva d'altérer sa santé naturellement délicate. Il mourut d'une fièvre inflammatoire, en 1749, dans sa 31e année. Bien que les travaux historiques de Schlegel ne soient pas sans mérite, c'est surtout à ses tragédies qu'il a dû sa célébrité. Elles ont toutefois beaucoup perdu de leur prix aux yeux de la critique. La moins faible est celle d'*Hermann.* La seule de ses comédies qu'on cite avec éloge est la *Beauté muette.* Ses *OEuvres* dramatiques ont été recueillies par son frère Jean-Henri, Copenhague, 1766-70, 5 vol. in-8°. Le baron de Biefeld a donné dans son ouvrage intitulé : *Progrès des Allemands dans les sciences,* la traduction de deux autres pièces de Schlegel : *le Mystérieux* et le *Triomphe des bonnes femmes.*

SCHLEGEL (Jean-Adolphe), frère du précédent, né en 1721 à Meissen, mort en 1793, occupa successivement divers emplois ecclésiastiques et universitaires, notamment ceux de pasteur et de professeur à Zerbst. Outre plusieurs ouvrages de théologie il a publié 3 vol. de *Cantiques,* Leipzig, 1766, 1769, et 1772; 2 vol. de *Poésies diverses,* Hanovre, 1787, et des *Sermons.*

SCHLEGEL (Auguste-Guillaume), fils du précédent, célèbre littérateur, naquit à Hanovre, le 5 septembre 1767. Doué d'une aptitude remarquable, il apprit en peu de temps les principales langues de l'Europe, et, après avoir achevé ses études classiques au lycée de sa ville natale, vint à Gœttingen suivre le cours de théologie. Lorsqu'il eut pris ses grades, il refusa une vocation pour accepter la place de précepteur des enfants d'un bourgeois d'Amsterdam. Plus tard, nommé profes-

seur à l'université d'Iéna, il y donna des leçons d'esthétique, et prit part en même temps à la rédaction de la *Gazette littéraire générale*, puis, avec son frère Frédéric, à *l'Athénée*, revue dans laquelle il consigna plusieurs articles remarquables. En 1802, il devint, avec Tieck, l'un des éditeurs de l'*Almanach des Muses*. Dans un séjour qu'il fit, vers la même époque, à Berlin, il connut Mme de Staël, qu'il suivit, en 1805, à Coppet, pour diriger l'éducation des enfants de cette femme célèbre. Le parallèle, qu'il publia en 1807, de la *Phèdre* de Racine et de celle d'Euripide produisit une grande sensation en France, à cause des attaques qu'il s'y permit contre un des chefs-d'œuvre du théâtre français. En 1808, il ouvrit à Vienne un *Cours de littérature dramatique*, qui fut publié plus tard en 3 volumes et traduit en français. La hardiesse avec laquelle il y combat les théories d'Aristote plut beaucoup aux jeunes novateurs, et de là date ce mépris des règles qui a produit tant d'ouvrages monstrueux, pour quelques-uns d'estimables. Son recueil de *poésies*, publié en 1810, et réimprimé en 1811, obtint un grand succès en Allemagne, où Schlegel est placé près de Bürger dans le *sonnet*, et ne connaît point de rival dans la *romance* et l'*élégie*. Ses belles *traductions* de Shakspeare, de Calderon, et d'un choix de poésies italiennes, espagnoles et portugaises, ajoutèrent encore à sa renommée au delà du Rhin. Les événements de 1813 ne pouvaient le trouver indifférent. Il attaqua la politique de Napoléon, si funeste à l'Allemagne, dans plusieurs *écrits* qui le firent connaître comme publiciste, et lui valurent des marques d'estime de plusieurs souverains, notamment du prince royal, depuis roi de Suède, qu'il suivit comme secrétaire, pendant la campagne de 1814. Il joignit ensuite Mme de Staël à Coppet. Après la mort de celle qu'il nommait son illustre protectrice, il vint à Paris, où il publia en 1818, en français, son *Essai sur la langue et la littérature provençales*, ouvrage plein de remarques ingénieuses, et qui mérite d'être lu, même après les travaux de Raynouard. Nommé, la même année, professeur à l'université de Bonn, il porta dès lors toute son activité vers l'érudition, et se livra tout entier à l'étude des langues de l'Asie. Il concourut à la *Bibliothèque indienne*, et donna, en 1823, une édition en sanscrit du *Bhagavad Geta*, avec une version latine et un commentaire. Après un assez long séjour en Angleterre, où il s'était rendu pour examiner les manuscrits orientaux et se lier avec les savants, il revint en Allemagne, rapportant de nouvelles richesses. En 1828, il fit à Berlin un *Cours d'histoire générale des beaux-arts*, et publia deux volumes de *Mélanges critiques*. L'année suivante parut le 1er volume de son édition du *Ramayana*, qu'il termina en 1831. Cet infatigable érudit poursuivit ses diverses publications jusqu'à sa mort, arrivée en juillet 1836, et laissa la réputation d'un des savants les plus judicieux et les plus distingués qui aient paru en Allemagne depuis la renaissance des lettres.

SCHLEGEL (Frédéric), frère du précédent, célèbre écrivain allemand, naquit à Hanovre le 12 mars 1772. Destiné par ses parents au commerce, il se sentit peu propre à cette carrière, qu'il abandonna pour aller étudier à Gœttingen. Après s'être essayé dans quelques recueils périodiques, et surtout dans le *Lycée des beaux-arts*, publié à Berlin en 1797, il débuta par un écrit remarquable intitulé, *les Grecs et les Romains*, qui fut suivi d'un autre sur *la Poésie de ces deux peuples de l'antiquité*. On voit par ce dernier ouvrage, malheureusement incomplet, que l'auteur avait fait une étude profonde du génie poétique des temps anciens; et, chose bien digne d'être notée, c'est dans cet ouvrage aussi que l'on trouve une discussion, peut-être la première de ce genre, sur la différence entre le génie classique des anciens et le génie *romantique* du moyen âge. Depuis un grand procès littéraire s'est ouvert, dans lequel on a fait intervenir le nom de Schlegel, sans vouloir observer que cet écrivain n'a jamais été exclusif, et qu'il admirait le génie sous quelque forme qu'il se présentât dans la poésie des peuples. Frédéric, au sortir de ses travaux d'érudition, publia la première partie du roman de *Lucinde*, qu'il n'a point achevé, et dans lequel l'amour platonique est peint avec une exaltation qui rappelle *Werther* sans l'égaler. Dans *l'Athénée*, journal publié par son frère, et dans *l'Almanach des Muses*, publié par son ami Tieck, il inséra quelques morceaux de poésie qui firent sensation. Il n'en fut pas de même de sa tragédie d'*Alarcos*, composée à l'imitation des drames anciens et jouée à Berlin et à Weimar. Ayant épousé la fille du célèbre Mendelsohn, il se convertit avec elle, à Cologne, à la foi catholique, et vint ensuite à Paris. Il s'y adonna à l'étude des langues orientales, surtout du sanscrit, fit des extraits et des imitations des anciens poëmes français sur la chevalerie, et publia les quatre premiers cahiers d'un ouvrage périodique sous le titre d'*Europe*. De retour en Allemagne, il fit paraître un *Almanach poétique*, où l'on remarque un morceau sur l'*Architecture gothique*, et un poëme de *Roland*, dans la manière des poésies chevaleresques du moyen âge. Son ouvrage sur la *Langue et la sagesse des Indiens* (1808), tout en laissant beaucoup à désirer sous le rapport philologique, servit à attirer davantage l'attention des savants sur le sanscrit. Dans un voyage qu'il fit à Vienne pour consulter des matériaux inédits sur Charles-Quint, dont il voulait faire le héros d'un drame, il reçut le titre de secrétaire aulique impérial. Envoyé au quartier général, on l'employa à composer des proclamations. La guerre cessa, et il put aller faire à Vienne des cours d'histoire et de littérature. Mais la guerre recommença bientôt, et on l'enleva de nouveau à ses études pour lui faire écrire des pamphlets politiques en faveur de l'Autriche. En récompense, il fut anobli. A la paix définitive, Schlegel retourna à ses travaux, et peu de temps avant sa mort, il ouvrit à Dresde un cours de philosophie pratique. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1829. Frédéric Schlegel paraît avoir été l'un des adhérents de la doctrine dont M. de Maistre était un des apôtres.

SCHLEGEL (Jean-Henri), frère de Jean-Élie, né à Meissen en 1724, mort en 1780, bibliothécaire, historiographe et professeur d'histoire à Copenhague, a publié quelques traductions de l'allemand en danois, une *Histoire des rois de Danemark, de la maison d'Oldenbourg* (jusqu'en 1729), in-fol.; traduite en français par le chevalier de Champigny, 1776-78, 3 vol. in-4°; un *recueil des traités sur l'histoire, la numismatique, l'économie et la langue du Danemark*, Copenhague, 1771-76, 2 vol.

in-8°. On en a tiré l'*Essai historique sur les arts et leurs progrès en Danemark,* Copenhague, 1778, in-8°.

SCHLEGEL (Théophile), d'une autre famille que les précédents, né le 16 février 1739 à Kœnigsberg, fut successivement professeur de langue latine et de philosophie au collége de cette ville (1761), professeur adjoint de l'université, recteur, puis inspecteur du collége de Riga (1765-71), premier diacre de la cathédrale d'Erlangen, enfin surintendant de la Poméranie suédoise et de l'île de Rugen, en même temps que vice-chancelier et premier professeur de théologie à l'université de Greifswald. Il fit en faveur de l'instruction d'utiles établissements, et fonda une caisse générale de pensions pour les veuves des pasteurs. Ses dernières années furent troublées par les malheurs de la guerre et les infortunes du roi Gustave IV. Cet homme vénérable mourut le 27 mai 1810, laissant, outre une *Grammaire latine* (en allemand), 1787 et 1790, *Remarques sur les moyens de vivifier parmi les hommes la religion intérieure et extérieure,* Greifswald, 1810, in-8°, et *Manuel pratique de la doctrine pastorale à l'usage des ministres protestants,* 1811, in-8°, publiée par J. C. Parow, avec des *notes* et la *Biographie* de l'auteur.

SCHLEGER (Théodore-Auguste), professeur de médecine et de chirurgie à Cassel, où il mourut en 1772, était né à Ulm en 1727, et, après avoir étudié à Strasbourg et pris le grade de docteur à Helmstadt, avait professé l'anatomie à Brunswick (1750). Médecin pensionné de sa ville natale, il avait ensuite été successivement attaché comme médecin au comte de Goerz et au landgrave de Hesse-Cassel. Parmi ses écrits, mentionnés dans la *Biographie* du *Dictionnaire des sciences médicales,* t. VII, nous ne citerons que : *Programma quo claves secalinos perperàm à nonnullis venenum morbique rigidi cerealisve caussam nominari novis argumentis et experimentis docet,* Cassel, 1772, in-4°.

SCHLICHTEGROLL (Adolphe-Henri-Frédéric de), savant biographe, né le 8 décembre 1764 à Gotha, où il fit ses premières études avec succès, conçut d'abord le projet de se vouer à la théologie; mais, étant allé à Iéna et ensuite à Gœttingen, il abandonna son premier plan pour se livrer à la philologie et à l'histoire. Professeur à Gotha en 1789, il fut ensuite l'un des conservateurs de la bibliothèque publique, puis de la bibliothèque particulière du duc Ernest, adjoint et conservateur du cabinet des médailles, président de l'académie de Munich, et enfin (1807) son secrétaire général. Sa retraite, qu'il demanda en 1821, ne précéda que de bien peu de temps sa mort, qui eut lieu le 4 décembre 1822. Parmi ses ouvrages on distingue surtout le *Nécrologe des Allemands,* 1790-1806, 34 vol. in-4°. Cette biographie, presque contemporaine, pèche assez souvent par l'exagération des éloges, prodigués à des hommes dont le nom fera peu de bruit dans la postérité. L'*Almanach des muses,* de Schiller, pour 1798, contient quelques *épigrammes* contre le complaisant nécrologe. En somme pourtant, l'ouvrage est indispensable pour qui veut connaître l'histoire politique et littéraire de cette époque. On lui doit encore : *Historia numothecæ gothanæ,* et *Annales numismatiques,* 1804, 1er vol. et un cahier du 2e.

SCHLOETZER ou **SCHLOEZER** (Auguste-Louis de), historien, naquit le 5 juillet 1737 à Jagstadt. Orphelin dès l'âge de 4 ans, il fut élevé par son aïeul au gymnase de Wahlheim, et se rendit en 1751 à Wittenberg pour y faire son cours de théologie. Il étudia ensuite pendant deux ans à Gœttingen les langues orientales, et la philologie sacrée, et, ne pouvant, ainsi qu'il en avait le projet, faire un voyage en Asie, il accepta la place d'instituteur en Suède. Il demeura trois ans à Stockholm et à Upsal, d'où, en 1757, il revint à Gœttingen étudier l'arabe sous Michaelis, et la médecine sous Rœderer. Il était sur le point de se faire recevoir docteur, quand l'historiographe Müller l'engagea à venir à Pétersbourg pour l'aider à mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis sur l'histoire de Russie. Schloetzer accepta cette proposition, et il apprit en peu de temps le russe, le slavon, le polonais et le bohémien. La connaissance de ces langues, ainsi que du suédois, que Müller ignorait, le rendait un collaborateur utile pour lui; mais ils ne purent vivre longtemps en bonne intelligence, et Schloetzer, dégoûté de plus en plus de la Russie, accepta en 1764 le titre de professeur à Gœttingen sans appointements. On obtint de l'impératrice un ordre qui lui défendit de sortir de l'empire. Au bout de quelques mois Catherine, jugeant plus prudent de gagner par des bienfaits un homme dont on redoutait les connaissances historiques, le nomma professeur à l'académie, en le chargeant de la rédaction de l'histoire ancienne de Russie, et lui accorda un congé de trois mois. Schloetzer obtint en 1767 un nouveau congé : mais il ne revint plus en Russie. Nommé en 1769 professeur de philosophie et de politique à Gœttingen, il y consacra le reste de sa vie à la rédaction de ses ouvrages et mourut le 9 septembre 1809. Schloetzer est compté parmi les plus illustres historiens modernes. Son style cependant est loin d'être classique, mais il subjugue le lecteur par la force de ses raisons, la lucidité de son exposition et la sûreté de sa critique. C'est lui qui a créé l'histoire du Nord, jadis incomplète, et mêlée de fables que son inexorable scepticisme a fait pour jamais disparaître. Voici les titres de ses ouvrages : *Introduction à l'histoire du Nord,* 1771, in-4° : elle forme le XXXIe vol. de l'*Histoire universelle anglaise,* traduite en allemand; *Histoire de la Lithuanie jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne, en* 1569, 1776 (dans l'*Histoire universelle,* tome L., 1785); *Échantillon d'annales russes,* Brême, 1768, in-8°; *Tableau de l'histoire de Russie* (en russe, français, allemand), 1768, in-12; *La Russie nouvellement changée,* 1767 et suivantes; 4 vol. in-8°, réimprimé, 1768 et 1777 (pseudonyme); *Oskold et Dir,* Gœttingen, 1775, in-8°; *Recherches historiques sur les lois fondamentales de la Russie,* ibid., 1777, in-12; *Histoire des monnaies et mines de Russie, de* 1700 *à* 1789, Gœttingen, 1791, in-8°; *Louis-Ernest, duc de Brunswick et Lunebourg, feld-maréchal de S. M. I. R. et du St.-empire,* Gœttingen, 1786, in-8°; traduit en français, Gotha, 1788; la *Correspondance,* recueil dont il changea le titre en celui d'*Indicateur politique,* 1776-1794, 28 vol. in-8°. Schloetzer est en outre l'éditeur des trois ouvrages suivants : *Lois rendues dans le* 11e *siècle par le grand-duc Jaróslof et ses fils; Annales russes de Nicon,* 1er vol. (imprimé par l'académie de Pétersbourg); *Chronique du*

moine Nestor, texte russe, d'après 17 manuscrits traduits de l'allemand, avec *commentaires* historiques et critiques. Cette édition de Nestor valut à Schloetzer la décoration de l'orde de St.-Vladimir.

SCHLOSSER (Jean-George), philosophe et publiciste, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1759, fut l'ami d'enfance de Gœthe, et fit ses études d'abord à Giessen, puis à Altorf, où il fut promu au grade de docteur. Il entra ensuite au service du duc de Wurtemberg, qui l'employa à Montbéliard : de là il passa à Carlsruhe où il fut conseiller (*hofrath*), et à Emmendigen où il devint grand bailli jusqu'en 1787, qu'il se rendit de nouveau à Carlsruhe. Quelques années plus tard, il donna sa démission, parce qu'on refusait d'adopter une loi qu'il proposait dans l'intérêt des citoyens pauvres. La guerre de la révolution le fit partir, en 1796, pour Eutin, et, deux ans après, la bourgeoisie de sa ville natale (Francfort) l'élut syndic. Il rendit de grands services à sa patrie dans cette nouvelle profession; malheureusement il mourut dès l'année suivante, en 1799.

SCHLUTER (André), sculpteur et architecte, né à Hambourg en 1662, fit probablement un voyage en Italie; car on ne saurait expliquer autrement la perfection à laquelle il parvint dès ses premiers ouvrages. En 1691, il travailla pour le roi de Pologne à Varsovie, et, en 1694, il fut appelé à Berlin par l'électeur de Brandebourg. L'année suivante il fut nommé l'un des directeurs de l'académie des arts que l'électeur venait de fonder, et, en 1699, il eut la charge d'architecte de la cour; mais une faute assez grave qu'il commit dans une construction, et dont l'importance fut exagérée par ses ennemis, lui fit perdre cette dernière charge en 1706. Il se rendit à Pétersbourg en 1713, et y mourut l'année suivante. Pierre le Grand venait de lui confier la construction de plusieurs palais. Son chef-d'œuvre en sculpture est la statue équestre du *grand-électeur*, en bronze et de grandeur un peu au-dessus de nature, qui fait l'ornement du pont de la Sprée. En architecture, les ouvrages de lui qu'on estime le plus sont ceux qu'il a ajoutés au *Château royal* de Berlin, et qui ont donné à cet édifice sa forme actuelle.

SCHMALZ, économiste, né à Hanovre en 1759, fut successivement professeur de droit à Rinteln, Kœnigsberg, Halle et Berlin, où il mourut en 1831. Son enseignement avait le défaut d'être plus agréable que solide. Il est connu par ses travaux d'économie politique, qui reposent sur les principes de Quesnay, dont il fut le disciple jusqu'au dernier moment. Il est encore plus connu par ses querelles à l'occasion des associations secrètes qui exercent sur l'Allemagne une influence si diversement caractérisée. Ses principaux ouvrages sont : *Exposition du droit naturel pur; Manuel d'économie politique*, traduit en français par H. Jouffroy, conseiller au service de Prusse; *Collection de cas judiciaires remarquables de la faculté de Halle*.

SCHMAUSS (Jean-Jacques), historien, né à Landau le 10 mars 1690, fit des cours d'histoire à Halle dès l'âge de 22 ans, et se mit en même temps aux gages des libraires. En 1721, il fut tiré de cet état de dépendance par le margrave de Bade-Dourlach, qui le nomma d'abord conseiller de cour, et, plus tard, conseiller intime de sa chambre domaniale. En 1734, il fut attiré par George II à l'université de Gœttingen, où il remplit la chaire d'histoire, puis celle de droit public et d'histoire d'Allemagne. Il mourut à Gœttingen en 1747. On le regarde comme le créateur de la science politique, et en effet, pendant les 26 ans qu'il professa à Gœttingen, cette université fut ce qu'ensuite Strasbourg devint sous Schœpflin et Koch, une école diplomatique pour la jeunesse des grandes familles de toute l'Europe. Parmi ses ouvrages, presque tous écrits en allemand, nous citerons : *Précis de l'histoire de l'empire*, pour servir aux cours académiques, Leipzig, 1720, in-8°; réimprimé en 1729, 1740, 1744 et 1751; *Corpus juris publici academicum* (recueil contenant les principales lois de l'empire germanique), Leipzig, 1722, in-8°, souvent réimprimé; *Corpus juris gentium academicum* (recueil de traités entre les puissances européennes), Leipzig, 1730, 2 vol. in-8°; *Introduction à la politique*, ibid., 1741 et 1747, 2 vol. in-8°; *Éléments de droit public de l'empire pour servir aux cours publics*, ibid., 1746, in-8°; 1766, 1782; traduit en français par du Buat, sous le titre de *Tableau du gouvernement actuel de l'empire*, 1755, in-8°.— Léonard SCHMAUSS, médecin et professeur à Salzbourg au commencement de 16e siècle, n'est connu que comme auteur d'un livre qui n'a d'importance que par rapport à l'histoire de la science. Il a pour titre : *Lucubratiuncula de morbo gallico et curâ ejus noviter reperta cum ligno indico*, Vienne, 1518, in-8°.

SCHMEITZEL (Martin), historien, né à Cronstadt, dans la Transylvanie, en 1679, remplit, pendant 17 ans, les chaires de droit public et d'histoire à l'académie de Halle, et mourut en 1747. Il est un des premiers écrivains qui se soit occupé, en Allemagne, de la statistique, science alors nouvelle, qui depuis a fait d'immenses progrès. Nous citerons de lui : *Commentatio de coronis, tàm antiquis quàm modernis iisque regiis; specialim de origine ac factis sacræ angelicæ et apostolicæ regni hungarici coronæ*, Iéna, 1712, in-4°; *Schediasma de electivis regni Hungariæ et ritu inaugurandi regis*, ibid., 1713, in-4°.

SCHMETTAU (Samuel, comte de), feld-maréchal, né en 1684, se voua, dès sa jeunesse, aux sciences militaires, et particulièrement à l'étude des fortifications. Né en Silésie, il entra au service d'Autriche, et y acquit une grande renommée, comme officier du génie. Ce fut à ses talents qu'il dut, en 1733, le grade de feld-zeugmeister général. Il commanda alors différents corps contre les Turcs, et il dirigea, en 1739, la défense de Belgrade. D'après ses sages dispositions, cette forteresse ne serait pas tombée au pouvoir des Turcs; mais la conclusion prématurée de la paix, par laquelle ils obtinrent qu'elle leur fût abandonnée, rendit tous ses soins inutiles. L'Empereur le nomma alors gouverneur de Temeswar, et, en 1741, feld-maréchal. Peu de temps après, les intrigues de ses ennemis le dégoûtèrent du service autrichien, et il passa à celui du roi de Prusse, en qualité de feld-maréchal général, avec dispense de servir à l'armée prussienne contre l'impératrice Marie-Thérèse. Frédéric II l'envoya, comme ministre plénipotentiaire, à la cour de Munich, puis à celle de France, où il le chargea, en 1744, d'annoncer à Louis XV, qu'il marchait sur Prague avec 80,000 hommes. Revenu de ces missions, Schmet-

tau partagea son temps entre les soins de l'artillerie et les travaux de l'Académie des sciences de Berlin, dont il fut curateur. Le roi le combla de ses bienfaits, et l'honora de son amitié. Enfin le vieux maréchal trouva autant d'amis à Berlin qu'il avait laissé d'ennemis à Vienne, où on lui avait intenté un procès. Il vécut paisiblement en Prusse jusqu'à sa mort, arrivée le 18 août 1751.

SCHMID ou **CUNTZEL DE ROTENACKER** (Nicolas), né en 1606, à Rotenacker, village des environs de Gera, en Saxe, ne savait pas encore lire à l'âge de 16 ans; il l'apprit d'un valet de son père, dont l'habileté n'allait pas jusqu'à lire tous les mots couramment, et se perfectionna par les leçons d'un de ses parents, lequel était notaire et lui fut utile, dit-on, pour l'étude du grec, de l'hébreu, du syriaque, de l'arabe, du persan, de l'arménien, de l'éthiopien, etc., etc. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'*il apprenait ces différentes langues tout en battant le blé,* et que ses études philologiques n'eurent point à souffrir des durs travaux auxquels l'obligeait sa condition. Ainsi faisant, il en vint à traduire l'Oraison dominicale en 51 langues, s'appliqua à la médecine et à l'astrologie, apprit la marche des planètes, et commença, en 1655, à publier un *almanach*. Il mourut en 1671.

SCHMID (Jean), théologien, né en 1639, à Nordlingen, en Souabe, perdit la vue à l'âge de 10 ans, ce qui ne l'empêcha pas de reprendre ses études, qu'il avait interrompues. De 1667 à 1670, il fit des cours de philosophie et de théologie à Iéna. Il quitta cette ville, où il revint, alla à Wittenberg, à Ulm, et enfin en Danemark, et ne put se fixer nulle part. Il finit par s'établir aubergiste à Baldingen, près de Nordlingen, et y mourut en 1689. Cette auberge porte encore le nom de *Coin de l'aveugle*. On a de Schmid un grand nombre de *livres* de théologie, des *sermons*, des *poésies* médiocres, etc., dont on trouve la liste à la suite de sa *Vie* dans les *Amœnitates litter.*, de Schelhorn, tome XII, page 515-56.

SCHMID ou **SCHMIDT** (George-Louis), conseiller de Saxe-Weimar, né à Auenstein, au canton d'Argovie, en Suisse, le 12 mars 1720, entra au service du duc de Saxe-Weimar, en 1748, et quitta cette carrière en 1757, pour vivre dans la retraite, à Nyon au pays de Vaud, où il mourut, le 30 avril 1805. Il eut des relations très-suivies avec Voltaire, Diderot, d'Alembert et tous les chefs du parti philosophique dans le 18e siècle. Ses écrits sont empreints de leurs opinions; les plus remarquables sont : *Essais sur divers sujets intéressants*, 2 vol. in-8°, 1760 (en français); *Principes de la législation universelle*, composés à Lenzbourg, dans les années 1772-74, et publiés à Amsterdam, en 1776.

SCHMIDEL (Ulric), voyageur, né à Straubing, en Bavière, fit partie de l'expédition que P. de Mendoza conduisit en Amérique en 1534, et qui atterrit au Rio de la Plata. Il concourut à la fondation de *Buénos-Ayres,* et du fort de l'*Assomption,* et prit part aux diverses excursions qui furent faites dans le but de reconnaître le pays, et de soumettre ou plutôt d'exterminer les Indiens. En 1553, il remit à la voile pour l'Europe. La *Relation* de son voyage, en allemand, fut imprimée d'abord dans le *Recueil* de De Bry, et traduite en latin par Gotthard Arthus, dans la 7e partie de cette *Collection*. Lévin Hulsius, en ayant recouvré un manuscrit qui lui parut être l'original, le publia en latin, sous ce titre : *Vera historia admirandæ cujusdam navigationis quam Huldericus Schmidel, Straubingensis, ab anno* 1534 *usque ad annum* 1554, *in Americam vel Novum Mundum, juxta Brasiliam et Rio de la Plata confecit,* Nuremberg, 1599, in-4°, carte et figure. Cette traduction d'Hulsius, très-supérieure à l'ancienne, est la seule qui puisse être lue avec intérêt, quoique plusieurs noms propres y soient défigurés.

SCHMIDEL ou **SCHMIEDEL** (Casimir-Christophe), médecin, né à Baireuth, le 21 novembre 1718, professeur de médecine en second à Erlangen pendant 20 ans, donna sa démission en 1763, et s'établit à Anspach, où le margrave le nomma médecin de la cour et conseiller privé. Il mourut le 18 décembre 1792. La médecine lui doit quelques observations importantes; mais il est principalement connu comme botaniste, et la découverte des parties de la fructification dans les plantes cryptogames, est une époque dans l'histoire de la science. Ses principaux ouvrages sont : *Icones plantarum et analyses partium æri incisæ atque vivis coloribus insignitæ,* Nuremberg, 1747-59, 1782-96, in-fol.; *Instituti mineralog., botanic.*, etc., Erlangen, 1794, in-4°.

SCHMIDLIN (Jacques), controversiste luthérien, de la secte des *ubiquitaires,* né en 1528 à Waiblingue, dans le Wurtemberg, acquit, très-jeune encore, une brillante renommée par ses prédications, et fut nommé ministre à Stuttgard, puis recteur à l'université de Tubingen. Il fut envoyé aux diètes de Ratisbonne et d'Augsbourg et à la conférence de Worms. Les princes luthériens d'Allemagne, qui connaissaient son zèle conciliateur et son adresse à manier les esprits, le chargèrent de travailler à réunir en un seul corps toutes les branches du luthéranisme. Cet objet ne cessa de l'occuper; il eut des conférences très-vives avec les Zwingliens, avec Zanchius, avec Flacius Illyricus, avec Bèse principalement, et mourut à Tubingen en 1590, laissant plus de 150 écrits, qui se rapportent la plupart à son chimérique projet de conciliation.

SCHMIDT (Jean-André), professeur de médecine, puis de chimie à Helmstadt, né en 1697, dans cette ville, où il mourut en 1736, est auteur de quelques *opuscules* académiques, indiqués au tome VII de la *Biographie des sciences médicales*. — Douze autres médecins ou chirurgiens du même nom sont cités dans ce recueil. Nous nous bornerons à mentionner les suivants : Jean SCHMIDT, médecin de l'école de Montpellier, né vers 1614, mort à Dantzig en 1680, fut le collaborateur de J. E. Scheffler dans la rédaction du *Dispensatorium officinarum gedanensium*. Il a inséré diverses observations dans les *Éphémérides des Curieux de la nature,* etc. — François-Willibald SCHMIDT, médecin et professeur de botanique à Prague, où il mourut en 1796, avait été chargé, par le comte Joseph Malabaila de Canal, d'établir, dans cette ville, un jardin botanique. On a de lui : *Flora bohemica inchoata*, etc., Prague, 1793-94, in-fol. — Jean-Adam SCHMIDT, chirurgien des armées impériales, mort en 1809, professeur de médecine à Vienne, était né en 1759 à Aub, dans le Wurtzbourg. On distingue parmi ses ouvrages une *Bibliothèque ophthalmologique,* en allemand, Brême et Iéna, 1801-1803, in-8°, publiée avec Himly.

SCHMIDT (George-Frédéric), graveur, né à Berlin, en 1772, vint à Paris pour se perfectionner dans son art, et, par une exception honorable, fut reçu de l'Académie en 1742, quoique protestant. Appelé à Berlin 2 ans après par le grand Frédéric, qui le nomma graveur de la cour, il y exécuta un grand nombre d'ouvrages. En 1756, il se rendit à Pétersbourg sur l'invitation de l'impératrice Élisabeth, qui le chargea de graver son portrait. Six ans après il était de retour à Berlin, où il mourut en 1775. Il y avait établi une école de gravure, d'où sont sortis un grand nombre d'élèves distingués. Son *OEuvre* s'élève à plus de 200 pièces, dont le conseiller Grayen, de Leipzig, a publié le *catalogue* raisonné. Parmi ses portraits au burin, on distingue ceux de *Mignard*, de l'abbé *Prévost* et de *l'impératrice Élisabeth dans son costume impérial.*

SCHMIDT (Benoît), né en 1726 à Vorchkeim, dans l'évêché de Bamberg, fut un des principaux publicistes allemands du *parti catholique.* Nommé successivement professeur extraordinaire de droit à l'université de Bamberg, conseiller de cour du prince évêque de cette ville, professeur ordinaire des Institutes, du droit des gens et de l'histoire de l'empire, membre de l'Académie des sciences de Munich, il fut appelé à Ingolstadt en 1761, pour y professer le droit public et féodal, et y mourut en 1778. Nous citerons de lui : *Preuve que, par les lois fondamentales de l'empire, et nommément par la paix de Westphalie, les apostats sont privés de tous les droits de succession, tant allodiaux que féodaux,* Francfort, 1754, in-4° ; *la Juridiction ecclésiastique revendiquée en faveur des États d'empire catholiques sur leurs sujets protestants,* 1754, in-4° ; *Principia juris germanici antiquissimi, antiqui, medii pariter atque hodierni, ex moribus, legibus, statutis, diplomatibus, actis, scriptoribus,* etc., *deducta,* Nuremberg, 1756, in-8°.

SCHMIDT (Michel-Ignace), historien allemand, né le 30 janvier 1736, à Arnstem, petite ville de l'évêché de Wurtzbourg, entra dans les ordres sacrés, et administra quelque temps la cure de Rassfurth. Il se chargea ensuite d'élever le fils du baron de Rotenhan, grand maître de la cour de Bamberg, et, pendant la guerre de sept ans, il suivit ce seigneur dans ses terres près de Stuttgard. La cour de Wurtemberg, une des plus brillantes de l'Europe, se trouvait le point de réunion des premiers artistes dans tous les genres, des étrangers les plus distingués par leur talents ou leur naissance, et de tout ce qui, en Europe, recherchait le faste et les plaisirs. Schmidt y agrandit le cercle de ses connaissances par la fréquentation des hommes les plus distingués. Après la paix de Hubertsbourg, il retourna dans sa patrie, où il remplit plusieurs fonctions importantes. Membre d'une commission établie pour réformer l'instruction publique, on lui doit la fondation d'un séminaire pour l'éducation des maîtres d'école. Après la publication des premiers volumes de son *Histoire des Allemands,* ouvrage dont le succès surpassa son espérance, il fut attiré à Vienne par l'empereur Joseph et par sa mère, qui réussirent à l'y fixer, en le mettant à la tête des archives de l'État, avec le titre de conseiller aulique, et en le chargeant de donner des leçons d'histoire à l'archiduc François, depuis Empereur. Il employa le reste de sa vie à continuer son grand ouvrage, qu'il poussa jusqu'au 11e volume, lequel s'arrête l'année 1686. Ce volume parut en 1793, et l'auteur mourut en 1794. On trouva, dans ses papiers, les matériaux des autres volumes, et Jos. Milbiller, écrivain distingué, se chargea de les mettre en ordre. Le tome XXII, allant jusqu'en 1806 et renfermant la table de tout l'ouvrage, fut publié en 1808. Une partie de cet ouvrage a été traduite en français par J. Ch.-Th. Laveaux, 9 vol. in-8°, 1784 et années suivantes.

SCHMIDT (Christophe de), dit *Phiseldeck,* historien allemand, né en 1740, à Nordheim, petite ville de la principauté de Gœttingen, fut appelé, en 1765, comme professeur d'histoire et de droit public, au *Carolinum* de Brunswick, et mis, en 1779, à la tête du duché de Wolfenbuttel, avec le titre de conseiller intime. Il mourut en 1801, laissant plusieurs ouvrages utiles et sagement écrits sur la Russie, où il avait passé quelques années et dont il possédait bien la langue. Nous citerons de lui : *Histoire de Russie,* Riga, 1765, 2 vol. in-8° ; *Matériaux pour la connaissance de la constitution de Russie,* 1782, in-8° ; *Matériaux pour l'histoire de Russie depuis la mort de Pierre Ier,* 1775 et suivantes, 3 vol. in-8°.

SCHMIDT-PHISELDECK (Conrad-Frédéric), fils du précédent, né à Brunswick en 1770, fréquenta dans sa jeunesse le gymnase de Wolfenbuttel, en même temps que son père l'initiait aux éléments des sciences historiques et statistiques. Ce fut à l'université de Helmstadt, en 1787, qu'il étudia la théologie, la philosophie et les langues étrangères. Vers la fin de 1791, il fut reçu docteur en philosophie, et sa thèse, intitulée *De notione perfecti ad hominem translata,* fut remarquée ; celle pour le doctorat en théologie, *De morali christianorum societate,* lui valut, en 1794, une place d'agrégé à l'université de Copenhague, et plus tard une chaire de professeur. Occupé bientôt à développer les vérités de la religion et de la philosophie, tantôt des théories et des applications de l'économie publique et de la statistique, Schmidt publia de nombreux ouvrages, et sa mort seule, survenue à Copenhague en 1832, put interrompre les travaux auxquels il se livrait depuis plus de 40 années. Le seul de ses écrits qui ait été traduit en français est intitulé : *l'Europe et l'Amérique, ou les rapports du monde civilisé,* Copenhague, 1820, in-8°.

SCHMITZ (H. N.), graveur, dont l'histoire se rattache entièrement à celle de Krahe, né en 1758 à Kayserswoert, près de Dusseldorf, n'était encore qu'un garçon boulanger, lorsqu'il fit connaître ses heureuses dispositions pour le dessin à cet artiste estimable, qui se chargea généreusement des frais de son éducation, et le traita comme un fils. Schmitz s'éprit d'amour pour la fille de son bienfaiteur, et cacha longtemps sa passion ; mais un jour il découvrit qu'il avait un rival, et vit les préparatifs du mariage qui devait lui enlever pour toujours celle qu'il adorait. Il tomba dangereusement malade, avoua la cause de son mal, et ne revint à la vie qu'après la rupture de ce mariage, et lorsque Krahe lui eut dit qu'il l'acceptait pour gendre. Cependant Schmitz, pour ne pas rester trop au-dessous de tant de bonté, se rendit secrètement à Munich, toucha l'électeur par le récit de son histoire, et revint bientôt avec le décret d'une

pension de 600 florins. Il mourut à Dusseldorf peu de temps après son beau-père, Krahe, mort lui-même en 1790. Nous citerons de lui : un *Groupe d'enfants*, d'après Rubens, et un *Jésus et saint Jean*, d'après Sarcellino.

SCHMUCK (Edmond-Joseph), médecin, né en 1771 à Heidelberg, où il mourut en 1792, avait visité l'Italie et séjourné quelques années à Pavie. Son ouvrage le plus remarquable a pour titre : *Observationes medicæ de vasorum sanguiferorum inflammatione*, Heidelberg, 1793, in-4°. Il a le premier publié en Allemagne des recherches sur le galvanisme dans un ouvrage intitulé : *Beytræge zur næhern Kenntniss der thierischen Electricitæt*, Manheim, 1792, in-8°.

SCHMUTZER (Jean-Adam, Joseph et André), tous trois frères et graveurs au burin, nés à Vienne vers 1700, chacun à une année de distance, moururent tous trois aussi à un intervalle semblable, le premier en 1739, le second en 1740, et le troisième en 1741. Jean-Adam, l'aîné, fut loin d'égaler ses frères, et les pièces les plus faibles du recueil de la galerie de Vienne sont celles qu'Altomonte le chargea de graver. Joseph et André ont presque toujours travaillé de concert, et, selon que l'un ou l'autre avait eu la plus grande part au travail commun, leurs planches étaient marquées, ou Joseph-André ou André-Joseph. Les trois *Rubens* de la galerie de Lichtenstein, représentant trois circonstances du dévouement de Décius, sont ce que les deux frères ont fait de plus considérable et de plus estimé.

SCHMUTZER (Jacques), fils d'André, né à Vienne en 1733, était en bas âge lorsqu'il perdit son père et ses deux oncles. Il fut réduit à la nécessité de garder des moutons, avec la perspective d'être boucher plus tard; mais son génie, qui le portait vers les arts, le fit triompher des premiers obstacles, toujours les plus difficiles à vaincre. Enfin le prince de Kaunitz l'envoya à Paris étudier sous le célèbre Wille, qui développa ses heureuses dispositions, et contribua à faire de lui l'un des plus habiles graveurs du 18e siècle. Parmi les chefs-d'œuvre de Schmutzer, on cite les deux pièces suivantes, qu'il a gravées d'après Rubens : *Mucius-Scevola devant Porsenna*, et la *Naissance de Vénus*.

SCHNEIDER (Conrad-Victor), médecin de l'électeur de Saxe et professeur à Wittenberg, où il mourut en 1680, était né vers 1610 à Bitterfeld, dans la Misnie. Il a le premier fait connaître la véritable texture de la membrane pituitaire, à laquelle on a donné son nom; et, par ses nombreux écrits, qui, bien que prolixes et diffus, décèlent dans leur auteur un observateur judicieux et un homme profondément instruit, il a puissamment contribué aux progrès de la science. Ils sont du petit nombre de ceux qu'un médecin instruit doit lire et méditer. Les plus importants sont : *Dissertatio de osse occipitis, ejusque vitiis et vulneribus*, Wittenberg, 1653, in-12; *Dissertatio de osse cerebriformi, et sensu ac organo odoratûs, et morbis ad utrumque spectantibus*, ibid., 1655, in-12; *De catarrhis lib. VI*, ibid., 1660-62, in-4°; *Dissertatio de lacrymis*, ibid., 1656, in-4°; *De catarrhis liber specialissimus*, etc., ibid., 1678, in-4°; *Liber de spasmorum naturâ*, etc., ibid., 1678, in-4°.

SCHNEIDER (Lebrecht-Ehregott), chirurgien à Mytweyda, dans la Saxe, né en 1731 à Zschopaud, a publié en allemand un *Recueil de faits chirurgicaux, avec des remarques théoriques et pratiques*, Chemnitz, 1762-88, 12 vol. in-8°. — SCHNEIDER (Gottlob-Sigismond), médecin, né à Burkortsdorf en 1736, mort à Dresde en 1779, est auteur de quelques *opuscules* sur son art.

SCHNEIDER (Jean-George, et plus tard Euloge), accusateur public dans les temps les plus funestes de la révolution, naquit le 20 octobre 1756, dans le village de Wipfeld en Bavière. Un religieux lui voyant beaucoup de capacité, lui procura de l'instruction à Wurtsbourg. Schneider s'attira de graves reproches dans sa première jeunesse : mais, s'étant réformé tout à coup, il fut admis chez les récollets à Bamberg, et y vécut pendant neuf années d'une manière qui parut irréprochable : on cite même de lui des actes de générosité. Il eut ensuite des démêlés avec ses supérieurs à l'occasion d'un sermon qu'il avait prononcé sur la tolérance, et il quitta le couvent. Les félicitations des protestants, et plus encore l'empressement que lui témoignèrent les chefs de la société des illuminés, lui firent croire qu'il était appelé à jouer avec éclat un rôle de novateur. Cependant il resta encore en Allemagne, où une traduction d'Anacréon, avec des commentaires remarquables, lui avait fait un nom auprès des savants, et il occupa une chaire de grec à Bonn. On a prétendu qu'il avait été quelque temps capucin à Cologne. Quoi qu'il en soit, l'électeur, mécontent de ses opinions et de sa conduite, le raya du nombre des professeurs. Il vint alors en France où commençait à être en vigueur la nouvelle constitution du clergé. Il fut pendant quelque temps vicaire de Saurine, évêque de Strasbourg, et il prêcha plusieurs fois avec succès dans la cathédrale. Mais comme il n'avait pas été entraîné vers l'état ecclésiastique par le désir de remplir un ministère de charité, il saisit avec une sorte de fureur l'occasion de s'ouvrir une autre carrière pour se livrer plus ouvertement à ses inclinations. D'abord commissaire civil près l'armée d'Alsace, l'abbé Schneider (car on continuait à le nommer ainsi) occupa bientôt un poste plus digne d'un émule des Lebon et des Fouquier-Tinville. Accusateur public près le tribunal du Bas-Rhin, il eut la part la plus grande à tout ce qu'on y souffrit de vexations dérisoires et de basses perfidies. Son activité égalait presque sa cruauté méthodique : toutes les communes le voyaient, suivi de ses bourreaux, se contenter dans ses tournées de la dénonciation faite par deux de ses agents, pour livrer au supplice de nombreux citoyens des deux sexes, de tout âge et même de toute condition. Les municipalités lui abandonnaient les têtes qu'il demandait, comme faisant partie des tarifs d'une sorte de réquisition générale. Il s'était constitué le directeur de la *Propagande*, c'est-à-dire des hommes du mouvement de cette époque; il balança ainsi pendant six mois, l'ascendant de Saint-Just qui, appartenant à la Convention, connaissait quelques bornes, et n'était là que le chef des *modérés*. Quant à Schneider, en qui espérait l'autre parti, quelquefois il s'invitait chez un propriétaire aisé, où l'on ne manquait pas d'aller au-devant de tous ses caprices; mais, à la fin du repas, l'hôte complaisant était immolé avec appareil dans sa propre

cour. Considérant que le fleuve du Rhin pouvait rivaliser avec la Loire, l'abbé alsacien se demanda pourquoi, de ce côté de la France, il se priverait des noyades dont jouissait bien Carrier; mais le temps manqua pour l'exécution de ce projet. Vainement Schneider avait adopté depuis quelque temps le prénom académique d'Euloge, afin de faire oublier qu'il avait été moine : il voyait encore porter, sous ce prétexte, de fortes atteintes à sa popularité. Il se laissa donc persuader de donner, en se mariant, des gages plus formels à la révolution ; mais ce fut précisément ce qui le perdit. L'occasion se présenta de contracter, en satisfaisant sa cupidité, une union régulière pour laquelle ses habitudes licencieuses lui avaient donné jusqu'alors de l'éloignement. Un homme riche du bourg de Brumath, à trois lieues de Strasbourg, était en jugement comme aristocrate, et il avait une fille remplie de qualités ainsi que d'agréments. Schneider fit élargir le père, et en dînant chez lui le lendemain, il lui déclara qu'il voulait sa fille. Elle comprit parfaitement ce qu'elle avait à faire: les croisées donnaient sur la place où on dressait l'échafaud ambulant, et on y attendait son père en cas qu'il refusât. Elle parut donc flattée du choix d'un homme aussi redoutable, et pénétrée de reconnaissance pour l'ordre d'élargissement signé la veille. Elle supplia son père de l'autoriser à donner son consentement, et, parlant aussitôt dans ce sens à Schneider, elle ajouta d'un ton caressant : « Mais il se mêle un peu d'orgueil à mon bonheur; je demande que la cérémonie ait lieu dans la ville, afin que nul ne puisse me confondre avec celles qui t'ont suivi sans avoir l'honneur d'être la légitime épouse de notre premier citoyen; demain mes préparatifs seront faits. » Le lendemain on ne put partir de Brumath assez tôt, il fallut que Schneider envoyât l'ordre de différer d'une heure la clôture des portes de Strasbourg. C'était enfreindre un arrêté de Saint-Just, et encourir la peine capitale. Mais Schneider s'aveuglait au point même de braver son antagoniste. Le cortége se présenta sous le balcon de Saint-Just. Les fiancés étaient dans une voiture à six chevaux, découverte, précédée de quatre courriers, et entourée de cavaliers d'élite. Le lourd char des exécutions s'avançait à la suite, et l'imprudent abbé paraissait ainsi dans sa gloire, avec les insignes de son autorité. Cependant Saint-Just se montra sur le balcon, et il fallut s'arrêter. La jeune héritière de Brumath vit dans quelles mains était le pouvoir le moins précaire. Elle s'élança de la voiture, et, à genoux sur le pavé devant Saint-Just, elle s'écria : Justice, citoyen! J'en appelle à la Convention. Elle s'explique en peu de mots, et ensuite, à cette question du proconsul : Qu'aurais-tu fait? Elle répondit, en laissant apercevoir un poignard : Je l'aurais tué ce soir : maintenant je demande sa grâce. Mais Saint-Just était irrité. Point de grâce, dit-il. Ainsi exposé, durant plusieurs heures, à la risée publique, le 21 décembre 1793, il fut ensuite transféré, avec ses principaux complices, à Paris où, malgré ses démarches auprès de Robespierre, il subit la mort le 1er avril suivant.

SCHNEIDER (Jean-Gottlob), un des plus grands philologues et l'un des naturalistes les plus distingués du 18e siècle, né le 18 janvier 1750 au village de Kolm, près de Hubertsbourg, fut envoyé à l'âge de 18 ans à Leipzig, pour y étudier le droit; mais la connaissance qu'il y fit de Reiske, Fischer et Réiz, le décida à se consacrer à la littérature classique. De Leipzig il se rendit à Gœttingen, où il vécut pendant quelques années dans la plus grande détresse. En 1774, il suivit à Strasbourg Brunck, qui se l'associa dans ses travaux, et il sut encore trouver du temps pour étudier la botanique et la zoologie, dans la vue de comparer les connaissances des anciens avec les découvertes des modernes. Après trois ans de séjour dans cette ville, il fut nommé professeur de philologie à Francfort-sur-l'Oder; mais, pendant les 34 ans qu'il y remplit ces fonctions, ce fut moins par ses leçons qu'il se rendit utile que par ses écrits. Lorsque, en 1811, l'université de Francfort fut transférée à Breslau, il continua d'y occuper la même chaire, et en 1816 il fut nommé premier bibliothécaire, emploi qui convenait mieux à ses goûts que celui de professeur. Il mourut le 13 janvier 1822. Ce qui constitue le véritable mérite de Schneider, c'est d'avoir remarqué que les ouvrages des anciens sur les sciences physiques sont précisément ceux dont les philologues ont le plus négligé la critique et l'interprétation, et d'avoir réparé cette négligence en en donnant de bonnes éditions. Personne n'avait réuni au même degré l'érudition classique et les connaissances physiques. Outre les nombreux *Mémoires* qu'il a publiés dans différents recueils, Schneider a donné beaucoup d'ouvrages dont on trouve la liste dans l'*Allemagne littéraire*, de Meusel; nous nous contenterons de citer ses éditions de *Démétrius de Phalère*, accompagnées d'un excellent commentaire, Altenbourg, 1779, petit in-8°; des *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, Leipzig, 1794 et suivantes, 4 vol. in-8°; de l'*Histoire des animaux*, d'Aristote, ibid., 1811, 4 vol. in-8° ; des *OEuvres complètes* de Théophraste, ibid., 1818-21, 6 vol., véritable chef-d'œuvre. Parmi ses écrits d'histoire naturelle, on distingue : *Eclogæ physicæ* (allemand), 1801, 2 vol. in-8°; *Specimina aliquot zoologiæ veterum ex historiâ nat. piscium sumpta*, Francfort, 1782, in-4°; *Ichthyologiæ veterum specimina*, ibid., 1782, in-4° ; *Synonymia piscium græca et latina, sive Historia piscium naturalis et litteraria*, Leipzig, 1789, in-4°; *Recueil de divers traités pour l'éclaircissement de la zoologie et de l'histoire du commerce* (allemand), Berlin, 1784, in-8°. Une *Notice nécrologique*, par son collègue, Manso, a été insérée dans la *Gazette d'État* de Berlin, du 19 février 1822.

SCHNURRER (Christian-Frédéric), théologien protestant et orientaliste, né à Canstadt, dans le Wurtemberg, le 28 octobre 1742, embrassa la carrière du ministère évangélique à une époque où commençait une révolution dans l'étude de la théologie et des diverses sciences qui en dépendent. Cette circonstance et un ardent besoin de s'instruire le portèrent à voyager. Il quitta Tubingen en 1766, et n'y revint qu'au bout de cinq ans, après avoir visité Gœttingen, Iéna, Leipzig, Halle, Dresde, Berlin, Brunswick, Amsterdam, Leyde, Londres, Oxford et Paris. De retour à Tubingen, il fut nommé professeur à l'université, et, quelques années après, admis à la faculté de philosophie, avec le titre de professeur ordinaire. Placé en 1777 à la tête du séminaire de théologie, il remplit ces fonctions pendant 29 ans. Devenu chancelier de l'université en 1806, il

obtint en même temps la première chaire de théologie et la prélature de Lorch. En 1815 il fit partie des états du royaume, encourut la disgrâce du nouveau souverain, pour quelques opinions qui s'accordaient mal avec les plans de la cour, et fut en 1817 privé de toutes ses places. Retiré alors à Stuttgard, il y mourut le 9 novembre 1822. Pendant le temps de son professorat, il ne se passait guère d'années qu'il ne publiât quelques *dissertations* sur un point de philologie sacrée. Il a réuni lui-même ces divers écrits en un vol. in-8°, Gotha, 1790, sous ce titre : *Dissertationes philologico-criticæ; singulas primùm nunc cunctas edidit Chr.-Fr. Schnurrer.* On trouve quelques morceaux de lui dans le *Répertoire de la littérature biblique et orientale* de Eichhorn, et dans le *nouveau Répertoire pour la littérature biblique et orientale* de Paulus.

SCHOBER (Gottlob), inspecteur des pharmacies de Moscou et premier médecin de cette ville, où il mourut en 1759, membre de l'Académie des curieux de la nature sous le nom d'*Aristophane*, né vers 1670 à Leipzig, fut attaché successivement en qualité de médecin au roi de Suède, au czar Pierre Ier, puis à la princesse Nathalie, sa sœur. Chargé en 1717 d'examiner les eaux minérales qui coulent sur les bords du fleuve Terek, il rédigea sur le résultat de cette mission une description manuscrite, mais dont un extrait a été inséré dans le recueil de l'*Histoire russe*. Il a publié en allemand une *Pharmacopée portative*, Leipzig, 1707, in-8°, etc.

SCHOEFFER ou **SCHOIFFER** (Pierre), l'un des inventeurs de l'art typographique, né à Gernsheim, ville du pays de Darmstadt, exerçait le métier de copiste à Paris, où il se trouvait encore en 1449. Il se rendit à Mayence vers 1450, et fut d'abord le subordonné, puis l'associé et le gendre de Fust. On lit son nom dans la souscription du Psautier de 1457. La société de Guttenberg et Fust se servait de lettres fondues, qu'elle obtenait par le moyen de matrices fondues elles-mêmes. Schoeffer imagina les poinçons et compléta ainsi la découverte de l'art typographique. Le premier ouvrage, imprimé avec les caractères obtenus par le procédé dont on lui fait honneur, est le *Durandi rationale divinorum officiorum*, 1459, in-fol. Schoeffer, devenu seul possesseur de l'imprimerie par la mort de son beau-père (1466), continua de l'exploiter, jusqu'à l'année 1502, que l'on présume être celle de sa mort.

SCHOELGER (Marc), fabricant de porcelaines, fut détourné par les orages de la révolution, de la carrière ecclésiastique à laquelle il était destiné. Garçon de magasin dans la manufacture de M. Locré, il fut placé à la tête de cet établissement. Après sa destruction, il en fonda un autre dans le faubourg St.-Denis, et y porta à un haut degré de perfection la fabrication de la porcelaine, qui n'avait alors quelque éclat que dans les manufactures royales. Il est sorti de la sienne des objets de luxe précieux et rares, aussi bien que des objets usuels. Schœlger mourut à Paris en 1832.

SCHOELL (Maximilien-Samson-Frédérisch), conseiller intime du roi de Prusse, né en 1766 dans un village de Nassau-Saarbruck, entra dès l'âge de 15 ans à l'université de Strasbourg, où, sous le professeur Koch, il étudia l'histoire et les sciences politiques et diplomatiques. De retour à Strasbourg en 1790, et après quelques voyages, il fréquenta le barreau ; mais, voyant sa vie menacée dans ces temps de troubles et d'anarchie, il ne tarda pas à se retirer en Suisse. Après avoir exercé la profession d'imprimeur, il revint en France à la paix de Lunéville, et fonda à Paris une maison de librairie à laquelle on doit en grande partie la publication des beaux ouvrages de Humboldt, et qui répandit en France les travaux des savants allemands sur la littérature ancienne. En 1812, il abandonna le commerce, qui lui avait été peu profitable, et entra au service du roi de Prusse, qui lui confia des fonctions importantes. Après la mort de Hardenberg, il revint à Paris pour se livrer aux sciences et à la littérature, et il y mourut en 1833. On lui doit : *Collection des actes, pièces officielles, règlements et ordonnances, relatifs à la confédération du Rhin*, 1808, in-8°; *Répertoire de littérature ancienne, ou Choix d'auteurs classiques grecs et latins*, 1808, 2 parties in-8° ; *Tableau des peuples de l'Europe, classés d'après leur langue*, 1810, in-18 ; 1812, in-8°; *Précis de la révolution française*, 1810, in-18 ; *Description abrégée de Rome ancienne*, d'après Ligorius, 1811, in-18, figures; *Éléments de chronologie*, 1812, 2 vol. in-8° ; *Histoire abrégée de la littérature grecque, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, 1812, 2 vol. in-8°; *Histoire abrégée de la littérature romaine*, 1815, 4 vol. in-8°; *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français sur les événements qui se sont passés depuis quelques années*, 1814-1816, 9 vol. in-8°; *Congrès de Vienne*, recueil des pièces officielles, 1816, 2 vol. in-8°; *Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie jusqu'au traité de Paris, du* 20 *novembre* 1815, ouvrage de Koch, entièrement refondu, augmenté et continué par Schœll, 1817, 1818, 15 vol. in-8°; *Cours d'histoire des États européens depuis la chute de l'empire romain d'Occident jusqu'en* 1789, 48 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage était celui pour lequel il avait le plus de prédilection : il y a déposé le fruit de ses immenses connaissances historiques. Schœll était très-versé dans le droit public de l'Europe.

SCHOEN (Martin), orfèvre, peintre et graveur au burin, né à Culembach, en Franconie, vers 1420, mort en 1486, dispute à son contemporain Maso Finiguerra la gloire d'avoir inventé la gravure en taille-douce. On pourrait satisfaire toutes les prétentions, en supposant, ce qui n'est pas sans vraisemblance, que ces deux artistes en ont trouvé le secret, chacun de son côté et sans se le communiquer. On a des raisons de croire aussi que la découverte de la gravure est antérieure à l'un et à l'autre ; mais on est obligé de convenir que Schoen, connu en France sous le nom de *Beau Martin*, montra un talent d'exécution bien supérieur à celui de tous les artistes italiens et allemands de son époque. Son œuvre, qui consiste en 150 pièces originales environ, est de la plus grande rareté. Heinecken en a donné l'énumération dans son *neue Nachrichten von Kunstlern und Kunstsachen*. Le musée du Louvre possède de ce grand artiste un tableau représentant les *Israélites recueillant la manne*, et un dessin du *Portement de la croix*, exécuté à la plume et rehaussé de blanc sur papier bleu.

SCHOENBERG (Mathieu de), théologien, de la société de Jésus, né à Munich le 4 juillet 1734, mort le 19 avril 1792, fut mis par l'électeur de Bavière à la tête de l'institution de l'*Aumône-d'Or*, dont l'objet était de répandre dans le peuple des ouvrages instructifs à sa portée. Parmi ceux que l'on doit à Schoenberg, on cite les *Pensées chrétiennes, entremêlées de petites histoires;* et l'*Histoire populaire du dogme.*

SCHOENBERG (André), historiographe suédois, mort près de Gêfle, dans la province de Gestricie, le 6 avril 1811, conseiller de chancellerie et chevalier de l'Étoile polaire, est connu par les petits traités et les brochures qu'il a publiés tant sur l'histoire que sur la politique. On distingue dans le nombre ses *Lettres historiques sur la constitution du royaume de Suède, dans les temps anciens et modernes*, Stockholm, 1777-78, in-8°.

SCHOENEMANN (Charles-Traugott-Gottlob), compilateur allemand, né à Eisleben en 1766, fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Gœttingen, où il mourut le 8 mars 1802. Parmi ses ouvrages on distingue : *De l'étendue de la diplomatie et de ses rapports avec les autres sciences*, 1798, in-8°; *Essai d'un système complet de diplomatique générale*, 1801 et 1802, 2 vol. in-8°.

SCHOENFELD (Victorien), médecin de Bautzen, mort en 1591 à Marbourg, où il avait rempli successivement les chaires de mathématiques et de médecine, est l'auteur de *Consultations* insérées dans le recueil de Scholtz.

SCHOENFELD (Jean-Henri), peintre, né en 1609 à Biberach, dans la Souabe, alla perfectionner son talent en Italie, et revint se fixer à Augsbourg, où il mourut en 1675. On voit dans l'église Ste.-Croix de cette ville deux de ses ouvrages capitaux : *le Christ allant au Calvaire* et une *Descente de croix*. Il a gravé quelques morceaux à l'eau-forte.

SCHOENING ou **SCHIOENING** (Gerhard), historien, né en 1722 dans le district de Lofoden, province de Northland, fut appelé en 1751 à diriger l'école de Drontheim, où il avait été élevé, et ce fut là qu'il se prépara avec son ami Suhm, à la carrière historique. Nommé en 1765 professeur à l'académie de Soroé, il y acheva ses grands travaux sur les annales des Norwégiens, et mourut le 18 juillet 1780. Outre un grand nombre de dissertations et de mémoires, dans les recueils de l'académie de Copenhague et de la Société de Norwége, dont il était membre, on lui doit : *Essai de la géographie ancienne de la Norwége*, Copenhague, 1751, in-4°; *Histoire de Norwége*, dont le 1er et le 2e vol. parurent à Soroé, 1771-73, et le 3e à Copenhague en 1781. A la tête de ce dernier vol. est une *Notice biographique* sur Schoening, par son ami Suhm.

SCHOENEVELD (Étienne de), médecin, né à Hambourg, où il mourut en 1616, avec la réputation d'un habile praticien, avait été attaché au service du prince de Holstein-Gottorp. On fait encore quelque cas de son *Ichthyologia et nomenclatura animalium marinorum, fluviat., lacustrium, quæ in ducatibus Slesvici et Holsatiæ, et in emporio Hamburgo occurrunt trivialia, etc.*, Hambourg, 1624, in-4°.

SCHOENMETZEL (François-Gabriel), médecin, né en 1736 à Aichstaedt, après avoir étudié à Manheim, Montpellier, Paris et Strasbourg, reçut le doctorat à l'université de Reims, et fut nommé professeur à Heidelberg, où il mourut en 1785. Entre un certain nombre d'opuscules qu'il a publiés, nous mentionnerons : *Collectaneorum ad hist. facultatis medicinæ Heidelbergensis fasciculi II*, 1772, in-4°, et *Constitutio epidemica Heidelbergensis à sept.* 1781 *ad finem junii* 1782; 1782, in-4°.

SCHOEPF (Jean-David), médecin et naturaliste, né en 1752 à Wunsiedel, fit ses études à Erlangen, où il fut reçu docteur, et, après avoir voyagé en Autriche, en Prusse, en Russie, en Italie, en Suisse, s'embarqua pour l'Amérique en 1777, comme médecin des troupes recrutées en Allemagne par les Anglais. A la paix il demeura dans les États de l'Union jusqu'en 1784, qu'il revint occuper la place de second médecin pensionné à Bayreuth. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1800, comblé de distinctions honorifiques. Les plus estimés de ses ouvrages sont : *Materia medica americana, potissimùm regni vegetabilis*, Erlangen, 1787, in-8°, et *Hist. testitudinum*, ibid., 1775-1801, 6 fasc. in-4° : ce dernier, resté incomplet, contient 31 planches coloriées. Le recueil de la Société d'histoire naturelle de Berlin, les actes de l'Academie des curieux de la nature, etc., contiennent divers mémoires de ce savant.

SCHOEPFLIN (Jean-Daniel), savant critique, né à Sulzbourg, petite ville du margraviat de Bade-Dourlach le 6 décembre 1694, obtint avant l'âge de 26 ans, une chaire d'éloquence et d'histoire à Strasbourg, et quelques années après, l'autorisation de faire aux frais de cette ville un voyage en France et en Italie. La cinquantième année de son professorat fut célébrée comme une fête publique à Strasbourg en 1770; mais il ne jouit pas longtemps de cette sorte de triomphe; il mourut d'une fièvre lente le 7 août 1771. Conseiller et historiographe de France, associé des académies de Pétersbourg et de Florence et de la Société royale de Londres, il était correspondant de l'Académie des inscriptions, dont les *Mémoires* contiennent de lui plusieurs savantes dissertations. Ses principaux ouvrages sont : *Vindiciæ typographicæ*, Strasbourg, 1750, in-4°; *Alsatia illustrata, celtica, romana, francica*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-fol.; *Alsatia ævi merovingici, carolingici, saxonici, salici et suevii diplomatica*, Manheim, 1772-75, 2 vol. in-fol.; *Vindiciæ celticæ*, Strasbourg, 1756 et 1760, in-4°. On a la *Vie* de Schoepflin en latin, par Ving, 1769, in-4°, et en français par Kock, dans les *Archives littéraires.*

SCHOETTGEN (Christian), philologue, né en 1687 à Wurzen, en Saxe, montra dans sa jeunesse beaucoup de goût pour la prédication, à laquelle il renonça en 1716 pour se vouer à l'instruction publique. Recteur du gymnase de Francfort-sur-l'Oder, puis professeur de belles-lettres à Stargard, et enfin recteur d'un des gymnases de Dresde, il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1751. Outre de nombreuses éditions des classiques latins et grecs, on lui doit quelques ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Jésus le vrai Messie*, 1748, in-8°, le livre le plus fort qu'on ait écrit contre l'incrédulité des Juifs.

SCHOLARIUS (George), secrétaire de Jean Paléo-

logue, accompagna en 1439 cet empereur au concile général de Florence, et y appuya avec autant de force que d'éloquence l'union projetée des Grecs avec les Latins. Mais de retour à Constantinople, subjugué par les arguments de Marc d'Éphèse, qui le fit changer de sentiments, il se montra depuis l'un des adversaires les plus zélés de la réunion. C'est vers le même temps qu'il embrassa la vie monastique sous le nom de *Gennade*. Promu au patriarcat de Constantinople après la prise de cette ville par les Turcs en 1453, il reçut l'investiture de Mahomet II, et, suivant la coutume suivie par les empereurs, reçut du sultan le bâton pastoral. Le nouveau pontife chercha vainement à ramener la paix dans l'Église grecque, et les troubles s'accroissant incessamment, il abdiqua en 1458 pour se retirer dans un monastère de Macédoine, où il mourut vers 1460. On trouve sous le nom de Scholarius, dans le recueil des conciles du P. Labbe et dans la Bibliothèque des Pères, divers morceaux en faveur de l'union; un *Traité de la procession du Saint-Esprit* contre Marc d'Éphèse, un autre *de la prédestination*, etc.

SCHOLLINER (Hermann), historien, né le 15 janvier 1722 à Freisingen, entra dans l'ordre des bénédictins, où il enseigna la théologie et le droit canon avec un succès qui le fit nommer directeur général des études en Bavière et membre de la classe teutonique de l'Académie des sciences de Munich. Chargé de plusieurs autres fonctions importantes dans l'enseignement et dans l'ordre ecclésiastique, ce fut seulement en 1784 qu'il se vit libre de suivre exclusivement son goût pour l'histoire. Il mourut le 16 juillet 1795. Ses ouvrages sont de deux classes. Ceux qui ont pour objet la théologie et l'histoire ecclésiastique ont presque tous la forme de dissertation; quant à ceux qu'il a donnés sur l'histoire de la Bavière, sur la généalogie de ses princes et sur la vie de ses hommes célèbres, ils ont été pour la plupart publiés dans les tomes XI à XVIII des *Monumenta boica*, dans les tomes IV et V des *Mémoires* de l'Académie de Munich, et dans le *Recueils* de Westenrieder (*Beytrage zur Vaterlandischen geschichte*), Munich, 1788 et suivantes.

SCHOMBERG (Henri de), maréchal de France, naquit à Paris, en 1583; sa famille, originaire de Misnie, s'était établie dans le royaume à la fin du 15 siècle; son père avait été sous Charles IX, Henri III, et Henri IV, commandant des troupes allemandes au service de France, puis gouverneur de la Marche. Il acheta la seigneurie de Nanteuil pour son fils Henri. Celui-ci porta d'abord le titre de comte de Nanteuil, et fit, sous ce nom, ses premières armes à l'âge de 17 ans, avec le duc de Mercœur, en Hongrie, où ce seigneur et le prince de Joinville étaient allés faire la guerre en volontaires, dans les troupes de l'empereur Rodolphe II. Le jeune Nanteuil se fit remarquer par sa résolution au siége d'Albe Royale, qui fut enlevée d'assaut. A son retour en France, il prit le titre de comte de Schomberg, dont il se trouva en possession par la mort de son père. Les 17 ans de paix dont la France jouit pendant les dernières années du règne de Henri IV et les premières de celui de Louis XIII, enchaînèrent son ardeur guerrière; mais sa vie n'en fut pas moins utile à l'État. Il lui rendit d'importants services par une rare habileté dans les affaires. Nommé, en 1608, lieutenant pour le roi, dans le Limousin, il apaisa les troubles élevés dans ce pays, à l'occasion de querelles de religion. Le comte de Schomberg passa ensuite en Angleterre, comme ambassadeur, et quitta la Grande-Bretagne, en 1616, pour aller en Allemagne veiller aux intérêts de la France, auprès de différentes cours de ce pays. C'était une mission fort délicate à cause de la dissidence de religion; il la remplit avec beaucoup de supériorité. Au moment de la rupture avec les princes, il reçut l'orde de lever en Allemagne 4,000 reitres et 4,000 lansquenets, et conduisit lui-même ces troupes à Paris. Pendant les troubles qui suivirent la mort du maréchal d'Ancre et l'exil de la reine (1617 et 1618), Schomberg servit en Piémont, sous les ordres de Lesdiguières, contre les Espagnols qui voulaient accabler le duc de Savoie, alors fidèle allié de la France. Le 20 juin 1619, il succéda au président Jeannin dans la place de surintendant des finances, et n'abandonna pas pour cela la carrière des armes. Il remplit la charge de grand maître d'artillerie aux siéges de Saint-Jean-d'Angeli et de Montauban, et contribua puissamment à la conquête des places que les calvinistes possédaient dans le Languedoc. A la mort de Luynes, en 1621, il fut porté à la tête des affaires avec le cardinal de Retz et de Puisieux, par le parti qui voulait en écarter l'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu : il fut de l'expédition du Rouergue (1622), toujours en qualité de commandant de l'artillerie. On tenait beaucoup à s'emparer de la ville de Saint-Antonin, un des boulevards des mécontents, place très-forte, située au milieu de montagnes, et d'un accès difficile. Les habitants et la garnison, apprenant qu'on voulait les assiéger, rirent de ce projet, en disant qu'ils ne craignaient rien, *car l'artillerie avait la goutte;* Schomberg était dans ce moment attaqué de cette maladie; mais malgré ses souffrances, il surmonta tous les obstacles, arriva à la tête de l'artillerie, foudroya la place, et la força de capituler : Lombez et cinq autres places subirent le même sort; enfin, dans moins de cinq semaines, toute la Guienne rentra sous l'obéissance du roi. Malgré l'éclat de ses services, Schomberg ne trouva point grâce devant Richelieu, dont rien ne pouvait balancer la puissance : il se vit privé de la charge de surintendant des finances, et éloigné de la cour. On donna au marquis de la Force le bâton de maréchal, auquel Schomberg avait des droits bien plus réels. Richelieu était trop habile pour ne pas voir qu'il agissait contre ses intérêts, en écartant les hommes de mérite. Voulant réparer cette faute, il proposa lui-même au roi le rappel de Schomberg, et lui fit donner le bâton de maréchal, en 1625, à la mort de Roquelaure; et, dès ce moment, il lui montra une entière confiance. Schomberg fut chargé, en 1627, de chasser les Anglais de l'île de Rhé; et l'élite de la noblesse disputa l'honneur de partager les dangers de cette expédition. Il attaqua Buckingham au moment où ce général cherchait à regagner ses vaisseaux, et le battit complétement. Il servit ensuite avec beaucoup de gloire, au siége de la Rochelle, entra le premier dans la ville, à la tête de 14 compagnies des gardes françaises, et punit de mort des soldats qui s'étaient introduits dans quelques maisons pour piller. Le roi le choisit, deux ans

après, pour lieutenant dans la guerre qu'il soutint en Piémont pour défendre le duc de Mantoue contre l'Empire et les princes d'Italie. Au mémorable combat du Pas-de-Suse, Schomberg attaqua la droite des retranchements ennemis, qui fermaient la détroit, et les enleva à la tête d'une partie de la maison du roi; mais il fut blessé d'un coup de mousquet, dans les reins, à la fin de l'action. Cette blessure quoique grave, ne l'empêcha pas de continuer la campagne; il prit Pignerol, et força le duc de Savoie à lever le siége de Casal. Il écrivit lui-même la relation de cette campagne, qui fut imprimée sous le titre de *Relation de la guerre d'Italie*, 1630, in-4°. Le dévouement que Schomberg avait montré pour la cour, le fit nommer, en 1732, chef de l'armée destinée à combattre dans le Languedoc, les rebelles commandés par le duc d'Orléans frère du roi, et le duc de Montmorenci. Il livra bataille à celui-ci auprès de Castelnaudari, le 1er septembre 1632, dispersa ses troupes et le fit prisonnier. L'habileté de ses manœuvres, la promptitude avec laquelle il passa la rivière de Fresquel, décidèrent de la journée. Pour prix de la victoire, il fut nommé gouverneur du Languedoc; mais il n'exerça pas longtemps cette charge, et mourut d'apoplexie, le 17 novembre de la même année, à Bordeaux où se trouvait alors la cour. Schomberg passait pour un des hommes les plus savants de son temps.

SCHOMBERG (Charles, duc de), fils du précédent, né à Nanteuil en 1601, fit ses premières armes sous les ordres de son père, dans le Languedoc et le Poitou, se distingua ensuite en Italie et en Savoie, et eut, après la mort de son père, le gouvernement du Languedoc. Il défit les Espagnols en 1636 devint Leucate, fut créé peu de temps après maréchal de France, et, poursuivant le cours de ses succès dans le Roussillon, s'empara de Perpignan en 1642. Mais la mort de Louis XIII, avec lequel il avait été élevé et qui l'avait toujours beaucoup aimé, fut le terme de sa faveur. Obligé de se démettre de son gouvernement, il obtint comme indemnité celui de Metz, avec la charge de colonel des Suisses et Grisons. On lui imposa ensuite le commandement de l'armée de Catalogne; « et il partit, dit Mlle de Montpensier, avec peu d'argent, peu de faveur et peu d'hommes. » La campagne fut glorieuse pour lui, mais ne lui rendit pas la bienveillance de la reine mère et de son ministre. Schomberg mourut à Paris le 6 juin 1656, regretté des gens de bien. Il avait été marié 2 fois : la première avec Anne duchesse d'Halluyn, dont il prit le titre et le rang parmi les pairs du royaume; la seconde avec Marie de Hautefort, dont l'article suit.

SCHOMBERG (Marie de HAUTEFORT, duchesse de), excita par sa beauté l'admiration générale, lorsqu'elle parut à la cour de Louis XIII, à l'âge de 14 ans. Nommée fille d'honneur de Marie de Médicis, elle passa bientôt au service de la jeune reine, qui l'honora de son amitié et de sa confiance. Le roi, de son côté, lui accorda, dès qu'il la vit, une prédilection marquée, dont Anne d'Autriche ne pouvait s'alarmer, car elle devait savoir qu'il n'était pas capable d'aimer une maîtresse autrement qu'un favori. « Il en était jaloux, dit le président Hénault, et c'était où se bornaient ses sentiments. » La favorite voulut user de son ascendant sur le prince pour l'affranchir de la tutelle de son ministre; mais celui-ci parvint à l'écarter elle-même, et ce fut Cinq-Mars qui la remplaça dans la faveur du faible Louis XIII. Après la mort du roi, Mme de Hautefort, rappelée à la cour par la reine, fut de nouveau disgraciée pour s'être exprimée avec trop de liberté sur le cardinal Mazarin. Elle épousa le duc de Schomberg (1646), et dès lors elle parut rarement à la cour. Devenue veuve en 1656, elle conserva dans le monde une grande considération, qu'elle méritait par sa conduite irréprochable, son esprit et ses belles manières. Elle consacra ses derniers jours à des exercices de piété, et mourut le 1er août 1691 au couvent de la Madeleine de Trainel, à Paris. Elle avait 75 ans.

SCHOMBERG (le comte de), petit-fils du duc Charles, et le dernier de cette famille, était maréchal de camp, sous le règne de Louis XV, et il passa pour un des grands seigneurs les plus instruits et les plus spirituels de ce temps-là. Lié avec beaucoup de gens de lettres, et surtout avec d'Alembert et Voltaire, dont il partageait les goûts et les opinions, il fut longtemps en correspondance avec le philosophe de Ferney, et le visita dans sa retraite.

SCHOMBERG (Armand-Frédéric de), maréchal de France, d'une autre famille que les précédents, descendait d'une ancienne maison d'Allemagne issue de celle de Clèves, dont elle portait les armes. Il était fils de Ménard de Schomberg, qui reçut de l'électeur palatin Frédéric V, la commission de négocier son mariage avec la princesse Élisabeth, et d'Anne, fille d'Édouard Dudley, pair et second baron d'Angleterre. Né vers 1619, il n'avait que quelques mois, lorsqu'il eut le malheur de perdre son père. Il resta sous la tutelle de l'électeur, qui désigna, pour administrer ses biens, quatre commissaires, dont il ne put jamais, dans la suite, obtenir de comptes. Il annonça, dès l'enfance, son inclination guerrière, et toutes les qualités qui devaient l'illustrer un jour. A 16 ans, il se trouvait à la fameuse bataille de Nordlingen, où les Suédois furent défaits par les Impériaux. Il servit ensuite à la retraite de Mayence; puis devant Dôle, sous les ordres de Rantzau, qui lui avait donné une compagnie dans son régiment. Il suivit ce grand capitaine en Allemagne, fut chargé de surprendre Nordhausen, battit la garde avancée et entra dans la place pêle-mêle avec les fuyards. L'Empereur le punit de son audace en confisquant ses biens. Cette mesure le força de demander du service en Hollande. Le prince d'Orange, Henri-Frédéric, s'empressa de lui donner de l'emploi, et mit à profit ses talents dans des occasions importantes. Après la mort du prince Guillaume (1650), Schomberg revint en France, acheta la compagnie des gardes écossaises, servit en Poitou, dans les guerres civiles, puis en Champagne, au siége de Rhétel, où il commanda l'infanterie, dans l'absence des officiers généraux. Le cardinal Mazarin le récompensa de sa valeur, en lui faisant expédier un brevet de lieutenant général à l'armée de Flandre. La prise de Landrecies et de Saint-Ghislain fut le fruit de ses premiers exploits. Au siége de Valenciennes, son fils aîné fut tué, sous ses yeux, dans la tranchée, tandis qu'il posait une fascine dans un endroit découvert. Schomberg eut assez de fermeté pour supporter ce malheur, et continua de

donner ses ordres avec le même sang-froid qu'auparavant. Il commandait, à la bataille des Dunes, la seconde ligne de l'aile gauche, et il contribua beaucoup au succès de cette journée, où la valeur du prince de Condé ne put sauver l'armée espagnole. Il prit ensuite Bergues et quelques autres places, dont il fut nommé gouverneur. La paix avec l'Espagne semblait devoir condamner Schomberg à l'inaction; mais les Espagnols n'avaient point abandonné le projet d'enlever le Portugal à la maison de Bragance. Il fit offrir ses services à la régente, et lui conduisit un corps de 4,000 hommes, qui suffit pour assurer aux Portugais la supériorité. Il battit les Espagnols dans toutes les rencontres, et termina cette expédition brillante par la victoire de Villaviciosa, qui raffermit pour toujours le trône de Portugal. Ses services lui méritèrent la grandesse avec le titre de comte; et il revint à Paris, où il fut accueilli avec enthousiasme. L'Europe venait de se coaliser contre Louis XIV. Schomberg eut le commandement de l'armée de Catalogne, et sut contenir les Espagnols, auxquels il enleva Figuières et d'autres forteresses. Quoique protestant, il reçut, en 1675, le bâton de maréchal, et passa, bientôt après, à l'armée des Pays-Bas. En 1676, il força les Hollandais de lever le siége de Maestricht et celui de Charleroi. L'année suivante, la division qu'il commandait fut réduite à rien par les nombreux détachements qu'on en tira pour grossir celle du maréchal de Créqui. Impatienté de ne pouvoir agir, Schomberg vint trouver le duc de Créqui, auquel il dit qu'il sortait de sa garnison pour venir servir comme volontaire auprès de lui; qu'il était inutile où on l'avait placé, et qu'il avait écrit au roi pour lui offrir ses services comme vieux soldat. Schomberg reçut, en 1684, l'ordre d'entrer en Allemagne, à la tête de 25,000 hommes; mais une trêve fut signée, quelques jours après avec l'Empereur; et il ne put rien entreprendre. La révocation de l'édit de Nantes le décida, en 1685, à demander la permission de se retirer en Portugal. Il passa, peu de temps après, à la cour de l'électeur de Brandebourg, qui le créa ministre d'État et généralissime; mais il ne put résister aux offres pressantes du prince d'Orange, qui se disposait à chasser du trône le malheureux Jacques II, son beau-père. Schomberg suivit ce prince en Angleterre, et prit une part très-active à cette expédition. A la bataille de la Boyne, étant entré, sans cuirasse, dans la rivière, pour guider un régiment d'infanterie, il fut tué d'un coup de pistolet, tiré à bout portant, par un jacobite, le 11 juillet 1690.

SCHONA (Ben MOHEB-EDDYN ABOU'L VALID MOHAMMED), natif d'Alep, est regardé comme le premier des docteurs chez les mahométans. Il était hanifite, chef de la religion et grand juge d'Irak, ou de la Chaldée; il mourut vers 807 de l'hégire (1404), après avoir laissé beaucoup d'ouvrages, qui l'ont rendu immortel. La principale de ses productions est une *Histoire générale* en quatre parties, depuis Adam jusqu'en 1403. Il la fit, à la demande d'Omed-eddyn Mohammed, gouverneur d'Alep, et l'intitula : *Jardin des choses mémorables*. On la trouve en manuscrit à la Bibliothèque du roi à Paris, et dans la Bodléienne, dans celles du Vatican, de Leyde et de Copenhague. D'Herbelot et autres en ont fait un grand usage. On peut la regarder comme un abrégé des *Annales* d'Abou'lféda, qu'il a continuées depuis l'an 730 de l'hégire jusqu'à l'an 807. Mais, suivant Reiske, cette continuation est d'un mérite inférieur à celui des Annales.

SCHONÆUS ou **DE SCHOONE** (Corneille), poëte latin, né à Gouda (Hollande), vers 1540, mort en 1611, remplit pendant 25 ans les fonctions de recteur de l'école latine de Harlem, où il avait été appelé vers 1575. Son principal ouvrage est le *Terentius christianus,* Cologne, 1614, in-8°; Amsterdam, 1629, in-8°. C'est un recueil de comédies sacrées, dans lesquelles il a imité le style de Térence, avec quelque succès.

SCHOOCKIUS (Martin), né à Utrecht en 1614, professa successivement dans cette ville, à Deventer, à Groningue et à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1669. Il écrivit en latin des traités *sur le beurre, sur les harengs, sur les cigognes,* dans lesquels on ne trouve pas un seul mot d'hygiène ou d'économie domestique; cependant, comme ils sont rares, les curieux les recherchent avec empressement, et leur prix dans les ventes surpasse quelquefois celui des meilleurs ouvrages.

SCHOONHOVEN (Florent), en latin *Schoonhovius,* né à Gouda, en Hollande, vers 1594, de parents réformés, mort catholique en 1648, a publié des *Carmina,* en III livres, Leyde, 1613, in-12, etc. — SCHOONHOVEN (Gisbert-Antoine), est connu par une bonne édition d'*Eutrope,* Bâle, 1554, in-8°.

SCHOONJANS (Antoine), peintre, né à Anvers, en 1655, entreprit jeune le voyage d'Italie, et s'arrêta quelque temps à Paris et à Lyon, où il laissa des ouvrages qui prouvent de grandes dispositions. Il passa dix ans à Rome, uniquement occupé de perfectionner ses talents par l'étude de l'antique, et vint ensuite à Vienne où il fut accueilli par l'empereur Léopold, qui lui donna le titre de peintre de son cabinet, et lui commanda plusieurs ouvrages. Il fit une excursion à Londres, puis à la cour de l'électeur palatin, et revint dans la capitale de l'Autriche, où il ne cessa d'être accablé de travaux et de faveurs, jusqu'à sa mort, en 1726.

SCHOSULAN (Jean-Michel), médecin à Vienne, où il mourut en 1795, était né en 1745 à Waydhofen sur le Theya. Outre une version latine du traité de médecine pratique de Stoerk, Vienne, 1777, in-8°, il a laissé divers écrits, dont le meilleur est un manuel en allemand, intitulé : *Solide instruction pour les gens de la campagne,* etc., Vienne, 1786, in-8°.

SCHOTANUS (Christian), ministre protestant, né à Scheng, village de la Frise, en 1603, fut professeur de grec, d'histoire ecclésiastique, et prédicateur à Franeker, où il mourut en 1671. Son principal ouvrage est la *Bibliotheca histor. sacræ veteris Testamenti, sive exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi,* 1664, 2 vol. in-fol.

SCHOTT (André), jésuite, né à Anvers en 1552, mort en 1629, professa successivement la rhétorique, la langue grecque ou la théologie à Louvain, à Tolède, à Sarragosse et à Rome. Il avait fait vœu d'embrasser la règle de St.-Ignace, si sa ville natale, assiégée par le duc de Parme, rentrait sous la domination du roi d'Espagne;

et il s'empressa d'acquitter ses engagements (1586). On a de lui un grand nombre d'ouvrages, cités dans les *Mémoires* de Niceron, tome XXVI. Les principaux sont : *Vitæ comparatæ Aristotelis ac Demosthenis, olympiadibus ac præturis Atheniensium digestæ*, Augsbourg, 1603; in-4°; *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ, Æthiopiæ et Indiæ scriptores varii*, Francfort, 1603, 1608, 4 vol. in-fol., collection rare; Schott n'est l'éditeur que des deux premiers volumes : le 4e a été publié par son frère, et le 3e par Pistorius; *Selecta variorum commentaria in orationes Ciceronis*, Cologne, 1621, 3 vol. in-8°.

SCHOTT (François), frère aîné du précédent, et comme lui natif d'Anvers, fut honoré de différentes charges municipales, et mourut en 1622, à l'âge de 74 ans. Il a publié divers *itinéraires*, de France, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie, oubliés depuis longtemps.

SCHOTT (Gaspard), physicien, né en 1608 à Kœnigshofen, dans le diocèse de Wurtzbourg, embrassa de bonne heure la règle de St.-Ignace, professa plusieurs années à Palerme la théologie morale et les mathématiques, se rendit ensuite à Rome, où il fit un long séjour, et revint enfin dans sa patrie après 30 ans d'absence. Il partagea dès lors ses loisirs entre la rédaction de ses ouvrages et l'enseignement des sciences physiques, dont il ranima l'étude en Allemagne. Il mourut à Wurtzbourg en 1666. Mercier de St.-Léger a donné la *Notice* raisonnée des ouvrages du P. Schott, Paris, 1785, in-8°, de 108 planches. Nous citerons les suivants : *Magia universalis naturæ et artis, sive recondita naturalium et artificialium rerum scientia*, Wurtzbourg, 1657-1659, 4 vol. in-4°; réimprimé en 1677; *Physica curiosa, sive mirabilia naturæ et artis libris XII comprehensa*, ibid., 1662, in-4°; 1667 ou 1697, in-4°, avec 100 planches; *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum explicata : accedit Appendix de verâ origine Nili*, ibid., 1663, in-8°; *Technica curiosa, sive mirabilia artis, lib. XII comprehensa*, Nuremberg, 1661; ibid., 1687, 2 vol. in-4°. Tous ces ouvrages seraient bons à consulter même aujourd'hui.

SCHOTTE (Jean-Pierre), médecin et voyageur, né en 1744 à Wolfhagen, dans la Hesse, étudia la pharmacie, la chirurgie et l'anatomie à Amsterdam, puis à Paris, visita successivement le Portugal, l'Espagne, l'Angleterre et le Sénégal, prit à son retour le grade de docteur en médecine à Marbourg, et mourut dans sa ville natale en 1785, après avoir fait une nouvelle excursion au Sénégal. Les curieuses observations qu'il fut à même de recueillir dans ses courses, se trouvent disséminées dans les *Annales de géographie* de Sprengel, ainsi que dans les *Transactions philosophiques*. On lui doit en outre : *Traité sur le* synocus atrabiliosa, *fièvre contagieuse qui a régné au Sénégal dans l'année* 1778, etc., Londres, 1782, in-8°; traduit en allemand.

SCHOUTEN (Guillaume-Cornelissen), navigateur hollandais, né à Horn, avait fait le voyage des Indes orientales comme pilote, subrécargue et capitaine. Il eut le commandement d'un navire dans l'expédition de Lemaire, dont le but était de trouver, pour pénétrer dans le grand Océan, un autre passage que le détroit de Magellan. De retour dans sa patrie en 1617, il exécuta d'autres grands voyages. Il revenait en Europe, lorsque le mauvais temps le força d'entrer dans la baie d'Antongil, à la côte orientale de Madagascar, et il y mourut en 1625. La relation de l'entreprise de Lemaire et de Schouten, écrite par Aris Classen, parut en hollandais, sous le titre de *Journal, ou Description du merveilleux voyage fait par G. C. Schouten, natif de Horn*, etc., Amsterdam, 1617, in-4°, traduit en français, ibid., 1618-20. Une île, située près de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, porte le nom de Schouten.

SCHOUTEN (Gautier), voyageur hollandais, né à Harlem, s'embarqua en 1658, comme chirurgien, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, et revint à Amsterdam en 1665, après avoir visité Java, Célèbes, le royaume d'Aracan, etc., avec un soin et un esprit d'observation dont fait assez foi la relation qu'il a publiée, sous ce titre : *Voyage aux Indes orientales, où l'on voit plusieurs descriptions de pays, royaumes, îles et villes, siéges et combats sur terre et sur mer, coutumes, manières*, etc., Amsterdam, 1676, in-4°, figures; ibid., 1704, traduit en français, ibid., 1708, 2 vol. figures.

SCHOUTEN (Josse), résidant à Siam, donna en 1636 une description de ce royaume que l'on trouve en français dans le *Recueil* de Thevenot. De Siam, Schouten, appelé à Batavia, devint conseiller extraordinaire des Indes, et enfin président du conseil de justice. Il fut brûlé vif en 1664, convaincu d'un crime infâme.

SCHOUWALOW (Pierre-Iwanow, comte de), feld-maréchal au service de Russie, fut un des premiers favoris de l'impératrice Élisabeth qui, en récompense des services qu'elle avait reçus de lui à son avénement au trône, en 1741, le nomma major général; et, en 1746, lui conféra le titre de comte. Il fut dès lors de plus en plus comblé d'honneurs et de richesses, et continua de rendre des services multipliés à l'empire. Officier d'artillerie distingué, il contribua beaucoup au perfectionnement de cette arme, jusqu'alors si peu avancée dans les armées russes. Les obus qu'il inventa et qui furent nommés des *Obus de Schouwalow*, eurent les plus grands résultats dans la guerre contre la Prusse. Malgré l'envie à laquelle il fut en butte, il conserva toujours les bonnes grâces de l'impératrice Élisabeth jusqu'à la mort de cette princesse, et mourut deux jours après elle, le 9 janvier 1762.

SCHOUWALOW (André, comte de), fils du précédent, né en 1727 à Moscou, où il mourut en 1789, eut aussi une grande part à la faveur d'Élisabeth, dont il fut le chambellan, et qui le chargea de diriger les progrès des arts et de la civilisation dans ses États. Il était digne, sous tous les rapports, de remplir une telle mission. Il avait voyagé dans toutes les contrées de l'Europe, et séjourné longtemps à Paris. Il faisait fort bien les vers français; et l'on trouve dans différents recueils ou almanachs, des pièces de sa composition fort remarquables, notamment une *Épître à Ninon*. Il fut longtemps en correspondance avec Voltaire, qui reçut de lui des renseignements pour la composition de son *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*. Schouwalow avait visité le philosophe dans sa retraite de Ferney, où il lui remit, de la part de l'impératrice Catherine II, des présents honorables. Il a eu part à la *Critique* du *Voyage en Sibé-*

rie de de Chappe d'Auteroche, composé par ordre de Catherine; et l'on trouve de lui, dans le *Théâtre de l'Ermitage,* un proverbe intitulé : *Insipidias.*

SCHOUWALOW (Paul-Andrejewitsch, comte de), fils du précédent, lieutenant général russe, aide de camp de l'empereur Alexandre, naquit vers 1775. Entré de bonne heure dans la carrière des armes, il servit d'abord sous les ordres de Suwarow, et reçut la croix de Saint-George à l'assaut de Praga. Il fit, en 1799, la campagne d'Italie sous le même général, et eut le genou fracassé au passage du Saint-Gothard. Nommé général à 25 ans, il se distingua dans plusieurs circonstances pendant la campagne de 1807. Il fut le premier Russe qui, en 1809, pénétra sur le territoire suédois par Tornes. Après une marche habile et hardie à travers une foule d'obstacles, il se rendit maître de Schelefta et prit 8,000 Suédois, 121 canons et 24 drapeaux. Cette campagne brillante lui valut le grade de lieutenant général. Il commandait le 4e corps d'armée, au commencement de la campagne de 1812; mais il fut forcé, pour cause de maladie, d'abandonner son commandement. Il se trouva à toutes les affaires qui eurent lieu pendant la campagne de 1813, et fut chargé par son souverain de conclure l'armistice de Pleiwitz. L'année suivante, il fut également chargé de traiter des conditions de la suspension d'armes de Lusigny qui n'eut pas lieu. Après la prise de Paris, ce fut lui qui alla chercher à Blois l'impératrice Marie-Louise, pour la conduire à l'empereur d'Autriche. Schouwalow fut aussi un des quatre commissaires qui accompagnèrent Napoléon jusqu'à Fréjus. Il mourut subitement à Saint-Pétersbourg, le 1er décembre 1823. Son convoi fut conduit par l'empereur lui-même.

SCHRADER (Frédéric), médecin et mathématicien, né en 1657 à Helmstadt, où il mourut en 1704, avait occupé 20 ans une chaire de médecine à l'université de cette ville. Outre une trentaine de dissertations, on a de lui : *Additamenta ad Veslingii syntagma anat.*, Helmstadt, 1691, in-4°; *Programma hippocratica de prognosticis signis,* ibid., 1695, in-4°, etc.

SCHRADER (Jean), poëte latin et philologue, né en 1721 à Tonawierde en Frise, fut professeur de littérature et d'histoire à Franeker, où il mourut en 1782. Ses principaux ouvrages sont : *Observationum liber,* Franeker, 1761, in-4°; *Emendationum liber,* Leeuwarde, 1776, in-4°; ces corrections portent sur Catulle, Horace, Properce et Ovide; *Carmina,* ibid., 1785, in-8°. Aux poésies de Schrader, l'un des meilleurs latinistes modernes, l'éditeur a réuni quelques-unes de ses harangues académiques.

SCHRADER (Germain-Henri-Chrétien), né en 1723 à Osterode, dans le Harz, après avoir pris ses grades à Goettingen, vint pratiquer à Salzgitter. Pourvu ensuite d'une chaire d'accouchements à Brunswick, il y renonça en 1761 pour entrer comme médecin dans un régiment hessois. Il fut nommé deux ans après professeur de pathologie à l'université de Rinteln, et mourut dans cette ville en 1776. Entre autres opuscules on cite de lui : *Observationum rariarum ad rem med. et obstetriciam spectantium fasciculus*, Wolfenbuttel, 1760, in-8°; *Programma de insitione variolarum,* Rinteln, 1771, in-4°.

SCHRAEMBL (François-Antoine), libraire à Vienne, né dans cette capitale, en 1751, reçut une bonne éducation, fut nommé directeur des écoles normales, dans la Silésie autrichienne, à Troppau, retourna à Vienne, y établit une librairie, et mourut le 14 décembre 1803. Il s'est fait une réputation par son grand Atlas général, en 136 feuilles, format grand-aigle, qu'il finit en 1800. La partie chalcographique de la plupart de ces cartes est bonne, et supérieure à l'égard de plusieurs. Les cartes de d'Anville y sont copiées avec une fidélité remarquable. Schraembl a aussi composé une tragédie sous le titre d'*Edwin et Emma,* et traduit en allemand la *Henriade* de Voltaire.

SCHREBER (Jean-Chrétien-Daniel de), naturaliste, né en 1739 à Weissensee en Thuringe, fut un des élèves les plus distingués du grand Linné, dont il contribua beaucoup à consolider les doctrines. De retour en Allemagne, il fit des cours de médecine à l'école de Butzow, et quitta cette ville pour aller à Leipzig, où il devint secrétaire de la Société économique. En 1769, il fut appelé à l'université d'Erlangen, comme professeur ordinaire de médecine, d'histoire naturelle, de botanique et d'administration financière, avec le titre de conseiller aulique. Plus tard il reçut de nouvelles et légitimes faveurs, tant de l'empereur que des sociétés savantes de l'Allemagne, et mourut le 10 décembre 1810. Nous citerons de lui : *De phasco observationes,* Leipzig, 1770, in-4°; *Plantarum verticillatarum unilabiatarum genera et species,* etc., 1774, in-4°; *Ueber die sæugthiere* (*sur les mammifères*), Erlangen, 1775, 1792, 15 cahiers, in-4°.

SCHREIBER (Jean-Frédéric), chirurgien, né en 1705 à Kœnigsberg, prit le doctorat à Leyde, sous Boërhaave. Il pratiqua quelque temps en Hollande, vint ensuite à Marbourg, s'y lia avec le célèbre Wolf, puis alla faire des cours de mathématiques et de philosophie à Leipzig, d'où il passa, en 1731, dans les troupes du czar Pierre II. Nommé professeur d'anatomie et de chirurgie à Pétersbourg, il devint bientôt membre de l'académie des sciences, et mourut dans cette ville en 1760. Outre diverses observations dans le recueil de l'académie, et sa dissertation inaugurale *de Fletu*, Leyde, 1628, in-4°, on a de lui différents ouvrages, entre autres : *Observat. et cogitata de peste quæ annis* 1738 et 1739 *in Ucraniâ grassata est,* 1740, in-4°; Berlin, 1741, in-8°; ibid., 1750, in-4°; *Almagestum medicum,* Vienne, 1757, in-4°.

SCHREIBER (Jean-Godefroid), né à Roberschau, près de Marienberg, en Saxe, le 5 août 1746, était le neuvième enfant d'un simple ouvrier mineur, lequel, malgré sa pauvreté, éleva assez bien sa nombreuse famille. Après s'être distingué dans sa patrie dès le commencement de sa carrière, et après avoir, comme tous les fils des mineurs de Saxe et du Hartz, passé son enfance dans les ateliers de lavage, et sa première jeunesse dans les travaux manuels des exploitations souterraines, il fut jugé digne, à l'âge de 24 ans, d'être envoyé à l'académie des mines de Freyberg, pour y perfectionner son instruction spéciale en ce qui concerne la préparation mécanique des minerais, et pour y acquérir les connaissances théoriques nécessaires à l'officier des mines. Dans cette célèbre école, où il étudia pendant dix

ans et demi, sous Charpentier, Loemmer et Richter, il s'acquit l'estime et l'amitié de ses maîtres, ainsi que des chefs de l'administration des mines; et à la fin de 1772, il fut placé comme géomètre et assesseur auprès du conseil des mines des arrondissements de Johann Georgemstadt et de Schwartzenberg. En 1776, le baron de Trebra (depuis intendant général des mines de Saxe), qui honorait déjà le jeune Schreiber de l'amitié particulière qu'il lui conserva toute sa vie, demanda et obtint de l'emmener dans le duché de Weimar, où il était chargé de reconnaître la possibilité et les meilleurs moyens de remettre les mines en activité : Schreiber prit une part active à cette opération, dirigea, comme juré, les travaux de plusieurs des exploitations, et dressa, en 1776 et 1777, une carte minéralogique de ce district : carte qui fut gravée à Dresde, publiée en 1781, avec quelques notices sur les travaux de son auteur, dans l'*Histoire des mines d'Ilmenau*, par le conseiller des mines Voigt, et qui, au jugement des plus célèbres minéralogistes allemands, est le meilleur document que l'on possède sur cette contrée. A la même époque, Monsieur, comte de Provence (depuis Louis XVIII), ayant chargé l'ambassadeur de France à la cour de Saxe, de solliciter de l'électeur l'envoi d'un officier des mines très-instruit, pour diriger les mines d'argent et d'or du Dauphiné, qui lui étaient concédées, Schreiber fut l'objet de l'honorable désignation de son souverain, et il arriva en France, avec un maître mineur de son choix, en septembre 1771; il prit aussitôt la direction de la mine d'argent d'Allemont, située dans la montagne de Chalanches, près du bourg d'Oisans. Les talents de Schreiber furent bientôt généralement connus : dès 1784, un ministre prussien chercha à l'engager à passer au service de sa patrie. Schreiber traversa paisiblement la révolution ; en 1794, le comité de salut public le nomma l'un des huit inspecteurs des mines, qui furent placés, à cette époque, sous les ordres de l'agence des mines, titre qui fut changé, en 1802, contre celui d'ingénieur en chef. Bien qu'il restât en même temps directeur de la mine d'Allemont, on lui confia, dans cet intervalle, différentes missions importantes en Normandie et en Bretagne, ainsi que dans le Palatinat, où il fut chargé, en 1795, de diriger l'exploitation des mines de mercure. Schreiber fut nommé directeur de l'école de Pezai, la seule que l'on institua d'abord, où il resta jusqu'en 1816, malgré la perte de la Savoie pour la France. En 1820 le roi le nomma chevalier de la Légion d'honneur, et lui accorda des lettres de naturalisation. Vers la même époque, il fut chargé d'une mission spéciale dans le département de la Loire, relative au développement de la nouvelle industrie minéralogique, créée dans cette contrée par Gallois. Il a fait aussi, de 1816 à 1824, plusieurs voyages en Savoie, pour revoir les mines qu'il avait rendues si florissantes et les amis qu'il y avait laissés. Enfin, affaibli par l'âge et les infirmités, il demanda sa retraite, en 1824; elle lui fut accordée avec le brevet d'inspecteur général honoraire, qui lui conservait voix délibérative au conseil général des mines. Il est mort à Grenoble, le 10 mai 1827. On lui doit : *Traité sur la science de l'exploitation des mines par théorie et pratique*, traduit de l'allemand de F. Delius, 1778, 2 vol. in-4°. On a encore de lui plusieurs *Mémoires* qu'il a insérés dans le *Journal de physique*, en 1784, 1786, 1788, 1790 et 1792, ainsi que dans le *Journal des mines* de 1799.

SCHREVELIUS (Corneille), philologue, né à Harlem, vers 1615, mort en 1664, a donné plusieurs éditions de la collection dite *Variorum*; mais il est surtout connu par son *Lexicon manuale græco-latinum*, 1645, in-8°, souvent réimprimé, mais dont la meilleure édition est celle que l'on doit à Fleury-Lécluse, Paris, 1820, in-8°.

SCHROECKH (Jean-Mathias), historien protestant, né à Vienne en 1733, fut nommé en 1767, professeur d'éloquence, puis d'histoire à Wittenberg, où il mourut le 1er août 1808. Il a laissé des ouvrages d'une si vaste étendue et d'un travail si consciencieux, qu'ils sembleraient n'avoir pu être exécutés que par une société de savants. Nous citerons : *Histoire de l'Église chrétienne* (jusqu'à la réformation), Leipzig, 1768-1803, 35 vol.; *Histoire de l'Église chrétienne depuis la réformation*, Leipzig, 1804-1819, 8 vol.; *Histoire universelle à l'usage de la jeunesse*, 1779-1784; 4 parties en 6 vol., 1716-1804. Cet ouvrage le plus répandu de tous ceux de Schroeckh, a été traduit en français.

SCHROEDER (Éric), né à Nikœping, vers la fin du 16e siècle, fut interprète royal sous le règne de Gustave-Adolphe. Ayant établi une imprimerie à Stockholm, il fit paraître successivement un assez grand nombre de traductions d'ouvrages classiques en suédois; mais il est surtout connu par sa *Relation poétique de la cruelle tyrannie de Christian II*, l'une des premières productions en vers, de quelque étendue, qui ait paru en langue suédoise.

SCHROEDER (Jean-Joachim), savant orientaliste, né à Neukirchen, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1680, s'appliqua surtout à l'arménien, et fit de grands progrès dans cette langue, comme on en a la preuve dans sa grammaire intitulée : *Thesaurus linguæ armenicæ antiquæ et hodiernæ*, Amsterdam, 1711, in-4°, la meilleure et la plus complète qui ait paru jusqu'à ce jour. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur, à l'université de Marbourg, de langues orientales et d'histoire ecclésiastique, et mourut dans cette ville en 1756, laissant quatre fils, dont trois se sont fait un nom dans les lettres orientales. — SCHROEDER (Nicolas-Guillaume), né à Marbourg, en 1721, mort en 1798, mérite d'être cité pour ses *Institutiones ad fundamenta linguæ hebrææ*, Groningue, 1768, in-8°. — SCHROEDER (Jean-Guillaume), né en 1726, mort en 1795, a publié : *Observationum philosophicarum criticarumque in difficiliora quædam Psalmorum loca fasciculus*, Leyde, 1681, in-8°. — SCHROEDER (Philippe-George), médecin, né à Marbourg en 1729, professa les diverses parties de son art à Rinteln, dans sa ville natale, et à Goettingen, où il mourut en 1772. Ses opuscules académiques ont été recueillis, Nuremberg, 11 vol. in-8°. — SCHROEDER (Théodore-Guillaume), fils du précédent, né à Rinteln en 1759, professa la médecine à Cassel et dans sa ville natale, où il mourut en 1793, ne laissant que des dissertations académiques.

SCHROEDER (George-Guillaume), médecin, d'une autre famille que les précédents, né à Bielefeld le 19

mars 1733, mort professeur de médecine à Marbourg le 27 octobre 1778, donna dans l'alchimie, et publia plusieurs écrits sur cette matière.

SCHROEDER (Charles), général autrichien, était fils d'un officier, et le plus jeune de trois frères, qui suivirent la carrière des armes. Il avait fait avec beaucoup de distinction, sous Daun et Laudon, les guerres de Silésie et de Bohême, et il était devenu colonel du régiment de Vierzai, puis général-major, employé dans les Pays-Bas, sous les ordres de d'Alton. Ce fut en cette qualité qu'il conduisit, en 1787, contre les insurgés brabançons retranchés à Turnhout, un corps d'armée qui y fut complétement battu, par suite d'une attaque imprudente. Cette affaire fut, dans ce pays, le signal de la déroute générale des Autrichiens, qui, peu de jours après, éprouvèrent un autre échec à Gand, où Schroeder, s'étant aussi porté, fut blessé d'un coup de feu à la jambe, qui l'obligea de se réfugier en France, et dont il resta boiteux toute sa vie. Peu de temps après la défaite de Turnhout, et lorsque Schroeder eut été blessé à Gand, ce général reçut de Vienne la nouvelle de sa disgrâce, et l'ordre de cesser ses fonctions. Ce ne fut que quelques mois après qu'il réussit à se faire employer de nouveau. Il remplaça Beaulieu dans le commandement de l'armée qui occupait le pays de Luxembourg, en 1793; et fut attaqué à Arlon, le 9 mai de cette année, par les Français. Son imprévoyance lui fut fatale : il éprouva encore un autre échec, dans lequel il se laissa enlever son artillerie et ses magasins. Il se trouva ensuite enfermé dans Luxembourg, et concourut, sous les ordres de Bender, à la défense de cette place. Il fut nommé lieutenant général en février 1795, et obtint le commandement de la forteresse de Cracovie, où il mourut en 1807.

SCHROEER (Samuel), médecin, né à Bautzen en 1669, mort en 1716 à Leipzig, où il avait ouvert des cours particuliers, a publié entre autres opuscules : *Observat. et experimenta de naturâ et usu thermarum caroliniarum,* Leipzig, 1704, in-4°.

SCHROETER (Jean), médecin, né à Weimar en 1513, remplit pendant trois ans les fonctions de régent d'un collége de Vienne, et, après divers voyages, fut investi d'une chaire dans les écoles de la faculté de cette ville, puis obtint la place de médecin du roi Maximilien de Bohême, qu'il remplit jusqu'en 1554. Nommé alors médecin du duc de Saxe-Weimar, il fut peu de temps après pourvu d'une chaire à l'université d'Iéna, et mourut en 1593. Ses écrits offrent aujourd'hui peu d'intérêt. — Jean-Frédéric, fils du précédent, né en 1559 à Iéna, mourut en 1624, physicien à Bautzen. — Louis-Philippe, né en 1746 à Rinteln, où il mourut en 1800, à 54 ans, a publié des opuscules académiques en grec, en latin ou en allemand.

SCHROETER (Jean-Samuel), ministre luthérien, né le 25 février 1735, à Rastenbourg, en Thuringe, mort à Bukstaedt, le 24 mars 1808, se distingua comme minéralogiste et conchyliologue. Parmi ses écrits, tous en allemand, nous citerons : *Introduction complète à la connaissance et à l'histoire des pierres et des pétrifications,* Altenburg, 1874-84, 4 vol. in-8°; *la Vieillesse, ou Moyen infaillible d'atteindre un âge avancé,* nouvelle édition, Berlin, 1805, in-8°.

SCHROFANI (Xavier), économiste et historien très-distingué, correspondant de l'Institut, naquit vers 1750, à Modica en Sicile, d'une famille patricienne, et reçut une éducation littéraire. Les classiques latins lui inspirèrent le goût de l'histoire, et l'ouvrage de Raynal, *sur les établissements des Européens dans les Indes,* celui de l'économie politique, deux sciences qui devinrent les principales occupations de sa vie. Nommé professeur d'agriculture à Venise, il y publia un *Essai sur le commerce de l'Europe,* et une *Histoire du commerce actif de la Sicile jusqu'à* 1784. Bientôt après, Schrofani fut chargé de visiter les principales contrées du Levant, et de recueillir sur les lieux mêmes des renseignements sur leur commerce et leur agriculture. De retour en Europe, il fit paraître à Londres, son *Voyage dans la Grèce,* en 2 volumes, qui obtint un immense succès. Plus tard, Schrofani s'établit à Paris, et y termina un ouvrage intitulé : *Sur la valeur et la transmission des biens immeubles en Europe, depuis la découverte de l'Amérique.* Peu de temps après, il publia un ouvrage rempli de savantes recherches, sur *les guerres civiles en Sicile sous les Romains.* Il rédigea aussi, par l'ordre du ministre de l'intérieur, un mémoire *sur les poids et mesures en Italie, par rapport au système métrique de la France.* En 1809, il fut nommé membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et se rendit à Naples. En 1814, le roi Ferdinand le nomma directeur de la statistique de Naples, fonctions qu'il exerça d'une manière très-distinguée jusqu'en 1822. Dans la même année, il s'établit à Palerme, décidé à y passer le reste de ses jours dans la retraite. Il n'y mena pourtant pas une vie oisive, car il fit encore paraître, en 1828, un ouvrage intitulé : *Sur la domination des étrangers en Sicile, depuis les temps anciens jusqu'à l'avénement au trône de Charles III d'Espagne,* Paris. Schrofani mourut au mois de décembre 1829.

SCHTSCHERBATOF (le prince Michel MICHAELOVITSCH), homme d'État et littérateur russe, né en 1733, mort à Moscou en 1792, quitta la carrière des armes pour celle de l'administration, dans laquelle il s'éleva aux premiers emplois. Il eut, sous Catherine II, beaucoup de part à l'organisation de l'instruction publique et de l'ordre judiciaire. Outre divers opuscules, tels qu'un *Traité des anciens degrés de noblesse en Russie,* Moscou, 1784; et *Dissertation historique* sur la généalogie des princes russes descendant de Rurik, ibid., 1785, on lui doit les 5 premiers volumes d'une *Histoire de Russie,* 1770 et années suivantes, qu'il n'a poussée que jusqu'au règne du czar Michel Théodorovitsch. Cet ouvrage a été vivement critiqué par le général-major Boltin, et avec raison. Comme éditeur, il a publié : *Histoire abrégée des usurpateurs russes,* Pétersbourg, 1774; *le Livre royal,* ibid., 1769; *les Annales royales,* ibid., 1772; *Annales des troubles de la Russie,* ibid., 1771; *Vie de Pierre le Grand, avec le texte original imprimé à Venise, et des notes,* ibid., 1771; *Journal de Pierre le Grand,* 2 vol., 1770 et 1771; *Cahiers et Notes de Pierre le Grand pour les années* 1704-1705-1706, ibid., 1774; *Tableau du règne de Monomaque,* ibid., 1774, etc.

SCHUBARD DE KLEEFELD (Jean-Chrétien), agronome, né à Zeitz en 1734, commença par être domestique chez le ministre de Saxe près la cour de Vienne,

et finit, après avoir passé par plusieurs autres emplois honorables, par devenir conseiller aulique de Hesse-Darmstadt, puis conseiller intime de Saaffeld-Cobourg. Il mourut en 1787. Il est l'auteur d'un nouveau système qui tend à faire de la culture des herbes fourragères le but principal de l'agronomie; et c'est à son zèle pour propager la culture du trèfle, en particulier, qu'il doit son nom de baron Kleefeld (champ de trèfle). Ses vues sont consignées dans son recueil d'*Écrits d'économie rurale et politique,* Leipzig, 1786, 6 vol. in-8°, et dans sa *Correspondance économique,* ibid., 1786, 4 cahiers in-8°, figures.

SCHUBERT (François), auteur de chants ou *mélodies* qui jouissent d'une grande réputation, naquit à Vienne en 1795. Ses parents désiraient qu'il étudiât la philosophie, mais son goût le portait vers la musique; il y fit de rapides progrès, et le patronage du chanteur Vogel lui ouvrit les salons les plus distingués de la capitale. L'accueil que ses chants y reçurent déterminèrent la direction de son talent. Ses compositions mélancoliques et graves comme son caractère, se répandirent peu à peu dans le reste de l'Allemagne et de là en France, où elles jouissent d'une grande vogue depuis quelques années, et où elles ont même fait adopter leur nom natif de *Lieder.* Parmi ses *mélodies* les plus estimées, on cite *le roi des Aulnes, la Trinité, l'Ave Maria, l'Attente,* etc. Schubert s'est aussi essayé dans la symphonie, mais avec moins de succès. Enfin on a de lui quelques *quatuors* pleins de pensées heureuses, malgré leur singularité. Il mourut à Vienne en 1830.

SCHUCHHARD (Louis-Henri), professeur de langue allemande à l'école de la Flèche, né en 1795, près d'Amorbach en Bavière, mort à la Flèche en 1824, est auteur d'une *Grammaire allemande,* que MM. Hase et Letronne, chargés de l'examiner, placent au-dessus de toutes celles qu'on avait publiées jusqu'alors à l'usage des Français. Adoptée par le gouvernement pour les écoles militaires, elle a été réimprimée après la mort de l'auteur, 1825, in-8°.

SCHULEMBOURG (Jean-Mathias, comte de), né à Cendan, près de Magdebourg, en 1661, entra d'abord au service du Danemark, puis de la Pologne, et fit avec distinction les campagnes de Sobieski. Plus tard, lorsque Charles XII se jeta dans la Livonie (1700), il sauva les débris de l'armée saxonne, battue au combat de Riga, obtint pour cet exploit le grade de lieutenant général, et fut chargé par Frédéric-Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, de conduire un secours de 10,000 hommes à l'Empereur contre les Français. Il se distingua dans ce nouveau poste; mais ce fut surtout dans la campagne de 1704, en Pologne, qu'il montra toute son habileté. Forcé de céder à Charles XII, qui venait de déclarer Frédéric-Auguste déchu du trône, il parvint à se retirer derrière l'Oder sans le moindre désordre, et par cette retraite qui lui fit beaucoup d'honneur, força même son adversaire à s'écrier : « Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus. » En 1708, envoyé au service de Hollande avec 9,000 Saxons, il prit Tournai, opéra sa jonction avec Eugène et Marlborough, et fut un des héros de la journée de Malplaquet. En 1715, il accepta le commandement des armées de terre de la république de Venise, et, dès l'année suivante, il s'occupa de fortifier Corfou. Bientôt il y fut assiégé avec vigueur; mais il repoussa tous les assauts des Turcs, et les contraignit à s'éloigner; il les poursuivit même jusqu'en Épire (1718). L'année suivante il dirigea ses efforts contre l'Albanie, et mit le siége devant Scutari; mais la paix de Passarowitz arrêta le cours de ses succès. Il reçut les plus grands honneurs à Venise, et le plus favorable accueil dans toutes les cours de l'Europe que la paix lui permit de visiter. Il mourut à Vérone, le 14 mars 1747. Sa *Vie,* par M. Varnhagen, fait partie des *Monuments biographiques,* Berlin, 1824, in-8°.

SCHULTENS (Albert), le restaurateur de la littérature orientale dans le 18e siècle, né à Groningue en 1686, embrassa le ministère évangélique, et joignit à l'étude de la théologie celle du grec, de l'hébreu, du chaldaïque, du syriaque et de l'arabe. Nommé pasteur de l'église de Wassenaar en 1711, il quitta sa cure au bout de 2 ans pour venir occuper la chaire de langues orientales à l'académie de Franeker. Plus tard les curateurs de l'académie de Leyde fondèrent en sa faveur une nouvelle chaire. Il y avait déjà quelques années qu'il y remplissait les fonctions de professeur sans en avoir ni le titre ni les appointements. Il mourut dans cette ville le 26 janvier 1750. Nous citerons de lui : *Origines hebrææ, sive hebrææ linguæ antiquissima natura et indoles, ex Arabiæ penetralibus revocatæ,* Franeker, 1724-38, 2 vol. in-4°; *Institutiones ad fundamenta linguæ hebraicæ, quibus via panditur ad ejusdem analogiam vindicandam et restituendam,* Leyde, 1737 ou 1756, in-4°; *Commentarius in librum Job, cum novâ versione,* ibid., 1737, 2 vol. in-4°; *Vetus et regia via hebraizandi contra novam et metaphysicam hodiernam,* ibid., 1738, in-4°; *Monumenta vetustiora Arabiæ, sive specimina quædam illustria antiquæ historiæ et linguæ ex variis manuscriptis excerpta,* ibid., 1740, in-4° de 71 pages.

SCHULTENS (Jean-Jacques), fils du précédent, né à Franeker en 1716, prit possession, en 1742, de la chaire de théologie et de langues orientales à l'académie de Herborn, fut appelé, 7 ans après, à l'académie de Leyde, où il ne tarda pas à succéder à son père, et mourut en 1778. Il promettait de compléter quelques-uns de ses ouvrages; mais il ne put qu'en donner de nouvelles éditions.

SCHULTENS (Henri-Albert), fils du précédent, né à Herborn, le 15 février 1749, fut nommé, à l'âge de 24 ans, professeur de langues orientales à l'académie d'Amsterdam. En 1778, l'université de Leyde lui fit offrir la chaire que son aïeul et son père avaient si dignement occupée; et, en 1787, elle lui conféra la dignité de recteur. Son ardeur pour le travail l'enleva dans la maturité de l'âge et du talent, le 12 août 1793. Nous citerons de lui : *Anthologia sententiarum arabicarum, cum scholiis Zamachsjarii, arabicè et latinè,* Leyde, 1772, in-4°; *Meidanii proverbiorum arabicorum pars, lat. cum notis,* ibid., 1795, in-4° de 314 pages.

SCHULTING (Antoine), jurisconsulte, né à Nimègue, le 23 juillet 1659, fut, en 1694, appelé comme professeur à l'académie de Harderwyck, et passa, en 1713, à l'université de Leyde, où il mourut, le 12 mars 1734. Nous citerons de lui : *Enarratio partis primæ digesto-*

rum, Leyde, 1720, in-8°; *Jurisprudentia antejustianæa*, ibid., 1717, in-4°.

SCHULTING (Corneille), né à Steenwyck en 1540, fut régent de la bourse Laurentienne et chanoine de Saint-André, à Cologne, où il mourut en 1604. Son principal ouvrage est la *Bibliotheca catholica, contra theologiam calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4°.

SCHULTZ D'ASSCHERADE (Charles-Gustave), ancien ambassadeur de Suède près la cour de Berlin, mort à Stockholm en 1799, est auteur d'un écrit intitulé : *Res suo ævo gestas memoriæ tradidit C. G. Schultz à Asscherade, reg. soc. litt.*, in-8° de 295 pages.

SCHULZ VON SCHULZENHEIM (David) président du collége de santé de Stockholm, naquit le 27 mars 1732. Son père, Jacob Schulz, médecin dans le régiment de Dalécarlie, descendait d'une ancienne famille prussienne. Le jeune Schulz, dès l'âge de 8 ans, commença ses études à l'école publique de Westeras. Il suivit, en 1744, son frère aîné à Kœnigsberg. Malgré les offres les plus avantageuses qui lui furent faites pour rester en Prusse, il préféra, d'après les vœux de son père, revenir dans sa patrie, en 1751. En 1753, il fut nommé prosecteur au théâtre anatomique de Stockholm, et la même année, promu au grade de docteur en médecine. La commission de santé le chargea de faire, aux frais de l'État, un voyage en Angleterre, pour y prendre connaissance de la vaccine, et d'autres découvertes dans la chirurgie. De retour à Stockholm, il publia une relation de son voyage sous le rapport médical, dans laquelle il s'étendait beaucoup sur la vaccine. A partir de cette époque, Schulz resta toujours à Stockholm, et, en 1760, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, l'année suivante, professeur et directeur de la maison d'accouchement, et en 1766, médecin en chef et intendant de la maison de vaccine. Après avoir vacciné les enfants du roi, il fut anobli sous le nom de Schulz von Schulzenheim. La santé de Schulz, altérée par une trop grande ardeur pour le travail, et par son zèle à remplir ses devoirs, l'obligea, en 1778, de donner sa démission de toutes ses fonctions. Quoique ayant cessé toutes fonctions publiques, il fut loin de rester dans l'inaction : il employait son temps soit à écrire sur son art, soit en remplissant quelques charges pour l'État. Il fut, en 1782, décoré de l'ordre de Wasa. Comme membre de la noblesse, il assista aux diètes des années 1789, 1800, 1809, 1812 et 1815, et il s'y fit remarquer par ses connaissances des affaires politiques et par ses principes libéraux. Il publia un ouvrage intitulé : *Lettres sur les finances et l'économie publique du royaume de Suède*, dont la première partie parut en 1794, et la seconde 2 ans après. Schulz donna, en 1822, sa démission de la présidence du collége de santé, et termina sa longue et honorable carrière, le 24 avril 1823. Il a publié la tragédie *Jorkel Yenutson*, et beaucoup de traités insérés dans les mémoires des différentes sociétés dont il était membre.

SCHULZE (Jean-Henri), né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, le 12 mai 1687, fils d'un pauvre tailleur, sut intéresser de généreux protecteurs, qui favorisèrent son ardeur pour les sciences, et l'aidèrent à développer ses heureuses dispositions. Son goût l'entraînait vers l'étude de la médecine; mais il s'instruisit en même temps dans les antiquités, la philologie, et apprit les langues arabe, syriaque, chaldéenne, éthiopienne et samaritaine. En 1708, on lui offrit, au *pædagogium* de Halle, une place d'instituteur qu'il conserva 7 ans. D'après les conseils et sous la direction du célèbre Frédéric Houman, il revint ensuite à l'étude de la médecine avec beaucoup de zèle. En 1720, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université d'Altdorf, et il remplit cette chaire avec éclat jusqu'en 1732, époque à laquelle le gouvernement prussien lui offrit la place de professeur d'éloquence et d'antiquités à l'université de Halle. Il mourut le 10 octobre 1744. Indépendamment de nombreuses dissertations, programmes, etc., on a de lui : *Historia medicinæ à rerum initio ad annum urbis Romæ DXXXV, deducta*, Leipzig, 1728, in-4°; *Dissertat. academicarum ad medicinam ejusque historiam pertinentium fasciculus I*, Halle, 1743, in-4°.

SCHULZE (Benjamin), missionnaire luthérien, né à Sonnenburg, dans la Nouvelle-Marche, arriva, en 1719, à Tranquebar, y reçut l'ordination, en 1720, et revint à Copenhague en 1743, après s'être signalé dans l'Inde par ses travaux évangéliques et s'y être instruit dans les langues malabare, télinga et indoustane. Il mourut en 1760. Nous citerons de lui : *Conspectus litteraturæ telugicæ, vulgò warugicæ secundum figurationem et vocalium et consonantium, necnon earumdem multifariam variationem*, Halle, 1747, in-4°; *Orientalisch*, etc. (le maître de langues orientales et occidentales, contenant cent alphabets, des tables polyglottes, les noms de nombre et l'oraison dominicale en 200 langues ou dialectes), Leipzig, 1738, in-8°.

SCHULZE (Ernest-Conrad-Frédéric), poète allemand, né à Celle, dans l'électorat de Hanovre, en 1789, mort dans cette ville, en 1817, est surtout connu par son poëme de *Cécile*, nom d'une jeune personne qu'il aima et qui lui fut enlevée par une mort prématurée. Le professeur Bouterweck, de Gœttingen, a publié en 4 volumes les *OEuvres poétiques de Schulze*, dont il avait été le maître et l'ami.

SCHUPPACH (Michel), empirique, né en 1707, à Biglen, dans le canton de Berne, mort en 1781, avait appris la médecine et la chirurgie chez un paysan qui avait une certaine réputation dans le pays. A son exemple, il consacra ses soins aux habitants de la campagne; mais quelques cures éclatantes le mirent en vogue et attirèrent au village de Langnau (dans l'Emmenthal), qu'il avait choisi pour sa demeure, une foule de malades tant de la Suisse que de l'étranger. Voltaire l'appelait le *médecin des urines*, à cause de sa manière de reconnaître les maladies.

SCHUPPEN (Pierre Van), graveur, né à Anvers en 1623, mort en 1707, à Paris, où l'avait fixé Colbert, fut également habile dans l'histoire et le portrait. Élève de Nanteuil, il se distingua par la pureté, le moelleux et le fini de son burin. Parmi ses pièces historiques, nous citerons la *Vierge à la chaise*, d'après Raphaël; et parmi ses portraits, ceux de *Mazarin*, d'après Mignard, et de *Louis XIV* et du chancelier *Séguier*, d'après Lebrun.

SCHUPPEN (Jacques Van), fils du précédent, né à Paris en 1669, fut appelé à Vienne, par l'Empereur, et devint peintre de son cabinet et directeur de l'Académie

impériale des beaux-arts, établie dans cette capitale, où il mourut en 1751.

SCHUREN (Gert Van der), chroniqueur du 15e siècle, est auteur d'une histoire des comtes d'Altona', de Clèves et de la Marck, rédigée en bas allemand, qui s'étend jusqu'à l'an 1473. Elle a été publiée pour la première fois par le docteur L. Tross, à Hamm (Westphalie), sous ce titre: *Chronik von Cleve und Marck*, 1824.

SCHURER (Jacques-Louis), professeur de physique à Strasbourg, né en 1734 dans cette ville, où il mourut vers 1790, a publié, outre un certain nombre de dissertations: *Éléments de physique*, en forme de tables, Strasbourg, 1786, in-8°; et *Hist. præcipuor. repertor. circà ignem*, ibid., 1789, in-4°.

SCHURIG (Martin), médecin, mort en 1733 à Dresde, avec le titre de physicien de cette ville, avait reçu le bonnet de docteur à Erfurt en 1688. Parmi ses divers écrits qui sont encore recherchés des curieux, nous citerons: *Chylologia*, etc., Dresde, 1725, in-4°; *Sialographia*, etc., ibid., 1727, in-4°; *Lithologia*, ibid., 1744, in-4°; *Hæmatologia*, etc., 1744. Plusieurs de ses compilations ont rapport aux maladies des femmes, etc.

SCHURMANN (Anne-Marie de), femme célèbre par son érudition et par ses dévotes rêveries, naquit à Cologne le 5 novembre 1607, dans la religion réformée. Elle apprit le latin, le grec, l'hébreu, etc., dont la connaissance lui était nécessaire pour lire l'Écriture sainte dans les textes originaux, et se rendit même l'éthiopien assez familier, ce qui ne l'empêcha pas d'être bonne musicienne et de cultiver avec succès la peinture, la sculpture et la gravure. Cette réunion de talents lui fit donner le surnom de *Sapho*, et lui attira des lettres et des visites des savants les plus illustres de Hollande, de France et d'Allemagne, et même de quelques personnages du plus haut rang. A la fin, tant d'éclat lui devint importun, et elle se retira dans une solitude presque absolue à Lexmund, près de Vianen (1653). Elle ne tarda pas à tomber dans les erreurs du piétisme, suivit Labadie dans ses courses, et, après la mort de ce fanatique, poursuivit l'accomplissement de son absurde mission. Elle conduisit le petit nombre de ses partisans à Vivert, dans la Frise, leur distribua tout ce qu'elle possédait, et mourut dans le dénûment le plus absolu le 5 mai 1678. Il paraît qu'elle avait gardé constamment le célibat, quoiqu'on l'ait dit mariée secrètement à Labadie. Ses œuvres ont été recueillies sous ce titre: *Opera hebraica, græca, latina, gallica, prosaica et metrica*, Leyde, 1648-50, in-8°; Utrecht, 1652, in-8°. On lui doit en outre: *De ingenii muliebris ad doctrinam et meliores litteras aptitudine*, 1641, in-8°; cette dissertation a été traduite en français par Guillaume Colletot, 1646, et les *lettres* qui sont à la suite, par Mme de Zurteland, 1730, in-12.

SCHURTZFLEISCH (Conrad-Samuel), laborieux philologue, né à Corbach, dans le comté de Waldeck, en 1641, fut attaché en 1671 à l'Académie de Wittenberg comme professeur extraordinaire d'histoire, et obtint ensuite la chaire de poésie, puis celle d'histoire, à laquelle il joignit bientôt celle de grec. En 1700 il passa de cette dernière à celle d'éloquence, et peu de temps après il remit celle d'histoire à son frère. Sur la fin de sa vie il fut nommé conseiller du duc de Weimar et garde de sa bibliothèque. Il mourut en 1708. Ses voyages dans diverses parties de l'Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Italie n'avaient pas peu contribué à augmenter le cercle de ses connaissances, et à lui assurer la grande célébrité dont il jouissait dans sa patrie. Nous citerons de lui: *Dissertationes historicæ civiles ad rem præsertim germanicam spectantes*, Leipzig, 1699, in-4°; *Disputationes philologico-philosophicæ*, ibid., 1700, in-4°; *Epistolæ arcanæ varii, politici imprimis historici, antiquarii et litterarii argumenti*, Halle, 1711-12, 2 vol.

SCHURTZFLEISCH (Henri-Léonard), frère cadet du précédent, s'appliqua aux mêmes études, le remplaça en 1700 dans la chaire d'histoire de l'académie de Wittenberg, et plus tard lui succéda comme bibliothécaire du duc de Weimar. Il mourut en 1723. Nous citerons de lui: *Historia ensiferorum ordinis teutonici Livonorum*, Wittenberg, 1701, in-8°; *Annus julianus*, ibid., 1704, in-4°.

SCHUSTER (Gottwald), médecin, né à Iéna en 1701, étudia à Altenbourg et à Leipzig, où il pratiqua son art pendant 5 ans. Nommé physicien de Penig en 1726, il prit le grade de docteur l'année suivante, et s'établit plus tard à Chemnitz, où il mourut en 1785. Il a publié un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons: *Hydrologia mineralis medica*, Chemnitz, 1746, in-8°; *Observationes therapeut.*, 1755, in-4°; *Lexique médico-chimique*, en allemand, 1756, in-8°; *Journal médical*, 1767-70, in-8°; des *Mélanges* (*Vermischte schriften*), 1772-78, in-8°.

SCHUTZ (J. J.), jurisconsulte allemand du 18e siècle, est auteur d'un abrégé du travail de Lauterbach sur les Pandectes, sous ce titre: *Compendium schuzio-lauterbachianum*. Cet abrégé a perdu beaucoup de sa réputation depuis que dans l'étude du droit les Allemands consultent surtout les sources et les monuments historiques.

SCHUTZ (Christian-Gottfried), savant philologue, né en 1747 à Dederstadt, dans le comté de Mansfeld, en Saxe, fit ses études à Halle, où il ne tarda pas à devenir lui-même professeur. En 1779, il occupait une chaire de poésie et d'éloquence à Iéna, et en 1787, appelé à Weimar par le duc, qui le nomma conseiller d'État, il y professa avec un succès prodigieux l'histoire de la littérature, et fonda, avec Wieland, puis continua avec Ersch, le *Journal général de littérature*. A la mort de Wolf, en 1507, il fut nommé directeur du séminaire philosophique d'Iéna, et en 1818, membre de l'Académie des sciences bavaroises. Schutz n'a pas peu contribué à faire naître en Allemagne le goût de la bonne philologie qui a produit des savants tels que Jacobs, Creutzer, etc. On remarque ses travaux *sur les ouvrages de Cicéron*, qui parurent d'abord seuls, puis dans les œuvres complètes de cet auteur, en 1814; ses éditions d'*Eschyle* (1809-21, 5 vol.), et d'*Aristophane*, 1821; son ouvrage *de Particulis latinis* (1784), et la publication de l'ouvrage de Hageveen *de Particulis græcis* (1806). En 1830, parut à Halle, un prospectus de ses *Opuscula philologica et philosophica*. Il mourut dans cette ville en 1832.

SCHUYL (Florent), professeur de médecine, puis de botanique à l'université de Leipzig, fut un des plus

chauds adhérents de Sylvius, et prétendit retrouver jusque dans Hippocrate les fondements de sa doctrine *chimiatrique*. Nous ne citerons de lui que son *Catalogus plantarum horti acad. Lugduno-Batav.*, Leyde, 1652-68, et Heidelberg, 1672, in-12. On lui doit aussi une traduction latine du *Traité de l'homme* de Descartes.

SCHWAB (Jean-Christophe), littérateur, né à Isfeld, dans le Wurtemberg, le 10 décembre 1743, professa successivement au gymnase de Stuttgard la philosophie, les mathématiques et le criticisme, devint secrétaire intime du duc de Wurtemberg, puis conseiller aulique, et enfin président du conseil secret. Après la mort du duc, son protecteur, il descendit sans peine de ses hauts emplois pour reprendre ses travaux scientifiques. On lui donna toutefois en 1816 une place de conseiller royal de l'instruction publique. Il mourut à Stuttgard le 15 avril 1821. Nous citerons de lui : *Mélanges poétiques*, 2ᵉ édition, 1782; *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française, et la durée vraisemblable de son empire*, Stuttgard, 1784; traduite en français par D. Robelot, Paris, 1803, in-8°. Elle a partagé avec celle de Rivarol le prix proposé par l'Académie de Berlin.

SCHWANDTNER (Jean-George), conseiller aulique autrichien, né le 21 septembre 1716, au château de Stadelkirchen, dans la haute Autriche, étudia le droit et la philosophie à Linz, exerça la profession d'avocat à Vienne, fit de grands voyages en accompagnant le général Molk, comme secrétaire; obtint, en 1779, l'emploi de conservateur de la bibliothèque impériale, à Vienne, et mourut le 28 septembre 1791. Il avait des connaissances bibliographiques très-étendues, surtout en histoire, et plus particulièrement dans l'histoire des provinces autrichiennes; ce dont on peut juger par sa précieuse collection, publiée sous ce titre : *Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuini*, tomes I-III, Vienne, 1746, in-fol.

SCHWARTS ou **SWARTS** (Jean), peintre, né à Groningue vers 1480, parcourut une partie de l'Italie pour perfectionner son talent, et fut un de ceux qui contribuèrent à introduire dans les Pays-Bas et la Hollande le goût italien. Le musée du Louvre à Paris possède de lui deux tableaux : un *Paysage avec un grand nombre de figures et animaux*, et un autre *Paysage* d'une composition moins vaste.

SCHWARTS (Christophe), peintre, né à Ingolstadt en 1550, fit le voyage d'Italie, et revint étonner ses compatriotes par des ouvrages qui lui firent décerner unanimement le surnom de *Raphaël de l'Allemagne*, et lui valurent le titre de peintre de l'électeur de Bavière. Il mourut en 1594 à Munich, dont il avait décoré le palais et les églises de fresques et de peintures à l'huile, parmi lesquelles on cite un *Jésus portant sa croix*.

SCHWARTS (Berthold), religieux bénédictin ou cordelier, qu'on regarde assez communément comme l'inventeur de la poudre, était, dit-on, né à Fribourg dans le Brisgau peu avant la moitié du 14ᵉ siècle. On n'a pas de renseignements positifs sur sa personne. On lui a d'ailleurs contesté l'honneur de cette découverte, que l'on a reculée de plusieurs années et même de plusieurs siècles. Pour pouvoir démêler la vérité au travers des récits contradictoires de vingt historiens, il est bon de rappeler que les anciens connaissaient un mélange composé de naphte, d'asphalte et de soufre, dont ils se servaient dans leurs fêtes et à la guerre. Une partie de ces matières entrait dans la composition du feu grégeois, employé par les Grecs à la destruction des vaisseaux. Mais Roger Bacon, qui mourut à Oxford en 1292, fut le premier qui, en parlant des effets que le salpêtre enfermé pouvait produire, indique d'une manière distincte les ingrédients de la poudre à canon, dont il pressentait la puissance. De nombreux ouvrages sur cette matière nous dispensent d'entrer dans de plus longs détails.

SCHWARTZ ou **SCHWARZ** (Christophe-Théophile), laborieux philologue, né en 1675 à Leisnig dans la Misnie, remplit avec distinction pendant plus de 40 ans la chaire de morale et celle d'histoire à l'académie d'Altorf. Il fut créé comte palatin par l'empereur Charles VI, et la plupart des souverains d'Allemagne lui donnèrent des marques de leur estime. Il mourut en 1751. Nous citerons de lui : *Primaria quædam documenta de origine typographiæ*, Altorf, 1640, in-4°; *Dissertationes de ornamentis librorum apud veteres usitatis*, Leipzig, 1705-1706; Altorf, 1711-17, in-4°, figures; *De libris plicatilibus veterum*, Altorf, 1717; *De variâ supellectile rei librariæ veterum*, ibid., 1725, in-4°. Ces dissertations, pleines de recherches curieuses, composent le traité le plus complet qui existe sur la forme des livres des anciens, la matière qu'ils y employaient, les couleurs et les peintures dont ils les ornaient : elles ont été réimprimées avec une préface de J.-Chr. Leuschner, Leipzig, 1756, in-4°, figures.

SCHWARTZ (C. G.), mort à Paris en 1824, a publié sous le voile de l'anonyme les trois opuscules suivants : *Qu'est-ce que le zodiaque? En a-t-il jamais existé un vraiment astronomique?* in-8°, sans date; *Mémoire explicatif sur la sphère caucasienne et spécialement sur le zodiaque*, 1713, in-4°; *Lettre critique sur la zodiacomanie d'un journaliste anglais*, etc., 1817, in-8°.

SCHWARTZ (François-Xavier, le baron de), maréchal de camp, etc., mort à Raffini, près de Metz, en 1826, né en 1762 et entré de bonne heure au service, s'était particulièrement distingué à la bataille d'Austerlitz, où il commandait le 5ᵉ régiment de hussards.

SCHWARTZENBERG (Charles-Philippe, prince de), duc de Krumau, feld-maréchal autrichien, issu d'une des plus anciennes maisons de Franconie, né à Vienne, le 15 avril 1771, entra au service dès 1789, fit avec distinction la guerre contre les Turcs, et parvint au grade de lieutenant-colonel. Lorsque la première guerre contre la France éclata, il était aide de camp du comte de Clayrfait, et se fit remarquer à la bataille de Quiévrain, livrée le 1ᵉʳ mai 1792. Pendant la campagne suivante, il commandait une partie de l'avant-garde du prince d'Altenkirchen, au siége de Valenciennes, et surtout à l'affaire de Troisville, entre Bouchain et Cambrai, qui eut lieu le 26 avril 1794. Pichegru, avec le centre de l'armée du Nord, voulant sauver Landrecies, avait arrêté un mouvement contre l'armée alliée, qui assiégeait cette place. Les colonnes d'attaque devaient partir de Maubeuge, de Guise et de Cambrai. Le général Chappuis, qui commandait la dernière, forte d'environ 20,000 hommes, devait frapper le coup principal sur la

droite de la grande armée alliée. Ce général arriva avec le centre de sa colonne devant les redoutes de Troisville défendues par les Anglais du duc d'York. Il se disposait à les enlever de vive force, et déjà les Français étaient au pied des retranchements quand ils furent tournés par le prince de Schwartzenberg à la tête des cuirassiers de Zeschwitz soutenus par les gardes anglaises, et mis en pleine déroute sur Ligny et Cambrai. Chappuis fut pris avec 36 pièces de canon et 4,000 hommes. Ce brillant succès valut au prince de Schwartzenberg la croix de l'ordre de Marie-Thérèse qu'il reçut sur le champ de bataille. En 1796, il fit partie du corps de Wartensleben, et commandait encore au combat de Cateau-Cambresis le régiment de cuirassiers de Zeschwitz, dont il était colonel. La même année, il fut promu au grade de général-major, et, en 1799, à celui de feld-maréchal-lieutenant. A la journée de Hohenlinden, la division que commandait ce général faisait partie de la colonne du général Kienmayer qui déboucha de Lendorf, et obtint d'abord quelques succès contre la division Legrand qui tenait en avant de Harthofen; mais forcée ensuite de se replier sur le défilé de Lendorf, elle en couvrit l'entrée, résista aux sommations qui lui furent faites par le général Grenier, et se retira en bon ordre. En 1802, le prince de Schwartzenberg refusa le poste d'ambassadeur près la cour de Russie, et fut plus tard un des trois généraux autrichiens chargés d'arrêter le plan de la campagne de 1805 avec le baron de Winzingerode, aide de camp de l'empereur Alexandre. Après la bataille d'Ulm, où il commandait une division, il parvint à se faire jour avec quelques régiments de cavalerie, et se retira avec l'archiduc Ferdinand à travers les bagages ennemis, par Wallerstein et Oetlingen. Il gagna la Bohême avec sa cavalerie, qui fit plus de cent milles en huit jours, continuellement poursuivi par Murat qui voulait, comme il l'a dit depuis, offrir aux Parisiens le spectacle d'un archiduc prisonnier. En 1809, la paix avec la France étant sur le point d'être rompue de nouveau, Schwartzenberg fut envoyé à Saint-Pétersbourg, où il dirigea si bien les affaires d'Autriche que la Russie évita, pendant cette campagne, toutes les occasions de nuire à l'armée autrichienne. Après la paix, il fut envoyé en ambassade à Paris, et chargé, en cette qualité, de traiter du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. Son esprit liant, la franchise de ses manières lui gagnèrent bientôt la bienveillance de Napoléon. Lorsque, en 1812, l'expédition de Russie fut résolue, l'empereur demanda que la cour de Vienne confiât au prince de Schwartzenberg le commandement du corps auxiliaire qu'elle devait fournir. Il réunit ainsi le titre de général en chef au caractère d'ambassadeur qu'il conserva, en laissant toutefois à Paris un chargé d'affaires. Peu de temps après, son souverain lui envoya le bâton de feld-maréchal, d'après le désir exprimé par Napoléon. L'armée autrichienne en Gallicie, passa le Bug dans les premiers jours de juillet, poursuivit les Russes qui se retiraient, et occupa le 11 l'importante position de Pinsk. En août, Napoléon confia au prince le commandement de sa droite et celui du 7ᵉ corps, composé des Saxons aux ordres du général Régnier, avec lequel il battit le général Tormassoff. Battu à son tour, au mois d'octobre, par les généraux Tschitchakoff et Tormassoff qui s'avançaient par la Wolhinie, le feld-maréchal se retira dans le grand-duché de Varsovie, où il occupa, jusqu'en janvier 1813, la position de Pultusk. Moins jaloux de justifier la confiance de Napoléon que de ménager à son souverain l'occasion de se rapprocher de la Russie qu'il combattait malgré lui, le prince de Schwartzenberg tint une conduite équivoque dans cette campagne. Après la bataille de Gorodeczna, où il remporta avec le corps du général Régnier et le sien un avantage très-marqué sur les Russes, il ne poursuivit point l'ennemi comme il le devait : on lui reprocha d'avoir repassé le Bug prématurément devant les avant-gardes de l'amiral Tschitchakoff, et d'avoir renoncé à dessein à l'occupation de Minsk qui eût arrêté court l'armée de Volhinie, et évité aux Français les désastres du passage de la Bérésina. Toutefois, en se retirant devant des têtes de colonnes sans tenter une seule fois la fortune des armes, il fit encore valoir son dévouement à une cause qu'il n'avait jamais eu l'intention de servir, en paraissant protéger la retraite du corps du général Régnier, depuis Bialystock jusqu'à Pultusk, à la faveur de la convention d'évacuation du territoire russe qu'il avait conclue le 13 décembre avec le général Wassiltschikoff. Le 9 janvier, le feld-maréchal quitta Pultusk pour se rendre à Vienne. En avril, il fut envoyé à Paris. « Vous avez fait là une belle campagne, » lui dit Napoléon en riant. Peu de temps après, l'empereur se rendit à l'armée, et Schwartzenberg retourna à Vienne, où il reçut le commandement en chef de l'armée qui se rassemblait en Bohême. Les souverains coalisés contre Napoléon, sentant la nécessité d'avoir un généralissime pour donner plus d'ensemble aux opérations des masses qui allaient être mises en action contre les Français, jetèrent les yeux sur le prince de Schwartzenberg pour remplir cette charge. La diplomatie devant diriger les opérations suivant les circonstances, la coalition avait moins besoin d'un capitaine habile, suivant les inspirations de son génie, que d'un général docile aux instructions du cabinet, sachant ménager tous les amours-propres et éviter la collision des anciennes rivalités de nation; personne mieux que le prince ne convenait à ce rôle. Pendant la campagne d'automne, tous les projets, à l'exception du plan général arrêté à Trachenberg entre les souverains, furent signés par lui : mais on ne pourrait, sans injustice, les lui attribuer. La politique autrichienne, méticuleuse et jalouse, y eut une très-grande part, et les faiseurs autrichiens les revêtirent de leur sceau. C'est à leur ignorance complète des principes de la tactique que les militaires imputent l'attaque ou la reconnaissance de Dresde, à la reprise des hostilités, ainsi que les bévues qui eurent lieu devant Leipzig. Dans la campagne de 1814, le rôle du généralissime devint plus difficile à mesure que les alliés approchaient de Paris; il s'agissait de neutraliser leur ardeur afin de donner le temps de la réflexion à Napoléon, et de l'amener à des arrangements dont l'Autriche eût été l'arbitre, et plus d'une fois le général dut renoncer à des avantages militaires par des raisons politiques. Ainsi s'expliquent et se justifient du moins en partie, la séparation de la grande armée et de l'armée de Silésie après la victoire de la Rothière; l'inaction de la grande armée sur la Seine, entre Nogent et

Montereau, tandis que Napoléon portait des coups si sensibles à l'armée de Silésie; la retraite de la grande armée sur Chaumont et Langres, au moment où elle venait d'être renforcée par celle de Blucher à Méry; les manœuvres indécises sur la Seine pendant que Napoléon refoulait sur l'Aisne et à Laon l'armée de Silésie, opérations qui déshonoreraient un général qui les eût faites sans vues politiques. Ce n'est que devant Paris que le prince de Schwartzenberg déploya le caractère de général : mais à peine les alliés sont-ils maîtres de la capitale, qu'il reprend la plume de diplomate qu'il manie avec plus de facilité et de bonheur que l'épée. Il entre en négociation avec le maréchal duc de Raguse et le décide à abandonner la cause de Napoléon. Cette convention équivalut à une victoire décisive : la paix s'ensuivit. En 1815, il fut nommé général en chef des armées alliées du Haut-Rhin, et se réunit aux armées prussienne et anglaise sous les murs de Paris, après la bataille de Waterloo. A son retour à Vienne, il fut choisi pour présider le conseil aulique de guerre. Le 13 janvier 1817, il eut une attaque d'apoplexie qui lui paralysa tout le côté droit. Son état devenant de plus en plus alarmant, il se rendit à Leipzig en 1819 pour y chercher les secours de la médecine homéopathique, et mourut dans cette ville le 25 octobre 1820. Il avait épousé en 1799 la veuve du prince d'Esterhazy, née comtesse de Hohenfeld. Les Allemands eux-mêmes n'accordent pas de grands talents militaires à ce général. Il a paru à Vienne, en 1823, une *Biographie du prince de Schwartzenberg*, écrite par le capitaine autrichien Prokesch.

SCHWARTZENBERG (le prince DE), frère aîné du précédent, né en 1769, mort à Frauenberg, bourg seigneurial du cercle de Pilsen (Bohême), en 1834, succéda à son père le 5 novembre 1789, et épousa la fille du duc Louis-Engelbert d'Aremberg, qui périt malheureusement lors de la fête donnée par l'ambassadeur d'Autriche, son beau-frère, au mois de juillet 1810, à l'occasion du mariage de Marie-Louise avec Napoléon. Conseiller intime et chambellan de l'empereur d'Autriche, il refusa en 1816 les fonctions de gouverneur de la banque nationale de Vienne, et en fut nommé l'un des douze directeurs permanents.

SCHWARZKOPF (JOACHIM DE), ministre de l'électeur de Brunswick-Lunebourg près du cercle du Haut-Rhin, né en 1776 dans le duché de Lawenbourg, mort à Paris en 1806, a laissé en allemand quelques collections politiques précieuses pour l'histoire, un *Manuel du congrès de Rastadt*, avec trois continuations, Rastadt, 1798; beaucoup de traités et d'articles insérés dans différents ouvrages périodiques : un écrit *sur les Almanachs*, Berlin, 1795, in-8°, deux dissertations latines qui remportèrent le prix à la faculté de droit de Goettingen en 1785 et 1786; enfin un opuscule *sur les Gazettes*, Francfort, 1795, in-8°.

SCHWEBEL (NICOLAS), philologue, né à Nuremberg en 1713, fut reçu docteur à l'université d'Altorf en 1737, devint ensuite recteur du gymnase de Nuremberg et professeur de langue grecque dans la même institution, puis recteur et professeur du gymnase d'Anspach, où il mourut en 1773. Outre un grand nombre de dissertations dont on trouve les titres dans le tome II des *Vitæ philologorum*, de Harles, on a de lui de bonnes éditions de la *Stratégie* d'Onosander, des *Ellipses grecques* de Bos; des *Institutions militaires* de Végèce; enfin des *Stratagèmes* de Frontin, publiés à Nuremberg et à Leipzig.

SCHWEDER (CHRISTOPHE-HERMANN), jurisconsulte, né en 1678, à Colberg d'une famille originaire d'Écosse, étudia le droit à Tubingen, devint ensuite référendaire, puis conseiller aux tribunaux poméraniens, et mourut conseiller intime du roi de Prusse en 1741. On a de lui : *Theatrum historicum prætentionum et controversiarum illustrium*, Leipzig, 1727, 2 vol. in-fol. Cette édition plus complète que la précédente, est estimée.

SCHWEDER (GABRIEL), jurisconsulte de la même famille que le précédent, né à Coslin le 18 mai 1648, fit ses études à Tubingen, fut nommé conseiller au tribunal, puis professeur de droit public et féodal à l'université de la même ville, et y mourut en 1735. On a de lui quelques ouvrages dont le plus connu est son *Introductio in jus publicum imperii R. G. novissimum*, Tubingen, 1681, in-8°, souvent réimprimée. Ses autres écrits, qui consistent la plupart en dissertations, ont été recueillis dans les vol. I et IV de la *Collectio nova consiliorum tubingensium*.

SCHWEDIAUR ou **SWEDIAUR** (FRANÇOIS-XAVIER), médecin, né en 1748 à Steit, dans la basse Autriche, d'une famille originaire de Suède, vint étudier les diverses branches de la science médicale à Vienne où il suivit trois ans la clinique du docteur Haen. Ayant, dans le désir d'étendre ses connaissances, entrepris de visiter l'Europe savante, il séjourna longtemps en Angleterre, et il y pratiqua son art avec un grand succès. Pendant son séjour à Londres, il entreprit, de concert avec les docteurs Nooth et Milman, qu'il avait eus pour condisciples à Vienne, la rédaction d'un journal médical (*Forcing med. Review*), dont il partagea, deux ans après, la rédaction avec le docteur Simmons, et qui prit alors le titre de *London med. Journal*. En 1784 il fit un voyage en Écosse, et cinq après il vint s'établir à Paris. Il se fit naturaliser Français, continua d'exercer son art avec une grande réputation, et mourut à Paris en 1824. Ce médecin, qui s'est spécialement occupé des affections vénériennes, eut, dans les divers pays où il a pratiqué successivement, une clientèle très-lucrative. Outre sa thèse inaugurale pour le doctorat, laquelle est une description du musée anatomique de Vienne, 1772, in-8°, ses principaux ouvrages sont : *Methodus medendi hodierna in nosocomiis londinensibus usitata*, Vienne, 1777, in-8°; *Practical observat. on the more obstinated and inveterated complaints*, Londres, 1784, in-8°; 2e édition, Édimbourg, 1788, traduit en français, par Gibelin, 1785, in-8°; et en allemand par l'auteur, Vienne, 1786; *Philosophical dictionary, or the opinions of moderne philosophers on metaphisical, moral and political subjects*, Londres, 1786, in-8° : cet écrit, publié sous les initiales F. S., fut vivement attaqué dans le *Monthly Review*; *Arguments on the abolition of the laws prohibiting the free importat. of rook salt into Scotland*, ibid., 1789, in-8° (brochure en faveur de la libre importation du sel gemme); *Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques*, Paris, 1798, 2 vol. in-8°; 7e édition, 1817; *Materia medica*,

1800, in-18; réimprimé peu après avec des corrections sous ce titre : *Pharmacologia*, etc., 2 vol. in-12; *Pharmacopeia medica pract. univ.*, Leipzig, 1803, in-12; *Novum medicinæ rationalis systema*, 1812, 2 vol. in-8°.

SCHWEIDEL (George-Jacques), catalogographe, né vers 1690 à Nuremberg, suivit la carrière ecclésiastique, et partagea son temps entre les fonctions de son état et la recherche des livres rares et singuliers, dont il parvint à former une collection précieuse. Il mourut en 1752. On a de lui : *Bibliotheca exegetico-biblica*, Nuremberg, 1721, in-4°; *Nachrichten*, etc., c'est-à-dire description de livres rares et curieux (en allemand), Francfort, 1731-32, 6 parties in-8°; un autre recueil du même genre, ibid., 1733-34, 6 parties in-8°; *Biblioth. historico-critica-libror., opusculorumque variorum et rariorum*, etc., ibid., 1736, in-8°, latin et allemand; *Thesaurus bibliothecalis*, etc. (latin-allemand), ibid., 1738-39, 4 vol. in-4°; une *Notice historico-critique* (latin-allemand) des livres les plus rares depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à l'année 1682, Nuremberg, 1747 ou 1748; in-4°, publié sous le pseudonyme de *Theophilus Sincerus*, et reproduit avec un nouveau frontispice, Francfort, 1753, in-4°. On a imprimé le catalogue du cabinet de ce bibliophile, 1753, in-8°.

SCHWEIGHÆUSER (Jean), savant philologue, né à Strasbourg le 26 juin 1742, mort dans cette ville le 19 janvier 1830, était fils du pasteur de St.-Thomas. Destiné au ministère, il s'appliqua à la théologie et surtout aux langues hébraïque, syriaque et arabe. En 1767, il soutint une thèse sur l'ordre moral, qui renferme des principes dont plus tard on a fait hommage à la philosophie écossaise. Il vint ensuite à Paris, où il fit, sous de Guignes, de grands progrès dans la connaissance du syriaque et de l'arabe, puis visita l'Allemagne et l'Angleterre dans le but de perfectionner ses études. De retour dans sa patrie, il fut nommé en 1770 professeur adjoint de philosophie, et publia, lorsqu'il en prit possession, une thèse inaugurale sur cette question : *Quelle est la connaissance de l'homme qui a le plus de certitude pour lui, de celle des choses corporelles, ou bien de celle qu'il a de sa propre essence?* A la mort de Schérer en 1777 il devint titulaire; mais plus tard il remplaça Muller dans la chaire de langues grecque et orientales. Il avait aidé Brunck dans son *édition* d'un *Choix de tragédies grecques*. Sur la demande de Musgrave, il collationna le manuscrit d'Appien conservé à la bibliothèque d'Augsbourg, et trouva tant d'erreurs dans le texte des diverses éditions de cet historien, qu'il songea dès lors à en donner une nouvelle. Cette édition, qui parut de 1782 à 1785, 3 vol. in-8°, est un chef-d'œuvre d'érudition. Il s'occupa ensuite du *Lexique de Suidas*, sur lequel il publia en 1789 une suite d'observations grammaticales et critiques; de *Polybe*, dont il entreprit la même année une *édition* qui ne fut terminée qu'en 1795, 9 vol. in-8°. La révolution le troubla dans ses travaux : les fonctions publiques qu'il accepta le détournèrent de ses études, que la captivité, puis l'exil interrompirent de nouveau. Après un an de séjour à Baccarat, il revint en 1795 à Strasbourg. A la création de l'école centrale du Bas-Rhin, il y ouvrit un cours de littérature ancienne. Plus tard, quand l'académie fut rétablie, il y fut nommé professeur de littérature grecque, et doyen de la faculté. L'Institut le compta parmi ses premiers correspondants, et, lorsque les classes furent remplacées par les 4 académies, il devint académicien libre de celle des inscriptions. Indépendamment des éditions déjà citées, et toutes excellentes, on lui en doit : de la *Philosophie d'Épictète*, 6 tomes ou 5 vol. in-8°, sous le titre de *Epictetæ philosophiæ monumenta*; du *Banquet d'Athénée*, 1801-1807, 14 vol in-8°; de *Cebès*, 1806, des *Épitres de Sénèque*, 1809; d'*Hérodote*, avec un savant *Glossaire*, 1816, 8 vol. in-8°. Plus de 30 vol. d'érudition sont sortis de sa plume, sans compter ses *opuscules*, ses *thèses*, ses *dissertations*. Comme savant, Schweighæuser était un phénomène; comme professeur, il enseignait avec clarté; comme homme c'était la bienveillance et la probité personnifiées. On a deux *Éloges* de Schweighæuser, l'un par Cuvier, professeur d'histoire à la faculté de Strasbourg, et l'autre par Stiévenart, suppléant à la même faculté.

SCHWEIGHÆUSER (Jean-Geoffroy), fils du précédent, connu surtout comme archéologue. Né à Strasbourg, le 2 janvier 1776, il ne put achever ses études : la révolution l'entraîna sous les drapeaux, et il s'enrôla dans l'armée du Rhin, en 1792, comme simple volontaire. Cependant, dès 1796, il put venir à Paris, où il collationna des manuscrits grecs pour son père, traduisit un fragment des commentaires de Simplicius sur le Manuel d'Épictète, dont ce dernier venait de faire la découverte, et en donna lecture à la 3e classe de l'Institut, qui l'inséra dans ses Mémoires. Rappelé à Strasbourg, où il remplaça quelque temps le célèbre helléniste dans sa chaire de langues grecque et latine à l'école centrale, il dut bientôt reprendre le chemin de la capitale, afin de collationner pour lui d'autres manuscrits, et plusieurs années se passèrent ainsi sans qu'il pût se fixer définitivement. Lors de la formation de l'université de France, en 1810, il fut nommé professeur adjoint à la faculté des lettres, pour suppléer son père dans le cours de littérature grecque, devoir qu'il remplit presque constamment dans les semestres d'été. Deux ans après, il fut aussi nommé professeur de littérature latine au séminaire protestant. Lorsque son père prit sa retraite, en 1824, il lui succéda à l'Académie comme titulaire de la chaire de langue grecque, ainsi que dans les fonctions de bibliothécaire de la ville et du séminaire; et au bout de quelques années, ses services furent récompensés par la décoration de la Légion d'honneur. Malheureusement une maladie nerveuse, qui tourna en paralysie, vint enchaîner son activité et affaiblir ses hautes facultés : pendant environ 12 ans, il ne quitta plus son cabinet, et rien n'égale le dévouement que lui prodigua une épouse chérie, fille du célèbre anatomiste Thomas Lauth, pendant toute cette triste période et jusqu'à sa mort, arrivée le 14 mars 1844. Il nous reste à mentionner les titres à la renommée littéraire que J. G. Schweighæuser acquit en qualité d'archéologue. L'Institut ayant demandé, en 1819, aux départements des notices sur leurs antiquités locales, le savant professeur, depuis longtemps livré à ces études, se mit à l'œuvre, et obtint la première médaille que l'Académie des inscriptions et belles-lettres décerna pour cet objet. Ayant déclaré d'avance que la

médaille ne serait donnée qu'une fois à la même personne, elle ne put lui accorder itérativement cette récompense; mais, plusieurs années de suite, elle proclama que les mémoires de Schweighæuser étaient des meilleurs qu'elle eût reçus, et, en 1823, elle l'inscrivit au nombre de ses membres correspondants.

SCHWENCKFELD (Gaspard de), fondateur d'une secte religieuse, né en 1490 dans un château de la Silésie, d'une famille noble et ancienne, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Leignitz, et, d'abord, l'un des adhérents de Luther, se brouilla avec lui en voulant pousser plus loin la réforme religieuse. Banni de la Silésie, en 1527, il parcourut alors l'Allemagne en fugitif, continuant à répandre ses opinions et à gagner des partisans. Il forma ainsi une nouvelle secte, s'en constitua le chef, et mourut à Ulm, en 1561, sans avoir, depuis son exil, cessé de mener une vie errante et malheureuse. Ce sectaire, dont quelques disciples subsistent encore en Silésie, n'admettait point que les livres sacrés eussent été inspirés, et prétendait que Dieu se communique à chaque homme en particulier. Il posait en principe que la dispute ne convient pas aux hommes, qui doivent attendre, dans la paix et le silence, des lumières de Dieu seul. Il voulait ménager à la fois les catholiques et les protestants, mais il ne put les empêcher de se réunir contre lui. Les derniers surtout, et à leur tête Flaccus-Illyricus, ont parlé de Schwenckfeld dans les termes les plus injurieux. Celui-ci a publié un grand nombre d'opuscules en allemand et en latin, tous très-rares, attendu qu'ils ont été défendus et supprimés à l'époque de leur publication. Bauer, dans sa *Biblioth. univers. libror. rarior.*, donna la liste de 67 de ces écrits; mais Simler en porte le nombre à plus de 80. Nous citerons ceux qui sont les plus recherchés en France : *De statu, officio et cognitione Christi,* 1546, in-8°, de 22 pages (on ne connaît qu'un seul exemplaire de cet ouvrage, qui ait fait partie de la bibliothèque Mac-Carthy); *Epistola plena pietatis de dissentione et dijudicatione opinionum lutheranæ et zwinglianæ in articulo de cœnâ Domini,* etc., 1554, in-8°; *Quæstiones aliquot de Ecclesiâ christianâ,* 1561, in-8°, de 18 feuilles, très-rare. J. J. Ian a publié : *Novissima Schenckfeldianorum confessio,* Wittenberg, 1726, in-4°, avec le portrait de ce chef de secte.

SCHWENCKFELD (Gaspard), médecin, né à Greiffenberg, dans la Silésie, mort en 1609 à Goerlitz, où il pratiquait son art depuis plusieurs années, est auteur de divers ouvrages mentionnés dans les biographies médicales. Nous ne citerons que les suivants : *Theriotropheion Silesiæ,* etc., Leignitz, 1603, 1604, in-4°; *Thermæ Teplicenses,* etc., 1607, in-8°; Leipzig, 1619 et 1708, etc., in-8°.

SCHWERIN (Christophe, comte de), feld-maréchal prussien, né en 1684 dans la Poméranie suédoise, fut élevé par les soins d'un de ses oncles, colonel au service de Hollande, et, ses études terminées, entra comme enseigne dans le régiment de son oncle. Il débuta dans la campagne de 1704, où Marlborough et le prince Eugène commandaient les armées alliées contre la France, et obtint le grade de capitaine. Deux ans après, il passa au service du duc de Mecklenbourg, qui le nomma colonel, puis brigadier général de ses troupes. Schwerin battit le corps autrichien envoyé dans le Mecklenbourg, en 1719, et termina, comme négociateur, les différends qui s'étaient élevés entre le duc, la noblesse de ce duché et l'Empereur. Il entra au service de Prusse comme major général, en 1720, devint lieutenant général en 1731, et enfin commandant général de l'infanterie en 1739. Frédéric II, monté sur le trône, en 1749, appela Schwerin dans son conseil, et lui donna la première place dans son armée. Ce fut à la fermeté et à l'expérience de son général, que le jeune monarque, alors inexpérimenté, dut la victoire de Molwitz (10 avril 1741). Cette victoire assura aux Prussiens la Silésie, et Schwerin fut nommé gouverneur de Neiss et Brieg. Il commanda encore un corps d'armée dans la campagne de Bohême, en 1744. Retiré dans ses terres après la paix de Dresde (26 décembre 1745), il ne reprit les armes qu'en 1756, lorsque commença la fameuse guerre de sept ans, dont il ne devait pas voir la fin. Il fut tué l'année suivante à l'attaque de Prague, où le roi lui avait confié le poste le plus périlleux. Frédéric II en parle plusieurs fois avec éloge dans l'*Histoire de mon temps.*

SCHWERIN (Guillaume-Frédéric-Charles, comte de), neveu du précédent, né en 1738, entra de bonne heure au service, fut d'abord aide de camp de son oncle, et plus tard obtint le même emploi auprès du roi. Parvenu successivement au grade de lieutenant-général, il commanda en cette qualité l'armée qui marcha, en 1794, contre les Polonais, mais il ne conserva ce commandement que 7 semaines. Ayant été remplacé pour avoir commis des fautes graves, il demanda avec instance d'être jugé, et fut, en mai 1795, condamné par un conseil de guerre, à la perte de son régiment et à une détention d'un an. A l'avénement de Frédéric-Guillaume III, il sollicita la révision de cette sentence; mais tout ce qu'il put obtenir du roi, ce fut la permission de passer au service d'une puissance étrangère. Il mourut à Hambourg en 1802. Il avait publié pour sa justification : *Véritable exposé de la cause pour laquelle j'ai reçu ma démission, après un service de 43 ans,* Leipzig, 1799, in-8°, réimprimé depuis sous le titre fastueux de *Modèles de rapports pour servir aux officiers d'état-major, par un élève de Frédéric II.* Cet écrit a été réfuté par les généraux Klinckowstiom et Favral, que l'auteur avait attaqués pour se disculper.

SCHWILGUÉ (C. J. A.) médecin, né à Schelestadt, en 1774, suivit les cours de l'école de Strasbourg, puis vint à Paris, en 1797, pour s'y perfectionner. Attaché, sur la recommandation de Pinel, à la Salpêtrière, il fut chargé par ce professeur à l'analyse des eaux qui servent aux indigents admis dans cet hôpital. En 1802, il fut reçu médecin, et donna depuis des cours particuliers de matière médicale et de nosographie, qui furent très-fréquentés. Le succès de ses recherches pathologiques faisait espérer de ce jeune médecin des travaux encore plus importants, lorsqu'il mourut, en 1808, d'une fièvre cérébrale. On a de lui : *Essai sur le croup aigu des enfants,* Paris, 1802 ou 1803, in-8° (c'est la reproduction de sa thèse); *Traité de la matière médicale,* 1805, 2 vol. in-8°; *Manuel médical,* 1807, in-8°.

SCHWINDEL (George-Jacques), ministre luthé-

rien, né à Nuremberg, le 7 février 1684, fut nommé diacre de l'église du Saint-Esprit, et mourut en 1752. Il a laissé plusieurs écrits sur différents sujets (en allemand), dont on trouve la liste dans le tome III du *Dictionnaire des savants nurembergeois*, par Will, et dans le *supplément* de Nopitsch.

SCHYRLE. *Voyez* **RHEITA.**

SCIAMERONI (Philippe FURINI, dit le), peintre italien, né dans le 16e siècle à Florence, élève du Passignano, se fit une réputation dans le genre du portrait.

SCIAMERONI (F. FURINI), fils du précédent, né à Florence en 1604, fut d'abord élève de son père, puis du Passignano et de Rosselli; il alla ensuite à Rome, où San-Giovani, charmé de la pureté de son dessin, s'empressa de l'associer à ses travaux. De retour à Florence, ses compatriotes lui donnèrent les surnoms de l'*Albane* et du *Guide* de leur école, et, sur sa réputation, il fut appelé à Venise pour y peindre une *Thétis*, destinée à servir do pendant à l'*Europe*, du *Guide*. A 40 ans, il embrassa l'état ecclésiastique, devint curé d'un village, sans cesser de cultiver son art, et mourut à Florence en 1646. La plupart de ses tableaux sont restés dans la Toscane. On cite surtout : *Hylas enlevé par les nymphes; les trois Grâces; Loth et ses Filles;* l'*Ivresse de Noé;* la *Mort d'Adonis;* le *Jugement de Pâris;* plusieurs *Madeleines*, etc. En général, cet artiste, très-habile dans le dessin, peignait de préférence les sujets où le nu devait dominer.

SCIARRA (Marc) fut le chef d'une bande nombreuse et redoutable de brigands, qui, profitant de la faiblesse du pape Grégoire XIII, s'était formée dans l'État de Rome, à la fin du 16e siècle, et qui, portée quelquefois à plusieurs milliers de soldats, dévasta tour à tour, et pendant près de 20 ans, le patrimoine de l'Église, et les frontières de Toscane et de Naples. La jalousie des vice-rois espagnols et des grands-ducs de Toscane contre le pape, entretenait cette espèce de guerre civile. Sciarra, de même qu'un Piccolomini, et quelques autres rebelles, déployèrent à plusieurs reprises des talents militaires dignes d'une meilleure cause. Sixte-Quint parvint cependant à les écarter de Rome, mais non à les dompter. Enfin, Clément VIII attaqua Sciarra, en 1592, avec tant de vigueur, que celui-ci résolut de renoncer à son dangereux métier : il s'engagea au service de la république de Venise, avec 500 de ses plus braves compagnons, et il fut envoyé en Dalmatie pour faire la guerre aux Uscoques; mais Clément VIII se plaignit avec une extrême indignation de ce que des brigands, qu'il poursuivait s'étaient ainsi soustraits à sa justice. Il demanda qu'ils lui fussent livrés de nouveau; menaçant la république d'excommunication, il insista d'une manière si impérieuse, que le sénat de Venise, bien moins scrupuleux sur la foi publique que sur le point d'honneur, fit assassiner Sciarra, et envoya ses compagnons d'armes dans la garnison de Candie, où régnait alors la peste, pour faire périr tous ceux que le pontife lui redemandait, sans être obligé de les livrer.

SCILLA (Augustin), peintre, né à Messine en 1639, fut envoyé par le sénat de cette ville à Rome, avec une pension, pour y suivre les leçons d'André Sacchi. Après 4 ans d'études, il revint dans sa patrie, et y ouvrit une école où sa réputation attira un grand nombre d'élèves. Une révolution qui eut lieu en Sicile, l'obligea de se réfugier à Rome, où il se fit recevoir, en 1679, à l'Académie de peinture, dont, bientôt après, il fut élu président. La numismatique et la recherche des antiquités occupèrent ses loisirs, et il préparait un savant ouvrage d'antiquités, lorsqu'il mourut en 1700. On voit quelques-uns de ses tableaux à Rome, mais le plus grand nombre est à Messine. Son chef-d'œuvre est *St. Hilarion mourant* qui décore l'église de Ste.-Ursule. Scilla s'occupa d'histoire naturelle, et Boccone le cite avec éloge dans plusieurs endroits de ses ouvrages. On connait de cet artiste : *La vana speculazione disingannata dal senso : lettera risponsiva circa i corpi marini*, etc., Naples, 1670, in-4°, rare; cet opuscule intéressant a été traduit en latin sous ce titre : *De corporibus marinis quæ defossa reperiuntur : additâ dissertatione Fabii Columnæ de glossopetris*, Rome, 1747, 1752 ou 1759, in-4°; avec planches.

SCILLA (Xavier) fils du précédent, peintre et numismate, a publié : *Breve notizia di monete pontificie antiche e moderne, sino alle ultime dell' anno XV del pontefice Clemente XI*, Rome, 1715, in-4°.

SCINA (Dominique), célèbre physicien, né à Palerme, en 1765, fit ses études dans un collége des écoles pies, et ayant embrassé la carrière ecclésiastique, fut placé dans le séminaire de son diocèse pour y suivre les cours de droit canon et de théologie. Mais un penchant prononcé pour les mathématiques et les sciences physiques et naturelles, le firent renoncer à ses premières études, et bientôt il acquit une si grande réputation de savoir, que, fort jeune encore, il fut nommé professeur suppléant de mathématiques dans l'université de Palerme. Le talent qu'il déploya dans ses fonctions lui mérita, quelques années après, la place de professeur en titre de physique expérimentale, puis celle de chancelier. Parvenu à cette dignité élevée, Scina réorganisa la bibliothèque publique dont il augmenta les revenus et les livres, puis, tournant toute son attention vers les moyens de répandre l'instruction en Sicile, il poursuivait, avec une noble ardeur, la tâche que lui avait imposée son amour pour sa patrie, lorsqu'il mourut en 1837. La science lui doit plusieurs ouvrages de physique et d'histoire; on cite : *Introduction à la physique expérimentale*, Palerme, 1803, in-8°; *Éléments de physique générale et particulière*, ibid., 1828, et Milan, 1833, in-4°, qui, réunis au traité précédent, forment un véritable corps de doctrine sur cette matière; *Mémoires sur la vie et les ouvrages d'Empédocle*, Palerme, 1813, in-12; *la Topografia di Palermo e suoi contorni*, etc., ibid., 1818, in-8°, avec une carte. Cet ouvrage est rempli de faits variés et instructifs; la physique, la minéralogie, la géologie, donnent de l'étendue aux observations de l'auteur et de l'utilité à son travail; *Rapporto del viaggio alle Madonie*, etc., *à l'occasion des tremblements de terre arrivés en* 1818 *et* 1819, ibid., 1819, in-8°; *I frammenti della gastronomia*, etc. (*les fragments de la gastronomie d'Archestrate, traduits en vers*), ibid., 1823, in-8°. Cette traduction est accompagnée de piquantes observations critiques sur les substances alimentaires dont les anciens faisaient usage, et sur leur manière de les préparer pour

les rendre agréables au goût; *Prospetto della storia litteraria di Sicilia, nel secolo XVIII*, etc., ibid., 1825-27, 3 vol. in-8°. Cette histoire littéraire de Sicile, qui commence en 1714 et s'arrête en 1800, offre un grand intérêt.

SCIOPPIUS (Gaspard SCHOPP, plus connu sous le nom latin de), savant grammairien et philologue, naquit en 1576 dans le Palatinat. Après avoir terminé ses études, il voyagea pour se perfectionner dans la connaissance des langues anciennes par la fréquentation des hommes instruits. Étant à Ferrare, en 1598, il y publia le *Panégyrique* du pape Clément VIII, qui se déclara son protecteur, et qu'il suivit à Rome. Peu de temps après il abjura la réforme, et des honneurs et des dignités furent le prix de sa réconciliation avec l'Église. Scioppius reconnaissant composa divers traités sur l'autorité du saint-siége, sur les indulgences et les jubilés. D'abord grand admirateur de Scaliger, celui-ci s'étant permis quelques plaisanteries au sujet de son abjuration, il devint son ennemi le plus acharné, et confondit dans sa haine tous les protestants, contre lesquels il publia plusieurs écrits véhéments. Il fit, en 1609, un voyage en Allemagne. En passant à Venise, il essaya de ramener le fameux Fra-Paolo au parti de la cour de Rome; mais cette démarche le fit mettre en prison, où il resta quelques jours. L'accueil qu'il reçut à la cour d'Autriche le dédommagea de ce contre-temps. L'Empereur le nomma conseiller aulique, et le créa comte palatin. Scioppius, de retour en Italie, s'ennuya bientôt du séjour de Rome, et partit pour l'Espagne vers 1615. Il était depuis quelques mois à Madrid, lorsque l'ambassadeur d'Angleterre, dont il avait insulté le souverain dans un de ses écrits, le fit bâtonner par ses gens. Effrayé de cette insulte, dont il n'espérait pas de satisfaction, il quitta précipitamment l'Espagne, et vint à Ingolstadt, où il publia son *Legatus latro*, pour se venger de l'ambassadeur qui l'avait fait maltraiter. Il s'établit, en 1618, à Milan, et continua d'écrire contre les protestants avec la plus grande violence. Plus tard, il attaqua les jésuites, dont il avait été longtemps l'apologiste et le défenseur. Obligé de quitter Milan, et craignant pour sa vie, il vint chercher un asile à Padoue, où il mourut en 1649, laissant un nom également odieux aux protestants et aux catholiques. Parmi ses ouvrages, au nombre de 104, dont on trouve les titres dans le tome XXXV. des *Mémoires* de Niceron, nous citerons : *Verisimilium lib. IV, in quibus multa veterum scriptorum loca emendantur*, etc., Nuremberg, 1595, Amsterdam, 1662, in-8°; *Suspectarum Lectionum, lib. V*, etc., ibid., 1597; Amsterdam, 1664, in-8°; *De arte criticâ*, ibid., 1597; Amsterdam, 1662, in-8°; *Elementa philos. stoicæ moralis*, Mayence, 1606, in-8°; *Scaliger hypobolimæus*, etc., ibid., 1607, in-4°; *Ecclesiasticus autoritati Ser. Dom. Jacobi, Magnæ Britanniæ regis, oppositus*, Hartberg, 1611, in-4°; *Collyr. regium*, etc. (autre libelle contre Jacques Ier, roi d'Angleterre), 1611, in-8°; *Grammatica philosoph.*, etc., Milan, 1628, Amsterdam, 1664; Franeker, 1704, in-8°; *Paradoxa litteraria, in quibus multa de litteris nova contra Ciceronis, Varronis, etc......., sententiam disputantur* (sous le nom de *Pascasius Grosippius*), Milan, 1628; Amsterdam, 1659, in-8°; *Arcana societatis Jesu, publico bono vulgata*, etc., 1635, in-8° (sous le nom de *Moriangelus à Fano*); *Consultationes de scholarum et studiorum ratione*, etc., Padoue, 1636, in-12; Amsterdam, 1660, 1665, in-8°; *Mercurius quadrilinguis, id est linguarum ac nominatim latinæ, germanicæ, græcæ et hebrææ nova et compendiaria discendi ratio*, Bâle, 1637, in-8°. On doit à Scioppius des *Notes* sur Phèdre, sur Apulée, sur la *Minerva* de Sanchez; des éditions de *Varron* et des *Lettres* de Symmaque. On peut consulter sur cet écrivain le *Dictionnaire* de Bayle et l'*Onomasticon* de Sax.

SCIPION (Publius-Cornélius), de l'antique maison des Cornéliens, fut le premier qui rendit ce nom historique. Il remplit la dignité de maître général de la cavalerie, sous la dictature de Camille, l'an de Rome 360 (avant J. C. 394), qui fut marquée par la prise de Véies. Les deux années suivantes, il fut revêtu du tribunal militaire, avec le pouvoir consulaire. A partir de ce moment, on retrouve toujours dans les premières dignités de la république quelques membres de la famille des Scipions.

SCIPION (Lucius-Cornélius), surnommé *Barbatus*, fut consul l'an 456 (298 avant J. C.). Son tombeau, que l'on conserve au musée *Pio-Clémentin*, est le plus ancien monument sépulcral auquel on puisse assigner une date approximative. L'inscription la plus ancienne qui existe en langue latine, porte qu'il s'empara de plusieurs places dans le Samnium, et conquit toute la Lucanie.

SCIPION (Lucius-Cornélius), fils du précédent, parvint au consulat en 495 (259 avant J. C.), la 2e année de la première guerre punique. Il conquit sur les Carthaginois les îles de Corse et de Sardaigne, et s'honora plus encore par sa modération et son humanité que par ses victoires. Après avoir obtenu le triomphe, il fut élevé à la censure l'an 496. Ses vertus sont attestées par une inscription antique, trouvée avec le tombeau de Scipion Barbatus.

SCIPION (Cnéus-Cornélius), surnommé *Asina*, parvint au consulat l'an 494 de Rome, et présida, avec son collègue Duillius, à la construction presque merveilleuse, par sa célérité, de la première flotte de guerre qu'ait eue les Romains. Il mit à la voile avant Duillius, à la tête d'une escadre de 17 vaisseaux, et se laissa prendre par les Carthaginois. Rendu à la liberté l'an 498, par suite des victoires de Régulus, il fut revêtu d'un second consulat deux ans après, et se rendit maître de plusieurs places de la Sicile, entre autres de Panorme.

SCIPION (Cnéus-Cornélius), surnommé *Calvus*, fils de Lucius-Cornélius Scipion, le conquérant de la Sardaigne, obtint le consulat l'an de Rome 532, et seconda dignement son collègue Marcellus, dans la guerre contre les Gaulois cisalpins. Mais c'était en Espagne qu'il devait trouver sa gloire et son tombeau. Il fit voile pour cette contrée l'an 536, avec la flotte que lui avait confiée le consul Publius, son frère, et, par ses victoires sur les Carthaginois, il opéra cette puissante diversion qui sauva les Romains, vaincus par Annibal, dans le sein de l'Italie. Ses succès empêchèrent Asdrubal d'aller rejoindre son frère Annibal, sous les murs de Rome, et contribuèrent ainsi puissamment à changer le résultat de la seconde guerre punique. Maître d'une grande partie de

l'Espagne, où il avait su faire chérir son nom, il y vit arriver son frère Publius l'an 537, et dès lors, par une sorte de fraternité de gloire et de malheur, ils eurent tous deux part aux mêmes triomphes et aux mêmes désastres. Après que Cnéus se fut séparé de son frère, il se dirigea contre Asdrubal; mais bientôt abandonné des Celtibériens, qui faisaient sa principale force, il dut soupçonner la défaite de Publius, en voyant s'avancer contre lui les troupes réunies de Magon et d'Asdrubal, fils de Giscon. Il prit le parti de la retraite devant cette effroyable multitude d'ennemis; mais, atteint dans sa marche et forcé de combattre avec une poignée d'hommes, il périt après une courte résistance. Sa mort doit être placée l'an de Rome 542.

SCIPION (Publius-Cornélius), frère du précédent, fut nommé consul l'an 536 de Rome, la première année de la seconde guerre punique, et eut en partage le département de l'Espagne, où l'on croyait que serait le principal théâtre de la guerre ; mais le nouveau consul, à peine arrivé à Marseille, apprit qu'Annibal avait passé les Pyrénées, et bientôt, après avoir fait d'inutiles efforts pour l'arrêter dans sa marche triomphale à travers les Gaules, il crut devoir envoyer son frère Cnéus en Espagne, et regagner lui-même l'Italie. Il eut lieu d'être surpris d'y trouver déjà son ennemi prêt à combattre. Il perdit contre lui la bataille du Tésin, et, malgré une blessure grave, opéra sa retraite en bon ordre au delà du Pô. Il s'établit dans le voisinage de la Trébie, où Sempronius, son collègue, ne tarda pas à livrer, nonobstant ses sages représentations, et à perdre une seconde bataille. Scipion, dont la blessure n'était pas encore guérie, ne put réparer ce désastre, et ce ne fut qu'à la fin de la campagne suivante (537) qu'il fut en état de répondre à l'attente de ses concitoyens. Les victoires de Cnéus Scipion en Espagne avaient fait sentir au sénat l'importance d'une diversion dans cette péninsule, et Publius y fut envoyé avec le titre de proconsul. Dès lors les deux frères se partagèrent les soins de cette guerre, Publius à la tête de l'armée navale, et Cnéus à la tête des troupes de terre. L'an 538, une victoire décisive, remportée par eux sur Asdrubal, l'empêcha d'aller joindre Annibal, qui venait de jeter la terreur dans Rome par le désastre de Cannes. La campagne de 539 fut signalée par deux autres victoires, qui achevèrent de ranger toute l'Espagne dans le parti des Romains. L'année suivante (540), les deux Scipions, attaqués sur tous les points par Asdrubal et Magon, qui avaient obtenu des secours des Gaulois, sortirent vainqueurs de quatre combats acharnés, et chassèrent les Carthaginois de Sagonte. Ils employèrent l'année 541 à ramener les anciens alliés de Rome et à s'en ménager de nouveaux; mais ils commirent ensuite la faute de diviser leurs forces, dans l'espoir de terminer promptement la guerre, en battant séparément les deux grandes armées ennemies. Celle contre laquelle marcha Publius, avait pour chef Asdrubal, fils de Giscon, et Magon. Il apprit en chemin qu'Indibilis, chef d'une peuplade espagnole, était sur le point d'amener un renfort aux Carthaginois. Aussitôt il laisse son camp sous la garde d'un faible détachement, et vole au-devant de ce nouvel adversaire; mais à peine l'a-t-il joint qu'il se voit attaqué en flanc par Massinissa et la cavalerie numide, et pris par une troisième armée en queue. Il périt avec courage en faisant face à tant d'ennemis, auxquels sa mort donna la victoire, et, en outre, l'espérance légitime d'anéantir les forces de Cnéus Scipion.

SCIPION (Publius-Cornélius), fils du précédent et si célèbre sous le nom d'*Africain*, naquit l'an de Rome 518, selon Polybe, ou 520 selon Tite-Live. Il avait 17 ans, lorsqu'à la bataille du Tésin, la première à laquelle il assistait, il sauva la vie à son père, grièvement blessé. D'autres actes de courage ne tardèrent pas à le recommander à l'admiration de ses concitoyens, qui lui accordèrent l'édilité, l'an 539, contre l'usage établi de n'accorder aucune magistrature à un Romain qu'après dix campagnes. Le bruit courut à Rome qu'un songe, qu'une inspiration d'en haut avait suggéré à Scipion l'idée de revêtir la robe de candidat. Le peuple s'accoutuma dès ce moment à le regarder comme un homme favorisé et même inspiré des dieux, et lui-même ne négligea rien pour accréditer cette idée superstitieuse. Il recueillit bientôt les fruits de cette haute opinion qu'il avait donnée de ses destinées futures. On voulait envoyer un proconsul en Espagne pour remplacer Claudius-Néron; mais personne ne se présentait. Le jeune Scipion s'offrit seul à réparer les malheurs de sa patrie et de sa famille. Il fut élu avec des acclamations unanimes à l'âge de 24 ans. A peine le décret fut-il prononcé, que l'enthousiasme fit place aux plus vives anxiétés dans les imaginations mobiles de la multitude. Scipion sut triompher encore de cet obstacle, et partit pour l'Espagne, où il avait peu de ressources, et trois armées carthaginoises à combattre. Il résolut de ne point livrer bataille; mais, comme il était nécessaire de ranimer le courage des Romains par quelque grand fait d'armes, il alla mettre le siége devant Carthagène, la plus forte place de la Péninsule, dont 1,000 hommes, commandés par Magon, frère d'Annibal, formaient toute la garnison. Il s'empara de cette ville (l'an 544), et se fit un honneur immortel par la générosité avec laquelle il traita les prisonniers et surtout les enfants donnés en otage aux Carthaginois par les plus illustres familles espagnoles. Ce fut dans la même circonstance, qu'il respecta une captive de la plus grande beauté, et voulut lui-même la remettre à un prince celtibérien, nommé Allucius, auquel elle était fiancée. Ce prince reconnaissant ne tarda pas à amener aux Romains un corps de 1,400 cavaliers. Plusieurs autres chefs imitèrent son exemple. Le proconsul, se trouvant alors assez fort, marcha contre Asdrubal, frère d'Annibal, et le battit près de Bæcula. Sa modération envers les prisonniers celtibériens le fit saluer roi par ces peuples; mais il refusa ce titre, et, par son refus, accrut encore leur admiration. De nouvelles victoires remportées sur Asdrubal Giscon, sur Hannon et sur Magon, achevèrent la soumission de l'Espagne : c'était beaucoup pour Rome, ce n'était pas assez pour Scipion. Ce jeune héros, qui déjà songeait à porter la guerre jusqu'à Carthage, sentait la nécessité de se ménager quelque alliance en Afrique. Dans ce but il fit voile secrètement pour ce pays, et quatre jours lui suffirent pour se faire un ami de Syphax, roi des Massyliens. De retour dans la Péninsule, il s'occupa de réduire quelques places importantes, qui

tenaient encore; mais il tomba malade, le bruit de sa mort s'étant répandu, les troupes romaines cantonnées à Sucrone se soulevèrent; Mandonius et Indibilis, deux chefs celtibériens, que la crainte seule avait rendus les alliés de Rome, se révoltèrent. Scipion recouvra la santé, et tout changea de face, moyennant quelques punitions et quelques victoires. Il compta même bientôt un allié de plus, Massinissa, et la ville de Gadès ne tarda pas à se soumettre volontairement. Laissant alors le commandement à ses lieutenants, il revint à Rome (l'an 548), et sut respecter la loi qui interdisait le triomphe aux généraux non revêtus du consulat. Ayant obtenu cette dignité par le suffrage unanime des centuries (l'an 549), il demanda au sénat l'autorisation de porter la guerre en Afrique, essuya un refus, et ne put appeler de cette décision au peuple, parce que les sénateurs surent mettre les tribuns dans leur parti. Cependant on lui accorda la Sicile pour province, avec la permission de passer en Afrique, si l'intérêt de l'État l'exigeait. Il trouva dans la confiance qu'il inspirait aux peuples d'Italie et de Sicile des ressources imprévues, qui réparèrent la parcimonie jalouse dont avait usé le sénat à son égard. Il se disposait à exécuter son projet favori d'une descente en Afrique, lorsqu'il crut devoir saisir une occasion favorable de prendre Locres, ville d'Italie qui avait embrassé le parti de Carthage. Il confia le gouvernement de cette ville à Pléminius, qui s'y fit détester. Le sénat, sur les plaintes des Locriens, nomma dix commissaires pour examiner la conduite de ce subdélégué et même celle de Scipion. Cet examen, provoqué par ses ennemis, lui fut tellement avantageux qu'il obtint tous les moyens propres à accélérer son expédition d'Afrique. Enfin, il débarqua sur ce sol, où l'attendait tant de gloire; mais il se trouvait réduit à ses seules forces par la défection de Syphax et la déplorable situation de Massinissa, nouveau, mais fidèle allié de Rome. Il se contenta donc, pendant sa première campagne, de ravager le pays et d'enlever quelques places. L'année de son consulat étant près d'expirer, le commandement lui fut prorogé, avec le titre de proconsul, pour tout le temps que durerait la guerre. Au retour du printemps (550), tout en continuant le siége d'Utique, il parut vouloir accepter la médiation de Syphax entre Carthage et Rome; mais son but était d'endormir la prudence de ses ennemis, et de connaître l'état des camps numides et carthaginois. Dès qu'il le sut, il rompit les négociations, et remporta facilement sur Asdrubal et Syphax, pendant la nuit, une victoire dont il tira plus d'avantage que de véritable honneur. Plusieurs villes tombèrent en son pouvoir; Syphax, prisonnier, fut envoyé à Rome, et Sophonisbe, pour éviter le même sort, fut obligée de s'empoisonner. On ne reconnut pas en cette occasion la générosité du général romain. Enfin, la défaite d'un rival digne de lui, du grand Annibal, dans les plaines de Zama (l'an de Rome 552), vint couronner tous ses succès. Scipion, après cette bataille décisive, craignant de se voir enlever la gloire de terminer une guerre qui lui avait coûté tant de travaux, se hâta d'accorder la paix aux Carthaginois, en leur imposant des conditions onéreuses, qui furent ratifiées par le sénat romain. De retour dans sa patrie, il y reçut, avec les honneurs du triomphe, le glorieux surnom d'*Africain*, et vit prodiguer à son armée des récompenses extraordinaires. Il fut élu censeur en 555, et consul pour la seconde fois en 560; mais son crédit n'était plus le même. Il ne put se faire écouter lorsqu'au nom de la dignité romaine, il conseilla de ne point s'immiscer dans les factions qui divisaient Carthage, et surtout de ne point se liguer avec les ennemis d'Annibal, pour tourmenter un grand homme. Cependant la carrière politique de Scipion n'était point terminée. Dans la guerre contre Antiochus, il accompagna comme lieutenant son frère, le consul Lucius. Sa haute renommée contribua beaucoup à maintenir Philippe, roi de Macédoine, et Prusias, roi de Bythinie, dans l'alliance des Romains. Antiochus lui-même, pendant toute la guerre, donna plus d'une preuve de son admiration et de sa déférence pour le vainqueur d'Annibal, et lorsqu'il eut perdu la bataille de Magnésie, ce fut à Publius qu'il envoya une ambassade pour obtenir la paix. Le grand Scipion dicta effectivement les clauses de ce traité, qui fut ratifié par le sénat; mais Rome ne lui réservait plus de triomphes. Caton suscita contre lui les deux tribuns Pétilius, qui l'accusèrent d'avoir vendu la paix au roi de Syrie (l'an de Rome 567). Le premier jour où l'illustre accusé comparut devant le peuple, il se contenta de rappeler ses services avec tant d'éloquence et de simplicité que nul n'osa le contredire. La cause fut remise; la seconde fois, il monta à la tribune et dit: « Romains, c'est à pareil jour que j'ai remporté une victoire éclatante sur les Carthaginois; allons au Capitole en rendre grâces aux dieux immortels; » et le peuple le suit, abandonnant l'accusation. Peut-être eût-il mieux fait de prouver son innocence, comme il lui était facile de le faire. On n'a rien de précis sur les dernières années de sa vie; l'opinion générale est que, pour se soustraire aux attaques de l'envie, il quitta Rome, et se retira dans sa modeste métairie de Linternum, sur le bord de la mer, dans la Campanie. Là, il trouva des consolations dans les travaux champêtres et dans la culture des lettres. Parmi les hommes remarquables qui venaient le visiter dans sa solitude, on cite le poëte Ennius. La même année, selon Polybe, on vit mourir Annibal et Scipion (l'an de Rome 572). Cicéron place la mort de l'illustre Romain deux ans plus tôt. C'est à Rome qu'il finit ses jours selon les uns, à Linternum selon les autres : il est certain qu'on montrait son tombeau dans ces deux endroits. On peut répéter, avec Voltaire, que *Scipion fut peut-être l'homme qui fit le plus d'honneur à la république romaine*. Les écrivains qui nous ont le mieux fait connaître ce grand homme sont: Polybe, Tite-Live, Valère-Maxime, Aulu-Gelle, et, d'après eux, Saint-Réal, Levesque, Rollin, etc.

SCIPION (Cnéus-Cornélius), fils aîné du précédent, se montra peu digne d'un tel père. L'an 680 il brigua la préture, et ne l'obtint que par la générosité du plébéien Cicéréius, qui avait été secrétaire de Scipion l'Africain, et qui se désista de sa candidature, pour que le fils d'un si grand homme n'essuyât pas l'affront d'un refus. Cnéus l'emporta donc; mais il ne remplit pas longtemps ces hautes fonctions. Il fut exclu du sénat par les censeurs, et s'attira même l'animadversion de sa propre famille.

SCIPION (Lucius ou Publius-Cornélius), frère du précédent, aurait ajouté beaucoup à l'éclat de son

nom, si sa santé ne l'avait empêché de suivre la carrière des armes et de la politique. Le dialogue de Cicéron *sur la vieillesse* contient un bel *Éloge* de ses talents et de ses lumières. On avait de lui quelques *discours* et une *Histoire* écrite en grec. Il fut le père adoptif de Scipion-Émilien.

SCIPION (Lucius-Cornélius), *l'Asiatique,* fils aîné de Publius-Scipion, tué en Espagne, dut une grande partie de sa gloire à son frère *l'Africain*. Ainsi, ce fut par le crédit de cet illustre citoyen qu'il obtint la charge d'édile curule, par laquelle il débuta dans la carrière des honneurs. Plus tard, il le suivit en Espagne, fut chargé par lui de faire le siége d'Oringis, dont il s'empara, et reçut de la complaisance fraternelle des louanges exagérées. Ses services en Sicile et en Afrique, où il combattit encore sous les ordres du grand Scipion, lui valurent la préture l'an 561 de Rome (194 avant J. C.), puis le consultat l'an 564. Lors de la guerre contre Antiochus, roi de Syrie, le sénat le chargea de cette expédition, dans l'espoir que son frère l'accompagnerait comme lieutenant. C'est en effet ce qui eut lieu ; mais la fortune de Lucius voulut qu'il remportât, en l'absence de Publius, l'importante victoire de Magnésie. De retour à Rome, il se fit donner le surnom d'*Asiatique,* et triompha avec plus d'éclat que ne l'avait fait son frère. Après la mort de ce grand homme il se vit plus que jamais en butte à la haine jalouse de Caton et des Pétilius. Condamné à une amende de 4 millions de sesterces, sur la fausse accusation d'avoir reçu ou extorqué de l'argent d'Antiochus et de ses sujets, on vendit ses biens, qui ne produisirent pas l'amende exigée. On l'aurait mis en prison, si le tribun Tibérius-Sempronius-Gracchus ne se fût opposé à l'exécution de cette dernière partie du jugement. A partir de cette époque, Scipion, oublié de ses ingrats concitoyens, fut livré sans défense à l'animosité de ses ennemis. On ne sait en quelle année il mourut. Cicéron a vanté son éloquence et rendu hommage à son désintéressement.

SCIPION ASIATICUS (Lucius-Cornelius), descendant du précédent, à la quatrième génération, fut consul, l'an 671 de Rome (84-83 avant J. C.), au milieu des troubles causés par la guerre civile de Sylla. C'était la première fois depuis l'auteur de cette branche de la maison des Scipions qu'un *Asiaticus* était élevé à cette dignité; car, à l'exception de la questure, conférée, l'an 580 de Rome, au fils du vainqueur d'Antiochus, aucun personnage de ce nom n'avait figuré parmi les premiers magistrats. Le consulat de Scipion Asiaticus fut malheureux. Partisan de Carbon, deux fois il se vit débaucher son armée d'abord par Sylla, qui, maître de la personne du consul, surpris seul dans sa tente, le renvoya libre. Le premier usage que Scipion fit de sa liberté fut de lever une nouvelle armée, qui l'abandonna encore dès qu'il se trouva en présence du jeune Pompée. L'année suivante, il fut mis, avec les deux consuls en exercice, et son ancien collègue Norbanus, en tête de la première liste de proscription dressée par Sylla. Le féroce dictateur déclara même qu'il ne pardonnerait à aucun de ceux qui avaient pris les armes contre son parti depuis le jour où le consul Scipion avait rompu le traité fait avec lui. Cet infortuné avait un fils, qui fut sans doute enveloppé dans sa proscription.

SCIPION-ÉMILIEN (Publius SCIPIO ÆMILIANUS), destructeur de Carthage, né l'an 568 de Rome, était le plus jeune des quatre fils de Paul-Émile, qui le fit entrer par adoption dans la famille des Scipions, et se chargea néanmoins de lui donner les premières leçons de l'art militaire dans sa glorieuse campagne de Macédoine. Cette guerre terminée, le jeune Émilien fut confié aux soins de Métrodore, peintre et philosophe, qui fut bientôt secondé et même remplacé par Polybe, devenu l'otage des Romains. Un homme aussi illustre ne pouvait être un précepteur ordinaire. Ses instructions et ses conseils développèrent facilement toutes les vertus dans le cœur d'un jeune homme si heureusement disposé. Bientôt il donna des preuves d'un désintéressement à peine concevable dans cette Rome, où la cupidité fut toujours un vice contagieux. Sa mère Lutatia, les deux sœurs de son père adoptif, fille de Scipion l'Africain, enfin ses propres sœurs et son frère Fabius, éprouvèrent les effets de sa rare générosité. Ces heureux commencements, joints aux mœurs les plus pures, l'avaient élevé très-haut dans l'estime des Romains; mais ce n'était pas assez pour lui. Il voulait la gloire, il la chercha dans la carrière des armes, où il avait débuté sous un grand maître. La guerre contre les Cantabres et les Ibères lui offrit une occasion qu'il saisit avidement de déployer la valeur la plus intrépide. Il était alors tribun. Le hasard le rapprocha de Carthage, qu'il devait détruire un jour. Chargé par le consul Lucullus d'aller demander un secours d'éléphants à Massinissa, il arriva en Afrique pour être spectateur d'une sanglante bataille par laquelle ce roi numide préludait à la ruine totale des Carthaginois. Les vaincus réclamèrent pour médiateur le jeune héritier de Scipion; mais la paix fut mise à trop haut prix par les exigences de Massinissa et probablement aussi par la politique de Rome, qui voulait épuiser les forces de sa rivale, afin d'en amener facilement la destruction. Enfin le temps parut arrivé de la consommer. Dans la première année de cette guerre et au commencement de la seconde, Scipion n'eut que le titre de tribun de légion, d'abord sous le consul Manilius, puis sous Lucius-Calpurnius; mais dès lors il s'était mis au premier rang parmi tous les chefs, et dans le voyage qu'il fit à Rome vers la fin du consulat de Calpurnius, pour solliciter la charge d'édile, l'opinion publique se hâta de le désigner comme celui qui devait terminer la guerre d'Afrique. Il fut nommé consul, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge exigé par la loi, et l'Afrique lui fut désignée pour province, sans que l'on tirât au sort entre son collègue et lui, comme c'était l'usage. Il part aussitôt de Rome, et, à peine arrivé en Afrique, il court délivrer Mancinus, lieutenant du dernier consul, dont les troupes étaient bloquées par une armée carthaginoise. Il marche alors avec toutes ses troupes contre Carthage. Cette ville, privée de tous moyens de défense par les perfides stipulations du traité antérieur, parvint à en créer tout d'un coup, et ses habitants la défendirent avec tout le courage que donne le désespoir; enfin elle dut céder à sa destinée. En accordant la vie aux assiégés, Scipion excepta les transfuges, au nombre de 900, qui se retranchèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, le général des Carthaginois, sa femme et ses deux enfants. Asdrubal seul demanda

grâce au vainqueur; mais ses compagnons mirent le feu au temple qui servait de refuge et s'abîmèrent sous ses ruines; sa femme, après l'avoir maudit, égorgea ses enfants, jeta leurs cadavres dans les flammes, et s'y précipita. Scipion, au retour de cette expédition sanglante, obtint le triomphe le plus éclatant qu'on eût vu jusque-là dans Rome. Il paraît qu'il consacra plusieurs années d'un honorable loisir à la culture des lettres, naturalisées depuis peu sur le sol de l'Italie. Dans cet intervalle de repos, envoyé comme ambassadeur à la cour de Ptolémée, roi d'Égypte, il étudia cette contrée célèbre et visita plusieurs royaumes de l'Asie. A son retour, élevé à la dignité de censeur, il en remplit les devoirs avec une sévérité qui malheureusement trouva quelques obstacles dans la faiblesse de son collègue. La résistance héroïque des Ibères aux Romains ne tarda pas à rappeler Scipion dans un pays où la fortune lui réservait de nouveaux triomphes. Nommé consul pour la seconde fois, il eut l'Ibérie pour province. Son premier soin fut de rétablir l'ancienne discipline, relâchée par le luxe et la négligence des chefs, et ce fut après avoir endurci ses soldats par des fatigues continuelles qu'il les conduisit devant Numance, la plus forte ville de la confédération ibérienne. Il sut éviter toute action décisive avec ses redoutables ennemis, et les renfermer dans leur ville, où il les épuisa lentement par la famine. Les Numantins se défendirent avec un héroïsme dont l'Espagne garde encore le souvenir comme une belle portion de sa gloire nationale. Scipion enfin planta ses aigles sur les débris de cette ville, qui naguère était la puissante Numance, et joignit à son titre d'*Africain* le surnom de *Numantin*. D'autres combats lui étaient préparés dans Rome, et il devait y trouver de dignes rivaux. Il était en Espagne lorsqu'il connut et approuva le meurtre de Tibérius-Gracchus, son beau-frère. A son retour, zélé défenseur de l'aristocratie, il attira sur sa tête de violentes animosités. Caïus-Gracchus, faisant allusion à cet ascendant qu'il avait pris dans les affaires, s'emporta jusqu'à dire qu'il fallait se défaire du tyran. Cette menace, jetée à la tribune dans le moment où le parti des nobles parlait de nommer Scipion dictateur, pouvait faire éclore de funestes desseins. Le futur dictateur ne manqua pas d'être attaqué bientôt avec plus de fureur encore par Fulvius, collègue et confident de Caïus. Ce jour même, il fut reconduit en triomphe chez lui par le sénat; mais le lendemain on le trouva mort dans son lit. Il ne fut point fait d'enquête publique sur cette mort si soudaine, et Plutarque en donne pour motif la crainte qu'avait le peuple de trouver Caïus coupable; mais peut-être ne faut-il pas accuser trop facilement de meurtre ceux qui sont morts victimes. Scipion fut éloquent, moins sans doute que les deux illustres fils de Cornélie, mais assez pour que ses discours aient été mis par Cicéron au nombre des plus beaux monuments du second âge de l'éloquence romaine. On lui a fait l'honneur de le soupçonner d'avoir aidé Térence; mais cette opinion semble peu fondée. Lorsque le Ménandre latin donna ses premiers ouvrages le futur vainqueur de Carthage était trop jeune pour qu'on puisse admettre qu'il y ait eu la moindre part.

SCIPION (Publius-Cornélius), surnommé *Nasica*, né vers l'an de Rome 524, était fils de Cnéus-Scipion, tué en Espagne. Il obtint à l'âge de 27 ans, et avant d'avoir rempli aucune fonction publique une distinction bien précieuse: il fut en vertu d'un sénatus-consulte, proclamé le plus homme de bien de la république. Ce fut à l'occasion de l'arrivée à Rome de la statue de la mère des dieux, *Mater Idæa*, qui d'après l'oracle de Delphes, devait être reçue par le plus honnête homme au jugement de ses concitoyens. Encouragé par un tel début, il brigua l'édilité; mais il échoua pour s'être permis une plaisanterie inconvenante envers un habitant de la campagne. Cependant il fut nommé, l'an 554, triumvir d'une colonie envoyée à Venouse, édile curule en 558, préteur en 560. L'année suivante il partit en qualité de pro-préteur pour l'Espagne, où il fit rentrer cinquante cités sous l'obéissance des Romains. Il parvint au consulat l'an 553, et signala sa magistrature par une victoire décisive sur les Boïens. Lors du procès inique intenté à Scipion l'Asiatique, il prit vainement la défense de son cousin, contre lequel s'acharnait l'opiniâtre Caton. L'an 570 il fut nommé triumvir pour conduire une colonie latine à Aquilée, et dans sa vieillesse il devint prince du sénat et patron de l'Espagne Citérieure. Aux plus rares vertus il joignait des connaissances, et l'amitié qui l'unit au poëte Ennius atteste son amour pour les lettres.

SCIPION NASICA (Publius-Cornélius), fils du précédent, surnommé *Corculum*, à cause de la bonté de son cœur, hérita des vertus et des talents de son père. Très-jeune encore, il accompagna Paul-Émile dans la guerre contre Persée, l'an de Rome 586, et contribua beaucoup au rapide succès de cette campagne. Nommé consul pour l'année 591, il avait déjà pris possession de son département lorsque le sénat, instruit de quelques irrégularités commises dans cette élection relativement aux auspices, lui ordonna d'abdiquer; le vertueux citoyen s'empressa d'obéir. Il parvint à la censure l'an 563, et ce fut alors qu'il plaça dans Rome une horloge nommée *clepsydre*, marquant toutes les heures par le moyen de l'eau. Pendant son second consulat, l'an 599, il fit la guerre aux Dalmates, et s'empara de Delminium, leur capitale. Lors des discussions dans le sénat sur le sort de Carthage, il s'opposa constamment à la ruine de cette ville, dont il regardait l'existence comme nécessaire pour préserver les Romains de la corruption. Mis à la tête d'une ambassade, chargée d'intervenir entre Carthage et Massinissa, il réussit pour le moment à arrêter le vieux Numide dans ses terribles projets de vengeance. Par sa droiture inflexible, par ses mœurs austères, et même par sa parole éloquente, Nasica était devenu l'arbitre des délibérations du sénat. Il termina sa carrière publique par ses succès en Macédoine, où il arrêta les progrès de la révolution qui avait porté Andriscus, homme de néant, sur le trône d'Alexandre : ses victoires donnèrent le temps au sénat de prendre les mesures nécessaires pour suivre cette guerre, qui fut achevée par Métellus. Scipion Nasica, gendre de l'Africain, n'eut pas autant de gloire, mais il est difficile de décider s'il n'eut pas autant de solides vertus que ce grand homme.

SCIPION-NASICA (Publius-Cornélius), fils du précédent, fut nommé questeur l'an 605 de Rome, et

reçut en cette qualité les armes et les munitions que les Carthaginois, avant la 3e guerre punique, consentirent à livrer aux Romains, dans l'espoir d'obtenir la paix. Son consulat (l'an 615), fut très-orageux; mais il fit preuve d'une rare fermeté. Il s'était rendu si recommandable par ses vertus, qu'il fut nommé souverain-pontife sans se présenter à l'élection. Lors des séditions excitées par Tibérius-Gracchus (l'an 621), il se montra son plus ardent adversaire, quoique son cousin; et après avoir sommé vainement le consul Scævola de recourir à la force, il se mit lui-même à la tête des sénateurs, et se rendit au Capitole, où était Tibérius. Dans la lutte sanglante qui suivit, périt l'illustre fils de Cornélie, et l'on croit que ce fut de la main de Nasica. Comme souverain pontife, il pouvait être considéré comme ayant commis un sacrilége. Le sénat, pour le soustraire aux fureurs de la multitude, crut devoir l'envoyer en Asie, avec la mission d'apaiser les troubles excités dans le royaume de Pergame par Aristonicus : c'était encore une atteinte portée aux lois, qui imposaient au chef du sacerdoce l'obligation de ne pas sortir d'Italie. A peine arrivé à Pergame, Nasica mourut de chagrin l'an 622.

SCIPION-NASICA (P.-Cornélius), fils du précédent, consul l'an de Rome 641, mort dans le cours de sa magistrature, soutint l'autorité de son nom par une intégrité parfaite. Diodore de Sicile, Valère-Maxime, Aurélius-Victor, ont confondu les trois premiers Nasica.

SCIPION-NASICA (Publius-Cornélius), fils du précédent, adopté par Q.-Cæcilius-Métellus-Pius, et connu sous le nom de *Métellus-Scipion*, fut indigne de ses ancêtres. Toutefois il eut une grande influence par ses alliances, son nom et ses richesses. Il se mit sur les rangs pour le consulat l'an 702 de Rome, et prit part aux sanglants désordres qui signalèrent les brigues de cette année si fameuse, auxquels le sénat mit un terme en nommant un seul consul, qui fut Pompée. Scipion donna sa fille Cornélie au nouveau consul, qui, au mépris de la loi qu'il venait de porter lui-même, défendit son beau-père prêt à succomber sous une accusation de brigue, et le prit même pour collègue dans le consulat, dont il remplissait seul les fonctions depuis six mois. Au lieu de songer à se reformer lui-même, Scipion voulut corriger l'État, et fit rendre à la censure ses anciennes prérogatives. Lorsque la guerre civile parut imminente, l'espoir de partager avec Pompée le commandement des armées, et la crainte d'être recherché pour ses malversations, le portèrent à repousser dans le sénat les ouvertures pacifiques de César. Il partit presque aussitôt pour la Syrie, avec le titre de proconsul et la mission de rassembler toutes les troupes de l'Orient; il y signala sa marche désastreuse par toutes sortes de cruautés, d'exactions et de brigandages; enfin il passa en Macédoine, sur les injonctions de Pompée, puis en Thessalie, où il obtint des avantages sur les partisans de César, qui fit vainement quelques démarches pour l'entraîner dans son parti. Scipion ne tarda pas à jouir du prix de sa fidélité, lorsque son gendre vint se réunir à lui après la victoire de Dyrrachium, et le fit participer à tous les honneurs du commandement. Échappé à la défaite de Pharsale, il fit voile vers l'Afrique, où il trouva les légions de Varus et les troupes auxiliaires de Juba, roi de Mauritanie, auxquelles il n'apportait que le courage d'un soldat et quelque connaissance de la tactique. Cependant, grâce à d'habiles lieutenants, il eut bientôt rassemblé des forces imposantes, formé des magasins pour plusieurs campagnes, et rendu son parti redoutable. César, trop prudent pour engager une action décisive avec des ennemis trop nombreux, s'occupa de se concilier l'affection des Africains que Scipion s'était aliénés, et profitant habilement des fautes multipliées de son adversaire, il le força par ses manœuvres et par ses succès à se réfugier dans des lieux où il ne pourrait être attaqué. Défait complétement, à la journée de Thapsus, Scipion prit la fuite, et à quelque temps de là on le retrouve sur une escadre de 12 vaisseaux avec lesquels il se proposait de passer en Espagne. Obligé par les vents contraires de relâcher à Hippone, il fut enveloppé dans ce port par la flotte de Sitius, partisan de César, et, se voyant sur le point d'être fait prisonnier, il se perça de son épée. Entendant demander par les ennemis, maîtres de son vaisseau, *où était le général,* il fit un dernier effort et dit d'une voix mourante : *Le général est en sûreté!* puis il expira. Ce fut là le seul beau moment de sa vie.

SCIPION-NASICA (Publius-Cornélius), fils du précédent et de Scribonia, consul l'an 738 de Rome, sous le règne d'Auguste, entretint un commerce incestueux avec la fameuse Julie, sa sœur utérine, et fut exilé par l'empereur, son beau-père.

SCIPION (P.-Cornélius), petit-fils du précédent, vécut sous les règnes de Tibère, de Claude et de Néron. Il fut l'un des plus vils adulateurs de l'affranchi Pallas. Cependant il avait sous Tibère servi avec distinction en qualité de lieutenant de Blœsus, dans la guerre contre Tacfarinas, roi des Garamantes (l'an de Rome 775). En lui s'éteignit, à ce qu'il paraît, la race dégénérée des Scipions.

SCOLARI (Philippe, connu aussi sous le nom de PIPPO-SPANO), habile capitaine, né en 1369 à Tizzano, à 3 lieues de Florence, de parents nobles mais pauvres, fut confié, très-jeune encore, à un ami de sa famille, qui dirigeait une maison de commerce à Bude. Bientôt le trésorier du roi de Hongrie le prit pour son intendant, et finit par lui abandonner une partie de l'administration publique. Plus tard, le roi Sigismond le plaça à la tête du département des mines, qui formaient alors la branche principale des revenus de sa couronne. Les anciens partisans de Charles III d'Anjou ayant réussi à s'emparer de Sigismond, Scolari forma des rassemblements nombreux pour le délivrer; et ce prince étant parvenu à s'évader, récompensa son libérateur en le décorant du titre de comte de Temeswar. Le nouveau général tourna ses armes contre les Turcs, que les troubles avaient attirés en Hongrie, les battit dans plusieurs rencontres, et leur imposa tellement par ses succès, que son nom suffisait pour les mettre en fuite. l'avénement de Sigismond au trône impérial n'altéra point ses rapports avec le favori. Chargé d'une mission près de la cour de Rome, il eut ensuite le commandement d'une armée contre les Vénitiens, et fut nommé gouverneur général de la Hongrie, et envoyé au concile de Constance. Étant tombé malade, le bruit de sa mort suffit pour relever le courage des Turcs, qui menacèrent d'envahir

encore la Hongrie. Porté sur un brancard, il conduisit pour la dernière fois ses troupes à la victoire, et s'étant fait ramener à Lippa, il y expira en 1426.

SCOOREL (JEAN), peintre né à Schoorel, près d'Alkmaer, en 1495, mort à Harlem en 1560, s'était perfectionné par de longs voyages en Allemagne, en Italie et même dans la terre sainte, dont il rapporta des *Vues* qui lui servirent dans la plupart des sujets de l'Évangile qu'il exécuta par la suite. Quand le roi Philippe II se rendit en Flandre en 1549, il fit acheter et transporter en Espagne ses principales productions; plusieurs autres ont été détruites ou brûlées, au grand regret des amateurs, dans les troubles des Pays-Bas en 1566; cependant on conservait dans l'abbaye de Marchienne un beau tableau de lui, représentant le *Martyre de St. Laurent,* et dans celle de St.-Waast un *Crucifix.*

SCOPAS, l'un des artistes les plus célèbres de l'antiquité, naquit à Paros vers la 89e olympiade, 460 ou 462 ans avant notre ère, et peu d'années après la mort de Phidias. Il porta dans l'architecture un génie inventif, noble, élevé, et se fit admirer dans la sculpture par un ciseau fécond, une imagination brillante, une sensibilité profonde, sans toutefois atteindre aux bornes de l'art; mais il fraya la route à Lysippe et à Praxitèle qui le surpassèrent. Comme architecte, il n'est connu que par son temple de Minerve *Alea :* mais comme sculpteur il peupla de ses ouvrages la Béotie, l'Attique et le Péloponèse. Les sculptures qu'il exécuta pour le tombeau de Mausole furent un de ses derniers travaux. Ce monument magnifique avait quatre faces; ce fut celle du levant qui lui fut confiée. Parmi les chefs-d'œuvre de ce grand artiste que l'antiquité a loués avec plus d'enthousiasme étaient un *Mercure,* dont son ciseau avait fait véritablement un dieu; et une *Bacchante* à laquelle il avait su donner une expression de fureur qui n'altérait en rien sa beauté. Des productions de Scopas qui nous restent, la plus importante est le groupe de Niobé et de ses enfants, qui fait aujourd'hui partie de la galerie de Florence. Scopas fut nommé l'*Artiste de la vérité,* ce qui ne veut pas dire qu'il négligeait le choix des formes, et s'attachait uniquement à rendre avec l'exactitude d'un anatomiste les contours d'un modèle pris au hasard. Chez les Grecs l'élégance, la dignité, la noblesse, étaient en quelque sorte indigènes, et constituaient le mérite de tous ceux qui pratiquaient les arts d'imitation; il ne restait plus qu'à exiger de ces artistes si heureusement inspirés un mérite spécial, celui de ne pas se laisser entraîner hors de la vérité par la recherche du beau idéal : il paraît que ce fut là un des caractères distinctifs du talent de Scopas.

SCOPOLI (JEAN-ANTOINE), naturaliste, né en 1723 au château de Cavalèse, dans le Val de Fiemme (Tyrol), vint suivre à Inspruck des cours de matières médicales, et s'y fit recevoir docteur. Il pratiqua sa profession à l'hospice de Trente, puis à Venise sous Lotario Lutti, et s'adonna dès le même temps à l'étude de la botanique qu'il aimait de prédilection. Venu en Allemagne à la suite du prince-évêque Léopold de' Conti de Firmian, il soutint à Vienne des thèses remarquables et fut bientôt nommé protophysicien d'Idra en Carniole. C'est en publiant une *Flore,* puis une *Entomologie* de cette province, qu'il commença sa réputation. Quoique occupé selon ses goûts dans un pays que la science n'avait pas encore exploré, il n'aspirait qu'à s'éloigner d'Idra dont l'aspect misérable et l'insalubrité lui rendaient le séjour insupportable; mais le gouvernement autrichien se montrait d'autant moins empressé de l'appeler à d'autres emplois qu'il s'acquittait avec plus de distinction de celui qui lui était confié. Scopoli songea alors à acquérir des connaissances qui le rendissent utiles dans un autre ordre de fonctions; il embrassa l'étude de la minéralogie et de la métallurgie, et se frayant une route nouvelle dans ces deux branches de la science, il parvint à un haut degré de savoir. Il fut appelé en 1766 à remplacer le célèbre Jacquin comme conseiller au département des mines et professeur de minéralogie à Schemnitz. Dix ans plus tard, il vint occuper celles de chimie et de botanique à l'université de Pavie, et c'est dans cette ville qu'il abrégea ses jours le 8 mai 1788. L'*Éloge* de Scopoli, en italien, par le professeur Maironc-Daponte, a été imprimé, Bergame, 1811, grand in-8o. Ses principaux ouvrages sont : *Flora carniolica,* etc., Vienne, 1760; Leipzig, 1722, in-8o; *Tentamina phys.-chym.-medica,* Venise, 1761; Iéna, 1771, in-8o, traduit en allemand, Munich, 1786, in-8o; *Entomologia carniolica,* Vienne, 1763, in-8o; *Annus histor. medicus,* I-V, Leipzig, 1769-72, in-8o; *Principia mineralogiæ system. et pract. succinctæ,* Prague, 1772, in-8o; traduit en italien par J. Arduini, Venise, 1778, et en allemand, par C. Meidinger, Munich, 1786, in-8o; *Fundamenta chemiæ,* Prague, 1777; Pavie, 1780, in-8o; traduit en allemand, Vienne, 1786, in-8o; *Fundamenta botanica,* Pavie, 1783; Vienne, 1786, in-8o; *Deliciæ floræ et faunæ insubricæ, seu novæ et minùs cognitæ plantar. et animalium species,* etc., Pavie, 1786-88, 3 vol. in-fol., figures, etc.

SCOPPA (l'abbé ANTOINE), né à Messine en 1762, fut déterminé par les troubles politiques de Naples à passer en France dans l'année 1801. Il s'établit à Versailles, où il donna des leçons d'italien, puis fut *employé extraordinairement* à l'université impériale, et ce fut en cettte singulière qualité qu'il fit, en 1810, un voyage en Italie avec Cuvier et Delambre, chargés par Fontanes d'examiner l'état des écoles et colléges de ce pays. Après la restauration il revint à Naples où il fut bien accueilli par son souverain, qui le chargea d'établir des écoles lancastriennes. Il mourut en 1817. Parmi ses écrits, le plus remarquable a pour titre : *Les vrais principes de la versification, développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la langue française,* Paris, 1811-14, 3 vol. in-8o. Son but dans cet ouvrage est surtout de prouver que la langue française est aussi harmonieuse et aussi musicale que celle des Italiens; cet ouvrage paradoxal pourrait cependant être lu avec fruit par les poëtes lyriques. Scoppa leur recommande entre autres choses de donner à leurs vers la coupe des vers italiens, et de composer leurs couplets de vers égaux. Le mécanisme de la langue française rend l'application de cette règle assez difficile, et d'ailleurs les faiseurs de récitatifs consentiront avec peine à sacrifier aux accords d'un musicien les beautés prétendues poétiques de leurs ouvrages; c'est ce sacrifice que leur demandent aujourd'hui, comme Scoppa, les vrais amateurs du chant. MM. Scribe

et Delavigne ont donné l'exemple de cette abnégation méritoire dans plusieurs parties de leur *Muette de Portici.*

SCORZA (SINIBALDO), peintre, né en 1589, à Voltaggio dans le pays de Gênes, mort en 1631, fut le premier dans l'école ligurienne qui se distingua comme paysagiste, et l'on chercherait vainement en Italie un artiste qui ait su aussi bien que lui y naturaliser la manière flamande; il animait ses paysages de petites figures d'hommes et d'animaux dans le goût de Berghem. On cite de lui un *Apollon gardant les troupeaux d'Admète,* les *Amours d'Angélique et Médor,* et surtout une *Annonciation* dans l'église des PP. conventuels de Voltaggio.

SCOTT (MICHEL), **SCOTUS**, **SCOT** ou **SCHOT**, écrivain du 13e siècle, naquit dans le comté de Fife en Écosse, sous le règne d'Alexandre II; il séjourna en France, en Allemagne, et, de retour dans son pays natal, il fut envoyé en Norwége pour accompagner une princesse destinée à partager le trône d'Écosse, et qui mourut en route (1290). Scott était alors dans un âge fort avancé, et l'on croit qu'il mourut l'année suivante à Holme-Coltrame ou à l'abbaye de Melerose. Il passa, dans son temps pour un homme d'un grand savoir, et, en effet, il avait étudié les langues, les mathématiques, la médecine, la chimie, et s'était occupé des sciences occultes. Nous citerons de lui : *Physiognomia et de hominis procreatione,* Paris, 1508, in-8°; réimprimé avec les œuvres d'Albert le Grand, Amsterdam, 1655, 1660, etc., in-12. Mackenzie et quelques autres lui attribuent une traduction latine d'*Aristote.*

SCOTT (JEAN), appelé aussi *Érigène,* du nom d'*Érin* que portait autrefois l'Irlande, sa patrie, était aussi instruit que l'on pouvait l'être dans le 9e siècle; il fut accueilli avec empressement à la cour de Charles le Chauve, et mourut en France. Son traité sur la *Prédestination divine* se trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ,* 1650, 2 vol. in-4°.

SCOTT (RÉGINALD), né à Smerth, dans le comté de Kent, vers le commencement du 16e siècle, mort en 1599, fit preuve d'un courage et d'une force d'esprit au-dessus de son temps, en publiant la *Sorcellerie et la Magie dévoilées* (en anglais), 1584, in-4°; réimprimé en 1651 et en 1665, in-fol., avec des additions.

SCOTT (DAVID), né en Écosse en 1675, composa une *Histoire* de son pays, qui parut en 1727, et mourut à Hadington en 1742.

SCOTT (DANIEL), théologien et helléniste. né à Londres vers la fin du 17 siècle, mort dans la même ville en 1759, est connu par son *Appendix ad thesaurum linguæ græcæ ab H. Stephano constructum, et ad lexica Constantini et Scapulæ,* Londres, 1745-46, 2 vol. in fol.

SCOTT (SAMUEL), l'un des peintres les plus renommés de l'Angleterre, mort en 1772, s'est fait beaucoup d'honneur par ses *marines,* par ses *vues du pont de Londres* et du *quai de Custom-House,* etc.

SCOTT (JEAN), poëte, né à Londres le 9 janvier 1730, mort à Radcliff, près de cette capitale, en 1783, a publié entre autres ouvrages *Amwell,* 1776, in-8°, poëme descriptif, dans lequel il a immortalisé le village où il avait passé sa jeunesse, et reçu ses premières inspirations; et de touchantes *élégies,* qui eurent un grand succès. On lui doit aussi quelques travaux utiles : un *code des lois sur les grandes routes et sentiers,* et des *observations sur l'état présent des pauvres de paroisse et de ceux qui n'ont pas de domicile fixe.* Scott eut le plaisir de voir la plus grande partie de ses projets adoptée par le parlement.

SCOTT (Sir WALTER) naquit à Édimbourg le 15 août 1771. Ses études terminées, il se destina, à l'exemple de son père, à la carrière du barreau, et fut reçu avocat en 1792. En 1799, il épousa miss Carpenter, fille naturelle du duc de Devonshire. Il était depuis 6 ans shérif du comté de Shelkirck, lorsque en 1800 il remit à Pitt un exemplaire de son *Lai du dernier ménestrel,* avec la demande de la place de clerc à la cour des sessions en Écosse. L'acte de sa nomination était prêt : il n'y manquait que la signature lorsque Pitt sortit du ministère. Fox son successeur n'en signa pas moins la nomination de Walter-Scott à la place qu'il sollicitait, et comme on lui faisait observer que ce précédent pourrait être dangereux : *Il n'y a point de précédent dangereux,* répondit-il, *en faveur du talent.* Sans avoir le coloris, le feu, la richesse d'images et d'expression qui ont placé Biron dans une sphère si élevée, les compositions poétiques de Walter-Scott se recommandent par la facilité, l'élégance, le naturel, par une grande richesse descriptive, et par une rare fraîcheur. De 1805 à 1814 il publia le *Lai du dernier ménestrel; Marmion; la Dame du lac; la Vision de don Roderik; Mathilde de Rokeby; le Lord des îles; les Fiançailles de Triermain; Harold l'Intrépide.* Depuis longtemps il pensait à donner pour fond et pour cadre à une fiction romanesque, l'Écosse héroïque et sauvage; *Waverley* parut en 1814. Peu d'ouvrages ont excité une curiosité plus universelle. On y voit, comme en germe, toute cette connaissance étendue des usages, des mœurs et des chroniques de la vieille Écosse, qu'il a semée dans *Guy Mannering,* l'*Antiquaire, Rob-Roy, la prison d'Édimbourg, Quentin-Durward* et *Kenilworth,* qui forment comme les plus beaux fleurons de sa couronne littéraire. Sa prédilection pour l'*Antiquaire,* tenait à des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Dans *Jonathas Oldbuck de Monk-Barns,* il voulut peindre un ami de ses premières années. Ce fut cette circonstance qui servit à mettre sur la voie du véritable auteur, dont le nom était encore un mystère, tandis que ses ouvrages étaient dans les mains de tout le monde. A la lecture de l'*Antiquaire,* James Chalmers, avocat, qui avait connu ses relations avec la personne type de l'*Antiquaire,* s'écria : « Il faut que ce soit Walter-Scott qui ait écrit cet ouvrage. » La richesse des descriptions, la vérité des caractères, le naturel et la vivacité du dialogue, la manière délicate avec laquelle il traite la passion de l'amour, dont les romanciers ont si scandaleusement abusé, sont les qualités principales de ses compositions dont nous reprenons la liste : *Waverley, ou l'Écosse il y a 60 ans,* roman, 1814; *Guy Mannering;* l'*Antiquaire;* les *Puritains d'Écosse;* le *Nain mystérieux; Rob-Roy;* la *Prison d'Édimbourg,* parurent de 1815 à 1818; *l'Officier de fortune,* 1819; *Épisode des guerres de Montrose,* 1819; *la Fiancée de Lammermoor,* 1820; *Ivanhoë, ou le Retour du croisé,* 1820; *le Monastère,* 1820; *l'Abbé,* 1820; *Kenilworth,* 1821; *Quentin-Durward,* les *Aventures de Nigel, Lettres de Paul à sa famille,* 1822; *les Eaux de St-Ronan,* 1823;

Peveril du Pic, roman historique; *Sermons*, vers 1827; *Histoire de Napoléon*, 1827; *Histoire générale de l'art dramatique; Essais littéraires sur le roman; Vie de John Dryden; Mémoires sur la vie de Jonathas Swift; Biographie des romanciers célèbres; Mémoires historiques sur plusieurs écrivains et personnages célèbres, tels que George IV, lord Byron, lord Buccleugh; Histoire de la démonologie et des sorciers; le Château périlleux; Robert de Paris*. Ainsi 15 volumes de poésie, 90 de prose, sans compter ses *Lettres* qui en formaient plus de 15, sont sortis de la même plume, dans un intervalle d'à peu près 30 ans. Walter-Scott a en outre écrit dans plusieurs Revues (la *Revue d'Édimbourg*; le *Quarterly*; le *Foreing Quarterly*, etc.), et a publié, comme éditeur, les *OEuvres* de Swyft et de Dryden, les *Poésies* de miss Seward, etc., etc. La politique l'occupa peu. Il resta toute sa vie attaché au parti aristocratique. Bien que protestant, il savait rendre justice à la religion catholique, dont il a fait l'éloge notamment dans l'*Abbé*. Il a dû sacrifier quelquefois comme ses compatriotes aux préjugés de sa nation. Sa partialité perce dans son *Histoire de Napoléon*. Associé à la maison de librairie d'Archibald Constable, son ancien ami, il fut compris dans la ruine de cette maison : par cette faillite il se trouvait débiteur de 70,000 livres sterling. Un des plus riches banquiers de l'Angleterre lui envoya sa signature en blanc, mais il le remercia de son intention généreuse, et s'engagea à payer en 10 ans la somme qu'il devait à ses créanciers, avec l'intérêt. Son *Histoire de Napoléon* lui fut payée 500,000 francs. Plusieurs romans lui rapportèrent 25,000 francs le volume. Il put donc satisfaire à ses engagements. Tant de travaux et de ventes à un prix si élevé n'ont cependant pas suffi à l'acquit des autres dettes de l'illustre auteur, lesquelles à sa mort se montaient à plus de 500,000 francs. Le portrait le plus fidèle que nous ayons de Walter-Scott est celui de Gordon. Son buste, par Chantrey, se trouve dans toutes les parties du monde. Dès la fin de 1832 un contrebandier en avait fait passer 2,000 en Amérique, et 1,500 dans les Indes. Walter-Scott était boiteux; c'était un trait de ressemblance avec lord Byron. Ses mœurs furent toujours pures et patriarcales. On l'avait vu acheter sur les bords de la Tweed, près Melrose, à 36 milles d'Édimbourg, une petite ferme et quelques centaines d'acres de terre. Bientôt un château flanqué de tourelles, mélange curieux de tous les genres d'architecture, plein d'irrégularités piquantes, contenant ici le cabinet des curiosités, là une vaste bibliothèque, s'était élevé sous la direction de l'auteur du *Monastère*, et le nom d'Abbotsford (le *gué de l'abbé*) était devenu célèbre dans l'Europe entière. C'était le rendez-vous de tous les voyageurs qui visitaient l'Angleterre. Naturellement réservé et peu expansif, Walter-Scott paraissait froid au premier abord. Sa conversation s'animait peu à peu, surtout dans la description des différents détails de son habitation. Arrivé à la bibliothèque, il était intarissable. Il se plaisait alors à énumérer toutes les richesses de ses collections, livres, armures et antiquités de toutes espèces. Tous les appartements étaient meublés, chacun avec la physionomie d'une époque particulière. A table il était rare que les convives n'eussent pas chacun une coupe de forme différente, et à laquelle se rattachait quelque souvenir : l'un avait appartenu à quelqu'un de ses ancêtres, à ce Scott, par exemple, qui avait laissé croître sa barbe, depuis la mort de Charles Ier jusqu'à la restauration de Charles II; une autre provenait d'un arbre appelé l'if de Marie Stuart; une troisième avait été taillée dans la poutre du toit d'Allovay-Kirk. Bien qu'il entendît le français, Walter-Scott ne parlait pas cette langue, ou du moins ne la parlait que peu. Au mois d'octobre 1831, il entreprit le voyage d'Italie; mais sa santé délabrée n'y trouva point l'amélioration qu'on lui avait fait espérer; et, de retour à son château d'Abbotsford, il y mourut le 21 septembre 1832, laissant 4 enfants : 2 fils, dont l'un est devenu major de cavalerie, et 2 filles. Il a paru plusieurs *Traductions* françaises des romans de Walter-Scott; la meilleure, et l'on peut dire la seule, est celle de M. Defauconpret. Outre les éditions in-18, in-12 et in-8° du libraire Ch. Gosselin, on a l'édition complète faite en société par le même éditeur et le libraire Furne, avec vignettes, 1830-32, 33 vol. in-8°.

SCOT (Jean). *Voyez* **DUNS**.

SCOTTI (Jules-Clément), jésuite, né à Plaisance en 1602, professa la philosophie à Parme et à Ferrare, et fut ensuite recteur de la maison de son ordre à Carpi; mais il essuya de la part de ses confrères quelques désagréments qu'il dut attribuer à son insubordination et à son excessif amour-propre. Il se retira à Venise, y prit l'habit séculier, et publia la *Monarchie des Solipses*, ouvrage dans lequel il censure fortement les vices qu'il avait remarqués dans l'institut de St.-Ignace. Ce livre curieux, mais dont il n'est pas certain que Scotti soit le véritable auteur, est intitulé : *Lucii Cornelii Europæi monarchia Solipsorum, ad Leonem Allatium*, Venise, 1645, in-12; traduit en français par Restaut, Amsterdam, 1721, 1754, in-12. Une édition in-8° a été publiée en 1824, par M. le baron d'Henin de Cuvilliers. Scotti mourut à Padoue, le 9 octobre 1669.

SCOTTI (Marcel-Eusèbe), savant et pieux ecclésiastique, né à Naples en 1742, obtint un grand succès dans la prédication; mais accusé de répandre des principes contraires à la foi, il fut interdit par ses supérieurs. La modération qu'il montra dans cette circonstance, et les vertus qui honorèrent le reste de sa vie, font présumer que l'accusation n'avait aucun fondement. La révolution de Naples, en 1799, vint le jeter malgré lui dans le tourbillon des événements politiques; après le rétablissement de la monarchie, il fut mis en prison, condamné à mort en janvier 1800, avec un grand nombre de ses amis. Il montra, dans ses derniers moments, la résignation d'un chrétien et le calme d'un philosophe. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Catechismo nautico*, Naples, 1788, in-8° (le 1er volume seulement); *Della monarchia universale de' Papi*, ibid., 1789, in-8°.

SCOTTI (Côme-Galéaz), littérateur, né à Mérate, village du Milanais, en 1759, se fit connaître de bonne heure par quelques poésies légères, et s'exerça ensuite avec succès dans l'art dramatique. A l'âge de 32 ans, atteint d'une mélancolie profonde qu'il ne put vaincre, il alla s'enfermer chez les barnabites. Nommé presque aussitôt professeur de rhétorique à Milan, il y resta jusqu'en 1801, qu'il fut appelé à Crémone pour y occuper

la chaire d'éloquence. Il remplissait celle d'histoire, nouvellement fondée, lorsqu'il mourut le 13 juillet 1821. Nous citerons de lui : *Giornale del Brembo, colle veglie di Belgiojoso,* Crémone, 1806, 6 vol. in-8°; *l'Acadamia borromea* (la 1re partie seulement), ibid. Les contes que renferment ces deux ouvrages ne sont pas inférieurs à ceux de Soave.

SCOTTO (Albert) fut un des chefs du parti gibelin, à Plaisance, dans l'année 1290, se fit nommer par ses compatriotes capitaine perpétuel de cette république, à l'occasion d'une guerre avec les Pavesans. Ce fut alors que la ville de Plaisance passa, pour la première fois, sous le pouvoir monarchique. Albert Scotto s'affermit dans sa principauté par l'alliance des Parmesans et de Mathieu Visconti. A son retour, il leur donna de puissants secours dans les guerres qui ravagèrent la Lombardie. Albert Scotto avait aussi voulu s'assurer l'appui d'Azzo VIII, marquis d'Este, qui gouvernait Ferrare, en épousant sa sœur Béatrix ; mais Mathieu Visconti obtint cette princesse pour son fils Galeazzo. Scotto ne pardonna point cet affront : il ne songea plus qu'à susciter des ennemis aux Visconti, et à réveiller, chez tous les petits princes de Lombardie, la jalousie que devait exciter la puissance des seigneurs de Milan. Il s'adressa à tous les Guelfes de cette contrée, qui, opprimés depuis plusieurs années, attendaient avec impatience un libérateur. Au mois de juin 1302, Albert Scotto, à la tête de l'armée guelfe qu'il avait formée, s'avança jusqu'à San-Martino près de Lodi. Matteo Visconti était sorti de Milan à sa rencontre. Scotto, qui s'y était attendu, avait tout préparé pour faire éclater une sédition à Milan, pendant que le seigneur en serait absent. Visconti, entouré d'ennemis, et n'ayant pas même lieu de combattre, vint lui-même, le 13 juin, se jeter entre les bras d'Albert Scotto, et lui confia le gouvernement de Milan. Celui-ci le fit conduire dans les prisons de Plaisance, jusqu'à ce que Visconti lui eût ouvert le château de Saint-Colomban. Après avoir rétabli, à Milan, les de la Torre sur les ruines des Visconti, Albert Scotto rassembla, au mois de juillet, à Plaisance, un parlement du parti guelfe : on l'y chargea de forcer tous les États de Lombardie à rappeler leurs exilés de ce parti. Son pouvoir s'étendait alors de Bergame à Tortone, dans tout le pays situé entre les Alpes et les Apennins. Mais après s'être donné tant de peine pour soulever le parti guelfe, il n'était point encore regardé comme un homme sûr par ce parti, auquel ses ancêtres n'avaient point appartenu; et bientôt il put reconnaître la méfiance de ceux qui se croyaient plus guelfes que lui. Pour s'en venger il voulut se réconcilier avec les Visconti, et chercha même, en 1303, à rétablir Mathieu dans Milan; mais ses efforts ne servirent qu'à hâter sa propre chute. Les Guelfes de Milan, de Pavie, de Lodi, et de toute la Lombardie, vinrent, à plusieurs reprises, ravager le territoire de Plaisance. Scotto, soutenu par Gibert de Correggio, seigneur de Parme, réussit deux fois à les repousser et à éteindre les rébellions de ses propres sujets; mais, au mois de novembre, il fut enfin contraint d'abdiquer entre les mains de Gibert de Correggio, et de se retirer à Parme. Il paraît qu'après avoir renoncé au pouvoir suprême, il obtint, au bout de quelque temps, la permission de rentrer à Plaisance. Il en profita, en 1309, pour rassembler de nouveau ses partisans, attaquer, le 5 mai, par surprise, le podestat guelfe, que les seigneurs de la Torre y avaient envoyé, et recouvrer la souveraineté de Plaisance. Il fit aussitôt alliance avec tous les Gibelins du voisinage, pour se maintenir dans le pouvoir qu'il avait recouvré; mais, au bout de seize mois, il fut obligé de laisser rentrer dans la ville ses adversaires, et de partager l'autorité avec eux. Ce traité ne fut point observé par les émigrés rentrés : dès le lendemain de leur retour, ils chassèrent Albert Scotto de sa patrie avec tous ses partisans; celui-ci y rentra, le 18 mars 1312, comme simple particulier, ainsi que tous les Gibelins, que l'empereur Henri VII avait pris sous sa protection. Scotto, qui n'appartenait plus exclusivement à aucun parti, et qui avait flotté déjà plusieurs fois entre eux, offrit secrètement son secours aux Guelfes ; avec leur aide il chassa de Plaisance les Gibelins les plus exaltés; et, pour la troisième fois, il s'empara de la souveraineté. A peine, cependant, put-il s'y maintenir dix mois; Mathieu et Galeas Visconti le firent arrêter, par surprise, le 29 juillet 1313, et occupèrent Plaisance, dont le vicariat leur avait été donné par Henri VII. Scotto, après être demeuré quelque temps en otage à Milan, s'enfuit à Crémone, et mourut en exil à Crême, le 23 janvier 1318, sans avoir pu recouvrer ses biens, et laissant le souvenir des maux que son ambition et sa versatilité avaient causés à sa patrie.

SCOTTO (François), fils du précédent, recouvra la souveraineté de cette ville, le 25 juillet 1335, avec le secours d'Azzo Visconti, en chassant de Plaisance une garnison pontificale qu'y avait établie Bertrand du Poïet. Mais Visconti avait compté que cette conquête serait faite à son profit, et lorsque François Scotto refusa de lui céder la souveraineté qu'il avait recouvrée, il vint l'assiéger dans Plaisance. Déjà tous les châteaux de ce territoire avaient été soumis, et Plaisance avait soutenu un siége de huit mois, lorsque François Scotto capitula le 15 décembre 1336. La bourgade de Firenzuola lui fut donnée en fief, et à ce prix il renonça à la souveraineté qu'avait fondée son père, 46 ans auparavant.

SCOTUS. *Voyez* **MARIANUS** et **SCOTT.**

SCRETA (Henri), reçu médecin à Heidelberg en 1670, exerça l'art de guérir à Schaffhouse, où il florissait encore en 1686. Ce médecin, qui appartenait à l'école *iatro-chimique,* est auteur d'un traité *De febre castrensi malignâ,* Schaffhouse, 1686, in-8°; réimprimé à Dresde en 1710, puis à Bâle, en 1716. Enseveli depuis longtemps dans un juste oubli, ce livre en a été tiré momentanément en 1816, par le docteur Marquais, qui prétendit que Broussais y avait puisé ses idées sur l'inflammation gastro-intestinale dans les fièvres.

SCRIBANI (Charles), jésuite, né à Bruxelles en 1561, prit l'habit de St.-Ignace à Trèves, en 1582, et fut l'un des 12 religieux envoyés en Flandre pour travailler à l'établissement de l'institut, et que les historiens de la société nomment les *douze apôtres.* Il en devint provincial, après avoir passé par divers emplois, et mourut le 24 juin 1629. Nous citerons de lui : *Amphitheatrum honoris, in quo calvinistarum in soc. Jesu criminationes jugulantur, libri III,* Palæopoli Aduatico-

rum (Namur), 1605, in-4° ; augmenté d'un 4e livre, ibid., 1605 ; et d'un 5e, Anvers, Plantin, 1607, in-4° (cet ouvrage parut sous le nom de *Clarius Bonarscius*) ; *Veridicus Belgicus, seu civilium apud Belgas bellorum initia, progressus, finis optatus*, etc., Anvers, 1624, 1627, in-8°.

SCRIBONIANUS (FURIUS-CAMILLUS), Romain d'une ancienne et illustre famille, avait été consul l'an 32, et commandait un corps d'armée dans la Dalmatie, lors de l'avénement de Claude à l'empire. Alarmé de la faiblesse que montrait ce prince, et craignant d'être victime de quelque dénonciateur, il entra dans les vues de Vinicien, l'un des chefs de la conjuration contre Caligula, et s'étant assuré l'appui d'un certain nombre de sénateurs et de chevaliers, il fit révolter ses troupes. Suivant Suétone, Camille se fit proclamer empereur ; mais Dion assure qu'il promit aux soldats de rétablir l'ancien gouvernement. Quoi qu'il en soit, il écrivit à Claude une lettre pleine de reproches outrageants, et qu'il terminait en lui donnant l'ordre de se démettre de l'empire pour rentrer dans la vie privée, où il serait le maître de suivre ses goûts. Le timide empereur assembla son conseil, pour lui faire part des propositions de Camille, qu'il était tenté d'accepter ; mais pendant ce temps, la fortune se déclarait contre son rival. Camille ayant donné l'ordre aux légions de marcher vers Rome, les soldats, effrayés de quelque présage qu'ils interprétaient d'une manière défavorable à leur entreprise, tournèrent leurs armes contre leurs officiers qu'ils massacrèrent. Camille n'eut que le temps de fuir dans l'île de Lissa (aujourd'hui Lésina), où il fut atteint et égorgé dans les bras de son épouse, par un certain Volagisis, qui, de simple légionnaire, fut élevé, pour ce service, aux premiers emplois. La femme de Camille se hâta de mériter la clémence de Claude, en dénonçant les amis de son mari ; cependant elle fut exilée. Cet événement est de l'an 42. Dix ans après, le fils de Camille, accusé d'avoir consulté les astrologues sur la vie de l'empereur, fut condamné à l'exil. Claude se félicita de la générosité qu'il montrait, pour la seconde fois, envers une famille ennemie : mais le jeune Camille mourut bientôt après.

SCRIBONIUS LARGUS, médecin, montra pour le système d'Asclépiade un penchant qui le rapproche de la secte des méthodistes ; cependant Freind et Portal n'ont vu en lui qu'un empirique. On sait qu'il pratiquait déjà son art sous Tibère, et qu'il suivit Claude dans la Grande-Bretagne l'an 43. Des divers ouvrages qu'il avait laissés, il ne nous reste qu'un opuscule : *De compositione medicamentorum*, publié pour la première fois par Jean Ruelle, Paris, 1529 : l'édition de Bernhold, Strasbourg, 1786, in-8°, se joint à la collection des *Variorum*.

SCRIBONIUS. *Voyez* **GRAPHÆUS**.

SCRINCI (JEAN-ANTOINE-JOSEPH), professeur ordinaire de chimie et de physique expérimentale à l'université de Prague, mort en 1774, a laissé un certain nombre d'opuscules académiques parmi lesquelles on distingue : *Dissertatio de ossium naturâ horumque inflammatione in genere*, etc., Prague, 1743, in-4° ; *De oleo vitrioli dulci*, ibid., 1753, in-4° ; *Tractatus de fontibus soteriis tocplitzensibus*, Vienne, 1760, in-8° ; en allemand, ibid., in-8°.

SCRIVANO, pacha de Caramanie, prit ce titre lorsqu'il se réunit en 1600 aux pachas de Sivas et d'Erzerum, contre Mahomet III. Bientôt les rebelles furent maîtres de toute l'Asie Mineure, depuis Alep jusqu'à Pruse. Une armée fut envoyée contre eux. Scrivano se vit alors réduit à la dernière extrémité ; mais loin de se laisser abattre, il montra une persévérance et des talents dignes d'une meilleure cause. Pressé par la disette, il força, par son exemple, ses soldats à vivre de fruits sauvages et d'herbes, et fit, à défaut de boulet, charger ses canons avec des cailloux. Il parvint à se retirer en Perse, et, l'année suivante, il reparut avec des forces bien inférieures sans doute à celles des Ottomans, mais qui lui suffirent pour faire trembler tout l'empire, depuis les frontières de la Perse jusqu'aux rivages de la Natolie. Il mourut au moment de voir la fortune couronner son courage.

SCRIVERIUS (PIERRE SCHRYVER, connu sous le nom latinisé de), poëte, historien et philologue, né à Harlem le 12 janvier 1576, s'établit à Leyde, parce qu'il y trouvait plus de ressources pour ses travaux. Exempt d'ambition et satisfait de sa fortune, il ne voulut jamais accepter aucun emploi. Cependant on le regardait comme un membre de l'Académie, parce qu'il assistait à tous les exercices et qu'il se faisait un plaisir d'y suppléer les professeurs. Il mourut le 30 avril 1660. Nous citerons de lui : *Antiquitatum batavicarum tabularium, Hollandiæ, Zelandiæ, ac Noviomagi Gelrici inscriptiones monumentaque antiqua representans omnia*, 1609, in-4° ; *Chronicon Hollandiæ, Zelandiæ, Frisiæ et Ultrajecti* (en hollandais), Amsterdam, 1663, in-4° ; *Opera anecdota, philologica et poetica, edente Arn. Henr. Westerhusio*, Utrecht, 1738, in-4°.

SCROFA (le comte CAMILLE), que l'on croit généralement l'inventeur de la poésie *pédantesque*, naquit à Vicence vers le commencement du 16e siècle, et y mourut en 1576. Fatigué des disputes sur la prééminence des langues latine et italienne, il s'amusa à les confondre, pour tourner en ridicule les pédants. Se cachant sous le nom de *Fidenzio Glottochrysio ludimagistro*, il composa un recueil de vers, dans un jargon formé de locutions latines et de mots italiens mêlés ensemble d'une manière barbare. Ce nouveau genre de poésie eut d'abord quelques imitateurs dans un siècle où aucun des chemins du Parnasse n'était désert : mais le bon goût a fait justice de cette extravagance, reléguée maintenant parmi les monstruosités poétiques qui signalent une époque de décadence pour la littérature italienne.

SCROFA (SÉBASTIEN), médecin, qui florissait à Cambrai vers le milieu du 16e siècle, n'est connu que comme traducteur de divers traités de Gallien, dont il était zélé partisan. On lui doit : *De bono et malo succo, et de remediis parabilibus, cum scholiis*, Lyon, 1547, in-16. Il mourut dans cette ville en 1576.

SCUDÉRI (GEORGE DE), écrivain à jamais fameux par le ridicule qui semble inséparable de son nom, naquit au Havre vers 1601. Il embrassa d'abord le parti des armes, et servit dans les gardes françaises ; mais, vers 1630, il travailla pour le théâtre, et de 1631 à 1644 fit représenter 16 pièces. Le plus mauvais goût y règne, et les lois de la scène y sont presque continuellement violées. Il est vrai qu'à l'époque où écrivait Scu-

déri, toutes ces règles, dont on n'a pu s'écarter depuis sans passer pour barbare, n'étaient pas encore inventées ou exhumées des écrits d'Aristote. Ce fut même lui qui introduisit en France la règle des 24 heures dans sa pièce de l'*Amour libéral,* tragi-comédie jouée en 1636 sans succès. Lorsque parut le premier chef-d'œuvre de Corneille, Scudéri fit sa cour au cardinal de Richelieu, en publiant des *Observations sur le Cid,* qui donnèrent lieu aux *Sentiments de l'Académie* sur ce chef-d'œuvre. Ce fut de même, à ce qu'il paraît, pour plaire à la reine Christine de Suède, qu'il entreprit le poëme d'*Alaric, ou Rome vaincue,* ouvrage dans lequel il posa les dernières limites du grotesque. Reçu membre de l'Académie en 1650, à la place de Vaugelas, il obtint, vers la même époque, le gouvernement du fort de Notre-Dame de la Garde, dont Chapelle et Bachaumont ont agréablement parlé dans la relation de leur *Voyage*. Ce malheureux poëte, qui aurait mieux fait de demeurer gentilhomme et soldat, mourut à Paris en 1667. Peu de mots ont suffi pour le juger comme écrivain; mais pour le connaître tout entier, il faudrait citer plus d'un trait honorable, susceptible de rendre à son nom toute la considération que lui ont fait perdre de bien mauvais vers et de la prose non moins plate. Sans entrer à son égard dans de longs détails biographiques, nous dirons seulement que ses *Observations sur le Cid,* Paris, 1637, in-8°, sont ordinairement jointes aux OEuvres de P. Corneille; et que son *Alaric, ou Rome vaincue, poëme héroïque,* parut à Paris en 1654, in-fol., ou 1656, in-12.

SCUDÉRI (Marie-Françoise de MARTIN-VAST), femme du précédent, restée veuve à l'âge de 36 ans, ne contracta pas de nouveaux liens, et mourut en 1712. Elle est connue par ses *Lettres* à Bussy-Rabutin, publiées avec celles de ce bel esprit, et qui depuis ont eu d'autres éditions; mais on y remarque des retranchements considérables, et il serait à désirer qu'on en fît, sur les manuscrits, une publication plus complète, qui ne pourrait qu'enrichir l'histoire anecdotique d'un siècle aussi fécond en petites intrigues qu'en grands événements.

SCUDÉRI (Madeleine de), sœur du poëte, née au Havre en 1607, vint de bonne heure à Paris, où les agréments de son esprit et l'étendue de ses connaissances la firent admettre dans cette espèce de cour galante et littéraire qui rendait ses arrêts à l'hôtel de Rambouillet. Elle était pauvre, et, pour réparer les torts de la fortune, elle se mit à publier, sous le nom de son frère, des romans qui eurent un succès prodigieux. On ne conçoit pas, au premier abord, l'engouement de nos pères pour ces informes productions, et l'on est presque tenté de croire que, si l'on eût vécu à cette époque, on eût trouvé facilement tous les traits d'admirable satire par lesquels Molière et Boileau les ont stigmatisées. Mais en y réfléchissant plus mûrement, on ne peut douter que des causes puissantes et nombreuses n'aient déterminé cet engouement qui semble aujourd'hui si ridicule. Les gens frivoles n'en étaient pas seuls atteints; on voit les hommes les plus graves par leur caractère, la nature de leurs études, leur profession, tels que Huet, Mascaron, Fléchier, joindre leurs suffrages à ceux des contemporains, et traiter aussi Mlle Scudéri comme une moderne *Sapho*. Ne conviendrait-il pas d'attribuer ce concert de louanges à l'habitude de tout admirer, si commune dans l'enfance des littératures; au genre même du roman, création presque nouvelle alors, et dans laquelle ne s'offrait aucun chef-d'œuvre véritable pour terme de comparaison; à la vie sédentaire des femmes, qui passaient une grande partie de la journée à broder et à faire de la tapisserie, et qui trouvaient ainsi, tout en s'occupant, le loisir et la patience d'entendre lire, par une demoiselle de compagnie, des récits interminables d'aventures placées hors de la vérité? Ne faut-il pas surtout expliquer le succès de la bizarre romancière par le défaut même qu'on lui a reproché? On sait qu'elle avait fait de Cyrus un Artamène, plus fou que tous les bergers de l'*Astrée,* qu'elle avait donné *l'air et l'esprit français* aux héros des premiers temps de Rome. Ce système absurde de travestissement une fois admis, lui permit de semer partout des allusions aux intrigues de la cour, et de tracer, sous des noms empruntés à l'histoire ancienne, les portraits des personnages connus de son siècle. Après cela, c'était chose assez simple qu'elle fît fureur dans les coteries pour lesquelles elle écrivait. Au reste, Mlle de Scudéri, qui paraît aujourd'hui presque aussi ridicule que son frère, quoiqu'elle fût douée d'un talent plus réel, avait avec lui une conformité honorable; elle était pleine de noblesse et d'élévation, et avait ce qu'il n'eut jamais, beaucoup de modestie. Parmi ses amis, qui étaient nombreux et sincères, il faut citer Pellisson, avec lequel elle entretint longtemps un commerce de compliments et de galanteries, dont la fadeur prouverait assez que les sens n'y eurent point de part, quand on ne saurait pas d'ailleurs que tous deux étaient renommés pour leur laideur, et que la médisance même des contemporains ne jeta sur eux aucun soupçon. Mlle de Scudéri mourut dans une extrême vieillesse le 11 juillet 1701. Nous citerons d'elle: *Artamène, ou le Grand Cyrus,* Paris, 1650, 1651, 1654, 1655, 1656 et 1658, 10 vol. in-8°; *Clélie, histoire romaine,* ibid., 1656, 1658, 1660, 1666, 10 vol. in-8°, 1731, in-12; *Conversations sur divers sujets,* ibid., 1680, 2 vol. in-12; *Conversations nouvelles sur divers sujets,* ibid., 1684, 2 vol. in-12; *Conversations morales,* ibid., 1686, 2 vol. in-12; *Nouvelles Conversations de morale,* ibid., 1688, 2 vol. in-12; *Entretiens de morale,* ibid., 1692, 2 vol. in-12. Ces 10 derniers vol. sont ce qu'elle a laissé de mieux. Quelques-unes de ses pièces de vers et de ses lettres offrent une simplicité et un naturel qui étonnent lorsqu'on songe à sa réputation bien méritée d'afféterie et de *préciosité*.

SCUDERI (François), né en 1755, dans la petite ville de Viagrande, située au pied de l'Etna, fit ses premières études dans l'université de Catania, et fut destiné par sa famille à la profession de médecin. Il exerça la médecine avec succès dans plusieurs villes du royaume. L'ouvrage qu'il publia sur l'origine de la vaccine et sur les moyens curatifs fixa l'attention publique. Les cabinets de Prusse et d'Espagne envoyèrent à l'auteur d'honorables félicitations, et le gouvernement de Naples le nomma proto-médecin de Catania et professeur de médecine pratique à l'université de cette ville. Il publia également en 1815 un ouvrage intitulé *Éléments de physiologie,* et mourut quelques années après, en 1818, dans la ville de Catania, où vit encore le souvenir de ses vertus, de ses

talents et de son caractère. Ses autres ouvrages sont : *De variolarum morborumque contagiosorum origine, causa, atque facili extinctione*, Naples, 1789, 2 vol. in-4°; *Memoria per servire alla facile estirpazione del vajuolo, e di tutt'i morbi contagiosi, tanto acuti che cronici*, Naples, 1787, in-8°, etc.

SCUDERI (Rosario), neveu du précédent, né à Viagrande, en 1767, fit ses études dans un collége de Catania et reçut les premiers éléments de l'art médical de son oncle, qui le conduisit à Naples pour y suivre des cours complets sous la direction des trois professeurs célèbres qui brillaient alors dans l'université de cette capitale, Cotugno, Sementini et Petagna. Le jeune Scuderi ne tarda pas à justifier l'estime que ces habiles maîtres conçurent d'abord pour lui. Dès l'âge de vingt-sept ans, il publia une introduction à l'histoire de la médecine chez les anciens et chez les modernes, qui lui valut une brillante réputation. En 1800, ayant fait un voyage à Palerme où sa réputation l'avait déjà devancé, le gouvernement le nomma professeur de médecine à l'université; la manière dont il remplit ce poste honorable mit le comble à sa célébrité. En 1805, il renonça tout à coup à sa chaire, réunit à la hâte tous ses manuscrits, et sous le prétexte qu'il avait besoin de rétablir, par quelque voyage, sa santé dérangée, il quitta sa patrie et s'embarqua pour Trieste. De là il alla séjourner tour à tour dans plusieurs villes de la Lombardie, toujours poursuivi par une humeur mélancolique, qui paraissait lui rendre la vie insupportable : il termina cependant son ouvrage en 1806, et partit de Venise pour aller le faire imprimer à Milan. Mais arrivé près de Vérone, il eut une querelle avec le voiturier qui le conduisait, pour une malle qui lui appartenait, et que le voiturier, par erreur apparemment, ne voulait pas lui livrer. Tandis que dans un emportement de colère il menaçait cet homme, un pistolet à la main, des gendarmes accoururent, et l'ayant surpris dans cette attitude, l'arrêtèrent, et le menèrent dans une des prisons de la ville. Le tribunal devant lequel on le traduisait pour cette apparence de crime sans résultat l'aurait immédiatement mis en liberté, si la police politique ne fut intervenue dans cette affaire. C'était le moment où la cour des Deux-Siciles venait pour la seconde fois de se brouiller avec la France, et où Bonaparte se préparait à faire une invasion dans ce royaume. Ainsi, sur le soupçon que c'était un individu qui voyageait pour quelque dessin secret, on le garda quelque temps en prison ; il n'en fallut pas davantage pour aigrir et augmenter la mélancolie habituelle de ce malheureux. Le gouvernement ayant enfin reçu sur son compte des renseignements positifs, donna des ordres pour sa délivrance; mais lorsque le geôlier entra dans sa chambre pour lui annoncer cette heureuse nouvelle, il le trouva sur le pavé, presque sans vie. On s'empressa en vain de lui porter du secours, au bout de quelques heures il avait cessé d'exister. On crut d'abord que sa mort avait été l'effet d'une apoplexie foudroyante, mais on connut bientôt qu'il s'était empoisonné avec de l'arsenic, dont on trouva un petit paquet sur lui. Il était âgé de 39 ans, et comme il n'était pas connu à Vérone, on n'a jamais pu découvrir dans quelles mains étaient tombés ses manuscrits. Ses ouvrages imprimés sont : *Introduzione alla storia della medicina antica e moderna*, Naples, 1794, in-8°; *Programma di un systema di medicina teorica, ordinato secondo i principii del metodo analitico*, Palerme, 1804, in-8°.

SCULTET (Jean), célèbre chirurgien, né à Ulm en 1595, suivit les leçons de Fabrice d'Aquapendente et d'Adrien Spiegel, à Padoue, où il reçut le laurier doctoral en médecine, en chirurgie et en philosophie, et ne tarda pas à venir exercer ses talents dans sa ville natale, où il s'acquit la réputation d'un praticien adroit et surtout très-heureux. Il mourut à Stuttgard en 1645. On a de lui : *Armamentarium chirurgicum bipartitum*, Ulm, 1653, in-fol., 43 planches; Francfort, 1666, in-4°, 56 planches; Amsterdam, 1741, in-8°, 86 planches ; traduit en français par Fr. Deboze, sous ce titre : *l'Arsenal de chirurgie*, Lyon, 1675, ibid., 1712, in-4. — Un autre SCULTET (Jean), médecin de Nuremberg, est connu par un opuscule *sur la Plique polonaise*, Nuremberg, 1658, in-12.

SCULTETUS (Barthélemy), mathématicien, dont le nom allemand était *Schultz*, né à Goerlitz en 1540, fit d'abord ses cours particuliers à Leipzig, et compta Tycho-Brahé parmi ses élèves. Rappelé dans sa ville natale, il y réunit au modeste emploi de maître d'arithmétique et de sphère, plusieurs fonctions municipales. Sa vigilance et sa sagesse contribuèrent beaucoup à diminuer les effets de la peste en 1585. Consulté par l'empereur Rodolphe et par le pape Grégoire XIII pour la réforme du calendrier, il en publia un à Goerlitz par ordre de l'empereur, qu'en 1598 d'autres villes furent obligées d'adopter. Les exemplaires en sont très-rares. Nous citerons en outre de Schultz : *Gnomonicæ de solariis, sive Doctrina practica tertiæ partis astronom.*, 1572, in-fol., avec 84 figures en bois. L'auteur mourut en 1614.

SCUPOLI (le P. Laurent), célèbre écrivain ascétique, de l'ordre des théatins, né à Otrante vers 1430, mort à Naples en 1610, est connu surtout par le *Combat spirituel*, Venise, 1589, in-12, que les bénédictins ont vainement revendiqué pour le P. Castagna, et les jésuites pour le P. Achille Gagliardo. Saint François de Sales portait toujours sur lui ce livre, qu'il avait fait relier avec l'*Imitation de J. C.* On en compte jusqu'à huit traductions françaises; celle de de Saint-Victor, 1820, in-32, fait partie de la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, in-24.

SCYLAX, géographe, vivait 500 ans avant J. C. Suidas l'a confondu, dans son *Lexique*, avec deux autres écrivains du même nom, dont l'un florissait sous le règne d'Alexandre le Grand, et l'autre était l'ami du philosophe Panætius. Celui dont il est ici question, et qu'on appelle Scylax l'Ancien, pour le distinguer des autres, était de Carvande, ville de Carie. Il fit, dans sa jeunesse, différentes excursions sur les côtes de l'Europe et de l'Asie, et offrit à Darius, fils d'Hystaspe, la relation de ses voyages. Chargé par ce prince de visiter les régions situées à l'orient de l'empire des Perses, il partit de Caspatyre, descendit l'Indus jusqu'à la mer, et dirigeant ensuite sa route vers le couchant, aborda au port de la mer Érythrée, où s'étaient embarqués longtemps auparavant les Phéniciens envoyés par le roi Néchoz à la dé-

couverte des côtes de Lybie. Il écrivit, à son retour, le récit de cette expédition et il paraît que son ouvrage se conserva jusqu'au milieu du 12e siècle, puisque Tzetzès en a tiré quelques détails sur les peuples de l'Inde. Mais il ne nous reste de lui que le *Périple* (ou relation) de ses premiers voyages. C'est un des plus précieux monuments de l'ancienne géographie, par le tableau exact qu'il offre des peuples et des villes de la Grèce, de leurs différentes colonies, et des autres nations qui habitaient au temps de Darius, les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. La 1re édition, Augsbourg, 1610, in-8°, ne contient que le texte grec. Isaac Vossius en a donné une 2e, avec une version latine et des notes, Amsterdam, 1639, in-4°. Jacques Gronovius l'a inséré dans la *Geographia antiqua*, Leyde, 1697 ou 1700, in-4°, et il fait partie du tome Ier des *Geograph. græci minores*, publiés par J. Hudson, 1698, in-8°. On lira avec intérêt les *Observations géographiques et chronologiques, sur le Périple de Scylax*, données par Sainte-Croix dans le tome XLII du recueil de l'Académie des inscriptions, 350-380.

SCYLITZÈS (Jean), l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, né dans le 11e siècle chez les Tracésiens, peuple qui habitait les bords de la mer Égée (aujourd'hui l'Archipel), fut amené de bonne heure à Constantinople, où après avoir passé par plusieurs emplois honorables, il parvint à la dignité de europalate, ou gouverneur du palais, l'une des premières de l'empire. Il entreprit de continuer l'*Histoire* de Théophanes, et mit au jour, en deux fois, le récit des événements les plus importants arrivés dans l'Orient depuis la mort de l'empereur Nicéphore Logothète, en 811, jusqu'à la déposition d'Alexis Botoniate, en 1081. On conserve des copies de cet ouvrage dans les principales bibliothèques d'Italie, de France et d'Allemagne. Il a été traduit en latin par le P. J. B. Gabio, Venise, 1570, in-fol. Les bollandistes et d'autres critiques modernes font peser sur Scylitzès une accusation de plagiat, par la raison que son ouvrage se trouve presque mot pour mot dans la *Chronique* de George Cédrenus. Le savant Allatius (*Diatriba de Georgiis*), Vossius, Fabricius, etc., ont démontré que Cédrenus était le copiste, comme il l'avoue d'ailleurs lui-même dans sa préface.

SCYLLIS. *Voyez* DIPÈNE.

SCYMNUS DE CHIO, géographe grec, vivait vers l'an 80 avant J. C. Il est auteur d'une *Description du monde* (*Periegesis*) en vers ïambiques grecs, dont il ne reste que les 741 premiers, et des fragments des 236 autres, ce qui, suivant l'opinion des savants, ne forme qu'à peine le quart du livre que l'auteur avait composé. Cet ouvrage, qui n'a pas un grand mérite comme poëme, en a un peu plus comme traité de géographie. Publié par Hœschel en 1600, et par Vinding en 1700, on le retrouve dans le tome II des *Geograph. græci minores* de J. Hudson, 1698, in-8°.

SEABRA DA SILVA (José de), ministre-secrétaire d'État du roi de Portugal, Joseph Ier, et de la reine Marie Ire, sa fille, naquit le 1er novembre 1733. Il fit, avec beaucoup de succès, ses études à l'université de Coïmbre où il acquit des connaissances étendues en jurisprudence et dans d'autres sciences. Il parcourut rapidement la carrière de la magistrature et parvint au poste éminent de procureur de la couronne. Le marquis de Pombal, excellent appréciateur des hommes, reconnut sans peine les talents de Seabra et le fit entrer au ministère. Seabra resta chargé du portefeuille de l'intérieur, lorsque le marquis de Pombal se rendit à Coïmbre pour y préparer la réforme de cette université et y mettre les études en harmonie avec les lumières du siècle. Jusque-là Seabra avait parfaitement secondé son protecteur dans les vastes projets que celui-ci conçut et exécuta pour l'amélioration du royaume. Cependant ce grand ministre prévoyant le peu de durée du système qu'il avait créé, crut trouver une garantie pour l'avenir en excluant du trône la fille du roi Joseph, princesse vertueuse, mais d'un esprit faible et portée à une dévotion outrée, et en y plaçant l'aîné de ses fils, le prince Joseph. Mais, pour faire réussir ce projet, il fallait le consentement de la princesse héritière du trône. Sa docilité bien connue, son peu d'ambition, et le respect qu'elle avait pour son père, auraient rendu la chose d'une exécution facile; il ne s'agissait que de tenir le projet secret et d'empêcher la reine d'en concevoir le moindre soupçon, car, ennemie déclarée de Pombal, elle ne pouvait manquer de le contre-carrer. Aussi ce ministre ne fit-il part de son dessein qu'au roi, qui l'approuva, à Seabra et à l'ambassadeur de France, qu'on crut devoir mettre dans la confidence, parce qu'il était question de marier le prince Joseph à Mme Élisabeth de France. Tout étant disposé pour l'exécution, le roi fit appeler sa fille et lui présenta l'acte de résignation à la couronne pour qu'elle le signât; mais quel fut son étonnement lorsque, au lieu de se voir promptement obéi, sa fille lui déclara respectueusement, mais avec fermeté, qu'elle ne signerait rien sans avoir au préalable consulté sa mère. Dès lors il fallut renoncer à ce projet, et l'on s'aperçut trop tard que le secret avait été violé par Seabra. Le dépit de Pombal fut extrême en se voyant ainsi joué par l'homme en qui il avait placé toute sa confiance. Le ministre indiscret fut disgracié et déporté à Angoxa, en Afrique, à cinquante lieues de Mozambique, où il aurait infailliblement péri de besoin et d'une maladie dangereuse dont il fut atteint sans les secours que lui prodigua une négresse compatissante, envers laquelle il s'est montré reconnaissant. Aussitôt que Marie eut monté sur le trône par suite de la mort de son père, Seabra fut rappelé. Il fut nommé de nouveau au ministère de l'intérieur, où pendant plusieurs années il exerça un pouvoir sans bornes. Plus occupé de sa fortune que des intérêts de la nation, il ne fit presque rien d'utile, et se montra peu jaloux de suivre les traces de Pombal. La vénalité de plusieurs de ses agents et de ses favoris remplaça la droiture de l'époque antérieure, et c'est de ce second ministère de Seabra que date le système général de corruption qui a fait depuis de si effrayants progrès à la cour de Lisbonne, à Rio de Janeiro, et dans toute l'étendue de ces deux États. Cependant il faut savoir gré à Seabra d'avoir soutenu le duc de Lafões dans ses efforts constants pour éviter la guerre avec la république française et pour faire la paix avec le Directoire exécutif, et d'avoir sauvé quelques victimes des poursuites de l'intendant de police Manique et de l'inquisition. Le célèbre auteur du *Bocage* fut de ce nombre, et dut à Seabra son élargissement des cachots du saint-office; mais ce

ministre eut le tort très-grave d'avoir consenti à rétablir la triple censure de la presse et à supprimer la commission par laquelle Pombal l'avait remplacée, commission qui avait permis la publication de plusieurs bons ouvrages. Par la coupable complaisance de Seabra pour les scrupules de la reine, que les moines exploitaient au profit de la superstition et de l'intolérance, la presse portugaise fut de nouveau livrée à l'autorité de l'archevêque de Lisbonne, de l'inquisition et du tribunal suprême de grâce et justice, de manière qu'aucun livre ne pouvait être imprimé sans ces trois licences, et que tous les livres étrangers étaient également soumis, pour pouvoir être admis dans le royaume, à cette triple autorité. Seabra conçut quelques projets utiles, mais dont l'exécution fut vicieuse ou qui furent presque aussitôt abandonnés qu'entrepris. Sa paresse naturelle, et le peu de notions exactes qu'il possédait en économie politique et en administration, ne lui permirent de rien faire de bien important pour le pays. Il voyait le désordre croissant dans toutes les branches du service public, et en plaisantait avec une insouciance qui était le trait caractéristique de son esprit; se croyant assuré de conserver sa place et son influence dans son département, il traitait toutes les affaires avec la plus grande légèreté, et ses collègues avec mépris, les regardant comme fort au-dessous de lui, soit pour les talents et les connaissances, soit pour l'expérience. Mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur. La reine ayant été atteinte d'une aliénation mentale, son fils Jean prit les rênes de l'État, et gouverna d'abord au nom de sa mère : mais bientôt il lui prit la fantaisie d'être régent, et de commander en son propre nom. Seabra voulut s'y opposer, et prononça même le mot de cortès qui, selon lui, devaient être convoquées pour établir la régence; mais ses ennemis, profitant de l'occasion, conseillèrent à Jean de le renvoyer, pour mieux s'emparer de la direction des affaires. Seabra, malgré son âge, son expérience et sa finesse, fut la dupe d'un jeune prince qu'il méprisait, et à qui il était devenu odieux par le ton de supériorité qu'il prenait avec lui, et par les termes peu mesurés qu'il employait en parlant de sa personne. Le régent le disgracia et l'envoya en exil à Caldas da Rainha, bourg à quelques lieues de Lisbonne. Depuis cette époque, Seabra ne reparut plus sur la scène politique, prit assez philosophiquement son parti et ne s'occupa qu'à jouir paisiblement de son revenu, qui était considérable. Lors de l'occupation du Portugal par l'armée de Junot, Seabra proposa de faire déclarer juridiquement le prince régent déchu du trône. Malgré ce conseil, il ne fut point inquiété après l'évacuation du Portugal par l'armée française, et il mourut le 23 mars 1813. On doit à ce ministre : *Déduction chronologique et analytique dans laquelle on fait voir par la série successive de tous les règnes de la monarchie portugaise, à partir de celui du roi Jean III jusqu'à nos jours, les horribles ravages que la compagnie appelée de Jésus a faits en Portugal et dans ses possessions*, Lisbonne, 1767, 1 vol. in-4°; *Collection des preuves, des faits cités dans le précédent ouvrage*, 1 vol. in-4°, ib., 1768; *Résumé historique de l'état de l'université de Coïmbre lors de l'invasion des nommés jésuites, et des coups funestes portés aux sciences, aux professeurs et directeurs de cette université par leurs machinations et par la publication des nouveaux statuts rédigés par eux*, 1 vol. in-4°, ib., 1771, publié sans nom d'auteur. C'est d'après cet ouvrage que fut tracé le plan de la réforme de l'université de Coïmbre, exécutée par Pombal, réforme qui sera toujours un de ses plus beaux titres de gloire, et qui, quoique incomplète, a cependant introduit dans le Portugal le goût des bonnes études et la culture des sciences naturelles, et soustrait le pays à l'influence de la philosophie scolastique, et aux maximes jésuitiques.

SEBA (Albert), pharmacien, né en 1665 à Eetzel, village du bailliage de Friedeburg en Ost-Frise, après avoir fait son apprentissage chez un pharmacien de Neustadt-Goedens, grand bourg des environs d'Eetzel, exerça son état dans les principales pharmacies d'Amsterdam, et, plus tard, sur des vaisseaux de commerce. Il fit ainsi plusieurs voyages dans les deux Indes, et il y forma une précieuse collection d'histoire naturelle. De retour en Hollande, il s'établit à Amsterdam, où il acquit une fortune considérable. Sa collection ayant été achetée par Pierre le Grand, il en forma une nouvelle plus riche encore, qui malheureusement fut vendue à l'enchère et dispersée après sa mort arrivée le 3 mai 1736. Cependant les naturalistes purent profiter de la description que Seba en fit paraître sous ce titre : *locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata Descr. et iconibus artificiosissimis Expressio*, etc., Amsterdam, 1734, 111 planches; tome II, 1735, 114 planches; tome III, 1761, 116 planches; tome IV, 1765, 108 planches, grand in-fol. Tout le mérite de ce livre consiste dans les gravures, quoique Gaubius, Muschenbroeck, Massuet, Jaucourt et Artedi, passent pour avoir travaillé au texte. On en a publié une nouvelle édition sous ce titre : *Planches de Seba, accompagnées d'un texte explicatif mis au courant de la science, et rédigé par une réunion de savants* : Cuvier, Geoffroy-St.-Hilaire, Audouin, etc., *par les soins de* M. E. Guérin, Paris, 1827 et années suivantes, 45 livraisons in-fol. Malheureusement le nouveau texte annoncé n'a point paru.

SEBASTIAN-LATRE (don Thomas), savant littérateur, conseiller d'État et secrétaire du roi d'Espagne, naquit vers 1740. Ses talents, joints aux qualités les plus estimables, lui méritèrent des titres civils, mais ils furent tous purement honorifiques. Sa vie, presque entière, fut consacrée aux lettres; il a publié : *Histoire du théâtre grec et romain*, 1804, 3 vol. in-4°; *Essai sur le théâtre espagnol*, 1772, in-4°; *Dissertation sur la littérature arabe*, 1775, in-8°; *Dissertation sur l'éloquence grecque et l'éloquence romaine, comparées ensemble*, 1788, in-4°; *les Vies des trois fameux poëtes espagnols, Lope de Vega, Calderon, Moreto, avec le jugement impartial de leurs ouvrages*, 1790, in-4°. Sébastian-Latre mourut en 1806, dans un âge où il pouvait encore rendre de grands services aux lettres espagnoles.

SÉBASTIEN, empereur romain, ou plutôt tyran des Gaules, pendant l'espace d'une année, de 412 à 413, était petit-fils, par sa mère, du consul Jovin, qui avait gouverné les Gaules sous l'empereur Valentinien. Son père tenait les écoles à Narbonne. Son frère, appelé aussi Jovin, devenu l'un des principaux seigneurs d'Auvergne, s'était fait proclamer empereur à Mayence, vers

le mois d'août de l'an 411, sous l'empereur Honorius, lorsque Claude Constantin, qui avait aussi pris le titre d'empereur, eut été décapité avec son fils, après avoir été fait prisonnier par Constance, général d'Honorius. Craignant d'éprouver le même sort, Jovin réclama le secours d'Ataulphe, beau-frère de cet Alaric qui venait de prendre Rome, et de s'y faire couronner roi. Ayant contracté une alliance avec Ataulphe, roi des Visigoths, il crut se fortifier encore en faisant proclamer empereur son frère Sébastien, l'an 412. Mais son allié Ataulphe, irrité de cette nomination, s'unit à Constance, général d'Honorius, contre les deux frères. Il surprit Sébastien dans Narbonne, et lui fit trancher la tête l'an 413. Il poursuivit ensuite Jovin, qu'il força dans la ville de Valence, et qu'il envoya à Dardanus, préfet des Gaules à Narbonne. Celui-ci décapita Jovin de sa propre main (an 413). Les têtes des deux prétendus empereurs furent exposées comme celles de vils scélérats, et envoyées à Carthage. Nous avons encore quelques médailles de tous les deux, frappées pendant ce règne éphémère, auquel les Gaules peuvent reprocher l'établissement du royaume des Visigoths dans leur partie méridionale.

SÉBASTIEN Ier, roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, fut ainsi nommé parce qu'il vint au monde le jour de la Saint-Sébastien. Il naquit à Lisbonne, le 20 juillet 1554, 18 jours après la mort de son père, et succéda, âgé de 3 ans, le 11 juin 1557, à son aïeul Jean III, le Salomon du Portugal. Sa mère, Jeanne, fille de l'empereur Charles-Quint, trop jeune elle-même pour gouverner, céda la régence à sa tante Catherine, aïeule de son fils. Celle-ci conserva la direction des affaires pendant 5 ans : elle s'en démit en faveur du cardinal Henri, grand-oncle de Sébastien, et se retira dans un cloître, emportant le beau titre de *mère de la patrie*, que les peuples lui donnèrent, en reconnaissance de sa sollicitude pour leur bonheur. Sébastien était né avec les dispositions les plus heureuses; mais les courtisans, loin de s'unir à sa famille pour modérer son caractère fougueux, s'efforcèrent au contraire de lui apprendre que tout devait céder à sa volonté. Un jour, le sage Ménézès, son gouverneur, ne voulut pas lui permettre d'essayer un cheval indompté, qui avait jeté à terre plusieurs écuyers. Sébastien, alors âgé de 13 ans, parla en maître. Ménézès de son côté fit respecter sa volonté; l'enfant se retira en pleurant de colère : il rencontra dans le palais un seigneur auquel il fit part de ses chagrins. Le courtisan blâma fort le gouverneur; et, d'après ses conseils perfides, le prince interdit sa présence au vénérable Ménézès. Quelques jours après, Sébastien, entendant parler avec éloge du Camoëns, lui donna une pension de 20 écus; ce qui n'empêcha pas le poëte de mourir de faim. Ce prince, devenu majeur, prit en main les rênes de l'État, en 1569; et il annonça aussitôt le désir de marcher sur les traces d'Emmanuel et de Jean III, en consolidant les travaux de ces grands princes. L'ardeur qu'il montra pour le bien toucha les Portugais. Voulant tout voir dans les moindres détails, il se couchait régulièrement à 10 heures du soir, et se levait très-souvent à minuit, sortait seul de son palais, parcourait Lisbonne et les faubourgs, pour s'assurer si la police était bien faite. Une nuit, il rencontra un esclave more qui s'était échappé de chez son maître, se battit longtemps corps à corps avec lui, et fut au moment d'être précipité à la mer par son robuste adversaire. La garnison des tours de Belem et de Saint-Julien, qui fermaient la rade de Lisbonne, avait l'ordre de ne laisser passer aucun navire, portugais ou étranger, sans le visiter, et de couler à fond ceux qui refuseraient d'amener. Le roi, voulant s'assurer par lui-même si l'on observait bien cet ordre suprême, se jette dans un brigantin, avec plusieurs jeunes seigneurs aussi téméraires que lui; il passe fièrement entre les deux tours sans tenir compte de la défense des postes placés sur la côte. Enfin, sur son refus de s'arrêter, on fait feu de toutes parts : il continue cependant sa marche, et franchit le détroit, sous une pluie de boulets, de balles et de traits. Il voulait marcher sur les traces d'Alexandre. Il forma un plan de conquête d'après lequel il devait soumettre l'Afrique, passer ensuite dans les Indes, pénétrer dans la Perse, revenir en Europe par la Turquie, et arracher enfin Constantinople à l'islamisme. Pour se préparer à l'exécution de ce projet gigantesque, il leva, en 1571, un corps d'infanterie d'élite, qu'il organisa et disciplina d'après ses vues particulières. La supériorité qu'il déploya dans cette circonstance, à l'âge de 18 ans, décela en lui le génie de la guerre. Sous prétexte d'aller visiter ses possessions d'Afrique, il s'embarqua avec ce corps d'infanterie et quelque noblesse. Il aborda à Tanger, qui lui appartenait, et, quelques jours après, mena sa petite armée à la chasse du tigre, battit tout le plat pays, et s'enfonça dans les terres. Les Mores, effrayés de cette singulière invasion, accoururent de toutes parts pour l'envelopper. Le roi de Portugal fondit sur eux, et les mit en fuite. Après avoir célébré cette victoire par des jeux guerriers, à la manière des anciens, il remit à la mer, et rentra dans sa capitale, au milieu d'acclamations qui l'enivrèrent encore davantage. On a dit que Philippe II, roi d'Espagne, entretint, par de perfides louanges, chez son neveu Sébastien, ce goût d'aventures périlleuses et d'entreprises hasardées, dans l'espoir qu'il y trouverait la mort, et qu'alors le Portugal pourrait être facilement rangé sous la domination espagnole; il reste même de Philippe II des lettres qui ne laissent aucun doute à cet égard. A son retour de Tanger, Sébastien annonça hautement l'intention de passer une seconde fois dans l'Afrique pour en faire la conquête et forcer les habitants d'embrasser le christianisme. Le gouverneur de Tanger ne cessait de lui écrire que les Mores ne résisteraient pas longtemps, si on les attaquait vigoureusement : le roi mit le projet en délibération et le soumit à son conseil, composé des personnages les plus sages et les plus illustres du royaume; la majorité s'y montra contraire. Don Juan Mascarenhas, général octogénaire, célèbre par ses exploits dans les Indes, s'exprima sans détour, et dit que la guerre d'Afrique aurait pour le Portugal les suites les plus funestes. Sébastien, choqué de la franchise de ce loyal serviteur, fit assembler une commission de médecins et leur posa cette question : la vieillesse n'affaiblit-elle pas les organes au point de faire d'un guerrier, jadis brave, un homme lâche et timide? La commission abonda dans le sens du prince; et la cour applaudit à cette impertinente saillie d'un roi de 22 ans. Sur ces entrefaites, Sébastien

reçut à Lisbonne une ambassade de Muley-Mohammed al Monthaser, souverain de Fez et de Maroc, qui, dépouillé d'une partie de ses États par son oncle, le vieux Muley-Abdelmelek, implorait son assistance en offrant de devenir tributaire du Portugal, et commençait par livrer la place d'Arzile, que l'Alboraquin, son père, avait conquise sur Jean III. Cet incident acheva de déterminer Sébastien, et il pressa tous les préparatifs d'une grande expédition. Les sages de son conseil eurent recours à divers moyens pour l'en détourner; l'illustre Catherine, son aïeule, quitta sa retraite pour lui faire des remontrances. Ceux qui s'opposaient à cette expédition étaient d'autant plus sages que les meilleures troupes du Portugal, et les généraux les plus expérimentés, élèves d'Albuquerque et de Vasco de Gama, se trouvaient occupés dans les Indes; il fallut y suppléer par des étrangers; Sébastien prit à sa solde 8,000 Allemands et Italiens; et il invita le fameux duc d'Albe à venir partager la gloire et les dangers de la conquête d'Afrique. Le général espagnol y mit la condition de rester maître de diriger les opérations : l'amour-propre de Sébastien fut vivement blessé de cette restriction; le duc d'Albe fut remercié. Enfin le roi s'embarqua le 24 juin 1578, en présence d'une multitude immense, qui couvrait la plage. L'amiral Souza commandait la flotte, composée de 100 navires de différentes grandeurs, portant des vivres en quantité, et 20,000 soldats, dont 12,000 Portugais. Sébastien aborda en Afrique, le 10 juillet, et commit la faute d'affaiblir son armée par des détachements envoyés dans différentes directions; il trouva, sous les murs d'Arzile, 8,000 Mores partisans de Mohammed, qui se réunirent à lui, de sorte qu'il se vit à la tête de 28,000 combattants. Au lieu de rester assez près de la mer pour tirer des secours de sa flotte, comme l'y invitaient les généraux allemands et italiens, il s'avança rapidement dans les terres. Le vieux Muley le laissa s'engager sans lui opposer le moindre obstacle; mais, dans une seule nuit, il franchit la rivière de Luco, et vint déployer dans les plaines d'Alcaçar-quivir une armée de 100,000 hommes. Les deux adversaires s'observèrent plusieurs jours; enfin le combat s'engagea le 4 août 1578; Sébastien fondit avec impétuosité sur le centre de l'ennemi et l'enfonça; mais tout se borna à cet avantage. Les Mores, qui s'étaient formés en croissant, parvinrent à envelopper les chrétiens : les Portugais, peu expérimentés, s'effrayèrent de leur position; ils ne firent qu'embarrasser les auxiliaires au lieu de les seconder. Le roi s'élança plusieurs fois pour rompre cette terrible barrière; il eut trois chevaux tués sous lui : enfin il tomba percé de coups. Les Mores qui l'entouraient ne le connaissaient pas; mais jugeant à la richesse de son armure qu'il était d'un rang élevé, ils ne voulaient pas le tuer et se battaient entre eux pour le faire prisonnier dans l'espoir d'une riche rançon. Au milieu de cette dispute, survient un chef africain : « Quoi! chiens, dit-il aux soldats; lorsque Dieu vous accorde une victoire complète, vous voulez vous égorger pour un prisonnier? » En disant ces mots, il fend la tête de Sébastien d'un coup de cimeterre. Ainsi mourut ce prince à l'âge de 25 ans.

SÉBASTIEN (le Père). *Voyez* **TRUCHET**.

SÉBASTIEN ou **SÉBASTIANO DEL PIOMBO** (FRA), peintre, né à Venise en 1485, prit le nom sous lequel il est connu, lorsque, ayant embrassé la vie religieuse, il fut pourvu de la charge de scelleur des brefs à la chancellerie pontificale; mais son véritable nom était *Luciano*. Il excellait dans le portrait, et dessinait surtout avec une grande perfection les têtes et les mains. Sa réputation était déjà répandue dans toute l'Italie lorsqu'il se rendit à Rome, où il se lia avec Michel-Ange qui le favorisa en toute occasion, et se plut à lui fournir les dessins de la plupart de ses tableaux. On assure que, jaloux de Raphaël, Michel-Ange, en associant la vigueur de son dessin à la beauté du coloris qui distinguait Sébastiano, se flattait de le voir lutter avec avantage contre le prince de la peinture. C'est à cette circonstance que l'artiste de Venise dut l'honneur d'être chargé de la *Résurrection de Lazare*, qu'il peignit en concurrence avec la *Transfiguration* de Raphaël, qui n'eut pas de peine à reconnaître dans l'ouvrage de son compétiteur le dessin d'un maître plus célèbre. Sébastiano mourut à Rome en 1547. Le musée du Louvre à Paris possède de lui trois tableaux d'un grand prix : le *Portrait du sculpteur florentin Baccio Bandinelli;* la *Visitation de la Vierge;* et des *Anges apportant les objets nécessaires pour coucher l'enfant Jésus.*

SEBEK-TEGHYN NASSIR-EDDYN, fondateur de la dynastie des Sebek-Teghynides, mais non pas de l'empire de Gazna, quoique lui et ses descendants aient été nommés improprement Gaznevides, était Turc de naissance, et fut d'abord esclave d'un autre Turc, Alp-Teghyn, premier émir de Gazna, dont il devint le gendre, pour prix de ses talents et de ses services. Ishak, fils et successeur d'Alp-Teghyn, étant mort l'an 365 de l'hégire (976 de J. C.), peu de temps après son père, Sebek-Teghyn, son beau-frère, réunit tous les suffrages, et monta sur le trône de Gazna, dont les États, fort circonscrits, n'étaient alors qu'un fief de la couronne des Samanides. Sa première conquête fut celle de Bost. Il avait aidé le gouverneur à recouvrer cette ville; et, pour récompense, l'ingrat tenta de l'assassiner en trahison. Sebek-Teghyn prit Bost; mais le perfide sut échapper à sa juste vengeance. L'amour de la gloire, le zèle pour l'islamisme et le désir du pillage, l'excitèrent à entreprendre la guerre sainte, c'est-à-dire, à attaquer les peuples idolâtres de l'Indoustan. L'an 367 (977), il défit Djeipal, roi de l'Inde septentrionale, prit Kaboul, et parcourut la province de Pendj-ab. Dans sa seconde campagne, il remporta une grande victoire sur le monarque indien, qui fut obligé de lui faire des présents considérables, et de se soumettre à un tribut annuel. Après le départ de Sebek-Teghyn, Djeipal refusa de tenir ses engagements, arrêta les officiers chargés de recevoir le tribut, et leva une armée de 300,000 hommes, composée de ses troupes et de celles de tous ses vassaux, depuis Malwa jusqu'au Bengale; mais cette grande armée ne put résister à la tactique et à la bravoure des troupes de Gazna. Sebek-Teghyn, par ce nouveau triomphe, joignit à ses États les pays de Peïschawer et de Leingan. Il était déjà plus puissant que l'émir de Bokhara, Nouh II, son suzerain, lorsque celui-ci réclama ses secours contre des rebelles. Sebek-Teghyn, magnanime et sensible, fut tellement ému à sa première en-

trevue avec ce jeune prince, qu'il mit pied à terre, et lui baisa l'étrier. Les services importants qu'il lui rendit furent noblement récompensés. Il reçut le titre de *nass'r-eddyn* (le protecteur de la religion) avec le gouvernement du Khoraçan, qui fut partagé entre lui et son fils Mahmoud. Sebek-Teghyn fut jusqu'à la fin le zélé défenseur du faible monarque samanide, qu'il suivit de près au tombeau. Il mourut à Balk, l'an 387 (997), après un règne de 22 ans, avec la réputation d'un prince juste et bon. Quoique surpassé non comme souverain, mais comme conquérant, par son fils Mahmoud, il eut la gloire de lui laisser un trône solide et respecté, et de lui avoir ouvert la route de l'Indoustan.

SEBONDE (Raimond). *Voyez* **SABONDE.**

SÉCHELLES (Jean-Moreau de), contrôleur général des finances, né à Paris, le 10 mai 1690, fut successivement conseiller au parlement de Metz, puis maître des requêtes, place dans laquelle il signala son passage par la réorganisation des maréchaussées. Nommé, en 1729, intendant du Hainaut, il fit bénir son nom dans cette province, en y ranimant le commerce et l'industrie. Intendant de l'armée de Bohême en 1741, il déploya dans cette place la plus grande intelligence, et fut récompensé par l'intendance de Flandre, avec le titre de conseiller d'État, remplaça Machault au contrôle général en 1754, y renonça en 1756, et mourut le 31 décembre 1760.

SECKENDORF (Gui-Louis de), historien, né le 20 décembre 1626, à Herzogen-Aurach en Franconie, fut protégé par Ernest le Pieux, premier duc de Gotha, qui lui fournit les moyens de perfectionner ses études, et plus tard, après avoir éprouvé ses talents dans plusieurs missions politiques, lui confia les fonctions les plus importantes. Chancelier de ce prince, en 1668, Seckendorf réunit à cette charge éminente d'autres emplois qui lui furent confiés par le duc de Saxe-Altenbourg et par le duc Maurice de Saxe-Zeitz. Vers 1681, après la mort du duc Maurice, il se retira dans une de ses terres, avec la résolution de finir ses jours dans des exercices de piété; mais en 1692, à la fondation de l'université de Halle, il en fut nommé chancelier. Cette ville était devenue le siége du *piétisme,* et des troubles menaçaient d'éclater. Seckendorf, par son esprit conciliant, parvint à rétablir l'union entre les partis, et leur fit même signer un compromis par lequel ils renonçaient à tous leurs différends. Cet acte fut le dernier de son administration; il mourut le 18 décembre de la même année. Ses principaux ouvrages sont : *Commentarius historicus et apologeticus de lutheranismo,* divisé en III livres dont le premier parut en 1686, et fut suivi d'un supplément, 1689; le deuxième en 1690; le troisième en 1692 (l'ouvrage complet fut réimprimé en 1694); *Compendium historiæ ecclesiasticæ,* etc., Leipzig, 1666, in-8°. Sa *Vie,* par D. G. Schreber, a été imprimée, Leipzig, 1696, in-4°.

SECKENDORF (Frédéric-Hénon, comte de), neveu du précédent, né le 16 juillet 1673, à Kœnigsberg, en Franconie, fut élevé avec le plus grand soin par son oncle qui le destinait à la diplomatie; mais il préféra l'état militaire, et servit comme volontaire dans l'armée prussienne, d'où il passa dans celle de l'Empire, et bientôt après obtint une compagnie dans le régiment du margrave de Brandebourg-Anspach. Ce ne fut guère avant 1701, lors de la guerre de la succession d'Espagne, qu'il trouva l'occasion de signaler sa valeur. Nommé lieutenant-colonel des dragons que le margrave fournit aux États-Généraux, il assista aux siéges de Venloo, de Stevensvert, de Ruremonde et de Liége, se distingua à la bataille de Hochstett, et mérita les éloges de Marlborough et du prince Eugène. Auguste Ier, roi de Pologne, qui, sous le nom de *comte de Misnie,* avait assisté au siége de Lille, l'engagea d'entrer à son service, le nomma major général, et plus tard lieutenant général. Le prince Eugène, qui désirait l'attacher au service d'Autriche, le fit nommer, en 1717, feld-maréchal lieutenant et colonel du régiment d'infanterie fourni par le margrave de Brandebourg-Anspach à Charles VI. Il se trouva au siége de Belgrade, fit partie, en 1718, d'une expédition en Sicile, et reçut, en 1726, le grade de général feldzeugmeister impérial. Les traités de Vienne et d'Herrenhausen (1725) avaient divisé toute l'Europe en deux partis, d'un côté l'Empereur, l'Espagne et la Russie; de l'autre la France, l'Angleterre, les États-Généraux, la Prusse, les puissances du Nord et le landgrave de Hesse-Cassel. C'était une chose importante pour l'Autriche de détacher le roi de Prusse de la ligue d'Herrenhausen; et Seckendorf fut envoyé auprès de Frédéric-Guillaume Ier, sur lequel il prit et conserva longtemps une grande influence. Enfin son crédit tomba tout d'un coup, et vers la fin de 1728, il fut chargé d'aller à Dresde négocier une alliance avec Frédéric-Auguste. Il ne réussit point à persuader ce prince, dont l'intérêt était de s'unir à la France; mais, en 1732, il fit conclure à Christian V, roi de Danemark, un traité avec l'Autriche et la Russie. Ambassadeur en Prusse, malgré les nombreux ennemis du système autrichien, il fit signer à Berlin, vers la fin de 1731, le traité de Lœwenwolde, dont une des clauses, qui resta sans exécution, était que la Prusse, la Russie et l'Autriche placeraient sur le trône de Pologne l'infant Emmanuel de Portugal. La guerre éclata contre la France, et Seckendorf, tout en conservant l'ambassade de Berlin, se rendit à l'armée qu'il vit avec peine jouer un rôle passif dans les campagnes de 1734 et 1735. Enfin, il en eut le commandement, pendant l'absence du prince Eugène, et se signala par quelques avantages qui forcèrent le maréchal de Coigny et le comte de Belle-Isle d'abandonner les pays situés entre la Moselle, la Meuse et le Rhin. La paix fut signée la même année; mais presque aussitôt la cour de Vienne crut devoir recommencer la guerre contre la Porte, et Seckendorf, que le grand Eugène avait désigné pour son successeur, eut le commandement de l'armée. La campagne ne fut point heureuse, et les ennemis du général arrachèrent au faible Charles VI sa destitution. Seckendorf subit 3 ans d'emprisonnement et n'obtint justice qu'à l'avénement de Marie-Thérèse. Mais n'ayant pu obtenir le paiement de son traitement arriéré, piqué de cette injustice, il donna sa démission pour entrer au service du nouvel empereur Charles VII, électeur de Bavière. Feld-maréchal et conseiller intime de ce prince, il parvint, en 1742, à reprendre la Bavière, dont son nouveau souverain avait été dépossédé. La campagne suivante ne fut pas aussi avantageuse, et Seckendorf, forcé de négocier, établit, avec le grand Fré-

dèric, les bases de l'union de Francfort, qui donna pour nouveaux appuis, à Charles VII, la France et la Prusse. Il remporta plusieurs avantages en 1744, et, après avoir pris une seconde fois Munich, il exécuta son projet de retraite. Charles VII étant mort, et le jeune électeur qui lui succéda se trouvant dans une position fort critique, Seckendorf lui conseilla de se réconcilier avec la cour de Vienne, et contribua beaucoup à amener la conclusion du traité de Fuessen (1745), qui déplut au roi de Prusse dont cet arrangement contrariait les vues. Il mourut à Meuselwitz, le 23 novembre 1763, non sans avoir éprouvé les effets du ressentiment de Frédéric II. Une *Vie* du feld-maréchal, tirée de ses papiers, a été publiée par son petit-neveu, en 1790, 4 vol. in-8°.

SECKENDORF (Charles-Sigismond, baron de), de la même famille que le précédent, naquit à Erlangen, le 26 novembre 1744, d'un ministre d'État du margraviat de Bayreuth. Après avoir fait ses études, il fut placé, comme chambellan, à la cour de Weimar, qui commençait alors, sous les auspices de la duchesse Amélie, à devenir le point de réunion des écrivains les plus célèbres de l'Allemagne. Il concourut, avec plusieurs hommes de lettres, à mettre au jour les richesses, encore peu connues alors en Allemagne, de la littérature espagnole et portugaise, et fut l'auteur de l'*Essai d'une traduction de la Lusiade de Camoëns*, et d'un *Fragment de l'Histoire de Grenade*. Il publia plus tard l'*Histoire de Thonagésée* ou *la Roue, de la Fortune des poésies*, et quelques ouvrages dramatiques. Il fut nommé en 1784, par Frédéric II, second ambassadeur de Prusse auprès du cercle de Franconie : il mourut, à Anspach, le 26 avril 1785.

SECKENDORF (Léon, baron de), poëte allemand, de la famille des précédents, né à Wonfurt, en 1775, fut d'abord assesseur à la cour de Weimar, ce qui le mit en relation avec Wieland, Gœthe, Schiller, et Herder, puis chambellan à la cour de Wurtemberg, et conseiller du gouvernement de Stuttgard. Lors de la guerre de 1807, il entra capitaine dans le 4e bataillon de la landwehr de Vienne, et fut tué au combat d'Ebersberg, dans la haute Autriche, le 6 mai 1809. Il est connu par quelques *recueils de poésies*, et surtout par un journal littéraire qu'il entreprit à Vienne, avec son ami Stoll, sous le titre de *Prométhée*.

SECOND (Jean), poëte latin, né à la Haye le 10 novembre 1511, se fit recevoir docteur en droit à Bourges, accepta ensuite la place de secrétaire intime de l'archevêque de Tolède, et bientôt après suivit Charles-Quint dans son expédition contre Tunis (1534). A son retour, George d'Egmond, évêque d'Utrecht, se l'attacha comme secrétaire; mais il avait rapporté d'Afrique le germe d'une maladie à laquelle il succomba à Tournai, le 8 octobre 1536. Ses *Poésies latines*, publiées pour la première fois à Utrecht, 1541, in-12, ont été réimprimées; mais la meilleure édition est celle que l'on doit à M. Bosscha fils, Leyde, 1821, 2 vol. in-8°. Parmi ces poésies on a toujours distingué les 19 pièces que le poëte a nommées ses *Baisers* (*Basia*) : ce sont des chants érotiques pleins de feu, de naturel, et de vivacité, qui n'ont rien du cynisme de Catulle, mais qui n'approchent pas de la sensibilité délicate de Parny. La meilleure traduction française des *Baisers* est celle de M. Tissot, Paris, 1806, in-11, à qui l'on doit aussi la traduction des *Élégies*.

SECONDAT (Jean-Baptiste, baron de), agronome, né en 1716 à Marthilhac, près de Bordeaux, était fils de l'illustre auteur de l'*Esprit des Lois;* mais sa vénération pour la mémoire de son père l'empêcha de prendre le nom de *Montesquieu*. Il s'appliqua dès l'enfance à l'étude des lettres et des sciences, et fut pourvu de bonne heure d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, dont il remplit les devoirs avec zèle et intégrité. Employant ses loisirs agronomiques, il contribua beaucoup à réveiller l'attention sur les services rendus à l'agriculture par Olivier de Serres. Pendant la révolution il prit la détermination de jeter au feu les manuscrits de son père, dans la crainte qu'on n'y découvrît des prétextes pour inquiéter sa famille. Cet homme vertueux mourut à Bordeaux en 1796. C'est à lui que l'on est redevable de la publication du petit roman d'*Arsace et Isménie,* et de divers fragments insérés dans les dernières éditions des *OEuvres* de son père. On a de lui : *Mémoires sur l'électricité,* Paris, 1746, in-8°; *Observations de physique et d'histoire naturelle sur les eaux minérales des Pyrénées,* ibid., 1750, in-12; *Considérations sur le commerce et la navigation de la Grande-Bretagne,* traduites de l'anglais, 1750, in-12; *Considérations sur la constitution de la marine militaire de France,* Londres, 1756, in-8°; *Mémoire sur l'histoire naturelle du chêne,* etc., Paris, 1785, in-fol. de 92 pages, avec 15 planches.

SECONDO (Joseph-Marie), littérateur, né en 1715 à Lucera (près de Naples), fit ses études dans cette capitale, et après avoir fréquenté quelque temps le barreau, remplit plusieurs places dans la magistrature. Passionné pour la langue et la littérature anglaises, il en traduisit plusieurs ouvrages et mourut en 1798, conseiller de la cour suprême de justice de Naples. On a de lui la *Conversione d'Inghilterra al cristianismo, paragonata colla sua pretesa riformazione,* traduit du français, Naples, 1742, in-8°; *Vita di M. Tullio Cicerone,* traduit de l'anglais de Middleton, 1744, 5 vol. in-8°; 1748, 5 vol. in-4°; 1762, 5 vol. in-8°; *Ciclopedia, o Dizionario universale delle arti e delle scienze,* traduit de l'anglais de Chambers, 1747, 9 vol. in-4°, augmenté de plusieurs articles relatifs à l'histoire, aux antiquités, etc., du royaume de Naples; *Relazione storico dell' antichità, rovine e residui dell' isola di Capri,* ibid., 1750, in-8°; *Storia della vita di C. Giulio Cesare, tratta degli autori originali,* ibid., 1776-77, 3 vol. in-8°, figure, Venise, 1782, 5 vol. in-12, figure.

SECOUSSE (Denis-François), historien, né à Paris le 8 janvier 1691, étudia le droit par déférence pour son père, jurisconsulte estimé, et se fit recevoir avocat au parlement en 1710; mais, après la mort de son père, il se hâta de quitter une carrière dans laquelle il était entré malgré lui, et se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Admis, en 1772, à l'Académie des inscriptions, il lui communiqua plusieurs *mémoires* qui répandirent un nouveau jour sur différents points de l'histoire de France, jusqu'alors négligés. En 1628, désigné par le chancelier d'Aguesseau pour continuer l'importante collection, commencée par Laurière, des *ordonnances* des rois de la 3e race, il en acheva le 2e vol., et publia suc-

cessivement les suivants jusqu'au 9e. (Ce recueil a été continué depuis par Villevaults, Bréquigny et de Pastoret. L'assiduité que Secousse mettait à ses travaux affaiblit sa vue, qu'il finit par perdre entièrement. Depuis il ne fit plus que languir, et mourut à Paris le 15 mars 1754. Il avait rassemblé plus de 12,000 vol. sur l'histoire de France; et il ordonna par son testament que cette belle collection serait vendue en détail pour faciliter aux gens de lettres l'acquisition des ouvrages relatifs à leurs études. Outre un grand nombre de *mémoires* dans le Recueil de l'Académie des inscriptions, on a de Secousse : *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II, roi de Navarre, dit le Mauvais,* Paris, 1755, 1758, 2 vol. in-4°; *Mémoire historique et critique sur les principales circonstances de la vie de Roger de St.-Lary de Bellegarde, maréchal de France,* ibid., 1764, in-12, précédé de l'*Éloge* de l'auteur, par Bougainville, etc. — SECOUSSE (Jean-François-Robert), frère du précédent, curé de St.-Eustache, mort à Paris en 1771, est auteur d'une *Lettre d'un curé du diocèse de..... à M. Marmontel sur son extrait critique de la lettre de J. J. Rousseau à d'Alembert,* Paris, 1760, in-8°.

SEDAINE (Michel-Jean), homme de lettres, né à Paris le 4 juillet 1719, était fils d'un architecte peu favorisé de la fortune. Resté vers l'âge de 18 ans l'unique soutien de sa famille, il résolut d'apprendre le métier de tailleur de pierres, tout en continuant d'étudier. L'architecte qui l'employait l'ayant surpris un livre à la main, le questionna, l'admit au nombre de ses élèves, et finit par l'associer à ses travaux. Devenu plus libre, Sédaine se livra au goût qu'il avait eu de bonne heure pour la littérature. Il se lia avec plusieurs poëtes, et commença à se faire remarquer par quelques pièces de vers, entre autres l'*Épître à mon habit,* qui eut beaucoup de succès. Il débuta dans la carrière dramatique, en 1756, par le *Diable à quatre* (tiré du théâtre anglais), qui fut joué à l'Opéra-Comique : plusieurs autres pièces, également bien accueillies du public, succédèrent à celle-là, et donnèrent la vogue à ce théâtre. Prenant ensuite un vol plus élevé, il fit pour les Français le *Philosophe sans le savoir,* comédie en 5 actes, en prose, la meilleure et la plus importante de ses compositions théâtrales. Il ne cessa point, malgré le succès de cette comédie, de travailler pour l'Opéra-Comique, où beaucoup de ses ouvrages sont longtemps restés au répertoire. Il fit ensuite pour le grand Opéra, *Aline, reine de Golconde, Amphitryon* et *Guillaume Tell.* Le succès brillant de *Richard Cœur de Lion,* joué en 1785 au Théâtre-Italien lui ouvrit enfin les portes de l'Académie française. Depuis plusieurs années il était secrétaire de l'Académie d'architecture. Il ne cessa de travailler pour la scène lyrique qu'à sa mort, arrivée à Paris le 17 mai 1797. Les pièces de Sédaine, au nombre de 32, ont été imprimées séparément. Ses deux comédies, le *Philosophe sans le savoir,* et la *Gageure imprévue,* font partie du *Répertoire* des auteurs du 2e ordre. On lui doit encore des *poésies,* 2e édition, 1760, 2 vol. in-12. Il a paru une édition stéréotype des *OEuvres choisies de Sédaine,* avec une *notice biographique* par Auger, Paris, 1813, 3 vol. in-18. On trouve une *Notice sur Sédaine* dans les *OEuvres de Ducis,* édition in-8°, tome III, page 409, et son *Éloge,* par Mme la princesse Constances de Salm, a été imprimé, en 1797, in-8°.

SEDANO (Don Juan-Joseph LOPEZ de), antiquaire, né à Alcala-de-Henarès en 1729, étudia la philosophie, les mathématiques et les langues anciennes à Salamanque, et vint ensuite à Madrid, où il fut d'abord employé à l'université de St.-Isidore, puis au cabinet royal des médailles. Il fit, par ordre du roi, plusieurs voyages dans l'intérieur de l'Espagne, pour y examiner les anciens monuments, et mourut à Madrid en 1801. On a de lui : *Parnasse espagnol,* ou *Collection des meilleurs morceaux des plus célèbres poëtes de cette nation,* Madrid, 1768-78, 9 vol. in-8° : ce recueil important est enrichi de *notices* biographiques sur les auteurs et de jugements sur leurs principaux ouvrages; *Dissertation sur les médailles et les monuments anciens, trouvés en Espagne,* ibid., 1789, in-4°; *Explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de la Catalogne et du royaume de Valence,* ibid., 1794, in-8°. Sedano a lu différents *mémoires* scientifiques et littéraires à l'Académie de Madrid.

SÉDÉCIAS, dernier roi de Juda, fils de Josias, était l'oncle de Joachim ou Jéchonias, que Nabuchodonosor fit descendre du trône peu de temps après l'y avoir placé. Ce fut sur ce prince que le roi de Babylone jeta les yeux pour le remplacer. Suivant les traces de son père et de son frère, *il fit le mal devant le Seigneur,* et se rendit odieux au peuple par ses débauches. Le prophète Jérémie vint le trouver de la part de Dieu pour lui reprocher sa conduite; mais Sédécias persista dans le mal, et fit emprisonner Jérémie, qu'il livra plus tard aux grands de sa cour. Cependant Nabuchodonosor mit le siége devant Jérusalem qui fut prise au bout de deux ans. Sédécias, arrêté dans la plaine de Jéricho, fut conduit devant le roi de Babylone, qui lui fit crever les yeux, et l'envoya en Chaldée, où il mourut bientôt de chagrin. C'est en Sédécias que finit, vers l'an 587 avant J. C., le royaume de Juda, dont la durée, depuis Roboam, avait été de 375 ans.

SEDELMEYER (Jérémie-Jacques), peintre et graveur, né à Augsbourg en 1704, apprit le dessin chez Pfeffel, marchand d'estampes. Il se rendit ensuite à Vienne chez Keukel, peintre en miniature, son beau-frère, et se lia bientôt d'une étroite amitié avec Gaspard Fuessli, dont les conseils lui furent très-utiles. Il gravait à la pointe et au burin, et acquit beaucoup de réputation dans ces deux genres. N'ayant point obtenu de l'Empereur les encouragements que méritait son talent, il devint fou, et mourut en 1761. On lui doit plusieurs portraits, tant peints que gravés, et une belle suite d'après les tableaux de Daniel Gran à la bibliothèque de Vienne.

SÉDILLOT (Jean-Jacques-Emmanuel), orientaliste et astronome, né en 1777 à Montmorency, mort à Paris en 1832, était un des premiers élèves de l'école instituée en l'an III (1795) pour l'enseignement des langues orientales vivantes. Il y fut bientôt attaché pour aider les professeurs dans leurs travaux scientifiques, et plus tard devint professeur adjoint pour l'enseignement de la langue turque, place que des motifs d'économie firent supprimer en 1816. Deux ans auparavant il avait été

adjoint au bureau des longitudes pour l'histoire de l'astronomie chez les Orientaux. Élève de l'école polytechnique, et s'étant livré d'une manière spéciale à l'étude des mathématiques et de leur application, il aida les Delambre, les Laplace, dans leurs recherches. Un travail inédit de Sédillot, entrepris pour concourir aux prix décennaux et qui avait été jugé digne d'être couronné, c'est sa *Traduction* de la première partie du *Traité* d'Aboul-Hassan-Ali, qui a pour objet la construction des instruments astronomiques. On a de lui : *Notice de la partie littéraire des recherches asiatiques*, tomes I et II, *Moniteur*, 1807, n°s 219, 220 et 315; *Notice de la grammaire arabe de Sylvestre de Sacy*, ibid., 1810, n° 245; *Notice de la relation d'Égypte*, par Abou-Abdallatif, ibid., *Magasin encyclopédique*, 1812, tome I, page 175. Sédillot était à l'époque de sa mort, secrétaire de l'école spéciale des langues orientales vivantes à la bibliothèque du roi, à Paris.

SEDLEY (sir CHARLES), poëte anglais, né vers 1639 dans le comté de Kent, vécut dans l'obscurité jusqu'à la restauration des Stuarts, où il parut à la cour de Charles II, et fut admis dans la société des gens d'esprit qui entouraient ce monarque. Les premiers essais de Sedley furent des poésies galantes. S'étant jeté dans la politique, il réussit à se faire nommer membre de la chambre des communes, où ses relations précédentes le maintinrent longtemps dans le parti de la cour; mais irrité contre Jacques II qui l'avait offensé dans son honneur, il se jeta dans l'opposition, et concourut de tout son pouvoir à la révolution de 1688. On présume qu'il mourut vers 1720. Ses *OEuvres*, qui consistent en poésies, pièces de théâtre et discours, ont été publiées par Ayloff, Londres, 1722, in-8°.

SÉDULIUS (CAIUS-CÆLIUS ou CÆCILIUS), prêtre du 5e siècle, sur lequel on a peu de renseignements, est auteur d'un poëme intitulé *Paschale carmen, id est de Christi miraculis libri V*, publié pour la 1re fois in-4°, et reproduit à Leipzig, 1499, in-4°; à Milan, avec les poésies de Prudence, 1501, et dans les *Poetæ christiani veteres*, Venise, 1501-1502, 2 vol. in-4°. A la demande d'un de ses amis, Sédulius mit son poëme en prose, et intitula ce nouveau travail : *Opus paschale*. L'ouvrage, dans cette forme, a été imprimé à Paris en 1585. On trouve quelquefois à la suite du *Paschale carmen* deux hymnes du même auteur. La dernière et la meilleure édition de Sédulius est celle de Rome, 1794, in-4°, avec la *Vie* de ce poëte, la liste de ses ouvrages, de ses manuscrits et éditions. — Un autre SÉDULIUS, qui vivait dans le 8e siècle, passe pour l'auteur des écrits suivants : *Collectanea, sive Explanatio in omnes epistolas S. Pauli*, Bâle, 1528, in-8°, et dans la *Bibl. Patrum; Commentarii in artem Eutychii*, dont on trouve un manuscrit à la bibliothèque du roi à Paris; *De rectoribus christianis et convenientibus regulis quibus est res publica ritè gubernanda*, Leipzig, 1619, in-8°.

SEELEN (JEAN-HENRI DE), philologue, né en 1687 dans le duché de Brême, mérita d'être mis au nombre des enfants précoces. Au sortir de ses études, il fut admis au saint ministère; mais son goût pour les recherches littéraires le porta bientôt vers l'enseignement, et il professa quelque temps le grec et le latin au gymnase de Stade, où il avait été élevé. Nommé recteur à Lubeck en 1718, il mourut dans cette ville en 1762. On a de lui : *Stada litteraria*, 1711, in-4° : c'est un tableau de l'état des lettres et des sciences à Stade au commencement du 18e siècle; *Oratio de precocibus eruditis*, etc., Flensbourg, 1715, in-4°; *De scriptoribus gentilibus falsò in christianorum ordinem relatis*, etc., ibid., 1714, in-4°; *Athenæ lubecences*, Lubeck, 1719-22, 4 parties in-8°; *Selectorum litterariorum specimina exhibentia*, etc., ibid, 1724-25, in-4°; *Memoria stadeniana, sive de vitâ, scriptis ac meritis Diederici à Stade commentarius*, Hambourg, 1725, in-4°; *Biblioth. lubecensis*, Lubeck, 1725-31, 12 vol. in-8°; *Selecta numaria*, Rostock, 1726; Lubeck, 1735, in-8°; *Philocalia epistolica*, etc., Lubeck, 1728, in-8°; *Deliciæ epistol., sive Centuria epistolar. memorab. compl.*, etc., ibid., 1729, in-8°; *Meditationes exegeticæ*, etc., ibid., 1730-32, 2 parties in-8°; *Miscellanea quibus commentationes varii argumenti continentur*, ibid., 1734, in-8°; une *Notice*, en allemand, *sur la typographie de Lubeck*, ibid., 1740, in-8°; *Memorabilium flensburgensium sylloge*, ibid., 1752, in-4°; *Analecta ad Middendorpii librum de academiis*, ibid., 1756, in-4°; enfin un grand nombre de *programmes*, de *dissertations*, d'*éloges* et de *notices biographiques*.

SEE-MA-KOUANG. *Voyez* SSE.

SEEMILLER (SÉBASTIEN), orientaliste, né le 17 octobre 1752 à Veldin en Bavière, étudia chez les jésuites de Landshut et de Munich. Entré dans l'ordre des chanoines réguliers de St.-Augustin, il s'appliqua à l'étude de l'histoire et des langues orientales, prit le grade de docteur en philosophie et en théologie à l'université d'Ingolstadt, et donna quelques cours de théologie et d'hébreu dans son couvent. En 1781 il fut appelé aux places de professeur de langues orientales et de bibliothécaire de l'université d'Ingolstadt, avec le titre de conseiller de l'électeur. Nommé plus tard curé de l'une des paroisses de Munich, il mourut dans cette ville le 22 avril 1798. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, tous écrits en latin, les uns tenant à la bibliographie, les autres à la critique sacrée. Nous citerons : *Bibliothecæ acad. Ingolstadiensis incunabula typographica*, 1787-92, 3 cahiers in-4°; *Institutiones ad interpretationem S. Scripturæ*, Augsbourg, 1779, in-8°; *SS. Jacobi et Judæ apostol. epist. cathol. quas ad gr. textûs fidem latinè reddidit*, etc., Nuremberg, 1783, in-8°; *Septem psalmi pœnitentiales*, etc., Ingolstadt, 1790, in-4°; *Quindecim psalmi graduales*, etc., ibid., 1791, in-4°.

SEETZEN (ULRIC-JASPER), voyageur allemand, né dans l'Ost-Frise, acheva son éducation à Gœttingen, où il se livra particulièrement à l'étude des sciences naturelles. Quand il eut terminé ses cours, il publia quelques opuscules sur l'histoire naturelle, la statistique, l'économie politique, et devint conseiller aulique du czar, dans la principauté de Jever. Ayant manifesté le dessein de voyager dans l'Orient, il fut secondé par les ducs Ernest et Auguste de Saxe-Gotha, protecteurs des entreprises utiles; et il y a lieu de croire qu'il reçut aussi des encouragements du cabinet russe. Muni de différentes recommandations, il partit, en août 1802, pour Constantinople, où il obtint des ministres des puissances chrétiennes, quelques renseignements sur les pays qu'il

se proposait de visiter. Il commença ses courses par la Syrie; et après avoir fait un assez long séjour dans la ville d'Alep, il parcourut les contrées voisines. Au mois de décembre 1805, il était de retour dans le Hauran et le Djaulan, après avoir exploré l'Anti-Liban, et fait des observations astronomiques à Damas. Une tentative pour pénétrer dans le Ladscha avait été interrompue par les inquiétudes que lui causèrent les Arabes Bédouins. En 1806, Seetzen alla dans le territoire de Banias, où le Jourdain prend sa source, et il suivit ce fleuve jusqu'à Tibériade; puis continuant sa route vers Djerraseh, il osa s'aventurer dans les pays à l'est du Jourdain, où aucun voyageur européen n'avait encore porté ses pas. Il s'avança ainsi jusqu'à Karrak, et revint par le sud de la mer Morte, où il fut bien dédommagé de ses peines et de ses périls, par l'aspect des ruines d'édifices magnifiques et inconnus aux peuples de l'Occident. Le 6 avril, il entra dans Jérusalem, trouva cette cité célèbre plus belle qu'il ne l'avait supposé. Il lut encore dans l'église du Saint-Sépulcre, les épitaphes de Godefroid de Bouillon et de Baudouin, qui depuis ont été effacées par des barbares. Seetzen n'a décrit ni Jérusalem, ni Bethléem, parce que ces deux villes sont assez connues. Le 25 mai, il repartit pour Jaffa, et gagna Saint-Jean-d'Acre. Il lui avait été impossible de traverser la contrée déserte au sud de la Palestine, et de se rendre par là en Arabie. Une deuxième tentative fut plus heureuse. Il fit de nouveau le tour de la mer Morte, alla d'Hébron au mont Sinaï, par une route inconnue aux Européens, et de Suez gagna le Caire, où il employa utilement son temps à recueillir, de la bouche des habitants de diverses régions de l'Afrique, des renseignements sur leur patrie; puis, décidé à tous les sacrifices pour parvenir au berceau de l'islamisme, il fit profession publique de cette religion, entreprit le pèlerinage de la Mecque, et s'embarqua au port de Suez, le 31 juillet 1809. Le 2 août, le navire mouilla devant Tor. Seetzen reconnut que, même pour des vaisseaux musulmans, il n'y a guère de sûreté dans le voisinage des Bédouins; ce ne fut qu'en faisant des présents à ces bandits, que le capitaine put leur échapper. Lorsque l'on relâcha dans le port d'Yembouna le Baher, Seetzen fit part à son correspondant de son désir d'aller à Madayn Stzaleh ou Hadjar; celui-ci l'en dissuada en lui représentant les périls imminents auxquels il s'exposait. Enfin, le 19 août, l'on atterrit à Djedda, terme de la traversée. Seetzen profita de son séjour dans cette ville pour se faire initier de plus en plus dans la doctrine de l'islamisme; puis il revêtit le costume de pèlerin, et le 8 octobre, partit pour la Mecque, où il entra deux jours après. Il ne put s'empêcher d'être frappé de l'aspect magnifique de L'el-Harram, cette mosquée par excellence, qui entoure le Kaaba, édifice sacré pour les musulmans, qui en attribuent la construction au patriarche Abraham, le père des croyants, et à son fils Ismaël, père des Arabes. Ayant accompli tous les devoirs imposés aux pèlerins, et visité les lieux saints des musulmans, Seetzen se joignit à une caravane que la dévotion conduisait à Médine. Pour faire ce voyage, il faut emporter des vivres et de l'eau. On ne marche que de nuit : on fait halte le jour. Cette manière de voyager avait quelque désagrément pour Seetzen, qui ne pouvait porter ses observations sur tous les objets qu'il aurait bien voulu connaître. Le 6 décembre les pèlerins firent leur entrée dans Médine. Aussitôt Seetzen porta ses pas vers la mosquée qui renferme la dépouille mortelle de Mahomet. Les fidèles ne pouvaient visiter qu'en secret la chapelle où est le tombeau du prophète; car les Wahabites avaient défendu l'entrée de tous les lieux de pèlerinage, à l'exception de l'el-Harram. La présence de Seetzen fit naître probablement des soupçons dans l'esprit de l'émir des Wahabites, qui, le prenant pour un Turc, lui demanda qui il était, et ce qu'il faisait à Médine, pourquoi il y restait si longtemps, pourquoi il achetait tant de livres, etc. Lorsque le voyageur lui eut dit qu'il était franc et néophyte, l'émir cessa ses questions et le congédia. Seetzen fut assez heureux pour dessiner, sans être aperçu, le plan de la ville et de la mosquée sainte. Le 25 décembre, il repartit pour Djedda; et, le 13 janvier 1810, il revit la Mecque, après avoir repris l'habit de pèlerin. C'était alors l'époque du grand concours des dévots, et la cité sainte offrait un aspect imposant et singulier. Lorsque les fêtes furent terminées, Seetzen resta encore plus de deux mois à la Mecque; et il passa ce temps à bien étudier cette ville, pour en faire un tableau exact. Le 28 mars, Seetzen, de retour à Djedda, monta sur un navire avec l'Arabe qui avait été son instituteur à la Mecque, et qui lui promit de l'accompagner dans l'Yémen. Le 8 avril, tous deux prirent terre à Hadadè, puis allèrent à Beith-el-Fakih. Le guide ne connaissait pas le chemin; le chameau conduisait les voyageurs sans se tromper. Seetzen ayant visité le canton montagneux, où l'on cultive le café, et vu plusieurs villes de l'Yémen, fut retenu près d'un mois à Doran, par une maladie. Le 2 juin il entra dans Saana, qu'il appelle la plus belle ville de l'Orient. Au mois de novembre, il était à Moka, d'où il écrivit en Europe; ce sont les dernières lettres que l'on ait reçues de lui. Étant ensuite rentré dans l'Yémen, l'ignorance des Arabes lui attira le même désagrément qu'avaient éprouvé Niebuhr et ses compagnons. Le prenant pour un magicien, on saisit ses collections d'animaux, sous prétexte qu'il les employait à des opérations pour tarir les sources. Suivant quelques versions, Seetzen voulut aussitôt aller à Saana, afin d'adresser ses réclamations à l'iman : c'était en décembre 1811. Quelques jours après on apprit qu'il était mort à Taës, l'on supposa qu'il avait été empoisonné par l'ordre du prince. Il n'existe pas de relation complète des voyages de Seetzen : quelques fragments en sont épars dans différents recueils ou journaux, d'après ses lettres au baron de Zach, qui les a insérées dans sa *Correspondance géographique et astronomique*. Elles renferment des *Mémoires sur les tribus d'Arabes nomades de Syrie, du désert et des contrées voisines*, publiés dans les *Annales des voyages* (année 1809-14). Dautres lettres, adressées par Seetzen à d'autres savants, sont par extrait dans le *Magasin encyclopédique*.

SEFY (Schah), 6e ou 7e roi de Perse de la dynastie des Sofis, monta sur le trône, en 1628, avant qu'on eût publié la mort d'Abbas le Grand, son aïeul, qui l'avait désigné pour son successeur, à l'exclusion de ses propres fils, qu'il avait fait périr ou aveugler. Le nou-

veau roi, âgé de 17 ans, s'appelait Sam-Mirza. Il prit le nom de Sefy, qui était celui de son malheureux père. Ce monarque portait un cœur de tigre sous un extérieur d'une beauté régulière et plein de douceur : il fut le Néron de la Perse. Chaque année de son règne fut marquée par les plus horribles cruautés. Tous les princes du sang, tous les grands, alliés à la famille royale, presque tous les ministres et les généraux les plus distingués furent mis à mort ou privés de la vue, par l'ordre de ce tyran. Le vainqueur d'Ormuz, l'illustre Iman-Kouli-Kan et toute sa famille furent au nombre de ces victimes, sur la liste desquelles on vit figurer plusieurs femmes, entre autres la tante, la favorite de Sefy, et jusqu'à sa propre mère, dont les remontrances l'avaient irrité. On a mis en doute si les atrocités de ce monstre étaient l'effet de son humeur sanguinaire, de sa passion pour le vin, de son éducation vicieuse, de ses préjugés superstitieux, ou d'une sombre politique, dont Schah-Abbas avait jeté les fondements, et qui consistait à abattre les grands, pour ne régner que sur des esclaves : mais il paraît que tous ces motifs se réunirent pour faire de Schah-Sefy le despote le plus féroce qui ait gouverné la Perse. Cependant aucune révolte n'éclata dans ses États, par suite du respect qu'on y conservait pour la race de Schah-Abbas; et le peuple jouit d'une sécurité et d'une tranquillité parfaites, à cause de la bonne et sévère police que ce grand monarque avait établie. Les Ouzbeks, ayant envahi le Khoraçan, furent repoussés; mais la Perse perdit Candahar. Le gouverneur, sommé de se rendre à la cour, et se croyant déjà mort, livra cette place importante à l'empereur mogol. Sefy eut à soutenir contre les Ottomans une guerre qu'ils avaient commencée sous son prédécesseur. Ils pénétrèrent d'abord jusqu'à Hamadan et Derghezin; mais, repoussés ensuite, ils échouèrent devant Bagdad, et perdirent Cheherzoul, Hilla et Van. L'arrivée du sultan Mourad IV (Amurath) redonna l'avantage aux Turcs. Il emporta Érivan, après un siége de 7 jours, et s'empara de Tauris, que l'approche de l'hiver et la disette l'obligèrent d'abandonner. Le roi de Perse reprit en personne Érivan, au bout de 3 mois de siége, en 1635; mais la conquête de Bagdad, que le sultan prit d'assaut, en 1638, détermina la paix entre les deux empires, dont les limites furent fixées sur les bases qu'elles ont encore aujourd'hui. La seule bonne action de Schah-Sefy fut de rendre à leur pays 300 malheureux Arméniens, reste d'une colonie de 7,000 hommes, qu'Abbas avait transplantée dans le Mazandéran. Il était en général bon envers les chrétiens, quoique le premier et peut-être le seul Européen exécuté publiquement en Perse, l'ait été sous son règne. C'était un horloger suisse, qui, ayant tué par jalousie un Persan, fut condamné à mort, parce qu'il refusa d'embrasser l'islamisme. Sefy régna 14 ans, mourut en 1642, à Kachan, et fut enterré à Kom.

SEGARELLE (Gérard), hérésiarque du 13 siècle, chef d'une secte d'*apostoliques*, était né à Parme, et ne reçut aucune éducation. Il paraît qu'il fut admis dans l'ordre des frères mineurs, mais sans faire profession. Il s'imagina qu'il deviendrait un apôtre en prenant le costume dont un tableau de l'église de son couvent lui offrait le modèle, et peu content de cette imitation, il voulut avoir aussi quelque conformité avec J. C., et vivre comme St. François. Il se fit circoncire, emmaillotter comme un enfant et mettre dans un berceau. Ces folies attirèrent l'attention, et le menu peuple s'attroupa autour de lui. Segarelle vendit une maison qu'il possédait et en distribua le prix à une troupe de bandits et de fainéants, dont quelques-uns s'attachèrent à lui; mais comme il négligeait de leur procurer de la subsistance, ils ne tardèrent pas à l'abandonner. Cependant, la secte continuant à s'étendre sous la direction d'un autre chef, l'évêque de Parme fit mettre en prison Segarelle, premier auteur de cette association, dont les membres se livraient à toutes sortes de débauches. Le misérable ayant eu l'adresse de contrefaire l'insensé fut mis en liberté; mais le prélat mieux informé de ses excès et de ceux de ses compagnons, les chassa tous de son diocèse. Segarelle ayant osé reparaître vers l'an 1300, l'évêque le fit arrêter de nouveau; on instruisit son procès, et il fut condamné à être brûlé, sentence qui fut exécutée le 18 juillet de la même année. Les *apostoliques*, presque tous mendiants vagabonds, prétendaient que tout devait être commun, même les femmes. Ils distinguaient trois règnes : celui du Père, dont le caractère était la justice et la sévérité; celui du Fils, règne de grâce et de sagesse; et celui du St.-Esprit dont la charité était l'unique loi, mais si obligatoire, qu'on ne pouvait rien refuser de ce qui était demandé en son nom, ce qui devenait la source de toute espèce de désordres. On avait vu, dès le 2e et le 3e siècles, diverses sectes d'*apostoliques*, dont l'existence fut plus ou moins longue.

SEGAUD (Guillaume de), jésuite, né à Paris en 1674, entra dans l'institut à l'âge de 26 ans, enseigna les humanités au collége Louis le Grand, et professa la rhétorique à Rennes et à Rouen avec beaucoup de succès. Il eût désiré de se consacrer aux missions chez les sauvages; mais, d'après l'avis de ses supérieurs, il consacra ses talents à la chaire. C'est à Rouen qu'il débuta dans cette nouvelle carrière, et bientôt il fut mis au rang des meilleurs prédicateurs. Sa simplicité, sa douceur, l'onction de ses paroles lui attirèrent un grand nombre de pénitents de toutes les classes. Il remplaça le P. Perusseau dans le poste de confesseur du Dauphin et de la famille royale, et mourut à Paris, le 19 décembre 1748. On a de lui des *Sermons*, quelques *Panégyriques* et deux *Oraisons funèbres*, Paris, 1750-51, 6 vol. in-12, publiés par le P. Berruyer, et réimprimés plusieurs fois.

SEGER (George), médecin, né en 1629 à Nuremberg, suivit à Copenhague les cours de Thomas Bartholin, prit le bonnet de docteur à Bâle (1660), revint pratiquer dans sa ville natale, et, après avoir occupé quelque temps la place de médecin pensionné à Thorn, fut nommé (1675) physicien de Dantzig, où il mourut en 1768. Outre un grand nombre d'*Observations* dans les Éphémérides des Curieux de la nature, on a de lui quelques opuscules tels que *Dissertatio de Lymphæ bartholinianæ quidditate et materiâ*, Copenhague, 1653, 1668; *De Hippocratis lib. de corde ortu legitimo*, Bâle, 1661, 1678.

SEGHERS (Gérard), peintre, né à Anvers en 1589, fut élève de H. Van Balen, et se rendit fort jeune à Rome, où il étudia la manière des différents maîtres sans en adopter aucune. Cependant séduit par celle de

Manfredi, il parvint à l'imiter avec tant de perfection que d'habiles connaisseurs y furent trompés, et ses tableaux furent très-recherchés. De retour à Anvers, il espérait y obtenir le même succès; mais ses compatriotes, accoutumés au coloris brillant de Rubens, trouvèrent les teintes de Seghers trop rembrunies; il se décida donc à prendre le milieu entre le style des deux maîtres, et ses ouvrages eurent toute la vogue qu'ils méritaient. Seghers mourut dans sa patrie en 1651. On distingue parmi ses compositions : le *Mariage de la Vierge*, son chef-d'œuvre; *Jésus élevé sur la croix;* le *Martyre de St. Lievens*. Le musée du Louvre, à Paris, possède un tableau de cet artiste: *St. François en extase, soutenu par des anges.*

SEGHERS (Daniel), frère du précédent, prit des leçons de Breughel de Velours, quand celui-ci ne peignait que des fleurs. Il embrassa fort jeune la vie religieuse dans l'institut des jésuites, qui encouragèrent son talent pour la peinture. Il obtint la permission d'aller à Rome, et, à son retour, ses tableaux obtinrent une grande vogue; il mourut en 1660. Bien qu'il peignît le paysage historique, son genre spécial était les fleurs, dans lequel peu d'artistes l'ont égalé. Sa couleur est belle; sa touche large, ses bouquets sont bien composés, et les insectes qu'il y a placés sont pleins de vérité. On conserve au musée d'Anvers son chef-d'œuvre : c'est une *guirlande* composée de tout ce que le printemps, l'été et l'automne produisent de fleurs et de fruits les plus rares et les plus précieux.

SEGNER (Jean-André), mathématicien distingué, né à Presbourg, le 9 octobre 1704, fit ses études au gymnase de cette ville, puis à l'université d'Iéna, où il prit, en 1730, le doctorat en médecine. De retour dans sa patrie, il s'y livra d'abord à la pratique de son art; mais quelques désagréments qu'il essuya de la part de ses confrères le dégoûtèrent de cette carrière. Un de ses anciens maîtres le fit agréger à l'université d'Iéna, pour y faire des cours de mathématiques, avec la promesse de la première chaire vacante. En 1733, nommé professeur extraordinaire de philosophie, il passa, deux ans après, à Gœttingen comme professeur de sciences naturelles et de mathématiques. En 1755, sa réputation le fit appeler à l'université de Halle, avec le titre de conseiller privé, et le gouvernement prussien lui conféra en même temps des lettres de noblesse. Seguer remplit longtemps encore, avec la même distinction, les chaires de physique et de mathématiques, et mourut le 5 octobre 1777. Outre un grand nombre de *dissertations* et de *programmes*, on a de lui : *Elementa arithmeticæ et geometriæ*, Gœttingen, 1739, in-8°, avec planches; *Specimen logicæ universaliter demonstratæ*, Iéna, 1740, in-8°; *Introduction à la physique* (en allemand), Gœttingen, 1746, in-8°, avec planches, plusieurs fois réimprimée; *Fasciculus exercitationum hydraulicarum*, 1747, in-4°; *Usus scalarum logisticarum*, 1749; *Elementa analyseos finitorum*, Halle, 1758, in-8°; *Elementa analyseos infinitorum*, 1761-63, 2 vol. in-8°; *Leçons astronomiques* (en allemand), 1775-76, 2 vol. in-8°.

SEGNERI (Paul), prédicateur, né à Nettuno, dans l'État ecclésiastique, en 1624, fut placé de bonne heure au séminaire romain, embrassa, en 1637, la règle de St.-Ignace, et se voua à la prédication. Il parcourut les campagnes de préférence aux villes, et partout obtint des succès remarquables. Rappelé à Rome, il fut attaché, malgré lui, au pape Innocent XII en qualité de théologien, et mourut en 1694. Aucun prédicateur, depuis Savonarola, n'avait exercé une influence si grande sur la multitude, pour laquelle il était devenu l'objet d'une sorte de culte. On a de lui : *Quaresimale* (carême), Florence, 1679, in-fol.; *Prediche dette nel palazzo apostolico*, Rome, 1694, in-4°; *Panegirici sacri*, Florence, 1684, 2 vol. in-12; plusieurs *Dissertations* et *Traités spirituels*, Venise, 1712, 4 vol. in-4°, et Parme, 1714, 5 vol. in-fol., avec la *Vie* de l'auteur : un de ces traités, *la Concordia tra la fatica e la quiete*, fut condamné par l'inquisition, qui révoqua son arrêt; *Istoria della guerra di Fiandra, deca II*, etc., Rome, 1684, in-4°; *Lettere sulla materia del probabile* (sous le nom de pseudonyme de *Massimo degli Afflitti*), réimprimé en 1732, in-12.

SEGNERI (Paul), neveu du précédent, né à Rome, en 1673, fut élevé chez les jésuites, dont il embrassa la règle, et se livra, comme son oncle, à la prédication. Il mourut à Sinigaglia, en 1713, après avoir publié *Istruzione sopra le conversazioni moderne*, Florence, 1711, in-8°; *Dell' amore di Gesù*, traduit du français du père Nepveu, ibid., 1711, in-8°. L'abbé Carrara est l'éditeur de ses *Opere postume*, Bassano, 1795, 3 vol. in-8°, avec la *Vie* de l'auteur, par Muratori.

SEGNI (Bernard), historien, né à Florence vers la fin du 15e siècle, fit ses études à Padoue, et dirigea ensuite une maison de commerce à Aquila. De retour dans sa patrie, il offrit ses services au duc Cosme de Médicis, qui le chargea, en 1541, d'une mission diplomatique auprès de Ferdinand, roi des Romains. L'année suivante il fut nommé consul, ou chef de l'Académie de la Crusca, et mourut à Florence en 1558. On a de lui : *Rettorica e Poetica d'Aristotele, tradotte di greco*, etc., Florence, 1549, in-4°; Venise, 1551, in-8°; *Trattato de' governi*, Florence, 1549, in-4°; Venise, 1551, in-12; *l'Etica tradotta e comentata*, ibid., 1550, in-4°, et 1551, in-8°; *Trattato sopra i libri dell' anima*, publié par son fils, Florence, 1583, réimprimé en 1607; *Storie fiorentine dall' anno 1527 all' anno 1555, colla vita di Nicolò Capponi*, Augsbourg, in-fol., avec les portraits de Capponi et de Signi, Palerme, 1778, 2 vol. in-4°; *l'Edipo principe, tragedia, tradotta da Sofocle*, Palerme, 1778; réimprimé à Florence, 1811, in-4°.

SEGNI (Lothaire de). *V.* **INNOCENT III**, pape.

SÉGRAIS (Jean REGNAUD ou RENAUD, sieur de), poëte français, né le 22 août 1624, à Caen, fut destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; mais le goût qu'il manifesta de bonne heure pour la poésie le détourna de cette carrière, où sa naissance lui permettait d'espérer un rapide avancement. Après avoir débuté par des chansons, quelques nouvelles et un poëme pastoral, il publia un roman et une tragédie qui fixèrent sur lui l'attention. Il fut présenté à Mademoiselle (fille de Gaston, duc d'Orléans), qui le prit pour secrétaire, et le nomma plus tard son gentilhomme ordinaire. C'est alors que Ségrais entreprit la traduction en vers de Virgile, tâche longue et pénible dont il se délassait par des compositions plus légères. Ayant eu la franchise d'émettre une opinion peu favorable au dessein que la princesse avait formé d'épou-

ser Lauzun, Ségrais se vit forcé de quitter cette illustre protectrice en 1672, et accepta l'asile que lui offrit Mme de la Fayette. Il ne fut point étranger, dit-on, à la composition de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*, publiés par cette dame. Quatre ans après, fatigué de la vie de Paris, il se retira à Caen, et rassembla dans sa maison l'Académie de cette ville, dispersée après la mort de Matignon, son protecteur. Longtemps il fit, par son aménité et le charme de sa conversation, les délices de la meilleure société, et mourut le 15 mars 1701. Il avait été reçu à l'Académie française en 1662. Presque toutes les compositions de ce poëte, qui de son temps eut la plus haute réputation, et dont Boileau a fait un si brillant éloge, sont à peu près oubliées. Ses *OEuvres diverses*, contenant ses *Églogues*, etc., ont été recueillies, Paris, 1755, 2 vol. in-12, rare. Les curieux recherchent *Segraisiana, ou Mélanges d'histoire et de littérature*, par A. Galland, d'après les conservations de Ségrais chez Foucault, intendant à Caen, la Haye (Paris), 1722, et Amsterdam (Paris), 1723, in-8°, ainsi qu'un *Recueil* de *Nouvelles françoises*, composées pour un divertissement de la princesse Aurélie (Mademoiselle), Paris, 1656. On en trouve des extraits dans la *Bibliothèque des romans*, septembre 1775.

SÉGUIER (Pierre), l'un des magistrats les plus célèbres du 16e siècle, né à Paris en 1504, descendait d'une ancienne famille du Languedoc, distinguée dans la magistrature. Il s'était déjà fait une assez grande réputation au barreau, lorsqu'il fut nommé, par François Ier, avocat général à la cour des aides, et, presque en même temps, chancelier de la reine Éléonore d'Autriche. Henri II le fit passer avocat général au parlement. Ce fut en cette qualité qu'il s'opposa aux prétentions de la cour de Rome, lors des différends du pape Jules II avec le roi, au sujet du duché de Parme; Henri II récompensa son zèle en l'élevant, en 1552, à la place de président à mortier. L'année suivante il fut chargé de porter aux pieds du trône les remontrances de sa compagnie, contre un édit qui établissait l'inquisition en France, et que le parlement refusait d'enregistrer. Il parla avec autant d'énergie que de respect. Il émut le roi, déconcerta les ministres : et la France n'eut point à subir le tribunal odieux que des conseillers fanatiques voulaient lui imposer. Le digne magistrat défendit avec la même énergie le parlement contre les attaques de la chambre des comptes, au sujet des gages, et obtint le même succès au conseil du roi. Sous François II, il fut chargé de traiter de la fixation des limites entre le Dauphiné et le Piémont. Il mourut en 1680. On a de lui : *Rudimenta cognitionis Dei et sui*, publié par Balesdens, Paris, 1636, in-12; traduit depuis en français par Colletet. — Les 6 fils du président Séguier furent tous magistrats : François, l'aîné de tous, mourut président aux enquêtes. — Pierre II SÉGUIER, le second, fut président à mortier en 1578, par la résignation de son père. On conserve le recueil des harangues qu'il prononça au parlement séant à Tours et à Paris. — Jérôme SÉGUIER, le 3e, fut chevalier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, et grand maître des eaux et forêts.

SEGUIER (Louis), le 4e fils du précédent, entra dans l'état ecclésiastique, et devint conseiller-clerc au parlement et doyen de l'église cathédrale de Paris; mis à la Bastille en 1589, par le conseil de l'union, comme suspect de favoriser le parti royaliste, il n'obtint sa liberté qu'en payant une rançon. Plus tard il fut expulsé de Paris par la faction des Seize. Nommé à l'évêché-pairie de Laon par Henri IV, dont il avait préparé la conversion, il préféra demeurer au sein de son chapitre.

SÉGUIER (Antoine), le 5e, né à Paris en 1552, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, surintendant de justice en Provence, après les exécutions rigoureuses du président d'Oppède contre les calvinistes, conseiller d'État, avocat général, président à mortier, ambassadeur à Venise, et mourut en 1626. Ce magistrat s'était montré constamment le défenseur des droits de la couronne et des libertés gallicanes. Ce fut sur ces conclusions que la bulle de Grégoire XIV, *se disant pape*, fut condamnée par arrêt du 5 août 1591, à être lacérée et brûlée par la main du bourreau.

SÉGUIER (Jean), le 6e et dernier fils de Pierre Ier, fut lieutenant civil; il accompagna Henri III, dans sa retraite de Paris, et plus tard il contribua à la réduction spontanée de la capitale. Rétabli sur son siége, il fit rechercher et supprimer tous les écrits injurieux contre le roi. Il mourut en 1596. — Nicolas SÉGUIER, frère de Pierre Ier, seigneur de Saint-Cyr, est celui de qui descend directement le premier président actuel de Paris.

SÉGUIER (Martin), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, devint conservateur des priviléges de l'université, et refusa deux fois la charge de conseiller au parlement, qu'il croyait incompatible avec ses devoirs de prêtre. On a de lui : *Soupirs du bon pasteur, qui sont lieux recueillis de la Bible, et rapportés aux misères du temps*, Paris, 1570, in-8°; *Prières du roi*, ibid., 1577, in-8°; *Paraphrases sur trente psaumes du roi prophète David*, 1579, in-16; *Épître envoyée à un gentilhomme français étant en Allemagne*, 1580, in-8°.

SÉGUIER (Jérôme), seigneur d'Estioles, fils et neveu des précédents, fut président au grand conseil. Il consacra aux Muses les loisirs de sa charge, et a laissé des poésies, notamment : *Daphnidium, seu Henrici IV heroica; Hieron. Séguier, præses, præl. auxit, recensuit*, in-4°, Paris, Phil. Patisson, 1606. Deux éditions avaient précédé celle-ci. Il a aussi publié : *Histoire miraculeuse de la sainte hostie gardée en l'église de Saint-Jean en Grève*, ensemble quelques *Hymnes au Saint-Sacrement de l'autel*, in-8°, Paris, 1604. Cet ouvrage a donné lieu à un autre plus étendu, du P. Théodoric de Saint-René, carme des Billettes, intitulé : *Remarque historique à l'occasion de la sainte hostie miraculeuse conservée pendant plus de quatre cents ans*, avec les pièces originales, et des figures, deux tomes en un vol. in-12, Paris, Antonin Deshayes, 1725.

SÉGUIER (Anne dame de la VERGNE), cousine des précédents, fut, suivant Lacroix-du-Maine « une des accomplies dames et d'esprit et de corps, ayant fait part de plusieurs beaux vers chrétiens accompagnés d'un dialogue en prose de vertu, honneurs, plaisirs, fortune et la mort. »

SÉGUIER (Pierre III), chancelier, petit-fils du président Pierre Ier et fils du lieutenant civil Jean, né à Paris le 28 mai 1588, fut successivement conseiller au parle-

ment, maître des requêtes, intendant de Guienne, président à mortier, garde des sceaux (1633) et chancelier en 1635. Bien qu'il dût son élévation au cardinal de Richelieu, il ne se crut pas obligé de ployer constamment sous les volontés de ce ministre. Il contribua à faire casser par le parlement le testament de Louis XIII, à faire reconnaître la reine Anne pour régnante, et conserva une grande influence dans le conseil. Pendant les troubles de la Fronde, il demeura fidèle à son devoir; et, lorsque la cour se crut obligée de faire des concessions, elle dut *emprunter*, pour ainsi dire, les sceaux de l'État à l'inflexible chancelier, pour les remettre à Châteauneuf. Séguier les reprit pour les céder à Molé, qui les conserva jusqu'à sa mort en 1656. Ils furent rendus pour la troisième fois au chancelier et ne lui furent plus ôtés. Séguier fut forcé de remplacer le premier président de Lamoignon dans la présidence de la commission qui jugea le surintendant Fouquet; mais il s'estima sans doute plus heureux de présider ensuite le conseil où se confectionnèrent les belles ordonnances de 1669 et 1670, auxquelles il eut l'honneur d'attacher son nom. Il était l'un des premiers fondateurs de l'Académie française, dont il avait donné l'idée et le plan au cardinal de Richelieu, et il en devint le protecteur. Pendant 30 ans il rassembla cette illustre compagnie dans son hôtel, et maintint les règlements dans toute leur exactitude. Ce magistrat mourut à Paris le 28 janvier 1672. Son oraison funèbre fut prononcée par Mascaron. Un *Éloge* du chancelier Séguier, par le fameux Barère, a été couronné à l'académie de Montauban en 1784.

SÉGUIER (Jean-François), antiquaire et naturaliste, né à Nîmes le 25 novembre 1703, d'une famille d'origine commune avec celle des précédents, se fit remarquer dès son enfance par un goût particulier pour la numismatique. A cette étude, qu'il suivit avec une ardeur peu commune, il joignit celle de l'histoire naturelle, et en particulier de la botanique. Envoyé à Montpellier pour faire son cours de droit, il y fréquenta moins cette école que les leçons de botanique données par Chicoyneau. De retour à Nîmes, il était sur le point de sacrifier ses goûts à l'autorité de son père qui voulait lui transmettre sa charge de conseiller au présidial, lorsque l'arrivée de Scipion Maffei dans cette ville, en 1732, décida de sa vocation. Le savant Italien obtint la permission de l'emmener; et ils visitèrent ensemble une partie de l'Europe. Après la mort de Maffei, qu'il avait suivi à Vérone, Séguier ne pouvant plus supporter le séjour de l'Italie, revint se fixer dans sa ville natale, où il apporta les livres, les médailles, les plantes, les minéraux et les collections de tout genre recueillis dans 23 ans de voyages, de fatigues et de périls. Les antiquités que renferme la ville de Nîmes devinrent alors l'objet de ses études; en 1772, il fut nommé associé de l'Académie des inscriptions. Une attaque d'apoplexie l'enleva subitement le 1er septembre 1784. On a de lui : *Bibliotheca botanica*, la Haye, 1740, in-4°, ouvrage d'une grande érudition, mais que celui de Haller a fait oublier; *Plantæ veronenses*, 1745-1754, 3 vol. in-8°; une traduction française des *Mémoires du marquis Maffei*, frère aîné de son ami et général au service d'Autriche, la Haye, 1740, 2 vol. in-12; *Dissertation sur la Maison-Carrée de Nîmes*, 1759 et 1776, in-8°; plusieurs *mémoires* archéologiques, épars dans divers recueils. Un grand ouvrage, auquel il n'a pas cessé de travailler toute sa vie, a été transporté par Chardon de la Rochette à la Bibliothèque royale; il est intitulé : *Inscriptionum antiquarum index absolutissimus*, etc., 2 vol. in-fol., l'introduction forme 2 autres vol. in-fol., enfin, 4 vol. in-4° comprennent des *suppléments*, des *notes* et des *tables*. La collection des *lettres* adressées à J. F. Séguier par divers savants et littérateurs est conservée à Nîmes. Son *Éloge*, par Dacier, se trouve au tome XLVII des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions.

SÉGUIER (Antoine-Louis), avocat général, né à Paris le 1er décembre 1726, descendait de Nicolas, seigneur de Saint-Cyr. Son père, Louis-Anne, conseiller au parlement, avait refusé la place de premier président à Metz. Doué des plus heureuses dispositions, que développèrent des études brillantes, il fut nommé en 1748 avocat du roi au Châtelet, en 1751 avocat général au grand conseil, et en 1755 avocat général au parlement, charge qu'il conserva jusqu'à la suppression des cours souveraines en 1790. Admis à l'Académie française en 1757, ce choix reçut l'approbation des gens de lettres. Plus tard, forcé, par sa place, de combattre les doctrines politiques favorisées trop hautement par ses collègues littéraires, il se fit des ennemis de tous ceux qui appartenaient à la secte *philosophique*. En 1770 le parlement balançait à ordonner l'impression de son réquisitoire contre divers écrits irréligieux; mais Louis XV donna lui-même l'ordre de le publier. Lors de la lutte entre la cour et le parlement, et qui finit par l'exil des magistrats en 1771, Séguier n'eut pas d'abord la consolation de partager la disgrâce de ses confrères; mais dès qu'il eut installé la nouvelle magistrature, appelée par dérision *le parlement Maupeou*, il donna sa démission et s'éloigna. Il rentra avec le parlement en 1774, et, fidèle à ses principes, il continua de combattre avec énergie les opinions antimonarchiques; mais voyant ses efforts impuissants aux approches de la révolution, il cessa une lutte trop inégale. Renfermé au sein de sa famille, après la suppression des parlements, il ne cherchait que le repos d'une honorable obscurité, lorsqu'un libelle dans lequel il était signalé à la vindicte révolutionnaire, lui fit prendre la détermination de quitter la France. Retiré à Tournai, il y mourut le 25 janvier 1792 d'une attaque d'apoplexie. Il a laissé des *Réquisitoires*, des *Mercuriales* et des *Discours* académiques; mais ces productions sont éparses et difficiles à trouver. Son *Éloge* a été prononcé à l'Institut en 1806, par le comte Portalis.

SEGUIN (Charles-Antoine), jurisconsulte, né en 1708 à Vaivres, près de Vesoul, fut professeur de droit à l'université de Besançon et membre de l'Académie de cette ville à sa création. Il acquit une réputation méritée, et mourut en 1790. On a de lui : *In D. Justiniani institutiones commentarii*, 1805, in-8°; *discours, dissertations et mémoires*, dans les registres de l'Académie de Besançon, où son *Éloge* a été prononcé par Genisset, 1809, in-8°.

SÉGUIN (Armand), économiste, correspondant de l'Académie des sciences, est surtout connu par ses tra-

vaux sur la chimie appliquée aux arts et son immense fortune. Il fit des expériences en commun avec Fourcroy et Berthollet, et inventa seul un procédé pour tanner les cuirs en trois semaines, qu'il présenta à la Convention. Ce moyen, dont le principe, connu depuis longtemps, avait été développé dans plusieurs ouvrages, n'a jamais été mis en pratique, parce qu'il altère la qualité des cuirs. Séguin avait aussi réussi à fabriquer du papier avec de la paille. Il acquit pendant la révolution une fortune des plus considérables par la fourniture des cuirs pour les armées. Le gouvernement d'alors, qui trouvait qu'on pouvait être très-dangereux avec beaucoup de richesses, le fit arrêter à plusieurs reprises, et ne lui rendit la liberté qu'après en avoir exigé une forte rançon. Lorsque le blocus continental força, en 1806, de chercher des subrogats aux denrées coloniales. Seguin proposa, pour remplacer le quinquina, une combinaison de gélatine qui eut quelque succès, comme méthode perturbatrice auprès des malades qui purent surmonter le goût désagréable de cette solution de colle forte qu'il fallait prendre à grandes doses. Séguin voyant que les avanies se renouvelaient sans cesse, et que sa fortune ne pourrait y suffire, prit à la fin le parti fort sage de rester en prison sans vouloir rien donner. C'était ainsi que le pouvoir, qui se conduisait pareillement envers d'autres financiers célèbres, leur témoignait sa reconnaissance du prêt de 2 millions que Séguin, Vanlerberghe, Ouvrard et autres lui firent pour consolider le 18 brumaire. Au mois de juin 1804, un mois environ après que le premier consul eut pris le titre d'empereur, le ministre du trésor demanda à Ouvrard une avance de 150 millions. Ouvrard eut recours à Vanlerberghe et à Séguin pour pouvoir satisfaire aux besoins du gouvernement impérial. Les trois associés versèrent 102 millions au trésor, donnèrent pour 48 millions des ordonnances de la guerre et de la marine qu'on n'acquittait pas, et vendirent leurs obligations, dont ils étaient porteurs, à Dezprez. Séguin eut, à la suite de cette affaire, de longs démêlés avec le munitionnaire Ouvrard. Il mourut à Paris en 1835. On a de lui : *Observation sur les emprunts, sur l'amortissement et sur les compagnies financières*, 1817, in-8°; *Nouvelles observations sur les emprunts*, 1817, in-8°; *Des finances de la France à partir de* 1818, in-8°; *Observations sur un plan de finances proposé par Laffitte*, 1818, in-8°; *Observation sur un mode de libération de la France*, ibid., in-8°; *Projet de l'emprunt qui doit achever la libération de la France*, 1818, in-8°; *Observations sur un moyen donné par la loi de réduire les impositions*, 1819, in-8°; *Du projet du remboursement ou de réduction des rentes*, 1825, in-8°; *Barême des contribuables, ou de l'égale répartition de la contribution entre les 86 départements*, 1824, in-8°; *Considérations sur les systèmes suivis en France dans l'administration des finances, et vues générales sur les éléments de la fortune publique*, etc., ibid., 1825, 2 vol. in-8°; *Rêve d'amélioration administrative et financière*, ibid., 1828, in-8°; *Grande suppression de l'impôt sur les sels; Des dommages que causerait la nouvelle loi sur l'amortissement; Des emprunts; Essais sur les causes des maladies qu'éprouvent aujourd'hui en France les fortunes particulières*, etc.

SÉGUR (Henri-François, comte de), fils du marquis de Ségur, qui était colonel d'un régiment de son nom, naquit en 1689, fut nommé capitaine dans ce même régiment, en 1706, sortant des mousquetaires, et en devint colonel dans la même année, après la démission de son père. Nommé successivement mestre de camp et brigadier, il continua à servir en Espagne, puis aux armées de la Moselle, de la Meuse; et passa en Italie, où il fut, en 1733, maréchal des logis de la cavalerie. Il fut blessé à la bataille de Guastalla, devint maréchal de camp, servit en Lorraine, sous le comte de Belle-Isle, et fut nommé lieutenant général le 1er mars 1738. Ce fut en cette qualité qu'il conduisit, en 1742, un corps de 10,000 hommes dans la haute Autriche, où il se trouva en présence de l'armée impériale beaucoup plus nombreuse. Obligé de se renfermer dans Lintz, il y capitula sous la condition de ne point servir pendant un an. Après avoir fait la campagne de 1744, sous le roi, en Flandre, il conduisit un corps d'armée en Bavière, battit les Impériaux, le 28 janvier 1745, à Lichtenau, et se vit bientôt entouré par plus de 15,000 hommes, n'en ayant que 7,000 à leur opposer. Il réunit sa troupe sur les hauteurs de Pfaffenhofen, résista pendant un jour entier à trois attaques très-vives, et fit sa retraite sur Rain, après avoir éprouvé une perte considérable. En 1746, le comte de Ségur commanda un corps d'armée sur la Sambre; et il ouvrit la tranchée au siége de Charleroi. Il était à la tête de 23 escadrons à la bataille de Lawfeld, où son fils fut blessé à ses côtés; et il fut créé chevalier des ordres du roi, le 1er janvier 1748. Ce général mourut le 18 juin 1751, à Metz, où il commandait.

SÉGUR (Jean-Charles de), ancien évêque de Saint-Papoul, frère du précédent, naquit à Paris, le 26 décembre 1695, et prit d'abord le parti des armes. Au sortir des gardes, dit l'abbé d'Orsanne, dans son Journal, il était entré à l'Oratoire, où il apprit les éléments du latin, et il en sortit, lorsqu'on commençait à lui donner les premiers principes de la théologie. Il avait d'abord appelé, comme beaucoup de membres de sa congrégation; mais il renonça ensuite à son appel et au corps où il était entré, fut pourvu de l'abbaye de Vermand, diocèse de Noyon; et ayant reçu les ordres assez rapidement, devint grand vicaire de Saint-Albin, évêque de Laon, et le seconda pour remettre l'ordre dans le diocèse, qui s'était fort ressenti des troubles dont l'Église était alors agitée. En 1723, le crédit de sa famille le porta jeune encore à l'épiscopat; cette promotion fut un des derniers choix du régent, et un de ceux qui excitèrent le plus de plaintes. L'abbé de Ségur, disait d'Orsanne, n'a point de théologie, et ne sait pas même le latin. Sacré évêque de Saint-Papoul, le 24 août 1724, il continua de suivre la même ligne qu'à Laon, donna deux mandements en faveur de la constitution *Unigenitus*, et un autre contre la consultation des cinquante avocats, en 1728. Peu à peu ses anciennes préventions se réveillèrent, il se lia avec quelques appelants, et il entretint un commerce de lettres avec deux évêques de ce parti, Soanen, évêque de Senez, et Colbert, évêque de Montpellier. Ce dernier lui conseilla une démarche éclatante pour réparer le *scandale* de sa conduite antérieure, et le 26 février 1735,

Ségur signa un mandement par lequel il rétractait ses mandements précédents, demandait pardon à l'Église de sa soumission, et adhérait à l'appel de 1717. Il se démit en même temps de son siége, et annonça l'intention d'expier sa faiblesse dans la solitude et dans les larmes. Ce mandement, préconisé par quelques-uns comme un acte de courage héroïque, fut supprimé par un arrêt du conseil, du 2 avril, et par un autre du parlement de Toulouse, du 5 du même mois, et l'auteur fut condamné par le pape et par quelques évêques. Le prélat sortit de son diocèse, quitta toutes les marques de sa dignité, et alla se cacher au château de Saint-Lié, près d'Orléans, chez M. de Bagnols, qui accueillait volontiers les appelants exilés ou inquiétés ailleurs. Là, sous un nom et sous un habit empruntés, Ségur recueillit les éloges d'un parti nombreux. Au mois d'août suivant, il alla visiter M. Soanen à la Chaise-Dieu, et se fixa d'abord chez un curé des environs de Paris, puis chez un laïque. Il y menait une vie très-retirée, et faisait seulement quelques voyages à Auxerre, pour voir l'évêque, M. de Caylus. Il était chez ce prélat, lorsqu'il tomba malade, et se fit transporter à Paris, où il mourut, le 28 septembre 1748. On a publié l'abrégé de sa *Vie*, Utrecht, 1749, in-12.

SEGUR (Philippe-Henri, marquis de), maréchal de France, né le 20 janvier 1724, d'une famille noble ancienne et militaire établie depuis longtemps en Périgord. Comme elle avait professé et conservé de l'attachement pour la religion protestante, elle eut beaucoup à souffrir dans les guerres civiles, et ne participa point aux grâces que la cour répandit sur les catholiques. Il servit avec distinction dans les guerres de Bohême et d'Italie, sous les auspices de son père, lieutenant général, qui commandait un corps d'armée. A la bataille de Raucoux, en 1746, il reçut un coup de fusil qui lui perça la poitrine de part en part : la balle ne put sortir qu'au moyen d'une opération plus cruelle que la blessure même. L'année suivante, il eut le bras fracassé à la bataille de Lawfeld, et continua de commander, dans la crainte que sa retraite ne ralentît l'ardeur de ses soldats. Il ne quitta son poste qu'après la victoire, et se soumit alors à une amputation très-douloureuse. Il fut ensuite nommé successivement maréchal de camp et lieutenant général. Il sauva à Varburg un corps d'armée, et ramena au duc de Brissac, près de Minden, 10,000 hommes d'infanterie que celui-ci croyait perdus et qui avaient combattu pendant cinq heures contre 30,000 ennemis sans être entamés. A Clostercamp, il reçut un coup de baïonnette à la gorge, un coup de sabre sur la tête, et fut fait prisonnier après une résistance héroïque. A la paix il fut fait inspecteur, et ensuite commandant de la Franche-Comté à une époque où la plus grande désunion régnait entre le ministère et les parlements, et entre le militaire et la bourgeoisie. Sa justice, son esprit conciliant et sa franchise parvinrent à ramener la tranquillité. Appelé en 1781, par Louis XVI, au ministère de la guerre et élevé au grade de maréchal de France, il rétablit la discipline dans les corps et l'ordre dans les dépenses. C'est à lui que les soldats durent le bienfait de n'être plus entassés par trois dans un même lit. Son ordonnance sur les hôpitaux est un modèle parfait en ce genre. C'est encore à lui que l'on doit la création de l'état-major de l'armée. Des services aussi importants ne doivent cependant point faire oublier que c'est pendant son ministère que fut rendue cette ordonnance, si injuste, si impolitique et si intempestive, qui attribuait à la noblesse seule les emplois d'officiers dans l'armée; elle fut sans contredit le signal de soulèvements qui eurent lieu dans l'armée au commencement de la révolution. Cependant le comte de Ségur, son fils, dans ses *Mémoires*, après avoir reconnu l'inconvenance et les résultats funestes de cette ordonnance, déclare positivement qu'elle fut rendue par la majorité du conseil et contre l'avis du ministre de la guerre. Le maréchal de Ségur quitta le ministère lorsque l'intrigue s'empara des conseils, sous les auspices du cardinal de Loménie. Depuis cette époque il vécut dans une retraite absolue ; pendant la Terreur il fut dépouillé de tous ses grades et de tous ses ordres, et jeté dans un cachot. Il échappa cependant, et mourut à Paris, le 8 octobre 1801.

SEGUR (le comte Louis-Philippe), fils du précédent, est né à Paris le 11 décembre 1753. Nommé sous-lieutenant dans Mestre-de-Camp, cavalerie, en 1769, il fut deux ans après promu au grade de capitaine. En 1776, sur la demande du duc d'Orléans, le roi le nomma colonel en second du régiment du duc d'Orléans, dragons. Le comte de Ségur, à l'imitation des jeunes seigneurs de cette époque, n'employait pas la plus grande partie de son temps dans les galanteries et les amusements frivoles. Il alla suivre un cours de droit public à Strasbourg, et s'y forma à l'étude de la diplomatie. A son retour à Paris il prit des leçons du célèbre acteur Lekain, pour apprendre à bien lire et à bien dire. Il recherchait avidement la société des savants et des hommes de lettres les plus distingués, et fréquentait les réunions de mesdames Geoffrin et du Deffant. Dès le commencement de la guerre de l'indépendance américaine, le comte de Ségur sollicita la faveur d'aller combattre dans les rangs insurgés, avec la Fayette et Noailles : cette grâce ne lui fut accordée qu'en 1782, qu'il fut nommé colonel en second du régiment de Soissonnais, en remplacement du vicomte de Noailles, qui, après la prise d'Yorcktown avait obtenu le commandement en chef d'un régiment qui était en France. Il s'embarqua à Brest sur *la Gloire*, le 15 juillet 1782 : et après une navigation longue et pénible, pendant laquelle il fallut livrer combat à *l'Hector*, vaisseau français qui avait été pris par les Anglais dans la défaite de l'amiral de Grasse, *la Gloire* fut forcée de faire naufrage sur la côte de l'État de Maryland pour échapper à la poursuite des Anglais. Le comte de Ségur n'eut aucune occasion de se distinguer pendant la campagne qu'il fit en Amérique, et il quitta ce pays pour revenir en France, le 3 avril 1783. Il prit le commandement du régiment de dragons qui portait son nom, mais peu de temps après de Vergennes le fit nommer ministre plénipotentiaire à la cour de Russie. La noblesse de son caractère, son esprit et son habileté rétablirent promptement l'harmonie qui, depuis longtemps, avait cessé de régner entre les deux puissances. Catherine, qui savait apprécier les hommes de mérite, distingua aussitôt de

Ségur, et lui donna des marques de la plus haute faveur: en 1785, elle lui proposa de l'accompagner dans un voyage qu'elle fit dans l'intérieur de l'empire, pour visiter les travaux ordonnés par elle afin de surmonter les obstacles que des cataractes opposaient à la navigation d'un canal entrepris pour joindre la mer Caspienne à la mer Baltique. En 1787, il accompagna de nouveau cette princesse dans son célèbre voyage en Tauride, durant lequel elle étala, dans le cours de 1600 lieues, tant de luxe et de magnificence. Cinq jours avant son départ, de Ségur eut la satisfaction de signer (11 janvier 1787) un traité de commerce qui fut fort utile à la France. Il eut de plus l'adresse d'empêcher la Russie de faire un nouveau traité de commerce avec l'Angleterre, qui fut obligée de renouveler son ancien traité, bien moins avantageux que celui que la France venait d'obtenir. La guerre ayant éclaté, en 1789, entre les Turcs et la Russie, le comte de Ségur fit accepter la médiation de la France, et la promesse de signer une quadruple alliance projetée entre la France, l'Espagne, la Russie et la Prusse. Les événements de la révolution le rappelèrent en France, à la fin de 1789. En 1790 il fut nommé maréchal de camp, et il reçut presque en même temps l'offre du ministère des affaires étrangères, ainsi que celle de l'ambassade de Rome. Il avait opté pour la dernière de ces fonctions, et se disposait à se rendre à son poste lorsqu'il en fut empêché par les différends qui s'élevèrent entre le saint-siége et la France. Envoyé par le roi à Berlin, à la fin de 1790, pour retarder la guerre, il réussit dans sa mission malgré beaucoup d'obstacles. De Ségur, ainsi que son père, refusèrent d'émigrer : en 1792, le comité de sûreté générale les fit arrêter, mais ils parvinrent à échapper à l'échafaud. Ruiné à Saint-Domingue et en France, le comte de Ségur rendit à sa famille une existence honorable par ses travaux littéraires. Sous le gouvernement consulaire, il devint membre du corps législatif, où il vota le consulat à vie. En 1803, Bonaparte l'appella au conseil d'État, et sous l'empire lui conféra la charge de grand maître des cérémonies. En 1813, il fut nommé sénateur, et en 1814 commissaire extraordinaire dans la 18e division militaire. A la restauration il fut nommé pair de France. Ayant accepté pendant les cent jours les fonctions de grand maître des cérémonies, que Napoléon lui rendit, ainsi que sa nomination à la chambre des pairs, Louis XVIII l'élimina de la chambre des pairs que ce prince rétablit à son second retour. Il y rentra cependant en 1818. Il siégea à cette chambre sur les bancs de l'opposition, et mourut à Paris en 1832. On lui doit : *Pensées politiques*, in-8°; *Théâtre de l'Ermitage*, 1798, 2 vol. in-8° ; *Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II, et Tableau politique de l'Europe*, 1801, 3 vol. in-12; 1803, 3 vol. in-8°; *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 2e édit., 1801, 3 vol. in-8°; *Contes, fables, chansons et vers*, 1801, 1808, in-8°; *Histoire de l'Europe moderne*, 1816, in-8°; *Galerie morale et politique*, 1817, 1823, 3 vol. in-8°; *Abrégé de l'histoire ancienne et moderne*, à l'usage de la jeunesse, 1817-20, in-8° ; *Les quatre Ages de la vie, étrennes à tous les âges*, 1819, in-8°; *Romances et chansons*, 1819, in-18; *Le premier jour de l'an*, chanson, 1820, in-8°; *Pensées, maximes, réflexions*, 1822, in-8°; *Mémoires, souvenirs et anecdotes*, formant les trois premiers vol. des *OEuvres complètes*, 1824-29, en 36 vol.; *Recueil de famille*, 1826, in-8°; *Histoire des Juifs*, 1827, in-8°. Ségur a fourni beaucoup d'*articles* au *Mercure*, au *Journal de Paris*, à la *Revue encyclopédique*, et il a donné plusieurs pièces de théâtre au Vaudeville, à l'Opéra, etc. Ségur est le père de l'auteur de l'*Histoire de la campagne de 1812*.

SÉGUR (Antoinette-Élisabeth-Marie, comtesse de), femme du précédent, née à Paris en 1756; morte dans la même ville dans le mois de mars 1828, était petite-fille du chancelier d'Aguesseau. Elle partagea les travaux de son époux, et lui servit de secrétaire pour ses nombreux ouvrages.

SEGUY (Joseph), littérateur, né à Rodez en 1689, embrassa l'état ecclésiastique, et cultiva la poésie et l'éloquence, surtout celle de la chaire. Comme prédicateur, il parut à la cour, ainsi que dans la capitale, avec distinction et fut pourvu de l'abbaye de Genlis. En 1732, il remporta le prix de poésie à l'Académie française, qui l'admit 4 ans après au nombre de ses membres. Sur la fin de sa vie, il se retira à Meaux, dont l'évêque lui avait conféré un canonicat, et il y mourut en 1761. On a de lui : *Recueil de poésies*, 2 vol. in-12; *Panégyriques des Saints*, 1734, 2 vol. in-12; *Oraisons funèbres du maréchal de Villars*, 1736, in-4°; *du cardinal de Bissy*, 1737, in-4°; *d'Élisabeth de Lorraine, reine de Sardaigne*, 1745, in-4° ; *Discours académiques*, 1736, in-12; *Nouvel essai de poésies sacrées*, 1756, in-12.—SEGUY, frère du précédent, ami de J.-B. Rousseau, a donné une édition de ses *OEuvres*, Paris, 1743, 3 vol. in-4° et 4 vol. in-12.

SEIBOLD (Chrétien), peintre, né à Mayence en 1697, n'eut d'autre maître que son génie et l'étude de la nature. Peintre du cabinet de l'impératrice Marie-Thérèse en 1759, il mourut à Vienne en 1768. Parmi ses compositions les plus remarquables, on cite un *Vieillard à mi-corps, ouvrant des yeux presque éteints, et paraissant faire des efforts pour parler*. Le musée de Paris possède le portrait de cet artiste peint par lui-même.

SEID-BÉCHAR, derviche turc, jouissait d'une haute réputation de sainteté. Amurath II l'ayant consulté l'an 825 de l'hégire (1422 de J. C), pour connaître l'issue de la guerre qu'il allait entreprendre contre un imposteur qui se faisait passer pour Mustapha, fils de Bajazet Ier, échappé à la déroute d'Ancyre, Seid-Béchar lui prédit la victoire, qui en effet couronna ses armes. Quelque temps après, Amurath ayant mis le siége devant Constantinople, consulta de nouveau le prophète dont cette fois l'infaillibilité se trouva compromise. Il avait annoncé la prise de la capitale de l'empire grec; mais l'armée ottomane fut forcée d'en lever le siége au bout de deux mois. Seid-Béchar reprit alors le chemin de son monastère, et y mourut sans avoir perdu de son crédit sur la multitude.

SEID-MUSTAPHA, ingénieur turc, né à Constantinople, montra dès sa plus tendre jeunesse une passion très-vive pour les sciences et les arts, particulièrement pour les mathématiques. Il dévora les éléments de géométrie d'Euclide et tous les fragments d'écrivains anciens traduits en arabe qu'il put se procurer, et passait les jours et les nuits avec des maîtres turcs pour accroître

ses connaissances. Gelenbey-Ismaïl-Effendy lui enseigna le calcul des logarithmes, mais il ne tarda pas à comprendre que l'Europe seule était capable de satisfaire son ardeur pour la science, et il se détermina à aller puiser dans les livres français les connaissances qui étaient presque inconnues dans l'Orient. Il se mit à étudier la langue française comme la plus répandue, et fut en peu de temps en état de lire et de comprendre Wolf, Ozanam, Belidor et autres auteurs. Il se rendit familiers les calculs de l'algèbre, et se disposait à faire un voyage en France lorsqu'il fut nommé élève permanent et salarié dans une nouvelle école de mathématiques que le sultan Sélim III venait de fonder près de l'arsenal de Sudlidzé. Cet établissement, où pour la première fois on faisait à Constantinople des leçons publiques de mathématiques, souleva contre lui l'ignorance et l'envie. Déjà le découragement s'était emparé des maîtres et des élèves lorsque Sélim III se prononça hautement en faveur de l'institution. On fit par ses ordres des plans de forteresses régulières et irrégulières, accompagnés d'explications écrites, où l'on exposait les règles qui avaient servi à les tracer. Quand ces explications eurent été publiées, les élèves exécutèrent d'après leurs plans, dans les campagnes qui avoisinent Constantinople, de petites forteresses avec leurs bastions en gazon, leurs chemins couverts et toutes leurs dépendances. Une foule immense d'habitants de Constantinople vint examiner ces travaux, et ne put refuser son admiration aux exercices et aux évolutions militaires qui eurent lieu pour l'attaque et la défense des forteresses en miniature. Bientôt on ne contesta plus l'utilité dont pouvait être pour la nation le corps des ingénieurs, et les murmures cessèrent. De bons officiers, d'excellents arpenteurs se formèrent dans l'école; un atlas général, quoique rempli d'erreurs, y fut dressé, et l'on se proposa de lever une carte plus exacte de l'Asie, travail auquel Seid-Mustapha devait coopérer, mais qui n'a pas même été commencé. En 1803, Seid fit imprimer en langue française, dans la nouvelle imprimerie de Scutari, fondée par Sélim III, un ouvrage intitulé : *Diatribe de l'ingénieur Seid-Mustapha sur l'état actuel de l'art militaire, du génie et des sciences à Constantinople.* Il a été réimprimé à Paris, en 1810, d'après l'édition originale, par les soins de Langlès, qui y a joint une préface et des notes. Nous n'avons pu nous procurer de renseignements sur les dernières années de cet ingénieur. On croit que Seid-Mustapha fut tué en 1807, dans les combats qui se livrèrent entre les janissaires et les troupes de nouvelle levée, à l'époque de la révolution qui renversa Sélim III du trône.

SEIDAH KHATOUN, princesse Bowaïde, s'est rendue célèbre par sa fermeté et ses talents pour le gouvernement. Épouse de Fakhr-ed-daulah, dont les États s'étendaient depuis Ispahan et Hamadan, jusqu'à la mer Caspienne, elle eut beaucoup à souffrir de l'inconduite et des prodigalités de ce prince misérable, sur lequel elle sut néanmoins conserver un grand ascendant. Elle en abusa, dit-on, au point de s'emparer de tous ses trésors, de le laisser manquer des choses nécessaires, et de refuser même un linceul pour l'ensevelir. Il est probable qu'on a calomnié cette princesse, en l'accusant d'avarice, ou du moins en exagérant sa parcimonie, puisque en mourant Fakhr-ed-daulah, l'an 387 de l'hégire (997 de J. C.), laissa quatre-vingt-dix millions en numéraire dans ses coffres, et plusieurs milliers d'habits de toute espèce. Une si honteuse lésinerie ne s'accorde pas avec le caractère de grandeur que Seïdah déploya depuis la mort de son époux. Chargée alors de la tutelle de ses enfants, elle rétablit l'ordre dans les finances, fit régner la justice, maintint la tranquillité au-dedans et la paix au dehors. La seule guerre qu'elle eut à soutenir fut contre Cabous, qu'elle voulut vainement empêcher de recouvrer ses États héréditaires sur les bords de la mer Caspienne. Bientôt un intérêt commun détermina l'habile régente à vivre en bonne intelligence avec ce prince. Ayant résigné à son fils, quand il fut majeur, les rênes du gouvernement, Seidah Khatoun se vit obligée de les reprendre à cause de son incapacité. Des conseillers perfides mirent la désunion entre la mère et le fils. Seïdah, forcée de recourir aux armes, vainquit l'ingrat Madjd-ed-daulah, le fit prisonnier, lui pardonna, lui rendit la liberté et le trône, et voulut bien continuer à le diriger par ses avis et son expérience. Elle mourut l'an 415 (1024), au grand regret des Persans de l'Irak, qui, cinq ans après, passèrent sous la domination du sultan de Gaznah.

SEIDEL (Chrétien-Henri), pasteur protestant, né en 1747 dans la principauté de Sulzbach, fut sous-inspecteur de la bibliothèque de Nuremberg, diacre de l'église de Saint-Bébald de la même ville, et mourut en 1787. On a de lui quelques écrits, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Menzel.

SEIDEL (Charlotte-Sophie-Sidonie), femme du précédent, née dans le pays de Magdebourg le 24 novembre 1743, morte en 1778, a laissé quelques écrits et des poésies qui ont été publiées sous le titre d'*OEuvres posthumes* (en allemand), Nuremberg, 1793, in-8°.

SEIDEL (Jacques), médecin, né vers 1547, à Olo (Silésie), mort à Gripswald en 1615, a publié, entre autres écrits : *Methodicæ arthritidis et phthisis curatione*, etc., Anclam, 1590, in-4°, et *Observat. med. rariores*, Copenhague, 1665, in-4°.

SEIDEL (Bruno), médecin et poëte, mort vers 1577 à Querfurt, sa patrie, y avait pratiqué son art et professé la philosophie. Outre 7 livres de poésies variées, parmi lesquelles on estime surtout les élégies, il a laissé quelques ouvrages de médecine, tels que : *Liber morborum incurabilium causas mirâ brevitate summâque lectoris jucunditate exhibens*, Francfort, 1593, in-8°; Leyde, 1662.

SEIDEL (Charles), mort en 1822 à Dessau, a publié en allemand des romans et nouvelles qui ont eu du succès, et parmi lesquels on cite : *la comtesse Séraphine de Hoenacker; la comtesse Sidonie de Montabauer*; *Goldchen, ou la jeune Bohémienne.*

SEIF-ED-DAULAH (Abou'l-Haçan-Aly), premier émir d'Alep, de la dynastie des Hamdanides, était frère de Naser-ed-daulah, émir de Moussoul, qui lui avait cédé l'an 323 de l'hégire (934 de J. C.), le Diarbekr et la ville de Meïafarekin. Aussi le seconda-t-il dans ses expéditions, entreprises sous le prétexte de protéger le califat, contre l'insolence et l'avidité de la garde turque de Bagdad et contre l'oppression de l'émir al-omrah. Quoique Aly eût obtenu, dans une de ces occasions, le

surnom de *Seif-ed-daulah* (l'épée de l'empereur), il ne se montra pas moins avide et ambitieux que les persécuteurs du calife qu'il venait défendre. Cependant ce prince tient un rang distingué dans les annales de l'islamisme; et en effet il fut un grand homme, dès qu'il cessa de jouer un rôle secondaire. L'an 333 de l'hégire (944 de J. C.), il conquit Alep et Émesse sur le Turc Akhschid ou Ykhschid, qui venait d'ajouter la Syrie à l'Égypte, dont le calife Rady lui avait accordé l'investiture. Il assiéga même Damas, que Kafour, lieutenant d'Ykhschid, l'empêcha de prendre; et, malgré deux victoires qu'il remporta depuis, l'une sur Kafour, l'autre sur Ykhschid lui-même, il consentit à un traité par lequel il conserva la partie de la Syrie entre Alep et Émesse, et laissa Damas, avec le reste de cette province, au souverain de l'Égypte, dont il épousa la fille. Ykhschid étant mort l'année suivante, son gendre entreprit une nouvelle expédition contre Damas, et s'empara de cette ville. qu'il conserva peu de temps. La décadence du califat avait relevé la puissance des Grecs en Orient. L'Asie Mineure entière était rentrée sous leur domination jusqu'à l'Euphrate. L'Arménie avait aussi recouvré son indépendance; et ses souverains avaient repris leur rang parmi les princes de l'Orient. Seif-ed-daulah, par la position de ses États, très-circonscrits tant à l'est qu'à l'ouest de l'Euphrate, se trouvait donc, pour ainsi dire, la sentinelle avancée des musulmans sur les frontières des chrétiens. Il se montra digne de ce poste périlleux; et tandis que les princes mahométans ses contemporains ne songeaient qu'à se dépouiller les uns les autres, lui seul, observateur zélé des préceptes du Coran, et réduit à ses propres forces, soutint les efforts des Grecs, commandés par les deux frères Léon et Nicéphore-Phocas, et par Jean Zimiscès : il arrêta souvent leurs progrès, les attaqua quelquefois avec avantage, et leur fit une guerre longue et opiniâtre, pendant tout son règne qui dura 33 ans. Nous supprimons les détails peu intéressants de ces campagnes militaires, qui pour la plupart se bornaient à des incursions passagères, et n'avaient ordinairement pour but, de part et d'autre, que le pillage et la dévastation. Seif-ed-daulah était presque toujours l'agresseur, et pénétrait bien avant dans l'Asie Mineure. L'an 961, il fut vaincu par Achod, roi d'Arménie, qu'il voulait forcer de lui payer un tribut. L'année suivante, les villes d'Anazarbe et d'Hadat (et non pas Alep, comme le disent Elmakin, Abou'l Faradj, Abou'l Féda, Cedrène, et les auteurs qui les ont copiés, lui furent enlevées par l'empereur Nicéphore-Phocas. L'an 965, Seif-ed-daulah perdit encore Masisa et Tarse. La plupart des habitants de cette dernière ville se retirèrent à Antioche. Raschik, l'un deux, s'y fit de nombreux partisans, leva des troupes, et alla assiéger Alep, qu'il espérait de prendre pendant l'absence de Seif-ed-daulah; mais ce prince ayant envoyé des secours à son lieutenant, Raschik fut défait et mis à mort. L'an 966, les Grecs entrèrent en Mésopotamie, attaquèrent inutilement Amide et Nisibe; et, ayant repassé l'Euphrate, ils réussirent enfin à s'emparer d'Antioche, après un long siége. Seif-ed-daulah conclut bientôt un traité pour l'échange des prisonniers, et délivra un grand nombre de musulmans, parmi lesquels se trouvait son cousin Abou-Feras al-Haret, prince aussi distingué par son courage que par son érudition, son éloquence et son génie poétique. Seif-ed-daulah mourut à Alep, le 24 safar 356 (8 février 967), à l'âge de 53 ou 54 ans. Regardant ses guerres contre les chrétiens comme des guerres saintes, il avait fait soigneusement ramasser la poussière de ses habits, au retour de chaque expédition; et lorsqu'il en eut une certaine quantité, il voulut qu'on en formât une brique, qui fut placée sous sa tête, dans son cercueil. Cet acte singulier de superstition a été depuis imité par quelques princes musulmans, entre autres par le sultan ottoman Bajazet II.

SEIF-ED-DAULAH (ABOU-DJAFAR-AHMED III), 6e et dernier prince de la dynastie des Houdides, émirs ou rois de Sarragosse, succéda, l'an de l'hégire 525 (1130), à son père Abd-el melek Emad-ed-daulah. Celui-ci, effrayé de la puissance et de l'ambition des Almoravides, nouveaux conquérants de l'Espagne, s'était jeté dans les bras du roi d'Aragon, Alphonse Ier, qui, pour prix de son alliance, lui avait enlevé Sarragosse, sa capitale, et l'avait soumis à un tribut. Seif-ed-daulah, suivant la dangereuse politique de son père, et par crainte de malheurs plus grands, livra, dans l'espace de 3 ans, au roi d'Aragon, la plupart des places qui lui restaient encore dans le nord-ouest de l'Espagne. Aussi, disent les historiens arabes, quoiqu'il eût pris les titres d'*Al-mostaïn-billah*, et d'*Al-mostanser billah* (celui qui implore et qui désire le secours divin), Dieu lui retira son appui à cause de son alliance avec les infidèles. Alphonse ayant été tué, l'an 528 (1133) dans une bataille contre les Almoravides qui voulaient l'obliger de lever le siége de Fraga, Seif-ed-daulah rechercha la protection d'Alphonse-Raimond, roi de Castille, qui s'était fait céder Sarragosse par le nouveau roi d'Aragon. Les menaces et les mauvais procédés du Castillan forcèrent Seif-ed-daulah de lui abandonner Roth-al-yehoud (Rueda), avec quelques autres places qu'il ne pouvait défendre ni contre les Africains, ni contre les chrétiens, moyennant la cession de la moitié de Tolède, et de plusieurs possessions aux environs de cette ville. Cet échange eut lieu l'an 534 (1139). Seif-ed-daulah vivait ainsi, depuis 5 ans, dans le voisinage de Tolède, lorsqu'une grande révolution l'arracha, malgré lui, à sa paisible obscurité. La puissance des Almoravides, ébranlée, en Mauritanie, par les coups que lui portèrent les Almohades, s'étant fort affaiblie en Espagne, des révoltes éclatèrent spontanément sur plusieurs points de la Péninsule, contre les oppresseurs des musulmans espagnols; mais, en même temps, il se forma diverses factions, qui, ne pouvant s'accorder sur les moyens et sur le but de l'indépendance après laquelle on soupirait, se firent la guerre, et se préparèrent de nouveaux fers. Cordoue venait de se donner un roi dont elle s'était dégoûtée au bout de 14 jours. Les amis d'Ahmed Seif-ed-daulah ayant vanté ses richesses, son illustre origine, et promis le secours du Castillan son allié, les Cordouans l'agréèrent pour roi à la fin de ramadan 539 (mars 1145). Il fit son entrée dans leur ville au bruit des acclamations; mais huit jours après, les violences de ses gens soulevèrent le peuple, qui chassa ce prince et tous ses partisans, et rappela Hamdaïn son prédécesseur. Le mois suivant, Seif-ed-

daulah fut proclamé roi à Murcie; mais son parti fut comprimé, et ne se releva qu'au mois de septembre, sans acquérir pourtant assez de prépondérance pour que le prince houdide, retiré à Jaen, pût se rendre à Murcie. Peu de temps après il enleva Grenade aux Almoravides; mais il ne put prendre l'Alcaçaba Al-omrah (l'Alhambra), fut obligé au bout de huit jours, de renoncer à une entreprise qui lui avait coûté beaucoup de monde, notamment son fils Emad-ed-daulah, et reprit la route de Jaen. Appelé enfin à Murcie, il y entra le 18 redjeb, 540 (4 janvier 1146), et y fut reconnu souverain, de même qu'à Valence et à Denia, où il se rendit peu de jours après : mais ayant marché bientôt avec toutes les forces de ces deux royaumes pour secourir la ville de Schatibah (Xatíva), assiégée par Alphonse-Raimond et par l'Alcaïd de Cuenca, son allié, il fut tué, le 20 chaban (5 février) suivant dans les plaines d'Albaceta, près de Chinchilla, où les chrétiens triomphèrent des musulmans. Ainsi finit la puissance éphémère de Seif-ed-daulah. La famille de Ben-Houd parvint encore à jouer, dans la suite, sous un prince habile, un rôle plus important et plus brillant.

SEIF-EDDYN Ier, dixième roi d'Hormuz, sur la côte du Kerman, vers le commencement du 13e siècle, avait d'abord régné dans l'île de Keïsch ou Kâs, après son père Aly. Il en fut chassé par les habitants, lorsqu'ils apprirent la mort de Chehab-eddyn, roi d'Hormuz, son oncle et son beau-père. Seif-eddyn se retira sur le continent, et monta sur le trône d'Hormuz, après avoir vaincu et tué le ministre Chahrihar, qui l'avait usurpé. Pour se venger des peuples de Keisch, il les attaqua dans leur île, les vainquit, et fit périr plusieurs de leurs capitaines devenus ses prisonniers. Il régna ensuite paisiblement, et eut pour successeur son neveu Chehab-eddyn Mahmoud II.

SEIF-EDDYN II, treizième roi d'Hormuz, succéda en 1277, à son père Rokn-eddyn Mahmoud III, qui, pendant un long règne, avait reculé les bornes de son royaume. Chassé du trône par deux de ses frères, il se retira, avec sa mère, à la cour de Kerman, où le sultan Djélal-eddyn Soïourgatmisch, de la dynastie des Cara-Khataïens, lui fournit des secours. Il rentra dans ses États, vainquit et fit périr son frère Foulad; mais, défait à son tour par son autre frère Cothb-eddyn, il se réfugia dans l'île de Brokt ou Keischom. Rappelé au trône après l'expulsion d'un usurpateur qui avait assassiné Cothb-eddyn, il périt bientôt lui-même, avec sa mère et ses sœurs, victimes, comme lui, de la cruelle ambition de son frère Mas'oud IV, qui lui succéda vers l'an 1290.

SEIF-EDDYN III (Padischah), vingt-cinquième roi, et le deuxième ou onzième depuis la fondation d'Hormuz, dans l'île de Djeroun qui avait pris le nom de sa nouvelle capitale, chassa du trône son père Cothb-eddyn II, et il le possédait l'an de l'hégire 832 (1429). Quoique le royaume d'Hormuz fût devenu très-puissant, tant par l'étendue de sa domination sur toutes les îles et les côtes du golfe Persique, que par son commerce considérable avec l'Inde, il avait été obligé de reconnaître la suzeraineté de Tamerlan. Seif-eddyn tenta de s'affranchir du tribut qu'il devait à Chahrokh, fils et successeur du conquérant tartare, et il soutint la guerre contre le mirza Ibrahim, fils de Chabrokh; mais il fut contraint à se soumettre. Son usurpation l'ayant rendu odieux à ses sujets, ils appelèrent son frère Touran-Schah, qui vint se présenter devant Hormuz, avec des forces imposantes. Seif-eddyn, hors d'état de lui résister, et craignant de tomber entre ses mains, emporta ses trésors, et se rendit à Herat, où Chahrokh tenait sa cour. Il y arriva pendant les solennités auxquelles donnait lieu la circoncision d'un fils de ce monarque. Admis à toutes les fêtes, ainsi qu'à la table du souverain, qui, à la fin du repas, faisait servir devant chaque convive un bassin rempli de pierres précieuses, de perles et de pièces d'or et d'argent, Seif-eddyn égaya la gravité de l'étiquette orientale, par la frayeur que lui causa la disparition du bassin placé devant lui, qu'un courtisan avait adroitement escamoté, d'après un signe de Chahrokh. Au surplus on prit intérêt à son sort. On lui accorda les timbales, l'étendard et une suite digne d'un souverain; et l'on expédia des ordres, afin que les troupes de l'Irak et du Farsistan fussent dirigées sur les États d'Hormuz pour l'y rétablir et chasser son compétiteur. Mais bientôt des contre-ordres furent envoyés; et Seif-eddyn fut obligé de céder le trône à son frère, et de se contenter de la forteresse de Tirzek pour y passer le reste de ses jours. Ce traité fut conclu sous la garantie du monarque persan, l'an 841 (1438). Jean de Barros, qui n'entre dans aucun détail sur les règnes de ces trois princes, donne mal à propos 20 ans au règne de Seif-eddyn, qui n'a duré que 8 à 10 ans au plus. C'est dans l'histoire des successeurs de Tamerlan, par Abd-el-Rizzak, que nous avons trouvé quelques détails sur ces trois rois d'Hormuz.

SEIF-EDDYN IV, 31e roi d'Hormuz, était fils de Schah-Weis, qui avait été détrôné par son frère Salgar-Schah. Ce dernier étant mort sans enfants, vers l'an 1501, Seif-eddyn, son neveu, âgé de 12 ans, lui succéda, par les soins de l'eunuque Khodjah Attar, homme habile, qui conserva toute l'autorité, comme régent et comme ministre. L'an 1507, Alphonse d'Albuquerque, ayant conquis, sur la côte d'Arabie, plusieurs places dépendantes du royaume d'Hormuz, vint jeter l'ancre devant la capitale, et somma le roi de se rendre tributaire de la couronne de Portugal. Le refus et la résistance qu'il éprouva le déterminèrent à attaquer la flotte musulmane : il en détruisit la plus grande partie. Seif-eddyn et Attar cédèrent alors à la nécessité. Le roi consentit à payer un tribut annuel, et permit aux Portugais de bâtir une forteresse dans l'île d'Hormuz; mais elle n'était pas à moitié achevée, que les intrigues d'Attar et l'insubordination des troupes d'Albuquerque obligèrent celui-ci de tenter une seconde attaque, qui ne réussit pas, et de remettre enfin à la voile. Seif-eddyn ne laissa pas de payer exactement le tribut aux capitaines portugais qui se présentèrent pour le recevoir, et il continua d'entretenir des relations avec Albuquerque, que ses expéditions dans les mers de l'Inde forcèrent de différer la conquête d'Hormuz. Attar étant mort, Reis Nour-eddyn, gouverneur d'Hormuz, empoisonna Seif-eddyn, peu de temps après, en 1513 ou 1514, et mit sur le trône Touran-Schah, frère de ce prince.

SEIF-EDDYN GHAZY I[er], roi de Moussoul, de la dynastie des Atabeks, était le fils aîné du fameux Zenghy, et résidait dans la ville de Schehrzour dans le Kourdistan, lorsque son père fut tué en Syrie. Son absence faillit le priver de la succession paternelle. Son frère puîné, Nour-eddyn Aly, s'étant saisi de l'anneau de Zenghy, alla se faire reconnaître souverain d'Alep; et le prince seldjoucide Alp-Arslan, qui se trouvait au camp, et auquel Zenghy avait laissé quelques vaines prérogatives de suzeraineté, crut voir une occasion favorable de s'emparer des États des Atabeks. Le zèle et l'adresse du vizir Djemal-eddyn conservèrent à Seif-eddyn le royaume de Moussoul, et déjouèrent aisément les projets d'un prince indolent, vain et voluptueux, Seif-eddyn arriva dans sa capitale; et Alp Arslan, au lieu des hommages et des fêtes dont il s'était flatté, fut arrêté et renfermé dans un château de cette ville. Seif-eddyn, étant venu en Syrie, se réconcilia avec son frère Nour-eddyn, et lui fournit des secours pour faire la guerre aux chrétiens, qui avaient compté sur la mésintelligence des deux frères. Il recouvra par les armes, sur l'Ortokide, plusieurs des places qui avaient appartenu à son père, en Mésopotamie. Timourtasch assiégea ce prince dans Mardin, et ne lui accorda la paix qu'en le forçant de lui donner sa fille; mais lorsque la princesse arriva à Moussoul, Seif-eddyn était dangereusement malade, et mourut sur la fin de djoumady 2e, 544 (novembre 1149), âgé de 40 ans : il en avait régné un peu plus de trois.

SEIF-EDDYN GHAZY II, neveu du précédent, obtint le trône de Moussoul, après la mort de son père Cothb-eddyn Maudoud, l'an 565 (1170), au préjudice de son frère aîné, Emad-eddyn Zenghy, par le crédit de sa mère. Zenghy, frustré de ses droits, alla implorer le secours de Nour-eddyn, son oncle et son beau-père. Le roi d'Alep traverse l'Euphrate, prend Racca, Khabour, Nisbin, Sindjar, et entre par capitulation dans Moussoul; mais au lieu de déposer Seif-eddyn, il le confirme dans sa souveraineté, lui fait épouser une autre de ses filles, et oblige Zonghy de se contenter de Sindjar et de quelques places peu considérables. Cet injuste partage donna lieu à des guerres continuelles, qui hâtèrent la ruine des Atabeks. Seif-eddyn ayant, après la mort de son oncle, l'an 568 (1173), rappelé les troupes auxiliaires qu'il venait de lui envoyer, s'en servit pour dépouiller son cousin, Melik-el-Saleh-Ismaël, fils et successeur du prince défunt. Il s'empara de Nisbin, Schabour, Harran, Roha, Racca, Saroudj, enfin de tout ce que Nour-eddyn avait possédé en Mésopotamie, et revint à Moussoul, où il passa ses jours dans le repos, abandonnant à ses ministres une partie des affaires du gouvernement. Peu de temps après les émirs de Damas, voulant lui livrer cette ville, qui appartenait à Saleh, il hésita par défiance, et ils la donnèrent à Saladin, l'an 570 (1175). Cependant le roi de Moussoul, alarmé des progrès de ce dernier prince, qui venait de fonder une nouvelle puissance en Égypte et en Syrie, envoya contre lui une armée sous les ordres de son frère Azz-eddyn Mas'oud, dirigé par un général de réputation. Emad-eddyn Zenghy ayant refusé de joindre ses troupes à celles de ses frères, Seif-eddyn l'assiégea dans Sindjar; mais il apprit bientôt que son armée, battue en Syrie près de Hamah, par Saladin, avait repassé l'Euphrate. Il fit aussitôt la paix avec Zenghy, leva de nouvelles troupes, et prit la route d'Alep, où il joignit ses forces à celles de son cousin Saleh. Ayant aussi reçu des renforts des princes ortokides de Kheïfa et de Mardin, il marcha contre Saladin : la bataille se donna encore dans les environs de Hamah, le 18 schawal 571 (23 avril 1176) : elle fut des plus sanglantes. Seif-eddyn la perdit; presque tous ses officiers furent pris ou tués, et lui-même ne se sauva qu'avec peine : il vint annoncer à Saleh sa défaite, et ne s'arrêtant à Alep que pour piller les trésors de ce jeune prince, il retourna dans ses États, où il reçut la nouvelle que Saladin avait accordé la paix aux Atabeks. Seif-eddyn Ghazy mourut de phthisie à Moussoul, le 3 safar 576 (28 avril 1180), à l'âge de 30 ans.

SEIFFERT ou **SAIFFERT** (D. André), médecin allemand, s'établit à Paris vers 1775, et se vit bientôt fort employé, surtout dans les hautes classes; il mourut à Paris en 1809. On a de lui : *Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1er vol., Paris, à l'imprimerie des amis de la langue allemande (Brunswick et Leipzig), 1804, in-8° (en allemand). Ce volume fut suivi d'un autre, contenant un petit *Dictionnaire pour servir à l'explication des observations pratiques*, etc., in-8°, même date. Ces deux volumes, n'ayant pas été mis en vente, sont extrêmement rares.

SEIGNELAY. *Voyez* **COLBERT** (Jean-Baptiste).

SEIGNETTE (Pierre), pharmacien à la Rochelle, où il mourut en 1719, est auteur de la découverte du tartre de potasse et de soude, qui a longtemps porté son nom. Cette préparation, qu'il a vantée dans diverses brochures comme un remède universel, fut pour lui un moyen de fortune, parce qu'en la préconisant, il en garda le secret.

SEIGNEUX (Gabriel), seigneur de Correvon, né à Lausanne, mort dans cette ville en 1776, eut une existence plus utile que brillante, et employa l'influence que lui donnaient ses fonctions de magistrat à fonder dans sa patrie une école de charité. Nous citerons de lui : *Système abrégé de jurisprudence criminelle*, 1756, in-8°; *Lettres sur la découverte de l'ancienne ville d'Herculanum et de ses principales antiquitités*, 1770, 2 vol. in-8°. Il a traduit plusieurs ouvrages de Haller, etc.

SEILER (George-Frédéric), professeur de théologie à Erlangen, né près de Baireuth, le 24 octobre 1733, mort le 13 mai 1807, a beaucoup contribué, comme pasteur et comme auteur, à la propagation des idées religieuses; parmi ses écrits, dont le nombre s'élève à 170, quelques-uns ont été tirés à 500,000 exemplaires, entre autres sa *Religion des enfants*, son *Petit Catéchisme*, et ses *Lectures* pour l'habitant des villes et celui des campagnes.

SEISLAS ou **CIASLAS**, roi de Dalmatie, fut un de ces petits souverains qui profitèrent de la faiblesse de l'empire d'Orient au 9e siècle, pour se rendre indépendants; et qui étaient plus ou moins soumis au roi des Bulgares, le plus puissant d'entre eux, et dont les États réunis finirent par former le royaume de Hongrie. Rodoslas, père de Seislas, était déjà compté pour le 15e roi de Dalmatie. Les Croates qui dépendaient de cette petite monarchie, s'étant révoltés, Rodoslas marcha

contre eux d'un côté, et donna une partie de ses troupes à Seislas, pour les attaquer de l'autre. Ce dernier remporta un avantage signalé, et pour s'attacher ses soldats, leur permit de vendre les prisonniers de guerre. Rodoslas n'ayant pas voulu autoriser ce commerce en faveur des troupes qui avaient combattu sous ses ordres, excita des mécontentements et des murmures, dont Seislas profita pour les soulever, chasser son père et s'emparer du trône. Il eut ensuite à soutenir une guerre contre les Hongrois, et remporta sur eux une grande victoire, où leur général Kuse ou Ladislas fut tué. Mais ce succès fut de courte durée. La veuve de Ladislas, ayant rassemblé toutes ses troupes, entra en Dalmatie, et enleva le camp de Seislas, qui fut au nombre des prisonniers. On dit qu'elle lui fit couper le nez et les oreilles, et qu'elle ordonna ensuite qu'il fût jeté dans la Save. Sa famille partagea son sort; et il n'en resta qu'une fille, mariée à Tycomil, ban ou seigneur de Rascie. Cet événement peut se rapporter à l'an 860, sous l'empereur Michel III, et sous Bogoris, roi des Bulgares.

SEISSEL (Claude de), historien, né vers 1450 dans la ville d'Aix en Savoie, remplit d'abord une chaire d'éloquence à Turin, et vint en France, appelé par Louis XII et le cardinal d'Amboise, dont il reçut des preuves signalées de confiance. Élu, en 1509, évêque de Marseille, il ne put, à raison des affaires, prendre possession de ce siége. Il était, en 1512, ambassadeur de France à la diète de Trèves, et, en 1514, au concile de Latran. Sur la fin de sa vie il accepta (1517) l'archevêché de Turin, et mourut dans cette ville en 1520. Son mérite le plus réel est d'avoir le premier écrit la langue française avec quelque netteté. Parmi ses ouvrages on distingue : *Histoire singulière du roi Louis XII, père du peuple*, Paris, 1508, 1558, 1587, in-8°; *la grande Monarchie de France*, ibid., 1519, petit in-4°; 1540 ou 1541, 1557, in-8°.

SÉJAN (Ælius), né à Vulsines en Toscane, sut se rendre agréable à Tibère, qui l'envoya avec Drusus calmer la révolte des légions de Pannonie. A son retour il s'occupa sans relâche, et par toutes sortes de moyens, à consolider son crédit, et bientôt il s'empara tellement de Tibère que ce prince, impénétrable pour le reste des hommes, parut lui accorder une entière confiance; il le nomma commandant des gardes prétoriennes, et lui vit rendre, sans jalousie, les plus grands honneurs. Séjan, dont l'ambition était insatiable, se fit le distributeur des grâces, et parvint à se créer de nombreux partisans dans l'armée et dans le sénat. On peut croire qu'il conçut dès lors le projet de succéder à Tibère, quand on voit avec quelle perfide adresse il réussit à faire périr toute la famille de ce prince soupçonneux. Afin d'arriver plus sûrement à son but, il l'avait déjà déterminé lui-même à quitter Rome pour aller vivre dans l'île de Caprée. Enhardi par le succès de tant de manœuvres, il osa demander la main de Livie, qu'il avait engagée à empoisonner son mari, Drusus, fils de Tibère, en lui promettant de l'épouser. Le refus qu'il essuya le décida à frapper les derniers coups; mais Tibère instruit des projets de son favori, qui déjà ne l'appelait plus que le *roi de Caprée*, le prévint, nomma Macron commandant des gardes prétoriennes et l'envoya à Rome; le sénat convoqué, un des consuls lit une lettre de l'empereur, longue, vague, enveloppée, et qui se termine par l'ordre d'arrêter Séjan. Le même jour, ce ministre fut étranglé dans sa prison (l'an 31 de J. C.); son corps, livré aux insultes de la populace, fut jeté dans le Tibre : le tableau de cette subite disgrâce a été tracé par Juvénal dans sa 10e satire (*voyez* Tacite, Suétone, et Crevier, qui les a copiés).

SÉJAN (Nicolas), né à Paris en 1745, obtint l'orgue de St.-Méry au concours, à l'âge de 15 ans, fut ensuite organiste de Notre-Dame et du roi, puis professeur au conservatoire de musique, etc.; il mourut le 18 mars 1819, laissant quelques *sonates, rondeaux*, etc. Delille lui a consacré quelques vers du poëme des *Trois Règnes*.

SÉJOUR (du). *Voyez* **DIONIS**.

SELCHOW (Jean-Henri-Chrétien de), né à Werningerode en 1732, professa le droit à Gœttingen, et ensuite à Marburg, où il mourut le 21 avril 1795. Ses *Éléments du droit privé allemand* (*Elementa juris germanici privati hodierni*), dont il a paru 8 éditions, de 1757 à 1795, ont été adoptés par la plupart des universités d'Allemagne.

SELDEN (Jean), publiciste, né le 16 décembre 1584, à Salvington, comté de Sussex, partagea presque toute sa vie entre les débats parlementaires et ses travaux littéraires et politiques. En 1624, député à la chambre des communes par le bourg de Lancastre, il ne se fit pas remarquer; mais dans le nouveau parlement convoqué par Charles Ier au commencement de son règne, il se rangea parmi les adversaires de la cour et du duc de Buckingham; dans le parlement suivant (1626), il fit partie du comité chargé de dresser l'acte d'accusation de ce ministre, et eut même la mission spéciale de signaler ses prévarications. Le parlement fut dissous la même année; mais Selden appelé à celui de 1628, s'y conduisit avec la même indépendance; après la dissolution qui ne tarda pas à être prononcée, il fut jeté dans une prison, d'où il eut quelque peine à sortir, et ce ne fut qu'en 1634 qu'il obtint une décharge entière des griefs qu'on lui imputait. Il siégea encore au parlement convoqué en 1640, et marcha toujours dans la même voie, s'attachant uniquement aux principes, et ne craignant pas de mécontenter son parti par trop de modération, ou le monarque par trop de hardiesse; il fut assez généreux pour refuser, sous Cromwell, de réfuter les ouvrages dans lesquels la conduite de Charles Ier était justifiée. Selden mourut le 30 novembre 1654, laissant un grand nombre d'écrits, composés au milieu des troubles politiques, avec une incontestable facilité. La collection entière de ses œuvres parut à Londres en 1726, par les soins de David Wilkins, 3 vol. in-fol.

SÉLÉNÉ. *Voyez* **CLÉOPATRE SÉLÉNÉ**, et **PTOLÉMÉE VIII**.

SÉLEUCUS Ier, surnommé *Nicator* ou *le Vainqueur*, fut le fondateur de la dynastie macédonienne des Séleucides, qui, après Alexandre, régna pendant près de trois siècles sur la Syrie et la plus grande partie de l'Orient. Il naquit vers l'an 354 avant notre ère. Son père Antiochus était un des généraux les plus distingués de Philippe. Sa mère s'appelait Laodice. C'est en leur honneur que Séleucus, devenu roi, donna les noms d'Antioche et de Laodicée à tant de villes de l'Orient, qui perdirent

alors leurs antiques dénominations. Séleucus était bien jeune encore quand il passa en Asie, à la suite d'Alexandre. Il est même douteux qu'il fût au nombre des premiers compagnons de ce monarque. Quoi qu'il en soit, sa valeur ne tarda pas à se faire remarquer et à lui mériter l'estime d'Alexandre, qui devait être bon juge d'une telle qualité. On a prétendu même qu'il fut, pour cette raison, jaloux de Séleucus; ce qui ne doit au reste être considéré que comme un de ces traits que les Grecs, toujours enclins à dépriser le héros macédonien, se sont plu à nous transmettre sur le compte de ce prince, pour se dédommager d'avoir été obligés de lui obéir. Séleucus fut au nombre des 80 généraux qu'Alexandre maria avec les filles des plus illustres seigneurs de la Perse, à l'occasion de son mariage avec Barsine, fille de Darius Codoman. Apamé, fille d'Artabaze, fut l'épouse de Séleucus. Cet Artabaze était un satrape aussi distingué chez les Perses par ses hautes vertus que par son illustre naissance; et fort aimé d'Alexandre, à cause de l'inviolable fidélité qu'il avait montrée jusqu'à la fin pour son souverain légitime. Une aussi belle alliance est une preuve assez évidente de la faveur dont Séleucus jouissait auprès d'Alexandre; car les trois filles d'Artabaze ne furent mariées qu'à ceux de ses officiers qu'il chérissait. Ainsi les deux sœurs d'Apamé épousèrent, l'une Ptolémée, fils de Lagus, et l'autre Eumenès, secrétaire intime d'Alexandre. Les liens de parenté qui unissaient Séleucus avec ces deux généraux, eurent une grande influence sur ses affaires, après la mort d'Alexandre. A cette époque (324 avant J. C.), quand les premières dissensions qui s'élevèrent entre ses officiers furent apaisées, et que Perdiccas fut investi, sous le nom de Philippe Aridée, de toute l'autorité souveraine, Séleucus fut déclaré commandant de la cavalerie royale, place occupée jusqu'alors par Perdiccas, qui avait succédé à Éphestion. Les soldats de ce corps portaient le nom d'Hétaires, c'est-à-dire de *compagnons* ou *camarades* du roi. Ils appartenaient tous aux familles les plus considérables des Macédoniens. Leur commandant était donc un personnage très-éminent dans l'État. Il est probable qu'en cette qualité, Séleucus eut une grande part aux événements de cette époque. Le détail ne nous en a pas été transmis. Nous savons seulement qu'après la mort de Perdiccas, quand Antipater eut été investi du pouvoir qu'avait possédé ce général, Séleucus fut fait, par lui, gouverneur de Babylone. La puissance et le haut rang de cette ville, qui était regardée comme la capitale du vaste empire fondé par Alexandre, donnaient une grande prépondérance dans les affaires à celui qui y commandait, surtout au milieu d'une anarchie semblable à celle où se trouvait alors l'Asie. Tous les officiers qui s'étaient partagé les États du conquérant macédonien étaient indépendants dans leurs gouvernements. Séleucus ne l'était pas moins. Après la mort d'Antipater, Euménès ayant été nommé gouverneur général de l'Asie, par Olympias et les rois héritiers d'Alexandre, se mit en route, à la tête d'une nombreuse armée, pour soumettre les officiers qui agissaient en souverains dans leurs provinces. Il se dirigea donc du côté de Babylone. Séleucus essaya d'abord d'engager les soldats d'Euménès à passer de son côté, et tenta ensuite de lui résister; mais la plupart des gouverneurs de la haute Asie étaient venus se réunir au lieutenant du roi; et ses forces étant trop disproportionnées, Séleucus ne put résister: il fut repoussé jusque dans la Susiane. Euménès l'y suivit; et la position de Séleucus devenait très-critique, quand Antigone, qui s'avançait contre Euménès avec des forces considérables, vint le dégager. Leurs troupes réunies marchèrent contre celui-ci, et lui livrèrent une grande bataille dont le succès ne fut pas pour eux. Antigone se vit contraint de faire sa retraite à travers les montagnes difficiles des Cosséens, se dirigeant vers la Médie. Au milieu de ces événements, Séleucus était resté en possession de Babylone. Il se retrouva encore, sans contestation, maître de son gouvernement, lorsque Euménès et son armée pénétrèrent dans la Médie, à la suite d'Antigone, et que d'autres révolutions amenèrent de nouvelles combinaisons dans les rapports des guerriers qui se disputaient la succession d'Alexandre. La mort tragique d'Euménès détruisit à jamais les espérances des héritiers légitimes du héros macédonien; et son heureux adversaire Antigone aspira dès lors à la suprême puissance. Brave, actif, ambitieux, il ne tarda pas de mettre à exécution les projets qu'il nourrissait depuis longtemps contre ses rivaux; et, n'épargnant pas même ceux qui l'avaient secondé plusieurs fois, il les dépouilla et les mit à mort. Il vint ensuite à Babylone, avec toutes ses forces; et il y demanda compte à Séleucus des revenus de sa province. Ce général, qui avait imprudemment compté sur son amitié et sur sa reconnaissance, n'était pas en mesure de lui résister. Dissimulant son ressentiment, il profita ensuite de la sécurité qu'il avait su inspirer à Antigone, en le comblant de marques d'amitié; il trompa sa vigilance, et s'enfuit secrètement pendant la nuit, suivi de cinquante chevaux, pour se retirer auprès de Ptolémée, fils de Lagus, gouverneur de l'Égypte, qui était non moins intéressé que lui à repousser l'ambition d'Antigone. Celui-ci se déclara aussitôt maître de la Babylonie, tandis que Séleucus, réfugié en Égypte, s'occupait d'y former une ligue avec Ptolémée, Lysimaque et Cassandre, dont la sûreté et les possessions étaient également menacées. Antigone tenta vainement de rompre cette alliance formidable. Il se mit alors en marche vers la Cilicie, pour résister à ses adversaires. Il envahit la Syrie et la Phénicie, et vint mettre le siége devant Tyr. Pendant ce temps, Séleucus, que Ptolémée avait mis à la tête de ses forces navales, parcourait les côtes de la Syrie et de l'Asie Mineure, où il fit beaucoup de mal aux partisans d'Antigone. Ces hostilités et l'approche de Cassandre, qui s'avançait dans l'Asie Mineure, contraignirent Antigone d'abandonner la Syrie, et de laisser devant Tyr son fils Démétrius, avec des forces suffisantes pour réduire la place et achever la soumission du pays. Démétrius resta effectivement maître de toute la Phénicie, d'où il menaçait de fondre sur l'Égypte, tandis que son père contraignait Cassandre à recevoir une paix humiliante, qui fut bientôt rompue. Les conseils de Séleucus décidèrent enfin Ptolémée à prendre l'offensive, et ils entrèrent en campagne, en l'an 311, avec une armée nombreuse et bien disciplinée; mais à peine furent-ils à Gaza, qu'ils y rencontrèrent Démétrius, qui s'avançait avec des forces non moins considérables. La ba-

taille se livra à Galama, et fut longtemps disputée : mais à la fin, l'avantage resta aux Égyptiens ; et Démétrius, contraint de se retirer, abandonna toutes les places de la Phénicie et de la Syrie. Alors Séleucus réclama le secours que Ptolémée lui avait promis pour se remettre en possession de son gouvernement ; mais il n'en obtint que 1,000 hommes d'infanterie et 200 chevaux. Ce fut avec cette petite troupe qu'il entreprit de rentrer dans Babylone. Malgré les représentations de ses amis, il se mit en route, comptant d'ailleurs sur l'attachement des peuples dont il avait su se faire chérir par la douceur de son gouvernement, tandis que la tyrannie d'Antigone lui avait aliéné tous les esprits. Séleucus passa l'Euphrate, se dirigeant avec célérité vers Babylone; afin d'y surprendre ses adversaires. Il traverse la Mésopotamie, où il se rend maître de Cerrhas dont la garnison macédonienne grossit son armée, et bientôt il entre dans la Babylonie, où ses anciens sujets accoururent en foule lui offrir et leurs biens et leur vie. Il eut ainsi bientôt une armée. Polyarchus, qui commandait dans cette province, vint le joindre avec 1,000 cavaliers; et, secondé de toutes ces forces, il se présenta devant Babylone, qui lui ouvrit ses portes. Diphylus, qui en était gouverneur, et tous les partisans d'Antigone se réfugièrent dans la citadelle, où ils se préparèrent à résister ; mais les Babyloniens insurgés, et les troupes de Séleucus les serrèrent si vivement, qu'ils furent bientôt obligés de se mettre à sa discrétion, et de lui rendre sa femme, ses enfants et tous ses amis, qui étaient restés captifs depuis sa fuite en Égypte. C'est de la conquête de Babylone par Séleucus que date le règne de ce prince, et le commencement de la dynastie et de l'ère des Séleucides, encore en usage parmi les chrétiens de l'Orient, et qui se trouve indiquée sur une si grande quantité de médailles et des monuments. Lorsqu'il fut maître de la capitale de l'Orient, Séleucus, prévoyant bien que les rois ses adversaires ne le laisseraient pas longtemps en repos, fit de grandes levées de troupes. Elles n'étaient pas encore organisées, quand il apprit que Nicanor, gouverneur de la Médie pour Antigone s'avançait avec 7,000 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie. Sans balancer, il résolut de marcher à sa rencontre, malgré l'infériorité de ses forces; n'ayant que 3,000 hommes de pied et 400 chevaux. Il passa le Tigre, et posta ses soldats au milieu des marais qui bordent le fleuve, résolu d'y attendre l'ennemi. Nicanor, fier de sa supériorité, vint camper près d'un ancien palais sur les bords du Tigre. Séleucus, à la faveur de la nuit, attaque son camp mal gardé, y fait un grand carnage, et contraint son adversaire à prendre la fuite, laissant sur le champ de bataille la plupart de ses généraux. Cette victoire augmenta les forces de Séleucus : la plupart des vaincus passèrent dans ses rangs; et, à leur tête il marcha à de nouveaux succès. La Susiane et la Médie furent soumises, après divers combats dans l'un desquels Nicanor trouva la mort sous les coups de Séleucus lui-même. Ce dernier s'empressa de faire connaître ses succès à son allié Ptolémée, qui, d'abord, non moins heureux que lui, éprouvait alors des revers qui pouvaient compromettre le vainqueur de Babylone. Antigone, informé de la défaite de son fils et des victoires de Séleucus, avait réuni de nouvelles forces dans l'Asie Mineure, et se hâtait de se porter dans la Syrie, où il triompha sans peine des généraux de Ptolémée; et tandis qu'il se dirigeait vers l'Égypte, pour achever la conquête de la Syrie, son fils Démétrius partait de Damas avec 22,000 hommes, pour reconquérir Babylone. Séleucus était en ce moment dans la haute Asie. Patroclès, qu'il avait laissé dans sa capitale, avait trop peu de troupes pour la défendre. Aussitôt qu'il apprit que l'ennemi s'avançait, il fit évacuer la ville; et tous les habitants le suivirent au delà des marais et des canaux, qui s'étendent à une grande distance au midi de Babylone, de manière à offrir une défense presque inexpugnable. Sous l'abri de ce rempart naturel, Patroclès attendit les secours de Séleucus. Il avait eu la précaution de laisser de bonnes garnisons dans les deux citadelles, pour qu'elles tinssent en échec le fils d'Antigone. L'un de ces châteaux fut bientôt enlevé; l'autre résista à toutes les attaques. Démétrius, n'osant s'exposer plus avant sans avoir réduit cette place importante, perdit devant elle beaucoup de temps et de monde. Il fallut qu'il fît enfin sa retraite : son père le rappelait dans l'Asie Mineure ; et, la saison n'étant plus favorable pour combattre dans la Babylonie, il laissa Archelaüs avec un corps de troupes qu'il crut suffisant pour continuer le siége. Les troupes de Démétrius s'étaient rendues odieuses par leurs exactions et leurs désordres ; aussi son départ fut-il le signal d'une insurrection générale. Archelaüs fut chassé; Séleucus n'eut besoin que de se présenter pour recouvrer sa capitale, et il resta paisible souverain de son vaste empire, tandis que les autres successeurs d'Alexandre, Antigone, Démétrius, Cassandre, Lysimaque et Ptolémée, continuèrent de se livrer à leurs sanglants démêlés. Il paraît que ce ne fut qu'en l'an 307 avant Jésus-Christ, qu'il prit hautement le titre de roi, imitant l'exemple donné par Antigone à tous les généraux macédoniens. Séleucus était alors maître de tous les cantons de l'Asie situés entre l'Euphrate et l'Indus. Il avait successivement soumis la Médie, l'Hyrcanie, la Bactriane, la Sogdiane, et les pays montagneux qui séparent la Perse de l'Inde. Tous les princes et les peuples qui s'étaient soumis autrefois à Alexandre, furent obligés de le reconnaître pour le monarque de l'Orient. Il résolut alors de pénétrer dans l'Inde, et d'y porter ses armes plus loin que le grand conquérant dont il était l'émule : il s'y trouvait un adversaire digne de lui. Un certain Sandrocottus, fils d'Alitrochèdas, d'une origine obscure, avait affranchi les siens du joug des Grecs. Tous les Macédoniens avaient été tués, ou chassés par lui, et il n'y restait plus rien aux successeurs d'Alexandre, lorsque Séleucus passa l'Indus pour le combattre. Dès que ce prince eut reconnu la nature du pays qu'il se proposait d'envahir, il s'aperçut qu'en s'attachant à conquérir des régions dont la possession serait toujours fort incertaine, il compromettait son existence du côté de l'Occident, et s'exposait à perdre des provinces bien plus importantes. Il entra donc en négociation avec Sandrocottus; et Mégasthènes fut envoyé à Palibotra avec Daïmachus, pour traiter. Le résultat de cette ambassade fut une alliance offensive et défensive, cimentée par le mariage de Séleucus avec une fille de Sandrocottus, et par l'abandon des provinces

limitrophes de l'Indus, possédées autrefois par les Perses et conquises par Alexandre, qui les avait détachées de la grande satrapie de l'Ariane. Le prince indien s'engagea à lui fournir un secours de 500 éléphants de guerre. De tous les successeurs d'Alexandre, c'était Séleucus qui possédait le plus grand nombre de ces animaux, et c'est de là que Démétrius l'appelait, par plaisanterie, le *surintendant des éléphants ;* ce qui a donné lieu à quelques auteurs de croire sérieusement que ce guerrier avait été revêtu par Alexandre d'une charge de ce genre. Indépendamment des avantages militaires que Séleucus avait trouvés en traitant avec Sandrocottus, cette paix assurait ses possessions orientales, et lui donnait les moyens de revenir vers la Syrie, alors le théâtre des succès et de l'ambition d'Antigone. Cassandre, Lysimaque et Ptolémée avaient tout à redouter de ce prince aussi habile que brave. Sa puissance, également prépondérante sur terre et sur mer, les menaçait d'un prochain désastre. Antigone ne cachait pas le dessein où il était de le détrôner, et de réunir sous ses lois tout le vaste héritage d'Alexandre. Quoiqu'il eût plus de 84 ans, l'âge n'avait affaibli ni son courage, ni son habileté, ni son ambition. Il supportait toutes les fatigues de la guerre, et se montrait toujours en personne à la tête de ses troupes, dont il ne partageait le commandement qu'avec son fils Démétrius. Les rois ses rivaux sentirent alors combien il était important pour eux de s'unir pour résister à ce terrible conquérant. Séleucus n'avait pas moins d'intérêt qu'eux à renverser la puissance d'Antigone, qui n'aurait pas manqué de l'attaquer, après la défaite des autres rois; il fut invité à prendre part à leur union, et s'occupa de rassembler une armée pour se réunir à Cassandre et Lysimaque, qui tenaient la campagne dans l'Asie Mineure, mais n'osaient rien entreprendre de considérable avant l'arrivée de Séleucus. Ce prince se mit en marche avec 12,000 chevaux, 20,000 hommes de pied, 480 éléphants, 100 chars de guerre, et vint prendre ses quartiers d'hiver en Cappadoce. Au retour du printemps de l'an 301 avant J. C., Ptolémée parut avec son contingent; Cassandre partit d'Éphèse, et Lysimaque quitta son camp retranché d'Héraclée. Les quatre monarques s'ébranlèrent en même temps des quatre points de l'horizon, pour anéantir d'un seul coup la puissance d'Antigone. Ils opérèrent leur jonction dans les plaines d'Ipsus, en présence d'Antigone, réuni à son fils Démétrius. Leurs forces n'étaient guère supérieures à celles de leur adversaire. Les quatre rois avaient 64,000 combattants à pied; Antigone leur en opposait 70,000. La cavalerie était à peu près égale; mais, pour le nombre des éléphants, l'infériorité était du côté d'Antigone. Séleucus et Lysimaque eurent le commandement de l'armée alliée. La bataille fut sanglante, et vaillamment disputée des deux parts. Antiochus, fils de Séleucus, qui commandait la cavalerie, fut battu par Démétrius, qui, s'emportant inconsidérément à sa poursuite, compromit le salut de son père et du reste de l'armée. Séleucus fit alors manœuvrer ses éléphants, qui lui coupèrent la retraite; et, quand il voulut revenir au combat, ces animaux lui fermèrent le passage. Séleucus marchait à la tête de l'infanterie; il enfonça les lignes d'Antigone, qui, découvert par l'absence de sa cavalerie, fut pris en flanc et trouva la mort sur le champ de bataille, combattant glorieusement à l'âge de 86 ans. Démétrius, réduit à prendre la fuite avec les débris de ses forces, se retira à Éphèse, abandonnant aux vainqueurs le corps de son père. Les rois triomphants s'occupèrent aussitôt du partage des États d'Antigone. L'Asie fut adjugée à Séleucus, qui en était déjà en possession; et l'on y joignit la Syrie récemment conquise. Ce monarque, quittant la Phrygie, se mit en route pour aller visiter les provinces qu'il avait acquises. Il vint camper sur les bords de l'Orontes, non loin de l'embouchure de ce fleuve, près de la ville d'Antigonia, qui avait été bâtie, peu de temps auparavant, par Antigone. Il eut d'abord l'intention d'y fixer son séjour, et d'en faire la capitale de son vaste empire; mais il préféra ensuite fonder une nouvelle ville de l'autre côté de l'Orontes, au pied de la montagne nommée Silpium, où se trouvait un petit bourg appelé *Botzia,* dépendant de la ville d'*Iopolis,* fondée à une époque très-reculée, par les Argiens, et renouvelée depuis par les Athéniens. Après y avoir observé tous les rites prescrits, en pareil cas, par la religion, et avoir immolé une vierge destinée à devenir la déesse protectrice de la ville, il jeta les fondements de cette nouvelle cité, le 22 du mois d'artémisius de la 12e année de son règne, qui devait répondre à peu près au 10 juin 299 avant J. C., 2 ans environ après la bataille d'Ipsus. Séleucus y fit venir 5,300 Athéniens et Macédoniens, qui avaient été placés par Antigone dans la cité qu'il avait fondée, et qui fut rasée. Il y joignit des colons crétois et chypriens, déjà établis dans le pays, et les Argiens d'Iopolis, qui fut ruinée. Les Juifs furent reçus en grand nombre dans la nouvelle cité; et ils y obtinrent les mêmes priviléges que les Macédoniens et les Grecs. L'architecte Xenæus fut chargé de la construction de la ville, à laquelle Séleucus donna le nom de son père Antiochus, où, selon d'autres, de son fils. Telle fut l'origine d'une ville qui ne tarda pas à devenir la plus grande, la plus belle et la plus peuplée de l'Asie. Elle ne fit que s'accroître pendant plusieurs siècles; et, sous la domination romaine, elle fut la capitale de leur empire en Orient. Rien n'égalait alors la multitude et la magnificence de ses édifices, la richesse, le luxe et la corruption de ses habitants. Il s'écoula 30 ans, avant qu'elle ne fût enceinte de murs. La fondation d'Antioche avait été précédée de celle de Séleucie, qui, située à l'embouchure de l'Orontes, fut destinée à être le port de la capitale de la Syrie : elle devint en peu de temps une ville florissante. Le délicieux bois de Daphné, célèbre par son temple d'Apollon, et par la licence dont il fut le théâtre, fut aussi planté par Séleucus. D'autres villes furent encore élevées, par les soins de ce monarque, dans diverses parties de la Syrie, et décorées des noms de Laodicée et d'Apamée, sa mère, et sa femme. C'étaient d'anciennes villes qui, avec un nouveau nom, recevaient de lui une nouvelle existence. Il y plaçait des colonies grecques et macédoniennes, et les tirait ainsi de la classe des cités barbares, pour les faire jouir d'un gouvernement municipal tout à fait grec. Il en agit de même dans toutes les autres parties de ses États; et une multitude de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée, de Laodicée, et, bientôt après, de Stratonicée, vinrent donner un aspect tout nouveau à la géographie de

son empire. Pendant que ce prince s'occupait de faire fleurir et d'organiser les vastes États dont il était redevable à son courage et à son habileté, la guerre continuait entre les rois successeurs d'Alexandre : il n'y prenait pas une part très-active; mais enfin il s'y trouvait compromis. La fatale bataille d'Ipsus n'avait pas anéanti, comme on l'aurait cru, l'empire du fils d'Antigone : Démétrius avait encore beaucoup de troupes et de villes fortes dans l'Asie Mineure; une nombreuse flotte, bien équipée, lui assurait l'empire de la mer; il possédait l'île de Chypre; Tyr, Sidon et toutes les côtes de la Phénicie lui étaient soumises : il avait ainsi la facilité de pouvoir inquiéter, sur tous les points, ses adversaires, que la victoire avait désunis. La puissance de Séleucus parut bientôt aussi redoutable à Lysimaque que celle d'Antigone. Il communiqua ses craintes à Ptolémée; et une alliance plus étroite, et cimentée par un double mariage, fut signée entre ces deux princes contre le roi de Syrie. Séleucus s'unit alors à Démétrius; et se trouvant veuf, il lui envoya demander pour épouse sa fille Stratonice, dont il avait entendu vanter la beauté. Cette proposition fut accueillie avec empressement par Démétrius, qui partit aussitôt d'Athènes avec toute sa flotte, se dirigeant vers la Syrie pour y conduire sa fille; et il débarqua à Rhossus, où les noces de Séleucus et de Stratonice furent célébrées avec la plus grande pompe. Les deux rois se comblèrent de témoignages d'estime. Mais cette bonne intelligence dura peu. Séleucus, ayant fait offrir à Démétrius une forte somme d'argent pour la Cilicie que celui-ci venait de conquérir, éprouva, de la part de son beau-père, un refus très-dur, et qui ne pouvait manquer de l'irriter. Il lui fit aussitôt signifier qu'il eût à lui remettre sur-le-champ les villes de Tyr et de Sidon, sans quoi il lui déclarerait la guerre. Ces menaces n'eurent aucun effet; une guerre de plus n'effrayait pas Démétrius : il approvisionna ses places, et se prépara à résister à tous ses adversaires. Son refus avait rapproché Séleucus de Ptolémée et des autres rois, qui réunirent encore une fois leurs efforts pour écraser un ennemi toujours si fier, malgré ses revers. La résistance de Démétrius fut vive, glorieuse, et mêlée de beaucoup de succès; mais à la fin ses places tombèrent entre les mains de ses ennemis. Ptolémée soumit toutes les villes de la Phénicie, qui se rendirent après de longs siéges. Il conquit aussi l'île de Chypre, où la femme et les enfants de Démétrius tombèrent en son pouvoir, tandis que ce prince était occupé dans la Grèce et dans les parages de la mer Égée, où il cherchait à profiter des troubles causés par la mort de Cassandre, roi de Macédoine. Les divisions qui armaient les uns contre les autres les fils de ce roi, présentaient des circonstances favorables pour Démétrius, et lui faisaient négliger ses possessions lointaines. Séleucus se rendit alors maître de la Cilicie, qui était si importante pour couvrir sa capitale. Démétrius n'abandonnait cependant pas tout à fait l'espoir de rétablir sa domination dans l'Orient : il fit alors une expédition dans la Syrie; prit Samarie, et ravagea une portion de la Célésyrie : mais des soins plus essentiels le rappelèrent bientôt dans l'Occident, où la mort tragique de tous les fils de Cassandre lui livra le royaume de Macédoine, dont il fut maître pendant 6 ans. Combattant ensuite tour à tour Lysimaque, Pyrrhus, les Grecs révoltés, et les barbares qui environnaient la Macédoine, il fut, malgré lui, obligé de laisser Séleucus tranquille. Ce prince, de même que Ptolémée, continuait assez mollement la guerre contre son beau-père, qui ne lui était plus redoutable, et il s'occupait tout entier du soin de faire fleurir ses États. C'est alors qu'il jeta les fondements de la grande Séleucie du Tigre. Cette ville, qui devint bientôt la rivale de Babylone, dont elle causa par la suite la ruine, fut placée sur la rive droite du Tigre, dans un lieu appelé antérieurement *Zochasès*, auprès d'une ville assez considérable, nommé *Coche*, qui fut aussi englobée dans la ville macédonienne. Au delà du Tigre se trouvait Ctésiphon, qui devint par la suite capitale de l'empire des Parthes. Ceux-ci furent remplacés par les rois de Perse de la dynastie des Sassanides. Sous leur domination elle porta le nom de *Madaïn*, qui en arabe signifie *les deux villes*. On voulait exprimer par là l'union de Séleucie et de Ctésiphon. La population de Séleucie s'éleva rapidement jusqu'à 600,000 habitants. Aucune ville de l'Orient ne pouvait lui être comparée, par sa grandeur et sa magnificence. Séleucus y faisait sa résidence quand il séjournait dans la haute Asie. La plupart des villes importantes de cette contrée reçurent alors des dénominations macédoniennes. Dans le même temps, à l'exemple de Ptolémée, Séleucus, voulant, par tous les moyens, agrandir le commerce de ses sujets, s'efforça de rendre son royaume l'intermédiaire de l'Inde avec l'Europe. Depuis longtemps les productions de l'extrême Asie étaient transportées vers les ports de la mer Noire, dans les colonies milésiennes, à travers les déserts de la Scythie, par la voie des fleuves qui se dirigent vers la mer Caspienne. Il conçut le dessein d'employer cette mer elle-même à l'exécution de ses projets, et d'ouvrir au commerce une route plus courte en remontant le fleuve Cyrus, pour aller gagner les bords du Phase et les ports de la Colchide. Son amiral Patroclès fut chargé d'explorer toutes les côtes de la mer Caspienne, tandis que Démodamas, un de ses généraux, allait visiter la Sogdiane et tout le cours du Iaxartes. Il est bien à regretter que les écrivains anciens ne nous aient pas donné de plus grands détails sur des entreprises aussi intéressantes. Nous ignorons entièrement quel fut le résultat des grandes vues de Séleucus, qui, dans ses opérations, montra partout cette profondeur et cette perspicacité qui distinguent Alexandre et ses premiers successeurs entre tous les rois de l'antiquité. L'intérieur de la cour de Séleucus était également digne d'attention. Stratonice lui avait déjà donné plusieurs enfants, et continuait de l'aimer tendrement. Elle n'avait rien perdu de l'éclat de sa beauté; et le fils de Séleucus n'y était pas resté insensible. La reine l'ignorait. Épris d'un amour d'autant plus cruel qu'il en cachait la violence dans le fond de son cœur, Antiochus paraissait près de succomber victime d'un mal dont on ignorait la cause. Son père, qui l'avait toujours aimé tendrement, était au désespoir; tous les sacrifices lui auraient été faciles pour sauver l'héritier du trône : on sait comment le médecin Érasistrate parvint à connaître le secret d'Antiochus. Ce qui partout ailleurs aurait causé la plus violente haîne et les plus sanglantes catastrophes ne servit dans cette

heureuse famille qu'à faire éclater la générosité de Séleucus et son attachement pour son fils. Stratonice devint l'épouse d'Antiochus, à qui son père céda en même temps la souveraineté de la haute Asie. Rien, depuis longtemps, n'avait troublé la profonde paix dont jouissaient les États de Séleucus, quand le bruit des préparatifs formidables que faisait Démétrius vint réveiller toutes les craintes que ce prince ambitieux avait causées aux autres successeurs d'Alexandre. Le fils d'Antigone, malgré ses revers, n'avait pas perdu l'espérance de réunir sous ses lois tout l'héritage du conquérant macédonien. Tranquille possesseur de la Macédoine, il se prépara, en l'an 290, à passer un Asie avec 110,000 combattants et une flotte de 50 voiles. Lysimaque, Ptolémée et Séleucus conclurent une ligue, à laquelle accéda Pyrrhus, roi d'Épire. Les désastres les plus prompts renversèrent les superbes espérances de Démétrius; et Séleucus n'eut pas besoin de prendre une part active aux hostilités. La flotte de Ptolémée vint attaquer la Grèce, tandis qu'une double invasion livrait la Macédoine aux troupes de Lysimaque et de Pyrrhus. Démétrius n'eut bientôt plus ni armée, ni empire. Ses États furent envahis, et ses soldats l'abandonnèrent. Caché sous un obscur déguisement, il s'enfuit dans Cassandrée, où sa femme Phila venait de se donner la mort pour ne pas survivre à tant de malheurs. Rien cependant n'était capable d'abattre l'indomptable courage de Démétrius. Il reparut bientôt dans la Grèce, ceint du bandeau des rois; mais il ne put s'y maintenir. Contraint encore une fois de confier à la mer les débris de sa fortune, il passe en Asie, avec 11,000 combattants, et tente d'enlever à Lysimaque la Lydie et la Carie. La prudence d'Agathoclès, fils du roi de Thrace, vint déjouer ses projets : en évitant une bataille et le fatiguant dans une multitude de petits combats, il anéantit les forces de Démétrius. Celui-ci est obligé alors de faire sa retraite à travers les défilés du mont Taurus. Son dessein était de passer en Arménie, et de là dans la haute Asie; l'hiver le contraignit de se diriger vers Tarse, ville de la Cilicie, qui appartenait au roi de Syrie. Il y arriva dans le plus grand dénument, et s'empressa aussitôt d'écrire à Séleucus, pour lui faire connaître sa triste position. Ce dernier, toujours généreux, oublie ses ressentiments, et donne ordre à son lieutenant de fournir à Démétrius ce qu'il désirera. Cette conduite fut vivement blâmée par Patroclès, principal ministre de Séleucus, qui parvint enfin à faire sentir à son souverain ce qu'il risquait à ne pas accabler un ennemi aussi redoutable. Enfin ses avis prévalurent, et le roi de Syrie entra dans la Cilicie, à la tête d'une armée, pour chasser son rival. On était alors au milieu d'un hiver très-rigoureux. Séleucus consentit à laisser quelque repos à Démétrius. Celui-ci en profite; et au retour des hostilités, il attaque les postes qui défendaient les passages de la Syrie, les met en déroute, et pénètre dans ce pays, où ses troupes se grossissent, et où il est bientôt en état de tenir la campagne. La rapidité de ses marches, l'audace de ses entreprises, rendaient tout à fait critique la position de Séleucus, menacé d'être détrôné par un fugitif. Dans ces conjonctures, Lysimaque lui offrit des secours, qu'il refusa, ne voulant triompher qu'avec ses seules forces. Surpris dans une occasion, il fut sur le point de tomber entre les mains de son ennemi; mais il répara bientôt cet échec, et le contraignit enfin de combattre dans une position désavantageuse, où, trahi par une partie de ses soldats, le fils d'Antigone fut obligé de se rendre après des prodiges de valeur. Ce dernier revers n'abattit pas le courage de Démétrius : il supporta dignement son malheur pendant tout le temps que dura sa captivité. Séleucus repoussa avec indignation la lâche proposition de Lysimaque, qui offrait de grandes sommes pour obtenir la mort du roi prisonnier. Ce prince infortuné éprouva au contraire tous les égards que réclamaient son rang, et les liens de parenté qui l'unissaient à Séleucus : il est même probable que, sans les instances de ses ministres, le roi de Syrie aurait consenti à lui laisser la liberté. Il était détenu dans la ville de Chersonèse, en Syrie, où il fut traité en roi jusqu'à sa mort, qui arriva en l'an 284 avant J. C. Il avait alors 54 ans. Ce prince, accoutumé à une vie si active et si aventureuse, ne put résister à une aussi longue oisiveté : il périt d'un excès d'embonpoint. Ses cendres furent renvoyées avec honneur à son fils Antigone, qui avait continué de régner dans la Grèce, où il avait recueilli les restes de son parti. La défaite de Démétrius avait rendu la paix à Séleucus. Sans inquiétude désormais, il se trouvait, après 40 ans de combats, paisible possesseur de la plus grande partie de l'empire d'Alexandre. Ptolémée, fils de Lagus, qui, quelque temps auparavant, avait cédé sa couronne à Philadelphe son fils, venait de mourir; et de tous les capitaines d'Alexandre, il ne restait plus que Séleucus et Lysimaque, que tout devait porter à rester amis; mais l'ambition vint encore les armer. Lysimaque avait épousé Arsinoé, fille de Ptolémée Soter, et le fils de Lysimaque, qui s'appelait Agathocle, s'était marié à Lysandra, aussi fille du roi d'Égypte. Les deux princesses se détestaient, et leurs démêlés remplissaient de troubles la cour du roi de Thrace. Vers le même temps, Ptolémée Céraunus, fils aîné de Soter, irrité de ce que son père lui avait préféré son jeune frère Philadelphe, avait abandonné l'Égypte, et s'était retiré chez Lysimaque, respirant la vengeance. Il communiqua son ressentiment à sa sœur Lysandra. Arsinoé en fut alarmée; elle craignit de partager la haine qu'ils avaient contre Philadelphe. Pour les prévenir, elle accusa Agathocle, fils de Lysimaque, d'avoir voulu attenter aux jours de son père. Lysimaque, ajoutant foi à cette accusation mensongère, fit périr son fils innocent. Après un tel crime, Lysandra, voyant qu'elle avait tout à craindre du ressentiment d'Arsinoé, quitta la Thrace avec ses enfants et ses frères, et se réfugia à la cour de Séleucus, ainsi que la plupart des officiers de Lysimaque, indignés du meurtre d'Agathocle. Tous ces fugitifs ne cessèrent de presser Séleucus de déclarer la guerre au roi de Thrace. Le bouillant Ptolémée Céraunus, frère de Lysandra, voulait qu'il attaquât à la fois Lysimaque et Ptolémée Philadelphe, qui lui avait ravi le trône de l'Égypte; et la guerre tardait trop à son gré. Les deux princes menacés resserrèrent l'alliance qui les unissait : Lysimaque donna sa fille Arsinoé pour épouse à Philadelphe, qui était déjà son beau-frère, et celui-ci arma pour repousser les tentatives de Céraunus et de ses alliés. Séleucus, trouvant plus d'a-

vantage, ou peut-être plus de facilité, à triompher de Lysimaque, se décida à marcher contre ce prince, promettant à Céraunus de le rétablir en Égypte après cette expédition. Outre la Thrace, Lysimaque possédait une grande partie de l'Asie Mineure : la Phrygie, la Mysie, la Lydie lui appartenaient. Les rois de Bithynie, de Paphlagonie, et tous les dynastes, ainsi que toutes les républiques grecques dispersées dans ces régions, lui obéissaient; enfin il était, depuis cinq années, roi de la Macédoine, qu'il avait enlevée à Pyrrhus. Lorsqu'il fut informé des préparatifs de Séleucus, il commença lui-même les hostilités en l'an 281. Séleucus fut bientôt en mesure de lui résister. Il avait alors 75 ans : près d'entreprendre, dans un âge aussi avancé, une aussi grande expédition, dont le succès pouvait le conduire si loin de ses États, il prit toutes les précautions pour assurer leur tranquillité; déclara roi son fils Antiochus, en présence de toutes ses troupes, et remit le gouvernement entre ses mains. Hors d'inquiétude, il se mit à la tête de son armée; et, suivi de la famille de Lysimaque et de Ptolémée Céraunus, il s'avança vers l'Asie Mineure, où il obtint de faciles succès. La Phrygie fut aussitôt envahie qu'attaquée; la citadelle de Sardes, où étaient déposés les trésors de Lysimaque, lui fut livrée; les Héracléotes, opprimés depuis longtemps par le roi de Thrace, chassèrent sa garnison, et appelèrent les troupes de Séleucus. Tous les gouverneurs de Lysimaque, indignés de sa tyrannie, s'empressaient de passer du côté du roi de Syrie. Philétère, qui commandait à Pergame, lui livra la place et le pays qu'il gouvernait. Ainsi Lysimaque ne possédait presque plus rien en Asie, quand il passa la mer avec une armée pour arrêter Séleucus. Les deux capitaines se rencontrèrent dans les plaines de Couropédion en Phrygie. Parvenus tous deux à un âge très-avancé, ils combattirent comme des jeunes gens. C'étaient les seuls des officiers d'Alexandre qui vécussent encore. Le combat fut des plus sanglants, et la victoire longtemps incertaine. Tous les fils de Lysimaque furent tués; enfin lui-même, blessé d'un coup de lance, resta sur le champ de bataille; et Séleucus fut salué du nom de *Vainqueur des Vainqueurs*. Cette journée décisive livrait au roi de Syrie tous les États de Lysimaque et la Macédoine, dont la possession était si précieuse pour tous les successeurs d'Alexandre. Il résolut de passer l'hiver en Asie, et au retour du printemps, de traverser l'Hellespont pour aller prendre, en personne, possession de ses nouvelles conquêtes, et revoir sa patrie. Alors Ptolémée Céraunus réclama l'exécution de ses promesses; mais Séleucus, qui avait appris à connaître le caractère bouillant et perfide du prince lagide, éloigna ses sollicitations par des réponses évasives, alléguant que lui et Ptolémée Soter, père de Philadelphe, s'étaient promis de ne jamais faire la guerre à leurs enfants, et de garantir l'exécution de leurs dernières dispositions. Céraunus dissimula son ressentiment, et continua à rester auprès de Séleucus, attendant l'occasion de se venger. Ce monarque, au retour du printemps de l'an 279 avant J. C., partit pour la Macédoine; et dès qu'il fut débarqué à Lysimachia dans la Chersonèse de Thrace, il fit un pompeux sacrifice pour remercier les dieux de son retour. Il avait peu de troupes avec lui, et se trouvait au milieu des soldats de Lysimaque, qui venaient de lui jurer fidélité. Le perfide Ptolémée profita de ces circonstances pour l'assassiner; et après l'avoir immolé lui-même au milieu du sacrifice, il monte à cheval, s'empare de Lysimachia, et se fait déclarer roi, par l'armée de Thrace. Ainsi périt Séleucus en l'an 279, la 32e année de son règne. Il avait porté, pendant 7 mois, le titre de roi de Macédoine. Son corps fut racheté à grand prix par Philétère, prince de Pergame, qui fit célébrer en son honneur de magnifiques funérailles. Ses cendres furent ensuite envoyées à son fils Antiochus, qui les fit déposer à Séleucie sur l'Orontes, dans un édifice qui reçut le nom de *Nicatorium*. Ce prince fut sans aucun doute un des plus grands et des meilleurs rois qui aient gouverné l'Asie. D'un caractère généreux et quelquefois bon jusqu'à la faiblesse, il ne fut conquérant que pour faire du bien; et il acquit des sujets pour en être le père et le bienfaiteur. Aimant les sciences et les arts, il fonda un grand nombre d'établissements utiles. Ce fut lui qui renvoya aux Grecs les monuments que Xerxès leur avait enlevés, entre autres les statues d'Harmodius et d'Aristogiton. Par reconnaissance, les Athéniens placèrent sa statue à l'entrée du portique de l'Académie. Séleucus avait eu de sa première femme Apamée, son successeur Antiochus, et deux filles; de Stratonice il eut un fils mort jeune, et Phila, qui épousa dans la suite Antigone Gonatas.

SÉLEUCUS II, surnommé *Callinicus* ou *le Victorieux*, quatrième roi de la dynastie des Séleucides, était fils d'Antiochus II, surnommé *le Dieu*, et de Laodice. Cette princesse que tous les auteurs modernes disent avoir été la sœur en même temps que la femme d'Antiochus II, était réellement fille d'un certain Achæus, grand-père d'un autre Achæus, qui prit le titre de roi, sous le règne d'Antiochus le Grand, fils de Séleucus Callinicus. Elle appartenait à une famille puissante, qui tenait de très-près à la race royale. C'est à la version arménienne de la chronique d'Eusèbe que nous devons la connaissance de ce fait, ainsi que de plusieurs autres relatifs également à l'histoire des rois de Syrie. Séleucus devint roi en l'an 246 avant J. C. Pendant son règne, qui fut de 20 ans, la Syrie ne cessa d'être agitée par des guerres intestines et étrangères, qui lui causèrent de grands maux, et faillirent en amener la perte. Les dissensions de la famille royale en avaient été la première cause. Quelques années avant la mort d'Antiochus *le Dieu*, la fuite de sa sœur Apamée, veuve de Magas, roi de Cyrène, avait amené entre lui et Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, une guerre longue et sanglante. Elle s'était terminée par le mariage d'Antiochus avec Bérénice, fille de Philadelphe; et l'on avait stipulé que la couronne de Syrie reviendrait aux enfants issus de ce mariage, au préjudice de ceux qui étaient nés de Laodice, encore vivante. Une telle condition semble indiquer que l'avantage était resté au roi d'Égypte. On conçoit sans peine toutes les discussions qu'elle dut faire éclater à la cour d'Antiochus. A la mort de Philadelphe, qui arriva en l'an 247 avant J. C., Antiochus reprit sa première femme, et répudia Bérénice, dont il avait un fils; mais bientôt il mourut de maladie, à Éphèse. C'est, du moins, ce que nous apprend la traduction arménienne

de la chronique d'Eusèbe. Selon d'autres, il fut empoisonné par Laodice, qui appréhendait encore l'inconstance d'Antiochus. Dès qu'il fut mort, elle fit placer dans son lit un certain Artémon, qui ressemblait au roi; et, en présence des grands, cet homme déclara Séleucus Callinicus son successeur, en leur recommandant ce prince et la reine. Cet événement laissa Bérénice exposée sans défense à la vengeance de Laodice et de son fils. Elle se réfugia dans le temple de Daphné, tandis que plusieurs villes se soulevaient en sa faveur, et que son frère Ptolémée Évergètes se préparait à entrer en Syrie pour la délivrer. Séleucus, qui était venu assiéger Bérénice, l'abusa par de feintes propositions de paix, qui livrèrent cette malheureuse princesse au pouvoir de Laodice. Celle-ci la fit assassiner ainsi que son fils; et Séleucus fut délivré d'un compétiteur. Cependant les femmes de Bérénice, qui étaient restées dans le palais, feignirent que la reine n'avait été que blessée, tandis qu'une d'elles jouait le personnage de cette princesse. Elles animèrent le peuple en leur faveur, soutinrent un siége, et écrivirent au roi d'Égypte pour hâter ses secours. Ce fut le commencement d'une guerre opiniâtre, qui livra presque tous les États de Séleucus à Ptolémée Évergètes, dont l'armée s'avança fort au delà de l'Euphrate. Les forces employées dans cette expédition n'étaient pas suffisantes pour que le vainqueur restât paisible possesseur des provinces conquises. Les tentatives des partisans de Séleucus, les entreprises particulières d'une foule de rebelles, qui s'efforçaient de s'affranchir de toute dépendance, rendirent l'Asie le théâtre de révolutions sans cesse renaissantes, au milieu desquelles l'histoire ne fournit aucune lumière, tous les ouvrages qui auraient pu en offrir étant perdus. Enfin, après avoir dévasté tout l'empire de Séleucus, et lui avoir accordé une trêve de dix ans, Ptolémée revint dans son royaume. Pendant que le roi de Syrie s'était efforcé de résister à ce redoutable adversaire, les Parthes, qui s'étaient déjà révoltés contre son père, mais qui avaient été obligés de rentrer dans le devoir, se soulevèrent de nouveau. Tiridate, frère d'Arsace, fondateur de la dynastie des Arsacides, était revenu du pays des Scythes, où il avait été contraint de chercher un asile; et il était entré dans la Parthyène, avec une nombreuse armée de Dahæ-Parniens. Il attaqua Andragoras, gouverneur de cette province, qui fut vaincu et tué; et la Parthyène, avec les cantons limitrophes, resta au pouvoir de Tiridate, qui y prit le titre de roi. Des guerres civiles se joignirent à tant de désastres et d'embarras. Séleucus était occupé à combattre, dans l'Asie Mineure, les Gaulois qui étaient devenus les auxiliaires de son frère Antiochus, surnommé *Hierax*, c'est-à-dire *l'épervier*. Ce dernier dut ce nom à la rapidité et à la témérité de ses entreprises. L'ambition, chez lui, n'avait pas attendu le progrès des ans pour se développer. Il s'était déclaré roi dans les provinces de l'Asie Mineure, dont son frère lui avait confié le gouvernement, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans. Alexandre, frère de sa mère Laodice, qui commandait dans la ville de Sardes, lui fournit des secours. Les Gaulois embrassèrent son parti; et il vainquit son frère Séleucus. C'est alors que celui-ci abandonna l'Asie Mineure, pour aller dans l'Orient arrêter les progrès des Parthes. La fortune lui fut encore contraire. Tiridate remporta sur lui une victoire si éclatante, que les Parthes en consacrèrent le souvenir par une fête solennelle, et qu'ils regardèrent ce jour comme la véritable époque de leur indépendance. Séleucus fit une telle perte, qu'il ne fut plus en état de renouveler ses efforts contre eux, et qu'il laissa les Parthes libres de constituer leur monarchie. Les succès de Ptolémée, qui avait rompu la trêve, et surtout ceux d'Antiochus, le ramenèrent dans l'Occident, où ce jeune guerrier venait de triompher de Mithridate, roi de Pont, partisan de Séleucus et beau-frère des deux princes. Séleucus fut occupé, pendant presque toute la durée de son règne, à combattre ce terrible compétiteur ou à repousser les chefs que Ptolémée envoyait dans la Syrie, au mépris de la paix conclue, et qui n'avait pas été de longue durée. Il remporta un si grand nombre de victoires dans toutes ces guerres, qu'il y acquit le surnom de *Callinicus* ou de *Beau Vainqueur*. C'est dans une de ces rencontres, après avoir défait les troupes de son frère, dans la Mésopotamie, qu'il jeta sur l'Euphrate les fondements d'une ville qui reçut le nom de Callinicopolis, et qui fut appelée dans la suite Callinicus. Elle porte actuellement le nom de Rakkah. L'armée d'Antiochus, tout entière composée de Gaulois, se montait, dit-on, à 120,000 hommes. Séleucus n'avait que 4,000 Macédoniens, soutenus de 8,000 Juifs de Babylone. Andromaque et son fils Achæus, parent de Séleucus, lui rendirent de grands services dans cette occasion. La guerre continua entre les deux frères, mais avec des chances diverses. On dit que Séleucus entreprit une nouvelle expédition contre les Parthes, et qu'il fut fait prisonnier, après avoir été vaincu par eux. Ce fait, admis par quelques savants, n'est pas suffisamment appuyé pour être regardé comme constant. Il pourrait se faire que, dans cette occasion, on l'eût confondu avec Démétrius II, surnommé Nicator. Cependant Antiochus Hiérax continuait de fatiguer l'Asie Mineure de son inquiète ambition. Après que son caractère aventureux l'eut porté dans la Cappadoce et en Égypte, il fut défait, dans la Carie, par Attale, roi de Pergame, et contraint de se retirer dans la Thrace, où il périt assassiné. Il s'était marié avec une fille de Ziélas, roi de Bithynie : il en eut une fille appelée Laodice. Cette princesse fut confiée à un certain Logbasis, de Selga dans la Pamphylie, qui en prit soin comme de sa propre fille. Elle épousa ensuite le rebelle Achæus. Séleucus mourut l'année suivante, 225 avant J. C., dans la 21e année de son règne. De sa femme Laodice, fille d'Andromaque, il eut une fille et deux fils, Séleucus III, son successeur, et Antiochus le Grand, qui monta sur le trône après son frère. Sa fille, nommée Antiochis, épousa Xercès, roi d'Arsanosate en Arménie. Outre le surnom de *Callinicus*, on donnait encore à Séleucus II celui de *Pogon*, c'est-à-dire, *le Barbu*; il est effectivement représenté ainsi sur plusieurs médailles. On voit, dans le musée d'Oxford, une curieuse et longue inscription, faisant partie des marbres rassemblés par le comte d'Arundel, qui contient l'original d'un traité d'alliance conclu entre les Smyrniens et les Magnètes, pour défendre Séleucus contre tous ses adversaires. Ce traité renferme une foule de détails fort curieux. On le trouve

dans les *Marmora oxoniensia* de Chandler, et dans plusieurs autres recueils.

SÉLEUCUS III, fils du précédent, ne fit presque que passer sur le trône de Syrie. Il était d'un tempérament faible et maladif, et bien jeune encore quand son père lui laissa la couronne. Son courage et la promptitude de son caractère lui firent cependant donner le nom de *Céraunus*, c'est-à-dire *le Foudre*. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il s'occupa de rétablir son autorité dans l'Asie Mineure, qui avait été presque toute envahie par Attale, roi de Pergame. Il confia le soin des provinces orientales à son jeune frère Antiochus, qui n'avait alors que 14 ans. L'administration générale du royaume fut remise au Carien Hermias; et lui-même il se mit en route avec une puissante armée pour franchir le mont Taurus, accompagné de son cousin Achæus, qui était un habile général. Le manque d'argent désorganisa son armée. Une conspiration s'y forma; et Séleucus périt empoisonné par deux de ses généraux gaulois, Apaturius et Nicanor. Achæus vengea la mort de son souverain, en faisant périr par le dernier supplice ces deux traîtres et tous ceux qui avaient pris part à leur crime. Il parvint ensuite à retenir les soldats dans le devoir et à empêcher les entreprises d'Attale, qui ne put profiter d'une catastrophe dont le résultat semblait devoir être la ruine totale du royaume de Syrie. L'armée offrit alors la couronne à ce général, que plusieurs provinces pressaient aussi de monter sur le trône. Il s'y refusa généreusement. Le besoin de sa conservation le rendit moins désintéressé dans la suite; mais dans cette occasion, il montra la plus éclatante fidélité. Tandis qu'il restait dans l'Asie Mineure, pour la conserver à son souverain légitime, Antiochus III, frère de Séleucus, il envoyait à Babylone le meilleur de ses généraux, nommé Epigène, pour aller annoncer à ce prince la mort de son frère, et le faire déclarer roi. Séleucus III fut empoisonné en l'an 222 avant J. C., dans la troisième année de son règne. Il laissa un fils en bas âge, nommé Antipater, qui se distingua par la suite dans les guerres que son oncle Antiochus le Grand soutint contre les Romains.

SÉLEUCUS IV, surnommé *Philopator*, devint roi de Syrie, en l'an 186 avant J. C., après la mort de son père Antiochus le Grand. Il était le deuxième fils de ce prince qui l'avait fait déclarer roi, peu de temps avant sa mort. Son fils aîné Antiochus était mort quelques années auparavant, durant la guerre qu'il soutenait contre les Romains. Cette guerre avait considérablement affaibli le royaume de Syrie, et les sommes énormes que Séleucus fut obligé de fournir aux Romains, le contraignirent à une politique timide, qui lui attira le mépris des autres États de l'Orient. L'histoire nous a conservé bien peu de renseignements sur Séleucus IV : quelques vexations contre les Juifs, et une tentative, faite au delà du mont Taurus, pour défendre le roi de Pont, Pharnace, contre Eumènes, roi de Pergame. Un mot des Romains suffit pour arrêter les armées de Séleucus : alors celui-ci négocia le retour de son frère Antiochus, retenu à Rome, où son père l'avait envoyé comme ôtage de la paix qu'il avait jurée avec la république, après sa défaite à Magnésie. Son fils Démétrius, âgé alors de 10 ans, remplaça Antiochus, déjà arrivé à Athènes, lorsqu'il apprit la mort de son frère. Ce prince périt empoisonné par son ministre Héliodore, le persécuteur des Juifs, qui essaya de se faire déclarer roi. La mort de Séleucus arriva en l'an 174 avant J. C., dans la 12e année de son règne. Il avait eu de sa sœur Laodice, veuve de son frère Antiochus, un fils, nommé Démétrius, dont nous avons déjà parlé, et qui devint roi, en l'an 162, et une fille, appelée Laodice, femme de Persée, dernier roi de Macédoine. On connaît des médailles de ce prince, datées des années 136 et 137 de l'ère des Séleucides (175 et 174 avant J. C.); d'où l'on pourrait croire qu'il ne mourut qu'à la fin de cette dernière année.

SÉLEUCUS V, prince qui ne fit que paraître sur le trône de Syrie, était le fils aîné de Démétrius II, surnommé Nicator. Il se fit déclarer roi, aussitôt après la mort de son père, que sa femme Cléopâtre avait fait assassiner à Tyr, en l'an 124 avant J. C. Cette femme, depuis longtemps jalouse du pouvoir qu'elle disputait à son mari, fut indignée de la conduite hardie de son fils. Elle ne tarda pas à le faire périr, et à faire déclarer roi son autre fils Antiochus VIII, qui fut surnommé *Grypus*. Cléopâtre et Séleucus ne possédaient qu'une partie de la Syrie; ils avaient pour compétiteur Alexandre, surnommé Zébina, qui se donnait pour un fils d'Antiochus VII Évergètes. Séleucus V n'avait pas régné un an. On ne connaît aucune médaille de lui.

SÉLEUCUS VI, surnommé *Épiphanes*, fils aîné d'Antiochus Grypus et de Tryphène, fille de Ptolémée Soter II, roi d'Égypte, devint, en l'an 96 avant J. C., roi de la portion de la Syrie que son père disputait à Antiochus le Cyzicénien, qui était en même temps son frère et son cousin. Un usurpateur, nommé Héracléon, était alors maître de la capitale : il fallut l'en chasser, pour se faire reconnaître roi. Séleucus ne fut pas plutôt maître d'Antioche, qu'Antiochus le Cyzicénien vint lui en disputer la possession, et s'en empara. Séleucus reparut bientôt avec de nouvelles forces : leurs troupes étaient en présence, prêtes à livrer bataille, quand Antiochus, emporté par un cheval fougueux au milieu de l'armée ennemie, préféra se donner la mort plutôt que de se rendre. Séleucus, victorieux sans combattre, reprit Antioche; mais il eut bientôt pour compétiteur, Antiochus Eusèbe, fils du Cyzicénien. Celui-ci ne tarda pas d'obtenir l'avantage : il fut obligé de se retirer dans la Cilicie, et il périt à Mopsueste, où les habitants s'insurgèrent contre lui et mirent le feu à ses cantonnements, en l'an 95 avant J. C. Il était alors dans la seconde année de son règne. Ses frères, Philippe et Antiochus XI, prirent tous les deux le titre de roi, et continuèrent la guerre contre Antiochus X, surnommé *Eusèbe*. Outre le surnom d'Épiphanes, les médailles donnent encore à Séleucus VI celui de *Nicator*.

SÉLEUCUS, surnommé *Cybiosactes*, prince Séleucide, régna pendant quelques mois en Égypte, en l'an 56 avant J. C., à l'époque où Ptolémée Aulètès fut chassé par ses sujets et contraint de se réfugier à Rome. Il était fils d'Antiochus X, surnommé Eusèbes, roi de Syrie, et de Cléopâtre Séléné, sœur de Ptolémée Soter II. Déjà, en l'an 74, il avait été envoyé à Rome, par sa mère, avec son frère Antiochus, pour y faire valoir les droits

qu'ils tenaient d'elle sur le royaume d'Égypte, dont ils étaient les uniques héritiers par le défaut de descendance légitime; Ptolémée Aulétès, qui y régnait alors, n'étant qu'un fils naturel de Ptolémée Soter II. Cette démarche fut infructueuse; les deux princes revinrent en Syrie, en l'an 71 avant J. C., après avoir été rançonnés par le préteur Verrès à leur passage par la Sicile. Leur mère ayant ensuite été dépouillée de ses dernières possessions, et mise à mort par Tigrane, roi d'Arménie, qui était devenu souverain de la Syrie, Antiochus et Séleucus vécurent en simples particuliers. Lorsque en l'an 57 avant J. C., les Alexandrins expulsèrent de l'Égypte Ptolémée Aulétès, pour donner la couronne à ses filles Cléopâtre, Tryphène et Bérénice, une ambassade fut envoyée en Syrie, pour engager Antiochus à venir régner avec elles. Une mort subite empêcha Antiochus de profiter de leur offre. Son cousin, Philippe, qui devait le remplacer, périt aussi rapidement : on s'adressa alors à Séleucus. Il partit aussitôt pour l'Égypte. Ce pays n'avait plus alors qu'une reine. Cléopâtre Tryphène était morte, laissant le pouvoir entre les mains de Bérénice, qui épousa Séleucus. Son règne fut court. Les habitudes basses et débauchées de ce prince déplurent à Bérénice, qui le fit étrangler, et lui donna pour successeur le Cappadocien Archelaüs, grand pontife de Bellone, guerrier brave et habile. Depuis ce Séleucus, l'histoire ne fait plus mention d'aucun prince Séleucide.

SELIG (Godefroi), né à Weissenfels, abandonna la religion juive en 1758 pour se faire baptiser. Il enseigna longtemps la langue rabbinique à l'université de Leipzig, et mourut à Dresde en 1795. Ses *Compendia vocum hebraïco-rabbinicarum*, 1788, sont un ouvrage utile aux hébraïsants.

SÉLIM Ier, 9e empereur des Ottomans, fils de Bajazet II, naquit sous le règne de Mahomet II, son aïeul, en 1467, et parvint à l'empire en 1512. Un parricide l'avait fait, avant le temps, succéder à son père : la défaite d'Ahmed, qu'il fit étrangler, ainsi que ses autres frères et leurs enfants, affermit sa puissance que le crime avait commencée; il la maintint à force de rigueur, de cruauté et de valeur, fit mettre à mort successivement deux grands vizirs, dont tout le crime était de lui avoir demandé de quel côté la tente impériale devait être tournée, c'est-à-dire, vers quelle contrée il voulait porter ses pas et ses armes; un troisième, Sinan Youssouf pacha, fit dresser les tentes vers les quatre points du monde. « Voilà, dit Sélim, comment je veux être servi. » Dès l'année 1514, il mena les Turcs contre les Persans, et remporta, sur Schah-Ismaël, la fameuse et sanglante victoire de Tchalderan. Héritier de la haine de Bajazet II contre les mameluks, il marcha, en 1516, à la conquête de l'Égypte, et la défaite et la mort du sultan Kansouh al-Gaury, à Mardjdabek, près d'Alep, le 24 août, signalèrent son premier succès et le rendirent maître de la Syrie. L'année suivante, il combattit le dernier sultan des mameluks, Touman-Bey, et le vainquit dans deux batailles, dont le résultat fut la destruction de cette milice de souverains, la chute de leur monarchie, et la réunion de l'Égypte à l'empire ottoman. Mais la conquête qui pouvait le mieux flatter Sélim Ier, et qui devait avoir une plus grande influence politique et religieuse, ce fut la cession du droit de l'Imamat, que fit au conquérant de l'Égypte le dernier des califes abbassides, qui résidait au grand Caire. Il remit entre ses mains l'étendard de Mahomet, qui avait passé des quatre premiers califes aux Ommyades de Damas, ensuite aux Abbassides de Bagdad, et depuis à ceux du Caire. L'investiture de ce droit sacré plaça la maison ottomane au-dessus de tous les princes musulmans, et entraîna la soumission du Hedjaz en Arabie. Le sultan, quelque temps après avoir quitté l'Égypte, fut attaqué d'un cancer qui lui rongea les reins. Il lutta, plus d'un an, contre la violence du mal, lui opposant l'activité et la force de son esprit et de son caractère : vaincu par la douleur, il s'arrêta à Tchourlou, près de Constantinople, et il y mourut l'an 926 de l'hégire (27 novembre 1520). On dit que ce fut dans l'endroit même où il avait combattu son père Bajazet II. Sélim justifia le surnom d'*Yavous* (le féroce): depuis son avénement au trône jusqu'à sa mort, il ne distingua jamais l'innocent du coupable, et tous les hommes lui semblaient également dévoués à la mort. Cependant il était vigilant, actif, soigneux de faire observer les lois. Il avait du génie et de l'application au travail; il savait choisir des généraux et des ministres habiles; il savait même les regretter. Son caractère sanguinaire ne l'empêchait pas de protéger les sciences et les lettres et même de les cultiver. Il possédait l'arabe et le persan, et composait des vers dans ces deux langues, au rapport des écrivains ottomans, et à celui de Pococke, dans la Continuation des dynasties d'Abu'lfarage. Ce même prince, mourant dans les bras de Piri Pacha, regrettait les injustices dont les négociants persans avaient été victimes dans le cours de ses guerres. Piri-Pacha lui conseillait de bâtir un imaret pour les indigents, en expiation. « Piri, répondit Sélim, veux-tu que par une fausse gloire j'emploie en œuvres de charité, des biens ravis injustement : mon devoir est de les rendre; » et l'ordre de cette restitution fut donné sur-le-champ.

SÉLIM II, 11e sultan des Ottomans, et fils de la fameuse Roxelane, succéda, en 1566, à son père Soliman le Grand. L'événement le plus glorieux de son règne fut la conquête de l'île de Chypre, faite, par son ordre, sur les Vénitiens, en 1570. L'événement qui présageait le plus de malheurs et qui en entraîna le moins fut la bataille de Lépante, gagnée en 1671 par don Juan d'Autriche, où la flotte ottomane fut presque entièrement détruite. Sélim s'en consola en lisant le Coran, mais surtout en voyant que ses ennemis ne profitèrent pas de l'effroi qu'avait jeté dans Constantinople une si grande victoire. L'année suivante, Kilidj-Aly remit en mer, sous les yeux de Sélim, une flotte nouvelle, et revint braver ses ennemis. Sélim II mourut des suites d'une chute, le 13 décembre 1574, âgé de 52 ans. La conquête de l'île de Chypre ajouta à l'empire ottoman un accroissement de gloire; et quelque difficile que fût la tâche de succéder à Soliman le Grand, Sélim en supporta le fardeau avec éclat.

SÉLIM III, vingt-huitième empereur des Turcs, fils unique du sultan Mustapha III, et d'une Circassienne, naquit le 24 décembre 1761. La naissance d'un héritier à l'empire ottoman à une époque où Mustapha n'avait point d'enfant mâle, et où son seul frère Abdul-Hamid

était généralement regardé comme impuissant, fut accueillie par des transports universels de joie, et célébrée par des fêtes magnifiques. Abdul-Hamid étant monté sur le trône après la mort de Mustapha, arrivée le 21 janvier 1774, montra beaucoup d'affection pour Sélim, et quoiqu'il le tînt enfermé dans le sérail, il le laissa jouir d'une grande liberté. Sélim devint l'objet de l'affection des mulsulmans, qui furent plongés dans la consternation, en septembre 1774, pendant une maladie grave, la petite vérole, qui faillit leur enlever ce jeune prince. Sélim, quoique réduit dans le sérail à passer son temps entre de vieilles femmes et de stupides eunuques, et à n'avoir pour toute lecture que le Coran, sentit son âme se révolter en voyant l'état d'avilissement dans lequel était tombé l'empire qu'il était appelé à gouverner. Indigné de la faiblesse de son oncle, et de la corruption de ses ministres, il ne rêva plus qu'aux moyens de régénérer son pays, et de rappeler les beaux temps des règnes d'Amurath et de Mahomet II. La lecture d'une espèce de testament politique que son père lui avait laissé pour son instruction, et dans lequel il lui découvrait les vices primitifs de la constitution, les abus qui s'y étaient introduits, les réformes à faire, contribua à étendre la sphère de ses idées. Sa mère, femme d'un grand sens, et un médecin italien nommé Lorenzo, qui l'avait soigné pendant sa maladie, et à qui il avait accordé toute sa confiance, l'entretinrent dans ses projets de réformes et enflammèrent son imagination. Dans son ardeur, il lui tardait d'occuper le trône pour, le lendemain de son couronnement, monter à cheval suivi de tous les fidèles musulmans, et aller venger dans le sang des Russes les outrages que sa nation avait reçus d'eux. Sentant bien que son ignorance était un grand obstacle aux vastes projets qu'il méditait, il chercha tous les moyens de s'instruire. Du fond du sérail où il était relégué, il entretenait une correspondance suivie avec d'anciens serviteurs de son père, de grands personnages, et même avec plusieurs employés de son oncle; mais n'ignorant pas combien son pays était en arrière des connaissances qu'il désirait si ardemment acquérir, il se tourna vers l'Europe, dont il appréciait la civilisation, et dès le commencement de 1786 il écrivit au comte de Choiseul, alors ambassadeur à Constantinople, pour obtenir de lui qu'Isaac-Bey, son confident, pût se rendre à Paris afin d'y étudier toutes les branches de l'administration et y acquérir les connaissances inconnues à la Turquie. Isaac-Bey partit en effet pour la France au commencement de septembre 1786, et remit à Louis XVI une lettre de son maître, qui fut le commencement de la correspondance qui s'établit entre les deux princes. Cette correspondance, dans laquelle Sélim traitait les plus hautes questions de la politique, montrait des vues élevées pour l'avenir, et l'intention bien prononcée de régénérer la nation ottomane, dura sans interruption jusqu'à son avénement au trône, qui eut lieu à la mort d'Abdul Hamid, le 7 avril 1789, dans sa 28e année. Le jour de son couronnement, le feu ayant pris à l'arsenal, il sortit avec précipitation du sérail, se jeta dans le premier bateau qui se rencontra, repoussa au débarquement un marche-pied qu'on lui offrait suivant l'usage pour monter à cheval, sauta légèrement en selle, donna les ordres les plus rigoureux, et déclara qu'il punirait de mort ceux de ses ministres convaincus d'avoir reçu le plus léger présent. Le jour de son installation, il rendit la liberté aux débiteurs insolvables, et donna trente pour cent à leurs créanciers. Il rappela tous les exilés, et révoqua l'ordre que son prédécesseur avait donné de porter la vaisselle à la monnaie. A l'exemple des plus illustres sultans, il parcourait Constantinople sous divers déguisements pour s'assurer par lui-même si la police était bien faite : les délinquants surpris en flagrant délit étaient sur-le-champ punis de mort, souvent même en sa présence. Cette excessive sévérité, qui s'appliquait quelquefois à des délits très-légers, et cette manière expéditive de rendre la justice, jetèrent la terreur dans la ville, et lorsque Sélim sortait tout le monde fuyait à son approche. Fidèle aux promesses qu'il avait faites de se mettre à la tête de ses armées, Sélim ordonna de nombreuses levées, et annonça son intention d'aller combattre les Russes et les Autrichiens, qui faisaient à cette époque une guerre acharnée à la Porte, et qui venaient de lui enlever (septembre 1788) l'importante place d'Oczakow. Cette détermination courageuse de Sélim avait ranimé l'ardeur guerrière des musulmans; mais le conseil du sultan parvint à le détourner de son projet, sous prétexte que cette guerre n'avait pas été commencée par lui, et qu'elle avait été entreprise sous de fâcheux auspices. Sélim, tout en cédant aux désirs de ses conseillers, ne s'en montra pas moins très-opposé à la paix, et cédant aux conseils intéressés de l'Angleterre, de la Prusse et de la Suède, qui l'excitaient à la guerre, il poussa, malgré les sages avis de la France, jusqu'à la déraison ses projets de vengeance et de conquêtes; il voulait d'ailleurs à tout prix reconquérir la Crimée, que son prédécesseur avait été forcé de céder aux Russes par le traité de Kaïnardji. Les armes de Sélim furent constamment malheureuses; le brave capitan Hassan-Pacha fut battu complétement, le 21 juillet 1789, prés de Foczani, en Moldavie, par l'armée combinée des Russes et des Autrichiens, commandée d'une part par Suwarow, et de l'autre par le prince de Cobourg. Le grand vizir ayant tenté de réparer cet échec, essuya une défaite encore plus désastreuse, dans laquelle les Turcs laissèrent 22,000 hommes sur le champ de bataille, 60 canons, toute leur artillerie de siége, leurs munitions, et furent obligés de repasser le Danube. Ils ne tardèrent pas à perdre Belgrade, Bucharest, toute la Servie, qui tomba au pouvoir des Autrichiens; Bender, Akerman, la province d'Oczakow, la Moldavie, la Bessarabie, Galatz, etc., dont les Russes se rendirent maîtres. Cependant les succès des ennemis de la Porte ayant alarmé l'Angleterre, la Prusse et la Pologne, le roi de Prusse conclut avec Sélim, le 31 janvier 1790, un traité d'alliance offensive et défensive, qui fut bientôt suivi du traité de paix de Szistawa, que Léopold, empereur d'Autriche, signa, au mois de septembre de la même année, sous la médiation de la Prusse, de l'Angleterre et des États-Généraux. Cette paix fut honorable pour la Porte, qui recouvra Belgrade et toutes les autres places conquises par les Autrichiens, à l'exception de Choczim, qui resta en dépôt entre leurs mains jusqu'à la conclusion de la paix avec la Russie. Catherine II continua seule de faire la guerre.

Potemkin, Repnin, Suwarow, obtinrent de grands avantages. La défaite de Rimnick, la perte d'Ismaïl, où Suwarow fit égorger 25,000 Turcs, portèrent la consternation dans Constantinople, et excitèrent les plus violents murmures. Des incendies multipliés, sinistres avertissements des mouvements populaires, de fréquents troubles dans cette ville, forcèrent Sélim, pour apaiser le peuple, de lui jeter la tête de l'intrépide et fidèle Hassan-Pacha, son grand vizir. Dans des circonstances aussi fâcheuses, Sélim ne se laissa point abattre; il ordonna de nouvelles levées, et se préparait à continuer la guerre avec plus de vigueur, lorsque l'Angleterre et la Prusse, effrayées par la révolution qui venait d'éclater en France, s'interposèrent entre la Russie et la Turquie, et déterminèrent la paix d'Yassy qui fut signée le 9 janvier 1792. L'impératrice de Russie rendit toutes ses conquêtes à l'exception d'Oczakow et du territoire situé entre le Bog et le Dniester, où s'éleva bientôt Odessa. Les réjouissances auxquelles donnèrent lieu à Constantinople une paix à laquelle on ne s'attendait pas, n'étaient pas encore terminées que l'on reçut la nouvelle que la Syrie s'était révoltée, que l'Égypte était ravagée par les mameluks, et que les frontières orientales étaient menacées d'un côté par les Persans, et de l'autre par le pacha d'Anape. Sélim résolut de garder une exacte neutralité entre la république française et les puissances alliées contre elle; mais cédant aux instances des cours de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de Berlin, il refusa de recevoir (octobre 1792) M. de Sémonville, qui était envoyé auprès de lui en qualité d'ambassadeur pour remplacer le comte de Choiseul-Gouffier. Cependant il persista dans son système de neutralité, et finit même par se rapprocher de la France. Il fit venir à Constantinople des ouvriers français pour creuser un bassin dans le port pour la construction des vaisseaux, des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer, et des artistes de tous genres de la même nation, que le gouvernement français s'empressa de lui envoyer. En 1794, Passwan-Oglou leva l'étendard de la révolte, s'empara d'Orsava et de Tistawa, menaça la Servie et la Valachie, et força la Porte à lui reconnaître une autorité presque indépendante. Lors de l'invasion de l'Égypte par l'armée française, commandée par le général Bonaparte, Sélim, malgré l'indignation que lui fit éprouver cette invasion inattendue, ne déclara point la guerre à la France, quoique l'Angleterre mît tout en œuvre pour l'y déterminer. Ce ne fut qu'après la défaite d'Aboukir qu'il fit enfermer le chargé d'affaires de France, Ruffin, aux Sept-Tours, avec la légation, arrêter tous les Français qui se trouvaient dans l'empire ottoman, et confisquer leurs biens. Le manifeste de la Porte parut le 9 septembre 1799. Elle s'allia alors avec la Russie, l'Angleterre et les Deux-Siciles. Après l'évacuation de l'Égypte par l'armée française, et lorsque Bonaparte se fut placé à la tête des affaires, il chercha à se rapprocher de la Turquie, et fit avec Esseyd-Mohammed Saïd-Ghalib-Effendy, envoyé à Paris par Sélim, un traité de paix, qui fut signé le 25 juin 1802. Après la rupture du traité d'Amiens, la Porte conserva sa neutralité, ne voulant en rien se mêler des querelles des alliés. Jusqu'ici les événements militaires qui s'étaient succédé sans interruption, et les troubles qui avaient agité l'empire ottoman depuis l'avénement au trône de Sélim III, ne lui avaient pas permis d'exécuter les grands projets qu'il avait médités avant même de monter sur le trône. Les conseils des officiers français qu'il avait fait venir à Constantinople l'avaient mis à portée de faire établir des fonderies de canons, et de créer des canonniers exercés à l'européenne, une artillerie légère et un petit corps d'infanterie armé de baïonnettes. Il résolut de faire de ce dernier corps le noyau d'une milice qu'il avait l'intention d'opposer aux janissaires. Ce corps fut définitivement organisé en 1802, et reçut le nom de nizam dgédid, ou de nouvelle ordonnance. Le nizam-dgédittes ayant justifié les espérances qu'ils avaient d'abord fait concevoir, Sélim pour en augmenter le nombre, rendit, au mois de mars 1805, un khatticherif qui ordonnait de choisir dans les principaux villages de la Turquie européenne, parmi les janissaires et les jeunes gens, les plus robustes, pour y être incorporés. Cependant l'introduction d'un corps exercé à l'européenne excita une grande fermentation parmi les musulmans, qui croient l'islamisme menacé toutes les fois qu'il est question d'importer chez eux quelques institutions des peuples occidentaux. Sélim renvoya l'accomplissement entier de son hardi projet à un temps plus favorable. En 1804, le général Brune ayant été envoyé à Constantinople en qualité d'ambassadeur de France, notifia à la Porte que Bonaparte venait de prendre le titre d'empereur, et demanda que ce titre fût reconnu et donné par elle. Sélim, menacé de la guerre par la Russie s'il cédait au désir de Napoléon, traîna tellement la négociation en longueur, que Brune quitta Constantinople le 13 septembre 1804 sans avoir pu réussir; ce ne fut qu'au mois de janvier 1806, après avoir reçu la nouvelle des succès éclatants des Français, que cédant aux instances de Ruffin, chargé d'affaires de France, il accorda enfin ce titre. Sélim, favorablement disposé pour la France, qu'il regardait comme son alliée la plus fidèle et la plus intéressée à l'être, lui avait déjà accordé (29 octobre 1805) un tarif de douanes plus avantageux que celui des autres nations. L'occupation de Raguse par les troupes françaises ne changea point les bonnes dispositions du divan en faveur de la France, et lorsque le général Sébastiani arriva à Constantinople en qualité d'ambassadeur (10 août 1806), il eut assez d'influence pour faire décider qu'aucun Grec ou Arménien ne pouvait être naturalisé Russe ou de toute autre nation, et que les naturalisations qui avaient eu lieu depuis quatre ans seraient annulées; l'ambassadeur de France obtint en outre la destitution des deux hospodars de Valachie et de Moldavie, qui étaient dévoués à la Russie, pour les faire remplacer par des partisans de la France. Ces mesures causèrent les plus vifs mécontentements à la Russie et à l'Angleterre. Ces deux puissances ne tardèrent pas à déclarer la guerre à la Turquie; la Porte, qui connaissait sa faiblesse, allait se déterminer à céder, lorsque le général Sébastiani et Ruffin la décidèrent à déclarer la guerre à la Russie. Sélim se trouvait alors dans la position la plus critique; indépendamment de la guerre extérieure, il avait à réprimer dans ses États les brigandages et la ré-

volte des janissaires, que l'établissement du nizam-dgédid avait exaspérés. Passwan-Oglou continuait de déployer l'étendard de la révolte; Czerni George, à la tête des Serviens, menaçait de s'emparer de Sabatz et de Belgrade; les Wéchabites venaient de reconquérir la Mecque et Udine, et s'étaient rendus maîtres d'une partie de l'Arabie; enfin l'Égypte, déchirée par la guerre civile, avait secoué le joug : c'est dans cet état de choses, et dans un moment où l'autorité de Sélim était partout méconnue, qu'une escadre anglaise passa les Dardanelles, dans le mois de janvier 1807, et vint se présenter devant Constantinople avec des forces imposantes. Sélim allait malgré lui céder à la force, rien n'étant prêt pour y résister; mais le général Sébastiani parvint à relever le courage des Turcs, à mettre la ville en état de défense, et à forcer les Anglais à se retirer. Dès qu'il se vit débarrassé de la flotte anglaise Sélim irrité de la résistance que ses ordres avaient éprouvée relativement aux nizam-dgédittes, et appréciant mal sa position, eut l'imprudence d'envoyer l'ordre d'habiller avec les habits faits suivant la nouvelle ordonnance les janissaires qui formaient les garnisons des châteaux du Bosphore et des Dardanelles. Cet ordre, dont on n'avait pris aucune mesure de faire assurer l'exécution, fut le signal de la révolte. Les yamacks, aventuriers la plupart Albanais, furent les premiers qui résistèrent. Après avoir massacré Mahmoud-Effendi, qui portait l'ordre du sultan, ainsi que plusieurs de leurs officiers, ils attaquèrent les nizam-dgédittes, qui, après s'être vigoureusement défendus, furent obligés de quitter les châteaux, et de revenir occuper leurs casernes à Constantinople. Cette révolte n'aurait peut-être pas eu de suite sérieuse si Sélim, trompé par le caïmakan et le mufti, tous deux ennemis des réformes, ne fût pas resté dans l'inaction. Un homme obscur, Cabacki Oglou, que les yamacks avaient élu pour chef, enhardi par l'impunité de leur premier soulèvement, se concerte avec les janissaires et les topgis, pénètre avec eux dans Constantinople, et demande insolemment la déposition de Sélim. Le mufti, parlant au nom de Dieu à une populace superstitieuse, ouvre le Coran; et rend un fetwa par lequel il déclare qu'un souverain qui a régné sept ans sans avoir d'enfants, et sous le règne duquel le pèlerinage de la Mecque se trouvait interrompu, était un homme indigne du trône, et un sacrilége. A cette décision sacrée, le peuple se réunit aux rebelles pour demander le remplacement du sultan, et les marmites des troupes sont renversées. Sélim cependant, manquant entièrement de courage et de détermination, resta enfermé dens le sérail, d'où il se flatta en vain d'apaiser les rebelles en leur jetant lâchement la tête de ses favoris, qu'ils avaient proscrits, et en supprimant les corps de nouvelle formation. N'osant pas sortir le vendredi pour aller à la mosquée, suivant un usage qui n'a jamais été violé, le mufti, accompagné des principaux ulémas, se présenta devant Mustapha, fils d'Abdul-Hamid, pour lui annoncer que le peuple venait de le nommer à la place de son cousin; il le conduisit ensuite à la mosquée, puis au sérail, où, suivi de 300 janissaires, il lut à Sélim sa déposition. Il était relégué dans un kiosque, où on le traitait avec quelques égards, lorsque Mustapha Baraïctar pénétra avec une armée dans Constantinople pour y rétablir son ancien maître sur le trône. Il allait réussir dans son entreprise, si Mustapha, successeur de Sélim, n'eût donné ordre d'étrangler ce dernier. Des émissaires chargés d'exécuter cet arrêt surprennent Sélim au moment où il se prosternait pour faire sa prière, se jettent sur lui, et lui passent le fatal cordon au cou. Sélim, doué d'une grande force physique, lutte avec avantage contre ses bourreaux, qu'il parvient à terrasser; il allait sans doute en triompher entièrement avec l'aide de ses domestiques, qui accouraient à ses cris, lorsque le kislar-aga, qu'un coup violent venait de renverser entre les jambes du sultan, saisit les testicules du malheureux prince, et les serra avec une telle rage, qu'il perdit connaissance, et que le crime put être consommé. Baraïctar vengea la mort de Sélim, relégua Mustapha IV dans la prison qu'avait occupé son cousin, et ordonna que les funérailles de Sélim fussent faites avec la pompe et la magnificence des rites orientaux. Il marcha à la tête du convoi funèbre, accompagné des troupes, de tous les grands de l'État, et d'une multitude immense de peuple, qui pleurait sincèrement un souverain dont la mémoire était chère et révérée. Mahmoud, plus heureux, et doué de l'énergie et du courage qui conviennent à un réformateur, succéda au malheureux Sélim, et accomplit une partie de la révolution qui a causé la chute de tant de sultans.

SELIS (Nicolas-Joseph), littérateur, né à Paris le 27 avril 1737, obtint par le crédit de Delille la chaire d'éloquence au collége de Louis le Grand, et plus tard, lorsque les académies eurent été rétablies sous un autre nom par le Directoire, fut appelé à la 3e classe de l'Institut national. Dans le même temps il fut nommé professeur de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, examinateur des élèves du Prytanée, et enfin professeur de poésie latine au collége de France, à la place de Delille, qui venait de s'éloigner de Paris. Il mourut le 9 février 1802. Sa traduction en prose des *Satires de Perse,* 1776, in-8°, est fort estimée; elle a été réimprimée en 1812, in-8°, 1816, in-12, par les soins d'Amar Duvivier, et en 1822, in-8°, revue par Achaintre. Cette traduction devint la cause d'une *petite guerre* entre Selis et l'abbé Lemonnier, qui a produit quelques brochures devenues très-rares. Selis avait du talent comme versificateur. On a de lui des *Épîtres en vers,* 1776, in-8°, où l'on en distingue plusieurs d'une touche facile et spirituelle.

SELKIRK (Alexandre), né à Lasgo, dans le comté de Fife, en Écosse, vers 1680, se voua dès l'enfance à la marine, et devint maître sur un bâtiment commandé par un nommé Pradling, avec lequel il eut des démêlés assez vifs pour que cet impitoyable capitaine l'abandonnât dans l'île inhabitée de Juan-Fernandez, dans la mer qui sépare l'Amérique de l'Asie. Le malheureux Selkirk fut laissé sur la côte, n'ayant que ses habits, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, une hache, un couteau, un chaudron, une bible, quelques livres de piété, ses instruments et ses livres de marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup à souffrir de la mélancolie. Il se fit deux cabanes de branches d'arbres, à peu de distance l'une de l'autre, les couvrit d'une espèce de jonc, et les doubla de peaux de chèvres, qu'il

tuait à mesure qu'il en avait besoin. Il trouva le moyen de faire du feu, en frottant deux pièces de bois de piment l'une contre l'autre. La plus petite de ses huttes lui servait de cuisine; dans la grande il dormait, chantait les Psaumes et priait Dieu. D'abord accablé de tristesse, et manquant de pain et de sel, il ne mangeait pas qu'il n'y fût obligé par la faim, et n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Cependant il s'accoutuma par le temps à cette vie uniforme, et l'odeur du bois de piment, qui est aromatique, le dissipa en récréant ses esprits abattus. Il ne manquait pas de poisson; mais il n'osait en manger sans sel, parce qu'il lui relâchait extrêmement l'estomac. Il faisait un grand usage des écrevisses de rivière, qui dans cette île, sont excellentes et fort grosses. Il les mangeait tantôt bouillies, tantôt grillées, ainsi que la chair des chèvres. dont il faisait d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à 500, Ensuite, se voyant sans poudre, il s'habitua à les prendre à la course, et s'en fit un amusement. Cet exercice continuel l'avait rendu si agile, qu'il courait au travers des bois et sur les rochers, avec une vitesse incroyable. Il prenait des chèvres à la course, et les rapportait sur son dos. Un jour, en courant ainsi, il tomba dans un précipice, et resta longtemps sans connaissance; enfin, revenu à lui, il trouva morte sous lui la chèvre qu'il avait poursuivie. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put arriver, en se traînant, à sa cabane, d'où il ne sortit qu'après dix jours de repos. Un long usage lui fit prendre du goût à ses aliments, quoiqu'il n'eût ni sel ni pain. Il trouvait d'ailleurs des légumes qu'il assaisonnait avec du piment. Ses souliers et ses habits furent bientôt usés par ses courses au travers des bois et des rochers; mais ses pieds s'endurcirent au point qu'il n'avait plus besoin de souliers. Enfin, il se créa des jouissances, en dressant des chats sauvages et des chevreaux, auxquels il faisait faire différents tours, et qu'il accoutuma à danser avec lui. Les chats surtout lui furent d'un grand secours, car il fut d'abord cruellement tourmenté par les rats, qui venaient ronger ses habits et même ses pieds. Mais ses chats bien nourris de la chair de ses chèvres, le venaient visiter en grand nombre, et couchaient ordinairement autour de sa hutte. Ainsi, par le secours de la Providence et par la force de l'âge, n'ayant guère que 30 ans, il triompha des horreurs de la solitude, au point d'y trouver des plaisirs inconnus dans l'état de société. Lorsque ses habits furent usés, il se fit un justaucorps et un bonnet de peaux de chèvres qu'il cousit avec un clou, qui lui tenait lieu d'aiguille. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec des cercles de fer, qu'il trouva sur le rivage, et qu'il eut l'art d'aplatir et d'aiguiser. Il y avait quatre ans et quatre mois qu'il était dans cette île, lorsqu'il y fut trouvé par Woods Rogers. Il avait tellement perdu l'usage de parler, que ne prononçant les mots qu'à demi, il eut beaucoup de peine à se faire entendre. Il refusa d'abord de l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur si chaude. Quelques semaines se passèrent avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il croît dans cette île une espèce de prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne cueillait pas aisément, parce quelles viennent au sommet des montagnes. Pendant que les Anglais furent à l'ancre, la reconnaissance lui fit braver toutes sortes de dangers pour leur procurer ce rafraîchissement. Rogers lui donna sur son vaisseau l'office de contre-maître; et tout l'équipage l'appela le roi de l'île Fernandez. Anson, qui aborda depuis à cette île, en fit une peinture magnifique : mais il n'y manquait de rien, et il s'y trouvait alors une nombreuse population. Cette aventure et celle d'un Moskite indien, abandonné dans la même île, en 1681, et trouvé par Dampierre, en 1684, ont fourni le sujet du roman de Robinson Crusoé.

SELLE (Chrétien-Théophile), médecin, né à Stettin en 1748, s'adonna de bonne heure à l'étude des langues, et fréquenta les universités de Goettingen, puis de Halle, où il fut reçu docteur en 1770. Fixé jeune encore à Berlin, il devint successivement professeur à l'hospice de la Charité, médecin particulier du grand Frédéric, membre de l'Académie des sciences, conseiller intime et directeur du collége de médecine et de chirurgie, etc. Il mourut à Berlin, le 9 novembre 1800, laissant plusieurs ouvrages estimables, entre autres : *Introduction à l'étude de la nature et de la médecine* (*Einleitung in das studium der natur.*), Berlin, 1777, in-8°, traduite en français par Coray; *Médecine clinique*, traduite par le même; et *Rudimenta pyretologiæ methodicæ*, Berlin, 1773, 1786, 1789; traduit en français plusieurs fois, notamment par Nauche, 1802.

SELLIUS (Adam-Burckhardt), connu sous le nom de *Nicomède Sellii*, moine au couvent de Saint-Alexandre Newski, était né en Danemark, et avait étudié dans plusieurs universités d'Allemagne. Il vint en 1722 à Pétersbourg, où il se fixa, et 22 ans plus tard il embrassa la religion russe. Il mourut dans cette capitale en 1746. On lui doit *Schediasma litter. de script. qui hist. politico-eccles. Russiæ scriptis illustrârunt*, Revel, 1736; traduit en russe, Moscou, 1815; *Miroir des souverains russes depuis Rurick jusqu'à Élisabeth*, en vers; *De Russorum hierarchiâ*, 5 vol. C'est le principal titre littéraire de Sellius.

SELLIUS (Godefroid), né à Dantzig vers le commencement du 18e siècle, étudia les belles-lettres, la jurisprudence, la théologie, la médecine, l'histoire naturelle, et se distingua par la rapidité de ses progrès. Obligé de choisir un état, il se décida pour l'enseignement, et professa quelque temps aux universités de Goettingen et de Halle. Le mauvais état de ses affaires l'ayant forcé de quitter Halle, il vint à Paris, où il eut beaucoup de peine à vivre, malgré ses nombreuses traductions de l'allemand, du hollandais, de l'anglais. Atteint par suite de ses chagrins d'une aliénation mentale, il fut transporté à l'hospice de Charenton, où il mourut en 1767. Parmi ses ouvrages originaux on distingue : *Historia naturalis teredinis seu xylophagi marini, tubulo chonchoidis speciatim*, Utrecht, 1733, ou Arnheim, 1753, in-4°, 2 planches; *Histoire générale des Provinces-Unies* (avec Dujardin), Paris, 1757-70, 8 vol. in-4°, figures, traduite en grande partie du latin de Wagenaër.

SELLON (Jean-Jacques comte de), membre du conseil souverain de Genève et membre correspondant de plusieurs sociétés savantes, fondateur et président de la Société de la paix, naquit à Genève en 1782. Sa première

enfance fut confiée au gendre d'Oberlin, le pasteur Witz, qu'il eut longtemps près de lui comme précepteur, et qui acquit bien vite sur le cœur et l'esprit de son élève l'ascendant que donnent le talent et les vertus. A peine âgé de 10 ans, conduit à Rome, il y fut pris de cet amour de l'art qu'il conserva depuis, et qu'on retrouvait partout dans la décoration des séjours qu'il affectionnait. Mais il était un autre genre d'impression qui vint, non plus séduire, mais effrayer son imagination et bouleverser sa bonne et douce nature. Rome servait alors de refuge au dernier des Stuarts et aux tantes du malheureux Louis XVI, derniers débris d'une histoire qui finissait, et dont la présence retraçait les vicissitudes. Bouleversé du récit des sanglantes exécutions qui enlevaient à la France ses hommes les plus illustres et les plus généreux, en passant de Rome à Florence, il trouva en Toscane le consolant contraste d'un pays où l'abolition de la peine de mort avait exercé la plus heureuse influence. Suspendue d'abord, l'application de cette peine venait d'être entièrement supprimée par le grand-duc Léopold. Le jeune de Sellon en reçut la conviction que la peine de mort reposait moins sur la nécessité que sur l'habitude. Mais il fallait à cette conviction, pour se manifester au dehors dans toute son énergie, la maturité de l'âge et la liberté d'une tribune. Ce n'était pas de l'empire qu'il devait l'attendre. Toutefois l'empereur, qui aimait à se rattacher les hommes dont il appréciait la valeur personnelle, le nomma son chambellan. Ce ne fut qu'à la chute du grand empire que, rendu à son premier titre de citoyen de Genève, et appelé par le vœu de ses concitoyens au sein du conseil de ce canton, il se dévoua tout entier à la cause de l'abolition de la peine de mort, devenue depuis la vocation et l'honneur de sa vie. Le premier usage qu'il fit du droit de proposition individuelle au sein du conseil représentatif, fut d'y proposer la substitution de la reclusion à la peine capitale. Son infatigable persévérance à reproduire cette proposition chaque année, de 1816 à 1826, eut un grand retentissement en Europe. Voyant les esprits suffisamment préparés pour prendre une part active et sérieuse à l'examen de cette grave question, il jugea le moment opportun pour appeler les publicistes de l'Europe à concourir à sa solution. Tel fut le but du célèbre concours qu'il ouvrit en 1826 en faveur du meilleur mémoire sur l'abolition de la peine de mort. Celui de M. Ch. Lucas remporta le prix. Après avoir donné l'ébranlement aux esprits par ce double levier de la tribune et du concours, il s'imposa la mission de publier le récit de tous les faits importants et l'analyse de tous les ouvrages intéressants qui surgissaient en faveur de la cause qu'il avait si noblement embrassée. L'espace ne nous permet pas d'énumérer ici toutes les publications successives qui attestent tout ce qu'il y avait de religieux, d'élevé, de généreux dans cet homme excellent. Encore moins nous arrêterons-nous à parler du talent de l'écrivain, si secondaire à ses yeux. Il voyait le but, et y marchait sans perdre le temps à faire des livres, quand il croyait plus utile d'analyser et répandre les meilleurs arguments de ceux qui étaient déjà faits. C'est là que se révélait chez lui la véritable vocation du réformateur, qui, sans rien envier ni prétendre à des succès d'amour-propre, ne s'occupe qu'à réunir tous ses moyens et à les faire converger vers le résultat qu'il veut produire et la fin qu'il veut atteindre. C'est là ce qui lui a valu en Europe son influence et sa célébrité. Cependant il a un beau titre encore. Son esprit logique lui fit promptement sentir qu'il serait bien difficile d'empêcher les gouvernements de répandre sur les places publiques le sang des malfaiteurs, tant qu'on les verrait, pour vider leurs querelles, inonder les champs de bataille du sang le plus pur et le plus généreux. C'est alors que, s'appuyant sur le plan de pacification conçu par Henri IV et consigné dans le XXXe livre des *Mémoires* de Sully, il invoque l'application du système d'arbitrage aux affaires internationales. C'est en 1830, au moment où l'Europe semblait menacée d'une guerre générale, que de Sellon fonda la Société de la paix, et ouvrit un concours sur les meilleurs moyens de procurer une paix générale. Cette impulsion donnée aux idées pacifiques eut de la portée; déjà, à l'étranger et notamment en Angleterre et en Amérique, on avait vu des sociétés de la paix s'élever pour prêcher et répandre que les querelles des nations ne devaient, pas plus que celles des particuliers, se vider par le fer et le meurtre. Ce qui n'était qu'un rêve de l'esprit chez l'abbé de Saint-Pierre, qu'un élan de cœur chez Henri IV, était devenu un besoin et un progrès du temps, aux yeux de de Sellon. La sainte alliance de 1814, quoique momentanément hostile aux intérêts généraux de la civilisation, devait leur profiter plus tard. Elle avait inauguré sous une forme l'idée de congrès arbitral, qui depuis s'est reproduite dans l'Occident, pour éviter la guerre entre la Hollande et la Belgique, et dans l'Orient pour donner une solution pacifique à une question grosse de tant d'orages et de difficultés. Rien n'égale le zèle avec lequel Sellon a plaidé la cause de l'arbitrage international comme celle de l'abolition de la peine de mort, s'attachant toujours à publier le récit de tous les faits et l'analyse de tous les écrits propres à propager ses convictions. Ce n'était pas seulement son temps, sa vie, mais sa fortune qu'il consacrait à ces deux réformes, qui réaliseraient deux éminents progrès dans le perfectionnement moral de l'humanité. Cet homme de bien fut enlevé le 7 juin 1835, à la suite d'une pénible maladie aggravée par son zèle infatigable à poursuivre la mission qu'il avait reçue de sa conscience et de sa foi, car il était profondément religieux. On trouve la liste détaillée de ses nombreux opuscules dans la *France littéraire* de Quérard.

SELVATICO (Jean-Baptiste), médecin, né dans un petit village du Lodesan vers 1548 ou 1549, remplit avec beaucoup d'éclat la chaire de médecine de l'école de Pavie, et mourut en 1622. Ses ouvrages les plus connus sont : *Controversiæ medicæ*, Francfort, 1601, in-fol.; *De iis qui morbos simulant deprehendendis*, Milan, 1595, in-4°.

SELVE (Jean de), d'une ancienne famille du bas Limousin, était conseiller au parlement de Paris lorsque Louis XII le nomma, en 1507, premier président de celui de Rouen, d'où il passa en la même qualité à Bordeaux. Plus tard il fut mis à la tête du parlement établi par François Ier dans sa nouvelle conquête du Milanais, où il remplit en outre, avec un égal succès, les fonctions

d'intendant. Après la bataille de Pavie il fut envoyé à Madrid avec Philippe de Chabri et l'archevêque d'Embrun pour traiter de la délivrance du roi, et à son retour il eut la charge de premier président du parlement de Paris. Il mourut en cette ville en 1529. On lui doit la première édition des *Mémoires de Comines,* Paris, 1523, in-fol.

SELVE (George de), fils du précédent, fut fait évêque de Lavaur en 1524, n'ayant encore que 18 ans. Il remplit avec distinction les ambassades de Venise, de Rome et d'Allemagne, et mourut dans son diocèse en 1542, laissant divers écrits politiques ou religieux, Paris, 1559, in-fol. Chargé par François Ier de traduire en français les *Vies* de Plutarque, il en avait publié 8 en 1535.

SELVE (Jean-Paul de), frère du précédent, fut ambassadeur à Rome en 1537, et mourut évêque de Saint-Flour en 1570.

SELVES (Jean-Baptiste), jurisconsulte et magistrat, né à Montauban en 1757, fut reçu avocat au parlement de Toulouse, et remplit bientôt après les fonctions de juge au présidial de sa ville natale. Vers 1793, nommé président du tribunal criminel du Lot, il rendit d'importants services à plusieurs proscrits de cette époque. Élu député du même département au conseil des Cinq-Cents, son élection fut annulée par suite de la journée du 18 fructidor (4 novembre 1797). Bonaparte, devenu premier consul, nomma Selves juge du tribunal criminel de Paris. Dans le procès de Pichegru, Moreau, George, etc., en 1804, il fut un des cinq magistrats qui opinèrent contre Moreau à la peine capitale. En 1811, n'ayant pas été compris dans l'organisation de la cour d'appel de Paris, il commença dès lors ces longs travaux de chicane qui l'ont rendu célèbre au palais. Dans une foule d'écrits il attaqua les avoués et les juges avec emportement et passion, mais souvent avec justice. De là de fréquents procès, de nombreuses persécutions, dont il a fait lui-même le récit prolixe, et qui ont duré jusqu'à sa mort, le 16 juillet 1823. Parmi les écrits publiés par Selves, et la plupart relatifs à des affaires personnelles, nous citerons : *Explication de l'origine et secret du vrai jury,* etc., Paris, 1811, in-8°; *Tableau des désordres dans l'administration de la justice, et des moyens d'y remédier,* ibid., 1812, 1813, in-8°; *Au roi : la vérité sur l'administration de la justice,* ibid., 1814; *Plan d'une nouvelle organisation judiciaire pour le criminel et le civil,* ibid., 1818, in-8°. On lui attribue : *Opinions et réflexions d'un vieil étudiant en législation criminelle sur la procédure du maréchal Ney,* etc., décembre 1815. Mahul a donné la liste des ouvrages de Selves au tome IV de son *Annuaire nécrologique.*

SEM, patriarche, fils aîné de Noé, né l'an 2476 avant J. C., eut cinq fils, OElam, Assur, Arphaxad, Lud et Aram, qui s'établirent tous en Asie. D'Arphaxad descendit en ligne directe Abraham, à la 8e génération. Sem mourut en l'an 1877 avant J. C., âgé de 600 ans, ayant pu voir 15 générations de ses descendants.

SE-MA-TSIEN. *Voyez* **SSE-MA-THSIAN.**

SEMBLANÇAI. *Voyez* **BEAUNE.**

SÉMÉLÉ (Jean-Baptiste-Pierre, baron de), lieutenant général, commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né le 16 juin 1773, entra au sortir du collége dans la carrière des armes. Il fit toutes les campagnes de la révolution, et s'éleva successivement, par ses talents et son courage, des grades inférieurs à celui de colonel. Il commandait en 1804, en cette qualité, et reçut de Napoléon, au camp de Boulogne, la croix d'officier de la Légion d'honneur. Le colonel Sémélé donna dans plusieurs occasions, pendant les campagnes de 1806 et 1807, de constantes preuves de valeur. Sa conduite à la bataille de Golymen, où il fut blessé, lui valut une mention particulière. Grièvement blessé à Eylau, où son régiment, qui comptait plus de 3,600 hommes, fut anéanti, il ne voulut pas quitter le champ de bataille, et combattit jusqu'à la fin de cette journée. Promu au grade de général de brigade, et employé à l'armée d'Espagne, il y soutint sa réputation, et fut promu, le 22 novembre 1808, au grade de commandant de la Légion d'honneur, et se distingua dans toutes les affaires auxquelles son corps d'armée prit part, notamment au combat de Cuenca. C'est le général Sémélé qui, en sa qualité de chef d'état-major, annonça au ministre de la guerre que les prisonniers français détenus dans la baie de Cadix étaient parvenus à s'emparer du ponton qui leur servait de prison et à briser leurs fers, dans la journée du 16 mai 1810. Le baron Sémélé fut élevé au grade de général de division le 31 juillet 1811, et assista à la prise du camp de Saint-Roch. Le 5 novembre de la même année, il occupait Bornos avec le 16e régiment d'infanterie légère, lorsque Ballesteros, espérant le surprendre, vint l'attaquer avec cinq ou six mille hommes. Sémélé s'avança au pas de charge et la baïonnette en avant, se fit jour à travers 2,000 Espagnols, qui occupaient les avenues, en fit un grand carnage, et força Ballesteros, effrayé de tant d'impétuosité et d'audace, à se retirer précipitamment sur Ulrique. Le général Sémélé fut appelé, en 1813, à la grande armée, et rendit de nouveaux services dans cette campagne. Après la première rentrée du roi, il fut chargé de l'inspection générale des régiments stationnés dans les départements formant la 19e division militaire, et peu de temps après nommé chevalier de Saint-Louis. Pendant les cent jours, il fut employé à Strasbourg et se trouvait dans cette place lorsque la garnison insurgée reconnut pour chef le sergent Dalousy, et rentra dans l'ordre quand le général Rapp eut fait droit à ses plaintes. Au second retour du roi, il fut mis en demi-activité; mais en 1819 il fut compris dans la nouvelle composition de l'état-major de l'armée. Député de la Moselle en 1822, il parut souvent à la tribune pendant cette session. Après la révolution de 1830, le gouvernement le chargea de diverses inspections. En 1831, envoyé de nouveau à la chambre par son département, il y montra dans plusieurs discussions des connaissances étendues et variées. Le général Sémélé mourut en 1838.

SEMENTINI (Antoine), médecin, né en 1743 à Mondragone, commença dès l'âge de 12 ans ses études en médecine à Naples, fit des progrès très-rapides, devint professeur à l'université, et mourut le 8 juin 1814. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, dans plusieurs desquels il se montre zélé partisan des nouvelles théories médicales. Les plus remarquables sont : *Institutiones*

mediœ, Naples, 1780-84, 7 vol. in-8°; *Institutiones physiolog. in usum regii neapolitani archigymnas.*, ibid., 1794, 3 vol. in-8°, 2e édition, très-augmentée; *L'arte di curare le malattie*, etc., ibid., 1801, in-8°; *la Patologia, ossia della malattia in generale...; preceduta da un saggio di esame del sistema di Brown*, ibid., 1803, in-8°.

SEMERY (André), jésuite, né à Reims le 8 février 1630, fut admis dans l'institut de Saint-Ignace à Rome, où il professa d'abord les humanités. Envoyé à Fermo pour y professer la philosophie, il revint occuper au collége romain la même chaire, et plus tard celle de théologie, qu'il remplit pendant 30 ans avec un grand succès. Il était censeur de livres et théologien du général, lorsqu'il mourut le 23 janvier 1717. On a de lui: *Triennium philosophicum*, Rome, 1682, et Venise, 1723, 3 vol. in-4°; *Difesa della vera religione contra il grosso volume dei pretesi riformatori e riformati*, Brescia, 1710, in-4° : le *Grosso volume* est une apologie des réformés, par Piccinini, pasteur en Suisse, qui répondit au P. Semery par un nouvel écrit intitulé : *Il trionfo della vera religione*, Genève, 1712.

SEMINI (Antoine), né à Gênes vers 1485, mort vers 1550, a peint avec un de ses compatriotes, nommé Teramo Piaggia, un assez grand nombre de tableaux estimés, entre autres *le Martyre de saint André* (dans l'église de ce saint à Gênes). Parmi les compositions qui lui appartiennent en propre, on distingue la *Déposition de croix*, dans l'église des Dominicains de Gênes, et la *Nativité*, dans l'église de Saint-Dominique à Savone.

SEMINI (André et Octave), fils et élèves du précédent, né à Gênes, se perfectionnèrent à Rome sous Raphaël, et, de retour dans leur patrie, furent appelés à Milan, où ils exécutèrent de nombreux ouvrages, tantôt ensemble, tantôt séparément. André mourut en 1594, laissant deux fils qui cultivèrent aussi la peinture, mais avec moins de succès que leur père et leur oncle. On voit dans l'église de St.-François de Gênes, une *Crèche* d'André, qui rappelle tout à fait le goût de Raphaël. Octave Semini, plus grand peintre que son frère, s'appliqua particulièrement à la peinture à fresque. On en voit encore plusieurs de cet artiste à Gênes et à Milan, où il mourut en 1604.

SÉMIRAMIS, reine d'Assyrie, a régné, suivant Hérodote, cinq générations avant Nitocris, et a fait construire les digues destinées à contenir les eaux de l'Euphrate. Voilà tout ce que cet historien nous apprend de cette princesse : c'est aux souverains qui l'ont précédée ou suivie, qu'il attribue les travaux qui ont fondé, fortifié, embelli Babylone. Mais elle a, dans Diodore de Sicile, une plus longue histoire, empruntée, en grande partie, de Ctésias. Les Syriens révéraient une déesse nommée Dercéto, à qui Vénus, qu'elle avait offensée, inspira un violent amour pour un jeune sacrificateur. Dercéto devint mère; et, rougissant de sa faiblesse, elle fit disparaître son amant, exposa sur des rochers arides la fille qu'elle venait de mettre au monde, se précipita elle-même dans les eaux du lac d'Ascalon, et y fut métamorphosée en poisson. La petite fille, après avoir été nourrie, durant une année entière, par des colombes, passa entre les mains de Simma, qui gardait ou administrait les troupeaux du roi, et qui, n'ayant point d'enfants, se chargea de prendre soin d'elle. Il l'appela Sémiramis, nom qui, dans la langue syriaque, rappelait, ajoute Diodore, celui des colombes. A peine était-elle nubile, qu'elle frappa de l'éclat de sa beauté un grand seigneur, nommé Ménonès, qui l'épousa, et qu'elle rendit père de deux enfants, Hypatès et Hydaspès. Peu après, Ménonès se vit obligé de la quitter, pour suivre le grand roi Ninus, qui conduisait contre la Bactriane une armée de 1,700,000 hommes d'infanterie, 200,000 de cavalerie, et 10,600 chars armés de faux. Le siége de Bactres, traînant en longueur, malgré cette multitude d'assiégeants, le mari de Sémiramis voulut la revoir, et l'envoya chercher. Elle vint sous un habit ambigu et tel qu'on ne pouvait deviner si elle était homme ou femme. Arrivée, elle examina l'état du siége ; et soudain prenant avec elle quelques soldats accoutumés à grimper sur des rochers, elle pénétra dans la citadelle, dont elle s'empara sans obstacle. Ninus admirant à la fois la bravoure et les charmes de l'héroïne, résolut de l'épouser; et en effet il la fit reine, après que Ménonès, qui n'y pouvait consentir, se fût pendu de désespoir. Le roi eut d'elle un fils, nommé Ninyas, et mourut bientôt lui-même d'une manière que Diodore n'explique pas. Sémiramis fit ensevelir Ninus dans l'enceinte du palais, et construire sur sa tombe une terrasse qui, au rapport de Ctésias, avait neuf stades de haut, et dix de large. On avait admiré Ninive, bâtie par Ninus: Babylone, ouvrage de Sémiramis, surpassa toutes les merveilles du monde. Les murs de cette ville immense, le pont jeté sur l'Euphrate qui la traverse, ses fortifications, ses palais, ses jardins, ses temples, nous sont donnés par Diodore, pour des monuments de l'activité, de la magnificence et du génie de cette princesse. Sur le faîte du temple de Jupiter, dieu que les Assyriens nommaient Bélus, elle avait placé trois statues d'or massif, qui représentaient Rhéa, Junon et Jupiter. Du milieu de cet édifice s'élevait une tour plus haute que la plus grande pyramide d'Égypte : c'est, selon Bochart, la tour de Babel, bâtie à l'époque de la confusion des langues. Deux millions d'ouvriers furent employés à ces constructions diverses, et les achevèrent dans le cours d'une année. Sémiramis entreprit ensuite des expéditions guerrières contre les Mèdes, les Perses, les Libyens, les Éthiopiens, qui tous avaient été subjugués par Ninus, mais qu'apparemment il fallait soumettre de nouveau. Toutefois Diodore de Sicile ne raconte aucun combat livré à ces peuples par la reine : il nous la montre parcourant son vaste empire, et laissant partout des traces immortelles de son passage, changeant les montagnes en plaines, creusant des canaux, ouvrant de grandes routes, bâtissant des cités et des palais. Elle ne voulut pas, dit-il, prendre un 3e époux, de peur de se donner un maître : elle choisissait et attirait auprès d'elle les plus beaux hommes de son armée, dont aucun ne survivait longtemps à cette faveur. Elle régnait en pleine paix, lorsque ayant ouï-dire que les Indiens étaient la plus grande nation de l'univers, qu'ils occupaient un très-beau pays, et qu'ils paraient superbement leurs éléphants, elle résolut de leur déclarer la guerre, quoiqu'ils ne lui eussent fait, dit l'historien, nulle offense. Elle employa 3 ans à équiper une flotte et une armée, qui se trouva être de 3,000,000 d'hommes d'infanterie, outre

500,000 cavaliers, 100,000 chariots, 100,000 hommes montés sur des chameaux, et armés d'épées longues de six pieds. Elle avait fait faire de plus on ne sait combien de faux éléphants, avec les peaux de 300,000 bœufs noirs. Dans chacune de ces machines, dont la construction n'est pas bien expliquée, il y avait un homme qui la faisait mouvoir. Les ouvriers occupés à fabriquer ces éléphants, avaient travaillé en secret, dans une enceinte murée de toutes parts, de peur que l'artifice ne se divulguât, et ne parvînt aux oreilles des Indiens. Stabrobatès régnait dans l'Inde : il rassembla des troupes bien plus nombreuses encore que celles de la reine d'Assyrie, à laquelle il signifia que puisqu'elle venait l'attaquer sans qu'il lui eût fait aucun tort, elle ne tarderait point à se repentir d'une agression aussi folle qu'injuste. Il la prévenait qu'aussitôt qu'il l'aurait vaincue, il la ferait mettre en croix, et joignait à ces menaces des traits satiriques sur les mœurs un peu libres de l'héroïne. Victorieuse néanmoins dans un premier combat au milieu du fleuve Indus, elle fit 100,000 prisonniers. Une bataille plus décisive s'engagea sur terre, où elle eut d'abord l'avantage : ses faux éléphants effrayèrent par leurs formes monstrueuses et par l'odeur de leur cuir de bœufs, la cavalerie indienne; mais ils ne soutinrent pas le choc des éléphants véritables que Stabrobatès dirigea contre eux. L'armée assyrienne fut mise en déroute, et Sémiramis s'enfuit blessée au bras et au dos par le roi de l'Inde. Elle avait perdu les deux tiers de son armée. (On lit dans Strabon, qu'elle n'en ramena que 20,000 hommes.) Quand elle eut regagné ses États, son fils Ninyas lui tendit des embûches; ce qui ne la surprit pas, parce que l'oracle de Jupiter Ammon le lui avait prédit. Ayant cédé la couronne, elle disparut. Quelques-uns disent que changée en colombe elle s'envola avec une troupe de ces oiseaux, qui étaient venus se placer sur son palais. Sémiramis termina ainsi sa carrière à l'âge de 62 ans; elle en avait régné 40. Diodore avertit que certains auteurs ne font d'elle qu'une courtisane qui, ayant séduit par ses attraits le roi d'Assyrie Ninus, et obtenu de lui l'exercice de la puissance souveraine durant 5 jours, l'emprisonna, le détrôna, et se signala par des actions hardies. D'autres écrivains, postérieurs à Diodore de Sicile, ont parlé de cette reine avec beaucoup moins de détails; mais en modifiant diversement son histoire. L'une des 50 narrations de Conon, concerne Sémiramis : il y est dit qu'elle était la fille et non la femme de Ninus; qu'ayant eu secrètement et sans le savoir un commerce incestueux avec son propre fils, elle prit le parti de vivre publiquement avec lui comme son épouse; mais Photius observe qu'en ce point Conon s'est trompé, qu'il a confondu Sémiramis avec Atossa, fille de Belochus. Valère-Maxime raconte que la reine d'Assyrie ayant appris qu'une sédition venait d'éclater, n'acheva point sa toilette, qu'elle accourut demi-coiffée, et n'eut besoin que de se montrer aux mutins pour apaiser le tumulte; qu'en conséquence on lui érigea une statue, où elle était représentée dans cet état négligé, qui relevait sa beauté, à ce que rapporte Élien. Selon Justin, elle était d'une médiocre stature; et lorsque Ninus fut mort, elle se déguisa si bien qu'on la prit pour le fils du roi. Le jeune prince n'avait pas encore atteint l'âge de puberté; et elle lui ressemblait, par la taille comme par le son de voix et par les traits du visage, quoiqu'elle eût alors au moins 44 ans; mais dès qu'elle eut commencé à se distinguer par ses exploits, elle se laissa reconnaître et admirer comme reine. Justin ajoute qu'à la fin de sa vie, elle conçut un criminel amour pour son fils, qui la tua et lui succéda : elle avait occupé le trône pendant 42 années. Aucun de ces auteurs n'a dit encore qu'elle eût fait mourir son mari Ninus. Dans Diodore, elle l'emprisonne seulement à la fin des 5 jours où il lui a permis d'exercer le pouvoir suprême; mais dans Plutarque, il ne lui abandonne l'empire que pendant une seule journée, et elle en profite pour le mettre à mort. Après qu'elle eut elle-même cessé de vivre, toute l'Assyrie chanta ses louanges, et lui décerna les honneurs divins. Rollin a rassemblé, dans son *Histoire ancienne*, presque toutes les traditions sur Sémiramis, en cherchant à les accorder; après lui, l'abbé Sevin, Freret, Volney, ont aussi discuté le même sujet, et l'on peut consulter leurs écrits. Sémiramis a été produite sur la scène tragique et lyrique par plusieurs poëtes français et italiens, notamment par Métastase, Voltaire et Crébillon. La tragédie de Voltaire, arrangée en opéra (musique de M. Catel), a été jouée à Paris en 1802.

SEMLER (Jean-Salomon), théologien protestant, né à Saalfeld, le 18 décembre 1725, professa d'abord l'éloquence et la poésie à Altdorf. Il passa ensuite à l'université de Halle pour y occuper la chaire de théologie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, le 14 mars 1791. On a de lui plusieurs ouvrages historiques et dogmatiques sur le christianisme, qu'il semble vouloir réduire à n'être plus qu'une doctrine humaine. Les principaux sont : *Historiæ ecclesiast. selecta capita*, Halle, 1767-69, 3 vol. in-8°; *Essai d'un extrait substantiel de l'histoire de l'Église* (allemand), ibid., 1778, 3 vol. in-8°; *Introduction à l'exégèse théologique*, 1760-69, 4 cahiers in-8°; *Apparatus ad liberalem novi Testamenti interpretationem*, 1767, in-8°; *Apparatus ad liberalem veteris Testamenti interpretationem*, 1773, in-8°; *Institutio ad doctrinam christianam*, 1774, in-8°. Dix ans avant sa mort, Semler avait publié : *Histoire de ma vie, racontée par moi-même* (allemand), Halle, 1781, 2 vol. in-8°. Frédéric-Auguste Wolf a publié *les Derniers jours du docteur Semler, à l'usage de son biographe futur*, ibid., 1791, in-8°, et A. H. Niemeyer *les Dernières déclarations de Semler sur les matières religieuses, deux jours avant sa mort*, ibid., 1791, in-8°.

SEMOLEI (le). *Voyez* FRANCO (Baptiste).

SÉMONVILLE (Charles-Louis HUGUET, marquis de), né en 1754 à Paris, d'une famille de magistrature, fut reçu conseiller au parlement à l'âge de 18 ans. Il resta 10 ans étranger aux affaires publiques agitées dans sa compagnie; mais il se prononça pour l'assemblée des états généraux, et y fut nommé député suppléant. Après la suppression des parlements, chargé par le ministre des affaires étrangères d'aller à Bruxelles examiner la nature des mouvements qui venaient de se manifester dans la Belgique, il fut à son retour nommé ministre plénipotentiaire à Gênes, puis à Turin. Sur le refus de la cour de Sardaigne de le reconnaître comme ambassadeur, il fut désigné pour remplacer Choiseul-Gouffier à l'ambassade de Constantinople. Diverses circonstances

s'opposèrent à son départ; mais lorsque, au mois de juillet 1793, il reçut du comité de salut public l'ordre de se rendre à la destination qui lui avait été précédemment assignée, il fut arrêté en Italie par des commissaires autrichiens et conduit à Mantoue, puis à Kufstein, où il resta 30 mois prisonnier au secret. Échangé plus tard contre la duchesse d'Angoulême, il revint à Paris et se présenta au conseil des Cinq-Cents, dont le président l'invita aux honneurs de la séance. L'un des fondateurs du cercle constitutionnel qui s'assemblait à l'hôtel de Salm, il continua, comme il l'avait fait dès le principe, à se montrer partisan de la révolution; mais lors de la journée du 18 brumaire, il suivit la fortune de Bonaparte, dont il avait connu la famille en Corse, et fut récompensé de son zèle par le titre de conseiller d'État. Nommé ambassadeur en Hollande par le premier consul, il fut fait, en 1805, sénateur et commandeur de la Légion d'honneur. Il ne se fit guère connaître au sénat que comme rapporteur de différentes commissions, notamment de celles qui furent chargées de proposer la réunion à l'empire de la Toscane puis de la Hollande. Napoléon, lors de son mariage avec Marie-Louise, le fit titulaire de la sénatorerie de Bourges, et plus tard le nomma commissaire extraordinaire de la 21e division militaire. En 1814, Sémonville s'empressa d'adhérer à la déchéance de Napoléon, et fit reconnaître l'autorité royale dans les cinq départements sur lesquels s'étendait son autorité. Nommé pair de France par Louis XVIII, et grand référendaire de la chambre, dignité de création nouvelle, il dut s'éloigner de Paris au second retour de Napoléon. Il reprit ses fonctions quelques mois plus tard, et vota constamment avec la partie de la chambre qui, sans être opposée au ministère, ne se croyait pas forcée d'être toujours de son avis. Le 29 juillet 1830, il se rendit à St.-Cloud auprès de Charles X pour l'engager à retirer ses ordonnances et à nommer un nouveau ministère. Chargé de pleins pouvoirs par le prince pour négocier avec les vainqueurs, il prévit que toute tentative serait inutile, et s'excusant sur son grand âge, laissa le soir, à MM. d'Argout et de Vitrolles, l'embarras de mener à fin leur mission commune. Continué par Louis-Philippe dans ses fonctions de grand référendaire, il fut, quelque temps après, remplacé par suite d'une intrigue de cour; il cessa dès lors d'assister régulièrement à la chambre, et mourut en 1839.

SEMPAD Ier, fils de Piourad, peut être regardé comme le chef de la famille des Pagratides ou Bagratides, qui a donné des rois à l'Arménie, à la Géorgie, et de laquelle descendent les princes russes Bagration. Il régnait vers l'an 58 de J. C., dans la province de Sper, lorsque, après la mort de Sanadroug, roi de l'Arménie occidentale, de la race des Arsacides, Érovant, issu de cette dynastie, par les femmes, s'empara du trône, et fit périr tous les enfants du dernier roi. Un seul, Ardaschès, dérobé par sa nourrice aux coups des assassins, fut porté à Sempad, qui l'emmena à la cour du roi des Parthes, où il l'éleva jusqu'à l'âge de pouvoir revendiquer ses droits. Sempad ayant alors obtenu une puissante armée de Vologèse, roi des Parthes, et des autres princes arsacides, ramena son pupille dans l'Arménie, en 78, vainquit l'usurpateur secouru par les Romains et par Pharasman, roi de Géorgie, qui périt dans la bataille; et après qu'Érovant eut été assassiné par un soldat, il plaça la couronne sur la tête d'Ardaschès. Des services aussi éclatants furent récompensés par la dignité de *Sbarabied*, ou connétable, qui fournit à Sempad plusieurs autres occasions de signaler son zèle et ses talents militaires. Il franchit le Caucase et porta la guerre dans le pays des Alains. Il envahit la Perse et y mit sur le trône un prince qu'il fit triompher de toutes les nations qui refusaient de le reconnaître. Sempad vainquit depuis une armée romaine. envoyée contre l'Arménie par l'empereur Domitien, et fit ensuite des incursions sur le territoire de l'empire; ce qui n'empêcha pas le roi d'Arménie de se rendre tributaire de Trajan. Sempad mourut dans un âge très-avancé : mais, dans ses dernières années, il eut beaucoup à souffrir de l'ingratitude et de la haine des enfants d'Ardaschès. — Les autres princes du même nom sont de peu d'importance jusqu'au suivant.

SEMPAD V, surnommé *Pazmaïagath* (le victorieux), s'étant joint, sur l'invitation de l'empereur Maurice, à Khosrou II, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, contre l'usurpateur Bahram Tchoubin, fut récompensé de ce service par le monarque persan, qui le créa marzban du pays de Vergan (l'Hyrcanie des anciens), puis gouverneur de l'Arménie, l'an 593 de J. C., avec le même titre. Sempad fonda un grand nombre de temples et de monastères; mais il fit de vains efforts pour rétablir la paix dans l'Église, troublée par des démêlés entre les patriarches d'Arménie et d'Ibérie, relativement au concile de Chalcédoine, que rejetaient les Arméniens, imbus des erreurs d'Eutychès. Les deux églises, Géorgienne et Arménienne, furent dès lors séparées pour jamais. Sempad, après avoir aidé Khosrou dans ses guerres du Turkestan, mourut, en 601, à Madaïn, capitale de la Perse, d'où son corps fut transporté en Arménie, et déposé dans le tombeau de ses aïeux. Son fils Varasdirots, nommé marzban, l'an 625, après la fuite de David Saharhouni, son prédécesseur, par Kobad Schirouich, fils parricide et successeur de Khosrou II, gouverna l'Arménie jusqu'en 632, époque de la victoire qui fit passer la Perse sous la domination des Arabes. Des troubles ayant éclaté alors dans l'Arménie, qui se soumit presque tout entière à l'empereur Héraclius, et qui fut souvent le théâtre des guerres continuelles entre les Grecs et les musulmans, Varasdirots abandonna l'Adzerbaïdjan, où il s'était retiré; et redoutant la perfidie du gouverneur persan, il se réfugia sur les terres de l'empire grec. L'an 645, il se remit en possession du gouvernement de sa patrie, obtint de l'empereur le titre de *Curopalate*, et mourut 8 mois après.

SEMPAD VI, petit-fils du précédent, remplaça son père Varasdirots, en 648, par le choix de Constant II. Cet empereur étant venu en Arménie, en 647, pour y affermir son autorité, voulut forcer les peuples à renoncer à la doctrine d'Eutychès, et à se réunir à l'Église grecque. Il les irrita au point qu'ils se soumirent, pour la plupart, à la domination musulmane. Le europalate Sempad mourut vers l'an 654.

SEMPAD VII, fils de Piourad, était frère d'Aschod, qui, voyant l'Arménie déchirée par les discordes civiles, parce qu'une faction était pour les Grecs, et l'autre

pour les Arabes, prit le titre de patrice, s'empara du gouvernement, en 685, fit la paix avec le calife et lui paya tribut. Sempad, nommé par lui *sbarabied* (commandant général des troupes), fut maintenu dans cette dignité par l'empereur Justinien II, qui vint, en 690, reconquérir l'Arménie, envahie par les musulmans, depuis la mort d'Aschod. Les Arabes y rentrèrent après le départ de Justinien, exercèrent des vengeances horribles, et Abdallah, leur chef, en fut le premier *Osdigan* (gouverneur), en 693, au nom du calife Abdalmelek. Sempad, qui avait été envoyé prisonnier à Damas, s'échappa l'année suivante : il rassembla ses partisans dans le nord de l'Arménie, et ayant réclamé les secours de l'empereur, il se joignit au général Léonce, qui vainquit les Arabes et les chassa de l'Arménie. L'an 695, Sempad, nommé curopalate par Léonce, qui s'était emparé de l'empire, gouverna sa nation en paix pendant 7 ans. En 702, il repoussa une invasion des musulmans, qui se maintinrent néanmoins dans les parties méridionales. Ils y revinrent deux ans après, la parcoururent en vainqueurs; et Sempad fut obligé, ainsi que plusieurs princes arméniens, de se réfugier dans la Colchide.

SEMPAD VIII gouverna l'Arménie, au nom du calife, depuis l'an 758, pendant les dernières années de son père Aschod, que les autres princes arméniens avaient privé de la vue. Il assista, l'an 768, à un grand concile tenu à Berdaah. Dans la suite, s'étant révolté contre l'osdigan Haçan, il perdit la vie dans une bataille, l'an 780.

SEMPAD IX, surnommé *Khosdovanogh* (le confesseur), succéda, l'an 820, à son père Aschod, dans la charge de *sbarabied,* ou général des troupes de l'Arménie. Cinq ans après, il partagea la révolte d'un émir musulman, et fut vaincu avec lui par l'osdigan Honl, qui gouvernait ce royaume au nom du calife. Dans la suite, il se conduisit avec plus de prudence, et refusa de se joindre au rebelle Babek, qui s'était réfugié en Arménie, dans un château du fils de Sempad, lequel le livra au calife Motasem. Sempad et tous les autres princes pagratides parvinrent alors à une grande faveur, pour avoir délivré l'empire musulman d'un ennemi redoutable : aussi jouissaient-ils de la plus grande indépendance, ne reconnaissant que pour la forme, l'autorité des successeurs de Mahomet. Le calife Motawakkel envoya successivement deux de ses généraux pour faire rentrer l'Arménie sous son obéissance. Le premier fut tué dans une bataille; mais le second, Bougha, tailla en pièces les Arméniens, dévasta leur pays, et se saisit de plusieurs de leurs princes. Ayant traversé l'Araxe et pris Tovin, capitale de l'Arménie, en 852, il reçut les soumissions de Sempad, et feignit de s'en contenter, de peur d'irriter les Arméniens, qui étaient pénétrés de respect et d'attachement pour ce prince et pour sa famille. Cependant, lorsqu'il eut conquis la Géorgie, il cessa d'user de ménagements. Il invita Sempad à l'accompagner à la cour du calife, et l'éblouit par l'espoir des plus grands honneurs et de la couronne d'Arménie. Mais Sempad se vit bientôt cruellement détrompé. A peine arrivé à Bagdad, il fut chargé de fers, et ayant refusé d'imiter la plupart des princes pagratides, qui vaincus par les menaces et par l'appareil des supplices, avaient embrassé l'islamisme, il souffrit le martyre, l'an 856. Plus heureux, son fils Aschod, surnommé le Grand, fut placé sur le trône d'Arménie.

SEMPAD Ier, surnommé *Nahadag* (le Martyr), 2e roi d'Arménie de la race des Pagratides, était le petit-fils de Sempad le Confesseur, et gouvernait les peuples du Caucase, subjugués par son père Aschod, lorsque la mort de ce prince l'appela au trône, l'an 889; mais il n'en fut paisible possesseur qu'après avoir étouffé la révolte de son oncle, le sbarabied Apas. L'an 892, Sempad envoya un ambassadeur à Bagdad pour demander la confirmation de sa dignité. Afschin, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, se rendit, par ordre du calife Motaded, à Erazkavorz, capitale du royaume, plaça solennellement une couronne sur la tête de Sempad, et lui conféra l'autorité souveraine sur l'Arménie et la Géorgie; ensuite le patriarche versa l'huile sainte sur la tête du nouveau roi. L'année suivante Sempad ayant renouvelé l'alliance contractée par son père avec l'empereur Léon le Philosophe, Afschin conçut des soupçons sur la fidélité du prince pagratide, résolut de lui faire la guerre, et débuta par des incursions sur son territoire; mais l'apparition de Sempad à la tête de 30,000 hommes, détermina le musulman à conclure la paix. Le roi d'Arménie soumit les émirs de Tovin, révoltés, et assujettit plusieurs tribus indépendantes d'Arméniens, de Géorgiens et d'Albaniens, depuis Théodosiopolis (Arz-roum), jusqu'à la mer Caspienne : cet accroissement de puissance ralluma la haine d'Afschin. Autorisé par le calife, il marcha contre Sempad, qui le vainquit à Toghs, dans le pays d'Ararad, et qui lui accorda généreusement la paix. L'an 896, le roi d'Arménie, étant sur le point de livrer bataille à un émir arabe indépendant, qui insultait ses frontières méridionales, fut trahi par un de ses parents, éprouva de grandes pertes, et revint honteusement dans ses États. Informé de cet échec, Afschin, qui déjà avait fait alliance avec plusieurs princes parents ou sujets de Sempad, jaloux des succès de leur souverain, attaqua l'Arménie par la partie orientale, ravagea le plat pays de l'Albanie et de la Géorgie, et se rendit maître, par trahison, de la forteresse de Kars, où Sempad avait mis en sûreté sa famille et ses trésors. Ce prince, pour obtenir la paix et la liberté de sa femme et des princesses, fut obligé de conclure une paix humiliante, de donner en otage son fils Aschod et son neveu, et d'accorder la main d'une de ses nièces au général musulman. L'an 899, Sempad fit venir dans sa capitale le curopalate Adernerseh, prince de Géorgie, et pour resserrer les liens du sang qui les unissaient l'un à l'autre, il lui donna la couronne et le titre de roi. Cette démarche, représentée par les princes arméniens comme une usurpation des droits de suzeraineté du calife, et la fuite des otages ramenés à Sempad par l'eunuque chargé de les garder, furent pour Afschin des prétextes suffisants de recommencer la guerre; mais il mourut en 901, au moment d'entrer en campagne. Délivré de ce danger, Sempad envoya, l'année suivante, une ambassade au calife Moktafy, et en obtint une couronne, la confirmation des anciens traités et le privilége d'être considéré désormais comme vassal immédiat de l'empire. La paix dont Sempad jouissait fut troublée par les dissensions des princes

arméniens. Constantin, roi de Colchide, ayant opéré, en 904, une invasion dans l'Arménie, fut vaincu et fait prisonnier. Sempad, au bout de quatre mois, lui rendit la liberté, et le combla de présents. Cette conduite noble lui gagna le cœur de Constantin, mais elle excita l'envie de son allié le roi de Géorgie. Celui-ci, joint à d'autres seigneurs mécontents, prit les armes en 907, fut vaincu, et ne put obtenir la paix qu'en donnant son fils pour otage, et en livrant les rebelles que Sempad fit aveugler. Youssouf, Ibn Abou-Sadj, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, avait eu des démêlés avec le roi d'Arménie; il était piqué de ne l'avoir plus pour vassal. Il ne pouvait d'ailleurs lui pardonner de ne l'avoir pas soutenu dans sa révolte contre le calife, et il trouva bientôt l'occasion de se venger. Kakig Ardzrouni, prince du Vasbouragan, irrité de ce que le roi d'Arménie avait donné la ville de Nakhdjewan à un autre de ses parents, le trahit pour la seconde fois, en 980, et alla se jeter dans les bras de Youssouf, qui lui conféra le titre de roi, et les insignes de la souveraineté. Sempad, pour conjurer l'orage, employa vainement la médiation du patriarche Jean VI. Tous les princes arméniens restèrent neutres, ou se joignirent aux musulmans. Sempad errait en fugitif dans ses États, que ses ennemis dévastaient impunément. Une armée qu'il leur opposa, sous les ordres de deux de ses fils, fut taillée en pièces. L'un échappa au carnage par la fuite; l'autre fut pris et empoisonné par ordre de Youssouf. Enfin, après cinq ans de guerre et de revers, Sempad, assiégé dans la forteresse de Gaboïd, dernier débris de sa fortune, privé de la protectrice interposition du calife, que des intérêts plus directs et plus majeurs occupaient entièrement, et frustré, par la mort de l'empereur Léon VI, des secours que lui amenait ce prince, rendit la place, en 913, à condition qu'il aurait la vie sauve, ainsi que tous ses guerriers, et que les hostilités cesseraient. Mais Youssouf, au mépris de son serment, assiégea une autre forteresse où s'étaient réfugiées plusieurs princesses, et fit périr Sempad, en 914, après un an de captivité. Ce prince infortuné avait régné 24 ans. Il laissa deux fils, Aschod et Apas, qui régnèrent après lui successivement.

SEMPAD II, roi d'Arménie, arrière-petit-fils du précédent, succéda, l'an 977, à son père Aschod III. Il parvint à une grande puissance : aussi les historiens nationaux, le désignent-ils par le surnom de *Schahinschah-Armen* (roi des rois d'Arménie, et de *Diegheragal* (le dominateur). Il agrandit la ville d'Ani, sa capitale, l'entoura de remparts, et la décora de plusieurs monuments magnifiques. Il fut heureux dans toutes ses guerres contre son parent Mouscheg, roi de Kars, contre Abou-Delf, émir musulman de Tovin, contre David, prince de la haute Géorgie, et contre les Abkhaz. Il mourut sans postérité, en 989, la 13e année de son règne, laissant le trône à son frère.

SEMPAD, roi de la Petite-Arménie, de la race des Rhoupéniens, alliée à celle des Pagratides, était frère de Héthoum ou Hayton II et de Théodore III. Il s'empara du trône en 1293, et contraignit ces deux princes qui l'avaient occupé successivement, ou qui, suivant une autre version, régnaient ensemble, à chercher un asile à Constantinople. L'année suivante il fit alliance avec le sultan de Perse, Ghazan-Kan, qui le confirma dans sa souveraineté usurpée. Hayton et Théodore étant revenus, en 1297, avec des troupes que leur avait fournies l'empereur Andronic Paléologue, Sempad les vainquit et les força de se retirer d'abord dans l'île de Chypre, où ils ne purent obtenir aucun secours du roi Henri II, dont Théodore avait épousé la sœur, puis à Constantinople, où ils ne réussirent pas mieux auprès de l'empereur. Ils se dirigèrent alors vers la cour du sultan de Perse, pour lui demander justice contre Sempad; mais celui-ci les fit arrêter en route : Théodore fut mis à mort, et Hayton privé de la vue. L'usurpateur, hors d'état lui-même de résister aux attaques continuelles du sultan d'Égypte, qui voulait réunir l'Arménie à l'empire des mameluks, envoya des ambassadeurs, en 1298, mendier des secours à Rome, en France et en Angleterre. Mais avant leur retour, Constantin II se révolta contre son frère Sempad, le vainquit et le fit charger de fers. L'an 1300, Hayton remonta sur le trône, après avoir battu Constantin, qui avait rendu la liberté à Sempad, et il les envoya tous les deux à Constantinople, où l'empereur Michel, leur beau-frère, fils et collègue d'Andronic, les retint jusqu'à leur mort. Quoique Sempad eût épousé Isabelle, fille de Gui, comte de Jaffa, il n'est pas invraisemblable qu'avant ou après, il ait pris pour femme une princesse tartare, parente de Ghazan-Kan, afin de resserrer son alliance avec ce prince; et le fait paraît certain, quoique révoqué en doute par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Sempad est connu chez les historiens orientaux, sous le nom de *Sembat*, peu différent de Sempad, et sous celui de *Senibald*, plus altéré encore.

SEMPAD Ier, prince arménien, de la race des Orpélians, aida son père Ivané à conquérir le Khounan, qui depuis longtemps était au pouvoir des musulmans, et lui succéda dans la souveraineté héréditaire de ce pays, qui leur avait été assurée l'an 1128, par Démétrius II, roi de Géorgie. Il fut surnommé *le Grand*, et mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 1165, laissant pour héritiers ses fils Ivané et Libarid, dont le premier, du vivant de son père, avait remporté deux victoires signalées, l'une sur le roi musulman de Khelath, l'autre sur l'atabek de l'Adzerbaïdjan.

SEMPAD II, frère et successeur d'Élikoum II, dans la principauté de Siounik'h et de Vaïotsdsor, vers l'an 1243, se rendit recommandable par ses vertus et sa piété. Juste, prudent, ferme et libéral, il ne se distingua pas moins par son éloquence. Il savait plusieurs langues et en parlait cinq, l'arménien, le géorgien, l'ouïghour (le turc), le persan et le tartare mogol. Les historiens nationaux le citent avec les plus grands éloges, comme le soutien et le libérateur de l'Arménie. Persécuté par la famille et surtout par la femme d'Avak, atabek de Géorgie, il prit le parti, en 1251, de se rendre à Karakonroum, pour implorer la protection de Mangoukan, l'un des successeurs de Gengiskan dans la Grande-Tartarie. Quoique favorablement accueilli par ce monarque, dont il avait cru acheter la bienveillance en lui offrant un rubis d'un prix infini, il demeura trois ans obscur et oublié à la cour du Grand Kan, et il y serait peut-être resté plus longtemps sans un miracle produit, dit la légende, par une hostie qu'il avait apportée. Ce prodige

le mit en grande considération auprès de Mangou-Kan, qui le combla d'honneurs, et lui accorda un sauf-conduit de sa main, sur une tablette d'or, et une patente par laquelle il lui cédait le territoire d'Orodn en Arménie, et le fort de Porodn, où son père Libarid avait été tué. Sempad obtint de plus un ordre qui affranchissait de tout tribut les églises et les prêtres d'Arménie. Il revint prendre possession de son héritage et des pays qui lui étaient cédés. Avec le secours des généraux mogols, il rétablit la paix dans toute la contrée, fonda des monastères et releva les églises ruinées. Cependant la haine de Koutsa, veuve d'Avak, et celle des princes Géorgiens ne cessait de poursuivre Sempad. Ils voulaient l'assassiner; mais n'ayant pu en obtenir l'autorisation d'Arghoum Nonïan, lieutenant du Grand Kan dans la Perse, ils se vengèrent par la prise ou le pillage de plusieurs places du prince orpélian. Ces persécutions obligèrent Sempad, en 1256, de retourner auprès de Mangou-Kan : il fut reconnu par ce monarque, qui le reçut avec la même bienveillance, et qui le questionna sur l'état des pays occupés par les Mogols dans le nord-ouest de la Perse, et sur la conduite d'Arghoun, qui était alors prisonnier à Karakoroum, sous le poids d'une accusation de trahison. Sempad justifia pleinement ce général, et démasqua ses dénonciateurs, qui furent punis de mort. Il partit avec Arghoun, qui lui devait la liberté, la vie et le retour de la faveur du Grand Kan; et muni d'un diplôme plus étendu et plus formel que le précédent, il revint gouverner ses États à la honte de ses ennemis auxquels, par amour de la paix, il abandonna quelques territoires. Houlagou, frère de Mangou, ayant détruit le califat, et fondé un nouvel empire dans l'Asie occidentale, témoigna beaucoup d'égards et de confiance à Sempad, et le chargea de plusieurs affaires, entre autres d'aller dans le pays de Pasen, pour y couper les bois destinés à la construction d'un grand palais, dans la plaine de Mougan. Ce fut par ordre de ce monarque et par le conseil des princes géorgiens, que Sempad fit précipiter dans la mer l'ambitieuse Koutsa, et gouverna la souveraineté d'Avak, comme tuteur de sa fille, qu'il fit épouser au principal ministre d'Houlagou. Il fut soumis et fidèle au roi de Géorgie, David V ou VI, et lui rendit d'importants services auprès de Houlagou et même à la cour du Grand Kan. Il fit périr plusieurs seigneurs qui voulaient détrôner David. Aussi ce prince lui confia l'éducation et la tutelle de son fils Démétrius III, et lui accorda l'abrogation de l'odieux décret par lequel le roi George III, l'un de ses ancêtres, avait excommunié, dépouillé et proscrit la famille des Orpélians. David déchira cet acte avec son épée et le jeta ensuite aux flammes. Sempad mourut, l'an 1265 ou 1272, sans postérité, à la cour de Tauris, où il était allé probablement rendre ses hommages à Abaka, fils et successeur de Houlagou. Comme Sempad ne laissait pas de postérité, la principauté des Orpélians, qu'il avait gouvernée plus de 20 ans, échut à son plus jeune frère Darsaïdj. Ses autres frères et leurs enfants étaient morts avant lui, et son neveu Pouirthel, fils d'Elikoum, avait été tué sur les bords du Térek, en 1263, dans la bataille où les troupes de Houlagou furent vaincues par Berkeh, kan du Kaptchak. Sempad avait fait construire à Noravank'h, sur les tombeaux de ses ancêtres, une magnifique église qu'il avait dotée et enrichie de vases sacrés et d'ornements précieux. Ce fut là qu'il fut inhumé avec une pompe vraiment royale, et sans doute inusitée, suivant le récit de l'historien Étienne, son neveu, archevêque de Siounie. Mais, en 1275, son corps fut transféré dans une église fondée par son frère Daraïdj, qui lui avait fait ériger un superbe mausolée.

SEMPRINGHAM (Gilbert de). *Voyez* GILBERT.

SEMPRONIA, fille de Tibérius-Sempronius-Gracchus, née vers la fin du 5e siècle de Rome, épousa Scipion-Émilien. Comme elle n'était point aimée de son mari, par suite de la diversité de leurs opinions, elle se prêta sans peine, disent plusieurs historiens, aux instances de Cornélie, sa mère, et de Caïus-Gracchus, son frère, et empoisonna Scipion, ou, selon d'autres, souffrit que des assassins s'introduisissent dans la maison conjugale pour étrangler ce grand homme.

SEMPRONIA, de la famille de la précédente, épousa Décius-Junius-Brutus, consul, l'an 677, et entra dans la conjuration de Catilina, avec plusieurs autres dames romaines. Ce fut dans sa maison que l'affranchi Umbrénus, un des agents de Catilina, attira les ambassadeurs allobroges pour leur confier tout le plan de la conjuration. Sempronia eut de son mari un fils nommé Décimus-Junius-Brutus, qui fut un des meurtriers de César, mais qu'il ne faut pas confondre avec le fameux Brutus, son parent, et le chef de la conjuration contre le dictateur.

SEMPRONIUS (Aulus) fut consul l'an de Rome 257 et 263. Sous son premier consulat, fut instituée la fête des saturnales, qui alors ne durait qu'un jour; sous son second, eut lieu l'exil de Coriolan.

SEMPRONIUS (Atratinus), consul l'an de Rome 332, fut battu par les Volsques, mis en cause par les tribuns du peuple, défendu par Sextus Tempanius, un de ses officiers, qui avait sauvé l'armée, et dont la valeur brillante fit absoudre son général, accusé de nouveau par un autre tribun et absous par l'intercession de quatre autres tribuns, qui avaient servi sous lui.

SEMPRONIUS-SOPHUS (P.), tribun du peuple, l'an de Rome 444, attaqua Appius Claudius, qui s'obstinait à garder la censure au delà des 6 mois fixés par la loi. Tite-Live lui prête, à cette occasion, une invective violente contre ce magistrat, qu'il voulut faire traîner en prison. Consul l'an de Rome 449, il triompha des Èques, l'an de Rome 452, et fut un des premiers pontifes choisis parmi les plébéiens. Censeur l'année d'après, il ajouta deux tribus à celles qui existaient déjà, savoir l'Aniensis et la Térentine. Il dut son surnom de *Sophus* (sage), à sa profonde connaissance du droit.

SEMPRONIUS, l'an de Rome 449, proposa une loi tendante à empêcher qu'on ne pût consacrer un temple ou un autel sans la permission du sénat. Il répudia sa femme pour être allée au spectacle à son insu.

SEMPRONIUS-SOPHUS (P.), consul l'an de Rome 485, battit les Èques et les Picentins; au moment de livrer bataille à ces derniers, un violent tremblement de terre se fit sentir. Il calma la terreur de ses soldats en leur disant que la terre tremblait, parce qu'elle craignait de changer de maître.

SEMPRONIUS LONGUS (Tibérius) fut consul

l'an de Rome 534. Ce fut sous son consulat qu'Annibal commença le fameux siége de Sagonte. Enflé par un léger succès, Sempronius livra, malgré son collègue Cornélius Scipion, la bataille de Trébie, qu'il perdit. Il fut moins malheureux dans un second combat contre Annibal, où cependant la perte fut plus grande du côté des Romains; et il sortit vainqueur d'un combat contre Hannon, dans la Lucanie.

SEMPRONIUS TUDITANUS (P.), après la bataille de Cannes, se fit jour à travers les ennemis, avec le corps qu'il commandait, fut successivement édile, préteur, censeur et consul, l'an de Rome 547, conclut, en cette qualité, la paix avec Philippe, fut battu par Annibal et le battit à son tour, l'an de Rome 551. Il fut un des trois ambassadeurs envoyés à Ptolémée pour lui annoncer la défaite d'Annibal, et le remercier d'être resté fidèle aux Romains pendant la seconde guerre punique.

SEMPRONIUS GRACCHUS (Tibérius), un des plus illustres Romains qui aient porté ce nom, s'enrôla de bonne heure, se signala dans la seconde guerre punique, et fut élevé au consulat, l'an de Rome 536. Sa fermeté releva le courage du sénat abattu par une suite d'échecs. Proconsul, il remporta plusieurs avantages sur les Carthaginois. Consul pour la seconde fois, l'an de Rome 538, après avoir livré plusieurs combats dans la Lucanie, il fut trahi par un officier lucanien, nommé Fulvius, et vendit chèrement sa vie. Annibal lui rendit les honneurs funèbres, et lui éleva un bûcher, autour duquel il fit défiler sa cavalerie.

SEMPRONIUS GRACCHUS (Tibérius), le plus illustre de tous, commença à se distinguer sous le consulat de L. Scipion l'Asiatique, l'an de Rome 562; c'est le père des Gracques.

SEMPRONIUS ASELLIO, tribun militaire, vivait vers l'an 620 de Rome (134 avant J. C.). Il se trouva, cette même année, à la prise de Numance en Espagne, et laissa une relation de cette expédition. Cet ouvrage devait être fort étendu, puisqu'Aulu-Gelle en cite le XIVe livre, et d'autres le XLe. Il a encore composé quelques écrits qui sont perdus; car pour ceux de la *Division de l'Italie*, et de l'*Origine de Rome*, publiés par Annius de Viterbe, on sait qu'ils sont apocryphes.

SEMPRONIUS TUDITANUS (C.), consul romain, écrivit des Commentaires historiques qui ne sont point venus jusqu'à nous, mais que cite Pline le naturaliste.

SEMPRONIUS ASELLIO (A.), préteur l'an de Rome 663, fut tué dans une émeute suscitée par les créanciers, dont il voulait réprimer les usures. Les auteurs du crime ne purent être connus, et sa mort resta impunie. — On trouve dans l'histoire des tribuns du peuple de ce nom, qui se signalèrent en mettant en cause les personnages qui avaient rendu le plus de services à leur pays, entre autres P. SEMPRONIUS BLÆSUS, qui voulut empêcher le triomphe de Scipion l'Africain, et P. SEMPRONIUS GRACCHUS, qui, l'an de Rome 565, accusa Acilius Glabrion, vainqueur d'Antiochus, d'avoir détourné à son profit une partie du butin, et le força de renoncer à sa demande de la dignité de censeur. — On cite aussi un SEMPRONIUS RUFUS, qui fut exclu du sénat, pour avoir fait servir une grue sur sa table.

SEMPRONIUS GRACCHUS, homme éloquent et d'un esprit délié, mais pervers, qui séduisit Julie, femme de Tibère, et la brouilla avec son époux; une lettre outrageuse pour Tibère, écrite par elle à Auguste, et dont Sempronius passa pour être l'auteur, le fit reléguer dans l'île de Cercine, sur la côte d'Afrique. Après un exil de 14 années, un jour qu'il se promenait sur le rivage, livré à de noirs pressentiments, il vit arriver les soldats que Tibère envoyait pour le tuer, dans la première année de son règne. Ce malheureux ne demanda que le temps d'écrire à sa femme Alliaria ses dernières volontés, tendit le cou à ses meurtriers, et reçut la mort avec une fermeté digne du nom de Sempronius, qu'il avait déshonoré pendant sa vie. Neuf ans après, son fils, resté seul, sans éducation, sans fortune, réduit, pour subsister, à un trafic de viles denrées qu'il transportait en Afrique et en Sicile, fut, malgré son obscurité, sur le point d'être enveloppé dans le nombre des victimes qu'immolait à ses soupçons le farouche Tibère.

SEMPRONIUS DENSUS, centurion d'une cohorte prétorienne, fut chargé par Galba d'escorter Pison. Il courut au-devant des meurtriers le poignard à la main, en leur reprochant leur crime, les força de tourner leurs armes contre lui, et facilita la fuite de Pison, quoique ce prince fût déjà blessé. Plutarque et Xiphilin disent que ce fut en défendant Galba, ce qui peut se concilier avec le récit de Tacite. Sempronius courut peut-être au secours de l'empereur après la retraite de Pison. Quoi qu'il en soit, ce brave officier fut la victime de son généreux dévouement.

SENAC (Jean-Baptiste), médecin, membre de l'Académie des sciences, né en 1693 dans le diocèse de Lombez, essaya dans sa jeunesse de plusieurs états avant de se décider pour l'étude de la médecine. D'abord protestant, puis candidat au ministère évangélique, il se fit catholique et jésuite. Une maladie dangereuse dont il eut le bonheur de guérir le maréchal de Saxe, en 1745, jeta les fondements de sa réputation. Nommé premier médecin du roi en 1752, il se concilia l'estime de Louis XV à un tel point, que ce prince l'ayant perdu en 1770, ne voulut point lui donner de successeur. On a de lui, entre autres ouvrages : *Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste*, 1744, in-4°; *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 vol. in-4°; 2e édition publiée en 1783, par Portal, avec des *additions* et des *corrections* de l'auteur; *De reconditâ febrium naturâ et curatione*, 1759. On lui doit encore divers *mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences, et trois éditions de l'*Anatomie* de Heister, avec *notes* et figures.

SENAC DE MEILHAN (Gabriel), fils du précédent, né à Paris en 1736, fut successivement maître des requêtes, intendant d'Aunis, de Provence et de Hainaut, et se montra dans ces différents postes administrateur habile. Le comte de Saint-Germain, à son entrée au ministère en 1775, l'appela près de lui avec le titre d'intendant de la guerre; mais il le garda peu de temps. Senac avait l'espoir d'arriver à la place de contrôleur général, lorsque la révolution vint renverser tous ses projets. Il passa en Allemagne, puis en Russie, et fut admis dans la société intime de Catherine II, qui, voulant le charger d'écrire les annales de Saxe, lui assura un traitement de 6,000 roubles. Après la mort de l'im-

pératrice, il fit un voyage à Venise, y séjourna quelque temps, et se rendit à Vienne, où il mourut le 16 août 1803. On a de lui : *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, 1786, in-8°; 2e édition, 1789, revue, corrigée et augmentée; *Considérations sur le luxe et les richesses*, 1786; in-8°; *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Paris, 1787, in-8°; *Des principes et des causes de la révolution française*, Paris, 1790, et Pétersbourg, 1792, in-8°; *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la révolution*, Hambourg, 1795, et Paris, 1814, in-8°; *l'Émigré*, roman historique, 4 vol. in-8°. On a tiré de ses manuscrits : *Portraits et caractères des personnages distingués de la fin du 18e siècle, etc., précédés d'une Notice sur l'auteur* par *M. Levis*. Une autre *Notice* sur Senac se trouve dans les *Essais sur la littérature française*, par Craufurd, 1803.

SENAR (Gabriel-Jérôme), né en 1760, à Chatellerault, département de la Vienne. Il était avocat dans le ressort d'une sénéchaussée voisine, celle de l'Ile-Bouchard, lorsque la révolution commença; il ne tarda pas à en partager les erreurs, et ce fut, dit-il lui-même, pour se conformer aux principes. A la suite de quelques différends, il quitta cette ville, où on l'avait fait officier municipal, et, en continuant l'exercice de sa profession à Tours, il acquit de la popularité. Il y fut nommé procureur de la commune dans les derniers mois de 1791; mais ce n'était pas un assez grand théâtre pour le développement des maximes qu'il croyait alors devoir suivre. Non-seulement son énergie révolutionnaire fut d'abord comprimée, mais on le destitua, ce qui le privait de tout moyen d'existence. Cependant des commissaires de la Convention envoyés dans son département, ne voulurent pas laisser oisif un si bon patriote; il devint, par leur entremise, secrétaire-rédacteur au comité de sûreté générale, et il y fit admirer l'art avec lequel il interrogeait les suspects. Il allait souvent en mission à Tours diriger ou exécuter les arrestations. Néanmoins il n'était pas tout à fait d'accord avec le comité dans l'application des principes dont il s'était déclaré le partisan, puisque les jacobins de Tours le dénoncèrent à ceux de Paris, comme ayant opprimé quelques-uns des meilleurs citoyens. Considéré comme suspect à son tour, il ne pouvait plus sortir de l'enceinte du comité sans être accompagné d'un gendarme. Dans cette sorte de prison, il était témoin, assure-t-on, de faits atroces qu'on craignait qu'il ne révélât; mais alors il eût été plus simple de ne pas les lui laisser connaître, et de l'expulser. Ce qui est plus probable, c'est que, le voyant déjà changer de sentiments, on s'attendait à quelques indiscrétions relatives à des événements passés, et on ne savait quel parti prendre à son égard. Il faut donc lui rendre cette justice que si, comme beaucoup d'autres, il n'eut de remords réels qu'après le 9 thermidor, du moins il paraissait n'avoir pas attendu jusque-là pour manifester quelque hésitation et quelque repentir. Arrêté à cette époque, comme terroriste, loin de ménager ceux qui devenaient puissants, il accusa plusieurs fois, dans ses dénonciations, Tallien et d'autres représentants de n'avoir renversé Robespierre que dans leurs intérêts, et pour substituer leur faction à la sienne. Voyant qu'on l'écoutait peu, il renonça aux affaires publiques, et se disposa à publier un exposé des faits auxquels il avait eu part, ou dont on ne lui avait pas dérobé la connaissance. Sa détention n'ayant duré qu'un an, il voulut que les habitants de Tours, qui avaient eu à se plaindre de ses actes, le vissent déplorer son ancienne conduite. Une maladie de langueur termina ses jours, le 10 mars 1796. On ne trouva point chez lui ses *Révélations puisées dans les cartons du comité de sûreté générale*, ouvrage qu'il appelait le *Grand livre des grands crimes*, et qu'il avait lui-même réduit de moitié pour l'impression.

SENAREGA (Barthélemi), patricien génois, né vers le milieu du 15e siècle, fut employé dans diverses négociations et, chargé de continuer les *Annales* de sa patrie, les rédigea sous ce titre : *De rebus genuensibus Commentaria, ab anno* 1488 *ad annum* 1514. Ce livre n'a vu le jour qu'en 1733, dans les *Scriptores rerum italicar.* de Muratori. Senarega mourut vers 1515.

SENAULT (Jean-François), né à Anvers en 1599 ou en 1604, après avoir terminé ses études à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se voua au ministère de la prédication. Ses dispositions naturelles et les connaissances qu'il avait acquises par quinze années d'application, le placèrent à la tête des prédicateurs de son temps. En 1662, il remplaça le P. Bourgoin, comme supérieur général de l'Oratoire, qu'il administra pendant dix ans avec beaucoup de sagesse et de douceur, et mourut en 1672. Il avait refusé plusieurs fois des bénéfices, des pensions et même un évêché. On a de lui : *Panégyriques des saints*, Paris, 1656, 1657 et 1658, 3 vol. in-4°, réimprimés in-8°; des *Oraisons funèbres*, parmi lesquelles on remarque celles de *Marie de Médicis* et de *Louis XIII*; un *Traité de l'usage des passions*, Paris, 1641, in-4°, souvent réimprimé et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol; *Paraphrase sur Job*, Rouen, 1667, 9e édition; *L'Homme criminel, ou la Corruption de la nature par le péché*, Paris, 1644, in-4°; *L'Homme chrétien, ou la Réparation de la nature par la grâce*, ibid., 1648, in-8°.

SENAULT (Joseph), neveu du précédent, dominicain et docteur en théologie, a laissé, sous le titre d'*OEuvres choisies*, 1691, 2 vol. in-8°, 150 projets de discussions en forme de sermons sur tous les mystères.

SENAUX (Marguérite de), née à Toulouse en 1590, d'une famille illustre, épousa Raimond de Garibal, conseiller au parlement de Toulouse. Les deux époux, partageant les mêmes sentiments de piété, résolurent de se retirer du monde, et exécutèrent ce projet le même jour. Raimond entra dans la Chartreuse de Toulouse, et sa femme dans le couvent de Sainte-Catherine-de-Sienne de la même ville. Elle fut appelée à Paris pour fonder le monastère des Filles-Saint-Thomas, établi dans le faubourg Saint-Marcel en 1627, puis au Marais, et enfin au bout de la rue Vivienne sur l'emplacement de la Bourse. En 1636, elle fonda celui de la Croix, passa le reste de ses jours dans cette communauté, et mourut en 1657. — SENAUX (Pierre-Madeleine), conseiller au parlement de Toulouse, qui périt sur l'échafaud pendant le règne de la Terreur, était le dernier rejeton de cette famille.

SENDIVOG (Michel), alchimiste polonais, né vers 1566, se destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais

la lecture des livres d'alchimie changea ses dispositions. Il ne rêva plus qu'aux moyens de découvrir le *grand œuvre*, et trouva un adepte zélé dans Nicolas Wolsky, grand maréchal de Pologne, qui lui fournit les moyens de travailler à cette recherche dans un voyage qu'il fit en Allemagne. Il fréquenta beaucoup un Anglais, connu sous le nom de *Cosmopolite*, et le suivit dans une partie de ses excursions, sans pouvoir lui dérober le secret de faire de l'or que celui-ci prétendait posséder. Wolsky, las de fournir aux dépenses de Sendivog, lui réclama les sommes qu'il lui avait prêtées. Alors le charlatan s'enfuit en Allemagne où il exploita quelque temps la crédulité publique. Lorsque le nombre des dupes diminua, il revint en Pologne, puis il alla à Vienne. On prétend qu'il gagna la confiance de Ferdinand II, en lui persuadant qu'il connaissait, sur la frontière de Pologne, une mine de plomb fort riche. On dit même que ce prince lui donna en récompense le village de Kravarzpolsky, en Silésie. D'autres assurent qu'il mourut à Cracovie, dans la misère, en 1646. On a de lui : *Dialogus mercurii, alchimistæ et naturæ*, Cologne ou Prague, 1607, in-8°; *Ænigma philosophicum ad filios veritatis*. Ces deux ouvrages ont été recueillis dans le *Theatrum chymicum*, ainsi que le *novum Lumen chymicum de lapide philosophorum, in XII tractatus divisum*, Prague, 1607 in-12, dont il n'est que l'éditeur. Adelung a donné une *notice* sur Sendivog dans l'*Histoire de la folie humaine*.

SENEBIER (Jean), naturaliste et bibliographe, né à Genève en 1742, embrassa la carrière évangélique, et fut nommé pasteur en 1765. Les fonctions du pastorat ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude de la botanique. En 1773, ayant été nommé bibliothécaire de Genève, il donna ses soins à mettre dans un meilleur ordre la précieuse collection qui lui était confiée, en rédigea le *catalogue* par ordre de matières pour les livres imprimés, et publia une excellente *notice* raisonnée des manuscrits. Lors de la révolution de Genève, il se retira dans le pays de Vaud, revint dans sa patrie en 1799, et y mourut en 1809. Il était membre de la plupart des académies de l'Europe. On a de lui : *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1775, 2 vol. in-8°; ibid., 1802, 3 vol. in-8°; ouvrage très-estimé; *Catalogue raisonné des manuscrits conservés dans la bibliothèque de Genève*, ibid., 1779, in-8° : c'est un modèle en son genre; *Mémoires physico-chimiques* sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal, ibid., 1782, 3 vol. in-8°; *Recherches sur l'influence de la lumière solaire*, pour métamorphoser l'air fixe en air pur par la végétation, ibid., 1783, in-8°; *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, ibid., 1784, in-8°; *Histoire littéraire de Genève*, ibid., 1786, 3 vol. in-8°; *Physiologie végétale*, ibid., 1800, 5 vol. in-8°; *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*, ibid., 1807, 3 vol. in-8° (extrait en partie des manuscrits de Spallanzani); *Météréologie pratique*, à l'usage de tous les hommes, et surtout des cultivateurs, ibid., 1810, in-16. On lui doit en outre une foule de *mémoires* ou d'*opuscules* dans le *Journal de physique*, dans les *Annales de chimie*, dans les *Recueils* de l'Académie de Turin, des Sociétés physiques de Lausanne et de Genève, et dans le *Magasin encyclopédique*. Il a traduit les ouvrages de Spallanzani, et rédigé la partie *Physiologie végétale* de l'*Encyclopédie méthodique*. On trouve la liste de ses ouvrages, imprimés et manuscrits, à la suite de son *Éloge*, par M. Maurice.

SENECÉ ou **SENEÇAI** (Antoine BAUDERON de), né à Mâcon en 1643, petit-fils de Brice Bauderon, savant médecin, auteur d'une des plus anciennes *pharmacopées*, se destinait à la carrière du barreau; mais une affaire d'honneur l'obligea de quitter sa patrie. Il se retira en Savoie, puis en Espagne. Son affaire ayant été oubliée ou arrangée, il revint en France, acheta en 1673 la charge de premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, et l'exerça jusqu'à la mort de cette princesse. Il passa ensuite avec le même titre auprès de Madame d'Angoulême qui ne cessa de l'honorer de sa bienveillance. Il se retira en 1713 à Mâcon, et y mourut le 1er janvier 1737. C'était un homme d'un esprit agréable, d'un caractère enjoué et d'une gaieté douce et aimable. On a de lui : des *Nouvelles* en vers, 1695, in-12; des *Satires*, 1695, in-12, très-rare; des *Épigrammes* et une *Critique des Mémoires du cardinal de Retz*. Les *OEuvres diverses* de Senecé ont été réunies, 1805 et 1806, avec une *Notice* par Auger, et reproduite en tête de l'édition des *OEuvres choisies de Senecé*, dans la *Collection des petits classiques français*, de Delangle.

SENEFELDER (Aloys), inventeur de la lithographie, né à Prague en 1771, fut destiné par sa famille à la profession d'avocat, et commença l'étude du droit à Gœttingen. Ne se trouvant aucune vocation pour le barreau, il quitta l'université pour entrer dans une troupe de comédiens, et débuta sur le théâtre de Munich en 1791, mais sans succès. Dégoûté bientôt de son nouvel état, il se fit auteur, et composa deux comédies qu'il publia en 1792 et 1793. En allant à l'imprimerie pour surveiller l'impression de ses pièces, il apprit les procédés de cet art, et résolut de les mettre en pratique; sa fortune ne lui permettant pas d'exécuter ce projet, il s'occupa dès lors de rechercher un moyen moins coûteux de reproduire un grand nombre de copies d'un manuscrit; et c'est ainsi qu'à force de temps et d'expériences il parvint à découvrir le procédé qui l'a immortalisé. On lui doit l'*Art de la lithographie* (en allemand), Munich, 1819, in-4°. Il mourut dans cette ville en mars 1834, à l'âge de 60 ans.

SÉNÈQUE père (Marcus-Annæus SENECA), célèbre rhéteur, né à Cordoue 58 ans environ avant J. C., vint à Rome à l'âge de 15 ans, et y professa la rhétorique pendant un grand nombre d'années. A l'âge de 52 ans il retourna dans sa patrie, épousa Helvia, femme distinguée par sa beauté et ses talents, dont il eut trois fils, Marcus-Novatus, Lucius-Annæus et Annæus Méla, et revint mourir à Rome l'an 32 de J. C. Nous avons de lui deux ouvrages, intitulés, l'un *Suasoriarum liber I*, et l'autre *Controversiarum libri X*. Ce sont des passages de discours ou de débats qui avaient eu lieu en sa présence dans les écoles par les rhéteurs les plus célèbres, et qui s'étaient assez profondément gravés dans son esprit pour qu'il fût en état de les reproduire. Contemporain de Cicéron, il n'eût pas manqué de nous conserver des extraits des fameux plaidoyers de l'orateur ro-

main, si les guerres civiles ne l'eussent alors retenu dans sa patrie. Il paraît que nous ne possédons pas en entier le livre des *Suasoriæ*. Des *Controverses*, nous n'avons complets que les Ier, IIe, VIIe, IXe et Xe livres, et seulement des extraits des cinq autres. Elles ont été traduites en français par Lesfargues, avocat au parlement de Toulouse, Paris, 1639, in-4°. On trouve une *Notice* estimée sur Sénèque le père, dans les *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, par Gibert. Ses *OEuvres* ont été souvent imprimées à la suite des *OEuvres* complètes de son fils *le Philosophe*.

SÉNÈQUE *le Philosophe* (LUCIUS-ANNÆUS SENECA), fils du précédent, né à Cordoue l'an 2e ou 3e de J. C., sous le règne d'Auguste, était encore enfant lorsqu'il vint à Rome avec son père. Il montra de bonne heure une ardeur extrême pour l'étude, et se dévoua à la carrière du barreau; mais, craignant les effets de la basse jalousie de Caligula, il s'adonna tout entier à la philosophie, et embrassa la secte du Portique. Les fonctions publiques ne le détournèrent point de ses études, et on le vit, bien que revêtu de la questure, ouvrir une école où se rendirent d'illustres disciples. Accusé d'adultère avec Julie, fille de Germanicus, par l'infâme Messaline, et relégué en Corse, il puisa d'abord dans la philosophie des consolations; mais deux années d'exil épuisèrent son courage. Il tenta vainement par de basses adulations d'acheter son rappel du stupide Claude et de Polybe, affranchi de l'empereur; il languit éloigné de Rome pendant 5 ans, et ne dut son retour qu'à la révolution qui mit Agrippine sur le trône, l'an 47 de J. C. Il fut alors nommé préteur et chargé d'élever Néron, qui venait d'être adopté par Claude. Tant qu'il ne fut que précepteur de l'héritier de l'empire, Sénèque se montra docile aux volontés d'Agrippine; mais devenu ministre de l'empereur, il changea de conduite, soit que l'intérêt de l'État lui fît un devoir de s'opposer aux vues ambitieuses de la mère de Néron, soit qu'il fît le sacrifice de l'affection de cette princesse pour conserver la confiance du souverain. On ne peut se dissimuler qu'il n'ait avili son caractère, en acceptant les terres et les palais provenant de la dépouille de Britannicus; enfin, en ne faisant aucune représentation à Néron, lorsque celui-ci lui confia l'horrible parricide qu'il méditait. Ce fut lui qui composa la lettre que Néron adressa au sénat pour se justifier. Bientôt des favoris attaquèrent le crédit de Sénèque; ses richesses lui firent des envieux; il se retira à la campagne avec son épouse. L'empereur avait déjà tenté de le faire empoisonner, lorsque la conspiration de Pison lui fournit un prétexte de le condamner à mort. Il lui ordonna de s'ouvrir les veines l'an de J. C. 68, le 8e du règne de Néron. Un grand nombre d'écrivains ont loué et blâmé Sénèque; Diderot, le plus ardent de ses panégyristes, a cherché à le justifier sur tous les points. Une lecture attentive de Tacite montre que le philosophe était loin d'être irréprochable. Les ouvrages de Sénèque étaient nombreux. Il ne nous reste que les suivants : 124 *Lettres à Lucilius-Junior*, chevalier romain, intendant en Sicile; *Traité de la colère*, en III livres, adressé à son frère Gallion; *Consolations*, écrites pendant son exil et envoyées à Helvia, sa mère; *Consolations à Polybe*, ouvrage qui ne nous est parvenu qu'incomplet; *Traité de la clémence*, en III livres (une grande partie du 2e et du 3e est perdue; *De la Providence, ou Pourquoi les bons sont si souvent malheureux; De la sérénité de l'âme; De la brièveté de la vie; De la vie; De la manière de vivre heureux; Des loisirs de la retraite du sage; Des bienfaits*, en VII livres; L'*Apoloquintose*, satire mêlée de prose et de vers, dirigée contre Claude; *Questions naturelles*, en VII livres. Il a composé aussi quelques épigrammes et sa propre épitaphe. On lui attribue en outre dix tragédies : *Médée; Hippolyte; Agamemnon; la Troade ou les Troyennes; Hercule furieux; Thyeste; les Phéniciennes ou la Thébaïde; OEdipe*, imitée de l'*OEdipe roi*, de Sophocle; *Hercule sur l'OEta*; enfin *Octavie*, pièce dans laquelle figure Néron. Pétrarque, Crinitus, Daniel Cajetan, Erasme, Juste-Lipse, Daniel Heinsius, Jos. Scaliger, Vossius et autres commentateurs ne s'accordent point sur celles dont on doit le reconnaître auteur. On a cherché à prouver que ces tragédies étaient de Marcus-Novatus, frère du philosophe. Nous renvoyons aux écrits des commentateurs déjà cités, et à la dissertation que M. Levée a placée en tête de sa traduction du théâtre des Latins. On pourra consulter aussi sur *le Philosophe* et ses œuvres : *Histoire abrégée de la littérature romaine*, par Schœel, tome II, page 450; Montaigne, Saint-Évremond, Amelot de la Houssaye, Bayle, Diderot, *Essai sur la vie de Sénèque*; la Harpe, *Cours de littérature; Abrégé analytique de la vie et des œuvres de Sénèque*, par Vernier; *sa Vie*, en italien, par Rosmini. La plus ancienne édition de ses *OEuvres* est celle de Naples, 1775, in-fol. Les plus recherchées sont celles de 1640, 3 vol. in-12 (Elzevir), d'Amsterdam, 1672, 3 vol. in-8°, *cum notis variorum*; enfin dans la collection des *classiques* de Lemaire. De toutes les traductions françaises de Sénèque la plus estimée est celle de Lagrange, dont il existe une bonne édition, texte en regard, 1819, 14 vol. in-12, avec des notes inédites de Naigeon.

SENF ou **SINAPIUS** (MICHEL-ANGE), médecin, né à Bude en 1602, est auteur de plusieurs *Traités*, dans lesquels il combat violemment les aphorismes d'Hippocrate, et se déclare l'adversaire de Gallien. L'observation a prouvé que ses attaques ne manquent pas toutes de justesse. On connaît de lui : *Absurda vera, seu paradoxa medica, occasione controversiarum quæ neotericis cum Galenicis intercedunt*, Varsovie, 1693; Genève, 1697, in-8°; *Tractatus de remedio doloris, seu de materiâ anodynorum, necnon opii causâ criminali in foro medico*, Amsterdam, 1699, in-8°.

SENF ou **SINAPIUS** (JEAN), également médecin, d'abord professeur à l'université de Tubingen, puis médecin particulier du prince évêque de Wurtzbourg, mort en 1561, a laissé une version latine de ce que Lucien a écrit *sur la goutte*, et une *Description historique de la ville de Schewein furt*, insérée dans la *Cosmographie* de Munster.

SENKENBERG (HENRI-CHRISTIAN, baron DE), célèbre jurisconsulte, né à Francfort le 19 octobre 1704, étudia le droit aux universités de Francfort, de Halle et en Saxe, et fut nommé en 1730, premier conseiller du rhingrave de Dhaun. Il conserva cette place jusqu'en

1755, où la guerre le força de s'éloigner. Il accepta la chaire de droit à l'université de Gœttingen, reçut l'année suivante le titre de conseiller de l'électeur de Hanovre, et plus tard remplit la même chaire à Giessen où il avait fait ses premières études. Le chagrin qu'il éprouva de la mort de sa femme et du fils qu'elle lui avait donné lui fit quitter Giessen pour aller habiter Francfort. Le margrave de Brandebourg-Anspach et le prince de Nassau-Orange l'avaient nommé leur jurisconsulte; en 1745, l'empereur le nomma conseiller aulique, puis en 1751 le créa baron. Il mourut à Vienne le 30 mai 1768, laissant un grand nombre d'écrits, dans lesquels il a éclairci des points obscurs du droit civil, politique et féodal. Les principaux sont: *Selecta juris et historiarum sex anecdota tùm jam edita, sed rariora*, Francfort, 1734-1742, 6 vol. in-8°; *Corpus juris germanici publici ac privati ineditum, è bibliothecâ Senkenbergianâ emissum*, Francfort, 1760-66, 2 vol. in-fol.; *Traité de la juridiction suprême de l'empereur en Allemagne*, 1760, in-4°. Senkenberg a soigné diverses éditions d'ouvrages de droit et laissé manuscrit *Tractatus de jure primarum precum regum imperatorumque germanicorum, indulto papali haud indigente*, publié par son fils, Francfort, 1784, in-4°; et Vienne, 1789. Sa *Biographie*, commencée par lui-même, a été également publiée par son fils, Francfort, 1782, in-4°.

SENKENBERG (Jean-Christian), frère du précédent, médecin, né le 28 février 1707, mort le 26 mars 1772, avait amassé, dans l'exercice de sa profession, une fortune considérable qu'il employa à fonder à Francfort un hôpital qui porte son nom, et qui passe pour un des plus beaux de l'Allemagne. Il réunit à cet établissement une bibliothèque, un théâtre anatomique, un laboratoire de chimie et un jardin botanique.

SENKENBERG (René-Charles, baron de), fils de Henri-Christian, né à Vienne, le 23 mai 1751, se livra, sous la direction de son père, à l'étude de la jurisprudence, et se perfectionna dans diverses universités d'Allemagne et d'Italie. A l'époque où la maison d'Autriche faisait valoir ses prétentions à la succession de Bavière (1778), il eut l'imprudence de communiquer au ministère bavarois la copie d'une pièce qu'il avait trouvée dans les papiers de son père, et de laquelle il résultait que le duc Albert avait vendu tous ses droits à la maison de Bavière, en 1129. En agissant ainsi, il n'avait eu d'autre intention que de prévenir une déclaration de guerre; mais la cour de Vienne, irritée, le fit traduire en jugement. Acquitté, il revint à Giessen, où il fut nommé conseiller de la régence : il fit ensuite divers voyages, quitta sa place en 1784, pour se livrer à des travaux littéraires, et à l'éducation d'une fille unique que la petite vérole lui enleva en 1799; lui-même périt victime de cette maladie quelques jours après. Il a laissé des *poésies* allemandes et latines; un supplément à la *Bibliotheca realis juridica* de Lipenius, et les XXIIe à XXVIIIe vol. de la continuation de l'*Histoire de l'empire germanique* de Hæberlin. Son *Éloge* a été publié en latin par J. Kunal, Giessen, 1802, in-4°.

SENNACHÉRIB, roi d'Assyrie, appelé aussi *Sârgon* dans la Bible, succéda, vers l'an 712 avant J. C., à son père Salmanasar, et fut encore plus que lui possédé de l'esprit de conquête. Il assembla une nombreuse armée pour réduire à l'obéissance Ezéchias, roi de Juda, qui refusait de lui payer le tribut accoutumé; et, après avoir pris quelques places dans la Judée, il marcha contre les rois d'Égypte et d'Éthiopie, qui venaient au secours de leur allié, battit leur armée, ravagea l'Égypte pendant trois ans, et en emmena une foule de captifs. C'est au moins ce qui semble résulter d'un passage d'Isaïe. Il se disposait à mettre le siége devant Jérusalem, après avoir fait menacer cette ville par ses généraux; mais les blasphèmes auxquels ces derniers se livrèrent à cette occasion, excitèrent la vengeance divine. L'ange du Seigneur frappa de mort 185,000 hommes dans le camp des Assyriens, et leur roi fut contraint de retourner honteusement dans ses États avec les débris de son armée. Hérodote, qui parle de l'invasion d'Égypte par Sennachérib (qu'il nomme Sanacharib), et de sa honteuse déroute, d'après les traditions égyptiennes, ne convient pas que ce pays ait été soumis et dévasté par ce monarque. A l'en croire, Séthos ou Séthon, Éthiopien qui régnait alors sur l'Égypte, s'était aliéné le cœur de la caste militaire, et il se trouva sans armée quand les Assyriens investirent Peluse, place forte qui était la clef du pays de ce côté-là. Dans son embarras, il invoqua Vulcain, dont il avait été prêtre. Ce dieu, continue Hérodote, lui apparut en songe, et lui ordonna de prendre avec lui ce qu'il pourrait réunir de marchands, de paysans, etc., et d'attaquer le camp des Assyriens, lui promettant une victoire assurée. En effet, ajoute le même historien, une troupe innombrable de rats s'étant, pendant la nuit, répandue dans le camp ennemi, rongea les cordes des arcs, et les courroies des boucliers, de telle manière que les Assyriens, ne pouvant faire usage de leurs armes, prirent honteusement la fuite, et beaucoup d'entre eux périrent dans cette déroute. Cette fable s'est conservée par tradition jusqu'aux extrémités de l'Asie orientale. Sennachérib, de retour à Ninive, sans avoir pu prendre Jérusalem, exhala sa colère contre les Israélites que Salmanasar avait transportés dans cette ville. Chaque jour il en faisait mettre à mort quelques-uns, et poussait la barbarie jusqu'à défendre qu'on leur donnât la sépulture. On sait que c'est pour avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureuses victimes, que Tobie, après avoir vu confisquer tous ses biens, fut exposé lui-même à la persécution, et n'y échappa qu'en se tenant soigneusement caché. Sennachérib, devenu odieux à tous ses sujets, fut assassiné dans son temple de Nesroc, par ses deux fils Adramelech et Sarazar, vers l'an 707 avant J. C. Ces parricides, devenus sans doute eux-mêmes l'objet de l'indignation publique, s'enfuirent en Arménie, et laissèrent le trône à leur 3e frère.

SENNERT (Daniel), médecin, né à Breslau le 25 novembre 1572, professa la médecine à l'académie de Wittenberg, où il introduisit, en 1602, l'enseignement de la chimie. Il rendit des services signalés aux habitants de cette ville, dans les diverses épidémies dont ils furent affligés, et il eut le bonheur de sauver un grand nombre de malades. Ayant guéri d'une maladie grave l'électeur de Saxe, en 1628, ce prince lui donna le titre de son médecin, sans l'obliger à quitter Wittenberg, où il mourut le 21 juillet 1637. Ses *OEuvres*, recueillies en

3 vol. in-fol., ont eu plusieurs éditions; la meilleure est celle de Lyon, 1650 ou 1666.

SENNERT (André), savant orientaliste, fils du précédent, né à Wittenberg en 1606, se livra, très-jeune encore, à l'étude qui devait faire l'occupation de toute sa vie; et après avoir suivi les leçons de Martin Trostius, visita la plupart des universités d'Allemagne et de Hollande. De retour dans sa patrie, il fut pourvu de la chaire de langues orientales à l'académie, qu'il remplit avec beaucoup de zèle pendant plus de 50 ans, et mourut le 22 décembre 1689. On a de lui : *Chaldaismus et Syriasmus, hoc est præcepta utriusque linguæ, cum compendio lexici,* Wittenberg, 1651 et 1666, in-4°; *De Cabbalâ, maximè Hebræorum, dissertatio,* ibid., 1655, in-4°; *Arabismus, sive præcepta arabicæ linguæ,* ibid., 1658, 1666, in-4°; *Centuria proverbiorum arabicorum*, 1658, in-4°; *Schediasma de linguis orientalibus.... Accedit confessio fidei christianæ Claudii, Ethiopiæ imperatoris,* ibid., 1681, in-4°. On lui doit en outre un grand nombre de *Dissertations* philologiques et d'opuscules dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Niceron, tome XXXIII, et dans les *Elogia philologor. quorumdam Hebræorum,* de Goez, Lubeck, 1708, in 4°.

SENSARIC (Jean-Bernard), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né en 1710 à la Réole, prêcha le carême, en 1755, à Versailles devant le roi, qui le nomma son prédicateur. Il mourut à Paris en 1756. On a de lui des *Sermons,* Paris, 1771, 4 vol. in-12, et *l'Art de peindre à l'esprit,* ibid., 1758, 3 vol. in-8°, 2e édition, revue par Wailly, 1771.

SÉPHER (Pierre-Jacques), savant bibliophile, né à Paris vers 1710, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat de St.-Étienne-des-Grès, obtint le titre de vice-chancelier de l'université, et mourut le 12 octobre 1781. Il avait réuni les meilleurs ouvrages dans tous les genres, et particulièrement en théologie et en histoire. Sa bibliothèque se composait de plus de 30,000 volumes. On lui doit des éditions de la *Vie de St. Charles Borromée,* par Godeau, 1747, 2 vol. in-12; de l'*Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre,* traduite de l'allemand par Sellius, 1752, in-12; des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Hollande,* par Aubéry du Maurier, avec les *notes* d'Amelot de la Houssaye, 1754, 2 vol. in-12; les *Maximes et libertés de l'Église gallicane,* avec plusieurs *discours,* 1755, in-12; des *Histoires édifiantes* de Duché, 1756, in-12; des *Mémoires sur la vie de Pibrac,* par l'Épine de Grainville, avec des pièces justificatives, etc., 1758, in-12; et les *Madrigaux de la Sablière,* avec une *Notice* sur l'ouvrage et l'auteur, 1758, in-16.

SEPMANVILLE (Lieudé-François-Cyprien-Antoine, baron de), ancien contre-amiral, correspondant de l'Académie des sciences, né à Roman, en Normandie, le 2 février 1762, reçut sa première instruction de son père, ancien secrétaire du roi, et qui avait été l'élève et l'ami de Gresset; mais d'après ses dispositions, destiné au service du roi, il entra aux écoles d'application, où se développa son goût pour les mathématiques. A 17 ans, il fut reçu aspirant, à Brest, dans la marine royale. En 1780, nommé garde de la marine, il fit la campagne de Cadix, et, en 1781, celle d'Europe, dans la guerre d'Amérique. Il fut chargé, en 1784, de continuer les travaux commencés par Cook, à Terre-Neuve, et de déterminer astronomiquement les limites de pêche entre la France et l'Angleterre. Nommé lieutenant de vaisseau, il leva géométriquement, en 1787, le plan de l'île de la Gonave, et fixa sa position relative à Saint-Domingue. Ces travaux lui valurent une pension du roi; et il fut nommé commandant du bâtiment *la Gonave,* pour continuer ses opérations géographiques. Après avoir terminé la rédaction des cartes de la partie occidentale de Saint-Domingue, dont les descriptions se trouvent au dépôt général de la marine, il fut chargé de vérifier le travail de Tofino, dans la Méditerranée, et d'observer les latitudes et les longitudes de Gênes, de Roses, d'Alger, du port Mahon et de plusieurs points des îles Maïorque et Minorque. En 1791, le baron de Sepmanville émigra avec le corps d'officiers de la marine royale; il fit la campagne des princes et se rendit ensuite en Angleterre, où il reçut du roi la croix de Saint-Louis. S'étant fixé à Yarmouth, où l'amiral Duncan lui confia l'éducation de son fils, il servit d'interprète au duc de Berri, et composa alors un ouvrage élémentaire ayant pour titre : *Manuel des marins,* qui fut approuvé plus tard par le bureau des longitudes de Paris. Sepmanville inventa, en 1800, un *compas de proportion* pour la marine. Étant rentré dans sa patrie, en 1801, il fut nommé, peu de temps après, membre associé de l'Institut, section d'astronomie. Retiré dans sa terre à Dufay, en Normandie, occupé des sciences et de l'agriculture, il y remplit des fonctions gratuites d'administration et de bienfaisance; et il fut secrétaire perpétuel de la Société des sciences et des arts de son département. En 1813, il accepta la place de maire d'Évreux; et, pendant les deux invasions, il sut adoucir, par sa prévoyance et sa fermeté, les maux qui pesèrent sur ses concitoyens. Le roi, à sa rentrée, en 1814, le nomma capitaine de vaisseau. Dans la même année, le duc d'Angoulême lui remit, à Évreux, la croix de la Légion d'honneur. Admis à la retraite, en 1815, par suite de ses fatigues, élevé au grade de contre-amiral, mais se bornant à sa fortune, dont il avait racheté une partie, il renonça à sa pension, au profit du trésor royal, et mourut à Évreux, le 28 juin 1817. M. Auguste Gady, juge à Versailles, a publié un *Précis de la vie* du baron de Sepmanville, où l'on trouve le rapport du bureau des longitudes sur le *Manuel des marins,* Versailles, 1817, in-8°.

SEPTCHÊNES (Leclerc de), littérateur, né à Paris, fils d'un premier commissaire des finances, se livra par goût à l'étude des langues, et voyagea en Angleterre, en Hollande, en Italie et en Suisse. A son retour, il fut attaché comme secrétaire au cabinet de Louis XVI, et mourut à la fleur de l'âge en 1778, à Plombières, d'une maladie de poitrine. On lui doit la traduction des 3 premiers vol. de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire Romain* par Gibbon, mal à propos attribuée à Louis XVI; et *Essai sur la religion des anciens Grecs,* Genève, 1787, in-8°. Septchênes n'a eu aucune part à l'édition des *OEuvres de Fréret,* dont les premiers vol. parurent sous son nom en 1796. Il avait une bibliothèque nombreuse et bien choisie qui fut achetée par Talleyrand.

SEPTIER (l'abbé Armand), né à Toulouse, le 15 avril 1744, était fils d'un notaire qui était parvenu à la charge élective et municipale de capitoul de la ville de Toulouse, fonctions qui avaient le privilége de conférer la noblesse. Le jeune Septier entra à 16 ans dans l'abbaye royale de Saint-Victor à Paris, où il fut reçu chanoine régulier, le 8 octobre 1763. Licencié en théologie de la faculté de Paris, il enseigna cette science à ses jeunes confrères, et fut ensuite nommé bibliothécaire de Saint-Victor, et bientôt après promu à la dignité de chambrier, office qui, dans cette congrégation, répondait à celle de procureur général dans les autres congrégations. Le zèle et la capacité qu'il apporta dans ses fonctions le firent nommer, en 1779, prieur de Bussile-Roi, diocèse d'Orléans. Privé de ce bénéfice à la révolution, il ne s'en montra pas moins le partisan, sans partager en rien le délire de cette époque, ni se livrer à aucun excès. C'est du moins le témoignage unanime qui lui a été rendu par ceux qui partageaient le moins ses opinions politiques. L'abbé Septier remplit, pendant la révolution, quelques fonctions municipales, et lorsque la bibliothèque d'Orléans, fondée par Guillaume Prousteau, Pothier et quelques autres Orléanais, fut augmentée de 26,000 volumes, provenant des couvents supprimés du département du Loiret, il en fut nommé conservateur; satisfait de ce poste modique, qui lui donnait les moyens de contenter son goût pour l'étude, il s'occupa exclusivement de mettre en ordre le dépôt qui lui était confié, et de la rédaction du catalogue des manuscrits. L'abbé Septier est mort à Orléans, le 17 avril 1824. On a de lui : *Manuscrits de la bibliothèque d'Orléans*, etc., Orléans, 1820, in-8°. Cet ouvrage, rédigé avec soin et méthode, a été imprimé aux frais du conseil municipal de la ville d'Orléans.

SEPTIME-SÉVÈRE. *Voyez* **SÉVÈRE.**

SEPTIMUS SÉRÉNUS (Aulus), poëte latin dont il nous reste quelques fragments qui ne sont pas sans mérite, paraît avoir vécu sous les règnes de Vespasien et de ses fils. C'est probablement à lui que Stace adressa l'épître V du 4e livre des *Sylves*. D'après cette pièce, il était Romain d'origine, mais né à Leptis, en Afrique, et ramené encore enfant à Rome. Il parut quelquefois au barreau; mais la campagne surtout avait des attraits pour lui, et il se plut à en décrire les travaux et les plaisirs dans de courtes compositions poétiques (*Opuscula ruralia*), dont il ne reste que quelques vers, recueillis dans les *Poetæ latini minores* de Nernsdorff, et dans la *Collection* de Lemaire. On lui attribue deux pièces placées d'ordinaire à la suite des *poésies* de Virgile, l'une intitulée *Moretum*, l'autre *Copa*.

SEPULVEDA (Juan GINEZ de), surnommé le *Tite-Live espagnol*, né vers 1490 aux environs de Cordoue, après avoir terminé ses premières études, se rendit en 1515 à Bologne, où il fit sa philosophie sous le célèbre Pomponace, et devint bientôt très-habile dans la théologie et les langues anciennes. Le prince de Carpi (Alberto Pio), le cardinal Cajetan et le cardinal Quinonès se l'attachèrent successivement, et ce dernier l'amena à Gênes, où il allait complimenter Charles-Quint. Nommé chapelain et historiographe de l'Empereur en 1536, Ginez revit l'Espagne dont il était absent depuis 22 ans; il fut attaché comme instituteur à l'infant don Philippe, passa plusieurs années à la cour et finit par se retirer à Mariano, où il composa ses ouvrages historiques, et mourut en 1573. L'Académie espagnole d'histoire a donné une belle édition des *OEuvres de Sepulveda*, précédée d'une savante *Dissertation* sur la vie et les ouvrages de l'auteur, Madrid, 1780, 4 vol. in-4° : elle contient l'*Histoire de Charles-Quint*, l'*Histoire de la guerre des Indes* et le commencement de celle de *Philippe II*, les *Lettres de Ginez*, etc. Mylius et André Schott avaient déjà donné à Cologne, en 1602, in-4°, une édition de Ginez, mais elle est moins belle et moins complète.

SEQUESTER. *Voyez* **VIBIUS.**

SERADJ-ED-DAULAH (Mirz-Mahmoud Kan), dernier nabab indépendant du Bengale, succéda, en avril 1756, à l'usurpateur Allah-Werdy-Kan, son grand-oncle et son père adoptif, qui l'avait appelé au trône trois ans auparavant. S'il est permis de croire à l'impartialité des auteurs anglais, qui seuls ont fait connaître ce prince, il avait donné, dès son adolescence, des marques d'un naturel cruel, pervers, lâche, et d'un penchant décidé pour les plaisirs les plus crapuleux. Il sut néanmoins, ajoutent-ils, cacher ses vices au nabab, qui lui avait confié toute son autorité. Jaloux de ses deux oncles, il s'efforça de les rendre suspects, les persécuta et fit assassiner leurs principaux officiers. Ces deux princes étant morts peu de mois avant Allah-Werdy-Kan, la veuve de l'aîné, fille du nabab, se retira avec ses trésors à Cacembazar, sous la protection des Anglais, qui reçurent à Calcutta un de ses ministres. Le refus qu'ils firent de livrer ce dernier à Seradj-ed-daulah, qui venait de succéder au défunt nabab, l'irrita contre eux. La fille d'Allah-Werdy-Kan, persuadée par sa mère, revint à Mourschad-abad, et reconnut Seradj-ed-daulah pour nabab; mais bientôt il la fit renfermer, s'empara de ses richesses, et lui enleva même un enfant en bas âge qu'elle avait adopté, fils d'un frère aîné du nouveau nabab, à qui ce faible rival portait ombrage. Les Anglais se préparaient alors à la guerre contre la France. Comme ils avaient fait augmenter les fortifications de Cacembazar et de Calcutta, Seradj-ed-daulah saisit ce prétexte pour se venger. Il marcha sur Cacembazar, qui se rendit sans coup férir, et parut, le 15 juin, devant Calcutta. Les Anglais se retirèrent dans le fort William; mais après une courte résistance, le gouverneur et la plus grande partie de la garnison ayant pris la fuite, le reste, diminué encore par une défense inutile, se rendit le lendemain. La ville fut livrée au pillage et le fort incendié. 146 hommes qui avaient survécu à la prise de la place, furent renfermés provisoirement dans une chambre basse de 18 pieds de long sur 14 de large, nommée le *Trou noir*, qui ne recevait de jour que par deux petites fenêtres garnies de barreaux de fer. Ils y furent tellement pressés, entassés, que la chaleur, la soif, le manque d'air et de mouvement en firent périr le plus grand nombre, et qu'il n'en restait plus que 23 respirant à peine, lorsqu'on vint les délivrer le lendemain matin. Au reste, il est prouvé que cet horrible désastre, auquel Seradj-ed-daulah n'eut aucune part, ne doit être attribué qu'à la négligence des officiers subalternes du nabab, et à leur crainte de réveiller ce prince pour en

obtenir un ordre de transférer les détenus dans un local plus spacieux. Le 5 janvier 1757, les Anglais ayant repris Calcutta, après la fuite de la garnison que Seradj-ed-daulah y avait laissée, le nabab reparut bientôt avec son armée; mais il fut repoussé et forcé de signer, le 9 février, un traité par lequel il ratifia les priviléges de la compagnie anglaise, la maintint dans les districts qu'elle possédait, et lui accorda de nouvelles concessions. Quoique ce traité eût été confirmé de part et d'autre par les serments les plus forts, les Anglais ne se firent aucun scrupule de le violer; et, sous prétexte que le nabab avait entamé des négociations avec les Français, leurs ennemis, ils résolurent de renverser sa puissance et de donner la nababie du Bengale à Mir-Djafar, qui avait épousé une sœur d'Allah-Werdy-Kan. Seradj-ed-daulah, trahi par Mir-Djafar, perdit la bataille de Plassey le 23 juin. Il s'enfuit déguisé; mais il fut découvert et envoyé garotté, le 4 juillet 1757, à Mourschad-abad, où le fils de son rival l'assassina dans sa prison. Si le général français Law, dont il avait réclamé le secours, eût pu arriver 24 heures plus tôt, les résultats de la journée de Plassey auraient été peut-être fort différents. Seradj-ed-daulah n'était âgé que de 22 ans. Il fut la première victime de l'ambition britannique dans l'Inde. Après lui trois nababs gouvernèrent titulairement le Bengale, par le choix et sous l'influence des Anglais qui, peu d'années après, écartèrent ce fantôme de souveraineté et demeurèrent maîtres absolus de cette riche contrée.

SERAIN (Pierre-Eutrope), médecin, correspondant des Sociétés d'agriculture de Lyon et de Caen, né à Saintes en 1748, mort à Canon, près de Croissanville (Calvados) en février 1821, a publié : *Instruction pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-8°, réimprimée dans la *Bibliothèque physico-économique; dans l'Encyclopédie méthodique*, et en 1803, in-12; *Nouvelles recherches sur la génération des êtres organisés*, 1788, in-12; *Instruction sur la manière de gouverner les abeilles*, qui a obtenu le premier accessit à la Société d'agriculture de la Seine, 1802, in-8°; *Idée d'une grande entreprise relative aux sciences, aux arts et à l'industrie*, etc., 1817, in-8°: c'est le *prospectus* d'une encyclopédie qu'il eût intitulée : *Collection instructive, ou Recueil de toutes les vérités théoriques et pratiques*.

SERAN DE LA TOUR (l'abbé), littérateur peu connu, né vers le commencement du 18e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages estimés : *Histoire de Scipion l'Africain, avec les observations de Folard sur la bataille de Zama*, Paris, 1739, in-12; *Histoire d'Épaminondas*, ibid., 1739, in-12; *Histoire de Philippe, roi de Macédoine, près d'Alexandre*, ibid., 1740, 2 vol. in-12; *Amusements de la raison*, 1747 et 1748, 2 vol. in-12; *Mysis et Glaucé*, poëme prétendu traduit du grec, 1748, in-12; *Histoire de Catilina*, 1749, in-12; *Histoire de Mouley-Mahamet, fils de Mouley-Ismaël, roi de Maroc*, 1749, in-12; *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la 2e guerre punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France dans la guerre de* 1756, Paris, 1757, in-12; *l'Art de sentir et de juger en matière de goût*, Paris, 1762, 2 vol. in-12; Strasbourg, 1790, in-8°; *Histoire du tribunat de Rome depuis sa création jusqu'à la réunion de sa puissance à celle de l'empereur Auguste*, 1774, 2 vol.

SERAO (François), médecin, né en 1702 à San-Cypriano, fit ses études à Naples, où il obtint au concours la chaire d'anatomie, et ensuite celle de pathologie et de clinique. Plus tard il eut le titre de proto-médecin du royaume, et fut attaché au service de la reine de Naples. Il mourut en 1793. On a de lui: *Storia dell' incendio del Vesuvio, del* 1737, ouvrage composé par ordre de Charles III, alors roi de Naples, 1738, in-8° et in-4°; traduit en latin par l'auteur, et en français par Duperron de Castera, Paris, 1741, in-12; *Lezioni academiche sulla tarantola, o falangio di Puglia*, Naples, 1742, in-4°, écrit auquel on ne peut contester le mérite d'avoir grandement contribué à déraciner le préjugé qui s'était attaché aux prétendus effets de la morsure de la tarentule; *Vita Nicolai Cirilli*, en tête de ses *Consulti medici*, 1738, 3 vol. in-4°; *Commentariolum de rebus Alexii Symmachi Mazzocchi*, composé à la demande de Poleni et inséré avec la dissertation du même auteur, intitulée : *In mutilum amphitheatri campani titulum*, dans le *Supplément* au trésor de Grævius et Gronovius, tome V; *Lettera intorno al contagio*, Naples, 1744; *Schediasma de suffocatis ad vitam revocandis*, dans les *Opuscoli di vario argomento*, 1767, in-4°; quelques autres écrits dont on trouve le détail dans sa *Vie* par Lupoli, *Vitæ Italorum*, tome XIV.

SERASSI (Pierre-Antoine), biographe, né à Bergame en 1721, fut professeur de belles-lettres dans sa ville natale, secrétaire de plusieurs cardinaux à Rome, et mourut en 1791. Occupé spécialement de recherches sur la langue et la littérature italiennes, il avait surveillé la réimpression de plusieurs auteurs de sa ville natale, dont il préparait l'histoire littéraire, qu'il n'eut pas le loisir de terminer. Ses ouvrages les plus estimés sont : *Vita di Torquato Tasso*, Rome, 1785, in-4°; Bergame, 1790, 2 vol. in-4°, avec des corrections et des additions; *Parere intorno alla patria di Bernardo Tasso e di Torquato suo figliuolo*, Bergame, 1742, in-8°; réimprimé dans les *Lettres* de Bernard Tasso, Padoue, 1751, in-8°, tome III; *Vita di Angelo Poliziano premessa alle sue stanze*, Bergame, 1747, et Padoue, 1751 et 1765, in-8°; *Vita di Bernardo Cappello, premessa alle sue rime*, Bergame, 1748 et 1753, in-8°; *Vita di Bernardo Tasso, premessa alle sue rime*, ibid., 1749, 2 vol. in-12; réimprimé avec l'*Amadigi*, ibid., 1755, 4 vol. in-12; *Dissertazione sopra Prudente grammatico*, Parme, Bodoni, 1787, in-8°; *Vita di Pietro Bembo, premessa alle sue rime*, Bergame, 1753, in-8°; *Vita di Domenico Veniero, premessa alle sue rime*, ibid., 1751, in-8°; *Vita di Dante, premessa alla divina Commedia*, ibid., 1752, in-12; *Vita del Petrarca, premessa alle sue rime*, ibid., 1753, in-12; *Vita del conte Baldassare Castiglione, unita alle sue opere*, Padoue, 1766, in-4°; *Vita Basilii Zanchi*, en tête de ses poésies latines, augmenté d'un nouveau livre, Bergame, 1747, in-8°; *Vita di Jacopo Mazzoni*, Rome, 1790, in-8°, etc.

SERBELLONI (Gabriel), né à Milan, l'an 1508, fut un des plus habiles généraux du 16e siècle. Sa famille était originaire de la Bourgogne. Trois frères Serbellon quittèrent la France pendant les troubles du règne de Charles VI, et allèrent s'établir, le premier en Espagne, le second à Naples, et le troisième en Lombardie : c'est de ce dernier que Gabriel descendait. Il entra

de bonne heure dans l'ordre de Malte, et fut prieur de Hongrie. Ce royaume était envahi par Soliman, dont personne ne pouvait arrêter les conquêtes; le sultan, après avoir pris trente places fortes, échoua, en 1543, devant Strigonie, défendu par Gabriel Serbelloni. Les Ottomans furent contraints de lever le siége, après avoir perdu 6,000 des leurs dans dix assauts. Cette défense héroïque fut due à l'habileté du gouverneur, qui avait fortifié la ville d'après une méthode nouvelle. Son sang-froid et sa résolution relevaient le courage des Hongrois rebutés par des revers consécutifs. Dès ce moment Serbelloni fut mis au rang des meilleurs généraux, et sa réputation s'accrut de jour en jour. Il entra, trois ans après, au service de l'empereur Charles-Quint, qui recherchait avec soin les hommes supérieurs. Il commanda, sous le duc d'Albe, dans la guerre de 1546, une division qui, formant la tête de la colonne, força le passage de l'Elbe défendu par toute l'armée saxonne. Il atteignit la rive opposée sous le feu le plus terrible. Le lendemain on livra la bataille qui décida du sort de la confédération. Serbelloni commença l'action, en se précipitant à la tête des Croates, sur la première ligne des Saxons, qu'il enfonça deux fois : le duc d'Albe suivit ce mouvement avec 30,000 hommes; et l'armée ennemie étant coupée par le centre, se trouva sans direction, et perdit son ensemble : la victoire fut des plus complètes; on fit une horrible boucherie des Saxons; et l'électeur, ainsi que le duc Ernest de Brunswick, son parent, tombèrent au pouvoir de Charles-Quint. Serbelloni quitta l'Alemagne, en 1549, et passa en Italie pour secourir le marquis de Marignan, son parent, qui faisait la guerre aux Siennois, rebelles à la maison de Médicis. Les deux généraux réunis livrèrent bataille à Julien Strozzi, commandant les troupes de Sienne, et le mirent en déroute (1555). Marignan, rappelé en Allemagne par Charles-Quint, dont il était un des lieutenants, laissa à son parent le soin de terminer cette guerre. Après un siége mémorable, Serbelloni se rendit maître de Sienne, et imposa des lois à cette république; il passa, en 1560, au service de Pie IV, frère du marquis de Marignan, et s'étant mis à la tête des troupes papales, il enleva Ascoli aux Plaisantins, et rebâtit Civita-Vecchia. Les Turcs tenaient les papes dans un effroi perpétuel par leurs descentes sur les côtes de l'Italie : souvent ils poussaient jusqu'aux portes de Rome. Serbelloni rassura la capitale du monde chrétien, en mettant la cité Léonine en un si bon état de défense, qu'au besoin elle eût pu servir d'asile au pontife et à toute sa cour. Ses travaux eurent pour but de faire du bourg Saint-Pierre, une forteresse, dans laquelle il renferma le Vatican et le château Saint-Ange. A la mort de Pie IV (1565), il passa au service d'Espagne. Philippe II, craignant de se voir enlever le royaume de Naples, où le calvinisme faisait de rapides progrès, lui ordonna de s'y rendre, et d'en fortifier toutes les villes qui en seraient susceptibles. Deux ans après, les Brabançons s'étant révoltés, le duc d'Albe, chargé de les soumettre, choisit Serbelloni pour son lieutenant, et lui confia la charge de grand maître de l'artillerie. Les révoltés étant retirés dans l'intérieur des terres, il devenait très-difficile de parvenir jusqu'à eux avec de la cavalerie et des machines de guerre. Serbelloni organisa une division de pionniers; et se mettant à la tête de cette troupe, il traça, dans toutes les directions, des routes avec une célérité qui pétrifia les Brabançons. Ce fut aussi sous ses ordres que Paccioti, le plus fameux ingénieur de l'époque, exécuta les travaux de la citadelle d'Anvers. L'habileté du grand maître d'artillerie était si bien reconnue, que don Juan d'Autriche, chargé de la guerre contre les Turcs, ne voulut pas commencer l'expédition sans l'avoir au nombre de ses généraux. Tout ce que l'Italie et l'Espagne comptaient de plus illustre monta sur la flotte de don Juan. Les deux armées navales se trouvèrent en présence, au commencement d'octobre 1571. La majorité des généraux espagnols et italiens voulait éviter le combat, parce que les forces turques paraissaient être bien supérieures à celles des chrétiens. Serbelloni seul fut d'un avis contraire, et il appuya son opinion de raisons tellement justes, que don Juan ne balança plus à donner le signal du combat. L'action s'engagea le 7 octobre. Serbelloni eut une grande part au gain de cette bataille de Lépante, en manœuvrant habilement les galères espagnoles contre le centre d'Ali-Pacha. Après ce triomphe, il fut nommé vice-roi de la Sicile. Tunis, que l'Espagne possédait depuis Charles-Quint, étant menacée par toutes les forces ottomanes, personne ne fut jugé plus digne de défendre ce poste important que Serbelloni. Il s'y rendit, emmenant avec lui quelques officiers, sans avoir obtenu de la cour de Madrid les troupes qu'il demandait. Le jour même de son arrivée à Tunis, il commença à fortifier la place d'après ses nouveaux principes; mais les Turcs ne lui laissèrent pas le temps de terminer les travaux : ils l'attaquèrent avec des forces immenses. Serbelloni les repoussa, et soutint 14 assauts consécutifs. Réduit à quelques centaines d'hommes, et ayant eu la douleur de voir périr son fils sous ses yeux, il se défendait toujours. Enfin les Turcs enlevèrent la place, dans un assaut général. Serbelloni, criblé de blessures et tombé au pouvoir des vainqueurs, eut du moins la gloire de ne pas avoir capitulé. Il fut conduit à Constantinople (1574). La cour de Madrid, occupée d'intrigues, n'aurait pas songé à briser ses fers sans les vives sollicitations du pape Grégoire XIII. Il fut échangé contre 36 officiers supérieurs turcs, pris à la bataille de Lépante. En sortant de cette captivité, il alla visiter sa patrie. La ville de Milan lui témoigna, par des fêtes somptueuses, le bonheur qu'elle ressentait de lui avoir donné le jour. Il fut nommé, peu de jours après, lieutenant du marquis d'Aïamonte, gouverneur du Milanais; mais une peste étant survenue, le marquis épouvanté abandonna son poste. Serbelloni resta, et diminua les horreurs de ce fléau en prenant de sages mesures. Don Juan, qui professait pour lui la plus haute estime, le choisit pour second dans la campagne de Flandre de 1577, en le laissant maître de diriger les opérations. Serbelloni attaqua les rebelles à Gembloux, le 28 janvier 1578, les tailla en pièces, et en tua 6,000. Le magnanime don Juan, quoique présent à cette bataille, en laissa toute la gloire à son lieutenant, qu'il appelait son maître et son père. Six mois après, don Juan et Serbelloni furent atteints à la fois d'une maladie dont les symptômes étaient les mêmes. Les médecins dirent que le prince échapperait

à la mort, mais que le général succomberait. Hippolyte Gennoni, médecin du duc de Parme, émit un avis tout opposé. Il fut en butte aux railleries de ses collègues; mais l'événement justifia sa prévision. Serbelloni ne succomba point : il entra en convalescence le jour même que don Juan mourut, à l'âge de 33 ans. Affaibli par cette longue maladie, le général milanais dirigea néanmoins les travaux du siége de Maestricht, et contribua puissamment à la prise de cette place importante. Il monta même à l'escalade, si l'on en croit Priorato; ce qui est peu probable, comme le remarque Bayle, vu l'âge de ce grand capitaine. Après cette campagne, il repassa en Italie. Philippe II le choisit, en 1579, pour commander l'armée expéditionnaire destinée à la conquête du Portugal, lorsque le cardinal Henri aurait cessé de vivre; mais Serbelloni n'eut pas le temps de couronner sa glorieuse carrière par cet exploit. Il mourut dans le mois de janvier 1580, au moment où il se préparait à passer en Espagne. Gualdo Priorato, historien vénitien, a consacré une *Notice* étendue à Gabriel Serbelloni, dans son ouvrage intitulé : *Scelta d'huomini illustri d'Italia* (1659).

SERBELLONI (Jean-Baptiste, comte de), feld-maréchal, issu de la même famille que le précédent, entra fort jeune au service de l'empereur Charles VI, se distingua, dans la guerre de la succession, à l'armée d'Italie, et obtint, en 1743, un régiment de cuirassiers dont il fut propriétaire pendant 33 ans. L'armée du prince Lichtenstein ayant livré, le 16 juin 1746, la bataille de Plaisance, dont le succès fut longtemps disputé, Serbelloni contribua beaucoup à la victoire par une charge rapide contre la cavalerie française. Dans la guerre de sept ans, il cueillit de nouveaux lauriers. On l'accusa d'opiniâtreté et de lenteur dans ses mouvements à la bataille de Prague; mais à celle de Kolin, le 18 juin 1757, il tomba, avec beaucoup d'impétuosité, sur les flancs de Frédéric II, et reçut une blessure grave. En 1761, ayant été nommé feld-maréchal, il prit le commandement d'un corps de troupes d'Empire sans expérience, et avec lesquelles il lui fallut faire face à un général habile, et sûr de son armée. Serbelloni se tint renfermé dans le camp retranché sur la Mulda, et fit des attaques isolées sur le prince Henri de Prusse; mais ce système n'eut aucun résultat important. Ayant été ensuite appelé au commandement de la Lombardie, Serbelloni termina sa carrière à Milan, le 7 septembre 1778, et fut inhumé dans le château. On trouve une *Notice* sur ce général, par Rittersberg, dans les *Archives d'histoire*, Vienne, 1804, n° 109.

SERCEY (Pierre-César-Charles-Guillaume, marquis de), contre-amiral, grand officier de la Légion d'honneur, commandeur de Saint-Louis, entra dans la marine en 1766, fit ses premières campagnes dans les mers de l'Inde et deux voyages de découverte aux terres australes. De retour en France en 1778, il fut employé sur la frégate *la Belle Poule*, dont le combat mémorable fut le commencement des hostilités, et il reçut, quoique très-jeune enseigne de vaisseau, le commandement de ce bâtiment en remplacement du brave la Clocheterie, blessé dans le combat. La croix de Saint-Louis et une lieutenance de vaisseau devinrent plus tard la récompense des services qu'il rendit au siége de Pensacola, où il commandait une corvette. En 1782, il servit comme second sur la frégate *la Nymphe*, qui, commandée par le vicomte de Mortemart, s'empara après un combat opiniâtre du vaisseau *l'Argos*, de 50 canons. Le marquis de Sercey fut désigné pour aller prendre possession du navire, mais le canot qui le portait ayant coulé bas, il se sauva à la nage. Après la mort de Mortemart, arrivée peu de temps après, il fut chargé du commandement de la frégate jusqu'au moment où la paix de 1783 vint faire cesser les hostilités. L'année suivante, il accompagna l'expédition qui conduisait à Constantinople l'ambassadeur de France; fit, en 1786, comme commandant de la frégate *l'Ariel*, partie de la station des Antilles, rentra en France deux ans après, et en repartit, en 1790, en qualité de commandant de la frégate *la Surveillante*. Le marquis de Sercey, qui se trouvait à Saint-Domingue lors des premiers troubles de cette colonie, protégea et secourut de tous ses moyens les habitants de cette île. En 1793, il reçut, avec l'avis de sa nomination au grade de contre-amiral, l'ordre de porter son pavillon à bord du vaisseau *l'Éole*, de prendre le commandement de la division qui se trouvait dans ces mers, et de réunir tous les bâtiments pour les ramener en France. Il en avait réuni plus de 150 richement chargés, lorsque éclata la révolte des noirs, qu'avaient préparée les commissaires civils Sonthonax et Polverel. Le marquis de Sercey fut mis hors la loi par les commissaires, aux mesures desquels il s'était opposé de tout son pouvoir, mais son équipage lui resta fidèle, et cette proscription n'eut aucune suite. Le contre-amiral Sercey, forcé d'évacuer la rade, avait à cœur de sauver le riche convoi qui lui était confié; cependant il ne mit à la voile qu'après avoir reçu sur ses bâtiments et sur les navires du commerce 6,000 colons qui, échappés aux flammes et au carnage, étaient venus implorer sa générosité. L'état de ses approvisionnements, la guerre avec les Anglais, et sa faible escorte, ne permettant pas de gagner les côtes de France, il dirigea son convoi sur les États-Unis, où il arriva dans l'espace de 10 ou 12 jours, sans qu'un seul bâtiment se fût égaré ou fût resté en arrière. La conduite de ce convoi suffirait seule à la gloire de cet officier général. Sur la fin de 1793, il rentra en France, et fut exclu du service par suite d'un décret de la Convention concernant les officiers nobles, qui néanmoins ne fut appliqué ni à Villaret-Joyeuse ni à beaucoup d'autres. En 1795, le contre-amiral de Sercey fut rappelé, et reçut le commandement des forces navales destinées à aller prendre station dans les mers de l'Inde. Des indiscrétions commises par les commissaires civils embarqués sur cette division lui ayant fait connaître que le but de leur mission était d'opérer le bouleversement de l'île de France par les moyens qui avaient réussi à Saint-Domingue, il révéla secrètement aux principaux habitants les projets de ces commissaires. Ils ne furent point reçus, et le contre-amiral de Sercey facilita les moyens de les renvoyer. Ce fut peu pour lui d'avoir assuré ainsi le salut de cette colonie, il dut bientôt pourvoir à son existence; abandonnée à elle-même, elle ne se soutint que par les secours provenant des prises nombreuses et riches que faisaient dans toutes les parties de l'Inde les

frégates habilement dirigées par cet officier général. Le 9 septembre 1796, son escadre, composée de 6 frégates, *la Cybèle, la Forte, la Vertu, la Prudente, la Seine* et *la Régénérée,* furent attaquées vers les six heures du matin par deux vaisseaux anglais de 74, qui avaient été envoyés pour la détruire. Après un combat qui dura jusqu'à 11 heures, les deux vaisseaux ennemis, dégréés, criblés, et l'un d'eux ayant le feu à bord, furent contraints de se retirer. C'est dans ce combat que l'aspirant Baptiste (de *la Forte*), atteint d'un boulet qui l'avait presque coupé en deux, s'écria : Allons, mes amis, mon affaire est faite; jetez-moi à la mer. Vive la république! La division Sercey, en se montrant ensuite à Batavia, empêcha les Anglais de s'emparer de cette colonie. En mai 1799, après une nouvelle croisière, le contre-amiral de Sercey, revenant à l'île de France, trouva les ports de cette colonie bloqués par deux vaisseaux et quatre frégates; il essuya une canonnade de six heures, et parvint toutefois à se mettre en sûreté. Cette colonie lui dut encore une fois son salut, puisque ses prises suffirent pendant quelques années à ses besoins. Sa mission cessa à la fin de l'année suivante, et il rentra en France pendant la paix qui suivit le traité d'Amiens. Le premier consul l'accueillit avec distinction, et le félicita sur sa conduite dans l'océan Indien. Lors de la création de la Légion d'honneur, il fut compris avec douze autres officiers de marine dans la première promotion de commandants de cet ordre. En 1802, le contre-amiral Sercey demanda et obtint sa retraite. Lors des événements politiques de 1814, il fut désigné comme l'un des commissaires chargés d'aller à Hartwell offrir à Louis XVIII les félicitations de la marine, et presque aussitôt il fut nommé commissaire pour la reddition des prisonniers français retenus en Angleterre. L'accueil qu'il reçut dans ce pays prouva l'estime que l'on conservait pour ses talents militaires, et il fut si bien secondé par l'amirauté, qu'en moins de deux mois près de 100,000 Français furent rendus à leur patrie. Cette mission valut le titre de vice-amiral au marquis de Sercey, qui devint grand officier de la Légion d'honneur le 18 août suivant, et, le 3 mai 1816, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Nommé pair de France en 1832, de Sercey mourut à Paris en 1836.

SERENT (Jean-Baptiste-Sébastien de), né à Vannes vers 1710, embrassa l'état ecclésiastique, et professa pendant quelque temps dans différents colléges de l'Oratoire. En renonçant à l'enseignement, il prit ses degrés en droit et se fit recevoir avocat. Conduit par ses affaires à Besançon, il essaya vainement de se faire admettre à l'Académie fondée récemment dans cette ville par le duc de Tallard, gouverneur de la Franche-Comté, et, pour se venger, il établit, en 1753, une société littéraire qui tint des assemblées publiques où l'on s'égayait aux dépens de l'académie rivale. Une lettre de cachet mit un terme à ces réunions, et la société ne put se soutenir malgré les efforts de son fondateur. On ignore l'époque de la mort de l'abbé Serent. Le *Supplément à la France littéraire* pour 1757, contient une liste de ses écrits qui tous paraissent inédits; ce sont pour la plupart des pamphlets contre l'académie de Besançon.

SÉRÉNUS. *Voyez* **SAMONICUS.**

SERGARDI (Louis), ou *Quintus Sectanus,* un des meilleurs poëtes latins de son temps, né à Sienne, en 1660, mort à Spolète, en 1726, est auteur de satires très-estimées, dont l'édition la plus complète est celle que le P. Gianelli a donnée sous ce titre : *Satyræ, argumentis, scholiis, enarrationibus illustratæ,* Lucques, 1783, 4 vol. in-8°; elles ont été traduites en italien par Capellari : *le Satire di Quinto Settano, tradotte da Sesto Settimio,* etc., Palerme, 1707, in-8°; et par l'abbé Missirini, *Sermoni di Quinto Settano,* Pise, 1820, 2 vol. in-8°. On a de Sergardi quelques autres écrits, dont on trouve les titres dans les *Vitæ Italorum* de Fabroni, tome X, et dans les *Elogj di uomini illustr.*, du même, tome II.

SERGEANT (Jean), controversiste, né à Barow dans le comté de Lincoln, embrassa la religion catholique, et se rendit à Lisbonne en 1642 pour y faire ses études théologiques et recevoir l'ordination. Dix ans après, il revint en Angleterre, y exerça, pendant 40 ans, les fonctions de missionnaire, et mourut en 1707, à 86 ans. On a de lui des écrits relatifs : 1° à ses controverses avec Hammond, Bramhall, Stillingfleet, Tillotson, Talbot et autres; 2° au cartésianisme : à l'*Essai concernant l'entendement humain* de Locke, à la fameuse dispute entre le clergé séculier et le clergé régulier, à l'érection du chapitre de St.-Paul à Londres. Parmi ces derniers on distingue : *Réflexions sur les serments de suprématie et d'allégeance,* 1661, in-12. L'Histoire de ses controverses, écrite par lui-même à la prière de lord Petre, a été imprimée, en 1816, dans le recueil intitulé : *Catholicos.*

SERGEANT, prédicateur, né en 1720, dans le New-Jersey, mort à Stockbridge en 1749, après avoir exercé le ministère évangélique chez les Massachusetts, a traduit dans leur langue tout le Nouveau Testament et une partie de l'Ancien. Il a publié : *Lettre sur l'éducation des enfants indiens;* et *Sermon sur le danger des illusions en matière de religion,* 1743, in-12.

SERGEL (Jean-Tobie), sculpteur, né à Stockholm en 1740, élève de Larchevêque, artiste français, qui avait été appelé en Suède, aida son maître à faire les modèles des statues de Gustave Ier et de Gustave II qui décorent diverses places publiques de la capitale de la Suède. Il alla se perfectionner à Rome, où il resta jusqu'en 1778, et où il exécuta plusieurs ouvrages qui commencèrent sa réputation; à son retour il vint à Paris et fut reçu membre de l'Académie des beaux-arts. Il voulut voir ensuite l'Angleterre, et revint enfin à Stockholm, où il fut presque aussitôt nommé professeur de sculpture. Il y mourut en 1814 comblé d'honneurs, et regardé comme un des plus habiles sculpteurs de son temps. Parmi ses ouvrages on cite un *Othryade,* soldat grec blessé : ce fut son morceau de réception à l'Académie; il orne aujourd'hui la galerie du Luxembourg, à Paris; l'*Amour et Psyché; Cérès* cherchant Proserpine; un *Faune* couché; *Diomède* tenant le Palladium; un groupe de *Vénus et Mars;* une *Vénus Callipyge,* plus grande que nature; enfin un haut-relief en plâtre, exécuté pour l'église d'Adolphe-Frédéric à Stockholm et représentant la *Résurrection.* On lui doit aussi plusieurs bustes et médaillons de souverains et de grands hommes.

SERGIUS Ier, élu pape, le 15 décembre 687, après la mort de Conon, auquel il succéda, était né à Palerme,

d'un nommé Tibère. Il vint à Rome sous le pontificat d'Adéodat, et entra dans le clergé, à cause de son goût pour le chant. Il se fit remarquer par des qualités plus essentielles. Le pape Léon II lui donna le gouvernement de la paroisse de Sainte-Susanne; et depuis lors sa vertu et sa doctrine lui acquirent une réputation qui fit jeter les yeux sur lui dans le moment où deux compétiteurs, Théodore et Pascal, se disputaient le saint-siége. Leurs factions divisaient le peuple romain. Celle de Théodore s'était emparée de l'intérieur du palais de Latran; celle de Pascal occupait l'extérieur. L'élection de Sergius ramena la pluralité des opinions à un arrangement. Théodore se soumit; mais Pascal recourut à la protection de Jean Platys, exarque de Ravenne, auquel il promit 100 livres pesant d'or, s'il chassait Sergius pour le mettre à sa place. L'exarque vint à Rome, où il trouva les esprits tellement attachés au parti de Sergius, qu'il n'osa rien entreprendre contre son élection; mais il exigea les 100 livres d'or promises par Pascal; et à ce prix il confirma la nomination de Sergius. Les persécutions cependant continuèrent contre le pape. Il fut obligé de s'éloigner de Rome pendant 7 ans, et n'observa pas moins ses devoirs. L'empereur Justinien II, irrité de son opposition aux décisions du concile qu'il avait fait tenir à Constantinople, voulut le traiter avec la dernière rigueur. Ce concile, appelé Quinti-Sexte, ou *in trullo*, c'est-à-dire sous le dôme du palais impérial, avait pour objet la discipline ecclésiastique et le mariage des clercs. Le pape, se refusant à l'approuver, se vit menacé de la colère de l'empereur, qui envoya contre lui Zacharie, son protospataire, avec ordre de l'enlever. Mais la milice de Ravenne, celle de la Pentapole et de quelques villes voisines, s'opposèrent à cette violence. Zacharie, saisi de frayeur, implora la clémence du pape, se réfugia dans ses appartements, et se cacha sous son lit. Le pontife lui sauva la vie, mais ne put l'empêcher d'être chassé honteusement de Rome. Sergius acheva son pontificat d'une manière plus paisible et plus heureuse. Il ramena à la foi de l'Église catholique le patriarche d'Aquilée et ses suffragants, qui s'en étaient éloignés par ignorance; orna et répara plusieurs églises, fit faire une cassolette d'or avec des colonnes, où l'on brûlait des parfums pendant la messe; éleva un tombeau à saint Léon dans la basilique de Saint-Pierre; ordonna le chant de l'*Agnus Dei* pendant la consécration, institua des processions le jour de l'*Assomption* et de la Présentation, qui était autrefois la fête de Saint-Simon, nommé par les Grecs *Hippapante,* ce qui prouve l'antiquité de ces solennités. Sergius mourut le 8 septembre 701, après 13 ans 8 mois 24 jours de pontificat. Il eut pour successeur Jean VI.

SERGIUS II, pape, succéda à Grégoire IV, le 27 janvier 844. Romain de naissance, et portant le même nom que son père, il le perdit étant encore enfant, et fut élevé par sa mère, dont il fut privé à l'âge de 12 ans. Cependant le pape Léon III, qui connaissait sa noblesse, et qui avait remarqué ses dispositions, prit un soin particulier de son éducation, et le plaça dans l'école du chant et des bonnes lettres. Étienne IV le fit son sous-diacre; Pascal Ier l'ordonna prêtre, et Grégoire IV le fit archiprêtre. A la mort de Grégoire, Sergius fut élu d'une voix unanime pour lui succéder. Cependant un diacre, nommé Jean, voulut entraver cette élection, et entra, à la tête de quelques mutins, dans le palais de Latran, dont ils enfoncèrent les portes. Ce succès ne fut pas de longue durée. Au bout d'une heure, la noblesse romaine, secondée par la milice de la ville, vint assiéger l'usurpateur dans son refuge, et ramena Sergius en triomphe sur le trône pontifical. Cependant l'empereur Lothaire trouva mauvais que l'élection du pape eût été faite sans son consentement. Il envoya à Rome, Louis, roi d'Italie, son fils, accompagné de Drogon, évêque de Metz et de plusieurs autres prélats, pour empêcher qu'à l'avenir on se dispensât du consentement royal, qui avait été demandé à son père et à son aïeul, lors de la nomination des papes précédents. Sergius reçut le jeune roi avec les plus grands honneurs. On envoya au-devant de lui le clergé de Rome et tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville, pour embellir son cortége. L'armée de Louis était campée aux environs. Les évêques qui accompagnaient le jeune roi examinèrent l'élection de Sergius, et la confirmèrent, après en avoir reconnu la régularité. On demanda au pape que tous les grands de Rome prêtassent serment de fidélité au jeune roi; mais Sergius observa que c'était à l'empereur Lothaire que ce serment devait être prêté; et cela fut exécuté ainsi. Cette grande affaire étant terminée, le pape couronna le jeune Louis, dans l'église de Saint-Pierre; lui fit l'onction de l'huile sainte, lui donna l'épée avec la couronne, et le proclama roi des Lombards. Fleury observe, à ce sujet, que ce fut une simple cérémonie, puisque Louis était déjà reconnu comme roi, et que le bibliothécaire Anastase lui donne cette qualité avant comme après cet événement. On pourrait ajouter à cela l'exemple de Pepin, qui était en possession de la couronne avant son sacre, et celui de quelques autres monarques dont la puissance souveraine a existé dans toute sa plénitude indépendamment de la consécration religieuse. A ces témoignages de bienveillance, Sergius ajouta des lettres de vicaire apostolique pour Drogon. Elles lui en conféraient le pouvoir au delà des Alpes, avec l'autorité suprême sur les métropolitains et le droit d'assembler même un concile, dont toutefois on pourrait appeler au pape. L'histoire ne dit rien de plus des actions de Sergius II, qui mourut le 27 janvier 847, après 3 ans et 1 jour de pontificat. Il eut pour successeur Léon IV.

SERGIUS III, reconnu pape, le 9 juin 905, avait été élu après la mort de Théodore, en 898, mais succédait effectivement à Christophe, que quelques historiens regardent comme légitime. Il est certain du moins qu'en 898, le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius s'enfuit en Toscane, où il passa près de 7 années, laissant occuper le saint-siége successivement par Jean IX, Benoît IV, Léon V et Christophe. Les dissensions élevées au sujet de la condamnation de Formose, occasionnaient tous ces troubles, indépendamment des menées de Théodora, femme intrigante et débauchée, ainsi que de ses deux filles Théodora et Marosie, dont le pouvoir était absolu dans Rome. Luitprand dit que Sergius III, qui avait un commerce criminel avec Marosie, en eut un fils, qui fut pape lui-même par la suite. Fleury dit que c'est le premier pape dont la mémoire soit chargée d'un tel reproche. Cette période de la papauté est une des plus hon-

teuses que l'histoire puisse retracer. Ce fut à Sergius III que l'empereur Léon s'adressa pour faire approuver les quatrièmes noces, défendues par les lois de l'Orient. Sergius ne manqua point de donner cette preuve de complaisance à l'empereur. Au surplus, Sergius, regardant comme usurpateurs les papes qui l'avaient précédé depuis sa première nomination, s'appliqua à faire condamner de nouveau la mémoire de Formose, et à faire approuver la procédure faite par Étienne VI, dont le corps fut déterré par son ordre. On n'a plus aucun détail sur ce pape, qui mourut, on ne sait de quelle manière, ni précisément à quelle époque, Lenglet-Dufresnoy fixe sa mort au 6 décembre 912, et le P. Pagi en août 911. Il eut pour successeur Anastase III.

SERGIUS IV, élu pape, le 18 juillet 1009, pour succéder à Jean XVIII, se nommait *Bouche de Porc*, était né à Rome, et fut le premier Romain, suivant la remarque de Fleury, qui changea son nom en parvenant au saint-siége. Il était évêque d'Albano depuis cinq ans. Platine fait un grand éloge de ses vertus. Mais son pontificat, qui ne dura que 2 ans et 9 mois, ne fut signalé par aucune action d'éclat. Il mourut le 13 juillet 1012, et eut pour successeur Benoît VIII.

SÉRIEYS (Antoine), littérateur, né en 1755 à Pont-de-Cyran (Aveyron), vint à Paris en 1779 pour suivre la carrière du barreau, à laquelle sa famille le destinait; mais l'année suivante il accepta la place de professeur de mathématiques que d'Alembert lui fit obtenir dans une pension à Passy. Il fit ensuite un voyage en Italie, et à son retour ayant vainement tenté de former un établissement d'instruction, Bailly, maire de Paris, le plaça dans un dépôt littéraire. Plus tard il fut nommé bibliothécaire et professeur d'histoire et de morale à l'institut des Boursiers qui devint le Prytanée français. Il remplit ensuite les fonctions de censeur des études à Douai et à Cahors. Ayant perdu cet emploi, il revint à Paris, et profitant ou plutôt abusant de son extrême facilité, il publia un grand nombre d'ouvrages, tantôt sous son nom, tantôt sous les noms de personnages célèbres, et tantôt enfin sous le voile de l'anonyme, en les annonçant comme *revus* et publiés par l'abbé Sicard. Il mourut à Paris le 7 août 1819. Ses principaux ouvrages sont : *les Décades républicaines, ou Histoire de la république française*, 1795, 4 vol. in-12, et 7 vol. in-18; *Mémoires historiques, politiques et militaires pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798, 2 vol. in-8°; *Anecdotes inédites de la fin du 18e siècle*, 1801, in-8°; *La mort de Robespierre*, tragédie en 3 actes, in-8°, 1801 et 1802; *Tablettes chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 5e édition, 1817, in-12; *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'Écriture sainte*, etc., 1804, in-8°; *Bibliothèque académique, ou Choix de différents mémoires des académies françaises et étrangères*, 1810-1811, 12 vol. in-8°; *Delilliana, ou Recueil d'anecdotes concernant M. Delille*, etc., 1813, in-18; *Vie de Joachim Murat*, 1816, in-8°; *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale*, 1816, in-12; *Carnot, sa vie politique et privée*, 1816, in-12; *Entretiens historiques et politiques de plus grands personnages*, 1816, 2 vol. in-18; *Histoire de Marie-Charlotte-Louise, reine des Deux-Siciles*, 1817, in-8°; *Le règne de Louis XVIII*, 1817, in-8°; *Vie de Mme la Dauphine, mère de Louis XVIII*, 1817, in-12, où l'on retrouve des pages entières du *Dauphin, père de Louis XVI*, par M. Durozoir; *La Harpe, peint par lui-même*, 1817, in-18; *Lettres inédites de Mme la marquise Duchâtelet*, 1819, in-8°; *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, Paris, 1818, 2 vol. in-8°. Il a laissé plusieurs manuscrits.

SERIMAN ou **SCERIMAN** (Zacharie), littérateur, né à Venise en 1708, mort dans cette ville en 1784, est auteur d'un roman dans le genre de *Gulliver* de Swift, intitulé : *Viaggi di Enrico Wanton ai regni delle scimmie e de' cinocefali*, Berne (Venise), 1764, 4 vol. in-8°, fig. On lui doit en outre : *Almanacchi ad uso de' pedanti*, 1767 et 1783; *I Medici e le medicine*, ibid., in-8°; *Il Sogno d'Aristippo*, petit poëme en vers blancs : et la traduction italienne de l'*Histoire de la république de Venise*, par Laugier, 1767-69, 12 vol. in-8°.

SERIN (Nicolas, comte de), général hongrois, célèbre par sa valeur et sa mort glorieuse, commandait, en 1554, dans la basse Hongrie, au nom de l'empereur Ferdinand d'Autriche. Il fit lever le siége de Sigeth à Ali-Pacha, qui attaquait cette place importante avec 100,000 hommes. Il battit et mit en déroute les Ottomans en plusieurs rencontres. Dans une de ces actions qui lui acquirent la plus grande réputation, il eut un cheval tué sous lui, et pendant qu'il en remontait un autre, une balle traversa ses vêtements sans le toucher, comme si la fortune l'eût réservé pour une fin plus glorieuse encore. En effet, ce fut lui qui, par la vigueur de ses conseils, détermina l'empereur Maximilien, devenu roi de Hongrie, à rompre la paix conclue en 1555, entre Ferdinand Ier et Soliman; et ce fut encore lui que le sultan trouva enfermé dans Sigeth, lorsqu'il vint y mettre le siége dans son invasion de 1566. Le comte s'était chargé de défendre cette place, parce que c'était la seule qui pût arrêter l'armée ottomane, et donner le temps à Maximilien de réunir des forces suffisantes pour résister. Il fit jurer à tous ses soldats de combattre jusqu'à la mort, et ordonna qu'on élevât une potence au milieu de la ville, pour annoncer le sort réservé à quiconque reculerait ou parlerait de se rendre. Après avoir défendu le terrain pied à pied contre tous les efforts de l'armée ottomane, après avoir vu incendier, l'une après l'autre, la nouvelle et la vieille ville, le comte de Serin se retira dans le château de Sigeth avec 600 hommes. Ce fut alors que le sultan lui fit offrir la principauté de Croatie s'il voulait capituler. Le billet était attaché à une flèche, et lui fut apporté par un de ses soldats qui le ramassa. « Je n'avais plus de papier pour bourrer mon mousqueton, dit le comte; ce chiffon arrive à propos. » Réduit à la dernière extrémité, forcé d'abandonner le château par l'incendie d'un magasin, Serin prit ses plus riches vêtements, fit renouveler à ses soldats le serment de mourir plutôt que de se rendre, et ouvrit lui-même les portes du fort. Il se précipita, à la tête de ses braves Hongrois, au milieu des janissaires, où presque tous trouvèrent la mort qu'ils cherchaient. Lui-même, atteint d'un coup de mousquet dans le côté, continuait de combattre et d'encourager les siens, lorsqu'une blessure à la jambe le fit tomber. Il se défendait encore à genoux, mais une balle le frappa dans l'œil droit, et le renversa mort.

Ainsi périt, en 1566, l'illustre comte de Serin. Ce fut ce sang généreux qu'on vit couler sur l'échafaud, sous Léopold Ier, parce que le petit-fils de ce héros osa combattre pour sa liberté religieuse et ses priviléges légitimes en 1671.

SERIONNE (Jacques ACCARIAS de), avocat au grand conseil, né à Châtillon, diocèse de Dié, en 1709, mort à Vienne en Autriche en 1792, a publié les ouvrages suivants, la plupart anonymes : *L'Etna du P. Cornélius Sévérus, et les Sentences de Publius Syrus*, traduits en français, avec des remarques, etc., Paris, 1736, in-12, avec un plan de l'Etna et une carte de la Sicile; *Mémoire concernant l'exécution du concordat germanique*, 1747, in-4°; *le Commerce de la Hollande* 1765, 3 vol. in-12 ; *les Intérêts des nations de l'Europe développés relativement au commerce*, 1766, 2 vol. in-4°; 1767, 4 vol. in-12; *la Richesse de l'Angleterre*, Vienne, 1771, in-4°; *la Liberté de penser et d'écrire*, ibid., 1775, 2 vol. in-8°; *l'Ordre moral, ou Développement des principales lois de la nature*, 1780, in-8°; *Situation politique actuelle de l'Europe pour servir de supplément à l'ordre moral*, 1781, in-8°. Il a traduit en français la *Vie de Laurent de Médicis*, dit *le Magnifique*, par Fabroni, Berlin, 1791, in-8°; *le Commerce des peuples neutres en temps de guerre*, par Lampredi, 1793, in-8°.

SERIPANDO (Jérome), cardinal, né à Troja, royaume de Naples, en 1493, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Augustins, et remplit successivement diverses chaires dans les maisons de l'ordre, dont il fut nommé général en 1539, et qu'il gouverna pendant 12 ans. Il avait refusé l'évêché d'Aquila pour vivre dans la retraite; mais chargé par ses compatriotes d'une mission près de Charles-Quint, ce prince ayant apprécié ses talents et sa capacité l'obligea d'accepter l'archevêché de Salerne. Créé cardinal en 1661, il fut envoyé en qualité de légat au concile de Trente, et mourut dans cette ville en 1563. Avant son départ il avait déterminé le pape Pie IV à fonder une imprimerie afin d'attirer le célèbre Paul Manuce à Rome. On a lui : *Novæ constitutiones ordinis*, etc., Venise, 1549, in-fol.; *Oratio in funere Caroli V, imperat.*, Naples, 1559, in-4°; *Prediche sopra il simbolo degli apostoli, dichiarato co' simboli del concilio Niceno e di S. Atanasio*, Venise, 1567, in-4°; Rome, 1586, in-8°, avec des additions; *Commentarium in epistolam D. Pauli ad Galatas*, Venise, 1569, in-8°; *Commentaria in D. Pauli epistolas ad Romanos et ad Galatas*, Naples, 1601, in-4°; avec une *Vie* de l'auteur par le P. Milensi; *De arte orandi seu expositio symboli apostolorum*, Louvain, 1681, in-12. On trouve plusieurs *lettres* de Seripando dans le Recueil de Lagomarsini, *Pogiani epistolæ et orat.*, Rome, 1762, 4 vol. in-4°. La *Bibliotheca augustin.* d'Ossinger, et la *Storia degli scrittori napoletani* de Tafuri offrent des détails sur ce prélat.

SERLIO (Sébastien), architecte, né à Bologne en 1475, quitta sa patrie agitée par des troubles intérieurs, et après avoir visité les principales villes d'Italie, les États de Venise, la Dalmatie, vint à Rome sous le pontificat de Paul III. La publication des matériaux qu'il avait recueillis dans ses voyages lui mérita la bienveillance de François Ier, qui lui fit un riche présent, et cet artiste ayant témoigné le désir de retracer les monuments romains du midi de la France, le roi, en l'engageant à se rendre près de lui, le nomma architecte de Fontainebleau et surintendant des bâtiments de la couronne. Après la mort de son protecteur, Serlio, retiré à Lyon, fut obligé de vendre ses manuscrits pour payer l'impression d'un nouvel ouvrage, et revint à Fontainebleau, où il mourut en 1552. Ses œuvres complètes : *Tutte le opere di architettura*, publiées pour la première fois, Venise, 1584, 1618 ou 1619, in-4°, ont été reproduites en 1663, in-fol., avec la traduction latine : J. D. Scamozzi y a joint une table des matières. On trouve des détails sur Serlio et ses ouvrages dans les *Memorie degli architetti* de Milizia, et dans les *Scrittori bolognesi* de Fantuzzi. Un *Éloge* de Serlio, par le marquis Amorini, a été publié, Bologne, 1823, in-fol.

SERMENT (Louise-Anastasie), femme poëte, surnommée par ses amis *la Philosophe*, née à Grenoble en 1642, passa la plus grande partie de sa vie à Paris, dans la société des hommes de lettres, et mourut dans cette ville en 1692. Ses *poésies* latines et françaises ont été publiées par Guyonnet de Vertron dans sa *Nouvelle Pandore*, Paris, 1798, 2 vol. in-12. Mlle Serment était membre de l'Académie des *Ricovrati de Padoue*.

SERMET (Antoine-Pascal-Hyacinthe), évêque constitutionnel de la Haute-Garonne, né à Toulouse le 8 avril 1732, était connu comme prédicateur sous le nom de *P. Hyacinthe*. Sur le refus de M. de Brienne, il fut sacré à Paris en 1791 ; mais M. de Fontanges, archevêque de Toulouse, lui défendit d'exercer les fonctions épiscopales. Après la Terreur, il adhéra à la 2e encyclique des constitutionnels, puis assista au concile de 1797, dont il fut l'un des vice-présidents. Lorsqu'après le 18 fructidor le Directoire voulut forcer les prêtres à transférer le dimanche au décadi, Sermet signa le premier refus de se soumettre à cet ordre tyrannique. Cette pièce se trouve dans les *Annales de la religion*, tome VI, où l'on voit également tome XII, le précis des opérations d'un concile que Sermet tint en 1800 à Carcassonne, et qui dura 7 jours. Il assista au concile de 1801, donna sa démission peu de temps après, et mourut à Paris, le 24 août 1808, après avoir, dit-on, rétracté son serment; mais ce fait est contesté par Grégoire, dans l'*Oraison funèbre de Sermet*.

SERNA. *Voyez* **SANTANDER.**

SEROUX D'AGINCOURT. *Voyez* **AGINCOURT.**

SERPILIUS (George), né en 1668 à OEdenburg, capitale du comté de ce nom, dans la Hongrie, après avoir fait de brillantes études dans les universités d'Allemagne, exerça le modeste emploi de diacre dans la Saxe; mais bientôt ses talents lui valurent les premières dignités; à sa mort, en 1723, il était surintendant ecclésiastique, à Ratisbonne. On a de lui : *Sciagraphia Hermetis epistolici*, Meissen, 1691, in-8°; *Catalogus bibliothecæ Ratisponensis*, Ratisbonne, 1700-07, 2 vol. in-fol.; *les Épitaphes des théologiens saxons* (en allemand), ibid., 1707, in-8°; *Personalia Mosis, Josuæ, Samuelis, Esdræ, Nehemiæ, Mardochei et Estheræ*, Leipzig, 1708, in-8°; *Harmonia evangelica*, ibid., 1711, in-4°; *De anagrammatis lib. II, cum Appendice selectorum anagrammatum*, 1713, in-8°, sous le nom de *Celspirius*, anagramme de *Serpilius*. On lui doit en outre une *Notice de livres rares*,

1725, in-8; 3 parties dans lesquelles se trouve, suivant Struvius, le premier recueil de ce genre. Il a laissé un grand nombre de *thèses, de dissertations exégétiques;* des *vers* latins et allemands, des *sermons* et des *livres* de controverse, dont Czwittinger a reproduit les titres dans son *Specimen Hungar. litterat.*, 342-346. On trouve dans le même recueil les *Éloges* donnés à Serpilius par les théologiens et les savants de sa communion.

SERRA (Antoine), un des plus anciens écrivains en économie politique, né à Cosenza vers le milieu du 16e siècle, n'est connu que par un livre intitulé : *Breve trattato delle cose che possono fare abbondare li regni di oro e di argento, dove non sono miniere, con applicazione al regno di Napoli, diviso in tre parti*, 1613, in-4°; réimprimé dans la collection des *Economisti italiani*, Milan, 1803, in-8°. Il y montre l'insuffisance des moyens employés pour relever les finances du royaume, alors sous la domination de l'Espagne. On ignore l'époque de sa mort; mais on sait que, compromis dans la conspiration de Campenella, il gémissait dans les cachots de Naples.

SERRA ou **SERRE** (Michel), peintre, né vers 1658 dans la Catalogne, s'enfuit à 8 ans pour se soustraire aux mauvais traitements de sa mère, et reçut à Marseille les leçons d'un peintre médiocre qu'il avait eu le bonheur d'intéresser à son sort. A 10 ans il résolut d'aller à Rome, et, après y avoir travaillé 7 années sous la direction des plus habiles maîtres, il revint à Marseille, dont il décora la plupart des églises d'ouvrages estimés; il fit aussi beaucoup de tableaux de chevalet, qui étaient très-recherchés. Il avait acquis une fortune considérable qu'il employa pendant la peste de Marseille à soulager les malheureux; et, lorsque ce fléau fut apaisé, de nouveaux travaux lui rendirent de l'aisance. Il mourut à Marseille en 1728. On cite de cet artiste le *Martyre de saint Pierre*, et deux *Scènes de la peste de Marseille*, qui se distinguent par l'invention et le feu de l'exécution. Serra était membre de l'Académie de peinture de Paris.

SERRA CAPRIOLA (Antoine MARESCA DONNORSO, duc de), diplomate, né à Naples, en 1750, fut confié, après la mort de ses parents, aux soins d'un oncle qui lui fit épouser une dame étrangère. En 1782, il fut envoyé, en qualité de ministre auprès de l'impératrice Catherine. Resté veuf, il contracta de nouveaux liens avec la fille du prince Wiasemsky, ministre de la justice et des finances de Russie. Cette alliance et la bonté de son caractère lui firent beaucoup d'amis et le rendirent digne de la confiance de la souveraine auprès de laquelle il était accrédité. L'empereur Paul Ier, qui avait d'abord conçu des préventions contre lui, fut désarmé par sa contenance, et se plut à lui donner une marque d'estime, en le décorant de l'ordre de Saint-André. La révolution, éclatée en France, avait fait de rapides progrès en Italie; et la cour de Naples, livrée à d'imprudents conseils, après avoir couru les plus grands dangers, tomba victime de sa faiblesse. Le duc de Serra Capriola, fidèle à son mandat, obtint des secours de l'empereur de Russie, pour relever le trône de son maître. Sa conduite ne varia pas, lorsque le royaume de Naples fut, en 1806, exposé de nouveau à une invasion étrangère. Le traité de Tilsitt, en reconnaissant Murat comme roi de Naples, dépouilla le duc de Serra Capriola du droit de représenter son pays; mais on peut dire qu'il ne fut jamais plus réellement ministre, que depuis qu'il avait cessé de l'être. Sa maison devint le point de réunion des personnages les plus éminents, et le foyer des combinaisons les plus hostiles au pouvoir extraordinaire qui s'était formé en Europe. Se refusant aux offres de son nouveau roi, et privé des secours de l'ancien, il se résigna aux plus grandes privations, sans cesser de remplir ses devoirs. Lorsque la Russie, menacée par les armées de Napoléon, se vit obligée de rassembler toutes ses forces pour se défendre, le duc de Serra Capriola fut chargé par l'empereur Alexandre, de stipuler de nouveaux traités avec la Perse, la Turquie et l'Angleterre. Dépositaire des intérêts de la plupart des puissances opprimées, il prit une part active aux événements qui bouleversèrent l'Europe, et parut au congrès de Vienne, pour y soutenir les droits des Bourbons de Naples. L'heureuse issue de cette mission lui mérita une pension et des honneurs. Il put retourner dans sa patrie, dont il était éloigné depuis 32 ans, et il s'y vit accueilli de la manière la plus honorable. Tous les partis rendirent hommage à sa probité, à son désintéressement, et à la modération de ses principes. De retour en Russie, il se flattait d'y jouir en paix du fruit de ses longs services, lorsque la mort de sa fille, et les troubles qui agitèrent Naples, en 1820, lui causèrent de nouveaux chagrins. Invité par le roi lui-même à prêter serment à la constitution des cortès, le duc de Serra Capriola, qui ignorait les véritables intentions du monarque, mit sa signature au bas du papier qu'on lui avait envoyé, en l'adressant au roi, pour qu'il en fît l'usage le plus convenable. Ferdinand le remit au nouveau parlement, en témoignant sa satisfaction à l'ambassadeur. Le duc de Serra Capriola, qui aurait voulu voir rétablir l'ordre dans son pays sans l'intervention d'une force étrangère, encourut la disgrâce de la cour, et ne dut la conservation de sa place qu'à la protection dont l'empereur Alexandre l'honorait. Après avoir exercé pendant 40 ans les fonctions d'ambassadeur à Pétersbourg, il y mourut, le 27 novembre 1822. Toute sa politique était renfermée dans trois mots, dont il avait fait la règle de sa conduite : *prévoir, attendre et profiter*. Il avait rendu des services à Louis XVIII lors de son séjour à Mittau.

SERRANT. *Voyez* BAUTRU.

SERRANO (Thomas), jésuite, né en 1715 à Castella, professa dans plusieurs colléges, et reçut avec le titre d'historiographe du royaume de Valence le diplôme d'associé de l'Académie de Roveredo. A la suppression de son ordre il se retira en Italie et mourut à Bologne en 1784. On a de lui : *Super judicio H. Tiraboschi de M. Valer. Martiale, L. Ann. Senecâ et M. Ann. Lucano, et aliis argenteæ ætatis Hispanis, epistolæ II*, Ferrare, 1776, in-8°; *Carminum libri IV, opus posthumum; accedit de auctoris vitâ et litteris Mich. Garciæ commentarius*, Foligno, 1788, in-8°. On lui doit en outre des *discours* latins prononcés dans des solennités littéraires, des *opuscules* et quelques pièces de vers en espagnol, et la *Description* des fêtes célébrées à Valence en 1762, pour la 3e année séculaire de la canonisation de saint Vincent Ferrier. On trouve la liste de ses écrits dans le

Supplem. Biblioth. soc. Jesu de Caballero, pages 259 et suivantes.

SERRAO (François). *Voyez* **SERAO.**

SERRAO (Jean-André), évêque de Potenza, né en 1731 à Castel-Monardo, dans les Calabres, remplit quelque temps l'emploi de secrétaire de la classe des belles-lettres de l'Académie de Naples; mais il s'en démit pour se livrer exclusivement aux fonctions de l'épiscopat. Lors de la révolution de Naples, il se montra favorable aux principes de liberté et d'égalité; mais les revers de Schérer ayant amené le renversement de la république napolitaine, il fut égorgé dans son lit à Potenza, vers la fin de 1799. Ses ouvrages sont : *Commentarius de vitâ et scriptis Jani Vinc. Gravinæ,* Rome, 1758, in-4°; *De sacris scripturis liber, qui est locorum moralium primus,* Naples, 1763; *Adnotationes ad Stephanum Patritii de monasticarum dotium ratione ineundâ,* dans l'ouvrage de Patrizio; *De claris catechistis, lib. III,* 1769, in-8°; *Apologeticus,* ibid., 1771, in-8°; *Ad Commentar. Dominici Alfeni Varii, super constit. :* PRÆDECESSORUM NOSTRORUM, ibid., 1774, in-fol.; *De rebus gestis Mariæ Theresiæ Austriacæ commentarius,* 1781, in-8°. Sa *Vie,* par M. D. F. D. (Mgr. Dominique Forges-Davanzati), a été imprimée à Paris, 1806, in-8°. La *Revue philosophique,* même année, en contient un extrait.

SERRE (Jean PUGET de la), écrivain, né à Toulouse vers 1600, est beaucoup plus connu par les vers de Boileau qui le tournent en ridicule que par la foule de productions qu'il a publiées. Il passait condamnation sur sa médiocrité en avouant qu'il préférait les pistoles qui le faisaient vivre dans l'aisance à la chimère d'une vaine gloire qui le laisserait misérable. Sa fécondité lui valut en effet une fortune honnête, et même le titre de conseiller d'État et d'historiographe de France; mais il ne put jamais obtenir une des pensions que Colbert faisait donner aux gens de lettres. On suppose que Chapelain s'y était opposé, et telle est l'origine du *Chapelain décoiffé* qu'on trouve à la suite de presque toutes les éditions de Boileau, quoiqu'il n'y ait eu qu'une très faible part. La Serre a publié plus de 100 volumes sur des sujets de morale, d'histoire, de littérature, de philosophie, de théâtre, etc. On trouve l'analyse de ses pièces de théâtre dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français,* dite *de la Vallière,* II, 275-283. Quant à ses autres écrits, leur peu d'importance dispense de les énumérer.

SERRE (Jean-Louis-Ignace de la), sieur de Langlade, poète dramatique, né à Cahors vers 1662, vint se fixer à Paris, et dans peu d'années perdit au jeu 25,000 livres de rentes. Pour réparer les torts de la fortune, il composa des pièces de théâtre dont la médiocrité n'était pas propre à relever ses affaires. Le crédit de Mlle de Lussan lui valut une place de censeur royal qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1756. Il a donné à l'Opéra : *Polyxène et Pyrrhus,* 1706; *Diomède,* 1710; *Polydore,* 1720; *Pirithoüs,* 1723; *Pyrame et Thisbé,* 1726; *Tarsis et Zélie,* 1728; *la Pastorale héroïque,* 1730; *Scanderberg,* avec Lamotte, et *Nitetis,* 1741; au Théâtre-Français : *Artaxare,* tragédie, 1718, imprimée en 1734. On a en outre de cet écrivain : *Hypalque, prince scythe, histoire merveilleuse,* Paris, 1727, in-12; et des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Molière et de ses ouvrages,* dans l'édition des *OEuvres* de ce grand poète, Paris, 1734, in-4°.

SERRE (le comte HERCULE de), né à Metz, en 1777, d'une famille honorable, émigra de bonne heure et alla servir comme simple soldat à l'armée du prince de Condé; rentré en France à l'époque de l'amnistie de 1802, il suivit les cours de droit, et se fit ensuite recevoir avocat au barreau de Metz, où il ne tarda pas à tenir un des premiers rangs. A l'organisation des tribunaux dans les pays conquis, Serre, qui était versé dans la connaissance de la langue allemande, fut nommé premier président de la cour impériale de Hambourg. Malgré la difficulté de sa position et la sévérité de la mission qu'il avait à remplir, il s'y concilia la considération générale, et lorsque les Français évacuèrent l'Allemagne, il quitta son poste encore environné d'égards, au milieu de l'exaspération des Hambourgeois. Il fut nommé avocat général près la cour impériale de Colmar, et à la première restauration, nommé premier président de la même cour. Au retour de Napoléon, en 1815, de Serre harangua sa cour, lui fit renouveler serment de fidélité au roi, et déclara son intention de continuer à rendre la justice en son nom, au moment même où l'on arborait le drapeau tricolore à Colmar. Obligé de céder à la force, il prononça solennellement la dissolution de sa cour, et ne reprit ses fonctions qu'au second retour de Louis XVIII; mais il ne suivit pas ce prince à Gand, comme l'ont avancé quelques biographes. Nommé, à la fin de 1815, député par le département du Haut-Rhin, il vota avec la minorité. Il se lia intimement avec Camille Jordan, Royer-Collard, etc., et se fit remarquer à côté des défenseurs les plus éloquents des doctrines constitutionnelles, par le talent et l'activité qu'il déploya en combattant les exigences des réacteurs. En 1815, il s'opposa à la loi suspensive de la liberté individuelle, et à celle relative à la répression des cris séditieux et des provocations à la révolte. Il s'éleva également contre les cours prévôtales, et en janvier 1816, il combattit le projet d'amnistie tel qu'il avait été amendé par la commission, et défendit celui du ministère. Dans la séance du 22 avril, il se prononça fortement contre le rapport de de Kergorlay sur le clergé. Quelques passages de son discours ayant provoqué les murmures du côté droit, il s'écria que la liberté de la discussion était détruite; ce qui le fit rappeler à l'ordre. Nommé président du collége électoral du département du Haut-Rhin, après l'ordonnance du 5 septembre 1816, il fut réélu député, et siégea alors avec la majorité ministérielle. Pendant la session il fut porté à la présidence, en remplacement de Pasquier nommé garde des sceaux. De Serre déploya beaucoup d'activité et de talent dans la défense du ministère, et quitta deux fois le fauteuil de président pour la tribune. A l'ouverture de la session de 1817, il fut réélu à la présidence. Dans la séance du 15 novembre, il développa une proposition pour la réforme et le perfectionnement du règlement de la chambre. Son discours à ce sujet, accueilli par les murmures des deux côtés de la chambre, fit éprouver à de Serre un véritable échec parlementaire. Écarté, en 1818, de la présidence, il fut nommé garde des sceaux, le 29 décembre de la même année, à la retraite du duc de Richelieu, et lorsque le

système politique de Decazes l'emporta. Il défendit avec énergie la loi des élections de février 1817, menacée par la proposition Barthélemy, qui avait été adoptée par la chambre des pairs. Dans la même session, de Serre présenta trois lois sur la police de la presse, qui formaient un ensemble satisfaisant de législation sur cette matière. Il fit briller sa logique, sa fécondité, son érudition parlementaire, l'énergie de sa parole et l'éloquence de son expression, en défendant les principales dispositions de cette législation nouvelle. De Serre ne tarda pas à déserter la cause du parti qui l'avait poussé au ministère; il se l'aliéna entièrement dans la discussion qui s'établit, séance du 17 mai 1819, sur la pétition relative au rappel des bannis, sur laquelle il provoqua l'ordre du jour. Le 20 novembre 1819, dans l'intervalle de la session de 1819 à celle de 1820, Decazes ayant proposé de renverser la loi des élections du 5 février, qui effrayait la cour, le marquis de Dessolles, le comte Gouvion Saint-Cyr et le baron Louis préférèrent donner leur démission plutôt que de seconder une mesure qui répugnait à leur patriotisme. De Serre n'imita point cet exemple honorable, et resta garde des sceaux. Sur ces entrefaites une maladie de poitrine dont il était menacé lui fit conseiller les eaux du Mont-d'Or et ensuite d'aller respirer l'air de Nice. Il se trouvait dans cette ville à l'époque de l'attentat du 13 février 1820, qui fit tomber Decazes et ramena le duc de Richelieu à la tête de l'administration; les anciens amis de de Serre, malgré sa défection, espéraient encore assez de son caractère pour se flatter de le voir revenir dans leurs rangs et combattre avec eux la réaction violente que la mort du duc de Berry venait de faire éclater; il en fut tout autrement. De retour à Paris, il rompit avec tous ses amis, et consacra toute son influence à la chambre des députés, au renversement de la loi des élections qu'il avait sauvée l'année précédente. Repoussé dès lors par tous les défenseurs de la cause qu'il avait trahie, et devenu l'objet des injures et des mépris des amis de la liberté, à la chambre et hors de la chambre, de Serre, dont l'irritation croissait avec la déconsidération publique qui le poursuivait, ne sut plus répondre à ses adversaires que par la menace et les injures : refoulé sur l'extrême droite, il soutint les maximes les plus opposées à celles qu'il avait professées jusqu'alors, et se montra l'un des plus fougueux partisans de l'aristocratie. Tourmenté de l'idée chimérique de reconstituer une aristocratie factice qui n'eût été ni l'ancienne, ni la nouvelle, il employa tous ses efforts à favoriser l'érection des majorats. Ne comprenant point son siècle, il se couvrit de ridicule en osant expédier à Ternaux des lettres de relief de dérogeance. On se rappelle que Ternaux déclara du haut de la tribune de la chambre des députés, qu'il ne consentirait pas à lever l'expédition du titre de baron qu'une ordonnance royale lui avait récemment conférée, jusqu'à ce que l'injure faite au commerce par l'expédition des lettres de relief de dérogeance eût été convenablement réparée. Enfin l'impulsion donnée par de Serre, en 1819, à l'administration de la justice, fut arrêtée par lui en 1820 et 1821, et le mouvement accéléré dans un sens contraire. Des magistrats du ministère public furent révoqués pour avoir osé conserver l'indépendance de leurs opinions politiques, des circulaires essayèrent d'influencer l'impartialité des tribunaux, sous prétexte d'éclairer ou d'animer leur zèle. C'est alors que fut conçue la pensée monstrueuse et sacrilége de parler aux juges d'élections et d'esprit de parti politique et d'emprunter leur organe pour intimider ou séduire les officiers ministériels qui concourent à l'exécution de leurs sentences; c'est alors aussi que, profitant de la rédaction astucieuse de la loi, le ministre de la justice composa la liste des jurés pour les causes politiques, à l'aide des notes de la police. Alors reparurent les conspirations du nouveau ministère, dont on avait cessé d'entendre parler depuis 1817. Il eut encore la hardiesse de présenter à la chambre un projet de loi dans lequel il demandait pour 5 ans la prolongation de la censure ministérielle. Cette fois il n'y eut qu'un cri aux deux extrémités de la chambre. Ce ministère, dès lors blessé à mort, ne tarda pas à disparaître. Le lendemain de sa chute, de Serre se montra à la chambre des députés, dans les rangs du centre droit. Il y obtint un dernier triomphe dans la discussion du projet de loi qui avait pour but de rendre aux tribunaux de police correctionnelle la connaissance des délits sur la presse. Il défendit le jury, et parut avoir retrouvé avec son éloquence ses anciennes convictions. Le succès qu'il obtint alarma le nouveau ministère, et on jugea prudent de l'éloigner en l'envoyant à l'ambassade de Naples, où il fut rendu vers la fin de 1822. C'est dans ce brillant exil qu'il passa dans la tristesse les dernières années de sa vie, incriminant l'administration nouvelle et réclamant avec amertume contre les principes du côté gauche et surtout contre les intentions qu'il lui supposait. Atteint, au commencement de juillet 1824, d'une affection hémorroïdale à laquelle se joignit bientôt une inflammation au foie, il mourut dans la nuit du 20 au 21 juillet 1824, dans une maison de campagne à Castellamare où il s'était fait transporter. Sa veuve a obtenu du roi une pension considérable. De Serre avait reçu, pour prix de sa défection à la cause populaire, le cordon bleu, les titres de comte et de ministre d'État. On sait aussi que le roi lui accorda à plusieurs reprises des sommes considérables.

SERRES (Olivier de), seigneur du Pradel, *le Père de l'agriculture française,* né à Villeneuve-de-Berg, dans le Vivarais, en 1539, mérita l'estime particulière de Henri IV par un ouvrage souvent réimprimé; la meilleure édition est celle qui a été donnée par la Société d'agriculture de Paris en 1804, sous ce titre : *le Théâtre d'agriculture..., conforme au texte, augmenté de notes et d'un vocabulaire,* 2 gros vol. in-4°, avec un portrait. On ne connaît aucune particularité de sa vie, si ce n'est que les habitants de son canton le chargèrent, en 1561, d'aller à Genève demander à Calvin un ministre de l'Évangile. Il mourut en 1619, avec la satisfaction d'avoir vu son livre arriver à la 8e édition. La France lui doit le premier essai de la culture de la soie. Henri IV, protecteur de toutes les industries et de tous les talents qui pouvaient contribuer au bien-être de son peuple, ainsi qu'à la gloire de son règne, fit amener à Paris, en 1601, plus de 15,000 plans de mûriers qui furent plantés dans divers lieux, et notamment dans le jardin des Tuileries, où ils crûrent heureusement. Un *Éloge d'Olivier de*

Serres, par Dorthès, a été couronné en 1790 par l'Académie de Montpellier; on en a un second par François de Neufchâteau. Un monument lui a été érigé en 1804 sur la place de Villeneuve-de-Berg, par les soins de Caffarelli, alors préfet de l'Ardèche; et une médaille a été frappée en son honneur par la Société d'agriculture de la Seine. Plusieurs agronomes ont puisé dans l'ouvrage de de Serres, sans le nommer. L'*Agriculture et le mesnage des champs et de la ville*, sans nom d'auteur, Grenoble, 1695, in-12, en est un abrégé littéral.

SERRES (Jean de), en latin *Serranus*, frère cadet du précédent, né vers 1540 à Villeneuve-de-Berg, après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie, embrassa la carrière évangélique. Lors des massacres de la Saint-Barthélemi, il alla chercher un asile à Lausanne; mais il revint peu de temps après à Nîmes, où il exerçait en 1579 les fonctions du pastorat et celles de professeur en théologie. Plus tard, député des églises du bas Languedoc au synode de Vitré, il fut depuis employé pour les affaires des protestants, tant dans l'intérieur du royaume que dans les pays étrangers. Il assista comme député de la principauté d'Orange au synode de Saumur, en 1596. L'année suivante il reçut de Henri IV le titre d'historiographe de France, et mourut à Genève en 1598. On a de lui : *Comment. de statu religionis et reipubl. in regno Galliæ, lib. XV*, 1571-73, 2 vol. in-8° : cette édition ne contient que 3 parties, celle de 1577 en contient 4, et celle de Leyde, 1580, 5; c'est l'histoire des troubles de France de 1557 à 1576; *Psalmorum Davidis aliquot metaphrasis gr., adjecta è regione paraphrasis latina G. Buchanani; Precationes ejusdem gr.-lat., quæ ad singulorum psalmorum sunt accomodatæ*, Genève, 1576, in-16; *Commentarius in Salomonis Eccles.*, ibid., 1579, in-8°, et 1588; traduit en anglais par Jean Stacwoord, Londres, 1585, in-8°; *Discours sur l'immortalité de l'âme*, Lyon, 1590, in-8°; *Avis par souhait pour la paix de l'Église et du royaume*, 3e édition, 1597, in-8°; *Inventaire général de l'histoire de France, illustré par la conférence de l'Église et de l'Empire*, Paris, 1597, in-16; *Apparatus ad fidem catholicam*, ibid., 1597, in-fol. L'article que Prosp. Marchand lui a consacré dans son *Dictionnaire* dispense de recourir pour des détails à d'autres sources.

SERRES (Jean-Joseph), né en 1776, au château de Lahoche (Hautes-Alpes), s'embarqua jeune encore, en qualité de botaniste, avec le bailli de Suffren. Dans cette expédition et dans ses voyages il fit un grand nombre d'observations d'histoire naturelle et de physique. De retour en France, il fut nommé capitaine dans le 2e bataillon des volontaires des Hautes-Alpes, puis député à la Convention, où il s'éleva avec énergie contre Marat. Incarcéré après le 18 brumaire, puis mis en liberté, il retourna dans son département, où il fut nommé membre du conseil général. A sa mort, en 1831, il était sous-préfet à Embrun. La vie de Serres fut toute employée à des occupations utiles. C'est ainsi qu'il établit une fonderie et une faïencerie dans son département où ces deux arts étaient ignorés, qu'il provoqua une multitude d'améliorations dans les procédés agricoles et industriels; qu'il ne cessa de stimuler ses concitoyens pour l'établissement de canaux, de voies de communications, pour l'amélioration des animaux domestiques, etc. Ses *Mémoires* sont répandus dans les journaux de science et d'industrie.

SERRONI (Hyacinthe), archevêque d'Albi, né à Rome en 1617, entra, dans l'ordre de St.-Dominique et fut amené en France par le P. Michel Mazarin, frère du cardinal et cardinal lui-même. Ce religieux s'étant fait connaître par ses talents, fut nommé en 1646 à l'évêché d'Orange. Successivement intendant de la marine, puis de l'armée de Catalogne, et commissaire pour le règlement des limites avec l'Espagne, il se montra négociateur habile non moins que bon administrateur. Transféré à l'évêché de Mende en 1661, il devint en 1676 premier archevêque d'Albi. Il parut avec éclat dans les différentes assemblées du clergé, ainsi qu'aux états du Languedoc. Ce prélat mourut à Paris en 1687, et fut enterré dans l'église des Dominicains de la rue du Bac, aujourd'hui St.-Thomas-d'Aquin, dont il est le fondateur. On a de lui : *Entretiens effectifs de l'âme avec Dieu sur les Psaumes de David*, Paris, 1689, 3 vol.; *Exercices spirituels et méditations sur les Psaumes de la pénitence*, 1686. On trouve une *Notice* sur Serroni dans le *Mercure galant* de janvier 1687.

SERULLAS (George-Simon), chimiste laborieux et instruit, né en 1774 à Pontcin près de Toisset (Ain), fut le condisciple du célèbre Bichat. Il répondit en 1783 à l'appel de la patrie menacée par une formidable coalition, et, après avoir suivi quelques cours à Bourg, fut attaché, comme pharmacien militaire principal, au corps commandé par Ney avec lequel il fit toutes les campagnes d'Italie, d'Allemagne et de Russie. A la paix, nommé pharmacien à l'hôpital de Metz, quoique âgé de 42 ans, il eut le courage de commencer l'étude des mathématiques et de la langue grecque, sans cesser de se livrer avec une ardeur incroyable à des recherches chimiques. Ses travaux en ce genre, qui ont eu principalement pour objet l'iode, le chlore, le brome, le cyanogène, l'éther sulfurique, etc., attestent qu'il joignait à une grande sagacité, le génie des méthodes nouvelles d'expérimentation et d'analyse. En 1825, il fut nommé pharmacien en chef au Val-de-Grâce, à Paris. Appelé à l'Académie des sciences, Serullas venait d'être choisi pour remplir la chaire de chimie au Jardin du Roi, lorsqu'une attaque de choléra l'enleva le 25 mai 1832.

SERRURIER. *Voyez* **SÉRURIER.**

SERRY (Jacques-Hyacinthe), théologien, né à Toulon, entra jeune encore dans l'ordre de St.-Dominique, fut envoyé par ses supérieurs à Rome, où il devint théologien du cardinal Altieri et consulteur de l'Index. En 1697 on le chargea de professer la théologie à l'université de Padoue, et il mourut dans cette ville en 1738, à 79 ans. On a de lui l'histoire en latin des congrégations *de Auxiliis*, réimprimée avec des augmentations en 1709; *Exercitationes historicæ, crit., polem. de Christo, ejusque Virgine matre*, Venise, 1719; *Theologia supplex*, 1736, in-12, traduite en français en 1756; un écrit italien sur les rites chinois; quelques écrits sur des contestations entre les missionnaires dans l'île de Scio; une dissertation sur la profession de St. Thomas d'Aquin au Mont-Cassin, etc.

SERTORIUS (Quintus), général romain, sorti de

la classe plébéienne, naquit à Norcia, ville du pays des Sabins, environ 121 ans avant notre ère. Après avoir paru au barreau avec distinction, il se voua tout entier à la carrière des armes, fit ses premières campagnes dans les Gaules et durant la guerre des Cimbres, et passa en Espagne, où il jeta les premiers fondements d'une réputation qui devait lui soumettre un jour les peuples de la Péninsule. Lorsqu'après ces premiers faits d'armes et d'autres encore dans la Gaule Cisalpine, dont il avait été nommé questeur, de retour à Rome, il parut au théâtre, le peuple l'accueillit par de nombreux applaudissements. Dès le commencement de la guerre civile, il se rangea sous les drapeaux de Marius, et contribua puissamment aux succès dont la prise de Rome fut le résultat (97 avant J. C.). Parmi les chefs de l'armée, seul il ne sacrifia personne à son ressentiment. Il condamna même hautement les proscriptions. Lorsque la mort de Marius et le retour de Sylla triomphant lui eurent ôté tout espoir de sauver la liberté de Rome, il se retira en Espagne. Sa valeur et ses talents militaires étaient connus des Espagnols. Il leur fit aimer son autorité; mais obligé de se retirer devant un lieutenant de Sylla, il ne trouva d'asile que sur mer. Longtemps ballotté par sa mauvaise fortune, il descendit sur les côtes d'Afrique, et, pour occuper ses troupes, aida les Marusiens à vaincre leur roi Ascalius. Cependant sa situation précaire le laissait en proie aux plus vives inquiétudes, quand les Lusitaniens lui envoyèrent une ambassade pour le supplier de se mettre à leur tête. Il se rendit à leurs vœux, et quoiqu'il n'eût d'abord qu'une bien faible armée, il battit successivement quatre généraux romains à la tête de forces supérieures, fit la conquête de la plus grande partie de l'Espagne, et parcourut la Gaule Narbonnaise jusqu'au pied des Alpes. Il ne négligeait pas toutefois le gouvernement de la république qu'il voulait établir, et, sachant combien la multitude aime le merveilleux, il lui persuada qu'une biche blanche était l'intermédiaire entre lui et la divinité. Il était parvenu au plus haut degré de puissance (77 ans avant J. C.), lorsqu'on envoya contre lui Cnéius Pompée, déjà surnommé *le Grand* par Sylla lui-même. La réputation de ce général ébranla d'abord la fidélité de la nation espagnole; mais le peu de succès de ses premières tentatives fit évanouir bientôt la terreur que son nom avait inspirée. Sertorius, évitant de livrer une affaire générale, fatigua ses ennemis par des combats partiels. Le sénat reçut de Pompée une lettre désespérante, suivie presque aussitôt de la nouvelle que Sertorius venait de conclure une alliance avec Mithridate Eupator, roi de Pont. Dans ses négociations il s'était conduit avec toute la fierté d'un Romain : Mithridate promettait de l'argent et des vaisseaux, si l'on voulait lui assurer la possession de l'Asie ; mais Sertorius, toujours soigneux des intérêts de son ingrate patrie, ne consentit à céder que la Cappadoce et la Bithynie, autrefois provinces intégrantes du royaume de Pont, et Mithridate accepta ses conditions. L'union de deux ennemis si redoutables faisait trembler Rome; des traîtres la sauvèrent. Les sénateurs qui avaient cherché un asile en Espagne, jaloux des succès et de la gloire de Sertorius, travaillaient en secret à miner son autorité par les vexations et les injustices qu'ils commettaient dans les villes et les provinces dont l'administration leur était confiée. Le peuple se plaignit, puis se souleva. Sertorius ne fut d'abord que sévère, et c'était déjà trop contre des hommes qui avaient le droit d'être mécontents; mais bientôt, aigri par des révoltes successives, il devint ombrageux et cruel. Ses perfides ennemis, que dirigeait Perpenna, jugeant qu'il n'avait plus d'appui dans la nation, l'assassinèrent, l'an de Rome 679 (73 avant J. C.), la 8e année de son commandement. Avec lui périrent la république dont il était le fondateur et la liberté espagnole. Sertorius est le héros d'une tragédie de Corneille.

SÉRURIER (le comte Jean-Mathieu-Philibert), sénateur, maréchal et pair de France, gouverneur des Invalides, grand-croix de la Légion d'honneur et de Saint-Louis, naquit le 8 décembre 1742, à Laon, département de l'Aisne, d'une famille noble, divisée en deux branches, dont l'une était vouée à la magistrature et l'autre à l'état militaire. Le jeune Sérurier, qui appartenait à cette dernière, entra de bonne heure au service, et avait obtenu, dès 1755, le grade de lieutenant. En 1760 il eut la mâchoire fracassée d'un coup de feu à l'affaire de Warbourg. L'émigration d'un grand nombre d'officiers nobles, son courage et ses connaissances militaires, favorisèrent son avancement. Chef de bataillon en 1793, il obtint dans cette campagne le grade de général de brigade, auquel il fut élevé le 22 août. Le 13 juin 1795, il fut nommé général de division, et fit en cette qualité, sous les ordres de Bonaparte, la campagne d'Italie : le 15 juillet, il s'empara du col de Berno, et dix jours après il reprit aux Austro-Sardes le poste de l'Inferno, dont ils venaient de se rendre maîtres après avoir repoussé le 5e bataillon de grenadiers qui était chargé de le défendre. Au combat de Dego, le général Sérurier commandait l'aile gauche de l'armée, et il n'eut qu'à se présenter pour s'emparer des hauteurs de Balisolo, de Bagnasco et de Pontenuecto; le 19 avril, il chassa les Autrichiens de leur position de Saint-Michel sur la Corsaglia, et à la bataille de Mondovi il fut chargé d'une attaque de front sur l'ennemi. Deux jours après, poursuivant les Piémontais sur Cherasco, il s'empara de la ville de Bène, et deux autres jours étaient à peine écoulés qu'il était déjà sous les murs de Fossano, quartier général du général piémontais Colli. Le 12 mai 1796, il contribua à la reddition de Crémone, et le 7 août suivant il se porta sur Vérone, où il sut guider et contenir la fureur des soldats. Chargé ensuite par Bonaparte du blocus de Mantoue, il y montra la plus grande activité et signa la capitulation du 2 février 1797. Le 12 mars suivant, sa division passa la Piave, et le 16 du même mois elle franchit le Tagliamento. Il reçut ensuite la mission de porter au Directoire exécutif les drapeaux pris à l'ennemi. On remarqua vers cette époque l'énergique adresse que la division Sérurier fit contre la faction dite de Clichy. Nommé commandant de Venise, il déploya dans ce poste, que les circonstances rendaient très-difficile, une grande fermeté et une rare prudence. En 1798, il fut appelé à une inspection générale d'infanterie, et reçut l'année suivante le commandement de la place de Lucques. Cette république lui dut alors un plan de gouvernement dont on admira avec raison la sagesse.

Employé la même année sous les ordres de Schérer, à l'armée d'Italie, sa division fut l'une de celles que ce général en chef destina à tourner la droite des Autrichiens; et, le 26 mars 1799, à la pointe du jour, elle balaya les bords du lac et prit position sur le plateau de Rivoli, si célèbre par la victoire que le général Bonaparte avait remportée en 1797. Schérer, qui n'avait pas su tirer parti de l'avantage qu'avaient remporté ce jour-là les divisions Delmas, Grenier, Hatry et Victor, ne songea qu'à se retirer sur le Mincio, pour masquer son mouvement rétrograde. Il chargea le général Sérurier d'une fausse attaque sur Vérone; mais emportée par trop d'ardeur, cette division se laissa aller à une trop vive poursuite du corps ennemi qu'elle avait d'abord repoussé : attaquée à l'improviste par des troupes fraiches sorties de Vérone, elle fut à son tour ramenée dans le plus grand désordre, et la moitié des troupes qui la composaient se trouvant acculée à la rivière et cernée de toutes parts, fut contrainte de mettre bas les armes, après avoir vainement tenté de se défendre ou de se jeter dans les montagnes. Le 27 avril 1799, à la bataille de Cassano et au passage de l'Adda, il avait été chargé par Moreau du commandement de l'aile gauche de l'armée d'Italie. Cette partie de l'armée ayant été séparée du centre, fut attaquée en tête et en queue par les Austro-Russes, qui avaient passé la rivière sur deux points. Dans cette position désespérée, le général Sérurier se défendit vigoureusement, et tenta de se faire jour l'épée à la main; mais trop d'ennemis l'entouraient et il fut enfin obligé de se rendre. Il fut bien accueilli par Suwarow, qui lui témoigna sa surprise de le voir dans les rangs des républicains; Sérurier lui répondit avec dignité que son père, en lui remettant son épée, lui avait expressément ordonné de ne s'en servir que pour la défense de son pays. La capitulation portait que les officiers auraient la liberté de se retirer en France, et que les soldats seraient échangés les premiers contre autant de prisonniers alliés qui auraient été faits dans cette journée. Libre sur parole, il revint en France et se trouvait à Paris lorsque le général en chef Bonaparte, qui, de retour de son expédition d'Égypte, préparait déjà les événements du 18 brumaire, l'appela auprès de lui, ainsi que d'autres généraux, pour seconder ses projets. Nommé membre du sénat conservateur, il en devint successivement vice-président, en 1802, et préteur en 1803; le 25 avril 1804, il fut nommé gouverneur des Invalides. Lorsque le gouvernement consulaire eut fait place au trône impérial, le général Sérurier fut fait comte, reçut le bâton de maréchal d'empire, le grand'aigle de la Légion d'honneur et la grand'croix de la couronne de fer. A l'époque de l'expédition des Anglais contre l'île de Walcheren, en 1809, le maréchal Sérurier devint commandant général de la garde nationale parisienne. Il prit part à tous les actes du sénat, jusqu'à la fin de 1814, vota alors la création d'un gouvernement provisoire, et après la déchéance de Napoléon il fut nommé par le roi pair de France et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. On reproche au maréchal Sérurier d'avoir négligé les précautions qui lui avaient été prescrites par le ministre de la guerre pour la conservation des drapeaux pris sur l'ennemi, et qu'il fallait dérober aux vengeances des alliés, à l'époque de leur entrée à Paris. Ces trophées, retirés d'un égout où ils avaient été déposés, ont été en partie sauvés, par quelques amis de la gloire nationale, de la destruction qui les menaçait tous, et restitués au gouvernement qui les fit rétablir (1829) dans la nef de l'église des Invalides. Pendant les cent jours, Sérurier assista au Champ-de-Mai, perdit son gouvernement peu de temps après la seconde restauration, et fut remplacé par M. le duc de Coigny. Le maréchal Sérurier mourut le 21 décembre 1819.

SÉRUZIER (le baron), colonel d'artillerie légère, né à Charmes, département de l'Aisne en 1769, fils d'un laboureur qui avait été soldat lui-même, entra volontairement au service dès l'âge de 14 ans, fut nommé officier au choix en 1793, et fit toutes les campagnes de la république et de l'empire. Quelques heureux faits d'armes et une intrépidité à toute épreuve lui méritèrent la confiance entière de Napoléon qui n'en était pas prodigue. Prisonnier dans la campagne de Russie, il rentra en France, lors de la restauration, pour y jouir d'un repos qu'il avait chèrement acheté; mais ayant pris une part active aux événements des cent jours, il fut arrêté en 1817 comme conspirateur, et mis au secret pendant 8 mois. Il plaida sa cause lui-même devant une cour prévôtale, et fut acquitté à l'unanimité en 1818. Il mourut à Château-Thierry en 1825. Ses *Mémoires militaires*, rédigés par Lemière de Corvey, 1823, in-8°, sont ceux d'un soldat plein de courage et d'amour pour son métier.

SERVAN (Joseph-Michel-Antoine), avocat général au parlement de Grenoble, né à Romans le 3 novembre 1737, fut, à l'âge de 27 ans, pourvu de la charge dans l'exercice de laquelle il s'est illustré. Le premier il signala les réformes qui depuis ont été opérées dans l'administration de la justice. Son éloquence lui avait concilié l'affection populaire; cependant il n'hésita pas, dans la cause d'un grand seigneur ruiné par une chanteuse, à se déclarer pour celui-ci, quoique l'opinion publique et les juges eux-mêmes se fussent prononcés pour la partie adverse. Poursuivi par des calomnies et par des couplets, interrompu à plusieurs reprises par ce public, dont il ne voulait pas payer les flatteries au prix de son honneur, il abrégea son plaidoyer, en déclarant qu'il terminait son discours et sa carrière publique. Sa retraite lui épargna les persécutions que le chancelier Maupeou fit essuyer à la haute magistrature. Dans ses loisirs Servan continua de s'occuper de la réforme de la législation pénale. Nommé aux états généraux par deux bailliages, il s'excusa sur sa santé, et, livré à ses études sur la jurisprudence, vit passer les orages de la révolution sans en ressentir les effets. En 1800, il s'empressa de communiquer ses vues aux législateurs chargés de la restauration de l'ordre judiciaire. Sous l'empire, il refusa de siéger au corps législatif; il n'abandonna point sa retraite, et mourut le 4 novembre 1807. On a de lui : *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, 1767, in-12; *Discours dans la cause d'une femme protestante*, 1767, in-12; *Discours sur les mœurs, prononcé à la rentrée du parlement de Grenoble*, 1769, in-8°; 1772, in-8° et in-12; *Discours sur une déclaration de grossesse*, 1772; *Discours d'un ancien avocat général dans la cause du comte de* (Suze) *et de la demoiselle* (Bon), *chanteuse de l'Opéra*, 1772, in-12; *Réflexions sur quelques points de nos lois à*

l'occasion d'un événement important, 1781, in-8°; *Discours sur les progrès des connaissances humaines en général, de la morale et de la législation en particulier,* 1781, in-8°; *Réflexions sur les Confessions de J. J. Rousseau, sur le caractère et le génie de cet écrivain, sur les causes et l'étendue de son influence, enfin sur quelques principes de ses ouvrages,* 1783, in-12; *Apologie de la Bastille, pour servir de réponse aux Mémoires de Linguet,* 1784, in-8°; *Questions..... au sujet de Mesmer et du magnétisme animal,* 1784, in-8°; *Essai sur la formation des assemblées nationales, provinciales et municipales,* 1789; *Recherches sur la réformation des états provinciaux,* 1789, in-8°; *Idées sur le mandat des députés aux états généraux; Projet de déclaration des droits et des devoirs des citoyens,* 1789, in-8°; *Adresse aux amis de la paix* (contre Mirabeau), 1789, in-8°; *Essai sur la situation des finances et la libération des dettes de l'État,* 1789, in-8°; *Réfutation de l'ouvrage de M. l'abbé Sieyès sur les biens ecclésiastiques,* 1789, in-8°; *Des assassinats et des vols politiques, ou des proscriptions et des confiscations,* 1795, sous le nom de l'abbé Raynal; *Observations adressées aux représentants de la nation sur le rapport du comité de constitution, concernant l'organisation du pouvoir judiciaire,* 1799, in-8°. M. X. de Portets a publié les *OEuvres choisies de Servan,* Paris, 1823-25, 5 vol. in-8°, précédées d'une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, et accompagnées de *Pièces justificatives.* On doit au même éditeur *Choix des œuvres inédites de Servan,* Paris, 1825, 2 vol. in-8°.

SERVAN (Joseph), frère du précédent, né à Romans le 12 février 1741, entra, dès sa jeunesse, dans la carrière des armes, et fut officier du génie, puis sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Avant que la révolution éclatât, il en avait adopté les principes; et ce fut dans cet esprit qu'il publia, en 1780, le *Soldat citoyen,* vol. in-8°. Il concourut, vers le même temps, à l'Encyclopédie, et rédigea, pour cet ouvrage, plusieurs articles sur l'art militaire. S'étant fait remarquer, dès le commencement des troubles politiques, il fut nommé, en 1790, colonel de l'un des régiments de la garde soldée de Paris, formée avec les gardes françaises, puis maréchal de camp, et enfin ministre de la guerre, emploi que Louis XVI lui donna lorsqu'il n'était plus maître de faire ses choix ailleurs que dans le parti révolutionnaire. Servan voulut aussitôt forcer le faible monarque à sanctionner le décret qui ordonnait la formation d'un camp sous Paris et la déportation des prêtres non assermentés. Enfin il montra tant d'exagération que le roi se vit obligé de révoquer sa nomination. L'assemblée nationale décréta alors (13 juin 1792), que le ministre renvoyé avait bien mérité de la patrie; et dès que le trône fut renversé par la révolution du 10 août 1792, cette assemblée se hâta de rendre le portefeuille de la guerre à Servan; mais ce ministre était encore loin de pouvoir remplir toutes les vues des hommes audacieux et énergiques qui venaient de s'emparer du pouvoir. Il montra une hésitation qui leur déplut, à l'époque des massacres de septembre, et lorsque les Prussiens pénétrèrent en Champagne. Voyant alors qu'il ne pourrait pas parcourir toute l'épouvantable carrière qui venait de s'ouvrir, il donna sa démission, le 14 octobre 1792. On lui confia le commandement de l'armée des Pyrénées occidentales; mais accusé, peu de temps après, par Robespierre et par Chabot, il se démit encore de ce commandement, et fut ensuite mis en arrestation, puis traduit devant une commission qui lui fit grâce en faveur de ses anciennes opinions. Rendu à la liberté, après le 9 thermidor (1794), Servant fut employé dans les départements méridionaux, et devint, sous le consulat, président du conseil des revues et commandant de la Légion d'honneur. Il mourut à Paris, le 10 mai 1808. On a de lui (avec Cessac) : *Projet de constitution pour l'armée française,* 1790, in-8°; *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie, depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII,* 1805, tomes 2 à 7, in-8°.

SERVANDONI (Jean-Jérome), peintre et architecte, né à Florence en 1695, se rendit fort jeune à Rome pour y étudier la peinture à l'école de Pannini; il prit aussi des leçons d'architecture de J. J. de Rossi, et perfectionna ses connaissances par l'étude des monuments de l'antiquité. Le Portugal, la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Pologne jouirent tour à tour de ses talents. On est étonné de l'immense quantité de décorations qu'il a exécutées pour des fêtes, sans compter un nombre prodigieux de tableaux d'architecture, de ruines et de perspectives, très-recherchés des amateurs. Le roi de Portugal lui donna l'ordre du Christ; l'Académie française de peinture l'admit comme paysagiste; il reçut en outre le titre de peintre-décorateur du roi, et fut chargé de la direction des fêtes que la ville de Paris donna en 1739 pour célébrer la paix, et de celles du mariage de Madame Louise-Élisabeth de France avec l'infant d'Espagne don Philippe. On lui doit plusieurs monuments remarquables. La façade de l'église Saint-Sulpice est un de ceux qui le placent au rang des artistes les plus distingués par la fécondité, le feu et la hardiesse du génie. Servandoni mourut à Paris en 1766. Son nom a été donné à la rue qu'il habitait près de Saint-Sulpice. Le musée de Paris possède de cet artiste un tableau représentant des *ruines.*

SERVET (Michel), fameux antitrinitaire, né en 1509 à Villanova, en Aragon, vint fort jeune en France, où il se livra à l'étude du droit, puis de la médecine. La lecture de la Bible lui ayant inspiré des doutes sur les principaux dogmes du christianisme, il résolut de les combattre, et commença l'exécution de son projet en publiant, sur la Trinité, des écrits qui soulevèrent les hérétiques eux-mêmes. Longtemps persécuté, il erra de ville en ville jusqu'au moment où Calvin, son ennemi personnel, le fit arrêter et traduire en jugement devant les magistrats de Genève. Le 26 octobre 1553, le tribunal s'assembla pour la dernière fois, et condamna Servet à être brûlé vif. Lorsque cette sentence lui fut annoncée, sa fermeté l'abandonna, et il poussa des cris effroyables. Il espéra fléchir Calvin, avec lequel il eut un entretien, deux heures avant de marcher au supplice; mais son sort était décidé. Livré à ses bourreaux, il fut exécuté, le lendemain de son arrêt, dans un endroit appelé *Champey,* à une portée de fusil de la porte méridionale de Genève. Il y fut accompagné par Farel, que Calvin avait fait venir de Neufchâtel. Les exhortations de ce ministre ne produisirent aucun effet sur l'esprit de ce malheureux, qui expira dans les tourments, sans donner le

moindre signe de repentir. Théodore de Bèze et Calvin se déclarèrent les apologistes de cette exécution, à une époque où les protestants ne cessaient de se plaindre de la barbarie avec laquelle ils étaient traités dans les pays catholiques. On trouvera d'amples renseignements sur la vie et les écrits de Servet dans les ouvrages suivants : *Servetianismus,* par Vigand, Kœnigsberg, 1575, in-8°; *Bibliotheca antrinitariorum* de Sand, Freistadt (Amsterdam), 1864. in-8°; *Historia Serveti,* par Boysen, Wittenberg, 1712, in-4°; *Histoire impartiale de Michel Servet,* Londres, 1724, in-8° (en anglais); *Historia Serveti,* par Allwoerde, Helmstadt, 1727, in-4°; *Essai d'une histoire complète et impartiale des hérétiques,* par Mosheim, ibid., 1748, in-4°, en allemand; *Nouvelles recherches sur le célèbre médecin espagnol Michel Servet,* par le même, ibid., 1750, in-4°, en allemand, réimprimé in-8°, avec des *Pièces justificatives; L'Histoire des sectes religieuses,* par Grégoire.

SERVI (Constantin de), peintre et architecte, né à Florence en 1554, se fit connaître dans sa jeunesse comme bon peintre, surtout dans le genre du portrait. Il parcourut ensuite les cours de l'Europe, et reçut partout l'accueil le plus flatteur. Il alla même passer une année en Perse sur la demande du sofi. De retour à Florence, on le nomma surintendant de la manufacture de mosaïques en pierres dures, fondée depuis quelques années par le grand-duc François Ier, et de cette époque cet établissement commença à envoyer ses produits dans toutes les parties de l'Europe. Servi fut ensuite attaché au service du grand-duc en qualité de vicaire de la commune de Lusignano, et avec le titre de conseiller aulique de l'Empereur; il y mourut en 1622. On trouvera de plus amples détails sur cet artiste dans les *Notizie de' professori del disegno,* etc., de Baldinucci.

SERVIEN (Abel), marquis de Sablé, né en 1593 à Grenoble, débuta dans la magistrature en 1616, par la charge de procureur général au parlement de sa ville natale. L'année suivante il fut appelé à l'assemblée des notables qui se tint à Rouen. En 1618, il obtint le titre de conseiller d'État, en 1624, celui de maître des requêtes de l'hôtel du roi, et, en 1627, il fut envoyé en Guienne en qualité d'intendant de justice, police et finances. Employé par Louis XIII dans diverses missions dont il s'acquitta avec habileté, il obtint la place de secrétaire d'État de la guerre après la mort de Beauclerc d'Achères, et fut chargé, avec le maréchal de Toyras, de négocier avec l'empereur Ferdinand II le rétablissement de la paix en Italie. Après la conclusion de cette affaire, il reprit les fonctions de sa charge; mais, se voyant contrarié par le cardinal de Richelieu, il donna sa démission et se retira dans sa terre de Sablé, en Anjou. A la mort du cardinal, on eut recours à Servien pour régler divers points en contestation avec les Provinces-Unies. On l'envoya ensuite à Munster avec le comte d'Avaux, pour y préparer le traité *de Westphalie,* qui fut signé en 1648. Il reçut le brevet de ministre en 1649, et fut en 1661 créé trésorier et chancelier de l'ordre du St.-Esprit; enfin il obtint en 1663 la charge de surintendant des finances, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1669. Il était membre de l'Académie française depuis sa création en 1634. On trouve des détails sur la dernière mission de Servien dans les deux *Histoires des négociations de Westphalie,* l'une par le P. Bougeant, l'autre par Schiller. Nous avons quelques *lettres* de Servien, avec celles du comte d'Avaux.

SERVIÈRES (Joseph), né à Figeac dans le Quercy, le 20 juillet 1781, vint de bonne heure à Paris où il travailla pour les théâtres secondaires, depuis l'année 1800 jusqu'en 1807. Ayant épousé, cette année, mademoiselle le Thiers, il suivit son beau-père qui venait d'être nommé directeur de l'école française des beaux-arts à Rome. De retour à Paris, vers 1812, il fut placé au ministère du trésor public où il devint chef de bureau à la comptabilité; il conserva cette place à la restauration, et fut nommé, le 8 septembre 1818, conseiller référendaire à la cour des comptes. Doué d'un esprit délicat et cultivé, il avait sacrifié ses goûts, ses plaisirs et peut-être l'espoir si doux de la célébrité, au besoin de se faire un état, et il s'était livré entièrement aux travaux les plus pénibles de l'administration financière, dans l'exercice desquels il termina sa carrière, le 5 février 1826. Il a écrit pour le théâtre: *les Dieux à Tivoli, Rembrandt, la Martingale, les Faux vainqueurs, les Rendez-vous nocturnes, la Belle Milanaise, Alphonsine, la Pièce qui n'en est pas une, le Père malgré lui, Manon la ravaudeuse.*

SERVIEZ (Jacques ROERGAS de), historien, né en 1679 à Saint-Gervais (diocèse de Castres), étudia le droit à Montpellier, et pour perfectionner ses connaissances visita l'Italie. Pendant son séjour à Rome, il plaida devant le sacré collége la cause d'une religieuse qui réclamait contre ses vœux, et fit prononcer la dissolution. De retour dans sa famille il s'y livra tout entier à la culture des lettres. Ses amis le décidèrent à venir habiter Paris, et il y mourut en 1727. Il était chevalier de Saint-Lazare et du Mont-Carmel. On a de lui : *Les Impératrices romaines, ou Histoire de la vie et des intrigues secrètes des femmes des douze premiers Césars,* Paris, 1720, 2 vol. in-12, réimprimé en 1744 et 1758; *les Hommes illustres du Languedoc,* Béziers, 1723, in-12; *Le caprice ou les effets de la fortune,* 1724, in-12. Une *Notice* sur Serviez, par le général Serviez, dont l'article suit, a été publiée dans les *Siècles littéraires* de Désessarts, tome VI.

SERVIEZ (Emmanuel-Gervais), petit-fils du précédent, né à Saint-Gervais en 1755, entra au service en 1772, sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Roussillon, dont plus tard il fut lieutenant-colonel, et fit en cette qualité les premières campagnes de la révolution. En 1793, il fut emprisonné comme suspect, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Employé à l'armée d'Italie en 1796, il se distingua dans plusieurs occasions et fut nommé général de brigade. En 1801, il fut nommé préfet des Basses-Pyrénées, et, l'année suivante, élu membre du corps législatif, où il prononça un discours remarquable en faveur de l'institution de la Légion d'honneur qui rencontrait une vive opposition parmi ses collègues. Il mourut à Paris en 1804. Outre la *Notice* citée dans l'article précédent, on a de lui une *brochure* contre le système allemand que le comte de Saint-Germain avait voulu introduire dans l'armée en 1788; une *Adresse* aux soldats pour les exhorter à la

discipline, 1790; *les Prémices d'Annette*, 1792, in-16, et 1798, in-18. On lui doit une *Statistique du département des Basses-Pyrénées,* dont on trouve l'*Analyse critique* dans le *Moniteur,* an X, page 1147; *Mémoire sur l'agriculture* dans ce département, 1803, in-8°.

SERVILIE, fille de Quintus Servilius Cæpion et sœur utérine de Caton d'Utique, née vers l'an 655 de Rome, épousa en premières noces Junius Brutus. Infidèle à son mari, elle devint éperdument amoureuse de Jules César, encore très-jeune; et comme le célèbre Marcus Brutus, qui devait être le meurtrier de ce grand homme, naquit vers le temps où leur amour était dans sa plus grande force, personne ne doutait à Rome qu'il ne fût le fruit de cette passion adultère. Cette circonstance a fourni à Voltaire le plus touchant ressort de sa tragédie de *la Mort de César*. Servilie épousa en secondes noces Décimus Junius Silanus, sans cesser d'être la maîtresse de César. Cette galanterie donna lieu à un incident fort singulier. Au moment où le sénat délibérait sur le sort des complices de Catilina, on apporta, du dehors, un billet à César, qui venait de parler en faveur des accusés. Il le prit et le lut tout bas. Aussitôt Caton d'Utique, qui soutenait l'opinion contraire, se mit à crier que César portait l'audace jusqu'à recevoir des avis et lettres des ennemis de l'État. Plusieurs des assistants exigèrent que le billet fût montré. César le passa sur l'heure à Caton, qui n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'il reconnut une lettre *amoureuse et même libertine,* écrite par Servilie, sa propre sœur. Il la jeta à César, en lui disant : *Tiens ivrogne;* et, cela fait, il reprit le fil de son discours, tant était public et connu de tous l'amour que Servilie portait à César. Cette femme fut celle de toutes ses maîtresses qu'il aima le plus constamment. Déjà sur le retour, elle trouva moyen de conserver son ascendant sur lui, en abandonnant à ses désirs impurs Junia Tertia, la troisième de ses filles. Elle sut aussi tirer, de ces coupables liaisons, un parti fort avantageux pour sa fortune. César, durant son second consulat, lui donna une perle de la valeur de 60,000 sesterces; et pendant les guerres civiles, il lui fit adjuger, à vil prix, les biens des proscrits, qui étaient à l'enchère. Les historiens ont négligé de nous apprendre ce que devint, après la mort de César, cette femme dès lors aussi malheureuse mère, que malheureuse épouse.

SERVILIE, fille aînée de la précédente, loin de se livrer aux mêmes désordres que sa mère, et que Tertia Junia sa sœur, fut un modèle d'amour conjugal. Mariée au jeune Lépide, elle ne voulut pas lui survivre quand il périt, l'an de Rome 722, victime de la vengeance d'Octave contre lequel il avait conspiré. Elle sut tromper la surveillance de sa famille, qui la gardait à vue; et n'ayant point de fer sous sa main, elle s'étouffa, dit Velleius Paterculus, avec des charbons ardents.

SERVILIE, fille cadette de Cæpion, fut mariée à Lucullus, qui, malgré ses fréquentes infidélités, la conserva longtemps par égard pour Caton, frère utérin des deux Servilies. A la fin, ses débordements allèrent si loin que, bien qu'il fût l'homme du monde le plus accommodant, Lucullus perdit patience, et la répudia. Elle se retira chez son frère, qui eut la bonté de la recevoir. Quand on vit qu'elle s'était soumise à la garde et à l'austère manière de vivre de Caton, et qu'elle l'accompagna même dans sa fuite, on oublia presque les premiers désordres de sa vie.

SERVILIE, fille de Baréa-Soranus, gouverneur de l'Asie Mineure, née l'an de Rome 798, sous le règne de Claude, fut accusée d'avoir interrogé des devins pour connaître le sort de son père, qui était sous le poids d'une accusation inique, et d'Annius-Pollion, son époux, que Néron avait banni. Servilie et son père furent condamnés. La perte du 16e livre des *Annales* de Tacite nous laisse dans l'ignorance sur le genre de leur mort.

SERVILIUS PRISCUS (Publius), consul, l'an de Rome 259, au moment où de violents démêlés agitaient la république, gagna la faveur populaire en se déclarant l'antagoniste d'Appius-Claudius, son collègue et défenseur des droits des patriciens. Au milieu des plus vives dissensions, on apprend que les Volsques s'approchent de Rome. Le peuple refuse de prendre les armes; Servilius emploie toute son influence pour l'y déterminer; le sénat lui confie le salut de l'État; il marche sur l'ennemi, le défait et revient chargé de dépouilles. Délivré du danger, les patriciens refusent de tenir la promesse qu'ils avaient faite de soulager les pauvres plébéiens, en leur accordant la remise de leurs dettes. De nouveaux désordres règnent dans l'État; les Sabins prennent les armes dans l'espoir d'en profiter. Servilius et son collègue quittent le consulat, chargés de la haine publique, le 1er pour avoir cherché à se ménager les deux partis, et le 2e pour s'être montré inflexible à toutes les demandes des plébéiens.

SERVILIUS STRUCTUS (Spurius), de la même famille que le précédent, et son contemporain, se fit connaître par la fermeté de son caractère. Consul, l'an de Rome 278 (avant J. C. 476), il marcha contre les Étrusques, et les poursuivit jusque dans leur camp près du Janicule; mais s'étant trop avancé, il était sur le point d'être vaincu, lorsque, dégagé par son collègue Virginius, il rétablit le combat et remporta sur eux une victoire décisive. Ce succès, acheté par la perte d'un grand nombre de braves, loin d'être jugé digne du triomphe, attira, l'année suivante, à Servilius une accusation de la part des tribuns, qui le citèrent devant le peuple. Les Romains venaient alors de condamner, pour une faute analogue, le consulaire Ménénius, qui s'était laissé mourir de chagrin. Servilius ne mit pas, comme avait fait celui-ci, sa confiance dans les prières ou dans les sollicitations des patriciens. Il brava toutes les attaques des tribuns avec une noble confiance, repoussa énergiquement leurs inculpations, et s'en prit au peuple lui-même auquel il reprocha la condamnation de Ménénius, fils de l'homme à qui les Romains devaient ce tribunat dont ils se faisaient une arme si cruelle contre leurs bienfaiteurs. Cette courageuse défense, jointe au témoignage glorieux de Virginius, collègue de Servilius, sauva ce consulaire; il fut absous par le peuple.

SERVILIUS STRUCTUS AHALA (Caïus), de la même famille que le précédent, ne montra pas moins de caractère que lui. Il fut choisi par le dictateur L. Quinctius Cincinnatus pour général de la cavalerie, l'an de Rome 316 (avant J. C. 438), lors de la conspi-

ration de Spurius Melius. On voit, dans l'article qui concerne ce conspirateur, avec quelle audace, malgré les clameurs du peuple, Servilius Ahala trancha la tête (*obtruncat*) à Mélius ; puis, tout couvert de sang, il revint rendre compte au dictateur de cette exécution. « Tu as bien fait, Servilius, lui dit Cincinnatus, tu as sauvé la république. » Quatre ans après, le tribun Spurius Melius proposa une loi tendant à l'exil et à la confiscation des biens de Servilius Ahala, en lui reprochant d'avoir mis à mort un citoyen non condamné. Cette accusation, selon Tite-Live, fut aussi méprisée que son auteur; cependant Cicéron et Valère Maxime attestent que Servilius fut exilé. Bientôt le peuple le rappela et le rétablit dans toutes ses dignités. Nommé consul l'an de Rome 328 (avant J. C. 427), il avait l'espoir de se signaler contre les Véiens ; mais les contestations élevées entre les deux ordres suspendirent les hostilités.

SERVILIUS PRISCUS ou **STRUCTUS**, surnommé *Fidenas* (Quintus), de la même famille que le précédent, nommé dictateur l'an 320, pour chasser les Fidénates et les Véiens, qui étaient venus camper jusque sous les murs de Rome, repoussa les ennemis et s'empara de Fidènes. Élu dictateur une seconde fois, dans un danger pressant, il eut encore le bonheur de sauver sa patrie.

SERVILIUS GÉMINUS (Publius), consul l'an de Rome 502, s'empara d'Himère, place importante de la Sicile. Élevé une seconde fois au consulat 4 ans plus tard, il réprima les incursions des Carthaginois, et reprit plusieurs places que les Romains avaient perdues dans les années précédentes.

SERVILIUS GÉMINUS (Cnéus), fils du précédent, nommé consul avec Flaminius l'an de Rome 537, la 2e année de la 2e guerre punique, céda le commandement au prodictateur Fabius Maximus, après la bataille de Trasimène. Il fut envoyé à Ostie, pour réunir la flotte destinée à protéger les côtes d'Italie, que menaçaient les Carthaginois, et rejoignit l'armée de Fabius, lorsque les pouvoirs du prodictateur furent expirés. Il s'opposa vainement à ce que la bataille de Cannes fût livrée, et commanda le centre de l'armée dans cette journée où il trouva une mort glorieuse, l'an de Rome 538.

SERVILIUS PULEX GÉMINUS (Marcus), de la même famille que les précédents, premier augure l'an de Rome 543, édile l'an 550, fut choisi l'année suivante pour commander la cavalerie. En 552 il fut nommé consul. Vers la fin de sa carrière il prit la parole pour relever la gloire de Paul-Émile, qui demandait le triomphe; et ce fut à la mâle éloquence de ce vieux guerrier que le consul dut les honneurs qu'il réclamait, et que des envieux seuls osaient lui contester.

SERVILIUS GÉMINUS (Caïus), de la famille des précédents, d'abord tribun du peuple, et successivement pontife, édile plébéien, édile curule, général de la cavalerie, l'an 546, sous les ordres du dictateur T. Manlius Torquatus, et enfin consul l'an de Rome 551, eut le bonheur de rendre à la liberté C. Servilius, son père, et C. Lutatius, son oncle paternel, tombés en esclavage depuis 16 ans. L'an de Rome 522, on le nomma dictateur pour présider les comices consulaires, puis l'an 571, et mourut souverain pontife trois ans après.

SERVILIUS CÆPIO (Cnéus), de la famille des Servilius-Ahala, fut nommé décemvir des sacrifices l'an de Rome 541, édile curule l'an 548, préteur de la ville l'année suivante, et consul l'an 550. Il défit Annibal sur le territoire de Crotone, et s'attribua la gloire de l'avoir chassé d'Italie, parce qu'après cette bataille, le général carthaginois, se soumettant aux ordres qu'il avait reçus, repassa en Afrique. Servilius voulait le poursuivre; mais on l'obligea de revenir en Italie. Il mourut de la peste qui ravagea Rome l'an 580 (175 ans avant J. C.).

SERVILIUS CÆPION (Cnéus), fils du précédent, fut envoyé préteur en Espagne l'an 580. Deux ans après on le chargea d'aller en Macédonie annoncer à Persée que les Romains renonçaient à son amitié. Élu consul pour l'année 585, il ne fit rien de remarquable. A la fin de son consulat, il présida aux comices qui élurent Paul-Émile, et seconda ce général dans ses préparatifs.

SERVILIUS CÆPION (Quintus), fils du précédent et consul l'an de Rome 614, fut envoyé dans l'Espagne ultérieure, où son frère Fabius-Servilianus venait de conclure la paix avec Viriathe. Cæpion désapprouva ce traité, le rompit, et, désespérant de terminer la guerre avec honneur, fit assassiner Viriathe pendant son sommeil. Le sénat romain lui refusa les honneurs du triomphe, le meurtre de Viriathe ayant rendu la victoire plus déshonorante que glorieuse au peuple romain.

SERVILIUS VATIA (Publius), depuis surnommé *Isauricus*, d'une des trois branches principales de la maison patricienne Servilia, petit-fils, par sa mère Métella, de Métellus le Macédonique, fut questeur, l'an 665 de Rome (89 avant J. C.), édile curule en 668, et préteur deux ans après. Pendant la dictature de Sylla, les comices, portés à flatter ce tyran, voulaient le continuer dans la dignité de consul. Le dictateur la refusa, et fit nommer Servilius en sa place, avec Claudius Pulcher. Après son consulat, il fut envoyé en Cilicie, avec le titre de proconsul, pour combattre les pirates qui infestaient les mers de la Grèce ; et dans cette expédition, qui dura trois ans, il sortit vainqueur de plusieurs batailles navales; car ces brigands osèrent bien faire tête à la marine romaine. Il prit d'assaut plusieurs forteresses ou villes importantes, dans l'île de Rhodes, dans la Lycie, telles qu'Olympe et Phasélis, et dans la Pamphylie, telle que Coryque. Maître de toute cette côte, il força les passages du mont Taurus, soumit les Oryndiens et les Solymes, puis vint assiéger Isaure défendue par Nicon, le plus vaillant chef des pirates. Un fragment de Salluste nous fait connaître toute la difficulté et l'importance de ce siége. Végèce et Frontin en citent plusieurs particularités. Servilius ne put se rendre maître de la place qu'en détournant la rivière de Lurda, qui fournissait de l'eau aux assiégés. Les pirates se rendirent: ils furent chargés de fers ou passés au fil de l'épée; et les fortifications furent rasées. De retour à Rome, Servilius obtint les honneurs du triomphe, et satisfit beaucoup le peuple par le spectacle de la foule immense de pirates chargés de chaînes, qui suivaient son char ; mais le fruit de toutes ces conquêtes éloignées se réduisit au surnom d'*Isaurique*, dont le proconsul fut honoré, et aux richesses qu'il rapporta dans le trésor public. Du reste il coupa si peu la racine du mal, durant le séjour

de trois ans qu'il fit en ces contrées, que dès qu'il en fut éloigné, on vit des essaims de pirates sortir de tous les parages de la mer Égée. Dans la suite Servilius fut élevé à la censure : on croit que ce fut l'an 690 de Rome. Lorsqu'il fut question de donner à Pompée le commandement de la guerre contre les pirates, et de lui accorder le grand pouvoir que lui attribuait la loi Manilia, Servilius, supérieur à tout sentiment de jalousie, fut un de ceux qui se déclarèrent le plus haut pour la loi. Servilius fut le second à opiner pour la mort des complices de Catilina. Il ne se fit pas moins d'honneur en contribuant, plus que tout autre, par son crédit, au rappel de Cicéron. Il brigua, dans sa vieillesse, la dignité de grand pontife; mais il trouva, dans Jules César, qui avait fait sous lui ses premières armes comme simple officier, un compétiteur qui l'emporta. Il mourut, à l'âge de 90 ans, l'an de Rome 709, l'année même de la mort de César.

SERVILIUS PUBLIUS VATIA ISAURICUS, fils du précédent, se montra un des flatteurs les plus adroits de César, en ne lui donnant que des conseils conformes aux vues secrètes de cet ambitieux. Il s'éleva contre l'avis de Pison, beau-père du dictateur, qui l'exhortait à envoyer des députés à Pompée, pour traiter de la paix : César récompensa Servilius par le consulat, qu'il voulut bien partager avec lui. Servilius, revêtu de la principale autorité, montra beaucoup de fermeté, en réprimant les entreprises du préteur Cœlius et de Milon, pendant l'absence de César. Par décret du sénat, il fit interdire Cœlius de ses fonctions, arracha lui-même les affiches des édits de ce préteur, lui refusa l'entrée du sénat, et le chassa de la tribune, où il était monté pour haranguer la multitude. Quintilien rapporte un trait singulier de cette lutte entre ces deux magistrats. Servilius ayant brisé la chaise curule de Cœlius, celui-ci en fit placer une antre qu'il garnit de lanières et de courroies, pour reprocher à son ennemi qu'il avait été autrefois fustigé par son père. Cette ignoble plaisanterie n'empêcha pas que son auteur ne fût obligé de céder au droit armé de la force, et de sortir de Rome. Servilius Isauricus fut revêtu une seconde fois du consulat, l'an 713. Il est plusieurs fois question de lui dans les Lettres de Cicéron.

SERVILIUS NONIANUS (Marcus), sénateur sous Tibère, Caligula, Claude et Néron, était descendant des Servilius patriciens. Il fut élevé au consulat l'an de Rome 788, et mourut l'an 813 sous le règne de Néron. Les *Annales* qu'il avait composées sont perdues. Quintilien le cite comme historien de beaucoup d'esprit et de sens, mais plus diffus que ne le comporte le genre historique.

SERVIN (Louis), avocat général à Tours après la dispersion du parlement par la faction des *Seize*, en 1589, montra dans l'exercice de ses fonctions une invincible fermeté et un zèle patriotique dont il mourut victime en 1626. Louis XIII tenait un lit de justice pour faire enregistrer les édits bursaux, dont Servin démontra l'injustice et les inconvénients. Le roi l'interrompit dans sa remontrance, et s'emporta même jusqu'à menacer le courageux avocat, qui, ne pouvant supporter la colère du prince, tomba mort à ses pieds. D'autres disent qu'il se trouva mal dans l'assemblée, qu'on le rapporta chez lui, et qu'il mourut quelques heures après d'une attaque d'apoplexie, suite de l'émotion qu'il avait éprouvée. On a de lui : *Actions notables et plaidoyers accompagnés de quelques autres pièces curieuses*, 1631, in-4°, et in-fol.; *Vindiciæ secundùm libertatem Ecclesiæ gallicanæ, et defensio regii statûs*, etc. (en faveur de Henri IV), Tours, 1590, Genève, 1593, in-8°; *Pro libertate statûs et reipublicæ Venetorum*, 1606; *Plaidoyer* (fait en 1611) *contre les jésuites*, imprimé dans un *recueil*.

SERVIUS TULLIUS ou plutôt **TULLIUS SERVIUS**, 6e roi de Rome, naquit esclave de Tarquin l'Ancien; mais, s'étant fait remarquer par une intelligence extraordinaire, il gagna l'affection de son maître, qui l'instruisit dans les sciences grecques, lui donna sa fille en mariage, et plus tard l'associa au soin des affaires de l'État. Ses qualités lui concilièrent tellement la confiance du peuple, qu'après la mort de Tarquin, il fut reconnu son successeur, l'an 578, avant J. C. Pendant 20 années de guerre contre les Étrusques, il fut constamment vainqueur. Les terres des vaincus furent distribuées aux plus pauvres citoyens, dont il avait déjà payé les dettes. Il étendit l'enceinte de Rome, qu'il divisa en quatre quartiers, rendit des lois utiles, augmenta les attributions du sénat, créa un cens ou dénombrement, et divisa le peuple de manière à assurer aux riches la supériorité des suffrages dans les délibérations publiques. Il institua une assemblée générale et annuelle des villes du Latium, afin d'en acheter les habitants à Rome. On lui attribue en outre la gloire d'avoir le premier fait marquer d'un coin la monnaie romaine. En un mot, il avait assuré la tranquillité intérieure et extérieure de l'État lorsqu'il périt assassiné par son gendre, Lucius-Tarquin, après un règne de 40 ans selon Denys d'Halicarnasse, et de 44 selon Tite-Live. On voit encore à Rome, sur le penchant de la colline du Capitole, un bâtiment qu'il avait fait construire pour prison, et qui sert aujourd'hui de chapelle souterraine à une petite église.

SERVIUS (Honoratus-Maurus), grammairien du 5e siècle, n'est guère connu que par ses *Commentaires sur Virgile*, qui nous sont parvenus tellement mutilés, qu'il est très-difficile de reconnaître ce qui appartient en propre à Servius, des additions d'écrivains postérieurs. Ces commentaires imprimés séparément l'ont été quelquefois avec le texte de Virgile. Au nombre des éditions les plus estimées sont celles de Venise, 1475, in-fol., et de Paris, Robert Estienne, 1532, in-fol. On doit encore à Servius quelques opuscules : *In secundum Donnati editionem interpretatio*, dans le *recueil* de Putschius; *De ratione ultimarum syllabarum ad Aquilinum liber*, ibid.; *Ars de centum metris ad Albinum liber*, ibid. Ces deux derniers avaient été publiés, Cagli, Robert de Fano, 1476, in-4°. Van Santen a donné une édition du *Centimetrum*, la Haye, 1788, in-8°.

SERVOIS (Jean-Pierre), vicaire général du diocèse de Cambrai, né en 1764, à Coisne-sur-Loire (diocèse d'Auxerre), étudia d'abord à Bourges, puis au collége Mazarin, prit la tonsure en 1781, et obtint un petit bénéfice. Ordonné prêtre en 1788, il fut attaché à la paroisse de Saint-Barthélemi en Ile, et ayant prêté le serment en 1791, devint vicaire de la paroisse des Petits-Pères

(Saint-Augustin). En 1795, le parti constitutionnel ayant établi une *imprimerie-librairie chrétienne,* Servois en fut l'un des directeurs, et concourut à la rédaction des *Annales de la religion.* Lors de la suppression du culte catholique, il obtint un emploi dans l'administration de l'enregistrement et des domaines; mais il continua de prendre part aux efforts de ses confrères pour relever la religion. Il assista au concile *national* de 1797, puis au concile métropolitain tenu à Paris le 16 juin 1801, et au 2e concile *national,* ouvert le 29 du même mois. En 1802, M. Belmas, évêque de Cambrai, le nomma chanoine, et l'année suivante son vicaire général. Il vint à Paris, après la révolution de 1830, solliciter l'évêché de Cambrai, qui fut sur le point d'être vacant, par la nomination de M. Belmas à l'archevêché d'Avignon, mais qui refusa de sortir de son diocèse. De retour à Cambrai, il y mourut le 6 juin 1831, après avoir déclaré qu'il voulait mourir dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. Outre des *Notes* dans la traduction française du *Voyage de Chandler en Grèce,* on connaît de Servois : *Observation sur l'ostensoir donné par Fénélon à son Église,* in-8°, 15 pages; ce *Mémoire* a été réfuté (par M. l'abbé Gosselin) dans une *Dissertation sur l'ostensoir d'or,* 1827, in-8°; *Notice sur la vie et les ouvrages de Samuel Johnson,* in-8°; *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration :* il prétend que c'est sur le Liban, et non sur le Thabor. Grégoire le cite dans son compte-rendu au concile de 1797 comme ayant préparé une *Traduction* de l'*Apologie de la Bible,* par Watston, évêque de Landaff, contre les objections de Payne. Servois était l'un des fondateurs de la Société d'émulation de Cambrai, et membre de la Société des antiquaires et de la Société de géographie.

SÉSONCHOSIS ou **SÉSONCHIS** est le nom de plusieurs pharaons ou rois d'Égypte, dont le plus ancien, suivant les listes de Manéthon, fut l'aïeul du premier Sésostris. — Un autre SÉSONCHOSIS, qui paraît être le même que le second Sésostris ou Ramsès le Grand, passe pour avoir établi en Égypte la distinction des castes; mais d'autres versions mieux autorisées démentent cette opinion. — Un 3e SÉSONCHOSIS, le seul vraiment historique, fonda le 22e dynastie de Manéthon. Son nom s'écrit aussi *Seheschonk.* Champollion le jeune a prouvé qu'il est le même que Sésac ou Schisebac, auprès duquel se réfugia Jéroboam, pousuivi par la colère de Salomon. Peu de temps après, vers l'an 971 avant notre ère, ce Sésac prit et pilla Jérusalem et rendit le peuple de Juda tributaire. Il est probable que l'Asychis d'Hérodote et le Sasychis de Diodore sont identiques avec Sésac ou Seheschonk. (*Voy.* le *Précis du système hiéroglyphique,* par Champollion.)

SÉSOSTRIS est un des noms les plus célèbres de l'antiquité, que portèrent plusieurs monarques égyptiens, souvent confondus dans la tradition. — Le premier et le plus ancien des SÉSOSTRIS aurait été, suivant Dicéarque, le successeur immédiat d'Orus ou Horus, fils d'Osiris et d'Isis; par conséquent le premier des rois humains de l'Égypte, et le même que Ménès, l'homme et le roi par excellence, personnage plus mythologique qu'historique. Dicéarque le fait régner deux mille neuf cent trente-six ans avant la première olympiade, c'est-à-dire qu'il reporte à trois mille sept cents ans environ avant notre ère le commencement de l'histoire égyptienne. — Un second SÉSOSTRIS est mentionné par Manéthon comme le troisième des Pharaons de la douzième dynastie, et placé, dans la chronologie des listes royales de cet auteur, au delà de trois mille ans avant Jésus-Christ. Il ne saurait être, ainsi que l'a pensé le savant rédacteur de l'article Osymandyas, ni le même que ce monarque, qui doit avoir appartenu, sous le nom de Mandouëï, à la quinzième ou au commencement de la seizième dynastie, vers deux mille trois cent; ni le même que Memnon bien connu comme l'Aménophis, huitième roi de la dix-huitième dynastie chez Manéthon, vers dix-sept cent. Mais le premier, et surtout le second Sésostris, et Osymandyas et Memnon, et bien d'autres Pharaons de ces races antiques paraissent, au gré des récits divers qui nous ont été transmis par les Grecs et les Romains, et qui doivent être ici même l'écho des traditions nationales, se réfléchir diversement dans le grand SÉSOSTRIS, troisième du nom, si l'on admet le Sésostris de Dicéarque, et second seulement, d'après les listes de Manéthon. Encore cet auteur appelle-t-il *Séthosis* ou *Séthos,* comme Diodore de Sicile *Sésoosis,* le personnage qu'Hérodote et nombre d'autres anciens nomment *Sésostris.* Quelques-uns semblent le désigner sous le nom de *Sésonchosis* ou *Sésonchis,* qui se retrouve appliqué à l'un de ses prédécesseurs et à l'un de ses successeurs. Mais le prêtre de Sébennytus, la première de nos autorités, nous apprend, dans Josèphe, que *Séthos* s'appelait encore *Ramessès.* Tacite, dans un passage du second livre des *Annales,* qui se fonde évidemment sur la lecture faite, par les prêtres égyptiens, des légendes hiéroglyphiques que portaient les monuments de ce prince, le nomme plus exactement encore *Rhamsès;* et c'est le nom royal qu'aujourd'hui, en effet, l'on sait lire, avec les prénoms et titres qui l'affectent spécialement à Sésostris, sur une foule d'édifices dont les débris couvrent les rives du Nil, depuis son embouchure jusque bien avant dans la Nubie. RAMESSÈS ou RAMSÈS V, quatre-cent-vingt-septième roi de l'Égypte, pour nous conformer au calcul suivi dans l'article RAMESSÈS II, fut le chef de la dix-neuvième dynastie, et monta sur le trône en 1468, ou vers le milieu du 15e siècle avant notre ère. Hérodote le fait succéder immédiatement à Mœris, en apparence au moins; mais Diodore compte sept générations entre Mœris et Sésoosis, ce qui s'accorde assez bien avec Manéthon, si l'on admet que Mœris est identique au Miphrès ou Miphra des listes et au Thoutmosis II des monuments, cinquième roi de la 18e dynastie. — Le véritable prédécesseur de Ramsès-Sésostris fut son père Aménophis-Ramsès, 17e et dernier roi de cette dynastie. Manéthon raconte, dans Josèphe, que ce Pharaon superstitieux se laissa induire, par un prêtre qui portait le même nom d'Aménophis, à reléguer dans les carrières de la rive orientale du Nil tous les lépreux et tous les hommes souillés de l'Égypte, c'est-à-dire, ceux, probablement, qui ne voulaient pas se soumettre au joug de la police sacerdotale. C'étaient des tribus entières, parmi lesquelles se trouvaient même des prêtres, sans doute considérés comme hérétiques. La ville d'Avaris, ancienne citadelle des rois pasteurs, bâtie sur la frontière du dé-

sert de Syrie, et surnommée, pour ce motif, la *cité de Typhon,* fut assignée pour retraite aux bannis, qui ne tardèrent pas à s'y constituer, sous le commandement d'un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiph, auquel ils jurèrent d'obéir en toutes choses. Osarsiph leur donna des lois, religieuses et civiles, opposées presque en tout à celles des Égyptiens, fit relever les fortifications d'Avaris, et se prépara bientôt à porter la guerre en Égypte; mais il voulut d'abord intéresser à une cause qui paraissait commune, les fils des pasteurs, expulsés autrefois par Thoutmosis Ier, et qui, depuis cette époque, résidaient en Palestine. Ceux-ci acceptèrent avec joie les propositions du prêtre-roi, et se rendirent à Avaris, au nombre de deux cent mille hommes. Cependant le pharaon Aménophis, apprenant la nouvelle de cette invasion redoutable, fut frappé de terreur; et son épouvante redoublait au souvenir de la prédiction d'Aménophis le prêtre, qui naguère, en se donnant la mort, avait annoncé que l'Égypte tomberait, pour treize ans, au pouvoir des *Impurs.* Aussi, après avoir rassemblé ses forces, et fait mine de marcher à la tête de trois cent mille guerriers, contre les ennemis qui s'avançaient, revint-il précipitamment à Memphis, persuadé que c'était contre les dieux mêmes qu'il allait combattre. Il ne songea plus qu'à sauver des fureurs sacriléges de l'ennemi, en les cachant avec soin, les statues de ces dieux devant lesquels tremblait son âme faible, et qui ne pouvaient se défendre eux-mêmes; puis, prenant avec lui le bœuf Apis et les autres animaux sacrés, et son fils Séthos ou Ramessès, âgé de cinq ans, il s'enfuit en Éthiopie, avec son armée et toute la multitude des Égyptiens. Le roi d'Éthiopie, c'est-à-dire, de l'État éthiopien de Méroé, qui, selon toute apparence, relevait alors des pharaons d'Égypte, ou du moins leur était allié, accueillit cette population d'émigrants, et lui donna un refuge, durant l'exil fatal de 13 années. Pendant ce long intervalle de temps, l'Égypte, qui n'avait pu être abandonnée de tous ses habitants, fut en proie aux plus affreux ravages de la part des *Impurs.* Les maux de la première invasion des pasteurs étaient peu de chose en comparaison de ceux de l'invasion nouvelle, qui porta le double caractère d'une conquête étrangère et d'une guerre de religion. Enfin le jour de la vengeance arriva pour les vaincus. Aménophis et son fils Ramsès, qui avait alors 18 ans, reprirent confiance, et rentrant en Égypte avec des forces considérables, ils défirent les ennemis, en firent un grand carnage, et les repoussèrent dans les déserts de l'Isthme, par où ils étaient venus. Tel est en substance le récit de Manéthon, confirmé par Chérémon et par beaucoup d'autres anciens. Quoi qu'en dise Josèphe, il n'y a aucune raison solide de le rejeter absolument; seulement il faut le prendre comme la version égyptienne du séjour des Hébreux en Égypte, et de leur sortie de cette contrée. S'il n'en est point fait mention chez Hérodote ni chez Diodore, c'est que ces événements appartiennent au règne d'Aménophis, dont ces auteurs ne nous parlent point, plutôt qu'à celui de Sésostris, sur lequel seul ils nous donnent des détails. D'ailleurs les prêtres d'Égypte ne devaient pas être fort empressés d'informer les Grecs des antiques désastres de leur nation, et l'on ne voit pas que ceux-ci aient eu plus de lumières sur la longue usurpation des rois pasteurs, que sur l'occupation passagère d'Osarsiph et des impurs. Diodore, d'après ce qu'il trouve de plus vraisemblable dans les récits des prêtres et dans les chants nationaux sur Sésostris, qui ne s'accordaient guère entre eux, nous apprend que son père voulut lui donner une éducation digne des hautes destinées qui lui étaient réservées. Il fit réunir autour de son fils tous les enfants nés en Égypte le même jour que lui, ordonna de les élever avec les mêmes soins, de les former à la même vie dure et laborieuse, et prépara ainsi au jeune prince un corps d'élite qui lui serait tout dévoué dans la suite. Ces enfants devaient, entre autres exercices, parcourir chaque jour, avant de prendre aucune nourriture, un espace de 180 stades, ce qui n'est pas si exagéré ni si ridicule qu'on l'a cru, cet espace évalué par Diodore en petits stades égyptiens, dont il se sert plus d'une fois, ne faisant guère que 5 lieues et demie. Bientôt Sésostris et ses jeunes compagnons, pour compléter par de plus grands travaux leur apprentissage des fatigues de la guerre, furent envoyés en Arabie, c'est-à-dire, dans les déserts qui sont à l'orient du Nil, vers la mer Rouge, avec un corps de troupes. Ils y apprirent à supporter la faim et la soif, et subjuguèrent les hordes nomades, jusque-là indomptables, qui seules avec leurs troupeaux et les animaux sauvages, habitaient ces montagnes. Passant de là sur la frontière opposée de l'Égypte, à l'occident, ils trouvèrent des déserts bien plus terribles, et soumirent la plus grande partie de la Libye. Après la mort de son père, Sésostris, fort jeune encore, mais enflé de ses premiers succès, et animé par des oracles qui prédisaient sa gloire, ou selon quelques-uns, par sa propre fille Athyrtes, qui avait le don de lire dans l'avenir, osa concevoir le dessein de conquérir toute la terre. Mais il fallait, avant tout, assurer la tranquillité de ses États, au moyen de bonnes institutions, et mériter, par des bienfaits, le dévouement de ses peuples. Pour cela tout fut employé, prodigué, les largesses en argent, les donations de terres, les remises de peines, surtout l'affabilité et la douceur du pouvoir. Les accusés de lèse-majesté furent renvoyés absous; les prisons encombrées de débiteurs furent ouvertes. Sésostris divisa le territoire de l'Égypte en 36 districts, appelés *nomes,* sur chacun desquels il préposa un *nomarque* chargé du recouvrement des impôts et de toute l'administration. Il songea ensuite à composer une armée qui fût capable de seconder dignement ses grands projets à l'extérieur. Les hommes les plus robustes et les plus braves de toute l'Égypte furent choisis, au nombre de 600,000 fantassins et de 24,000 cavaliers, sans compter 27,000 chars armés en guerre. A la tête des différents corps il plaça ses compagnons d'enfance, dont il restait plus de 1,700 (nombre prodigieusement exagéré, en raison de la population du pays, qui, suivant M. Letronne, n'excéda jamais 7,500,000 âmes). A tous ces guerriers il distribua les terres les plus fertiles de l'Égypte, dont les revenus devaient assurer leur existence, et leur permettre de se livrer exclusivement aux armes; c'est-à-dire, qu'il forma une caste militaire, qui fut en même temps une aristocratie territoriale. Enfin, il partit pour une expédition, qu'il commença par l'Éthiopie, située au midi de l'Égypte. Il soumit

cette contrée, et lui imposa un tribut en ébène, en or et en dents d'éléphants; puis il équipa, sur le golfe Arabique, une flotte de 400 vaisseaux longs, les premiers de ce genre que l'Égypte eût vus. Tandis que cette flotte s'avançait sur la mer Érythrée, et subjuguait les iles et les côtes jusque dans l'Inde, le héros, poursuivant sa marche à la tête de son armée de terre, rangeait l'Asie entière sous ses lois. Il poussa ses conquêtes en Orient, bien plus loin que ne le fit dans la suite Alexandre; car il passa le Gange, et parvint jusqu'aux extrémités de l'océan Indien. Remontant vers le Nord, il dompta les tribus scythiques jusqu'au Tanaïs, qui sépare l'Asie de l'Europe, laissant, sur la côte du Palus-Méotide et vers les bords du Phase, une colonie d'Égyptiens, qui fondèrent l'État de Colchos. Hérodote pouvait encore constater de son temps les nombreux rapports de couleur, de constitution physique, de mœurs et de langage, qui subsistaient entre les deux populations, et la circoncision l'avait surtout frappé, comme égyptienne ou éthiopienne d'origine. L'Asie Mineure, à bien plus forte raison, tomba sous les armes de Sésostris; les Cyclades furent soumises par lui l'une après l'autre; mais il ne pénétra pas en Europe au delà de la Thrace où la disette, jointe à la difficulté des lieux, arrêta son armée, et où finissaient les monuments de ses triomphes. Partout où il porta ses pas, il planta des colonnes ou stèles, destinées à immortaliser ses victoires par leurs inscriptions en caractères sacrés, c'est-à-dire en hiéroglyphes, et attestant, par d'éloquents symboles, l'énergie virile ou la pusillanimité efféminée des nations qui avaient bravement défendu leur indépendance, ou qui, au contraire, avaient cédé sans combat. Hérodote dit avoir vu de pareilles stèles dans la Palestine de Syrie; et, dans l'Ionie, deux figures de ce prince, taillées dans le roc, que d'autres prenaient pour des statues de Memnon. Diodore parle aussi des statues de Sésostris, portant un arc et un javelot, élevées en divers lieux par le héros. Au bout de 9 années, Sésostris reprit le chemin de ses États, content d'avoir imposé un tribun annuel à tous les peuples qu'il venait de subjuguer, et qu'il traita du reste avec modération. Il revint en Égypte par l'isthme de Suez, traînant à sa suite une multitude de captifs, chargé d'immenses dépouilles, et couvert de plus de gloire que n'en avait jamais obtenu aucun des conquérants ses prédécesseurs. Mais, arrivé à Péluse, il faillit périr victime de la trahison de son propre frère Armaïs, le même que Danaüs, suivant Manéthon, auquel il avait confié l'administration de l'Égypte pendant son absence, et qui s'était porté à tous les excès de la plus tyrannique usurpation. Il échappa, comme par miracle, aux flammes dont ce frère infidèle, redoutant la vengeance de son roi, avait investi la tente où reposait Sésostris. Un fragment d'un ancien poëme, cité dans le quatrième livre des *Stromates* de saint Clément d'Alexandrie, fait mention d'un combat livré sur les bords du Nil, entre les deux frères ennemis, par suite duquel eut lieu l'émigration de Danaüs en Grèce, Ægyptus étant resté maître du champ de bataille et du pays. Quoi qu'il en soit du véritable sens de ces récits, qu'il faut se garder de prendre à la lettre, l'un des premiers soins de Sésostris, à son retour dans ses États, fut de témoigner aux dieux sa reconnaissance pour les bienfaits dont ils l'avaient comblé. En mémoire du péril imminent dont il venait d'être sauvé par la protection spéciale de Phtha-Vulcain, il fit ériger, devant son temple le plus fameux, à Memphis, deux colosses monolithes de trente coudées de haut, qui le représentaient lui-même, avec sa royale épouse, et quatre de vingt coudées seulement, représentant ses quatre fils. Tous les autres temples de l'Égypte furent enrichis de magnifiques dépouilles et d'offrandes du plus grand prix. Le guerrier n'oublia pas non plus les compagnons de ses fatigues et de ses victoires : il les récompensa selon la mesure de leurs services; et non-seulement l'armée rentra dans ses foyers avec honneur et profit, à la suite de sa glorieuse expédition; mais, dit la tradition, le pays tout entier en recueillit les plus brillants avantages. Pour lui, incapable de partager le repos qu'il assurait aux siens, il voulut, à la gloire des armes, joindre la gloire plus utile, et surtout plus durable, des travaux de la paix. De nouveaux temples furent élevés, dans toutes les villes de l'Égypte, aux divinités tutélaires de chacune d'elles; et Sésostris eut soin de faire attester, par les inscriptions de ces édifices, qu'aucun Égyptien n'y avait travaillé, et que les captifs seuls en avaient essuyé les fatigues. De nouvelles villes furent bâties, par les mêmes mains, sur de hautes levées, partout où les habitants n'étaient point suffisamment protégés par le site naturel, contre l'inondation annuelle du Nil. Depuis Memphis jusqu'à la mer, de nombreux canaux furent dérivés du fleuve, dans toute la contrée, afin d'y répandre la fertilité, d'y faciliter les communications intérieures, et en même temps de la défendre contre les irruptions du dehors. Il en résulta que l'Égypte, pays plat, jusque-là très-accessible aux chevaux et chars qui pouvaient y circuler en tout sens, devint, en grande partie, impraticable aux uns et aux autres. Un autre moyen de défense, non moins puissant, contre les incursions les plus à craindre, celle des nomades de la Syrie et de l'Arabie, fut une muraille que Sésostris fit bâtir depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, sur la limite orientale de la terre cultivée et du désert, dans une longueur de 750 grands ou de 1,500 petits stades, c'est-à-dire de 28 lieues environ. On dit même que ce prince conçut la première idée du canal de communication de la mer Rouge à la Méditerranée, par le Nil, ouvrage plusieurs fois repris et abandonné jusqu'au temps des Ptolémées, qui l'achevèrent. Indépendamment de ces grands travaux d'utilité publique, Sésostris dut faire exécuter une multitude d'ouvrages de décoration et d'ornement, dont il embellit les temples et les palais. La tradition cite, entre autres, deux obélisques de pierre dure (probablement de granit), ayant 120 coudées de haut, qui furent érigés à Thèbes, par ses ordres, en l'honneur du dieu Ammon, et sur lesquels il fit graver la grandeur de ses forces militaires, la somme des tributs qui lui étaient payés et le nombre des nations qu'il avait subjuguées. Ce fut sans doute sur ces obélisques ou sur des monuments de même genre, que, bien des siècles après, les prêtres de Diospolis la Grande lurent à Germanicus tous les titres de la gloire de Ramsès. Ses institutions politiques sont celles d'un monarque oriental, despote, mais non sans grandeur. Les Égyptiens lui rapportaient leurs principaux établissements, et le

comptaient au nombre de leurs plus sages législateurs. Les nomes, la population divisée en castes, le partage égal des terres, sous la charge d'une redevance annuelle; par suite une espèce de cadastre, un arpentage annuel également, sur lequel se réglaient les impôts, telles furent, dit-on, les institutions de Sésostris, ébauchées sans doute longtemps avant lui. On ajoute un trait, peut-être exagéré, qui ternit, aux yeux du philosophe, l'éclat de ses exploits et de ses travaux pacifiques, mais qui n'en est que mieux dans le génie des despotes de l'Orient : c'est que ce *roi superbe,* pour nous servir de l'expression de Pline, attelait, quatre à quatre, à son char, lorsqu'il allait au temple ou faisait son entrée dans la ville, les rois et les chefs des nations vaincues, qui venaient eux-mêmes, à des époques marquées, lui renouveler leur hommage, et lui apporter des présents. Devenu aveugle dans sa vieillesse, après un règne de 33 ans (suivant Manéthon, de plus de 50), il se donna lui-même la mort; dernier acte de grandeur d'âme, qui termina dignement une si belle vie, au jugement des prêtres et de tous les Égyptiens. Ce pharaon surpassa tous ceux qui régnèrent jamais sur l'Égypte, tant par ses hauts faits dans la guerre que par le nombre et la magnificence de ses offrandes aux dieux, et des ouvrages dont il embellit le pays, trois titres principaux de tout pharaon à l'admiration et à l'estime de ses compatriotes. Aussi sa gloire ne fit-elle que grandir avec le temps; et lorsque, 900 ans après sa mort, Darius, devenu maître de l'Égypte, voulut que sa propre statue fût placée devant celle de Sésostris à Memphis, le grand prêtre de Phtha s'y opposa, déclarant que les actions du monarque perse n'avaient point encore égalé celles de l'antique héros égyptien. Darius, ajoute-t-on, pardonna au prêtre cette généreuse opposition. Nul doute que l'histoire de Sésostris, surtout dans le récit le plus développé que nous a transmis Diodore de Sicile, ne soit, en grande partie, traditionnelle, légendaire, et même quelquefois mystique ou poétique. Nul doute encore que, dans cette rédaction récente, les prêtres-poëtes de l'Égypte n'aient eu l'intention d'assimiler leur héros favori, non-seulement à tel ou tel des dieux qui étaient supposés avoir régné anciennement sur le pays, mais aux héros divins ou humains célébrés par les Grecs, particulièrement à Alexandre. On peut même y remarquer une certaine affection d'exalter le conquérant national par-dessus le conquérant étranger. Une autre intention, non moins remarquable, mais qui tient peut-être à la confusion des différents Sésostris, est celle de rattacher à ce nom tous les grands souvenirs de la patrie, ses primitives institutions, ses établissements politiques, civils et militaires, etc. Mais le fond et les principaux faits de cette histoire n'en sont pas moins réels, individuels, appartenant à un personnage, à des temps, à des lieux déterminés, quoique sans précision géographique ni chronologique, ou plutôt avec une précision de nature un peu suspecte. Les 9 années de l'expédition, par exemple, et les 33 ans de règne, pourraient bien être des nombres mystiques, empruntés à des idées religieuses. D'un autre côté, il n'est pas sûr que les conquêtes de Sésostris se soient étendues jusqu'à la presqu'île en deçà du Gange, jusqu'à la Bactriane et à l'Inde. Toujours paraît-il certain que ce pharaon eut une marine sur le golfe Arabique et la mer Érythrée; qu'il porta ses armes victorieuses parmi les tribus sauvages du fond de l'Éthiopie, comme chez les nations civilisées de l'Asie occidentale, et dans les contrées, barbares encore, de l'Europe, qui en sont les plus voisines; que, de retour en Égypte, après avoir expulsé des marais du Delta les derniers débris des étrangers qui s'y étaient fixés, ou y venaient, à des époques réglées, y faire paître leurs troupeaux, il conquit une seconde fois sur la nature, en y exécutant d'immenses travaux, cette terre féconde qu'il venait de gagner sur les hommes; qu'enfin il donna de nouvelles lois au pays, développa et consolida ses antiques institutions, l'enrichit d'un grand nombre de magnifiques monuments, et mérita d'être considéré, par la pieuse vénération de ses peuples, comme un nouvel Osiris, un nouvel Horus, un nouveau Ménès; comme le conquérant, le vengeur, le fondateur par excellence, comme le héros le plus national de l'Égypte, dont il partage le nom (*Ægyptus*). La plupart de ces faits, attestés par le concert des traditions, reçoivent une confirmation aussi précieuse qu'inattendue, des découvertes archéologiques qui se succèdent depuis 30 ans, et surtout des savantes lectures hiéroglyphiques de Champollion le jeune. Les monuments de Ramsès le Grand, quelques-uns couverts de bas-reliefs, qui sont de véritables tableaux, subsistent encore en Égypte, en Éthiopie, en Syrie; et l'inestimable collection Drovetti, formant aujourd'hui le musée royal égyptien, à Turin, nous montre même plusieurs statues de ce Pharaon, qui vivait il y a 3,300 ans. Il est vrai que l'on croit en reconnaître deux d'Osymandyas, qui précéda Sésostris de 8 siècles au moins. Quel vaste et nouveau sujet de méditations pour l'historien.

SESTINI (Dominique), savant numismate, né à Florence en 1750, fit ses études aux écoles de Saint-Marc, et entra dans la carrière ecclésiastique. En 1774, il visita Rome, Naples et la Sicile. De Catania, où le prince de Biscari lui ouvrit sa maison et son musée, il alla à Malte, à Smyrne et à Constantinople, alors ravagée par la peste. Dans la *Relation* de son voyage, il rendit compte du fléau, et attaqua plusieurs pratiques oppressives pour le commerce. Il entreprit ensuite diverses excursions en Europe et en Asie. Sir Robert Ainslie, ambassadeur d'Angleterre près de la Porte, occupé de la formation d'un médailler, s'attacha Sestini, qui consacra 16 années à des voyages pour rassembler des médailles, dont il fit graver les plus curieuses. Il voulut ensuite examiner les principales collections numismatiques de l'Europe, parcourut l'Allemagne, où le roi de Prusse lui accorda la place d'intendant de son musée; vint à Paris en 1810, et deux ans plus tard reçut sa nomination d'antiquaire et de bibliothécaire de la princesse Élisa, qui gouvernait alors la Toscane. Le grand-duc Ferdinand III, en remontant sur le trône, le confirma dans ces emplois, et y ajouta le titre de professeur honoraire de l'université de Pise. Il mourut à Florence en 1832. Il était correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertazione intorno al Virgilio di Apromano,* Florence, 1774, in-4°; *Della peste di Constantinopoli del* 1778, Yverdun (Florence), 1779, in-12; *Lettere odeporiche, osia viaggio per la penisola di*

Cisico, etc., Livourne, 1785, 2 vol. in-8°, traduit en français; *Viaggio di Constantinopoli a Bassora*, Yverdun (Livourne), 1768, in-8°; traduit en français; *Viaggio di ritorno da Bassaro a Constantinopoli*, ibid., 1788, in-8°, traduit en français; *Viaggio curiosa scientifico-antiquario per la Valachia, Transilvania e Ungheria fino a Vienna*, Florence, 1815, in-8°; *Dissertazione sopra alcune monete armene de' principi rupinesi*, Livourne, 1790, in-4°, figure; *Descriptio nummorum veterum*, etc., Leipzig, 1796, in-4°, figures; *Catalogus nummorum veterum musæi Arigoniani*, Berlin, 1805, in-fol.; *Descriptio numismatum e musæo olim abbatis de Camps, postea marechalli d'Etrées*, etc., ibid., 1808, in-4°, figure; *Illustrazione d'un vaso antico di vetro*, Florence, 1812, in-4°, figures; *Dissertazione sopra le medaglie antiche relative alla confederatione degli Achei*, Milan, 1817, in-4°, figures; *Descrizione degli stateri antichi*, Florence, 1817, in-4°, figure; *Descrizione delle medaglie Ispane e Celtibere del museo Heden*, ibid., 1818, in-4°; *Descrizione di alcune medaglie greche del museo del principe di Danimarca*, ibib., 1821, in-4°; *Systema geographicum numismaticum*. Cet ouvrage, fruit de 50 années de soins et de recherches, forme 16 vol. in-fol., entièrement écrits de la main de l'auteur.

SESTINI (Barthélemi), poëte et improvisateur italien, né à Pistoja, ville qu'on suppose avoir aussi donné le jour à la célèbre improvisatrice Corinne. Dès sa plus tendre jeunesse, il fit pressentir son talent poétique. Doué d'une âme élevée et d'une sensibilité profonde, Sestini ne vendit point ses vers à de riches protecteurs; il consacra ses chants à sa patrie dont il déplorait les malheurs. Sestini qu'on peut regarder comme un des plus heureux improvisateurs italiens, serait sans doute devenus un des meilleurs poëtes de l'Italie, si une mort prématurée ne fût venue le frapper. Il est mort à Paris dans la fleur de la jeunesse, d'une inflammation cérébrale, le 11 novembre 1822. On a publié de lui : *La Pia leggenda romantica*; Rome, 1822, in-8° : sujet dont le Dante nous a laissé le souvenir dans son dernier quatrain du 5e chant du *Purgatoire*.

SESTO (César da) *le Milanèse*, ainsi appelé de la ville de Sesto, dans le duché de Milan, où il était né, fut élève de Léonard de Vinci, et suivit aussi des leçons de Raphaël qui l'honora de son amitié. Balthazar Peruzzi se l'associa pour travailler aux peintures qu'il était chargé d'exécuter dans la citadelle d'Ostie. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses tableaux les plus remarquables sont une *Hérodiade* et une *sainte Famille*, qui rappellent la manière de Raphaël; une *Vierge et un enfant Jésus*, imités de la madone de *Foligno*, dans l'église de Saint-Roch de Milan; une *Tête de vieillard* d'un style vaporeux et étudié, dans la bibliothèque Ambrosienne; enfin un *saint Martin*, un *saint George à cheval* et les deux saints que l'on invoque contre la peste, *saint Sébastien* et *saint Roch*, tous quatre peints sur les pilastres de l'église de Saronc, entre Pavie et Milan.

SÉTHOS ou **SÉTHON**, roi d'Égypte, suivant Hérodote, mais que ne connaissent ni Manéthon, ni Diodore de Sicile, était un grand prêtre du temple de Phtha ou Vulcain, à Memphis, qui s'empara probablement du trône des Pharaons, à la faveur de la guerre étrangère et des troubles civils suscités par l'invasion des conquérants Éthiopiens, dans la dernière moitié du 8e siècle avant notre ère. En supposant que Séthon ne fût que le vassal de ces conquérants, et une espèce de vice-roi préposé par eux sur l'Égypte, une ingénieuse conjecture du comte Potocki concilie les dissentiments des auteurs. Il traita avec dédain la caste des guerriers, et dans ses persécutions contre elle, il ne craignit pas de la dépouiller des terres que les anciens Pharaons lui avaient assignées. Aussi, lorsque dans la suite, 712 avant J. C., Sanacharib ou Sennachérib, roi des Arabes ou des Assyriens, vint fondre sur la Palestine, et bientôt après sur l'Égypte, à la tête d'une armée nombreuse, officiers et soldats refusèrent le service à Séthon. Le prêtre alors eut recours à son dieu : rassuré par lui dans un songe, dit Hérodote, il rassembla les marchands, les artisans, les hommes de castes inférieures, en forma un corps de troupes, et, suivi de ces guerriers d'un jour, osa s'avancer jusqu'à Péluse, où l'ennemi avait son camp. La nuit suivante, une effroyable multitude de rats se répandit dans le camp des Assyriens, rongea les cordes de leurs arcs, les courroies de leurs boucliers, et les mit hors d'état de se défendre. Ainsi désarmés, consternés, ils prirent la fuite aussitôt, après avoir perdu un grand nombre des leurs. En témoignage de ce prodige, on voyait encore, au temps d'Hérodote dans le temple de Vulcain, la statue que le prêtre-roi y avait fait ériger, et qui le représentait tenant un rat sur sa main, avec une inscription analogue.

SETTALA (Louis), ou *Septalius*, médecin, né à Milan en 1552, était, à l'âge de 21 ans, premier lecteur de médecine pratique à Pavie; il fut ensuite rappelé à Milan par le saint archevêque Charles Borromée pour remplir la place de professeur de médecine pratique et d'archiâtre de duché. Sur le bruit de sa réputation, Philippe III, roi d'Espagne, lui offrit le titre d'historiographe; l'électeur de Bavière lui proposa la place de directeur de l'université d'Ingolstadt; la ville de Bologne, le grand-duc de Pise et le sénat vénitien se le disputèrent aussi; mais Settala préféra rester à Milan où l'attachait l'amour de la patrie. Pendant la peste de 1628, il donna tous ses soins à diminuer les ravages de ce fléau, et décida saint Charles à construire hors de la ville un lazaret qui sert actuellement de caserne. Atteint lui-même de la peste, il en guérit, et mourut en 1633, après avoir souffert pendant 5 ans d'une paralysie au côté gauche. On a de lui : *In librum Hippocratis de aere, aquis et locis commentarii quinque*, Cologne, 1590, Francfort, 1645, in-fol.; *In Aristotelis problemata commentaria*, Francfort, 1607, Lyon, 1632, 2 vol. in-fol.; *De nævis liber* (envies ou taches de naissance), Milan, 1605; Padoue, 1628, 1651, in-8°; *Animadversionum et cautionum medicarum libri VII*; Milan, 1614, in-8°, Strasbourg, 1625, in-12; Padoue, 1638, in-12; augmentée de 2 livres, Milan, 1629; Padoue, 1630; revu par Périus, Dordrecht, 1650, in-8°, et augmenté des *notes* de J. Rhodius, Padoue, 1652 et 1659; *De margaritis judicium*, Milan, 1618, in-8°; *De peste et pestiferis adfectibus libri V*, Milan, 1622, in-4°; *Analyticarum et animasticarum dissertationum libri II*, ib., 1626; *De morbis ex mucronatâ cartilagine evenientibus liber*, ibid., 1628;

Compendio di chirurgia, ibib., 1646; *De Ratione instituendæ et gubernandæ familiæ libri V*, 1626, in-8°.

SETTALA (Manfred), fils du précédent, mécanicien, surnommé *l'Archimède milanais*, né le 8 mars 1600, associa l'étude des sciences exactes à celle du droit, s'instruisit à fond dans toutes les branches de la philosophie et des mathématiques, cultiva les arts avec succès, et surpassa les ouvriers les plus habiles de son temps dans la construction des microscopes, des miroirs ardents et des autres instruments nécessaires à ses expériences. Il étendit le cercle de ses connaissances dans l'histoire naturelle et les antiquités par des voyages; il accompagna le chanoine Vinciolo sur les côtes d'Afrique et d'Asie, visita l'île de Chypre, la Syrie, l'Égypte, l'île de Candie, Smyrne, Éphèse et Constantinople. De retour à Milan, il forma la collection la plus complète qu'on y eût encore vue de machines, de médailles, de monuments, d'objets curieux, etc. Associé aux principales sociétés littéraires d'Italie, il reçut aussi le titre de correspondant de la Société royale de Londres. A sa mort, le 16 février 1680, ses collections qu'il avait destinées à la bibliothèque Ambrosienne, restèrent entre les mains de ses héritiers; la *description* en a été publiée en latin par Terzago, Tortone, 1664, in-4°; traduite en italien par Scarabelli, ibid., 1677, in-4°. Manfred a laissé quelques opuscules qui sont aujourd'hui dépourvus d'intérêt.

SETTIMELLO (Henri de). *Voyez* **ARRIGHETTO**.

SEUME (Jean-Théophile), littérateur, né en 1763 à Posern, près de Lutzen, fit ses études à l'université de Leipzig, où il s'adonna principalement à l'étude des langues anciennes, de l'histoire et des mathématiques. Il se proposait de venir en France pour se faire recevoir à l'école d'artillerie de Metz; mais arrêté par les recruteurs du landgrave de Hesse, qui faisaient alors avec les Anglais une espèce de *traite*, il fut transporté en Amérique avec ses camarades d'infortune pour combattre les indépendants. A la conclusion de la paix, il était menacé de ne point recouvrer sa liberté; ce ne fut qu'après bien des traverses qu'il parvint à s'échapper et à retourner à Leipzig. Il partagea son temps entre des travaux littéraires et des éducations particulières. En 1793, il accompagna le comte d'Igelstrohn en Russie, d'où il se rendit à Varsovie, comme secrétaire du frère du comte, plénipotentiaire de la Russie et général en chef de l'armée russe en Pologne; plus tard il revint à Leipzig, désigné par l'impératrice pour accompagner le jeune major de Muronzoff, qui désirait s'y faire traiter de ses blessures. A l'avénement de Paul Ier, il fut rayé des états de l'armée, pour ne s'être pas immédiatement conformé à l'ordre qui le rappelait en Russie. Tourmenté du désir de voyager, il partit vers la fin de 1801, passa par Vienne, Venise, Rome, Naples, Palerme, visita le cratère de l'Etna, fit le tour de la Sicile, revint à Naples, traversa l'Italie, la Suisse, la France jusqu'à Paris, et revint dans sa patrie après 9 mois d'absence; il avait fait ce voyage presque entièrement à pied. Deux ans après, le désir de revoir des amis le détermina à retourner en Russie; cette fois il vit Pétersbourg, Moscou, Stockholm, Upsal, Copenhague, et revint par Hambourg à Leipzig. S'étant rendu aux bains de Tœplitz, dont l'usage lui avait été ordonné, il y mourut en 1810. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par M. J. H. Zimmermann en 5 vol. On y distingue : *Détails sur les événements de Pologne en* 1774, publiés en 1796. Un opuscule *sur la vie et le caractère de Catherine II*, Leipzig, 1797; des lettres sur *les changements survenus en Russie, depuis l'avénement de Paul Ier; Promenade à Syracuse*, 1803, in-8°; *Mon Été dans le Nord*, 1806, in-8°. Ces deux derniers ouvrages renferment des détails intéressants sur la vie et la personne de l'auteur.

SEVECHOUS, SEVECHOS ou **SENECHOS**, roi d'Égypte, monta sur le trône l'an 726 avant J. C., et régna 12 ou 14 ans. Il est probablement le même que Sua l'Éthiopien, dont Osée, roi d'Israël, implora le secours contre Salmanasar, roi d'Assyrie.

SÉVELINGES (Charles-Louis de), littérateur, né à Amiens en 1768, fut élevé au collége de Juilly, d'où il sortit en 1782 pour entrer à l'école d'artillerie à Metz. Il passa dans les gendarmes du roi, suivit les princes frères de Louis XVI, et fit les campagnes de l'armée de Condé. De retour en France en 1802, il se livra dès lors à la culture des lettres, prit part à la *traduction* du *Code prussien*, et fut l'un des collaborateurs de la *Nouvelle bibliothèque des romans*. Il mourut à Paris en 1832. Ses principaux ouvrages sont : *Voyages dans la caverne du malheur et les repaires du désespoir*, traduits de l'allemand de Spiess, 2 vol. in-12; *Soirées allemandes*, 3 vol. in-18; *Werther*, traduction complète, in-18 et in-8°; *Alfred*, imitation du *Wilhelm Meister* de Goethe, 3 vol. in-12; *Histoire de la campagne de 1800*, d'après Bulow, qu'il a souvent réfuté judicieusement, in-8°; *Histoire de Schinderhannes et autres chefs de brigands dits* Chauffeurs, 2 vol. in-12; *Histoires nouvelles, contes moraux*, in-12; *Histoire de la guerre de l'indépendance américaine*, traduite de l'italien de Botta, 4 vol. in-8°; *Mémoires inédits et correspondance secrète du cardinal Dubois*, 2 vol. in-8°; avec une savante *Introduction*; un *Précis de la paix d'Utrecht*, une *Notice sur le prétendant* (le chevalier de Saint-George), un *Mémoire sur les whigs et les torys*, etc.; *Histoire de la captivité de Louis XVI et de sa famille*, in-8°. On lui a attribué *le Rideau levé, ou Petite revue des grands théâtres*, 1818. Il a fourni des articles au *Mercure de France*, au *Mercure étranger*, au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, au *Pour et le contre*, etc. Il fut aussi l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle* des frères Michaud.

SÉVÈRE. *Voyez* **CORNÉLIUS-SÉVÉRIUS** et **SULPICE-SÉVÈRE**.

SÉVÈRE (Lucius Septimius SEVERUS), empereur romain, était né, le 11 avril 146 de J. C., à Leptis, sur la côte d'Afrique, d'une famille originaire des Gaules, suivant Dion, et de l'ordre des chevaliers. Dans sa jeunesse, il étudia la philosophie et l'éloquence, et à 18 ans, il s'était déjà fait connaître comme orateur. Mais ses discours ou déclamations brillaient plus par les pensées que par le talent de les exprimer. Il vint à Rome dans le dessein de se perfectionner, en suivant les leçons des plus habiles maîtres. Revêtu par Marc-Aurèle de la charge d'avocat du fisc, et admis ensuite au sénat, il parcourut rapidement la carrière des emplois. L'ambition ne l'empêcha pas de se livrer à la débauche. Il fut même accusé d'adultère, et ne dut son renvoi qu'à l'in-

dulgence de ce même Didius Julianus, auquel il arracha depuis l'empire avec la vie. Alliant au goût des plaisirs une grande ardeur pour le travail, l'amour de l'ordre et l'attachement à ses devoirs, Sévère jouissait, comme homme public, de la considération qu'on ne pouvait accorder au citoyen. En quittant la questure, il fut nommé proconsul d'Afrique. Un de ses compatriotes l'ayant rencontré, revêtu des marques de sa dignité, courut à lui les bras ouverts; mais Sévère le fit saisir par les licteurs et battre de verges, pour lui apprendre le respect qu'il devait au lieutenant du peuple romain. Après la mort de Marc-Aurèle, il se démit de ses emplois et fit un voyage dans la Grèce; mais ce fut moins, suivant Crévier, pour visiter les antiquités d'Athènes, ou se faire initier aux mystères de Cérès, que pour laisser à Commode le temps de l'oublier. Il n'eut point à se louer de l'accueil des Athéniens; mais il s'en vengea dans la suite en diminuant leurs priviléges. La disgrâce de Sévère dura peu : élevé par Commode au consulat, il commandait les légions de l'Illyrie, lorsque la mort de ce prince vint lui faciliter l'accès du trône qu'il ambitionnait depuis longtemps. Veuf de Martia, Sévère avait épousé la célèbre Julia Domna, parce que l'horoscope de cette femme lui promettait l'empire. Les prétoriens étaient en possession d'élire les maîtres du monde. Pertinax, successeur de Commode, voulut diminuer leur autorité, et tomba sous leurs coups. L'empire fut mis à l'encan : Didius Julianus l'acheta; mais ce honteux marché excita l'indignation des Romains. Jamais, peut-être, une circonstance plus favorable ne s'était offerte à un ambitieux, et Sévère sut en profiter. En s'annonçant comme vengeur de Pertinax, il souleva les légions d'Illyrie, qui le proclamèrent empereur, vers la fin d'avril 193. Doué d'une activité qu'on a comparée à celle de César, il part sur-le-champ à la tête de son armée, pour se faire reconnaître dans Rome, et arrive en Italie avant qu'on y eût reçu la nouvelle de sa marche. Didius, après avoir tenté de faire assassiner son rival, consent à l'associer au trône; mais Sévère rejette cette offre avec mépris. Didius, abandonné des prétoriens, est forcé de céder à sa mauvaise fortune, et le sénat s'empresse de décerner à Sévère le titre d'empereur. Une députation de cent sénateurs fut chargée de lui porter cette nouvelle à Intéramna (Terni). Sévère leur montra beaucoup de défiance; il les fit fouiller avant de les admettre en sa présence, et les reçut au milieu de ses gardes en armes. Cependant il se radoucit, leur distribua des présents, et en les congédiant leur permit de rester près de sa personne. Avant d'entrer dans Rome, il cassa le corps des prétoriens, qui furent privés de leurs marques militaires et dispersés hors de l'Italie, avec défense d'y rentrer sous peine de mort. C'était à la fois un grand acte de justice et de politique. L'empereur fit enfin son entrée solennelle dans la capitale. Dion en a rapporté les détails (liv. 74) comme témoin oculaire. Sévère ne quitta l'habit de guerre qu'aux portes de la ville, et se rendit au palais, entouré de ses soldats. Il alla le lendemain au sénat, et, dans un discours étudié, promit de prendre pour modèle Marc-Aurèle et Pertinax. La mort de Didius ne l'avait pas rendu maître de tout l'empire. Pescennius-Niger, revêtu de la pourpre par ses légions, étendait son autorité dans l'Orient. C'était un rival redoutable, et Sévère voulait se presser de l'abattre pour qu'il n'eût pas le temps de s'affermir; mais avant de quitter Rome, il fallait, par de sages mesures, en assurer la tranquillité. Sévère s'occupa donc d'y faire venir des subsistances : il ordonna des distributions abondantes au peuple et aux soldats; il punit les magistrats qui s'étaient rendus coupables de prévarication; et annonça le projet de réformer les abus qui s'étaient introduits sous les règnes précédents, dans les différentes branches de l'administration. Il choisit, dans les légions d'Illyrie, les soldats dont il avait le plus éprouvé le dévouement, pour en former un nouveau corps de prétoriens; maria ses deux filles à Aëtius et Paulus, qu'il désigna consuls; et enfin, pour s'ôter toute inquiétude de la part d'Albin, commandant des légions dans la Grande-Bretagne, il le créa César, et le désigna consul avec lui, pour l'année suivante. Sévère, qui connaissait l'affection du peuple pour Pescennius, ne parla point de son projet de lui faire la guerre; et partit sans avoir demandé l'autorisation du sénat. On connaît les détails de cette expédition. Après avoir obtenu quelques succès, Pescennius, battu devant Nicée, perdit la vie. Sévère, qui s'était reposé sur ses lieutenants de la conduite de cette guerre, abusa cruellement de la victoire. Il exila la femme et les enfants de Niger, et confisqua les biens de ses partisans; il poussa la rigueur jusqu'à proscrire des soldats; et il aurait porté plus loin la vengeance, s'il n'eût pas eu dans Albin un rival prêt à profiter de ses fautes, et qui pouvait le renverser s'il se rendait odieux. Se flattant de savoir mieux que personne se venger de ses ennemis et récompenser ses amis, il dédommagea les villes qui avaient souffert pour sa cause, et fit de grandes largesses à ses troupes. La mort de Niger ne fut point le terme de la guerre dans l'Orient. Byzance refusait de se soumettre au vainqueur. Assiégés, ou plutôt bloqués pendant trois ans, les habitants ne se rendirent qu'après avoir épuisé tous les moyens de résistance. Dans sa fureur, Sévère parut vouloir effacer jusqu'à la trace de cette malheureuse ville; mais, suivant la remarque judicieuse de Dion, en s'abandonnant à sa colère, il privait l'empire d'un de ses plus puissants boulevards contre l'invasion des peuples de l'Orient. Cependant il adoucit ses premiers ordres contre cette ville; mais il ne la rétablit jamais dans ses anciens droits. Le siége de Byzance n'avait point retardé l'entrée des Romains en Asie. Outre le désir de châtier les peuples qui s'étaient déclarés pour Niger, Sévère se proposait, dans cette expédition, d'effrayer les barbares par l'appareil de la guerre, afin de leur ôter l'envie de faire des incursions quand il serait éloigné. Après une marche fatigante dans les plaines sablonneuses de la Mésopotamie, où son armée eut beaucoup à souffrir de la soif, il parvint à Nisibe, et s'y arrêta. La prise de quelques villes acheva cette campagne, qui ne fut ni longue, ni marquée par de grands exploits. Le sénat cependant lui décerna le triomphe, qu'il refusa, par un motif honorable. Il ne voulut pas paraître triompher de Niger, son concitoyen. Sévère reçut aussi les surnoms d'*Arabique*, d'*Adiabénique*, et de *Parthique*, qu'on trouve dans des inscriptions de cette époque. Après avoir pris

toutes les mesures pour assurer la tranquillité de l'Orient, il ne songea plus qu'à se débarrasser d'Albin, qu'il n'avait ménagé jusqu'alors que pour n'avoir pas à la fois deux ennemis à combattre aux deux extrémités de l'empire. Albin, en se faisant proclamer Auguste, fournit à Sévère le prétexte qu'il cherchait pour lui déclarer la guerre. Il était près de Viminatium, dans la Mœsie, quand il reçut cette nouvelle. Aussitôt il assemble ses troupes, leur expose la conduite d'Albin, qu'il nomme ingrat, et le fait déclarer ennemi public. Profitant de l'enthousiasme des soldats, excités par ses largesses, il leur présente son fils aîné, depuis Caracalla, et lui confère le titre de César. Il marche ensuite contre Albin, qui s'avançait de son côté, dans le dessein de pénétrer en Italie, où il avait un grand nombre de partisans. Sévère, plus actif, le prévient, détache une partie de ses troupes pour garder les passages des Alpes, et avec le reste de son armée, arrive devant Lyon, dont son ennemi s'était déjà rendu le maître. Après quelques avantages balancés de part et d'autre, une bataille décisive eut lieu près de Trévoux. Albin y perdit la vie. Dans cette journée mémorable (19 février 197), Sévère montra les talents d'un général et la valeur d'un soldat; à la tête d'un faible détachement, il rétablit l'ordre dans son aile gauche enfoncée, et décida la victoire longtemps incertaine. N'ayant plus aucun motif de feindre la modération, il s'abandonna tout entier à l'affreux plaisir de la vengeance: il eut la lâcheté de repaître ses yeux du cadavre d'Albin, et le fit fouler aux pieds par son cheval. La femme et les enfants de ce prince furent égorgés; et un arrêt proscrivit tous ses partisans. Cette rigueur inutile les empêcha de se soumettre; et il fallut vaincre, dans de nouveaux combats, des hommes que la clémence aurait mis à ses pieds. Des tables de proscriptions furent dressées dans les Gaules et dans l'Ibérie, dont les plus riches habitants périrent sous le glaive des bourreaux. Dès qu'il eut affermi son autorité dans les Gaules, et pris des mesures pour étouffer les séditions dans la Grande-Bretagne, il reprit le chemin de Rome, impatient de se venger des sénateurs qui, peu de temps avant la bataille de Trévoux, avaient décerné des honneurs au frère d'Albin. Dès le lendemain de son arrivée, il força le sénat à mettre Commode au rang des dieux. Instruit par une liste trouvée sur Albin, du nom des sénateurs qui l'avaient favorisé, il fit grâce à trente-cinq, et en fit mettre à mort vingt-neuf, sans aucune forme de jugement. Une réflexion de Géta, son plus jeune fils, parut le toucher, et il fut sur le point de renoncer à ses plans sanguinaires. Mais Plautien, préfet du prétoire, qui avait sur son esprit le même ascendant que Séjan sur Tibère, l'empêcha de céder à ce mouvement d'humanité : la femme et le fils de Niger furent tirés de l'exil, et sacrifiés à sa jalouse inquiétude. Tous ceux dont les richesses, les talents ou les services pouvaient lui donner de l'ombrage, éprouvèrent le même sort. Tandis qu'il effrayait Rome de tant de supplices, il cherchait à plaire au peuple par des fêtes et des distributions de vivres et d'argent; mais, dans le but de perpétuer l'empire dans sa famille, il s'attachait surtout à gagner les soldats; et sa complaisance pour leurs désordres acheva de ruiner l'ancienne discipline. L'invasion des Parthes dans la Mésopotamie l'obligea de retourner dans l'Orient, vers la fin de 197. Ils levèrent, à son approche, le siége de Nisibe, où l'empereur passa l'hiver. L'année suivante, il entra dans la Syrie, et prit Babylone et Séleucie, qui ne firent aucune résistance. Ctésiphon l'arrêta quelque temps; mais sa fermeté triompha du courage des habitants. De nouveaux titres d'honneur lui furent décernés pour ces conquêtes, qu'il ne pouvait garder à raison de la difficulté de se procurer des vivres, et des incommodités du climat. Forcé de se retirer, il conclut une paix avantageuse avec les Parthes, accepta les offres du roi d'Arménie, et pénétra dans le royaume d'Atra, dont il assiégea la capitale. Les légions d'Europe avaient fait une brèche; mais Sévère, ne voulant pas leur accorder le pillage de cette ville, les força de se retirer. Cette faute empêcha la prise d'Atra, qui fut préservée d'une ruine inévitable. Après avoir pacifié l'Orient, Sévère visita l'Égypte, dont il enleva les livres sacrés pour s'en réserver la connaissance. Il ferma, dit-on, aussi le tombeau d'Alexandre, afin que personne n'y descendît après lui. Ce fut avant son voyage d'Égypte, qu'il rendit contre les chrétiens un édit qui devint le signal de la persécution que l'Église compte pour la cinquième. Suivant quelques historiens, elle fut très-sanglante; mais un écrivain qu'on ne peut soupçonner de partialité (l'abbé Pernetti), pense que Sévère y fut étranger, et qu'on doit l'attribuer aux proconsuls et aux préfets, toujours disposés à grossir le nombre des victimes pour s'enrichir de leurs dépouilles. Sévère revint à Rome, l'an 203. Il ne put accepter les honneurs du triomphe, à cause de la goutte qui le tourmentait; mais son retour fut consacré par l'arc qui porte son nom, et qui subsiste encore aujourd'hui. Dans les jeux et les fêtes qu'il fit célébrer à cette occasion, Sévère surpassa tous ses prédécesseurs par sa magnificence. Leur éclat s'accrut par le mariage de Caracalla avec la fille de Plautien. Cette union, qui rapprochait Plautien du trône, et semblait devoir affermir son pouvoir, précipita la chute de cet indigne favori. Sévère n'avait rien perdu de son inflexibilité : le moindre soupçon devenait pour lui l'occasion d'exercer de nouvelles rigueurs. Cependant il encourageait la culture des lettres et des sciences, il appelait dans ses conseils le jurisconsulte Papinien; il adoucissait le sort des provinces accablées par les agents du fisc; il rendait une justice scrupuleuse à tous ses sujets sans distinction; enfin, par de sages édits, il tentait d'arrêter le torrent des mauvaises mœurs. Maître du monde, Sévère ne l'était pas dans son palais. Les infidélités de sa femme avaient été pour Rome un sujet de scandale; et les divisions de ses deux fils, dont il semblait prévoir l'issue funeste, empoisonnaient sa vie. La révolte des Calédoniens et des Méates fut donc une distraction à ses chagrins. Ayant résolu de leur faire la guerre, il partit, en 208, avec ses deux fils, qu'il désirait endurcir aux fatigues et aux privations. Laissant à Géta le commandement de la partie de la Grande-Bretagne soumise aux Romains, il s'avança dans la Calédonie, avec Caracalla, se frayant une route dans les forêts, obligé de couper des montagnes, de jeter des ponts sur les rivières, et d'établir des chemins dans les parties marécageuses. Les barbares, dont il avait refusé la soumission, fuyaient devant les Romains; mais ils

tombaient sur leurs équipages, et massacraient les traîneurs. Tout le fruit que Sévère retira de cette expédition, qui lui coûta 50,000 soldats, fut d'étendre sa domination sur la partie de l'Écosse, située entre les golfes de la Clyde et du Forth. Un mur qu'il fit construire, et dont on voit encore des parties assez bien conservées, est la borne que les Romains ne dépassèrent jamais. Cette expédition valut à Sévère le titre de *Britannicus Maximus*. Ses infirmités l'avaient obligé de laisser à Caracalla le soin des légions. Instruit que son fils cherchait à séduire les troupes, et qu'il était à la tête d'un complot ourdi pour exclure Géta du trône, le vieil empereur cita les coupables à son tribunal, et après les avoir convaincus de sédition, les condamna tous à mort, excepté son fils. Il avait voulu seulement leur donner une leçon, et il leur pardonna, en disant : Comprenez-vous maintenant que c'est la tête qui commande, et non pas les pieds? L'indulgence de Sévère ne put corriger Caracalla, qui forma l'odieux projet de se délivrer de son père, en le frappant par derrière : le coup manqua ; mais au geste de son fils, Sévère n'avait pu se tromper sur son intention. Rentré dans sa tente, il le fit appeler, et lui dit: Si vous voulez me tuer, prenez cette épée; ou si la honte vous retient, ordonnez à Papinien de vous défaire de moi. Une nouvelle révolte des Bretons hâta la fin de cet empereur. La colère et le chagrin avaient irrité sa goutte; et les douleurs qu'il ressentait étaient si vives, qu'il souhaitait d'en voir le terme. Ayant fait venir ses deux fils, il les exhorta, de la manière la plus pressante, à se réconcilier, et à vivre en bonne intelligence. Il se fit apporter l'urne qui devait contenir ses cendres: Tu renfermeras, dit-il, celui que n'a pu contenir l'univers. Quelques instants avant sa mort, un officier vint lui demander le mot d'ordre; il répondit : *travaillons*. Il expira l'an 211, à York, le 4 février, à l'âge de 66 ans. Ses cendres furent rapportées à Rome. Sévère avait de grandes qualités; mais, dit Montesquieu, la douceur, cette première vertu des princes, lui manquait. Il était sobre, patient, simple dans ses goûts, et d'une activité infatigable. Il aimait les lettres, et les cultivait avec quelques succès. Il avait laissé, sur sa vie, des *Mémoires*, cités avec éloge par Aurelius Victor; mais ils sont perdus. Dion et Spartien ont écrit avec détail la *Vie* de ce prince. Les médailles de Sévère sont communes en grand et en moyen bronze, ainsi qu'en argent. On peut consulter, sur les revers rares, l'ouvrage de Mionnet, souvent cité.

SÉVÈRE II (Flavius-Valerius SEVERUS), empereur romain, était né dans l'Illyrie, d'une famille obscure. Ayant embrassé le parti des armes, il adopta les goûts ignobles de la plupart de ses camarades, dont il ne se distinguait d'ailleurs par aucune qualité. Cependant il parvint aux premiers emplois militaires, et dut à un dévouement sans bornes la protection de Galère, qui força Dioclétien de le créer César, au préjudice de Constantin, dont il redoutait les talents. Sévère fut décoré de la pourpre à Milan, en 305, par Maximilien Hercule, que l'abdication de Dioclétien obligeait à descendre du trône. Constance Chlore et Galère se partagèrent alors l'empire; et Sévère obtint, avec le gouvernement de l'Italie, celui de l'Afrique. Constance mourut l'année suivante; et Galère s'associa son protégé. Maxence, à qui le titre de fils de Maximilien donnait quelque crédit sur l'esprit des soldats, profita de la disposition favorable des prétoriens pour se faire élire Auguste. Sévère vint aussitôt assiéger son rival dans Rome (février 307); mais la défection de ses troupes, gagnées par les promesses de Maxence, l'obligea de se retirer. Dans sa fuite il rencontra Maximilien qui conduisait des légions à son fils, et s'enferma dans Ravenne, dont la position lui permettait d'attendre les secours de Galère. Craignant d'être trahi par ses propres soldats, il se remit entre les mains de Maximilien, qui manquant à la parole qu'il lui avait donnée de le traiter honorablement, après l'avoir traîné captif à Rome, ne lui laissa que le choix du supplice. Sévère se fit ouvrir les veines (avril 307). Il avait porté neuf mois le titre d'empereur. Ses restes furent déposés dans le tombeau de Gallien. Il laissait un fils nommé Severius, qui fut tué, dans la suite, par ordre de Licinius. On a des médailles de ce prince, dans les trois métaux; mais elles ne sont pas communes. Voyez le *Degré de rareté des médailles romaines,* par Mionnet page 363.

SÉVÈRE III (Livius SEVERUS), empereur romain, était né dans la Lucanie. Le général Ricimer, qui ne voulait pour maîtres que des princes sous le nom desquels il pût gouverner, après avoir fait périr Majorien, désigna Sévère pour lui succéder. L'incapacité de celui-ci fut donc son seul titre au trône du monde. Les légions d'Illyrie le proclamèrent Auguste à Ravenne le 19 novembre 461; et ce choix fut confirmé par le sénat, qui n'aurait pu d'ailleurs y refuser son approbation. Le règne de Sévère ne tient une place dans l'histoire que par les ravages des barbares qui préludaient au partage de l'empire romain. Tandis que Genséric, à la tête des Vandales, pillait la Sicile et l'Italie, et se rendait maître de la Sardaigne, les Visigoths dévastaient les provinces méridionales des Gaules; les Saxons fondaient des colonies dans l'Amérique, et les Germains s'assuraient la possession de l'Helvétie. Indifférent au sort de l'empire, dont un prince plus habile n'aurait pu retarder la chute, Sévère acheva sa vie sans gloire, dans le palais où l'avait relégué Ricimer, à Rome, le 15 août 464. Ce général fut soupçonné de s'être débarrassé, par le poison, de ce fantôme de prince, auquel il dédaigna de donner un successeur. Les médailles de Sévère sont moins rares en or et en argent qu'en petit bronze; on n'en connaît point en moyen bronze. Voyez les *médailles romaines* de Mionnet.

SÉVERIN, pape, succéda à Honorius en 640, le 28 mai, après une vacance du siége pendant 19 mois et 17 jours, et mourut la même année le 2 août, n'ayant gouverné l'Église que 2 mois et 4 jours. Il laissa toutefois une réputation de vertu et de piété. — Trois saints du même nom ont vécu en France dans le 6e siècle.

SEVERINO (Marc-Aurèle), médecin, né en 1580 à Tarsia, dans la Calabre, s'établit à Naples. Nommé chirurgien en chef de l'hôpital des Incurables, il saisit cette occasion pour mettre en pratique ses nouvelles théories, et substituer aux lenteurs de la médecine expectante l'emploi du fer et du feu. Ses innovations soulevèrent contre lui ses confrères, qui le firent destituer et par-

vinrent même à le faire emprisonner. Rendu à la liberté, Severino essuya de nouvelles persécutions; mais enfin l'université de Naples lui ayant confié la chaire de médecine et d'anatomie, il s'éleva bientôt à une grande célébrité. Il mourut en 1656, de la peste qui ravageait Naples. On trouve la liste de ses ouvrages à la suite du *Therapeuta neapolitanus, seu Veni mecum consultor*, Naples, 1653 et 1655, in-8°. Les plus remarquables sont : *De abscessuum reconditâ naturâ libri VIII*, Naples, 1632, in-8°; 1638, in-4°; Francfort, 1643, 1668, in-4°; Padoue, 1651, 1668, in-4°; Leyde, 1724, in-4°; *Zootomia democritea, id est Anatome generalis totius animantium opificii*, ibid., 1645, in-4°, figures : ouvrage estimé dans lequel se trouve le germe de plusieurs découvertes modernes; *De efficaci medicinâ libri III*, Francfort, 1646, 1671, in-fol.; Paris, 1669, in-4°; traduit en français, Genève, 1668, in-4°: il y traite de l'emploi du feu, dont il fait presque un remède universel; *De lapide fungifero et de lapide fungimappâ epistolæ duæ*, dans l'ouvrage de Bapt. Fiera, *De cœna*, Padoue, 1649, in-4°; Wolfenbuttel, 1728, in-4° : c'est un traité curieux sur les pierres à champignon du royaume de Naples; en les couvrant d'une couche de terre que l'on arrose avec de l'eau tiède pendant quelques jours, on obtient des champignons de 5 à 6 pouces de haut; *De pedanchone malignâ, seu de theriomate faucium pestis vi pueros præfocante*, Francfort, 1653, in-8°. Ce mémoire, écrit à l'occasion du croup épidémique qui se manifesta à Naples en 1618, a été augmenté d'un commentaire par Thomas Bartholin; *Antiperipatias, hoc est adversùs Aristoteleos, de respiratione piscium; De piscibus in sicco viventibus; Phoca illustratus, de radio turturis marini*, Francfort, 1659, 1661, et 1665, in-fol., avec la *Vie* de l'auteur.

SÉVESTRE (Joseph-Marie-François-Jean) naquit à Rennes le 18 janvier 1753. Il était employé aux états de Bretagne lorsque la révolution éclata. Il fut l'un des députés du département d'Ille-et-Vilaine, à la Convention nationale, et l'un des membres les plus violents de cette assemblée; il vota la mort de Louis XVI. Nommé membre du comité de sûreté générale, il fut chargé de la surveillance des enfants de Louis XVI au Temple, et fit le rapport sur la mort du Dauphin. Sévestre devint, après la Convention, l'un des messagers d'État du conseil des Cinq-Cents et ensuite du corps législatif. En 1815, il fut exilé et ne rentra en France qu'après la révolution de 1830. La chambre des députés lui fit payer l'arriéré de son traitement pendant son exil et lui accorda une pension de 3,600 francs. Il est mort le 6 avril 1846, au château de Liverdy, près de Tournan (Seine-et-Oise).

SÉVIGNÉ (Marie de RABUTIN-CHANTAL, marquise de), née à Paris, et non dans le château de Bourbilly en Bourgogne, le 5 février 1626, n'avait guère que 5 mois lorsque son père fut tué en défendant l'île de Ré contre les Anglais. Privée de sa mère dans un âge fort tendre, elle fut placée sous la tutelle de son oncle maternel, l'abbé de Coulanges, qu'elle appelle *le bien-Bon*. Elle reçut des leçons de Ménage et de Chapelain, qui cultivèrent ses heureuses dispositions avec le plus grand soin. A 18 ans elle épousa Henri de Sévigné, maréchal de camp, issu de l'une des plus anciennes familles de Bretagne, et qui sept ans plus tard, fut tué en duel, laissant sa veuve avec un fils et une fille. Jeune, belle et riche, madame de Sévigné sut résister à toutes les séductions, pour se consacrer uniquement à l'éducation de ses enfants. En 1663, elle présenta sa fille à la cour et la maria en 1669 au comte de Grignan, qui y avait un emploi, dans l'espoir de passer sa vie avec elle; mais le service du roi appela et retint de Grignan en Provence. La consolation de madame de Sévigné fut, tantôt d'attirer sa fille à Paris, et tantôt de l'aller trouver au fond de cette province. Son dernier voyage eut lieu en 1694, à l'occasion du mariage du marquis de Grignan, son petit-fils, avec Mlle de Saint-Amant. Vers le milieu de l'année 1695, madame de Grignan eut une maladie fort longue, qui lui donna de vives inquiétudes. Au moment où elle commençait à retrouver le repos par le retour de la santé de sa fille, elle tomba malade elle-même, et mourut au bout de quelques jours, le 6 avril 1696. Ses *Lettres* sont un des monuments les plus précieux de la littérature française. Quelques-unes parurent l'année même de sa mort dans les *Mémoires* de Bussy-Rabutin. L'année suivante, la marquise de Coligny, fille de Bussy, en publia un plus grand nombre, avec celles de son père. D'autres éditions ont vu le jour à diverses époques. Grouvelle en fit paraître une assez complète en 1806, 8 vol. in-8°. La plus estimable est celle qu'a donnée M. de Montmerqué, Paris, 1818, 11 vol. in-8°, avec portraits, vues et *fac simile*, y compris les *Mémoires de Coulanges*. Cette édition est précédée d'une *Notice bibliographique* par l'éditeur, et d'une *Notice* fort étendue sur madame de Sévigné, sur sa famille et sur ses amis, par M. de Saint-Saurin.

SÉVIGNÉ (Charles, marquis de), fils de la précédente, né en 1647, servit en qualité de volontaire contre les Turcs en 1669, acheta ensuite la charge de sous-lieutenant des gendarmes du Dauphin, et fit preuve d'intrépidité dans diverses circonstances, notamment au combat de Seneffe en 1674, et à Saint-Denis, près de Mons, en 1678. Dans l'intervalle de ses campagnes, il partageait son temps entre les gens de lettres, tels que Racine et Despréaux, et les femmes les plus célèbres par leur beauté, telles que Ninon de Lenclos et la comédienne Champmêlé. Après son mariage, en 1684, il se retira aux Rochers, se fixa ensuite à Paris, et y mourut le 27 mars 1713, après avoir passé les dernières années de sa vie dans la dévotion. On a de lui une *Dissertation critique sur l'art poétique d'Horace*, Paris, 1698, dans laquelle il contredit l'interprétation forcée que Dacier avait faite d'un passage de cet auteur.

SEVIN (François), philologue, né en 1682 à Villeneuve-le-Roi, fit d'excellentes études à Sens et à Paris, se lia d'une étroite amitié avec Étienne Fourmont, qui a rendu des services signalés à la littérature chinoise, et fut choisi en 1728, pour aller avec lui à Constantinople rechercher des manuscrits. Il en rapporta plus de 600 d'une conservation parfaite, et par les relations qu'il avait conservées dans ce pays, il continua d'en recevoir un assez grand nombre, dont il enrichit la bibliothèque royale à Paris. L'abbaye de la Ferrade lui fut donnée en récompense de ses services; mais, ne voulant pas quitter Paris, il se contenta d'une pension de 1,500 liv. sur un au-

tre bénéfice. En 1757 il fut nommé garde des manuscrits de la bibliothèque du roi à Paris. Il rédigea les deux premiers volumes du *Catalogue*, qui contiennent les manuscrits en langues orientales et les manuscrits grecs : Fourmont et Mélot l'avaient aidé dans ce travail; dans ses autres travaux il eut l'abbé Sallier pour collaborateur. Sevin mourut à Paris le 12 septembre 1741, laissant une foule de *Mémoires* qui font partie du *Recueil* de l'Académie des inscriptions, dont il était membre. On cite principalement ses *Remarques* sur des passages d'Anacréon, d'Hésiode, de Pline et d'autres auteurs grecs et latins; ses *Recherches* sur l'histoire d'Assyrie, sur celle de la Lydie, de la Carie, sur les rois de Pergame et de Bythinie; ses *Dissertations* sur la vie et les ouvrages de Juba, roi de Mauritanie, sur Hécatée de Milet, Nicolas de Damas, Évhémère, Callisthène, Tyrtée, Archiloque, Panætius, Thrasile, Philiste, Jérôme de Cardie, Athénodore, Charon de Lampsaque et Théophane. On lui doit en outre des *Lettres sur Constantinople*, adressées au comte de Caylus, Paris, 1802, in-8°. Son *Éloge*, par de Boze, se trouve dans le 16e vol. des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions.

SEWA-DJY, fondateur de l'empire Maratte, dans l'Indoustan, eut pour aïeul, suivant l'opinion la plus commune, le fils naturel d'un raja d'Oudaïpour chef des princes Rajepouts, les premiers souverains peut-être de l'Indoustan (si, comme on le prétend, ils descendaient de Porus), et qui, chassés de Schitor par l'empereur Mogol Akhbar, vers la fin du 16e siècle, s'étaient établis à Oudaïpour. La mère de ce fils naturel était une femme obscure de la tribu de Bounsla. Il en prit le nom, et le transmit à ses descendants, les rajas de Bérar et de Sattarah. Le raja d'Oudaïpour, chassé par ses frères, qui lui reprochaient sa naissance, ou dont il voulait envahir l'héritage, entra au service du roi de Bedjapour ou Visapour, et y obtint des emplois brillants qu'il transmit à son fils Schadjy. Celui-ci, homme paisible, fut le père de l'inquiet et ambitieux Sewa-djy et d'Èko-djy, tige des derniers rajas de Tanjaour. Sewa-djy naquit, en 1628, à Baçain, suivant Thévenot, ou dans un bourg du territoire de cette ville, suivant l'auteur portugais d'une vie de Sewa-djy, ce qui donna lieu au bruit que ce fameux chef maratte était le fils naturel de dom Manoel de Meneses, seigneur de ce bourg. Mais cette opinion n'est pas plus admissible que celle qui le fait naître en Abyssinie, sur la fin du 16e siècle, vendre comme esclave, et pousser sa carrière jusqu'à l'âge de 95 ans. Son nom vient, dit-on, de celui d'une idole fameuse dans le pays, et du titre honorifique *djy*. Dédaignant la condition de sujet, il songea de bonne heure à se former un État indépendant; mais les commencements de sa carrière militaire et politique, et par conséquent ceux de la puissance des Marattes, sont enveloppés de tant de ténèbres et de contradictions, qu'il est presque impossible de découvrir la vérité. Suivant les uns, Sewa-djy assassina un des généraux du roi de Bedjapour, dont il était le collègue. Suivant d'autres, il commandait l'armée du roi du Dekhan, lorsqu'il vainquit celle du roi de Bedjapour, après avoir poignardé le général de ce prince. Il paraît toutefois que sa conduite envers le roi de Bedjapour, soit comme ennemi, soit comme sujet rebelle, rendit Schadjy suspect à ce prince, qui l'exila ou le fit renfermer. Outré de la disgrâce de son père, Sewa-djy jura une haine éternelle au roi, et ne cessa de piller, de ravager et de démembrer ses États. L'importante forteresse de Pannela fut sa première conquête; il la dut à la ruse, moyen que Sewa-djy employa souvent avec succès, et qui ne contribua pas moins que son audace et son courage à établir et à augmenter sa puissance. L'or que lui procurait le pillage lui servait à corrompre les généraux qu'il n'était pas en état de combattre, et à récompenser libéralement ses soldats. Le roi de Bedjapour étant mort, vers 1662, il força la régente, sa veuve, à accepter la paix, et consentit à se reconnaître vassal du jeune roi. Dans le temps qu'Aureng-Zeyb était vice-roi du Dekhan, il avait fait quelques concessions à Sewa-djy, qui pouvait lui être nécessaire dans la révolte qu'il méditait contre l'empereur Schah-Djéhan, son père. Parvenu au trône de l'Indoustan, il voulut revenir sur cette donation. Le chef maratte, qui, pour s'agrandir, avait profité des troubles de l'empire mogol et du royaume de Bedjapour, était maître alors de la plus grande partie de la contrée montueuse de la province de Baglana et du bas pays de Kouncan. Irrité de l'injustice d'Aureng-Zeyb, il se jeta sur la province de Goudzerat, qu'il ravagea, en 1664; s'empara du port et de la ville de Surate, et en emporta des richesses immenses. Schah-Hist Kan, oncle de l'empereur, marcha contre lui avec une armée formidable. Sewa-djy, trop faible pour hasarder une bataille, usa de stratagème. Par ses ordres, une troupe de braves pénétra dans le camp mogol, pendant la nuit, et y répandit la confusion et le carnage, sans pouvoir réussir néanmoins à immoler le général, qui perdit son fils dans ce désastre. Au point du jour, Sewa-djy n'eut que la peine de poursuivre les fuyards. Deux autres généraux, envoyés contre lui par l'empereur, furent arrêtés durant sept mois, devant la forteresse de Panugar. Aureng-Zeyb, ne pouvant triompher de la valeur de Sewa-djy, séduisit son ambition, et sut l'attirer à sa cour, en lui faisant espérer le titre de raja et la vice-royauté du Dekhan. Le Maratte sentit bientôt qu'il était prisonnier; et, sachant qu'on devait l'étrangler pour satisfaire l'épouse de Schah-Hist Kan, qui demandait vengeance de la mort de son fils, il s'échappa secrètement. Il sortit de Dehly, avec une troupe de fakhirs, dont il avait pris l'habit, et se retira dans le Bengale. Il y fut reconnu par un des émissaires de l'empereur, et partit pour le Dekhan, où il fut bien accueilli par le vice-roi Tanachah; mais une nuit qu'il était mandé au palais, il refusa prudemment de s'y rendre, et chargea le messager de cette réponse : « J'ai vu dans l'Indoustan trois imbéciles : Aureng-Zeyb, qui n'a pas su me garder, après avoir pris tant de peine pour m'avoir dans sa puissance; son espion, qui n'a pas été assez adroit pour se saisir de moi dans le Bengale, et vous qui ne m'avez pas fait arrêter, lorsque j'ai été, de mon plein gré, vous visiter pendant le jour. » Il quitta aussitôt Haïder-Abad, et revint, dans un dénûment absolu, à Sattarah, dont il avait fait sa capitale. Il y rassembla ses troupes dispersées, prit le titre de raja, et retourna bientôt, en 1669, piller Surate et porter dans le Goudzerat la dé-

solation et la terreur; mais il respecta les comptoirs français, anglais et hollandais, fidèle au système qu'il s'était fait d'accueillir favorablement tous les Européens qui abordaient dans ses ports. La mort de l'émir Djessing, qui avait jusqu'alors contenu les Marattes du côté du Dekhan, augmenta l'audace et le courage de Sewa-djy. Il envoya son fils Samba-djy piller et brûler Bagnagar, capitale du royaume de Golconde, tandis qu'il s'emparait lui-même des États du raja de Ramnagar. Ses généraux firent ensuite une invasion dans le Carnate, et soumirent le Gingy et quelques petits royaumes de la côte de Malabar. Vers 1674, il aida son frère Ekodjy à s'établir dans le Tanjaour, conquit en personne plusieurs places du Dekhan, et, revenant dans le Visapour, il alla, pour la troisième fois, en 1678, mettre à contribution la ville de Surate qui était sa ressource ordinaire. Schah-Alem, fils aîné de l'empereur, feignant de se révolter contre son père, s'avança vers Sattarah, et tâcha d'attirer Sewad-djy, en implorant son secours; mais le rusé Maratte devina ses intentions, et trompa la vengeance d'Aureng-Zeyb, qui finit par lui abandonner une partie des revenus du Dekhan et la souveraineté de toute la partie montagneuse, depuis la rivière de Baglana jusqu'à Goa, dans une étendue d'environ 250 lieues. Comme il continuait ses incursions passagères, l'empereur l'appelait le *rat des montagnes*. Sewa-djy allait recommencer la guerre, lorsqu'il mourut d'un vomissement de sang, en avril ou juin 1680, à l'âge de 52 ans, après avoir fait reconnaître pour son successeur son fils Samba-djy, âgé de 20 ans, qui hérita de sa bravoure, mais non pas de sa prudence. Il existe une *Vie* de ce personnage, écrite en portugais, par Cosme da Guarda, sous ce titre : *Vida e accoens do famoso Sevagy da India Oriental*, Lisbonne, 1730.

SEWARD (Guillaume), littérateur, né à Londres en 1746, mort en 1799, n'est connu que par une suite d'articles imprimés dans l'*European Magazine*, 1789-99. Un choix de ces articles fut publié en 1794, en 2 vol., sous le titre de *Drossiana:* il en parut une suite en trois vol. sous celui d'*Anecdotes sur plusieurs personnes distinguées, principalement du siècle présent et des deux qui l'ont précédé*. On lui doit un autre ouvrage du même genre en 2 vol., intitulé : *Biographiana*.

SEWARD (Anne), dame anglaise, née en 1747 à Eyam en Derbyshire, montra, presque dès l'enfance, un goût décidé pour la poésie. Son père ne négligea rien pour cultiver son éducation; aussi ses premiers essais donnèrent une heureuse opinion de ses talents; mais ses productions en prose sont de beaucoup inférieures à ses compositions poétiques, et sa correspondance donnerait une idée peu favorable d'elle aux personnes qui ne connaîtraient point ses autres écrits. Elle mourut en 1809 dans le palais épiscopal de Lichfield, où elle s'était fixée depuis longtemps. Walter Scoot, son exécuteur testamentaire, a publié, en 1810, les *OEuvres poétiques d'Anne Seward,* avec des extraits de sa *correspondance littéraire,* précédée d'une préface biographique, 3 vol. in-8°. On a publié, en 1816, les *Beautés d'Anne Seward,* in-12, avec son portrait, d'après Romney.

SEWEL (Wilhem), historien et lexicographe, né à Amsterdam en 1654, se fit agréger au collége de chirurgie, et partagea sa vie entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Il parlait les principales langues de l'Europe avec une grande facilité. Il mourut vers 1720. On a de lui : *Histoire de l'origine, de la formation et des progrès de la société des quakers* (en hollandais), Amsterdam, 1717; estimée pour son exactitude et sa fidélité, et traduite en anglais; *Grammaire* et *Dictionnaire* anglais et hollandais, in-4°; une traduction en hollandais de l'*Histoire des Juifs,* par Josèphe, Amsterdam, 1704, in-fol., et une des *Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse.* Il a donné en outre une édition de la *Grammaire flamande* de Lagrue, 1718, in-8°.

SEWELL (George), poëte et médecin, natif de Windsor, mort en 1726, est auteur d'une *Vie de John Philips,* et d'une tragédie de *sir Walter Raleigh.* On a en outre de lui : *Vindication of the english stage,* etc.

SEXTIUS-SEXTINUS-LATÉRANUS (Lucius), tribun du peuple l'an de Rome 378, conçut le projet de rendre le consulat accessible aux plébéiens, l'exécuta de concert avec son collègue Licinius-Stolon, et fut, le premier, consul plébéien, en 388. Son élection fut vivement contestée par les patriciens qui n'y souscrivirent qu'après avoir obtenu la création de deux préteurs patriciens. L'admission des plébéiens au pouvoir consulaire est un fait assez important dans l'histoire du gouvernement romain pour mériter d'être signalé.

SEXTIUS-CALVINUS (Caïus), consul l'an de Rome 630, remplaça dans la Gaule transalpine Fulvius qui n'avait obtenu que de faibles succès sur les Saliens, peuples de la Provence. Sextius, après avoir remporté sur eux une victoire signalée, s'empara de leur capitale, établit la domination romaine fort avant dans la Ligurie cisalpine, et, pour la maintenir, employa ses légionnaires à fonder la ville qui reçut le nom d'*Aquæ Sextiæ* (Aix en Provence. Il chassa ensuite les barbares de toute la côte, depuis Marseille jusqu'aux confins de l'Italie, et mourut accablé par les fatigues et les infirmités.

SEXTIUS (Publius), fils du tribun du peuple Lucius-Sextius, épousa en 2es noces Cornélia, dont le père Caïus-Cornélius-Scipion fut exilé à Marseille par Sylla; il suivit son beau-père dans son exil, et, de retour à Rome, fut nommé questeur du consul C. Antonius, collègue de Cicéron l'an de Rome 691. Il contribua beaucoup à déjouer les projets de Catilina, et secondant les efforts de Pétréius, lieutenant d'Antonius, il battit l'armée rebelle. Envoyé en Macédoine comme questeur d'Antonius, il fut indiqué dans les accusations de concussions et de rapines intentées à son chef; tous deux durent leur salut à l'éloquence de Cicéron. Plus tard Sextius lui prouva sa reconnaissance en allant dans les Gaules, l'an 696 de Rome, plaider près de César la cause de l'orateur exilé; il échoua dans cette démarche, mais ses efforts réunis à ceux de trois autres tribuns du peuple triomphèrent enfin du parti de Clodius, et Cicéron fut rappelé. Sextius, accusé de violences, fut poursuivi devant les tribunaux. Hortensius et Cicéron chargés de sa défense le firent absoudre. Nommé préteur l'an 700, il fut accusé de brigue par Titus-Junius, et condamné à l'exil malgré le dévouement de Cicéron.

SEXTUS-EMPIRICUS, médecin et philosophe sceptique, vivait vers le commencement du 3e siècle, et fut

un des disciples d'Hérodote de Tarse. On ignore le lieu de sa naissance ainsi que les détails de sa vie. Ses ouvrages, qui sont perdus, consistaient en *Mémoires de médecine et mémoires empiriques, et en traités philosophiques*, dont trois seulement, nous sont parvenus : les *Hypotyposes pyrrhoniennes, ou Exposition abrégée du pyrrhonisme*, en III livres; *Contre les mathématiciens* (c'est-à-dire contre les partisans de quelque science que se soit), en VI et V livres, joints ordinairement à l'ouvrage précédent, mais que l'on regarde comme des appendices du IIe et du IIIe livre des *Hypotyposes*. Henri Estienne donna la traduction des *Hypotyposes* en 1526, in-8°, et Gentien Hervet celle des XI autres livres en 1569 à Anvers, et à Paris en 1601. Le texte grec ne parut qu'en 1621, Paris et Genève, in-fol., avec la traduction latine de Henri Estienne et d'Hervet; une 2e édition du texte, avec la même version, a été donnée par J. A. Fabricius, Leipzig, 1718, in-fol.; les *Hypotyposes* ont été traduites en français par Huart, 1725, in-12.

SEYBOLD (David-Christophe), philologue, né le 6 mai 1747 à Brakenheim dans le Wurtemberg, fut nommé en 1771, professeur de belles-lettres à Iéna; l'année suivante il accepta la place de recteur du gymnase de Spire; en 1776 il alla remplir les mêmes fonctions à Grunstadt; enfin chargé de relever l'ancien gymnase de Bouxwiller, chef-lieu du comté de Hanau-Lichtenberg, il rendit comme directeur de cet établissement d'éminents services à l'instruction. Cette école ayant été détruite par l'effet de la révolution française, Seybold resta pendant quelques années dans une situation assez critique; plus tard il obtint une chaire de littérature ancienne à Tubingen, où il mourut le 16 février 1804. On lui doit une foule de livres sur toute sorte de sujets, romans moraux, ouvrages historiques, traduits du grec, et un grand nombre d'articles de journaux littéraires. Parmi ses ouvrages les plus remarquables sont une *Mythologie* (en allemand), dont la première édition est de 1779; sa *Chrestomathia poetica græco-latina*, 1775, in-8°; une *Anthologie historique grecque-latine*, et une *Anthologie poétique latine*. Sa *Biographie*, écrite par lui-même, a été publiée en 1796 à Tubingen.

SEYDLITZ (Frédéric-Guillaume de), général prussien, né à Clèves, en 1722, perdit, à l'âge de 8 ans, son père, qui était capitaine de cavalerie, et à 12 ans, entra comme page chez le margrave de Brandebourg-Schwed, renommé pour les exercices périlleux qu'il aimait à faire. Le jeune Seydlitz y prit part avec beaucoup d'ardeur, et il y acquit une si grande adresse, qu'on le vit passer à cheval entre les ailes d'un moulin à vent qui tournait avec rapidité. Nommé cornette dans le régiment du margrave au service de Prusse, dès l'âge de 20 ans, il fit sa première campagne. Dans une affaire où il s'était bravement défendu, il eut son cheval tué sous lui, et fut fait prisonnier par les Autrichiens. Cette circonstance devint la cause de sa fortune, ou plutôt elle lui fournit une occasion de se faire connaître. Un jour qu'il avait assisté à une revue du roi, près de Berlin, il vint à parler de cet accident avec quelques-uns de ses camarades, et leur dit qu'il ne se serait pas rendu si son cheval n'eût pas été tué, et que c'était ainsi que devait faire un officier de cavalerie. Le roi, qui passait dans ce moment, ayant entendu la conversation, voulut donner une leçon au jeune présomptueux, qui avait montré tant d'audace dans ses propos. Il alla en avant, et arrivé près de la Sprée, ordonna à la garde de lever le pont. Se tournant ensuite vers le cornette lorsqu'il eut passé, ce prince lui dit : Vous êtes mon prisonnier. Moi, sire, répondit Seydlitz; et il pique des deux, fait sauter son cheval dans la rivière, et la traverse à la nage. Frédéric le nomma sur-le-champ capitaine de hussards; et voyant bientôt le parti qu'il pouvait tirer d'une telle bravoure, l'adjoignit au fameux partisan Schietz, dont il le chargea de modérer la fougue et la cruauté. Seydlitz se fit remarquer en plusieurs occasions, et fut blessé à la bataille de Sorr, le 30 septembre 1745. Lorsque la paix fut signée, il se distingua encore dans sa garnison, par l'habileté avec laquelle il fit manœuvrer son escadron, et par l'estime et l'attachement qu'il sut inspirer à ses soldats. Le roi l'envoya, en 1752, à Tuplow, pour y commander et discipliner un régiment de dragons dont il n'avait pas été satisfait à la revue, puis un régiment de cuirassiers en Silésie. En 1755, il le nomma colonel. La guerre de sept ans ayant éclaté, Seydlitz eut l'occasion de déployer ses talents à la malheureuse bataille de Kollin (18 juin 1757). Son régiment fut du petit nombre de ceux que les Autrichiens ne culbutèrent pas; il ramena la cavalerie de l'aile gauche, et couvrit la retraite; deux jours après le roi le nomma général-major. Quoiqu'il fût le plus jeune général, Frédéric II lui confia le commandement de toute la cavalerie du corps avec lequel il marcha, alors, contre l'armée d'exécution réunie à un corps français, qui approchait de Leipzig. Ce fut dans cette marche que Seydlitz ayant trouvé la ville de Glogau occupée par l'ennemi, et n'ayant pas d'infanterie, fit mettre pied à terre à ses hussards, et en força les portes. Bientôt après, il culbuta un corps français avec une telle rapidité que le roi put accepter, chez le duc de Gotha, un dîner que ce souverain avait fait préparer pour les généraux français. Ce fut la cavalerie prussienne, commandée par Seydlitz, qui eut la principale part à la victoire de Rossbach (5 novembre 1757), ou plutôt ce fut cette cavalerie seule qui la gagna; car l'infanterie eut à peine le temps de se montrer. Dès lors le nom de Seydlitz fut dans toutes les bouches, et sous un tel chef la cavalerie prussienne passa pour invincible. Il fut nommé lieutenant général, et décoré de l'ordre de l'Aigle-Noir, avec la propriété du régiment qu'il avait commandé jusqu'alors. A la sanglante bataille de Zorndorff (25 août 1758), la cavalerie qui était sous ses ordres se couvrit de gloire : ce fut elle qui rétablit l'ordre de bataille, rompu dès le premier choc, et dégagea l'infanterie, enveloppée par les Russes, qui en faisaient un horrible carnage; ce fut encore elle qui reprit les batteries dont l'ennemi s'était emparé et qui enleva 100 canons et plus de 20 drapeaux. Après la bataille, le roi dit à Seydlitz qu'il lui devait la victoire. « C'est la cavalerie de Votre Majesté, qui l'a remportée, répondit le général. Seydlitz rendit encore de grands services à la bataille de Hochkirchen (14 octobre 1758), en arrêtant la cavalerie autrichienne, qui poursuivait l'infanterie du roi. Quoique Frédéric II rendît la plus grande justice à

ce général, il ne put réprimer un petit mouvement de dépit, lorsqu'il lut dans les journaux que la bataille de Kunnersdorf (12 août 1759) n'aurait pas été perdue si Seydlitz n'eût été blessé et obligé de quitter le champ de bataille. Ce général n'ayant pu faire, à cause de sa santé, la campagne de 1760, était à Berlin, lorsqu'un corps d'Autrichiens et de Russes se présenta devant cette ville : il se chargea de la défense d'une porte, et tint à ce poste jusqu'à la capitulation. En 1761 et 1762, se trouvant à l'armée du prince Henri, chargé de la défense de la Saxe, il eut encore plusieurs occasions de se distinguer, notamment à Freyberg (29 octobre 1762), où l'armée de l'Empire fut défaite : ce fut son dernier exploit. La paix ayant été conclue, il alla avec son régiment à Ohlau, en Silésie; mais le roi le chargea de l'inspection de toute la cavalerie de cette province. Il exerça et disciplina si bien ces régiments, qu'ils furent bientôt réputés les meilleurs de l'armée, et le sien supérieur à tous les autres. Tous les yeux étaient alors fixés sur Ohlau, comme une excellente école de cavalerie. Chaque année le roi y envoyait un certain nombre d'officiers des autres provinces, pour apprendre le service. En 1767, il nomma Seydlitz général de cavalerie. C'était le rang le plus élevé, puisque Frédéric II ne voulait plus avoir de feld-maréchal. Les excès auxquels Seydlitz s'était livré dans sa première jeunesse, et les fatigues qu'il avait supportées, le firent vieillir avant le temps. Il était très-affaibli lorsque en 1772, Frédéric II vint le voir en Silésie. Ce fut la dernière fois qu'il reçut un pareil honneur. Il expira le 3 novembre 1773. Par une distinction sans exemple, tous les officiers de cavalerie de l'armée reçurent ordre de porter son deuil; sa statue en marbre de Carrare, fut élevée sur la place Guillaume à Berlin. Seydlitz était d'une taille élevée, d'une figure martiale, et très-recherché dans ses habillements. Il avait la repartie prompte, et ne ménageait pas ceux qui essayaient de l'attaquer. Aussi Frédéric II, qui amait un peu trop le persiflage, craignait-il de s'attaquer à Seydlitz, ce qui mettait quelque gêne dans leurs relations. Enfin le caractère de ce guerrier eût été sans tache, s'il avait eu des mœurs plus pures. Son union avec une comtesse de Haak ne fut pas heureuse, et il la rompit par le divorce.

SEYMOUR (Jeanne), femme de Henri VIII et mère d'Édouard VI, rois d'Angleterre, était dame d'honneur d'Anne de Boleyn, qu'elle remplaça dans la couche sanglante du monarque théologien. Elle mourut en 1537, en donnant le jour à Édouard VI. Élevés aux premières honneurs par son crédit, les frères de Jeanne devinrent la tige des ducs de Sommerset, des comtes de Herford, etc.

SEYMOUR (Thomas), lord Dudley, grand amiral d'Angleterre sous Henri VIII, fut nommé par ce prince l'un de ses exécuteurs testamentaires et membre du conseil de régence pendant la minorité d'Édouard VI. Ses perfidies et sesi ntrigues faillirent plusieurs fois compromettre la sûreté du royaume et celle du prince, son neveu. Enfermé à la Tour de Londres, il y fut décapité en 1548. Thomas avait osé aspirer à la main d'Élisabeth, depuis reine d'Angleterre, et, déçu dans ses prétentions, il épousa Catherine Parr, veuve de Henri VIII.

SFONDRATE (François), cardinal, né à Crémone en 1493, professa le droit civil pendant plusieurs années dans les universités de Padoue, de Pavie, de Bologne, de Rome et de Turin, et fut ensuite chargé de diverses négociations par le duc François Sforza et par Charles-Quint. Nommé gouverneur de Sienne en récompense de ses services, il eut le bonheur d'apaiser les troubles qui agitaient cette ville, et les Siennois dans leur reconnaissance lui décernèrent le titre de *Père de la patrie*. Ayant perdu sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, et s'éleva rapidement aux plus hautes dignités. Le pape Paul III lui donna l'évêché de Crémone, et peu de temps après le décora de la pourpre romaine. Il mourut à Crémone en 1550. Outre quelques *traités* de jurisprudence, et des *lettres* relatives aux négociations dont il a été chargé, on a de lui : *De raptu Helenæ, poema heroicum, libri III*, imprimé avec le *Curtius* de Sadolet, *in academiâ Venetâ*, 1559, in-4°; reproduit dans les *Deliciæ poetarum italorum*, et dans les *Carmina illustr. poetarum italorum*, t. IX.

SFONDRATE (Célestin), cardinal, de la même famille que le précédent, né à Milan en 1649, était déjà connu comme un théologien distingué, lorsque la déclaration du clergé de France, en 1682, lui offrit l'occasion de prendre la défense des intérêts du saint-siége. Il fut élu presque aussitôt évêque de Novare et abbé de Saint-Gall, mais il refusa l'évêché. En 1695, créé cardinal par Alexandre VIII, il se rendit à Rome, et y mourut en 1696. On a de lui : *Tractatus regaliæ contrà clerum gallicanum* (St.-Gall), 1682, in-4°; *Regale Sacerdotium romano pontifici assertum et quatuor propositionibus cleri gallicani explicat.*, 1684, in-4° (sous le nom d'Eugenius-Lombardus), inséré dans la *Biblioth. pontificia* de Rocaberti, tome III; *Gallia vindicata*, etc., 1687, in-4°; Mantoue, 1801, avec des additions considérables, également insérée dans la *Bibliotheca* de Rocaberti; *Legatio Marchionis Lavardini Romam ejusque cum Innocentio XI dissidium*, Rome, 1688, in-12; *Innocentia vindicata de immaculato conceptu B. M. V.*, 1695, in-fol., figure; *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4° : les principes émis dans cet ouvrage sur la grâce, le péché originel et l'état des enfants morts avant le baptême, ont été vivement contestés par Bossuet, et le cardinal de Noailles; *Cursus philosophicus*, St.-Gall, 1699, 3 vol. in-4°. On doit en outre à Sfondrate quelques *opuscules* dont Argellati a donné les titres dans les *Scriptores Mediolan.*

SFORZA ATTENDOLO (Giacomuzzo ou Jacques) fut la tige de l'illustre maison de Sforce, qui a joué un si grand rôle en Italie, dans les 15e et 16e siècles. Né le 10 juin 1369, à Cotignola, bourgade de la Romagne, entre Imola et Faenza, il suivit d'abord la profession de son père, simple cultivateur; mais un jour qu'il travaillait aux champs, des soldats passèrent près de lui, précédés d'une musique guerrière. Entraîné par son courage et par le pressentiment de sa fortune, mais retenu par des devoirs de famille, il voulut qu'un présage décidât de sa destinée : « Je vais, dit-il en lui-même, lancer ma cognée contre ce chêne; si elle entre assez pour y rester attachée, je me ferai soldat; si elle retombe, je resterai paysan. » La cognée resta attachée à l'arbre; ainsi Giaco suivit les soldats; et parce qu'il l'avait lancée

de toute sa force, il s'appela *Sforza*. Son impétuosité, qui ne se soumettait à aucun conseil, et n'admettait aucune résistance, lui fit bientôt confirmer par ses camarades un nom qui est demeuré celui de sa famille. A aucune époque le talent militaire n'eut des occasions plus promptes de se manifester, et d'obtenir des succès. Les soldats, complétement indépendants, louaient leurs services au plus offrant pour un terme fort court. Les moindres cavaliers, s'ils se distinguaient comme *lances brisées*, c'est-à-dire en servant séparément, trouvaient bientôt des compagnons d'armes qui s'associaient à eux, et dont ils formaient de petites brigades. En 1401, Sforza avait une compagnie de 150 gendarmes, avec laquelle il servait les Florentins. En 1405, dans la guerre de Pise, il eut sous son commandement 600 et même 1000 cavaliers. Déjà plusieurs de ses parents étaient entrés dans sa petite armée : il leur avait donné des emplois de confiance, et il gouvernait sa compagnie d'aventuriers, comme une famille bien unie. Avec cette troupe, dont le cadre était toujours le même, mais qui se recrutait ou se dispersait tour à tour, Sforza changea de service à plusieurs reprises en Lombardie et en Toscane. Tandis qu'il était à la solde du marquis Nicolas III d'Este, il souilla sa gloire en faisant assassiner (27 mai 1409), dans une conférence à Rubbiera, Ottobon Terzi, à qui il faisait la guerre. La fréquence de trahisons semblables, et la haine universelle qu'Ottobon avait inspirée, empêchèrent de remarquer tout ce que ce crime avait d'odieux. Trois ans après, Sforza trahit encore Jean XXIII, qui l'avait pris à sa solde, pour passer dans l'armée de son ennemi Ladislas. Si l'honneur avait alors été respecté, cette désertion n'aurait paru guère moins coupable que l'assassinat d'un ennemi; mais Sforza, pendu en effigie par ordre du pape, n'en fut pas reçu avec moins de distinction dans l'armée du roi de Naples. Il commanda plusieurs expéditions de ce monarque guerrier, et fut nommé grand connétable de son royaume. Lorsque Ladislas mourut (1414), il abandonna le siége de Todi, pour ramener son armée à Naples, et obtenir par elle un plus grand crédit dans le gouvernement. Jeanne II s'était déjà livrée à un de ses amants, Pandolfello Alopo qui, jaloux de Sforza, le fit arrêter à son arrivée à la cour, et jeter dans une prison. Il l'en retira peu de mois après, en lui offrant la main de sa sœur et le partage de l'autorité souveraine pour prix de son alliance. Sforza épousa en effet Catherine Alopo, le 16 juillet 1415, et il entra dès lors dans tous les intérêts et tous les projets du favori. Mais à peine s'était-il attaché à cette faction, que Jacques de Bourbon, mari de la reine Jeanne, l'enveloppa dans la proscription d'Alopo. Sforza fut arrêté à Bénévent, au mois d'août 1415; lorsque Alopo eut péri dans les tourments, il fut mis à la torture, et n'aurait point échappé à la mort, si sa sœur Marguerite, femme de Michelino Attendolo, qui était restée au camp à Tricarico, n'avait fait arrêter quatre ambassadeurs napolitains qui passaient près de là, et n'avait déclaré qu'elle userait sur eux de représailles. Sforza recouvra la liberté, le 13 septembre 1416, en même temps que Jeanne elle-même, auparavant prisonnière de son mari. Plusieurs forteresses, des villes et des fiefs importants, furent la récompense de sa fidélité. Mais le principal appui de Sforza était une bande de soldats, qui lui étaient plus dévoués que ces compagnies d'aventure ne l'eussent encore été à aucun autre condottière. Il avait appelé auprès de lui tous ses parents, et donné à tous quelque commandement, trouvant entre ces hommes élevés comme lui dans la pauvreté et la fatigue, un grand nombre de braves guerriers, d'officiers intrépides et fidèles, qui n'avaient d'autre ambition que celle de rendre puissant le chef de leur famille, d'exécuter les projets qu'il concevait seul, et de demeurer les instruments d'un génie supérieur. Son armée était son royaume : il l'avait créée, il la nourrissait; il était maître de lui faire embrasser tour à tour les partis les plus opposés, assuré que jamais un officier, jamais un soldat, ne préférerait l'État qu'il servait à son général. Sforza, qui par cette voie s'élevait à la souveraineté, avait, dans la même carrière, un rival dont le génie militaire, le talent politique et la gloire égalaient la sienne; c'était Braccio de Montone, qui, presque toujours engagé dans un parti opposé, avait formé une milice rivale de la sienne, et dont l'animosité et la jalousie se perpétuèrent pendant plusieurs générations. Dans les guerres qui se continuèrent entre eux, de 1417 à 1420, Sforza eut presque toujours le dessous. Il avait été longtemps le général de Jeanne II; le pape Martin V l'engagea, en 1420, à quitter le parti de cette reine, pour prendre la défense de Louis III d'Anjou; mais dans cette nouvelle guerre, opposé encore à Braccio, il eut de nouveau tant de désavantage, que son armée fut presque détruite. Alors il invoqua la protection de son rival lui-même, pour rentrer en grâce auprès de la reine Jeanne. Sforza se présenta au camp de Braccio, en 1422, avec 15 cavaliers désarmés, et lui demanda de l'assister de ses conseils et de son crédit, pour rétablir son armée qui était presque détruite. Ces deux capitaines, oubliant leur longue rivalité, s'ouvrirent mutuellement leur cœur avec une pleine confiance. Braccio fit la paix de Sforza avec Jeanne II, et cette princesse le nomma connétable du royaume de Naples, et, peu de temps après, le chargea de combattre son fils adoptif, Alphonse d'Aragon, au parti duquel Braccio demeurait attaché. Après avoir forcé Alphonse à quitter Naples, Sforza marcha au secours de la ville d'Aquila, que Braccio assiégeait. Le 4 janvier 1424, il arriva aux bords du fleuve Pescara; des soldats de Braccio occupaient la ville du même nom, et ils avaient garni de pallissades les bords du fleuve. Sforza voulant conduire ses soldats par un gué, à l'embouchure même de la rivière, y entra tout armé et le casque en tête : il traversa le fleuve avec 400 gendarmes, et délogea les ennemis; mais n'étant point suivi par le reste de sa troupe, il revint la chercher. A son retour, comme il se penchait pour sauver un de ses pages emporté par le courant, il fut lui-même renversé dans les eaux, et la pesanteur de son armure l'empêchant de nager, il se noya, sans qu'on pût même retrouver son corps. Ainsi mourut dans la 54e année de son âge, un des hommes les plus intrépides et les plus habiles que l'Italie eût encore produits.

SFORZA (François-Alexandre), duc de Milan, fils naturel du précédent, naquit le 25 juillet 1401, pendant que son père était encore un simple capitaine d'aventu-

riers. Il le suivit dans toutes ses campagnes, et apprit de lui l'art de la guerre. Fort jeune encore lorsque Giacomuzzo se noya, le 4 janvier 1424, il sut avec un courage indomptable dominer la fortune dans ce moment critique, s'attacher les soldats qui avaient servi sous son père, conserver unie une armée qu'aucun lien ne retenait plus, ôter aux guerriers, par une activité continuelle, le loisir de réfléchir, et demeurer enfin le général de vieux officiers qui tous auraient pu prétendre à lui donner des ordres. François Sforza fit ses premières campagnes dans le royaume de Naples, où il avait hérité de fiefs considérables; mais, en 1426, le duc de Milan Philippe-Marie Visconti l'appela en Lombardie pour l'opposer à Carmagnole; et Sforza, en combattant un rival aussi illustre, se montra digne de la gloire de son père. En 1434, il conquit la Marche d'Ancône sur le pape Eugène IV, et il s'en fit un État indépendant; vers le même temps il contracta une étroite amitié avec Cosme de Médicis. Plus d'une fois, dans sa détresse, il trouva des ressources dans le crédit immense de ce marchand égal en puissance aux plus grands princes. Souverain de la Marche d'Ancône, ayant à ses ordres une armée brave et nombreuse, et de vastes ressources pécuniaires, François Sforza veillait en même temps sur les révolutions de la Lombardie et du royaume de Naples, pour profiter des unes ou des autres. Le duc de Milan qui n'avait point d'enfants légitimes, lui avait promis en mariage Blanche, sa fille naturelle, pour l'attacher invariablement à ses intérêts; mais il différait ensuite, sous de vains prétextes, l'accomplissement de cette promesse. Sforza s'aperçut que le duc cherchait à le jouer. Dès lors il embrassa, dans presque toutes les guerres, le parti contraire à Visconti, pour que la main de Blanche lui fût offerte comme un gage de réconciliation. Il accepta, en 1434, le commandement des armées de Venise et de Florence. Nicolas Piccinino commandait celles du duc de Milan, et lui était opposé. Les batailles entre ces deux généraux étaient rarement sanglantes; mais l'habileté de leurs marches, leur vigueur dans l'attaque des places, leur talent pour les défendre, les rendaient de dignes antagonistes : aucun autre capitaine n'aurait pu se mesurer avec eux. Souvent les négociations interrompaient leurs combats. Sforza, toujours séduit par l'espérance d'épouser Blanche, fut, à plusieurs reprises, médiateur entre ses fidèles alliés les Florentins et le duc. Pendant qu'il était tout occupé des affaires de Lombardie et de la Marche, le roi Alphonse lui enleva, sans déclaration de guerre, en 1440, Bénévent, Manfredonia, Bitonto, et tout ce qu'il possédait dans le royaume de Naples. François chargea son frère Alexandro de défendre cette partie de son patrimoine, et poursuivit, sans se laisser distraire, ses opérations contre Visconti. Celui-ci se décida enfin à acheter l'amitié d'un général aussi redoutable, en lui donnant sa fille en mariage, le 1[er] août 1441. Blanche, âgée alors de 16 ans, apporta pour dot, à François Sforza, la souveraineté de Crémone et de Pontremoli. Bientôt le duc parut se repentir de ce mariage; dès l'année suivante il enjoignit à Piccinino d'attaquer Sforza dans la Marche d'Ancône. La guerre paraissait faite au nom du pape Eugène IV; mais c'était Visconti qui fournissait contre son gendre de l'argent et des soldats. Il excitait aussi contre lui le roi de Naples Alphonse; plus de 30,000 hommes envahirent la Marche, et déjà quelques capitaines de Sforza l'avaient abandonné pour passer à l'armée de Piccinino. Il fut alors excommunié par Eugène IV; mais les secours d'argent de Cosme de Médicis, et l'intervention de Florence et de Venise le sauvèrent; il livra bataille à son adversaire, le 8 novembre 1443, et le défit complétement. Piccinino mourut peu de temps après, et Sforza recouvra les places qu'il avait perdues. Mais le duc de Milan ne se lassait pas de susciter des ennemis à son gendre: par ses conseils, le pape et le roi Alphonse attaquaient la Marche, tandis que Sigismond Malatesti de Rimini, propre gendre de François Sforza, envahissait le duché d'Urbin, que François Piccinino faisait le siége de Crémone, et Louis de San Severino, celui de Pontremoli. Malgré la vigoureuse assistance des Florentins et des Vénitiens, Sforza perdait successivement toutes ses places; il consentit enfin, en 1447, à rendre au pape Nicolas V Iesi, la seule ville qui lui restât dans la Marche. Il traitait aussi avec son beau-père, et il se croyait réconcilié avec lui, lorsqu'il apprit subitement sa mort (15 août 1447). On lui annonça en même temps que les Milanais avaient pris les armes pour se mettre en liberté, que plusieurs villes avaient proclamé leur indépendance, que d'autres avaient ouvert leurs portes aux Vénitiens, et que ceux-ci paraissaient sur le point de conquérir toute la Lombardie. Sforza accepta aussitôt les propositions que lui firent les Milanais, et se mit à la solde de leur république, jugeant bien qu'il fallait les défendre avant de songer à leur commander. Bientôt après Pavie se rendit à lui; le 16 novembre il prit Plaisance, qu'il abandonna au pillage : l'année suivante il eut contre les Vénitiens des succès plus importants encore. Après leur avoir repris plusieurs villes et plusieurs châteaux du Milanais, il remporta sur eux, à Caravaggio, une éclatante victoire, le 15 septembre 1448. Mais ces succès mêmes excitaient la défiance des Milanais; de son côté il ne voulait pas les enorgueillir davantage avant de tenter de les asservir. Tout à coup il publia un traité qu'il venait de conclure avec les Vénitiens, par lequel il partageait avec eux l'État de Milan, s'en réservant la plus grande partie, et il tourna aussitôt contre cette république éphémère, les armes qu'il avait prises pour la servir. Les Vénitiens le secondèrent quelque temps; ensuite lorsqu'ils le virent près d'arriver à son but, vers la fin de l'année 1449, ils firent la paix avec la république de Milan, pour ne pas trop accroître sa puissance. Sforza ne tint aucun compte de leur changement: il enferma Milan par un blocus, écarta tous les secours des Vénitiens, tantôt par des négociations, tantôt par la force; et réduisit, par la famine, le peuple à lui ouvrir les portes de la ville, le 26 février 1450. Il y fit son entrée solennelle, le 25 mars suivant, se fit proclamer duc, et fut bientôt reconnu par tous les États d'Italie, à la réserve des Vénitiens et du roi de Naples. Sforza dut à Cosme de Médicis l'alliance des Florentins, à la haine ou à la crainte des Vénitiens et des Génois, celle de Louis, marquis de Mantoue. Les Vénitiens enployèrent deux ans à se préparer pour lui faire la guerre; ils la lui déclarèrent, le 19 avril 1452, après s'être assuré l'al-

liance de Louis, duc de Savoie, de Guillaume VIII, marquis de Montferrat, et du roi de Naples. Sforza, de son côté, appela en Italie René d'Anjou, prétendant au royaume de Naples, qui, avec une armée française, répandit la terreur dans l'État vénitien. Après deux ans de combats, la paix fut signée à Lodi le 9 avril 1454. La Ghiara d'Adda demeura pour frontière au duché de Milan, Brescia et Bergame furent cédés aux Vénitiens. Alphonse d'Aragon, de son côté, unit l'année suivante, sa famille à celle de Sforza, par un double mariage. François Sforza, investi de la souveraineté de Milan, parut renoncer à l'esprit inquiet et entreprenant qui l'y avait conduit. Comme il redoutait les prétentions du duc d'Orléans, qui, au nom de Valentine Visconti, sa mère, réclamait l'héritage du Milanais, il s'opposa en toute occasion, aux entreprises des Français sur l'Italie, et donna des secours à Ferdinand, roi de Naples, pour repousser son compétiteur de la maison d'Anjou. Louis XI, qui n'aimait pas le duc d'Orléans, aida Sforza à soumettre les Génois, et lui fit la cession de Savone, qui était occupée par les armées françaises. Par le mariage de sa fille Drusiana avec Jacob Piccinino, fils de son ancien rival, il semblait vouloir réunir les deux écoles militaires de Sforza et de Braccio, et mettre fin à de sanglantes jalousies; mais Piccinino s'étant rendu à Naples, auprès de Ferdinand, à sa sollicitation il y fut arrêté, au mépris de l'hospitalité, et mis à mort. On accusa universellement François Sforza d'avoir lui-même préparé cette perfidie, et sacrifié le bonheur de sa propre fille pour tromper son ennemi. Mais cet homme cruel, atteint d'hydropisie expia bientôt un tel crime par une mort douloureuse. Il expira le 8 mars 1466, laissant 5 fils de sa femme Blanche Visconti. L'aîné était alors en France auprès de Louis XI, auquel il avait conduit un corps de troupes que lui fournissait le duc de Milan. Dans 22 batailles où il s'était trouvé, François Sforza n'avait jamais été vaincu; depuis longtemps aucun prince d'Italie n'avait uni autant de prudence à autant de valeur.

SFORZA (Galéaz-Marie), duc de Milan, fils de François et de Blanche Visconti, était né à Fermo, le 24 janvier 1444. Il apprit la mort de son père en France, où il avait été envoyé auprès de Louis XI, avec des troupes auxiliaires; il revint rapidement à Milan, et y fit son entrée, le 20 mars 1466. Sa mère, Blanche Visconti, avait contenu les peuples dans l'obéissance jusqu'à son retour. Galéaz-Marie épousa, le 6 juillet 1468, Bonne de Savoie, fille de Louis et sœur d'Amédée IX. Louis XI, qui avait épousé Charlotte, sœur de Bonne, fit ce mariage sans le consentement du duc de Savoie, et assigna la ville de Verceil pour dot à Bonne, sous condition que le duc de Milan la conquerrait sur les Savoyards. En effet, immédiatement après son mariage, Galéaz-Marie commença la guerre contre son beau-frère, qui, pour se défendre, fit alliance avec les Vénitiens. Le duc de Milan, effrayé de cette alliance, abandonna son attaque sur Verceil. Galéaz-Marie n'avait aucune des qualités brillantes de son père. Ses devoirs envers sa mère Blanche Visconti, lui étaient à charge : il la traita avec dédain, et lui rendit bientôt le séjour de sa cour insupportable. Blanche se retira à Crémone, où elle mourut peu de temps après, le 23 octobre 1468. Galéaz-Marie avait déjà manifesté des penchants si criminels, qu'on l'accuse universellement de l'avoir empoisonné. Voulant étaler aux yeux de ses alliés la magnificence de sa cour, il dépensa 200,000 ducats, dans un voyage à Florence (1471), où l'on n'avait jamais vu un luxe aussi insensé. Il revint dans ses États, par Lucques et par Gênes; et les peuples, gémissant sous le poids des impôts, l'accablaient de malédictions sur sa route. Sa cruauté était excessive; et son incontinence n'était arrêtée par aucun respect divin ou humain. Les courtisans, las de supporter un joug aussi odieux, conjurèrent enfin contre lui, et l'immolèrent au milieu de ses gardes, le 26 décembre 1476, dans la basilique de Saint-Étienne.

SFORZA (Jean-Galéaz), fils du précédent, n'était âgé que de huit ans lorsqu'il succéda, en 1476, à son père assassiné. Bonne de Savoie, sa mère, fut chargée de la régence. Les frères du dernier duc, qui avaient été exilés par lui, revinrent, et demandèrent de participer à la régence. Bonne avait alors pour principal ministre François Simonetta, Calabrois, ancien secrétaire du duc François, et qui réunissait une grande fidélité à beaucoup d'activité et d'adresse. Les quatre oncles du jeune duc voulaient, avant tout, l'écarter de la duchesse. En même temps, ils intriguaient avec les gens de guerre, pour se rendre maîtres de l'État. Simonetta les prévint: il fit arrêter Donato del Conte, leur principal agent, et força Robert de San Séverino à s'enfuir, de même qu'Octavien Sforza, qui se noya en voulant passer l'Adda. Les trois autres frères furent relégués : Philippe-Marie à Bari, dont il était duc; Louis, surnommé le More, à Pise, et Ascagne à Pérouse. Le premier mourut, en 1479, dans les montagnes de Gênes; et l'on crut qu'il y avait été empoisonné, mais Louis le More surprit Tortone, le 10 août de la même année, avec l'aide de Robert et de San-Séverino. Peu après il fut introduit dans le château de Milan. Héritier présomptif du trône, il trouvait aisément des partisans parmi tous les ambitieux. La duchesse Bonne se vit obligée de se réconcilier avec lui; mais à peine lui eut-elle donné quelque part dans le gouvernement, qu'il s'empara de tout; fit saisir François Simonetta par les Gibelins, ses partisans; et après l'avoir appliqué à la torture, dans les prisons de Pavie, lui fit trancher la tête, le 30 octobre 1480. Cependant, sous la tutelle de son oncle, Jean Galéaz n'eut plus aucune part au gouvernement. Lorsqu'il fut parvenu à sa 21e année, il épousa Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, duc de Calabre, qui lui avait été fiancée depuis longtemps; mais, dans la même année 1489, Louis le More mit garnison dans les châteaux de Trezzo et de Milan et dans toutes les autres forteresses du duché. En même temps il écarta de l'administration quiconque donnait des marques d'attachement au prince. Les disputes de préséance entre Isabelle, femme du duc, et Béatrix, femme de Louis le More, déterminèrent celui-ci à envoyer Jean-Galéaz, avec son épouse, dans le château de Pavie. On croit universellement qu'il l'y fit empoisonner. Quand Charles VIII passa par Pavie, dans l'automne de 1494, ce prince malheureux, atteint d'une maladie incurable, recourut, avec sa femme et ses enfants, à la protection du roi; mais, dès le lendemain du départ de Charles, Jean-Galéaz mourut, le 22 octobre 1494.

SFORZA (Ludovic), surnommé *le More*, à cause de son teint basané, né à Vigevano, était le troisième fils du duc François. Après la mort de ce prince, Galéaz-Marie qui lui succéda exila de Milan tous ses frères, non que nul sentiment de haine divisât la famille; mais entre ces princes défiants et ambitieux, aucun lien de parenté n'arrêtait la passion de commander ou ne servait de garantie contre le crime. Louis le More revint à Milan, en 1476, lorsque son frère eut été assassiné; la régente et son secrétaire, François Simonetta, l'en chassèrent de nouveau l'année suivante; lorsqu'il y rentra ensuite les armes à la main, il prit ses mesures pour n'en être pas chassé une troisième fois. Il fit saisir et mettre à mort Simonetta, et il se rendit maître absolu du gouvernement, au nom de son neveu Jean-Galéaz. Il fit arrêter Ascagne, le dernier de ses frères, qui était évêque de Pavie, et le relégua à Ferrare; enfin, il déclara, en 1480, à Bonne de Savoie, que son fils Jean-Galéaz, quoique âgé seulement de 12 ans, avait pris les rênes du gouvernement, en sorte qu'elle pouvait se retirer. Bonne sortit en effet de Milan, le 2 novembre, et alla s'établir à Abbiatte Grasso. Vers la fin de l'année 1482, Ascagne fut cependant rappelé à Milan, et admis dans les conseils de Louis le More qui, de concert avec le roi de Naples, avait déclaré la guerre aux Vénitiens. Alphonse, duc de Calabre, qui commandait l'armée napolitaine, avait fiancé sa fille Isabelle à Jean Galéaz. Voyant avec peine son gendre exclu de toute part du gouvernement, il prit sa défense contre son ambitieux tuteur, et leur querelle s'étant échauffée, Louis se détacha en 1484, de ses précédents alliés, pour s'unir aux Vénitiens. Cette défection décida le roi de Naples à faire la paix avec cette république; et Alphonse, rappelé dans le royaume de Naples, abandonna son gendre et sa fille aux intrigues dirigées contre eux. Louis le More s'était débarrassé, par le poison, du comte Pierre del Verme, dont il redoutait le crédit; il excitait la discorde entre les comtes Borromée, pour les affaiblir les uns par les autres; il avait obtenu de Sixte IV de décorer son frère Ascagne du chapeau de cardinal; cependant il se contentait encore d'exercer une autorité déléguée, et il en abandonnait les titres à son neveu. Son mariage, en 1490, avec Béatrix, fille d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, mêla à ses sombres passions les prétentions vaniteuses d'une femme. Elle voulut avoir les signes extérieurs de la puissance, et disputa follement le pas à Isabelle d'Aragon, femme du jeune duc; la jalousie de ces deux princesses se changea bientôt en haine déclarée : Isabelle recourut à la protection de son père et de son aïeul. Ferdinand envoya, en 1493, une ambassade à Louis le More, pour le sommer de rendre l'administration de ses États à son neveu, qui, parvenu à l'âge de 23 ans, était en état de gouverner. Louis répondit avec beaucoup de douceur à l'ambassadeur napolitain; son interposition cependant l'avait profondément blessé; et pour s'en venger, il envoya le comte de Belgioioso, à Charles VIII, roi de France, pour le solliciter de faire valoir ses droits à la couronne de Naples, qu'il tenait de la maison d'Anjou, lui promettant de l'assister de toutes ses forces. En même temps, Louis le More pressait l'empereur Maximilien de lui accorder l'investiture du duché de Milan, au préjudice de son neveu. Il l'attachait à sa famille par un mariage, et flattait son avarice par une riche dot. La princesse qu'il employait à séduire le monarque, était Blanche-Marie Sforza, propre sœur du duc qu'il voulait dépouiller; elle épousa en effet Maximilien, le Ier décembre 1493. L'année suivante, Charles VIII, cédant aux instances de Louis le More, entra en Italie, à la tête d'une armée française. Il fut reçu à Pavie, au commencement d'octobre, par son allié, auquel il demanda un prêt de 200,000 ducats d'or, et le château de Pavie en gage. Dans ce château, se trouvait le jeune duc Jean-Galéaz, atteint d'une maladie mortelle, et qu'on attribuait à un poison lent donné par son oncle. Charles rendit visite au jeune duc, mais sans que Louis le perdît de vue; il fut touché de l'état déplorable où il le trouva, du désespoir d'Isabelle et du recours qu'elle eut à sa protection, au moment même où il allait attaquer son père : il promit d'une manière vague et embarrassée de le défendre et de soutenir ses intérêts : il sortit pour continuer son voyage, et le lendemain, Jean-Galéaz expira. Louis se fit déférer par le peuple la souveraineté de Milan, au préjudice du fils de Jean-Galéaz; bientôt après, il montra un diplôme de Maximilien, qui le reconnaissait pour duc, se fondant sur ce que Louis était né depuis que François, son père, était monté sur le trône, tandis que Galéaz-Marie, son frère, né auparavant, n'était fils que d'un particulier. La conquête du royaume de Naples, achevée par Charles VIII avec une rapidité inouïe, fit bientôt repentir Louis Sforza d'avoir appelé ce monarque en Italie. Les Français, fiers de leur succès, ne voulaient point effectuer la cession de quelques forteresses qui lui avaient été promises : au contraire, le duc d'Orléans fit valoir ses prétentions sur le duché de Milan, du chef de Valentine Visconti, son aïeule, quoiqu'il n'y eût pas d'exemple en Italie d'une seigneurie transmissible par les femmes. Louis, alarmé, ne songea plus dès lors qu'à mettre une barrière aux conquêtes des Français. Il signa, dans ce but, le 31 mars 1495, un traité d'alliance avec le pape, les Vénitiens, l'empereur Maximilien, et les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle. A peine les hostilités entre la ligue et les Français avaient commencé, que le duc d'Orléans enleva Novare et sa citadelle à Louis le More. Après la bataille du Taro, dans laquelle Charles VIII s'ouvrit un passage pour retourner en France, les alliés entreprirent le siége de Novare. Louis d'Orléans, qui fut ensuite Louis XII, s'y était enfermé; mais comme il ne pouvait défendre cette place contre la puissante armée des Italiens, il la rendit, le 10 octobre, à Louis le More. Après les troubles que Charles VIII avait fait éclater en Italie, Louis jouit de quelque repos. Il avait invité Maximilien à descendre dans la Péninsule, pour se fortifier par son alliance; mais cet Empereur, sans argent et sans constance dans ses projets, était un allié de peu d'utilité. En 1498, Louis apprit avec inquiétude que Louis XII, qui venait de succéder à Charles VIII sur le trône de France, avait joint à ses titres ceux de roi de Naples et de duc de Milan. Bientôt il fut informé que ce monarque cherchait à s'assurer l'entrée de l'Italie par les alliances qu'il formait. Il avait fait la paix avec Maximilien, et les rois d'Espagne et d'Angleterre; il avait gagné le pape par des

bienfaits accordés à son fils, et les Vénitiens par la promesse de Crémone et de la Ghiara d'Adda. Philibert, duc de Savoie, était aussi entré dans les intérêts de la France; et la ligue nouvelle, dont le pape était le chef, fut publiée le 25 mars 1499. Au mois d'août les Français commencèrent l'invasion du Milanais; ils s'emparèrent de Valence; Tortone leur ouvrit ses portes : Voghera, Castelnuovo et Ponte Corona suivirent cet exemple. Sanseverino, général de Louis Sforza, s'enfuit d'Alexandrie, qu'il devait défendre; cette ville, Mortara et Pavie se rendirent bientôt après, et le duc de Milan, perdant toute espérance de pouvoir résister, fit passer en Allemagne, par Come et la Suisse, ses enfants, ses joyaux et 240,000 écus en or ; sa femme, Béatrix d'Este, était morte dès le 2 janvier 1497. Il confia le commandement du château de Milan à Bernardino de Coste, qui le rendit aux Français au bout de peu de jours. Le 2 septembre 1499, Louis le More se mit lui-même en route pour l'Allemagne; et tout le duché de Milan se soumit à Louis XII, à l'exception de Crémone qui fut consignée aux Vénitiens. Mais l'indiscipline des Français fit bientôt regretter aux Milanais leurs anciens ducs : Louis Sforza et son frère, le cardinal Ascagne, en étant avertis, soldèrent une armée de 8,000 Suisses, avec laquelle, à la fin de janvier de l'an 1500, ils s'emparèrent de Come, et bientôt après de Milan, de Pavie, de Parme et de Novare. Louis le More assiégeait la citadelle de cette ville, lorsqu'il fut enveloppé par une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, que la Trémoille et le comte de Ligni avaient amenée à Jean-Jacques Trivulce. Les Suisses, que le duc de Milan avait sous ses ordres, gagnés par leurs compatriotes du camp français, déclarèrent ne pas vouloir combattre contre leurs frères. Ils demandèrent et obtinrent une capitulation ponr sortir de Novare et retourner dans leur pays. Louis, plutôt que de demeurer abandonné dans une ville assiégée, prit les habits d'un soldat suisse, de même que les trois Sanseverini, ses généraux, et il comptait sortir avec eux; mais un Suisse du canton d'Uri, nommé Rodolphe Thurmann, le fit connaître aux Français, qui l'enfermèrent au château de Loches en Touraine, dans une chambre obscure : sans livres, sans papier ni encre, il vécut encore 10 ans dans la misère et la douleur. Son frère, retenu dans la tour de Bourges, où le roi Louis avait été lui-même prisonnier, recouvra sa liberté en 1503, et mourut à Rome de la peste, le 27 mai 1505. Ce prince, si détestable dans sa politique, fut cependant le protecteur des lettres et des arts. Il fit bâtir à Milan, en 1490, un théâtre sur le modèle des anciens; et ce fut la première fois dans les temps modernes, que les Muses dramatiques eurent une scène fixe.

SFORZA (Maximilien), fils aîné du précédent, après avoir erré pendant 12 ans dans la Suisse et l'Allemagne, fut rappelé dans sa patrie, en 1512, par la ligue que Jules II avait formée contre les Français. Tous les États d'Italie désiraient le rétablir dans le duché de Milan, sentant déjà qu'ils ne pouvaient plus espérer d'indépendance, si la plus belle partie de la Lombardie restait entre les mains des ultramontains. Maximilien fut introduit dans Crémone, le 16 novembre 1512, et, peu de jours après, dans Milan, que les Français avaient été forcés d'évacuer. Les anciens sujets de sa famille s'empressaient de lui rendre hommage; mais il n'avait aucune des grandes qualités de ses ancêtres; la nature lui avait refusé jusqu'à une figure qui rappelât les princes de sa maison, et qui pût inspirer du respect ou de l'attachement. Les Milanais qui avaient cru retrouver, sous leur ancien prince, le gouvernement pacifique et modéré de leurs pères, s'aperçurent bientôt de leur erreur; et toute la Lombardie se révolta contre Maximilien (1513). Les seules villes de Come et de Novare lui demeurèrent fidèles. Enfermé, comme son père, dans Novare, il n'avait pour sa défense que ces mêmes Suisses qui avaient vendu Jean-Galéaz au même maréchal Trivulce qui l'attaquait; il attendait un sort pareil, lorsque la victoire de la Riotte, remportée par les Suisses sur Trivulce (6 juin 1513), le délivra d'un danger imminent. Les Français évacuèrent l'Italie; et tout le Milanais se soumit de nouveau à Sforza : mais il se rendit de plus en plus odieux par les amendes énormes auxquelles il condamna chaque ville, pour la punir de sa rébellion. Tout l'argent que Maximilien levait sur ses sujets, était destiné à payer les Suisses. Lorsque François Ier envahit l'Italie, en 1515, Maximilien Sforza avait complétement perdu la raison : cependant 35,000 Suisses descendirent dans le Milanais pour soutenir ce souverain imbécile; mais leur défaite à Marignan (13 septembre 1515), le laissa sans ressources. Il s'enferma dans le château de Milan, tandis que la ville ouvrait ses portes au roi de France. Bientôt le pusillanime Sforza offrit de capituler, quoique la forteresse qu'il occupait fût en état d'opposer la plus longue résistance. Il la rendit, le 5 octobre, au duc de Bourbon qui l'assiégeait, abandonna au roi tous ses droits sur l'héritage de ses pères, et se retira en France pour y vivre d'une pension de 30,000 ducats, qui lui fut assurée. Il mourut à Paris, en juin 1530, sans avoir été marié.

SFORZA (François-Marie), dernier duc de Milan, était le second fils de Louis *le More*. Après la mort de son père et la capitulation par laquelle son frère avait abandonné au roi de France tous ses droits sur l'État de Milan, il vivait à Trente, dans la pauvreté, lorsque le pape Léon X conclut, le 8 mai 1521, une ligue avec Charles-Quint, dont l'une des premières conditions fut le rétablissement de la maison Sforza dans le duché de Milan. Jérôme Morone, chancelier du duc Maximilien, et l'homme d'Italie dont le génie politique était le plus vaste et le plus délié, avait négocié cette ligue entre le pape et l'Empereur. Ce fut encore lui qui prit possession de Milan, lorsque cette ville ouvrit ses portes à Prosper Colonna, qui commandait l'armée alliée (20 novembre 1521). Morone réveilla le zèle des Lombards pour le sang de leurs maîtres. Toutes les villes levèrent les étendards des Sforza, avant que François-Marie pût se rendre dans ses États qui se donnaient volontairement à lui. Il attendait toujours à Trente l'argent nécessaire pour conduire à Milan 6,000 Allemands qu'il avait rassemblés. Enfin le cardinal de Médicis lui offrit sa bourse, et il arriva, par Plaisance, à Pavie, vers le milieu de mars 1522, tandis que Lautrec, avec une armée, lui coupait le chemin de Milan. Antonio de Leva conduisit enfin le duc dans sa capitale, où il fut reçu avec les plus vifs témoignages d'amour. Il revint ensuite au camp de

Prosper Colonna, avec 1,500 chevaux et quelques milliers de volontaires milanais. Avec eux il combattit à la Bicoque, le 22 avril. La défaite des Suisses et la retraite de Lautrec laissèrent ses alliés maîtres de la Lombardie; mais dès ce moment, le duc de Milan demeura exposé à la cupidité de ses propres soldats, qui le rançonnèrent cruellement. Au printemps de 1523, le château de Milan, dont la garnison était réduite à 45 hommes, se rendit à lui. Au mois d'août de la même année, son camérier, Boniface Visconti, qui nourrissait contre lui une haine secrète, l'attaqua à coups de poignard, sur le chemin de Monza, et, croyant l'avoir tué, se réfugia en France. A la nouvelle de cet assassinat, Valence et Asti se révoltèrent. Ces deux villes se soumirent de nouveau à Antoine de Leva, lorsqu'elles apprirent que le duc guérissait de ses blessures. Cependant les souffrances occasionnées par la guerre et les épidémies des camps, s'étant communiquées à la ville, la peste se déclara dans Milan, en 1524; et, en quatre mois elle y enleva plus de 50,000 habitants. Le duc pour s'y soustraire, vint s'établir à Pizzighettone. Pendant qu'il y séjournait, François Ier descendit en Italie, s'empara de Milan, et vint mettre le siége devant Pavie, tandis que Sforza cherchait un asile à Soncino ou à Crémone. La bataille de Pavie (24 février 1525) et la prison de François Ier assurèrent la supériorité aux Impériaux, sans que François-Marie Sforza en recueillît aucun fruit. Les Espagnols et les Allemands occupaient toutes les places du duché de Milan; ils substituaient partout l'autorité militaire à celle du souverain; et Charles-Quint n'accorda pas même à Sforza l'investiture de son duché. On lui demandait 1,200,000 florins pour l'expédition, à titre de remboursement des frais de la guerre; et quoique l'on offrît des délais pour le paiement, l'état des peuples, accablés par de longues calamités, ne laissait aucune espérance de tirer jamais d'eux une somme aussi énorme. Jérôme Morone, pour secouer le joug des Impériaux, proposa aux Vénitiens et au pape, une ligue dans laquelle le marquis de Pescara feignit d'entrer. On lui offrait pour lui-même le royaume de Naples, s'il aidait à chasser les Espagnols d'Italie; mais Pescara, après avoir paru entrer dans tous ces projets, fit arrêter Morone, qu'il envoya dans les cachots du château de Pavie. Il força le duc de Milan à lui consigner tout ce qui lui restait de places fortes, à la réserve des deux châteaux de Milan et de Crémone, où il le retint prisonnier, et exigea de tous les Lombards un serment de fidélité à l'Empereur. Bientôt le duc fut assiégé dans le château de Milan, tandis que sa capitale, rançonnée et opprimée, faisait de vains efforts pour secouer le joug des Espagnols. Enfin François-Marie Sforza fut obligé de capituler, le 24 juillet 1525, entre les mains du connétable de Bourbon. On lui laissa la liberté de se retirer à Lodi; et il y fut reçu par l'armée des alliés de la France. François-Marie, qui n'avait ni des forces ni un génie capables de suppléer à ce que les circonstances lui refusaient, attendit l'issue d'une guerre à laquelle il ne pouvait plus prendre une part active. Le traité de Cambrai (5 août 1529) entre la France et l'Empereur, le laissa à la discrétion de ce dernier. Cependant, par l'entremise du pape, François-Marie obtint de Charles-Quint l'investiture du duché de Milan (23 décembre 1529), moyennant la promesse de payer à l'Empereur 400,000 ducats, la première année, et 500,000, dans les dix années suivantes. Le château de Milan, Come et Pavie, devaient rester dans les mains des Impériaux, pour gages de ce traité. A ce prix, François-Marie fut reconnu duc de Milan par toutes les puissances; mais il fut réellement dans la dépendance absolue de l'Empereur. D'ailleurs sa santé était si délabrée, que l'on pouvait prévoir avec certitude sa mort prochaine. Il ne laissa pas de se marier, au mois d'avril 1534, du consentement de Charles-Quint, avec Christine de Danemark. Il mourut l'année suivante, sans laisser de postérité (24 octobre 1535). En lui finit la descendance légitime de François Sforza, premier duc de cette maison.

SFORZA (Alexandre), seigneur de Pesaro, fils naturel de Jacques Sforza Attendolo, naquit à Cotignola, en 1409. Le pape Martin voulut l'avoir auprès de lui, afin de le pousser dans la carrière ecclésiastique; mais étant né pour les armes, Alexandre fut rappelé par son père; et après la mort de celui-ci, arrivée en 1434, il aida François, son frère, dans ses expéditions : il fixa sa résidence à Fermo, qu'il embellit de plusieurs manufactures. Galeazzo Malatesta lui céda, en 1445, la seigneurie de Pesaro; après lui avoir fait épouser la célèbre Constance de Varano, sa nièce. Alexandre, aidé de son frère François, se soutint dans sa nouvelle principauté, et contre les armes de Sigismond Malatesta, et contre l'excommunication d'Eugène IV, qui fut levée dans la suite par Nicolas V. Il épousa en secondes noces Sueva, fille du comte de Montefeltro, qui se retira, en 1457, dans le monastère du Saint-Sacrement de Pesaro, et fut connue sous le nom de la *Bienheureuse Séraphine*. Alexandre rendit de grands services à Ferdinand, roi de Sicile : battu à San-Fabiano, le 27 juillet 1460, par Jacob Piccinino, il eut sa revanche le 18 août 1462, près de Troia, où il remporta une victoire sur ce même général. Ce prince le nomma grand connétable. Ayant ensuite pris le commandement des troupes de Paul II et des Vénitiens contre Robert Malatesta dit *le Magnifique*, Alexandre fut défait et blessé. Il continua jusqu'à la fin de sa vie le métier de *Condottiere*; et, quoiqu'il fût loin d'avoir les talents de son frère, il tint le premier rang parmi les généraux d'Italie. Il mourut d'apoplexie, en 1473, dans un voyage à Venise. Il répara sur la fin de ses jours, les écarts de sa jeunesse.

SFORZA (Constant), fils du précédent, auquel il succéda, en 1473, continua le métier de *Condottiere*, qu'avaient exercé, avec tant de gloire, son père, son oncle, son aïeul et tous ses parents; mais il ne fut l'égal d'aucun d'eux en habileté ou en courage. Il causa le 7 septembre 1479, la déroute des Florentins qu'il commandait, lorsqu'ils furent attaqués au Poggio Imperiale, par Alphonse, duc de Calabre. Il fut ensuite, tour à tour, général des Florentins et des Vénitiens jusqu'au mois de juillet 1483, qu'il mourut. Sa magnificence et sa générosité avaient donné quelque lustre à la petite cour qu'il avait formée à Pesaro. Son fils Jean lui succéda.

SFORZA (Jean), fils naturel du précédent, auquel il succéda en 1483, épousa, le 12 juin 1493, Lucrèce

Borgia fille d'Alexandre VI. Les noces furent célébrées dans le palais pontifical; mais Lucrèce, mécontente de son époux, le quitta en 1497. Son père, pour lui complaire, prononça son divorce, et la remaria peu de temps après. Jean Sforza, ayant alors perdu la protection du pape, fut attaqué par César Borgia dans Pesaro; et n'espérant pas pouvoir s'y défendre, il abandonna ses États au conquérant, et chercha un refuge à Venise, où il mourut vers 1501. En lui s'éteignit la seconde branche des Sforza, après avoir conservé 55 ans cette petite souveraineté.

SFORZA (CATHERINE), fille naturelle de Galeaz-Marie, duc de Milan, se signala par un caractère et un courage dignes de ses ancêtres. Elle épousa, en 1484, Jérôme Riario qui avait acheté la seigneurie d'Imola et usurpé celle de Forli. En 1488, Jérôme ayant été assassiné à Forli, dans une conspiration, Catherine et son fils Octavien tombèrent au pouvoir des conjurés, qui lui permirent d'entrer dans la citadelle, espérant qu'elle déterminerait le commandant à leur en ouvrir les portes, mais ils retinrent le jeune Octavien en otage. Aussitôt que Catherine se vit entourée de sujets fidèles, elle monta sur les créneaux pour ordonner aux rebelles de déposer les armes, et comme ils la menaçaient de faire périr son fils, elle répondit : *Vous pouvez voir que j'ai de quoi faire d'autres enfants.* Cependant les conjurés n'exécutèrent pas leur menace; ils se contentèrent de presser le siége; mais n'ayant pas été secourus, ils furent obligés de capituler et de reconnaître Octavien comme leur seigneur, sous la tutelle de sa mère. Dans la suite, Catherine épousa secrètement Jean de Médicis, père d'un autre Jean, le chef fameux des bandes noires, et aïeul de Cosme de Médicis. En 1499, attaquée par César Borgia, elle se renferma dans la forteresse de Forli, et fut prise sur la brèche l'année suivante au milieu de ses soldats massacrés autour d'elle. On lui rendit la liberté à la sollicitation de Louis XII, et on lui permit de se retirer à Florence où elle mourut. Son histoire a été publiée par Buriel sous le titre de *Vita di Catarina Sforza-Riario*, Bologne, 1785, 3 vol. in-8°. Quant aux autres Sforza, on trouvera des renseignements dans les ouvrages de Ratti : *Memorie della famiglia Sforza*, Rome, 1794, 2 vol. in-4°; *l'Autenticità degli Alberi genealogici stampati pel duca conti Sforza Cesarini*, 1821, in-4°; *Nuovi documenti degli Alberi suddetti*, 1821, in-4°; et dans l'article *Famiglia Sforza*, du *Recueil des familles célèbres de l'Italie*, par Litta.

SFORZA (BONNE). *Voyez* **BONNE SFORCE**.

S'GRAVESANDE. *Voyez* **GRAVESANDE**.

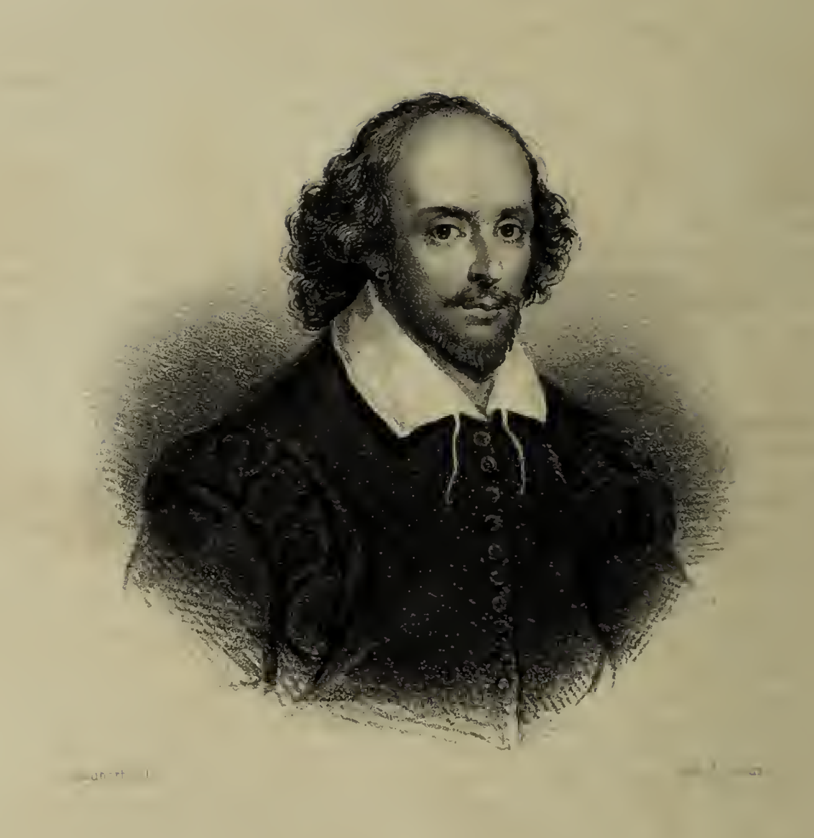
SHADWELL (THOMAS), poëte dramatique, né à Stanton-Hall, en Norfolk, vers 1640, quitta l'étude du droit pour se livrer au théâtre, et se fit connaître par de nombreux succès. En 1688, il fut nommé historiographe et poëte lauréat à la place de Dryden, qui fut privé de ce titre pour avoir embrassé avec trop de chaleur le parti de l'opposition. Shadwell mourut en 1692, par suite d'une forte dose d'opium administrée par erreur. Ses *OEuvres* ont eu plusieurs éditions; la meilleure est celle de 1724, 4 vol. in-12.

SHADWELL (JEAN), fils du précédent, étudia la médecine, et fut attaché comme médecin à la reine Anne, à George Ier et à George II. Il accompagna le comte de Manchester dans son ambassade extraordinaire près de Louis XIV, en 1699. On ignore l'époque de sa mort.

SHADWELL (CHARLES), fils ou frère puîné de Thomas, servit quelque temps en Portugal, et mourut en 1726, à Dublin, où il occupait une place de finances. On a de lui 7 pièces de théâtre, imprimées en 1720.

SHAFTESBURY (ANTOINE ASHLEY COOPER, comte DE), homme d'État, né en 1621 à Winborne-St.-Gilles, dans le comté de Dorset, fut élu, en 1640, membre du parlement. Au commencement de la guerre civile, il se montra dévoué aux intérêts du roi; mais bientôt il accepta une mission du parlement, et se montra l'implacable ennemi de la famille royale. Plus tard cependant, il se mit en correspondance avec les amis de Charles II; il refusa de prêter le serment qui prononçait l'exclusion de ce prince, et fut l'un des douze membres de la chambre des communes chargés d'aller l'inviter à remonter sur le trône. De hauts emplois furent la récompense des services qu'il avait rendus en dernier lieu, et le 4 novembre 1672, il fut élevé au poste de lord grand chancelier. Mécontent du caractère de faiblesse que montrait le roi, et redoutant les dangers qu'un changement de système pourrait lui faire courir, il se jeta dans le parti populaire, sortit du ministère, et attaqua les mesures de la cour avec autant de vigueur que de talent. Lors de la présentation du bill du *test*, sa vive opposition occasionna des discussions si véhémentes, que le roi se vit obligé de proroger le parlement. Lorsqu'il fut réuni de nouveau en 1677, Shaftesbury soutint qu'il devait être considéré comme dissous, et défendit son opinion avec une telle chaleur que le roi le fit enfermer à la Tour. Après 13 mois de captivité, il se remit à la tête de l'opposition, et fut nommé président du nouveau conseil en 1679. Renvoyé peu de mois après par le crédit du duc d'York, il fut encore une fois emprisonné à la Tour, accusé de haute trahison; mais traduit devant le grand jury, il fut acquitté. Plus tard, impliqué dans la conspiration de Rye-House, et ne se croyant pas en sûreté en Angleterre, il se réfugia en Hollande en 1682, et mourut à Amsterdam, le 22 janvier 1683. Shaftesbury, jugé très-diversement par ses contemporains, a été mieux apprécié par Macpherson, Dalrymple et Hume.

SHAFTESBURY (ANTOINE ASHLEY COOPER, comte DE), écrivain distingué, petit-fils du précédent, né à Londres, le 26 février 1671, consacra ses loisirs à la culture des lettres et des arts, et perfectionna ses connaissances par des voyages en France et en Italie. Vers 1694, élu membre de la chambre des communes, il y montra dès son début un esprit de liberté dont il ne se départit jamais. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé d'abandonner la carrière parlementaire après la dissolution de 1698, il se rendit en Hollande, et cachant son nom et ses titres, il se mit en relation avec les gens de lettres, notamment avec Bayle, auquel il eut le bonheur d'être utile par son crédit, et avec lequel il entretint, jusqu'à sa mort, une correspondance suivie. A la mort de son père, en 1699, il entra à la chambre des pairs; mais sa mauvaise santé ne lui permit d'assister que très-rarement aux séances. Il appuya les mesures du roi Guillaume pour former la grande alliance, et donna,



dans différentes occasions, d'utiles conseils à ce prince. Après l'avénement de la reine Anne, il vécut dans la retraite, occupé de revoir ses ouvrages et d'en préparer une édition plus élégante. Il mourut à Naples, le 4 février 1713. Cette édition, qu'il avait préparée avec tant de peine, parut immédiatement après sa mort sous ce titre: *Characteristicks of men, manners, opinions, times*, 1713, 3 vol. in-8°, avec gravures. Une partie de ses *Lettres* a été publiée sous le titre de : *Quelques lettres écrites par un noble lord à un jeune homme à l'université*, 1716; et une autre sous celui de : *Lettres du feu comte de Shaftesbury à Robert Molesworth, écuyer*, 1721. On lui doit aussi la *Préface* des *Sermons* de Whichcot, publiés en 1698. Quelques-uns de ses ouvrages ont été traduits en français à diverses époques.

SHAKSPEARE (Guillaume), le premier et le plus célèbre des auteurs dramatiques anglais, naquit, le 23 avril 1564, à Stratford-sur-l'Avon, dans le Warwickshire, et mourut en 1616, le jour anniversaire de sa naissance. Il était fils de Jean Shakespeare, marchand de laine, et de la fille de Robert Arden de Wellingcote, gentilhomme du même comté. Une famille nombreuse à soutenir, et peu de succès dans le commerce, réduisirent Jean à une fortune plus que médiocre. Un des baillis de sa corporation, il fut forcé de quitter cette charge. On ajoute même qu'il joignit à son commerce de laine l'état de boucher. Guillaume, l'aîné de ses fils, étudia quelque temps à l'école de Stratford, et fut ensuite placé chez un procureur : à l'école il ne resta pas étranger aux premiers éléments du latin : et chez le légiste, il apprit ces mots techniques dont il a fait usage dans ses pièces. Ben-Johnson dit même qu'il savait un peu de grec, et l'on voit qu'il avait lu les anciens, au moins dans des traductions. A 18 ans, il épousa Anne Hataway, fille d'un fermier. Les détails de sa vie à cette époque se réduisirent au fait qui le conduisit à Londres : dénoncé pour avoir braconné dans le parc de sir Thomas Lucy, à cette faute il ajouta celle de composer une ballade satirique contre sir Thomas lui-même, à la fois la partie lésée et le magistrat du canton. Le poëte fut obligé de quitter le pays, et garda rancune à sir Thomas, qu'il a peint sous des traits ridicules dans le juge Shallow. Arrivé à Londres, il chercha la société des comédiens et des habitués des coulisses : on a prétendu qu'il gardait à la porte du théâtre de Southward, les chevaux des spectateurs qui n'avaient pas de domestiques. On le trouve bientôt dans la liste des acteurs, remplissant les rôles secondaires dans ses propres pièces; il joua depuis le rôle facile du spectre dans Hamlet. Son premier poëme fut un sujet classique; c'était le goût du temps : la mythologie et l'histoire ancienne étaient tout ce qu'il y avait de plus national à la cour de la pédante Élisabeth; mais rien de moins classique que le style de l'époque : toutes les bizarreries d'antithèses et d'affectation emphatique du fameux Lily sont égalées dans le poëme de *Vénus et Adonis*, dédié à lord Southampton, et dans celui de *Lucrèce et Tarquin*. Ces vers lui valurent le patronage des grands, et ce patronage, qui procura au poëte quelques faveurs d'Élisabeth et plus tard du roi Jacques, explique peut-être pourquoi Shakspeare, homme du peuple, a si souvent flatté le pouvoir dans ses pièces. L'auteur le plus populaire de la Grande-Bretagne en est peut-être le moins démocrate. Comme poëte dramatique, Shakspeare débuta par arranger quelques vieilles pièces, ou par s'associer à des auteurs inexpérimentés. Quelques-unes des pièces de son répertoire ne sont même que des pièces refaites : mais celles-là, sans doute, sont de celles où il sut mettre un cachet particulier qui ne permit à personne de les réclamer. Quant à Shakspeare lui-même, il y tenait peu, et il ne s'occupa jamais que très-négligemment de les imprimer. Il se fiait à la mémoire des acteurs, ne pensant pas que ses compositions dussent survivre à la curiosité de ses contemporains; et c'est là l'homme auquel les critiques allemands ont de bonne foi attribué un système! Shakspeare fut par excellence l'auteur dramatique de son temps, sublime ou bouffon par caprice, ne raturant jamais une ligne écrite; son génie ne fut qu'à lui, mais l'on peut accuser autant son siècle que sa propre insouciance de ses défauts. Pendant sa vie, la gloire fut pour Shakspeare, dans la familiarité flatteuse des grands, dans les applaudissements du peuple et dans l'amitié de ses confrères les auteurs et les comédiens. Dans le nombre était le fameux Ben-Johnson, appelé *Classique*, par opposition à Shakspeare, sans qu'il faille en conclure que Ben-Johnson ait écrit d'après Aristote, ou que Shakspeare ait été un homme illettré, parce qu'il n'avait pas la science de son rival. C'est encore à tort qu'on a supposé que Ben-Johnson était jaloux de lui; au contraire, l'orgueil de son propre mérite ne l'a pas rendu injuste envers le génie cultivé de Shakspeare. Si celui-ci pensait peu à la gloire, il négligea moins la fortune; il parvint à acquérir une propriété à Stratford, où il se retira dans les dernières années de sa vie, abandonnant le théâtre au moment où il avait encore assez de jeunesse pour s'y surpasser lui-même. Il fut enseveli dans l'église de Stratford, où l'inscription de son modeste caveau prononce une malédiction contre celui qui oserait y troubler le repos de ses cendres pour les transporter ailleurs. En 1741, il lui a été élevé, à Westminster, un monument dont les frais ont été couverts par deux représentations aux théâtres de Drury-Lane et de Covent-Garden; un mûrier planté de ses mains, et longtemps l'objet d'un culte tout particulier dans le Warwickshire, fut abattu, en 1759, par le propriétaire. On en fit des tabatières qui se sont multipliées comme par féerie. Guillaume Shakspeare laissa deux filles qui épousèrent, l'une un médecin, le docteur Hall; l'autre Thomas Quincy. On ne compte guère que 36 pièces qu'on puisse réellement attribuer à Shakspeare, et ce serait fort peu, en considérant sa facilité, si, comme nous l'avons dit, il n'avait fait plus souvent le métier d'*arrangeur*. Il en est huit autres imprimées avec son nom, mais que plusieurs de ses admirateurs ne veulent pas reconnaître, quoique d'autres les placent au niveau de ses chefs-d'œuvre. Le culte de Shakspeare est vraiment une idolâtrie en Angleterre, et, comme toutes les idolâtries, il a ses superstitions ridicules : mais les mystiques allemands ont encore renchéri sur ses concitoyens. L'admiration de ce qui est beau dans le dieu du théâtre anglais nous semble exclure l'admiration de ce qu'il a d'absurde; il s'agit donc de comparer Shakspeare à lui-même pour l'apprécier à sa juste valeur; les contradic-

tions perpétuelles de son génie mettent également à l'aise ses enthousiastes et ses détracteurs. Ses pièces ne résistent pas à l'analyse, mais elles vivent dans l'imagination ; ses caractères tour à tour sublimes et ridicules sont des créations si profondes, que l'impression qu'ils laissent de leur individualité surpasse toutes les impressions analogues. C'est qu'il y a quelque chose au-dessus de la perfection de l'art, et c'est l'inspiration première du génie, ce don secret qui a mérité à Homère l'épithète de divin. Que serait Racine, s'il n'avait que les qualités qu'on refuse à Shakspeare? Que sont en Angleterre les imitateurs des formes dramatiques de Shakspeare? Il serait donc bien maladroit d'imiter aveuglément ce grand homme, mais il faut l'étudier comme a fait sir Walter-Scott. La gloire de Shakspeare a eu, même en Angleterre, ses époques d'éclipses; ressuscitées par Garrick après un long oubli, ses pièces ne sont restées au théâtre qu'en petit nombre et mutilées. Ses tragédies sont préférées à ses comédies dont les sujets sont généralement romanesques, et dans lesquelles il y a plus d'imagination et d'esprit que de comique; celle des *Joyeuses femmes de Windsor* se rapprochent peut-être le plus des habitudes de la scène française. La première édition des *OEuvres* de Shakspeare est de 1623, in-fol.; la plus splendide est celle de l'alderman Boydell, et la plus estimée parmi les récentes celle de Malone. Pope, Steevens, S. Johnson, etc., sont ses commentateurs les plus utilement consultés; mais l'ouvrage du docteur Drake, *Shakspeare and his Times*, 2 vol. in-4°, est celui qui fait le mieux connaître ce grand poëte. La France doit à Voltaire les premières notions sur l'Eschyle britannique. Laplace traduisit quelques-unes de ses pièces; puis Letourneur, aidé de Catuelan et Malherbe-Fontaine, en publia une version complète, mais souvent infidèle par trop d'emphase classique. Cette version a été retouchée, en 1820, par MM. Guizot et Amédée Pichot; mais la critique leur reproche d'avoir, par un défaut contraire, décoloré quelquefois la poésie sublime ou gracieuse de Shakspeare. Dans un choix de ses tragédies et de ses comédies, Bruguières de Sorsum a essayé de reproduire sa prose en prose et ses vers blancs en vers blancs, troisième espèce d'infidélité. Enfin, cet auteur si original et si intraduisible a subi une dernière mutilation dans les *Essais* de M. Paul Duport (1828). On célèbre en Angleterre le jubilé de Shakspeare, fête imaginée par Garrick.

SHARP (JACQUES), né en 1618 dans le comté de Banff, se montra d'abord zélé presbytérien, et fut envoyé près de Cromwell pour lui présenter des réclamations au sujet de quelques différends qui s'étaient élevés entre les presbytériens d'Écosse. Cédant à des vues ambitieuses, il se réunit à l'Église d'Angleterre, et accepta l'archevêché de Saint-André; mais son élévation excita la haine de ses coreligionnaires. Un prédicant tenta de l'assassiner en 1668, et dix ans plus tard il fut égorgé par neuf brigands sur un grand chemin.

SHARP (JOHN), prédicateur anglais, né à Bradford en 1644, obtint l'archidiaconat de Norwich; mais il fut interdit sous le règne de Jacques II, à cause de ses prédications contre les catholiques (1686). Après la révolution de 1688, il fut nommé doyen de Cantorbery, puis archevêque d'York, et mourut à Bath en 1714. Ses *sermons* ont été réunis en 1740, 7 vol. in-8°.

SHARP (GRAVILLE), petit-fils du précédent, né en 1734, mort en 1813, fut le fondateur de la société pour l'abolition de la traite, et c'est à cette grande œuvre qu'il consacra toute sa vie. Outre quelques écrits sur ce sujet, on lui doit : *Remarks on the uses of the definitive article in the Greek of the New Testament*, Durham, 1798, in-8°.

SHARP (GRÉGOIRE), chapelain ordinaire du roi, membre de la Société royale et de celle des antiquaires, né en 1713, mort en 1771, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Syntagma dissertationum quas olim Thomas Hyde separatim edidit*, 1767, 2 vol. in-4°, avec planches gravées à l'eau-forte par l'auteur lui-même.

SHARP (ABRAHAM), mathématicien, né à Little-Horton près de Bradford, dans le Yorkshire, en 1651, entra fort jeune dans le commerce ; mais, entraîné par son goût pour la science du calcul, il quitta le négoce pour se livrer à l'enseignement, et ouvrit à Liverpool une école où il enseigna l'écriture et l'arithmétique. Dans un voyage qu'il fit à Londres, il se lia avec Flamsteed, qui lui donna d'abord un emploi dans l'arsenal de Chatham, et le prit ensuite pour *assistant* à l'Observatoire royal ; Sharp l'aida dans la construction de son fameux *Catalogue* de 3,000 *étoiles*. Ce travail altéra sa santé, et il fut obligé de revenir dans son pays natal ; mais, pour n'y pas rester oisif, il se construisit lui-même un observatoire, et fabriqua les télescopes et les divers instruments dont il avait besoin. En 1786, il travailla de nouveau avec Flamsteed, qui s'occupait de terminer le grand mural qu'il voulait placer à Greenwich, puis il se chargea de dresser un grand nombre des *tables* que contient le 2e vol. de l'*Histoire céleste*. Dans le même temps il composa un *précis* des meilleures méthodes connues par le calcul des sinus, des sécantes et des tangentes naturelles, et en fit l'application à la détermination approchée du rapport de la circonférence au diamètre. Il publia lui-même ce travail dans son ouvrage intitulé : *Geometry improved*, Londres, 1717, in-4°, qui ne porte que les initiales de Sharp : *by A. S. Philomath*. On trouve en outre dans ce livre des *tables* très-étendues et très-exactes des divers segments du cercle, avec leurs différences à 12 figures, et leur usage pour la résolution d'un grand nombre de problèmes. L'auteur y a joint un *Traité* (curieux) *sur les polyhèdres*. Sharp mourut à Horton en 1742.

SHARP (SAMUEL), chirurgien, né au commencement du 18e siècle, fut élève du célèbre Chéselden, et vint ensuite étudier son art dans les hôpitaux de Paris. Il ne commença que fort tard l'exercice de sa profession. Il obtint la place de chirurgien de l'hôpital de Guy à Londres, fut nommé membre de la Société royale en 1749, et membre étranger de l'Académie de chirurgie de Paris. En 1765 il fit un voyage sur le continent pour rétablir sa santé, et passa les dernières années de sa vie dans la retraite, où il mourut en 1778. On a de lui : *Traité des opérations chirurgicales*, etc., 6e édition, 1761; *Recherches critiques sur l'état de la chirurgie*, 4e édition, 1761 : ces deux ouvrages ont été traduits en français par Jault; *Lettres sur l'Italie*, 1770, in-8°.

SHARP (WILLIAM), graveur, né à Londres en 1749,

fils d'un armurier, grava d'abord des ornements pour les armes de luxe ; mais entraîné bientôt par le goût de son art, il produisit successivement une foule d'ouvrages, qui le placent au premier rang parmi les graveurs anglais. On cite comme ses chefs-d'œuvre : les *Docteurs de l'Église disputant sur l'immaculée Conception,* d'après le Guide ; *les deux enfants égarés et endormis dans une forêt,* d'après Benwell ; *Diogène; le roi Lear au milieu de la tempête,* d'après West ; la *sainte Cécile* du Dominiquin ; la *Pythonisse d'Endor,* d'après Salvador Rosa, et le *portrait* du célèbre anatomiste John Hunter, d'après Reynolds. Sharp mourut retiré à Chiswick en juillet 1824. On lui reproche d'avoir professé des opinions religieuses au moins singulières, et de s'être livré aux rêveries mystiques de Svedenborg.

SHAW (Thomas), voyageur, né à Kendal en Westmoreland vers 1692, entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé chapelain du comptoir d'Alger. Après un séjour de 12 ans en Afrique, qu'il mit à profit pour visiter une partie de l'ancienne Numidie, la Syrie et l'Égypte, il revint dans sa patrie, rapportant des médailles, des fragments d'antiquités, et beaucoup d'objets d'histoire naturelle. Il se fit recevoir docteur en théologie et en médecine, devint président du collége de Saint-Edmond's-Hall d'Oxford, puis professeur de grec, et fut nommé recteur de Braunley, dans le Hampshire. Il mourut le 15 août 1751, membre de la Société royale. On a de lui en anglais : *Voyages, ou observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du Levant,* Oxford, 1738, in-fol., avec cartes et fig. Une nouvelle édition préparée par l'auteur, parut en 1757, in-4°, avec un *supplément.* Cet ouvrage, un des plus instructifs sur le royaume d'Alger et de Tunis, a été traduit en français, la Haye, 1743, 2 vol. in-4°, en allemand, Leipzig, 1765, in-4°, et en hollandais, Utrecht, 1773, 2 vol. in-4°, fig. En mémoire des services que Shaw a rendus à la botanique, Forster a donné le nom de *shawia* à une plante de la Nouvelle-Zélande.

SHAW (Cuthbert), écrivain anglais, né en 1738 à Ravensworth, dans le comté d'York, après avoir été sous-maître de l'école de Darlington, vint à Londres, où il concourut à la rédaction de plusieurs journaux, puis joua la comédie et la tragédie dans la troupe de Foote, tant dans la capitale qu'en province. La misère, suite de sa mauvaise conduite, abrégea ses jours. Il mourut à Londres en 1771. On a de lui : un poëme *sur la Liberté,* 1756 ; des odes *sur les quatre Saisons,* 1760, sous le nom de W. Seymour ; une satire intitulée : *les quatre Chandelles d'un sou,* 1762 (contre Lloyd, Churchill, Colman et Shirley), une autre intitulée : *the Race* (la lice), 1766, in-4°, dans laquelle il caractérise les principaux poëtes de son temps : *Monodie à la mémoire d'une jeune femme, par un mari inconsolable,* 1768, élégie sur la mort de sa femme ; une autre sur la mort de son fils, et une dernière satire qu'il publia, en 1769, sous le titre de *la Corruption,* dans laquelle il peint sa propre situation.

SHAW (George), naturaliste anglais, né le 10 décembre 1751 à Bierton, dans le Buckinghamshire, embrassa l'état ecclésiastique, pour assister son père, vicaire de sa paroisse ; mais il abandonna bientôt ces fonctions pour se livrer à l'étude des sciences naturelles et de la médecine. Après avoir suivi pendant 3 ans les cours des plus célèbres professeurs à Édimbourg, il revint à Oxford, où il fut nommé lecteur adjoint à la chaire de botanique. Les statuts de l'université excluant tout ecclésiastique du professorat, il ne put succéder au titulaire. Il prit alors ses grades en médecine, et s'établit à Londres. En 1791, nommé conservateur de la bibliothèque d'histoire naturelle au musée britannique, il renonça dès lors à la pratique de la médecine pour se livrer à ses recherches favorites. Il remplaça le docteur Gray dans l'emploi de conservateur du musée britannique, et mourut le 22 juillet 1813. On a de lui : *Musæum leverianum,* Londres, 1792, 2 vol. in-4°, figures coloriées ; *The zoology of New-Hollande,* dans l'ouvrage de J. Smith, 1794 ; *Cimelia physica : Figures of rare and curious quadrupeds, birds,* etc., 1796 ; *Zoologie générale, ou Histoire naturelle,* avec des gravures d'après les meilleures autorités et les spécimens les mieux choisis, 1800-1816, 18 parties in-8°, reliées en 9 vol. ; *Zoological-Lectures,* 2 vol. grand in-8° ; *The naturalit's Miscellany,* 1789 et années suivantes, in-8°, ouvrage périodique, orné de planches coloriées, dont il paraissait à peu près un vol. par an : la collection se compose de 1064 planches avec une description ; *Abrégé des transactions philosophiques,* 1809, 18 vol. in-4° ; plusieurs *Mémoires* dans le recueil de la société Linnéenne, dont il était vice-président.

SHAW (Pierre), premier médecin du roi d'Angleterre, a publié en anglais : *Histoire et traitement des maladies,* Londres, 1738, 2 vol. in-8°, et des *Leçons de chimie,* traduites en français par Mme d'Arconville, Paris, 1769, in-4°.

SHAW (Stebbing), historien, né en 1762 à Stone, dans le Stafford, embrassa l'état ecclésiastique, et se chargea de terminer l'éducation du fils de sir Robert Burdett, Francis, devenu si célèbre dans la suite. Il succéda en 1799 à son père dans la cure de Harlsthorn, et mourut le 28 octobre 1802, laissant incomplète une *Histoire du comté de Stafford,* dont les 2 premiers vol. ont paru, 1798-1801. — Plusieurs théologiens du même nom, tombés dans l'oubli, ainsi que leurs écrits, ne méritent pas d'en être tirés.

SHEBBEARE (John), écrivain politique, né en 1709 à Biddeford, dans le Devonshire, se destina d'abord à la médecine ; mais n'ayant pu se former une clientèle, il se rendit à Bristol, où il se fit connaître par une brochure sur les eaux minérales de cette ville. De 1754 à 1788, époque de sa mort, il publia plusieurs pamphlets politiques dont quelques-uns eurent de la vogue. Son but était de se faire donner une place ou une pension par le ministère ; mais au lieu de l'acheter, les ministres le firent poursuivre rigoureusement, et plusieurs fois il fut condamné à la prison, au pilori, et puni par des amendes. Ses principaux écrits sont : *l'Acte de mariage, histoire politique,* 1754 : c'est une satire contre le parlement ; *Lettres sur la nation anglaise, par Batista Angeloni, jésuite, ayant résidé à Londres pendant plusieurs années, traduites de l'italien,* 1755, 2 vol. in-8° ; *Lettres adressées au peuple anglais,* etc.

SHÉE (le comte Henri), pair de France, né en 1739

à Landrecies, d'une famille irlandaise, entra cadet à 16 ans dans le régiment de Clarke, et, passant successivement par tous les grades, fut en 1785 nommé colonel du régiment de Colonel-Général. Mis à la retraite pour cause d'infirmités, il reprit du service sous le Directoire, fut fait général de brigade, et concourut au projet de descente en Irlande tenté en 1796 par Hoche et Brueix. Après un service effectif de 46 ans et 9 mois, dont 11 campagnes, Shée entra dans les emplois civils (1797), et fut nommé préfet du Mont-Tonnerre, puis du Bas-Rhin (1802). Appelé au sénat en 1810, il fit en 1814 partie de la chambre des pairs, où il vota constamment avec le côté droit. Il mourut en 1820, plus qu'octogénaire. Son *éloge* a été prononcé à la chambre des pairs par le maréchal Mortier, le 25 juillet 1820. M. d'Alton-Shée, son petit-fils, lui a succédé à la pairie.

SHEFFIELD (Jean-Baker HOLROYD, comte de), né vers 1735 à Penn, dans le comté de Buckingham, servit dans le corps d'armée sous les ordres du marquis de Granby; mais héritier d'une fortune considérable par la mort de son frère aîné, il quitta le service pour se livrer à l'agriculture dans sa terre de Sheffield en Sussex. Nommé représentant du bourg de Coventry au parlement de 1780, il y défendit les catholiques contre les agressions de lord Gordon, et montra dans plusieurs discussions des connaissances étendues en économie publique. L'énergie avec laquelle il s'éleva contre la traite des nègres, lorsque Bristol l'eut choisi pour son représentant, lui gagna l'affection populaire, qu'il sut conserver en s'occupant sans cesse de tout ce qui intéressait le cultivateur et le commerçant. Il mourut le 1er juin 1821. On a de lui (en anglais): *Observations sur le commerce des États-Unis d'Amérique,* 1783, traduites en français par de Rumare, 1789, in-4°; *Observations sur les manufactures, le commerce et l'état actuel de l'Irlande,* 1785, in-8°; *Observations sur le projet d'abolir la traite des esclaves,* 1789, in-8°; *Observations sur le bill concernant les grains,* 1791, in-8°; *Discours au sujet de l'union avec l'Irlande,* 1799, in-8°; *Remarques sur la disette des grains,* 1800, in-8°; *Observations sur les objections faites contre l'exportation des laines de la Grande-Bretagne pour l'Irlande,* 1800, in-8°; *Remarques critiques sur la nécessité de maintenir le système maritime et colonial de la Grande-Bretagne,* 1804, in-8°; *Les ordres du conseil et l'embargo américain profitables aux intérêts de la Grande-Bretagne,* 1809, in-8°; *Lettre au sujet des lois sur les grains, et sur les moyens de remédier à la détresse,* 1815, in-8°.

SHEFFIELD. *Voyez* BUCKINGHAM.

SHELBURNE (William PETTY, marquis de LANSDOWN, comte de), homme d'État, dont le nom de famille était Fitz-Maurice, descendait, par les femmes, de William Petty, mécanicien et économiste célèbre, l'un des premiers membres de la Société royale de Londres. Il naquit le 2 mai 1737. Après avoir servi quelque temps dans le régiment des gardes, il fit, avec distinction, les campagnes de la guerre de sept ans, comme volontaire, sous les ordres du duc de Brunswick, et fut nommé, au mois de décembre 1760, aide de camp du roi George III, avec le rang de colonel. Choisi pour représenter Chipping-Wycombe dans la chambre des communes, à l'élection générale de 1761, il n'exerça pas les fonctions de député, par suite de la mort de son père, qui arriva le 10 mai de la même année, et qui le fit entrer à la chambre des pairs, avec les titres de lord Wycombe, comte de Shelburne. Attaché d'abord au parti de lord Bute, il défendit vivement la cour dans la question relative aux préliminaires de la paix signée en 1762. Au mois d'avril de l'année suivante, il entra d'abord au conseil privé, et fut nommé premier lord commissaire du commerce et des colonies. Il quitta bientôt cette place, cessa d'avoir des liaisons avec la cour et le ministère, et s'attacha à lord Chatham. Lorsque celui-ci eut repris les rênes de l'administration, dont le duc de Grafton était le chef titulaire, il y donna au comte de Shelburne le poste de principal secrétaire d'État pour le département du Midi. Jamais les affaires n'avaient été dirigées par une réunion d'hommes de plus de mérite : ils eurent cependant des adversaires redoutables dans le parti Rockingham, qu'ils avaient déplacé, et qui jouissait d'une grande popularité. D'un autre côté, l'on soupçonnait lord Bute d'exercer de l'influence sur la nouvelle administration, dont les membres choisis dans des partis différents, n'étaient pas fort unis entre eux. De ce concours de circonstances il résulta des dispositions incohérentes, des intrigues, et enfin, en 1768, la dissolution du ministère. Lord Chatham se retira le premier. Lord Shelburne ne tarda pas à se retirer également; et depuis cette époque jusqu'en 1782, il se montra constamment opposé aux opérations du gouvernement; il n'y eut pas une discussion de quelque importance dans laquelle il ne déployât son éloquence; c'est la période la plus brillante de sa vie. Parmi les diverses mesures qu'il combattit, on doit citer la décision de la chambre des communes sur la nomination de Wilkes au parlement par le comté de Middlesex : il s'opposa aussi au pouvoir que voulaient s'arroger les deux chambres, de punir par des amendes et des emprisonnements les imprimeurs qu'elles jugeraient coupables de leur avoir manqué de respect; ce qui les rendait à la fois accusateurs, juges et jurés. Lord Shelburne, ainsi que Burke, s'éleva avec force contre la guerre d'Amérique, dont il développa les funestes conséquences, et qu'il appelait une *infâme folie.* Il s'opposa également à l'accroissement de l'influence de la couronne, et à l'augmentation de la dette publique. Il demanda qu'on fît des enquêtes sur la manière dont les fonds publics étaient employés, proposa d'abolir les places inutiles dans les divers départements, et présenta enfin plusieurs autres mesures tendant à établir un système plus rigide d'économie publique. Aucune ne fut adoptée, ce qui ne doit point étonner, puisque celui qui les défendait appartenait à la minorité. Par la mort du comte de Chatham (mai 1778), il se trouva placé à la tête du parti déjà connu sous le nom de *parti Shelburne.* Lord North ayant été forcé de résigner le ministère, au mois de mars 1782, les partis Rockingham et Shelburne réunirent leurs intérêts, et formèrent, de concert, une administration où lord Shelburne et Fox occupèrent les postes de secrétaires d'État : le premier eut le département des affaires étrangères. Le nouveau cabinet songea d'abord à rendre la paix au monde, et, à cet effet, envoya des ambassadeurs dans les diverses cours de l'Europe; et pour pacifier en même temps l'intérieur, le

duc de Portland et le général Fitz-Patrick se transportèrent en Irlande, avec des pleins pouvoirs. Des places inutiles furent abolies ; les personnes qui occupaient des emplois du gouvernement furent privées, par acte du parlement, du droit de voter et de s'interposer dans les élections ; et les fournisseurs de l'État (*contractors*) furent déclarés inéligibles pour siéger ou voter dans la chambre des communes. Déjà des projets de réforme parlementaire avaient été discutés, et allaient peut-être recevoir leur exécution, lorsque la mort du marquis de Rockingham (1er juillet 1782) mit la désunion dans le ministère, qui n'avait duré que 3 mois, et qui fut obligé de se dissoudre. Celui qui lui succéda conserva une partie des membres du précédent cabinet : Fox, en refusant d'y siéger, publia les motifs de sa retraite, et lord Shelburne fut placé à la tête de la nouvelle administration, en qualité de premier lord de la trésorerie. Ce fut à cette époque que le jeune William Pitt, déjà célèbre, quoique à peine âgé de 22 ans, débuta dans la carrière ministérielle par le poste de chancelier de l'Échiquier. Plusieurs des projets de la dernière administration furent suivis, la paix fut conclue avec toute l'Europe, et l'indépendance des États-Unis d'Amérique fut solennellement reconnue. Lorsque les traités de paix furent présentés au parlement, les partis de lord North et de Fox réunis contre le ministère, l'attaquèrent vivement, et lui ayant fait perdre la majorité dans les deux chambres, le contraignirent au mois de décembre 1783, d'abandonner les rênes qu'il n'avait tenues qu'environ 9 mois. Lord Shelburne devint alors le chef de l'opposition, laquelle réunit ses partisans au petit nombre de membres du parti Rockingham qui n'étaient pas entrés dans la coalition, et à tous ceux qui étaient connus sous la dénomination d'*amis du roi*. Le ministère, composé d'éléments hétérogènes, ne put conserver longtemps le pouvoir : n'ayant su ni se rendre populaire, ni obtenir les suffrages de la cour, il succomba bientôt sous les attaques de Shelburne et de Pitt. On s'attendait à voir le premier placé à la tête du gouvernement : mais il n'en fit même point partie ; et Pitt, qui n'avait alors que 24 ans, fut nommé premier lord de la trésorerie et chancelier de l'Échiquier. Cet événement inattendu fut attribué par les uns au refus que Shelburne avait fait de se réunir aux membres du nouveau ministère, qui ne partageaient pas ses opinions, tandis que d'autres supposaient que Pitt avait peut-être craint de s'adjoindre un collègue aussi habile et aussi influent. Quoi qu'il en soit, Shelburne resta en assez bons termes avec la nouvelle administration, qui lui fit obtenir, le 30 novembre 1784, les titres de marquis de Lansdown et de comte Wycombe, et accorda, en outre, des emplois importants à ses amis. Au bout de quelques années, il se retira dans ses terres, où il vécut en grand seigneur protecteur des arts. Ce fut vers cette époque qu'il fit un voyage en France où il obtint beaucoup de succès de société, connut et admira Malesherbes, entre autres personnages distingués de ce temps-là. Les événements de la révolution française le rappelèrent sur la scène publique. Il montra jusqu'à sa mort, arrivée le 7 mai 1805, une opposition constante à toutes les mesures prises par le ministère, et plus particulièrement à la guerre contre la France ; et quoiqu'il ait toujours refusé de se réunir au parti de Fox, leurs opinions politiques avaient beaucoup d'analogie.

SHELDON (Gilbert), archevêque de Cantorbery, naquit, en 1598, à Stanton, dans le comté de Stafford, où son père était domestique d'un comte de Shrewsbury. Admis, en 1616, au collége de la Trinité, à Oxford, il prit le grade de maître ès arts, en 1620, et reçut les ordres, en 1622. Le garde du grand sceau, Coventry, chez lequel il remplit les fonctions de chapelain, lui donna une prébende à Glocester, et l'employa dans quelques affaires d'État. Lord Clarendon le jugea dès lors très-propre à occuper un emploi supérieur ; et lord Coventry le recommanda à Charles Ier, comme un homme habile et instruit dans les affaires politiques. Il fut nommé, en 1634, chapelain ordinaire du roi, et resta fidèle à la cause de Charles Ier, pendant les temps de rébellion. Il le suivit à Oxford, où il fut témoin d'un vœu remarquable, par lequel ce prince s'obligeait, dans le cas où Dieu rétablirait son trône, de rendre à l'Église tous les biens dont on l'avait dépouillée. Sheldon tint caché, pendant 13 ans, le papier qui contenait ce vœu. Durant le séjour du monarque à l'île de Wight, il resta auprès de sa personne, en qualité de chapelain ; mais, en 1647, les visiteurs du parlement le firent mettre en prison à Oxford, avec le docteur Hammond. Le comité de réforme lui rendit la liberté, l'année suivante, sous la condition de ne point aller à Oxford ni à l'île de Wight, et de se présenter sur la première citation. Il se retira en Derbyshire, d'où il ne cessa point d'envoyer au monarque exilé à Wight des fonds tirés de sa bourse et de celle de ses amis. A la restauration, Sheldon fut nommé doyen de la chapelle de Charles II, puis évêque de Londres (1660). Dans les fameuses conférences entre le clergé épiscopal et le clergé presbytérien, relatives à des changements dans la liturgie, il se prononça fortement contre les presbytériens. En 1663, il fut élu archevêque de Cantorbery, et, en 1667, chancelier de l'université d'Oxford. Il perdit alors la confiance du roi, pour lui avoir conseillé de renvoyer sa maîtresse, Barbara Villiers. Sheldon mourut le 9 novembre 1677. Comme il arrive dans les temps de trouble, le caractère de cet homme d'État a été jugé de la manière la plus diverse. D'après les meilleures autorités, il était plus profond politique que théologien. Mais le souvenir des persécutions qu'il avait essuyées, et celui des maux causés à l'Église par les fauteurs de l'usurpation, le portèrent à une grande sévérité dans les lois pénales contre les non-conformistes. Burnet, qui loue ses talents et ses bonnes qualités, blâme sa conduite à cet égard.

SHELLEY (Percy-Bissche), poëte anglais, célèbre par la hardiesse de ses opinions et la précocité de son talent, était encore à l'université, lorsqu'il écrivit en faveur de l'athéisme, et contracta un mariage d'inclination qui le brouilla avec son père, riche baronnet. Après la mort de sa première femme, il épousa la fille du fameux Godwin, qui lui a survécu. Par suite d'un arrêt du grand chancelier, il se retira d'abord à Genève, où il se lia avec lord Byron, puis en Italie, où il habita tour à tour Venise, Florence, Pise et Livourne. Le 8 août 1822, dans une promenade sur mer, surpris par une tempête, il périt dans sa 30e année. Son corps,

retrouvé au bout de 15 jours, fut brûlé sur un bûcher d'après ses dernières volontés, et ses cendres déposées dans une urne. Sa veuve a publié la collection de ses *OEuvres,* moins *la reine Mab,* poëme condamné comme immoral par les lois anglaises. Sa tragédie de *Cenci,* fondée sur une histoire tragique très-connue en Italie, offre des situations monstrueuses. Son *Prométhée déchaîné* a quelque chose de plus classique. On vante aussi son poëme d'*Hellas,* son conte de *Julien et Maddalo,* ses imitations de *Faust,* et son élégie d'*Adonaïs.* (*Voyez* sur Shelley, le tome III du *Voyage en Angleterre et en Écosse,* d'Amédée Pichot.)

SHENSTONE (William), poëte anglais, né en 1714 à Hales-Owen, dans le comté de Shrop, mort en 1763, est auteur de différents ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue un poëme : *The Judgement of Hercules* (Hercule entre le Vice et la Vertu), Londres, 1740; *La maîtresse d'école,* ibid., 1741, et des *élégies.* Ses écrits en prose : *Lettres à ses amis; Essais sur les hommes et les mœurs,* offrent des réflexions neuves et piquantes. Ses *OEuvres* ont été publiées par Dodsley, Londres, 1764, 3 vol. in-8°. La *Vie* de ce poëte a été écrite par Johnson. On peut consulter aussi les *Souvenirs* de Graves.

SHERARD ou **SHERWOOD** (William), botaniste, né en 1659 à Oxford, fit plusieurs voyages sur le continent, dans le but de contribuer aux progrès de la science qu'il cultivait avec ardeur, et se lia avec les plus célèbres botanistes. Nommé consul d'Angleterre à Smyrne en 1702, il profita de son séjour dans ce pays pour en observer les curiosités naturelles, et envoya à la Société royale un *précis* sur la nouvelle île volcanique qui sortit de la mer, le 12 mai 1707, aux environs de Santorin. Il rendit encore un grand service à la botanique en ramenant d'Allemagne, en 1721, le célèbre Dillenius, qui était principalement versé dans la connaissance des cryptogames. L'époque de la mort de Sherard n'est pas connue. On lui attribue *Schola botanica,* Amsterdam, 1689, in-12, contenant le catalogue systématique des plantes du Jardin du Roi à Paris. Il a composé une *introduction* pour le *Paradisus batavus* du professeur Hermann, sur lequel il a donné une *Notice* intéressante, et concourut avec Boerhaave, à l'édition du *Botanicon parisiense* de Vaillant.

SHERARD (James), frère du précédent, pratiqua la médecine à Londres, se retira dans sa province à Eltham après avoir acquis une fortune considérable, et se livra par goût à l'étude de la botanique. Il mourut en 1728, léguant à l'université d'Oxford 3,000 livres sterling, destinées à augmenter le traitement du professeur de botanique. Catesby lui dut les moyens de publier son *Histoire naturelle de la Caroline,* et Dillenius, son *Hortus elthamensis.* Linné a appelé *sherardia* un genre de plantes de la famille des rubiacées.

SHERIDAN (Thomas), né en 1721 à Quilca, en Irlande, fut successivement acteur à Dublin et à Londres, et directeur de théâtre. Il se retira postérieurement à Garrick, et mourut le 14 août 1788. On a de lui plusieurs productions insignifiantes, un *Dictionnaire de la langue anglaise* estimé, et une *Vie de Swift.*

SHERIDAN (Françoise), femme du précédent, née en Irlande vers 1724, morte à Blois en 1766, est auteur d'un roman estimé, *Sydney Bidulph.,* traduit en français par Robinet et par Prévost, 4 vol. in-12. On lui doit encore un autre roman, *Nourjahah,* traduit en français, 1769, in-12, et dont Mme de Genlis a tiré son *Règne d'un jour.* On lui doit en outre deux comédies, *la Découverte* et *la Dupe,* jouées toutes deux en 1763.

SHERIRDAN (Richard BRINSLEY), fils des précédents, célèbre orateur et auteur dramatique, né à Dublin en 1751, épousa par amour miss Linley, cantatrice aussi distinguée par ses talents que par sa beauté, mais sans fortune; comme il n'en avait pas non plus, il chercha à se créer une ressource en travaillant pour le théâtre; ses essais ne reçurent pas un accueil trop favorable. Un arrangement avec Garrick l'ayant rendu un des propriétaires du théâtre de Drury-Lane, il se serait trouvé dans l'aisance si ses prodigalités et la funeste passion du jeu n'avaient épuisé toutes ses ressources. Élu à la chambre des communes en 1780, il se montra l'un des membres les plus redoutables de l'opposition, et déclara la guerre au gouvernement moins dans ses discours à la tribune que dans des pamphlets et des feuilles périodiques. A l'époque de la révolution française, il en défendit les principes avec exagération. Il avait été, en 1782, sous-secrétaire d'État des affaires étrangères, sous le ministère Fox; il fut, en 1783, secrétaire de la trésorerie, et en 1806 trésorier de la marine; mais il n'occupa ces divers postes que fort peu de temps. Sheridan, livré à ses propres ressources, donna tous ces soins à l'administration de son théâtre de Drury-Lane. Vers la fin de sa vie, il se mit dans des embarras tels qu'il eût été conduit en prison si son médecin n'eût déclaré qu'il ne pouvait être transporté sans danger. Il mourut le 7 juillet 1816, et fut inhumé à Westminster. On a de lui *Épître d'Aristenète,* traduite du grec; les *Rivaux,* comédie, 1744; *la Duègne,* opéra; *un Tour à Scarborough,* comédie imitée de van Brugh; *la Critique, ou la Répétition d'une tragédie; l'École de la médisance,* comédie jouée en 1777; traduite en français par Bunel, de Lille, 1790, in-8°, et par M. Villemain dans les *Chefs-d'OEuvre des théâtres étrangers; Vers à la mémoire de Garrick; État comparatif des deux bills sur l'Inde; Épître à Henri Dundas; Pizarre,* imité de Kotzebue, et un *Discours sur le budget de 1802.* Les *OEuvres dramatiques de Sheridan,* 4 vol. in-32, font partie des *British Classics,* publiés chez Baudry. Thomas Moore a publié des *Mémoires sur la vie de Sheridan,* Londres, 1826, 2 vol. in-12, traduits en français par M. Th. Parisot, Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

SHERLOCK (Thomas), célèbre prédicateur anglais, né à Londres en 1678, fit de brillantes études à l'université de Cambridge, où il obtint ensuite une chaire, puis remplaça son père comme professeur à l'école du Temple; il prit une part active aux discussions que fit naître l'évêque de Bangor, Benjamin Hoadly, réfuta les principes irréligieux du fameux Collins, et fut récompensé de son zèle et de ses talents par l'évêché de Londres en 1748. Il mourut le 18 juillet 1761, laissant plusieurs ouvrages également estimés des catholiques et des protestants, et qui ont été traduits en français : *Traité de l'usage et des fins des prophéties,* traduit par Lemoine, Amsterdam, 1728, 1733, in-8°; *les Témoins de la résur-*

rection de Jésus-Christ, examinés et jugés selon les règles du barreau, traduits par Lemoine, la Haye, 1732, in-8°. Cet écrit est regardé comme un chef-d'œuvre de discussion et de bonne logique; des *Sermons,* traduits par le P. Houbigant, Lyon, 1768, in-12.

SHERWIN (John-Keyse), peintre et graveur anglais, né au commencement du 18e siècle, débuta par la gravure de ce qu'on appelle en Angleterre le *Bijou de Marlborough,* devint un artiste à la mode et gagna beaucoup d'argent. Mais ses prodigalités l'ayant ruiné complétement, il fut obligé de se mettre à la discrétion d'un marchand d'estampes, et mourut pauvre et obscur en 1790. On connaît de lui : un tableau de *Moïse sauvé,* et une belle gravure du *Village abandonné,* dans laquelle il a placé le portrait de son père, charpentier à Sussex.

SHIRBURN (Édouard), né à Londres, le 18 septembre 1618, d'une ancienne famille originaire du comté de Lancastre, succéda, en 1641, à son père, dans la charge d'intendant de l'artillerie, que ses ancêtres possédaient depuis plus d'un siècle. Il la perdit pendant la guerre civile, et alla remplir celle de commissaire général de la même arme dans les troupes royales. Après la funeste journée d'Edgehill, il se réfugia chez Thomas Stanley, son parent, et échappa à toutes les recherches qu'on fit pour s'emparer de sa personne; mais sa maison fut pillée, ses domaines furent ravagés, et tous ses revenus saisis. Le marquis de Halifax le reçut en qualité d'intendant de sa maison. La mère du marquis lui confia son neveu, Jean Coventry, pour que Shirburn lui servît de mentor dans ses voyages sur le continent. Charles II le nomma chevalier, le rétablit dans sa charge d'intendant de l'artillerie, et l'y maintint malgré toutes les tentatives faites pour l'en déposséder, lors du complot d'Oatès. Il ne la perdit qu'à la révolution de 1688 : alors il se retira dans une petite habitation près de Londres, où il trouva sa consolation dans la culture des lettres et des sciences, et dans les hommages que les personnes du premier rang venaient rendre à ses vertus. Il y mourut, dans une extrême vieillesse, le 4 novembre 1702. Shirburn savait le grec, le latin, la plupart des langues mortes. Il s'était appliqué à la poésie, à l'histoire, à l'astronomie, etc. Il a composé des Traductions imprimées de la *Médée* de Sénèque, de la *Réponse* de ce philosophe à Lucilius, sur la manière dont les hommes de bien doivent supporter les infortunes; du *Rapt d'Hélène,* de l'*Hippolyte,* de *Phèdre,* des 16 *Idylles* de Théocrite, et de plusieurs autres pièces, le tout avec des notes. Il est encore auteur d'une traduction anglaise du poëme de *la Sphère,* de Manilius, suivie d'un *Catalogue* et d'une *Notice* des principaux astronomes anciens et modernes, Londres, 1675, in-fol.

SHIRLEY (Antoine), voyageur anglais, né en 1565, s'embarqua en 1596 sur une escadre qui allait dans les Antilles. A son retour, il fut envoyé en Italie par la reine Élisabeth; de là il s'embarqua de nouveau pour la Perse, d'où il revint chargé de lettres et de présents de Schah-Abbas pour diverses puissances de l'Europe. Il visita depuis la Russie et l'Espagne, où il fut retenu par les faveurs du roi, qui le nomma amiral des mers du Levant et membre du conseil de Naples. On croit qu'il mourut vers 1631. Son *Voyage aux Antilles* fait partie du recueil de Hackluyt, tome III, édition de 1600. Son *Voyage en Perse,* Londres, 1613, in-4°, a été inséré en abrégé dans le recueil de Purchas, tome II. Guillaume Parry, qui l'avait accompagné, a publié, en 1601, le *Voyage de Shirley, par la mer Caspienne et à travers la Russie,* dont on trouve également un extrait dans Purchas. Nous avons en outre : *Relation d'un voyage en Perse fait ès-années 1598 et 1599, par un gentilhomme de la suite du seigneur Scierley* (pour Shirley), *ambassadeur du roi d'Angleterre,* dans le Recueil de Morisot, Paris, 1551, in-4°. Les *Voyages* de Figueora et d'Herbert; l'*Histoire d'Angleterre,* de Rapin Thoyras; l'*Ambassadeur et ses fonctions,* par Wicquefort, contiennent des détails sur Shirley. — SHIRLEY (Thomas), l'aîné des trois frères, né en 1564, passa également une partie de sa vie à voyager.

SHIRLEY (Robert), frère cadet des précédents, né vers 1570, accompagna son frère Antoine en Perse, et prit de l'emploi dans l'armée de Schah-Abbas vers 1599; il revint en Europe, en 1604, avec la mission d'assurer les princes chrétiens de l'affection du souverain, et de proposer aux Anglais la liberté du commerce en Perse. De retour dans ce pays, le schah le maria à une Circassienne, lui donna sa confiance et l'employa dans diverses négociations. En 1623, il revint en Angleterre en qualité d'ambassadeur; mais 3 ans après, un autre envoyé persan se présenta avec le même titre et le traita d'imposteur. Jacques Ier les renvoya tous deux en Perse, sous la conduite de Dodmer Cotton; mais l'accusateur de Shirley s'empoisonna en route. Shirley voulut en vain obtenir une justification authentique qui l'eût réhabilité dans sa patrie, et mourut en 1627 du chagrin de n'avoir pu y réussir.

SHIRLEY (Jacques), littérateur, né à Londres en 1594, se partagea entre l'enseignement de la langue latine et la composition de pièces de théâtre qui lui gagnèrent la faveur de la reine Marie. Fidèle à la cause royale, il servit pendant la guerre civile sous les ordres du duc de Newcastle, et mourut en 1656, laissant diverses pièces imprimées séparément, et des *Poëmes* publiés à Londres, 1649, in-8°. On a en outre de lui deux grammaires latines estimées. La première est intitulée : *Via ad linguam latinam complanata,* Londres, 1649, in-8°; et la 2e, *Manuductio,* 1656, in-8°.

SHIRLEY (Thomas), l'un des médecins ordinaires de Charles II, né à Westminster le 13 octobre 1638, mort le 5 août 1678, est auteur d'un *Essai philosophique sur la production des pierres dans la terre et dans la vessie,* Londres, 1672, in-8°. Il a traduit du latin de Molinbrochius, *Cochlearia curiosa, ou Manière de connaître les mauvaises herbes,* ibid., 1667; et du français de Mayern-Turquet, *Conseils et Avis de médecine,* ibid., 1676; et le *Traité de la goutte.*

SHORE (Jane), née à Londres vers le milieu du 15e siècle, était mariée à un riche orfévre. Sa beauté, que relevaient encore les avantages d'une éducation brillante, séduisit Édouard IV, qui l'enleva à son mari. Placée près du trône, elle n'abusa jamais de son ascendant sur son royal amant, et n'employa son crédit que pour secourir les malheureux. Après la mort d'Édouard, en 1482, il paraît que lord Hastings parvint à lui plaire, du moins Richard III l'enveloppa dans l'accusation qu'il

lança contre Hastings en plein conseil. Ce tyran n'osa cependant la faire périr sans formes juridiques; il la traduisit devant le conseil comme sorcière; mais aucune preuve n'ayant pu motiver une condamnation, il la renvoya devant une cour ecclésiastique, qui la condamna, *pour ses adultères et ses débauches,* à faire amende honorable, en chemise, devant l'église de Saint-Paul, en présence de tout le peuple. Bien que les traditions populaires la fassent mourir de faim, on est fondé à croire, d'après des autorités respectables, qu'elle ne mourut que sous le règne de Henri VIII. Ses malheurs ont fourni à Rowe le sujet d'une de ses tragédies les plus touchantes.

SHOVEL (sir Cloudesley), amiral anglais, était né près de Clay, dans le comté de Norfolk, vers 1650, de parents pauvres, qui le placèrent en apprentissage chez un cordonnier. Il y resta peu de temps; et, ne pouvant résister à son goût pour la marine, il s'embarqua, comme mousse, sur un vaisseau de ligne, et s'appliqua assidûment à l'étude de la navigation. En 1674, le commerce anglais dans la Méditerranée recevant chaque jour de nouvelles avanies de la part des pirates de Tripoli, une escadre fut envoyée dans ces parages, sous le commandement de sir John Narborough, qui arriva devant Tripoli au printemps, et trouva que ces habitants avaient fait de grands préparatifs pour se défendre. Ses instructions lui prescrivant de n'avoir recours à la force que lorsqu'il aurait perdu tout espoir de réussir par des négociations, il envoya Shovel, à cette époque lieutenant, pour demander satisfaction. Celui-ci s'acquitta de son message avec autant d'esprit que de résolution; mais le dey, méprisant sa jeunesse, le traita avec peu d'égards, et le renvoya sans daigner lui répondre. A son retour, Shovel rendit compte à l'amiral de quelques remarques qu'il avait faites pendant qu'il était à terre, et il fut renvoyé avec un autre message et les instructions nécessaires pour faire de nouvelles observations. Le dey le reçut encore plus mal, et menaça même de le châtier, s'il ne se retirait sur-le-champ; mais le jeune officier trouva quelques prétextes pour retarder son départ, afin de compléter ses investigations; et lorsqu'il fut à bord de l'escadre, il proposa de brûler les navires tripolitains qui se trouvaient à l'ancre, malgré les forts qui les défendaient. Il entra dans le port pendant la nuit, avec tous les bateaux de la flotte, chargés de combustibles; et, après avoir détruit tous les bâtiments, il regagna la flotte sans avoir perdu un seul homme. Les Barbaresques effrayés demandèrent immédiatement la paix. Sir John Narborough rendit un compte si avantageux de la conduite de Shovel, qu'on lui donna, l'année suivante, le commandement de *Saphir,* navire de 5me rang, d'où il ne tarda pas à passer sur *le James,* qu'il commanda jusqu'à la mort de Charles II. Quoiqu'il fût connu comme opposé au gouvernement de Jacques II, ce prince continua de l'employer; et on lui donna le commandement du *Dover,* qu'il avait encore lors de la révolution, à laquelle il concourut de tous ses moyens. En 1689, il se trouva, sur le vaisseau de ligne *l'Edgar,* à la bataille navale de Bantry-Bay. C'était la première à laquelle il eût pris part. Il s'y fit tellement remarquer par sa conduite et par sa bravoure, que lorsque Guillaume III visita Portsmouth, il lui conféra les honneurs de la chevalerie. En 1690, Shovel fut employé à transporter en Irlande le roi Guillaume et son armée; et ce prince lui remit de sa propre main une commission de contre-amiral de l'escadre bleue. Peu de jours avant le départ de Guillaume pour la Hollande, en 1692, Shovel fut créé amiral et nommé commandant de l'escadre qui devait l'y convoyer à son retour. Il joignit l'amiral Russel, avec la grande flotte, et prit part à le bataille de la Hogue. L'année suivante, lorsqu'il fut décidé que les flottes seraient placées sous le commandement de plusieurs amiraux à la fois, Shovel fit partie de cette espèce de commission; et, comme Campbell le dit avec raison, dans ses *Vies des amiraux :* « n'y eût-il eu que cette commission d'amiraux unis, on pourrait rendre compte de toutes les infortunes que nous éprouvâmes sur mer pendant l'année 1693. » Les amiraux unis étaient de partis différents et divisés sur tous les points; mais comme ils étaient tous bons marins et probablement tous bien disposés pour leur patrie, quoiqu'ils ne s'accordassent pas sur la manière de la servir, il paraît qu'après de mûres réflexions, ils convinrent que l'exécution prudente des instructions qu'ils avaient reçues était une mesure aussi salutaire pour la nation que pour eux-mêmes. Les mauvais succès des entreprises navales des Anglais, rendirent d'abord Shovel et les autres amiraux l'objet de la haine populaire. Une enquête eut lieu devant le parlement, et comme les Anglais ont l'amour-propre de croire que les Français ne peuvent jamais leur résister sur mer, on attribua à la trahison les revers essuyés en 1693. Les débats furent favorables à Shovel, que nous voyons encore en mer, en 1694, sous lord Berkley, à l'expédition de la baie de Camaret, dans laquelle il se distingua. En 1702, il fut envoyé à Vigo, pour recueillir les dépouilles des flottes française et espagnole, après la prise de cette place par sir George Rooke. En 1703, il commanda la grande flotte, dans le détroit, où il protégea le commerce anglais, et fit tout ce qui lui était possible pour secourir les protestants, alors en armes dans les Cevennes, et pour tenir en respect les puissances d'Italie qui penchaient en faveur des alliés. En 1704, il fut envoyé, avec une puissante escadre, pour joindre sir George Rooke, qui commandait une grande flotte dans la Méditerranée; et prit part à l'action qui eut lieu près de Malaga. L'année suivante, il fut employé comme commandant en chef. En 1705, lorsque le gouvernement anglais jugea nécessaire d'envoyer à la fois une armée et une flotte en Espagne, Shovel accepta le commandement de la flotte qui transportait des troupes sous les ordres des comtes de Péterborough et Montmouth. Elle se rendit à Lisbonne, de là en Catalogne, et arriva devant Barcelone le 12 août. Ce fut principalement aux conseils de Shovel et à son activité à fournir des canons pour les batteries et des hommes pour les servir, qu'on dut la prise de cette place. Après la malheureuse tentative sur Toulon, il se dirigea de nouveau sur les détroits; et, laissant sir Thomas Dilke à Gibraltar, avec 9 vaisseaux de ligne, pour la sécurité des côtes d'Italie, il partit pour l'Angleterre, avec le reste de la flotte, consistant en 10 vaisseaux de ligne, 4 brûlots, 1 sloop et 1 yacht. Déjà les matelots apercevaient les rivages de leur patrie, lorsque, par une méprise funeste, le vaisseau amiral et

quelques autres bâtiments de l'escadre donnèrent sur les rochers des îles Sorlingues, et périrent avec presque tous leurs équipages. On n'a jamais pu bien éclaircir comment ce funeste événement était arrivé. Le corps de sir Cloudesley Shovel fut jeté le lendemain sur le rivage de l'île *Scilly*, où quelques pêcheurs le trouvèrent. Après avoir ôté une riche émeraude qu'il avait au doigt, ils le dépouillèrent, et l'enterrèrent. Cette nouvelle étant parvenue aux oreilles de M. Paxton, munitionnaire du vaisseau *l'Arundel*, il exigea qu'on lui montrât la bague; et, après avoir déclaré qu'elle appartenait à sir Cloudesley Shovel, il obligea les pêcheurs à indiquer l'endroit où ils avaient déposé le corps, qu'il fit déterrer et placer à bord de son propre vaisseau, jusqu'à Portsmouth. Il fut de là transporté à Londres, et enseveli, avec une grande pompe, dans l'abbaye de Westminster, où la reine fit élever un monument à sa mémoire. Sir Cloudesley Shovel avait épousé la veuve de son protecteur, sir Jean Narborough, dont il eut deux filles. L'aînée épousa lord Romney, et l'autre sir Narborough d'Aeth.

SHUCKBURGH-EVELYN (sir George-Auguste-Guillaume), physicien anglais, membre de la Société royale de Londres et de celle des antiquaires, associé de l'Académie de Lyon, mort à Shuckburgh-Park en 1804, à 53 ans, avait parcouru la France et l'Italie, en se livrant à des recherches scientifiques, particulièrement sur la composition et les qualités de l'atmosphère. On a de lui (en anglais) : *Observations faites en Savoie, pour déterminer la hauteur des montagnes au moyen du baromètre*, 1777, in-4°; *Comparaison des règles de Shuckburgh et de celles du colonel Roy, pour mesurer les hauteurs par le moyen du baromètre*, 1778; *Sur la variation de la température de l'eau bouillante*, 1778; *Description d'un équatorial*, 1793; *Rapport sur quelques Essais pour la fixation d'un étalon de poids et mesures*, 1798.

SHULKOWSKI (Joseph), officier général, né en 1775 dans la Grande-Pologne, porta les armes dès l'âge de 18 ans, dans la guerre contre les Russes. Il vint en France après le démembrement de la Pologne, obtint une commission pour Constantinople, où il se rendit avec le projet de passer au service de Tippo-Saïb. Il s'empressa de revenir dans son pays à la nouvelle de l'insurrection de 1794, ne put arriver à temps pour y prendre part, et, de retour à Paris, fut employé à l'armée d'Italie. Shulkowski attira sur lui par une action d'éclat (la prise des redoutes de Saint-George, près Mantoue) l'attention de Bonaparte, qui se l'attacha en qualité d'aide de camp. Il suivit le jeune conquérant en Égypte, y déploya la même intelligence et la même intrépidité en maintes circonstances, et fut tué dans une insurrection au Caire. Bonaparte, pour honorer la mémoire de cet officier, donna son nom à un fort. Aux qualités brillantes d'un militaire il réunissait des connaissances très-variées. Il a écrit en polonais une *Relation de la campagne de Lithuanie en* 1792, et la collection de l'Institut d'Égypte contient de lui plusieurs *Mémoires*.

SIAGRIUS (Afranus). *Voyez* **SYAGRIUS**.

SIAUVE (Étienne-Marie), littérateur, né à Saint-Étienne en Forez, était vicaire au moment de la révolution. Ayant renoncé à l'état ecclésiastique, il prit du service dans l'armée, et devint commissaire des guerres. Député au conseil des Cinq-Cents, sa nomination fut annulée par le décret du 22 floréal an VI. En 1800 et 1802, employé à l'armée d'Italie, il fut appelé, en 1805, à celle de Hollande, puis renvoyé en Italie. Il était à Vérone en 1811. L'année suivante il partit pour la Russie, et périt dans la retraite. Sa vie active ne l'avait pas empêché de s'occuper d'études sérieuses. Il a publié dans divers pays et en différentes langues, un grand nombre d'opuscules, parmi lesquels nous citerons : *Éloge funèbre de Mirabeau*, in-8° de 24 pages; *Projet d'établissement d'une société ambulante de technographes*, Paris, an VIII, in-8°; *E. M. Siauve, au corps législatif de la république française*, in-8°; *Projet d'établissement d'une société d'agriculture et de commerce à Crémone; Discours prononcé à l'Académie des sciences et beaux-arts, dans la salle du collége public, le* 10 *fructidor an VIII*, Crémone, an VIII, in-8°, italien et français; *Jacqueline Foroni rendue à son véritable sexe, ou Rapports, réflexions et jugements présentés à l'Académie de Mantoue, par la classe de médecine, sur le sexe d'un individu vivant*, traduit de l'italien, Milan, 1802, in-fol.; *Mémoire sur diverses constructions en terre ou argile, propres à faire jouir les petits ménages de l'économie des combustibles, et applicables à la cuisine du soldat*, Poitiers, 1804, in-8°; *Mémoires sur les antiquités du Poitou*, 1804, in-8°; *Précis d'un mémoire sur l'octogone de Montmorillon*, Utrecht, 1805, in-8°; *Mémoire sur les temples des druides et les antiquités du Poitou*, ibid., 1805, 2 vol. in-8°; *Lettres à M. le baron Buri*, Vérone, 1811, in-8°, dans laquelle il corrigea plusieurs erreurs qui lui étaient échappées dans l'ouvrage précédent; *De antiquis Norici viis, urbibus et finibus ad eruditos Tirolenses et Germanos epistola*, ibid., 1812, in-8°.

SIBBALD (Robert), médecin-naturaliste, né vers 1643 au comté de Fife, en Écosse, visita la France et l'Italie pour perfectionner ses connaissances, et, de retour en Écosse, fut nommé médecin et géographe du roi Charles II, qui le créa chevalier et le chargea d'écrire l'histoire de sa patrie. La ville d'Édimbourg lui doit en partie la fondation d'un collége de médecine et l'établissement d'un jardin des plantes. Il enrichit le musée d'histoire naturelle fondé par Balfour, et jusqu'à sa mort, en 1720, fit servir son crédit et sa fortune à ranimer en Écosse le goût des sciences. Il a publié : *Scotia illustrata, seu prodromus historiæ naturalis*, Édimbourg, 1684 ou 1696, in-fol., figures; *Phalainologia nova, sive observationes de rarioribus quibusdam balænis in Scotiæ littus nuper ejectis*, Londres, 1773, in-8°; *Histoire ancienne et moderne des comtés de Fife et de Kinross* (anglais), 1710, in-fol.; *Histoire ancienne et moderne du comté de Linlithgow*, 1720, in-fol.; *Description des Orcades et des îles Shetland*, 1711, 3 figures; *de Chardâ, radice cujus fit mentio apud J. Cæsarem* (*de Bello civili, liber III*), dans les *Miscell. erud. ant. ad boreal. Britanniar. partem spectantia*, 1710, in-fol.; des *Lettres* dans les *Transactions philosophiques*, année 1696, avec quelques dissertations.

SIBERT. *Voyez* **GAUTIER**.

SIBILET (Thomas), poëte, né vers 1512 à Paris, se fit recevoir avocat au parlement, mais s'appliqua plus à la poésie qu'aux affaires du barreau. Pendant les trou-

bles de la Ligue il fut mis en prison avec l'Estoile, son ami, comme attaché à la cause royale, et mourut peu de temps après, en 1589. On a de lui : *l'Art poétique français pour l'instruction des jeunes étudiants*, Lyon, 1548, petit in-8°; *l'Iphigénie d'Euripide, tournée de grec en français*, Paris, 1549, in-8°; *Traité du mépris de ce monde*, ibid., 1579, in-16; *Paradoxe contre l'amour*, ib., 1581, in-4°. Il a fait plusieurs traductions dont Lacroix du Maine a donné les titres.

SIBOUYAH ou **SAIBOUYA** (Abou-Baschar-Amrou), le plus célèbre des grammairiens arabes, mort l'an 180 de l'hégire (796 de J. C.) à Chyraz ou à Beidhâ, en Perse, a composé, entre autres ouvrages, une *Grammaire* tellement estimée que les Arabes la désignent par le nom de *Livre*. La bibliothèque de l'Escurial en possède un manuscrit, n° 1. Il est encore auteur d'un livre sur l'art poétique, intitulé: *Distiques*, dont un manuscrit se trouve dans la même bibliothèque, n° 508.

SIBTHORP (Jean), botaniste, né, le 28 octobre 1758, à Oxford, succéda, en 1784, à son père, professeur de botanique à l'université. Ayant formé le projet de visiter la Grèce, dans l'intérêt de la botanique, il l'effectua en 1786. Après avoir passé près d'un an à Constantinople pour apprendre la langue grecque moderne, il visita les îles de Candie et de Chypre, et une partie du littoral de l'Asie Mineure. Arrivé à Athènes, il dirigea ses excursions dans les différentes provinces de la Grèce, et, de retour en Angleterre, consacra tous ses moments à classer et à décrire les objets de ses recherches. Mais ses collections étant incomplètes, il repartit pour le Levant en 1794, visita quelques points de l'Asie Mineure, la Morée, Zante, Céphalonie, les côtes de l'Albanie, revint malade en Angleterre, et mourut à Bath, le 8 février 1796. Il a légué, à l'université d'Oxford, une rente destinée à publier la *Flora græca*, en 10 vol. in-fol., ornés chacun de 100 planches coloriées, avec un volume d'introduction. Ce magnifique ouvrage a été tiré seulement à 50 exemplaires. Sibthorp a publié *Flora oxoniensis*, 1794, in-8°. Linné a donné le nom de *sibthorpia* à un genre de plante assez rare, qui se trouve dans la Grande et la Petite-Bretagne, et dont le père du botaniste anglais lui avait envoyé des fleurs desséchées.

SICARD, prince de Bénévent, était fils de Sicon, auquel il succéda, en 833, et avec lequel il avait auparavant été associé. Comme son père, il fit la guerre aux Napolitains, qui lui avaient refusé le tribut: il les assiégea, et ne se retira de devant leurs murailles, que lorsqu'ils eurent obtenu du secours des Sarrasins de Sicile. Quelques années après, il soumit Amalfi, qui jusqu'alors avait dépendu du duché de Naples; mais s'étant rendu odieux aux Bénéventins par ses cruautés, il fut massacré, en 839, par des conjurés. Le grand-duché de Bénévent fut partagé à cette occasion. Radelgise, son trésorier, fut élu à Bénévent pour lui succéder, tandis que Siconolfe, frère de Sicard, fut reconnu pour prince de Salerne.

SICARD, chroniqueur du 12e siècle, originaire de Casal ou Casel, en Italie, embrassa l'état ecclésiastique; il fut nommé évêque de Crémone en 1185, accompagna dans l'Orient le cardinal Pierre, légat apostolique, et, de retour à Crémone vers 1205, y mourut en 1215. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus important est une *Chronique universelle*, dont la 2e partie a été publiée par Muratori, dans les *Script. rerum italicar.*, tome VII. On trouve des détails sur les autres écrits de Sicard dans la *Cremona litterata* de Fr. Arisi, et dans les *Scriptores ecclesiastici* d'Oudin.

SICARD (Claude), jésuite, né à Aubagne en 1677, quitta la France, en 1706, pour partager les travaux des missionnaires dans la Syrie. Après avoir prêché et catéchisé à Alep, il fut envoyé au Caire, où il fit plusieurs conversions. Il parcourut les différentes provinces de l'Égypte, recueillant des observations, et mourut en 1726, de la peste. Ses recherches sur les monuments anciens ont été publiées dans les *Lettres édifiantes*. Il avait projeté de rédiger la *Description* de l'Égypte ancienne et moderne; mais il n'eut pas le temps de l'achever. Il n'a laissé qu'un *Discours* réimprimé à la fin d'un livre intitulé : *Réflexions historiques et politiques sur l'empire ottoman*, par C. L. D***, interprète de la république française pour les langues orientales, Paris, 1802, in-8°. Tout ce que ce savant a écrit sur l'Égypte a été traduit en allemand dans le *Recueil des voyages* les plus remarquables en Orient, publié par Paulus, Iéna, 1798 et années suivantes, in-8°.

SICARD (Roch-Ambroise CUCURRON), instituteur des sourds-muets, né le 20 septembre 1742 au Fousseret, près de Toulouse, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Paris apprendre la méthode de l'abbé de l'Épée, qu'il mit en pratique à l'école que l'archevêque de Bordeaux venait de fonder dans cette ville. Les succès du jeune instituteur lui valurent, avec le titre de vicaire général de Condom, un canonicat de Bordeaux, et les académies s'empressèrent de se l'associer. A la mort de l'abbé de l'Épée en 1789, l'opinion publique désignait Sicard comme son successeur; toutefois il n'obtint la place de directeur de l'école de Paris qu'après un concours public. Quoiqu'il eût fait à la révolution tous les sacrifices exigés, il fut jeté dans les prisons, et il aurait péri dans les massacres de septembre sans le dévouement d'un horloger nommé Monnot. A la création de l'école normale en 1795, Sicard y fut nommé professeur de grammaire; il était en même temps professeur au lycée national, et coopérait à la rédaction du *Magasin encyclopédique*. Il fit partie de l'Institut lors de sa formation en 1796. Au 18 fructidor il fut compris, comme rédacteur des *Annales catholiques*, au nombre des journalistes déportés à Sinamary; mais il en fut quitte pour rester caché dans un faubourg jusqu'au 18 brumaire. Il reprit alors la direction de l'établissement des sourds-muets, et y forma une imprimerie desservie par ses élèves. Il s'appliqua dès lors à perfectionner la méthode de son prédécesseur, et donna tous les mois des exercices publics, qui contribuèrent à étendre sa réputation. Sa vieillesse fut troublée par des embarras pécuniaires. Forcé de s'imposer les plus grandes privations pour acquitter des dettes qu'il n'avait point contractées, il les supporta sans se plaindre. Plus heureux après la restauration, il reçut du roi, ainsi que des souverains alliés, des marques d'estime et d'intérêt. Il jouissait de la plus belle vieillesse lorsqu'il mourut le 10 mai 1822. On a de lui : *Mémoire sur l'art d'instruire les sourds de nais-*

sance, Bordeaux, 1789, in-8°; *second Mémoire*, Paris, 1790, in-8°; *Catéchisme à l'usage des sourds-muets de naissance*, 1796, in-8°; *Manuel de l'enfance, contenant des éléments de lecture et des dialogues instructifs et moraux*, 1796, in-12; *Éléments de grammaire générale appliquée à la langue française*, 1799, 2 vol. in-8°; *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance pour servir à l'éducation des sourds-muets*, Paris, 1800, 1803, in-8°, figures : cet ouvrage obtint une mention honorable dans le rapport sur les prix décennaux en 1810; *de l'Homme et de ses facultés physiques et intellectuelles, de ses devoirs et de ses espérances*, traduit de l'anglais de D. Hartley, avec des notes, 1802, 2 vol. in-8°; *Journée chrétienne d'un sourd-muet*, 1805, in-12; *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, 1808, 2 vol. in-8°, avec un hommage à Napoléon. On trouve des morceaux de Sicard sur la grammaire générale et sur l'art d'instruire les sourds-muets, dans le *Magasin encyclopédique*, 1re et 2e année, dans les *Séances des écoles normales*, et dans les *Mémoires de l'Institut*. Son *Éloge funèbre* fut prononcé par Bigot de Préameneu, au nom de l'Institut, et par Laffon-Ladebat au nom des administrateurs des sourds-muets. M. Frayssinous lui succéda à l'Académie française.

SICHEM (Christophe van), dessinateur et graveur hollandais, né vers 1580, fut un des disciples les plus distingués du célèbre Goltzius. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses pièces au burin, les plus remarquables sont : le *Portrait de Calvin*, en buste; *l'empereur Charles-Quint*, en pied, avec le costume impérial; *la Reine d'Angleterre Élisabeth*, en pied, revêtue de ses habits royaux. On lui doit encore une suite volumineuse de portraits in-4°, d'après ses propres dessins, représentant les principaux hérésiarques et réformateurs, publiée sous ce titre: *Icones hæresiarcarum*, Amsterdam, 1609, et une autre suite de portraits in-fol. des comtes de Hollande et de Zélande. Ses tailles en bois sont estimées ; on distingue dans le nombre une *suite de douze sujets historiques*, format in-12; *Judith mettant la tête d'Holopherne dans un sac que lui tient sa servante; Ste Cécile touchant de l'orgue*, et les *quatre Évangélistes* : ces quatre pièces, in-fol., passent pour le chef-d'œuvre de cet artiste.

SICINIUS BELLUTUS (Caïus), d'une famille plébéienne, engagea le peuple à se retirer sur le Mont-Sacré, lors du soulèvement causé, l'an de Rome 261 (491 av. J. C.), par la dureté des patriciens. L'établissement du tribunat ayant été une des suites de cette insurrection, Sicinius fut un des 5 tribuns élus les premiers, s'il faut en croire Denys d'Halycarnasse, ou n'exerça cette fonction que deux ans après, suivant Cicéron et Asconius. Il se porta avec M. Duilius, l'un de ses collègues, pour accusateur d'Appius Claudius, dont la mort empêcha la condamnation.

SICINIUS (Caïus), fils du précédent, fut nommé tribun dans une circonstance semblable à celle qui avait donné lieu à l'élévation de son père, c'est-à-dire lors de la retraite du peuple sur le Mont-Aventin, l'an 305 de Rome, pour se soustraire à la tyrannie des décemvirs.

SICINIUS (Titus), de la même famille que les précédents, tribun du peuple, après la prise de Veïes, fit rendre une loi qui tendait à transporter dans cette ville la moitié du sénat et du peuple romain; mais Camille et le sénat s'opposèrent à l'exécution de cette mesure.

SICINIUS DENTATUS (Lucius), tribun, avait servi 40 ans, s'était trouvé à 120 combats, et avait obtenu toutes les récompenses militaires. Élu tribun, l'an de Rome 300 (avant J. C. 453), il cita devant le peuple un des consuls sortants, et le fit condamner à une amende, pour n'avoir pas réservé, sur le butin enlevé aux Èques, une part pour les soldats. Appius-Claudius, craignant l'influence de ce brave guerrier, à qui déplaisait la tyrannie décemvirale, le fit assassiner par ses satellites. Sicinius se défendit jusqu'au dernier moment, mit un grand nombre de ces sicaires hors de combat, et finit par succomber sous le nombre.

SICINIUS, autre tribun du peuple, entreprit, après la mort de Sylla, l'an de Rome 627, de rétablir les prérogatives d'une charge à laquelle sa famille devait son premier lustre. Les consuls Curion et Octavius combattirent cette proposition qui n'eut d'autre suite que l'assassinat de Sicinius par Curion, irrité de ce que ce tribun l'avait exposé aux risées du peuple en le comparant à un farceur de théâtre, nommé Barbalcius.

SICON Ier, prince de Bénévent, était un gentilhomme de Spolète, qui, vers l'an 810, était venu demander la protection de Grimoald Storesaitz, duc de Bénévent, contre Pepin, roi d'Italie. Il fut élevé par Grimoald à la dignité de comte d'Accrenza; et ce prince étant mort sans enfants, en 817, il lui succéda par l'élection du peuple et par les intrigues de Radelgise, comte de Conza, non sans être soupçonné d'avoir hâté la mort de son prédécesseur. Radelgise, qui, dans les premières années de son règne, avait été son unique ministre, ayant excité la défiance de Sicon, se retira tout à coup dans un couvent, en 826, pour y faire pénitence d'avoir contribué à la mort de Grimoald. Sicon attaqua ensuite le duché de Naples, qui était demeuré indépendant, sous la protection des Grecs, au milieu des conquêtes des Lombards de Bénévent. Il obligea les Napolitains à lui payer tribut, et à lui remettre les reliques de saint Janvier, qu'il fit transporter à Bénévent. Sicon mourut en 833. Son fils Sicard, qu'il avait auparavant déclaré son collègue, lui succéda. On accuse Sicon de sacrilége, pour avoir fait arrêter et mourir en prison Deusdedit, abbé de Mont-Cassin.

SICON II succéda, vers l'année 851, à son père, Siconolfe, prince de Salerne. Il était, à cette époque, encore mineur, et sous la tutelle du comte Pierre, son parrain. Ce dernier trouva le moyen de se faire associer à la souveraineté par le peuple, et ensuite de se faire donner pour collègue son fils Adémar. Sicon, d'après les conseils de son tuteur, se rendit à la cour de l'empereur Louis le Débonnaire : il y acheva son éducation, et s'y distingua dans tous les exercices chevaleresques. A son retour, il séjourna quelque temps à Capoue, où ses avantages extérieurs, joints à la douceur de son caractère, lui gagnèrent tous les cœurs ; mais le comte Pierre, qui voulait assurer à son fils Adémar la succession à la principauté de Salerne, le fit empoisonner vers l'année 860.

SICONOLFE, prince de Salerne, était fils de Sicon Ier, et frère de Sicard, prince de Bénévent, qui,

ayant conçu contre lui quelque jalousie, le fit arrêter et conduire en prison à Tarente. Mais lorsque Sicard eut été tué, en 839, les habitants de Salerne, qui ne voulurent pas reconnaître son successeur Radelgise, envoyèrent chercher Siconolfe dans sa prison, et le reconnurent pour leur prince. Cette double élection causa la division du grand-duché de Bénévent, et fonda la principauté de Salerne, fameuse par son commerce avec les Arabes, et par la protection qu'y reçurent les lettres. Radelgise et Siconolfe combattirent 10 ans pour se supplanter mutuellement, et réunir sous une seule domination toute l'Italie méridionale. Tous deux appelèrent à leur aide des Sarrasins de Sicile et d'Afrique; tous deux désolèrent le beau pays qui les avait choisis pour protecteurs. Siconolfe, afin de donner des subsides à ses anciens alliés, pilla à plusieurs reprises le riche trésor de Mont-Cassin. Enfin, par l'entremise de Louis II, roi d'Italie, les deux rivaux firent la paix en 848; ils partagèrent entre eux le duché de Bénévent, lequel comprenait alors presque toute l'Italie méridionale, ils promirent même de réunir leurs armes pour en chasser les Sarrasins, qu'ils y avaient imprudemment appelés; mais Siconolfe ne survécut pas longtemps à ce partage : il mourut, au plus tard en 851. Son fils Sicon II lui succéda.

SIDDONS (Mme), célèbre artiste anglaise, née en 1755, était fille de Roger Kemble, directeur d'une troupe de comédiens ambulants. Elle épousa Siddons, acteur de la troupe de son père, et joua pendant quelque temps sans beaucoup de succès, sur les théâtres de province. En 1776, elle débuta à Londres, y fut reçue froidement, et recommença à courir la province. En 1782 elle reparut sur les principaux théâtres de Londres, et dès lors elle ne cessa d'être applaudie avec enthousiasme, principalement dans les pièces de Shakspeare, où elle produisait l'effet le plus prodigieux. Elle quitta le théâtre en 1803, et mourut à Londres en 1830.

SIDI-MOHAMMED, empereur de Maroc, de la dynastie des Chérifs, aujourd'hui régnante, succéda, l'an 1757, à son père Muley-Abdallah, dont il était le fils unique; ainsi, son avénement au trône ne donna lieu à aucune de ces guerres si fréquentes entre les fils d'un souverain mort, dans les États musulmans, où l'on n'a pas adopté la dure mais utile coutume de renfermer les princes du sang royal. Sidi-Mohammed, associé au gouvernement par son père, avait déjà réformé plusieurs abus, et accoutumé les peuples à respecter son autorité. Le long règne de ce prince n'offre que des exemples très-rares de ces actes de férocité qui souillent si souvent l'histoire de ses prédécesseurs. Il fit faire à l'empire de Maroc quelques pas vers la civilisation, et sa politique sembla vouloir se rapprocher de celle des nations européennes. Persuadé que, pour rétablir ses finances et vivifier le commerce, la paix était le moyen le plus sûr, il la conclut successivement avec l'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la Suède, Venise, la France, l'Espagne, le Portugal, l'empereur d'Allemagne, la Toscane et les autres princes d'Italie. Ce fut alors qu'il fonda, au sud de son empire, en 1760, la ville de Mogador, où les négociants étrangers, attirés par ses promesses, bâtirent, ainsi que les Mores et les juifs, des maisons construites avec plus de régularité que celles des autres villes de son empire. Il fit aussi rétablir et embellir les forteresse de l'Arasch et de Rabat; agrandir et décorer son palais de Maroc, dont les nouveaux pavillons furent bâtis par des maçons européens. Il jeta également, en 1773, les fondements de la ville de Fedali, qui n'a point été achevée. Une autre ville, Guadel, élevée par ses ordres près de Rabat, qu'il n'aimait pas, et à peine terminée, n'était déjà plus qu'un amas de ruines en 1781. Les établissements commerciaux s'étant multipliés dans tous les ports de l'empire de Maroc, Sidi-Mohammed, qui croyait accroître par là ses revenus, augmenta progressivement les douanes, et acheva de détruire son propre ouvrage, en exerçant le monopole du commerce. Il répara en partie ces fautes, en faisant approuver par les théologiens musulmans l'exportation des blés surabondants et inutiles à la consommation de ses sujets. Il se procura, par ce moyen, de l'artillerie, des bombes et quelques millions d'argent comptant. Le premier usage qu'il fit de ces ressources fut d'assiéger Mazagan, que les Portugais évacuèrent, au mois de mars 1769. Encouragé par ce succès, il mit le siége devant Mélilla, qu'il crut enlever aussi aisément à l'Espagne, à la fin de 1774; mais la belle défense du général Sherlock et la loyauté de Charles III, qui, malgré les hostilités commencées par les Marocains, ne laissa pas de renvoyer un assez grand nombre de captifs musulmans dont il avait promis la délivrance, déterminèrent Sidi-Mohammed à lever le siége de Mélilla, et à demander la paix. Le roi d'Espagne lui tint longtemps rigueur. Enfin, une suite de procédés généreux, de secours de grains, et de bons offices, de part et d'autre, contribua, plus que les négociations, en 1780, à rétablir la bonne harmonie entre les deux puissances. Sidi-Mohammed, devenu l'admirateur et l'ami de Charles III, lui en donna des preuves signalées, pendant le blocus de Gibraltar. Non-seulement il repoussa les Anglais de tous les ports; mais il mit en quelque sorte, celui de Tanger à l'entière disposition des flottes espagnole et française, pour relâcher et s'y ravitailler. Il fut même sur le point de venir assister au bombardement de Gibraltar. Après la paix de 1783, deux de ses fils se rendirent à la cour d'Espagne, et allèrent ensuite s'embarquer à Carthagène pour Constantinople. Sa médiation contribua aussi à la conclusion du traité entre le cabinet de Madrid et la régence d'Alger, en 1786. Ce monarque au commencement de son règne avait choisi pour premier ministre Muley-Édris, son parent, prince souple, adroit, éclairé, fastueux, mais intempérant, avide et cruel, qui conserva jusqu'à sa mort, en 1772, une autorité presque absolue. Sidi-Mohammed alors gouverna par lui-même, et n'employa que des agents subalternes ; ce qui rendit les affaires diplomatiques plus lentes et plus incertaines. Il donnait d'ailleurs trois audiences publiques par semaine, écoutait tous ses sujets, sans distinction, et leur rendait justice. Il sut maintenir la tranquillité dans ses États, en se montrant de temps en temps aux extrémités opposées. En 1772, un marabout fanatique tenta d'exciter des troubles par ses prédications ; mais ses partisans furent sabrés, et lui-même fut conduit devant l'empereur, qui le fit mettre à mort en plein conseil. L'épuisement des finances, après le siége de Mélilla, ayant occasionné une augmentation d'impôts et un retard dans la solde du corps

des noirs, ils se révoltèrent à Mekinez, vers la fin de 1778. Comme ils ne purent réussir à mettre à leur tête Muley-Aly, fils aîné de l'empereur, ils proclamèrent Muley-Yézid, qui était un autre de ses fils. L'hésitation de ce prince et la mésintelligence des noirs empêchèrent les progrès de cette révolte, que l'arrivée de l'empereur étouffa. Il se contenta d'envoyer son fils à la Mecque, et de licencier une partie des noirs; de sorte que ce corps de 100,000 hommes, que Muley-Ismaël avait laissé, et qui s'était rendu si redoutable à ses successeurs, se trouva réduit à 15,000. Une guerre maritime peu importante avec les Hollandais fut terminée par un traité en 1778. Pendant un voyage que l'empereur avait fait à Tafilet, en 1785, pour apaiser les dissensions des chérifs qui habitaient cette ville, son fils aîné, Muley-Aly mourut à Fez, dont il était gouverneur; c'était un prince vertueux, bienfaisant, dont la perte excita des regrets dans tout l'empire. Muley-Yézid, de retour de la Mecque, excita, par sa conduite équivoque, les soupçons d'un père dont l'âge avait augmenté la défiance. Sidi-Mohammed employa vainement tous les moyens pour avoir son fils en son pouvoir. Celui-ci, retiré dans un sanctuaire, près de Fez, bravait la colère et les menaces de son père. L'empereur envoya contre lui des troupes, et partit lui-même de Maroc, le 29 mars, pour rejoindre l'armée. Il tomba malade en chemin, et mourut dans sa litière, en arrivant à Rabat, le 11 avril, âgé d'environ 80 ans, après en avoir régné 33. Il laissa plusieurs fils, qui se disputèrent l'empire les armes à la main. Son dessein était d'assurer le trône de Muley abdel Salem, et d'en exclure surtout Muley-Yezid, qui néanmoins fut son successeur immédiat.

SIDNEY (sir Henri), homme d'État, né d'une famille noble de Surrey, fit ses études dans le *New College* à Oxford, en 1515. Produit ensuite à la cour, il devint l'ami intime du jeune souverain Édouard VI. Ce prince le nomma ambassadeur près de la cour de France, et lui confia différents emplois très-honorables auprès de sa personne. A la mort d'Édouard VI, qui expira entre ses bras, sir Henri se retira dans son château de Penshurt. Rappelé à la cour sous le règne de Marie, il fut honoré de la plus haute faveur; cependant ses grandes qualités ne parurent dans tout leur éclat que sous Élisabeth. Il fut cité alors comme brave soldat, capitaine expérimenté, habile conseiller, sage législateur dans sa vie privée, de même qu'il se montrait bon père et tendre ami. Il fut gouverneur du pays de Galles, chevalier de la Jarretière, enfin député d'Irlande, et il remplit cette dernière charge avec autant de sagesse que d'intégrité et de modération. Il mourut en 1586. On doit à Sidney les statuts d'Irlande, qu'il fit imprimer; on a publié quelques-unes de ses lettres à son fils.

SIDNEY (sir Philippe), fils du précédent et de Marie, fille aînée de John Dudley, duc de Northumberland, naquit en 1554, à Penshurst, dans le Kent. A 12 ans, il écrivait à son père en latin et en français; à 14 ans, il soutenait des thèses contre les sujets les plus distingués d'Oxford, et à 17 ans, il connaissait les éléments de toutes les sciences, possédait à fond le grec et le latin, et paraissait familiarisé avec la littérature des anciens. Il était tellement avancé dans ses études, qu'à un âge si tendre, il fut en état de faire, avec profit, le tour de l'Europe, selon la coutume des riches Anglais. Il était à Paris lors du massacre de la Saint-Barthélemi, et il trouva, comme plusieurs de ses compatriotes, un asile sûr dans la maison de l'ambassadeur d'Angleterre. Il se rendit ensuite, par Strasbourg, à Heidelberg et à Francfort, où il demeura quelque temps. C'est là qu'il se lia avec Languet dont il fit son ami, et avec lequel il entretint une correspondance suivie, pour s'aider de ses conseils, dans la direction de ses études; car son voyage n'avait pour but que de perfectionner ses connaissances. A Vienne, il apprit tous les exercices militaires, l'équitation, les armes, l'art de se battre dans un tournois. A Venise, il étudia la géométrie et l'astronomie. Il alla aussi à Padoue, visiter le Tasse, et à Rome, où ses amis craignirent qu'il ne devînt catholique. Lors de son retour en Angleterre, en 1575, à l'âge de 21 ans, il était le chevalier le plus accompli de la cour d'Élisabeth, qui avait coutume de l'appeler *son Philippe*, pour le distinguer du roi d'Espagne, qu'elle haïssait et comme son ennemi et comme l'époux de Marie. Sidney, de son côté, ne perdait aucune occasion de plaire à sa souveraine; et lui consacra les prémices de son talent en composant à sa louange une pièce intitulée : *The lady of the May*, qui fut jouée en présence d'Élisabeth, à Wanstead. Il n'y avait guère qu'un an que ce jeune homme était de retour en Angleterre, et il atteignait à peine sa 22e année lorsque Élisabeth le nomma son ambassadeur auprès de l'Empereur, qui venait de monter sur le trône. Ce n'était en apparence qu'une ambassade de compliments; mais Élisabeth ne pouvait borner la mission d'un homme tel que Sidney à de simples représentations : elle le chargea d'affaires secrètes de la plus haute importance : ce fut de former une ligue de tous les princes protestants contre le pape et l'Espagne. Il réussit complétement; et l'Angleterre, grâce à lui, devint le plus ferme appui de la réforme. Chargé d'une pareille mission auprès de Casimir, comte palatin, il eut le même succès; ce qui a fait dire de Sidney, qu'il était passé de l'enfance à l'âge mûr, sans jamais avoir été enfant. A son retour, il visita le vice-roi des Pays-Bas et le prince d'Orange. Ce dernier le reçut d'abord légèrement, à cause de sa jeunesse; mais bientôt il apprit à le connaître et lui témoigna tous les égards dus à son rang et à son mérite. Ce n'était pas seulement hors de sa patrie que ce jeune diplomate donnait des marques d'un beau caractère. En 1579, quoiqu'il ne fût ni magistrat ni conseiller d'État, il eut la hardiesse de s'opposer au mariage d'Élisabeth avec le duc d'Anjou, et de publier une lettre où il développait les raisons de son opposition, au risque de perdre sa place d'échanson de la reine, faible récompense des grands services qu'il avait rendus, et même d'avoir le poing coupé, comme l'imprimeur Page. Cependant il ne lui arriva rien de fâcheux. Sa Lettre se trouve dans un recueil du temps, intitulé : *Cabala*. Il ne fut pas aussi heureux dans la querelle qu'il eut, l'année suivante, avec Édouard Vere, duc d'Oxford. La reine s'opposa à tout duel entre ces seigneurs; et Sidney fut obligé de se retirer de la cour, dont il paraît avoir été exilé. On croit que c'est à cette époque qu'il composa son fameux roman qui a pour titre : l'*Arcadie*. Deux

ans après son exil, Sidney fut créé chevalier. Il fut ensuite nommé, par le comté de Kent, à la chambre des communes; et au milieu des occupations les plus importantes et les plus sérieuses, il composa son Traité de la défense de la poésie. Cet ouvrage était à peine fini, que l'infatigable auteur projetait déjà de partir avec sir Francis Drake, pour faire de nouvelles découvertes en Amérique. Tout était prêt pour ce voyage lorsque Élisabeth qui avait d'autres vues sur Sidney, le retint à son service. Il obéit, et fit, vers cette époque, un sacrifice plus grand encore à sa souveraine. Le trône de Pologne étant venu à vaquer, les Polonais le choisirent pour leur roi ; mais Élisabeth s'y opposa, de peur, disent les historiens contemporains, de perdre le plus beau fleuron de sa couronne; et Sidney, continuent-ils, aima mieux être le sujet d'Élisabeth que d'aller régner au delà des mers. D'ailleurs la guerre de Flandre le rendait nécessaire à l'Angleterre; la reine le nomma gouverneur de Flessingue, et général de cavalerie. Sidney prit, en partant, cette devise : *vix ea nostra voco.* Il se distingua par sa prudence et sa valeur; surprit Axel, en 1586, et soutint à l'affaire de Gravelines, l'honneur de l'armée anglaise, qu'il sauva. Mais sa gloire ne fut pas de longue durée : cette même année il fit des prodiges de valeur à la bataille de Zutphen; il délivra lord Willoughby, qui s'était laissé envelopper; et il poursuivait l'ennemi, lorsqu'une balle l'atteignit à la cuisse et le blessa mortellement. Après la bataille, Sidney fut transporté à Arnheim, où il mourut le 16 octobre 1586. Son corps fut transféré en Angleterre, et on l'enterra en grande pompe, dans l'église de Saint-Paul. On a de lui plusieurs ouvrages, dont aucun n'a été imprimé de son vivant, excepté la Lettre contre le mariage de la reine Élisabeth avec le duc d'Anjou. Ils se composent de l'*Arcadie,* Londres, 1591 ; *Astrophel et Stella,* qui se trouve à la suite de l'Arcadie, 1591 ; la *Défense de la poésie,* Londres, 1595; le *Remède de l'amour; The lady of the May; Valour anatomized in a fancie,* 1581 ; des *sonnets,* des *chansons,* etc.

SIDNEY (Marie), comtesse de Pembroke, sœur du précédent, morte en 1691, fut une des femmes les plus distinguées de l'Angleterre pour les connaissances littéraires. Chère à son frère, dont le caractère avait quelque ressemblance avec le sien, ce fut à son amitié qu'elle dut sa première réputation dans les lettres, car nous avons vu qu'elle publia sous son nom le roman intitulé : *l'Arcadie,* que son frère avait écrit pour elle. Elle traduisit de l'hébreu plusieurs psaumes de David. Cette traduction, qu'on dit être conservée dans la bibliothèque de Wilton, est estimée; mais on croit que Philippe Sidney y eut quelque part. On a encore de cette femme célèbre, entre autres écrits, une *Élégie* sur sir Philippe Sidney; une *Pastorale* à la louange d'*Astræa,* nom sous lequel était célébrée la reine Élisabeth.

SIDNEY (Algernon), 2e fils de Robert, comte de Leicester, né à Londres vers 1617, suivit son père dans son ambassade de Danemark en 1632, dans celle de France en 1636, et dans son gouvernement d'Irlande. Pendant la révolte de ce royaume, il se signala par sa bravoure; aussi Charles Ier crut devoir l'appeler auprès de lui après la trêve de 1643 ; mais à son débarquement, Sidney, ayant été arrêté par ordre du parlement, alors en état de rébellion, abandonna la cause du roi, fut nommé colonel d'un régiment dans l'armée de Fairfax, et bientôt après lieutenant général. Il fut ensuite successivement gouverneur de Dublin et du château de Douvres. Nommé membre de la haute cour qui devait juger le roi, il assista seulement aux débats, et refusa de s'y trouver le jour où la sentence fut prononcée. On assure cependant qu'il était loin de désapprouver cette condamnation ; mais imbu des idées républicaines, il ne voulut pas servir sous le protectorat des deux Cromwell, et, retiré dans ses terres, ne reparut qu'après l'abdication de Richard. Devenu membre du conseil d'État, il fut envoyé en Danemark en 1659 pour négocier un traité de paix entre ce royaume et la Suède. A l'avénement de Charles II, il refusa le bénéfice de l'acte d'oubli et d'immunité accordé par ce prince, et préféra rester éloigné de sa patrie pendant 17 ans. Élu membre du parlement en 1678, il y fut l'adversaire le plus redouté des ministres par son éloquence, et s'y montra l'un des plus ardents défenseurs du bill d'exclusion proposé contre le duc d'York. En 1683, ayant été impliqué dans la conspiration de *Rye-House,* dont le but était d'assassiner le duc et le roi, il fut traduit devant un jury présidé par Jefferies, et, condamné, mourut avec courage le 7 décembre 1683. Malgré les actes publics et les Mémoires publiés par les contemporains sur cette conspiration, la vérité n'est point encore bien connue, et l'exécution de Sidney, dont la culpabilité n'est point avérée, est regardée comme une grande tache du règne de Charles II. Les *Discours* de Sidney *sur le gouvernement,* 1698, 1704, in-fol., et 1773, in-4°, ont été traduits en français par Samson, la Haye, 1702, 3 vol. in-8°.

SIDNEY-SMITH (sir William), amiral anglais, né en 1764 à Westminster, fils d'un officier distingué par ses talents, entra dès l'âge de 13 ans dans la marine militaire, et dut à son courage un avancement rapide. En 1783 il était commandant en second de la frégate *la Némésis.* A la paix, il alla servir en Suède, où il se distingua dans plusieurs combats contre les escadres russes, et obtint le grand cordon de l'ordre de l'Épée. Il se rendit en 1790 à Constantinople, et servit quelque temps sur la flotte turque; mais la guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et la France, il rejoignit l'escadre de l'amiral Hood devant Toulon, et, après la prise de cette ville, fut chargé d'incendier l'arsenal et les vaisseaux français dans le port. Nommé commandant de la frégate *le Diamant,* il tenta diverses expéditions incendiaires sur les ports de France, et fit éprouver au commerce des pertes considérables. Fait prisonnier en 1796 sur un corsaire dont il venait de s'emparer, il fut conduit à Paris et enfermé à l'Abbaye, puis au Temple, dont les ennemis du gouvernement parvinrent à le retirer, au moyen d'un ordre supposé du ministre de la guerre. A son retour à Londres, nommé commandant du vaisseau *le Tigre,* il se rendit à Constantinople, où son frère, Spencer-Smith, était ambassadeur, et contribua beaucoup à conclure le traité d'alliance entre la Porte et la Grande-Bretagne, ayant pour but l'expulsion des Français de l'Égypte. Après avoir bombardé Alexandrie, il

s'empara de la flottille française, mouillée à Caïffa, et, se portant devant Saint-Jean-d'Acre assiégé par les Français, les força de se retirer à travers le désert, et de renoncer à la conquête de la Syrie. Après la sortie des Français de l'Égypte, il revint en Angleterre, où il fut accueilli par le peuple de Londres avec enthousiasme. Élu en 1802 membre de la chambre des communes, par la ville de Rochester, il y prononça dans cette session plusieurs discours remarquables, et proposa diverses mesures pour repousser l'invasion dont la France menaçait l'Angleterre. Renvoyé l'année suivante en Égypte, lors de la reprise des hostilités, il obtint le commandement d'une escadre légère, avec laquelle il attaqua, mais sans succès, la flottille française, dans les ports d'Ostende et de Flessingue. Élevé en 1805 au grade de contre-amiral, il rejoignit l'escadre anglaise dans la Méditerranée, et fut chargé d'inquiéter les Français dans le royaume de Naples dont ils venaient de s'emparer. En 1807 il vint avec une escadre croiser à l'embouchure du Tage, pour favoriser les projets du cabinet portugais, et lorsque le prince royal eut pris la résolution de se rendre au Brésil, il l'accompagna jusqu'à Rio-Janeiro. L'intérêt qu'il montra dans diverses circonstances à la princesse de Galles fut, à ce que l'on présume, la cause de sa disgrâce; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il cessa d'être employé. En 1814, il parut au congrès de Vienne, pour y demander, au nom de plusieurs sociétés philanthropiques, l'abolition de la traite des noirs et l'extirpation des pirates barbaresques. Peu de temps après, il s'établit à Paris, où il fonda la société nommée *Anti-Pirate*, et ne cessa de prendre une part très-active à tous les projets qui se sont exécutés pour l'amélioration des prisons, l'instruction primaire, l'établissement des caisses d'épargne, des salles d'asile pour l'enfance, des secours à domicile pour les malades et les infirmes, etc. Sidney-Smith mourut en mai 1840. M. Julien, de Paris, a prononcé son *Éloge* dans une réunion de la Société philanthropique.

SIDOINE-APOLLINAIRE (Caïus-Sullius), poète chrétien, né le 5 novembre 430, d'une illustre famille de Lyon, fut élevé avec soin dans les belles-lettres et dans les sciences, et jouit d'une grande faveur à Rome, sous les empereurs Avitus, Majorien et Anthémius. Créé préfet du prétoire, patrice et sénateur, il remplit différents emplois importants. De retour dans les Gaules, il se fixa chez les Arvernes, qui l'élurent, quoiqu'il fût encore laïque, évêque d'*Augustonemetum* (Clermont), l'an 472. Il renonça dès lors à toutes ses dignités, abandonna ses biens à ses enfants, et se consacra tout entier aux fonctions de l'épiscopat. Il mourut à Clermont vers 488, le 21 août, jour où l'Église honore sa mémoire. On a de ce prélat 24 pièces de poésie; ce sont, pour la plupart, des panégyriques et des épithalames, et 9 livres de lettres. L'édition *princeps* de ses *OEuvres* est d'Utrecht, sans date (vers 1473), in-fol. Les éditions qu'en a données J. Savaron, 1598, in-8°, et 1609, in-4°, avec notes, ont été surpassées par celle de J. Sirmond, 1614, réimprimée en 1652, in-4°, par les soins de Ph. Labbe. On doit à Remy Breyer la traduction française des *Lettres* de Sidoine; Sauvigny a donné celle des *Lettres et Poésies*, 1787, 2 vol. in-4° et in-8°; mais cette traduction incomplète a été effacée par celle de MM. Grégoire et Colombet, Lyon, 1836, 3 vol. in-8°, avec le texte en regard et des notes.

SIDOROFSKI (Jean-Ivanowitsch), littérateur russe, né en 1748, prêtre professeur de langues grecque et latine au séminaire de Kostroma, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, mort en 1795, a traduit du grec: *la Chronique de Cédrène*, Moscou, 1794, 3 vol. in-fol.; *les Homélies non encore traduites de saint Jean-Chrysostôme*, 1787 et 1791, 2 vol., et les *Sermons choisis* du même, 1791, in-8°; et avec Pachamoff, translateur du synode, les *Dialogues de Lucien*, en 3 parties, 1775; les *OEuvres de Platon*, 1780-1785, 3 vol.; les 3 premiers volumes de la *Description de la Grèce*, par Pausanias et par Strabon, 1788-1789. On lui doit en outre la traduction d'un *Essai sur la Providence*, écrit en français, et une explication des Évangiles des dimanches et fêtes. Il a pris part à la rédaction du grand *Dictionnaire russe* publié par l'académie de Pétersbourg: il avait traduit, pour ce travail, une partie du *Dictionnaire de l'Académie française*.

SIDRONIUS. *Voyez* **HOSSCHIUS**.

SIEBENKEES (Jean-Philippe), savant helléniste, né à Nuremberg en 1759, après avoir étudié les langues anciennes et la théologie, se rendit à Venise pour y être précepteur. Il y mit à profit son séjour pour examiner les manuscrits de Strabon, ceux de l'Iliade et ceux d'Héliodore, et alla passer 15 mois à Rome pour visiter la bibliothèque du Vatican. De retour à Nuremberg vers la fin de 1790, il fut nommé l'année suivante professeur à Altdorf, où il mourut en 1796. On a de lui: *Vie de Bianca-Capello di Medici, grande-duchesse de Toscane, d'après des documents authentiques* (en allemand), Gotha, 1789, in-8°; *Expositio tabulæ hospitalis ex ære antiquissimo, in museo Borgiano velitris asservatæ*, Rome, 1789, in-4°; *Essai d'une histoire de l'inquisition d'État de Venise*, Nuremberg, 1791, in-8° (en allemand); *Esquisse servant à l'étude de la statistique de l'ancienne Rome*, Altdorf, 1793, in-8°; *Sur le temple et la statue de Jupiter, à Olympie, par Phidias, d'après Pausanias*, Nuremberg, 1795, in-8°; *Strabonis rerum geographicarum libri XVII græca ad optimos codd. manusc. recens.... adnotationibus illustrat.*, etc., Leipzig, 1776, in-8°, tome Ier: les trois suivants ont été publiés par Tschucke en 1798, 1801 et 1806; *Anecdota græca è præstantissimis italicar. bibliothecarum codicibus....*, Nuremberg, 1798, publiées par J. A. Gœtz; ainsi que *Theophrasti characteres cum additamentis anecdotis*, etc., 1798, in-8°.

SIEBOLD (Charles-Gaspard de), chirurgien, né en 1736 à Nidecken, dans le duché de Juliers, fut de bonne heure destiné à l'art de guérir par son père, praticien distingué, qui donna les plus grands soins à son éducation. Attaché aux hôpitaux de l'armée française pendant la guerre de sept ans, puis employé comme aide à l'hospice civil de Wurtzbourg (1760), il voulut visiter la France, l'Angleterre et la Hollande avant de prendre le grade de docteur. A son retour il fut nommé chirurgien du prince-évêque, et investi d'une chaire d'anatomie, de chirurgie et d'accouchement, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort en 1807. Opérateur non moins habile que théoricien profond, ce pro-

fesseur, qui fut le principal ornement de l'université de Wurtzbourg, n'a écrit qu'un petit nombre d'ouvrages : *Collect. observat. med.-chir.*, Bamberg, 1769, in-4°; *Journal de chirurgie* (en allemand), Wurtzbourg, 1792, in-8°; *Dissert. de schirro parotidis ejusque curâ*, ibid., 1793, in-4°.

SIEBOLD (George-Christophe), fils du précédent, né en 1767 à Wurtzbourg, se livra spécialement à l'art des accouchements, devint professeur de pathologie générale et de diététique à l'université de sa ville natale, puis d'accouchement et de physiologie, fut ensuite nommé directeur du grand hospice, et mourut en 1798, laissant entre autres ouvrages : *Exposition systématique des divers modes d'accouchement* (en allemand), Wurtzbourg, 1794, in-8°; *Doloris facici, morbi rarioris atque atrocis, observat. illustrata adumbratio*, ibid., 1795, 1797, in-4°.

SIESTRZENCEWICZ, appelé aussi **SESTRENSIEWICZ DE BOHUCZ** (Stanislas), métropolitain des églises catholiques de Russie, né en 1731, à Zabludow, diocèse de Wilna, mort à Pétersbourg en 1826, fut élevé dans la religion protestante, et servit quelque temps comme officier dans un régiment prussien. Le prince Massalski, évêque de Wilna, le détermina à se faire catholique, et lui donna un riche canonicat de sa cathédrale. Après le premier partage de la Pologne, l'impératrice Catherine ayant négocié près du saint-siége la nomination d'un évêque pour ses nouveaux sujets catholiques, il fut fait évêque de Mallo *in partibus*, et vicaire apostolique pour la Russie-Blanche. C'est en cette qualité que le nouveau prélat permit aux jésuites de recevoir des novices (juin 1779). Mohilof avait été érigé en archevêché (avril 1783), il passa sur ce siége. A ses fonctions furent jointes celles de ministre du culte catholique pour tout l'empire, et enfin il eut l'administration du vaste diocèse de Wilna, où 4 évêques suffragants lui étaient subordonnés. Les soins que comportaient ses attributions immenses ne l'empêchèrent point de donner quelques instants à la culture des lettres et des sciences; il était président de la Société libre économique de Pétersbourg, membre de l'Académie russe, et de plusieurs autres sociétés littéraires. Outre un nombre considérable d'*instructions, mandements*, etc., il a publié : *Histoire de la Tauride, depuis l'antiquité jusqu'à sa réunion définitive à la Russie*, 1806; des *Recherches historiques sur l'origine des Sarmates, des Esclavons et des Slaves*, etc., 1812, in-8°; des *Recherches sur l'origine de la nation russe*, 1818, in-8°.

SIEYÈS (Emmanuel-Joseph), l'un des hommes qui ont eu le plus d'influence sur les premiers événements de la révolution, naquit en 1748 à Fréjus, où son père était directeur de la poste aux lettres. Envoyé jeune à Paris pour y faire ses études ecclésiastiques, il obtint à la sortie du séminaire une place dans la chapelle de Mesdames de France. Plus tard il devint grand vicaire de M. de Lubersac, évêque de Tréguier, puis de Chartres, et en cette qualité il assista aux assemblées du clergé de 1785 et 1786. Membre des assemblées provinciales qui furent réunies pour aviser au moyen de combler le déficit du trésor royal, il s'y montra partisan des réformes alors réclamées de toutes parts, et se fit bientôt la réputation d'un grand publiciste. Lorsque la convocation des états généraux eut été résolue, il publia successivement plusieurs pamphlets également remarquables par le fonds des idées et par une forme inusitée. Son *Essai sur les priviléges*, et sa brochure intitulée : *Qu'est-ce que le tiers état?* produisirent surtout une vive sensation. Quoique prêtre, député du tiers état de la ville de Paris aux états généraux, il eut la plus grande part à l'attitude que prit cette assemblée dès ses premières séances. Ce fut lui qui proposa de sommer les deux autres ordres de se réunir aux tiers pour la vérification des pouvoirs, et, sur leur refus, de passer outre en se déclarant assemblée nationale. Après la séance royale du 23 juin 1789, les députés ayant reçu l'ordre de se séparer, il fut de l'avis, aussi bien que Mirabeau, de continuer les délibérations. C'est à cette occasion qu'il dit ce mot : « Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier, les représentants de la France. » Membre du comité de constitution, il présenta le 20 juillet une *déclaration des droits*. Peu de jours après il se prononça contre le projet de mettre les biens du clergé sous la main de la nation, et, lorsque les dîmes eurent été supprimées, il dit ce mot, répété depuis dans d'autres circonstances : « Ils veulent être libres, et ils ne savent pas être justes. » Il repoussa comme une absurdité le *veto* absolu que Mirabeau lui-même voulait accorder au roi, et dans un discours qu'il prononça le 7 septembre sur cette importante question, il déroula son plan de constitution qui n'obtint alors l'assentiment de personne, parce qu'il fut jugé trop démocratique. Pendant l'année 1790 il travailla beaucoup dans les comités. Le 20 janvier il présenta un projet de loi sur la répression des délits de la presse, dont il proposa de renvoyer la connaissance au jury. Au mois de mars il donna son aperçu d'une nouvelle organisation de la justice et de la police, qui, lu par le marquis de Bonnay, ne fut pas discuté. Ses collègues dans les comités, en rendant d'ailleurs justice à ses talents et à ses lumières, se rangeaient difficilement à son avis, soit qu'ils se méfiassent de ses vues, soit, comme ils le lui reprochaient, qu'il manquât de clarté. Voyant son influence diminuer, il parut renoncer aux affaires. C'est en déplorant son inaction que Mirabeau dit ce mot connu : « Le silence de M. l'abbé Sieyès est une calamité publique. » Élu président au mois de juin, il fut remplacé au fauteuil par Lepelletier de Saint-Fargeau. En 1791, le 7 mai, il parla en faveur des catholiques qui refusaient de reconnaître l'Église constitutionnelle, et se plaignit du comité ecclésiastique, qui semblait n'avoir vu dans la révolution qu'une superbe occasion de faire triompher le *jansénisme*. Après l'arrestation du roi à Varennes il fut nommé membre du comité chargé de réviser la constitution; mais s'y trouvant en opposition avec presque tous ses collègues, il donna sa démission. La session terminée il se retira dans une campagne où il vécut quelque temps à peu près oublié. En septembre 1792, élu par le département de la Sarthe à la Convention, il y siégea parmi ces membres immobiles et silencieux qui semblaient étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux, attendant les ordres des plus forts. Dans le procès du roi il vota la mort, mais sans ajouter, ainsi qu'on l'a prétendu, les mots *sans phrase*.

Son projet sur la réorganisation de l'instruction publique fut adopté par les comités ; mais il le fit présenter par Lakanal, ne voulant pas qu'on l'en soupçonnât l'auteur. Cependant, Robespierre qui l'avait deviné le fit rejeter, en s'écriant : « Citoyens, on vous trompe ; cet ouvrage n'est pas de celui qui vous le présente; je me méfie beaucoup de son véritable auteur. » Au mois de novembre 1793, en faisant l'abandon de sa pension ecclésiastique, il dit ces mots : « Je ne reconnais d'autre culte que celui de la liberté et de l'égalité, d'autre religion que l'amour de l'humanité et de la patrie. » Après le 9 thermidor il monta plusieurs fois à la tribune pour attaquer les partisans de Robespierre, et fut nommé membre du comité de salut public. Le 31 mars 1795 il fit prononcer la rentrée à la Convention des députés proscrits au 31 mai comme girondins. Lors de la mise à exécution de la constitution de l'an III, il refusa d'entrer au Directoire exécutif, et d'accepter la place de ministre des relations extérieures. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents, une tentative d'assassinat faite sur lui en 1795, par un ancien moine nommé Poulle, lui rendit un peu de popularité. Il concourut à la création de l'Institut, et fit partie de la classe des sciences morales et politiques. Au 18 fructidor il fut adjoint à quatre de ses collègues pour rédiger le décret de déportation qui frappa plusieurs des membres les plus influents des deux conseils. En 1797 il accepta l'ambassade de Prusse, mais il ne resta pas longtemps à Berlin. Élu l'année suivante pour remplacer Rewbell au Directoire, il en devint le président, et concourut de tout son pouvoir au succès de la journée du 18 brumaire. Nommé l'un des trois consuls, il s'était flatté de marcher l'égal de Bonaparte; mais il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé dans ses calculs, et consentit à échanger son titre de consul contre celui de sénateur. Sa docilité fut récompensée par une riche dotation; et, lors de l'établissement de l'empire, il reçut le titre de comte, et successivement les décorations de plusieurs ordres. Dans les premiers jours d'avril 1814 il n'assista point aux séances du sénat; mais il envoya plus tard son adhésion à la déchéance de Napoléon et au rappel des Bourbons. Nommé pendant les cent jours à la chambre des pairs, il ne s'y fit point remarquer. Au second retour du roi, le décret d'amnistie le força de chercher un asile à l'étranger. Il habita longtemps Bruxelles. Après la révolution de 1830, il revint en France et reprit sa place à l'Institut; mais sa santé depuis longtemps était altérée, et il mourut à Paris le 20 juin 1836, à 88 ans. On n'a de lui que des *pamphlets,* des *discours* prononcés à la tribune ou dans diverses solennités. La *Notice sur sa vie,* qu'il a publiée lui-même en 1795, in-8°, mérite d'être lue.

SIFFRID, *de Misnie,* est auteur d'une *Chronique* en latin, qui s'étend depuis la création jusqu'à l'année 1307. Cet ouvrage n'a jamais été imprimé, mais on en trouve des extraits dans les *Res misnicæ* de George Fabricius, et dans les *Scriptores rerum germanicarum* de Pistorius, tome Ier.

SIGALON (Xavier), né à Uzès, dans les Cévennes, en 1790, de parents pauvres, fit ses premières études de peinture à Nîmes. Chargé de quelques ouvrages, dont le plus important décore l'église d'Aigues-Mortes, les faibles ressources qu'il dut à ses premiers travaux lui permirent de venir à Paris où il entra dans les ateliers de Guérin. Ses débuts annoncèrent un talent original et hardi. Sa *Courtisane,* tableau dont le coloris et le style rappellent l'école vénitienne, exposée en 1822, fut achetée par le gouvernement et placée dans la galerie du Luxembourg. Sa *Locuste,* exposée en 1824, produisit une sensation extraordinaire et fut l'objet de longues discussions. Ses autres principaux ouvrages sont : *Athalie faisant égorger les enfants du sang royal,* vaste et énergique conception, dans laquelle il déploya toutes les qualités, mais aussi toutes les exagérations de sa manière ; *une Vision de saint Jérôme,* où l'on retrouve quelques réminiscences du Guerchin, et son *Calvaire,* qui rappelle celui de Daniel de Volterre. Exclusivement préoccupé du soin de sa réputation, Sigalon négligea peut-être trop ses intérêts, et devint la victime de son désintéressement; réduit à la misère, après 20 années de travaux assidus, il fut contraint de quitter Paris et de se retirer à Nîmes pour y donner des leçons de dessin et peindre le portrait. Il languissait depuis quelque temps dans cette position précaire, lorsqu'il fut choisi en 1833, par le gouvernement, pour aller à Rome copier *le Jugement dernier* de Michel-Ange. Après 4 années il venait de terminer son œuvre grandiose avec une rare perfection, lorsque attaqué du choléra il mourut en 1837, à 47 ans. Sa copie du chef-d'œuvre de Michel-Ange a été transportée depuis à Paris, où elle décore l'une des nouvelles salles du musée du Louvre.

SIGAUD DE LAFOND (Jean-René), physicien célèbre qui pratiqua le premier la section de la symphise du pubis, chez les femmes en couches, était né à Dijon en 1740. Après avoir achevé ses études au collége des jésuites dans sa ville natale, il vint à Paris suivre les cours de chirurgie à l'école de Saint-Côme. Reçu maître et s'étant fixé à Paris, il s'y livra principalement à la pratique des accouchements; il exerça ensuite la médecine dans différentes villes, et donna des leçons de physique qui eurent du succès. Il mourut en 1810 à Bourges, où il était professeur de physique. Il était membre de diverses académies, et associé de l'Institut depuis 1796. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale,* 1767, 2 vol. in-12; traduites en allemand, Dresde, 1773, in-8°; *Leçons sur l'économie animale,* 1767, 2 vol. in-12; *Traité de l'électricité,* 1771, in-12 ; *Lettre sur l'électricité médicale,* 1771, in-12; *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale,* 1775, 2 vol. in-8°; *Éléments de physique théorique et expérimentale,* faisant suite à l'ouvrage précédent, 1787, 4 vol. in-8°; traduits en espagnol par Taddeo Lope, 1782-89, 5 vol. in-4°; deux opuscules *sur la Section de la symphise des os du pubis,* 1777 et 1779, in-8°; *Dictionnaire de physique,* 1780, 4 vol. in-8°, avec un *Supplément,* 1782; *Précis historique et expérimental des phénomènes électriques,* 1781, 1785, in-8°; *Dictionnaire des merveilles de la nature,* 1781, 2 vol. in-8°; traduit en allemand par C. G. F. Wehel, Leipzig, 1782-1783, 2 vol. in-8°; *l'École du bonheur, ou Tableau des vertus sociales,* Paris, 1782, in-12; 1802, 2 vol. in-12; *la Religion défendue contre l'incrédulité du siècle, contenant un Précis de l'Histoire sainte,* 1785, 6 vol. in-12; augmentée de 2 vol. in-12, 1787, sous le

titre de l'*Économie de la Providence dans l'établissement de la religion; Physique particulière*, 1792, in-12; *Examen de quelques principes erronés en électricité*, 1795, in-8°.

SIGEBERT, 3e fils de Clotaire Ier, eut en partage le royaume d'Austrasie, l'an 561, et épousa Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths. Cette reine est célèbre dans l'histoire par l'ascendant qu'elle prit sur son époux, par son courage, ses crimes et ses malheurs. Chilpéric, frère de Sigebert, avait répudié son épouse pour vivre avec Frédégonde, née dans la classe du peuple, mais plus étonnante encore par la force de son caractère, la hardiesse de ses résolutions, les ressources de son esprit, qu'odieuse par les meurtres dont elle s'est souillée. L'alliance royale que Sigebert venait de contracter fit désirer à Chilpéric d'en former une semblable; il éloigna Frédégonde, demanda en mariage Galsuinte, sœur de Brunehaut, et l'obtint par les soins de celle-ci; mais sa passion pour la maîtresse qu'il avait quittée l'emportant de nouveau, il la fit reine légitime après avoir autorisé l'assassinat de Galsuinte. La haine de Brunehaut pour la rivale de sa sœur, ses projets de vengeance, les fureurs de Frédégonde, les moyens qu'elle employa pour se conserver et triompher de ses ennemis, coûtèrent la vie à 10 princes de la famille royale, et furent l'unique cause des événements les plus remarquables de cette époque, si fertile en événements. Ainsi la violence de Clotaire Ier, sa cruauté à l'égard de Chramne son fils préféré, en brisant tout ressort dans l'âme de ses autres enfants, les disposa à se laisser diriger par des femmes dans les affaires les plus importantes de l'État, faiblesse que les Français de cette époque ne pardonnaient pas, et qui commença à diminuer en eux la reconnaissance qu'ils avaient pour la maison de Clovis. Les premières années du règne de Sigebert furent troublées par une irruption que les Huns firent dans ses États; il remporta sur eux une grande victoire et les força de repasser le Rhin. Le poëte Fortunat remarque que ce jeune monarque se mit à pied au premier rang, et que, la hache à la main, il chargea les ennemis avec une intrépidité héroïque. Pendant cette expédition, Chilpéric s'était emparé de Reims et de quelques autres places qui appartenaient à Sigebert: celui-ci lui fit une guerre vive, et si heureuse, qu'il dicta les conditions de la paix. Une nouvelle irruption des Huns ayant rappelé Sigebert au delà du Rhin, et ce prince s'étant encore abandonné à son courage, se trouva seul au milieu des barbares, et fut obligé de se rendre prisonnier. Son adresse et ses libéralités triomphèrent alors de ceux qu'il n'avait pu vaincre: ils lui rendirent la liberté. Revenu dans ses États, il fut bientôt encore forcé de reprendre les armes contre le perfide Chilpéric, qui, vaincu à plusieurs reprises, fut resserré dans Tournai, et ne pouvait échapper, lorsque deux scélérats, envoyés par l'implacable Frédégonde, poignardèrent Sigebert à Vitri, où il s'était rendu pour recevoir les hommages des Neustriens. Ce prince, le meilleur qui eût encore paru sur le trône de Clovis, périt ainsi au milieu de ses triomphes, en 575, dans la 40e année de son âge et la 14e de son règne. Généreux, bienfaisant, jamais souverain ne régna avec plus d'empire sur le cœur de ses sujets. Intrépide dans le danger, inébranlable dans le malheur, il sut, jusque dans les fers, se concilier le respect et l'amour d'un vainqueur barbare; réglé dans ses mœurs, son règne fut celui de la décence et de l'honneur. C'est sous ce règne qu'il est parlé, pour la première fois dans l'histoire de France, de la dignité de maire du palais qui fut par la suite si funeste à la puissance royale.

SIGEBERT II, roi d'Austrasie, succéda l'an 633, à son père Dagobert, qui, en lui cédant ce royaume, le mit sous la direction des plus sages ministres, de Cunibert, évêque de Cologne, et du duc Adalgise. La guerre de Thuringe, où son armée fut défaite par le rebelle Radulfe, est le seul événement mémorable de son règne. Les larmes amères qu'on lui vit répandre sur le sort de ses sujets tués à ses yeux dans ce combat sont un préjugé favorable en faveur de son humanité et de ses inclinations pacifiques. Il laissa les soins du gouvernement à Grimoald, s'occupa de fonder des monastères, et mourut en 654. Les moines et les ecclésiastiques, qu'il combla de ses dons, mirent son nom dans le calendrier. Le règne de ce prince, bon, mais peu actif, est l'époque de l'élévation des maires du palais et de l'abaissement de la majesté royale.

SIGEBERT DE GEMBLOUX, écrivain, né vers l'an 1030 dans le Brabant français, prit fort jeune l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de Gembloux (diocèse de Liége), et s'appliqua sans relâche à l'étude des langues anciennes, surtout de l'hébreu, dont la connaissance était alors fort rare. Il professa pendant plusieurs années à l'abbaye de Saint-Vincent de Metz avec un grand éclat, et revint à Gembloux, où il mourut en 1112. On a de lui: *Chronicon ab anno* 381, *quo Eusebius finit, usque ad annum Christi* 1112, Paris, Henri Estienne, 1513, in-4°: cette édition, que l'on doit au docteur Antoine le Roux, est augmentée d'extraits de la *Chronique* de Galfrid et d'une continuation, jusqu'à l'année 1206 par Robert (de Thorigny), abbé du Mont-Saint-Michel. Aub. Lemire en a donné une édition, Anvers, 1608, in-4°, avec six continuations. (*Voyez* la *Bibliothèque historique de France*, nos 16,630; *De viris illustribus, sive scriptoribus ecclesiasticis*, Cologne, 1580, in-8°; *Vita S. Theodorici, episcopi, fundatoris ecclesiæ et abbatiæ S. Vicentii apud Metenses*, publiée par Leibnitz dans les *Scriptores rerum brunswicent.*; *Vita S. Sigeberti, Austrasiorum regis*, dans les *Francorum script.* de Duchesne; traduit en français par George Aulbery, Nancy, 1616, in-8°; *Vita S. Guiberti, confessoris et cœnobii Gemblacencis fundatoris*, dans le Recueil des bollandistes; *Vita S. Maclovii sive Machutis*, dans les *Acta sanctorum ordin. S. Benedicti*; *Gesta abbatum Gemblacentium*, dans le *Spicilége* de d'Achery, etc. Sigebert a une ample *Notice* dans l'*Histoire littéraire de France*, tome XI.

SIGÉE (Louise), savante espagnole du 16e siècle, doit sa plus grande célébrité à un ouvrage dont elle n'est pas l'auteur. C'est sous le nom latinisé de cette vertueuse dame (*Aloysia Sigea*), que Nicolas Chorier eut l'impudence de faire paraître ses infâmes dialogues. Les véritables écrits de Louise Sigée, tous inédits, sont: 30 *Épîtres latines*, des poésies et un opuscule intitulé: *Dialogus de differentiâ vitæ rusticæ et urbanæ*. — SIGÉE (Anne), sœur de la précédente, était aussi une femme distinguée par ses talents.

SIGISMOND (Saint), roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à Gondebaud, son père. Il professait l'arianisme; mais converti à la foi catholique par St. Avit, archevêque de Vienne, il s'empressa d'en rétablir l'exercice dans ses États. Il promulgua de nouveau la loi *gombette* en 517, et se livra tout entier aux soins du gouvernement. Trompé par les faux rapports de sa seconde femme, il fit périr en 522 son fils Sigéric, qu'il avait eu d'un premier lit; mais ayant reconnu l'innocence de Sigéric, accablé de douleur, il se retira dans l'abbaye d'Agaune, qu'il avait fondée, pour y expier son crime dans les exercices de la pénitence. Ses sujets révoltés se donnèrent à Clodomir, roi d'Orléans. Peu de temps après ce malheureux prince fut livré, avec sa femme et ses deux fils, à Clodomir qui leur fit trancher la tête en 524. L'Église honore la mémoire de Sigismond comme martyr le 1er mai. Sa *Vie*, par Grégoire de Tours, se trouve dans le *Recueil* des bollandistes.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, fils puîné de l'empereur Charles IV, et d'Anne de Silésie, troisième femme de ce prince, naquit en 1366. Au moment de mourir (1378), son père fit le partage de ses États héréditaires; il laissa la Bohême à Wenceslas, l'aîné, et à Sigismond, qui n'était âgé que de 12 ans, le margraviat de Brandebourg, dont le souverain, Othon de Bavière, avait été obligé de se démettre en sa faveur, 5 ans auparavant. Ce margraviat avait été donné d'abord à Wenceslas; mais ce prince consentit à le laisser à son frère, par un acte solennel signé à Prague, le 11 juin 1378. Le jeune Sigismond fut occupé, pendant 4 ans, à parcourir ses nouveaux États, pour recevoir les hommages des villes et de la noblesse. Sous son gouvernement, le Brandebourg eut beaucoup à souffrir des excursions des Polonais, des Poméraniens et des Mecklenbourgeois. Au commencement de 1382, Louis le Grand, roi de Hongrie, lui donna sa fille Marie, en le désignant pour son successeur au trône de Pologne. Sigismond se rendit dans ce pays l'année suivante; mais la fierté de son caractère, développée déjà dans un âge si tendre, indisposa toute la nation, qui le déposa dans la diète de Wilika, et choisit à sa place Ladislas, neveu du grand Casimir, et religieux au monastère de Saint-Bénigne, à Dijon. Sigismond n'eut aucun regret de la perte du trône de Pologne; il se préparait à passer en Hongrie (1385), pour consommer son mariage avec Marie, qui, jusqu'alors, étant trop jeune, était restée sous la garde de la reine douairière Élisabeth, et avait même épousé, par procuration, un prince français, lorsqu'il apprit que Jean Hoggard, ban de Croatie, avait enlevé de force la princesse auprès de Bude, et la conduisait prisonnière en Croatie. Sigismond vole aussitôt au secours de la fille de Louis, et la retrouve à Albe-Royale, où J. Hoggard, effrayé de sa téméraire entreprise, l'avait conduite sur sa demande. Sigismond épousa cette princesse dans Albe-Royale, et s'y fit couronner roi de Hongrie, le 10 juin 1386. L'année suivante, Jean Hoggard tomba au pouvoir de Sigismond, qui le fit mutiler. Le Croate expira dans l'opération. La reine Marie avait indiqué elle-même ce genre de supplice, malgré le repentir que son ravisseur avait montré. Le sort funeste du ban de Croatie n'effraya point Étienne, vayvode de Valachie, qui se déclara indépendant du royaume de Hongrie, dont ses prédécesseurs étaient vassaux. A cette déclaration, Sigismond entre dans les États d'Étienne, en fait la conquête, et force le prince valaque à demander grâce; mais Étienne, excité par Baïazid, reprend les armes au commencement de 1392, et joint ses troupes à celles du sultan. Sigismond attaque l'un et l'autre près de la petite ville de Miopolis, les taille en pièces, et prend la ville. Tandis qu'il s'en retournait triomphant en Hongrie, il apprit que la reine, sa femme, venait de mourir à Bude. Accouru pour recueillir son héritage, il trouva un concurrent dans Vladislas V, roi de Pologne, le fameux Jagellon, qui avait entrepris de faire valoir les droits de son épouse Hedwige, 2e fille de Louis le Grand, et sœur de Marie. Jagellon se présenta sur les frontières du royaume, avec une armée formidable; mais la nation hongroise vola toute entière aux armes, à la voix de l'archevêque de Strigonie. Les Polonais furent obligés de se retirer honteusement, avant même l'arrivée de Sigismond : celui-ci, maître absolu de la Hongrie, vit former contre lui des conspirations sans cesse renaissantes; il en devint sombre, soupçonneux, cruel; et il poursuivit impitoyablement tous ceux qu'il crut être ses ennemis. Un grand nombre de nobles, effrayés, abandonnèrent les villes, et se réfugièrent dans les forêts et les montagnes, sous la conduite d'Étienne Conthus, personnage distingué par sa naissance et ses richesses. Cet Étienne fut pris avec 32 gentilshommes; ils eurent tous la tête tranchée sous les yeux de Sigismond, sans qu'aucun deux implorât son pardon. Ce spectacle excita la pitié et les larmes des assistants; l'écuyer de Conthus, surtout, éclata par des cris lamentables. Le roi, touché de cet attachement, le pressa de passer à son service : l'écuyer rejeta ces offres en joignant à son refus des paroles offensantes; et il fut condamné à partager sur-le-champ le supplice de son maître. Les Valaques se soulevant et s'unissant une seconde fois aux Turcs, Sigismond marcha contre eux; mais il n'essuya que des revers : alarmé des progrès des Ottomans, il implora l'assistance des princes chrétiens; la France et l'Angleterre lui envoyèrent des troupes, dont il prit le commandement. Cependant, malgré le titre de généralissime, son autorité sur les croisés n'en fut pas plus grande : 12,000 Français, commandés par le comte de Nevers, engagèrent, contre ses avis, la fameuse bataille de Nicopolis, le 28 septembre 1396 : ils y périrent presque tous. Les Hongrois, effrayés de la défaite de leurs alliés, se retirèrent précipitamment sans avoir combattu, et allèrent se noyer dans le Danube. Sigismond, entraîné dans la fuite des siens, n'échappa aux vainqueurs qu'en se jetant, avec le grand maître de Rhodes, sur une petite barque, qui les porta dans la mer Noire, où ils restèrent plusieurs jours en proie aux horreurs de la faim, et toujours au moment d'être engloutis par les vagues; enfin ils parvinrent à prendre terre auprès de Constantinople, et passèrent à Venise. Sigismond erra pendant 18 mois hors de ses États. A son arrivée en Hongrie, il fut fait prisonnier, le 28 avril 1401, par les seigneurs mécontents, renfermé dans la citadelle de Ziklos, et pour comble de maux, on le mit sous la garde des enfants du palatin de Garath, ses ennemis personnels; mais ces jeunes seigneurs, touchés de ses infortunes,

ne songèrent plus qu'à le servir et brisèrent ses fers lorsqu'ils en trouvèrent l'occasion favorable. Sigismond libre se hâta de passer en Bohême, où il leva des troupes et dispersa la ligue des mécontents hongrois, lesquels avaient élu pour roi Ladislas, fils de Charles le Petit, roi de Naples. Rentré dans l'exercice du pouvoir souverain, il déploya une grande rigueur. Ce prince se trouvait encore en Hongrie, en 1410, lorsqu'il fut élevé à l'Empire, le 10 septembre, par une partie des électeurs réunis dans Francfort, à la mort de Robert, palatin du Rhin, qui avait été élu après la déposition de Wenceslas, frère de Sigismond; mais 10 jours après cette élection, l'autre parti choisit Josse, marquis de Moravie, de sorte qu'il y eut trois empereurs (tous de la maison de Luxembourg): Sigismond, Josse, et Wenceslas qui vivait encore, et qui ne voulait pas abandonner son titre; et il y avait dans le même moment trois papes, Jean XXIII, Benoît XIII et Alexandre V. Sigismond, informé de l'élection de Josse, lui écrivit pour savoir s'il acceptait l'Empire; Josse répondit : « Je pars pour Francfort; » et moi, dit Sigismond, je pars pour la Moravie, où je porterai la guerre et la désolation. Mais la mort de ce rival, arrivée quelques mois après, et l'acquiescement de Wenceslas à l'élection de son frère, terminèrent promptement le schisme impérial. De grandes améliorations signalèrent l'avénement de Sigismond; ce prince était fort éclairé et surtout très-versé dans le droit public : il sut concilier les différends des princes de la diète germanique, et ramena dans l'Empire le calme dont il était privé depuis 30 ans. Possédant au suprême degré l'art de cacher ses défauts au vulgaire, il devint un objet de vénération pour les peuples de l'Allemagne, qui lui décernèrent le titre de *Lumière du monde*. Après avoir reçu, à Aix-la-Chapelle, la couronne d'argent (8 novembre 1414), il se rendit au concile de Constance, et fit entourer la ville de soldats pour la sûreté des portes. L'hérésiarque Jean Huss était venu au concile sur la foi d'un sauf-conduit de l'Empereur. Cette garantie ne le sauva point : ayant refusé de reconnaître ses erreurs, il fut brûlé vif le 6 juillet 1415. Mettant tous ses soins à éteindre le schisme qui divisait l'Église depuis si longtemps, Sigismond partit pour Perpignan, dans l'espoir d'engager Benoît XIII à déposer la tiare comme Jean XXIII venait de le faire. Mais ses instances ne purent rien obtenir de l'opiniâtre Pierre de Luna. Il fut plus heureux dans sa conférence avec le roi d'Aragon et les ambassadeurs des rois de Castille, de Portugal et de Navarre : tous ces princes consentirent à se détacher du parti de Benoît et à reconnaître le concile de Constance. A l'issue de cette conférence, Sigismond se rendit en France, pour visiter ce royaume, comme son père l'avait fait sous le règne de Charles V. Toute sa famille avait toujours été attachée aux Valois : son aïeul, le vieux roi de Bohême, avait péri à la bataille de Créci, en soutenant les droits de Philippe contre Édouard III. Il arriva à Paris, le 1er mars 1415, et y fut reçu avec les plus grands honneurs. Charles VI, qui se trouvait dans un moment lucide, supplia Sigismond de ménager sa paix avec Henri V. Le prince allemand parut se rendre à ses vœux, et s'embarqua à Calais, pour passer en Angleterre : par une insigne perfidie, Sigismond, au lieu de traiter de la paix comme il l'avait promis, forma contre Charles VI une ligue secrète. Les malheurs où il avait trouvé la France plongée, lui faisaient espérer qu'en s'alliant à la maison de Lancastre, il pourrait recouvrer les provinces de l'ancien royaume d'Arles : mais ses vastes projets n'eurent point de suite, et il ne lui resta que la honte d'avoir trahi la confiance d'un roi malheureux. En revenant d'Angleterre, Sigismond traversa la France une seconde fois, et en passant à Chambéry, érigea le comté de Savoie en duché pour Amédée VIII. La mort de son frère Wenceslas, arrivée en 1410, le rendit maître de la Bohême. Il partit aussitôt pour ce pays, assembla les états, le 15 décembre 1419, à Béraun, et reçut la soumission des villes et de la noblesse. Les mesures acerbes qu'il prit pour éteindre les dissensions élevées dans ce royaume à l'occasion des querelles de religion, ne firent qu'augmenter les désordres. Depuis 5 ans, les Hussites, partisans fanatiques de l'hérésiarque brûlé à Constance, faisaient aux catholiques une guerre d'extermination; l'Empereur prit le parti des catholiques avec violence, sans essayer de ramener les Hussites par les voies de la persuasion; il forma le siége de Prague, qui venait de se déclarer en faveur des dissidents; mais le fameux Zisca l'attaqua dans ses lignes, le 11 juillet 1420, et le battit complétement; le vainqueur fut assez modéré pour accepter une trêve, à la faveur de laquelle l'Empereur rentra dans Prague, et s'y fit couronner roi de Bohême, le 28 juillet de la même année. La paix ne fut pas de longue durée; les Hussites prirent sur les catholiques un ascendant que tous les efforts de Sigismond ne purent balancer. La mort de Zisca (1424) ne rétablit pas les affaires de ce prince; deux autres généraux Hussites Procope le Rasé et Procope le Petit, eurent les mêmes succès que leur devancier. Pendant que Sigismond se faisait couronner roi d'Italie à Milan, en 1431, les deux Procope taillaient en pièces, à Riesenberg, son armée, commandée par le duc de Bavière : les Hussites étaient 130,000 contre 90,000 catholiques; la journée se termina par la plus épouvantable déroute : tous les bagages furent pris. Le cardinal Julien, qui assistait à la bataille, fut au moment de tomber au pouvoir des vainqueurs : il laissa entre leurs mains son chapeau, sa robe et la bulle d'excommunication contre les Hussites, qu'il portait pendue au cou. Après ce revers, Sigismond se vit obligé de composer avec les rebelles, et il conclut un traité, dont il retira plus d'avantages que des 12 batailles qu'il leur avait livrées. La division s'étant mise parmi les chefs des réformés, il en profita et prit sur-le-champ l'offensive; Rosgon, un de ses lieutenants, battit les Hussites, en 1432. L'année suivante, un autre général allemand, Meinard de Neuhauss, les vainquit, le 30 mai 1434, auprès de Broda, où les deux Procope furent tués avec 13,000 des leurs. Cette victoire anéantit la ligue des Hussites : quelques chefs, échappés au carnage, tentèrent de réunir les débris de ce désastre; on leur offrit une amnistie avec des conditions très-favorables, on les attira auprès de Pilsen, pour une conférence: ils y vinrent; on les fit entrer dans une vaste grange désignée pour tenir l'assemblée, et quand ils y furent réunis, on y mit le feu. Ces malheureux périrent tous dans les flammes! Sigismond étant parvenu à soumet-

tre entièrement la Bohême, termina ses jours le 9 décembre 1437, dans la ville de Znaïm, à l'âge de 70 ans, après en avoir régné 27 comme Empereur, 18 comme roi de Bohême, et 51 comme roi de Hongrie. Les historiens de l'Allemagne le représentent comme un des plus beaux hommes de son temps, et s'accordent à dire qu'il réunissait les vices les plus monstrueux aux vertus les plus respectables.

SIGISMOND Ier, dit *le Grand,* roi de Pologne, était le 5e fils de Casimir IV et d'Élisabeth, fille de l'empereur Albert : né en 1466, il passa sa jeunesse en Hongrie; et ayant trouvé les moyens de s'appliquer à la culture des lettres, il acquit, en peu de temps, des connaissances qui auraient fait honneur à un savant. Ladislas, son frère, lui donna l'investiture du duché de Glogau, et l'établit gouverneur de la Silésie. Dans cette place, il eut le courage de résister aux volontés de Ladislas pour mieux le servir, et sut se concilier à la fois l'estime des grands et l'affection du peuple. La maladie d'Alexandre obligea Sigismond de revenir en Pologne, pour le soulager dans les soins du gouvernement. Il n'arriva qu'après la mort de son frère; et les Polonais s'empressèrent d'appeler au trône le duc de Glogau, dont les talents promettaient à la patrie un digne fils de Jagellon. Il fut couronné dans Cracovie, le 24 janvier 1507. Sigismond se proposait de s'occuper d'abord à réparer le désordre des finances, et à racheter les domaines de la couronne, aliénés par son frère dans des temps malheureux; mais il en fut détourné par l'obligation de défendre ses frontières, exposées aux attaques continuelles des peuples voisins. Les Russes encore barbares, pénétraient presque chaque année dans la Pologne, dont ils dévastaient les plus belles provinces, et se retiraient chargés de butin. Le gouverneur de la Lithuanie, Glinski, s'était acquis, en repoussant leurs agressions, des droits à la reconnaissance des Polonais. Fier d'une victoire éclatante qu'il venait de remporter sur les Tartares, il se persuada que rien ne pouvait plus l'empêcher de régner sur un pays qu'il avait su défendre, et résolut de se déclarer indépendant. Ses projets furent dévoilés au sénat; et Glinski, qui n'avait pas même su se faire un parti dans la Lithuanie, fut forcé de chercher un asile dans le camp des Russes. Accueilli par le czar Wassili ou Basile, il se chargea de conduire lui-même les hordes moscovites en Pologne. Suivant leur usage, les Russes se retirèrent à l'approche de Sigismond; mais ce prince les poursuivit au delà du Borysthène, et envoya jusqu'aux environs de Moscou des détachements qui pillèrent tout le pays. Wassili demanda la paix, et ne l'obtint qu'à des conditions onéreuses. Sigismond marcha ensuite contre les Valaques, qu'il chassa de la Podolie. Après avoir terminé cette expédition, il reprit les armes pour s'opposer aux prétentions des chevaliers teutoniques. Ceux-ci recoururent à la protection de l'empereur Maximilien II, qui parvint à déterminer les Russes à reprendre les hostilités. Ils rentrèrent dans la Lithuanie en 1512; et l'année suivante, tentèrent inutilement de s'emparer de Smolensk; mais, en 1514, Glinski leur fit livrer cette place, dans laquelle il avait conservé des intelligences. Sigismond s'avançait en toute hâte, quand il apprit cette trahison. Trop habile pour s'exposer contre un ennemi plus nombreux et enivré de ses succès, il attendit le moment de leur retraite pour attaquer les Russes : leurs différents corps d'armée furent taillés en pièces. Maximilien, craignant que Sigismond ne vînt à porter ses armes victorieuses en Allemagne, se hâta de se réconcilier avec un prince qu'il avait appris à estimer. Le roi de Pologne, sur son invitation, se rendit à Vienne, accompagné des rois de Hongrie et de Bohême: l'entrevue eut lieu sous un arbre, en pleine campagne (1515). La noble candeur de Sigismond hâta la conclusion d'une paix dont la Pologne éprouvait le besoin. Touché des témoignages d'amitié qu'il avait reçus de l'Empereur, il embrassa franchement les intérêts de la maison d'Autriche; et après la mort de Maximilien, il employa tout son crédit sur les électeurs pour les déterminer en faveur de Charles-Quint, auquel il resta constamment attaché. S'il ne prit aucune part aux longues querelles du nouvel Empereur et de François Ier, c'est qu'il était trop occupé par les agressions des Russes, toujours défaits et jamais abattus. Redouté de ses voisins, autant qu'il était chéri de ses sujets, il ne perdit jamais de vue les projets qu'il avait formés pour assurer la prospérité de la Pologne. Il retarda les progrès de la réforme religieuse dans ses États, en déclarant incapables de remplir des fonctions publiques ceux qui changeraient de culte, et en défendant aux Polonais de fréquenter les universités d'Allemagne; mais l'exemple donné par les grands et même par les évêques, ne pouvait manquer de trouver des imitateurs. Les Polonais donnèrent à Sigismond un témoignage bien remarquable de leur attachement, en désignant pour lui succéder son fils Auguste, âgé de 10 ans (1530). Sigismond vécut assez pour former ce jeune prince dans l'art difficile de régner, et mourut le 1er avril 1548, à l'âge de 82 ans, laissant une mémoire vénérée des peuples de la Pologne. Il adoucit les mœurs de ses sujets en leur inspirant le goût des arts et des sciences qu'il cultiva lui-même avec succès. La nature l'avait doué d'une éloquence douce et persuasive; il parlait avec élégance et facilité la langue latine. La plupart des villes de Pologne lui durent des embellissements, et il en fit fortifier un grand nombre pour se mettre à l'abri des invasions des nations voisines. Ennemi du faste, il était de la plus grande simplicité dans ses habits, dans ses repas, comme dans ses manières. Son caractère était sérieux; mais son affabilité lui gagnait d'abord tous les cœurs. Il joignait à une beauté mâle, une force de corps extraordinaire. Sigismond avait été marié deux fois. Barbe, fille d'Étienne Zapolai, sa première femme, mourut en 1515. Il eut de son second mariage avec Bonne, fille de Jean Sforce, duc de Milan, un fils qui lui succéda, et dont l'article suit.

SIGISMOND II, dit *Auguste,* fils du précédent et de Bonne Sforce, naquit le 1er août 1520. Par une dérogation formelle à leur loi fondamentale, les Polonais le déclarèrent héritier du trône à l'âge de 10 ans. Ce prince, que la nature avait doué de tous les agréments extérieurs, ne se distingua, dans sa jeunesse, que par un goût très-vif pour les plaisirs, que favorisa sa mère en l'élevant dans la mollesse. Sigismond Ier tenta d'arracher son fils aux séductions dont on l'entourait, et le plaça sous la direction d'Opalinski, castellan de Gnèsne; mais les leçons de ce sage instituteur ne firent qu'une légère

impression sur Auguste; et il ne tarda pas à se débarrasser d'un censeur importun. Son mariage avec Élisabeth, sœur de l'empereur Ferdinand I[er], mit un terme à ses galanteries. Cette princesse profita de l'ascendant qu'elle avait sur son époux pour l'engager à se rendre digne du trône qu'il devait occuper un jour. Ce fut alors que l'on vit Auguste se livrer à la culture des lettres, et acquérir rapidement les connaissances nécessaires à un prince dans tout gouvernement où les intérêts généraux sont l'objet de discussions publiques. Élisabeth mourut en 1545; et Auguste, retombé dans les mains de ses flatteurs, s'abandonna bientôt à son penchant pour les plaisirs. Séduit par les charmes de Barbe Radziwil il l'épousa secrètement. A son arrivée au trône (1548), il fit connaître cette union, que son père même n'avait pas soupçonnée; mais la diète déclara qu'un mariage contracté sans son aveu était nul, attendu que le prince, dans une alliance, doit moins consulter son affection particulière que l'utilité de ses sujets. Auguste répondit qu'il mourrait plutôt que de manquer aux engagements qu'il avait pris avec son épouse; et les historiens disent qu'il aurait abdiqué sur-le-champ, si l'évêque de Cracovie ne l'en eût empêché. Les grands, n'osant pas le déposer, se concertèrent pour limiter son autorité; mais Auguste défendit les prérogatives de la couronne avec une fermeté qu'on ne lui connaissait pas, et montra qu'il ne serait pas facile de les diminuer. Cependant les Tartares, profitant des débats des Polonais, firent une invasion dans les provinces qui se trouvaient à leur convenance, et les dévastèrent. Une nouvelle diète fut assemblée pour s'opposer à leurs ravages. Auguste reprit toute son influence dans cette session, en annonçant son dessein de répartir entre ses sujets, d'après leurs services, les emplois et les dignités que quelques familles regardaient comme leur patrimoine. Les grands craignant d'être dépouillés, se hâtèrent de regagner la faveur du roi, en lui déférant tous les droits qu'ils lui avaient contestés jusqu'alors, et pressèrent même le couronnement de la reine. Cette princesse mourut, six mois après cette cérémonie (1551), regrettée des Polonais qui ne rendirent justice à ses vertus et à ses qualités que lorsqu'ils l'eurent perdue. Auguste, mûri par l'âge, chercha cette fois, dans les soins du gouvernement une distraction à sa douleur. Malgré les mesures adoptées par Sigismond le Grand, les nouvelles opinions religieuses, nées en Allemagne, avaient fait de grands progrès en Pologne. Le zèle ardent des prélats chargés de poursuivre les hérétiques, n'avait servi qu'à en accroître le nombre. La plupart des magnats, qui désiraient l'abaissement du pouvoir sacerdotal, s'étaient prononcés en faveur des réformés; et le roi lui-même aurait, dit-on, suivi cet exemple, s'il n'eût pas craint d'exciter une lutte sanglante parmi ses sujets. La ville de Dantzig, dont les habitants avaient embrassé la confession d'Augsbourg, était en proie aux rigueurs des évêques. Pour s'y soustraire, les magistrats décidèrent de se mettre sous la protection de l'Empereur, qui venait d'accorder la liberté de conscience (1452). Instruit de leur projet, Auguste se rendit à Dantzig, et la sagesse de ses mesures conserva cette ville importante à la Pologne. Ses sujets le pressaient de se remarier pour donner un héritier au trône. Cédant à leurs vœux, il épousa, en 1553, Catherine d'Autriche, veuve du duc de Mantoue. Quoique naturellement brave, il avait résisté jusqu'alors au désir de se faire un nom par les armes. Cependant il crut devoir profiter des fautes des chevaliers teutoniques pour leur enlever la Livonie (1556). Cette conquête ne lui coûta point de sang; mais les Russes et les Suédois ne purent la voir tranquillement: cependant les défaites successives des Russes les forcèrent de demander une suspension d'armes, et Auguste la leur accorda d'autant plus volontiers qu'il songeait alors à se séparer de Catherine, et que l'affront fait à cette princesse pouvait devenir l'occasion d'une guerre avec l'Autriche. Colorant son inconstance de la raison d'État, il demandait l'autorisation de divorcer, sous le prétexte qu'il n'avait point d'enfants. N'ayant pu l'obtenir ni du sénat ni du saint-siége, il prit le parti de s'en passer, et renvoya Catherine à son frère (1565); mais il n'osa pas former de nouveaux liens. Pour se venger du refus de Rome, il favorisa les protestants, et rétablit dans leurs dignités et leurs emplois tous ceux que son père en avait exclus. Ayant perdu l'espérance d'avoir un héritier, il réunit irrévocablement à la Pologne la Lithuanie, restée jusqu'alors dans sa famille (1569). Tranquille sur les agressions des Russes, avec lesquels il venait de signer une nouvelle trêve, il se retira dans la Podlachie, à Kouyssin, où il mourut le 7 juillet 1572. En lui s'éteignit cette race de Jagellon, qui régnait sur la Pologne depuis près de trois siècles. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, fut élu son successeur.

SIGISMOND III, neveu du précédent par sa mère, était fils de Jean III, roi de Suède, et naquit le 20 juin 1566. Ce fut à l'avantage d'être issu du sang des Jagellons qu'il dut son élévation au trône de Pologne, en 1587, après la mort d'Étienne Battori. L'archiduc d'Autriche Maximilien, son compétiteur, qui n'avait pu se faire élire, quoiqu'il eût un parti nombreux dans le sénat, tenta de s'emparer du trône; mais le sort des armes le força bientôt de renoncer à ses prétentions. Sigismond, par la mort de son père, réunit la couronne de Suède à celle de Pologne. L'attachement de ce prince à la religion catholique le rendit suspect aux Suédois, dont la majorité professait les principes de Luther. La hauteur imprudente qu'il montra dans plusieurs occasions acheva d'aliéner ses nouveaux sujets. Le duc de Sudermanie, son oncle, profita de cette disposition des esprits pour le faire exclure du trône de Suède, en 1604; et tous les efforts de Sigismond, pour s'y maintenir, furent inutiles. Les Russes continuaient de ravager les frontières de la Pologne : Sigismond tourna ses armes contre eux, et se rendit maître de la Sévérie en 1609. L'année suivante, les Russes lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui proposer d'élever au trône des czars son fils Wladislas, mais, occupé du siége de Smolensk, qu'il prit en 1611, Sigismond perdit l'occasion d'assurer, pour longtemps, l'influence de la Pologne dans le Nord. Il fit ensuite la guerre aux Turcs, et leur enleva Choczim en 1621; mais il abandonna toutes ses conquêtes par le traité qu'il fit avec eux, la même année, pour se mettre en mesure de repousser les agressions de Gustave le Grand. Il était dans sa destinée d'être mal-

heureux dans toutes ses entreprises contre les Suédois. Harcelé sans cesse par Gustave, il mourut le 29 avril 1632, près de Varsovie, avec la réputation d'un roi pieux et ami de la justice, mais privé des autres qualités qui font les grands princes.

SIGMARINGEN (saint Fidèle de), martyr, né en 1577 dans la principauté de Hohenzollern, après avoir achevé ses études à l'académie de Fribourg, se fit recevoir docteur en droit et acquit une charge de conseiller à Colmar. Il s'en défit pour entrer dans l'ordre des capucins à Fribourg en 1612, et, dès qu'il eut fait son cours de théologie, se dévoua à la prédication. Ses succès décidèrent la congrégation de la propagande à le nommer chef de la mission qu'elle envoyait dans le pays des Grisons. Il y opéra un grand nombre de conversions, malgré la haine dont ce peuple était animé contre la cour de Rome. Un jour qu'il allait rejoindre ses confrères, il tomba dans un parti de soldats qui l'assassinèrent. Le pape Benoît XIV prononça sa canonisation en 1755. (*Voyez* les *Vies des Pères*, par Godescard.)

SIGNORELLI (Lucas), peintre toscan, né vers 1440, élève de Pierre della Francesca, est un des premiers peintres qui, en Toscane, se soient attachés à l'anatomie. Il a peint à Urbin, à Volterre, à Florence et dans plusieurs autres villes de la Toscane. Il fut appelé à Rome pour travailler à la chapelle Sixtine, et mourut en 1521. On cite comme ses meilleurs ouvrages : *la Communion des apôtres,* à Cortone, dans l'église de Jésus; *le Voyage de Moïse avec Séphora,* et *la Promulgation de l'ancienne loi,* dans la chapelle Sixtine. — SIGNORELLI (François), petit-fils du précédent, est un des meilleurs artistes qu'ait produits la ville de Cortone.

SIGNORELLI (Léonard), né à Pérouse en 1490, destiné à la carrière des armes, joignit l'étude des mathématiques à la culture des lettres, et, après avoir déjà fait plusieurs campagnes en qualité de volontaire, entra au service du pape Léon X. Il gagna les bonnes grâces du pontife par la publication d'un ouvrage intitulé : *les amours d'Émilie et d'Érophile.* Plus tard il passa au service de Florence, et fut chargé de diriger les fortifications de cette ville lorsque le prince d'Orange vint en faire le siége en 1529. Il était depuis peu capitaine général de l'artillerie de la république lorsqu'il mourut en 1530.

SIGNORELLI (Pierre-Napoli), littérateur, né à Naples en 1731, quitta la profession d'avocat pour se livrer à la culture des lettres, et surtout de la poésie dramatique. Pendant un séjour de quelques années en Espagne, où il avait obtenu une place de garde du sceau de la loterie royale, il composa divers ouvrages qui le firent connaître avantageusement. De retour à Naples en 1784, il obtint la place de secrétaire de l'Académie. Lors de l'invasion des armées françaises en 1798, il fut désigné l'un des chefs de la nouvelle république, et fit partie d'un comité de législation. Après l'évacuation, il chercha un asile à Milan, et fut nommé professeur dramatique au lycée de Brera; il passa ensuite à Bologne en qualité de professeur de diplomatique et d'histoire. Il retourna à Naples en 1806, et mourut le 1er avril 1815. On a de lui : *Satire sei,* Gênes, 1774, in-8°; *Storia critica de' teatri antichi e moderni,* Naples 1777, in-8°; *Faustina, commedia in cinque atti in versi,* Lucques (Naples), 1779, in-8°; *Tableau de l'état actuel des sciences et de la littérature en Espagne,* Madrid, 1780, in-8°; *Discorso storico-critico su' i saggi apologetici dell' ab. Lampillas,* Naples, 1782, in-8°; *Vicende della coltura delle Due-Sicilie,* 1784, 5 vol. in-8°; *Supplemento,* etc., 1791, 2 vol. in-8°; *Orazione funebre per Carlo III, re delle Spagne,* 1789, in-4°; *Regno di Ferdinando IV,* 1798, in-8°; *Prolusione alla cattedra di poesia rappresentativa,* 1801, in-8°; *Ragionamento sul gusto,* 1802, in-8°; *Lettera sullo spettacolo musicale del* 1803, etc., 1804, in-8°; *Elementi di critica diplomatica, con istoria preliminare,* 1805, 4 vol. in-8°, etc. (*Voyez* son *Éloge historique,* par Avellino, Naples, 1815, in-4°.)

SIGONIO (Charles), savant illustre du 16e siècle, né à Modène vers 1520, fut appelé, en 1546, à la chaire que Portus laissait vacante, accepta en 1552 celle de belles-lettres à Venise, et s'y lia d'une étroite amitié avec Panvinio. En 1560, il vint occuper à Padoue une chaire d'éloquence, qu'il quitta en 1563 à la suite de débats assez vifs qu'il eut avec Robortello sur un point d'érudition, et se rendit à Bologne où il professa pendant plusieurs années avec un succès prodigieux. Vers la fin de sa vie il se retira dans une campagne près de Modène, et y mourut en 1584, laissant un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il éclaircit les antiquités romaines, débrouilla l'histoire du moyen âge, et créa la science de la diplomatique. Ses nombreux écrits ont été recueillis et publiés par Argellati, Milan, 1732-37, 6 vol. in-fol., avec une *Vie* de l'auteur par Muratori, des notes et des observations du père Joseph-Marie Stampa, de Sassi, de Laurent Maffei, et de plusieurs autres savants. On trouve la liste complète des écrits de Sigonio, avec une *Notice* sur l'auteur, dans la *Biblioth. Modenese* de Tiraboschi.

SIGORGNE (Pierre), physicien, né en 1719 dans un village de Lorraine, embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé d'une chaire de philosophie au collége du Plessis. Divers ouvrages qu'il publia sur le cartésianisme et le système de Newton le firent connaître avantageusement. Aussi, ayant été exilé pour une chanson, il se rendit à Mâcon, où la considération qu'il avait inspirée lui valut le titre de vicaire général du diocèse. Il n'en continua pas moins dans ses loisirs à se livrer à la culture des sciences, et il a la gloire d'avoir contribué par ses écrits aux progrès de la bonne physique; mais on lui reproche d'avoir attaqué la chimie nouvelle. Il mourut à Mâcon le 10 novembre 1809. On a de lui : *Examen et Réfutation des leçons de physique données au collége royal par Privat de Molières,* Paris, 1740, in-12; *Réplique à M. de Molières, ou démonstration physico-mathématique de l'insuffisance et de l'impossibilité des tourbillons,* 1741, in-12; *Institutions newtoniennes, ou Introduction à la philosophie de Newton,* 1747, 2 vol. in-8°; *Astronomiæ physicæ juxta Newtonis principia breviarium,* 1748, in-12; *Lettres écrites de la plaine,* Amsterdam, 1765, in-12 : c'est une réponse aux *Lettres de la montagne,* par J. J. Rousseau; *le Philosophe chrétien, ou Lettres sur la vérité et la nécessité de la religion,* Avignon, 1765, in-12; *Institutions leibnitziennes, ou Précis de la monadologie,* 1767, in-4°; et quelques écrits moins importants.

SIGOVÈSE, ancien guerrier des Gaules, était neveu d'Ambigat, roi des Bituriges, qui avait alors la principale autorité sur les Celtes, et régnait à peu près sur les deux tiers de la Gaule. Ce roi, distingué par son courage et par sa fortune, avait élevé au plus haut degré sa prospérité et celle de sa nation. La population de cette contrée s'accrut tellement sous son empire, qu'elle ne pouvait plus y subsister et qu'il était difficile de comprendre comment une pareille multitude pouvait être gouvernée. Ce prince, déjà avancé en âge, voulant en délivrer son royaume, chargea Bellovèse et Sigovèse, fils de sa sœur, jeunes et pleins d'activité, de conduire une partie de ses sujets dans des contrées où, selon les augures, les dieux eux-mêmes avaient fixé leur séjour. Il les avertit qu'ils auraient besoin d'être assez nombreux pour triompher des anciens habitants, et leur permit d'emmener autant d'hommes qu'ils voudraient. Le sort donna à Sigovèse la forêt Hercinie, tandis que Bellovèse eut une route bien plus agréable vers l'Italie. Cet événement mémorable est ainsi rapporté par Tite-Live, qui en fixe l'époque au temps de Tarquin l'ancien, 200 ans avant le siége de Clusium; et ces deux dates s'accordent très-bien ensemble : le siége de Clusium est placé sous l'an 388 avant notre ère, suivant le tableau chronologique qui termine la dernière édition du Tacite de Dureau de Lamalle. Ainsi l'expédition de Sigovèse doit être portée à l'an 588 avant J. C., époque à laquelle régnait en effet Tarquin l'ancien. Les Celtes, de l'aveu des Romains eux-mêmes, étaient donc, à cette époque, bien plus puissants que les Romains, et portaient leurs armes d'un côté dans le nord de l'Allemagne, et de l'autre dans l'Italie. Tite-Live n'est pas le premier historien qui l'atteste. Jules César avait dit, en parlant évidemment de cette expédition : « Il fut un temps où les Gaulois, plus belliqueux et plus vaillants que les Germains, leur faisaient d'autant plus volontiers la guerre, qu'elle leur donnait lieu de se débarrasser d'une multitude d'hommes que le pays ne pouvait faire subsister, et dont ils formaient des colonies qu'ils envoyaient au delà du Rhin. Les Volces Tectosages occupèrent donc, au voisinage de la forêt Hercinie, les lieux les plus fertiles de la Germanie, et s'y établirent : ils s'y maintiennent encore de nos jours, avec une très-grande réputation de justice et de valeur. » Ce passage nous apprend ce que Tite-Live laisse ignorer, le nom des peuples qui suivirent Sigovèse : c'étaient les Volces Tectosages, alors soumis aux Bituriges et peut-être impatients, par cette raison, de quitter leur pays. La partie voisine des Cévennes, dit Strabon, y compris le côté méridional de ces montagnes jusqu'à son extrémité, depuis les environs de Lodève jusque vers Toulouse, est occupée par les Volces, surnommés Tectosages, c'est-à-dire couverts de casaques ou de capotes de laine. Quant à la partie septentrionale des Cévennes, ce territoire abonde en mines d'or. La population parait même en avoir été jadis si puissante et si nombreuse, qu'à l'occasion des troubles qui s'y élevèrent, ils chassèrent de leur pays un grand nombre de leurs compatriotes. Une partie de ces fugitifs, associés avec des habitants d'autres pays, envahit la Phrygie, voisine de la Cappadoce et de la Paphlagonie. Nous avons la preuve de cette émigration, continue Strabon, dans le nom même de Tectosages que porte encore aujourd'hui l'une des trois nations qui occupent la Phrygie : c'est celle qui habite le territoire d'Ancire (Angora dans l'Anadolie). Quant aux deux autres connues sous le nom de Troemes et de Tolistoboges, ces deux noms exprimaient deux divisions de l'armée gauloise, ainsi appelées du nom de leurs généraux respectifs. On voit par tous ces détails puisés dans trois auteurs dont le témoignage est irrécusable, et auxquels on pourrait en ajouter plusieurs autres, de quelle importance était l'expédition conduite par Sigovèse. On ne doit donc pas être surpris que ce nom célèbre se trouve inscrit sur trente-six médailles découvertes en 1806, dans le département de Vaucluse, au lieu où les Auvergnats furent battus par les Romains, et qui portent en caractères étrusques ce nom *Irliko vèsi*, bien ressemblant à celui de Sigovèse.

SIGRAIS (BOURDON DE). *Voyez* **BOURDON**.

SIGUENZA Y GONGORA (CHARLES DE), poëte et mathématicien, né au Mexique en 1645, embrassa l'état ecclésiastique, se voua à la carrière de l'enseignement, et professa pendant 20 ans la philosophie et les sciences exactes à Mexico. Dans les dernières années de sa vie, il remplit les fonctions de chapelain de l'hospice de *l'Amor de Dios*, et mourut en 1700. Il avait composé divers écrits sur les caractères hiéroglyphiques dont se servent les indigènes de l'Amérique; mais tous ses manuscrits périrent dans l'incendie qui consuma une partie de la ville de Mexico en 1692. On a de lui : *Ver indicum, poema sacro-epicum*, Mexico, 1668, in-8°; *Triumphus parthenicus* (poëme à la louange de la Ste Vierge), ibid., 1684, in-4°; *Orientalis planeta evangelica, epopeia sacro-panegyrica Indiarum apostolo magno S. Francisco Xaverio*, ibid., 1700, in-4°; *Expositio philosophica adversùs cometes*, ibid., 1681, in-4°; *Libra astronomica et philosophica*, ibid., 1690, in-4°; *Infortunia Alph. Ramirez circùm per orbem euntis*, ibid., 1693, in-4°; *Mercurius volans et Novum Mexicum restauratum præ se ferens*, ibid., etc., etc.

SIGURD Ier, l'aîné des trois princes fils de Magnus III, roi de Norwége, partagea le royaume avec ses frères, en 1109 : quittant alors les Orcades, où il régnait depuis 1098, il vint résider dans la Norwége méridionale. Il partit, en 1107, sur une flotte avec 10,000 croisés, pour se rendre dans la terre sainte. La flotte norwégienne aborda en Angleterre, puis en Portugal, y prit Cintra sur les Sarrasins, ravagea les îles Baléares, alla en Sicile; enfin elle arriva au port d'Ascalon, au mois d'avril 1110. Sigurd se réunit aux troupes de Baudouin Ier, roi de Jérusalem, pour faire des incursions dans les terres des infidèles. La plus importante de ces expéditions fut le siége et la prise de Sidon; Sigurd s'y distingua par son habileté et sa valeur. Baudouin lui céda la moitié du butin, et lui donna un morceau du bois de la vraie croix. La flotte norwégienne, revenant en Occident, passa par Constantinople, où Sigurd et ses compagnons furent très-bien accueillis par l'empereur Alexis et par le peuple. Plusieurs guerriers de la Norwége s'enrôlèrent dans la garde impériale, composée de guerriers du Nord, Sigurd revint par terre dans sa patrie, régna sur toute la Norwége, après la mort de ses deux frères, envoya un évêque dans le Groenland, et mourut le 26 mars 1130.

Son fils Magnus IV lui succéda. — SIGURD II, fils de Harald IV, lui succéda, en 1136, avec son frère Ingon, régna au milieu des troubles, et fut massacré le 10 juin 1155. — SIGURD III, appelé au trône en 1162, par un parti nombreux fut pris et décapité en 1163.

SIGWART (George-Frédéric), professeur d'anatomie et de chirurgie à Tubingen, où il mourut en 1795, était né en 1711 à Gross-Bettlingen, dans le Wurtemberg. Destiné à la carrière évangélique, il remplit pendant 4 ans les fonctions de catéchiste à l'hospice des orphelins de Francfort-sur-le-Mein. Lorsqu'il se fut décidé à embrasser les études médicales, il alla suivre les cours des plus célèbres universités, fut reçu docteur à Halle, vint pratiquer à Berlin, Iéna, puis à Stuttgard, où ses succès lui valurent le titre de médecin du prince. C'est de là qu'il fut appelé à Tubingen; mais avant de s'y rendre, il voulut visiter Strasbourg et Paris. Les écrits de Sigwart sont nombreux; les plus intéressants sont : *Nosologia luxationis brachii*, Tubingen, 1771, in-4°; *Ætiologia* (*ejusd.*), ibid., 1771, in-4°; *Casus singularis osteosacroseos*, ibid., 1781, in-4°, et *Conspectus morborum corporis humani specialis*, ibid., 1782, in-4°.

SILANION, sculpteur grec, né à Athènes, contemporain de Lysippe et d'Alexandre, suivant Pline, paraît avoir excellé principalement dans l'imitation des passions vives. On cite de lui une statue de *Satyrus*, deux fois vainqueur au pugilat, et celle de *Démarate*, un *Thésée*, un *Achille*, les statues d'*Apollodore*, célèbre sculpteur de son temps; de la *Sapho* de Lesbos, enfin de *Platon*, qui paraît avoir servi de modèle au seul portrait authentique que nous ayons de ce philosophe. Toutes ces statues étaient en bronze.

SILANUS (Marcus-Junius), Romain, issu d'une des branches de la famille plébéienne Junia, était probablement le petit-fils de Junius Pullus, consul durant la première guerre contre Carthage. Il fut, l'an de Rome 543, envoyé en Espagne en qualité de propréteur, pour seconder Scipion dans les fonctions du commandement. Pendant le siége de Carthagène, il fut laissé à la garde du pays en deçà de l'Èbre; mais il devait bientôt être appelé à rendre des services plus actifs. L'an 547, avec 10,000 fantassins et 500 chevaux, il marcha contre Hannon et Magon, qu'il sut tromper par une marche savante, et, tombant sur eux à l'improviste, il tailla en pièces, et dispersa leurs troupes. L'année suivante, commandant, avec Marcius, l'aile gauche des Romains, il contribua à la victoire de Bœcula, remportée sur Asdrubal. A la suite de cette bataille il fut laissé, avec un corps considérable, dans le midi de l'Espagne, et acheva de dissiper les armées carthaginoises. Il eut alors quelques conférences secrètes avec Massinissa, pour l'entraîner dans l'alliance de Rome. Après avoir accompli cette double mission, il alla rejoindre Scipion à Tarragone, et lui annoncer que la guerre était terminée.

SILANUS (Marcus-Junius), arrière-petit-fils du précédent, consul l'an de Rome 643, fut vaincu, dans la Gaule Narbonnaise, par les Cimbres.

SILANUS (Decimus-Junius), fils du précédent, après avoir été questeur, édile, fut nommé préteur d'Asie, l'an de Rome 679, et chargé de réduire en province la Bithynie, que Nicomède avait léguée aux Romains, par testament. Il épousa Servilie, sœur utérine de Caton, fameuse par son intrigue avec César. Lors de la fameuse brigue pour le consulat, qui eut lieu l'an de Rome 601, il fut désigné pour l'année suivante. Il avait, entre autres concurrents, Catilina. Lors de la délibération sur le supplice à infliger aux complices de ce conspirateur, Silanus étant appelé, en sa qualité de consul désigné, à donner le premier son avis, il opina pour qu'on les mît à mort sur-le-champ sans autre forme de procès. César combattit cette opinion, dans un discours où les éloges n'étaient point épargnés à Silanus, qu'il parvint à ébranler, et qui se rétracta de la manière la plus ridicule. Au sortir de son consulat, Silanus alla commander en Illyrie. Il mourut pendant les guerres civiles, laissant un fils adoptif, de la maison des Manlius, et plusieurs fils naturels, dont la postérité subsista avec éclat sous les premiers empereurs. Il reste un grand nombre de médailles de Silanus. Cicéron dit de lui qu'il avait peu d'acquis, mais beaucoup de brillant et d'éloquence naturelle.

SILANUS (Marcus-Junius), consul l'an de Rome 727, épousa Julie, petite-fille d'Auguste, et ses descendants eurent de fréquentes alliances avec les premiers Césars.

SILANUS (Decimus-Junius) fut un des corrupteurs de cette même Julie, ce qui lui ayant attiré la disgrâce d'Auguste, il se condamna à un exil volontaire, et ne revint à Rome que sous Tibère.

SILANUS (Marcus-Junius), frère du précédent, consul l'an de Rome 771, fut un orateur distingué, et posséda toute la confiance de Tibère, qui fit épouser à Caius Caligula, Claudia, fille de Silanus. Celui-ci n'éprouva que d'indignes procédés de la part de son gendre, devenu empereur, et fut forcé par ce monstre de se couper la gorge, l'an de Rome 778.

SILANUS (Appius-Junius), consul l'an de Rome 779, était proconsul en Espagne à la fin du règne de Caligula. Claude, devenu empereur, le fit venir à Rome, et lui donna la main de la mère de Messaline. Silanus s'étant refusé de commettre un inceste avec sa belle-fille, celle-ci le rendit suspect à Claude, qui le fit poignarder, l'an de Rome 795.

SILANUS (Lucius-Junius), fils du précédent, fut fiancé à Octavie, fille de Claude, l'an de Rome 792. La disgrâce de son père ne parut point d'abord influer sur son sort; l'empereur lui accorda tous les honneurs que l'on rendait aux princes du sang impérial; et, en effet, Silanus descendait directement d'Auguste. L'an 794, il accompagna Claude dans son expédition de la Grande-Bretagne, et, de retour à Rome, il fut revêtu des ornements du triomphe, bien qu'il sortît à peine de l'enfance. Agrippine voyant en lui un obstacle à ses desseins pour l'élévation de Néron, le fit accuser d'inceste avec sa sœur. Le censeur Vitellius, instrument de la haine de cette princesse, exclut du sénat Silanus alors préteur. Claude lui retira sa parole pour sa fille Octavie. Le jour même du mariage d'Agrippine avec cet empereur, cet infortuné se donna la mort (an de Rome 799).

SILANUS (Marcus-Junius), frère du précédent, fut consul sous Claude, l'an de Rome 797. Agrippine le fit empoisonner en 805, parce que, par sa naissance, il

pouvait devenir un compétiteur dangereux pour son fils Néron.

SILANUS (Lucius), frère des précédents, était regardé comme pouvant aspirer à l'empire, lors de la conspiration de Pison. Ce motif engagea Néron à le faire mourir l'an de Rome 816 (65 de J. C.). Trajan lui fit ériger une statue sur la place publique.

SILBERSCHLAG (Jean-Isaïe), né à Aschersleben le 16 novembre 1721, fut d'abord professeur à l'école de Kloster-Bergen, près de Magdebourg, remplit ensuite les fonctions de pasteur d'une église à Magdebourg pendant quelques années, quitta cette place pour aller diriger l'école dite *Réal-Schule* à Berlin, devint membre du conseil suprême des bâtiments, créé en 1770 par Frédéric II, et mourut le 22 novembre 1791. On a de lui en allemand : *Géogonie, ou Explication sur la création du monde d'après Moïse, par les principes de la physique et des mathématiques,* Berlin, 1780, 3 vol. in-4° ; *Chronologie rectifiée par les saintes Écritures,* 1784, in-4° ; *Traité sur l'hydrotechnie ou sur l'architecture hydraulique,* Leipzig, 1772-73, 2 vol. in-8°, traduit en français par d'Auxiron, Paris, 1769, in-4°. Il a écrit et publié par lui-même sa *Biographie,* 1788, in-4°.

SILHON (Jean), né vers la fin du 16 siècle, à Sos, petit bourg de la généralité d'Auch, vint à Paris, et, s'étant fait connaître avantageusement du cardinal de Richelieu, obtint la place de conseiller d'État, et, lors de la création de l'Académie française, il y fut agrégé par le cardinal. Pendant les troubles de la Fronde, il fut en butte aux excès de la populace, comme partisan de la cour. Dans une émeute, sa maison fut pillée, et, après de longs services, il fut réduit à vivre d'une modique pension. Il mourut en 1667. Bayle le regardait comme l'un des plus solides et des plus judicieux auteurs de son siècle. On a de lui : *Les deux Vérités,* l'une de Dieu et de la Providence, l'autre de l'immortalité de l'âme, Paris, 1626, in-8° ; *Panégyrique au cardinal de Richelieu,* sur ce qui s'est passé aux derniers troubles de France, 1629, in-4° ; *le Ministre d'État avec le véritable usage de la politique moderne,* 1631-43, 2 vol. in-4° ; *De l'immortalité de l'âme,* 1734, in-4° ; *Éclaircissement de quelques difficultés touchant l'administration du cardinal Mazarin,* 1640, in-fol., traduit en latin ; *De la certitude des connaissances humaines,* 1661, in-4°.

SILHOUETTE (Étienne de), contrôleur général, naquit à Limoges, le 5 juillet 1709. Son père, receveur des tailles de l'élection, le destina de bonne heure à la carrière des emplois, et le jeune Silhouette s'y prépara par l'étude réfléchie des ouvrages sur l'administration. Des voyages dans le midi de l'Europe lui fournirent les moyens de perfectionner ses connaissances, et de faire des observations utiles. L'Angleterre avait seule alors un véritable système de finances ; pour l'étudier, il alla passer un an à Londres et revint persuadé qu'il serait possible d'employer un jour ce système en France. Silhouette, pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Metz, la vendit pour en acheter une de maître des requêtes, et vint habiter Paris, où quelques traductions de l'anglais l'avaient déjà fait connaître. Attaché d'abord au maréchal de Noailles, il devint bientôt secrétaire des commandements du duc d'Orléans, fils du régent, qui le fit ensuite son chancelier. Après le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), il fut un des trois commissaires chargés de régler avec l'Angleterre les limites des possessions françaises et britanniques en Acadie ; il fut ensuite commissaire du roi près la compagnie des Indes, et puisa dans cet emploi des idées d'administration qui plus tard lui furent fort utiles dans la direction des revenus de l'État. Une guerre ruineuse avait épuisé les ressources du royaume ; des ministres inhabiles se succédaient rapidement à la tête des finances ; on sentit le besoin d'un homme capable de réparer les fautes de ses prédécesseurs. Silhouette, qui joignait à beaucoup d'instruction, des vues d'économie, parut remplir toutes les conditions qu'on exigeait, et il fut présenté pour la place de contrôleur général ; mais un parti puissant, qui comptait dans ses rangs le prince de Conti, tenta de l'écarter de ce poste important. On alla jusqu'à lui faire un crime d'avoir traduit de l'anglais un ouvrage de Warburton, et il fut question de le déférer au parlement. Soutenu par Mme de Pompadour, il triompha de la cabale, et fut nommé contrôleur général, en mars 1757. Son avénement au ministère fut célébré par la joie publique. Il débuta par réformer les abus qui s'étaient glissés dans l'administration des finances, et en 24 heures, il grossit le trésor de 72 millions, sans augmenter les impôts. Cette mesure parut, de sa part, d'autant plus désintéressée, qu'il tenait à la ferme par les liens du sang et de l'amitié. Encouragé par ce succès, il proposa de nouvelles économies sur les dépenses personnelles du roi et des ministres, et Louis XV s'y soumit sans hésiter : mais ces palliatifs étaient insuffisants ; Silhouette, qui n'avait pas oublié les heureux effets du système financier de l'Angleterre, crut que le moment de l'établir en France était arrivé. En fouillant, dit M. Lacretelle, dans les caisses des particuliers pour étayer une banque nouvelle, il effraya le crédit dont il prétendait s'appuyer. Il eut recours à un de ces moyens qui divulguent la pénurie du trésor, sans y porter un véritable soulagement. D'après ses conseils, Louis XV fit envoyer une partie considérable de sa vaisselle à la monnaie, et invita ses sujets à faire le même sacrifice. Enfin le ministre annonça le projet d'un *Édit de subvention,* qui créait plusieurs impositions, et les présentait comme le gage d'impositions nouvelles. Le parlement éclata contre Silhouette, comme il l'avait fait contre Law. Il fallut employer la contrainte pour faire enregistrer l'édit. L'opinion qui jusqu'alors, avait soutenu le ministre, se déclara contre lui. Toutes ses opérations manquèrent. Le ridicule acheva de faire justice de ses vues étroites et mesquines. Silhouette perdit la tête, et fut forcé de se retirer après un ministère de 8 mois, regardé comme une époque sinistre et malheureuse. Censuré, chansonné et même haï de quelques-uns, Silhouette se réfugia dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il trouva, dit-on, dans la culture des lettres et dans les exercices d'une piété sincère, des consolations à l'injustice dont il se croyait la victime. On assure que le bonheur de ses vassaux l'occupa beaucoup dans ses dernières années, et qu'il ne négligea rien pour adoucir leur position. Il mourut le 20 janvier 1767. Les ouvrages de Silhouette sont : *Idée générale du gouvernement chinois,* Paris, 1729, in-4° ; *Réflexions politiques*

sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand le Catholique, traduites de l'espagnol, de Balth. Gracian, ibid., 1730, in-4°, et in-12. *Lettre sur les transactions publiques du règne d'Élisabeth,* et plusieurs *traductions* d'ouvrages anglais.

SILIUS ITALICUS (Caïus), né en Italie, sous le règne de Tibère, l'an 25 après J. C., fut consul sous les empereurs Néron et Vitellius, puis gouverneur de l'Asie Mineure, et, dans ses emplois, réunit au génie d'un homme d'État le désintéressement d'un vrai philosophe; mais c'est surtout comme écrivain qu'il est connu. Il professait un si vif enthousiasme pour Virgile et pour Cicéron, qu'il acquit à grands frais la maison de campagne qu'avait habitée celui-ci à Tusculc, de même que celle où avait séjourné celui-là près de Naples. Ce fut dans cette retraite, que Silius consacra les dernières années de sa vie à la composition de son épopée sur *la seconde guerre punique*, sujet du plus haut intérêt pour les Romains, même dégénérés. Silius a sur ses contemporains, Lucain et Stace, l'avantage d'un style moins roide, moins tendu; sa diction est, en général, plus pure, plus correcte; mais il est loin d'avoir la majesté, la profondeur de pensées du premier, l'éclat et le coloris du second. Sa correction, toujours froide et animée, ne décèle qu'une imitation timide. A en juger par les éloges que lui prodigue Martial, Silius et son poëme auraient joui, de son vivant même, d'une brillante réputation; mais la postérité n'a point confirmé les éloges de Martial; elle a jugé comme Pline (*lib. VI, ep.* 7), qui, tout en lui accordant le mérite du zèle et du travail, lui refusait le don du génie et de l'invention : rien de plus stérile en effet que son abondance prétendue. Au surplus, Silius, mort la dernière année du 1er siècle de l'ère chrétienne, resta complétement ignoré jusqu'au 5e, où Sidoine-Apollinaire le nomme dans la liste des poëtes dont il recommande la lecture à son ami Félix. Il faut, pour le retrouver, descendre jusqu'en 1414, époque du concile de Constance, où le Pogge, cet habile et heureux investigateur des anciens, découvrit, dans le monastère de l'abbaye de Saint-Gall, le manuscrit de Silius, qui a servi de base à toutes les éditions publiées depuis. Les plus estimées sont celles de *Drakenborch*, de *Deux-Ponts*, de *Ch.-Th. Ernesti*, et surtout de *G. A. Ruperti*, reproduites, avec quelques annotations nouvelles de l'éditeur, dans la *Bibliotheca classica-latina*, de Lemaire. On ne s'est guère occupé de traduire un poëte aussi peu lu; on n'en cite que la version anglaise de Thomas Ross, Londres, 1661, peu estimée; celle en italien de Buzio, moins estimable encore, et celle de Lefebvre de Villebrun (Paris, 1781), qui n'a sauvé d'un oubli presque total ni le poëte ni le traducteur.

SILLERY (Nicolas BRULART de), chancelier de France, fut reçu conseiller au parlement de Paris, en 1573, et maître des requêtes sous Henri III, qui l'envoya, en 1585, porter des paroles de paix et de conciliation au roi de Navarre, depuis Henri IV. En 1589, il fut envoyé en ambassade auprès des Suisses et Grisons, et une seconde fois, en 1593, par Henri IV. Dans cette dernière occasion, son adresse servit encore moins efficacement que l'argent qu'il offrit, et qu'il prit sur sa propre fortune : mais Henri était accoutumé à de pareils sacrifices de la part de ses serviteurs. Il récompensa celui-ci, en lui donnant une place de président au parlement, et il l'envoya, en 1599, comme ministre plénipotentiaire à Vervins, où Sillery négocia la paix entre la France, l'Espagne et la Savoie. Le roi le chargea ensuite de faire signer le traité de Bruxelles par l'archiduc, puis d'aller à Rome traiter à la fois de son divorce avec Marguerite de Valois, et de son mariage avec Marie de Médicis. Ce fut l'habileté qu'il montra dans toutes ces négociations, et le succès dont elles furent suivies, qui valurent les sceaux à Sillery en 1605, ainsi que la dignité de chancelier de Navarre, à laquelle il joignit, en 1607, celle de chancelier de France, lorsque le vieux Pomponne de Bellièvre se retira. Le roi comptait assez sur la fidélité et l'attachement du chancelier, pour permettre à Sully de l'admettre dans la confidence qu'il lui faisait des complots tramés sans cesse contre sa personne. Il était du conseil secret de la reine. A la nouvelle de l'assassinat de Henri IV, il quitta le conseil où il était alors, et monta chez la reine qui s'écria : « Hélas! le roi est mort. » Sillery lui répondit sans émotion : « Votre Majesté m'excusera ; les rois ne meurent point en France : il y en a qui pleurent et pour vous et pour eux : c'est à Votre Majesté de travailler pour eux et pour vous. Nous avons besoin de remèdes et non de larmes. » Pendant la minorité de Louis XIII, le crédit de Sillery ne fut plus le même. En 1612, le marquis d'Ancre (Concini) le fit éloigner des affaires, ainsi que Villeroi et Jeannin. Cependant le chancelier se trouva exercer encore ses fonctions aux états généraux de 1614 ; mais les sceaux lui furent ôtés en 1616, et donnés à Guillaume du Vair. Il continua de présider deux conseils, et même, en 1623, les sceaux lui furent rendus à la mort de Caumartin. Le chancelier, et son fils Puisieux, secrétaire d'État, s'opposaient de tout leur pouvoir à l'élévation du cardinal de Richelieu. Celui-ci sentit qu'il fallait les écarter : il se ligua avec le surintendant la Vieuville, qui devait sa fortune aux Sillery, et le chancelier succomba à cette ligue de l'ambition avec l'ingratitude. Ce vieillard se retira sur-le-champ dans sa terre de Sillery, en Champagne, où il ne survécut pas à sa disgrâce, et mourut en 1624, âgé de 80 ans, laissant la réputation d'un habile homme, et d'un bon magistrat.

SILLERY (Fabio BRULART de), arrière-petit-fils du précédent, naquit au château de Pressigni en Touraine, le 25 octobre 1655; il fut tenu sur les fonts de baptême par le cardinal Piccolomini, alors nonce en France, lequel lui donna le nom du pape régnant Alexandre VII, qui s'appelait Fabio Chigi. Reçu docteur à l'âge de 26 ans, il s'appliqua à l'étude du grec et de l'hébreu, obtint, en 1689, l'évêché d'Avranches, et ensuite celui de Soissons. Il trouva dans cette dernière ville une académie naissante, dont il encouragea et partagea les travaux. Nommé, en 1701, membre honoraire de l'Académie des inscriptions, il fut reçu à l'Académie française, en 1705, à la place de Pavillon, et mourut le 20 novembre 1714. On a de lui quelques pièces de poésies dans le *Recueil de vers choisis*, publié par le père Bouhours, 1693, in-12 ; plusieurs Dissertations dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, etc.

SILLERY (Noel BRULART de), frère du chance-

lier, chevalier de Malte, et dit le commandeur, ambassadeur de la religion en France et à Rome, ambassadeur extraordinaire de France en Espagne, a laissé en manuscrit la *Relation de son ambassade à Rome, touchant la comprotection, promotion des cardinaux, restitution et dépôt de la Valteline, en* 1622.

SILLERY (Noel BRULART de), grand-oncle du chancelier, et seigneur de Crosne, fut procureur général au parlement, en 1541, et mourut en 1557 ou 1559; il avait composé, en 1548, des *Mémoires touchant quelques prétentions du pape sur les pays de Bretagne et de Provence, contraires aux libertés de l'Église gallicane, et des moyens d'y remédier.* Ces Mémoires sont imprimés dans le *Recueil des libertés de l'Église gallicane.*

SILLERY (Nicolas BRULART de), fils du précédent, abbé de Joyenval, chanoine de Notre-Dame de Paris, et conseiller clerc au parlement de cette ville, maître de la chapelle du roi, reçu maître des requêtes en 1570, mourut le 14 novembre 1597. On a de lui: *Journal des choses les plus remarquables arrivées en France, depuis la mort de Henri II* (juin 1559) *jusqu'à la bataille de Moncontour* (3 octobre 1569), imprimé par les soins de Secousse, en tête du tome Ier des *Mémoires de Condé,* édition de 1743, Londres, in-4°.

SILLERY (Gilles BRULART de), neveu de Nicolas, seigneur de Genlis, et secrétaire d'État, est auteur d'une *Oraison funèbre* de Christophe de Thou, en latin, imprimée en 1583, avec quelques autres *Éloges* du même personnage.

SILLERY (Charles BRULART de), frère du précédent, abbé de Joyenval, prieur de Léon, chanoine de Paris, ambassadeur à Venise et à la diète de Ratisbonne, mort doyen des conseillers d'État, le 25 juin 1649, a laissé la *Relation de ses ambassades,* non imprimée.

SILLERY (Alexis BRULART, comte de GENLIS, puis marquis de), né en 1737, fut élevé par le marquis de Puisieux, son oncle, ministre des affaires étrangères sous Louis XV. Il porta le titre de comte de Genlis du nom d'une terre que son frère aîné possédait en Picardie. Entré fort jeune au service, il fut employé pendant 5 ans dans l'Inde, se distingua par son courage, et, à peine âgé de 20 ans, mérita le grade de capitaine de vaisseau et la croix de St.-Louis. Ayant été fait prisonnier par les Anglais, il se lia pendant sa captivité avec Ducrest de Saint-Aubin, également prisonnier, et devint amoureux de sa fille à la vue de son portrait. De retour en France, il quitta la marine, et bientôt après épousa Mlle Saint-Aubin, si connue depuis sous le nom de Mme de Genlis. Plus tard il fut nommé capitaine des gardes du duc de Chartres. Député de la noblesse de Reims aux états généraux, il se réunit le 25 juin 1789 au tiers état avec la minorité de son ordre, et se montra constamment fidèle au parti du duc d'Orléans. En 1791 il s'occupa surtout de l'organisation de la marine, et fut un des membres qui contribuèrent le plus à la nouvelle organisation. En 1792, député à la Convention par le département de la Somme, il fut envoyé comme commissaire à l'armée de Champagne. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, le bannissement à la paix et pour le sursis. Mis en état d'arrestation le 1er avril 1793, comme complice de Dumouriez et agent de la faction d'Orléans, le 4, un mandat d'arrêt fut lancé contre lui. Compris dans les proscriptions du 2 juin, il fut condamné à mort le 30 octobre, et exécuté le lendemain.

SILLY (Jacques-Joseph VIPART, marquis de), né au château de Silly, près Dozulé en Normandie, en 1671, entra dans les mousquetaires, et l'année suivante obtint une compagnie dans le régiment Dauphin-Étranger. Il fit toutes les campagnes jusqu'en 1713, et fut nommé colonel du régiment d'Orléans cavalerie. Il servit ensuite sous les ordres du maréchal de Berwick, qui, dans ses *Mémoires,* le cite comme un officier très-distingué. Nommé lieutenant général en 1718, il fut employé en Normandie sous le duc de Luxembourg, et mérita par ses services le titre de conseiller d'État d'épée et de chevalier des ordres. Ses liaisons avec Mme de Staal, qui le cite souvent dans ses *Mémoires,* l'ont plus fait connaître que les services qu'il a pu rendre à l'État. Il paraît cependant qu'à son retour d'Allemagne une passion plus violente s'était emparée de son cœur. Les obstacles qu'il rencontra l'exaltèrent au point que, dans un accès de délire, il se jeta par une fenêtre dans les fossés du château de Silly, et s'y noya, en 1727. On trouve 37 *lettres* de lui au duc de Richelieu dans le recueil des *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI,* tome II.

SILVA (Jean-Baptiste), médecin, né à Bordeaux en 1682, vint se fixer à Paris, où il fut reçu docteur en 1712. Helvétius lui remit une partie de sa clientèle, et bientôt il se fit connaître par plusieurs cures remarquables. En 1721, il fut appelé plusieurs fois en consultation pour la maladie de Louis XV; il obtint en 1724 la place de médecin consultant du roi, et en 1738 des lettres de noblesse. Il mourut en 1742. On a de lui: *Traité de l'usage de différentes sortes de saignées, principalement de celle du pied,* Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12; *Dissertations et consultations médicinales de MM. Chirac et Silva,* 1744-55, 3 vol. in-12, précédées d'un *Mémoire pour servir à la vie de Silva,* par Bruhier.

SILVA (Donato), littérateur milanais, né en 1690, mort en 1779, fut l'un des collaborateurs les plus utiles de Muratori à la publication des *Scriptor. rerum italicarum.* Il lui fournit des notes sur la bulle de Pascal Ier et sur le synode de Pavie, et rédigea avec Beretta le *Discours* sur la géographie des siècles barbares. On lui doit en outre une *Dissertation* sur sainte Sérène, insérée dans le recueil des bollandistes; il a eu part à la nouvelle édition de la *Chronique* des Visconti, publiée par Azario, Milan, 1771, et à celle des *Statuts de Biandrate;* enfin il a coopéré à l'ouvrage de Frisi sur la *Figure de la terre.* Son *Éloge,* par Frisi, a paru, Milan, 1779, in-8°.

SILVA. *Voyez* FIGUEROA.

SILVANI (Gherardo), architecte florentin, né en 1579, a exécuté dans sa patrie un grand nombre d'édifices, parmi lesquels on cite *l'Église et le couvent des théatins,* et celle de *la Confrérie des Stigmates, la Façade du palais Strozzi, le Palais Capponi* dans la *Via Larga, le Palais Marucelli;* dans la rue San-Gallo, le plus beau monument de la Toscane, *la Façade du palais Gianfigliazzi, l'église de St.-François-de-Paule,* hors de Flo-

rence, et plusieurs autres édifices remarquables. Il cultiva aussi la sculpture avec assez de succès, montra jusqu'à l'âge le plus avancé une activité extraordinaire, et mourut à Florence en 1675. — PIERRE-FRANÇOIS SILVANI, son fils et son élève, a construit *l'Église des Pères de l'Oratoire*, et exécuté des travaux importants dans la cathédrale de Florence.

SILVÈRE (St.) fut nommé pape, le 30 juin 536, par la seule faveur de Théodat, roi des Goths, pour succéder à Agapet. Le clergé résista quelque temps à cette élévation irrégulière; mais Silvère fut consacré par quelques évêques, et les autres se soumirent, dans la crainte de plus grands désordres. Le nouveau pontife expia bien douloureusement cette haute fortune. L'impératrice Théodora, épouse de Justinien, protégeait Vigile, qui lui avait promis de rétablir Anthyme sur le siége de Constantinople. Elle fit sonder, à ce sujet, Silvère, qui la refusa absolument; et, voyant qu'il ne lui restait d'autre parti que de protéger Vigile par la force, elle l'envoya en Italie, chargé d'or, pour corrompre, et revêtu d'un crédit sans bornes auprès de Bélisaire, pour faire exécuter les ordres de l'impératrice. Bélisaire, quoique avec répugnance, ne se crut pas dispensé d'obéir. Malgré les efforts de Vitigès, qui avait succédé à Théodat, et qui vint mettre le siége devant Rome, ce général s'occupa de l'expulsion de Silvère, et l'obtint, en faisant entendre des témoins qui déposèrent que ce pape entretenait des intelligences criminelles avec le roi des Goths. Silvère fut dépouillé de ses habits, revêtu d'une robe de moine, et relégué à Patare, en Lycie. L'évêque de ce siége, touché du sort du pontife, alla trouver Justinien, qui se laissa fléchir, et ordonna la réintégration de Silvère; mais Théodora triompha bientôt de cette nouvelle opposition à ses volontés. Elle chargea Bélisaire de livrer Silvère à son ennemi Vigile, qui le relégua de nouveau dans une île déserte de la mer de Toscane, où il le fit mourir de faim. L'Église l'a toujours regardé comme un pape légitime. Son pontificat dura environ deux ans. Il mourut dans le mois de juin 538. Sa mémoire est honorée le 20 juin. Vigile lui succéda.

SILVERSTOLPE (ALEXANDRE-GABRIEL), historiographe suédois, né en 1772, se voua à l'instruction publique, et nommé recteur de la haute école de Linkiœping, s'efforça de perfectionner l'enseignement élémentaire. Il publia divers *mémoires* sur l'éducation, et obtint des lettres de noblesse en récompense de son zèle et de ses services. Nommé membre de la diète, il continua de se signaler par son zèle pour l'amélioration de l'enseignement, eut part à la rédaction de la constitution actuelle de la Suède, et mourut en septembre 1824. On a de lui : un *Abrégé de l'histoire de Suède*, et un *Abrégé d'histoire universelle et de chronologie*, Stockholm, 1805, in-8°; une *Géographie générale*, 1804, in-8°; une traduction estimée de la *Corinne* de Mme de Staël; un *Recueil de poésies*, imitées pour la plupart des poëtes étrangers, 2e édition, 1814; un *Essai des principes de la Grammaire générale*, 1814; *Théorie invariable de l'épellation de la langue suédoise*, 1811, et une traduction de la *Vie d'Agricola*, de Tacite. Il a rédigé un *Journal de littérature suédoise*, tomes I à V.

SILVESTRE (ISRAEL), dessinateur et graveur, né à Nancy en 1621, neveu et élève d'Israël Henriet, vint se fixer à Paris, où il se fit connaître par le goût et l'intelligence de ses dessins; il fut chargé de dessiner et de graver les *Maisons royales*, ainsi que les *Fêtes données*, etc. Ces travaux lui valurent le titre de maître de dessin du Dauphin, une pension et un logement au Louvre. Il mourut à Paris en 1691. Son œuvre se compose de plus de 1,000 pièces, dont les plus remarquables sont : *les Plaisirs de l'île enchantée; les Vues des parcs et maisons royales, les Villes conquises par Louis XIV;* une grande *Vue de Rome*, en 4 planches; la *Vue de Campo-Vaccino* à Rome; les *Fêtes du Carrousel*, en 1662, etc. On trouve des détails dans le *Manuel des amateurs de l'art*, par Huber et Rost.

SILVESTRE (LOUIS), fils du précédent, né à Paris en 1675, élève de Lebrun et des Boullongne, alla perfectionner ses talents à Rome, et à son retour orna de ses ouvrages le réfectoire de St.-Martin-des-Champs, St.-Roch, Notre-Dame, etc.; sur sa réputation il fut appelé à Dresde par le roi de Pologne Auguste II, qui le nomma son premier peintre et lui donna des lettres de noblesse. Après un séjour de 24 ans dans cette ville, il revint à Paris, obtint de Louis XV un logement au Louvre et une pension de 1,000 écus, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1760. Il était membre de l'Académie de peinture.

SILVESTRE, pape. *Voyez* SYLVESTRE.

SILVESTRE-MEDVIEDEF, supérieur du couvent de Jaïkonospark à Moscou, décapité en 1691 comme inculpé dans un complot politique, avait été précédemment détenu dans un couvent à cause de la hardiesse avec laquelle il montrait son attachement pour la foi catholique. On conserve de lui manuscrite, dans les principales bibliothèques de Russie, une *Histoire de la révolte des Strelitz*, dans laquelle il est soupçonné d'avoir joué un rôle. Il a de plus laissé quelques opuscules en prose et en vers, telle qu'une *épître* à la princesse Sophie Alexiewna, à l'occasion de la présentation des statuts de l'académie de Moscou.

SIMARD ou **SYMARS** (PIERRE), inquisiteur de la foi, né vers 1620 à Besançon, prit fort jeune l'habit de Saint-Dominique, remplit successivement divers emplois dans sa province, et fut nommé inquisiteur général pour le comté de Bourgogne. Il poursuivit avec acharnement les personnes soupçonnées de magie, et en fit périr plusieurs sur le bûcher. Depuis 1675, il fut chargé du maintien de la règle dans toutes les maisons de son ordre en France. A sa mort, vers 1680, il était prieur du couvent de Poligny. On a de lui : le *Trésor du rosaire*, in-12; *Avis favorables et salutaires aux prêtres et pasteurs*, 1677, in-8°.

SIMÉON, second fils de Jacob et de Lia, naquit vers l'an 1748 avant J. C. Étant allé en Égypte avec ses frères pour acheter du blé, ce fut lui que Joseph retint en otage. De concert avec son frère Lévi, il exécuta le massacre des Sichémites, et il eut part aux reproches que Jacob fit à cette occasion. Ses descendants n'eurent en partage qu'un canton démembré de la tribu de Juda, et sa tribu fut la seule que Moïse ne bénit pas en mourant. Elle était composée de 59,000 combattants en sortant d'Égypte, et il n'en entra que 22,000 dans la terre promise.

SIMÉON, vieillard vertueux, fut averti par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Sauveur du monde. Dans cette attente, il demeurait presque toujours dans le temple, et s'y trouvait lorsque la Vierge entra portant l'enfant Jésus. Ce fut alors qu'il chanta le fameux cantique : *Nunc dimittis servum tuum, Domine ;* et qu'il prophétisa la rédemption.

SIMÉON, dit le *frère du Seigneur,* était fils de la sœur de la sainte Vierge. Il fut disciple de J. C., et devint évêque de Jérusalem après la mort de saint Jacques. Poursuivi par Atticus, qui gouvernait la Palestine sous le règne de Trajan, il fut crucifié à l'âge de 120 ans, la 107e année de J. C., et après avoir gouverné 40 ans l'église de Jérusalem.

SIMÉON STYLITE (St.), anachorète, né vers l'an 390 à Cisan, aux confins de la Cilicie et de la Syrie, embrassa fort jeune la vie solitaire. Surpassant en ferveur les cénobites qui l'avaient admis, et qui poussaient l'austérité jusqu'à ne faire qu'un seul repas en deux jours, il se réduisit à ne manger qu'une fois la semaine, et ajouta dans la même proportion à toutes les rigueurs de cet institut, d'où on finit par le renvoyer, de crainte que son exemple ne prévalût sur la règle. Siméon s'étant retiré dans un ermitage au pied du mont Télénisse, il s'y livra sans contrainte à tous les excès de son zèle. Il passa le carême entier sans prendre de nourriture. Un pieux cénobite appelé Basse, à qui il avait fait part de sa résolution, étant venu le visiter, le trouva étendu par terre et ne donnant aucun signe de vie. A ses côtés étaient intactes les provisions que Basse lui avait laissées. Il s'empressa d'humecter avec une éponge la bouche de Siméon, et lui donna l'eucharistie. Aussitôt le saint anachorète se sentit fortifié. Depuis il passa, dit-on, tous les carêmes sans prendre aucun aliment. Importuné par les visites nombreuses que lui attirait l'éclat de sa pénitence, il quitta la hutte qu'il s'était construite au sommet d'une montagne, et, vers 423, il imagina de se retirer sur une colonne : c'est de là que lui a été donné le surnom de *Stylite.* Du haut de cette colonne, il faisait aux fidèles de courtes, mais énergiques exhortations deux fois par jour. Il avait trois fois changé de colonne et passa 22 ans sur la dernière, lorsqu'il mourut en 459. Sa fête est célébrée le 1er septembre par l'Église d'Orient, et le 5 janvier par les Latins. Une *lettre* qu'il écrivit à l'empereur Théodose le Jeune, pour le détourner de rendre aux juifs leurs synagogues, a été publiée par Assemani dans le tome 1er de la *Bibliotheca orientalis,* et en français dans le tome XV de l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques,* par D. Ceillier. La *Bibl. max. Patrum* contient (VII, 127-28) une homélie, *de Morte assiduè cogitandâ,* sous le nom de Siméon Stylite, dont la *Vie* a été écrite par Théodoret. Frédéric-George Lautensach a publié *Dissertatio de Simone Stylitâ,* Wittenberg, 1700, in-4°.

SIMÉON-STYLITE (St.), dit *le Jeune,* né en 521, à Antioche, mort en 592, abbé de Thaumarton, est auteur d'*opuscules* ascétiques. Sa fête est célébrée par l'Église grecque le 24 mai, et par les Latins le 3 septembre. (*Voyez* le *Recueil* des bollandistes et la *Bibliothèque grecque* de Fabricius. tome IX, page 279.)

SIMÉON DE DURHAM, historien anglais du 12e siècle, enseigna les mathématiques à Oxford, et devint *præcentor* dans l'église de Durham. Il mourut probablement peu de temps après l'an 1130, époque à laquelle se termine son histoire. Siméon se donna beaucoup de soins pour réunir les *documents* relatifs à l'histoire d'Angleterre, spécialement dans le nord de ce pays, où les Danois les avaient dispersés. Il s'en servit pour composer une *Histoire des rois d'Angleterre,* de 616 à 1130, en employant aussi quelques autres pièces historiques. Elle fut continuée jusqu'à l'année 1156 par Jean, prieur d'Hexham. Cet ouvrage et celui que Siméon a consacré à l'église de Durham ont été imprimés parmi les *Decem Scriptores* de Twisden. Thomas Bedfort a donné, en 1732, une édition de ce dernier, 1 vol. in-8°.

SIMÉON DE POLOTSK (Siméon-Petroskii-Sitianowitsch), né en 1628, fut le premier prédicateur russe qui prononça dans la chaire des discours préparés ou improvisés; avant lui il ne s'y faisait que des lectures de l'Évangile ou des Pères. Venu à Moscou après la réunion de Smolensk à la Russie (1667), Siméon versé dans les lettres, fut désigné comme précepteur du jeune Feodor-Alexiewitsch. Lorsque ce prince eut ceint la couronne, il resta en faveur. A sa sollicitation, une imprimerie fut établie à la cour, et de ses presses sortirent des ouvrages de piété qu'il avait composés à l'invitation du patriarche de Moscou, Joasaphe. Cependant, ce même pontife taxa bientôt Siméon d'hérésie, et leurs démêlés ne cessèrent qu'à la mort de celui-ci, en 1680. Outre ses nombreux ouvrages de dévotion, il avait composé sur des sujets analogues un grand nombre de *drames* pour être représentés devant la princesse Sophie. Plusieurs de ces pièces sont conservées dans les bibliothèques russes, entre autres celles de l'*Enfant prodigue* et de *Nabuchodonosor,* etc. Parmi ses autres ouvrages, on distingue une sorte de profession de foi du clergé russe, intitulée : *le Sceptre du gouvernement,* Moscou, de l'imprimerie supérieure (celle qu'il avait fait établir), 1668; le *Psautier translaté en vers,* etc. Ce fut la lecture de cet ouvrage qui décida le goût de Lomonossof pour la poésie.

SIMÉON LE MÉTAPHRASTE. *Voyez* **MÉTAPHRASTE.**

SIMÉONI (Gabriel), littérateur florentin, né en 1509, fut à l'âge de 6 ans présenté à Léon X comme un enfant extraordinaire. Il n'avait pas encore 20 ans lorsqu'il fut envoyé en France par la république de Florence, avec le célèbre Giannotti. Après avoir passé une partie de sa vie à chercher des protecteurs en France, en Angleterre et à Rome, il se retira en Savoie sous le patronage d'Emmanuel-Philibert, auquel il avait dédié son livre des *Devises.* Il mourut à Turin vers 1570. On a de lui un assez grand nombre d'écrits sur lesquels on trouve des détails dans les *Dissertationes litterariæ,* de Menke, Leipzig, 1734, in-8°; dans le *Veglie piacevoli,* de Manni, Venise, 1760, in-8°; et dans la *Letteratura italiana,* de Tiraboschi, tome II. Nous citerons, entre autres : *Commentarij sopra la tetrarchia di Milano, di Mantova e di Ferrara,* Venise, 1546, in-8°; *Le tre parti del campo de primi studj di G. Simeoni,* ibid., 1546, in-12; *Discorso sopra la castrametazione e disciplina militare de' Romani, con i bagni ed esercizj antichi de' Græci e de' Romani,* traduit du français de Duchoul, Lyon, 1555, in-

fol.; *Discorso della religione anticha de' Romani*, traduit du même, ibid., 1569, in-4°; *la Vita e metamorfoseo d'Ovidio, figurato ed abbreviato in forma d'epigrammi*, 1559 et 1584, in-8°, figure; *Devises et emblèmes*, Paris, 1559, in-4°; *Descrizione della Limania*, traduit en français par A. Chappuis, 1561, in-4°; *Figure della Biblia, illustrate di stanze toscane*, Lyon, 1565, 1577, in-8°, figure.

SIMI (Nicolas), né à Bologne vers 1530, mort dans cette ville le 1er octobre 1564, professeur d'astronomie, est auteur des ouvrages suivants : *Theorica planetarum in compendium redacta*, Venise, 1551; *Ephemerides annorum XV, ab anno Christi* 1554 *ad* 1568, *ad meridianum Bononiæ : Canones usum ephemeridum explicantes*, ibid., 1554; *Tractatus de electionibus, de mutatione aeris, de revolutionibus annorumet alia*, ibid., 1554, in-4°; *Introductorium ad summarium totius geographiæ*, Bologne, 1563, in-8°.

SIMIANE (Charles-Emmanuel-Philibert-Hyacinthe de), marquis de Pianesse, fils d'un gouverneur de Savoie, se destina dès sa jeunesse à la carrière des armes, et se signala dans les guerres du Montferrat et du pays de Gênes. Envoyé en 1631 ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne, il reprit ensuite du service, obtint un commandement, et, pour prix de nouveaux exploits, fut nommé colonel général de l'infanterie. Après la mort du duc Victor-Amédée Ier, en 1637, il fut créé président du conseil de régence. Au bout de quelques années, il renonça volontairement à ses dignités, et se retira dans la maison des prêtres de la mission à Turin, où il mourut en 1677, à l'âge de 69 ans. On a de lui deux ouvrages ascétiques : *Piissimi in Deum affectus cordis, ex D. Augustini Confessionibus delecti*, Paris, Vitré, in-12; *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, en italien, traduit en français par le P. Bouhours, Paris, 1672, in-12, avec une *Préface* qui contient des détails sur la vie de l'auteur.

SIMIANE (Pauline ADHÉMAR de MONTEIL de GRIGNAN, marquise de), petite-fille, par sa mère, de Mme de Sévigné, née à Paris en 1674, reçut une éducation très-soignée, et dès l'âge de 17 ans ne se faisait pas moins remarquer par son esprit que par les grâces de sa personne. Elle épousa en 1659 Louis de Simiane, marquis d'Esparron, gentilhomme du duc d'Orléans et lieutenant des gendarmes écossais. Veuve en 1718, elle eut à soutenir au parlement d'Aix un long procès contre les créanciers de son père, et mourut à Paris, où elle s'était rendue pour soigner sa santé. On a d'elle quelques poésies dans le *Portefeuille de Mme ****, *contenant divers odes, idylles et sonnets*, Paris, 1715, in-12, et des *Lettres* publiées par la Harpe, en 1773.

SIMLER (Josias), historien, né en 1530 à Cappel, près de Zurich, fut nommé suppléant de Conrad Gessner dans l'enseignement des mathématiques, puis entra dans les ordres, et fut chargé en 1552 d'expliquer le Nouveau Testament. Il remplaça Th. Bibliander, qui donna sa démission de sa chaire, et devint ainsi collègue de Pierre Martyr, auquel il succéda dans la place de premier professeur de théologie. Il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, en 1576. On a de lui un assez bon nombre d'ouvrages, dont Niceron a donné la liste dans ses *Mémoires*, tome XVIII. Nous citerons : *Epitome bibliothecæ Conradi Gessneri conscripta primùm a Conrado Lycosthenо*, Zurich, 1555, in-fol.; *De principiis astronomiæ libri II*, 1559, in-8°; *De Helvetiorum republicâ, pagis, oppidis*, etc., *libri II*, 1576, in-8°; et 1744, in-8°; avec des *notes* de Fuessli; *Vallesiæ descriptionis libri II, et de Alpibus commentarium*, 1574, in-8°; *Vocabularia rei nummariæ, ponderum et mensurarum, gr., lat., hebr., arabic., ex diversis auctorib. collecta, et in ordinem alphabetic. digesta*, 1584, in-8°.

SIMMIAS, de Rhodes, poëte grec, vivait, selon les uns, 406 ans après la prise de Troie (778 ans avant J. C.), ou, suivant d'autres, sous le règne de Ptolémée Lagide, 324 ans avant J. C. Il est généralement regardé comme l'inventeur des vers *figurés*, compositions bizarres qui présentent la forme des objets décrits. Il ne nous reste de lui que 3 pièces : *les Ailes, l'OEuf* et *la Hache*. Elles ont été traduites en vers latins par Claude Aubery, médecin, et insérées dans le recueil intitulé : *Vetustissimorum auctorum Georgica, Bucolica et Gnomonica*, Genève, 1569, in-12. Saumaise en a donné un *Commentaire* recueilli par Crénius, dans le *Museum philologico-histor.*, tome II. Fortunio Luceti a donné une explication très-détaillée de *la Hache* de Simias dans un livre intitulé : *Encyclopedia ad secarim Epei à Simmiâ Rhodio constructam, in quâ multa vetastatis recondita monumenta, rerum historias et naturas complectentia, recludun tur*, Paris, 1635, in-4°. —Vossius parle d'un SIMMIAS, auteur d'une *Histoire de Samos*, et d'un 3e, habile grammairien.

SIMNEL (Lambert), fameux imposteur, naquit vers 1472, à Oxford, où son père exerçait la profession de boulanger. Il n'avait encore que 15 ans, lorsqu'un prêtre nommé Richard Simon, qui lui avait fait faire quelques études, conçut le hardi projet de l'opposer à Henri VII, sous le nom de duc d'York, second fils d'Édouard IV, dont la mort n'avait jamais été bien constatée. Simnel commençait à être pénétré de son rôle, quand le bruit se répandit que le comte de Warwick, fils du duc de Clarence, et seul héritier de la maison d'York, s'était échappé de la Tour de Londres. Simon changea aussitôt de plan, et fit passer son élève en Irlande, sous le nom de comte de Warwick. On pose sur la tête du jeune imposteur une couronne qui ornait l'image de la Vierge, dans l'église Sainte-Marie de Dublin, et il prend le nom d'Édouard VI. Un des premiers seigneurs anglais, le comte de Lincoln, se met à la tête de son parti. Au lieu d'attendre Henri VII en Irlande, comme la prudence le conseillait, le comte de Lincoln débarque dans le comté de Lancastre. Henri se porte au-devant de la petite armée irlandaise, et bientôt la bataille de Stoke (6 juin 1487) décide du sort des deux concurrents. Simnel et Simon tombèrent au pouvoir du roi, qui, affectant de dédaigner son humble rival, lui laissa la vie, et l'envoya remplir les plus viles fonctions dans ses cuisines. On prétend même qu'un jour, pour humilier les seigneurs irlandais qui avaient rendu hommage au roi éphémère de Dublin, il les fit servir à table par l'imposteur lui-même. Le faux Édouard VI s'accommoda très-bien de sa nouvelle condition, et borna plus tard tous ses vœux à une place

subalterne dans la fauconnerie du monarque à qui il avait voulu ravir la couronne. Le reste de l'existence de Lambert Simnel fut si obscur, que l'on ignore entièrement l'époque où elle finit.

SIMON-MACHABÉE, surnommé *Thasi*, était le second des cinq fils de Mathathias, prince et grand prêtre des Juifs. Dès sa jeunesse, il se distingua par sa prudence et la sagesse de ses conseils ; aussi Mathathias recommanda-t-il à ses enfants d'écouter toujours Simon, qui leur tiendrait lieu de père. Il s'était déjà signalé en plusieurs rencontres, quand son frère Juda, qui avait succédé à son père dans la principauté, et qui partait pour délivrer Galaad, le chargea de délivrer la Galilée du joug des nations étrangères. Avec un corps de 3,000 hommes, Simon purgea cette province des ennemis qui la désolaient, et les poursuivit jusque sous les murs de Ptolémaïde. Après la mort de Juda, Simon vit sans peine le pouvoir passer dans les mains de Jonathas, son jeune frère, et continua de servir avec le même zèle, dans les conseils et dans les camps. Le roi Antiochus, fils d'Alexandre Balas, l'ayant établi gouverneur du pays qui s'étend depuis la côte de Tyr jusqu'aux frontières d'Égypte, il profita de l'autorité que lui donnait cette place, pour aider dans ses desseins Jonathas, dont il partagea les fatigues et les dangers. Informé que Jonathas était retenu prisonnier par Tryphon, il se rendit à Jérusalem afin de rassurer le peuple sur les suites que pouvait avoir cet événement. Il se hâta de rassembler les gens de guerre, et vint asseoir son camp près d'Addus : il y recut les ambassadeurs de Tryphon, qui s'obligeait à renvoyer Jonathas, sous la condition qu'on lui remettrait en otage les deux fils de ce prince, et qu'on lui donnerait 100 talents d'argent. Quoiqu'il connût la perfidie de Tryphon, il accepta ses conditions, afin qu'on ne dît pas qu'il eût rien négligé pour sauver son frère. Tryphon, manquant à sa promesse, entra dans la Judée; mais Simon le suivit de si près, qu'il n'osa rien entreprendre. Forcé, par le défaut de vivres, de se retirer, il tourna sa rage contre le malheureux Jonathas qu'il fit égorger avec ses deux fils. Simon recueillit les restes de son frère et les ensevelit dans le lieu de la sépulture de sa famille à Modin, où il fit élever un tombeau surmonté de 7 pyramides de pierres polies, et entouré de colonnes décorées de trophées de guerres. Cependant Simon s'occupa de réparer les places de la Judée, et de les approvisionner; il envoya des ambassadeurs à Démétrius, roi de Syrie, pour le prier d'affranchir Israël des tributs qu'il lui payait; et ce prince y consentit généreusement. Simon, s'étant emparé de Gaza, voulait y fixer sa demeure; mais peu de temps après, ayant eu le bonheur de reconquérir le fort de Jérusalem, il laissa dans Gaza son fils Hyrcan, auquel il donna le commandement de l'armée, et vint habiter Jérusalem, où il fit une entrée solennelle, au son des tymbales, des harpes et des lyres. Sous le pontificat de Simon, tout le pays de Juda demeura paisible; chacun cultivait alors sa terre; les champs étaient couverts de blé, et les arbres de la campagne produisaient leurs fruits. On pouvait se tenir assis sous sa vigne et sous son figuier; et tout Israël fut comblé de joie. Zélé pour l'observation de la loi, Simon rétablit la gloire du sanctuaire, et multiplia les vases saints. Il renouvela l'alliance que les Juifs avaient contractée avec les Grecs et les Romains, agrandit ses États, et fortifia le port de Joppé, qui devint un entrepôt pour le commerce avec les nations étrangères. Cet heureux état ne dura pas longtemps. Antiochus Sidétès, frère de Démétrius, exigea des Juifs le payement des tributs que leur avaient imposés les rois de Syrie. Simon après avoir tenté d'adoucir ce prince, opposa ses fils Juda et Hyrcan au général d'Antiochus, qui fut défait complétement. La suite de cette guerre appartient à l'article d'Hyrcan, qui ne put la terminer qu'en se reconnaissant tributaire des Syriens. Dans une visite que Simon faisait des villes de Judée, il vint loger chez Ptolémée, son gendre, qu'il avait établi gouverneur de la plaine de Jéricho. L'accueil qu'il en reçut avait l'apparence de la cordialité. Mais Ptolémée, qui songeait à s'emparer de l'autorité pontificale, fit entrer dans la salle du festin des hommes armés, qui massacrèrent Simon avec deux de ses fils, Mathathias et Juda, l'an 135 avant l'ère vulgaire. Hyrcan voulut venger la mort de son père; mais ce crime odieux resta impuni.

SIMON (Saint), l'un des 12 premiers apôtres du Sauveur, était né en Galilée. Quelques auteurs modernes prétendent qu'il habitait la ville de Cana, et que ce fut à ses noces que Jésus fit le miracle de changer l'eau en vin. Les évangélistes se bornent à nous apprendre l'admission de Simon au nombre des apôtres. L'attachement qu'il montra pour son divin maître, lui mérita le surnom de Cananéen, mot qui, dans le syro-chaldaïque a la même signification que zélotès en grec. On ignore les pays dans lesquels saint Simon a rempli son apostolat. Suivant les ménologes grecs, il parcourut les côtes d'Afrique, et s'embarqua pour venir prêcher l'Évangile dans la Grande-Bretagne, où il reçut la couronne du martyre. Ce voyage de saint Simon est entièrement dénué de preuves; et il est plus vraisemblable qu'après avoir porté la foi dans l'Égypte et la Mauritanie, il retourna dans l'Orient, puisque saint Jérôme et les anciens martyrologes placent le lieu de sa mort à Suamir, dans la Perse. Les auteurs qui parlent du genre de son supplice, disent qu'il fut mis en croix. l'Église a réuni saint Simon à saint Jude, et célèbre, le 28 octobre, la fête de ces glorieux martyrs. On peut consulter indépendamment des hagiographes, les *Mémoires* du savant et judicieux Millemont, 1, 599.

SIMON *le Magicien* était de Gitton, bourg de Samarie. Disciple du magicien Dosithée, qui prétendait être le Messie, il s'environna lui-même de divers prestiges, et fut considéré comme un être d'une nature supérieure par les Samaritains, qui le nommèrent la *grande vertu de Dieu*. L'éclat des miracles des apôtres étonna Simon; et il résolut de se faire baptiser, dans l'espoir d'apprendre d'eux des secrets qui surpassaient de beaucoup les siens. Il reçut en effet le baptême du diacre Philippe, qui, trompé par les apparences, crut à la sincérité de sa conversion. Peu de temps après les apôtres vinrent à Samarie pour imposer les mains aux nouveaux chrétiens. Simon, persuadé que c'était par un moyen magique qu'ils faisaient descendre le Saint-Esprit, leur offrit de l'argent pour obtenir le même pouvoir : Puisse, lui dit saint Pierre, avec toi périr ton ar-

gent, puisque tu prétends en acheter le don de Dieu. C'est de là qu'est venu le mot *Simonie,* qu'on applique au trafic des choses saintes. Simon s'humilia parce qu'il craignit; mais son cœur ne fut point touché. Loin de suivre les conseils de saint Pierre, qui l'avait exhorté à la pénitence, après le départ des apôtres, il s'appliqua plus que jamais à la magie. Jaloux des progrès du christianisme, il quitta Samarie, et parcourut les provinces où l'Évangile n'avait point encore été prêché, dans le dessein d'y susciter des ennemis aux apôtres. Il acheta, dans la ville de Tyr, une courtisane, du même argent, dit Tertullien, dont il avait voulu acheter le Saint-Esprit. Cette femme, nommée Hélène ou Séléné, devint la complice de ses désordres et le principal instrument qu'il employa pour établir sa secte et accroître le nombre de ses partisans. Tantôt c'était ou Minerve ou la fameuse Hélène qui causa la destruction de Troie : d'autres fois il la présentait comme la première intelligence, la mère de toutes choses ou même l'Esprit-Saint. En un mot, cette femme était pour Simon ce que la *mère Jeanne* fut depuis pour Postel; mais celui-ci n'était qu'un visionnaire, au lieu que Simon était un fourbe et un méchant. Après avoir parcouru plusieurs provinces, où, par ses prestiges, il fit quantité de dupes, Simon vint à Rome vers l'an 41. Si l'on en croit les plus illustres et les plus anciens auteurs de l'Église, il y fut adoré comme un dieu par le sénat même; et on lui érigea, dans l'île du Tibre, ainsi qu'à son Hélène, des statues sous les noms de Jupiter et de Minerve. D'habiles critiques contestent ce fait, et prétendent que la statue trouvée dans le lieu ou l'on dit qu'était celle de Simon, ne portait point son nom, mais celui de Semo-Sancus, divinité romaine. Alarmés des succès de cet imposteur, saint Pierre et saint Paul se rendirent à Rome pour opposer leurs prédications à celles du faux apôtre. Simon, voulant donner une preuve éclatante de sa puissance, prit l'engagement de s'élever en l'air dans un char de feu; mais il tomba et mourut des suites de cette chute, vers l'an 64. Suivant Arnobe, Simon se cassa seulement les jambes, mais il ne put survivre à la honte et à la douleur, et se jeta par la fenêtre de la maison où ses disciples l'avaient transporté. La doctrine de Simon était un mélange confus d'idées platoniciennes et d'extravagances monstrueuses. Dieu, disait-il, n'a pas produit le monde immédiatement. S'il eût créé lui-même l'homme, il lui aurait prescrit des lois dont il ne se serait point écarté, et aurait prévenu sa chute : l'univers, tel que nous le voyons, est donc l'ouvrage d'une intelligence secondaire, bornée dans ses moyens, et qui n'a pu donner à son ouvrage la perfection qu'elle n'avait pas.

SIMON (BEN JOKHAI), disciple du fameux rabbin Akiba, florissait au commencement du second siècle. Poursuivi par les ordres de l'empereur Adrien, il se cacha dans une caverne avec son fils, durant l'espace de 13 ans. On le regarde généralement, parmi les Juifs, comme le chef des cabalistes; et on lui attribue le livre si connu sous le titre de *Zour* (lumière) qui n'est autre chose qu'un obscur commentaire sur le Pentateuque, écrit en chaldéen, et qui traite des mystères les plus cachés de la Loi et de la Cabale ou Tradition; mais il est maintenant reconnu que le *Zoar* n'est pas son ouvrage, et qu'il a été composé par ses disciples et les disciples de ses disciples, en pièces détachées, et réuni, longtemps après, en un seul corps. Ses obscurités ont commencé à s'éclaircir, disent les rabbins, quoiqu'elles ne puissent être totalement éclaircis avant la fin du monde. Cependant cette opinion n'est pas si universellement adoptée qu'elle ne rencontre des contradicteurs. Quelques juifs prétendent que Moïse de Léon est auteur du *Zoar*, et qu'il ne l'a attribué à un ancien rabbin que pour l'accréditer. Les chrétiens eux mêmes sont divisés sur ce point. On a aussi attribué à Simon ben Jokhai le *Sifri,* ancien commentaire sur le livre des Nombres et sur le Deutéronome, sans qu'on puisse en donner des preuves certaines.

SIMON (RICHARD), savant hébraïsant, né à Dieppe le 13 mai 1638, entra dans l'Oratoire à 21 ans, et professa la philosophie pendant plusieurs années, tant au collége de Juilly qu'à Paris; il fut exclu de cette congrégation par suite d'une querelle que fit naître son *Histoire critique du Vieux Testament,* où il eut la hardiesse d'enlever à Moïse la composition du Pentateuque pour l'attribuer à des scribes du temps d'Esdras. Retiré dans son prieuré-cure de Belle-ville, au pays de Caux, il revint à Paris au bout de deux ans pour se livrer à ses travaux littéraires. Après une vie fort agitée par des disputes continuelles avec Bossuet et les savants de Port-Royal, il retourna à Dieppe et y mourut le 11 avril 1712. On trouve dans Nicéron l'énumération des nombreux écrits que Simon a publiés. Les principaux sont : *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant,* par le sieur de Moni, Amsterdam, 1684; *De la création de l'Église orientale sur la transubstantiation,* 1687 : c'est un supplément à l'ouvrage précédent; *Histoire de l'origine et des progrès des revenus ecclésiastiques,* sous le nom de Jérôme Acosta, 1684, 1706, 2 vol. in-12; *Bibliothèque choisie,* par le sieur de Saint-Jore, 4 vol. in-12; les 2 premiers, Bâle, 1709, et les deux derniers, Amsterdam, 1708-1710; *Remarques sur la bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, et sur les prolégomènes de la Bible de Dupin,* 4 vol. in-8°; *Novorum bibliorum Synopsis,* Utrecht, 1684, in-8°; *Antiquitates Ecclesiæ orientalis,* Londres, 1682, in-12; *Lettres critiques où l'on voit les sentiments de M. Simon sur plusieurs ouvrages nouveaux publiés par un gentilhomme allemand,* 1699, petit in-12; *Lettres choisies,* Amsterdam, 1730, 4 vol. in12, avec une *Vie* de l'auteur, par Bruzeu de la Martinière, son neveu.

SIMON (RICHARD), lexicographe, originaire du Dauphiné, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de la cure de St.-Uze, diocèse de Vienne, la résigna pour des raisons de santé et se retira à Lyon, où il se livra à des travaux littéraires. On lui doit : *le Grand Dictionnaire de la Bible, ou Explication littérale et historique de tous les mots propres de l'Ancien et du Nouveau Testament,* 2e édition, Lyon, 1703, 2 vol. in-fol. Ce livre a été fort estimé jusqu'au moment où dom Calmet publia le sien.

SIMON (DENIS), jurisconsulte français, né vers 1660, fut conseiller, puis doyen, et président au bailliage de Beauvais, où il mourut en 1731. On a de lui un ouvrage fort utile pour la Biographie des jurisconsultes, sous le titre de *Nouvelle Bibliothèque historique des principaux auteurs de droit depuis Irnerius,* Paris, 1692, et

1695, 2 vol. in-12. Cette compilation, disposée par ordre alphabétique, a beaucoup servi à Taisand, pour la rédaction de ses *Vies des plus célèbres jurisconsultes de toutes les nations*, Paris, 1721, in-4°. Aujourd'hui elle est peu consultée, et mérite cependant de l'être. En Allemagne, le travail de Simon est encore cité avec estime, et il faut convenir que, même en France, il n'y a pas d'ouvrage rédigé sur ce plan qui conduise l'histoire de la science jusqu'à ces derniers temps. L'Allemagne, sous ce rapport, est bien autrement riche que la France; et pour n'en citer qu'un exemple, on a encore à envier à ce pays un livre comme celui que M. Hugo a publié sous le titre de : *Histoire des travaux scientifiques sur le droit civil*, dont la 2e édition a paru à Berlin, 1818, in-8°. Denis Simon donna, en 1709, le prospectus d'une réimpression de tous ses ouvrages, qui n'a pas été exécutée. On a encore de lui un *Supplément à l'Histoire de Beauvais*, 1706, in-12.

SIMON DE VERVILLE, médecin, physicien orientaliste, né à Rouen vers 1715, fut choisi par l'Académie des sciences pour aller en Perse faire des recherches sur la physique, la botanique et l'histoire naturelle; il partit en 1751; mais arrivé à Alep, il rompit toutes ses relations avec la France, se fit musulman sous le nom de Mohammed-Rezaï, et alla se fixer à Ispahan, où il enseigna les mathématiques aux jeunes gens de la cour, et fut chargé de la surintendance des bâtiments royaux; il établit dans cette ville un laboratoire de chimie et un salon d'électricité qui ont été longtemps un sujet d'admiration en Perse. On croit qu'il périt, en 1757, dans une bataille perdue par Açad-Kan, l'un des prétendants au trône de Perse, dont il avait été forcé de suivre les drapeaux. Il avait recueilli un grand nombre de manuscrits précieux qui ont été dispersés après sa mort. On n'en a recouvré qu'un seul, c'est le grand *Almageste*, en arabe, du célèbre Nassir-Eddyn-Al-Thoussy, grand in-fol.

SIMON DE CALVI (Philibert), né en 1722, à Semur en Auxois, fut, pendant 6 ans, gouverneur du duc de Cadaval, prince royal de Portugal. A son retour en France, il publia un poëme sur l'éducation, qu'il dédia à son auguste élève, Paris, 1757, 1 vol. in-8°, 45 pages. Ce poëme, en 4 chants, est remarquable par l'excellence des principes : la poésie en est pâle; mais on y trouve quelques vers qui méritent d'être cités. Simon de Calvi fit jouer au Théâtre-Français, en 1747, la comédie des *Confidences réciproques*. Toutes ces productions ont été publiées sous le voile de l'anonyme. Il mourut à Paris, le 25 décembre 1760, laissant en portefeuille plusieurs tragédies qui n'ont pas été jouées ni imprimées.

SIMON (Édouard-Thomas), littérateur, né à Troyes en 1740, renonça à la carrière du notariat, qu'avait suivie son père, pour se livrer à l'étude de la médecine et de la chirurgie; il vint habiter Paris en 1786, et fut nommé, en 1790, secrétaire général du conseil de salubrité, et successivement de ceux de mendicité et de secours publics. Accusé en 1792 de conspirer pour la royauté, il se déroba aux poursuites en accompagnant dans sa mission le conventionnel Bourct, son ami. Lors de la constitution de l'an III, il fit adopter le plan d'une bibliothèque commune au conseil des Anciens et au conseil des Cinq-Cents, et en fut nommé conservateur; il fut ensuite bibliothécaire du tribunat. Ayant perdu cette place en 1807, par la suppression de ce corps, il entra dans l'instruction publique, fut d'abord censeur des études au lycée de Nancy, puis professeur d'éloquence latine à Besançon, où il mourut le 4 avril 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Choix de poésies*, traduites du grec, du latin et de l'italien, contenant la *Pancharis* de Bonnefons, les *Baisers* de Jean Second, ceux de Vander Does, des morceaux de l'*Anthologie* et des poëtes anciens et modernes, avec des *notices* sur la plupart des auteurs qui composent cette collection, 1786, 2 vol. in-18; *Notice sur Grosley*, 1787, in-8°; *les Muses provinciales, ou Recueil des meilleures productions du génie des poëtes des provinces de France*, 1788, petit in-12; *Contes moraux à l'usage de la jeunesse*, traduits de François Soave, 1790, in-12; *Essai politique sur les révolutions inévitables des sociétés civiles*, par A. de Giuliani, traduit de l'italien, 1791, in-8°; *Coup d'œil d'un républicain sur les tableaux de l'Europe en 1795 et 1796*, in-8°; *la Clémence royale, ou Précis historique d'un soulèvement populaire arrivé en Angleterre sous le règne de Richard II, au 14e* siècle, an V (1796), in-8°; *Correspondance de l'armée française en Égypte, interceptée par l'escadre de Nelson*, publiée à Londres, avec une introduction, et des notes de la chancellerie anglaise, traduite en français avec des observations, an VII (1799), in-8°; *Napoléon le Grand empereur des Français, ode pindarique*, traduite du portugais du docteur Soyé, 1808, in-8°; *le Congrès des fleuves*, poëme latin qui obtint un des prix proposés par Lucet et Eckard, et qu'ils ont imprimés dans les *Hommages poétiques* en l'honneur de Napoléon, 2 vol. in-8°; *St. Louis*, poëme héroïque et chrétien, 1816, in-8°, abrégé du poëme du père Lemoine, et suivi d'une *Ode* adressée en 1814 à *S. A. R. Monsieur*, depuis Charles X; *Épigrammes de M. Val. Martial*, traduction nouvelle et complète, publiée par Simon fils, et P. R. Auguis, 1819, 3 vol. in-8°.

SIMON (Victor), auteur et musicien, né à Metz en 1755, fut de 1790 à 1799 l'un des cinq administrateurs du théâtre Montausier-Variétés, où il remplissait en même temps une place de violon dans l'orchestre, devint ensuite membre du comité de lecture, et mourut en 1820. Il est auteur et collaborateur de la musique de quelques pièces de ce théâtre, entre autres du *Jocrisse changé de condition*, de Dorvigny; de *l'Apothicaire*, paroles de Fabre d'Églantine; du *Lion parlant*; de la *Force du sang*; du *Riche amoureux*; de *la Fille rusée*. On a publié sous son nom : *Projet d'un établissement pour les auteurs d'ouvrages dramatiques*, 1818, in-8°; et des *Réflexions, remarques et observations*, 1820, in-8°. — SIMON (J.-M.) est auteur d'une tragédie intitulée : *la Comtesse de Châteaubriand*, 1769, in-8°.

SIMON DE SIENNE. *Voyez* **MARTINI.**

SIMON STOCK. *Voyez* **STOCK.**

SIMOND (Philibert), né en 1755 à Rumilli, en Savoie, était vicaire du village de Gruffi en 1789 : son enthousiasme pour la révolution française, qui le fit renvoyer de son pays, lui valut le titre de vicaire général de l'évêque constitutionnel du Bas-Rhin. Nommé député de ce département à la Convention, il ne manqua aucune occasion de provoquer la réunion de sa patrie à

la France. Il était en mission dans le Mont-Blanc avec Grégoire, Jagot et Hérault de Séchelles, pendant le procès de Louis XVI, et il signa avec ses collègues une lettre où la condamnation du roi était demandée. De retour à Paris, il prit une part très-active aux délibérations de la Convention, se signala par une exaltation toujours croissante, contribua beaucoup au renversement du parti de la Gironde, fit ordonner la fermeture des barrières et l'arrestation des suspects. Envoyé, comme représentant, à l'armée des Alpes, il dirigea lui-même un corps de troupes, après avoir destitué Santerre, leur général, et fit reculer les Piémontais; mais ayant été rappelé à Paris, il fut accusé de modérantisme, désigné comme un complice de Danton et un agent de l'étranger. Conduit au tribunal révolutionnaire et condamné avec Chaumette et Gobel, il périt sur l'échafaud le 21 germinal an XI (avril 1794). On a de lui : *Sur l'éducation des filles; Lettres aux jacobins de Chambéry; Réponse à la société des jacobins de Chambéry*, Annecy, 1793; *Philibert Simon à ses commettants*, discours du 30 janvier 1793, in-8°; *Lettres aux jacobins de Paris*, 12 avril 1793.

SIMOND (Louis), Français d'origine, né en 1767, s'était retiré depuis plusieurs années à Genève, où il mourut en 1831, dans sa 64e année. Ses *Voyages en Suisse, en Angleterre et en Italie* sont estimés, quoique l'auteur y laisse percer trop souvent une philosophie misanthropique qui porte le découragement dans l'esprit du lecteur, et quoique, dans son *Voyage d'Italie*, il fasse preuve d'une absence totale du sentiment des arts.

SIMONE (Maitre), peintre du 14e siècle, né à Naples, aida le Giotto, son maître, dans les travaux qui lui avaient été ordonnés par le roi Robert. Après le départ du Giotto, Robert et la reine Sanche le chargèrent de peindre un grand nombre d'églises, et en particulier celle de Saint-Laurent, où il représenta *le couronnement du roi par son frère saint Louis, évêque*, qui, après sa mort, fut canonisé, et auquel on consacra, dans son évêché, une chapelle, que Maître Simone fut chargé de peindre, mais que sa mort, arrivée en 1346, ne lui permit pas d'achever. On vante particulièrement la *Déposition de Croix*, qu'il exécuta pour le maître-autel de l'*Incoronata*.— Son fils et son élève (François) se distingua aussi dans la peinture : on vante une *Madone* en clair-obscur, qu'il a peinte dans l'église Sainte-Claire, et qui a été bien conservée. Il termina les tableaux de *la vie de saint Louis évêque*, que son père avait commencés.

SIMONE DE' CROCIFISSI, peintre bolonais, florissait en 1377, et passe pour un des élèves de Vital de Bologne, sorti de l'école du Giotto. Il tire son surnom de la supériorité avec laquelle il sut peindre les crucifix. On en voit encore quelques-uns à Saint-Étienne et dans plusieurs autres églises de Bologne. Ces peintures, d'une dimension fort au-dessus de nature, sont remarquables par une exactitude de dessin rare en ce temps; par l'expression douloureuse de la tête, et par la manière dont les bras soutiennent la figure. Elles ressemblent à celles du Giotto pour le coloris, et comme dans ces dernières, les pieds du Christ y sont cloués l'un sur l'autre. Dans les autres parties, elles tiennent davantage du style antique. On conserve également, à Saint-Michel *in Bosco*, une *Madone assise*, habillée comme dans les peintures grecques, et avec des mains : mais les draperies et les têtes sont étudiées avec beaucoup de soin; et il est bien peu de peintures de cette époque que l'on puisse comparer à ces tableaux de Madones.

SIMONET (Edme ou Edmond), né à Langres, en 1662, entra dans la société des jésuites, en 1681, et y prononça ses vœux en 1697. Chargé d'abord de professer la philosophie à Reims, il se rendit ensuite à Pont-à-Mousson, pour y enseigner la théologie scolastique; il y parvint au grade de chancelier de l'université, et y mourut le 18 avril 1733. Ce fut à Nancy qu'il fit imprimer, d'abord en 1721, puis en 1728, un cours de théologie, qu'il intitula : *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, 11 vol. in-12.

SIMONETTA (Ange), né à Caccuri en Calabre, vers l'année 1400, passa au service de François Sforza, auquel Polixène Ruffo avait apporté en dot cette terre et plusieurs autres fiefs. Devenu le secrétaire de ce condottiere, qui avait déjà pris le titre de marquis de la Marche (d'Ancône), il alla, en 1446, à Venise, pour traiter avec cette république, au nom de son maître, engagé alors dans une guerre contre Eugène IV et le duc de Milan. S'attachant de plus en plus à la personne de Sforza, il le suivit dans toutes ses expéditions, et réussit, par ses intrigues diplomatiques, à paralyser les forces des États qui auraient pu contrarier les projets ambitieux de ce guerrier. Lorsque Sforza s'empara du duché de Milan, il récompensa le zèle de ce fidèle serviteur en le comblant de présents, l'élevant au rang de conseiller, en lui faisant accorder le droit de bourgeoisie dans diverses villes de la Lombardie. Simonetta conserva son crédit sous le règne de Galéaz-Marie, et il mourut à Milan le 20 avril 1472.

SIMONETTA (François, ou Cecco), neveu du précédent, né en 1410, à Caccuri, fut attiré auprès de François Sforza par son oncle, et rendit, comme lui, d'importants services à ce prince, qu'il suivit dans toutes les vicissitudes de sa fortune guerrière. En 1448, il combattit à ses côtés à la bataille de Caravaggio, gagnée contre les Vénitiens : la même année, il reçut de René d'Anjou, roi de Naples, le titre de président de la cour des comptes (de la *Camera della summaria*), et quelque temps après il fut nommé gouverneur de Lodi. Dès que Sforza parvint au duché de Milan, Cecco fut pourvu de plusieurs fiefs, entre autres de la terre de Sartirana, dans la Lomelline. Sa fidélité, ses lumières et la généreuse protection qu'il accordait aux lettres et aux arts, en avaient fait le personnage le plus influent dans l'État; mais cette faveur excita la jalousie des courtisans, qui jurèrent sa perte et osèrent même demander son renvoi. Le duc, qui ne pouvait se passer de ses services, répondaient à ceux qui lui parlaient contre Simonetta, qu'il aurait voulu avoir son portrait en cire, s'il était obligé de se passer de l'original. A la mort de François Sforza, Cecco continua ses fonctions sous Galéaz-Marie; et lorsque celui-ci tomba sous le poignard des conspirateurs (1476), Simonetta fut au nombre de ceux qui, dans un moment aussi difficile, surent conserver la tranquillité publique. Il assista de ses conseils la duchesse Bonne de Savoie, qui gouverna pendant la minorité de son fils Jean-Galéaz; et il fit preuve de fermeté et de pré-

voyance, en profitant de la révolution excitée par les Fieschi, à Gênes, pour bannir de Milan ceux qui se proposaient de les imiter. Mais il ne l'emporta sur des ennemis puissants, que pour être la victime des intrigues d'un ignoble adversaire. Un certain Tassino, de Ferrare, s'était emparé du cœur de la régente. Cecco méprisa d'abord l'amant de la duchesse, et ne s'aperçut du danger que lorsque ce favori eut obtenu le rappel des exilés, entre autres de Louis le More, le plus redoutable d'entre eux; ce fut alors qu'il dit à la régente : « Je perdrai la tête, mais vous ne conserverez pas l'État. » En effet, peu de temps après le retour de Ludovic Sforza, ce vénérable ministre fut enfermé dans le château de Pavie, et dépouillé de toutes ses propriétés, qui furent partagées entre ses accusateurs. Après avoir subi plusieurs fois la torture, il eut la tête tranchée, le 30 octobre 1480.

SIMONETTA (Jean), historien, frère du précédent, partagea avec lui la faveur de François Sforza, auquel il fut très-dévoué. Ferdinand, roi de Naples, lui donna, en 1460, l'investiture des fiefs de Roccella, et de Motta di Neto, en Calabre. Milan et Gênes lui accordèrent le droit de bourgeoisie, et le duc Galéaz-Marie lui fit présent de la terre de Saint-George, dans la Lomelline. Reconnaissant de ces bienfaits, qu'il tenait en grande partie du premier Sforza, il écrivit la vie et les exploits de ce guerrier, dont il avait été secrétaire intime. Enveloppé dans la disgrâce de son frère, il fut, comme lui, mis à la torture, et exilé à Verceil, en 1480. Louis le More respecta sa vie, n'osant pas envoyer à l'échafaud celui qui avait illustré la mémoire de son père. On ignore la date de la mort de cet historien : on sait seulement qu'il dicta son testament en 1491. Son ouvrage est intitulé : *De rebus gestis Francisci Sfortiæ Mediolanensis ducis, libri XXXI*, Milan, Zarot, 1480 et 1486, in-fol. Muratori, qui l'a inséré dans les *Scriptores rerum ital.*, vol. XXI, y a marqué les dates des événements, en y ajoutant quelques renseignements sur l'auteur.

SIMONETTA (Boniface), neveu du précédent, s'étant embarqué dans un port de la Pouille, pour rejoindre sa famille à Milan, tomba entre les mains des pirates, auxquels il parvint à se soustraire. Il entra dans l'ordre de Citeaux, et fut élu abbé de Saint-Étienne *del Corno*, au diocèse de Lodi. En 1480, année si fatale à sa famille, il chercha un refuge à Rome, et reçut l'hospitalité chez le cardinal Cibo, qui fut ensuite élevé à la tiare, sous le nom d'Innocent VIII. On doit à ce religieux: *De persecutionibus christianæ fidei et romanorum pontificum*, Milan, 1492, in-fol., réimprimé à Bâle en 1509. Simonetta a encore laissé un discours : *De pace servandâ*, et plusieurs lettres, insérées dans différents recueils. *Voyez* Sassi, *Historia typograph. Mediol.*, page 343, et Litta, *Famiglie celebri Italiane*, Milan, 1820, in-fol.

SIMONETTA (Jacques), cardinal, était fils de Jean Simonetta, secrétaire et historien de François Sforce, et naquit à Milan, vers la fin du 15e siècle. Élevé parmi les savants et les littérateurs que le duc de Milan attirait à sa cour, il conçut bientôt le désir de leur ressembler. Après avoir fréquenté les académies de Padoue et de Pavie, où il reçut le lauriel doctoral, il embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Rome. Son traité : *De reservationibus beneficiorum*, l'ayant fait connaître, le pape Jules II le nomma avocat consistorial, et peu de temps après, auditeur de rote. Chargé par Léon X d'apaiser les troubles qui venaient d'éclater à Florence, il s'acquitta de cette commission, de manière à mériter l'estime des deux partis. Il fut fait, en 1529, évêque de Pesaro. Le pape Paul III, en 1535, le décora de la pourpre romaine, et lui donna l'évêché de Pérouse, avec l'administration des diocèses voisins, dont les siéges étaient vacants. Désigné légat, pour assister à l'ouverture du concile qui devait se réunir à Vicence, il continua d'être employé dans les affaires les plus importantes, et mourut à Rome, le 1er novembre 1539. Indépendamment du Traité canonique cité plus haut, et qui fut publié, pour la première fois, Cologne, 1583, in-8°, on a de lui des *Lettres* et quelques *Opuscules*, sur lesquels on peut consulter les *Scriptor. Mediolan.*, d'Argellati, 2e partie, col. 1399.

SIMONETTA (Louis), neveu du précédent, qu'il remplaça en 1535 sur le siége épiscopal de Pesaro, fut créé cardinal en 1561, et envoyé comme légat au concile de Trente, où il se fit remarquer par son éloquence et sa fermeté pour le maintien de l'ancienne discipline. Il mourut à Rome en 1568. La bibliothèque Ambrosienne possède une grande partie de sa correspondance avec saint Charles Borromée, auquel il était uni par les liens de l'amitié.

SIMONIDE, poëte et philosophe, né à Joulis, dans l'île de Céos, l'une des Cyclades, la 3e année de la 55e olympiade, 558 avant J. C., chercha de bonne heure dans ses talents des ressources contre l'indigence. Il vint à Athènes, et y obtint la faveur d'Hipparque, fils et successeur de Pisistrate. Après le meurtre de ce prince, ami des lettres, il se retira auprès d'Aleuas, roi de Thessalie; c'est à cette époque de sa vie qu'on place l'aventure merveilleuse dont Phèdre et la Fontaine ont parlé, et qui montra jusqu'à quel point Castor et Pollux étaient reconnaissants de ses vers. Lors du rétablissement de la démocratie dans Athènes, et de l'expulsion d'Hippès (l'an 511 avant J. C.), Simonide revint dans cette ville et se joignit au peuple pour célébrer les meurtriers d'Hipparque : c'était porter un peu loin son amour subit de la liberté. Bientôt il trouva de plus beaux et de plus purs sujets de poésie dans les victoires remportées sur Darius et sur Xercès. A l'âge de 87 ans, il céda aux instances d'Hiéron, roi de Syracuse, qui l'appelait à sa cour, et l'on dit qu'il contribua à affermir ce prince dans ses dispositions vertueuses. Il mourut dans cette cour, presque nonagénaire, l'an 468 avant J. C. Il excella dans la poésie lyrique et dans l'élégie; mais le caractère distinctif de son talent, c'est le pathétique, et rien de plus célèbre chez les anciens que ses *thrènes* ou complaintes. De toutes ses productions, le temps n'a épargné que quelques épigrammes et quelques fragments, recueillis par Brunck dans le premier vol. de ses *Analecta*. Il n'était pas moins célèbre dans l'antiquité, comme philosophe que comme poëte, et l'on trouve un intéressant résumé de sa doctrine dans le 76e chapitre du *Voyage d'Anacharsis*. Il est le premier poëte grec qui ait rendu sa muse vénale; mais sa pauvreté l'excuse. On lui attribue la gloire d'avoir ajouté une 8e corde à

la lyre, et d'avoir complété l'alphabet grec par l'invention de 4 lettres.

SIMONIN (Étienne), poëte latin, né vers la fin du 16e siècle à Gray, dans le comté de Bourgogne, embrassa l'état ecclésiastique, visita les universités de Flandre, fit un voyage en Italie, et fut admis à réciter au pape Urbain VIII quelques vers qu'il avait composés à sa louange, et qui lui valurent un canonicat du chapitre de Dole et quelques autres bénéfices. De retour dans sa providence, il fut nommé premier professeur de théologie à l'université, remplit cette charge pendant 20 ans, et mourut à Dole en 1668. On a de lui : *Sylvæ urbanianæ, seu Gesta Urbani VIII, P. M.*, Anvers, 1637, in-4° ; et un opuscule ascétique, *l'Étendard de bon secours, ou l'Assistance donnée chaque mois aux âmes du purgatoire*, 1655, in-12.

SIMONNIS. *Voyez* **MENO.**

SIMONNEAU (Charles), dessinateur et graveur, né à Orléans vers 1639, fut élève de Noël Coypel pour le dessin, et de Guillaume Château pour la gravure, mais dut surtout à son propre génie sa perfection dans ce dernier art. Il a gravé avec une égale supériorité dans tous les genres; et l'on ne sait ce que l'on doit estimer le plus de ses *Portraits*, de ses *Pièces historiques*, et même de ses *Vignettes*. Il grava, pour son morceau de réception à l'Académie, le *Portrait de Mansart*, et il obtint par la suite le titre de graveur du roi, et une pension. Sa manière est pleine d'agrément et d'esprit. Il faisait beaucoup travailler la pointe sur les demi-teintes et sur les plans reculés, et réservait le burin pour les parties les plus vigoureuses. Il était extrêmement laborieux ; et le nombre des pièces qu'on lui doit s'élève à plus de 150. Parmi ses estampes, dont on peut voir un plus ample détail dans le *Manuel des Amateurs de l'Art*, d'Huber et Rost, on distingue : celle qui représente *Jésus-Christ et la Samaritaine*, qu'il a gravée d'après le Carrache : c'est une pièce admirable, toute exécutée au burin pur. *La Conquête de la Franche-Comté*, d'après Lebrun. Cette pièce, de format grand in-folio en travers, passe, avec la précédente, pour le chef-d'œuvre de Simonneau. Cet artiste mourut à Paris, en 1728.

SIMONNEAU (Louis), frère puîné du précédent, s'adonna comme lui à la gravure. Il paraît s'être proposé les Audran pour modèle, et il s'est acquis une réputation presque égale à celle de Charles. Le nombre de ses ouvrages est aussi moins considérable. On cite parmi les meilleurs : *l'Assomption de la Vierge*, en deux pièces, d'après le plafond peint par Lebrun au séminaire de Saint-Sulpice; *l'Aurore* d'après le plafond, peint par le même artiste dans le château de Sceaux; *Loth et ses filles; Suzanne au bain*, et *Jésus instruisant Marthe et Marie*, d'après Coypel. En combinant la pointe avec le burin, il a su répandre une grande variété dans ses ouvrages. Son dessin était très-correct, et il rendait avec une grande précision les extrémités de ses figures. Il fut membre de l'Académie, et mourut à Paris, en 1738.

SIMONNEAU (Philippe), fils de Charles, voulut, comme son père et son oncle, cultiver la gravure ; mais ses dispositions ne secondèrent point son désir, et il eut le bon esprit de renoncer à un art qui avait fait la gloire de sa famille. On ne connaît de lui que deux grandes frises sur une même feuille, représentant, l'une *l'Enlèvement des Sabines*, l'autre *la Paix entre les Romains et les Sabins*, d'après Jules Romain ; *les trois Déesses se disposant à subir le jugement de Pâris*, d'après Perino del Vaga ; *Vénus et Adonis*, d'après l'Albane, avec cette inscription : *O mon cher Adonis!*

SIMONS-CANDEILLE (Amélie-Julie), en dernier lieu *Mme Périé*, naquit à Paris le 31 juillet 1767. Elle était fille de Pierre-Joseph Candeille, compositeur dramatique. Élève de son père, elle débuta au Concert spirituel à l'âge de 13 ans, et se fit applaudir comme cantatrice, harpiste, pianiste et compositeur. Éblouis par ce succès, ses parents la destinèrent au théâtre. Elle parut pour la première fois à l'Opéra, au mois d'avril 1782; elle fut reçue immédiatement, et se retira l'année suivante. En 1785, elle débuta au Théâtre-Français dans Hermione d'*Andromaque*. Le 27 décembre 1792, elle fit représenter la comédie intitulée : *la Belle Fermière*, dans laquelle elle jouait elle-même le principal rôle. L'année suivante, elle donna Bathilde. Mlle Candeille se retira du Théâtre-Français en 1796; elle visita la Hollande et la Belgique. Arrivée à Bruxelles, elle y fit connaissance de Simons, fameux carrossier dont la réputation était européenne, qui en devint éperdument amoureux ; il l'épousa en 1798. Simons ayant fait faillite en 1802, sa femme se sépara de lui de son consentement ; elle alla joindre son père à Paris, et se fit institutrice pour lui donner du pain. Pendant 10 ans, elle donna des leçons de musique. Elle essaya de travailler encore pour le théâtre; n'ayant eu aucun succès, elle composa des romans qui furent mieux accueillis du public. Elle alla ensuite donner des concerts à Londres. De retour à Paris, Louis XVIII lui accorda une pension de 2,000 fr. Veuve de Simons en 1821, elle épousa l'année suivante Périé, peintre médiocre, qui, par les démarches réitérées de sa femme, obtint la place de directeur du musée de Nîmes, où il mourut en 1833. Mme Périé-Candeille, frappée d'une attaque d'apoplexie, fut transportée à Paris ; elle mourut le 4 février 1834, dans la maison de santé de Marjolin. Ainsi finit la carrière agitée d'une femme qui, par ses talents, en méritait une plus heureuse.

SIMPLICIUS (Saint), élu pape, le 24 février 468, succéda à saint Hilaire. Cette date est celle qu'ont adoptée Lenglet Dufresnoy et le père Pagi ; Fleury dit que ce fut le 20 septembre 467. Simplicius, dont le père se nommait Cassin, était né à Tibur ou Tivoli. L'événement politique le plus remarquable de son pontificat fut la destruction de l'empire d'Occident par la déposition d'Augustule, qui laissait l'évêque de Rome sous la domination unique de l'empire de Constantinople. L'Orient n'était pas dans un état plus tranquille. Le trône était occupé par Zénon, que Basilisque venait de chasser. Zénon fut rétabli, après vingt mois d'exil, et le pape dut recourir à lui pour faire reconnaître l'autorité du concile de Calcédoine, et pour faire rétablir sur le siége d'Alexandrie et sur celui d'Antioche les évêques catholiques, qui en avaient été chassés par les Eutychiens, tels que Pierre le Foulon, Jean d'Apamée et Paul d'Éphèse. Acon, patriarche de Constantinople, donna d'a-

bord les mains à toutes ces opérations; mais il s'attira ensuite les reproches de Simplicius, pour avoir reçu dans sa communion Pierre Monge, l'un des hérétiques condamnés, sans lui avoir fait reconnaître expressément le concile de Calcédoine, et la lettre du pape saint Léon. Les affaires d'Occident occupaient aussi le zèle et l'attention de Simplicius. Il écrivit à Jean de Ravenne pour lui reprocher d'avoir voulu faire évêque par force le prêtre Grégoire, et le menaça, s'il ne lui obéissait, de lui ôter le droit de gouverner sa province. Tous ces démêlés furent interrompus par la mort de Simplicius, arrivée le 2 mars 483. Il avait tenu le saint-siége pendant 16 ans 6 jours. La pureté de sa foi, la fermeté de son administration, ont mérité des éloges à sa mémoire, que l'Église honore le 16 août. On a de lui quelques *Lettres,* qui se trouvent dans les conciles du père Labbe. Il eut pour successeur saint Félix II.

SIMPLICIUS, philosophe, né dans la Cilicie, suivant Agathias, son contemporain, n'est connu que par ses commentaires sur Aristote et Épictète. Il paraît qu'il avait compilé un grand nombre de livres, mais il ne nous reste de lui qu'une *Explication des huit livres de physique,* imprimée pour la première fois chez les Aldes, 1526, in-fol., et traduite en latin par Lucile Philethée, Venise, 1543; un *Commentaire sur les Catégories,* Venise, 1499; Bâle, 1541; traduit en latin au 13e siècle par Guill. de Morbeka, et plus tard par Guill. Dorothée, Venise, 1541, 1550, 1567; une *Explication des trois livres sur l'âme,* 1527, in-fol., traduite en latin par Fasccoli, 1543; un *Commentaire sur Épictète,* Venise, 1528, in-4°, traduit en latin par Ange Canini, 1546, in-fol. : le texte a été réimprimé avec une version latine de Jérôme Wolf, et des *notes* de Cl. Saumaise, Leyde, 1640: la meilleure édition est celle qui a été donnée par Schweighæuser en 1800, avec des *variantes* et des *notes.* Ce commentaire a été traduit en français avec le *Manuel* d'Épictète, par Dacier, 1715, 2 vol. in-12; Maffei en avait déjà donné une version italienne, Venise, 1582, in-8°. On trouvera des détails sur les écrits de Simplicius dans le tome IX de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, édition de Harlès; dans l'*Histoire critique de la philosophie,* par Brucker, et dans le *Système intellectuel* de Cudworth.

SIMPLICIUS (Saint Simplice), évêque d'Autun en 374, époque où le paganisme dominait encore dans les Gaules, acquit une grande réputation de vertu. Grégoire de Tours lui attribue même divers miracles. Tillemont lui a consacré une *notice* dans les *Mémoires de l'histoire ecclésiastique,* tome X.

SIMPLICIUS, disciple de saint Benoît et abbé du Mont-Cassin, mort vers l'an 576, a publié quelques *poésies* latines sur la règle de son ordre.

SIMPSON (Christophe), violoniste habile et bon musicien anglais du 17e siècle, naquit vraisemblablement vers 1610, dans la religion catholique, et paraît avoir été attaché dans sa jeunesse à quelque chapelle, peut-être même à celle du roi Charles Ier, car il prit parti pour ce prince, et servit comme soldat dans l'armée royale commandée par le duc de Newcastle contre le parlement. Sa préface de la deuxième édition de son traité de la viole, publiée longtemps après, exprime des plaintes amères contre la malheureuse situation où l'usurpation de Cromwell l'avait réduit, ainsi que beaucoup d'autres musiciens anglais. Après la défaite des royalistes, sir Robert Bolles, personnage distingué de ce parti, donna un asile au pauvre Simpson dans son hôtel pendant tout l'interrègne, et le chargea de l'éducation musicale de son fils (John Bolles), qui devint l'amateur le plus habile de son temps sur la basse de viole, et mourut en 1676 à Rome, où il fut inhumé au Panthéon. Après la restauration, Simpson ayant recouvré quelques avantages à la cour, se retira dans une petite maison du quartier de Holburn, à Londres, et y mourut entre les années 1667 et 1670, époques où parurent les deux premières éditions de son *Compendium* de musique.

SIMPSON (Thomas), mathématicien, né à Bosworth, dans le comté de Leicester, en 1710, fut obligé de quitter la maison paternelle, parce qu'il ne se sentait aucune disposition pour l'état de son père, fabricant d'étoffes, et se retira dans une petite ville, où il se livra, pour vivre, au métier de diseur de bonne aventure. Après avoir passé plusieurs années dans la détresse, il se rendit à Londres, y trouva de l'occupation comme copiste, et, comme maître de mathématiques, se fit connaître en publiant différents ouvrages qui lui valurent la place de professeur de mathématiques à l'académie de Woolwich, le titre de membre de la Société royale de Londres et de l'Académie de Stockholm, et mourut le 14 mai 1761. On a de lui : *Nouveau Traité des fluxions,* 1737, in-4°; *Traité sur la nature et les lois de la probabilité, suivi de la solution de deux problèmes importants et de deux méthodes nouvelles pour la sommation des séries,* 1740, in-4°; *Essais sur divers sujets curieux et intéressants dans les mathémathiques pures et appliquées,* 1740, in-4°; *Traité sur les annuités et les tontines, avec des tables fort utiles pour ce genre de calcul, un appendice et des remarques sur l'ouvrage de Moivre sur le même sujet,* 1742, in-8°; *Dissertations mathématiques sur divers sujets de physique et d'analyse,* 1743, in-4°; *Traité d'algèbre,* 1745, in-8°; *Géométrie,* 1747 et 1760, in-8°; *Trigonométrie rectiligne et sphérique, avec un petit traité sur la construction des logarithmes,* 1748; *Doctrine des fluxions,* 1750, 2 vol. in-8°; *Exercices choisis pour les jeunes étudiants en mathématiques,* 1752; et enfin des *Mélanges,* 1757, in-4°.

SIMSON (Édouard), chronologiste, né dans le comté de Middlesex en 1578, entra dans l'état ecclésiastique, professa longtemps l'hébreu et l'Écriture sainte à l'université de Cambridge, et mourut en 1651. On a de lui : *Chronicon historiam cathol. complectens ab exordio mundi ad nativitatem D. N. J. C., et exindè ad annum à Christo nato LXXI,* Oxford, 1651, in-fol., avec une *Vie* de l'auteur, tirée de ses manuscrits par Th. Jones.

SIMSON (Robert), mathématicien écossais, né en 1687, fut nommé à 22 ans professeur de mathématiques au collége de Glascow, occupa cette chaire avec distinction pendant près de 50 ans, et mourut en 1768. On a de lui : *Deux Propositions générales de Pappus, où sont renfermés plusieurs des porismes d'Euclide,* 1723, dans les *Transactions philosophiques,* t. XXXII; *Sur l'extraction des racines approximatives des nombres par séries infinies,* 1753; *Des sections coniques,* 1735, in-4°; *Les* Loci

plani *d'Appollonius rétablis*, 1749, in-4° ; *Éléments d'Euclide*, traduits en anglais, 1756, in-4°, et 1767, in-8°. Quelques autres de ses ouvrages ont été publiés après sa mort par le comte de Stanhope.

SIMSON (Thomas), professeur de médecine et d'anatomie à l'université de St.-André, en Écosse, est auteur des ouvrages suivants : *De re medicâ dissertationes quatuor*, Édimbourg, 1726, in-8°; *Essai sur le mouvement musculaire*, ibid., 1752, in-8°, en anglais; *Mémoires et observations* dans les *Essais* d'Édimbourg.

SINAN-PACHA, surnommé dans la suite *Kodjah* (maître, vieillard), est l'un des plus grands capitaines qui aient commandé les armées ottomanes. Il était renégat et natif de Florence, selon les uns, et de Milan, suivant les autres : on a prétendu même qu'il appartenait à la famille Visconti. Admis au nombre des vizirs sous le règne de Soliman Ier, il assiégea et prit, en 1551, la ville de Tripoli, défendue par les chevaliers de Malte, et ne montra ni générosité ni bonne foi envers les vaincus, mais tout le courage, toute la haine, tout l'orgueil d'un musulman. Sous Sélim II, Sinan passa du gouvernement d'Alep à celui de l'Égypte, l'an 975 (1568), et le quitta 9 mois après pour aller reconquérir le Yémen sur les Arabes insurgés. Il subjugua cette province soutenu par les troupes des beys mameluks, qu'il avait forcé de le suivre dans cette expédition où ils périrent tous, ainsi que Mahmoud-Pacha, chef des rebelles de Yémen, que Sinan tua de sa propre main. Après avoir fait rentrer cette province sous l'obéissance de la Porte, Sinan revint en Égypte, au mois de juin 1571, et la gouverna près de 2 ans, avec autant de sagesse que de fermeté. Il fit creuser, réparer le canal d'Alexandrie, et construire, dans cette ville, une mosquée, des bains, un marché. Il signala aussi sa munificence et sa piété, dans la Syrie et l'Anatolie, où il éleva des mosquées, des hôpitaux des couvents, des ponts, même des villes. Aucun vizir ne lui est comparable pour le nombre et l'importance des fondations. La réputation que Sinan-Pacha avait acquise par ses exploits guerriers et par ses talents administratifs détermina Sélim II à lui confier les sceaux de l'empire, à la fin de mars 1574. La même année, le sultan chargea le nouveau grand vizir de la réduction du royaume de Tunis, dont les Espagnols étaient en quelque sorte les maîtres par la cession que leur avait faite de la Goulette et de plusieurs places fortes, Muley-Homaïdah, qu'ils avaient rétabli dans ses États. Sinan chassa du trône le fils de ce prince, força ses auxiliaires de se rembarquer pour l'Espagne et démantela toutes les forteresses du royaume de Tunis, qui, sous une nouvelle forme de gouvernement, vassal et tributaire de la Porte Ottomane, put échapper au joug, et se régir par ses propres lois. Créé derechef grand vizir sous Amurath III, en 1577, sa hardiesse le fit disgracier. Le sultan se plaignait du mauvais succès de ses armes contre Mohammed-Khodabendeh, roi de Perse; Sinan osa lui répondre que ses prédécesseurs s'étaient toujours montrés à la tête des janissaires, et que les succès n'avaient été que le prix de la valeur des sultans. Sinan avait d'ailleurs donné audience, dans son camp, à un ambassadeur de Perse, dont il avait ensuite appuyé les propositions auprès du divan. Le monarque, indigné du reproche et des dispositions pacifiques du vizir, le déposa en 1580, et le fit mazul ; mais il ne lui ôta pas la vie. Par une suite de cette vicissitude de fortune plus commune sous Amurath III, que sous les autres règnes, Sinan rentra dans le vizirat en 1585. Il venait alors de sauver et de ramener de la Perse une armée ottomane, qui l'avait choisi pour chef, après la mort de son brave général, le grand vizir Osman-Ozdemir-Oglou. Les intrigues de la sultane Validé, de la sultane favorite, jointes à l'inconstance naturelle du prince, dépouillèrent une 3e fois Sinan de sa dignité, vers l'an 1590. Il l'avait recouvrée, lorsqu'en 1593, il contribua à étouffer une révolte de janissaires, en persuadant au sultan d'user de clémence, et de ne punir que les chefs. Son maître l'envoya commander en Hongrie, à la tête de 150,000 hommes. Il prit plusieurs places en 1594, entre autres Raab, dont la reddition coûta la tête au comte de Hardek, le gouverneur, que l'archiduc Mathias fit juger et condamner à mort. Fier de ce succès, Sinan mit le siége devant Comorne, qu'il fut obligé de lever. Mahomet III successeur d'Amurath III, l'année suivante, opposa Sinan à Sigismond Battori, prince de Transilvanie. Il entra en Valachie, prit Bucharest et Tergovist; mais il fut mis en fuite, dans une rencontre où son armée, frappée de terreur, l'entraîna avec elle. Ce ne fut qu'avec peine qu'on le dégagea d'un marais où il s'était enfoncé avec son cheval, en cherchant à rallier ses soldats, qui résistaient à ses menaces et aux coups de sa masse d'armes dont il les frappait. Sigismond le poursuivit avant qu'il eût eu le temps de passer le Danube, lui tua 16,000 hommes, prit 6,000 chariots, et toute son artillerie. Le vieux Sinan, qui avait autant de bravoure que d'expérience, ne pouvait se consoler de survivre à sa gloire, lorsque son maître, de l'avis du mufti, acheva de l'accabler par une humiliante disgrâce, en le faisant de nouveau mazul. Les revers de la guerre de Hongrie firent encore une fois jeter les yeux sur lui, et ce jouet de la fortune des cours et des combats, redevint grand vizir pour la dernière fois, en 1595, par la déposition d'Ibrahim-Pacha. Il avait alors 80 ans; la fierté de son caractère et la vigueur de son esprit ne l'avaient pas quitté. Son premier acte d'autorité fut de faire étrangler le pacha de Bude, pour avoir été vaincu en Hongrie, et le premier essai qu'il fit de son crédit à peine recouvré, fut d'accuser Ferhad-Pacha, son rival et son prédécesseur dans le commandement et de faire prononcer son arrêt de mort. Le vindicatif Sinan ne vécut pas longtemps après ce triomphe : il mourut (avril 1596), lorsqu'il achevait les préparatifs les plus formidables pour venger les affronts reçus par les armes ottomanes; et sa dernière pensée fut pour la gloire de son souverain, car, avant d'expirer, il fit écrire plusieurs avis importants de politique et de conduite pour l'instruction de Mahomet III, qui ne les suivit pas. Sinan-Pacha laissa des richesses immenses, qui furent portées dans le sérail. Les Ottomans perdirent en lui un grand ministre, un bon général, un zélé musulman; les chrétiens furent délivrés d'un ennemi irréconciliable.

SINAN-PACHA, contemporain du précédent, mais distingué de lui par le surnom de *Defterdar*, parce qu'il avait rempli la charge de grand trésorier, fut gouverneur de l'Égypte depuis le 13 chawal 992 (octobre 1584),

jusqu'au milieu de djoumahdy 2e 995 (mai 1587). Remplacé par Weis-Pacha, qui était chargé d'examiner sa conduite, il crut échapper par la fuite au coup qui le menaçait; mais arrivé dans la Natolie, il fut massacré par ses propres troupes; événement inouï jusqu'alors, les soldats égyptiens n'ayant jamais attenté auparavant aux jours des lieutenants du Grand Seigneur.

SINAN-YOUSOUF, pacha, grand vizir de Sélim Ier, accompagna ce prince dans son expédition de Perse contre Schah-Ismaël. A la fameuse bataille de Tchaldiran, l'an de l'hégire 920 (1514 de J. C.), il commandait les troupes d'Asie; il battit l'aile gauche des Persans, et contribua beaucoup au succès de cette sanglante journée. Sinan-Pacha conduisait l'avant-garde de Sélim, à la bataille de Mardj-Dabek, contre le sultan d'Égypte, Kansouh al Gauri, qui y laissa la vie, en 1501. Il prit ensuite Alep et Damas. L'année suivante, 1517, fameuse par la conquête de l'Égypte, il mourut sur le champ de bataille de Reïodanièh, ou des Pyramides. Le désir de venger sa mort donna enfin la victoire aux janissaires, et sa perte fut si vivement sentie par le sultan son maître, qu'en l'apprenant Sélim s'écria : « L'Égypte a perdu un second Joseph (Yousouf); et sans Joseph à quoi me sert la conquête de l'Égypte? La mémoire de Sinan-Yousouf-Pacha vit encore dans le souvenir des Ottomans. Il avait fait construire un palais à l'entrée du port de Constantinople, vis-à-vis de Péra : cet édifice est soutenu par 40 colonnes de marbre à huit faces, et sert, pendant le printemps, de résidence au bostandji-bachi.

SINCLAIR (Charles-Généon, baron de), l'un des généraux les plus distingués de la Suède, servit, dans sa jeunesse, en France, en Prusse et en Saxe, et fit presque toutes les guerres du 18e siècle. Il se fit aussi connaître par plusieurs écrits, qui prouvent de grandes connaissances en tactique, entre autres : un *Règlement pour l'infanterie*, qui est encore suivi en Suède; *Institutions militaires, ou traité élémentaire de tactique*, Deux-Ponts, 1773, 3 vol. in-8°. Le baron Sinclair mourut, le 1er septembre 1803, à la campagne près de Westeræs, âgé de 75 ans : avec lui s'éteignit une des plus illustres familles de la Suède.

SINCLAIR, major, qui périt si malheureusemnt en 1739, était de la famille du précédent. Cet officier avait été envoyé comme négociateur à Constantinople. Il fut assassiné à son retour, près de Naumbourg en Silésie. Le but évident de ce crime fut de s'emparer de ses dépêches, dont le secret ne pouvait intéresser que la Russie. La cour de Pétersbourg, pour détourner les soupçons, envoya en Sibérie le lieutenant Kutler et cinq autres individus, ses complices; mais ils furent rappelés sous le règne d'Élisabeth. Le roi de Suède fit embaumer le corps de son malheureux agent, qui fut inhumé à Stralsund, avec de grands honneurs. La relation de son assassinat a été donnée par un Français nommé Couturier, qui accompagnait Sinclair, et qui n'échappa au même sort, que par une sorte de miracle. Keralio l'a aussi donnée dans son *Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*.

SIND, lieutenant de la marine russe, fut chargé en 1764 d'un voyage de découverte entre l'Asie et l'Amérique; il avait précédemment exploré cette mer comme garde-marine. Les succès de son nouveau voyage se bornèrent à des rectifications de position de quelques îles et parties des côtes indiquées jusqu'alors fautivement sur les cartes géographiques.

SINDIAH ou **SENDYAH** (Behadour Madhadjy), prince maratte, était de la paisible tribu de Vaïcya, l'une de celles qui formaient la puissante nation maratte. Sa famille, qui descendait des Rajepouts, était originaire de la province de Sind, d'où elle a pris son nom. Son père, Ranodjy Sindiah, officier chargé de la garde des pantoufles du Peïschwah, s'étant distingué à la conquête du Malwah, en 1732, avait obtenu le gouvernement héréditaire de la moitié de cette belle province, à titre de djahghyr ou fief, lorsque l'empereur mogol Mohammed XIV l'eut cédée aux Marattes, en 1743. Trois de ses fils moururent les armes à la main. Le 5e, Madhadjy Sindiah, né vers l'an 1743, fut grièvement blessé et fait prisonnier, en 1761, à la célèbre bataille de Pannipout, où son oncle, l'un des généraux des Marattes, fut tué, et qui donna aux Afghans et aux puissances musulmanes de l'Inde une prépondérance momentanée sur les nations de race Indoue. Abandonné par l'Afghan qui l'avait pris, Sindiah, se sauva dans le Dékhan; et lorsque les Marattes, quelques années après, ayant réparé leurs pertes, eurent recouvré le Malwah, il s'y mit en possession du domaine patrimonial, dont Oudjein était la capitale. L'empire fondé par Sewadjy avait été partagé après la mort de son fils, et leur faible descendant, prisonnier dans Sattarah, y portait le vain titre de *Ram-Raja*, sans jouir d'aucune espèce d'autorité; mais celle des deux ambitieux qui avaient dépouillé leur souverain s'était aussi considérablement affaiblie; et l'un deux, le Peischwah, qui résidait à Pounah, capitale de l'État occidental, n'y conservait guère d'autre prérogative que celle de commander à des vassaux aussi puissants que lui. La monarchie des Marattes était devenue une sorte d'oligarchie militaire à peu près semblable à la confédération germanique, mais formée par une jalousie réciproque, plutôt que par la confiance et par des intérêts communs. Mahadjy Sindiah, dont l'ambition et l'adresse égalaient la fermeté, le courage et l'activité, s'appliqua sans relâche à fortifier, à agrandir ses États, et ne tarda pas à devenir le plus influent des 12 membres du gouvernement fédératif des Marattes. En 1770, il entra dans l'Indoustan avec Toukadjy Holkar et Bassadjy-Raou, à la tête d'une armée maratte, sur l'invitation de l'émir al-omrah, Nadjyb-ed-daulah kan, qui se joignit à eux pour chasser les Seiks de la province de Dou-ab. Cet émir avait gouverné, avec beaucoup de talents, les débris de l'empire mogol, pendant que l'empereur Schah-Alem résidait à Allahabad, comme pupille et pensionnaire des Anglais : il mourut la même année dans le camp des Marattes. Cet événement ayant rendu Sindiah maître de Dehly, il y rappela l'empereur, qui, satisfait de recouvrer sa capitale, s'y fit couronner en décembre 1771, avec une pompe d'autant plus ridicule, qu'elle contrastait avec sa faiblesse; car il n'avait fait que passer de la domination des Anglais sous celle des Marattes, auxquels il céda, par reconnaissance, les provinces du Korah. Au commencement de 1772, Sindiah et ses deux collègues en-

vahirent le Rohilkend, dont ils conquirent une partie à la suite d'une victoire. Les chefs Rohillahs alarmés s'adressèrent au vizir Choudja ed-daulah, qui n'était pas plus rassuré sur les dangers de ce nouveau voisinage. Ils obtinrent par sa médiation le secours d'une brigade anglaise. Cependant Madhadjy Sindiah ayant fait prisonnier, à la prise de Pattigor, la famille de Zabitah-Kan, fils de Nadjyb ed-daulah, la lui rendit à condition qu'il abandonnerait la cause des autres chefs Rohillahs, et qu'il se joindrait aux Marattes; mais ceux-ci se retirèrent à l'approche des pluies d'automne et de l'armée combinée du Rohilkend, des Anglais et de Choudja ed-daulah. Ils revinrent, en 1773, exercer les mêmes ravages dans le pays des Rohillahs, les vainquirent et firent prisonnier un de leurs principaux chefs. Ils traversaient déjà le Gange à gué, lorsque l'artillerie anglaise et des troubles survenus à la cour de Pounah les obligèrent encore à la retraite. Ces troubles, occasionnés par l'usurpation de l'assassin Rakoubah, furent l'origine des hostilités directes et sérieuses qui éclatèrent l'année suivante entre les Marattes et les Anglais. La guerre interrompue, en 1776, par un traité, recommencée en 1778, et suspendue par un nouveau traité en 1779, se termina par une paix définitive, conclue en 1782, mais qui ne fut ratifiée qu'à la fin de l'année suivante. Madhadjy Sindiah ne s'y distingua pas moins par son courage et sa prudence que par sa générosité : ce fut lui qui sauva l'armée anglaise, forcée de se rendre à discrétion à la bataille de Wargaoun, en janvier 1779 : aussi joua-t-il le principal rôle dans les diverses négociations. On a prétendu sans fondement qu'il avait été gagné par les agents du conseil de Calcutta. Toute sa conduite démontre évidemment que sa politique et son ambition suffirent pour lui persuader qu'il était plus facile et plus avantageux de profiter de la décadence de l'empire mogol et de l'anarchie de l'Indoustan, que de persister dans la coalition entreprise pour chasser les Anglais des provinces dont ils s'étaient emparés. Ceux-ci s'étaient flattés vainement que ce prince, par ses ressources, son influence et sa réputation, serait pour eux un instrument plus utile que le perfide Rakoubah. Pendant la guerre, Sindiah avait réparé la honte d'une défaite dans le Goudzarat, par des succès importants sur les alliés des Anglais. Après la paix, on lui assura toutes ses conquêtes, la restitution des places que les Anglais lui avaient enlevées, entre autres de l'importante forteresse de Gualyor et la cession de Barosch, il poursuivit ses projets d'agrandissement. Depuis la mort de Nedjef-Kan, nabab d'Agrah et émir al-omrah de l'empire Mogol, plusieurs ambitieux, se disputant les États qu'il avait laissés et la tutelle de l'empereur Schad-Alem, se détruisaient les uns les autres. Sindiah reparut bientôt dans l'arène, et usant des mêmes armes dont s'étaient servis ses rivaux, il fit d'abord assassiner Mohammed-Bey Kan, puis Afrabsiab-Kan, et devint alors (1785) maître pour la seconde fois de Dehly et de la personne de l'empereur. Il conquit Agrah, Aly-ghour, soumit presque entièrement le Douab et tout le pays au sud du Djemnah, en envahissant tous les petits États, notamment ceux du ranah de Gohed, chef des Djates. Ce fut pendant qu'il assiégeait ce raja dans sa capitale, qu'il fit une acquisition plus avantageuse pour lui que toutes ses conquêtes. Ayant intercepté des plans dressés par le général Leborgne de Boigne, pour la délivrance du ranah de Gohed, il conçut une si haute idée des talents et du courage de cet officier, qu'il lui fit les offres les plus brillantes, le prit à son service et ne se dirigea plus que par ses conseils. Il porta successivement de 2 bataillons à 16 le nombre de ses troupes d'infanterie armées et disciplinées à l'européenne, forces que n'avait eues avant lui aucun prince de l'Inde, et qui lui assurèrent une supériorité incontestable dans cette contrée. Il établit à Agrah des fonderies de canons, auxquels il travailla de ses propres mains. Le reste de son infanterie était armé de mousquets à mèches, auxquelles on ajouta une baïonnette, et elle se servait également de l'épée et du bouclier. Outre sa cavalerie légère, il avait un corps de 3,000 cavaliers disciplinés. Toutes ses troupes, qui, sur la fin de son règne, montaient à 100,000 hommes, étaient armées et payées régulièrement de ses propres deniers. Mais ayant voulu établir ce mode de solde dans l'armée mogole, en s'emparant des biens destinés à son entretien, et dont l'administration était confiée aux officiers, il en résulta des trames et des conspirations contre lui. Dans une guerre qu'il entreprit contre le raja de Djeynaghour, en 1787, un jour de bataille, toutes les troupes mogoles l'abandonnèrent spontanément et passèrent à l'ennemi. Sindiah, resté seul avec ses Marattes, fut complétement battu et obligé de prendre la fuite. Le rohillah Gholam-Kadyr saisit cette occasion, s'empara de Dehly, au moyen de ses intelligences avec le nazir ou intendant Mansour, se fit nommer émir al-omrah, et devint le tyran de son souverain. Schah-Alem eut encore recours à Sindiah. Ce chef, retiré à Gualyor, y fit de nouvelles levées et fut en état, au bout de quelques mois, de reparaître dans le Dou-ab. Il reprit plusieurs forteresses aux chefs mogols; et une victoire qu'il remporta, en 1788, sur Ismaël-Bey, allié du rohillah, lui ouvrit les portes d'Agrah. Gholam-Kadyr, qui avait abandonné Ismaël avant la bataille, s'étant réconcilié avec lui, revint à Dehly, déposa le faible monarque, lui arracha les yeux et mit le palais au pillage. A cette nouvelle, Madhadjy Sindiah fit marcher des troupes sur la capitale et rendit à Schah-Alem le vain titre de souverain, en s'en réservant toute l'autorité. Dans le même temps, un de ses généraux poursuivit Gholam-Kadyr, l'assiégea dans Mirat, l'arrêta dans sa fuite, le fit renfermer dans une cage de fer et l'envoya à Dehly, après lui avoir fait crever les yeux et couper le nez, les oreilles, les pieds et les mains. Ce misérable mourut avant d'y arriver. Le perfide nazir fut aussi mis à mort par ordre de Sindiah, qui s'empara de Sahrangpour, capitale des États de Gholam-Kadyr. Moins cruel que ce dernier, le vainqueur ne se montra pas d'ailleurs plus généreux. Il réduisit à 50,000 roupies (125,000 fr.) la somme annuelle destinée à l'entretien de la famille impériale; de sorte que le descendant de Timour et sa nombreuse maison manquaient souvent du nécessaire. Mais Sindiah se montra reconnaissant envers le général de Boigne. Il se plaisait à citer les obligations qu'il avait à cet estimable officier, et il le récompensa noblement. La plus mémorable des batailles que gagna ce général, à la tête des armées marattes et

mogoles, fut celle de Patan, où il vainquit, le 20 juin 1790, Ismaël-Bey, uni aux Rajepouts, et dont les résultats furent immenses. En 1791, Sindiah retourna dans le Dekhan : vizir de l'empereur mogol, il voulait être premier ministre du peischwah Madhou-Raou II, âgé alors de 17 ans. S'il eût réussi, il aurait eu plus d'autorité réelle que les empereurs au faîte de leur puissance. Il échoua par l'habileté de Nana-Farnawèse, qu'il voulait supplanter. On ne saurait douter que Madhadjy Sindiah n'eût formé le projet de se rendre maître absolu de tout l'Indoustan, et que les craintes que les Anglais commençaient à concevoir sur les progrès de ses armes, ne fussent fondées, malgré la conduite mesurée qu'il tenait avec le conseil de Calcutta. Mais rien ne prouve que ce prince ait entretenu des liaisons secrètes avec le gouvernement français, ni qu'il ait agi de concert avec lui ou dirigé par son influence. On ne peut attribuer cette supposition qu'à l'accueil que Sindiah faisait aux officiers français et à son empressement pour les attacher à son service. Plus grand dans ses vastes conceptions, plus puissant, et surtout plus habile et plus éclairé que le sultan de Maïssour, il ne laissa pas deviner ses projets; mais une mort subite et imprévue en arrêta l'exécution. Il mourut en 1794. Les États de ce chef maratte s'étendaient depuis le Gange jusqu'au golfe de Cambaie, et des frontières du Lahor à celles du Kandeisch. Madhadjy n'ayant point d'enfants, avait adopté son petit-neveu Daulah-Raou Sindiah, qui hérita de sa puissance et de son ambition, mais non pas de ses talents et de sa prudence.

SINETY (André-Marie, marquis de), ancien maître d'hôtel du comte de Provence (depuis Louis XVIII), mort en 1811 avec le titre de maréchal de camp, est principalement connu comme agronome. On a de lui : *l'Agriculture du Midi, ou Traité d'Agriculture propre aux départements méridionaux*, Marseille, 1803, 2 vol. in-12. On a confondu le marquis de Sinety avec André-Louis-Esprit de Sinety, son cousin, ancien major au régiment de Royal-Navarre cavalerie, et député de la noblesse de Marseille aux états généraux en 1789; c'est de ce dernier qu'est la pièce intitulée : *l'hommage de Phocée* (Marseille), *ou l'Europe sauvée, drame héroïque en l'honneur de Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie*, 1806, in-8°.

SINGLIN (Antoine), né à Paris, d'abord confesseur et directeur des religieuses de Port-Royal, puis supérieur des deux maisons des Champs et de Paris, occupe une place honorable parmi les bons prédicateurs de son temps. Ayant pris une part assez active aux affaires de Port-Royal, il craignit d'être arrêté en 1661, et se retira dans une campagne, où il mourut en 1664. On a de lui : *Instructions chrétiennes sur les mystères de N. S. J. C., et sur les dimanches et les principales fêtes de l'année*, 1671, 5 vol. in-8°, et 1736, 12 vol. in-12. Cette dernière édition est précédée d'une *Vie de Singlin*, par l'abbé Goujet.

SINNER (Jean-Rodolphe), philologue, né à Berne en 1730, fut, dès l'âge de 19 ans, nommé conservateur de la bibliothèque de cette ville. Plein de zèle pour ses devoirs, il s'occupa sur-le-champ d'en rédiger le catalogue, et dans le même temps mit en ordre la précieuse collection des manuscrits de Bongars; il se démit de sa place en 1776 pour entrer au grand conseil, devint bailli d'Erlach, et mourut le 28 février 1787. On a de lui : *Extraits de quelques poésies des 12e, 13e et 14e siècles*, Lausanne, 1759, in-8°; *Catalogus codicum manusc. bibliothecæ Bernensis, annotationibus criticis illustrat.*, Berne, 1760-70-72, 3 vol. in-8°, 4 planches; *Bibliothecæ Bernensis librorum typis editor. catalogus*, ibid., 1764, 2 vol. in-8°; *les Satires de Perse, avec des notes*, ibid., 1765, in-8°; *Essai sur les dogmes de la métempsycose et du purgatoire, enseignés par les brahmines de l'Indoustan*, suivi du récit abrégé des dernières révolutions et de l'état présent de cet empire, traduit de l'anglais d'Alexandre Dow, Berne, 1771, 2 parties petit in-8°; *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, Neufchâtel, 1781, 2 vol. in-8°. On lui attribue quelques brochures sur les écoles publiques, et une *notice* historique sur les mines de houille du canton de Berne, insérée dans le *Recueil* de la Société économique de cette ville, en 1768.

SIONITA. *Voyez* **SIONITE** (Gabriel).

SIONNEST (Claude) naquit à Lyon, en 1749, où sa famille exerçait depuis deux siècles le commerce de l'épicerie pharmaceutique. Il fut destiné dès l'enfance à la profession de son père; mais à peine âgé de 16 ans, il s'enrôla dans un régiment d'infanterie, et y servit 4 ans. Revenu chez ses parents, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle avec une ardeur qui ne s'est point ralentie pendant tout le cours de sa vie. Il acquit d'immenses connaissances; mais indifférent à la réputation littéraire, il n'étudia la nature que pour en contempler les merveilles. Tout entier à ses occupations chéries, il se condamna au célibat, et prit des arrangements avec sa famille pour être affranchi de toute espèce de soins domestiques; ainsi ses jours s'écoulaient tranquillement, lorsque la révolution éclata. Il remplit avec honneur la place de commandant de bataillon, lors de la formation de la garde nationale et sut maintenir la tranquillité au milieu de la plus grande agitation; aussi fut-il obligé de fuir aux jours de la Terreur, il reparut après le 9 thermidor, et fut chargé, comme officier municipal, de la police de la ville; mais il renonça bientôt à ces fonctions, pour reprendre ses paisibles travaux. En l'an VI, une réunion savante s'étant formée à Lyon, sous le titre de *Société de santé*, Sionnest fut appelé dans son sein, en qualité de physicien et d'entomologiste. Deux ans après, la Société d'agriculture du Rhône, ayant repris le cours de ses travaux, s'empressa de s'adjoindre Sionnest, et lui confia les fonctions de trésorier, qu'il remplit pendant 10 ans. Après avoir parcouru honorablement une carrière longue et utile, il se retira à la campagne et passa à la classe des correspondants de sa société, qu'il enrichit de plusieurs mémoires sur les insectes nuisibles aux récoltes; pendant plusieurs années, il lui communiqua la statistique des dommages causés par ces animaux. Il a aussi formé un herbier de 50 volumes in-fol., distribué d'après le système sexuel, s'est attaché surtout à la cryptogamie, comme à la classe la plus difficile, et l'a enrichie de remarques savantes sur les systèmes de Dillen, Micheli, Hedwig, Bridel, Swartz, Palisot de Beauvois, etc. Il possédait encore des connaissances pro-

fondes en conchyliologie. Ce savant a terminé son honorable et laborieuse carrière le 31 janvier 1820.

SIRANI (Jean-André), peintre, né à Bologne, en 1610, fut élève du Guide, et sut si bien s'approprier la manière de son maître, qu'après la mort de ce dernier, on le chargea de terminer le grand tableau de *saint Bruno,* à la Chartreuse, et quelques autres que le Guide avait commencés. Les premiers ouvrages de Sirani, soit qu'il les ait exécutés avec moins de liberté, soit que son maître les eût retouchés, se rapprochent beaucoup de la seconde manière du Guide, particulièrement *le Crucifix* qui se trouve dans l'église Saint-Martin, et dans lequel on croirait revoir celui de Saint-Laurent *in Lucina,* ou celui de la galerie de Modène. En avançant en âge, Sirani paraît s'être proposé d'imiter le style rigoureux que son maître avait adopté primitivement. C'est du moins dans ce goût que sont peints *le Repas chez le Pharisien,* à la Chartreuse; le *Mariage de la Vierge,* à Saint-George de Bologne; et *les Douze Crucifix* du dôme de Plaisance, tableau de la plus rare beauté, que quelques écrivains ont, du reste, attribué à Élisabeth, sa fille. On possède de la main de ce peintre, plusieurs eaux-fortes d'une exécution très-spirituelle. Ses pièces sont ordinairement marquées de ses initiales, G. A. S. Sirani mourut à Bologne en 1670.

SIRANI (Élisabeth), fille et élève du précédent, née à Bologne, en 1638, est une des femmes les plus célèbres qui aient cultivé les beaux-arts. Ses deux sœurs, nommées Anne et Barbe, qui peignirent avec succès, son père même, malgré son talent incontestable, ne seraient peut-être pas connus si elle n'eût répandu sur eux l'éclat de son nom. Dès ses premiers ouvrages, elle adopta la seconde manière du Guide qui sait unir un grand relief à un grand effet, et elle ne s'en écarta jamais. Une chose vraiment merveilleuse dans une jeune femme morte à l'âge de 26 ans, c'est le grand nombre d'ouvrages qu'elle a terminés, et surtout le soin et la finesse avec lesquels ils sont exécutés. Mais ce qui est plus admirable encore, c'est qu'elle ait entrepris de vastes compositions historiques, sans qu'on voie percer dans aucune d'elles cette timidité dont n'ont jamais pu s'écarter ni la Fontana, ni toutes les autres femmes qui se sont fait un nom dans la peinture. Tels sont les tableaux du *Baptême de Jésus-Christ,* grande composition de 30 pieds de hauteur, et d'une touche pleine de fermeté, qu'elle fit pour la Chartreuse, de *saint Antoine de Padoue qui baise les pieds de l'enfant Jésus,* dans l'église Saint-Léonard, et quelques autres tableaux que l'on voit sur les autels de plusieurs églises de Bologne. Dans les objets qu'on lui demandait de préférence, tels que des *Madones,* avec *l'enfant Jésus,* des *Madeleines,* elle semble se surpasser elle-même. Elle avait un rare talent pour peindre le portrait. On cite celui où elle s'est représentée couronnée par un petit Amour. On vante aussi plusieurs de ses petites compositions historiques, telles que celles de *Loth,* à Bologne, et de *saint Irénée pansant les plaies de saint Sébastien,* dans le palais Altieri, à Rome. Non moins renommée par les charmes de son esprit que par la supériorité de ses talents, elle ne put échapper à l'envie, et des rivaux, jaloux de son mérite, l'empoisonnèrent: elle n'avait encore que 26 ans. On fit, au sujet de sa mort, une enquête solennelle. Les médecins, qui d'abord avaient unanimement déclaré qu'Élisabeth était morte de poison, firent ensuite des rapports contradictoires. On ne put administrer des preuves suffisantes contre les accusés, et l'on se borna à condamner au bannissement une femme de service qui avait donné une potion à Élisabeth. Elle mourut à Bologne, le 29 août 1665. Élisabeth avait aussi cultivé la gravure à l'eau-forte avec beaucoup de succès. Ses pièces, qu'elle marquait des lettres E. S. F. se distinguent par une pointe délicate et une exécution pleine d'esprit et de facilité.

SIRET (Louis-Pierre), grammairien, né à Évreux le 30 juillet 1745, paraît avoir rempli, avant la révolution, quelques missions secrètes pour le gouvernement. Après le 9 thermidor, il établit à Paris une imprimerie, qu'il garda peu de temps, et se retira à Vitry sur les bords de la Seine, où il mourut le 25 septembre 1798. On a de lui : *Éléments de la langue anglaise,* 1773, souvent réimprimés; une *Grammaire italienne,* 1797, et une *Grammaire française et portugaise,* publiée en 1799, in-8°, par le professeur Cournaud, avec un *Précis de la vie du citoyen Siret.* — SIRET (C. J. C.), ancien maître de langues à Reims, est auteur d'un *Epitome historiæ græcæ,* Paris, 1801, in-12.

SIREY (Jean-Baptiste), avocat aux conseils du roi et à la cour de cassation, et l'un des jurisconsultes-écrivains les plus distingués du 19e siècle, est né à Sarlat, département de la Dordogne, le 25 septembre 1762. Sirey, partisan de la réforme des abus consacrés par les siècles, avait, comme l'on dit vulgairement, donné dans la révolution : ce qui ne l'empêcha pas d'être persécuté par ceux dont les coupables excès compromirent cette réforme. Traité tour à tour de royaliste et de fédéré, il fut jeté dans les cachots; mais plus heureux que tant d'autres, il en sortit au bout d'une assez longue captivité. Dès qu'il se vit libre, il attaqua l'existence du tribunal révolutionnaire, déjà chancelant sur sa base sanglante, comme l'un des produits les plus monstrueux du système d'exception, ou plutôt de proscription, qui jusque-là s'était seul chargé de faire les affaires de la liberté. Cet écrit où Sirey se montrait à la fois homme d'État plein d'éloquence et législe profond, attira les yeux sur lui, et en 1799 (an VIII) il fut compris au nombre des 50 défenseurs que la cour de cassation, récemment organisée, attacha à sa barre pour plaider et traiter les causes qui venaient à son ressort. C'est un an après son installation en cette qualité, c'est-à-dire en 1800, que Sirey commença son grand ouvrage publié sous la forme de recueil périodique. Cet immense répertoire des arrêts de la cour de cassation est devenu le manuel des avocats, des avoués, et de tous les hommes dont les fonctions se rattachent spécialement aux lois. Sirey était destiné à l'état ecclésiastique, et il était entré dans les ordres. Quand il eut reconnu que l'activité de son esprit s'accommoderait peu des exigences de la vie cléricale, il sollicita et obtint des dispenses pour se marier. Il épousa une nièce de Mirabeau. Le 4 décembre 1845, Sirey fut frappé d'une attaque d'apoplexie dans le cabinet de M. Talabot, président du tribunal civil de Limoges; il est mort en parlant à ce magistrat.

SIRI (Vittorio), historien, né à Parme en 1608,

entra dans l'institut de St.-Benoît et se destina d'abord à la prédication; mais bientôt, entraîné par son goût naturel pour la politique, il publia divers écrits dans lesquels il se montra partisan de la France, et qui lui valurent la protection du cardinal de Richelieu, puis de Mazarin. Il fut chargé de diverses missions en Italie, et mourut à Paris en 1685. On a de lui : *Il politico soldato Monferrino, ovvero discorso politico sopra gli affari di Casale, del capitano Latino Verità*, Casal (Venise), 1640, in-4°; *Lo scudo e l'asta del soldato Monferrino*, etc., Venise, 1641, in-4°; *Il Mercurio, ovvero historia de' correnti tempi*, les tomes I et II, Casal (Venise), 1644, in-4°; le tome III, Lyon, 1652, in-4°; les tomes IV à X, Casal, 1665-68, in-4°; les tomes X à XIII, Paris, 1670-74, in-4°; enfin les tomes XIV et XV, Florence, 1682, in-4°: Regnier a traduit en français un extrait du *Mercure*, 1756, 3 vol. in4°, en 18 vol. in-12. et les *Mémoires secrets*, 1765-67, 50 vol. in-12; *Memorie recondite del anno* 1601, *sino al* 1640; les tomes I et II, Rome, 1676, in-4°; les tomes III et IV, Paris, 1677, in-4°. On en a tiré les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu*, 1717, 2 vol. in-12, et celles du *ministère du comte d'Olivarez*, 1772, in-12.

SIRICE (Saint), élu pape le 1er janvier 385, fils de Tiburce, et Romain de naissance, succéda à saint Damase. Son élection fut approuvée par Valentinien Ier, qui résidait alors à Milan. Il avait eu pour compétiteur Ursin ou Ursicin, qui avait déjà annoncé ses prétentions sous le pontificat précédent, mais qui fut écarté tout d'une voix. Saint Sirice ne tarda pas à justifier la préférence qu'on lui avait donnée, en répondant à Himerius, évêque de Tarragone, sur plusieurs points de doctrine qu'il avait soumis à la décision de saint Damase, avec une pureté de foi et une fermeté de principes, qui ne laissaient rien à désirer. Cette lettre est la première des décisions de ce genre émanées de l'autorité du souverain pontife : elle contient des préceptes remarquables sur l'administration des sacrements du baptême, de la pénitence et de la prêtrise. Ils ont servi de base à tout ce qui a été pratiqué depuis. Saint Sirice eut à combattre des hérésies qui, de son temps, affligeaient l'Église catholique, telles que celles des Novatiens, des Donatiens et des Priscillianistes. Il contribua beaucoup avec l'empereur Théodose, à réprimer les Manichéens. Le schisme de l'église d'Antioche l'affligea vivement; et sa prudence, autant que sa fermeté, contribuèrent efficacement à l'éteindre. Saint Sirice gouverna dignement l'Église pendant 13 ans 8 mois 19 jours, et mourut dans une extrême vieillesse, le 3 novembre 399. On lui reproche néanmoins de n'avoir pas conservé auprès de lui saint Jérôme, ainsi que l'avait fait saint Damase, et de n'avoir pas poursuivi avec assez de rigueur les erreurs d'Origène. Baronius l'accuse aussi très-injustement d'avoir négligé les choses de la foi. Toutes ces accusations ont été pleinement réfutées. Il assembla plusieurs synodes, un à Rome, un à Capoue, et un troisième à Milan. Plusieurs de ses épîtres ont été conservées. L'Église honore sa mémoire le 26 novembre. Il eut pour successeur saint Anastase Ier.

SIRLET (Guillaume), cardinal, né en 1514 à Guardavalle, village de Calabre, ne dut son élévation qu'à son mérite personnel, qui lui valut la protection des papes Paul IV et Pie IV; à la mort de ce pontife il aurait été élu pape, si on n'eût craint que ses travaux littéraires ne le détournassent de l'administration des affaires de l'Église. Pie V lui confia plusieurs charges honorables; et en dernier lieu celle de directeur de la bibliothèque Vaticane, que Sirlet garda jusqu'à sa mort, arrivée le 8 octobre 1585. Son *Oraison funèbre*, prononcée par Laz. Motta, fut imprimée in-4°. On a de lui : *Vitæ sanctorum in lat. versæ et à Metaphraste editæ*, dans les deux derniers volumes des *Vitæ sanctorum*, publiées par Lippomani, Venise, 1551-58, 6 vol. in-4°; *Adnotationes variarum lectionum in Psalmos* de la bible polyglotte d'Anvers, 1569, in-fol.; *Menologium Græcor., nunc primùm è manusc. in lucem editum*, dans le recueil de Canisius; *Antiquæ lectiones*, Ingolstadt, 1601, in-4°, et d'autres écrits dont on trouve le détail dans les *Scrittori napoletani* de Tafuri.

SIRMOND (Jacques), savant jésuite, né à Riom le 22 octobre 1559, après avoir terminé ses études au collége de Billom, entra dans l'institut de St.-Ignace, et professa la rhétorique à Paris. En 1590 il fut appelé à Rome par le père Aquaviva, général de la société, qui le choisit pour secrétaire. Il mit à profit un séjour de 16 années dans cette ville pour examiner les manuscrits de la bibliothèque Vaticane, et revint à Paris en 1608, avec la réputation d'un savant distingué, quoiqu'il n'eût encore rien publié. Il continua ses recherches dans les bibliothèques et les archives des couvents de France, dans le but de sauver de la destruction les manuscrits utiles pour l'histoire. Nommé confesseur de Louis XIII en remplacement du père Caussin, en 1637, il se rendit à Rome en 1645, à l'occasion de l'élection du général de la société, et mourut à Paris le 7 octobre 1651. Ses ouvrages, recueillis par le père Labaume, Paris, 1696, 5 vol. in-fol., sont précédés de sa *Vie*, par l'éditeur; de son *Oraison funèbre*, par Henri Valois, et de la liste de ses ouvrages imprimés ou manuscrits, ainsi que de ceux auxquels il a coopéré. Une autre *Vie du père Sirmond*, par Paul Colomiès est insérée dans sa *bibliothèque choisie*, 1731; son *Éloge* se trouve dans les *Hommes illustres* de Perrault.

SIRMOND (Jean), neveu du précédent, un des premiers membres de l'Académie française, né à Riom vers 1589, vint à Paris dans sa jeunesse, fut chargé par le cardinal de Richelieu de répondre aux pamphlets du sieur de Saint-Germain, un des plus ardents adversaires du ministre, et obtint, en récompense de ses services, le titre d'historiographe du roi. Entré à l'Académie en 1634, il fut l'un des commissaires chargés de revoir le travail de l'Académie sur le *Cid*. Après la mort de Richelieu, il se retira en Auvergne et y mourut en 1649. Il a publié un grand nombre d'écrits de circonstance qui sont tombés dans l'oubli : on en trouve la liste dans l'*Histoire de l'Académie française*, dans les Tables de la *Bibliothèque historique* de la France, et dans le *Dictionnaire* de Moréri.

SIRMOND (Antoine), jésuite, frère du précédent, né en 1591 à Riom, mort à Paris, se consacra tout entier à la prédication. On a de lui : *De immortalitate animæ demonstratio physica et aristotelica, adversùs Pompo-*

natium et asseclas, 1625, in-8°; *l'Auditeur de la parole de Dieu*, 1638, in-8°; *le Prédicateur*, 1638, in-8°; *la Défense de la vertu*, 1641, in-8°, etc.

SIROES ou **KOBAD II**, surnommé *Schirouich*, dont les auteurs grecs ont fait le nom de *Siroës*, 24ᵉ roi de Perse de la dynastie des Sassanides, monta sur le trône l'an 628 de J. C., après la déposition et l'arrestation de son père, Khosrou-Parwiz (Chosroës II), contre lequel il s'était révolté. Les grands du royaume lui représentèrent que l'intérêt de l'État, la justice et sa sûreté personnelle exigeaient qu'il fît ôter la vie à son père, et le menacèrent, en cas de refus, de le livrer à la vengeance de ce monarque irrité, auquel on rendrait la couronne. Schirouich, ayant obtenu un court délai avant de prendre une détermination, en profita pour tâcher de sauver son père, en lui donnant le temps et les moyens de se justifier, ou en laissant se calmer la haine de ses ennemis. Mais ce fut en vain. Obsédé par les importunités des émirs, et intimidé par leurs menaces, il permit enfin à Mihr-Hormouz, l'un d'eux, d'aller venger la mort de son père dans le sang de Khosrou, qui l'avait ordonnée. Lorsque le meurtrier vint lui rendre compte de cette exécution, il s'arracha les cheveux, déchira son visage, poussa des cris lamentables, et fit mettre à mort Mihr-Hormouz, en lui répétant les propres paroles que Khosrou avaient prononcées avant d'expirer : *Maudit soit le fils qui ne fait point périr l'assassin de son père.* Tel est le récit des historiens qui ont tenté de prouver que Siroës n'était devenu parricide que par l'influence d'une faction puissante; ce qui paraît assez vraisemblable. Ceux qui semblent avoir pris plaisir à représenter ce prince comme un monstre souillé de tous les crimes, l'accusent d'avoir fait égorger 17 de ses frères en sa présence, et racontent avec des détails horribles et exagérés, la mort lente et douloureuse qu'il fit subir à son père. Mirkhond rapporte comme un fait peu accrédité, la mort de 15 frères de Siroës; et Ferdoucy, qui en réduit le nombre à 14, n'impute ce forfait qu'aux factieux. Quant à l'amour subit de ce prince pour la belle Schirin, qui avait été 30 ans la maîtresse et l'épouse de son père; c'est sans doute un épisode tiré du *Schah-Nameh* et du roman de *Nizamy*, épisode fort intéressant, que la sévérité de l'histoire doit pourtant rejeter. Siroës ne fut point un tyran, mais un de ces princes faibles dont le nombre est si grand dans les annales du monde, et parmi lesquels il nous serait facile d'en citer plus d'un, qui, de nos jours, se sont trouvés entraînés par des circonstances à peu près semblables. Siroës fit part à l'empereur Héraclius de son avénement au trône, conclut la paix avec lui, rendit 300 étendards pris par son père, et le morceau de la vraie croix que ce prince avait enlevé de Jérusalem. Tous les prisonniers furent mis en liberté de part et d'autre. Ainsi se terminèrent en même temps une guerre qui avait duré 24 ans, et cette longue querelle qui, suscitée par l'avarice et l'imprudence de Crassus, avait pendant près de 7 siècles, coûté tant de sang à l'Europe et à l'Asie. Mais l'empire qui, des Parthes avait passé aux Perses Sassanides, et celui des successeurs de Constantin, épuisés, ébranlés l'un et l'autre par cette lutte inutile et prolongée, se trouvèrent hors d'état de résister à la nouvelle puissance qui allait bientôt les envahir. Siroës, pour consoler ses sujets des malheurs de la guerre, fit fleurir la justice et les lois; mais il n'eut pas le temps d'effacer par la douceur de son gouvernement l'impression de terreur qu'avait laissée dans tous les esprits la révolution qui l'avait porté sur le trône. Après un règne d'environ 9 mois, ses remords et les reproches de ses sœurs le plongèrent dans une noire mélancolie qui le conduisit au tombeau, dans les premiers mois de l'année 629. Suivant d'autres historiens, il mourut de la peste. Son fils Ardéchir III, âgé de 7 ans, fut reconnu roi par une faction : mais le général Kiouraz Carahin, surnommé *Schahryar, Schahribar* ou *Schahrbarz*, chef de la révolte qui avait entraîné la chute de Khosrou-Parwiz, et la destruction de sa famille, entra dans Madaïn, et sous prétexte de punir ces attentats, il se défit des émirs qui lui étaient opposés, ainsi que du jeune roi, qui n'avait occupé le trône que 5 à 6 mois. Il y monta lui-même, et n'y fit que paraître. Son orgueil et sa dureté soulevèrent les troupes dont les chefs, excités par la princesse Touran-Dokht, assassinèrent le tyran, et donnèrent la couronne à cette fille aînée de Khosrou-Parwiz.

SISEBUT (Flavius), roi des Visigoths d'Espagne, succéda, en février 612, à Gondemar. Ce prince joignait aux talents d'un capitaine, l'amour des lettres et une piété sincère. Des qualités si rares à cette époque réunirent sur lui tous les suffrages, et si l'on en croit la *Chronique* d'Isidore de Séville, son élection fut unanime. Sisebut justifia toutes les espérances qu'on avait conçues de son règne. Il choisit pour lieutenant Suintila, fils de Récarède Iᵉʳ, que sa trop grande jeunesse à la mort de son frère Liuva, avait sauvé des fureurs de Witeric, et il le chargea de soumettre les Vascons et les Asturiens révoltés. Dès que cette expédition fut terminée, Sisebut attaqua les Romains, maîtres encore d'une partie de la Bétique et de la Lusitanie, les vainquit dans plusieurs combats, et les força de quitter la Péninsule ou de reconnaître son autorité. L'empereur Héraclius confirma le traité que le gouverneur romain avait fait avec le roi des Visigoths. Suivant le P. Mariana, ce fut à la condition que Sisebut chasserait d'Espagne les juifs, qu'Héraclius regardait comme la cause de tous les maux qui désolaient l'empire; mais le zèle de Sisebut n'avait point attendu les ordres de l'empereur pour se manifester. Quatre ans avant la confirmation du traité, il avait, par deux édits, prescrit des mesures très-rigoureuses contre les juifs, dont 90,000 avaient reçu le baptême pour échapper aux supplices ou à l'exil. La conduite de Sisebut fut censurée par un concile de Tolède. On ne peut disconvenir, ajoute Mariana, que le roi n'eût fait une chose très-opposée à l'esprit de l'Évangile; car il n'est jamais permis de forcer quelqu'un d'embrasser une religion qu'il ne croit pas véritable. Le clergé vit avec plus de peine encore Sisebut prononcer la déposition d'Eusèbe, évêque de Barcelone; ce prélat avait permis la représentation d'une comédie qui retraçait les usages et les mystères du paganisme. Les autres évêques n'excusaient pas une faute si grave; mais ils pensèrent que ce n'était point au roi de la punir. Affermi sur le trône d'Espagne, Sisebut s'occupa de faire fleurir dans ses États la religion, le commerce et les lettres. Il fit tenir, en 619, à Séville, un

concile dans lequel fut condamnée l'hérésie des Acéphales, et qui prit différentes mesures de police. Il équipa une flotte, exerça son peuple à la marine, entoura Evora de fortifications, dont on voit encore les ruines, et embellit Tolède d'une église dédiée à sainte Léocadie. Ce prince mourut en 621, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de Récarède II. Une mort prématurée enleva Récarède au bout de quelques mois ; et tous les suffrages se réunirent alors sur Suintila. On conserve dans les archives des églises de Tolède et d'Oviédo plusieurs *Lettres* de Sisebut, et quelques-unes ont été publiées par le P. Florez. Quelques manuscrits citent un moine SISEBUT comme l'auteur du *Te Deum laudamus* attribué vulgairement à saint Ambroise. En ce cas, ce moine serait antérieur d'un siècle au roi des Visigoths, puisque le *Te Deum* est déjà cité dans la règle de Saint-Benoît écrite au commencement du 6e siècle.

SISENNA (Lucius-Cornélius), orateur et historien romain, ami de Varron, d'Atticus et de Cicéron, fut questeur en Sicile l'an 676 de la république, puis préteur et gouverneur d'Achaïe, comme lieutenant de Pompée. Il avait composé une histoire commençant à la prise de Rome par les Gaulois et finissant aux guerres de Sylla, ainsi qu'un *commentaire* sur les comédies de Plaute, et traduit du grec les *Contes milésiaques*. Il ne nous est parvenu que des fragments de son histoire.

SISENNA, fils d'Archélaüs, prince de Comane, tenta, vers l'an 65 avant J. C., de s'emparer du trône de Cappadoce, et fit périr Ariobarzane II qui l'occupait; il ne réussit cependant à s'y placer que l'an 42 avant J. C., par la protection d'Antoine.

SISINNIUS, élu pape, le 19 janvier 708, était Syrien de naissance, et succéda à Jean VII. Il était tellement incommodé de la goutte, qu'il ne pouvait porter ses mains à sa bouche, et que par conséquent il se trouvait hors d'état de célébrer le saint sacrifice. Il ne vécut que 20 jours depuis son élection. On dit néanmoins qu'il avait une grande fermeté d'âme et une telle affection pour son peuple, qu'il voulait entreprendre les réparations des murs de Rome. Il eut pour successeur Constantin.

SISMONDI (Chinzica) était fille d'un gentilhomme de Cologne conduit en Italie par Othon II, et qui, en 980, s'établit à Pise. Pendant qu'une flotte pisane était allée combattre les Sarrasins, en Campanie, Murat, roi sarrasin de Sardaigne, tenta, en 1005, de surprendre Pise. Déjà, remontant l'Arno dans ses galères, il avait incendié un quartier de la ville, tandis que les citoyens des autres quartiers, ensevelis dans un profond sommeil, ignoraient le danger. Tous les fuyards, pour se dérober au fer des musulmans, se dirigeaient vers la campagne. Chinzica seule, traversant ces bandes de brigands et les troupes des fugitifs, suivit les rives du fleuve, passa le pont de la ville, et vint donner l'alarme au palais des consuls. Aussitôt le tocsin appela les Pisans aux armes : ils fondirent sur les musulmans, les forcèrent à se rembarquer en hâte; et pour conserver la mémoire de l'héroïne qui avait sauvé leur ville, ils donnèrent son nom au faubourg incendié qu'ils rebâtirent.

SISMONDI (Ugolin), surnommé *Buzzacherino*, était amiral des Pisans, en 1241. Sa patrie, dévouée à Frédéric II, ne voulait point permettre la tenue du concile convoqué par Grégoire IX, à Saint-Jean de Latran. Les Génois s'étaient engagés à transporter à Rome les prélats français; ils avaient armé une flotte de 27 galères, sous les ordres de Jacques Malocello, pour assurer leur passage. Ugolin Sismondi, qui avait réuni à la flotte pisane quelques vaisseaux napolitains, attendit les Génois entre la Mélorta et l'île de Giglio. Ils parurent le 3 mai, escortant les Pères de l'Église d'Occident, qui se rendaient à Rome, et ne refusèrent pas le combat. La bataille fut longue et acharnée; mais jamais victoire ne fut plus complète que celle de Sismondi. Des 27 galères génoises, il en coula 3 à fond, et en prit 19. 4,000 Génois furent faits prisonniers et conduits en Sicile. Deux cardinaux, un grand nombre d'évêques et de prélats furent amenés à Pise, où ils furent enfermés dans le chapitre de la cathédrale, et chargés de chaînes d'argent, pour leur témoigner une espèce de respect, même dans leur captivité. Enfin, un trésor immense fut transporté dans la même ville; et l'amiral fit partager avec un boisseau, entre les Pisans et leurs auxiliaires napolitains, l'argent acquis par la victoire. Frédéric II accorda le titre de comte à Ugolin Sismondi; mais sa dignité s'éteignit avec lui, et ne passa point aux autres branches de sa famille.

SISMONDI (Ginicello), amiral pisan, qui dans la guerre de cette république contre les Génois, en 1282, chassa la flotte ennemie des bouches de l'Arno, porta la désolation avec 30 galères dans la rivière du Levant, prit et pilla Porto Venere, menaça Gênes; mais au milieu de ces exploits il fut assailli, le 9 septembre 1282, devant les bouches du Serchio, par une tempête si violente, qu'elle détruisit la moitié de sa flotte.

SISMONDI (Jean-Charles-Léonard SIMONDE de), membre du conseil représentatif de la république de Genève, et de plusieurs académies et sociétés savantes, est né à Genève le 9 mai 1773. Sa famille était une des plus anciennes de la ville de Pise et s'était fixée en Suisse, dès la fin du 15e siècle, à la suite des guerres sanglantes des Guelfes et des Gibelins qui désolèrent l'Italie. En 1785, les révolutions de sa nouvelle patrie le ramenèrent dans celle de ses ancêtres, où il reprit l'ancienne orthographe de son nom qu'un long séjour sur les frontières de France avait modifiée, premièrement de *Sismondi* en *Sismonde* et finalement en *Simonde*. En 1792, de Sismondi passa en Angleterre, et revint en Suisse en 1794. Il y fut arrêté comme ennemi du gouvernement révolutionnaire, subit une amende exorbitante et un emprisonnement, et repassa en Toscane où de nouvelles persécutions l'attendaient et où il se vit suspect à la fois aux Français vainqueurs et aux nationaux subjugués. Il rentra à Genève en 1800. Au milieu de toutes ces vicissitudes, de Sismondi, l'un des hommes les plus laborieux, n'avait cessé d'écrire, et ses divers ouvrages portent la date des divers lieux de ses exils. Ils ont été publiés à Genève, à Londres et à Paris. De Sismondi s'est occupé d'histoire, de politique et d'économie. Dans ces diverses branches de la science sociale, il s'est également montré philosophe sincèrement touché des intérêts de l'humanité, historien savant, publiciste profond, et en toute matière écrivain consciencieux. L'âge ne ralentit point en lui cette noble ardeur scientifi-

que; aussi peut-il être compté au nombre des auteurs les plus féconds qui aient jamais existé. Son histoire seule des Républiques italiennes du moyen âge aurait pu suffire aux travaux et à toute la vie d'un homme ordinaire. De Sismondi, mort le 25 juin 1842, a travaillé jusqu'au dernier moment, ses productions sont trop nombreuses pour être citées ici. Elles ont été presque toutes réimprimées à Bruxelles.

SISSOUS DE VALMIRE, avocat du roi au bailliage de Troyes, né vers 1740 et mort en février 1819, n'est connu que par un livre de métaphysique qui faillit le faire mettre à la Bastille. Ce livre est intitulé : *Dieu et l'homme, par de Valmire,* Amsterdam, 1771, in-12. L'auteur en envoya un exemplaire à Voltaire qui l'en remercia par une lettre du 27 décembre. On a confondu cet ouvrage avec l'écrit du philosophe de Ferney, intitulé : *Dieu et les hommes, œuvre théologique, mais raisonnable,* brûlé par arrêt du parlement en 1769, et condamné à Rome l'année suivante. Un examen *raisonné* du livre de Sissous a été publié par Louis Tallot, prêtre (mort à Troyes en 1777, à 56 ans).

SITALCÈS, roi de de la Thrace Odrysienne, monta sur le trône vers l'an 430, avant J. C. Aucun écrivain moderne n'a parlé convenablement d'un prince qui mériterait d'être appelé l'Épaminondas de la Thrace. Diodore de Sicile, dans ses recherches sur Sitalcès, ne distingue pas par époques les principaux événements de la vie de ce prince. Thucydide ne donne pas davantage l'époque fixe de son avénement au trône; mais il distingue si nettement les autres circonstances de sa vie, qu'il est facile d'en parler d'après cet historien. Vers la 2e année de la 87e olympiade, la 1re de la guerre du Péloponèse, Sitalcès venait de monter sur le trône. Tout ce que l'on sait de Térès, son père, dont la vie et le règne furent longs, c'est qu'il vécut 92 ans, qu'il se montra belliqueux et qu'il augmenta le premier le territoire des Odryses. Quant au fils, qui régna 8 ans au plus, les historiens se plaisent à le dépeindre sous les traits les plus honorables. Modéré dans l'exercice du pouvoir, vaillant capitaine, administrateur habile et sans cesse occupé du soin d'améliorer ses finances, il avait hérité d'un empire de médiocre étendue ; mais, avec de telles qualités, il en recula bientôt les limites. Ses sujets l'affectionnèrent : ceux des Thraces voisins qui conservèrent leur indépendance, l'admirèrent et se rangèrent librement sous ses lois. En un mot, de tous les empires d'Europe, entre le golfe d'Ionie et le Pont-Euxin, le sien devint le plus riche et le mieux pourvu de tout ce qui procure le bonheur. Sitalcès n'était que le roi d'une nation à demi sauvage, et son alliance était recherchée par le peuple le mieux policé, et le plus belliqueux de l'univers. Athènes, redoutant Perdiccas, roi de Macédoine, invoque la médiation de Sitalcès. Elle convoite le littoral de la Thrace; aussitôt elle se fait un allié du prince qui pouvait mettre obstacle à son ambition, et donne le titre de citoyen à son fils Sadocus. Voulant conquérir Potidée, place importante qui ouvrait les portes de toute la Pallène, elle députe vers le roi des Odryses, lui représente que le sort de Potidée intéresse son fils autant qu'Athènes même, dont il est devenu citoyen. Fort heureusement, Athènes avait devancé les ambassadeurs de Corinthe. ils allaient demander de l'or au grand roi, et à Sitaclès sa renonciation à l'alliance d'Athènes : ce prince rejette les propositions; et, fidèle à son allié, au moment même où celui-ci le jouait, et à sa promesse de terminer la guerre de la Chalcidique, il se met à la tête d'une armée de 150,000 hommes. Quoiqu'il n'ait mis en mouvement qu'une partie de cette armée contre les Chalcidiens et les Bottiéens, les Thraces septentrionaux, les Panæens, les Odomantes, les Droens, les Dersæens, craignent de perdre leur indépendance. Les Thessaliens méridionaux, les Magnètes et autres sujets de la Thessalie, prennent les armes. Les Grecs eux-mêmes, voyant en lui bien plus que le grand roi, font des vœux pour que de nouveaux Léonidas défendent les Thermopyles. Athènes tremble à l'aspect d'une puissance qu'elle a invoquée comme amie ; elle devait fournir, pour le succès d'une guerre qui l'intéressait, des vaisseaux et une armée considérable; elle se borne à une députation et à des présents. Manquant de vivres et souffrant beaucoup des rigueurs de l'hiver, et d'ailleurs subjugué par les représentations de Seuthès, son neveu, le plus puissant des Odryses après lui, Sitalcès regagna précipitamment ses États. Telles furent les résultats d'une si grande expédition, dans laquelle ce monarque fut évidemment joué par les Athéniens, ce qui n'empêcha pas ce prince crédule d'inscrire ces mots sur les colonnes de son palais : *Charmants Athéniens.* On voit dans les *Acharnes* d'Aristophane, que Sadocus, son fils, fait citoyen d'Athènes, fut invité à venir manger des andouilles aux Apaturies ou fêtes de la Supercherie. On ne connaît pas précisément l'époque de la mort de Sitalcès. Son fils Sadocus lui succéda.

SITIUS (Publius) fut surnommé *Nucérinus,* c'est-à-dire natif de la ville de Nocera. S'étant enfui de Rome, pour se soustraire à une accusation grave, il passa d'Espagne en Afrique, et parvint à mettre sur pied un corps de bannis, avec lequel il se signala dans différentes guerres entreprises par des princes de ce pays, armés les uns contre les autres. Catilina l'avait désigné à ses complices comme étant informé de sa conjuration, et se préparant à la seconder. Ayant ensuite embrassé le parti de César, Sitius concourut très-efficacement aux succès du dictateur en Afrique. Il prit la ville de Cirthe, tua Sabura, général de Juba, dispersa les forces de ce prince, et fit prisonniers Afranius et Faustus Sylla, fils du dictateur, avec la plupart des soldats de Pompée, l'an 45 avant J. C. Il dissipa plus tard la flotte de Scipion. Après la réduction de l'Afrique, César lui donna la partie de la Numidie qu'il avait enlevée à Manassès, auxiliaire de Juba. Sitius distribua des terres à ses troupes, et régna en véritable souverain; mais après la mort de César, il fut pris en trahison par Arabion, fils du roi Manassès qu'il avait détrôné; et ce prince le massacra vers l'an 43 avant J. C.

SIVARD DE BEAULIEU (Pierre-Louis-Antoine), naquit à Valognes, le 1er septembre 1767, du premier magistrat de cette ville. A l'époque de la révolution, il se forma des principes qu'il crut toujours devoir suivre, et partagea les persécutions des royalistes constitutionnels. Incarcéré à Valognes, ainsi que son père et son oncle, ils allaient comparaître devant le tribunal révolu-

tionnaire, lorsque le 9 thermidor leur sauva la vie. En l'an V, de Beaulieu fut élu membre du corps législatif, mais bientôt les événements du 18 fructidor le rendirent à la vie privée. En 1799, il devint administrateur général des monnaies, place qu'il a remplie avec distinction jusqu'à sa mort. Il fut, en 1818, député du département de la Manche. Ses déclarations, en 1820, à la chambre, prouvent qu'il fut toujours inébranlable dans ses principes et dans ses opinions, et qu'il ne craignit jamais de les manifester. En 1824, il ne fut pas réélu. Il mourut le 26 mars 1826.

SIVERS (Henri-Jacob), naturaliste, né à Lubeck en 1709, mort en 1758, membre de la Société royale de Berlin, a publié un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets, entre autres : *Curiosa Niendorpensia*, Lubeck, 1732, 1734; *Museum Lekoifianum*, 1732; *Relation sur le marbre de Suède*, Norkoeping, 1738, allemand et suédois; *Description du Digerdoeden, ou de la grande peste du Nord*, Stockholm, 1751; *Fragment remarquable de l'histoire de Gustave Ier*, ibid., 1754.

SIX (Jean), né à Amsterdam, en 1618, d'une famille originaire du Cambrésis, cultiva les muses et les arts, au sein des loisirs que lui laissaient les fonctions de la magistrature municipale. Sa tragédie de *Médée* est la plus distinguée de ses productions. Il était consulté comme un oracle de goût et de *purisme* dans sa langue maternelle; Vondel et tous les poètes du temps l'ont célébré à l'envi. Il fut l'ami et le protecteur de Rembrandt, qui, dans une de ses gravures les plus recherchées (le *Portrait du bourgmestre*), a transmis à la postérité les traits de son Mécène. Jean Six mourut en 1700.

SIX DE CHANDELIER (Jean), parent du précédent, et né à Amsterdam vers 1610, s'est distingué dans la même carrière. Il voyagea beaucoup, tant pour son commerce, que pour sa santé. Il paraît avoir eu pour celle-ci de grandes obligations aux eaux de Spa, qu'il se plaît à célébrer dans ses vers. Il donna en 1657, le Recueil de ses poésies, où l'on remarque l'*Hiver des Amsterdamois*. De Bosch en loue le naturel et la force, dans son *Histoire de la poésie hollandaise*. On doit aussi à Six une traduction en vers hollandais des Psaumes de David, publiée en 1674, après sa mort.

SIXTE ou **XISTE Ier** (Saint), pape, fut le successeur de saint Alexandre, en l'année 116 ou 119, le 3 juillet de la 1re, ou le 7 juin de la seconde : il était Romain de naissance. Nous avons déjà eu occasion de le remarquer : la succession des pontifes, dans ces premiers temps de l'Église, est certaine, quoique la date des années le soit peu. Saint Sixte Ier vécut sous les empereurs Adrien et Antonin le Pieux; il tint le saint-siége pendant 9 ou 10 ans environ. On ne sait aucun détail sur sa vie. L'Église honore sa mémoire comme martyr; et son nom est un de ceux que l'on invoque dans les prières du canon de la messe. Il eut pour successeur saint Télesphore. On attribue à Sixte 2 épîtres, qui ont été publiées avec des remarques dans la Bibliothèque des Pères.

SIXTE II (Saint), pape, Athénien de naissance, succéda à saint Étienne, le 2 ou le 24 août 257. Il était d'un âge fort avancé. Lenglet-Dufresnoy donne à son pontificat la durée de 2 ans et 5 jours, tandis que le père Pagi, Fleury et l'Art de vérifier les dates ne lui donnent pas un an entier. Lenglet-Dufresnoy le regarde comme une espèce de coadjuteur de saint Étienne, son prédécesseur, dont il avait partagé la prison. Sixte II ne montra pas moins de courage lorsqu'il fut élevé seul au trône pontifical. La persécution continua, et il en fut lui-même la victime. Un édit de Valérien ayant condamné à mort tous les évêques, les prêtres et les diacres, saint Sixte fut pris et mené au supplice avec quelques-uns de son clergé. Le pape eut la tête tranchée; quelques historiens prétendent qu'il fut pendu ou crucifié, le 6 août 259.

SIXTE III, pape, successeur de saint Célestin, était Romain de naissance, et fut élu le 20 août 432. C'est à lui que saint Augustin écrivit sa Lettre célèbre touchant la grâce, lorsqu'il n'était encore que prêtre de l'église romaine. La nomination de Sixte III se fit d'un consentement unanime, et en présence de 2 évêques orientaux. Le pape travaillait à la réunion des églises de l'Orient, dont un grand nombre était divisé d'avec celle de Rome; et ce fut le premier objet auquel il s'appliqua, aidé des lumières et du zèle de saint Cyrille. Les mœurs de Sixte III furent attaquées par un calomniateur, nommé *Bassus*, qui l'accusa d'avoir séduit une vierge consacrée à Dieu. L'empereur Valentinien III fit examiner le fait dans un concile tenu à Rome, en 445, et le pape sortit triomphant de cette accusation, dont l'auteur fut condamné et excommunié. Sixte III tint le saint-siége pendant 7 ans 11 mois et 12 jours, étant mort le 22 juillet 440. Les dons qu'il fit à différentes églises pour les orner ou les réparer, se montèrent à 5,000 marcs d'argent, somme prodigieuse pour un temps où les papes ne possédaient d'autres richesses que les secours des fidèles. Sixte III eut pour successeur saint Léon le Grand.

SIXTE IV (François d'ALBESCOLA de la ROVÈRE), pape, successeur de Paul II en 1471, était fils d'un pêcheur de Celles, près de Savone. Né en 1414, il fut élu général de l'ordre des frères mineurs, et élevé au cardinalat par Paul II. A son avénement il s'occupa de la réforme ecclésiastique et de la guerre contre les Turcs; mais ses opérations militaires n'eurent pas un grand succès. On se plaignit de sa facilité à accorder des grâces, particulièrement à l'un de ses neveux, nommé Riario, homme dépravé et qui affichait un luxe scandaleux. Il rétablit les chanoines réguliers de St.-Jean de Latran, institua un jubilé tous les 25 ans, et convertit le tribut que Naples payait à la cour de Rome comme redevance féodale, en l'hommage d'une haquenée blanche. L'événement le plus remarquable de son pontificat fut l'assassinat de Julien de Médicis, auquel peut-être ne fut-il pas étranger. Les troubles qui désolèrent Florence à cette occasion intéressèrent le roi de France, le duc de Milan, les Vénitiens et les autres princes de l'Italie. Après 2 ans de négociations, Sixte IV rétablit la tranquillité de ce côté; mais ses dernières années furent troublées par les attaques des Turcs et par des querelles avec les Vénitiens. Ses prodigalités envers les membres de sa famille et ses dépenses en bâtiments contribuèrent à épuiser le trésor public et à motiver l'établissement d'impôts excessifs. Il mourut en 1484, et fut remplacé par Innocent VIII. On a de lui plusieurs lettres, décrets, etc., dans divers

recueils, et quelques écrits parmi lesquels on remarque: *De sanguine Christi*, Rome, 1473, in-fol.; *De futuris contingentibus; De potentiâ Dei; De conceptione beatæ Virginis.*

SIXTE-QUINT (Félix PERETTI, pape connu sous le nom de), naquit le 13 décembre 1521. Ceux qui ne le connaissent que par la Vie, ou plutôt par le roman qu'en a publié Grégorio Leti, soit d'après son imagination, soit d'après les libelles composés par les ennemis de ce pape, ne peuvent en avoir qu'une fausse idée. Encore a-t-on retranché un tiers de cette Vie dans la traduction française. La famille Peretti, forcée de quitter la Dalmatie, où elle tenait un rang distingué, lorsque Amurath II envahit cette province vers la fin du 15e siècle, était venue s'établir au château de Montalte, dans la Marche d'Ancône. Peretti ayant vu ses domaines ravagés en 1518, pendant la guerre de Léon X et du duc d'Urbin, se réfugia au village des Grottes, sur le bord de la mer, et ce fut là que naquit Félix, qui fait le sujet de cet article. Pendant que son père, revenu à Montalte, s'occupait de rétablir ses propriétés, il entra au noviciat chez les cordeliers d'Ascoli, où il mérita la faveur de ses supérieurs par ses talents, et s'attira l'aversion de ses confrères par son caractère inquiet et pétulant, qui leur fournit bien des occasions de donner un libre cours à leur jalousie naturelle. Frère Félix n'en poursuivit pas moins rapidement sa carrière. Il fut successivement professeur de théologie, prédicateur renommé dans les principales chaires d'Italie, commissaire général de son ordre à Bologne, inquisiteur à Venise, etc. Il développa, dans toutes ces places, des talents qui lui frayèrent le chemin à de plus hautes dignités. Des différends qu'il eut dans cette dernière ville avec le sénat et avec ses confrères, l'obligèrent de prendre la fuite; et comme on le raillait sur cette fuite précipitée, il répondit plaisamment, « qu'ayant fait vœu d'être pape à Rome, il n'avait pas cru devoir se faire pendre à Venise. » Arrivé dans la capitale du monde chrétien, où il était déjà connu par la réputation que lui avaient acquise ses prédications, il devint consulteur du saint-office, membre de plusieurs autres congrégations, procureur général de son ordre, et fut choisi par le cardinal Buoncompagno, légat en Espagne, pour l'y suivre en qualité de son théologien. A cette époque un changement très-remarquable s'opéra dans son caractère. Un air doux, honnête et complaisant remplaça cette humeur aigre et sévère qui le rendait incommode dans la société, et releva, aux yeux de tous ceux qui eurent à traiter avec lui, les autres qualités qu'on chérissait dans sa personne. L'exaltation de Pie V, son ancien disciple et son protecteur, appela Peretti à de nouveaux honneurs. Ce pape le fit élire général des cordeliers, le choisit pour son confesseur, lui donna l'évêché de Sainte-Agathe, et le revêtit de la pourpre romaine. Le cardinal de Montalte (c'est le nom qu'il avait pris du lieu où résidait sa famille) ne jouit pas de la même faveur sous Grégoire XIII, qui ne lui accorda point de part dans le gouvernement. Si l'on en croit le romancier Gregorio Leti, cette disgrâce fut utile à ses vues ambitieuses. On le vit tout à coup s'éloigner du tourbillon du monde, et se confiner dans la retraite, en annonçant qu'il ne voulait désormais travailler qu'à son salut. Il paraissait succomber sous le poids des années et des infirmités, ne se montrant, en public, qu'appuyé sur un bâton, la tête penchée sur les épaules, ne parlant que d'une voix entrecoupée avec une toux qui semblait le menacer à chaque instant de sa fin. Tous ces signes de caducité redoublèrent quand il fut question de donner un successeur à Grégoire XIII. Si on lui faisait entrevoir que l'élection pourrait le regarder, il en rejetait la proposition dans des termes propres à confirmer l'idée que son état apparent donnait de sa mort prochaine, et de l'impossibilité où il serait de vaquer par lui-même aux affaires. Il n'en fallut pas davantage pour réunir en sa faveur toutes les factions qui divisaient le conclave, dans l'espoir qu'un pontificat faible et de peu de durée laisserait à chacune d'elles le temps, et leur fournirait les moyens de se mieux concerter pour parvenir plus sûrement à leur but. Il fut donc élu sans contradiction, le 24 avril 1585. A peine les suffrages étaient-ils recueillis que Montalte sortit de sa place, jeta son bâton, releva sa tête, et entonna le *Te Deum* d'une voix forte, qui retentit dans toute la salle de l'assemblée. Les cardinaux stupéfaits ne pouvaient en croire leurs yeux et leurs oreilles. Le peuple, en le voyant donner ses bénédictions avec autant de grâce que d'assurance, avait de la peine à concevoir que ce fût le même homme qui, la veille, avait paru succomber sous le poids de son corps affaissé. Ses premiers soins furent de rétablir, par une police rigoureuse, la sûreté de Rome et des terres de l'Église contre les brigands qui s'étaient prévalus de la faiblesse de son prédécesseur. Les gouverneurs et les juges qui marquaient des dispositions à une clémence hors de saison furent remplacés par d'autres plus sévères; les cardinaux, chargés de faire exécuter ses terribles édits dans les provinces, suivirent ponctuellement ses intentions rigoureuses, surtout à Bologne, où il en coûta la vie au comte Pepoli, pour avoir donné retraite à des bandits. Il ne supprima point les divertissements du carnaval, temps où se commettaient les plus grands désordres; mais on vit s'élever, dans tous les quartiers de la ville, des potences destinées à la prompte punition de ceux qui se seraient livrés à des excès. Gregorio Leti en rapporte des traits d'une sévérité quelquefois cruelle; mais on a déjà fait observer combien cet historien doit paraître suspect dans ses anecdotes : telle est, entre autres, celle du supplice du jeune Savelli, qu'il prétend avoir été exécuté avant l'âge où les lois permettaient de faire mourir un criminel, et qui, en réalité, ne périt que deux ans après la mort de Sixte. Les censeurs de ce pape ne l'ont jugé que par le contraste de son extrême sévérité avec la clémence que lui imposait sa qualité de pontife; mais l'équité demande qu'on le regarde comme prince temporel. Or, il est constant, par l'expérience, que la sévérité des souverains, lorsqu'elle n'est pas injuste, tourne toujours à l'avantage des peuples. C'est au moyen d'une certaine sévérité, que la licence en tout genre fut réprimée, que disparut une race d'assassins et de voleurs qui formaient une association organisée, avec laquelle on traitait, suivant certaines conventions, pour faire assassiner, mutiler un ennemi, saccager les campagnes, déshonorer les femmes;

et qu'après avoir commis toutes sortes d'horreurs on trouvait, dans les palais des cardinaux et des princes, un asile qui mettait les coupables à l'abri des poursuites de la justice. C'est par les mêmes mesures que le libertinage fut banni des murs de Rome, et l'adultère proscrit; que l'innocence sans appui n'eut plus rien à redouter de la témérité et de l'impudence; que les faibles furent protégés contre les puissants; que l'on put marcher dans Rome en toute sécurité; que les lois reprirent leur vigueur; que l'agriculture, affranchie des brigands qui infestaient les campagnes, devint florissante; que le commerce, débarrassé de ses entraves, que les arts, les manufactures et tous les genres d'industrie furent encouragés, et que l'Italie goûta les douceurs de la paix et de l'abondance, tandis que toutes les autres contrées de l'Europe étaient agitées par des troubles et souffraient de la détresse. Une seule année de ce gouvernement ferme et vigoureux, auquel les princes voisins furent obligés de se conformer, suffit pour opérer un si grand changement. Quelques opérations d'un genre plus agréable, et vraiment dignes d'immortaliser leur auteur, firent un peu de diversion à l'inquiétude et à la tristesse que des mesures sévères avaient dû répandre dans Rome. Cette capitale vit sortir du milieu des décombres où il était enfoui, ce fameux obélisque de granit de plus de cent pieds de hauteur, que Caligula avait fait transporter d'Égypte. Jules II et Paul III avaient échoué dans cette entreprise. Sixte V, en 4 mois et 10 jours, le fit placer sur son piédestal et dédier à la sainte croix. D'autres monuments de la même espèce furent retirés de dessous des débris pour décorer des places et des églises. Le pontife fit construire, à grands frais, dans Sainte-Marie Majeure, une superbe chapelle de marbre blanc, ornée de deux beaux mausolées, un pour lui et un pour Pie V, son bienfaiteur. Le terrain du village où il avait reçu le jour ne pouvant se prêter à l'établissement d'une ville, il en exécuta le projet à Montalte, dans le voisinage de ce village, et il y érigea un évêché. Il fit aussi beaucoup travailler au desséchement des marais Pontins, dont Léon X avait commencé à s'occuper: un canal encore existant y a conservé le nom de *Fiume Sisto*. Les sciences et les belles-lettres n'eurent pas moins de part à sa munificence. L'université de Bologne lui doit la fondation d'un collége avec 50 bourses. Mais un des plus beaux monuments de son pontificat, est le magnifique édifice qu'il fit élever dans la partie du Vatican appelée *belvédère*, pour y placer la célèbre bibliothèque de ce nom. Les murs en furent décorés par de très-belles peintures, qui représentaient les principaux événements de son règne, les conciles généraux et les plus fameuses bibliothèques de l'antiquité. Près de là fut établie une célèbre imprimerie destinée à faire des éditions correctes et exactes, en toutes sortes de langues, pour rétablir dans leur intégrité les livres de l'Écriture, des Pères et de la liturgie, corrompus ou altérés par la succession des temps, la négligence des hommes, ou la mauvaise foi. Sixte appela, dans ce dessein, tout ce qu'il put découvrir d'habiles gens dans l'art de l'imprimerie. C'est de là que sortirent, entre autres monuments curieux, les premiers beaux ouvrages imprimés en arabe; le texte des Septante, revu sur le fameux manuscrit d'Alexandrie; une édition de la Vulgate, également revue sur les textes originaux, les anciennes versions et les passages cités par les saints Pères. Sixte travailla lui-même à cette révision, et se chargea d'en corriger les épreuves (*Voyez* le 4[e] tome des *Amoenitates litter.*, de Schelhorn). Tant de superbes monuments, par lesquels il renouvela Rome, furent l'ouvrage d'un règne de 5 ans; et malgré les dépenses énormes qu'ils durent exiger, Sixte V, à sa mort, laissa dans le château Saint-Ange, plus de 20 millions, somme immense pour ce temps-là. Son infatigable activité s'étendait sur tous les points du gouvernement. Il établit ou réforma quinze congrégations, soit pour l'administration temporelle de ses États, soit pour la police générale des affaires ecclésiastiques. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, et les divisa en trois ordres, 6 évêques, 50 prêtres et 14 diacres, ayant chacun pour titre une église de Rome : on ne s'est point écarté depuis de cet arrangement. Il publia une infinité de bulles pour la discipline des ordres religieux, qui avait grand besoin de réforme, pour celle de toute l'Église, et pour la police de ses propres domaines. Sixte prit part aux événements des différents États de l'Europe, qui avaient quelque rapport à la religion, et n'épargna rien surtout pour empêcher l'hérésie de s'établir en France. Il confirma hautement la Ligue. Il adressa des brefs au duc de Guise et au cardinal de Bourbon, qu'il comparait aux Machabées : il fulmina une bulle d'excommunication contre le roi de Navarre et le prince de Condé, par laquelle ces princes étaient déchus de leur droit à la couronne. A la nouvelle de l'assassinat du duc de Guise et du cardinal de Lorraine, il cita Henri III à comparaître à Rome; et sur son refus, il lança contre lui une sentence d'excommunication. Lorsqu'il apprit la mort tragique de ce monarque, il défendit de faire des prières pour lui, et loua en plein consistoire le zèle et l'action de son assassin. Il accorda à Philippe II une bulle pour favoriser le succès de la grande *Armada*, destinée à détrôner la reine Élisabeth. Cependant, soit que ces entreprises fussent de la part de Sixte un effet des préjugés de son éducation, soit qu'il crût les devoir par politique à sa place de chef de l'Église, il est certain qu'il n'approuva pas toujours les fureurs de la Ligue, qu'il refusa même plus tard de prendre parti pour elle contre Henri IV encore hérétique, lorsqu'il se fut aperçu que le peuple français n'était que l'instrument de quelques factieux qui se couvraient du manteau de la religion pour voiler leurs projets ambitieux. Sixte estimait sincèrement Henri IV; et dès qu'il eut appris que ce prince demandait à être instruit de la doctrine catholique, il chercha toutes les occasions de traverser secrètement ses ennemis. De là les plaintes du duc de Mayenne, des ligueurs et de la Sorbonne; de là les fureurs du duc d'Olivarès, ambassadeur d'Espagne à Rome. Henri n'ignorait pas ces dispositions. On l'accuse d'avoir félicité la reine Élisabeth du plaisir qu'elle avait dû goûter en faisant sauter la tête de Marie Stuart. C'est un conte dépourvu de toute vraisemblance. Quoique Sixte-Quint fût d'une complexion robuste, le travail excessif que demandaient ses fonctions ruina insensiblement sa santé. Il y succomba le 17 août 1590. Sixte, après s'être livré pendant

le jour aux affaires, donnait une partie de la nuit à l'étude. Il nous reste de lui des *Sermons*, qui commencèrent sa réputation, et quelques autres écrits.

SIXTE DE SIENNE, né en 1520 dans la ville dont il porte le nom, de parents juifs, embrassa la religion chrétienne dans un âge encore tendre, entra dans l'ordre de St.-François, et prêcha avec beaucoup de succès dans les principales villes de l'Italie. Ayant émis dans ses sermons des propositions qui sentaient le judaïsme, il fut arrêté comme relaps, enfermé à Rome dans les prisons du St.-office et condamné au feu. Il dut la vie et la liberté à l'intérêt que prit à son sort Michel Ghisilieri, depuis pape sous le nom de Pie V, et alors commissaire général de l'inquisition. Ayant pris l'habit de St.-Dominique, il commença l'exercice de la prédication et travailla même efficacement à la conversion des juifs jusqu'à sa mort en 1569. On a de lui : *Bibliotheca sancta*, 1586, in-4°; Cologne, 1626, in-4°; Naples, 1742, 2 vol. in-fol., avec des additions et des améliorations par le P. Milante. Il avait composé d'autres écrits, mais il brûla tous ses manuscrits avant de mourir. Sa *Vie* est à la tête de l'édition de la *Bibliotheca* donnée par le P. Milante.

SIXTE DE VESOUL (Jean PARIS, plus connu sous le nom de Père), capucin, né en 1736 à Montagney-les-Vesoul, embrassa la règle de Saint-François, et fut envoyé par ses supérieurs à Paris pour y continuer ses études; il devint bientôt membre de la Société des capucins hébraïsants, aux travaux de laquelle il prit une part active, fut chargé de sa correspondance avec les savants après la mort du P. Louis de Poix, et mourut vers 1792. Il est auteur d'une traduction littérale de l'*Histoire de la première croisade*, par Mathieu d'Édesse, que l'on croit manuscrite, et du *prospectus* d'un *Dictionnaire arménien, latin, français et italien*, que la Société se proposait de publier. Le P. Sixte était membre de l'académie *degli Arcadi* de Rome.

SKARSZEWSKI (Albert), évêque de Varsovie, et primat de Pologne, naquit en 1743. L'histoire de Pologne offre peu d'exemples d'une conduite pareille à celle de Skarszewski, où l'intrigue et la trahison jouent un rôle principal. Après avoir intrigué pendant la diète constituante, il se découvrit à nu dans le complot liberticide de Tawigourka, où il se lia avec les principaux traîtres, tels que Stanislas-Félix Potocki, Branecki, Ozarowski, les Kossakowski, Massalski, Ankwicz et consorts. Lorsque le peuple de Varsovie chassa, en 1794, les Moscovites, et lorsqu'on put le convaincre de trahison, Skarszewski n'échappa point à la justice, il fut emprisonné en conséquence d'un décret juridique. Une particularité singulière le sauva à cette époque. Dans la même prison se trouvait, à côté de plusieurs détenus, l'évêque-prince Massalski. Skarszewski, conservant toute sa présence d'esprit, et remarquant que les prisonniers étaient menés au supplice sans appel nominal, glissa une pièce de 2 florins (1 fr. 30 c.) au gardien, et lorsque son tour fut venu, celui-ci le remplaça par Massalski, qui expia ses crimes sur l'échafaud. Depuis, Skarszewski, agréable à la politique moscovite, fut élevé à la dignité primatiale, dans laquelle il termina ses jours, au milieu de remords tardifs, le 12 juin 1827, à Varsovie.

SKELTON (John), poëte anglais, né dans le Cumberland, se distingua de bonne heure à l'université d'Oxford par son talent pour la poésie qui lui valut le titre de lauréat. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint une cure dans le comté de Norwich. Quelques satires contre les moines et des épigrammes contre le cardinal Wolsey lui attirèrent des réprimandes de son évêque : et bientôt pour éviter la persécution, il alla chercher un asile dans l'abbaye de Westminster, où il resta caché jusqu'à sa mort en 1529. Ses *Poésies*, Londres, 1512, in-8°, ont été souvent réimprimées. Elles consistent dans des comédies, des sonnets, de petits poëmes, des satires, etc.

SKELTON (Philippe), théologien irlandais, mort à Dublin en 1787, s'était fait remarquer par son zèle pour l'Église anglicane. On a de lui le *Déisme révélé*, 2 vol. in-8°; des *sermons* et quelques autres écrits peu dignes d'être cités.

SKINNER (Étienne), étymologiste, né à Londres en 1622, fit ses études à l'université d'Oxford, où il fit de rapides progrès dans les langues anciennes, orientales et la médecine, il voyagea ensuite en France, en Espagne, en Italie et en Allemagne, pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. Reçu docteur en médecine à Heidelberg, il revint se faire agréger au collége d'Oxford, puis s'établit à Lincoln où il pratiqua son art avec succès, et mourut en 1667. Ses différents ouvrages, tous relatifs aux origines de la langue anglaise, ont été corrigés, complétés et publiés par Thomas Henshaw, sous le titre d'*Etymologicon linguæ anglicanæ, seu Explicatio vocum anglicar. etymologica ex propriis fontibus, scilicet ex linguis duodecim*, Londres, 1671, in-fol. Ce volume, rare en France, est fort recherché des curieux.

SKORINA (François), docteur en médecine, né à Polotzk, florissait à Wilna au commencement du 16e siècle, et était attaché au bourgmestre de cette ville. Il n'est connu que pour avoir traduit la Bible du latin dans le dialecte russe de cette époque : cette traduction ne s'est pas conservée en entier : il ne reste du Nouveau Testament que les *Actes des apôtres*, Wilna, 1525, in-8°. Les portions de l'Ancien Testament qui sont restées sont : *Job*, le *Pentateuque*, les *Proverbes*, la *Sagesse*, les *Rois*, *Josué*, les *Juges*, *Ruth*, *Judith*, *Esther*, *Jérémie* et *Daniel*. Il en a été fait 15 éditions à Varsovie, de 1515 à 1519, in-4°. Skorina a joint à ces livres des prédictions et des notes avec des gravures en bois.

SKYTTE (Jean SCRODERUS, plus connu sous le nom de), sénateur suédois, né en 1577 à Nikœping, où son père était bourgmestre. Le duc de Sudermanie, depuis roi sous le nom de Charlez X, le fit élever avec soin et lui fournit les moyens de voyager. Après s'être fait remarquer dans les universités étrangères, il revint dans sa patrie en 1602, travailla quelque temps à la chancellerie, et fut nommé par les états précepteur du prince Gustave-Adolphe, fils de Charles, ainsi que des autres enfants de la famille royale. Employé depuis dans les affaires publiques, il prit le nom de Skytte, lorsque le duc de Sudermanie l'eut anobli. Gustave-Adolphe, monté sur le trône, n'oublia pas son précepteur; il le nomma, en 1612, conseiller des finances, 8 ans après

président de la chambre des comptes, lui confia plusieurs missions et l'éleva à la dignité de sénateur. Skytte fut nommé en 1627, sénéchal de la Finlande septentrionale, et plus tard gouverneur de la Livonie, de l'Ingrie et de la Carélie, enfin premier président de la cour royale de Gothie, créée en 1634. Comblé des faveurs de ses souverains, il seconda de tout son pouvoir les efforts que faisait Oxenstiern en Allemagne pour soutenir l'honneur et les intérêts de la Suède, et mourut en 1645. Consacrant à l'étude tous les moments qu'il pouvait dérober aux affaires, il composa plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est une *Instruction pour l'éducation d'un prince* (en suédois), Stockholm, 1604, in-8°.

SKYTTE (Laurent), neveu du précédent, fut résident de la cour de Suède en Portugal, puis donna sa démission pour se rendre à Rome, où il abjura le luthéranisme et entra dans l'ordre des frères mineurs de l'étroite observance. Il refusa un évêché qu'on lui offrait avec l'espérance du chapeau de cardinal, et mourut dans son couvent en 1696. On a de lui : *Oratio de accessu Gustavi Magni Upsaliæ habita*, 1633; *Confessio veritatis Ecclesiæ catholicæ*, Cologne, 1652; *Peregrinatio sancti fratris Laurentii*, Rome, 1658; *Scala pietatis*, ibid., 1668.

SLAUGTER (Édouard), jésuite anglais, passa sa vie dans le collége de sa nation, à Liége, où il professa la théologie, et mourut en 1725. On a de lui : *Grammat. hebraica*, Rome, 1726; *Arithmetica*, Liége, 1725. Ces deux ouvrages prouvent que l'auteur avait étudié les langues orientales et professé les mathématiques dans les dernières années de sa vie.

SLAVINETZKII ou **SLAVIANITZKII** (Épiphane), moine russe du 17e siècle, élève de l'académie de Kiew, résidait au couvent des Grottes de cette ville, lorsque le boyard Rtischtochef qui venait de fonder près de Moscou une espèce de congrégation sous le nom d'*Ermitage de la Transfiguration*, l'appela à en faire partie. Ces moines devaient s'occuper uniquement de la traduction en langue slave des ouvrages religieux qui sembleraient les plus utiles. Slavinetzkii fut un des membres les plus laborieux de cette association, qui comptait d'autres savants cénobites, tels qu'Arsénius Satanofskii et Euphème. Le résultat de leurs travaux fut la publication de diverses traductions imprimées à Moscou en 1664 et 1665. Nous citerons, entre autres, la *Vie* et les *Sermons* de St.-Jean Chrysostôme ; des *Sermons* de St. Grégoire de Nazianze, de St. Athanase d'Alexandrie, des *Homélies* de St. Basile; le livre intitulé *Hebesa*, de Jean Damascène, etc. Slavinetzkii a de plus composé un *Dictionnaire complet grec-slave-latin* en 2 vol., et un *Dictionnaire philologique*, conservés manuscrits, le premier à la bibliothèque du synode, et l'autre dans diverses bibliothèques de Russie. Successivement correcteur de la typographie de Moscou et professeur à l'école patriarcale, Slavinetzkii fut ensuite chargé (1664) pour le czar Alexis Micaelovitsch, de donner une traduction complète de la Bible, sous la surveillance du métropolite; mais il mourut en 1676, laissant cet immense travail imparfait. On peut consulter le *Dictionnaire des auteurs ecclésiastiques en Russie*, Pétersbourg, 1818, 2 vol.

SLEIDAN (Jean Philipson), historien, né dans l'électorat de Cologne en 1506, fit ses premières études à Liége, à Cologne, à Louvain, son cours de droit à Orléans, vint à Paris, et fut attaché au cardinal Jean du Bellay. La rigueur des édits contre les partisans de Luther força Sleidan à quitter la France en 1542. Il se fixa à Strasbourg, et fut député de cette ville, en 1551, au concile de Trente. Dans ses loisirs il travaillait à l'histoire contemporaine. Il mourut en 1556. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages dont on trouve les titres dans les *Mémoires* de Niceron tome XXXIX. Les deux principaux sont : *De statu religionis et reipublicæ, Carolo Quinto cæsare, commentar.*, Strasbourg, 1555, in-fol., réimprimé deux fois la même année, in-8°, et souvent depuis (la meilleure édition est celle qu'a donnée J. G. Bœhm, avec les *notes* et *additions* de C. C. A. Ende, Francfort, 1785-86, 3 vol. in-8°); traduit en allemand, en français, en italien (la meilleure traduction française est celle de le Courayer, sous le titre d'*Histoire de la réformation*, la Haye, 1767-69, 2 vol. in-4°); *De quatuor summis imperiis, babylonico, persico græco et romano, libri III*, Strasbourg, 1556, in-8°. On compte jusqu'à 55 éditions de cet ouvrage, qui a été continué par G. Strauch, C. S. Schurtzfleisch et Christophe Junker, traduit en français par Antoine Teissier, sous le titre d'*Abrégé de l'histoire des quatre monarchies du monde*, Berlin, 1710, in-12 ; et par Hornot, sous celui d'*Abrégé chronologique de l'histoire universelle*, 1757, in-12 ; 1766, in-8°. L'Allemagne protestante appelle Sleidan son *Tite-Live*. Charles-Quint appelait ce même historien et Paul Jove ses *menteurs*, parce que le premier avait dit trop de mal de lui, et l'autre trop de bien.

SLINGELANDT (Pierre van), peintre, né à Leyde en 1640, fut élève de Gérard Dow, s'attacha à imiter, ou plutôt à s'approprier sa manière, et y réussit au point qu'on a confondu ses ouvrages avec ceux de son maître. Il mourut en 1691. Parmi ses compositions, on cite : une *jeune Fille badinant avec un chat* et un *Matelot*. Le musée du Louvre en possède trois : une *Dame assise entre ses deux enfants*; un *Portrait d'homme*, et *divers objets de nature morte* réunis dans un même cadre.

SLINGELANDT (Simon van), né en Hollande vers la fin du 17e siècle, fils d'un magistrat, fut successivement secrétaire du conseil d'État, trésorier général des Provinces-Unies, grand pensionnaire de Hollande, et mourut en 1736. On a imprimé à Amsterdam, en 1787, 3 vol. de ses écrits politiques (en hollandais) ; ce sont : différents *discours* sur l'ancien gouvernement de Hollande, sur les finances, sur les défauts de la constitution des Provinces-Unies, et les moyens d'y remédier, etc.

SLOANE (sir Hans), médecin botaniste, né en 1660 dans le comté de Down, en Irlande, fit ses études à Londres, s'appliqua surtout à celle de la botanique dans le jardin de Chelsea, et fit un voyage en France pour y perfectionner ses connaissances. De retour en Angleterre, il fut admis à la Société royale, se lia alors avec Sydenham, et devint membre du collége de médecine. Peu de temps après il accompagna le duc d'Albemarle, nommé gouverneur de la Jamaïque; et séjourna 15 mois dans cette île, d'où il rapporta, en 1689, une riche collection d'objets d'histoire naturelle. La réputation qu'il acquit par ses différentes publications le fit nommer, en 1708, membre associé de l'Académie des sciences de

Paris. Sa réputation comme médecin fut aussi très-étendue. A l'avénement de George Ier, il devint médecin en chef de l'armée, et reçut le titre de baronnet du royaume. Vers la fin de sa vie, il se retira dans une terre qu'il possédait à Chelsea, et y mourut en 1752, dans sa 92e année. On a de lui : *Catalogus plantar. quæ in insulâ Jamaicâ spontè proveniunt vel vulgò coluntur*, Londres, 1696, 3 vol. in-8°; *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, St.-Christophe et la Jamaïque, avec l'histoire naturelle des plantes et des arbres, des quadrupèdes, poissons, oiseaux, insectes*, etc.; le premier volume de cet ouvrage, in-fol., parut en 1707, avec 156 planches; et le second en 1725, avec 118 planches. Sloane a donné en outre quelques *articles* aux *Transactions philosophiques* (dont il recommença, en sa qualité de secrétaire de la Société royale, la publication, qui avait été suspendue), et aux *Mémoires* de l'Académie des sciences. On peut consulter son *Éloge* dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, année 1753, et l'article *Sloane* dans l'*Histoire de la botanique* par Pulteney, 2e vol. Linné a donné le nom de *sloeana* à un bel arbre des Indes occidentales de la famille des *tiliacées*.

SLODTZ (Sébastien), sculpteur, né à Anvers en 1655, se fit un nom parmi les artistes qui travaillèrent à l'embellissement des palais de Louis XIV, et mourut à Paris en 1726. On distingue parmi ses ouvrages la statue d'*Annibal comptant les anneaux des chevaliers romains tués à la bataille de Cannes*, aux Tuileries; celle de *St. Ambroise* dans l'église des Invalides, et le *groupe de Protée et d'Aristée* dans le parc de Versailles. — SLODTZ (Sébastien-René), fils du précédent, et l'aîné de cinq frères, cultiva aussi la sculpture avec succès. — SLODTZ (Paul-Ambroise), son frère puîné, fut professeur de l'académie de peinture, dessinateur de la chambre et du cabinet du roi, et mourut en 1758.

SLODTZ (René-Michel), plus connu sous le nom de *Michel-Ange*, frère des précédents, né à Paris en 1705, les surpassa de beaucoup. A 21 ans, ayant remporté le 2e prix de sculpture, il fut envoyé à Rome pensionnaire du roi. Après un séjour de 17 ans dans cette capitale des arts, il revint à Paris précédé de la réputation qu'il avait acquise à l'étranger, fut admis à l'Académie, succéda à son frère Paul-Ambroise dans l'emploi de dessinateur de la chambre et du cabinet du roi, et mourut en 1764. On cite parmi ses ouvrages les plus remarquables, *St. Bruno refusant la couronne qu'un ange lui apporte*, dans l'église de St.-Pierre de Rome, *le Tombeau de Languet, curé de St.-Sulpice*, à Paris. Ce dernier ouvrage, par sa composition bizarre et mesquine, est une nouvelle preuve de la décadence des arts sous le règne de Louis XV.

SMALRIDGE (George), savant prélat anglais, né en 1663 dans le comté de Strafford, de parents pauvres, se fit remarquer de bonne heure par son goût pour la poésie latine et son talent pour la controverse. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut choisi, en 1708, pour prédicateur ordinaire de l'église St.-Dunstan, à Londres, et nommé, en 1714, évêque de Bristol en même temps qu'aumônier de la reine; mais, n'ayant pas voulu signer la déclaration de l'archevêque de Cantorbery et de plusieurs autres évêques contre la révolte de 1715, il perdit ce dernier emploi la même année, et mourut le 27 septembre 1718. Outre des ouvrages de controverses publiés en 1687, et récemment réimprimés à Oxford dans un ouvrage intitulé : *Church's Government*, on a de lui un poëme latin; *Auctio davisiana*, 1689, in-4°, réimprimé dans les *Musæ anglicanæ*; 12 *Sermons* estimés, 1717, in-8°, et d'autres publiés après sa mort, 1726, 1727, in-4°.

SMART (Pierre), théologien anglais, né au 17e siècle, dans le comté de Warwick, fit ses études à l'école de Westminster et au collége de Christ à Oxford. Entré dans les ordres, il obtint un canonicat à Durham; mais s'étant fait remarquer par ses opinions exaltées, il fut dégradé de son ministère, condamné à une amende, et confiné pendant 11 ans dans une étroite prison. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui un poëme latin et des *Sermons* recueillis et publiés en 1771 sous le titre d'*OEuvres du père Smart*.

SMART (Christophe), poëte, de la même famille que le précédent, né dans le comté de Kent, en 1722, manifesta de bonne heure un grand talent poétique, et fut encouragé par le célèbre Pope, dont il a traduit en vers latins l'*Ode de Ste. Cécile* et l'*Essai sur l'homme*. Il travailla ensuite pour le théâtre, publia des poëmes anglais sur divers sujets de morale et autres, et concourut à la rédaction de différents écrits périodiques. Étant tombé, par son inconduite, dans une misère profonde, il fut enfermé pour dettes et mourut dans sa prison en 1770. Ses *OEuvres*, dont quelques parties avaient déjà paru séparément, ont été recueillies et publiées à Londres, 1791, 2 vol. in-12.

SMEATHMAN (Henri), naturaliste anglais, né vers 1750, occupa la place de secrétaire du collége de commerce de Londres, et fit plusieurs voyages en Afrique. A son retour, en 1781, il écrivit à sir Joseph Banks une lettre dans laquelle il donne de longs et intéressants détails sur les *termites*, ou fourmis blanches, que l'on trouve en Guinée et dans plusieurs autres contrées méridionales. Cette lettre, ou plutôt ce mémoire, inséré dans le LXIe vol. des *Transactions philosophiques*, fut imprimée séparément, Londres, 1781, et traduite en français par Cyr. Rigaud, Paris, 1786, in-8°. Smeathman mourut en 1787.

SMEATON (John), ingénieur anglais, né en 1724 dans le comté d'York, se fit remarquer de bonne heure par des talents distingués en mécanique. Son père, qui voulait lui faire suivre la carrière judiciaire, lui permit de s'abandonner à l'impulsion qui l'entraînait vers les sciences industrielles. Après plusieurs travaux mécaniques très-remarquables, il fut admis à la Société royale de Londres, en 1753. On lui doit la construction du phare d'Eddystone à l'entrée du canal de la Manche, entreprise dans laquelle avaient échoué précédemment deux autres ingénieurs, et qui mit le sceau à sa réputation. Employé auprès de l'administration de l'hôpital militaire de Greenwich, il s'appliqua au perfectionnement des moulins et à l'amélioration des propriétés de ce même établissement; mais ses occupations comme ingénieur civil se multiplièrent tellement qu'il crut devoir se démettre de son emploi en 1775. Dès lors il se donna tout entier aux objets d'une utilité générale. Il dirigea les travaux par lesquels la rivière Calder a été rendue navigable, ceux

du pont de Londres, et construisit un grand nombre de moulins d'après sa propre théorie. Ce savant ingénieur mourut en 1792. On a de lui 14 ouvrages, ou *mémoires* sur la physique, la mécanique appliquée, l'astronomie, et la *Description du phare d'Eddystone*, etc., Londres, 1791, in-fol., avec planches. Le plus important des mémoires a pour titre : *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau*, etc. (*an experimental Inquiry concerning the natural power of water and wind to turn mills*, etc., Londres 1794), traduit en français par Girard, de l'Académie des sciences, Paris, 1818. On a imprimé un recueil de ses rapports, 1812, 3 vol. in-4°.

SMELLIE (William), médecin-accoucheur, né en Écosse, se fixa en 1741 à Londres, où il ouvrit un cours d'accouchements qui fut suivi par un grand nombre d'élèves. Il eut alors beaucoup de part au perfectionnement des instruments dont on se sert dans les cas graves, et donna, sur leur application, des règles très-utiles. Retiré dans les dernières années de sa vie à Lanerk, il y mourut en 1763. On a de lui : un *Abrégé* de son *Cours d'accouchement*, Londres, 1752-54, 2 vol. in-8°, traduit en français par Préville; une *Collection de* 36 *planches anatomiques*, avec des *explications* relatives aux doctrines qui formaient la base de son cours public, ibid., 1754; *Thesaurus medicus, sive disputationum in academiâ Eddinensi, ad rem medicam pertinentium* (ouvrage posthume), Édimbourg, 1778, 1782, 4 vol. in-8°.

SMELLIE (William), imprimeur, membre de la Société royale d'Édimbourg, mort dans cette ville en 1795, a publié une traduction de l'*Histoire naturelle de Buffon*, 1781-85, 9 vol. in-4°; et *The philosophy of natural history*, 1789, in-4°.

SMERDIS, mage de Perse, cachait, sous des apparences modestes, une ambition démesurée. Encouragé par Patizithès, son frère, que Cambyse, à son départ pour l'Égypte, avait chargé de l'administration de sa maison, il osa former le projet de s'emparer du trône. Cambyse, sur la foi d'un songe, avait fait égorger son frère, qui portait aussi le nom de Smerdis; mais ce crime n'était connu que d'un petit nombre de personnes. Profitant de sa ressemblance avec le frère de Cambyse, le mage se donna pour le véritable Smerdis, et envoya dans tout l'empire des hérauts annoncer que, cédant aux vœux des peuples, il venait de monter sur le trône. Cambyse se disposait à se rendre à Suse pour punir l'usurpateur, lorsqu'il mourut d'une blessure qu'il s'était faite à la cuisse. La mort de Cambyse semblait devoir assurer au mage la possession du trône; mais il ne pouvait en jouir tranquillement. Dans la crainte que sa fourberie ne fût découverte, il se tenait renfermé dans son palais, ne laissant approcher de sa personne que ses confidents les plus intimes. Cet excès de précaution fit naître des soupçons. Le mage avait eu les oreilles coupées par l'ordre de Cyrus, pour une faute grave. Une de ses femmes, instruite de cette particularité, s'assura qu'il était sans oreilles, et révéla ce fatal secret. Aussitôt une conjuration se forme pour renverser l'imposteur. Les chefs, au nombre desquels était Darius, se présentent à la porte du palais, égorgent les gardes et pénètrent dans l'appartement du mage, qui se trouvait dans ce moment avec son frère. Avertis par le bruit, ils s'étaient mis en défense; mais, accablés par le nombre, les deux mages furent tués, et leurs têtes sanglantes jetées au peuple. Les Perses avaient en horreur le mensonge et la fausseté. Furieux d'avoir été trompé, le peuple s'en prend à tous les mages : ceux qui sont trouvés dans les rues sont tués impitoyablement; et si la nuit ne fût survenue, aucun n'aurait échappé. Pour perpétuer le souvenir de cette journée, une fête solennelle fut instituée, dont le nom, dans la langue des Perses, répond au mot grec *magophonie* (massacre des mages). Pendant sept mois que le faux Smerdis avait occupé le trône, il ne s'était fait connaître que par ses bienfaits. Aussi les peuples de l'Asie pleurèrent sa mort, excepté les Perses. Cette histoire est racontée avec détail, dans *Hérodote*.

SMÉTIUS (Jean Smit van der Ketten), antiquaire, né dans la province de Gueldre vers la fin du 16e siècle, embrassa le ministère évangélique, et fut pourvu d'une chaire de philosophie à Nimègue, où il mourut en 1651. Outre la description de son cabinet (*Thesaurus antiquarius seu Smetianus*, in-12), on lui doit : *Oppidum Batavorum seu Noviomagum liber singularis*, Amsterdam, 1644, in-4°.

SMETIUS (Jean), fils du précédent, né vers 1630, à Nimègue, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et après avoir exercé le pastorat dans Alkmaer, reçut une vocation pour Amsterdam, où il mourut, le 23 mai 1710. Outre une explication de l'*Ecclésiaste* en hollandais, on a de lui plusieurs ouvrages théologiques dans la même langue, cités par Paquot dans ses *Mémoires III*, 53, de l'édition in-fol.

SMIDS (Ludolphe), poëte et médecin, né à Groningue en 1649, mort à Amsterdam en 1720, n'a laissé qu'une pièce qui soit encore représentée parfois : c'est sa tragédie de *Conradin*. On lui doit en outre une *Chronique* des guerres de son temps, en prose.

SMITH (sir Thomas), littérateur, né à Saffron-Walden, dans le comté d'Essex, le 28 mars 1514, fut nommé, dès l'âge de 19 ans, professeur de grec à l'université de Cambridge, et réussit, non sans de grands obstacles, à corriger la manière vicieuse dont les Anglais prononçaient cette langue. Au retour d'un voyage sur le continent, pendant lequel il avait suivi les cours des plus célèbres universités de France et d'Italie, il obtint une chaire de droit à Cambridge. A l'avénement d'Édouard VI, il fut appelé près du duc de Sommerset, par le crédit duquel il reçut les titres de chevalier et de ministre d'État, et fut envoyé deux fois en ambassade près de l'Empereur. Après la chute du duc (1549), Smith resta fidèle à son protecteur et subit une détention qui ne put affaiblir sa reconnaissance. Il perdit sous le règne de Marie toutes ses places; mais il revint en faveur sous Élisabeth, fut deux fois envoyé en ambassade à la cour de France, puis admis au conseil privé, et nommé secrétaire d'État et chancelier de l'ordre de la Jarretière. Il mourut le 12 août 1577. Parmi ses ouvrages on distingue : *De republicâ Anglorum*, 1568 et 1584, réimprimé plusieurs fois; *De rectâ et emendatâ linguæ græcæ pronuntiatione*, Paris, 1568.

SMITH (Richard), théologien catholique, né en 1566 dans le Lincolnshire, fut appelé en 1624 aux fonctions de vicaire apostolique en Angleterre, avec le titre d'é-

vêque de Chalcédoine. Les commencements de son épiscopat furent tranquilles; mais, lorsqu'il entreprit de faire exécuter le décret du pape Pie V, qui soumettait les réguliers à la juridiction épiscopale, il éprouva, surtout de la part des bénédictins et des jésuites, une résistance opiniâtre. Ces religieux aimaient mieux dépendre du pape, qui, placé à 400 lieues de distance, ne pouvait pas les surveiller, que d'un évêque plus à portée de les contenir, lorsqu'ils abusaient de leurs priviléges. Ligués contre le prélat, ils attirèrent sur sa tête des persécutions qui le forcèrent de se retirer en France. Le cardinal de Richelieu, juste appréciateur des services qu'un homme si vertueux et si éclairé aurait pu rendre à l'Église catholique d'Angleterre, lui donna l'abbaye de Charroux; mais Mazarin la lui retira, et le réduisit ainsi à accepter un asile chez les bénédictines anglaises, où il mourut le 18 mars 1655. Le principal ouvrage de Smith est intitulé : *Brevis et necessaria declaratio juris episcopalis*, etc., Calais, 1631.

SMITH (Jean), navigateur anglais, peut être regardé, après sir Walter Ralegh, comme le fondateur de la colonie anglaise de la Virginie. Il naquit en 1579. Les preuves de capacité qu'il avait données firent jeter les yeux sur lui, lorsque, en 1606, les particuliers à qui Jacques I[er] accorda des lettres patentes pour fonder un établissement en Virginie entreprirent leur première expédition. Smith partit de Londres, au mois de décembre, avec trois petits vaisseaux. Arrivé à l'entrée de la baie de Chesapeak, il débarqua sur le cap méridional qu'il nomma *Cap Henri* en l'honneur du prince de Galles; le cap septentrional fut nommé *Cap Charles*, d'après le nom du second fils du roi. Le Pohattan, première rivière que l'on reconnut, fut appelé *James-River*. Ce fut sur une péninsule, à peu près à 50 milles de son embouchure, que les avantages réunis d'une position heureuse et d'un terrain fertile, firent choisir l'emplacement de James-Town, qui devint le chef-lieu de la colonie. Smith, pour mieux connaître le pays, remontait et descendait les rivières, et faisait des excursions dans l'intérieur des terres. Dans une de ces courses, il tomba entre les mains des Indiens qui avaient à se plaindre de quelques Anglais : il fut mené à la demeure de Pohattan, chef de la tribu, et pendant six semaines on l'engraissa, en attendant le jour où il serait égorgé, puis dépecé et dévoré par ces cannibales. Mais Nautaxan, fils de ce chef, et Pocahontas, sa fille, ayant pris compassion de Smith, sollicitèrent leur père de l'épargner, malgré les menaces de la horde; et Pocahontas poussa la générosité jusqu'à placer sa tête sur le même bloc, près celle de Smith. Celui-ci, délivré d'une manière si miraculeuse, fut ensuite reconduit à James-Town, qu'il trouva dans l'état le plus pitoyable; il n'y restait plus que 38 Anglais tous malades. Telle était la détresse de cette colonie, que ses habitants seraient morts de faim si Pocahontas, malgré la guerre qui se continuait entre les siens et les Européens, n'eût fourni aux besoins de ces derniers. Elle se hasardait même à venir les voir, contribua beaucoup à faire cesser leurs querelles, et les avertit des embûches qu'on leur tendait. Pendant trois ans cette femme préserva ainsi la colonie d'une entière destruction. Le trouble y avait régné pendant l'absence de Smith; et des hommes d'un esprit inquiet en avaient profité pour s'en aller avec le seul navire qu'il y eût laissé. Cependant on formait de nouveaux établissements, grâce à l'activité de Smith. Les historiens conviennent que seul il était capable, parmi ceux qui se trouvaient en Virginie, de tenir ses compagnons dans le devoir, et de pousser des découvertes avec succès. En 1609, il reçut de nouveaux renforts d'Angleterre; et cette même année, James-Town fut en état d'établir deux plantations à une certaine distance, en remontant le James-River. Le terrain de la seconde fut acheté de Pohattan, moyennant une quantité convenue d'ustensiles en cuivre. L'abondance commençait à régner parmi les colons, lorsque Smith, pendant qu'il s'occupait de ses découvertes, fut dangereusement blessé dans sa chaloupe par l'explosion d'un baril de poudre. Obligé de retourner en Angleterre, vers la fin de 1609, pour s'y faire traiter, son départ ranima en Amérique des troubles mal étouffés : il y laissait 500 hommes; six mois après, il n'en restait plus que 60, et cependant le pays fournissait des vivres suffisamment. En 1614, la compagnie renvoya Smith avec deux vaisseaux à la Virginie du Nord, située entre 38 et 45° de latitude nord, pour y faire des essais sur une mine d'or et de cuivre, que des Anglais s'imaginaient y avoir trouvée, trompés par l'apparence que leur offrait un ruisseau qui charriait des particules de mica. Si les espérances qu'on avait conçues ne se réalisaient pas, Smith devait trafiquer avec les Indiens et s'occuper de la pêche. Au mois d'avril, il atterrit à l'île Monahigan sous le 43° 30. Il en prit possession ainsi que de tout le pays voisin, et s'y arrêta pour pêcher la baleine. Cette tentative n'ayant pas réussi, il construisit plusieurs bateaux, et envoya son monde à la pêche de la morue, qui fut très-heureuse; sur ces entrefaites il effectua la reconnaissance de la côte, depuis la baie de Penobscot jusqu'à Tragabizanda (aujourd'hui cap Anne), où il soutint un combat contre les Indiens, puis il passa au sud jusqu'au cap Cod. Au mois de juillet, Smith partit de Monahigan avec un de ses bâtiments; l'autre devait porter le produit de sa pêche en Espagne. Arrivé en Angleterre le 31 août, il eut l'honneur de présenter à Jacques I[er] une carte de ce pays du nord, qu'il nommait *Nouvelle-Angleterre*. La compagnie équipa deux autres vaisseaux. Smith, séparé de sa conserve par le vent contraire, fut obligé de rentrer à Plymouth. Il en sortit seul, le 25 juin 1615, et tomba presque aussitôt au milieu d'une escadre française. Après trois mois de captivité, il revint à Londres. Il y était encore lorsqu'il apprit que Pocahontas venait d'arriver à Plymouth, le 12 juin 1616. Attirée par supercherie à bord d'un navire anglais, qui était allé à l'embouchure du Potomak, en 1612, elle avait été amenée prisonnière à James-Town, parce qu'on espérait que son père, empressé de la délivrer, conclurait une paix avantageuse avec les Anglais. Pohattan, outré de cette perfidie, ne céda qu'au bout de deux ans, lorsqu'on lui eut appris que sa fille épousait un Anglais. Pocahontas reçut le baptême, et suivit son mari en Angleterre. Smith allait partir pour un nouveau voyage. La crainte de manquer l'occasion de marquer sa reconnaissance à Pocahontas, avant qu'elle vînt à Londres, lui fit présenter à la reine Anne, épouse de Jacques I[er], une requête

dans laquelle il exposa les services que cette femme avait rendus à la colonie de la Virginie, à lui en particulier, et les événements qui l'avaient conduite en Angleterre; il finissait par supplier la reine de verser ses bienfaits sur la princesse indienne et sur son époux. Sa requête fut accueillie. Pocahontas fut comblée de marques d'honneur. Elle avait cru jusqu'alors que Smith était mort de sa blessure; irritée de n'avoir pas entendu parler de lui, elle refusa d'abord de le voir; enfin lorsqu'elle s'y fut déterminée, elle lui reprocha de l'avoir oubliée si longtemps. Elle était sur le point de s'embarquer pour retourner en Amérique, lorsqu'elle mourut à Gravesend, laissant un fils, Thomas Rolf, dont la postérité existe encore en Virginie. Smith, après avoir achevé son voyage à la Nouvelle-Angleterre revint dans sa patrie, où il mourut en 1631. On a de lui en anglais : *Description de la Nouvelle-Angleterre*, ou *Observations et Découvertes du capitaine Jean Smith* (*amiral de ce pays*), *dans l'Amérique septentrionale, en l'an du Seigneur* 1614, *avec les aventures de six navires qui partirent l'année suivante,* 1615, *et l'accident qui lui arriva de tomber au milieu de vaisseaux de guerre français,* Londres, 1616, in-8°. Ce petit volume est fort rare.

SMITH (Thomas), orientaliste, né à Londres en 1638, accompagna comme chapelain sir Dan. Hervey dans son ambassade à Constantinople; et, de retour en Angleterre après 3 ans d'absence, obtint une place à Oxford, dont il fut privé pour n'avoir pas voulu prêter le serment au roi Guillaume. Il mourut en 1710. On lui doit plusieurs ouvrages; les principaux sont : *Syntagma de Druidum moribus ac institutis,* Londres, 1664; *Lettres* (en anglais), sur la religion, les mœurs et le gouvernement des Turcs, etc., Oxford, 1672 et 1674; *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum,* 1698, in-8°, de 96 pages.

SMITH (Edmond-Neale), poëte anglais, né en 1668, remplit pendant quelque temps une place à l'université d'Oxford, que sa conduite scandaleuse lui fit bientôt retirer. Il vint à Londres, et s'y lia avec les whigs, qui le soutinrent, dans l'espoir de tirer parti de ses talents. En 1707, il fit représenter *Phèdre et Hippolyte,* tragédie assez médiocre. Cette pièce et la touchante *élégie* qu'il composa sur la mort de Jean Philips, son ami de collége, forment la plus grande partie de son bagage poëtique. Il mourut, en 1710, d'une maladie causée par des excès de table. Le recueil de ses *OEuvres* parut en 1719, précédé d'une *notice historique.*

SMITH (Guillaume), voyageur, né vers la fin du 17e siècle, fut envoyé, en 1726, par la compagnie d'Afrique, à la côte de Guinée, pour dessiner tous les forts qu'elle possédait dans cette contrée, et en lever le plan, ainsi que celui des rivières, des ports, et des autres lieux où l'on fait le commerce depuis l'embouchure de la Gambie jusqu'à Juidah. Smith partit le 20 août, et il entra dans la Gambie le 25 septembre; le 20 avril 1727, il quitta le royaume de Juidah; le 16 juillet, on laissa tomber l'ancre dans la baie de Carlisle, sur la côte de la Barbade, après avoir couru le risque, dans cette longue traversée, de couler à fond par une voie d'eau. En radoubant le navire, on trouva un petit dauphin qui, s'étant engagé dans un endroit où le doublage s'était détaché, avait empêché l'eau de pénétrer en trop grande quantité. Smith fut de retour en Angleterre le 27 septembre. La relation de son voyage, qui était restée en manuscrit dans une bibliothèque, fut publiée sous ce titre : *Nouveau Voyage de Guinée, contenant une description exacte du pays et des mœurs, et coutumes des habitants,* Londres, 1744, figures. Il a été traduit en français, Paris, 1751, 2 vol. in-12, figures. — Un autre SMITH (Guillaume) a écrit l'*Histoire de la Nouvelle-York, depuis la découverte de cette province jusqu'à notre siècle,* Londres, 1765, 1 vol. in-8°, traduite en français par Eidous, Paris, 1767, in-12. La plus grande partie de ce livre est consacrée au récit des événements arrivés en ce pays jusqu'en 1732. La description géographique est très-succincte.

SMITH (Robert), physicien anglais, né en 1689, mort en 1768, concourut avec le célèbre Cotes, son cousin et son ami, à répandre la philosophie de Newton. On a de Smith : *Compleat System of opticks,* 1728; traduit en français, par le P. Pézenas, Avignon, 1767, 2 vol. in-4°; et par Duval-Leroy, Brest, 1767, in-4°; avec des augmentations considérables.

SMITH (John), dessinateur et graveur en manière noire, né à Londres en 1654, mourut dans cette ville en 1719. Ce que l'on vante dans ses estampes, c'est la douceur de l'exécution, et l'intelligence avec laquelle il a su conserver l'esprit des peintres qu'il a traduits. Parmi ses pièces historiques, au nombre de 28, la plus remarquable est une *Ste. Famille,* d'après Carle Maratte, et, parmi les portraits, on distingue ceux de *la comtesse de Salisbury* et de *Mistress Cross.*

SMITH (Gabriel), graveur, né à Londres vers 1724, mourut dans la même ville en 1783. Sa principale estampe est : *la Reine de Saba visitant le roi Salomon,* d'après Lesueur.

SMITH (William), né à Chichester, mort en 1764, peignit avec succès le *paysage,* le *portrait,* les *fleurs* et les *fruits.*

SMITH (John), frère du précédent, né à Chichester, mort aussi en 1764, cultiva avec succès la peinture du paysage et la gravure à l'eau-forte. On lui doit entre autres : les *Vues des abbayes de Kyrstall et de Fountain,* et des *Parcs d'Agley,* d'*Exton* et de *Newstead.*

SMITH (George), frère des précédents, né en 1730, mort en 1776, montra plus de talent qu'eux comme peintre et comme graveur, et s'exerça dans la poésie pastorale avec un succès qui lui a mérité le surnom de *Gessner anglais.*

SMITH (Jean-Raphael), né à Londres vers 1740, dessina et grava en manière noire. Parmi ses pièces historiques, on cite *le Barde,* d'après Thomas Jones.

SMITH (Samuel), historien américain, né au New-Jersey, mort en 1778, s'est fait connaître par une *Histoire* de cette colonie, depuis sa fondation jusqu'en 1721, avec un *Appendix* contenant les événements arrivés jusqu'en 1765.

SMITH (Adam), économiste célèbre, né le 5 juin 1723 à Kirkaldy, en Écosse, était d'une constitution faible et délicate, qui, le mettant dans l'impossibilité de se livrer aux exercices du corps, seconda son goût naturel pour les travaux de l'esprit et surtout pour les études sérieuses. Sa mère désirait lui voir embrasser l'état ec-

clésiastique; mais il ne se reconnut aucune disposition pour cette carrière. En 1751, il fut nommé professeur de logique à l'université de Glascow, et l'année suivante il obtint, dans la même université, la chaire de philosophie morale. Ses cours le mirent en grande réputation, il y jetait la plupart des idées qu'il devait développer plus tard dans son grand ouvrage d'économie politique. Vers la fin de 1763 on lui proposa d'accompagner le duc de Buccleugh dans ses voyages. Il y consentit, et se démit de sa chaire. Il fit un assez long séjour en France, s'y lia avec les philosophes et particulièrement avec les économistes, et revint passer 10 ans dans la retraite à Kirkaldy, uniquement occupé d'études sévères et profondes. Déjà il avait publié plusieurs écrits, et notamment depuis 1759, sa *Théorie des sentiments moraux*. Smith, dans ce traité, a rendu de grands services à la science comme historien psychologique, et lorsqu'il se borne à analyser les phénomènes sensibles, à observer le jeu de la sympathie, toutes ses vues sont neuves, ingénieuses et fines, toutes ses découvertes, c'est le mot qui leur convient, sont d'une vérité frappante et d'une délicatesse exquise. Un autre ouvrage lui a valu une réputation plus solide, quoique souvent contestée; ce sont les *Recherches de la nature et les causes de la richesse des nations*, qu'il publia en 1776, et qui ont été honorées de nombreuses éditions en Angleterre et de plusieurs traductions françaises, dont la meilleure est celle qu'a donnée Germain Garnier, an IX (1800), et réimprimée en 1822, 6 vol. in-8°. L'auteur fait consister la richesse publique uniquement dans le travail, et selon lui, ou plutôt selon tout le monde, l'un des moyens qui augmentent le plus la puissance productive du travail, c'est sa division, qui donne au producteur le moyen de faire *plus*, *mieux* et *à meilleur marché*, et procure par conséquence au consommateur la facilité d'appliquer à son usage, avec le même revenu, les produits d'un plus grand nombre d'industries. Une autre vue, particulière à Smith, adoptée depuis par beaucoup de bons esprits, mais repoussée par des intérêts puissants et nombreux, est celle-ci : l'intervention des gouvernements produit un effet tout contraire à celui qu'ils se proposent, et ils doivent éviter de se mêler des affaires de leurs sujets, se borner à les protéger, en laissant à la concurrence une libre carrière, au commerce intérieur et extérieur une liberté complète, sans l'entraver par un système de douanes, de prohibitions et même de primes, etc. Smith est auteur de quelques autres écrits moins importants, et qu'il est permis de ne point citer. Une édition de ses *Œuvres complètes* a été donnée en 1817, 5 gros vol. in-8°, par Dugald Stewart, son ami. Le célèbre économiste était mort depuis le 8 juillet 1790.

SMITH (Charlotte), née en 1749 à Stoke, près de Guilford, dans le Sussex, fut entraînée à publier des poésies pleines d'élégance, de sentiment et d'harmonie, et une foule de romans et d'ouvrages d'éducation, non par cette soif de célébrité toujours blâmable dans une femme, mais par le désir de réparer honorablement les malheurs où l'avaient jetée l'imprévoyance, la paresse et l'incapacité d'un mari livré à la carrière hasardeuse du commerce. Elle mourut en 1806. Ses poésies ont été publiées sous ce titre : *Elegiac sonnets and other essays*, auxquels elle ajouta par la suite un poëme (*the Emigrand*), en vers blancs. Dans sa *Biographie des romanciers célèbres*, Walter Scott a consacré un long article à cette dame, dont les romans sont oubliés, mais dont les poésies seront toujours lues avec plaisir.

SMITH (John-Thomas), conservateur des estampes au muséum britannique, né à Londres, commença dans un âge encore tendre la publication d'une série *d'Illustrations des antiquités de Londres et de ses environs*, dont la 1re livraison parut en 1791, et la dernière en 1800. Cet ouvrage fut suivi des *Antiquités de Westminster*, 1807 et 1809, et de l'*Ancienne topographie de Londres*, 1810, consistant principalement en spécimens très-variés d'architecture domestique. Après cet ouvrage parut son *Vagabondage, ou Esquisses de mendiants* les plus fameux et les plus remarquables de Londres et de ses environs. Enfin son dernier ouvrage est la *Vie de Nollekens*, dans laquelle on a blâmé avec raison les saillies trop vives d'une hypochondrie désappointée. Cet habile artiste mourut à Londres en 1833.

SMITS (Dideric), poëte hollandais, né à Rotterdam vers la fin du 17e siècle, a laissé des pièces où tout est naturel, riant, aisé, et dont Abraham Versteeg a publié le *Recueil*, 3 vol. in-4°, avec une *Notice biographique*.

SMITS (Gaspard), peintre, né en Allemagne vers le commencement du 17e siècle, vint exercer son art en Angleterre et en Irlande, et mourut à Dublin en 1689, dans un état de misère, fruit de son inconduite. Il avait un grand talent pour le portrait à l'huile en miniature. Son plaisir était de peindre des *Madeleines*, et il y excella au point qu'on lui donna le surnom de *Madeleine*.

SMITS (Louis), peintre, connu aussi sous le nom de *Hartcamp*, né à Dordrecht en 1635, mort en 1675, se distingua par la régularité de sa touche, et par sa manière originale de rompre ou de faire saillir ses couleurs pour produire de fortes oppositions; mais ses ouvrages, peints avec peu de solidité, perdaient bientôt leur beauté primitive.

SMITS, peintre, né à Breda vers 1672, a exécuté plusieurs beaux plafonds et tableaux d'histoire dans le château de Hons-Laarsdyck.

SMOLETT (Tobie), écrivain, né en 1720 à Dalquhurn, dans le comté de Dumbarton, en Écosse, fut destiné à la médecine, et partit à l'âge d'environ 19 ans, comme chirurgien en second, sur un vaisseau de l'expédition dirigée contre Carthagène. Il rapporta de cette campagne la connaissance des mœurs et du langage des marins, dont il a souvent fait un heureux usage dans ses romans. De retour à Londres, il se livra à la pratique de l'art de guérir, mais avec peu de succès, et ne tarda pas à y renoncer pour s'occuper uniquement de littérature. Son excessive vanité, son humeur satirique, l'imprudence qu'il commit en contractant un mariage dont il attendait avec trop de confiance une grande fortune, le luxe qu'il ne cessa d'étaler, même après avoir vu son espoir déçu, semèrent d'épines la nouvelle carrière où il était entré. il retourna encore une fois à la médecine, mais pour la quitter de nouveau et reprendre ses travaux littéraires. Le succès du *Monthly-Review*, organe des whigs et de la basse Église, fit naître en 1755 le *critical*

Review, écrit dans les principes des torys et du haut clergé. La rédaction en fut confiée à Smolett, qui, se trouvant ainsi dans une position conforme à ses goûts, s'abandonna plus que jamais aux censures amères et partiales, aux déclamations violentes, et attira sur sa tête la double peine de l'amende et de la prison. Il resta pourtant au *critical Review*, jusqu'en 1763, époque à laquelle il entreprit un voyage en France et en Italie, pour rétablir sa santé et faire quelque diversion à la douleur que lui avait causée la mort d'une fille unique. La relation qu'il donna de ce voyage, à son retour (1766), se ressentit de la fâcheuse disposition de son esprit. Bientôt, éprouvant encore le besoin d'aller chercher un climat moins rigoureux, il retourna en Italie, et mourut à Livourne en 1771. Nous citerons de lui : *les Larmes de l'Écosse*, poëme, 1746; *les Aventures de Roderick Random*, 1748, 2 vol. in-12; traduites en français, 1761, 3 vol. in-12; *les Aventures de Péregrine Pickle*, 1751, 2 vol. in-12; traduites en français, Paris, 1753, 4 vol. in-12; *Histoire complète d'Angleterre*, 1758 et années suivantes, 4 vol. in-4° et in-8°; traduite en partie par Targe, 1759, 19 vol. in-12.

SMOTRITSKII (Mélétius), évêque de Polotsk, du rite grec uni, mort en 1663, est auteur d'une *Grammaire slavonne*, divisée en IV parties, fort étendue en détails, et imprimée à Évia, près de Wilna, en 1619, sous un de ces titres longs et pompeux en usage alors en Russie.

SNAKENBURG (Henri), littérateur, né en 1674 à Fauquemont, duché de Limbourg, obtint la place de recteur à l'école latine de Leyde, et mourut dans cette ville en 1750. On lui doit une édition de *Quinte-Curce*, 1724, in-4°, avec des notes de divers commentateurs; des *Poésies hollandaises*, publiées par François de Haas, Leyde, 1753, in-4°. — Théodore van SNAKENBURG, autre poëte, est auteur de quelques pièces insérées dans un recueil intitulé *Proeve*, etc.

SNAYERS (Pierre), peintre d'Anvers, né en 1593, fut élève de Henri Van Balen, et se perfectionna tellement par ses voyages en Italie, qu'on le vit exceller en même temps comme peintre d'histoire, de paysages, de portraits et de batailles. L'archiduc Albert lui accorda, avec le titre de son peintre, une pension considérable, et le chargea de plusieurs ouvrages importants. Les églises de Bruxelles, et les principales maisons de cette ville, furent enrichies de ses tableaux. Quelques-unes de ses productions ayant été envoyées en Espagne, elles y obtinrent un si grand succès qu'on lui en demanda beaucoup d'autres, et quelque temps après, le cardinal Infant le nomma son premier peintre. Peu de peintres d'histoire et de paysages l'ont surpassé, et un plus petit nombre encore l'a égalé comme peintre de batailles et de portraits. Il dessinait très-bien, et son coloris rappelait celui de Rubens, qui avait pour lui une estime particulière. Vandyck n'en faisait pas moins de cas, et il peignit son portrait pour être placé dans la collection des peintres les plus illustres de son temps. Le musée du Louvre à Paris a possédé une suite de 12 tableaux de batailles de Snayers, représentant les *Actions les plus mémorables de l'archiduc Léopold-Guillaume, et du feld-maréchal Piccolomini*. Ces tableaux qui provenaient de la galerie impériale de Vienne, ont été rendus à l'Autriche, en 1815. Snayers mourut à Bruxelles, en 1670.

SNAYERS (Henri), graveur, né à Anvers, en 1612, cultiva son art dans cette ville qu'il n'a jamais quittée. Il passe pour un des plus habiles artistes de son temps: ses estampes, d'un travail large et moelleux, sont du nombre de celles qui ont le mieux rendu l'esprit et la manière de Rubens. On cite entre autres : le *Portrait de Van Oost, premier maître de Rubens*, d'après Jordaens; le *prince Rupert, comte palatin du Rhin*, d'après Vandyck; la *Vierge assise sur une estrade, environnée de plusieurs Saints et Saintes*, d'après Rubens. Cette estampe, très-grand in-fol., est une des plus considérables qui aient été gravées d'après ce maître, et les premières épreuves en sont très-rares; les *Pères et les Docteurs de l'Église discutant sur le mystère de la Transsubstantiation*, d'après Rubens; la *Communion de saint François d'Assise mourant, soutenu par ses frères*, d'après le même; *Samson livré aux Philistins par Dalila*, d'après Vandyck.

SNELGRAVE (Guillaume), navigateur anglais du 18e siècle, fit la traite à la côte de Guinée, pendant plusieurs années, et tomba, en 1718, entre les mains des pirates qui infestaient ces parages. Ils le conduisirent dans un de leurs repaires, à Sierra-Leone, et lui enlevèrent une grande partie de sa cargaison. Cependant la bravoure avec laquelle il se défendit lui valut leur estime : ils épargnèrent sa vie, et lui donnèrent même un navire. Snelgrave continua ses voyages jusque vers 1732. On a de lui, en anglais : *Nouvelle relation de quelques endroits de Guinée et du commerce d'esclaves qu'on y fait*, Londres, 1734, in-12, avec une carte. On trouve dans ce livre une description de la Guinée, depuis Scherebo jusqu'au cap Gonsalvez. L'auteur s'occupe moins de la géographie que des mœurs des habitants et de la manière dont ils trafiquent avec les Européens. Il raconte la conquête du royaume de Dahomé par le roi de Juida, les cruautés inouïes que commit ce despote africain, enfin la manière dont les nègres deviennent esclaves. Snelgrave était judicieux, sincère et humain. Il s'efforce de prouver que le commerce des nègres n'a rien d'illicite. Son livre, très-utile, quand ce trafic était en vigueur, est encore intéressant par les détails curieux qu'il renferme. On y voit combien il est difficile aux Européens de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, en traversant des pays barbares, dont les habitants sacrifient sans scrupule et mangent leurs semblables. Il a été traduit en français, Amsterdam, 1735, in-12, avec une carte de d'Anville.

SNELL (Willebrou de ROYEN), en latin *Snellus*, géomètre, né à Leyde en 1591, mort en 1626, professa dans cette ville les mathématiques avec un talent qui faisait concevoir les plus belles espérances. Au rapport de Vossius et de Huyghens, ce fut lui qui découvrit la véritable loi de la réfraction. Une gloire que l'on peut encore moins lui contester est celle d'avoir le premier déterminé la grandeur de la terre par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien. Il n'obtint qu'un résultat inexact, sans doute, à cause de l'imperfection des instruments; mais il entra le premier dans la bonne route. Nous citerons de lui : *Eratosthenes Batavus de terræ ambitûs verâ quantitate suscitatus*,

Leyde, 1617, in-4°; *Cyclometricus, seu de circuli dimensione*, ibid., 1621, in-4°.

SNEYDERS (François), peintre, né à Anvers en 1579, mort dans la même ville en 1657, excella à représenter les fruits et les animaux. Son genre de talent le porta surtout à peindre des *chasses* et des *intérieurs* de grande dimension, dont les figures étaient ordinairement de Rubens ou de Jordaens. Sa couleur est chaude et dorée; il a une grande liberté de main et une adresse merveilleuse à représenter le poil, la plume des différentes espèces d'animaux. Le musée de Paris possède de ce maître 8 tableaux: *la Chasse au cerf; l'Entrée des animaux dans l'arche; un Cheval et autres quadrupèdes; un Lion, un Cerf, une Autruche et autres animaux; deux Intérieurs de cuisine; des Fruits et des animaux.*

SNORRO-STURLESON, historien, né en 1178 au Dale-Syssel, dans l'ouest de l'Islande, remplit plusieurs fonctions de magistrature héréditaires dans sa famille, qui prétendait avoir une origine commune avec les rois de Norwége et les ducs de Normandie. Il visita la Norwége et la Suède, où l'on présume qu'il employa son temps à recueillir les anciennes traditions et *sagas*, que personne n'avait encore réunies. De retour dans sa patrie, il fut loin d'y trouver le repos, et après bien des traverses et des combats dont la nécessité lui fut imposée par des dissensions civiles, il périt assassiné en 1241. Il avait rédigé le système de la mythologie scandinave, qui fut nommé, d'après lui, *Snorro-Edda*. M. Rask a donné de ce livre, en 1818, une nouvelle édition, sous le titre de : *Snorra-Edda œsamt skaldu og tharmed fylgjandi ritgjordum*. Quant au recueil des *Sagas*, qui porte le nom d'*Heimskringla*, le texte islandais en fut publié par les soins de Perinskiold, Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol., avec une traduction latine de l'éditeur, et une traduction suédoise de l'Islandais Gudmund Olafson. D'autres éditions et traductions du même ouvrage ont été données depuis cette époque.

SNYDERS (Jean), en latin *Sartorius*, humaniste, né à Amsterdam, embrassa la réforme, ce qui lui attira des tracasseries, et le soumit à une vie errante vers le déclin de sa carrière. Il partagea sa vie entre l'enseignement de la grammaire et la prédication, concourut à la restauration de la langue néerlandaise, et mourut à Nordwick de 1567 à 1570. Son principal ouvrage est la *Paraphrase des grands et des petits prophètes*, qui parut sous le nom anagrammatique de *Tosarrius*, Bâle, chez Oporin, 1558, in-8°.

SOANEN (Jean), évêque de Senez, né à Riom en 1647, entra fort jeune dans l'Oratoire, professa quelque temps, suivant l'usage, et put se livrer ensuite à son goût pour la prédication. En 1695, nommé évêque de Senez, il édifia les fidèles de ce diocèse par sa régularité, sa simplicité, son zèle pour extirper les abus, et sa charité pour les malheureux. Il était tout occupé de sa pieuse mission, lorsque la bulle *Unigenitus* vint le troubler dans sa foi et sa conscience. Il refusa positivement, en 1714, d'accéder à cette bulle, fut exilé dans son diocèse, et n'en persista pas moins dans son opposition. Après la mort de Louis XIV, il vint à Paris, et donna le signal de l'appel, en 1717. Renvoyé dans son diocèse, il réappela en 1720, et publia plusieurs écrits pour appuyer sa démarche. Enfin, un concile, assemblé dans la province d'Embrun, dont le siége de Senez faisait partie, suspendit le prélat de sa juridiction (1727), et le roi l'exila à la Chaise-Dieu, où il resta jusqu'à sa mort en 1740. On aurait de la peine à se figurer aujourd'hui jusqu'à quel point furent portés, à l'égard de ce prélat, le ressentiment et l'amour des deux partis religieux qui divisaient alors la France. On publia en 1750 la *Vie et les lettres de M. Soanen*, 2 vol. in-4°, réimprimées en 8 vol. in-12.

SOAVE (François), célèbre instituteur, né à Lugano en 1743, se trouvant chargé de professer la philosophie à Milan, réforma cette partie importante de l'enseignement encore assujettie aux anciennes méthodes. Il multiplia les écoles normales en Lombardie, traduisit plusieurs ouvrages, et en rédigea d'autres, parmi lesquels on trouve des éléments d'orthographe, de prosodie, et jusqu'à des cahiers de calligraphie et de lecture. Dans ses dernières années, il occupa la chaire d'idéologie à l'université de Pavie, où il mourut en 1816. De tous ses ouvrages le plus connu est son recueil de *Novelle morali*, plusieurs fois réimprimé, et traduit en français par E. T. Simon, en 1790 et 1803.

SOBIESKI (Marc), Polonais, palatin de Lublin, sorti d'une famille ancienne et féconde en grands hommes, naquit vers l'an 1525. Héritier des vertus et du courage de ses aïeux, il se consacra, comme eux, au service de sa patrie, et se distingua, dans la guerre que firent les Polonais à Michel, hospodar de Moldavie, vers 1550. L'impéritie avait indiqué à l'armée un chemin difficile, où elle pouvait périr, par le manque de vivres ou par le feu des ennemis : Sobieski montra celui de la victoire. En 1577, il défit, auprès de Dirchaw, dans le palatinat de Culm, les Dantzicois révoltés contre Étienne Battori, dont ils n'avaient pas voulu reconnaître l'élection au trône de Pologne. Dans l'ardeur de la poursuite, il s'élança dans la Vistule, atteignit et tua, au milieu des flots, le général des ennemis, qui fuyait devant lui. Étienne Battori était présent à cet acte d'intrépidité. Ce prince a dit souvent depuis, que, s'il fallait exposer le sort de la Pologne à l'issue d'un combat singulier, il ne balancerait pas à choisir pour champion Marc Sobieski. La victoire de Dirchaw força les Dantzicois à se renfermer dans leurs murs; mais toute la bravoure de Collen ne put empêcher Dantzig de tomber au pouvoir du vainqueur : Collen périt sur la brèche; et Battori, maître de la ville, joignit à la gloire de vaincre le plaisir de pardonner. Marc Sobieski fit une fin digne d'un guerrier tel que lui : il fut tué, en 1581, devant Sokol, forteresse de Moscovie, emportée d'assaut par les Polonais.

SOBIESKI (Jacques), fils du précédent, naquit vers la fin du 16e siècle. Il marcha sur les traces de son père. Avant de parvenir aux grandes charges de la république, il fut élu quatre fois maréchal de la diète. Les Polonais l'appelaient le bouclier de leur liberté. Il justifiait ce beau surnom par sa valeur dans les combats, et par son zèle à défendre les droits de la nation, dans les assemblées publiques. Il entra au sénat de bonne heure, et y occupa la seconde place. En 1618, Wladislaw ou Wladislas, fils de Sigismond III, s'étant décidé,

après beaucoup d'irrésolutions, à faire valoir les droits que lui donnait au trône de Russie l'élection qui avait eu lieu après la déposition du czar Schuiskot, entra en Russie à la tête d'une armée, et pénétra jusqu'à Moscou. Sa tentative répandit la terreur parmi les Russes, et les engagea à faire les premières ouvertures de paix. Des conférences eurent lieu sur la Presna sous Moscou, vers la fin d'octobre. Jacques Sobieski fut l'un des plénipotentiaires des Polonais. Les conférences, un instant rompues, furent reprises, et se terminèrent par la trêve de dix ans, signée le 11 décembre 1618, à Diwilina. Le grand général Zolkiewski, qui était entré en Moldavie avec 25,000 Polonais, venait d'être défait par les Turcs, lorsque le sultan Osman II déclara la guerre à la Pologne. Ce prince, âgé de 15 ans, se mit lui-même, en 1621, à la tête d'une armée formidable, et marcha vers Choczim, où le grand général Chodkiewitz occupait un camp retranché. Osman fit, pendant 34 jours, des efforts inutiles pour l'y forcer. Après avoir perdu 80,000 hommes, il céda aux représentations de Radula, prince de Valachie, et conclut, le 9 octobre 1621, la paix de Choczim. Jacques Sobieski, qui fut ensuite castellan de Cracovie, signa cette paix de la part des Polonais avec Stanislas Zoravenski. Il a écrit l'histoire de cette guerre sous le titre de *Commentarius belli Chotinensis*, Dantzig, in-4°. Le 16 septembre 1629, il signa la trêve d'Altmark, entre la Suède et la Pologne; il était alors grand écuyer tranchant de la Pologne, et le 2-12 septembre 1635, la trêve de Stumsdorf, entre les mêmes puissances. A la gloire des guerriers, il joignait celle de protecteur des arts et des lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès. On conserve ses ouvrages littéraires dans les bibliothèques polonaises. Les richesses immenses que lui avaient transmises son père et son épouse, Théophile Zolkiewski, lui fournirent les moyens de satisfaire son goût pour les arts. Il rapporta de ses voyages un grand nombre d'objets de sculpture et de peinture dont il orna son palais de Villanow, près de Varsovie. Jacques Sobieski véeut, honoré et chéri de ses compatriotes. Il mourut, en 1648, laissant deux fils, Marc et Jean Sobieski.

SOBIESKI (Jean III), fils du précédent, roi de Pologne, et l'un des plus grands capitaines du 17e siècle, naquit au château d'Olesko, petite ville du palatinat de Russie, sous le règne de Sigismond III, l'an 1629. Son père et sa mère veillèrent eux-mêmes à son éducation. Lorsqu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, ils l'envoyèrent, avec son frère aîné, Marc Sobieski, voyager dans les différents États de l'Europe, et puiser à leurs sources les connaissances qu'ils ne pouvaient acquérir dans leur patrie. Les deux jeunes voyageurs s'arrêtèrent en France, où l'on dit que Jean servit quelque temps comme mousquetaire de Louis XIV. La Turquie fut le dernier pays qu'ils parcoururent : ils se préparaient à passer en Asie, quand la nouvelle de la défaite des Polonais, à Pilawice, par les Cosaques, les détermina à retourner en Pologne. Ils n'eurent pas la consolation d'embrasser leur père : cet illustre guerrier venait de mourir, leur laissant de grandes richesses et un héritage plus précieux encore : un nom glorieux et l'exemple de ses vertus. Théophile Zolkiewska accueillit ses fils avec les sentiments d'une Spartiate : « Venez-vous nous venger ? leur dit-elle, avant de les embrasser; je ne vous reconnais plus pour mes enfants, si vous ressemblez aux lâches qui ont fui à Pilawiec. » Ils ne lui répondirent qu'en courant aux armes (1648). Les Polonais furent cependant encore battus dans la Wolhynie, et sur les rives du Bogh. A cette dernière affaire, Marc, après avoir combattu comme un digne petit-fils de Zolkiewski, fut pris et mis à mort par les vainqueurs. Jean, blessé dans un duel, n'avait pu combattre avec son frère. Devenu chef de sa maison, il ne respira plus que pour le venger et servir son pays. De ce moment l'histoire de sa vie, toute guerrière, n'est qu'un long enchaînement de belles actions. A la tête d'une troupe choisie parmi ses vassaux, il montra, dans vingt combats, avec le courage d'un soldat, un coup-d'œil et des talents qui promettaient à la Pologne un grand capitaine; enfin il devint l'honneur et l'idole de l'armée. Les soldats s'étant révoltés au camp de Zborow, lui seul eut la gloire de leur faire oublier leurs sujets de plaintes, pour retourner au combat. Électrisés par ses discours et par la présence du roi (Casimir V), ils défendirent leurs retranchements, avec une constance héroïque, contre les Cosaques et les Tartares. Le roi récompensa les services de Sobieski par la charge de porte-enseigne de la couronne. Pendant la campagne de 1651, ce général commanda une partie de la cavalerie polonaise, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Bérétesek. Il reçut une blessure à l'attaque du camp des Cosaques. La carrière de la gloire ne tarda pas à s'agrandir devant lui : la guerre que les Polonais eurent à soutenir, en 1655, contre Charles-Gustave, roi de Suède, et contre ses alliés les Cosaques, les Tartares et les Moscovites, lui offrit les moyens de développer son génie. Il apprit à vaincre, au milieu d'une armée presque toujours battue. Secondé par Czarneski, général des Polonais, il parvint à arrêter les progrès du conquérant suédois; mais, au moment où sa patrie était sur le point de reconquérir son indépendance, Gustave, soutenu par Ragotzki, prince de Transylvanie, et appuyé des secours de l'électeur de Brandebourg, rentre tout à coup en Pologne. Sobieski l'arrête et l'assiége entre la Vistule et le Sanus. Laissant devant lui un corps de troupes destiné à le tenir en échec, il vole, avec sa cavalerie, au-devant du général Douglas, qui s'avançait à la tête de 6,000 hommes, pour dégager son roi; passe, à la nage, la Pileza, enflée par la fonte des neiges; surprend Douglas, le bat et le poursuit, l'espace de 8 milles, du côté de Varsovie. Gustave, qui s'était échappé, par la faute des Polonais, pénètre, jusque sous les murs de cette capitale, et y gagne une grande bataille (1657). Sobieski y combattit; et, s'il ne put fixer la victoire sous les drapeaux de la république, du moins il la fit acheter cher au vainqueur. La mort prématurée du Gustave vint rassurer la Pologne; et le traité signé avec la Suède, l'an 1660, au monastère d'Oliva, en Prusse, mit fin à cette guerre désastreuse. Ragotzki, serré de près par Sobieski, demanda la paix. Les Cosaques et les Moscovites restèrent néanmoins les armes à la main. Sobieski battit complétement les premiers en Ukraine, avant qu'ils eussent pu se réunir aux Moscovites, et ceux-ci,

épouvantés de la défaite de leurs alliés, rendirent les armes, presque sans combat (1665). Pendant la guerre civile excitée par l'injustice du roi Casimir envers Lubomirskl, Sobieski fut revêtu successivement des charges de grand maréchal et de petit général de la couronne, dont Lubomirski avait été dépouillé. Il exerçait cette dernière, lorsque Casimir marcha contre son sujet rebelle. Lubomirski n'avait que 18,000 hommes, le roi en avait 26,000 et Sobieski. Ce général reçut l'ordre d'aller chercher les révoltés, retranchés derrière un marais dans la Cujavie. Après d'inutiles remontrances, il fut contraint d'obéir. Battu, comme il l'avait prévu, il fit une retraite aussi savante qu'elle était difficile, et tout le monde rejeta le blâme de cet échec sur l'obstination du monarque. Vers ce même temps (6 juillet 1665), Sobieski épousa une Française, Marie Casimire de la Grange d'Arquien, fille du marquis de ce nom, capitaine des gardes du duc d'Orléans. Elle avait été fille d'honneur de la reine Louise-Marie de Gonzague, épouse du roi Casimir, et était veuve du palatin de Sandomir, Jacob Radziwill, prince de Zamoski. Quoique ce mariage fût fait par la reine, le marquis d'Arquien trouva que, de la part de sa fille, c'était descendre du rang qu'elle avait eu à la cour de Pologne. Louise-Marie, moins pour satisfaire la vanité du marquis, que pour remplir les vues qu'elle avait sur Sobieski, fit donner à ce dernier la place de grand général de la couronne, vacante par la mort de Stanislas Potocki. Le nouveau dignitaire, investi de toute la confiance de son maître, eut bientôt occasion de justifier cette élévation que les envieux regardaient au moins comme prématurée (1667). Cent mille Tartares avaient envahi la Wolhynie, le palatinat de Russie et la Podolie; les Cosaques, toujours trop peu ménagés et toujours mécontents, avaient repris les armes, de concert avec eux; d'un autre côté, la Porte menaçait. La Pologne, épuisée d'argent, avait à peine 12,000 hommes, mal équipés et dépourvus du matériel nécessaire pour entreprendre une campagne. Dans cette détresse, Sobieski, se chargeant seul de la guerre, sacrifie à l'approvisionnement de l'armée la récolte de ses terres; fait même des emprunts considérables; parvient à lever 8,000 hommes, et marche enfin à l'ennemi, à la tête de 20,000 soldats. Arrivé aux frontières, il écrivit à son épouse, confidente intime de tous ses secrets : « Je m'enfermerai, dans le camp retranché devant Podahieck, que les Cosaques veulent assiéger; le lendemain et les jours suivants, je ferai des sorties contre les ennemis; je disposerai des embuscades sur tous les passages, et je ruinerai cette grande armée. » Attaqué, ainsi qu'il l'avait prévu, il oppose le calme à l'impétuosité. Dix-sept assauts se succèdent avec rapidité : les Tartares sont toujours repoussés. Sobieski, content de vaincre derrière ses retranchements, ne poursuit point l'ennemi. Enfin, le 18e jour, il le prévient et descend en rase campagne. Un combat furieux s'engage; et tandis que les barbares attaquent avec le plus de vigueur, ils sont pris en flanc et en queue, par divers corps détachés que Sobieski avait envoyés à Tarnapol, à Lemberg et à Brzescie, et qui arrivaient, rappelés par ses ordres secrets. La victoire n'est plus incertaine : les Tartares et les Cosaques abandonnent le champ de bataille, jonché de 20,000 morts. Une paix que les circonstances commandaient, fut le prix de cette victoire étonnante (1668). Tant de services rendaient Sobieski digne d'un trône dont il était le plus ferme appui. Casimir V ayant abdiqué, les regards des Polonais parurent, un instant, se tourner vers lui : mais comme il ne fit rien pour appuyer cette disposition favorable, elle se perdit dans le tumulte de l'assemblée; et la nation, après de longues incertitudes, alla, par un caprice singulier, chercher Michel Koribut Wieçnowieçki, prince sans énergie, qui n'accepta qu'en pleurant, une couronne dont l'aspect seul l'épouvantait (1669). Les Cosaques, pleins de mépris pour le nouveau roi, rentrèrent en Pologne. Sobieski fut chargé d'aller les chasser des frontières. A force de combattre et de négocier, il conquit les villes de Bar, de Nimirow, de Kalnick, de Braklaw, et tout le pays situé entre le Bogh et le Niester. Les principaux seigneurs polonais, et, avec eux, Sobieski, convaincus de l'incapacité de Michel, résolurent de faire rentrer dans l'ombre ce fantôme de roi. Mais il avait pris du goût pour le trône : il refusa d'en descendre, et voulut s'y maintenir par les armes. Escorté de 100,000 nobles, il alla s'enfermer dans le camp de Galembe, sans oser rien entreprendre. Sobieski, immobile dans le camp de Lowicz, avec 35,000 hommes, attendait le moment de terminer cette révolution sans effusion de sang. Tandis que les Polonais sont armés les uns contre les autres, on reçoit la nouvelle de l'approche des Turcs (1672). Mahomet IV, suivi du grand vizir Koprogli, et de 150,000 combattants, avait franchi le Danube, au-dessous de Silistrie; traversé la Transylvanie; jeté 2 ponts sur le Niester, auprès de Choczim, et investi Kaminieck, le boulevard de la Pologne, de ce côté. Cent mille Tartares, sous les ordres de leur kan Selim-Ghéraï, et de ses deux fils Galga et Nouradin, y étaient arrivés en même temps, et les Cosaques avaient étendu, jusqu'à la Vistule, leurs courses et leurs ravages. A l'aspect du danger le roi et son armée prennent honteusement la fuite; les braves enfermés dans le camp de Lowicz, jurent, le sabre à la main, de défendre Sobieski, dont Michel avait mis la tête à prix. « Je reçois vos serments, leur répond Sobieski; mais, avant tout, il faut sauver la patrie. » C'était là le vrai cri de l'honneur : il fut entendu de toute l'armée. Délivré d'inquiétude du côté du roi, Sobieski couvre la Pologne. Il taille en pièces un corps considérable de Tartares, commandé par le sultan Nouradin, qui se sauve presque seul dans le camp de son frère Galga. Celui-ci, pour éviter le même sort, veut rejoindre Selim-Ghéraï : Sobieski l'arrête, et le bat dans la plaine de Nimirow; poursuit les deux sultans, les atteint et les défait encore à Grodeck et à Komarne; les rejette au delà du Niester, du Stry et de la Schewits. Ils se réunissent enfin à Selim-Ghéraï : le kan veut fuir; Sobieski le suit jusqu'au pied des monts Carpathes; tombe sur son armée à Kalusse; lui tue 15,000 hommes; ressaisit les dépouilles de la Pologne, et délivre 80,000 prisonniers. Cependant Kaminieck, manquant de vivres et de munitions, se rendit après un siége de peu de durée. Michel, épouvanté de la chute de cette forteresse, conclut à Boudchaz, contre l'avis de toute l'armée, un traité par lequel

il cédait Kaminieck, l'Ukraine, la Podolie, et consentait à payer un tribut annuel de 22,000 ducats, sous la condition que Mahomet l'aiderait à se maintenir sur le trône. Sobieski ne vit qu'avec douleur l'esclavage auquel le roi venait de soumettre la Pologne. Il parut devant la diète assemblée, versa des larmes d'indignation sur le traité de Boudchaz, et demanda qu'on rompît avec les Turcs. Le traité fut déclaré nul, et la guerre résolue (1673). Avec 50,000 hommes, Sobieski alla chercher les Turs retranchés au nombre de 80,000, sous le canon de Choczim. Malgré la tiédeur des Lithuaniens et de Paç, leur général, malgré la rigueur de la saison, il attaqua le camp des Turcs, l'emporta en un seul jour (10 novembre 1673), et leur tua 20,000 hommes. Cette victoire lui en coûta 5 ou 6,000. Le jour même de la bataille de Choczim, mourut Michel Koribut, et le trône de Pologne redevint l'objet des brigues de nombreux compétiteurs. La nation flotta longtemps incertaine sur le choix d'un roi. Sobieski était là, tout couvert des lauriers récents de Choczim; les regards s'arrêtèrent sur lui, et les cris mille fois répétés, de *vive Sobieski, qu'il règne sur nous,* retentirent de toutes parts. Au lieu de se faire couronner, il alla de nouveau combattre les ennemis de la Pologne (1675); et rassemblant les forces de la république, il fit de grands efforts pour reprendre Kaminieck; mais abandonné par les Lithuaniens, il échoua dans cette entreprise. Au reste, les Turcs ne surent pas profiter de leurs avantages, et leur général s'arrêta au siége de quelques places de l'Ukraine. Ils furent ensuite battus, repoussés jusque sous le canon de Kaminieck, et le vainqueur revint à Cracovie, où il fut couronné, avec son épouse, le 2 février 1676, sous le nom de Jean III. Le diadème était à peine sur son front, qu'il fallut songer à le défendre. La Pologne était attaquée par 200,000 Turcs et Tartares : Sobieski alla les attendre avec 30,000 hommes, au camp de Zuranow. Les Turcs ouvrirent des tranchées; les assiégés firent des contre-tranchées, et l'on vit deux armées s'approcher l'une de l'autre par des travaux souterrains. Le blocus du camp durait depuis 30 jours, et l'issue ne pouvait qu'être funeste aux Polonais, lorsque Sobieski réussit à gagner le kan des Tartares, par la médiation de qui la paix fut signée à Zurawno, le 16 octobre 1676. Le nouveau roi avait montré, dans cette occasion, beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit. On sait que Pierre le Grand dans un péril à peu près semblable, n'en fut tiré que par le courage de sa femme; Jean III ne dut qu'à lui seul son salut, et peut-être celui de la Pologne. Ce prince goûta, pendant 6 ans, les douceurs de la paix, protégé par la gloire dont il avait environné son trône; mais, en 1683, il fut arraché au repos par les pressantes sollicitations du pape Innocent XI, qui lui fit signer un traité d'alliance (31 mars 1683) avec l'empereur Léopold Ier. Ce monarque était alors menacé d'une funeste invasion. En effet, au mois de juillet, 300,000 Turcs et Tartares, commandés par le vizir Kara-Mustapha, inondèrent l'Autriche, et assiégèrent Vienne. Cette capitale, lâchement abandonnée par son souverain, se défendit longtemps, quoique sans espoir de salut. Léopold, si fier dans la prospérité, descendit jusqu'aux prières, et appela humblement à son secours ce même Sobieski, auquel il avait naguère refusé le titre de majesté. Le roi de Pologne accourut, à marches forcées, à la tête de 20,000 hommes. Cette petite armée, le dernier espoir de l'Empire, attirait tous les regards. Le 7 septembre, les Polonais furent joints par le duc de Lorraine, avec 30,000 hommes, et par l'électeur de Bavière, qui en avait 14,000. Avec les 10,000 hommes commandés par l'électeur de Saxe, et les troupes des différents cercles, les forces des chrétiens s'élevaient à 75,000 hommes. Sobieski, à leur tête, parut le 11 septembre, sur les hauteurs du Calemberg, à la vue des Turcs et des assiégés. Le canon préluda à la journée du 12 septembre. L'armée combinée des Polonais et des Impériaux descendit d'abord lentement dans la plaine, chassant devant elle les détachements des Turcs, postés sur le penchant de la montagne. A l'ordre qui régnait parmi les chrétiens, à la précision de leurs manœuvres, Selim-Ghéraï reconnut Sobieski. Le roi de Pologne est là, dit-il au vizir; et ce cri, répandu parmi les infidèles, les frappa d'épouvante. Le désordre se mit dans leur camp, à mesure que les chrétiens en approchaient. Les Turcs n'opposèrent qu'une faible résistance à la valeur impétueuse de leurs adversaires. Après quelques heures de combat, ils plièrent de toutes parts; et bientôt il ne resta plus que des tentes désertes où, la veille encore, reposaient avec sécurité toutes les forces de l'empire ottoman. Le vizir avait fui des premiers, laissant au pouvoir du vainqueur une foule de prisonniers, un butin immense, une multitude d'étendards, parmi lesquels on en trouva un que l'on prit pour le grand étendard de Mahomet, et que Sobieski envoya au pape, avec ces mots : *Veni, vidi, vici.* Le lendemain, le roi de Pologne entra dans Vienne par une des brèches que le canon des Turcs avait faites aux murailles. Il fut reçu comme un dieu libérateur, par cette population, qui, deux jours avant, n'avait en perspective que la mort ou l'esclavage. Son cheval perçait avec une peine infinie la foule qui se pressait autour de lui. Chacun voulait voir et toucher le héros auquel il était redevable de la vie ou de la liberté. Arrivé enfin à la cathédrale, Sobieski entonna lui-même le *Te Deum,* et remercia le dieu des batailles du succès étonnant qu'il venait d'obtenir. Le vainqueur des Turcs et l'orgueilleux Empereur se virent dans la campagne, à quelque distance de la ville. Léopold indécis, avait demandé à ceux qui l'environnaient comment ils pensaient qu'il dût recevoir le roi : A bras ouverts, avait répondu le duc de Lorraine. L'Empereur ne goûta point un si noble conseil; et croyant mettre son amour-propre à couvert, il n'adressa à Sobieski que de vagues remercîments sur la délivrance de Vienne. Le mot de reconnaissance ne sortit pas même de sa bouche. Sobieski lui fit sentir, d'une manière piquante et spirituelle le ridicule de son procédé. Mon frère, lui dit-il, en remontant à cheval, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service. Mécontent de Léopold, il allait retourner dans ses États; mais l'armée vaincue était en pleine retraite sur Bude : Sobieski crut que le moment de l'anéantir était arrivé ; et ce brillant résultat eût été, il faut le dire, d'une grande utilité pour la Pologne. Il attaqua donc, le 6 octobre, un corps de

15,000 Turcs, retranchés à Parkani, au delà de Strigonie, perdit beaucoup de monde, et courut lui-même risque de la vie. Joint, 3 jours après, par le duc de Lorraine, il prit une revanche éclatante, et tua aux Turcs 18,000 hommes. Les forts de Parkani et Strigonie furent le prix de cette victoire. Selon le père d'Avrigny, il défit encore 40,000 Turcs, près de Tilgrotin, le 4 décembre. Il arriva le jour de Noël à Cracovie, où il retrouva sa femme bien-aimée. Par sa conduite brillante devant Vienne, Sobieski était devenu le héros de la chrétienté; mais les Polonais, peu touchés d'une gloire qui ne leur procurait aucun avantage réel, demandaient pourquoi il était allé verser le plus pur sang de la Pologne, au service de l'Empire, tandis que Kaminieck, qu'il avait promis solennellement de reprendre, était encore au pouvoir des Turcs. Ils allaient même jusqu'à l'accuser d'être entré dans la ligue chrétienne, plutôt pour servir son intérêt que pour le bien de l'État. Ces reproches étaient-ils sans fondement? Sobieski, monté sur un trône électif, par les suffrages de la nation, désirait vivement le conserver dans sa famille. Il avait, dans l'histoire de son pays, l'exemple de Jagellon. Toutefois, considérant que la faveur du peuple n'est pas de ces héritages qu'on transmet facilement, peut-être avait-il voulu se faire, pour l'avenir, un appui de Léopold; et en cela l'intérêt de la Pologne s'était trouvé lié tout naturellement au sien. La délivrance de Kaminieck, par la coopération de l'Autriche, avait été stipulée comme un des articles majeurs de son traité secret d'alliance; mais la duplicité de l'Empereur trompa toutes les espérances de Sobieski, et déconcerta ses projets. Pour sortir de la fausse position où il se trouvait vis-à-vis de ses sujets, il marcha, en 1684, à la conquête de Kaminieck. Chemin faisant, il prit Zwaniec; mais Soliman-pacha étant accouru avec une puissante armée, les Polonais se virent contraints à la retraite, et le but principal de la guerre fut manqué. Aigri par la mauvaise foi de Léopold, Sobieski voulait quitter la ligue chrétienne : Louis XIV l'y engageait; et Mahomet, dont la déroute devant Vienne avait abaissé l'orgueil, offrait, pour achever de l'y déterminer, Kaminieck et une forte indemnité. D'un autre côté, Léopold, qui sentait de quel poids étaient, dans la balance politique, les armes de Sobieski, lui proposa, pour le retenir dans la ligue, de l'aider à faire la conquête de la Moldavie et de la Valachie, provinces sur lesquelles, au défaut de la Pologne, il pourrait faire régner ses enfants. Pressé par la reine et par un certain jésuite, Vota, Sobieski prit ce dernier parti. On l'excuse comme père; on le blâme comme souverain. Sa santé étant gravement affaiblie à cette époque, il envoya Jablonowski pour conquérir la Moldavie et la Valachie; et ce général entra le 6 août 1686 à Yassy; mais il ne put s'y maintenir. Les secours promis par Léopold n'arrivant pas, il fallut qu'il se décidât à la retraite. Ce fut après ces divers échecs que, se voyant sans véritables alliés et menacé par de puissants ennemis, Sobieski signa le traité de Moscou, que tous les diplomates ont considéré, ainsi que celui d'Oliva, comme des plus funestes pour la Pologne. On assure qu'en jurant de l'observer en présence des ambassadeurs du czar, Sobieski ne put s'empêcher de verser des larmes sur l'avenir de sa patrie. Pour se dédommager de ce sacrifice, il voulut au moins faire quelque conquête sur les Turcs. Kaminieck était toujours l'objet des regrets de la république; Sobieski tenta, pour la quatrième fois, de la reprendre. Le prince Jacques, son fils aîné, fut chargé du commandement de l'armée : c'était lui ménager l'occasion de mériter la couronne. Kaminieck, malgré l'ardeur du jeune prince et de son armée, résista à un bombardement qui dura six jours; et cette place ne rentra sous la domination de la Pologne qu'en 1699, par le traité de Carlowitz, après la bataille de Zenta. Une nouvelle tentative, faite, en 1689, sur la Moldavie et la Valachie, eut encore moins de succès que la première. Sobieski, alors âgé de 61 ans, dont 40 avaient été passés dans les combats, se vit forcé de résigner le commandement de l'armée au grand général Jablonowski. Il comptait alors s'occuper beaucoup du gouvernement ; mais son état de langueur le rendit bientôt incapable de travail. La république en souffrit. Des diètes, souvent tumultueuses, se succédèrent, sans apporter de remède aux maux existants; et Sobieski eut la douleur de voir éclore le germe des troubles qui agitèrent la Pologne après sa mort. Ses chagrins furent encore accrus par l'idée de l'avenir précaire de ses fils. L'espoir de les couronner s'affaiblissait de plus en plus. Forcé de renoncer à des projets dont l'accomplissement eût été pour lui le prix le plus doux de ses travaux, il voulut du moins laisser à ses enfants des richesses, pour les dédommager, en quelque sorte, d'un sceptre qu'il ne pouvait leur assurer. Ses intentions furent encore dénaturées par ses ennemis : on l'accusa d'avarice. Ces clameurs ne durent point l'arrêter; car ses trésors ne se grossirent jamais des deniers de l'État, mais des épargnes faites sur ses propres revenus, et de l'argent qu'il refusait à l'avidité de ces hommes inutiles et parasites dont le trône est si souvent environné. Cependant une hydropisie le conduisit lentement au tombeau. Le 17 juin 1696, après s'être promené, avec une dernière lueur de santé, dans ses jardins de Villanow, il fut renversé par une attaque d'apoplexie. Au bout d'une heure, il revint à lui, et, comme s'il eût regretté l'espèce d'anéantissement d'où il sortait, il s'écria : *Stava bene*. J'étais bien..... Il ne lui restait plus que quelques instants à vivre..... Il exhorta la reine à n'avoir jamais d'autres intérêts que ceux de ses enfants, et lui démontra que, pour eux, la concorde était le plus sûr moyen de ressaisir la couronne. Après avoir exprimé ses derniers vœux pour le bonheur de la Pologne, il expira, ainsi qu'Auguste, le jour anniversaire de son élection, âgé de 66 ans, dont il avait régné 23. L'envie et la haine qui l'avaient poursuivi, pendant sa vie, ne se ralentirent point après sa mort. D'injustes reproches éclatèrent sur sa cendre, et les hommes qui avaient eu le plus de part à ses bienfaits furent les plus acharnés à insulter à sa mémoire. La postérité a prononcé; et Sobieski, malgré ses fautes en politique, a reçu d'elle le nom de *Grand*. Un héros, son émule de gloire, Charles XII, dans sa course rapide, s'arrêta un instant sur le tombeau du monarque polonais. Il donna des larmes à sa mémoire; et, en s'éloignant, il s'écria : « Un si grand

roi n'aurait jamais dû mourir!..... » Aujourd'hui, les Polonais, exempts des préventions de leurs aïeux, ont, pour tout ce qui rapelle Sobieski une grande vénération.

SOBIESKI (Jacques-Louis), fils aîné du précédent, naquit le 2 novembre 1667, à Paris, où sa mère se trouvait depuis quelques mois; elle retourna en Pologne bientôt après la naissance de son fils, et lui fit donner une éducation française. Pour tout ce qui concerne l'art militaire, ce jeune prince ne pouvait être à une meilleure école qu'à celle de son père. Il l'accompagna dans ses campagnes contre les Turcs, et commanda le siége de Kaminieck, en 1683. Il fit dans la même année la brillante campagne de Vienne; assista à côté de son père à toutes les batailles, et y montra un grand courage. A l'âge de 20 ans, Jacques-Louis fut sur le point d'épouser une princesse de Radziwill, veuve d'un prince de Brandebourg. Tout étant préparé pour cette union, le jeune Sobieski partit pour Berlin, afin de la conclure; mais la princesse avait épousé en secret un prince de Neuburg. Le roi de Pologne, irrité de cet affront, demanda une réparation éclatante à l'électeur de Brandebourg; mais tout se termina en vaines paroles. On convint même à la fin que Jacques Sobieski épouserait la sœur de son rival, ce qui eut lieu à Varsovie en 1691. Il s'alliait par là aux premières maisons régnantes catholiques, les sœurs de la princesse Radzwill étant mariées à l'Empereur, aux rois de Portugal et d'Espagne, et au duc régnant de Parme. Après la mort de Jean Sobieski, son fils se trouva dans une position fâcheuse. La condescendance que le roi avait montrée dans toutes les occasions pour la cour de Vienne; son humeur guerrière, qui l'avait entraîné sans cesse dans des guerres presque inutiles pour son pays; son amour des richesses qui allait quelquefois jusqu'à l'avarice, avait fini par éloigner de lui le cœur d'un grand nombre de Polonais; et cette fâcheuse disposition s'était même portée jusque sur son fils, qui se flattait de lui succéder à l'aide des trésors dont il pouvait disposer, et de ses relations avec les maisons les plus puissantes de l'Europe. Mais toutes les causes d'éloignement que fortifiait encore la réputation d'avarice et d'ambition démesurée de la mère du jeune prince, avaient inspiré aux principaux magnats une aversion contre tous les compétiteurs indigènes, et particulièrement contre Jacques Sobieski. Ses efforts furent donc vains. Le prince de Conti avait un puissant parti, qui vraisemblablement aurait eu le dessus grâce à l'adresse et à l'éloquence de l'abbé Polignac, si le jour de l'élection, le petit parti de Sobieski ne ne se fût réuni à celui qui votait pour l'électeur de Saxe, ce qui fit que celui-ci l'emporta sur le prince français. La nomination de l'électeur, qui monta sur le trône de Pologne, sous le nom d'Auguste II, eut lieu le 27 juin 1697. Jacques Sobieski ayant reçu de son parent, l'empereur Léopold, la permission de choisir pour résidence une ville quelconque de ses pays héréditaires, se décida pour Ohlau en Silésie, où il se trouvait encore en 1704, lorsqu'un manifeste de Charles XII le présenta à la nation polonaise comme compétiteur d'Auguste II, dont le roi de Suède avait juré la perte. Mais ce dernier, instruit du projet qu'avait le prince Jacques de se rendre en Pologne auprès du monarque suédois, chargea le colonel Kospeth, avec un certain nombre d'officiers déterminés, de s'emparer de sa personne; et Sobieski fut arrêté dans les environs de Breslau, et conduit, avec son frère Constantin, dans la forteresse de Pleissenburg. Ils ne furent relâchés qu'en 1706, lorsque, par un article du traité de paix conclu entre les rois de Suède et de Pologne, la liberté des deux frères fut stipulée. Le prince Jacques resta depuis ce temps avec sa famille à Ohlau. En 1719, il encourut la disgrâce de l'Autriche, en donnant la main de sa fille au prétendant d'Angleterre. La princesse qui se rendit par le Tyrol auprès de son époux, fut arrêtée à Inspruck par les ordres de l'Empereur. Mais elle réussit à s'évader et à rejoindre le prétendant à Rome. La cour impériale exigea du père qu'il livrât sa fille, ou que lui-même quittât les États autrichiens. Ne pouvant faire autrement, Sobieski se rendit au couvent de Czenstochow en Pologne, où il resta jusqu'à son raccommodement avec l'Empereur. Il avait perdu successivement ses frères, sa sœur et tous ses enfants, à l'exception d'une fille, la princesse de Turenne, duchesse de Bouillon; et cette illustre famille s'éteignit avec lui, le 19 décembre 1734.

SOBRY (Jean-François), né à Lyon en 1743, étudia d'abord l'architecture, puis le droit, se fit recevoir avocat, et obtint une place dans les finances, qu'il perdit à la révolution, mais pour en occuper ensuite plusieurs autres, tant à Paris que dans sa ville natale. Le culte théophilanthropique eut en lui un zélé partisan; mais lorsque le comité de direction voulut établir une juridiction sur les adeptes, il fut un de ceux qui déclarèrent n'avoir pas secoué le joug d'une secte pour en adopter une autre. Quelque temps après le 18 brumaire, il fut nommé commissaire de police du 10e arrondissement de Paris, et c'est dans cet emploi qu'il mourut le 3 février 1820. Ses principaux ouvrages sont : *le Mode français, ou Discours sur les principaux usages de la nation française,* 1786, in-8o; *le nouveau Machiavel, ou Lettres sur la Politique,* 1788, in-8o; *Poétique des arts, ou Cours de peinture et de littérature comparés,* 1810, in-8o.

SOCAKI, **SEKAKI** ou **SERAKI** (Abou-Yacoub Yousouf Seradj-eddyn al), fils d'Abou-Bekr, est regardé comme le Quintilien des Arabes. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il naquit dans le Kharizme l'an 555 de l'hégire (1160 de J. C.), et qu'il mourut en 625 ou 626 (1226 ou 1229). Il acquit sa haute réputation par son *Meftah al oloum* (*clef des sciences*). C'est un ouvrage classique, concernant les institutions oratoires, et divisé en trois parties : grammaire, poésie et rhétorique. L'auteur l'a écrit en arabe, quoiqu'il fût Persan de naissance. S'il faut en croire Soyouthi, dans sa Bibliothèque égyptienne, Socaki est un rhéteur du premier mérite; on l'a surnommé *Motabahar fil oloum al arabiah* (très-versé dans la littérature arabe). Il existe un exemplaire manuscrit de son ouvrage, no 205, à la bibliothèque de l'Escurial; et no 1445 à celle de Leyde. La bibliothèque royale de Paris ne possède que 2 exemplaires, nos 934 et 935, de la troisième partie, qui contient l'art oratoire, et qui se trouve aussi à la bibliothèque Bodléienne, nos 360 et 419. Différents auteurs arabes ont tenté d'ex-

pliquer et de commenter les divers traités qui forment de cet ouvrage une sorte d'encyclopédie. La bibliothèque royale de Paris et celle de l'Escurial possèdent plusieurs exemplaires manuscrits de ces commentaires.

SOCIN (Lélius), hérésiarque, né à Sienne en 1525, étudia les livres saints avec beaucoup d'ardeur. En 1546, il fut admis dans une société qui s'était formée aux environs de Vicence, dans le but de discuter des questions religieuses. L'Écriture y fut soumise aux règles de la critique humaine, et le résultat de cet examen fut que le dogme de la Trinité, celui de la consubstantialité du Verbe, etc., devaient être retranchés comme n'étant pas appuyés de la révélation. C'était renouveler toutes les erreurs d'Arius et de ses disciples. Quelques-uns des novateurs furent punis de mort, et les autres prirent la fuite. Socin erra pendant 4 ans, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne, et finit par trouver un asile à Zurich, où il passa plusieurs années, se conduisant avec assez de prudence pour n'y être pas inquiété. Il y mourut en 1562. Quatre ou cinq ans auparavant, il avait fait un voyage en Pologne, où beaucoup de seigneurs, ennemis et jaloux du clergé, avaient adopté les principes des antitrinitaires. On lui attribue plusieurs ouvrages, dont il n'est pas démontré qu'il soit l'auteur.

SOCIN (Fauste), neveu du précédent, né à Sienne, en 1539, adopta les opinions de son oncle, et s'exila comme lui pour échapper à la persécution. Plus tard il rentra en Italie, et fut investi d'emplois honorables à la cour du grand-duc de Toscane. A cette époque il avait perdu son oncle, et il resta 12 ans sans songer aux questions théologiques. Mais enfin il se reprocha sa négligence coupable, alla étudier la théologie à Bâle, passa ensuite en Transylvanie, puis en Pologne, où les antitrinitaires possédaient beaucoup d'églises. Il acquit bientôt sur eux une grande influence, et se mit à prêcher sa doctrine, qui consistait à débarrasser la croyance de tous les dogmes que la raison ne peut concevoir. Les protestants essayèrent de le réfuter; mais il les réduisit au silence par les raisonnements qu'ils employaient eux-mêmes contre l'Église romaine. Ils attirèrent alors sur sa tête la calomnie et la persécution, et ils l'auraient réduit à la plus affreuse misère, si ses disciples n'étaient venus à son secours. Les progrès toujours croissants de son système religieux, et la réunion des différentes sectes d'unitaires en une seule Église qui prit le nom de *socinienne*, n'étaient pas propres à diminuer la haine de ses ennemis. Il fut obligé, pour s'y soustraire, de se retirer dans le village de Luclavic, où il mourut en 1604. Ses ouvrages, publiés depuis longtemps, composent les deux premiers volumes de la *Biblioth. fratrum polonorum*, Irenopoli (Amsterdam), 1656, 8 vol. in-fol.

SOCRATE, né à Athènes la 4e année de la 77e olympiade (470 avant J. C.), fils d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme, exerça d'abord la profession de son père, et même avec assez de succès; mais il la quitta de bonne heure, à l'instigation de Criton, l'un de ses amis, pour se livrer tout entier à la philosophie. Il étudia sous Anaxagore et sous Archélaüs, et bientôt se vit lui-même entouré de disciples auxquels il donnait gratuitement ses leçons. Il enseignait particulièrement la morale, méprisant la physique et la métaphysique de son temps. Il donna lui-même l'exemple de toutes les vertus civiles et domestiques. Il se distingua par son courage aux batailles de Tanagre, de Délium, et sauva la vie à Xénophon et à Alcibiade, ses disciples et ses amis. Dans l'intérieur de sa famille, il était bon époux et bon père, et supportait avec une patience admirable la mauvaise humeur d'une femme acariâtre. Méprisant la mort, il blâmait sans crainte tous les abus. Après la prise d'Athènes par les Lacédémoniens, il attaqua ouvertement les 30 tyrans. La liberté de ses discours ne put manquer de lui attirer un grand nombre d'ennemis. Dès l'année 424 avant J. C., le poëte comique Aristophane l'avait livré à la risée du public dans sa comédie des *Nuées*. Sous le gouvernement des 30, trois de ses ennemis, Mélitus, Anytus et Lycon l'accusèrent de corrompre la jeunesse, de mépriser les dieux et d'introduire des divinités nouvelles. Malgré son innocence qui était publiquement reconnue, ses ennemis parvinrent, à force d'intrigues et de calomnies, à le faire condamner. Il but la ciguë l'an 400 avant J. C. A peine eut-il cessé de vivre, que les Athéniens, honteux de leur injustice, exilèrent ses accusateurs. Socrate commença en Grèce une nouvelle ère philosophique. Renonçant aux systèmes hasardeux de ses prédécesseurs, combattant les subtilités oiseuses des sophistes, il tourna l'attention de l'homme sur lui-même, et s'occupa tout entier de la morale et de l'existence de Dieu. Aussi forma-t-il une nouvelle école de laquelle sortirent presque tous les grands philosophes qui ont illustré la Grèce : Platon, Xénophon, Aristippe, Anthistène, Aristote, Zénon. Il enseignait partout, au milieu des rues, des places publiques : il ne donnait point ses leçons d'une manière didactique, mais amenait ses disciples, par des interrogations faites avec art, à découvrir la vérité. Socrate prétendait être inspiré par un génie familier qui l'avertissait dans les occasions délicates de ce qu'il devait faire ou éviter. Il est peu à croire qu'un homme de la gravité de Socrate ait voulu imposer par un mensonge grossier, et ce génie n'était sans doute que les inspirations subites de sa conscience ou de sa raison, que lui-même ne savait à quelle puissance rapporter. Socrate n'a laissé aucun ouvrage; mais nous trouvons dans Platon, et surtout dans Xénophon, des détails très-étendus sur ses opinions. Xénophon rapporte de lui une infinité de traits et de paroles remarquables par leur sagesse et leur originalité. Un physionomiste ayant dit qu'il était brutal, impudique et ivrogne, les disciples du sage indignés voulaient le maltraiter, quand il les en empêcha en leur avouant qu'il avait réellement eu un penchant pour ces vices, et que ce n'était que par ses efforts continus qu'il s'en était corrigé. Ennemi du dogmatisme de ses prédécesseurs, il répétait sans cesse que *la seule chose qu'il savait était qu'il ne savait rien*. Lorsqu'on lui annonça qu'il était condamné par les juges : « *Eux-mêmes*, dit-il, *ne le sont-ils pas par la nature ?* » Xantippe, sa femme, se désolait de ce qu'il était condamné injustement : « *Aimerais-tu mieux*, lui dit-il, *que je le fusse justement?* »

SOCRATE, dit *le Scolastique*, né à Constantinople vers la fin du 4e siècle, entreprit la continuation de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, et le fit avec

une exactitude judicieuse et pleine de bonne foi. Son ouvrage, divisé en VII livres, qui s'étendent de 306 à 439, a été abrégé par Épiphane le Scolastique, dans l'*Historia tripartita,* et imprimé pour la première fois à la suite de l'*Histoire d'Eusèbe,* Paris, Robert Estienne, 1544, in-fol. Il a été traduit en français par le président Cousin.

SODEN (Frédéric-Jules-Henri), né à Anspach en 1754, mort à Nuremberg en 1832, fut d'abord nommé conseiller privé de régence par la maison de Brandebourg, puis conseiller intime, et en 1790 créé comte de l'Empire. Envoyé à Nuremberg en qualité d'ambassadeur de Prusse, il y publia plusieurs écrits qui le firent connaître avantageusement. Son *Esprit des lois pénales*, en 3 vol. répandit beaucoup de lumières sur cette partie de la législation. Il cultivait en même temps les lettres dramatiques; en 1784 il fit construire à Wurtzbourg le premier théâtre permanent, qu'il dirigea et entretint pendant plusieurs années, et plus tard celui de Bamberg sentit les effets de sa protection. On a de lui plusieurs volumes d'ouvrages dramatiques, et plusieurs de ses pièces, telles que *Inès de Castro, Cléopâtre, la Mère de famille,* figurent encore dans les répertoires allemands. Rentré en 1796 dans la vie privée, il se voua dès lors à l'économie politique; son *Traité sur les finances de Nuremberg,* sa *Loi agraire,* et son *Esquisse de la politique administrative des États,* tracée sur un plan très-ingénieux, furent les avant-coureurs de l'ouvrage le plus complet en ce genre que possède l'Allemagne, l'*Économie politique nationale,* en 8 vol. A 71 ans, Soden fut député à la deuxième chambre du royaume de Bavière; il s'y montra partisan des idées constitutionnelles.

SODERINI (Pierre), né vers l'an 1450, fut gonfalonier perpétuel de la république Florentine, au commencement du 16e siècle. Après l'expulsion de Pierre II de Médicis, et le supplice de Savonarola, la république de Florence, revenue à ses anciennes formes démocratiques, changeait tous les deux mois les chefs de l'État. Dans un temps où la politique de l'Europe entière était fort incertaine, ce fréquent renouvellement de toutes les magistratures rendait confuse et difficile la conduite de l'État. Les Florentins, pour remédier à ce désordre croissant, résolurent, le 16 août 1502, de donner, par un choix volontaire, un chef à leur république, voulant qu'il tînt des lois mêmes ce crédit que les Médicis avaient dû à une usurpation. Ils firent choix de Pierre, fils de Thomas Soderini, citoyen déjà distingué par sa richesse, sa probité, son amour pour les arts, et la part qu'il avait eue à l'expulsion des Médicis. On lui conféra le titre de gonfalonier perpétuel, et le droit de représenter l'État dans toutes ses relations extérieures. Mais Soderini, homme doux et modeste, loin d'abuser du pouvoir et de la prééminence qui lui avaient été confiés, ne maintint pas même ses prérogatives autant qu'il l'aurait dû pour le bien de sa patrie. Il protégea les arts, fut l'ami des grands peintres, des sculpteurs, des architectes, des poëtes et des philosophes qui faisaient alors la gloire de l'Italie, tandis que, comme homme d'État, il ne laissa de lui que peu de souvenirs. Pendant son administration, les Florentins poursuivirent avec vigueur la guerre qu'ils avaient commencée contre Pise, et réduisirent enfin, en 1509, cette ville à leur obéissance. Soderini, qui avait dû à la protection de la France le triomphe de son parti, et l'expulsion des Médicis, demeura attaché à cette couronne au milieu de toutes les révolutions que le caractère impétueux de Jules II causait en Italie. Sa partialité pour la France le fit consentir à ce que Louis XII assemblât dans Pise un conciliabule pour déposer Jules II. Ce pontife ne lui pardonna pas cet affront; et lorsque les Français eurent évacué l'Italie, en 1512, il poussa Cardone, vice-roi de Naples, en Toscane, pour y rétablir l'autorité des Médicis. La ville de Prato, surprise le 30 août 1512, fut livrée au pillage et à un horrible massacre. Le lendemain les partisans des Médicis, s'étant portés tumultueusement au palais public, surprirent Soderini dans son appartement, l'entraînèrent dans une maison particulière, et le firent déposer par la seigneurie, après 10 ans d'un gouvernement pendant lequel il n'avait pas donné lieu de former contre lui la moindre plainte. Le 31 août 1512, Pierre Soderini, escorté par 40 arbalétriers albanais, et suivi de plusieurs de ses parents, fut conduit jusqu'aux frontières de la république du côté de Sienne. De là il reçut ordre de se rendre à Raguse, où il resta relégué jusqu'à l'élection du pape Léon X. Celui-ci, quoique ennemi de la maison Soderini, avait été porté au saint-siége par le cardinal Soderini, frère de Pierre, par suite d'une convention secrète faite au conclave. Pierre fut immédiatement appelé à Rome par Léon X; il y arriva au mois de mars 1513, et il y professa toujours hautement son attachement aux droits de sa patrie et à la cause de la liberté; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût traité avec distinction par la cour pontificale et par tous ses compatriotes; mais on ne lui permit jamais de revenir à Florence.

SODERINI (Jean-Victor), agronome, de la même famille que le précédent, né à Florence en 1526, trempa dans une conspiration contre les Médicis, fut condamné par le conseil des Huit à perdre la tête sur l'échafaud, et dut la vie à la générosité de Ferdinand Ier, qui commua sa peine en un exil perpétuel dans la ville de Cedri, près de Volterra. Le noble exilé chercha des consolations dans l'étude de l'agriculture et dans la composition de plusieurs ouvrages estimés sur cette science. On cite particulièrement son *Trattato della coltivazione delle viti e del frutto che se ne può cavare,* Florence, Giunti, 1600, in-4°; ibid., 1734, in-4°. L'Académie de la Crusca l'a compris dans la liste des *testi di lingua.* Soderini mourut le 3 mars 1596.

SODERINI (Jean-Antoine), voyageur, né à Venise, en 1640, d'une famille noble, s'embarqua, en 1671, avec son compatriote Bembo, qu'il allait au Levant; fit un long séjour en Chypre, visita la Palestine, l'Égypte, la Barbarie, la Syrie, la Natolie, la Turquie d'Europe, et rapporta dans son pays une immense collection de médailles rares. D'autres choses curieuses, qu'il avait fait embarquer à Alexandrie, furent prises par un corsaire tripolitain. Nommé gouverneur de Zara, en 1674, Soderini accueillit dans cette ville les célèbres voyageurs Spon et Wheler, qui parlent dans les termes les plus flatteurs de ses vastes connaissances. En 1676, il revint dans sa patrie, où il s'appliqua à l'étude des médailles, dont il avait une collection précieuse. Charles Patin et

d'autres numismates en ont fait l'éloge. Cette collection fut dispersée, après la mort de Soderini, arrivée en 1691. On trouve de curieux détails sur cet antiquaire, dans le *Voyage de Magni en Turquie* et dans la *Dissertation de Morelli* sur plusieurs voyageurs vénitiens.

SODOMA (JEAN-ANTOINE RAZZI dit le chevalier). *Voyez* **RAZZI**.

SOÉMIAS (JULIA), fille d'Avitus et de Mœsa, était sœur de Julie Mammea. Mariée à Varius Marcellus, que sa mort prématurée empêcha d'arriver au consulat, elle ne se fit aucun scrupule de violer la foi conjugale, et entretint publiquement un commerce adultère avec Caracalla, dont elle eut un fils, devenu fameux sous le nom d'Héliogabale. Après la mort de Varius, elle suivit sa mère, qu'un ordre de Macrin exilait dans Émèse. On sait que Mœsa parvint à gagner les légions stationnées en Syrie, et leur persuada de proclamer empereur le fils de Caracalla. Dans le combat qui eut lieu entre les troupes de Macrin et celles d'Héliogabale, Soémias montra plus de courage qu'on n'en devait attendre d'une femme de ce caractère. Ayant vu plier les soldats d'Héliogabale, elle descendit de son char, et, par ses prières et ses larmes, les arrêta dans leur fuite. Soémias et Mœsa pressèrent le nouvel empereur de se rendre à Rome, où on les vit avec étonnement l'accompagner dans les assemblées du sénat, et prendre part aux délibérations. Moins ambitieuse que sa mère, Soémias cessa bientôt de se mêler des affaires de l'État pour ne s'occuper que de ses plaisirs. Sa vie, dit Lampride, était celle d'une courtisane. Héliogabale lui donna la présidence d'un sénat de femmes, qui décida toutes les questions relatives aux ajustements, à la forme des voitures et aux préséances. Livrée entièrement à des soins si graves, elle ne prévit pas que les folies d'Héliogabale tarderaient peu à le précipiter du trône. Les prétoriens, d'accord cette fois avec le vœu de Rome, élurent empereur Alexandre Sévère. Dans cette crise, Soémias ne voulut point quitter son fils, et, le tenant étroitement embrassé, périt du même coup qui lui ôta la vie, l'an 222. On a des médailles de cette princesse, dans tous les métaux; elles sont rares en or et en argent médaillons.

SOEMMERING (SAMUEL-THOMAS), un des anatomistes les plus habiles et les plus laborieux de l'Allemagne, né à Thorn, le 25 janvier 1755, doit être considéré comme un des créateurs de cette anatomie chirurgicale qui a fourni tant de notions précieuses sur le mécanisme et la nature d'un grand nombre de lésions de nos organes. Ses travaux ont plusieurs fois éclairé d'un nouveau jour, soit l'anatomie descriptive, soit l'anatomie pathologique. Il a constamment cherché à féconder les faits qui forment le domaine de l'une et de l'autre de ces parties de la science de l'homme, par l'application à leur histoire, des vérités les mieux constatées de la physiologie. Les recherches de Sœmmering ont beaucoup d'analogie avec celles dont l'illustre Camper s'est occupé; mais écrivant à une époque où la science avait fait plus de progrès, il a porté ses investigations plus loin que le célèbre anatomiste hollandais. Il occupa une place honorable entre les Bichat, les Hunter, les Meckel, les Scarpa et autres observateurs qui ont analysé avec le plus de soin la structure et les rapports des organes de l'homme. Sœmmering est mort à Francfort-sur-le-Mein en 1830. Ses principaux ouvrages sont : *De corporis humani fabricâ*, Francfort, 1794-1801, 6 vol. in-8°; *De morbis vasorum absorbentium corporis humani*, Francfort, 1795, in-8°; *Tabulæ sceleti feminini junctâ descriptione*, Francfort, 1797, in-fol.; *Icones embryonum humanorum*, Francfort, 1798, in-fol.; *Tabulæ baseos encephali*, Francfort, 1799, in-fol. etc.

SOGDIANUS, l'un des fils naturels d'Artaxercès Longue-Main, s'empara du trône après avoir assassiné Xercès; mais il en fut à son tour précipité par Darius Ochus, son frère, qui le fit étouffer dans de la cendre l'an 424 avant J. C.

SOISSONS (CHARLES DE BOURBON, comte DE), grand maître de France, né le 13 novembre 1556, fut le dernier des fils du prince de Condé, Louis Ier du nom, mais d'un autre lit que ses frères : il eut pour mère Françoise d'Orléans-Longueville, qui l'éleva dans la religion catholique. Le roi Henri III le fit chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, en 1587. Le comte de Soissons fut toujours moins attaché à ses devoirs de prince et de sujet qu'à ses intérêts particuliers et à ses prétentions; et bien qu'elles fussent excessives comme son orgueil, la médiocrité de son génie ne lui permit jamais de figurer à la tête d'un parti. Toute sa vie se consuma dans des cabales de cour. Après la formation de la Ligue, en 1587, le duc de Guise songea un instant à substituer le comte de Soissons au cardinal de Bourbon, pour l'opposer au roi de Navarre (depuis Henri IV), comme héritier présomptif de la couronne. Le jeune prince rempli d'ambition, et dépourvu de biens, était tout disposé à se prêter à ce projet. Sa présomptueuse inexpérience ne lui laissait pas apercevoir qu'il allait, à l'exemple de son vieil oncle le cardinal, devenir l'instrument des ennemis de la maison de Bourbon. Cette intrigue fut déjouée par la politique du roi de Navarre qui pressentit tous les avantages que ses ennemis tireraient du comte de Soissons, comme prince du sang, catholique et d'âge à avoir des héritiers. Henri était alors sans enfants, et ne pouvait en espérer, étant séparé de la reine Marguerite, son épouse. Voulant conserver dans la maison de Bourbon la couronne de Navarre et les biens immenses qui en dépendaient, il offrit au comte de Soissons la main de Catherine, sa sœur, et sa présomptive héritière. Une si brillante perspective, jointe à quelques sommes d'argent, détermina promptement le jeune prince, déjà fatigué des promesses sans effet du duc de Guise. Ramené à l'honneur, comme aux véritables intérêts de sa famille, il s'échappa de la cour de Henri III, se jeta dans la Normandie, rassembla 300 gentilshommes, 1,200 arquebusiers, et se mit en chemin pour rejoindre Henri. Le duc de Mercœur, qui commandait en Bretagne, essaya vainement de s'opposer à cette réunion. Malgré la supériorité du nombre, il fut repoussé par un corps de protestants qui avait été envoyé au-devant du comte de Soissons, et qui l'amena comme en triomphe dans le camp de Henri, sur les bords de la Loire. A la bataille de Coutras (1587), ce prince commandait un escadron de 20 chevaux, qui fut d'abord mis en désordre; mais il rétablit le combat par sa valeur personnelle. C'était la première action à laquelle il se trouvait, et il se battit, dit un contempo-

rain, comme s'il n'eût fait d'autre métier de sa vie. Ses armes étaient toutes faussées de coups de feu et de sabre. On a reproché à Henri de n'avoir tiré aucun profit de cette victoire, après laquelle il licencia son armée. Soissons, dont l'attachement pour le roi de Navarre n'était nullement sincère, fut dans le conseil un de ceux qui l'engagèrent le plus fortement à cette mesure imprudente. Il avait su gagner le cœur de Madame Catherine, et croyait ne pouvoir arriver assez tôt en Béarn, pour conclure l'union projetée avec elle. Mais cet empressement cachait une honteuse arrière-pensée. Persuadé que Henri IV, ayant pour ennemis le pape, l'Espagne et les catholiques de France, finirait par en être accablé, Soissons prétendait, au moyen de ce mariage, se faire subroger à tous les droits du roi de Navarre, et s'enrichir de ses dépouilles. Avec de telles dispositions on conçoit qu'il n'avait garde d'engager Henri à profiter de la victoire de Coutras. Il l'accompagna donc en Béarn ; mais le roi de Navarre, informé à temps des perfides desseins de son futur beau-frère, rompit avec lui, et regretta, mais trop tard, de s'être abandonné à son conseil. Tous deux conçurent, dès ce moment, une forte adversion l'un pour l'autre. Jamais la nature n'avait formé deux caractères plus opposés. Le roi était un prince franc et ouvert ; le comte joignait à un esprit naturellement froid et peu prévenant, un flegme affecté et une profonde dissimulation. Il croyait imposer par un air de grandeur, en se donnant une fausse gravité, et prenait pour du respect la crainte qu'inspirait son abord; en un mot l'ambition dévorait son cœur, et le cérémonial le plus formaliste réglait toute sa conduite extérieure. A ces traits on l'eût pris moins pour un Bourbon que pour un prince du sang de Philippe II. La journée des Barricades, qui obligea Henri III de quitter Paris (1588), parut à Soissons l'occasion la plus belle de rejoindre ce prince, alors en guerre ouverte avec les Guises, et de se rendre tout-puissant dans son conseil. Mais comme en s'offrant à ce monarque, il voulait paraître suivi d'un grand nombre de partisans, il ne craignit pas de tenter la fidélité des serviteurs les plus affectionnés de Henri de Navarre. Ces démarches ne tournèrent qu'à la confusion de leur auteur; et Henri, dissimulant son ressentiment, donna ordre au baron de Rosny (depuis duc de Sully), de suivre le comte, tant pour éclairer ses démarches, que pour observer ce qui se passerait à la cour. Soissons fut d'abord très-mal reçu par Henri III; mais il ne tarda pas à gagner sa confiance par des services réels. Aux états de Blois, il montra du zèle pour ce prince (1588). Ce fut alors qu'il se fit absoudre, par le légat Morosini, des censures qu'il avait encourues en s'attachant au parti du roi de Navarre : démarche un peu humiliante, sans doute, mais qui fut alors assez utile à Henri III, en ôtant à la Ligue un de ses prétextes. A la tête d'un corps de troupes royalistes, Soissons contint dans le devoir le Maine, le Perche et la Beauce : il sortit vainqueur de plusieurs petits combats, et fit lever le siége de quelques places. Il vint ensuite trouver le roi, assiégé dans Tours par les ligueurs (1589), et donna les preuves les plus signalées de sa valeur : pendant presque tout un jour, il soutint dans le faubourg de Saint-Symphorien, l'effort des ennemis : ce qui sauva la ville, et donna au roi le temps de rassembler de plus grandes forces. Le commandement de la Bretagne fut le prix de ses services. Il voulait aller gagner Rennes, où la noblesse royaliste s'était assemblée pour l'attendre ; chemin faisant, il s'arrêta à Châteaugiron, laissant ses troupes dispersées, et ne conservant autour de lui qu'une faible garde. Surpris au milieu de la nuit par le duc de Mercœur, selon d'Avila, et en plein midi, selon d'Aubigné, par Lavardin, son lieutenant, qui venait de changer de parti, il défendit longtemps à coups d'épée, et avec douze gentilshommes seulement, l'entrée de la maison où il était. Il ne se rendit que lorsque la plupart de ses vaillants guerriers eurent été tués, et que lui-même eut été renversé d'un coup de pique. On le conduisit prisonnier à Nantes; mais il dut, bientôt après, sa délivrance à l'adresse de son sommelier, qui le transporta hors de sa prison dans la corbeille où l'on mettait la desserte de la table. Soissons ne profita de sa liberté que pour joindre Henri IV, au moment où ce prince était dans la situation la plus critique auprès de Dieppe. Au moyen des renforts que lui amenait le comte, le roi se trouva non-seulement en état de faire face aux ennemis, mais d'entreprendre le siége de Paris. Soissons eut dans cette entreprise la conduite de 4,000 Anglais et Écossais, qu'Élisabeth venait d'envoyer à Henri IV, et il s'empara avec eux des faubourgs Saint-Jacques, Saint-Marcel et Saint-Victor, le Ier novembre 1589. Le roi fut tellement satisfait de sa conduite, qu'il lui donna quelques jours après la charge de grand maître de France. La prise de Vendôme et de Verneuil, après la levée du siége de Paris, signalèrent encore les armes du comte, qu'une maladie grave empêcha de prendre part à la journée d'Ivri. L'année suivante, il commandait la cavalerie devant Paris, et se distingua, en 1591, au siége de Chartres et à celui de Rouen, où, à la tête de 4,000 hommes, il emporta le faubourg Saint-Sever et défit un corps de troupes espagnoles. Il avait avec lui le maréchal de Biron, qui eut la noble franchise d'avouer que c'était au comte de Soissons que l'on devait le salut de l'armée. Ce fut précisément un pareil moment que choisit ce prince pour donner de nouveaux torts à l'égard de Henri IV. Sous prétexte d'aller voir la princesse de Condé, sa mère, à Tours, il passa secrètement en Béarn, pour accomplir son mariage avec la princesse Catherine. Mais le complot des deux amants fut déjoué par la fidélité de Pangeas, chef du conseil de Béarn. Tout le pays se souleva contre Soissons, qui retourna en France, avec la honte d'un éclat inutile. Plus tard il tira de Pangeas une vengeance bien peu digne de son rang : rencontrant un jour ce loyal sujet chez le roi, à Pontoise, il le fit rouler du haut de l'escalier. Depuis son retour, le comte ne garda plus aucune mesure. Il entra dans le tiers parti qui avait le projet de mettre la couronne sur la tête de son frère le jeune cardinal de Bourbon. Henri ne négligea rien pour ramener le comte de Soissons; il le manda pour son sacre à Chartres, où il tint la place du duc de Normandie. Il faut lire, dans les mémoires de Sully, les moyens qui furent employés pour retirer des mains de ce prince la promesse de mariage que lui avait faite Madame Catherine. Le comte de Soissons jura dès lors une haine implacable au duc de Sully, et tint pa-

role. Malgré son mécontentement, il ne laissa pas de servir utilement le roi, en 1594, au siége de Lyon, où il montra une rare valeur. L'année suivante, irrité de n'avoir pas obtenu la présidence du conseil, qui fut donnée à son frère aîné, le prince de Conti, il quitta brusquement l'armée du roi, qui était en Bourgogne. Telle fut en tout temps la conduite du comte à l'égard de Henri IV : c'était un mélange de fidélité et de mécontentement, de services et de désobéissance marquée. Il donna toutefois une preuve non suspecte de dévouement, en découvrant un complot affreux contre la vie du roi, qui avait été formé à Saint-Denis, en 1600, alors que Henri n'avait pas encore d'enfants. La guerre, qui éclata cette même année contre le duc de Savoie, fournit à Soissons une nouvelle occasion de se rendre utile, bien qu'il l'eût désapprouvée dans le conseil. Le gouvernement du Dauphiné fut sa récompense. Il fallait que le comte eût alors quelque part à la confiance du monarque, puisqu'il fut chargé de tirer de Biron l'aveu de sa conspiration, et d'en prévenir les suites dans la province qu'il gouvernait. Dans un des entretiens qu'il eut avec ce grand coupable, voyant l'inutilité de ses instances pour le porter à une confession, à un repentir sincère, Soissons le quitta en lui adressant ces paroles de la Bible : *Le courroux du roi est le messager de la mort.* Peu de temps après, il se montra sous un jour moins favorable dans le démêlé qu'il eut avec Sully, au sujet d'un impôt onéreux sur les marchandises exportées, que le roi, obsédé par les sollicitations de Soissons, avait accordé à ce prince. Ce ne fut pas la dernière querelle que le comte eut avec ce ministre, dont la fermeté courageuse savait mettre un frein à l'insatiable avidité des grands. Mécontent de ce qu'à l'occasion du sacre de la reine Marie de Médicis, le roi avait refusé une distinction d'étiquette à la comtesse de Soissons, son épouse, ce prince s'était retiré dans ses terres quelque temps avant la mort de Henri IV. A la nouvelle de ce funeste événement, il se rendit à Paris, à la tête de 500 cavaliers. Il portait ses prétentions jusqu'à vouloir se faire déclarer régent; mais il eut la fâcheuse surprise de trouver tout fait en son absence; et même le duc d'Épernon n'avait si hautement tiré du parlement une déclaration de régence en faveur de la reine mère, que pour prévenir les brigues du comte de Soissons. On apaisa le mécontentement du prince, en lui donnant le gouvernement de Normandie et une pension de 50,000 écus. Voyant le grand crédit dont jouissait d'Épernon, le comte rechercha son amitié. Leur liaison fut d'abord si étroite, qu'il fit part à son nouvel ami du dessein qu'il avait de faire poignarder le duc de Sully dans le Louvre; mais quoique d'Épernon fût ennemi de ce ministre, il rejeta cette proposition avec horreur. Soissons trouva ce refus fort mauvais; cependant le désir qu'il avait de consolider son crédit lui fit dissimuler son ressentiment. Sully n'eut sans doute aucune connaissance de l'horrible projet du comte, car, dès ce temps-là, il rechercha ses bonnes grâces. Il alla le trouver, est-il dit dans le Journal de l'Estoile, lui fit les plus basses soumissions, et le supplia de lui pardonner ce qui s'était passé du temps du feu roi. Le comte de Soissons parut se contenter de cette satisfaction. Il n'est point parlé de cette démarche de Sully dans ses Mémoires; et l'on conçoit le motif de cette réticence. On y voit seulement que Sully fut l'un de ceux dont Monsieur le comte de Soissons voulut bien, pendant quelque temps, se dire l'ami; mais que l'avidité insatiable de ce prince, ses demandes éternelles, les ruses mêmes et les artifices qu'il employait pour tirer de l'argent, ne tardèrent pas à le brouiller de nouveau avec le surintendant. Le comte fit tous ses efforts pour empêcher le prince de Condé, son neveu, de revenir en France, craignant en lui un rival d'ambition. Il donna même à la reine le conseil de le faire arrêter, ainsi que le duc de Bouillon, à leur retour à Paris. Ce jour-là, Soissons mit sur pied une foule de gentilshommes prêts à tomber sur les partisans de Condé; mais la reine prévint toute voie de fait, en faisant prendre les armes aux bourgeois. Bientôt ces deux princes se réconcilièrent par l'entremise du duc de Bouillon. Le résultat de cette réconciliation, et surtout de la liaison étroite qui se forma entre le comte de Soissons et Concini, marquis d'Ancre, fut le renvoi de Sully, au commencement de l'année 1611. Dans l'intervalle, Soissons assista au sacre de Louis XIII, en qualité de duc de Normandie; et eut avec le prince de Conti, son frère, à propos de la rencontre de leurs voitures dans un passage étroit, une querelle qui pensa amener un duel. Le comte de Soissons montra, dans cette occasion, plus de modération que son aîné; mais la régente parvint à les réconcilier. Concini, dont la faveur augmentait tous les jours, poussa la prétention jusqu'à songer, pour son fils, à la main de la fille du comte. Soissons, ravi de mettre dans ses intérêts celui qui était alors l'arbitre de la cour, eut la bassesse d'accepter une alliance si honteuse; mais tous les ministres remontrèrent à la régente l'indignité d'un tel mariage; et cette négociation fut rompue. Dès ce moment, une guerre sourde se perpétua entre le ministère et Soissons, pour qui la régente se sentait beaucoup d'éloignement. Il prétendait acheter le duché d'Alençon, engagé au duc de Wurtemberg : la reine s'opposait à ce marché; et comme le comte de Soissons insistait auprès d'elle pour en obtenir l'autorisation : « Vous voulez, lui répondit-elle, acquérir un duché qui est destiné pour l'apanage d'un fils de France. A ce que je vois, vous n'avez pas de petits desseins. » Pour prévenir les effets du ressentiment du prince, elle se hâta de rappeler à la cour Condé et le duc d'Épernon; mais cette politique de la reine tourna contre elle. Soissons, opposant à ses ennemis le crédit que la naissance donne en France aux princes du sang, surtout dans un temps de minorité, se lia étroitement avec Condé son neveu. Tous deux se promirent réciproquement de ne recevoir aucune grâce ni satisfaction de la régente que d'un commun accord; ils s'engagèrent aussi, dans le cas où l'un deux éprouverait quelque mécontentement, à se retirer de la cour, et à n'y revenir que tous deux ensemble. Soissons demeura fidèle à ce traité jusqu'à sa mort. Lorsqu'il fut question, en 1611, de conclure le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne, les deux princes quittèrent la cour mécontents de ce qu'on avait traité avec cette puissance sans leur participation. Après quelques négociations, ils revinrent au commencement de 1612. Quand on agita cette grande affaire dans le conseil, ils n'osèrent

prendre la parole pour s'y opposer, et montrèrent seulement de l'humeur. Tous deux refusèrent d'assister à la déclaration du mariage, et se retirèrent de nouveau, dans la détermination de ne point signer le contrat. La promesse d'un gouvernement pour chacun des deux princes vainquit encore cette opposition tardive. Le comte de Soissons roulait de vastes desseins dans sa tête : il se flattait de pouvoir abattre les Guises et d'Épernon, en se mettant à la tête du parti protestant. Déjà il avait lié à cet effet une vaste correspondance avec le prince de Galles Henri, avec Maurice, prince d'Orange, et le duc de Savoie, lorsqu'un accès de fièvre termina ses jours au château de Blandy dans la Brie, le 1er novembre 1612. On peut consulter sur ce prince : les *Mémoires de Sully*, le *Journal de l'Estoile*, l'*Histoire de la Mère et du Fils*, la *Décade de Louis XIII*, par Legrain, etc.

SOISSONS (Louis de Bourbon, comte de), fils du précédent, naquit à Paris le 11 mai 1604. Après la mort de son père, il lui succéda dans sa charge de grand maître et dans le gouvernement du Dauphiné; mais à cause de son jeune âge le commandement de cette province fut exercé par le maréchal de Lesdiguières. A peine âgé de 16 ans, le comte de Soissons fut entraîné par sa mère dans les cabales de cour. En 1619, lors des cérémonies qui suivirent la promotion des chevaliers du Saint-Esprit, dans laquelle il fut compris, il eut avec le prince de Condé, son grand-oncle, une violente querelle à propos de l'honneur de donner au roi la serviette. Condé y prétendait, comme premier prince du sang; le comte le revendiquait comme grand maître de France. Louis XIII fit cesser la dispute en ordonnant au duc d'Anjou, son frère, de lui donner la serviette ; mais ce démêlé se prolongea et partagea toute la cour. Guise et les amis du favori Luynes se déclarèrent pour Condé : les autres courtisans prirent le parti de Soissons. La comtesse, sa mère, habile intrigante, saisit l'occasion de cette querelle pour faire entrer son fils et ses amis dans le parti de la reine mère, qui se retira bientôt après à Angers (1620). Le comte de Soissons et sa mère allèrent la joindre, ce qui n'eût pas eu lieu si Louis XIII, instruit d'avance de l'heure de leur départ, eût eu la fermeté de les faire arrêter comme il en manifesta le désir. Cette guerre civile ne dura pas longtemps. Toute l'ambition du comte de Soissons était d'épouser Madame Henriette, troisième fille de Henri IV, qui lui avait été accordée par ce monarque. Pour y parvenir, il voulait se rendre redoutable : ce fut dans cette intention qu'il entra en négociation avec les protestants prêts à prendre les armes. L'assemblée de la Rochelle reçut avec respect ces ouvertures de la part d'un prince du sang, mais ne les agréa point. Mal accueilli par les rebelles, Soissons se jeta dans les bras du roi; et cette même année, lorsque ce prince partit pour les châtier, le comte fut laissé à Paris avec la charge d'y commander. L'année suivante (1622), il accompagna Louis dans une nouvelle expédition contre les calvinistes. A la fameuse attaque de l'île de Rhé, il commandait l'aile droite de l'armée royale avec le maréchal de Vitri, et voulut marcher le premier à l'ennemi; mais le roi en ayant été averti, lui ordonna de rester auprès de sa personne. Frappé de la bravoure et de l'intelligence que ce jeune prince montra dans cette occasion, il lui confia le commandement de l'armée destinée à faire le blocus de la Rochelle, lui donnant Vitri pour lieutenant général. Le comte de Soissons, malgré son extrême jeunesse, déploya autant d'habileté que de courage devant la Rochelle : il tailla en pièces les assiégés dans toutes leurs sorties, arrêta leurs courses maritimes, et présida à la construction du Fort-Louis, destiné à empêcher les vaisseaux d'approcher de cette place. La paix conclue avec les protestants, à la fin de cette même année, rappela le comte de Soissons à la cour. Il ne put voir sans indignation le despotisme qu'y exerçait Richelieu, et se déclara son ennemi. Trompé dans son espoir d'épouser Madame Henriette de France, qu'on venait de marier au roi d'Angleterre, il rechercha la main de Mlle de Montpensier, la plus riche héritière de l'Europe. Mais Richelieu voulait donner pour époux à cette princesse Gaston, duc d'Anjou, frère de Louis XIII. Pour se venger, le comte entra dans la conjuration de Chalais, dirigée contre la vie de Richelieu (1626). Ce ministre, qui tenait tous les fils du complot, dissimula à l'égard du prince, que sa bonté naturelle rendait un conspirateur peu dangereux. Richelieu persuada même au roi, que les circonstances forçaient d'aller en Bretagne, de donner au comte de Soissons le commandement de Paris en son absence; cette marque de confiance avait le double but de l'isoler des autres chefs du complot, et de toucher son cœur, naturellement plein de droiture. Cela ne l'empêcha pas, si l'on en croit le Vassor, d'offrir au duc d'Anjou, qui se refusait à épouser Mlle de Montpensier, un secours considérable de troupes, en cas qu'il voulût prendre les armes afin d'obliger le roi d'éloigner Richelieu. Il paraît même prouvé qu'il avait résolu de profiter de l'éloignement de la cour pour enlever la princesse; mais Louis XIII prévint ce dessein en la faisant venir à Nantes, où Gaston fut contraint de l'épouser. Parmi les discours que Chalais tint en prison, on cite ces paroles à l'occasion de ce mariage : Monsieur le comte de Soissons en pleurera avec sa mère; mais ce n'est qu'un zéro. Après le supplice de cet infortuné courtisan, Soissons s'estima heureux d'obtenir du roi la permission de voyager hors du royaume, et passa en Italie. Louis XIII, qui l'aimait et l'estimait, le rappela bientôt et le conduisit au siége de la Rochelle. Le comte se signala, dans cette expédition, à la tête d'une brillante élite composée de gentilshommes (1628). Il suivit encore le roi, en 1630, dans son expédition d'Italie; l'année suivante il fut laissé dans Paris pour y commander, pendant une seconde campagne de Louis XIII au delà des Alpes. Il obtint, peu de temps après, le gouvernement de Champagne et de Brie; mais les faveurs de cour flattaient moins ce prince que n'aurait pu le faire la conduite d'une guerre; et le cardinal se gardait bien de lui confier un emploi qui eût pu augmenter l'importance qu'il avait déjà comme second prince du sang. En 1636, lorsque Louis XIII mit cinq armées sur pied, comme il y aurait eu trop d'inconvenance à laisser sans commandement le seul prince guerrier qui fût en France, le ministre l'avait relégué, avec un petit corps de troupes, dans le pays au delà de l'Aisne et de l'Oise, qu'il ne croyait pas que l'ennemi dût attaquer. Mais le cardinal-infant, gouverneur des Pays-Bas, rassembla une armée puissante, et

porta la désolation dans la Picardie et la Champagne. Le comte de Soissons, qui ne put empêcher les Espagnols de passer la Somme, opéra du moins une habile retraite sur Noyon, et fit tout ce qu'il était possible pour arrêter leurs progrès. A Mouzon, il tailla en pièces et dispersa un corps de 6,000 cavaliers hongrois et polonais, qui ravageaient la frontière. Malgré ces efforts, le roi, prévenu par Richelieu, soupçonna ce prince d'avoir causé, par sa négligence, les désastres qui accablaient le nord de la France. Furieux de cette calomnie, le comte prend la résolution de se venger par un coup de main, associant à son projet le duc d'Orléans. L'armée française, commandée par le roi et ces deux princes, bloquait Corbie. Ce fut là que Montrésor et Saint-Ibal, gentilshommes attachés au comte de Soissons arrachèrent de leur maître et de Gaston, le consentement à ce qu'ils tuassent le cardinal au sortir du conseil. Au moment de l'exécution, Gaston, qui devait donner le signal du meurtre, manqua de résolution et prit la fuite : le comte de Soissons, dont on ne peut révoquer en doute le courage, n'avait pas celui du crime; et il se félicita de ce que son faible complice avait fait manquer le projet. Mais en abandonnant toute idée d'assassinat, les deux princes persévérèrent dans la résolution de détruire la puissance du cardinal, et convinrent d'unir invariablement leurs intérêts, de n'écouter aucune parole d'accommodement l'un sans l'autre, et de ne jamais se trouver ensemble à la cour, afin que, si l'un était arrêté, l'autre pût prendre sa défense. La réussite de ce nouveau complot contre Richelieu devait dépendre du concours des seigneurs du royaume et des succès des Espagnols; mais d'Épernon et aucun des grands ne remuèrent; les ennemis du dehors n'éprouvèrent que des revers, et Soissons lui-même se trouva forcé de reprendre Corbie dont il avait voulu traîner le siége en longueur. Craignant pour sa propre sûreté, il partit pour Sédan, d'où il écrivit au roi pour l'assurer de sa fidélité (1637). Pendant quatre ans, il se montra sourd à toutes les propositions des ennemis de la France, comme aux offres séduisantes du cardinal, qui voulait le rappeler. Enfin, en 1641, les ducs de Bouillon et de Guise, qui étaient venus le joindre, l'entraînèrent à prendre les armes contre sa patrie. Les mécontents qui le reconnurent pour chef, publièrent un manifeste dans lequel ils professaient le désir d'établir la paix en France, et de mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, c'est-à-dire de chasser le cardinal de Richelieu. Tandis que l'armée des rebelles opérait, sur la frontière, sa jonction avec un corps de troupes sous les ordres de Lamboy, leurs agents à Paris, ayant à leur tête le coadjuteur, depuis cardinal de Retz, disposaient tout pour s'emparer de la Bastille et assembler le parlement. Richelieu fit marcher contre Soissons une armée commandée par le maréchal de Châtillon. On en vint aux mains, le 6 juillet, dans la plaine de Bazeille, près du bois de la Marfée, en Champagne. La victoire se décida en faveur des rebelles : les soldats de l'armée royale, qui ne marchaient qu'à regret contre un prince du sang généralement estimé, se débandèrent dès le premier choc. Soissons jouissait déjà de son triomphe, lorsque soudain on entend un coup de pistolet qui renverse le prince roide mort. Les uns ont prétendu qu'il se tua lui-même par mégarde, en relevant avec son pistolet la visière de son casque; d'autres rapportent qu'on vit passer devant lui un cavalier, qui, plus prompt que l'éclair, le tira droit au visage et disparut. Cette dernière opinion a prévalu. On accusa le cardinal d'avoir aposté cet assassin. Les preuves de cette accusation ne sont pas démontrées. M. Jay, dans son *Histoire du ministère du cardinal de Richelieu,* n'hésite pas à absoudre ce ministre. Le comte de Soissons était dans sa 37e année : il ne fut pas marié, et en lui finit la branche de Bourbon-Soissons, cadette de la maison de Condé.

SOISSONS (EMMANUEL-PHILIBERT-AMÉDÉE DE SAVOIE CARIGNAN, comte DE), fils aîné de Thomas-François de Savoie et de Marie de Bourbon-Soissons, naquit à Chambéri, le 20 août 1630. La nature l'avait privé de la faculté d'entendre; mais il fut dédommagé de cette disgrâce par les qualités les plus précieuses. Sa physionomie vive et spirituelle annonçait une intelligence étonnante, dont il ne tarda pas à donner des preuves. Par les soins de son précepteur, le savant jésuite Emmanuel Tesauro, il apprit en fort peu de temps à lire et à écrire, et même à parler jusqu'à certain point; se rendit familier avec les meilleurs auteurs, et acquit, par son adresse, dans tous les exercices du corps, la réputation du cavalier le plus accompli de la cour de Savoie. Philibert reçut le collier de l'Annonciade en 1648, accompagna son père au siége de Pavie, en 1655, et signala fréquemment sa valeur dans les guerres dont l'Italie fut le théâtre pendant la dernière partie du 17e siècle. Resté sourd, malgré tous les efforts des médecins, il ne s'énonçait qu'avec une extrême difficulté; mais on devinait dans ses yeux tout ce qu'il voulait dire. Sa bonté, sa générosité, le rendirent cher à ses sujets. Il mourut le 15 avril 1705, dans un âge avancé, laissant de son mariage, avec la princesse de Modène, plusieurs enfants, dont l'aîné, Victor Amédée, fut, en 1734, lieutenant général des armées de France en Savoie, et mourut à Paris, le 4 avril 1741. Louis-Victor-Amédée-Joseph, fils unique de ce dernier, est la tige de la branche actuelle de Savoie-Carignan.

SOISSONS (EUGÈNE-MAURICE DE SAVOIE, comte DE), frère du précédent, naquit, en 1633, à Chambéri. Destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, il y renonça pour suivre la carrière des armes, après la mort de son frère cadet, et entra capitaine de cavalerie au service de France. Il épousa, en 1657, Olympe Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin, et dut à ce ministre la charge de colonel général des Suisses et Grisons, avec le gouvernement de Champagne. Il se signala, l'année suivante, à la bataille des Dunes, où il culbuta l'infanterie espagnole à la tête des gardes suisses. Dans un combat qui eut lieu quelques jours après, il fut blessé au visage d'un éclat de grenade. Il fut envoyé à Londres, en 1660, pour complimenter le roi Charles II sur son rappel au trône. Ayant entendu un seigneur anglais s'exprimer dans des termes peu convenables sur le compte Louis XIV, il le força de mettre l'épée à la main. Le comte de Soissons se trouva mêlé, malgré lui, dans les querelles de sa femme avec la duchesse de Navailles, et imagina de les terminer par un duel. Le duc de Navailles, qu'il avait provoqué, refusa de se battre; et cette affaire étant venue

aux oreilles du roi, le comte de Soissons fut exilé; mais il ne tarda pas de rentrer en grâce. Lors de la découverte de l'intrigue de la comtesse de Soissons, pour perdre Mlle de la Vallière, il fut obligé de se retirer, avec sa femme, dans son gouvernement de Champagne, pour laisser passer l'orage. Il fit la canpagne de 1667, en Flandre, et suivit Louis XIV à la première conquête de la Franche-Comté. Créé lieutenant général, en 1672, sans avoir passé par les grades de brigadier et de maréchal de camp, il fut employé sous les ordres immédiats du roi, à la conquête de la Hollande, et s'empara de plusieurs villes. Il se trouvait au passage du Rhin, immortalisé par Boileau; et il allait rejoindre l'armée commandée par Turenne, quand il mourut dans la Westphalie, le 7 juin 1673. De son mariage il avait eu 3 filles et 5 fils, l'un desquels est le prince Eugène. A toutes les qualités d'un capitaine, le comte de Soissons joignit celles d'un honnête homme. On ne peut lui reprocher que sa trop grande faiblesse pour une épouse peu digne de son attachement. On a l'*Abrégé de la vie* de ce prince, Paris, 1677 ou 1680, in-12, attribué à Montfalcon, son secrétaire. Son portrait a été gravé plusieurs fois dans le format in-fol. — Son fils aîné, Louis-Thomas, mort le 15 août 1702, continua la branche SAVOIE-SOISSONS, qui s'éteignit avec son petit-fils Eugène-Jean-François, mort âgé de 20 ans, le 24 novembre 1734.

SOISSONS (Olympe MANCINI, comtesse de), était la seconde des nièces du cardinal Mazarin, et fut amenée à Paris, avec ses sœurs, en 1647. Mme de Motteville, qui la vit à son arrivée, trace ainsi son portrait : « Elle était brune, avait le visage long et le menton pointu. Ses yeux étaient petits, mais vifs; et on pouvait espérer que l'âge de 15 ans lui donnerait quelques agréments. » La conjecture de Mme de Motteville ne tarda pas à se vérifier. Quoiqu'elle ne fût pas jolie, Olympe plut à Louis XIV, qui lui rendit des soins très-assidus. Elle ne se laissa point aveugler par l'affection que lui témoignait ce monarque; et, plus ambitieuse que tendre, elle ne vit dans sa faveur passagère qu'un moyen d'assurer son établissement. Elle voulait un mari grand seigneur : tout le reste lui était indifférent. Elle eut un violent dépit de voir sa cousine Martinozzi épouser le prince de Conti, qu'elle s'était flattée d'avoir elle-même pour mari. Le chagrin qu'elle en eut fut si grand, qu'elle ne put le cacher, malgré son talent pour la dissimulation; et il éclata publiquement la veille et le jour de ce mariage. La demande que le comte de Soissons fit de sa main la consola bientôt. Par cette union, elle devint surintendante de la maison de la reine, charge que Mazarin avait créée pour sa nièce, et qui lui donnait de grandes prérogatives. Elle n'avait point renoncé à conserver de l'influence sur le roi; et une fois mariée, elle reçut chez elle ce monarque, qui n'y était attiré que par son attachement pour Marie, sœur de la comtesse. Olympe, partagée entre l'ambition et le goût de l'intrigue, était en tout l'opposé de la duchesse de Navailles, dame d'honneur de la reine. Des contestations très-vives s'élevèrent entre elles sur les attributions de leurs charges. Louis XIV crut devoir interposer son autorité pour régler leurs droits. La comtesse de Soissons se plaignit d'être sacrifiée à sa rivale : elle fut éloignée de la cour et le comte de Soissons, pour avoir provoqué le duc de Navailles, partagea le sort de sa femme. Avec les ressources qu'elle avait dans l'esprit, cette disgrâce ne pouvait être que momentanée : elle reparut bientôt à la cour. De concert avec le masquis de Vardes, son amant en titre, elle tenta de forcer le roi de renvoyer Mlle de la Vallière. Son but était de donner elle-même une maîtresse à Louis, dans l'espoir que la nouvelle favorite, par reconnaissance, lui rendrait l'influence qu'elle avait perdue. Le complot fut découvert; et la comtesse de Soissons, exilée de nouveau, n'obtint son pardon qu'en offrant la démission de sa charge de surintendante, qui fut donnée à Mme de Montespan. Cette leçon sévère ne la corrigea point. Tout en blâmant le scandale que donnaient ses sœurs, elle se trouvait mêlée dans toutes les intrigues, et avait des relations fréquentes avec la Voisin. Compromise, ainsi que d'autres personnes d'un rang distingué, par les déclarations de cette malheureuse, elle ne jugea pas à propos d'attendre le résultat des informations et partit brusquement pour la Flandre. Sa fuite renouvela les bruits fâcheux auxquels la mort inopinée du comte de Soissons avait donné lieu. Elle fut décrétée d'accusation. La comtesse offrit de revenir se justifier, pourvu qu'on la dispensât de garder la prison pendant la procédure. Cette grâce lui fut refusée. Humiliée de sa situation à Bruxelles, elle se rendit à Madrid et parvint à gagner la confiance de la jeune reine. Saint-Simon l'accuse formellement d'avoir empoisonné cette princesse avec une tasse de lait; mais le témoignage de cet écrivain suffit-il seul pour qu'on la croie coupable d'un si grand crime? L'influence que l'Autriche acquit dans le cabinet de Madrid, après la mort de la reine, a pu faire concevoir l'idée que cette puissance l'avait commandé. En quittant Madrid, la comtesse erra dans quelques villes d'Allemagne, et revint enfin à Bruxelles, où elle mourut le 9 octobre 1708, délaissée de tout le monde, même de son fils, le célèbre prince Eugène, qui vint cependant la voir une seule fois dans sa retraite.

SOJARO (Benjamin-Gatti, surnommé le), peintre, né à Crémone, mort en 1575, fut élève du Corrége et l'un des artistes les plus distingués de la troisième école lombarde. Il réussit également dans la peinture à l'huile et à fresque. On cite surtout de lui une *Ascension de Jésus-Christ*, qu'il peignit dans l'église St.-Sigismond, aux environs de Crémone. Le musée de Paris possède de cet artiste un *Christ au tombeau*.

SOKMAN Ier AL-COTHBY, fondateur de la dynastie dite de *Schah-Armen* (roi d'Arménie), fut d'abord esclave, et dut le trône à sa réputation de justice, de bravoure et de prudence, qui le lui fit offrir l'an 493 de l'hégire (1100 de J. C.), par les habitants de Khelath, ville d'Arménie, lassée de la tyrannie des Merwanides. Le nouveau souverain se joignit à la grande armée que le sultan de Perse envoya contre les Francs de Syrie, et mourut au retour de cette expédition l'an 586 (1112).

SOKMAN II, petit-fils du précédent, n'avait que 6 ans lorsqu'il monta sur le trône vacant par la mort de son oncle Ahmed. Il régna longtemps en paix avec ses voisins et fit le bonheur de ses sujets; mais les progrès des Géorgiens le forcèrent de recourir aux armes, et le jetèrent dans une lutte où l'attendaient des chances

diverses. L'an 1182 il osa seul secourir Azzeddyn Mas'oud, roi de Moussoul, contre Saladin, et rappela ainsi à leur devoir les alliés et les vassaux de cet atabek. Mais l'arrivée du sultan dissipa les confédérés. Sokman mourut en 1184 ou 1185, à l'âge de 64 ans.

SOKMAN, contemporain de Sokman Ier, posséda d'abord en fief la ville de Jérusalem, avec son frère Ylghazy; mais les Égyptiens s'en étant emparés en 491 (1098), Sokman, après diverses aventures, alla fonder en Mésopotamie une souveraineté, qui fut agrandie par ses successeurs, appelés Ortokides, du nom de son père Ortok. Il mourut en 1105, au retour d'une heureuse expédition contre les chrétiens.

SOLAGE (le vicomte DE), ancien membre du conseil général du Tarn, né en 1752, mort à son château de la Verrerie (Tarn) en juin 1834, est l'ingénieux inventeur de l'écluse à sas mobile qui tend à généraliser le système de la canalisation en facilitant le trajet des pentes les plus rapides avec un faible volume d'eau.

SOKOLNICKI (MICHEL), général polonais, naquit dans le palatinat de Poznanie, le 28 septembre 1769, et fit ses études dans la célèbre école des cadets de Varsovie. Les sciences mathématiques et physiques l'occupaient particulièrement. En 1780, il passa à l'école du génie; en 1787, il fut promu au grade de capitaine, et fut appelé à professer la topographie militaire en Lithuanie. Quelque temps après, chargé de faire un voyage scientifique, aux frais de l'État, il revint dans sa patrie, fort des connaissances acquises dans l'étranger. Il fut nommé lieutenant-colonel, et fit avec honneur la campagne de 1792. A peine l'immortel Kosciusko leva t-il, en 1794, l'étendard de la liberté polonaise, que Sokolnicki alla déposer sur l'autel de la patrie la moitié de sa fortune, et forma, à ses frais, un régiment de chasseurs. Il se couvrit de gloire à la tête de ces braves à Radziwin et à Kamionna. Kosciusko lui décerna une bague en or, avec cette inscription : *La patrie à son défenseur.* Il combattit sous Dombrowski dans la Grande-Pologne, et protégeait la retraite des débris de l'armée nationale entre Varsovie et Cracovie, lorsqu'il fut fait prisonnier et emmené à Saint-Pétersbourg. Il passa trois ans avec plusieurs de ses compatriotes dans cette capitale du Nord; ils y étaient gardés à vue par ordre de la czarine Catherine II. Échappé de prison, Sokolnicki put atteindre la France, et fit partie de la légion polonaise, sous le général Kniaziewicz. On le regardait comme le bras droit de ce chef justement honoré. Après l'armistice de Steyer, Sokolnicki conduisit la légion polonaise en Italie, et s'unit à ses frères et à Dombrowski. Il ne reparut dans sa patrie que lorsque Napoléon s'appuya sur la Vistule, après avoir défait les Prussiens à Iéna, en 1806. Sokolnicki organisa de nouvelles troupes, combattit à Dantzig et autres villes de la Prusse polonaise. En 1809, quand les Autrichiens envahirent le grand-duché de Varsovie, le général Sokolnicki se surpassa dans cette mémorable campagne. Les batailles d'Iéna et de Sandomir lui acquirent une gloire brillante. En 1810, il fut nommé général de division, et appelé par Napoléon à Paris, où il se livra avec tant d'ardeur aux sciences, qu'il fut nommé membre de la première classe de l'Institut. Sokolnicki fit auprès de Napoléon la campagne de 1812 et les suivantes avec la plus grande distinction. En 1814, il commandait les intrépides élèves de l'école polytechnique sur la butte Chaumont. Cet illustre général attacha dès lors son nom à l'un des faits les plus mémorables de la bataille de Paris. En ramenant les débris de l'armée polonaise à Varsovie, Sokolnicki rendit, en 1814, les honneurs militaires aux mânes de Stanislas Leczinski, à Nancy, et il accompagna le corps du prince Joseph Poniatowski jusqu'à Varsovie. La mort, qui épargna ce brave Polonais sur tant de champs de bataille, l'a frappé dans la journée du 23 septembre 1816, à l'une des revues militaires, sur la place du palais de Saxe, à Varsovie : un cheval fougueux, en pleine course, renversa Sokolnicki, qui expira peu de temps après, emportant avec lui l'estime et l'admiration des hommes de bien et des patriotes polonais.

SOLANDER (DANIEL), naturaliste, né en 1736 dans la province de Nordland, fit ses études à Upsal, puis se rendit par la Laponie à Archangel et Pétersbourg. De retour dans sa patrie, il obtint de son père la permission d'aller en Angleterre, d'où un vaisseau l'emmena aux Canaries et au cap de Bonne-Espérance. Revenu à Londres, il fut nommé suppléant au musée britannique et membre de la Société royale. Banks lui proposa d'accompagner Cook dans son voyage autour du monde; et Solander, dans cette expédition qui dura 3 ans (1768-71) se distingua principalement comme botaniste. Il fut peu de temps après nommé sous-bibliothécaire au musée, et s'occupa de ranger la collection de plantes de Banks. Solander mourut en 1781. On lui doit : *Description des pétrifications trouvées dans la province de Hamsphire et données au musée britannique par Gust. Brander*, in-4°, gravures. Le nom de *solandera*, donné successivement à deux genres reconnus depuis comme faisant partie des *hydrocotiles* et des *hibiscus*, a été transporté à une belle plante de la Jamaïque, jadis confondu avec les *datura*.

SOLANO (FRANÇOIS), médecin espagnol, né en 1685 à Montilla, près de Cordoue, mort en 1736 à Antequera, où il pratiquait depuis plusieurs années, est auteur d'un traité intitulé : *Lapis lydius Apollinis*, Madrid, 1731, in-fol. Cet ouvrage, un de ceux qui font époque dans l'histoire de la médecine, en ce qu'il a ouvert une nouvelle route à l'observation, roule sur les diagnostics que peut offrir le pouls.

SOLANO (Le marquis F. M. DEL SOCORRO) était fils de l'amiral de ce nom, qui commanda les escadres espagnoles dans la guerre d'Amérique, et dans celle de la révolution française, qui reçut le titre de marquis *del Socorro* pour avoir amené, dans un moment pressant, un secours décisif, qui fut ensuite nommé capitaine général des armées de mer, et mourut octogénaire à Madrid, en avril 1806. Son fils, sujet de cet article, lui succéda dans ses divers titres, et fit, avec beaucoup de distinction, les campagnes de 1793, 1794 et 1795, aux armées des Pyrénées. Lorsque le roi d'Espagne eut conclu la paix avec la république française, le jeune Solano, qui était maréchal de camp, et qui avait conçu beaucoup d'admiration pour les armées françaises, demanda au Directoire exécutif, ainsi que son frère (don Stanislas), la

permission de servir, comme volontaire, dans l'armée du Rhin, que commandait Moreau. Cette permission lui ayant été accordée, il fit, sous les ordres de ce général, la campagne de 1796, qui fut terminée par la mémorable retraite de la Bavière. Lorsque Charles IV déclara la guerre à l'Angleterre, en 1797, les deux frères Solano eurent ordre de rejoindre les troupes du camp de Saint-Roch, et ils adressèrent au Directoire des remercîments pour la permission qu'ils en avaient reçue, et donnèrent, dans leur lettre, de grands éloges à l'armée française et à son modeste général. Le Directoire à son tour les félicita, dans sa réponse, de l'attachement qu'ils avaient montré pour la cause française. Quelques années après son retour, le marquis de Solano fut nommé capitaine général de l'Andalousie, et gouverneur de Cadix. Il occupait ces emplois importants, avec le grade de lieutenant général, lors de l'invasion de l'Espagne, en 1808. Ses anciens rapports avec les généraux français, et l'hésitation qu'il montra à leur approche, le firent bientôt soupçonner d'intelligences coupables. La nouvelle junte, formée à Séville, lui ayant alors envoyé un commissaire, pour qu'il fit un mouvement avec les troupes sous ses ordres, ce commissaire n'en obtint que des réponses dilatoires. Enfin la populace, de plus en plus irritée, et voyant que le gouverneur n'avait fait aucun préparatif pour solenniser, selon l'usage, la fête du nouveau roi Ferdinand VII, força les portes de sa demeure, le traîna dans la rue et l'y massacra sous les yeux de sa famille, le 28 mai 1808. Cet assassinat fut le signal d'un soulèvement général en Espagne; et ce fut par là que commença la terrible guerre qui devait être si funeste à la puissance de Napoléon.

SOLARI (André), peintre, surnommé *del Gobbo* parce qu'il était contrefait, et que l'on a confondu quelquefois avec André Salai ou Salaini, son compatriote, était né vers 1480 à Milan. Élève de Gaudenzio Ferrari, il ne s'attacha pas à la manière de son maître, puisque ses productions ont été souvent attribuées à Léonard de Vinci, ce grand restaurateur de la peinture. On ignore les détails de sa vie, mais on sait qu'il vivait en 1530. Le musée de Paris possède deux tableaux de Solari : l'un représente la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*, et l'autre *Salomé, fille d'Hérodiade, recevant dans un bassin la tête de St. Jean-Baptiste*. Ce tableau souvent attribué à Léonard, a été acheté par Louis XIV comme une production de Solair.

SOLARI (Joseph Grégoire), poëte génois, né à Chiavari en 1737, entra de bonne heure dans la congrégation des piaristes, et après avoir professé les mathématiques à Sienne, fut promu par Pie VI au poste d'examinateur et de théologien de son ordre. Lors de la création de la république romaine, ayant accepté la place de commissaire dans un département, à la chute de ce gouvernement éphémère, il fut arrêté et conduit à Livourne, mais sa détention fut de courte durée. En 1804 il obtint la chaire de grec à Gênes, et fut nommé membre de la Légion d'honneur. Il mourut en 1814. On a de lui des traductions italiennes en vers de l'*Énéide*, Gênes, 1810, 2 vol. in-8°; des *Églogues* et des *Géorgiques* de Virgile, ibid., 1810, in-8°; des *Poésies* d'Horace, ibid., 1811, 2 vol. in-8°; des *Métamorphoses* d'Ovide, ibid., 1814, 3 vol. in-8°; de quelques *Psaumes et cantiques*, Turin, 1816, in-12. Il avait aussi traduit *Perse, Juvénal*, les quatre premiers livres de *la Thébaïde* de Stace et plusieurs morceaux d'Homère, de Catulle, etc. Mais ces derniers essais n'ont point été publiés. Ce qui distingue les traductions de Solari, c'est une extrême concision due tant aux ellipses fréquentes qu'à la multiplicité des élisions. Il y avait été en quelque sorte forcé par la loi qu'il s'était imposée de ne point dépasser le nombre de vers du texte. Mais ce tour de force a nui à l'élan, à la chaleur et à la richesse qu'il aurait pu déployer dans ses ouvrages s'il ne se fût chargé volontairement d'entraves bizarres et puériles. On loue aussi l'adresse avec laquelle il mania des rhythmes rares et difficiles.

SOLARIO (Antoine), surnommé *Zingaro*, c'est-à-dire le *Bohémien*, peintre, né à Civitâ (Abruzze) en 1382, exerçait à Naples l'état de chaudronnier, lorsque, épris de la fille du peintre Colantonio del Fiore, il osa la demander en mariage. Le père répondit que sa fille n'épouserait jamais qu'un peintre. Aussitôt Solario se voua à la peinture et après 10 ans d'études opiniâtres, dont trois furent employés en voyages, il obtint enfin la main de celle qu'il aimait. Cet artiste possédait un vrai talent. La belle expression de ses têtes, la fraîcheur de son coloris et le mouvement de ses figures feraient honneur aux bons peintres de nos jours. On ne lui reproche guère que l'incorrection avec laquelle il rend les pieds et les mains. Son ouvrage capital est une *Vie de saint Bernard*, peinte à fresques autour de St.-Séverin de Naples. Solario mourut à Naples en 1455, laissant plusieurs élèves distingués. L'aventure qui le fit peintre est le sujet d'une comédie de Genoino, le *Nozze del Zingaro pittore*, Naples, 1824, in-12.

SOLDANI (Jacques), poëte, mort à Florence, sa patrie, en 1641, à l'âge de 62 ans, avait été disciple de Galilée et dut à son instruction en même temps qu'à son amabilité les titres de consul de l'Académie florentine (1606), de sénateur (1637) et de gouverneur du cardinal Léopold, frère du grand-duc Ferdinand II. Outre deux *Oraisons funèbres*, imprimées l'une à Florence, 1609, in-4°, l'autre dans les *Prose fiorentine*, tome IV, première partie, page 46, et un *Traité des vertus morales*, inédit, on a de lui sept *Satires*, Florence, 1751, in-8°, avec un *préliminaire* de Gori et des *Notes*. Comme tous les ouvrages italiens de ce genre elles sont écrites en *terza rima*. Longtemps avant leur publication, l'Académie *della Crusca* les avait mises au nombre des *Testi di lingua*.

SOLDANI (Maximilien), sculpteur célèbre, né à Florence en 1658, parvint sans secours à modeler de petites figures en argile, et à peindre sur toile une *Annonciation de la Vierge*. Confié aux soins de Joseph Arrighi à Florence, il y fit de rapides progrès dans les arts, et fut envoyé, pour se perfectionner, à Rome, où il fréquenta l'atelier de Ciro Ferri et d'Hercule Ferrata. Charmé de ses talents, le grand-duc Côme III, qui l'avait aidé de ses secours, l'attira près de lui, lui donna un logement, et l'envoya quelque temps après à Paris où il grava un grand médaillon de Louis XIV. De re-

tour à Florence en 1688, il y jouit longtemps de sa réputation. Sur la fin de sa vie il se retira dans sa maison de Montevarchi, et il y mourut le 23 février 1740. Cet artiste a exécuté pour les plus nobles familles de Florence plusieurs médailles et une foule de petites statues et de bas-reliefs en or et en argent; des candélabres, des châsses, des ostensoirs magnifiques pour de riches églises, et de superbes mausolées, notamment ceux de M. Antoine Zondadari et de don Manuel de Vilhena.

SOLDANI (AMBROISE), naturaliste, né à Prato-Vecchia en Toscane en 1736, entra de bonne heure dans l'ordre des camaldules, et s'appliqua avec ardeur à l'examen des testacés microscopiques alors dédaignés des naturalistes. Les myriades de coquilles imperceptibles qu'on trouve dans les montagnes de Sienne et de Volterre devinrent pour lui l'objet des observations les plus importantes et fournirent bientôt d'amples matériaux aux géologues. Soldani se fit aussi le plus grand honneur par ses opinions sur divers phénomènes météorologiques, entre autres sur la formation des aérolithes. Nommé par le grand-duc professeur de mathématiques à l'université de Sienne, l'Académie des *Fisiocritici* de cette ville l'élut son secrétaire perpétuel. Il mourut à Florence en 1808, général de son ordre. Outre divers *mémoires* et écrits polémiques, Soldani a publié un *Essai oryctographique*, suivi d'*Observations sur les terrains nautiliques et ammonitiques de la Toscane* (italien), Sienne, 1780, in-4°; et *Testaceographia et Zoophytographia parva et microscopica*, ibid., 1789-98, 4 vol. in-fol., avec appendice et figures. Bianchi prononça l'*Éloge* de ce savant cénobite, et Ricca a publié un *Discours sur ses œuvres*, Sienne, 1810, in-8°.

SOLE (ANTOINE-MARIE DAL), paysagiste, né en 1597 à Bologne, et mort en 1684, fut élève de l'Albane et excella dans le genre qu'il avait adopté. Il peignait avec une égale adresse des deux mains, et cette circonstance lui fit donner le surnom de *Manchino de' Paesi* (Gaucher du Paysage).

SOLE (JEAN-JOSEPH DAL), fils du précédent, né à Bologne en 1654, suivit aussi la carrière de la peinture; mais il s'adonna à un genre plus élevé et acquit par ses grandes compositions une réputation européenne. On distingue deux périodes dans sa manière. La première rappelle Pasinelli, son maître, auquel il est inférieur pour la grâce parfaite de l'ensemble, mais qu'il surpasse soit dans la beauté de certains accessoires, soit pour l'énergie, la régularité, l'exactitude des costumes, la fidèle représentation de l'architecture et des paysages; la seconde montre un imitateur du Guide, et comme tel il obtint de ses contemporains le surnom de *Guide moderne*. Un des caractères les plus remarquables de cet artiste, c'est le soin qu'il mit à tous ses tableaux. Cependant il prouva qu'il pouvait peindre avec beaucoup de rapidité; mais ce qu'il avait exécuté de cette manière à la grande satisfaction de ses amis lui semblait indigne de l'art, et il l'effaçait pour recommencer. Solo grava aussi à l'eau-forte. Il mourut en 1719.

SOLEISEL. *Voyez* SOLLEYSEL.

SOLÉIMAN (ABOU-AYOUB), 7e calife Ommeyade de Damas, était le second fils d'Abd-el-Melek, et succéda à son frère Walid Ier, au mois de djoumady 2e de l'an 96 de l'hégire (juillet 715 de J. C.). Son premier soin fut de réprimer les désordres qui s'étaient introduits dans l'empire, de rétablir la justice, d'encourager le commerce et les arts, et de rendre la liberté à un grand nombre de prisonniers, dont il n'excepta que les coupables de crimes capitaux. Les commencements du règne de Soléiman furent marqués par l'expédition de son frère Moslemah contre Constantinople, et par la révolte de Kotaïbah, dans le Khoraçau; Yezid Ibn Mahleb, qui remplaça celui-ci, fit de grandes conquêtes dans le Djordjan et le Thabaristan. Soléiman ordonna au gouverneur d'Égypte de construire dans l'île de Rhaoudah, entre Djizeh et Al-Fostat, un mekkias ou nilomètre, le même probablement qui subsiste encore aujourd'hui. Ce calife qui avait fixé sa résidence à Ramlah, avant de monter sur le trône, y fit élever un beau palais, une mosquée, des aqueducs et autres édifices publics. Cependant ce prince n'eut pas la manie de Walid, sous le règne duquel on ne parlait que de bâtiments : sous celui de Soléiman, on ne s'occupait qu'à boire et à manger, de même que, sous son successeur, il ne fut question que de jeûnes et de prières; car, dit l'auteur musulman qui nous fournit ces détails, le goût des princes est toujours la règle de leurs sujets. En effet, Soléiman était passionné pour la bonne chère, et d'une voracité qui tenait du prodige. On raconte qu'il dévorait cent livres de viande par jour. Suivant quelques auteurs, après avoir mangé trois agneaux à son déjeuner, il dinait en public, et tenait table. Pendant le pèlerinage qu'il fit à la Mecque, le froid l'ayant obligé de s'arrêter dans une maison, près de Taïef, il mangea 70 grenades, 1 chevreau, 6 poules et une énorme quantité de raisins secs. Sa gloutonnerie fut la cause de sa mort : étant parti de Damas, à la tête d'un corps de troupes qu'il envoyait pour renforcer l'armée de son frère, il campa dans la plaine de Dabek, près de Kennesrin. Après y avoir avalé plein 2 corbeilles d'œufs et de figues, il se gorgea de moelle et de sucre, et eut une indigestion qui l'étouffa, au mois de safar 99 (septembre 717). Il n'avait pas régné trois ans, et en avait vécu 39 ou 45. Privé de son fils Ayoub, il avait désigné secrètement pour hériter du califat, son cousin, Omar ben Abd-el-Aziz, à condition que son frère Yezid succéderait à Omar. On prétend que Yezid, mécontent de ces dispositions, empoisonna Soléiman. Ce calife était brun, beau et bien fait, quoique boiteux. Il avait les mœurs douces, et aimait beaucoup les femmes. Sa clémence et sa générosité lui méritèrent les regrets de ses peuples, qui lui avaient donné le surnom de *Meftah al Khaïr* (la clef de la bonté). On lui reproche trop de faiblesse dans le caractère, et trop de condescendance pour ses courtisans et ses flatteurs.

SOLÉIMAN (ABOU-AYOUB AL-MOSTAÏN BILLAH), 12e émir ou roi de Cordoue, de la race des Ommeyades, était arrière-petit-fils du célèbre Abd-el-Rahman III. Lorsque la révolte de son cousin Mohammed al-Mahdy, qui détrôna Hescham II al-Mowaïad, eut détruit tous les nœuds qui unissaient les membres de la famille régnante, Soléiman, chef de la garde africaine, refusa de reconnaître l'usurpateur. Ayant reçu des secours de Sanche-Garcia, comte de Castille, il vint livrer bataille à son rival, le vainquit

près de la montagne Quintos ou Cantisch, entra dans Cordoue, le 15 rabi 1 1e 400 (6 décembre 1009), et y fut proclamé calife; mais son autorité ne fut pas reconnue dans toute l'Espagne. Des insurrections éclatèrent à Malaga et sur divers points de l'Andalousie. Merwan, son cousin, se révolta contre lui; et malgré le mauvais résultat de cette entreprise, Soléiman n'en fut pas plus tranquille, ni mieux affermi sur le trône. Attaqué par Mohammed al-Mahdy, qui était resté maître des provinces du nord-est, il marcha contre lui avec les troupes des provinces occidentales, fut défait près de Cordoue, s'enfuit à Zahra, dont il enleva les trésors, et se dirigea sur Algeziras, dans le dessein de passer en Afrique : mais une victoire qu'il remporta, non loin de cette ville, près des bords du Guadiaro, sur Mahdy, qui s'était acharné à sa poursuite, fut suivie d'une nouvelle révolution. Hescham al-Mowaïad, délivré de la prison où Mahdy l'avait renfermé, remonta sur le trône de Cordoue, et fit périr cet usurpateur. Soléiman, au lieu de se soumettre à son souverain légitime, qui lui avait envoyé la tête de Mahdy, la fit porter au fils de celui-ci, à Obeïd-Allah, gouverneur de Tolède, qui, de son ennemi, devint son ami et son allié. Obeïd-Allah périt dans cette guerre; mais Soléiman, qui s'était procuré des secours de plusieurs gouverneurs auxquels il avait cédé l'hérédité de leurs provinces, ravagea les environs de Cordoue, et assiégea cette capitale, dont une porte lui fut ouverte, le 6 chawal 403 (20 avril 1013), par la faction qui lui était dévouée. Il prit alors le titre de *Dhafer-behaul-allah* (victorieux par la puissance divine). Se voyant sans compétiteur, par la mort ou la disparition de Hescham, il congédia les chrétiens auxiliaires, au lieu de suivre le conseil perfide de quelques courtisans, qui l'exhortaient à se défaire d'eux, pour gagner l'affection des musulmans. Il fit venir à Cordoue son père Al-Hakem ben-Soléiman, qui avait renoncé aux grandeurs pour vivre dans la retraite et la dévotion. Il donna le gouvernement de Séville à son frère Abd-el-Rahman, celui de Grenade à Zawy, prince de la famille des Zeirides, qui régnaient à Tunis; et distribua des fiefs, en toute propriété, aux capitaines africains et à tous ceux qui avaient servi sa cause : mais un nouvel orage se formait contre lui. Khaïran, vizir et hadjeb du malheureux Hescham, voulant rétablir son maître sur le trône ou le venger, intéressa dons cette querelle Aly ben-Hamoud, gouverneur de Ceuta et de Tanger, et son frère Cacem, wali d'Algeziras. Aly prend Malaga de vive force. Khaïran vient le joindre avec les troupes d'Almerie; et tous les partisans de Hescham accourent se ranger sous les étendards de son défenseur. Soléiman craint d'être assiégé dans Cordoue, qui le haïssait, à cause des excès de ses troupes africaines. Il y laisse son père, et marche contre l'ennemi, avec des forces inférieures. Il tâche d'éviter une action décisive, dans l'espoir que la mésintelligence divisera les chefs de la coalition, ou que l'ardeur de leurs soldats se refroidira; mais ils devinent ses intentions, et gagnent sur lui deux batailles, dans la seconde desquelles Soléiman et son frère sont faits prisonniers et conduits à Cordoue, qui ouvre ses portes aux vainqueurs. Aly ordonne qu'on traîne à ses pieds les deux princes, mourant de leurs nombreuses blessures, et qu'on amène leur père, Al-Hakem : n'ayant pu arracher de leur bouche aucun indice sur le sort de Hescham, il tire son cimeterre, et s'écrie : *Je dévoue ces têtes à la vengeance de Hescham al-Mowaïad, et j'exécute ses ordres.* En vain Soléiman proteste de l'innocence de son père et de son frère, et demande à mourir seul : Aly les immole tous les trois de sa propre main, le 22 moharrem 407 (1er juillet 1016). Soléiman avait régné 3 ans et demi. Il était brave, éloquent, bon poëte et doué de grands talents militaires. La monarchie des Ommeyades, ébranlée et démembrée par l'usurpation d'Aly et de deux autres princes Hamoudides, s'éteignit, 15 ans après la mort de Soléiman, par la déposition de Hescham III, son 4e successeur; et de ses débris se formèrent les royaumes de Séville, Tolède, Valence, Sarragosse, etc.

SOLÉIMAN Ier, fondateur de la dynastie des sultans d'Iconium ou de l'Asie Mineure, était de la race des Turcs Seldjoucides et fils de Koutoulmisch, qui avait péri par suite de ses révoltes contre le sultan de Perse Alp-Arslan, son cousin. Il ne partagea pas la disgrâce que son père avait encourue. Melik-Schah lui donna une armée et le chargea d'aller subjuguer tous les pays depuis la Syrie et l'Euphrate jusqu'au Bosphore. Soléiman entra dans l'Asie Mineure, vers l'an 467 de l'hégire (1074 de J. C.) : il poussa ses conquêtes jusqu'à Nicée, dont il s'empara, et qui devint la capitale d'un État célèbre dans l'histoire du Bas-Empire et dans celle des croisades, mais feudataire des sultans Seldjoucides de Perse. Ce fut alors que recommença, entre les Grecs et les Turcs, cette longue et sanglante lutte, qui dura près de 400 ans, et qui ne cessa qu'à la prise de Constantinople. Alors tous les pays enlevés aux Grecs par les Turcs, prirent le nom des conquérants. Soléiman ne fut pas toujours heureux dans ses guerres contre l'empereur Alexis Comnène; mais il fit la paix et garda ses conquêtes. L'an 477 de l'hégire (1084 de J. C.), il surprit Antioche, que les Grecs avaient reprise depuis 118 ans sur les musulmans, et dont le gouverneur, révolté contre l'empereur de Constantinople, s'était rendu tributaire de Mouslem, émir d'Alep. Soléiman, maître d'Antioche, ayant refusé le tribut que celui-ci exigeait, gagna, l'année suivante, une grande bataille, dans laquelle Mouslem perdit la vie : Soléiman marcha sur Alep et la somma de se rendre; mais le gouverneur réclama le secours de Toutousch, autre prince Seldjoucide, qui régnait à Damas. Toutousch, qui convoitait Alep, accourut aussitôt, et remporta, sous les murs de cette ville, une victoire décisive sur le sultan de Nicée. Soléiman, entraîné par les fuyards, fut découvert par quelques officiers de l'armée ennemie, qui voulurent en vain lui persuader de se fier à la clémence d'un vainqueur dont il connaissait la perfidie. Voyant qu'ils se disposaient à l'emmener de force, il se perça de son épée; d'autres auteurs disent qu'il périt dans le combat. La mort de Soléiman, arrivée au mois de safar 479 (1084), plongea son empire naissant dans une anarchie qui dura plusieurs années. Cet état de choses ne cessa que lorsque le fils aîné de Soléiman put se mettre en possession des États de son père. (*Voyez* KILIDJ-ARSLAN Ier.) Les historiens tant chrétiens que musulmans,

qui ont prolongé de plusieurs années le règne et la vie de Soléiman, l'ont confondu avec son fils.

SOLÉIMAN II. *Voyez* **ROKHN-EDDYN SOLÉIMAN.**

SOLÉIMAN III (SCHAH), 8e ou 9e prince de la dynastie des sofis. Le nom de Soléiman, si justement célèbre parmi les sultans ottomans, n'a pas fait fortune en Perse; car le prince qui est le sujet de cet article fut aussi indigne du trône que les deux qui avaient porté ce nom avant lui. Il était fils aîné d'Abbas II, et avait 20 ans lorsqu'il lui succéda, en 1666. Il prit, à son couronnement, le nom de Séfy II; mais peu de temps après, sur la décision de ses astrologues, il se fit couronner une seconde fois, sous le nom qui lui est resté. Les principaux officiers du gouvernement, désirant conserver dans leurs mains toute l'autorité, avaient songé à mettre sur le trône son frère Hamza, âgé de 7 ans; mais l'eunuque Aga-Moubarek, gouverneur de cet enfant, animé par le plus noble désintéressement et par un sincère amour de son pays, fit valoir avec tant de force et d'éloquence les droits de Séfy, qu'il détermina le divan à prendre le parti que lui semblaient exiger la justice et la raison. On ne pouvait cependant faire un plus mauvais choix. Soléiman fut le Vitellius de la Perse. Lâche et cruel, il passa sa vie entre les plaisirs de la table et ceux du harem. Aussi son règne, qui dura 28 ans, ne fournit aucun événement mémorable. Dans les premières années, les bords de la mer Caspienne furent exposés aux ravages des Cosaques, commandées par le fameux Stenko-Razin. Les Ouzbeks firent, presque tous les ans, des invasions dans le Khoraçan. Les Arabes de Maskat infestèrent le golfe Persique par leurs pirateries, et conquirent les îles Bahrein. Les Hollandais s'emparèrent de celle de Kismisch. Soléiman ne prit aucune mesure pour arrêter ces désordres. Son indolence, plus que l'amour de la justice, et la crainte de rompre la longue paix de ses frontières en empiétant sur celles de l'empire ottoman, lui firent manquer l'occasion de se rendre maître de Bassora. Son palais était le foyer des intrigues des courtisans, le théâtre des continuelles orgies qu'ils faisaient avec le roi, et des sanglantes exécutions qui atteignaient rarement d'autres têtes. La Perse avait heureusement un ministre intègre et habile, Cheik-Aly Kan, dont l'austère vertu résistait au torrent de la corruption, et imposait souvent au monarque: aussi la tranquillité ne fut point troublée dans l'intérieur du royaume. La cour d'Ispahan n'avait rien perdu de sa splendeur, de sa magnificence. Les ambassadeurs, les missionnaires, les voyageurs y affluaient de toutes les parties de l'Europe. Schah-Soléiman les accueillait, à l'exemple de ses prédécesseurs. La France entama des négociations avec ce prince et obtint de lui des concessions avantageuses dont elle ne sut pas profiter. Dans les dernières années de son règne, il ne sortit plus de son palais : son humeur sanguinaire sembla s'adoucir; son intempérance ne fit que redoubler. Abruti par le vin, entouré de femmes et d'eunuques, il laissa prendre à ceux-ci une influence dont ils abusèrent; et il prépara, comme Louis XV, les malheurs du règne suivant. Soléiman était doué de forces physiques extraordinaires : il les épuisa par l'abus de tous les plaisirs; et après avoir langui longtemps, il mourut à 48 ans, en 1694, laissant pour successeur son fils, le faible et infortuné Schah-Houccin.

SOLÉIMAN AL KHADEM, général ottoman, fils d'un corroyeur de Mételin, avait d'abord été esclave de Sélim Ier, et dès la 2e année du règne suivant, il parvint, quoique eunuque, au poste de pacha de Damas. Le grand vizir Ibrahim, charmé du bon accueil qu'il en avait reçu, et lui reconnaissant des talents et de l'habileté, se démit en sa faveur du gouvernement de l'Égypte, en vertu des pleins pouvoirs que lui avait donnés le sultan, et l'emmena dans cette province qui venait d'être troublée par la révolte d'Ahmed-Pacha. Ils firent leur entrée au Caire au commencement de l'année 931 (1525 de J. C.). Ibrahim repartit bientôt pour Constantinople, après avoir pacifié l'Égypte, et Soléiman prit possession de ce gouvernement, qu'il administra pendant près de 10 ans avec assez de sagesse et de modération. Il y éleva un grand nombre d'édifices publics, des kans, des bazars, des hospices pour les pauvres, une belle mosquée dans le château du Caire, une autre à Boulak, etc. Les archives ayant péri dans un incendie l'an 933 (1526), il fit dresser un cadastre de toutes les terres en friche ou cultivées, appartenant au sultan ou aux particuliers, ainsi qu'un état des fermes, des douanes, etc. Les originaux de ces pièces, déposés au greffe du divan du Caire, étaient les seuls que l'on consultât encore dans le 18e siècle. Chargé par son souverain du gouvernement du Yémen, et du commandement d'une armée navale qui devait porter des secours aux princes musulmans de l'Inde contre les flottes des Portugais, Soléiman alla s'embarquer à Suez, en 1538, après avoir fait périr le gouverneur de la haute Égypte, qui venait de lui fournir de puissants secours en hommes et en argent. Tel fut le prélude d'une série d'actes de perfidie, d'exactions et de cruautés, que Soléiman n'avait pas donné lieu de soupçonner pendant sa résidence en Égypte. Arrivé devant Djidda, il n'y débarqua point, et reçut sur son bord les compliments des envoyés du chérif de la Mecque. Ayant remis à la voile pour Aden, il fit pendre au mât de son vaisseau le dernier rejeton de la dynastie des Thahérides, Amer Ibn-Daoud, à qui, des États de ses ancêtres, il ne restait plus que cette ville. Soléiman s'empara d'Aden, en empêcha le pillage, y laissa un gouverneur avec une garnison, et continua sa route pour l'Inde. Sa réputation l'y avait précédé : aussi la plupart des musulmans refusèrent-ils de se joindre à ce dangereux allié, contre les Portugais. Il reçut néanmoins un secours de 5,000 hommes, envoyés par Mahmoud, sultan du Gouzarat; et assiégea Diu par terre et par mer. Mais le mépris avec lequel le pacha traitait le commandant des troupes gouzarates, et le peu d'égards qu'il témoignait à leur souverain, excitèrent une haine réciproque entre les Turcs et les Indiens, et firent échouer l'expédition. Pour se débarrasser de ses incommodes alliés, le sultan Mahmoud feignit d'avoir intercepté une lettre supposée du vice-roi portugais de Goa au gouverneur de Diu, et annonçant la prochaine arrivée d'un puissant armement destiné contre les Turcs. Soléiman, alarmé de cette lettre qui lui fut communiquée à dessein, et non moins effrayé de la

désertion de ses troupes, que l'appât d'une plus forte paye avait attachées au service des princes de l'Inde, se rembarqua précipitamment, et fit voile pour le Yémen. Arrivé à Moka, en février 1539, il sut y attirer Ahmed, gouverneur de Zabid, le fit mettre à mort dans sa tente, et se défit de tous les esclaves noirs qui avaient été à son service. Il établit un nouveau gouverneur à Zabid, envoya des intendants et des kachefs dans les autres départements du Yémen, et reçut des compliments et de vaines protestations d'amitié de l'iman Sanaa. Il remit à la voile, et s'étant arrêté à Djazan, il chassa l'officier qui y commandait, y mit un nouveau gouverneur et une garnison turque, alla débarquer à Djidda, et se rendit à la Mecque. Après y avoir commis toutes sortes d'excès et de cruautés pendant la durée du pèlerinage, il revint au Caire le 1er redjeb 946 (décembre 1539), et gouverna pour la seconde fois l'Égypte, un an et cinq mois. Il partit enfin pour Constantinople, accompagné d'un fils du chérif de la Mecque. Il fit beaucoup valoir ses prétendus succès, et obtint la place de grand vizir; mais il en fut dépouillé en 1544, et mourut dans une de ses terres, l'an 960 (1553). Suivant les auteurs portugais, Soléiman, aussi difforme que cruel, était d'une grosseur si démesurée, qu'il lui fallait le secours de quatre esclaves pour se relever : il avait néanmoins l'esprit vif.

SOLÉIMAN Ier, pacha de Bagdad, était Géorgien de naissance, et fut d'abord esclave du célèbre Ahmed-Pacha, qui s'était, en quelque sorte, rendu souverain de ce gouvernement. Soléiman occupait un poste médiocre, lorsqu'il eut le bonheur, dans une partie de chasse, de tuer un lion qui allait dévorer son maître. Telle fut l'origine de sa fortune : il devint tout à coup trésorier (*Khasmadar*), parvint jusqu'à la charge de Kiaya, qui équivaut dans les pachaliks à celle de grand vizir à Constantinople, et il épousa la fille aînée d'Ahmed. Celui-ci étant mort, l'an 1161 de l'hégire (1748 de J. C.), les peuples, qui avaient été heureux sous son gouvernement et celui de son père, étaient disposés en faveur de Soléiman son gendre (Ahmed n'avait pas laissé d'enfants mâles) : mais la Porte résolut de ne plus souffrir, dans cette famille, le gouvernement d'une province si importante : elle envoya un nouveau pacha à Bagdad, et se contenta de donner à Soléiman le pachalik de Bassora. Dans l'espace de 2 ans, Bagdad eut 4 gouverneurs, qui rencontrèrent toutes sortes d'obstacles; l'un mourut en route, un autre fut défait en chemin par les Arabes. Les habitants ne cessaient de se plaindre de leur impéritie ou de leur injustice. Enfin, Soléiman marcha sur Bagdad, avec environ 800 hommes seulement, parce qu'il comptait sur ses partisans. Mohammed Tériaki, alors pacha de cette ville, s'avança contre lui, à la tête de 14,000 hommes, et le rencontra près de Hella; mais son armée entière ayant passé sous les drapeaux de son rival, il se sauva précipitamment et trouva les portes de Bagdad fermées. Soléiman y fut reçu avec une joie universelle, en 1750. On assembla le divan, et l'on y dressa un mémoire qui fut envoyé à Constantinople, dans le but de demander ce pacha comme le seul homme capable de réparer les maux causés, disait-on, par les fautes des gouverneurs qui avaient succédé à Ahmed. Soléiman fut donc confirmé pacha de Bagdad et obtint en outre toutes les provinces que son beau-père s'était appropriées. Il remplit les espérances qu'on avait conçues de ses talents, et marcha sur les traces d'Ahmed, dans les mesures vigoureuses qu'il employa pour réprimer les brigandages des Arabes : mais il se montra bien plus sévère; il ne leur faisait aucune grâce. Avant lui, aucun bâtiment n'osait aller de Hella à Bassora sans prendre un guide qui coûtait fort cher. Mais bientôt on put voyager seul dans tous les pays, entre le Tigre et l'Euphrate, sans craindre d'être pillé : aussi les guerres civiles, qui déchiraient la Perse, ayant interrompu le commerce de l'Inde, qui se faisait par Ispahan et Bender-Abbassy, Soléiman sut l'attirer dans ses États, à Bagdad et Bassora, qui devinrent très-florissantes. Comme il n'entreprenait que de nuit ses expéditions contre les Arabes, qu'il les attaquait brusquement, et leur laissait rarement le temps de se sauver dans le désert, les Bédouins lui avaient donné le surnom d'*Aboul Leyl* (le père de la nuit); mais à Bagdad on l'appelait Soléiman le Lion. Il alla une fois, en 9 jours, à Damas, qu'il pilla, parce que les Arabes de ce pachalik avaient détroussé une caravane de Bagdad. Il exigeait une semblable sévérité des pachas voisins, et s'était arrogé le droit de les punir lui-même. Il différait en un point d'Ahmed, qui estimait la valeur jusque dans ses ennemis. Soléiman, au contraire, en était jaloux et ne faisait aucun quartier à un ennemi vaincu qui s'était défendu avec courage. Croira-t-on que ce pacha si brave, si ferme, si dur, était l'esclave de sa femme? Adila Khatoun, fière d'être la fille d'un pacha du premier rang, ne pouvait oublier quelle avait été la première condition de son époux. Elle donnait des audiences publiques à ses sujets, et recevait leurs placets par un eunuque, qui leur en transmettait les réponses. Instruite par ce moyen de ce qui se passait, elle faisait souvent rétracter les ordres du pacha ou de son kiaya. Aussi avide et vindicative que fière et ambitieuse, elle tirait de l'argent des grands, en leur distribuant des bandeaux de soie qu'ils regardaient comme une marque d'honneur, et elle se servait de son ascendant sur son époux, pour satisfaire ses animosités personnelles. Ce fut ainsi qu'elle fit périr le mari de sa sœur cadette, par jalousie contre celle-ci, et un pacha du Kourdistan, à qui elle reprochait la mort de son père Ahmed, quoique celui-ci fût mort naturellement dans une expédition contre ce pacha. En un mot, elle eut tant de pouvoir sur l'esprit de Soléiman, qu'elle l'empêcha d'épouser d'autres femmes et d'avoir des esclaves du sexe. La Porte attenta plusieurs fois, mais toujours sans succès, contre la vie de Soléiman. Il mourut, le 15 mai 1762, après avoir régné 13 ans, avec tant de réputation, que les Arabes même composèrent sur sa mort des chants funèbres qu'on entendit longtemps dans les cafés et les rues de Bagdad. Il ne laissa d'autre héritier que sa veuve, qui lui survécut longtemps, et qui employa une partie de son immense fortune à élever des mosquées, des caravanserais tant à Bagdad que dans d'autres villes. Sa sœur épousa, en secondes noces, Omar-kiaya, qui devint pacha de Bagdad après Aly, successeur de Soléiman, et qui paya de sa tête, en 1776, l'honneur d'avoir été le prétexte d'une guerre entre les Turcs et les Persans.

SOLÉIMAN II, dit le Vieux, pacha de Bagdad, était né en Géorgie, et avait été, dans sa jeunesse, esclave de Mohammed-Effendi, à Bagdad, sous le gouvernement du fameux Ahmed-Pacha. Devenu libre par la faveur de son maître, il s'éleva, par son mérite, à l'emploi de *Moutselim*, ou gouverneur de Bassora. Le siége qu'il soutint pendant un an contre les troupes du régent de Perse, lui acquit une grande réputation. Après la prise de cette ville, en 1776, il fut envoyé prisonnier à Chiraz, où il demeura jusqu'en 1779. Sadek-Kan ayant alors usurpé le trône de Perse sur son neveu, rendit la liberté à Soléiman, et le renvoya comblé de caresses et de présents. Depuis près d'un siècle, la famille de Haçan Pacha ou ses créatures étaient en possession du gouvernement de Bagdad. La Porte Ottomane s'était flattée de recouvrer ses droits, en faisant étrangler Omar-Pacha, qu'on accusait d'avoir provoqué la guerre avec les Persans. Mais dans le court espace de quatre ans qui s'étaient écoulés depuis la mort de ce pacha, elle lui avait donné déjà 4 successeurs. Les peuples de Bagdad, mécontents de ces tyrans amovibles et précaires, soupiraient après un gouvernement plus stables, tel que celui dont ils avaient joui longtemps. Soléiman, de retour à Bassora sur ces entrefaites, fut nommé pacha de ce district, que l'on détacha du pachalik de Bagdad; et dans l'année 1780, il obtint ces deux gouvernements réunis, avec le titre de pacha à 3 queues, par le crédit de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. Soléiman sut justifier le choix du divan, sans tromper les vœux et les espérances des peuples qui l'avaient désiré. Sa taille avantageuse, sa physionomie affable et gaie, sa douceur, son honnêteté, sa justice, le rendirent cher à ceux-ci, et sa libéralité lui assura toujours des amis puissants à Constantinople. Ce fut par ces moyens qu'il se mit à l'abri des séditions et des disgrâces, et qu'il se maintint jusqu'à sa mort, avec une autorité presque absolue, dans le gouvernement le plus vaste de l'empire ottoman. Les diverses tribus d'Arabes et de Kurdes qui habitent les environs de l'Euphrate et du Tigre, continuèrent leurs incursions accoutumées, soit pour s'affranchir du tribut, soit pour se livrer au pillage, et interrompirent souvent le commerce et la navigation. Elles furent toujours repoussées par Soléiman, qui, presque tous les ans, faisait une ou deux campagnes contre ces hôtes incommodes, les mettait à contribution, et exerçait quelquefois sur eux de justes et dures représailles. Cependant il ne put jamais parvenir à réduire le cheik de la tribu de Kiab, qui, par la position de ses États, situés à l'embouchure du Schat-el-Arab, dans le golfe Persique, tenait souvent Bassora en état de blocus, et dévastait son territoire. Les troupes qu'il envoya, en 1783, pour assiéger Félayé, résidence de ce pirate, furent repoussées. En 1787, le cheik Touheny, qui commandait à la puissante tribu arabe de Mountefik, s'autorisant des droits que les Arabes prétendent avoir sur Bassora, s'empara de cette ville : mais 6 mois après, le pacha ayant taillé en pièces les Arabes Khazaels, alliés du rebelle, et gagné par des concessions les tribus de Kiab et de Beni-Khaled, vainquit Touheny, en bataille rangée, l'obligea de s'enfuir dans le désert, et reprit Bassora. De retour dans sa capitale, à la fin de l'année, Soléiman recueillit peu d'avantages de ses victoires. Intrépide, actif, entreprenant à la tête de son armée, il était naturellement ami du repos et des plaisirs tranquilles. Il pardonna au cheik rebelle, et les troubles recommencèrent. Le moutselim de Bassora se révolta, en 1788; mais l'approche du pacha, au commencement de l'année suivante, l'obligea de se retirer dans le grand désert. Soléiman se dispensa, sous divers prétextes, d'envoyer son contingent de troupes à Constantinople, pendant la guerre contre la Russie et l'Autriche; mais il ne put éluder les ordres que la Porte lui adressa spécialement de marcher contre Tymour-Pacha, qui, depuis quelques années, ravageait la Mésopotamie. Il s'avança, en 1791, à la tête de 25,000 hommes, jusqu'à Ourfa; et ayant mis en fuite le rebelle, qui se sauva en Syrie avec peu de monde, chez les Motoualis, il s'empara de sa tribu, de tous ses biens, et rétablit la tranquillité dans le pays. Son absence occasionna quelques troubles à Bassora, où les juifs excitèrent une sédition contre les chrétiens, abusant ainsi de la faveur dont ils jouissaient auprès du pacha, faveur telle qu'il avait donné à l'un de leurs coreligionnaires l'intendance de Bassora. La reconnaissance que ce pacha devait aux Anglais ne l'empêcha pas d'accueillir favorablement les Français : le consul Rousseau, les voyageurs Ferrières-Sauvebœuf, Michaux, Beauchamp, Bruguières et Olivier, n'eurent qu'à se louer des marques de sa bienveillance. Ces deux derniers lui rendirent la santé, en 1796, et le premier usage qu'il en fit, fut d'ordonner la mort du kiaya, Ahmed, qui, pendant la maladie de son maître, avait intrigué pour obtenir sa place. La guerre qui éclata entre la Turquie et la France, à l'occasion de la conquête de l'Égypte par les Français, ne changea rien aux sentiments du pacha de Bagdad pour ces derniers, et n'affaiblit point la reconnaissance qu'il devait à Rousseau leur consul. S'il ne put le préserver entièrement des avanies et des mauvais traitements auxquels furent exposés tous les autres agents diplomatiques dans l'empire ottoman, il employa du moins tout son pouvoir et son crédit pour adoucir la rigueur de son exil, et parvint à en abréger la durée. La secte des Wahabis, qui s'était élevée depuis 30 ans en Arabie, ayant étendu ses progrès jusqu'aux frontières du pachalik de Bagdad, la Porte s'en alarma, et donna ordre, en 1798, à Soléiman, d'attaquer ces dangereux sectaires. Aly, nouveau kiaya, chargé d'exécuter ces ordres, traversa le désert, pénétra dans le pays de Lahsa, surprit les Wahabis, et les mit en fuite; mais au lieu de profiter de leur terreur panique pour les exterminer, il se laissa corrompre par leur chef, leur accorda la paix, et revint chargé de butin. Ils prirent leur revanche, en 1801, entrèrent dans le gouvernement de Bagdad, au mois d'avril, s'emparèrent de la ville de Meschehd-Houeein, y égorgèrent plus de 3,000 habitants, détruisirent la mosquée où était le tombeau révéré du petit-fils de Mahomet, en pillèrent le trésor inappréciable, et en enlevèrent jusqu'à la coupole de cuivre doré. Les menaces, les reproches du roi de Perse, et de nouveaux ordres de Constantinople obligèrent Soléiman à lever des forces plus imposantes, contre les Wahabis. Il fit aussi évacuer sur Iman-Mousa, près de Bagdad, les richesses que contenaient la ville

et la mosquée de Meschehd-Aly, lieu célèbre par le tombeau du calife Aly, et qui pouvaient tenter aussi la cupidité de ces brigands fanatiques. Mais il n'eut pas le temps de diriger contre eux une nouvelle expédition. Il mourut en 1802, à l'âge de plus de 80 ans, laissant plusieurs fils, dont l'aîné, Açad-Bey, à cause de sa trop grande jeunesse, fut exclu du gouvernement de Bagdad par la faction du kiaya Aly, auquel la Porte accorda ce gouvernement et la dignité de pacha à 3 queues. Açad y parvint quelques années après, et périt, en 1817, victime de la trahison de son beau-frère Daoud, qui le supplanta.

SOLÉIMAN EL HALEBI, assassin de Kléber. Ce fanatique naquit, en 1776, à Alep, en Syrie. De retour à Jaffa, après son entière défaite en Égypte, Joussouf-Pacha, vizir, résolut de se venger par un assassinat du général dont les victoires venaient de lui fermer cette province. Dans ce lâche dessein, il fit répandre des écrits invitant tous les vrais croyants au *combat sacré* recommandé par le Coran, dans lequel la vie éternelle est promise à tout musulman qui trempera ses mains dans le sang d'un infidèle. Il offrait en même temps sa haute protection et une forte récompense à quiconque réussirait dans cette pieuse entreprise. Cet appel au fanatisme serait peut-être demeuré sans effet si une passion plus puissante que les intérêts spirituels n'eût été en même temps éveillée. Un aga des janissaires, Ahmed, exilé par le vizir depuis la prise d'El-Arisch, voulut saisir cette occasion pour rentrer en grâce. Le hasard lui fit rencontrer dans Jérusalem le jeune Soléiman que sa piété y avait attiré. Il l'avait connu à Alep. Soléiman se plaint à lui des vexations que son père, Hadji-Mohammed-Amyn, éprouve de la part d'Ibrahim-Pacha qui le tient étroitement renfermé. C'est alors que l'aga, lui promettant la liberté et la fortune pour son père, et lui montrant les cieux ouverts pour lui-même, lui présente le meurtre de Kléber, ennemi des croyants, comme l'infaillible moyen d'y atteindre. Soléiman ne céda pas aux premières suggestions, et, comme tous les fanatiques, il consulta sur l'entreprise où on voulait l'engager les ministres de l'islamisme : tous répondirent qu'elle était sainte. Entraîné alors par ce que lui commandaient sa religion et son amour filial, Soléiman, muni de 40 piastres turques d'argent et de lettres de recommandation, se rendit au Caire pour y chercher Kléber. A son arrivée dans la capitale de l'Égypte, il se rendit chez Mustapha-Effendi, vieillard qui lui avait autrefois appris à lire et à écrire; mais Mustapha, trop pauvre pour donner l'hospitalité à son ancien disciple, l'engagea à chercher un autre asile. Soléiman se présenta alors aux chefs de la loi, et, leur ayant fait connaître sa mission, il fut reçu et hébergé par eux dans la grande mosquée. Un mois entier s'écoula avant qu'il pût ou voulût exécuter son dessein. Il employa ce temps en jeûnes, en veilles, en prières. Pendant les derniers jours, on le vit souvent errer autour du quartier général, et, après s'être fait désigner le général en chef, il étudia toutes ses habitudes afin de mieux le reconnaître. Enfin, le 14 juin 1800, Soléiman annonça aux ministres de la mosquée que le jour du combat sacré était arrivé, et qu'il allait à Giseh. Ce jour là, Kléber, après avoir passé la revue de la légion grecque dans l'île de Boudah, se rendit au Caire. Après avoir visité les travaux de son palais avec l'architecte Protain, il entra chez le général Dumas, qui donnait à déjeuner, y montra beaucoup de gaieté, et sortit avec Protain pour revenir au palais. Une longue terrasse, ombragée par un berceau de vignes, joignait l'habitation du général en chef à celle du général Dumas. Kléber et l'architecte suivaient lentement cette terrasse, lorsqu'un jeune homme, vêtu à la manière des Orientaux, s'approche d'un air triste et timide, s'incline, presse la main du général, et, profitant d'un mouvement de surprise mêlé d'intérêt qu'occasionne cette démarche, il se relève et porte un coup de poignard à Kléber. Le général chancelle et s'écrie : « A moi, guide, je suis assassiné ! » (Un guide passait en ce moment sur la place d'Ersbekie.) Kléber tombe baigné dans son sang. Le poignard avait fait une ouverture large et profonde dans l'aine gauche. Cependant l'architecte Protain, qui n'avait dans les mains qu'une baguette, avait voulu se saisir de l'assassin un moment immobile. Il s'engagea alors entre eux une lutte dans laquelle l'architecte reçut six coups de poignard qui le renversèrent auprès de Kléber. Soléiman, car c'était lui, porte alors au général trois nouveaux coups de poignard, et s'éloigne. Mais la première blessure était mortelle. Découvert peu d'heures après dans les jardins du palais, et reconnu par Protain, Soléiman fut condamné au supplice du pal, qu'il subit, le 17 juin, au milieu d'un grand appareil, et dans les plus épouvantables tortures, avec une profonde résignation. Son squelette, apporté en France, a été déposé au Muséum du Jardin des Plantes, à Paris. A l'inspection du crâne, on est frappé de l'énormité d'une de ses protubérances : c'est, dans la méthode de Gall, celle du fanatisme, qu'il appelle la *protubérance de la théosophie*. Soléiman avait 24 ans, lors de son supplice.

SOLENANDER (Reinier), médecin, né à Butrick (duché de Clèves) en 1521, fit ses études à Louvain, voyagea en Italie et en France aux frais du duc de Clèves, et revint se fixer à Juliers, où il mourut en 1596. Supérieur aux préjugés de son temps, ce praticien excellait à bien voir dans les maladies d'un caractère extraordinaire. Ses *OEuvres*, réunies sous le titre de *Consilia medica*, Francfort, 1596, Hanau, 1609, in-4°, contiennent beaucoup de faits curieux.

SOLERI (George), un des peintres les plus distingués de l'école milanaise, né à Alexandrie au commencement du 16e siècle, excella dans le portrait et dans le genre historique. On ne connaît plus que 2 ouvrages authentiques de ce maître, l'un à Alexandrie, représentant *la Vierge prenant cette ville sous sa protection*, et *saint Laurent à genoux devant la sainte Vierge*, le plus beau tableau que possède la ville de Casal. — Raphael-Ange SOLERI, son fils, cultiva la peinture, mais avec moins de succès.

SOLGER (Adam-Rodolphe), premier pasteur luthérien de Nuremberg et savant littérateur, est connu surtout par sa belle bibliothèque, qui fut achetée après sa mort, en 1766, par le sénat, et réunie à celle de la ville. Il en avait publié lui-même le catalogue sous le titre de *Bibliotheca, sive Supellex librorum impr. ssor. in*

omni genere..... et codicum manusc., quos collegit A. R. Solger, etc., Nuremberg, 1760-1762, 3 vol. in-8°.

SOLI (JOSEPH-MARIE), architecte, né en 1745 à Vignola, était fils d'un laboureur. Le comte Malvasia, instruit de son goût pour le dessin, le fit venir à Bologne pour qu'il y suivît les écoles des beaux-arts, et dans la suite les magistrats de Modène l'envoyèrent comme pensionnaire à Rome. De retour après plusieurs années, il fut chargé d'organiser à Modène une académie des beaux-arts, dont il fut nommé maître et directeur, et reçut en même temps le titre d'architecte de la cour. Lors de l'institution de la république cisalpine, il fut nommé professeur de dessin à l'école militaire de Modène, et consulté pour les constructions exécutées à Milan, Mantoue et Venise, et quand le duc de Modène fut rétabli dans ses États, il reprit ses anciennes fonctions qu'il exerça jusqu'en 1821, époque à laquelle il obtint sa retraite. Il mourut l'année suivante, le 20 octobre. Cet artiste, d'un grand désintéressement, refusa les offres brillantes qui lui furent faites pour l'attirer à Pétersbourg et à Paris. Ses principaux travaux sont le palais Bellucci à Vignola, l'église de Carboniano près de Rome, le pont sur le Panaro entre Modène et Bologne, trois façades et deux escaliers du palais ducal de Modène et le pont de Rimini. Soli a laissé plusieurs tableaux qui font présumer qu'il aurait pu devenir un des plus habiles peintres de son temps. On lui doit aussi quelques pages excellentes sur les voûtes en bois, à la suite du *Manuale di archit.* de Branca, Modène, 1789, in-8°.

SOLIÉ (JEAN-PIERRE SOULIER, dit), acteur et compositeur, né à Nîmes en 1755, apprit la musique dès son enfance. Jeune, il jouait de la basse à l'orchestre dans divers théâtres de province, et donnait le jour des leçons de guitare et de chant. Dans la suite, il s'engagea comme acteur, et tint l'emploi de première haute-contre jusqu'à ce qu'il reçût un ordre de début pour le théâtre Favart en 1782. Mal accueilli, il retourna en province et ne reparut qu'en 1789. Bientôt il se fit connaître comme compositeur, et de 1792 à 1812, il donna 25 opéras, dont 5 surtout : *le Jockei*, 1795, *le Secret*, 1796, *le Chapitre second*, 1799, *Mlle de Guise*, 1808, et *le Diable à quatre*, 1809, le placèrent au nombre des plus gracieux auteurs français. Comme acteur, Solié n'excellait que dans quelques rôles, qu'il avait créés. Mais il était regardé comme le meilleur lecteur de musique de France, et comme un des plus agréables chanteurs de Paris. Solié mourut le 6 août 1812.

SOLIER (FRANÇOIS), jésuite, premier recteur de la société à Limoges, mort au collége Saint-Macaire en 1638, à l'âge de 70 ans, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages : *Vie de saint François de Borgia*, 1597; *Traité de la mortification*, 1598, in-12; *Traité de l'oraison mentale*, 1598, 1606, in-12; *Martyrologe romain*, traduit de l'italien, 1599, 1615; *Manuel des exercices spirituels*, 1601, in-16; *la Perfection religieuse*, traduite de l'italien de Pinelli, 1603, in-24; *la Science des saints*, 1609, in-12; *Trois sermons à l'occasion de la béatification de saint Ignace*, traduits de l'espagnol, 1611, in-12 (censuré par la faculté); *Histoire ecclésiastique du Japon*, 1627, 2 vol. in-4°.

SOLIGNAC (PIERRE-JOSEPH DE LA PIMPIE, chevalier DE), littérateur, né en 1687, à Montpellier, d'une famille noble mais pauvre, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; les encouragements de Lamotte et de Fontenelle le détournèrent de ce projet, et il se voua à la littérature. Quelques *opuscules* l'avaient déjà fait connaître, lorsqu'il obtint pour la Pologne une commission honorable, et dont il s'acquitta si bien que le roi Stanislas le choisit pour son secrétaire, et sa sœur, la princesse Radziwill, lui fit conférer la place de grand maréchal. Solignac courut de grands dangers lors de l'entrée des Russes à Varsovie. Il rejoignit son maître à Kœnigsberg, où, d'après les ordres de ce prince, il publia un *Mémoire justificatif*, et le suivit en Lorraine. Solignac mourut à Nancy le 28 février 1773. Il était secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville et membre de beaucoup de sociétés littéraires. Ses principaux ouvrages sont : *Récréations littéraires*, Paris, 1723, in-8°; *les Amours d'Horace*, Cologne, 1728, in-12; *Amusements des eaux de Schwabach*, etc., Liége, 1738, in-8°, fig.; *Histoire générale de la Pologne*, Amsterdam, 1751, 6 vol. in-12, dont il parut un *abrégé* en 1762; cette histoire s'arrête à l'année 1580. Il avait composé divers *éloges, mémoires, dissertations*, etc., et une *Histoire du roi Stanislas*, pleine de détails totalement neufs, dont on conserve le manuscrit à la bibliothèque de Nancy. L'abbé Ferlet prononça son *Éloge* à l'Académie de Nancy: c'est un modèle en ce genre.

SOLIMAN, fils aîné du sultan Orkhan-Ghazy, fut célèbre par sa valeur brillante et son heureuse audace. Il tenta, avec autant de succès que de gloire, le premier passage des Ottomans en Europe. Une loi de mort, publiée par l'empereur, retenait également sur le rivage asiatique et sur la côte d'Europe, les musulmans et les chrétiens. Le jeune prince, sous prétexte d'une partie de chasse, amena de nuit 80 hommes sur le bord de la mer. Il construisit deux radeaux soutenus par des vessies de bœuf, liées ensemble. Sur cette flottille d'une espèce étrange, il arriva, par un beau clair de lune, sous les murs de Sestos, dont il s'empara, et força les habitants d'aller avec leurs navires embarquer 3 ou 4,000 hommes qu'il avait laissés sur la côte d'Asie. Lorsque cette petite armée eut passé le détroit, Soliman s'approcha de Gallipoli; et, après avoir battu les Grecs, il investit cette clef de l'Hellespont, que la famine mit bientôt entre les mains des Ottomans. Depuis cette conquête, faite en 1358, et due plutôt à la ruse qu'à la force ouverte, Soliman ne cessa de presser les Grecs, et de les rejeter sur leur capitale. Il s'empara, de concert avec son frère Amurath, de Malzara, de Démotica, enfin d'Épibatos, située à 8 lieues de Constantinople. Au milieu de ses succès, le jeune Soliman trouva, dans un accident obscur, la mort qu'il avait tant de fois bravée sur le champ de bataille. Il périt d'une chute de cheval, dans un divertissement guerrier, sous les yeux de toute son armée. Sa fin malheureuse, arrivée en 1360, conduisit Orkhan, son père, au tombeau, par la douleur qu'elle lui causa, et fit monter son frère, Mourad Ier, sur le trône ottoman.

SOLIMAN TCHELEBY, fils de Bajazet Ier, et que quelques auteurs comptent parmi les sultans ottomans, reçut ordre de se retirer du champ de bataille, lorsque

son père vit la victoire assurée à Tamerlan, dans la terrible journée d'Ancyre, l'an 1402. Le jeune prince passa en Europe, et se fit proclamer sultan à Andrinople par tout ce qui était resté de troupes ottomanes au delà du Bosphore, dès qu'il eut appris la mort de son père. Il rejeta l'offre que Tamerlan lui faisait faire de tenir une souveraineté de lui, et traita ses ambassadeurs avec mépris. A la vérité, l'Hellespont prêtait son appui à cette bravade; et le conquérant de presque toute l'Asie, le maître de tant de soldats, n'avait pas une galère. Après la retraite des Tartares, Soliman, à la tête des troupes d'Europe, vint à Burse attaquer son frère Mousa, qu'ils avaient placé sur le trône ottoman d'Asie. Deux fois Mousa, sans l'attendre, s'enfuit et disparut devant lui. Mais les faveurs de la fortune corrompirent l'esprit du jeune et fougueux Soliman. Il eut l'imprudence de se brouiller avec son frère Mohamed, gouverneur d'Amasie. En dédaignant son hommage et en renvoyant ses ambassadeurs, il se priva d'une ressource assurée. Ses excès lui nuisirent plus que les efforts ouverts ou les menées secrètes de son frère Mousa. Esclave de ses passions et des penchants les plus honteux, Soliman était adonné à l'ivrognerie, le vice le plus condamnable aux yeux des musulmans : ils méprisèrent un prince qui foulait aux pieds leur sainte loi, et rappelèrent unanimement Mousa. Soliman, abandonné, et réduit à repasser en Europe, fut poursuivi par Mousa, qui l'obligea d'évacuer Andrinople. Il alla chercher un asile chez l'empereur Manuel Paléologue, auprès duquel il espérait trouver un appui. Il se dirigeait à cheval vers Constantinople; mais il s'arrêta en chemin pour se reposer, et demanda du vin. Cette hardiesse, l'état d'ivresse où il se plongea, la richesse de ses vêtements le firent reconnaître; des Turcs du parti de son frère l'attaquèrent et le mirent à mort, l'an 1410. Soliman, sans avoir mérité le titre de sultan, tint le sceptre pendant 8 années. Il offrait le composé monstrueux de tous les vices et de toutes les vertus. Doué d'un courage brillant que son bonheur faisant encore valoir, plein de clémence et de générosité tant que ses périls firent la règle de sa conduite : dès qu'il crut n'avoir plus rien à craindre, les plus honteux penchants le dominèrent, l'abrutirent; son courage seul l'accompagna jusqu'à la mort.

SOLIMAN Ier, surnommé *le Grand, le Magnifique, le Conquérant, le Législateur,* naquit en 1494, et succéda en septembre 1520 à son père Sélim Ier. Le gouverneur de Syrie, Djabezdi-al-Gazali-Beig, usurpa sur ces entrefaites la souveraineté à Damas, et tenta de s'emparer d'Alep; mais, vaincu presque aussitôt, sa mort mit un terme à la révolte. L'année suivante (1521), Soliman, provoqué par la cour de Hongrie, prit Belgrade, Salankemen, Peterwaradin et plusieurs autres villes. L'année 1522 fut signalée par la prise de Rhodes, qui, depuis 212 ans, appartenait aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Soliman assistait à l'expédition, et dirigeait lui-même le siége de la ville. En 1523, il envoya son célèbre vizir Ibrahim en Égypte, pour y étouffer la rébellion d'Ahmed-Pacha; mais avant l'arrivée d'Ibrahim le rebelle avait été massacré par la soldatesque. En 1526, il reporta la guerre en Hongrie, reprit Peterwaradin, gagna le 29 août la bataille de Mohacz, où le jeune roi Louis II perdit la vie, et entra dans Bude, qu'il fit saccager. L'archiduc Ferdinand d'Autriche, beau-frère et successeur de Louis, reprit Bude en 1527; mais comme il avait un compétiteur dans Jean Zapolski, Soliman attendit que leurs forces commençassent à s'épuiser, et prenant alors parti pour le plus faible, il rentra dans la Hongrie comme allié de Zapolski (1529). Maître de Bude pour la seconde fois, il en laissa égorger la garnison, et remit ensuite cette ville à Zapolski, lequel se reconnut son vassal, et vint à la tête de 250,000 hommes mettre le siége devant Vienne. Après 18 jours, forcé de renoncer à son entreprise, il décampa, prononçant un anathème solennel contre ses successeurs qui oseraient la tenter de nouveau. Ferdinand, au lieu de profiter de la retraite de son ennemi, ne reprit que quelques places, et ne put même venir à bout de rentrer dans Bude. Bientôt (1531) Soliman reparut en Hongrie, et gagna la bataille de Gradisca, qui lui soumit l'Esclavonie. Il faisait le siége de Strigonie lorsque Charles-Quint, seul capable en Europe de balancer la puissance du prince turc, se décida enfin à venir au secours de son frère, et rassembla sous les murs de Vienne plus de 120,000 hommes (1532). Mais les deux potentats se conduisirent avec tant de circonspection que la campagne finit sans résultat important. On eût dit que tous deux craignaient également de compromettre leur gloire. Cependant le kan de Crimée, Saheb-Ghéraï, s'était révolté, et le gouverneur de l'Aderbaïdjan appelait Soliman en Asie pour combattre la Perse. Ces circonstances ou les suggestions du grand vizir Ibrahim, corrompu peut-être par l'or des chrétiens, déterminèrent le sultan à suspendre la guerre avec la Hongrie. Parti de Constantinople en 1533, il alla passer l'hiver à Alep, s'empara de Van et de plusieurs places du Diarbekr et de la haute Arménie, livra une grande bataille près d'Ejad-Abad, entra dans Bagdad, et dicta la paix au schah dans Tauris. Le golfe Persique et les monts du Kourdistan devinrent ainsi les limites orientales de l'empire. En même temps Barberousse soumettait à la domination ottomane le royaume de Tunis, qui retourna pourtant après à son maître; et l'attaque des Impériaux en Bosnie ne servit qu'à donner au croissant la ville et le territoire de Kilia, dont on fit un nouveau sangiacat. Soliman soumit ensuite (1537), sans effusion de sang, le pays des Arnautes, puis vint attaquer Corfou; mais, n'ayant pu sur-le-champ s'emparer de la capitale, il se rembarqua pour Constantinople. Le butin fait par Barberousse dans l'Archipel et les avantages du pacha de Sémendrie sur les Allemands et les Hongrois le dédommagèrent de cet échec. C'est alors que les troubles de l'Yémen et les réclamations des princes de l'Inde, en guerre avec les Portugais, appelèrent vers l'Orient les pensées du sultan (1538). Chargé d'entreprendre ces conquêtes lointaines, le pacha d'Égypte s'empara de l'Yémen; mais il échoua devant Diu. De nouvelles victoires de Barberousse valurent au prince turc Castel-Novo, Malvoisie, Napoli et 14 îles de l'Archipel. La mort de Jean Zapolski, en 1540, ralluma la guerre entre l'Autriche et le sultan, qui refusait de laisser Ferdinand succéder au titre de roi de Hongrie, sous prétexte que Zapolski avait laissé un fils à qui revenait la couronne. Bientôt pourtant on put voir quelle

valeur l'ambitieux sultan attachait aux droits du jeune orphelin. Par une perfidie inexcusable, s'étant emparé de ce jeune prince, il refusa de le rendre à sa mère avant qu'elle eût donné l'ordre de remettre aux Turcs les provinces et les villes hongroises : et maître du royaume par cet artifice, il relégua la reine et son fils en Transylvanie, où un simple fief fut la compensation de ce qu'ils avaient perdu. Soliman, qui avait déjà conclu (1535) un traité d'alliance avec la France, ennemie comme lui de la maison d'Autriche, en resserra les nœuds en 1542, et envoya Barberousse sur les côtes de l'Italie. Deux ans après il retourne en Perse, et prend Tauris; mais bientôt les manœuvres de Schah-Tamasp le forcent à revenir sur ses pas, et cette campagne se termine sans événements importants. Les années suivantes se passent de même; mais la troisième campagne de Perse (1553 et 1554) conduit à des résultats définitifs, et un traité solennel assigne pour limites à l'empire ottoman, du côté de la Perse, les villes de Van, de Marach et de Mossoul. Les lieutenants de Soliman remportaient pendant ce temps des victoires en Hongrie, en Russie et en Afrique. De retour à Constantinople (1557), le sultan eut le chagrin de voir la division éclater entre ses fils, Sélim et Bajazet. Celui-ci, résistant aux ordres de son père, livra bataille à Sélim le 30 mai 1559 dans les plaines de Konieh; 40,000 Turcs y périrent. Bajazet vaincu n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à la cour de Perse, où, reçu d'abord avec bienveillance, il fut empoisonné avec ses quatre fils par Schah-Tamasp. L'année 1560 fut signalée par la grande victoire de Tripoli et la prise de l'île de Djerbes. L'auteur de ce double exploit, Pialeh-Pacha, eut en 1562 la mission de reprendre Malte sur les chevaliers de Saint-Jean; mais l'héroïque résistance du grand maître, Parisot de la Valette, fit échouer l'entreprise. Les hostilités du gouverneur de la Hongrie, en 1565, engagèrent Soliman à une dernière campagne. Parti de Constantinople le 10 mai 1566, il franchit la Drave et la Save, fait trancher la tête au beigler-bey Arslan-Pacha, qui s'était laissé battre par les Autrichiens, envoie son vizir prendre Ghiula, et met lui-même le siége devant Szigeth. Les deux villes tombèrent bientôt aux mains des Turcs. Mais Soliman venait de mourir d'une fièvre maligne le 18 septembre 1566, après un règne de 46 ans; son corps, rapporté à Constantinople, fut placé dans la grande mosquée Souleimanieh. Sélim II, son fils, lui succéda. Soliman avait toutes les qualités qui font les grands rois. Non moins juste et moins politique que brave, il fit des lois utiles, régla les devoirs, les rangs, les costumes, les pouvoirs et les priviléges des fonctionnaires, organisa les levées, le service, l'équipement, la solde des troupes de terre et de mer, le mode de recettes et de dépenses du trésor, divisa l'empire en pachaliks et en sangiacats, fit construire un grand nombre de mosquées, de caravansérails, d'hôpitaux, fonda quatre colléges et une bibliothèque, creusa des canaux, etc. C'est sous ce prince que la langue turque acquit, par le mélange du persan et de l'arabe, l'élégance et la mollesse qui lui manquaient. On ne peut guère lui reprocher que sa perfidie envers la reine de Hongrie et son fils, et sa condescendance pour Roxelane. Les intrigues de cette esclave, devenue sultane, remplirent sa vieillesse de chagrins et de troubles, et rendirent le prince le plus puissant de l'Europe un sujet de pitié dans sa famille. On n'a point de *Vie* de Soliman, et tout ce qui se trouve sur son règne dans les histoires de l'empire ottoman pèche par l'inexactitude. La Bibliothèque du roi à Paris possède dans ses manuscrits des matériaux qui pourraient servir à faire mieux connaître le plus célèbre des empereurs ottomans. Les lois de Soliman, relatives aux finances et à la guerre, se trouvent dans l'*État militaire de l'empire ottoman*, de Marsigli, et ses *édits* sur la police et l'administration de l'Égypte, à la suite des *nouveaux Contes arabes et turcs, précédés d'un abrégé de l'histoire ottomane*, par Digeon, 1781, 2 vol. in-12.

SOLIMAN II, 20e empereur de la dynastie du précédent, succéda en 1687, à son frère Mahomet IV, qui était déposé. Il sortit du sérail, où il était enfermé depuis 40 ans, pour monter sur le trône. Faible, timide, dévot, et peu fait pour gouverner, il refusa d'abord la couronne, par crainte ou par respect pour son frère, et ne l'accepta que malgré lui. L'épuisement des finances ne lui ayant pas permis d'accorder aux janissaires la gratification d'usage après qu'il eut été proclamé, il s'ensuivit une violente sédition qui coûta la vie au grand vizir. Les mutins rentrèrent dans le devoir à l'aspect de l'étendard de Mahomet : mais le Grand Seigneur ayant voulu faire périr les chefs, la sédition recommença avec plus de fureur, et ne se termina que par l'exil du nouveau vizir. Ces scènes funestes, provoquées par le même motif, eurent lieu dans tout l'empire ottoman, qui n'éprouva, sous un pareil prince, que des revers et des troubles. Dès cette même année, 1687, les Impériaux reprirent Agria, le boulevard de la haute Hongrie. Peterwaradin et Albe Royale leur ouvrirent leurs portes. Ces échecs ayant excité encore les murmures de la populace, Soliman alarmé voulut partir pour Andrinople, mais il ne put trouver dans le palais ni chariots, ni chevaux pour transporter ses équipages, et il fut obligé de vendre quelques bijoux, afin de se procurer l'argent nécessaire à ce voyage. Cet aveu public de son indigence calma enfin les esprits. Les Vénitiens, qui avaient échoué dans leur entreprise sur Négrepont, faisaient de grands progrès en Dalmatie. Soliman, effrayé de tant de revers, demanda la paix, et ne put l'obtenir. Le prince Louis de Bade battit l'armée ottomane, en 1689, près de Nissa. Le sultan fit étrangler le séraskier qui la commandait, pour avoir cru à la victoire sur la foi d'un magicien; car tout inepte qu'était ce souverain, il n'en était pas moins religieux observateur de la loi musulmane, qui défend de croire à l'astrologie, et même de l'interroger. Les talents qui manquaient à Soliman II, pour régner étaient remplacés par de bonnes intentions. C'est ainsi qu'il sut faire choix d'un quatrième Koproly pour grand vizir. L'apparition de cet homme ferme et courageux changea totalement la face de l'empire, et réduisit l'empereur Léopold Ier à demander la paix à son tour. Elle lui fut refusée. Koproly Mustapha prit, en 1690, Nissa et Belgrade; il ravitailla Témeswar, s'empara de Lippa et d'Orsowa, et battit le général Vétérani, sous les murs d'Esseck. Une hydropisie, survenue à Soliman II, retint le grand vizir près de sa personne, et

l'empêcha de pousser plus loin ses succès dans une seconde campagne dont il faisait les préparatifs. Le sultan n'avait pris aucune part aux glorieux efforts de ses armées pendant la dernière année de son règne. Livré à la méditation du Coran, et scrupuleux observateur de toutes les pratiques ordonnées par ce code de l'islamisme, il passe pour un saint dans l'opinion des Ottomans. Soliman II n'en fut pas moins un prince stupide et crédule, plus propre à être derviche qu'empereur : il était si borné, même dans les habitudes journalières de la vie, que l'histoire rapporte qu'il mangea un jour de petits poissons grillés pour des gâteaux, et redemanda le lendemain des mêmes gâteaux. Ce prince mourut en juin 1691, âgé de 52 ans, après un règne de 3 ans et 9 mois. L'empire ottoman, qui était parvenu au plus haut période de puissance sous Soliman Ier, marcha plus rapidement vers sa décadence sous Soliman II, qui eut pour successeur son frère Ahmed.

SOLIMAN. *Voyez* **SOLÉIMAN.**

SOLIMENA (François), peintre, né à Nocera de' Pagani en 1657, suivit sa vocation en dépit de ses parents, qui le destinaient au barreau, et tour à tour imita Lanfranc, Piétro de Cortone et le Calabrèse. De là sortit un style où tout est indécis, mais qui pourtant n'exclut point de grandes beautés. Dans la suite, Solimena se corrigea de ce défaut; mais il tomba dans le vice contraire, et mit une extrême exagération dans le ton de ses tableaux. Ces taches ne l'empêchèrent point d'acquérir une grande réputation, et d'amasser une fortune considérable; il mourut à la Barra en 1747. Parmi ses meilleures productions, on vante surtout les *fresques* de la sacristie de Saint-Paul à Naples, la *Vision de saint Benoît* (dans l'église de Donna Alvina); l'*Arrivée de Christophe Colomb dans le nouveau monde* (pour le sénat de Gênes); *Phaéton* et l'*Enlèvement de Céphale* (pour le prince Eugène); l'*Aurore* (pour l'électeur de Mayence). Dans ces trois derniers tableaux Solimena déploie une extrême richesse d'imagination, et c'est encore plus comme poëte que comme peintre que l'y admirent les connaisseurs. Le musée de Paris possède deux tableaux de ce peintre : *Héliodore chassé du temple*; et *Satan épiant le moment favorable pour tenter Adam et sa compagne.*

SOLIN (C.-Julius SOLINUS), géographe du 3e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé *Polyhistor* (publié d'abord sous les titres de *De situ et mirabilibus orbis*, sans date, in-4°, chez Bonini Mombriti, et Venise, 1473, in-fol.; de *De rerum mirabilium collectanea*, Parme, 1480, in-4°; et de *De mirabilibus*, ou *memorabilibus mundi*), Paris, 1503, in-4°, très-souvent réimprimé, soit seul, soit avec Pomp.-Méla, ou d'autres géographes latins. C'est une compilation qui peut être utilement consultée, puisque les auteurs, au nombre de 96, dont on y trouve des extraits, ne nous sont pas tous parvenus. Solin nous apprend lui-même que des curieux trop empressés avaient fait paraître son ouvrage, tandis qu'il s'occupait encore de le revoir et de le corriger pour le rendre plus digne du public. Ceci peut expliquer la différence que l'on remarque dans les manuscrits, dont les uns sont divisés en 56 chapitres, et d'autres en 70. La meilleure édition du *Polyhistor* est celle de Deux-Ponts, 1794, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand par Jean Heydan, Francfort, 1600, in-fol.; et en italien par Louis Domenichi, Venise, 1603, in-4°. Le travail de Saumaise, *Exercitationes Plinianæ in Solinum*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol., et Utrecht, 1689, in-fol., est un monument d'une érudition prodigieuse.

SOLIS (Jean DIAZ de), navigateur espagnol, était né à Lebrixa. Il accompagna Pinzon, lorsque en 1507, celui-ci fit la reconnaissance de la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, et découvrit le Yucatan. Tous deux furent ensuite membres du conseil chargé de délibérer sur les découvertes qui restaient à faire, et nommés pilotes royaux. Dans la campagne qui eut lieu en 1509, ils mécontentèrent le gouvernement. Solis, mis en prison en 1510, recouvra sa liberté peu de temps après. Il obtint, en 1512, la permission de suivre les découvertes de Pinzon, et il partit à ses frais. Ayant relâché à Ténériffe, il alla reconnaître le cap Saint-Roch, puis le cap Saint-Augustin, et, continuant sa route au sud, il vit le cap Frio, et entra, en novembre, dans la baie de Rio de Janeiro, où l'on pense qu'il mouilla le premier. Après avoir atterri à différents points, notamment à l'île Sainte-Catherine, il arriva au cap Sainte-Marie, situé sous le 36e parallèle. Lorsqu'il s'était engagé dans la baie de Rio de Janeiro, il avait supposé que c'était le détroit qu'il cherchait : cette fois ses espérances furent encore plus vives, car il apercevait un vaste bras de mer; il prit possession de la côte septentrionale au nom du roi d'Espagne, et nomma mer Fraîche l'étendue d'eau qu'il avait devant lui. Côtoyant la terre, il vit des Indiens qui nommaient le fleuve Paranguaza, c'est-à-dire grande mer ou grande eau. Il y aperçut, dit Gomara, quelques *montres* (indices) d'or, et le surnomma de son nom. Le pays lui semblait beau et bon; il y vit force Brésil. Revenu en Espagne, il demanda la conquête de ce fleuve, et partit de Lépé, le 8 octobre 1615, avec trois navires, l'un de 60 tonneaux, et les deux autres de 30; il avait embarqué 60 soldats et des vivres pour deux ans et demi. Il laissa en arrière deux de ses navires, et avec le troisième poursuivit sa route vers l'ouest. Un grand nombre d'Indiens lui témoignèrent de l'amitié comme à son premier voyage, et lui offrirent des présents. Dès que ces Indiens qui avaient préparé une embuscade, virent les Espagnols un peu écartés du rivage, ils les enveloppèrent et les tuèrent tous, sans que l'artillerie de la caravelle pût les en empêcher. Ils emportèrent ensuite les corps sur leurs épaules, les firent rôtir et les mangèrent. Cet événement se passa près d'un ruisseau qui est situé entre Montevideo et Maldonado, et qui a conservé le nom de *Rio de Solis.* « Ce navigateur, dit Herrera, était plus fameux pilote que bon capitaine. » Ses compagnons se hâtèrent d'aller rejoindre les autres navires. Son frère et François Torres, qui étaient pilotes de l'expédition, ne perdirent pas un moment pour retourner en Espagne, et en passant, chargèrent leurs caravelles de bois de Brésil au cap Saint-Augustin.

SOLIS (Virgile), graveur, né à Nuremberg en 1514, mort dans la même ville en 1570, était très-laborieux; outre les morceaux qu'il a gravés d'après Raphaël, Aldegrave et Lucas de Leyde, son œuvre se compose de plus de 800 pièces, tant en cuivre qu'en bois, parmi lesquelles on remarque une *Collection de portraits des*

rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Henri III (avec explication latine, 1566, in-4°), et les *Métamorphoses* d'Ovide (en 170 tailles en bois, 1565, in-8°).

SOLIS (don Francisco de), peintre, né à Madrid en 1629, et mort le 25 septembre 1684, se fit connaître dès l'âge de 18 ans par une grande composition. Possesseur d'une fortune considérable qu'il devait à ses travaux, il ouvrit une école de peinture où il recevait avec empressement tous les jeunes gens qui annonçaient des dispositions. On regarde comme son chef-d'œuvre une *Conception*, dans laquelle il représenta la Vierge foulant aux pieds la tête du dragon. Solis avait composé une *Vie des peintres, sculpteurs et architectes de l'Espagne,* qu'il n'eut pas le temps de faire imprimer, mais dont Pierre Guarrienti s'est servi dans ses additions à l'*Abecedario pittorico* de l'Orlandi.

SOLIS (don Antonio de), excellent historien, né le 18 juillet 1610 à Placentia, fit dès l'âge de 17 ans représenter une comédie intitulée : *Amor y Obligacion*, et se livra dès lors avec ardeur au théâtre, mais toutefois sans négliger ses devoirs. Il menait de front l'étude du droit, l'histoire et la politique. Sa réputation le fit enfin appeler à la cour; il fut nommé secrétaire de Philippe IV, puis historiographe des Indes. En 1666 il embrassa l'état ecclésiastique, et renonçant à la poésie, il partagea le reste de sa vie entre les devoirs d'historiographe et les exercices de piété. Il mourut à Madrid en 1686. On a de lui 9 pièces de théâtre, parmi lesquelles *la Bohémienne* (*la Gitanilla*), et *le Château du mystère* (*el Alcanzar del sunto*) tiennent le premier rang; *Histoire de la conquête du Mexique,* Madrid, 1684, in-fol., souvent réimprimée (entre autres, Madrid, 1783, 2 vol. grand in-4°, et ibid., 1798, 5 vol. in-12, figur.); traduite en français par Citri de la Guette, en italien par un académicien de la Crusca, Florence, 1699, in-4°, et en anglais par Townsend, Londres, 1724, in-fol.; 1753, 2 vol. in-8°; des *poésies diverses* (*varias Poesias sagradas y profanas*), Madrid, 1692, 1716, 1732, in-4°; et des *Lettres* publiées par Mayans y Siscar, ibid., 1737. On trouve en tête de son *Histoire* une *Vie de Solis,* par Goyanneche. Niceron, *Mémoires,* tome IX, en donne un extrait, complété par Gouget, tome X, page 185.

SOLLEYSEL (Jacques de), célèbre écuyer, né en 1617 au Clapier, près de St.-Étienne, fit ses études à Lyon, et, lors des négociations pour la paix de Munster, suivit le duc d'Avaux en Allemagne. De retour en France, il fonda dans sa province une école qui fut bientôt fréquentée par tous les jeunes gens du voisinage, et contribua beaucoup à la formation de l'académie que Bernardi fonda peu après à Paris. Il mourut en 1680. On lui doit : *le parfait Maréchal*, 1664, in-4°, très-souvent réimprimé et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; *Le maréchal méthodique* (sous le nom de la Bessée); *Dictionnaire de tous les termes de la cavalerie*, et une traduction de la *Méthode de dresser les chevaux*, du duc de Newcastle. Il laissa des *Mémoires sur l'embouchure des chevaux.* (Voyez l'*Éloge de Solleysel* dans les *Hommes illustres* de Ch. Perrault.)

SOLLIER (Jean-Baptiste de), jésuite, né le 28 février 1669 au village de Herseau, dans le Courtraisis, l'un des continuateurs de Bollandus, dirigea pendant 20 ans la publication des *Acta sanctorum*, l'une des plus importantes du 18e siècle. Il mourut le 17 juin 1740.

SOLON, l'un des sept sages de la Grèce, naquit l'an 592 avant notre ère, dans le bourg de Salamine. Sa famille était illustre; mais son père ayant dissipé presque tout son patrimoine dans des actes de bienfaisance, Solon embrassa la carrière du commerce, et fit plusieurs voyages qui lui donnèrent, avec la fortune, les lumières dont il n'était pas moins avide. Il s'attacha de préférence aux personnages distingués qui faisaient une étude spéciale de l'homme et de la science du gouvernement. Mais sa prédilection ne l'empêcha pas de cultiver ces talents agréables dont ne peut se passer une imagination vive et brillante. La poésie eut surtout pour lui un grand charme; mais fidèle au but qu'il s'était proposé de rechercher l'utile en toute chose, il fit servir les vers à populariser les maximes de la morale. Tout devenait un moyen pour lui dès qu'il s'agissait de l'intérêt de son pays. Les Athéniens, fatigués de ne pouvoir reprendre Salamine aux Mégariens, avaient défendu par un décret de parler jamais de cette île. Solon feignit une démence qui pût servir d'excuse à ses écarts, et se présentant sur la place publique, il y reprocha, dans des vers dignes de Tyrtée, à ses concitoyens leur faiblesse. Il leur arracha ainsi une déclaration de guerre contre Mégare, fut chargé de conduire cette expédition, et, par une ruse nouvelle, fit tomber Salamine au pouvoir d'Athènes. Il eut dès lors une grande influence dans les affaires, et fut nommé archonte. On alla plus loin; on l'engagea d'accepter la royauté pour mettre un terme aux dissensions publiques; il refusa, et sut trouver un moyen d'être utile à ses concitoyens sans les asservir : ce fut de remplacer le code de Dracon par d'autres lois, *non pas les meilleures possible*, comme il le dit lui-même, *mais aussi bonnes qu'ils pouvaient les supporter.* Le gouvernement qu'il établit fut une démocratie tempérée et balancée par l'aristocratie de 400 sénateurs, pris dans les quatre tribus de l'Attique. Bientôt la concorde régna dans tous les ordres de l'État, qui le louèrent et le bénirent. Voulant donner à ses lois la sanction du temps, et se soustraire à toute réclamation, il résolut de voyager pendant 10 ans; mais avant son départ il fit jurer aux Athéniens qu'ils maintiendraient pendant son absence les institutions nouvelles. Il partit trop rassuré peut-être, visita l'Égypte, la Lydie, l'île de Chypre, et fit admirer partout sa sagesse en même temps qu'il travaillait à l'accroître. De retour avant l'expiration du terme qu'il avait fixé, il trouva Athènes en proie aux factions et Pisistrate tout-puissant. En vain Solon tenta de déjouer ses projets; il ne put l'empêcher d'établir sa tyrannie, et prit le parti de s'exiler volontairement. On dit qu'il mourut en Chypre l'an 559 avant notre ère. Sa volonté dernière fut que l'on transportât ses restes dans sa patrie, qu'on les brûlât, et que ses cendres fussent répandues dans les campagnes de l'Attique. Comme législateur, l'histoire l'a placé au rang des plus célèbres bienfaiteurs de l'humanité. Il fut en outre grand homme de guerre, magistrat intègre, administrateur habile, philosophe pratique, orateur et poëte distingué. Plusieurs fragments de ses élégies ont été réunis dans le recueil intitulé : *Solonis Atheniensis carminum quæ supersunt,*

præmissâ commentatione de Solone poetâ, etc., Bonn, 1825, in-8°.

SOLON, glytographe, vivait à Rome sous le règne d'Auguste. Son nom, qu'on lit sur une belle pierre gravée, a trompé les antiquaires, persuadés qu'elle représentait le législateur d'Athènes. Mais Baudelot-Dairval a, dans sa *Lettre sur le prétendu Solon des pierres gravées*, Paris, 1717, in-4°, démontré que cette pierre représentait Mécène, et que le nom de Solon était celui du graveur. Parmi les autres ouvrages de cet artiste qui nous sont parvenus, on distingue surtout un *Diomède assis*, gravé en relief avec une rare perfection.

SOLORÇANO PEREIRA (Juan de), jurisconsulte, né à Madrid vers la fin du 16e siècle, professa le droit à Salamanque, s'occupa beaucoup des lois des Indes occidentales, et fut nommé membre du sénat de Lima. De retour en Espagne au bout de 18 ans, il fut admis au conseil suprême des Indes, puis nommé procureur fiscal, et mourut dans une extrême vieillesse. On cite de lui : *Disputatio de Indiarum jure, sive de justâ Indiarum Occidentalium inquisitione, acquisitione ac retentione*, 1629, in-fol., auquel il ajouta par la suite (1669) un second volume sur le gouvernement des Indiens.

SOLORÇANO PANIAGUA (Gabriel de), fils du précédent, donna une *Traduction* ou plutôt un *Abrégé* du second volume du *Droit des Indes*, avec des *Notes* marginales, une *Épître* dédicatoire et un *Compendium* de tout ce qui se trouve dans les deux volumes de son père. Léon Pinelo pense néanmoins que ce travail appartient à don Joseph Pellicer de Tovar.

SOLORÇANO. *Voy.* CASTILLO-SOLORZANO.

SOLTICOFF (Ivan Michel) était fils du général russe de ce nom, qui se fit connaître au commencement du 17e siècle dans les troubles de sa patrie, et qui, selon Lévesque, était entreprenant, audacieux, et savait employer tour à tour les caresses, l'intrigue, les menaces et la violence. Cet homme ambitieux, voulant éloigner de Moscou des troupes qui le gênaient dans ses projets d'usurpation en faveur de l'hetman Jelkowski, prétexta que Novogorod était menacée par les Suédois, et y envoya ces troupes, sous les ordres d'Ivan son fils. Ce jeune guerrier, sujet de cet article, était déjà un général distingué; et, à peine âgé de 20 ans, il avait remporté divers avantages sur les Suédois. Il marcha de nouveau contre eux, dans cette occasion, avec beaucoup de courage, et reprit Ladoga, dont ils s'étaient emparés. Après cette victoire, il revint à Novogorod, sur l'invitation des habitants, qui avaient résolu de se venger sur le fils, de la haine qu'ils portaient au père pour son attachement aux Polonais. Dès que Solticoff fut entré dans leurs murs, ils l'arrêtèrent, l'accusèrent de trahison, et lui firent subir les plus horribles tortures, sans en pouvoir tirer aucun aveu. Au milieu des tourments, ce malheureux jeune homme persista à dire que quand son père lui-même serait venu attaquer Novogorod à la tête des Polonais, il n'aurait pas hésité à le combattre; mais sa fermeté et ses serments ne purent le sauver; il fut empalé le 15 août 1610.

SOLTICOFF (Pierre-Simon, comte de), feld-maréchal, de la même famille que le précédent, naquit au commencement du 18e siècle, et fit ses premières armes, dès l'âge de 18 ans, contre les Turcs et les Suédois, sous les yeux de son père, qui était un des généraux les plus distingués de ce temps-là. Le jeune Solticoff fut fait général-major, sous le règne de l'impératrice Anne; et, trois ans plus tard, lieutenant général. Parvenu à un grand crédit sous Élisabeth, il fut chargé, en 1759, du commandement de l'armée que cette princesse avait envoyée contre Frédéric II. Conduites successivement par Apraxin, Tottleben et Fermor, les troupes russes avaient obtenu quelques succès en Allemagne; mais peu d'accord avec les Autrichiens, leurs alliés, et combattant un si redoutable ennemi, ces généraux avaient toujours vu leurs victoires rester sans résultats. A la confiance de sa souveraine, Solticoff joignait l'amour des soldats et un grand courage. Attaqué près de Crossen, il résista pendant quatre heures aux efforts réitérés des Prussiens, leur tua 2,000 hommes, et les contraignit à la retraite. Il s'empara ensuite de Francfort-sur-l'Oder, et s'étant réuni au général Laudon, il remporta, le 12 août 1759, la sanglante victoire de Kunnersdorf, où il s'empara de 160 pièces de canon, et fit 7,000 prisonniers. Mais d'un caractère brusque et impérieux, Solticoff ne tarda pas à se brouiller avec les Autrichiens, comme avaient fait ses prédécesseurs; il eut d'abord avec Laudon de vives explications, et finit par refuser positivement, à Daun, de concourir à ses opérations. Frédéric profita admirablement bien de ces dissensions : Solticoff ne tarda pas à être remplacé par Czernichef; et la mort d'Élisabeth vint, l'année suivante (1776), changer entièrement l'aspect du nord de l'Europe. Solticoff fut nommé gouverneur de Moscou, et il mourut dans cette capitale, le 15 décembre 1772. L'impératrice Élisabeth avait ordonné qu'il lui fût rendu de grands honneurs à son retour de la brillante campagne contre les Prussiens; mais il s'y déroba avec beaucoup de modestie, en allant s'enfermer dans une de ses terres. Cette princesse lui donna alors un témoignage plus durable de sa reconnaissance, en lui faisant accepter quatre pièces d'artillerie, ainsi que la selle et les pistolets de Frédéric II, pris à Kunnersdorff. Ces trophées ornent encore le château de Solticoff, à Marfina près de Moscou.

SOLTICOFF (Ivan Pétrowitch, comte de), fils du précédent, fut élevé à l'école de son père, dont il égala les vertus et le courage. Décoré par l'impératrice Élisabeth, du titre de gentilhomme de la chambre, il s'ennuya bientôt de la vie de courtisan, et demanda comme une grâce d'être envoyé à l'armée, où il reparut avec le grade de brigadier. Il prit part à toutes les opérations contre la Prusse, la Turquie, la Pologne, parvint au grade de général en chef, et, quand la Russie n'eut plus d'ennemis à combattre, fut nommé gouverneur de Wladimir et de Kostroma. L'administration de ces provinces était dans l'état le plus fâcheux. Ce ne fut qu'après plusieurs années de travaux éclairés et prudents qu'il réussit à y rétablir l'ordre et la justice. Il commençait à jouir du fruit de ses fatigues, lorsque l'impératrice Catherine II lui conféra le commandement du Caucase et de l'armée qu'on venait d'y rassembler contre la Perse. Il fut ensuite rappelé à Pétersbourg, pour combattre les Suédois, qui menaçaient cette capitale, au moment où la

Russie était engagée dans une lutte sanglante avec les Turcs. Solticoff parvint à couvrir Pétersbourg avec beaucoup d'habileté; et sa seconde campagne fut terminée par une paix avantageuse. L'impératrice le combla de riches présents, et lui accorda la propriété d'un régiment de cavalerie de sa garde, avec le titre de son aide de camp général. L'empereur Paul avait combattu comme simple volontaire, sous ses ordres, en Finlande. A peine monté sur le trône, il l'éleva à la dignité de maréchal de l'empire, et le nomma général en chef de la même armée qui s'était couverte de gloire sous le célèbre Romanzoff. L'année suivante, Solticoff fut nommé au gouvernement de Moscou, que ses ancêtres avaient eu si longtemps, et il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée en novembre 1805. Le maréchal Ivan Solticoff formait une exception rare dans la foule de courtisans qui s'étaient élevés par leurs aventures ou par leurs bassesses. Issu d'une des plus anciennes familles de l'empire, héritier des vertus et de la gloire de ses aïeux, il resta étranger aux saturnales de la cour de Catherine II, et ne fléchit jamais sous le despotisme de son capricieux successeur.

SOLTICOFF (Anne), fille du précédent, née à Pétersbourg, en 1781, fut mariée, à l'âge de 19 ans, au comte Grégoire Orloff, un des plus riches seigneurs de la Russie. Une maladie cruelle, dont les symptômes se manifestèrent au printemps de l'année 1812, l'obligea de quitter son pays qu'elle ne devait plus revoir. Elle voyagea successivement en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en France. En proie aux douleurs les plus aiguës, elle cachait aux yeux les plus clairvoyants ses horribles souffrances. Son esprit était aussi élevé que son cœur, et son instruction n'était pas au-dessous de sa bienfaisance. Son immense fortune suffisait à peine aux demandes des malheureux, auxquels elle sacrifiait ses propres besoins. Partout où elle a passé, elle a laissé des traces durables de sa bonté, et un long souvenir de ses vertus. Sa maladie, sur laquelle s'étaient exercés les plus illustres médecins, avait résisté à tous les remèdes, et fut définitivement reconnue incurable. Des promesses trompeuses vinrent réveiller les espérances de cette intéressante malade; mais personne ne les partageait avec elle; et ses nombreux amis l'ont vue descendre au tombeau avec beaucoup plus de regret que de surprise. Elle est morte à Paris, le 16 décembre 1824. Lemontey lui a consacré une petite *Notice*, à la fin de son introduction aux *Fables russes* de Kriloff.

SOLTICOFF (Nicolas), cousin du comte Ivan, naquit le 31 octobre 1736, et fit, comme lui, son apprentissage dans le métier des armes sous les yeux du feld-maréchal Pierre Solticoff. Pour prix de sa conduite aux combats d'Egersdorff, de Zorndorff et de Francfort-sur-l'Oder, il devint successivement major, lieutenant-colonel et enfin colonel. En 1761, il fit partie d'un corps détaché de l'armée, et eut part à la prise de Colberg. L'année suivante, il fut fait général-major, et commanda les troupes russes en Pologne, pendant la révolution. Il fut décoré de l'ordre de Sainte-Anne, en 1766, et, quelque temps après, de celui de l'Aigle-Blanc. En 1767, il fut élevé au grade de lieutenant général, fit une campagne contre la Turquie, reçut, en 1767, l'ordre de Saint-Alexandre Newsky; fut nommé, en 1773, général en chef, et placé auprès du grand-duc, depuis Paul Ier. Il accompagna ce prince dans ses voyages en France et dans les autres parties de l'Europe. Ce fut à son retour que l'impératrice le nomma son aide de camp, lui conféra l'ordre de Saint-André, et le mit, en 1783, à la tête de l'éducation de ses petits-fils les grands-ducs Alexandre et Constantin. En 1788, Solticoff obtint l'ordre de Saint-Wladimir de la première classe; et pendant la guerre de Turquie, de Suède et de Pologne, il dirigea le département de la guerre. Fait comte, en 1792, et promu au grade de feld-maréchal, en 1796, il devint, en 1812, président du conseil d'État et de celui des ministres, fut élevé, en 1814, à la dignité de prince de Russie, et mourut peu de temps après. C'était un homme de tête et d'un esprit fin et délié; et, quoiqu'il portât, dans les habitudes de la vie, les manières et le caractère d'un courtisan très-adroit, il n'était pas moins considéré, dans les circonstances graves, où il était toujours consulté, comme un homme de très-bon conseil.

SOLTICOFF (Sergius, comte de), de la famille du précédent, qui fut le premier favori de Catherine II, lorsque cette princesse était encore grande-duchesse, était un des grands seigneurs les plus aimables et les plus séduisants de la cour de Russie. L'impératrice Élisabeth, qui fut informée de son intrigue, lui donna une mission en Suède, et le tint éloigné dans une sorte d'exil où il mourut.

SOLVYNS (François-Balthazar), né à Anvers en 1760, apprit de bonne heure à peindre et à graver, ce qui lui fut très-utile par la suite. Son goût pour les voyages l'ayant porté à s'embarquer sur l'escadre de sir Home Popham, destinée pour la mer Rouge et la mer des Indes, il séjourna pendant assez longtemps chez les Indous, étudia à fond leurs mœurs et leurs habitudes, et entreprit un recueil de gravures représentant leurs diverses castes, leurs états et leurs conditions: c'est un petit vol. in-fol. De retour en Europe, il alla s'établir à Paris, et résolut de mettre au jour un ouvrage immense sur les *Indous*, au sujet desquels il n'existait presque rien dans la littérature française que quelques relations de voyages. Il annonça 4 vol. in-fol. avec 288 planches coloriées. La publication commença en 1809 et fut achevée 3 ans après. C'est lui-même qui a gravé toutes les planches : elles sont mauvaises sous le rapport de l'art; mais les sujets ont un caractère de fidélité et de vérité qu'on trouve rarement dans la représentation des sujets étrangers. Elles sont accompagnées d'un texte français et anglais généralement court et un peu aride. Solvyns mourut à Anvers en 1824. Lesbroussart a publié sa *Notice biographique* (Bruxelles).

SOMAIZE (Antoine BAUDEAU, sieur de), écrivain obscur, né vers 1630, osa prendre la défense des *Précieuses* contre Molière dans une comédie des *Véritables précieuses*, en un acte et en prose (Paris, 1660, in-12), non représentée, et dans plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels les curieux ne recherchent guère aujourd'hui que le *Grand dictionnaire des Précieuses, historique, poétique, géographique*, Paris, 1661, 2 vol. in-8° avec la *Clef*. Somaize était secrétaire de Marie Mancini,

qu'il suivit en Italie. On ignore l'année de sa mort.

SOMBREUIL (Charles VEROT et non VIROT de) était le second fils du gouverneur des Invalides, qui monta sur l'échafaud, le 17 juin 1794, avec son fils aîné Stanislas. Dès le commencement de la révolution, Charles, livré, comme le reste de sa famille, à la défense des anciens principes, montra du moins toute la fermeté d'un noble caractère. Dans un moment de trouble, au Palais-Royal, il arracha des mains du peuple un des frères Polignac. Il émigra quelque temps après, et, dans l'armée prussienne, en 1792, il reçut l'ordre du Mérite militaire sur le champ de bataille, pour s'être emparé, à la tête de quatre hussards, d'un convoi escorté par une centaine d'hommes. Après avoir fait sur le Rhin, puis en Hollande, les deux campagnes suivantes, il se rendit en Angleterre, où on préparait une forte expédition pour réparer les désastres de l'armée vendéenne. Les nouveaux chefs des chouans prétendaient n'avoir signé avec la république qu'une sorte de suspension d'armes, et à Londres, comme en France, la chute des comités révolutionnaires ranimait l'espoir des royalistes. Sombreuil montra un ardent désir de faire partie d'une descente en Bretagne : il obtint des ministres anglais le commandement de la seconde division. Elle était de 4,000 hommes, composant 7 régiments qui avaient fait avec lui la guerre de Hollande, mais qui se trouvaient alors dans le Hanovre où il alla les passer en revue. Il revint ensuite les attendre à Londres, et le jour qu'on allait célébrer son mariage avec Mlle de la Blache, à l'instant même où elle était habillée pour paraître à l'autel, il apprit leur arrivée à Spithead par un temps favorable qui ne permettait pas de retarder le départ. Jamais incident romanesque n'avait placé un chevalier dans une alternative plus embarrassante. L'honneur militaire l'emporta; Sombreuil, abandonnant une femme aimée, courut à la rade, et entra dans celle de Quiberon le 7 juillet 1794. Depuis plusieurs jours, la presqu'île et les forts étaient occupés par la première division; mais d'Hervilly, son chef, ne croyait pas devoir obéir à Puisaye que les chouans suivaient plus particulièrement, et qui voulait diriger toutes les opérations, bien que les troupes régulières ne reconnussent pas son autorité. Cette rivalité venait d'occasionner beaucoup de désordres. D'Hervilly avait jugé que d'abord il fallait mettre tous ses soins à conserver une excellente position qui rendait même presque inexpugnable la possession du fort Penthièvre. Le marquis de Puisaye, au contraire, voulut s'avancer jusqu'à Auray pour provoquer le soulèvement des campagnes, et, forcé de rétrograder, il se plaignit de n'avoir pas été soutenu, tandis que de son côté d'Hervilly déplorait ces tentatives mal calculées, et dont l'effet devait être d'ébranler la confiance d'un parti qui n'avait pas oublié ses revers. Pendant qu'on envoyait prendre à Londres des ordres positifs pour terminer ces dangereux débats, Hoche recevait des renforts et resserrait les royalistes dans la presqu'île. D'Hervilly ayant éprouvé, le jour même de l'arrivée de Sombreuil, une défaite dans laquelle il reçut une blessure mortelle, Hoche jugea le moment favorable pour enlever par surprise le fort Penthièvre, selon l'idée qui lui en avait été suggérée par des déserteurs. Ces transfuges étaient des Français depuis peu prisonniers en Angleterre, et qu'on avait enrôlés pour cette expédition avec beaucoup d'imprudence, ou peut-être dans des vues perfides. Naturellement, ils ne voyaient qu'avec indignation une invasion étrangère, et d'ailleurs les durs traitements qu'ils avaient éprouvés chez les Anglais leur donnaient de la haine pour eux. En rentrant dans l'armée française, ils ne laissèrent pas ignorer que la mésintelligence affaiblissait les chefs royalistes, et même ils dirent à Hoche que si on parvenait à entrer dans le fort Penthièvre, principal rempart des émigrés, on y trouverait des amis. Une nuit orageuse et très sombre facilita l'entreprise : les colonnes républicaines s'avancèrent sur trois points. Celle qui prenait à gauche avait à sa tête Philippe David de Dieppe, l'un de ces hommes enrôlés en Angleterre, et celui qui paraissait désirer le plus de se venger de la manière infâme dont on avait voulu les punir d'avoir cherché à s'échapper. Cet homme courageux, qui, de simple sergent dans le bizarre amalgame appelé armée royale, fut fait ensuite chef de bataillon chez les républicains, pénétra dans le fort par un point défendu faiblement, désarma la garnison, et tua les canonniers sur leurs pièces. Cependant ils avaient eu le temps de tirer quelques coups dirigés contre les autres colonnes, qui, au moment de se décourager en se voyant découvertes, aperçurent, au point du jour, le drapeau tricolore flottant sur la forteresse. Les autres parties des divisions Sombreuil et d'Hervilly se trouvaient dans une position très-inquiétante : leur parc d'artillerie, qui était sous le canon du fort, fut pris sans résistance. Puisaye profite d'une barque, et, en allant mettre en sûreté des papiers de la plus haute importance, laisse à Sombreuil une autorité désormais incontestée, mais périlleuse ou même inutile. Déjà tout était perdu, bien que quelques officiers, assure-t-on, proposassent d'attaquer le fort. Sombreuil ne pouvait voir dans ce projet qu'une de ces témérités auxquelles un général, seul responsable des suites, ne doit pas condescendre. Mais s'il n'affecta pas une audace qui lui aurait fait sacrifier en vain ses compagnons d'armes, à plus forte raison rejeta-t-il l'idée de se réfugier sur la flotte; il voulut partager en tout leur infortune, et les autres officiers imitèrent son dévouement. Cependant on ne pouvait plus empêcher dans les rangs inférieurs une désertion de tous les instants. Sombreuil n'eut enfin autre chose à faire qu'à se rendre. Il remit son sabre à Tallien, et tous les prisonniers furent conduits à Auray. Condamné à Vannes, ainsi qu'une partie de ses compagnons d'armes, par une commission militaire, il n'eut pas le bonheur de conserver tout le sang-froid avec lequel on peut recevoir une mort prompte; mais du moins son courage ne l'abandonna nullement. Invité à se mettre à genoux au dernier instant, il dit : « Je fléchis le genou devant Dieu, dont j'adore la justice; je me relève devant vous, misérables assassins. » Ainsi mourut, à l'âge de 26 ans, Charles de Sombreuil, victime, comme tant d'autres, de la surprenante impéritie de ceux qu'il servait.

SOMBREUIL (Mlle de), sœur du précédent, l'une des femmes les plus distinguées de ce temps-là, par son esprit, sa beauté, et surtout par ses vertus, fut assez heureuse pour attendrir les assassins prêts à égorger son

père. Son héroïque dévouement excita l'admiration de ces hommes féroces; et quatre d'entre eux la reconduisirent en triomphe à l'hôtel des Invalides, à côté de son père. Mise en arrestation, quelques mois après, avec ce père chéri et son frère aîné, elle eut la douleur de les voir conduire à l'échafaud, sans pouvoir toucher les juges du tribunal révolutionnaire. Elle eût probablement péri elle-même de la même manière, si la révolution du 9 thermidor ne fût venue ouvrir les prisons. Mlle de Sombreuil se rendit alors en Prusse, où elle vit, pour la dernière fois, son frère, qui était au moment de s'embarquer pour l'expédition de Quiberon. Elle épousa plus tard le comte de Villelume. Revenue, avec son époux, dans sa patrie, en 1815, ils allèrent habiter Avignon, où elle est morte dans le mois de mai 1823.

SOMEREN (Jean van), jurisconsulte, naquit à Utrecht, en 1634. Après avoir fait de bonnes études d'humanités et de droit dans sa ville natale, il voyagea en France, et fut reçu, avec une distinction peu commune, docteur en droit à Angers, en 1654. Il revint, en 1662, à Utrecht, où il remplit différentes magistratures jusqu'à sa mort, arrivée le 20 mars 1706. On a de lui : *Tractatus de jure novercarum,* 1658, petit in-12; *Tractatus de repræsentatione,* ibid., 1676, même format; réimprimés ensemble à Bruxelles, 1719, in-12.

SOMEREN (Corneille van), né à Dordrecht, en 1593, y pratiqua la médecine, et remplit différentes charges de magistrature, avec une égale distinction. Il y mourut, le 11 décembre 1649. La question sur le terme de la vie s'agitait beaucoup de son temps. Les *Epistolicæ quæstiones de vitæ termino* de Jean van Beverwyck, Dordrecht, 1630, in-12, offrent une *Lettre* de van Someren sur cette matière. Il a encore laissé : *Tractatus de variolis et morbillis, cum epistolâ de renum et vesicæ calculo,* ibid., 1641, in-12, traduit en hollandais par Martin Huygens, avec une autre *Lettre* de notre auteur sur la guérison de la gravelle dans les personnes du sexe; *De unitate, liber singularis,* ib., 1639; *Epistola responsoria de curatione iterati abortûs,* dans les *Epistolicæ quæstiones* susdites; une *Oraison funèbre,* en latin, sur son oncle Guillaume de Bevere, bourgmestre à Dordrecht, ibid., 1636.

SOMEREN (Jean van), fils du précédent, né à Dordrecht, le 3 juillet 1622, fut docteur en droit, remplit diverses magistratures, et mourut, dans sa ville natale, le 22 décembre 1676. Il cultivait avec distinction la poésie hollandaise, témoin un *Recueil* qu'il a laissé, Nimègue, 1660, et qu'a honorablement mentionné Jérôme de Vries dans son *Histoire de la poésie hollandaise,* tome I, pages 223-225. On a encore de lui : 3 tragédies en hollandais, savoir : *Jules César, Cléopâtre* et *Mithridate;* une *Description de la Batavie,* en hollandais, Nimègue, 1657, in-4°; un *Recueil de consultations, avis,* etc.

SOMERS (lord John), homme d'État et célèbre légiste anglais, né à Worcester le 4 mars 1650, se fit d'abord connaître par des traductions et des essais poétiques qui lui valurent de puissants protecteurs, et par la suite une clientèle nombreuse. Il publia plusieurs pamphlets contre Jacques II, et plus tard, il prit une part active aux événements qui précipitèrent du trône le dernier des Stuarts. Guillaume II le récompensa de ses services en le nommant *sollicitor general* en 1689, *recorder* de Glocester en 1690, procureur général en 1692, et lord-garde du sceau en 1695. Ce prince qui connaissait la popularité, les talents politiques et l'influence de Somers, le créa baron d'Évesham et lord-chancelier d'Angleterre, et lui fit en outre don de plusieurs châteaux. Une négociation à laquelle il avait pris part ayant déplu au parlement, Guillaume invita le chancelier à lui remettre les sceaux, et fut obligé de lui en donner l'ordre. Cependant le roi qui l'aimait ne se décida qu'à regret à ce sacrifice. Les ennemis de Somers voulurent obtenir davantage, et parlèrent d'en venir à une accusation formelle; mais il se présenta de lui-même à la barre de la chambre des communes pour être entendu sur les griefs qu'il savait qu'on lui imputait, et plaida sa cause avec beaucoup de force et d'éloquence. La majorité se déclara contre lui : mais par un malentendu il fut acquitté par la chambre haute (1701). Depuis il n'eut plus guère d'autre influence que celle que lui donnaient ses talents dans les discussions du parlement. Cependant, en 1708, le système de l'administration ayant changé, il fut nommé président du conseil; mais une nouvelle défaite du parti whig le força, en 1710, de rentrer dans la vie privée. Il mourut en 1716. On lui doit des éloges pour avoir protégé les savants et les hommes de talent, notamment Addisson, l'un des premiers qui tira de l'obscurité le *Paradis perdu* de Milton. Ses manuscrits qui formaient au delà de 60 vol. in-fol., furent détruits par un incendie dans Lincoln's Inn en 1742; les fragments épargnés par le feu ont été publiés par lord Hardwicke en 1778, in-4°, sous le titre de *Papiers d'État, de* 1501 *à* 1726. Les *Somers Tracts,* etc., si souvent cités, sont une collection de pièces rares, en 4 vol. in-4°, publiés par Cogan, d'après des pamphlets presque tous de Somers. Walter-Scott a donné des soins à l'une des plus récentes éditions des *OEuvres* de Somers.

SOMERSET (Édouard SEYMOUR, duc de), oncle du roi Édouard VI, était le fils aîné de sir John Seymour de Wolfhall, dans le comté de Wilts, et d'Élisabeth, fille de sir Henri Wentworth de Nettlested, dans le Suffolk. Il fut élevé à l'université d'Oxford, d'où il vint rejoindre son père à la cour, à une époque où les entreprises guerrières étaient encouragées par Henri VIII. Il se rendit à l'armée, accompagna le duc de Suffolk dans son expédition en France (1553), et fut fait chevalier le 1er novembre de la même année. Lorsque sa sœur épousa le roi, en 1536, il reçut le titre de vicomte de Beauchamp, qu'un de ses ancêtres maternels avait porté; et, au mois d'octobre 1547, il fut créé comte d'Hertford. En 1540, il fut envoyé en France pour discuter les limites des frontières anglaises; et, à son retour, il obtint l'ordre de la Jarretière. En 1542, il accompagna le duc de Norfolk dans son expédition d'Écosse, et, la même année, fut fait lord grand chambellan d'Angleterre à vie. En 1544, ayant été nommé lieutenant général du Nord, il s'embarqua pour l'Écosse avec 200 voiles, à l'occasion du refus des Écossais de marier leur jeune reine au prince Édouard, et débarqua dans le *Frith,* prit Leith et Édimbourg; et, après avoir pillé et brûlé ces deux villes, rentra, par terre, en Angleterre. Au mois

d'août de la même année, il alla rejoindre le roi, qui faisait le siége de Boulogne, avec un corps de troupes flamandes et allemandes; et, après avoir pris cette ville, il défit une armée de 14,000 Français qui étaient campés auprès. Henri VIII le nomma, par son testament, l'un des 16 exécuteurs testamentaires, qui devaient être en même temps gouverneurs de son fils, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa 18e année. Le 10 février 1548, le protecteur fut nommé lord trésorier, et, le jour suivant, créé duc de Somerset. Le 17 du même mois, il obtint l'office de comte-maréchal d'Angleterre. Le 12 mars suivant, on lui délivra une patente pour l'office de protecteur et de gouverneur du roi et de ses royaumes. Par cette patente, on lui accorda un véto dans le conseil, tandis qu'aucun membre ne pouvait s'opposer à sa volonté. Il put faire entrer dans le conseil ses propres adhérents, ou former à son gré un conseil de cabinet, tandis que les autres exécuteurs, lui ayant ainsi abandonné leur autorité, ne furent plus que des conseillers privés sans aucune autorité particulière. Au mois d'août 1548, le protecteur prit une commission de général pour aller porter la guerre en Écosse. Il entra dans ce royaume, à la tête d'une armée, obtint, le 10 septembre, une victoire complète à Musselburg, et revint triomphant en Angleterre, n'ayant perdu que 60 hommes dans tout le cours d'une expédition où il avait pris 80 pièces de canon, bridé les deux principales rivières du royaume par des garnisons, et conquis plusieurs places fortes. Il est facile de concevoir combien ces succès élevèrent sa réputation en Angleterre, lorsqu'on se rappelait les services qu'il avait rendus précédemment contre la France. Aussi la nation en général attendait les plus grandes choses de son gouvernement; mais la rupture du duc de Somerset avec son frère, grand amiral d'Angleterre, lui fit perdre tous ses avantages. La mort de l'amiral, qui eut lieu au mois de mars 1548, attira des censures au protecteur. Une faction puissante se forma contre lui, sous l'influence du comte de Southampton, lord-chancelier, et du comte de Warwick. Sa partialité pour les communes anima aussi contre lui la noblesse de province. Le consentement qu'il donna à l'exécution de son frère et l'érection de son palais dans le Strand, sur les ruines de plusieurs églises et d'autres édifices religieux, dans des temps de guerre et de peste, lui ôtèrent l'affection du peuple. Le clergé le haïssait, non-seulement parce qu'il était un promoteur actif des changements dans la religion, mais parce qu'il s'était emparé des meilleures propriétés des évêques. On lui reprochait en même temps d'entretenir des troupes allemandes et italiennes. Les conseillers privés se plaignaient de son despotisme, de ses mesures arbitraires et d'autres griefs qui avaient exaspéré contre lui tout ce corps, à l'exception de l'archevêque Cranmer, de sir William Paget et de sir Thomas Smith, secrétaire d'État. La première découverte de leurs desseins le détermina à conduire le roi à Hampton-Court, et de là à Windsor; mais, trouvant que le parti qui s'était formé contre lui était trop formidable pour qu'il pût lui résister, il se soumit au conseil. Le 14 octobre, il fut envoyé à la Tour, et condamné, dans le mois de janvier suivant, à une amende de 2,000 livres sterling par an, et dépouillé de tous ses emplois et de ses biens. Néanmoins, le 16 février 1550, il obtint un pardon absolu, et s'empara si bien de l'esprit du roi, qu'il put reparaître à la cour et rentrer au conseil, au mois d'avril suivant. Pour sceller sa réconciliation avec le comte de Warwick, la fille de Somerset épousa, le 3 juin suivant, le fils du comte de Lisle : mais leur amitié ne fut pas de longue durée; car, en octobre 1551, Warwick, qui venait d'être créé duc de Northumberland, fit envoyer le duc de Somerset à la Tour, sous prétexte qu'il avait formé le dessein de soulever le peuple, et de l'assassiner lui-même, ainsi que le comte de Pembroke, dans un dîner auquel on les avait invités; ajoutant d'autres particularités de la même espèce, qu'ils rapportaient au roi, et qu'ils aggravaient encore tellement, qu'ils aliénèrent l'esprit de ce prince contre son oncle. Le 1er décembre, le duc fut mis en jugement; et, quoique acquitté sur le fait de trahison, on le jugea coupable de félonie, pour avoir formé le dessein d'empoisonner le duc de Northumberland. Il fut décapité à Tower-Hill, le 22 janvier 1552, et mourut avec beaucoup de calme.

SOMERSET (ROBERT CARR, vicomte DE ROCHESTER, puis comte DE), favori du roi d'Angleterre Jacques Ier, était né en Écosse, d'une famille noble. Il avait 20 ans, et venait d'achever ses voyages, lorsqu'il parut à Londres n'ayant rien qui le distinguât qu'une belle figure et des manières élégantes. Un seigneur du même pays que lui, auquel il était recommandé, et l'un de ces hommes ambitieux qui ne reculent devant aucun moyen de s'élever dans les cours, fonda sur les avantages extérieurs de son jeune compatriote la certitude d'une fortune brillante, et son assurance ne fut pas trompée. Il s'agissait de produire Robert Carr aux yeux d'un monarque dont on connaissait le faible pour la jeunesse et la beauté : on le chargea de présenter au prince son bouclier dans un tournois. Un accident grave qui lui arriva dans cette occasion, loin de nuire à l'effet qu'on s'était proposé, ne servit qu'à rendre plus profonde l'impression que fit sur Jacques la vue du bel écuyer; et alors, comme il arrive quelquefois, l'inclination se fortifia de la pitié. Nous ne répéterons pas ici des détails qui se trouvent déjà dans les articles de JACQUES Ier et d'OVERBURY. Robert Carr sorti de l'obscurité et de l'ignorance par les soins empressés de son souverain, fut fait chevalier, reçut le cordon de la Jarretière, et fut créé vicomte de Rochester. Il exerça une grande influence dans le cabinet britannique, et se vit comblé des trésors refusés aux plus sages ministres et aux besoins de l'État. La situation extraordinaire à laquelle il était parvenu lui fit sentir l'utilité d'un ami éclairé qui pût guider son inexpérience : il trouva ce qu'il désirait dans Thomas Overbury, homme de lettres autant qu'homme du monde. Il se soumit à ses conseils, et recueillit le fruit de sa docilité, jusqu'au moment où sa passion pour une femme sans vertu le conduisit dans un abîme. Peu content d'avoir inspiré à la jeune comtesse d'Essex l'amour qu'il éprouvait pour elle, jusqu'à bannir de son cœur l'affection qu'elle avait jurée à son époux, Rochester voulut que le mariage même l'unit d'une manière indissoluble à la compagne de ses désordres. Overbury, consulté, désapprouva fortement une pareille résolution, et menaça de quitter, à ce sujet, pour toujours un ami qui oubliait à ce point son

honneur et son intérêt véritable. La comtesse, imprudemment informée de cette opposition, brûla de s'en venger; et son amant, aveuglé, fut assez faible pour s'engager à la servir dans son ressentiment. Leur victime, calomniée auprès du roi, fut arrêtée, et passa six mois étroitement enfermée dans la Tour de Londres. La comtesse, qui employa ce temps à effectuer son divorce avec son mari, ne fut pas plutôt unie par le lien conjugal à l'objet de son amour, qu'elle reprit le soin de sa vengeance. Le comte de Northampton, son oncle, et Rochester, récemment créé comte de Somerset, se chargèrent d'empoisonner le prisonnier de la Tour, dont le gouverneur leur était dévoué. Le crime fut consommé, le 15 septembre 1613, mais heureusement avec assez de maladresse pour éveiller au moins le soupçon. Somerset jouit peu d'un bonheur qu'il avait si chèrement payé. Le remords succéda rapidement à l'ivresse du plaisir : son enjouement et les grâces de sa jeunesse disparurent; il devint sombre et silencieux; et Jacques ne lui trouvant plus les agréments qui l'avaient séduit, se détacha de lui insensiblement. Les courtisans, à qui ce refroidissement ne pouvait échapper, en profitèrent pour élever une nouvelle idole; et ce fut alors que commença la fortune de George Villiers, duc de Buckingham. La cour se divisa en deux partis, pour soutenir ces deux champions de la faveur; mais l'astre de Somerset pâlit de jour en jour; enfin son crime fut entièrement dévoilé par la révélation d'un garçon apothicaire qui avait concouru à préparer le poison. Le roi fut consterné d'apprendre qu'un pareil forfait avait été commis par un homme qui lui avait été si cher. Il enjoignit au grand juge d'examiner cette affaire sans ménagement, résolu de livrer tous les coupables à l'action des lois. La culpabilité du comte fut mise au plus grand jour; mais la détermination de Jacques ne se soutint pas. Il frémit peut-être de l'idée d'abandonner à l'exécuteur public celui qui avait été si longtemps le confident de ses secrets, le dépositaire de toutes ses pensées, et qui, dans l'instruction de son procès, s'était permis d'insolentes menaces qu'il pouvait réaliser. Les coupables d'une classe inférieure subirent seuls leur sentence. Une mort naturelle avait épargné à Northampton la honte d'un jugement public. Somerset et la comtesse, après avoir langui quelques années dans leur prison, recouvrèrent la liberté, et reçurent du roi une pension à l'aide de laquelle ils allèrent cacher leur infamie loin de l'Angleterre. Leur coupable amour s'était changé en une haine mortelle, et ils passaient des années entières sans avoir aucune communication l'un avec l'autre, quoiqu'habitant la même maison. On suppose que le comte mourut vers l'an 1638. Il vécut assez pour voir sa fille unie au comte de Bedford. Ce fut de cette alliance que naquit lord Russel, qui fut décapité sous le règne de Charles II.

SOMERVILLE (Guillaume), poëte anglais, naquit en 1692, dans le château d'Edston, dont sa famille était en possession depuis le règne d'Edouard Ier. Il étudia d'abord à l'école de Winchester, d'où il passa, comme boursier, au collége neuf à Oxford. Après ses études, il se retira dans ses terres, et servit honorablement son pays dans la place de juge de paix. Il mourut le 19 juillet 1742, attaqué, depuis quelques années, d'une maladie mentale, qui lui faisait voir sans cesse des brigands prêts à l'égorger. Comme poëte, Somerville s'exerça dans plusieurs genres : on distingue dans ses poésies lyriques ses *Stances* à Addisson, et ses *Odes* à Marlborough. Ses *Fables* sont moins estimées; et ses *Contes*, d'un style lâche et diffus, n'offrent que peu d'intérêt. Son *Poëme de la Chasse* est, sans aucun doute, son plus beau titre : il a su rendre agréable, par l'art et la variété de ses tableaux, un sujet qui intéresse peu le commun des lecteurs. On a encore de Somerville : *les Amusements champêtres*, et le *Précieux schelling*, auquel le caustique Johnson ne trouve d'autre mérite que d'être extrêmement court.

SOMMARIVA (Jean-Baptiste de), directeur de la république cisalpine, était né à Milan. Avocat à l'époque de la conquête de l'Italie, il se prononça pour les Français, et devint successivement secrétaire de la commission de gouvernement, membre de l'administration municipale et générale de la Lombardie, puis secrétaire général du Directoire de la république. Forcé un moment de se réfugier en France lors des succès de Suvarow (1799), il rentra dans sa patrie après la bataille de Marengo. Il fut alors nommé l'un des directeurs de la république, et plus tard fit partie du collége des *possidenti*. Sa position élevée l'ayant mis à même de faire d'heureuses spéculations sur les fonds publics, il acquit ainsi l'immense fortune dont on l'a vu, plus tard, faire à Paris un honorable usage. Passionné pour les beaux arts, il satisfaisait ce goût en prince : sa collection de tableaux, etc., eut une célébrité européenne. Il mourut à Milan en 1826. (Voyez *la Notice* sur Sommariva, *Moniteur*, 1826, page 83.)

SOMMER (William), antiquaire, né à Cantorbery en 1598, publia divers écrits en faveur des Stuarts, fut mis en prison après la mort de Cromwell pour avoir demandé un parlement libre, et ne recouvra sa liberté qu'après la restauration : des emplois lucratifs le dédommagèrent de ce qu'il avait souffert pour la cause royale. Il mourut en 1669 dans sa ville natale. Entre autres ouvrages on a de lui : *Antiquities of Canterbury*, Londres, 1703, in-fol., édition augmentée par Nicolas Battely; *Dictionarium saxonico-latino-anglicum*, Oxford, 1659, in-fol. L'auteur y a joint, en forme d'appendice, la *Grammaire* et le *Glossaire* saxon d'Aelfric; *Ad Chiflelii librum de portu Iccio nunc primùm manusc., edita*, 1694, in-8°.

SOMMERY (Mlle de), née dans les premières années du 18e siècle, fut élevée dans un couvent, où sa pension était payée par une main inconnue. Elle s'était liée avec une jeune personne, qui, devenue la maréchale de Brissac, lui assura une rente de 4,000 fr. Dès lors elle reçut les littérateurs distingués et les personnages du plus haut rang. Son esprit demandait grâce pour sa laideur, et sa franchise, pleine d'originalité, faisait excuser en elle un ton tranchant et des opinions exagérées qui eussent choqué dans toute autre personne. Mlle de Sommery mourut en 1790. Ses principaux ouvrages sont *Doutes sur différentes opinions reçues dans la société*, in-12, 1782; 3e édition, 1784, 2 vol. in-12; *Lettre de Mme la comtesse de L*** à M. le comte de R****, 1785, in-8°; *l'Oreille*, conte asiatique, 1789, 3 petits vol. in-12.

SOMMIER (Jean-Claude), archevêque de Césarée, né le 22 juillet 1661 à Vauvillers, dans le comté de Bourgogne, obtint en 1696 la cure de Champs en Lorraine, et, avec un revenu très-borné, parvint à se former en peu de temps une bibliothèque considérable. Il s'appliqua dès lors, avec une ardeur extrême, à la théologie, à l'histoire, à la critique sacrée, sans négliger la philosophie, les sciences, et les études purement littéraires. Ayant eu l'occasion de prêcher devant le duc Léopold Ier, ce prince le nomma son prédicateur ordinaire, puis conseiller-clerc à la cour de justice du Barrois, le chargea de différentes négociations à Vienne, Venise, Mantoue, Parme, Paris, et l'envoya son résident à Rome. Le pape Clément XI le nomma protonotaire apostolique. Dans un second voyage qu'il fit à Rome il fut créé camérier honoraire du saint-siége, et plus tard institué par Benoît XIII, archevêque de Césarée. Le duc de Lorraine récompensa ses services par la place de conseiller d'État; et l'ayant pourvu de la grande prévôté de St.-Diez, l'autorisa d'exercer les fonctions épiscopales dans le territoire de cette ville, dépendante de l'évêché de Toul, dont elle n'a été définitivement détachée qu'en 1777. Sommier mourut le 5 octobre 1737. Son principal ouvrage est l'*Histoire dogmatique de la religion, ou la Religion prouvée par l'autorité divine et humaine, et par les lumières de la raison,* Champs, 1708; Paris, 1711, 6 vol. in-4°.

SOMPEL (Pierre van), graveur au burin, né vers 1600 à Anvers, fut élève de Soutman, travailla dans la manière de son maître, et grava, d'après Rubens et Van-dyck, des *portraits* et des *pièces historiques*. Son estampe des *Disciples d'Emmaüs,* d'après Rubens, est datée de 1653; mais on n'a pu découvrir l'année de sa mort. Au nombre de ses meilleures pièces on cite: *Érichton découvert dans sa corbeille par Aglaure et ses sœurs, et Ixion trompé par Junon,* toutes deux d'après Rubens.

SOMROU est le nom sous lequel s'est fait connaître un aventurier européen, moins célèbre par le rôle qu'il a joué dans l'histoire moderne de l'Indoustan, que ne l'est sa femme, par le rang et la considération dont elle a joui dans cette contrée, pendant un demi-siècle. Né à Trèves, ou à Strasbourg, vers 1725, il s'appelait Walter Reinhardt; mais son teint hâlé, son caractère, ou son nom de guerre *Summer,* lui firent donner le sobriquet de *Sombre,* par les soldats d'un régiment français, où il était parvenu au grade de sergent; et les naturels de l'Inde changèrent ce nom en celui de *Sombrou* ou *Somrou.* Ayant quitté les drapeaux français pour entrer dans l'armée anglaise, il déserta bientôt, passa successivement au service de deux ou trois princes indiens, et enfin à celui du nabab du Bengale, Cacem-Aly-Kan. La guerre éclata, deux ans après, entre Cacem-Aly et la régence de Calcutta, dont il voulait secouer le joug. Quelques Anglais étant tombés au pouvoir du nabab, il ordonna de les faire périr; et Somrou qui commandait alors deux bataillons de cipayes, et qu'on regardait comme un des provocateurs de la guerre, prêta son bras à cette exécution. Mais bientôt Cacem-Aly-Kan, chassé du Bengale, en juin 1763, et remplacé par son beau-père, fut, avec ses trésors, Somrou, son général, et les débris de son armée, contraint de se retirer sur les domaines de Choudja-ed-daulah, nabab d'Aoude, et vizir titulaire de l'empire Mogol. Ces deux princes ayant uni leurs forces pour envahir le Bengale, furent repoussés devant Patnah, en 1764, et vaincus à Bakhchar, le 23 octobre, par les Anglais. Ceux-ci, qui avaient d'abord exigé l'extradition de Somrou et de six autres déserteurs européens, se contentèrent de stipuler, dans le traité avec Choudja-ed-daulah, qu'il ne les prendrait pas à son service. Somrou se retira alors chez les Djattes, belliqueuse et puissante tribu, qui, pendant les dernières révolutions de l'Indoustan, s'était emparée d'Agrah et de plusieurs vastes contrées sur la rive droite du Djemnah. Après la réduction des Djattes, le rohillah Nadjyb-Kouli-Kan, leur vainqueur, employa utilement Somrou, lui donna, outre ses bataillons disciplinés, le commandement d'un corps de cavalerie mogole, et lui assigna, pour l'entretien de ces troupes, le district de Sardhanah, d'environ douze lieues de long sur neuf de large, dans le Dou-ab supérieur. Somrou épousa une femme mogole, dont la famille noble avait été ruinée par les malheurs du temps. Après la mort de Somrou, en 1778, sa veuve et son fils furent confirmés par Nedjef-Kan, émir-al-omrah de l'empire Mogol, dans le commandement des troupes et dans la jouissance de sa principauté, avec les appointements de 65,000 roupies (130,000 francs) par mois. Cette femme, qui avait embrassé le christianisme à la persuasion de son époux, ne laissa pas de figurer d'une manière assez imposante parmi les puissances de l'Inde, sous le titre de Beigoum-Somrou (la princesse Somrou). Ses forces consistaient en 5 bataillons de cipayes, disciplinés et commandés par des Européens. Un fort, situé près de Serdhanah, sa capitale, renfermait son arsenal et une fonderie de canons. Son artillerie était servie par 200 Européens. Au milieu des troubles qui l'environnaient, elle déploya un grand caractère, et sut, par un courage et des talents au-dessus de son sexe, maintenir l'ordre, la paix et l'abondance dans son petit État. Elle y attira les chrétiens, encouragea l'agriculture et l'industrie, et rendit ce canton l'un des plus riches et des plus fertiles de l'Indoustan. La paix avec les Marattes ayant donné plus de prépondérance aux Anglais, Beigoum-Somrou fixa sa résidence à Dehly, où elle vécut tranquille sous leur protection, dans un superbe palais qu'elle y fit bâtir. Lorsque le Rohillah Gholam-Kadir, en 1787, eut vaincu les troupes de Madadjy-Sindiah, et fut entré par trahison dans Dehly, pour contraindre l'empereur Schah-Alem de lui déférer la charge d'émir-al-omrah; la veuve de Somrou, inaccessible à toutes ses propositions, l'obligea par sa fermeté de retourner dans son camp. De là il somma la cour de congédier cette princesse: irritée d'éprouver un refus, il fit tirer à boulets sur le palais impérial: mais une batterie, dressée à la hâte, fit un feu si terrible que le rebelle se vit forcé d'implorer son pardon, qu'il obtint, et d'ajourner ses prétentions. En 1788, pendant le siége de Ghous-Gor ou Gocul-Ghour, l'empereur faillit perdre la vie, dans une attaque dirigée par la garnison contre son quartier général. Une terreur panique s'était emparée de sa garde, et commençait à gagner le reste de l'armée. La veuve de Somrou, portée à l'extrémité de la ligne, accourt aussitôt au secours de son souverain, avec

une centaine d'hommes et une pièce de campagne, et donnant l'exemple de l'intrépidité, parvient à repousser les assiégés jusque sous les murs du fort, et les détermine à faire des propositions de paix, qui sont acceptées. Schah-Alem récompensa le zèle et la loyauté de cette femme extraordinaire, par le titre de *Zeyn-al-Nissa* (l'ornement du sexe) ; mais il ne sut pas profiter de ses services. Ce fut elle encore qui appela les Marattes pour délivrer le faible monarque de la tyrannie de Gholam-Kadir; si elle ne put le soustraire à son malheureux sort, elle contribua du moins à sa vengeance. Lorsque la victoire des Anglais sur le successeur de Madadjy-Sindiah, aux portes de Dehly, les eut rendus maîtres de cette capitale, en 1803, Beygoum-Somrou venait souvent à leur quartier général, vêtue à l'européenne, avec un chapeau et un voile, tantôt dans un palanquin, tantôt à cheval ou sur un éléphant. Elle paraissait avoir 55 ans; elle était de moyenne taille et d'une belle carnation. Ses anciennes liaisons avec les Marattes, et une lettre interceptée qu'elle était supposée avoir écrite à Djeswant-Raou-Holkar, ayant rendu sa fidélité suspecte aux Anglais, pendant leur guerre contre ce dernier, en 1805, elle s'empressa de se justifier, rappela que, depuis 40 ans, on n'avait pas à lui reprocher un seul acte de trahison, prouva que la lettre était fausse, demanda qu'on en recherchât les auteurs, et parvint à détruire tous les soupçons. Nos *Mémoires* ne nous apprennent pas l'époque de la mort de Beigoum-Somrou. Son fils, dont l'histoire ne dit rien, était mort sans doute depuis longtemps, puisqu'elle régnait seule avec un pouvoir absolu.

SON (JORIS ou GEORGE VAN), peintre d'Anvers, né en 1622, se fit une réputation par ses tableaux de fleurs et de fruits, qu'il peignait avec une perfection rare et une grande facilité. Ses ouvrages, quoique nombreux, obtiennent une place distinguée dans le cabinet des amateurs.

SON (JEAN VAN), fils du précédent, montra dans le même genre une grande supériorité. Les principales cours de l'Europe se disputaient ses ouvrages. Il se rendit à Londres, où il fut reçu de la manière la plus distinguée, et où il peignit une quantité innombrable de tableaux de toutes les dimensions, sans pouvoir satisfaire aux demandes qu'on lui adressait de toutes parts. Personne ne l'a égalé pour peindre les raisins et les pêches. Il mourut en 1703.

SONNENBERG (FRANÇOIS-ANTOINE-JOSEPH-IGNACE-MARIE, baron DE), poëte, né à Munster le 5 septembre 1778, ne voulut rester étranger à presque aucune branche des connaissances humaines; mais la poésie eut ses hommages les plus assidus. Entièrement occupé de l'idée de finir son poëme de *Donatoa* (Halle, 1806, 2 vol. in-12), il renonça, pour y travailler, au commerce des hommes, au sommeil : son imagination finit par s'égarer entièrement, et il se donna la mort à Iéna le 22 novembre 1805. Le *Recueil* de ses poésies a été publié par J. G. Gruber, Rudolstadt, 1808, in-8°.

SONNERAT (PIERRE), voyageur, né à Lyon vers 1745, entra dans l'administration de la marine, ayant déjà des connaissances en histoire naturelle, et dessinant avec facilité. Il partit de Paris en 1768 pour l'île de France, où Poivre, son parent, exerçait les fonctions d'intendant. De ce moment, toute sa vie fut employée en voyages, d'où il a rapporté une foule d'observations curieuses. On peut lui reprocher de manquer d'ordre dans ses écrits et de se montrer quelquefois crédule. Du reste son zèle était infatigable : lorsqu'il rencontrait un arbre ou une plante utile, il les envoyait dans les colonies françaises pour les y multiplier. Les îles de France et de Bourbon lui doivent l'arbre à pain, le cacao, le mangoustan et d'autres arbres à fruit ou à résine, qui y sont devenus communs. Il mourut à Paris le 12 avril 1814. On a de lui : *Voyage à la Nouvelle-Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques et morales, et des détails relatifs à l'histoire naturelle dans le règne animal et le règne végétal*, Paris, 1776, in-4°, avec 120 fig.; *Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait par ordre du roi depuis* 1774 *jusqu'en* 1781, Paris, 1782, 2 vol. in-4°, avec beaucoup de figures. Sonnini en publia une nouvelle édition, Paris, 1806, 4 vol. in-8°, avec un atlas et plusieurs additions au texte fournies par le fils de l'auteur.

SONNET (FRANÇOIS-CHARLES), jurisconsulte, né à Vesoul dans le 16e siècle, partagea son temps entre les exercices du barreau et la culture des lettres. On lui doit : *Conseils sur les donations réciproques des pupilles et mineurs*, etc., Besançon, 1602, in-4°.

SONNET (CLAUDE-FRANÇOIS), neveu du précédent, et l'un des plus savants hommes de son temps, obtint au concours la chaire de théologal du chapitre de Besançon, et mourut en cette ville vers 1650. — SONNET DE COURVAL (T. II.) a publié des *OEuvres satiriques*, 2e édition, Paris, 1622, in-8°.

SONNIN (ERNEST-GEORGE), architecte, naquit à Perleberg, dans la Marche de Priegnitz, en 1709. Dénué de toutes ressources, il eut besoin, pour faire ses études, d'une persévérance et d'un zèle à toute épreuve. Il s'appliqua spécialement aux mathématiques, et établit d'abord à Altona un atelier où il confectionna, avec une adresse singulière, des clepsydres, des globes terrestres et célestes, des machines de nivellement, et surtout des instruments d'optique. Il se mit ensuite à étudier l'architecture, y fit de rapides progrès, et fut nommé, par le sénat de Hambourg, architecte en second de l'église Saint-Michel, qui devait être construite à la place de celle que le feu du ciel avait consumée en 1750. Quoiqu'il ne fût pas le chef de l'entreprise, il eut l'honneur d'élever ce bel édifice, et mourut en 1794.

SONNINI DE MANONCOURT (CHARLES-NICOLAS-SIGISBERT), naturaliste, né à Lunéville le 1er février 1751, fut distingué de bonne heure par Buffon et par Nollet, qui favorisèrent ses brillantes dispositions pour les recherches d'histoire naturelle. Quoique reçu docteur en philosophie et avocat à la cour souveraine de Nancy, il embrassa le parti des armes, qui devait bientôt lui fournir l'occasion de satisfaire son goût pour les voyages. A peine entré dans le génie de la marine, il demanda à être envoyé à Caïenne, ce qui eut lieu en 1772. Dans ce pays, si peu connu alors et si malsain, il rendit les plus grands services par son intrépide ardeur des découvertes, que soutenait d'ailleurs le tempérament le plus robuste. Il revint ensuite en France donner lui-même au gouvernement des détails sur ses

aventureuses entreprises. En 1775, il retourna à Caïenne après avoir visité la côte occidentale de l'Afrique depuis le cap Blanc jusqu'à Portudal; mais bientôt la maladie le força de quitter une colonie où il avait déjà une si belle réputation. Il passa l'hiver de 1776 à 1777 à Montbard, où il partagea les travaux de Buffon. De là il ne tarda pas à se rendre en Égypte, puis en Grèce, et après avoir exploré ces deux anciennes et poétiques régions et plusieurs parties de l'Asie Mineure, de la Macédoine, etc., il revint en France (1780). Il dut soutenir, à son arrivée, un procès pour revendiquer son patrimoine dont quelques parents, pendant son absence, s'étaient emparés; il le gagna et se livra, dans sa petite ferme de Manoncourt, à des essais qui eurent pour résultat d'introduire dans le système agricole français plusieurs végétaux exotiques d'une utilité reconnue. La révolution vint l'arracher à ses jardins pour l'investir de fonctions administratives qui faillirent lui être funestes et dont il fut ensuite heureusement destitué. Le discrédit des assignats l'avait ruiné. Il chercha une ressource dans des travaux littéraires; mais une circonstance imprévue le força de les interrompre en 1810, et lui fit visiter la Moldavie et la Valachie. Il en revint avec une fièvre pernicieuse, qui l'enleva le 29 mai 1812. Ses principaux ouvrages sont : *Vœu d'un agriculteur,* Paris, 1788, in-8°; *Essai sur un genre de commerce particulier aux îles de l'archipel du Levant,* Nancy, 1797, in-8°; *Voyage dans la haute et basse Égypte,* Paris, 1799, 3 vol. in-8°, avec atlas; *Voyage en Grèce et en Turquie,* ibid., 1801, 2 vol. in-8°, avec atlas. On lui doit en outre l'édition de l'*Histoire naturelle de Buffon avec les continuations,* 1799-1808, 127 vol. in-8°; du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle,* 1803-04, 24 vol. in-8°, et du *Cours complet d'agriculture,* de Rozier, 1810, 7 vol. in-8°.

SONTHONAX (Léger-Félicité), commissaire du pouvoir exécutif et député au conseil des Cinq-Cents, né en 1763, à Oyona, département de l'Ain, était avocat avant la révolution. Louis XVI d'abord, la Convention et le Directoire ensuite, l'envoyèrent successivement à Saint-Domingue. Chargé de faire exécuter le décret sur la liberté des nègres, que toutes les factions voulaient avoir dans leur parti, il trouva en arrivant dans cette colonie les habitations dévastées, les manufactures incendiées. Le général Galbaud commandait à Saint-Domingue quand Sonthonax et Polverel, investis d'une autorité sans bornes, vinrent y exercer leurs pouvoirs. L'autorité militaire, d'après les antiques bases fondamentales, était supérieure à l'autorité civile : mais bientôt le commandant de Saint-Domingue devint l'instrument passif de la volonté des deux commissaires. La méfiance d'abord, et ensuite la mésintelligence entre les magistrats et les militaires, furent le résultat de cette innovation. Galbaud fut sur-le-champ destitué, et destiné à être envoyé en France par les commissaires tout-puissants. Une réaction devait nécessairement suivre un tel acte d'autorité, surtout dans un climat brûlant, où toutes les têtes étaient montées et les passions exaspérées au dernier point. Plusieurs chefs, partisans des séditieux, peut-être même chargés de les exciter, avaient été embarqués sur la flotte avec le général. Ils saisirent habilement cette occasion pour travailler les marins, et finirent par leur persuader que Galbaud n'était qu'un brave chef militaire que des magistrats sacrifiaient à leur jalousie. Galbaud ne se fut pas plutôt assuré de la flotte, qu'impatient de se venger de Sonthonax et de Polverel, il fit opérer une descente. Ainsi les établissements de la république furent attaqués par ses propres soldats, et les Français se traitèrent mutuellement avec une fureur qu'eussent à peine égalée les Anglais ou les Espagnols. Sonthonax et Polverel furent obligés de fuir du Cap. Les soldats, ne trouvant plus d'obstacles, livrèrent cette malheureuse ville à toutes les horreurs du pillage; les noirs imitèrent cet exemple, et le surpassèrent bientôt. Le feu fut mis à la ville, et en moins de quelques heures le Cap ne fut plus qu'un monceau de cendres. Galbaud, effrayé des suites de la révolte, se hâta de se rembarquer avec un grand nombre de colons, et se déroba au châtiment qu'il avait attiré sur sa tête. Sonthonax et Polverel revinrent dans la ville aussitôt que les flammes s'éteignirent et que le carnage eut cessé. Ils organisèrent en corps civils et militaires tout ce qui restait d'hommes; ils ramassèrent les esclaves qui se rendirent, et qui étaient las de la liberté; les restes des familles furent placés dans les édifices publics que les flammes avaient épargnés; on destina aux besoins communs les vivres qu'on tira des décombres; des navires furent expédiés pour aller chercher des provisions dans les îles voisines et sur le continent; car la famine était ce qu'on craignait le plus. Sonthonax et son collègue, souvent dénoncés par les colons ou leurs amis à la Convention nationale, furent rappelés, et décrétés d'accusation, le 16 juillet 1793, sur la motion du député Bréart, de la Charente-Inférieure, appuyée par Billaud-Varennes. Ils furent arrêtés à leur retour en France, Danton les poursuivit comme amis de Brissot et des girondins. Ils n'obtinrent leur liberté provisoire qu'après le 9 thermidor. Polverel mourut peu de temps après, dans un état de fortune qui prouvait son désintéressement. Sonthonax, un peu moins désintéressé, sans avoir néanmoins la fortune qu'il aurait pu se procurer, fut encore en butte à de nouvelles dénonciations : il parut à la barre, se justifia du reproche d'avoir excité les esclaves à se révolter, et assura que depuis longtemps des traitements rigoureux avaient excité ces hommes à la vengeance; que d'ailleurs leurs accusateurs les blancs voulaient livrer la colonie aux Anglais dont ils avaient imploré les secours. Sonthonax fut déchargé de toute accusation en 1795, et mis en liberté définitive. Envoyé de nouveau dans les colonies, sur la proposition faite au Directoire par le ministre de la marine Truguet, il fut dénoncé par les députés Blod du Finistère, Bourdon de l'Oise et Vaublanc, à l'occasion de l'affaire de Hugues Montbrun; mais Hardy prit énergiquement sa défense, et rappela que Sonthonax avait été constamment opposé aux terroristes de France, persécuté par Robespierre, et dévoué aux proscrits du 31 mai. Sonthonax, élu député au conseil des Cinq-Cents par l'assemblée électorale de Saint-Domingue, vint y siéger quelque temps après le 18 brumaire (septembre 1797), et lorsque les accusations relatives à ses missions se renouvelèrent, il trouva un défenseur dans Garan de Coulon, qui s'attacha à prouver qu'il fallait

chercher dans des événements bien antérieurs à la mission de Sonthonax la cause des désastres des colonies. Sonthonax parut plusieurs fois à la tribune, traita différentes questions relatives aux colonies, et cessa ses fonctions législatives le 20 mai 1798. Après la révolution du 18 brumaire an VIII, son nom fut inscrit sur la première liste de déportation, et il fut arrêté et conduit à la Conciergerie lors de l'explosion de la machine infernale, qui servit de prétexte à Bonaparte pour se défaire de plusieurs républicains. Rendu peu de temps après à la liberté, il vécut loin des affaires : mais dénoncé à la police comme ayant manifesté son improbation de la conduite tenue à Saint-Domingue, en 1803, par le général Rochambeau, et des atroces barbaries exercées contre les noirs, qu'on faisait dévorer par les chiens et qu'on fusillait comme des bêtes féroces, il reçut l'ordre de quitter Paris, et fut mis sous la surveillance de la police à Fontainebleau. Ayant obtenu la permission de se retirer dans le département de l'Ain, son pays natal, il y mourut en juillet 1813.

SOPHI. *Voyez* **ISMAEL.**

SOPHIE, fille du czar Alexis Michaïlowitz, naquit, en 1667, du premier mariage de ce prince, et ne fut par conséquent sœur de Pierre le Grand que par son père. Plus étroitement uni par les liens du sang avec Ivan, qui était, comme elle, fils de Marie Miloslavski, elle montra toujours pour lui beaucoup d'affection. Après la mort de leur frère Fédor, en 1682, quelques grands du royaume, dirigés par la princesse Narischkin, mère de Pierre, tentèrent de faire passer la couronne sur la tête de cet enfant; mais Sophie, appuyée par un parti nombreux, excita contre ce complot une sédition où les strélitz, persuadés que czar Alexis était mort empoisonné par les Narischkin, immolèrent plusieurs individus de cette famille, et ne s'apaisèrent que lorsqu'ils eurent mis le pouvoir dans les mains de Sophie, qui régna ainsi sans obstacle, pendant plusieurs années, au nom d'Ivan et de Pierre, et conseillée par son favori Galitzin. Respectant les croyances et les mœurs des Moscovites, cette princesse se fit de nombreux partisans, surtout parmi les strélitz, qui voyaient avec peine le jeune Pierre s'entourer d'étrangers, et former une troupe nouvelle destinée à les remplacer. Lorsque ses projets devinrent plus manifestes et qu'il ne fut plus possible à Sophie de se faire illusion sur l'ambition de son jeune frère, le mécontentement des strélitz éclata une seconde fois; et une partie de cette troupe se dirigea vers Bobraschensko, où Pierre se trouvait avec sa mère. Averti par des transfuges, ce prince se réfugia à la hâte dans le couvent de la Trinité. S'étant mis en défense dans cette forteresse, il épouvanta les révoltés par son énergie, et les obligea de rentrer dans la capitale, où Sophie, en proie aux plus vives alarmes, nia d'abord toute participation au complot, et finit par avoir recours aux larmes et aux prières pour apaiser son frère. Ne pouvant y réussir, elle partit pour aller se jeter à ses pieds; mais elle reçut en chemin l'ordre de rentrer dans Moscou, et fut condamnée à passer le reste de ses jours dans un cloître. Galitzin fut exilé; et le chef des strélitz, avec un grand nombre de ses complices, périrent dans les supplices. La princesse Sophie essaya de se sauver en Pologne; mais elle fut arrêtée et renfermée dans le couvent de Dewitz, où elle devait passer le reste de ses jours. Quoiqu'elle y fut très-étroitement gardée, on l'accusa encore de plusieurs complots qui furent dirigés par la suite contre Pierre I[er]; et la plupart des historiens ont admis ces accusations sans examen. Voltaire surtout, qui voulait montrer le czar généreux et clément envers sa sœur, a présenté celle-ci comme l'artisan de toutes les conspirations que les innovations de Pierre firent éclore. Comme elle avait un parti nombreux, et que le peuple et les soldats regrettaient beaucoup son gouvernement, il est probable qu'elle fut au moins la cause ou l'objet de ces révoltes; mais il est évidemment impossible qu'elle les ait suscitées du fond de sa prison, où elle était rigoureusement surveillée. Cependant il est sûr qu'au milieu des sanglantes exécutions de 1682, Pierre conçut la pensée de la faire mourir, et qu'il n'en fut détourné que par les représentations de Lefort. Il se contenta de dresser des échafauds devant la prison de sa sœur et de mettre à mort sous ses yeux ceux qu'il l'accusait d'avoir excités à la révolte. Il alla ensuite la voir, et l'accabla de reproches. Sophie lui répondit par des dénégations et des larmes. Plus tard elle se fit religieuse, et mourut dans son couvent, en 1704, dans toute la force de l'âge, et non sans soupçon d'empoisonnement. Cette princesse était aussi distinguée par sa beauté que par son esprit et son courage.

SOPHIE-CHARLOTTE, reine de Prusse, née le 20 octobre 1668, fille d'Ernest Auguste, électeur de Brunswick-Lunebourg, fut la 2[e] femme de Frédéric I[er], qu'elle épousa, le 28 septembre 1684. Cette princesse dont Frédéric II a fait un grand éloge dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg*, se distingua par son amour pour les lettres, et par les relations qu'elle entretint avec les savants, entre autres avec Leibnitz, qu'elle semblait prendre plaisir à embarrasser par des questions multipliées. Ce fut à son instigation que le roi, son époux, fonda l'Académie des sciences de Berlin. Sophie-Charlotte mourut en 1705. On a un *Éloge historique* de cette princesse, par J. P. Erman, qui a été lu à l'Académie royale, dans la séance du 29 septembre 1790, Berlin, 1790, in-8° (en français).

SOPHIE-DOROTHÉE, reine de Prusse, épouse du roi Frédéric-Guillaume I[er], née en 1687, était fille de George I[er], roi de la Grande-Bretagne, électeur d'Hanovre. Son esprit et sa rare beauté la firent regarder comme la princesse la plus accomplie de son temps; mais il est impossible de croire qu'elle fut la plus heureuse, d'après la connaissance que l'on a du caractère de son époux. On voit dans l'article de Frédéric II, son fils, et dans tous les Mémoires du temps, combien elle fut bonne mère. Elle se tint toujours éloignée des affaires publiques, et l'on sent qu'avec un tel époux, il lui eût été difficile d'y prendre part. Cette princesse, veuve en 1740, mourut, le 28 juin 1757, au château de Monbijou, sa résidence d'été.

SOPHOCLE, le plus grand poëte tragique de la Grèce, naquit vers la 2[e] année de la 71[e] olympiade (495 avant J. C.). Il paraît qu'il vit le jour dans le bourg de Colonos ou Colone, situé aux portes d'Athènes et qu'il a immortalisé dans l'une de ses plus célèbres tra-

gédies. Eschyle lui donna des leçons, s'il faut en croire le scoliaste; mais cette opinion est bien hasardée. Quoi qu'il en soit, ce fut dans la dernière année de la 77e olympiade que Sophocle, âgé de 20 ans, donna sa première pièce, dont il nous reste quelques vers, et qui avait rapport aux voyages de Triptolème, et peut-être aux mystères de Cérès : c'était un drame *satirique*, c'est-à-dire un drame dans lequel les *satyres*, les nymphes et les autres divinités champêtres jouaient un rôle, par conséquent une sorte de pastorale. Depuis ce premier succès jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans sa 89e ou 91e année, Sophocle ne cessa de travailler pour le théâtre. Il ne serait donc pas étonnant qu'il eût composé 130, ou selon d'autres 123 pièces; mais on en attribue aujourd'hui une partie à ses élèves. Les titres et quelques fragments d'environ 102 de ses pièces, ont été recueillis par Brunck dans sa belle édition des sept tragédies de ce grand poëte, qui nous sont parvenues entièrement. Il s'en faut bien qu'ils appartiennent tous au genre tragique, même dans l'acception très-étendue que ce mot avait chez les anciens. Il y en a environ 20 ou 22 que l'on reconnaît pour avoir été du genre désigné par les Grecs sous le nom de *satirique*, dont Casaubon et Eichhorn ont développé la théorie et l'histoire, et qu'il faut se garder de confondre avec ce que nous appelons *satire*. Toutefois quelques-uns des autres drames du poëte paraissent avoir été *satiriques* dans l'acception moderne de ce mot. En parcourant les fragments qui nous en restent, on croirait lire Aristophane. Outre ces pièce il s'en trouve encore une vingtaine qu'on ne sait dans quelle classe ranger, mais dont les titres ne paraissent pas indiquer des sujets tragiques. Les tragédies proprement dites, sur lesquelles principalement est fondée la gloire du poëte athénien, sont : le *Philoctète*, l'*Antigone*, l'*OEdipe-Roi*, l'*OEdipe à Colonne*, l'*Ajax*; l'*Électre* et les *Trachiniennes*. Ce serait une chose impossible que de fixer des dates certaines à ces pièces, si ce n'est au *Philoctète*, la dernière ou l'une des dernières, à coup sûr, puisqu'elle fut jouée sous l'archontat de Glaucippus, dans la 3e année de la 92e olympiade (l'an 410 avant J. C.), et fort peu de temps avant la mort de l'auteur. Parmi les tragédies perdues, les unes ont des titres qui peuvent facilement en indiquer les sujets; des autres il reste des fragments qui conduisent au même résultat; mais sur quelques autres il est impossible de hasarder aucune conjecture raisonnable. Tous ces détails d'ailleurs n'entrent point dans notre plan. Il vaut mieux nous occuper de l'influence du poëte sur le théâtre d'Athènes, et rappeler quelques-unes des réformes qu'il y introduisit. Les pièces de Thespis étaient très-probablement récitées par un seul acteur, quoiqu'il paraît qu'elles fussent déjà dialoguées. Quand on dit qu'Eschyle inventa le dialogue, cela signifie qu'il mit en scène deux acteurs parlants. Sophocle hasarda le premier de faire parler ensemble trois acteurs, et cette innovation fit faire un grand pas au drame. L'usage prescrivait aux poëtes de jouer eux-mêmes le principal rôle dans leurs pièces; Sophocle, qui avait la voix faible, changea le premier cette loi tyrannique. Mais ses réformes les plus importantes portèrent sur la disposition, la conduite et le style de la tragédie, dont il éleva tout le système au plus haut degré de perfection que les Grecs aient pu atteindre. Telle était l'admiration des Athéniens pour lui, qu'ils ne crurent pas trop le récompenser d'avoir fait l'*Antigone*, en le nommant l'un des dix *stratéges* ou généraux d'armée, destinés à faire la guerre aux Samiens. Il fut plusieurs fois aussi chargé d'importantes ambassades et revêtu même d'un sacerdoce; mais l'histoire ne nous a rien appris de ses exploits militaires ni de ses travaux civils. On lit partout que, dans sa vieillesse, ses enfants voulurent lui faire ôter l'administration de ses affaires, sous prétexte que sa raison était affaiblie, et que, pour les confondre, il lui suffit de lire l'*OEdipe à Colonne*, chef-d'œuvre qu'il venait d'achever. Malte-Brun a prouvé que ce récit est faux, quoique ayant pour base une aventure réelle. Voici en peu de mots comment il a rétabli la vérité. Chaque enfant athénien, légitime ou adoptif, devait être inscrit sur le registre de la *phratria*, ou confrérie de laquelle sa famille faisait partie. Sophocle se présenta pour remplir cette formalité à l'égard d'un fils que Suidas dit expressément avoir été un bâtard. Mais les *phratores*, ou confrères, pouvaient refuser leur consentement à l'inscription, et il paraît certain que ce fut pour les déterminer à ce refus, que l'un des fils légitimes du grand poëte forma entre leurs mains une opposition qu'ils rejetèrent. Quant au moyen de défense que l'on prétend avoir été employé par Sophocle, n'est-il pas probable qu'il cita à ses juges, au milieu de sa plaidoirie, plusieurs passages de son *OEdipe*, tout simplement parce qu'ils étaient applicables à sa propre situation et à la conduite de son fils? Où a-t-on vu d'ailleurs que cette admirable tragédie était une production de l'extrême vieillesse de Sophocle? L'*OEdipe à Colonne* devait naturellement précéder l'*Antigone* dans l'ordre d'une trilogie dramatique; il faut donc croire que le poëte avait composé cette première pièce, sinon avant la seconde, du moins à peu d'années de distance; or, l'on sait qu'il était entre sa 50 et sa 57e année lorsqu'il donna la seconde, et qu'il était au bord de la tombe, lorsqu'il eut avec son fils le différend dont il est question. Il mourut dans la 3e année de la 93e olympiade, l'an 405 avant J. C. Sa *Vie*, par Lessing (*Leben des Sophocles*, 1790), est un morceau de critique admirable, malheureusement resté incomplet. L'*Histoire de la littérature grecque* par Schœll, fait bien connaître les diverses éditions du texte de Sophocle; mais à cause de la falsification dont ce texte a souffert, la seule édition de Brunck (Strasbourg, 1789, 4 vol. in-8°, ou 2 vol. in-4°) mérite l'attention des amateurs. On fait assez de cas de la traduction française de Rochefort, 1788, 2 vol.

SOPHONIE, le 9e des petits prophètes, exerça son ministère pendant les premières années du règne de Josias. Son style est simple et coulant, et ses figures sont suivies : les reproches qu'il fait aux Juifs respirent une tendresse touchante. Sa prophétie est renfermée dans trois chapitres.

SOPHONISBE, reine de Numidie, naquit à Carthage, vers l'an 235 avant J. C. Asdrubal, fils de Giscon, son père, l'éleva dans la haine des Romains, et chez cette jeune fille aussi remarquable par sa force d'âme que par sa beauté, ce sentiment devint tellement profond, tellement entraînant, que quand même Sopho-

nisbe, recherchée par plusieurs princes de l'Afrique, eût pu accepter un époux qui n'aurait pas été l'ennemi de Rome, elle n'aurait pas tardé à lui faire partager son inimitié contre la rivale de Carthage. C'est ce qui explique la politique froidement cruelle de Scipion l'Africain, envers cette princesse ; et voilà pourquoi Tite-Live, ordinairement succinct sur les malheurs des princes étrangers, donne quelque étendue au récit de la catastrophe qui termina les jours de Sophonisbe. Ce récit se trouve également fort au long dans la *Guerre Libyque* d'Appien d'Alexandrie. Il ne peut rien être ajouté à ce qui a été dit dans la Notice sur Masinissa, concernant la première liaison de ce prince avec Sophonisbe, et la rupture de leur mariage projeté, jusqu'au moment où la fille d'Asdrubal, uni à Syphax, rendit son époux infidèle à l'alliance des Romains. On a vu également, dans l'article Masinissa, quel fut le triste sort de ce prince et de Sophonisbe tombée au pouvoir de Lælius et de Masinissa, l'an 203 avant J. C. Maître de Cirta, ce dernier courut d'abord au palais de Sophonisbe, pour se venger de l'outrage qu'elle lui avait fait en épousant Syphax, au mépris de ses premiers serments. Mais la vue de cette princesse le désarma, et comme elle sut joindre à ses prières pleines de fierté, quelques tendres caresses, le sang du prince numide s'enflamma ; et tombant aux pieds de sa captive, il l'épousa sur-le-champ, bien que Syphax vécût encore. On voit par ces détails que Sophonisbe n'avait d'autre vertu qu'un courage viril, et que la pudeur de son sexe lui était étrangère. En épousant Sophonisbe, Masinissa avait espéré la soustraire aux droits de conquête que les Romains pourraient exercer sur elle : il se trompa. Scipion, informé par Syphax lui-même, que, sans les funestes conseils de la fille d'Asdrubal, ce prince infortuné serait demeuré fidèle à l'alliance de Rome, craignit qu'elle n'exerçât le même empire sur son nouvel époux, plus jeune et plus ardent que Syphax. De là l'injonction donnée par Scipion à Masinissa, de renoncer à Sophonisbe ou à l'amitié des Romains. Quand ce prince, lâchement ambitieux, envoya du poison à cette reine, comme le seul moyen de la dérober à l'esclavage : « J'accepte ce présent nuptial, s'écria-t-elle, et même avec joie, s'il est vrai qu'un époux n'a pu faire davantage pour une épouse. » A ces mots, elle vida la coupe d'un seul trait. Peu de traits d'histoire ont plus fréquemment exercé la plume des romanciers et des poëtes. La lettre de *Sophonisbe à Masinissa* figure parmi les *harangues héroïques des femmes illustres* de Scudéry.

SOPHRONIUS, prêtre russe, né dans le 15e siècle à Riatzan, a écrit un poëme sur l'*Invasion du roi idolâtre Mamaï à la tête d'une armée innombrable*. Cet ouvrage, dont il a été imprimé un extrait au tome V de l'*Histoire de l'empire de Russie*, est actuellement en la possession du comte Th.-A. Tolstoy. On attribue en outre à Sophronius un *Discours au grand-duc Dmitri Joannowitsch*, dont un extrait a été également imprimé au tome V de la même histoire.

SOPIKOF (Basile-Stevanowitsch), libraire à Pétersbourg, puis attaché à la bibliothèque impériale de cette ville, où il mourut en 1818, est auteur d'un *Essai sur la bibliographie russe*, dont il n'a pu faire paraître que les 4 premiers vol., 1813 et suivantes; le 5e, terminé par M. B.-G. Anastasewitsch, a été publié en 1821.

SOPRANI (Raphael), biographe, né à Gênes en 1612, mort dans cette ville en 1672, est auteur des deux ouvrages suivants : *Scrittori della Liguria e particolarmente della marittima*, Gênes, 1667, in-4°; *Vite de' pittori scultori ed architetti genovesi, e de' forestieri che in Genova operarono*, Gênes, 1674, in-4°; 1768, 2 vol. in-4°, avec des additions nombreuses et la *Vie* de l'auteur.

SORANZO (Jean), doge de Venise, succéda en 1312 à Marin Giorgi, administra la république à l'époque où son gouvernement aristocratique acquérait la plus grande solidité, et mourut en 1328. Son successeur fut François Dandolo.

SORBIER (Jean-Barthélemy, comte), lieutenant général, né dans le Nivernais en 1762, embrassa fort jeune la carrière des armes et passa par tous les grades. Colonel d'artillerie en 1805, il commanda l'une des trois divisions de cette arme à la bataille d'Austerlitz, et après cette glorieuse campagne fut envoyé à l'armée de Dalmatie. Ce fut lui qu'on chargea en 1807 de porter au grand vizir les conditions de l'armistice entre les Turcs et les Russes. Nommé général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1809 en Italie, après laquelle il fut élevé au grade de général de division. En 1811, il reprit le commandement de cette artillerie de la garde, qui devait si chèrement expier, sous le climat glacé de la Russie, la gloire des journées meurtrières de Smolensk et de la Moskowa (1812). Son nom figure avec honneur parmi ceux des héros de ces mémorables journées. Il se signala en 1813 aux batailles de Wachau et de Leipzig. L'année suivante, aux dignités de grand officier de la Légion d'honneur et de grand dignitaire de la couronne de Fer, dont il était revêtu, le roi joignit celle de grand cordon de la Légion d'honneur et de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. A la même époque il fut nommé inspecteur général de l'artillerie. Le département de la Nièvre le nomma, en mai 1815, son représentant à la chambre. Mis à la retraite après les cent jours, il accepta les fonctions de maire, et mourut le 23 juillet 1827, dans son château de la Motte, près de Nevers, au sein de cette commune de Saint-Sulpice, dont à bon droit les habitants l'avaient nommé leur père.

SORBIÈRE (Samuel), médecin, né à Saint-Ambroix, diocèse d'Uzès, en 1615, était neveu de Samuel Petit, qui l'éleva, et dont il exploita depuis la réputation. Après avoir exercé quelques années son art en Hollande, il revint en France, où *il retourna sa jaquette*, selon l'expression de Gui Patin, c'est-à-dire qu'il quitta la religion protestante. Assez mécontent des modiques rétributions que lui avait valu sa conversion, il prit l'habit ecclésiastique après la mort de sa femme, et fit deux fois le voyage de Rome sans grand succès. Il parvint à se faire nommer historiographe du roi en 1660; mais ce ne fut là qu'un titre sans fonctions. Il mourut à Paris en 1670. Il avait joui quelque temps de la réputation de savant, grâce au talent de saisir les idées des autres dans la conversation et à l'effronterie de les colporter comme siennes. Patin, Hobbes, Baluze, etc., lui dédièrent des ouvrages. Quant à ce qui le regarde lui-même, on ne connaît guère que ses *Lettres et discours sur di-*

verses matières curieuses. F. Graverol a publié un *Sorberiana,* Toulouse, 1691.

SORBIN (Arnaud), dit de *Sainte-Foi,* évêque de Nevers, était né près de Montauban, en 1532; prédicateur des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, théologal de Toulouse, il prononça dans la métropole de Paris les oraisons funèbres des plus illustres personnages de son temps, et fut lui-même un des hommes distingués et surtout l'un des écrivains les plus féconds de la dernière moitié du 16e siècle. Il publia près de 30 ouvrages en prose et en vers; mais tout cela n'empêche pas qu'il ne soit aujourd'hui presque inconnu. Il mourut à Nevers en 1606. Il était entré dans la Ligue, et l'on voit, par les titres seuls de plusieurs de ses ouvrages, qu'il y avait porté un esprit fort passionné. Nous citerons de lui : *Histoire de la Ligue sainte, sous la conduite de Simon de Montfort, contre les Albigeois, tenant le Béarn, le Languedoc, la Gascogne et le Dauphiné, laquelle donna la paix à la France,* etc., *traduite du latin de Pierre, moine de Vaux-de-Cernay,* Paris, 1569, in-8°; *Conciles de Tholose, Beziers et Narbonne, ensemble les ordonnances du comte Raymond contre les Albigeois,* etc., ibid., 1569, in-8°; *Histoire contenant un abrégé de la vie, mœurs et vertus de Charles IX, où sont contenues plusieurs choses merveilleuses advenues pendant son règne,* ibid., 1574, in-8°; *Vrais discours des derniers propos mémorables et trépas du feu roi Charles IX,* 1574, in-8°.

SORBIN (Denis), docteur de Sorbonne pendant la Ligue, se distingua par son attachement aux vrais principes de la monarchie. Davila raconte que lorsqu'après le meurtre du duc et du cardinal de Guise, aux états de Blois, la Sorbonne déclara Henri III déchu de la couronne, « Jean Lefèvre, doyen de la faculté, homme d'un savoir profond , Vascarin et Denis Sorbin, deux des plus anciens du même corps, s'efforcèrent de persuader aux autres que, quand même les choses se seraient passées comme on les exposait dans la requête transmise par le conseil des Seize, au nom du prévôt des marchands et des échevins de la ville de Paris, on ne pouvait en inférer que le roi fût déchu de sa couronne, ni qu'il fût permis à ses sujets de s'écarter de l'obéissance qu'ils lui devaient.

SORBON (Robert), fondateur de la *Sorbonne,* né le 9 octobre 1201 au village de Sorbon ou Sorbonne, dans le diocèse de Reims, d'une famille pauvre et obscure, fit ses études à Paris, avec une grande distinction, fut reçu docteur en théologie, et s'acquit bientôt une grande réputation par ses sermons et ses conférences. Appelé à la cour par saint Louis, et admis à sa table, il devint son chapelain et son confesseur. Vers 1251, il obtint un canonicat à Cambrai; ce fut à cette époque qu'il conçut le projet d'une société d'ecclésiastiques séculiers qui « vivant en commun et ayant les choses nécessaires à la vie, ne fussent plus occupés que de l'étude et enseignassent gratuitement. » Telle fut l'origine de la maison de Sorbonne, dont on place la fondation à 1252. Robert en fut le directeur et en rédigea les statuts, qui n'ont jamais été réformés ni changés jusqu'à la suppression de l'établissement pendant la révolution. Il mourut le 15 août 1274. Ses écrits sont : *de Conscientiâ; super Confessione; Iter Paradisi* (ces trois ouvrages sont imprimés dans la *Bibliotheca Patrum*); *Glossæ divinorum librorum,* dans les *Commentarii totius S. Scripturæ,* de Ménochius (édition du père Tournemine); son *Testament* (dans le *Spicilegium* de d'Achery) ; les *Statuts de la maison et société de Sorbonne;* un livre *du Mariage;* un autre des *trois Moyens d'aller en Paradis;* un grand nombre de *Sermons,* longtemps conservés manuscrits dans la bibliothèque de Sorbonne.

SORDELLO, troubadour italien du 13e siècle, n'est nommé que par un seul des historiens ou chroniqueurs de son temps, savoir par Rolandin. Le Dante en parle dans son poëme du *Purgatoire,* et dans un traité latin qu'il a composé sur le langage vulgaire. On lit dans ce dernier ouvrage que Sordello excellait en poésie dans tous les genres de discours, et qu'il a contribué à fonder la langue de l'Italie, par d'heureux emprunts aux dialectes de Crémone, de Brescia, de Vérone, cités voisines de Mantoue, sa patrie. Rolandin raconte que Sordello, épris de la sœur d'Ezzelino da Romano, appelée Cuniza, épouse du comte Richard de Saint-Boniface, l'enleva. Nostradamus, dans ses *Vies des poëtes provençaux,* dit que les poésies du Mantouan Sordello, au service du comte Bérenger, étaient préférées à celles des troubadours provençaux, génois ou toscans, et qu'il composa un traité intitulé : *lou Progrès et Avansament del reys d'Aragon en la contat de Provenza,* et qu'il mourut vers 1281. C'est dans la *Storia della letterat. italiana* de Tiraboschi qu'on trouve le plus de documents sur la vie de Sordello. De tous les ouvrages composés par ce troubadour, on ne connaît que ses pièces, au nombre de 34, en langue provençale, elles suffisent pour lui assurer un rang éminent parmi les poëtes du 13e siècle. Raynouard, dans son *Choix de poésies des troubadours,* en a inséré deux qui avaient été traduits par Millot.

SOREAU (Jean-Baptiste-Étienne-Benoît), avocat au parlement de Paris, né à Tours en 1738, mort à Paris le 15 août 1808, associa la littérature à la jurisprudence, coopéra à la nouvelle édition de la *Collection d'arrêts* de Denisart , fournit beaucoup d'articles au *Magasin encyclopédique* de Millin, et publia quelques opuscules dont M. A. Beuchot a donné l'indication dans la *Bibliographie de la France.* — SOREAU (Antoine), avocat à Paris dans le 17e siècle, a traduit les *Lettres de Brutus et de Cicéron touchant les affaires de la république,* etc., 1663, in-12.

SOREL ou **SEURELLE** (Agnès), née en 1409 au village de Fromenteau, en Touraine, était fille d'un gentilhomme du comte de Clermont. A l'âge de 15 ans, placée en qualité de fille d'honneur près d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, elle l'accompagna à la cour de France en 1431, lorsque cette princesse y vint solliciter la liberté de son mari, fait prisonnier à la journée de Bullegneville. Charles VII devint éperdument amoureux de la *demoiselle de Fromenteau* (ainsi qu'on appelait alors Agnès), et pour la fixer à la cour il lui donna près de la reine la place qu'elle occupait près de la duchesse d'Anjou. Agnès parut bientôt avec un éclat qui scandalisa le peuple et fit murmurer. Cependant les Anglais possédaient la moitié de la France, et le roi, quoique naturellement brave, oubliait à Loches et à Chinon, dans

le sein des plaisirs, qu'il lui fallait reconquérir son royaume. Un astrologue s'étant un jour présenté à la cour, fut consulté par le roi en présence d'Agnès, qui voulut connaître aussi sa destinée. Le devin lui ayant prédit qu'elle devait fixer longtemps le cœur d'un grand roi, Agnès saisit cette occasion pour tirer Charles de sa léthargie, et lui demanda la permission de se retirer à la cour du roi d'Angleterre : Sire, ajouta-t-elle, c'est ce monarque sans doute que regarde la prédiction, puisque vous allez perdre votre couronne et que Henri va la réunir à la sienne. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, rapportée par Brantôme, toujours est-il qu'Agnès se servit de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit du roi pour lui rappeler ce qu'il se devait à lui-même et à son peuple. Les succès de Charles augmentèrent encore la faveur d'Agnès, qui n'abusa jamais de son crédit. Se trouvant en butte à la haine et aux mauvais procédés du Dauphin, elle prit le parti de se retirer, en 1445, à Loches, où Charles VII lui avait fait bâtir un château. Il lui avait donné en outre des terres considérables en Bretagne, dans le Berri, et le château de Beauté, sur la Marne, d'où elle prit le nom de dame de Beauté. Elle fut cinq ans sans paraître à la cour; mais le roi fit plusieurs voyages en Touraine pour la voir. Vers la fin de 1449, la reine qui n'avait point oublié les nobles conseils qu'Agnès avait donnés au roi, l'engagea à revenir à la cour. Elle y parut, et quelque temps après, étant venue trouver Charles à l'abbaye de Jumiège, où ce monarque, vainqueur des Anglais, avait établi son quartier d'hiver, elle y mourut le 9 février 1450. Les historiens ne sont point d'accord sur l'opinion qu'on doit avoir de cette femme célèbre. Les uns en parlent avec mépris et l'accusent d'avoir dilapidé les finances par ses dépenses scandaleuses; les autres lui attribuent la gloire d'avoir sauvé la France. Ce qui est certain, c'est qu'Agnès n'abusa jamais de son pouvoir, qu'elle fut sincèrement attachée au roi, et qu'elle eut l'art de conserver jusqu'à sa mort l'amitié de la reine.

SOREL (Charles), sieur de Souvigny, littérateur, né dans les dernières années du 16e siècle, était fils d'un procureur de Paris, et se prétendait de la même famille que la belle Agnès. Il cultiva les lettres pendant toute sa vie avec ardeur, et sans jamais rechercher la protection des grands. En 1635, il remplaça son oncle Ch. Bernard dans la charge d'historiographe de France. Il perdit plus tard cet emploi, mais ne cessa pas d'écrire jusqu'à ses derniers moments, et mourut en 1674. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *La vraie histoire comique de Francion*, Paris, 1622, 1633, in-8° : c'est un roman que les amateurs de l'ancienne naïveté française peuvent lire avec quelque plaisir; il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; l'édition de Leyde, 1721, 2 vol. in-12, fig., est recherchée; *le Berger extravagant*, Paris, 1627, 3 vol. in-8°, réimprimé sous le titre de *l'Anti-Roman, ou Histoire du berger Lysis*, ibid., 1633, 2 vol.; Rouen, 1646, 4 vol. in-8° : c'est une imitation de don Quichotte; *Histoire de la monarchie française depuis Pharamond jusqu'en 840*, Paris, 1636, 2 vol. in-8°; *la Maison des jeux*, etc., 1642, 4 vol. in-8°; *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps, ensuite des Jeux de l'Inconnu et de la Maison des jeux*, 1644, in-8°; réimprimé en 1658 avec quelques changements; *la Science universelle*, 1660, 4 vol. in-12; *Histoire de la monarchie française sous le règne de Louis XIV*, 1662, 2 vol. in-12; *Bibliothèque française*, 1664; nouvelle édition augmentée, 1667, in-12. A la suite de cet ouvrage dans le genre de la Bible de l'abbé Goujet, et qui mérite encore d'être consulté, Sorel a donné la liste de ses diverses productions, qu'il apprécie avec une impartialité bien rare dans un auteur; *De la connaissance des bons livres, ou Examen de plusieurs auteurs*, 1671, in-12; *De la prudence*, 1673, in-12.

SORIA (François-Antoine), biographe, né vers 1730, dans le royaume de Naples, embrassa l'état ecclésiastique, consacra sa vie à la culture des lettres, et mourut en 1799. On a de lui : *Memorie storico-critiche degli storici napolitani*, Naples, 1781-82, 2 vol. in-4°; *Lettere ad un amico*, ibid., 1797, in-8° : l'auteur y passe en revue plusieurs ouvrages hagiographiques; *Storia del regno di Maometto II*, traduit du français de Guillet de Saint-George.

SORIA (Jean de), professeur et bibliothécaire à Pavie, mort en 1767, a publié un *Recueil d'opuscules philosophiques et philologiques* (en italien), Pise, 1766, 3 vol. in-8°.

SORINIÈRE (Claude-François du VERDIER de la), littérateur, né en Anjou vers 1702, mort vers 1775, a fourni beaucoup de morceaux, soit en vers, soit en prose, au *Journal de Verdun* et au *Mercure de France*. Son *Essai sur les progrès des sciences et des beaux-arts sous le règne de Louis le Bien-Aimé*, poëme inséré dans le *Mercure*, a été réimprimé à part (3e édition), avec des additions et changements considérables, Angers, 1750, in-4°.

SORINIÈRE (Jean MORIN, sieur de la), premier président de la chambre des comptes de Bretagne à la fin du 16e siècle, avait composé des *oraisons*, des *poésies françaises*, un *Discours sur le mépris des biens de la fortune*, et des *Mémoires et recherches touchant les antiquités et singularités de la Bretagne armorique*. Tous ces écrits n'ont point été imprimés et paraissent perdus.

SORNET (Claude-Benoît), bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, né à Salins en 1739, fit profession à l'abbaye de Luxeuil, prêcha d'abord avec succès, et se livra ensuite à des travaux littéraires. Arraché au calme du cloître par la révolution de 1789, il vécut ignoré dans la retraite jusqu'en 1801, qu'il accepta une cure dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier. Il se consacra dès lors tout entier à ses nouveaux devoirs, et mourut en 1815. On a de lui une *dissertation* sur l'origine, la forme et le pouvoir des États de la Franche-Comté; des *Recherches historiques* sur les princes et seigneurs du comté de Bourgogne qui se sont distingués aux croisades; les *Éloges* de l'amiral Jean de Vienne, de Nicolas-Perrenot de Granvelle et d'Antoine Brun. Tous ces écrits, couronnés à diverses époques par l'Académie de Besançon, sont conservés dans ses recueils.

SORRI (Pierre), peintre, né dans le territoire de Sienne en 1556, fut élève de Salimbeni et du Passignano, qui lui donna sa fille en mariage, et l'associa à ses travaux. Il resta longtemps à Florence, parcourut les principales villes de la Toscane, visita Gênes, où il ouvrit une école et exécuta plusieurs tableaux, et Rome, d'où il envoya son tableau du *Mariage de la Vierge*, qui

se voit dans une église de Sienne. Il se retira vers la fin de sa vie dans le lieu de sa naissance, et y mourut en 1622. On cite parmi ses principales compositions la *Consécration de l'église du Dôme*, à Pise, dont les détails d'architecture et les ornements rappellent la manière de Paul Véronèse, et la *Dispute de Jésus avec les docteurs*, dans la même église.

SOSIGÈNE, astronome d'Alexandrie, fut du nombre des mathématiciens appelés à Rome par César, pour la réforme du calendrier. Après différents essais infructueux, il lui prouva la nécessité de l'abandonner pour adopter l'année solaire. Il n'ignorait pas qu'elle avait été fixée par Hipparque à 365 jours 5 heures 55 minutes 12 secondes; mais il ne crut pas devoir s'arrêter à ces fractions, et régla l'année à 365 jours 6 heures. L'année lunaire n'en avait que 355. Les 10 jours d'augmentation furent répartis entre les mois de la manière suivante : on en ajouta 2 au mois de janvier, d'août et de décembre; et un seulement aux mois d'avril, de juin, de septembre et de novembre. Les 6 heures restantes devaient former tous les 4 ans, un jour, lequel fut intercalé dans le mois de février, avant le 6e jour qui précédait les calendes, d'où il fut appelé *bissexte* et l'année *bissextile*. Le travail de Sossigène terminé, César fit adopter, dans tout l'empire, le nouveau calendrier, qui reçut le nom de *Julien*. Pour remettre cette année-là en harmonie avec le cours du soleil, il fallut la prolonger de 90 jours, de sorte qu'elle en eut 445 : les chronologistes la nomment l'année du désordre ou de la confusion. Sosigène avait bien prévu que les 4 minutes 48 secondes dont son année était trop longue, finiraient par rendre nécessaire une nouvelle réforme du calendrier; mais il craignait sans doute, dit Bailly, d'introduire une complication qui ne serait pas suivie en y remédiant dès lors, et laissa aux siècles futurs le soin de corriger l'erreur quand elle serait arrivée. Ce fut, comme on sait l'ouvrage du pape Grégoire XIII, dont le calendrier remplaça celui de Sosigène, lequel avait duré 15 siècles. Sosigène avait composé des *Commentaires* sur le traité d'Aristote : *de Cœlo;* et un livre des *Révolutions de Sparte :* ces deux ouvrages ne nous sont point parvenus.

SOSTRATE, statuaire, vivait vers la 114e olympiade, et fut contemporain de Lysippe et de Silanion. Pline paraît le confondre avec un autre Sostrate, qui, sans doute, a vécu bien antérieurement, puisqu'il était élève et neveu de Pythagore de Rhège, et père de Pantias de Chios, auteur d'une statue d'Aristée d'Argos, vainqueur à la course des chars.

SOSTRATE DE GNIDE, architecte, fils de Dexiphanes, construisit, sous les Ptolémées, le phare célèbre d'Alexandrie, qui, depuis, servit de modèle à tant de monuments du même genre. Sostrate voulut que son nom parvînt, avec son ouvrage, à la postérité la plus reculée. Il le fit graver profondément sur la pierre, et couvrit cette inscription d'un enduit ou espèce de stuc, sur lequel on lisait le nom de Ptolémée. L'artiste avait calculé que l'effet du temps détruirait cet enduit, et laisserait enfin son nom à découvert. Au rapport de Lucien, l'inscription cachée était ainsi conçue : « *Sostrate de Gnide, fils de Dexiphanes, aux Dieux conservateurs, pour le salut des navigateurs.* « Strabon la rapporte différemment. Suivant lui, on lisait : « *Sostrate, l'ami des rois, l'a fait.* » Pline dit positivement que ce fut du consentement de Ptolémée que Sostrate plaça son nom sur le phare; il ajoute que, de son temps, on voyait de semblables tours à Puteole et à Ravenne. Sostrate fut aussi le constructeur des jardins suspendus de Gnide, sur lesquels on a fait beaucoup de conjectures.

SOTER, pape, successeur de saint Anicet, né à Fondi, dans la terre de Labour, fut élu, suivant Lenglet Dufresnoy, le 1er janvier 162. Le père Pagi place cette élection en 161, et Fleury, dans l'*Art de vérifier les dates*, en 168. Toutes les dates sont fort incertaines dans ces premiers temps. Ce qu'on sait de plus certain relativement à saint Soter, c'est qu'il vécut et gouverna l'Église sous Marc-Aurèle. La tradition ecclésiastique a conservé le souvenir de son zèle, de sa charité, de ses lumières. On assure qu'il s'opposa courageusement aux hérésies qui commençaient à paraître, telles que celles des Montanistes ou Cataphryges. Sa mémoire est honorée le 2 avril par les Martyrologes, quoique rien n'indique qu'il ait été la victime d'aucune persécution. L'Eglise ne doute pas que ces premiers pasteurs n'aient combattu pour la foi, et les honneurs qu'elle leur rend sont la récompense de leurs vertus. Saint Soter eut pour successeur saint Éleuthère.

SOTHEBY (Guillaume), littérateur, mort à Londres le 30 décembre 1833, âgé de 77 ans, était estimé à cause de son talent et de l'amabilité de son caractère. Son *Oberon*, imitation de Wieland, est un ouvrage parfait, et ses *traductions* détachées d'*Homère* sont peut-être ce qu'il y a de plus distingué dans cette branche de la littérature anglaise.

SOTIN DE LA COINDIÈRE (Pierre-Jean-Marie), né à Nantes en 1764, achevait ses cours de droit à Rennes lorsque la révolution éclata. Il s'en montra zélé partisan, fut nommé membre du district de Nantes en 1790, et administrateur du département de la Loire-Inférieure en 1792. L'année suivante il fut enveloppé dans la proscription des 132 Nantais envoyés à Paris, et qui furent acquittés par le tribunal révolutionnaire après la mort de Robespierre. Sotin s'établit alors à Paris, obtint la place de commissaire central près du département de la Seine, et fut nommé, en 1797, ministre de la police. Forcé de donner sa démission l'année suivante, pour cause de légèreté et d'étourderie dans l'exercice de ses fonctions, il remplaça Faypoult, ambassadeur à Gênes. Ayant donné dans ce poste une nouvelle preuve de son incapacité, il fut rappelé au bout de 2 mois pour aller en qualité de consul général à New-York, d'où il fut transféré au simple consulat de Savanah. Bonaparte le rappela pour avoir prêté la main au mariage de son frère Jérôme avec une demoiselle du pays. De retour à Nantes, en 1804, Sotin, dégoûté des honneurs, se contenta du modeste emploi de percepteur des contributions d'une commune rurale, et mourut le 13 juin 1810.

SOTO (Dominique), théologien, né à Ségovie en 1494, enseigna la philosophie à Alcala, entra dans l'ordre de St.-Dominique en 1524, et reprit l'enseignement dans l'université de Salamanque. Sa réputation décida Charles-Quint à l'envoyer, en 1545, au concile de Trente,

avec le titre de son premier théologien. A son retour, l'Empereur le nomma son confesseur, et voulut le faire évêque de Ségovie. Soto quitta la cour en 1550, pour se retirer à Salamanque, où il mourut en 1560. Ses ouvrages sont : un *Commentaire* estimé *sur le Maître des sentences*, Venise, 2 vol. in-fol.; un *Commentaire sur l'Épître aux Romains*, Salamanque, 1550; Anvers, 1550; *Traité de la nature et de la grâce*, imprimé à la suite de l'ouvrage précédent, édition d'Anvers; *De justitiâ et jure*, Anvers, 1568; Lyon, 1582; Venise, 1608.

SOTO (Pierre), dominicain, né à Cordoue vers l'an 1500, fut aussi confesseur de Charles-Quint, puis accompagna Philippe II en Angleterre, où, par ordre de la reine Marie, il rétablit l'enseignement de la foi catholique dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Plus tard, il fut envoyé au concile de Trente : il y mourut en 1563, laissant plusieurs écrits théologiques entièrement oubliés.

SOTO (Fernand de), guerrier espagnol, né à Villanueva de Barca-Rotta, en Estramadure, dans les dernières années du 15e siècle, passa en Amérique vers 1520. Pedrarias, gouverneur du Darien, charmé de sa valeur, lui donna le commandement d'une compagnie de cavalerie, et l'envoya avec Pizarre à la conquête du Pérou. Soto se distingua dans cette expédition, et eut une bonne part au butin. De retour en Espagne, il y mena un grand train, et se maria. Sur ces entrefaites Cabeza de Vaca qui avait accompagné Narvaez dans son expédition de Floride, arriva en Espagne. Ce qu'il raconta des pays lointains qu'il avait vus, embrasa Soto du désir d'en faire la conquête. Il alla solliciter de Charles-Quint la permission de l'entreprendre, s'engageant à se charger de toute la dépense. L'Empereur, en accordant cette demande, lui promit d'ériger un marquisat d'une vaste étendue dans le pays qu'il gagnerait par ses armes, et lui donna le gouvernement de Sant-Iago de Cuba, afin qu'il pût prendre dans cette île tout ce qui lui serait nécessaire; enfin il le nomma gouverneur général de la Floride. Comme Soto, qui avait contribué à soumettre le Pérou, employait tous ses biens dans le nouveau projet, une foule d'aventuriers se joignirent à lui. Sa troupe s'embarqua, en avril 1538, à San-Lucar en Andalousie, sur 6 vaisseaux, et le jour de la Pentecôte entra dans le port de Sant-Iago. De nouveaux volontaires vinrent encore le joindre. Quelques-uns étaient déjà riches, et sacrifiaient tout pour aller envahir un pays que l'on supposait extrêmement abondant en métaux précieux. Soto s'occupa d'abord de rebâtir la Havane, que des corsaires français avaient saccagée, puis il envoya un pilote expérimenté avec deux brigantins, pour reconnaître les côtes de la Floride. Le pilote revint au bout de deux mois, amenant deux Indiens; Soto le fit partir de nouveau pour qu'il remarquât les lieux où l'on pourrait débarquer. Enfin, tout étant disposé au gré de ses vœux, il mit en mer le 12 mai 1539. Dix-neuf jours après, l'escadre mouilla dans la baie du Saint-Esprit, sur la côte occidentale de la Floride. Dès le lendemain, l'on débarqua : les Indiens attaquèrent les Espagnols; ce ne fut pas sans peine qu'on les repoussa. Soto ayant laissé reposer ses troupes pendant huit jours, donna ses ordres pour la garde des vaisseaux, et s'avança dans l'intérieur du pays. Son historien observe que dans la Floride, et l'on peut ajouter dans la plupart des pays de l'Amérique septentrionale où les Européens entrèrent, la province, la capitale et Cacique, portaient ordinairement le même nom. Déjà mal disposés pour les Espagnols, qui les avaient maltraités, les Indiens harcelaient souvent les soldats de Soto, mais d'autres leur faisaient un bon accueil : deux Indiens qui devaient servir d'interprètes s'étaient enfuis; on souffrait beaucoup, on cherchait de l'or; on était souvent trompé par les fausses indications des Indiens; on les combattait, on perdait du monde. Continuant à poursuivre sa chimère, Soto parcourut toutes les parties occidentales de la Floride, et l'intérieur de ce qu'on appelle aujourd'hui la Géorgie, jusqu'au point où commencent les montagnes; il alla jusqu'à une distance de 500 lieues de la côte, ne trouvant qu'une contrée couverte de sable fin, et entrecoupée de marais ou croissaient des buissons hauts et très-épais. Il passa le premier hiver près de la source de la rivière d'Apalache, alla ensuite au nord jusqu'au pays des Chicuasas et des Cousa, sous le 35 parallèle, descendit de là aux affluents supérieurs de l'Alebama, et à l'embouchure de la Mobile, traversa cette rivière, puis le Pasco-goula, l'Yafou et le Mississipi, à la hauteur du lac Mitchigamia, atteignit les bords de l'Arkansas, traversa cette rivière, et enfin arriva près du confluent de la rivière Rouge et du Mississipi. Il avait résolu de passer l'hiver dans cet endroit, en attendant les secours qui devaient lui arriver du Mexique; mais attaqué d'une fièvre, il mourut le 25 juin 1552. Après la mort de Soto, nul de ses officiers n'eut le courage de poursuivre son dessein. La troupe marcha vers l'ouest pour gagner le Mexique. Ayant parcouru 100 lieues, et apercevant de hautes montagnes et des déserts, on revint vers le Chucagua (Mississipi), qui était débordé, on construisit grossièrement des navires sur lesquels les hommes s'embarquèrent, au commencement de juin 1543, avec les bagages et les chevaux qui restaient; on soutint plusieurs combats contre les Indiens; enfin, après 28 jours de navigation, on atteignit la mer. On atterrit ensuite à l'embouchure du Pannur, fleuve du Mexique. Cette malheureuse expédition avait coûté la vie à plus de 700 hommes, et plus de 100,000 ducats à Soto. Elle est décrite dans l'*Histoire de la Floride*, par Garcilaso de la Vega, et dans un petit ouvrage intitulé : *Histoire de la conquête de la Floride, par les Espagnols sous Fernand de Soto*, par un gentilhomme de la ville d'Elvas, Paris, 1685, in-12.

SOTO (Jean de), peintre, né à Madrid, en 1592, fut un des élèves les plus distingués de Barthélemi Garducho, qui le prit en affection et l'associa à la plupart de ses travaux. Ce fut à lui que, malgré sa jeunesse, on confia la peinture des fresques du cabinet de toilette de la reine, au Pardo. D'autres ouvrages à l'huile, qu'il exécuta avec un égal succès, assurèrent sa réputation. Tous étaient remarquables par la correction, la pureté des contours, l'éclat, la vigueur et l'harmonie de la couleur. Il promettait de devenir un des peintres les plus renommés de l'Espagne, lorsqu'il mourut en 1620.

SOTO (don Laurent), né à Madrid, en 1634, manifesta de bonne heure de si rares dispositions pour la

peinture, que ses parents s'empressèrent de le faire entrer dans l'école de Benoît Manuel de Aguero, célèbre peintre de paysages. Soto sut s'approprier la manière de son maître, et embellir ses compositions d'épisodes historiques, conçus et exécutés avec esprit. Il ne se borna pas à ce genre; et il ne craignit pas de tenter plusieurs grandes compositions. Le tableau de *Sainte-Rosalie,* qu'il avait fait pour Notre-Dame d'Atocha, et qui maintenant se trouve au Rosaire, à Madrid, prouve qu'il aurait été un grand peintre d'histoire, s'il n'eût abandonné la peinture : mais il la quitta pour exercer un emploi en province. Lorsqu'il voulut la reprendre, à l'âge de 50 ans, il ne put recouvrer son talent, et mourut dans la misère, à Madrid, en 1688.

SOTVEL. *Voyez* **SOUTHWELL.**

SOUABE (HEDVIGE ou HADEWIG, duchesse DE), se distingua, au 10e siècle, par son goût pour les études classiques. Elle était fille du duc Henri de Bavière et veuve du comte Burcard de Lintzgau, qui possédait une partie de la Suisse, avait été élevé, en 916, à la dignité de duc de Souabe, et avait exercé en Suisse les pouvoirs de vicaire du saint-empire, pouvoirs qui lui donnaient une grande juridiction, et que sa veuve continua d'exercer, avec beaucoup d'équité, dans son château de Hohentwiel, près du lac de Constance. Elle était, suivant les chroniques, la terreur de l'oppresseur et l'espoir du faible. On jurait, en Souabe, par les jours d'Hedvige. Cette princesse, ayant été promise, par son père, à l'empereur de Constantinople, avait appris le grec; mais ensuite, aimant mieux rester dans sa patrie, elle s'était fait peindre horriblement laide et avec une bouche de travers, quoiqu'elle fût très-belle. Ce portrait, envoyé à Constantinople, avait dégoûté le souverain grec. Hedvige épousa ensuite le comte Burcard, déjà octogénaire, qui la laissa bientôt veuve et maîtresse de biens très-considérables. Depuis lors elle vécut pour le gouvernement de ses États et pour l'étude. Elle choisit, à l'abbaye de Saint-Gall, un moine très-savant et avec des dehors prévenants, nommé Eckard, pour demeurer dans son château et lire avec elle les auteurs classiques de la Grèce et de Rome. Ces lectures duraient tout le jour et même la nuit. Les pages et les écuyers de la princesse étaient souvent admis à ces doctes entretiens. Quelque agréable que fût pour le moine la tâche de s'entretenir jour et nuit avec une princesse belle, jeune et instruite, on dit qu'il regrettait quelquefois son couvent. Hedvige était un véritable dragon de vertu; et quelques propos galants qu'il s'avisa de lui adresser un jour, faillirent lui attirer un rude châtiment. L'abbé du couvent de Reichenau, ayant osé plaisanter sur les tête-à-tête d'Hedvige et d'Eckard, fut cité devant le tribunal de la princesse, qui le mit à l'amende, et le fit censurer par l'évêque de Constance. Ce fut probablement pour rompre l'uniformité de sa vie d'instituteur qu'Eckard amena au château de Hohentwiel un jeune cousin, qui faisait ses études à l'abbaye de Saint-Gall. En entrant, il adressa à la savante princesse un compliment en vers latins, dont elle fut si charmée, qu'elle l'embrassa pour l'amour de la langue de Virgile. Elle l'instruisit elle-même dans le grec, et lui enseigna les hymnes qu'elle avait traduits. Dans la suite, son maître Eckard, qu'elle avait comblé de présents, fut recommandé par elle à l'empereur Othon, qui le nomma son chapelain et son secrétaire, et lui confia l'éducation de son fils. Hedvige mourut vers le commencement du 11e siècle; et ses fiefs furent donnés au chapitre de Bamberg, par l'empereur Henri II.

SOUABE (FRÉDÉRIC, duc DE), second fils de l'empereur Frédéric Barberousse et de Béatrix de Bourgogne, naquit vers 1160, et reçut de son père, en 1169, l'investiture des duchés de Souabe et d'Alsace; mais ce ne fut que plusieurs années après, qu'il put prendre le gouvernement de ces belles provinces. En 1184, il fut créé chevalier à Mayence, en présence des membres de la diète. Quelques diplômes, entre autres celui de la fondation de l'hôpital d'Haguenau, en 1189, sont les seuls monuments qui restent des premières années de ce prince. Le duc de Souabe fit partie de la nouvelle expédition formée pour la délivrance des lieux saints. Après la mort de son père, qui se noya dans le Cydnus, il prit le commandement de l'armée des croisés, sans éprouver aucune opposition de la part des autres chefs. Héritier de la valeur et des qualités brillantes de Barberousse, le jeune duc de Souabe conquit plusieurs places sur les Sarrasins, et se signala d'une manière toute particulière au siége d'Acre; mais une épidémie l'enleva devant cette ville, le 20 janvier 1191. La mort de ce prince jeta le découragement dans l'âme des croisés, qui, renonçant à tenter, sous un autre chef, le sort des combats, se rembarquèrent pour revenir en Europe.

SOUBADAI. *Voyez* **SOUBOUTAI.**

SOUBEIRAN (JEAN DE SCOPON), littérateur, né à Toulouse en 1699, se dégoûta de la pro ession d'avocat que ses parents lui avaient fait embrasser, vint à Paris, cultiva les lettres, fit un voyage en Hollande, et finit par se fixer à Paris, où il mourut en 1751. On a de lui : *Réflexions sur la tragédie de Brutus,* par Voltaire, dans le *Nouvelliste du Parnasse,* tome Ier, 1751, et réimprimées en 1738; *Lettre au sujet de l'Histoire de Mme de Luz,* Paris, 1742; *Examen des Confessions du comte de***,* ibid., 1742 : ces critiques de 2 romans de Duclos eurent quelque succès; *Réflexions sur le bon ton et la conversation,* 1746, in-12; *Caractère de la véritable grandeur,* in-12; *Considérations sur le génie et les mœurs de ce siècle,* 1749, in-12.

SOUBEYRAN (PIERRE), graveur à l'eau-forte, né à Genève en 1715, vint fort jeune à Paris, et, pendant un séjour de 20 ans, y grava la plus grande partie des planches qui accompagnent le texte des 2 vol. du *Traité des pierres antiques gravées du cabinet du roi.* De retour à Genève en 1750, il s'y livra à l'étude des mathématiques, puis à la pratique de l'architecture, art dans lequel il se montra fort habile. C'est lui qui fournit les plans et dirigea la construction de la plupart des bâtiments importants élevés dans Genève à cette époque. Il mourut vers 1770. On a de lui, outre les planches mentionnées plus haut, quelques gravures, dont la plus remarquable est *la belle Villageoise,* d'après Boucher.

SOUBISE (BENJAMIN DE ROHAN, seigneur DE), frère du duc de Rohan, chef du parti protestant en France sous Louis XIII, était né vers 1589. Il apprit le métier des armes en Hollande sous Maurice de Nassau, et fut

un des gentilshommes français qui, en 1606, se jetèrent dans Bergues, lorsque les Espagnols assiégèrent cette place. Au moment où commencèrent les guerres de religion, en 1621, Soubise fut nommé, par l'assemblée de la Rochelle, commandant général dans les provinces de Poitou, de Bretagne et d'Anjou, et comme son frère il se montra fidèle à ses coreligionnaires, et inaccessible aux offres les plus brillantes de la cour. Lorsque Louis XIII marcha contre les protestants, Soubise se renferma dans St.-Jean-d'Angély; mais, après s'être défendu pendant un mois contre toutes les forces royales, il se vit forcé de se rendre. Oubliant la promesse qu'il fit alors au roi de le servir fidèlement, il s'empara bientôt après de Royan, se rendit maître du bas Poitou, s'empara d'Olonne, et menaça Nantes; mais le roi ayant marché contre lui, il s'enfuit à la Rochelle, abandonnant son canon et ses équipages, sans avoir combattu. Il passa en Angleterre pour demander du secours; mais l'édit de pacification, donné à Montpellier le 19 octobre 1622, mit fin aux hostilités. Soubise continua d'intriguer, soit auprès de la cour d'Espagne, soit auprès de celle de Londres, jusqu'au commencement de 1625, où il troubla la paix par l'entreprise la plus audacieuse. Après avoir publié un manifeste, il s'embarque à l'île de Rhé avec 300 soldats, se dirige sur Blavet, où se trouvait la flotte royale, attaque le vaisseau principal, s'en empare, ainsi que de tous les autres, et débarque ensuite pour attaquer le fort. Mais il y trouva plus de résistance qu'il ne l'avait soupçonné. La place ayant résisté jusqu'à l'arrivée des troupes commandées par le duc de Vendôme, gouverneur de Bretagne, Soubise, qui se vit fermer la retraite, força les barrières qui lui interdisaient la sortie du port, et fit voile pour l'île de Rhé, emmenant avec lui 15 vaisseaux de la flotte royale. Il s'empara ensuite de l'île d'Oleron, et demeura maître de la mer depuis Nantes jusqu'à Bordeaux. Quelque temps après, bloqué dans l'île de Rhé par la flotte combinée du roi et de la Hollande, forte de 20 vaisseaux, il obtint une suspension d'armes, et les 2 amiraux se donnèrent réciproquement des otages. Bientôt Soubise redemanda les siens, qui lui furent rendus sous la condition que la suspension d'armes ne finirait qu'après avoir reçu des nouvelles de la cour; mais, au mépris de cette clause, il attaque au dépourvu la flotte royale, et met le feu au vaisseau amiral. Plus tard, la flotte des protestants fut battu par celle du roi, commandée par Montmorenci. Soubise s'enfuit à l'île d'Oleron, puis fit voile pour l'Angleterre, d'où il amena au secours de la Rochelle une flotte sous les ordres du duc de Buckingham. Lors de la capitulation de cette ville, Soubise refusa d'accepter les conditions favorables qui lui furent offertes, et préféra retourner en Angleterre; il n'en fut pas moins compris dans l'édit de pacification du 29 juin 1629, par lequel le roi lui accordait entière abolition pour le passé. Il continua d'intriguer en faveur de son parti, et mourut en 1641, sans laisser de postérité. Capable d'exécuter les coups de main les plus hardis, Soubise n'eut cependant ni le courage ni les vertus de son frère, et on cite de lui des traits peu honorables. C'est par erreur qu'il est qualifié de duc par la plupart des historiens. A la vérité, le roi avait en 1626 érigé en duché-pairie la baronie de Frontenai, appartenant à Soubise; mais les lettres patentes ne furent jamais enregistrées, ce qui les rendait nulles.

SOUBISE (Charles de ROHAN, prince de), duc de Rohan et Ventadour, pair et maréchal de France, de la famille du précédent, né en 1715, obtint en 1734, par la démission du prince de Rohan, son aïeul, la charge de capitaine des gendarmes de la garde; il servit comme aide de camp du roi dans les campagnes de 1744 à 1748, fut blessé au siége de Fribourg en 1745, reçut le grade de maréchal de camp en 1748, et fut en 1751 nommé gouverneur de Flandre et du Hainaut. Mme de Pompadour, lors de la guerre de sept ans, lui fit obtenir le commandement du corps de 24,000 hommes stipulé par le traité de 1757. Ses opérations furent d'abord heureuses, et la guerre eût pu se terminer à l'avantage de la France, s'il y eût eu plus d'accord entre Soubise et Richelieu. Le premier n'avait pas la confiance de ses troupes, et comptait, dit-on, parmi ses officiers un grand nombre d'ennemis secrets, qui désiraient lui voir éprouver des revers. Après un premier échec essuyé dans Gotha, où, surpris par un détachement prussien, il n'eut que le temps de s'enfuir, il donna dans le piége que lui tendait Frédéric II à Rosbach. Croyant cerner l'armée prussienne, à peine forte de 20,000 hommes, il abandonna une position fortifiée; mais tourné par les Prussiens et mal secondé par ses alliés, son armée est écrasée par l'artillerie ennemie, tandis que les batteries françaises, placées dans un fond, n'atteignaient point les Prussiens. Cette journée (5 novembre 1757), ne fut pas moins honteuse pour la France que celle de Fontenoy lui avait été glorieuse. Soubise revint tout humilié à la cour, et se vit en butte, pendant plusieurs mois, aux épigrammes les plus sanglantes, mais il en fut dédommagé par les faveurs du roi. Il reçut le titre de ministre d'État, une pension de 50,000 livres, et les gouvernements du bois de Boulogne, des châteaux de Madrid et de la Muette. Une nouvelle armée lui fut confiée en 1758. Moins malheureux cette fois, il triompha des Hessois, des Hanovriens et des Anglais à Sundershauzen le 13 juillet, à Lutzelberg le 10 octobre, et l'occupation de landgraviat de Hesse fut le fruit de ces deux combats. Neuf jours après le roi lui envoya le bâton de maréchal. Soubise commandait en 1761, une armée nombreuse sur le Rhin; mais il ne s'entendit point avec le maréchal de Broglie, qui commandait une armée moins forte sur le Mein. Broglie, battu à Filingshauzen, l'accusa de ne l'avoir point secouru. Les deux généraux envoyèrent à la cour des mémoires contradictoires pour se disculper. Mme de Pompadour fit donner gain de cause à Soubise; Broglie fut rappelé et exilé dans ses terres. Le public et l'armée s'indignèrent de ce jugement. Durant la campagne suivante, Soubise eut le bon esprit de se laisser guider par les conseils du maréchal d'Estrées, et la bataille de Johannisberg fut gagnée. Ce fut là le terme de sa carrière militaire; sa vie ne fut plus que celle d'un courtisan voluptueux, d'un favori complaisant. Il encensa le premier Mme Dubarry; mais il est juste de dire qu'à la mort du monarque, Soubise, seul, suivit le cortége de son maître, composé de quelques valets et de quelques pages, et ne se sépara de sa dé-

pouille mortelle que lorsqu'elle eût été déposée dans les caveaux de St.-Denis. Instruit de cette conduite, Louis XVI fit dire au fidèle courtisan, par la comtesse de Marsan, sa sœur, qu'il pouvait reprendre sa place dans le conseil des ministres. Le prince de Soubise mourut en 1787. L'abbé Georgel, dans ses *Mémoires*, le représente comme initié dans les secrets du ministère occulte de Louis XV, et mêlé dans toutes les intrigues qui se rattachent à l'ambassade du cardinal de Rohan à Vienne, ainsi que la nomination de ce prélat à la dignité de grand aumônier.

SOUBISE. *Voyez* **PARTHENAY.**

SOUBOUTAI ou **SOUBADAI**, surnommé *Bahadour* (le Héros), général mogol, naquit vers la fin du 12 siècle. Son nom, altéré dans les transcriptions qu'on en a faites en arabe, s'est changé en *Souida*, *Soundaï* et *Sounathy*. Il était fils de l'un des chefs de la tribu tartare des Ouriyangkit, nommé Haban, contemporain de Gengiskan. Souboutaï entra au service de ce prince en qualité de chef de tribu, se distingua dans une guerre contre les Merkites, puis dans une autre contre les Ouïgours de Kharisme, et devint bientôt l'un des généraux les plus entreprenants de Gengiskan. Poussant ses conquêtes vers l'Occident, après avoir traversé la Transoxane, le Mazenderan, l'Irak-Adjemi, après avoir fait le tour de la mer Caspienne, traversé la Caucase par le défilé de Derbend, défait les Comans et les Russes, dévasté les contrées qui avoisinent la mer d'Azof, pénétré en Crimée et dans le pays des Bulgares, Souboutaï fut arrêté dans sa marche victorieuse par un ordre de Gengiskan, qui le rappelait pour faire la conquête des Tangut. Il résista longtemps à cet ordre, mais enfin il obéit, traversa le grand désert, battit, chemin faisant, plusieurs tribus tartares, soumit toutes les villes situées sur le fleuve Jaune, du côté de la Tartarie, et n'arriva à la résidence impériale qu'après la mort de son souverain. Ogodaï, son successeur, lui fit épouser une princesse de sa famille, et le nomma pour accompagner son frère Tholouï dans son expédition au midi du fleuve Jaune. Les Tartares entrèrent dans le pays des *Kin* (la Chine) par le passage dit *la Tête-de-Bœuf*, firent la conquête de plusieurs provinces, s'emparèrent des 2 villes principales, Pian et Tsaï, et renversèrent la dynastie des Kin. Après cette brillante expédition, qu'il conduisit presque seul, Souboutaï fit partie d'une autre expédition dans le Kiptchak (pays des Comans), commandée par le prince mogol Batou. Les Tartares forcèrent le roi de cette contrée de se retirer dans une île de la mer Caspienne, vainquirent une seconde fois les Russes, dévastèrent la Russie, la Pologne, la Hongrie, et pénétrèrent jusqu'en Silésie. Souboutaï contribua puissamment à ces succès, et mourut dans son campement sur le Danube, à l'âge de 73 ans. Les exploits de ce héros mogol sont consignés dans un écrit chinois intitulé : *Siu houng kian lou*, dont Abel Rémusat a donné un extrait intéressant.

SOUBRANY (Pierre-Auguste de), né à Riom, en 1750, d'une famille noble, entra très-jeune au service. Il était officier au régiment de Royal-Dragons, et jouissait d'une fortune considérable, lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes avec chaleur, et fut nommé par ses concitoyens maire de la ville de Riom. Envoyé à la Convention nationale, en septembre 1792, par le département du Puy-de-Dôme, il y siégea sur la Montagne, et prononça dans plusieurs circonstances des discours pleins de véhémence. Dans le procès de Louis XVI, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis, et ne parut à la tribune que pour y émettre ses votes. Cessant dès lors de prendre part aux débats de la Convention, en mai 1793, il fut envoyé en mission à l'armée de la Moselle, et l'année suivante à celle des Pyrénées-Orientales. Partout il se faisait aimer des soldats, dont il partageait les fatigues : doué de toutes les vertus républicaines, il dormait au bivac, paraissait le premier au combat, et donnait constamment l'exemple de la bravoure et de la frugalité; il contribua beaucoup aux succès de l'armée des Pyrénées-Orientales, et se couvrit de gloire à la reprise du fort Saint-Elme, de Port-Vendre et de Collioure. De retour à Paris quelque temps avant l'insurrection des faubourgs contre la Convention (1er prairial an III), il fut proclamé général de l'insurrection par la foule qui était restée un instant maîtresse de l'assemblée. Soubrany, qui avait vu dans la chute de Robespierre la chute de la république, s'empressa de se rendre aux désirs des républicains qui voulaient renverser la réaction thermidorienne; mais la Convention, soutenue par la section de la Butte-des-Moulins, ayant repris ses séances, Soubrany fut décrété d'accusation, livré à une commission militaire, et condamné à mort avec Romme, Goujon, Bourbotte et Duroy, le 18 juin 1795 : après leur condamnation, ils se frappèrent avec un couteau qu'ils se passèrent de main en main. Malheureusement Soubrany, Duroy et Bourbotte n'ayant pas réussi à se porter des atteintes mortelles, furent traînés tout sanglants à l'échafaud.

SOUCHAY (Jean-Baptiste), littérateur, né en 1688, dans le Vendomois, vint à Paris après avoir terminé ses études et se chargea de plusieurs éducations particulières. Ses talents l'ayant fait promptement connaître, il fut admis en 1726 à l'Académie des inscriptions, obtint en 1732 une chaire d'éloquence au collége royal, deux ans après un canonicat à Rodez, et mourut en 1746. Outre un assez grand nombre de *dissertations* dans le recueil de l'Académie, on lui doit une édition du *Commentaire* de Jul. Fleury, *sur Ausone*, Paris, 1730; des *OEuvres de Boileau*, avec des *notes* qu'il attribuait à Valincour et à l'abbé Renaudot, ibid., 1735, 2 vol. in-12, réimprimée en 1740; de l'*Astrée* de d'Urfé et des *lettres* de Pellisson. Il légua ses manuscrits au comte de Maillebois.

SOU-CHÉ, lettré chinois, né dans le 11e siècle dans une ville du Sse-tchhouan, d'une famille honorable, subit ses examens, reçut ses grades dans la capitale de l'empire, et remplit successivement plusieurs postes importants dans lesquels il déploya une grande activité. Comme dans les rapports qu'il adressait à l'empereur il n'épargnait pas le premier ministre, dont la conduite excitait depuis longtemps de justes réclamations, celui-ci résolut de se débarrasser d'un censeur importun, et, l'ayant destitué de tous ses emplois, le fit mettre en prison. Les nombreux amis de Sou-ché réussirent à lui faire rendre la liberté; mais il fut exilé dans une province éloignée, et ayant acquis une petite maison et re-

vêtu l'habit de la dernière classe, il cultiva la philosophie, l'éloquence et la poésie. Il se croyait oublié dans cette retraite, lorsque l'empereur le désigna pour remplir les fonctions de son historiographe. Le premier ministre, constant ennemi de Sou-ché, eut encore le crédit de faire donner cette charge à une autre; mais l'empereur, mécontent du travail du nouvel historien, déclara qu'il voulait que Sou-ché fût chargé de mettre en ordre les mémoires de la dynastie. Le ministre, ne pouvant pas s'opposer à la volonté du souverain, lui fit assigner pour résidence une petite ville voisine de la capitale. Sou-ché demanda de retourner au lieu de son exil, parce qu'il y possédait une maison et quelques arpents de terre. Cette demande lui fut accordée, et il y demeura 10 ans, uniquement occupé de son travail historique. Après la mort de l'empereur Chen-tsoung, Souché fut rappelé par l'impératrice régente, nommé gouverneur de Ting-tcheou, appelé, peu de mois après, au tribunal des rites, mis au nombre des instituteurs des princes, décoré du titre de *grand maître de la doctrine*, et chargé d'expliquer au jeune empereur l'histoire et les *king*, ou livres sacrés. Après la mort de l'impératrice, les services de Sou-ché furent oubliés, et ce vertueux lettré eut à subir de nouvelles persécutions. Dénoncé comme ayant pris part à un complot séditieux, privé de tous ses emplois, il fut encore exilé dans une bourgade éloignée, et l'on défendit au magistrat d'avoir pour lui les égards qu'on ne refuse pas aux plus grands criminels. Mais sa réputation était si répandue et si bien établie qu'il reçut une somme suffisante pour se construire une maison et s'assurer les besoins de la vie. Une amnistie générale accordée à tous les condamnés pour délits politiques lui permit de choisir une résidence plus agréable, et il mourut en 1101, à près de 60 ans. Outre l'ouvrage historique dont nous avons fait mention et la continuation du *Commentaire* que son père avait commencé sur le *Yi-king*, Sou-ché a écrit une *Explication des Chou-king* et une foule de pièces en prose et en vers insérées dans les recueils. On peut consulter sur cet illustre lettré les *Mémoires concernant les Chinois*, tome X, page 70-107.

SOUCHET (Jean-Baptiste), docteur de Sorbonne, né à Chartres vers la fin du 16e siècle, fut successivement curé d'un village près de Dreux, notaire, secrétaire et chancelier du chapitre de sa ville natale. L'histoire du pays chartrain était presque encore inconnue, Souchet l'étudia dans les manuscrits, les chartres, les chroniques, etc., qu'il put se procurer. C'est en se livrant à ce travail qu'il conçut le projet de donner une édition complète des *OEuvres* de saint Yves, évêque de Chartres. Les soins qu'exigea cette publication, et le débat littéraire qu'il eut à soutenir pour le même objet, l'empêchèrent de mettre au jour l'*Histoire de la ville et de l'église de Chartres*. Cet ouvrage, dont le manuscrit original se trouve dans la bibliothèque de Chartres, était achevé à la mort de l'auteur arrivée en 1654. Les *OEuvres* de saint Yves furent publiées en deux parties, sous le titre de *D. Ivonis Opera*, etc., Paris, 1647. Le nom du P. Fronteau, genovéfain, ayant été substitué sur le frontispice à celui du véritable éditeur, Souchet réclama contre cette fraude par un écrit intitulé : *Veritatis defensio in P. J. Frontonem, canon. regularem*, Chartres (1650) in-8° de 111 pages, très-rare. On lui doit encore une édition de la *Vie de Bernard*, premier abbé de Tyron, par Geoffroi le Gros (en latin), Paris, 1649, in-4°, très-rare.

SOUCIET (Étienne), jésuite, né à Bourges le 12 octobre 1671, embrassa la règle de Saint-Ignace à l'âge de 19 ans, quitta de bonne heure la carrière de l'enseignement pour raison de santé, et vint à Paris, où ses talents le firent bientôt connaître. Choisi pour travailler à l'ouvrage que la société se proposait d'opposer aux *critici sacri* de Pearson, il se vit dans la nécessité d'apprendre l'hébreu et les langues orientales, où il fit des progrès rapides. Après avoir occupé pendant quelques années la chaire de théologie morale, il devint conservateur de la bibliothèque du collége Louis le Grand, et mourut à Paris le 14 janvier 1744. Outre un grand nombre d'articles intéressants dans les *Mémoires de Trévoux*, dont il fut longtemps un des principaux rédacteurs, on doit au P. Souciet : *Recueil de dissertations critiques sur des endroits difficiles de l'Écriture sainte*, Paris, 1715, in-4°; *Recueil de dissertations chronologiques*, ibid., 1726-36, 2 vol. in-4°; *Observations mathématiques, astronomiques, géographiques et physiques, tirées des anciens livres chinois*, etc., ibid, 1729, in-4°.

SOUCIET (Étienne-Augustin), frère puîné du précédent, entra comme lui chez les jésuites, se distingua dans la poésie latine, et ne survécut que peu de jours à son frère. On connaît de lui 2 poëmes écrits avec élégance : *Cometæ*, Caen, 1710, in-8°, et dans le tome II des *Poemata didascalica ; Agricultura*, Moulins, 1712, in-8°, et dans le supplément des *Poemata didascalita*.

SOUCIET (Jean), frère cadet des précédents, fut un des principaux collaborateurs du *Journal de Trévoux*, de 1737 à 1745, devint, après la mort de ses frères, bibliothécaire du collége Louis le Grand, et mourut en 1763.

SOUFFLOT (Jacques-Germain), architecte, né à Irancy près d'Auxerre en 1714, de parents riches, reçut une éducation brillante, et manifesta de bonne heure un goût irrésistible pour les beaux-arts. Son père, lieutenant au bailliage d'Auxerre, ne croyant pas devoir contrarier cette vocation, lui donna les meilleurs maîtres, puis l'envoya en Italie, et jusque dans l'Asie Mineure pour étudier les monuments anciens. Admis au nombre des pensionnaires du roi à Rome, il avait à peine passé trois ans dans cette ville, lorsque, ayant appris que les chartreux de Lyon voulaient rebâtir leur église, il leur envoya le plan d'un dôme, qui fut en effet construit sur ses dessins. A son retour d'Italie, Soufflot s'arrêta plusieurs années à Lyon, où il construisit plusieurs édifices remarquables, entre autres l'*Hôtel-Dieu;* ce monument le fit appeler à Paris, et bientôt il fut admis aux Académies d'architecture et de peinture. Le roi lui donna le cordon de Saint-Michel, et le nomma successivement contrôleur et intendant général de ses bâtiments. En 1757, la construction de la basilique de Sainte-Geneviève ayant été mise en quelque sorte au concours, les plans de Soufflot furent adoptés; mais il ne put diriger l'exécution de ce grand monument que jusqu'à la naissance du dôme. Il essuya, au sujet de ce dôme, des contradictions nombreuses, des critiques amères, et n'eut pas la

force de résister à ces injustes tracasseries. Sa santé en dépérit; attaqué d'une maladie de langueur, il mourut à Paris dans les bras de son ami l'abbé de l'Épée, le 29 août 1781, et fut inhumé dans la vieille église Sainte-Geneviève. On doit encore à Soufflot l'*École de droit* et plusieurs autres édifices publics et particuliers; une *Suite de plans, coupes, profils, élévations géométrales et perspectives des trois temples antiques tels qu'ils existaient en* 1750, *dans la bourg. de Pæstum*, etc., *mis au jour par les soins de G. M. Dumont en* 1761; *OEuvres*, ou *Recueil de plusieurs parties d'architecture*, Paris, 1767, 2 vol. grand in-fol., avec 230 planches; *Élévations et coupes de quelques édifices de France et d'Italie*, publiés par M. Dumont, Paris, 1781, in-fol.

SOUHAIT (DU), gentilhomme et poëte champenois de la fin du 16e siècle, est auteur des ouvrages suivants: *Les amours de Glorian et d'Ismène*, 1600, in-12; *Les amours de Poliphile et de Mélonymphe*, 1600, in-12; *Les amours de Palémon*, 1605, in-12; *l'Académie des vertueux*, 1600, in-12; *Portraits des chastes dames*, 1660, in-12; *Le pacifique ou l'anti-soldat*, 1604, in-12; *Marqueteries, ou poésies diverses*, 1601, in-12; *Les divers Souhaits d'Amour*, 1599, in-12.

SOUHAM (le comte JOSEPH), lieutenant général, né à Tulle, le 30 avril 1760, entra au service en 1782, et servit jusqu'en 1787 comme simple cavalier dans le régiment de Royal-cavalerie. Il est du nombre de ces généraux de la république qui durent un avancement rapide plutôt à leur force physique et à leur bravoure personnelle qu'à l'instruction et aux talents militaires. Employé, en 1794, à l'armée de Pichegru, il y commandait une division de plus de 30,000 hommes, tandis que les généraux Daendels, Vandamme et Macdonald n'avaient que des brigades. Il prit une part presque toujours décisive aux opérations sur la Sambre; aux combats de Mouscron et de Courtray, aux batailles de Turcoing et de Pont-à-Chin. Cependant l'habileté qu'il déploya dans ces différentes actions ne l'éleva pas au-dessus d'un général de troisième ordre. Il n'eut jamais pour lui que le sang-froid et une parfaite connaissance des manœuvres. Ses camarades Moreau, Championnet, Jourdan, et ses subordonnés Daendels, Vandamme, Macdonald, l'éclipsèrent bientôt. Son amour pour le jeu et une conduite peu régulière, nuisirent à son avancement ultérieur. Il se distingua encore pendant la même campagne à l'affaire de Mont-Cassel, à la prise de Courtray, à Hooglède, et se rendit maître de Nimègue le 8 novembre suivant. En septembre 1796, il eut le commandement en chef des départements réunis : passa ensuite à l'armée du Danube, sous Jourdan, et commanda la 2e division à la bataille de Stockach. Employé à l'armée du Rhin, sous Moreau, en 1800, il commandait la 2e division de l'aile gauche, sous Sainte-Suzanne. Cette division fut employée à des opérations accessoires sur le Mein. Après la bataille de Hohenlinden, Souham s'empara de Ratisbonne, où, à la vérité, le général Klenau n'avait laissé que des partis. En 1804, il se trouva compromis dans l'affaire du général Moreau, et fut enfermé au Temple pendant plusieurs mois. Il ne fut remis en activité qu'en 1808, époque à laquelle il alla rejoindre le corps de Catalogne aux ordres de Saint-Cyr. Il remporta un avantage sur les insurgés espagnols à Olat, dont il se rendit maître. Le maréchal Augereau ayant conduit un convoi de subsides à Barcelone, retourna du côté de la France, laissant la division Souham dans la plaine de Vich, bassin entouré de montagnes, vraie souricière d'où l'on ne peut sortir que par des défilés. Le général O'Donnel, voyant l'isolement de cette division, résolut de l'enlever, comptant avoir ensuite bon marché du reste de l'armée où il n'y avait que des Italiens et des Allemands. Il la surprit en effet dans ses cantonnements: Souham se sauva en chemise, faillit être pris, et fut blessé au visage. Toutefois son sang-froid et sa présence d'esprit imposèrent aux Espagnols, et il resta maître de la plaine de Vich. Après la défaite de Salamanque, il prit le commandement des débris de l'armée de Portugal qu'il réunit à l'armée du Nord, et contribua beaucoup à la levée du siége de Burgos. En 1813, il commandait à Lutzen la 1re division du 3e corps. C'est à la résistance héroïque de cette division formée de conscrits, et qui perdit dans cette journée presque la moitié de son effectif, qu'est dû le succès de cette célèbre journée. Ce fut elle qui reçut le choc des alliés, entre les villages de Rhana et de Gros-Goerschen. Ce fait d'armes valut à ce général le cordon de grand officier de la Légion d'honneur. Lorsque le maréchal Ney fut appelé au commandement de l'armée destinée à opérer sur Berlin, Napoléon donna au général Souham le commandement du 3e corps; c'est donc en qualité de général en chef qu'il fit la campagne d'automne à la grande armée, mais ce grade n'ajouta rien à sa réputation : au contraire, il prouva qu'il ne comprenait rien aux combinaisons stratégiques. Les désastres de la Katsbach peuvent lui être attribués en partie : au lieu de faire déboucher le 3e corps par la chaussée de Jauer, pour attaquer l'extrême droite des alliés, comme cela lui était prescrit, il lui fit suivre un chemin plus court qui l'engagea dans ce défilé, déjà embarrassé par la cavalerie du général Sébastiani, d'où il ne put se tirer pour prendre à temps part à l'action. Le général Souham fut blessé légèrement à Leipzig. Rétabli de sa blessure, il prit, vers la fin de mars 1814, le commandement d'une division de gardes nationales qui devait opérer sur la Seine; mais la prise de Paris par les alliés le fit rappeler à Fontainebleau, où il se rallia aux débris des corps qui avaient défendu la capitale. L'empereur lui confia le commandement de la 1re division du nouveau corps d'armée réorganisé par le duc de Raguse, et lui donna une gratification pour l'aider à réformer son équipage. Peu touché de cette générosité, Souham adhéra bientôt après à la proposition que lui fit le duc de Raguse d'abandonner Napoléon. Sur le point de quitter son quartier général d'Essonne pour se rendre à Paris, près des généraux chargés de négocier l'abdication, le maréchal remit à Souham le commandement des troupes, avec ordre de ne point bouger; mais dans la nuit qui suivit le départ du maréchal, l'empereur ayant fait demander Souham, celui-ci craignit que le complot ne fût découvert et jugea devoir mettre sur-le-champ à exécution le projet qui jusqu'alors avait été différé. Il donna en conséquence l'ordre aux troupes de lever leurs bivacs, et les conduisit à Versailles sans qu'elles se doutassent où on les menait. Ce ne fut que lorsqu'elles

furent arrivées dans cette ville, qu'une proclamation leur fit connaître qu'elles avaient été dupes de leur discipline. Alors elles s'insurgèrent. Souham voulut en vain les apaiser, les soldats étaient furieux, et cent coups de fusils partirent à la fois contre lui. La vitesse seule de son cheval le sauva d'une mort certaine. Ceci explique la disgrâce qu'il encourut dans les cent jours. Souham fut nommé, en 1814, commandant de la 20e division, en 1816 inspecteur d'infanterie, et en 1818 gouverneur de la 5e division. Mis en disponibilité en 1830, il obtint quelque temps après, sa pension de retraite et mourut en 1837.

SOULAVIE (Jean-Louis GIRAUD), littérateur, né à l'Argentière, dans le Vivarais, en 1751 ou 1752, était, à l'époque de la révolution, curé de Sevent, et vicaire général du diocèse de Châlons. Il avait déjà publié quelques ouvrages d'histoire naturelle qui lui avaient valu le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et de quelques autres académies étrangères et de province. Ayant embrassé les idées nouvelles, il devint membre de la société des Amis de la constitution, et publia des articles politiques dans les différents journaux, tout en s'occupant de travaux littéraires, rédigea, en 1791, l'adresse présentée à l'assemblée nationale par les prêtres de St.-Sulpice qui avaient prêté serment, et fut un des prêtres qui se marièrent. En 1793, nommé résident de la république française à Genève, il fut destitué à la fin de la même année par arrêté du comité de salut public, mais l'exécution en fut suspendue sur les représentations de Barrère. Dénoncé, après le 9 thermidor, comme un des partisans de Robespierre, il fut révoqué par le nouveau comité de salut public, ramené en France, incarcéré, et sa détention se prolongea jusqu'à l'amnistie de 1796. Après le 18 brumaire (9 décembre 1799), les consuls Sieyès et Roger-Ducos placèrent son nom sur une liste de déportation; mais Bonaparte s'opposa à cette mesure, et dès lors Soulavie se livra tranquillement à ses travaux littéraires jusqu'en mars 1813, époque de sa mort. Vers la fin de ses jours, il envoya la rétractation de ses erreurs à l'abbé de Barruel, qui l'avait autrefois combattu dans ses ouvrages. On a de ce fécond littérateur : *Histoire de la France méridionale*, 1re partie, *minéraux*, Paris, 1780, 7 vol. in-8°; 2e partie, contenant l'*Histoire physique des plantes distribuées par climats*, etc., ibid., 1780, un seul volume; *Éléments de l'histoire naturelle*, Pétersbourg, in-4°; *OEuvres du chevalier Hamilton* (ministre de George III près le roi de Naples), etc., Paris, 1781, in-8°; *Des mœurs et de leur influence sur la prospérité ou la décadence des empires*, etc., Toulouse, 1784, in-8°; *l'Histoire, le cérémonial et les droits des états généraux*, 1789, 2 vol. in-8°; *Mémoires du maréchal de Richelieu*, etc., composés dans la bibliothèque et sous les yeux de ce maréchal, etc., 1790-93, 7 vol.; *Mémoires de Barthélemy*, 1799, in-8° (c'est une fraude littéraire; Soulavie vendit son manuscrit à un libraire comme l'ayant reçu de Sinamary : ce qui était un mensonge); *Mémoire historique et politique du règne de Louis XVI*, etc., 1801, 6 vol. in-8°; *Histoire de la décadence de la monarchie française*, etc., 1803, 3 vol. in-8°, avec atlas; *Mémoire de la minorité de Louis XV, par Massillon*, etc., Paris, 1792, in-8° : c'est une rapsodie fabriquée par Soulavie lui-même : Chénier a, dans son *Tableau de la littérature française*, fait justice de cette production. Comme éditeur, Soulavie a publié : *OEuvres complètes du duc de Saint-Simon*, etc., 1790, 13 vol. in-8°; *Mémoires du duc d'Aiguillon* (composés par Mirabeau, sur les pièces fournies par le maréchal de Richelieu), 1789, in-8°; *Mémoires sur les règnes de Louis XIV, la régence et Louis XV*, par Duclos; *Mémoires de M. le duc de Choiseul, écrits par lui-même, et imprimés sous ses yeux à Chanteloup en* 1778, 1796, 2 vol. in-8°; *Mémoires de Maurepas*, rédigés par Salé, son secrétaire, 1792, 4 vol. in-8°; *Pièces inédites sous les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, 1809, 2 vol. in-8°. Soulavie a laissé manuscrits plusieurs ouvrages historiques. Il avait recueilli tout ce qui avait été gravé en France ou à l'étranger sur l'histoire de France, depuis Pharamond jusqu'à Napoléon en 1809. Cette collection, unique en son genre, formant 162 vol. in-fol., fut saisie à la mort de l'auteur, et déposée dans les archives du ministère des affaires étrangères à Paris.

SOULÈS (François), littérateur, né à Boulogne-sur-Mer vers 1750, mort en 1809, fut compris dans l'état des gens de lettres auxquels la Convention accorda des secours en 1795. On a de lui : *Histoire des troubles de l'Amérique anglaise*, 1787, 4 vol. in-8°, avec cartes; *Relation de l'état actuel de la Nouvelle-Écosse*, traduite de l'anglais, 1787, in-8°; *Clara et Emmeline*, etc., roman traduit de l'anglais, 1787, 2 vol. in-12; *l'Indépendant*, nouvelle traduction de l'anglais, 1788, in-8°; *Procès de Warren-Hastings, ci-devant gouverneur général du Bengale*, traduit de l'anglais, 1788, in-8°; *Affaires de l'Inde, depuis le commencement de la guerre avec la France, en* 1756...*jusqu'en* 1783, traduites de l'anglais, 1788, 2 vol., avec cartes; *Exposition des intérêts des Anglais dans l'Inde*, etc.

SOULÈS (le comte), lieutenant général, pair de France, mort en octobre 1833, entra au service en 1776, fit les guerres de la révolution et une partie de celles de l'empire. Il commandait la garde consulaire à Marengo, où il mérita un sabre d'honneur, et en 1809 alors qu'élevé au rang de sénateur il goûtait un repos acheté au prix de longs travaux, l'empereur songea à lui pour l'opposer aux Anglais, qui tentaient leur attaque sur Anvers. Ce fut sa dernière campagne.

SOULFOUR (Nicolas de), oratorien, né en Savoie, vers la fin du 16e siècle, d'abord intendant de la maison du cardinal de la Rochefoucauld, à Rome, reçut le titre de protonotaire apostolique; de retour à Paris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il avait négocié la bulle de fondation, et fut renvoyé à Rome par le cardinal de Bérulle pour prendre possession de l'établissement formé dans l'hospice St.-Louis. Revenu au bout de deux ans, il se retira au séminaire St.-Magloire à Paris, et y mourut en 1624, âgé de 75 ans. On a de lui : *la Vie de St. Charles Borromée*, Paris, 1615, in-4°, et 2 vol. in-8°; *du Devoir des Pasteurs*, traduit de l'italien de Tullio Carreto, ibid., 1615, in-8°.

SOULIER (Pierre), controversiste, né vers 1640 dans le diocèse de Viviers, prit une part active aux conférences que l'abbé de Cordemoi et d'autres docteurs de Sorbonne avaient établies à Paris; il exerça depuis son

zèle dans les missions du Limouzin, obtint une cure dans le diocèse de Sarlat, et fut nommé syndic des affaires concernant les temples des réformés dans le Rouergue et les provinces voisines, dont les évêques lui donnèrent leur confiance pour le même sujet. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : *Abrégé des édits, des arrêts et des déclarations de Louis XIV, touchant ceux de la religion prétendue réformée*, avec des réflexions, Paris, 1681, in-12; *Histoire des édits de pacification*, etc., ibid., 1682, in-12; *Explication de l'édit de Nantes*, par Bernard, etc., avec de nouvelles *observations*, ibid., 1683, in-8°; *Histoire du calvinisme*, ibid., 1686, in-8°; le ministre Jurien prétend qu'avant d'entrer dans les ordres, Soulier avait exercé le métier de cordonnier ou de tailleur sous le nom de Vivarès.

SOUMET (Alexandre), littérateur, naquit à Toulouse, le 8 février 1788. Il étudia d'abord dans sa ville natale pour entrer à l'école polytechnique. Déjà, cependant, s'étaient manifestés ses goûts poétiques. Vainqueur aux Jeux Floraux, Soumet ne tarda pas à entrer dans une lice plus illustre et moissonna des palmes académiques. Son poëme de *l'Incrédulité* eut pour premier résultat de faire porter son auteur sur la liste des auditeurs au conseil d'État. En 1810, il publia une pièce de vers intitulée : *Hommage à Napoléon le Grand*. En 1811, il chanta le roi de Rome. La restauration lui accorda une pension, en 1826, pour une ode à Charles X, le nomma chevalier de la Légion d'honneur et conservateur de la bibliothèque de Rambouillet. Entré à l'Académie, en 1829, Alexandre Soumet est mort à Paris, le 30 mars 1845. Il est auteur de plusieurs pièces de théâtre et de poésies qui n'eurent jamais un bien grand succès. Nous citerons entre autres : *Saül, les Machabées, Clytemnestre, Cléopâtre, Émilia, Jeanne d'Arc, une Fête de Néron, le Gladiateur* et *la Divine épopée*.

SOUMILLE (Bernard-Laurent), né à Carpentras vers la fin du 17e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et, pourvu de bonne heure d'un bénéfice qui lui permit de suivre ses goûts, se consacra tout entier à l'étude des sciences physiques et mathématiques, et mourut à Villeneuve-lez-Avignon en 1774. On a de lui le *Grand Trictrac, ou Méthode pour apprendre les finesses de ce jeu*, 1738, in-8°, souvent réimprimé; *la Loterie insidieuse, ou Tableau général de tous les points, tant en perte qu'au profit, qu'on peut faire avec sept dés*, Avignon, in-12. Soumille chercha surtout à faire d'utiles applications de la mécanique. Il fut l'inventeur de plusieurs instruments aratoires, entre autres d'un semoir à bras, dont il publia la *description*, 1765, in-16. Il fit, en 1770, hommage à l'Académie des sciences, dont il était correspondant, d'un thermomètre de sa façon, et qui fut approuvé comme un *moyen ingénieux et très-sûr de faire apercevoir jusqu'aux moindres changements dans la température de l'air*. On en trouve la description dans les *Mémoires* de l'Académie, année 1770.

SOUMOROKOFF (Alexandre-Petrovitsch), auteur dramatique, né à Moscou en 1727, fils d'un officier général, acheva ses études au corps des cadets, et se forma par la lecture des classiques grecs et latins qu'il prit pour modèles. Après s'être fait connaître comme poëte lyrique et didactique, il s'exerça dans le genre dramatique. Il débuta par la tragédie de *Koreff*, qui fut représentée avec succès devant l'impératrice Élisabeth. Cette pièce, dans laquelle on reconnaît une imitation de Racine, fut bientôt suivie de plusieurs autres, parmi lesquelles on distingue *Zémire, Sinaf et Trouvor*. Soumorokoff a donné aussi un grand nombre de comédies où l'on trouve souvent de l'originalité, ainsi que quelques opéras. Il mourut à Moscou en 1778, conseiller d'État, directeur des théâtres de la cour et membre de plusieurs sociétés savantes. Ses *tragédies* ont été traduites en français par Pappadopoulo, 1801, 2 vol. in-8°, précédées d'une *notice* sur l'auteur. Outre son *Théâtre*, on lui doit des *Poésies diverses* (odes, épîtres, satires, élégies, madrigaux, églogues, fables, etc.); *Chronique abrégée de Moscou*, un traité de l'*Éloquence de la chaire en Russie*, des *Dialogues des morts*, des *discours* en vers. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par Novikof, Moscou, 1787, 10 gros vol. in-8°.

SOUQUE (Joseph-François), né en 1767 à Orléans, embrassa la cause de la révolution, et fut lié particulièrement au parti des girondins. Incarcéré avec Brissot qu'il accompagnait dans sa fuite, il recouvra la liberté après le 9 thermidor. Il fut nommé, sous le Directoire, secrétaire d'ambassade en Hollande, et, sous l'empire, secrétaire général de la préfecture du Loiret, puis du gouvernement de Catalogne. Député du Loiret au corps législatif, en 1809, il faisait encore partie de cette assemblée en 1814. Après la restauration, il fut du petit nombre des députés qui se prononcèrent avec force pour le gouvernement représentatif, et parla pour la liberté de la presse et contre la censure (9 août 1814). Élu pendant les cent jours, à la chambre des représentants, il fut écarté des affaires au second retour du roi, et mourut à Paris, le 14 septembre 1820. On lui doit deux comédies en 5 actes et en prose : *le Chevalier de Canolle, ou un Épisode de la Fronde*, joué avec succès, 1816, in-8°; *Orgueil et Vanité*, 1819, in-8°, pièce fort estimable.

SOURCE (Marie-David-Albin la), ministre de la religion protestante, né à Angles, dans le Languedoc, en 1762, fut député, en 1791, à l'assemblée législative, et en 1792, à la Convention, par le département du Tarn. Il n'avait que 29 ans, lorsqu'il entra dans la carrière politique, et s'attacha, dès son début, à la faction qui voulait établir une république en France. Source n'était pas dénué de talents. Dès le 22 novembre 1791, il prononça un discours véhément contre les émigrés, et déclara pour la première fois que la patrie était en danger. Dans le mois suivant, la Source qualifia *d'assassins et d'ennemis de la constitution* le marquis de Blanchelande et les troupes sous ses ordres, qui avaient voulu s'opposer aux entreprises des révolutionnaires à Saint-Domingue. Plus tard il provoqua une amnistie pleine et entière en faveur des assassins d'Avignon, et ne craignit pas d'assimiler leurs forfaits à la conduite du marquis de Bouillé, et même de les déclarer moins coupables. L'existence de ce général était, suivant la Source, *une objection contre la justice éternelle*. A ces mots, les tribunes retentirent d'applaudissements. L'amnistie fut décrétée le 19 mars, et les amnistiés en furent en grande partie redevables au député du Tarn; mais, plus tard, eux et

leurs amis ne se souvinrent pas de ce service. Le 18 mai, à la suite d'un long discours, il renouvela sa déclaration sur les dangers de la patrie, sollicita, quelques jours après, avec la plus grande chaleur, le licenciement de la garde de Louis XVI, et se fit bientôt remarquer à la tête de ceux qui dirigeaient les attaques du 20 juin, contre la personne de ce malheureux prince. Un mois plus tard, il insulta de la Fayette, et demanda contre lui un décret d'accusation, répétant qu'il voulait briser lui-même l'idole devant laquelle il avait trop sacrifié. Après la révolution du 10 août, dont il fut un des instigateurs les plus actifs, le député la Source fit envoyer aux armées un grand nombre de pamphlets incendiaires, et devint un des partisans les plus zélés du système de bouleversement général connu sous le nom de *Propagande*. Il obtint, le 19 de ce mois, contre le général la Fayette, le décret d'accusation qu'il avait provoqué, sans succès, le 28 du mois précédent. Le 30, il fit passer un décret semblable contre M. de Montmorin. Étant devenu membre de la Convention, il s'éleva contre l'autorité despotique que la commune de Paris s'était arrogée depuis le 10 août. Cette motion le mit fort mal dans l'esprit de la députation de Paris et de toute la portion la plus révolutionnaire des habitants de cette ville, dont son parti ne put vaincre la redoutable influence. Poursuivant néanmoins ses grandes idées de révolution universelle, la Source demanda, au mois d'octobre 1792, qu'à l'entrée des armées françaises dans les contrées ennemies, on déclarât tyrans, et par conséquent déchus de tout pouvoir, les chefs de leurs gouvernements; que les peuples eussent la faculté de choisir la constitution qui leur conviendrait, et que tous les biens des prêtres et des nobles fussent mis sous le séquestre. Le 6 novembre, il prétendit que les massacres du 2 septembre étaient l'ouvrage des valets de la cour; qu'on les avait vus parmi les assassins, et que c'étaient eux qui avaient commencé ces atrocités pour sauver leurs maîtres! La Source était auprès de l'armée du Midi, sur les frontières de l'Italie, lorsque Louis XVI fut mis en jugement; il écrivit, le 1er janvier 1793, à la Convention, que ses collègues Goupilleau, Collot-d'Herbois et lui voteraient la mort, ce qu'ils firent effectivement dans la séance du 16. Malgré l'opinion qu'il avait manifestée contre le système des conquêtes, ce fut lui qui, le 31 janvier, contribua le plus à faire réunir le comté de Nice à la France. Peu de temps après, il parut se radoucir, et, le 5 mars, il témoigna quelque intérêt pour les enfants des émigrés, qui avaient été entraînés hors de France par leurs parents, et demanda que les lois sur l'émigration ne leur fussent pas appliquées; ce qu'il ne put obtenir. Un peu plus tard, les députés qui avaient voté l'appel au peuple, dans le procès de Louis XVI, ayant été dénoncés par le département des Bouches-du-Nord, la Source se déclara leur défenseur, et encourut dès lors l'anathème lancé contre les appelants par le parti de la Montagne. Le 16 avril, il attaqua vivement Robespierre, à propos de la pétition des sections de Paris contre les girondins : il avait auparavant cherché à prouver que l'arrestation du duc d'Orléans était nécessaire. Ces deux motions avaient soulevé contre lui les deux partis non encore divisés, mais très-distincts, qui siégeaient sur la Montagne, et il fut compris dans la proscription qu'ils prononcèrent, le 31 mai 1793. Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 30 octobre 1793, avec les chefs de la Gironde, il dit à ses juges en entendant son arrêt : « Je meurs dans le moment où le peuple a perdu sa raison; vous mourrez le jour où il la recouvrera. »

SOURDIS (François d'ESCOUBLEAU, cardinal de), né vers 1570, était fils de François d'Escoubleau, marquis de Sourdis, et d'une tante de Gabrielle d'Estrées; c'est au crédit de cette favorite que la famille de Sourdis dut son élévation. Connu d'abord sous le titre de comte de la *Chapelle-Bertrand*, il le quitta brusquement pour entrer dans les ordres, et fut fait archevêque de Bordeaux en 1591. Sur les sollicitations de Henri IV, il obtint le chapeau de cardinal en 1599. Ce prélat montra peu de sagesse dans l'administration de son diocèse; il eut des démêlés violents avec son chapitre, ainsi qu'avec le parlement de Bordeaux. En 1615, pendant que Louis XIII était à Bordeaux avec la reine mère, un gentilhomme du Quercy, convaincu de crimes énormes, avait été condamné à mort par le parlement. Le cardinal enlève le criminel de sa prison, et le conduit lui-même sous escorte dans un de ses châteaux. Cet attentat, dont il n'avait pas prévu les suites, le fit interdire par le pape et exiler par le roi. Quelques mois après, cet interdit et cet exil furent prevoqués; mais dès lors il comprit mieux les fonctions de son ministère. Il célébra le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche à Bordeaux le 16 octobre 1615, présida plusieurs assemblées du clergé, convoqua un concile provincial en 1624, rendit des ordonnances synodales qui attestent son zèle pour la discipline, et termina sa carrière en 1628.

SOURDIS (Henri d'ESCOUBLEAU de), frère du précédent, fut fait évêque de Maillezais en 1623, et remplaça le cardinal sur le siége de Bordeaux en 1628. Il suivit les deux carrières des armes et de l'Église en les mêlant avec confusion selon l'esprit du temps. Il accompagna Louis XIII au siége de la Rochelle, où il eut l'intendance de l'artillerie et la direction générale des vivres. Il se trouva en 1633, à l'expédition d'Italie, et contribua à la prise des îles Ste-Marguerite sur les Espagnols. Non moins turbulent que son frère, il eut de violents démêlés avec le duc d'Épernon, gouverneur de Bordeaux. L'historien Daniel a rapporté les circonstances de cette querelle, qui fit le plus grand éclat. L'archevêque, soutenu par le cardinal de Richelieu, ne craignit point d'excommunier le duc d'Épernon, les officiers et les soldats de sa garde, et de mettre en interdit toutes les églises de Bordeaux, ainsi que celles de la ville et du château de Cadillac qui appartenaient au duc. Le mariage du duc de la Valette, fils de d'Épernon, avec une parente du cardinal-ministre, rendit ce dernier plus favorable à l'adversaire de l'archevêque. L'affaire s'arrangea moyennant quelques soumissions de la part de d'Épernon. Sourdis ayant laissé échapper des plaintes indiscrètes sur cet arrangement, reçut l'ordre de s'éloigner de la cour; mais sa disgrâce fut de courte durée. Il présida l'assemblée du clergé au commencement de l'année suivante (1634), et reparut à la cour. Il mourut à Auteuil en 1645. On a publié sur le différend de Sourdis et d'Épernon un assez grand nombre d'écrits

dont on trouve tous les titres dans la *Bibliothèque historique de la France.*

SOURIGUIÈRES-SAINT-MARC, auteur dramatique, né vers 1770 dans les environs de Bordeaux, vint à Paris en 1792 pour y faire jouer *Artémidor*, tragédie républicaine, dont le succès, dû presque uniquement aux circonstances, ne put tirer son nom de l'obscurité. Mais après le 9 thermidor, lors de la réaction contre les jacobins, son *Réveil du peuple* devint pour le parti triomphant ce que l'*Hymne des Marseillais* avait été pour le parti contraire; et dès lors le nom de Souriguières, répété par les journaux, finit par trouver place dans quelques-unes des satires les plus piquantes de Chénier. Souriguières concourut alors à la rédaction du *Miroir*, journal royaliste, et fut par ce motif condamné à la déportation au 18 fructidor. Caché dans Paris, il parvint à échapper aux recherches de la police, et ne reparut qu'après le 18 brumaire. En 1814 il publia un *Nouveau réveil du peuple*, qui n'eut pas le même succès que le premier. Retombé dès lors dans son obscurité, il mourut oublié en 1837. Outre les différents morceaux indiqués, on cite de Souriguières : *Myrrha*, tragédie en 3 actes, qui n'eut et ne pouvait avoir aucun succès, 1796; *Cécile, ou la Reconnaissance*, comédie en 1 acte et en vers, imitée de l'allemand, 1797 : le sujet en est intéressant et le style agréable; elle fut bien accueillie et le méritait; *Octavie*, tragédie en 5 actes, 1806, tombée; *Vitellie*, tragédie en 5 actes, 1809. Cette pièce, tombée comme la précédente, offre quelques belles scènes, mais pèche par le choix du sujet.

SOUTH (Robert), né à Hakney, dans le Middlesex, en 1633, servit alternativement tous les partis pendant les troubles qui affligèrent son pays, et obtint des faveurs de tous. Reçu docteur en théologie à Oxford, il fut successivement chapelain de lord Clarendon, de l'université d'Oxford, du duc d'York, de Laurence Hyde, chanoine de *Christ-Church* et curé d'Yslip. Il mourut en 1716. On a de lui des ouvrages de controverses oubliés aujourd'hui; des *sermons* peu estimés, 6 vol. in-8°; un *recueil d'oraisons et de poëmes latins*, 3 *sermons*, un *Voyage en Pologne*, et des mémoires sur sa vie, sous le titre d'*OEuvres posthumes*, 2 vol. in-8°.

SOUTHCOTE (Jane), visionnaire, née dans le comté de Devon en 1750, passa les 40 premières années de sa vie dans la domesticité, sans donner d'autre signe de dérangement d'esprit que par son assiduité aux réunions des méthodistes. Un homme de cette secte, nommé Sanderson, contribua beaucoup par ses discours à lui tourner la tête. Devenue prophétesse, elle se borna d'abord à des prédictions relatives au beau temps et à la pluie; ensuite elle s'exalta jusqu'à proférer des menaces concernent l'état de l'Europe et les succès de Bonaparte, qui remplissaient alors les papiers publics. L'événement confirma quelques-uns de ses pronostics, et elle obtint un grand crédit. Un prédicant méthodiste d'Exeter l'engagea à faire imprimer ses visions, qu'elle avait déjà rédigées par écrit, partie en prose, partie en lignes rimées. Après en avoir publié quelques cahiers, elle déclara qu'elle avait reçu du ciel l'ordre de ne plus écrire et de proférer ses oracles de vive voix. Elle prétendait être la femme de l'Apocalypse, qui a la lune sous les pieds et sur la tête une couronne de 12 étoiles. Enfin elle vint à Londres, où elle trouva de nombreux sectateurs, et offrit de subir un examen public pour prouver la vérité de sa vocation : il n'y parut que des adeptes, mais tout s'y passa suivant les formes. Jane Southcote mourut le 27 décembre 1814. Dans tout ce qu'elle a publié, on trouve à peine trois phrases de suite qui soient liées. Toutefois, elle a compté parmi ses disciples, même des ecclésiastiques. On peut consulter sur cette visionnaire les *Letters from England, by don M. A. Espriella, translated from the spanish*, Londres, 1800, 3 vol. in-8°. On suppose que cet ouvrage prétendu traduit, est d'un écrivain anglais.

SOUTHERN (Thomas), poëte dramatique, né en 1662 à Stratfort-sur-l'Avon, dans le comté de Warwieb, ou, suivant d'autres biographes, à Dublin, en 1659, fit ses études à Oxford, et vint à 18 ans s'établir dans Middle-Temple, à Londres. Plus occupé de poésie que de l'étude des lois, il s'était déjà fait connaître par une pièce de circonstance, *the loyal Brother* (1682), lorsque appelé au service il fut enseigne dans le régiment de *Terror*. De retour à Londres après la paix, il n'acquit pas moins de fortune que de réputation par ses pièces de théâtre; il passa ses 10 dernières années à Westminster, et c'est là qu'il mourut, en 1746, à l'âge de 85 ans. Southern était ami de Dryden, qui s'est fort honoré en louant avec effusion un rival plus heureux que lui, et dont il était en droit de blâmer les moyens de fortune. Dans le *recueil de ses OEuvres*, 1735, 2 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois depuis en 3 vol. in-12, on distingue l'*Excuse des femmes, le fatal Mariage, ou l'Adultère innocent, et l'Oroonoko, ou l'Esclave royal*, sa meilleure pièce.

SOUTHWELL (Robert), jésuite, né en 1560 à Norfolk, alla de bonne heure à Rome, où il fit profession, et après y avoir été quelque temps préfet du collège anglais, il fut envoyé comme missionnaire à Londres. Il y fut arrêté chez la comtesse d'Arundel, sur le soupçon qu'il était initié au complot tramé contre la reine Élisabeth. Les tortures ne purent d'abord lui arracher aucun aveu; mais après une détention de 3 années, appliqué pour la 10e fois à la question, il déclara qu'il était jésuite, qu'il était venu en Angleterre pour y prêcher la religion catholique, et qu'il était disposé à donner sa vie pour la défense de cette cause. En conséquence, il fut condamné à mort, et exécuté à Tyburn en 1595. Ses ouvrages, en prose et en vers, sont assez rares, et l'on a peine à croire qu'il en ait été fait 24 éditions, comme l'avance Ellis, dans le prospectus d'une souscription pour la réimpression de ses *OEuvres*. Les plus connus sont : les *Complaintes de saint Pierre avec d'autres poésies*, Londres, 1593, 1596; et le *Poëme sur les mystères de la vie de Jésus-Christ.*

SOUTHWELL (Nathaniel), en latin *Sotwellus*, jésuite anglais, l'un des biographes de son ordre, né à Holfolk, fit profession en 1624, et mourut en 1676 à Rome, après avoir rempli 17 ans les fonctions de secrétaire du général. Son édition de la *Biblioth. scriptor. societatis Jesus opus inchoatum à R. P. Ribadeneira.... continuatum à Phil. Alegambe ad ann.* 1643, *recognitum et productum ad annum* 1675, Rome, 1676 in-fol., présente des omissions volontaires, et des inexactitudes.

SOUTMAN (Pierre), peintre et graveur, né vers 1580 à Harlem, élève de Rubens, fut attaché à l'électeur de Brandebourg, passa depuis à la cour de Pologne, et mourut postérieurement à 1646. Cet artiste eut du succès comme peintre d'histoire et de portraits; mais il n'est plus guère cité que comme graveur. Il s'exerça principalement d'après les dessins de son maître, et forma des élèves qui ont perfectionné son genre, notamment Van Sompel, J. Snyderhoff, J. Louys, etc. Ses meilleures estampes sont plusieurs *portraits* d'après Rubens, *Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre*, d'après Raphaël, et la *Cène*, d'après Léonard de Vinci, sur les dessins de Rubens.

SOUVAROFF RIMNISKI (Alexandre), feld-maréchal russe, naquit en 1730 à Suskoï en Ukraine. Sa famille était noble et ancienne : son père, membre du sénat de Russie, avait servi avec distinction, et était parvenu au grade de général. Il donna les plus grands soins à l'éducation de son fils, qu'il destinait à la magistrature: mais celui-ci, entraîné par un penchant irrésistible vers la vie militaire, entra au service à l'âge de 13 ans, en qualité de cadet. A 22, après avoir passé par tous les grades intermédiaires, il fut nommé colonel pour prix de la bravoure et des talents qu'il avait déployés pendant la guerre de sept ans contre les Prussiens. En 1769 et 1772, il fut envoyé en Pologne, et obtint de grands succès sur les confédérés polonais, inférieurs en nombre, et plus encore en discipline. D'ailleurs divisés entre eux, ils ne purent opposer une résistance efficace à l'armée russe, et le premier démembrement de la Pologne fut consommé, à la honte éternelle de l'Europe. Catherine II témoigna sa reconnaissance à Souvaroff en le nommant général-major, et en lui conférant la décoration de l'ordre de Saint-Alexandre Newski. Il contribua ensuite à la défaite de l'audacieux Pougatscheff, qui avait soulevé plusieurs peuplades de Cosaques et de Tartares, dévasté et soumis une vaste étendue de pays, et qui, secondé par les moines et les mécontents, se flattait de venger Pierre III, dont il avait pris le nom, et de renverser Catherine d'un trône qu'elle avait usurpé. Ce féroce chef fut trahi par deux des siens, qui le livrèrent aux soldats de l'impératrice. Lors de la guerre contre les Turcs, Souvaroff se rendit à l'armée commandée par Romanzoff, et prit une part glorieuse aux faits d'armes de cette mémorable campagne. A la tête de sa division, il passa le Danube malgré la vive résistance des Turcs, et après avoir opéré sa jonction avec le corps du général Kamenskoï, il remporta sur le reis-effendi, qui commandait une armée de 40,000 hommes, une victoire signalée, lui enleva toute son artillerie, ses bagages, et lui fit un grand nombre de prisonniers. L'impératrice lui envoya à cette occasion le grand cordon de l'ordre de Saint-George, et l'éleva au grade de lieutenant général. En 1783, il soumit les Tartares du Kouban et de Bondriack, et leur fit prêter serment de fidélité à l'impératrice de Russie, qui le nomma général en chef, grand-croix de l'ordre de Vladimir, et lui fit présent de son portrait entouré de diamants d'un grand prix, que Souvaroff porta toujours depuis. En 1787, il défendit la place de Kinbourn contre tous les efforts des Turcs, qui l'assiégeaient par terre et par mer. La flotte ottomane ayant paru devant la place, portant un corps considérable de troupes, Souvaroff les laissa débarquer, et, les ayant attirées dans une embuscade, les tailla en pièces ; 6,000 Turcs restèrent sur le champ de bataille. Souvaroff, blessé au bras dans la mêlée, reçut de Catherine un panache en diamants et le cordon de l'ordre de Saint-André, le premier de l'empire. En 1788, il fit attaquer les Turcs par la flotte russe aux ordres de Paul Jones et du prince de Nassau-Siegen, qui les défirent deux fois: il prit ensuite le commandement de l'aile gauche de l'armée du prince Potemkin, qui assiégeait Oczakoff; mais blessé au cou dans une sortie des assiégés, il fut transporté à Kinbourn, où l'explosion d'un magasin à poudre lui causa des blessures qui l'empêchèrent de prendre part au reste de la campagne. L'année suivante, il eut le commandement d'un corps détaché de la grande armée russe, destiné à agir de concert avec l'armée autrichienne sous les ordres du prince de Saxe-Cobourg : il contribua au gain de la bataille de Forhani, livrée le 22 juillet 1789. Deux mois après, les Turcs ayant reçu des renforts considérables, le grand vizir, à la tête de 100,000 hommes, cerna de toutes parts l'armée autrichienne. Souvaroff n'avait que 10,000 Russes sous ses ordres : mais, ne consultant que son courage, il résolut de délivrer les Autrichiens. Ayant dérobé sa marche aux musulmans, il tomba sur eux à l'improviste près de la rivière de Rimniski, enfonça leur ligne, et les mit dans une déroute complète, qui permit au prince de Saxe-Cobourg de se dégager. L'impératrice décerna à Souvaroff le titre de Rimniski, et l'empereur d'Allemagne le nomma comte de l'Empire. La prise d'Ismaïloff suivit de près cette victoire. La place avait résisté pendant 7 mois au général Gondovitsch, et le siége venait d'être levé lorsque l'orgueilleux généralissime Potemkin, voulant réparer cet échec, qui lui paraissait ternir sa gloire, ordonna à Souvaroff d'emporter la place à tout prix; ce général obéit, et commanda l'assaut en recommandant à ses soldats de ne point faire de quartier; car, leur dit-il, les provisions sont chères. Deux fois les Russes furent repoussés avec une perte énorme, mais au troisième assaut ils s'emparèrent des ouvrages extérieurs, et pénétrèrent ensuite dans la place, où ils égorgèrent impitoyablement tous les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. Souvaroff, plus féroce encore que ses soldats, les encourageait au carnage, et leur criait d'une voix forte : *Koli, koli* (tue, tue). Près de 12,000 Russes et plus de 30,000 Turcs périrent dans cette horrible journée, qui souilla à jamais la gloire de Souvaroff: on lui donna à juste titre le surnom de *boucher*, qu'il ne cessa de mériter par la suite, et surtout dans la campagne de Pologne, en 1792. Il entra dans ce malheureux pays avec un nombreux corps d'armée, pour seconder le général de Fersen : celui-ci venait d'accabler Kosciusko, qui, couvert de blessures, avait été fait prisonnier. Souvaroff, arrivé devant Varsovie, attaqua et emporta d'assaut le faubourg de Praga, où de courageux patriotes sacrifièrent leur vie, et opposèrent une héroïque résistance aux farouches ennemis de leur liberté et de leur indépendance. Les braves polonais furent traités à Praga comme les Turcs l'avaient été à Ismaïloff ; 9,000 victimes furent massacrées par les ordres mêmes de Sou-

varoff. Varsovie se rendit; la Pologne fut asservie et démembrée au profit des puissances coalisées contre cette nation vaillante, qui naguère avait sauvé l'Autriche, et dont le grand crime était de vouloir jouir de ses droits et se soustraire à la tutelle de la Russie. Souvaroff, en récompense de ce fait d'armes, reçut le brevet de feld-maréchal : en le lui envoyant, Catherine lui adressa une lettre extrêmement flatteuse. Cette souveraine mourut quelques années après, et son fils et successeur, Paul Ier, aigri contre sa mère par suite de la dureté avec laquelle elle l'avait traité, conçut de l'aversion pour tous les hommes qu'elle avait élevés aux premières dignités, et se montra, dès son avénement, disposé à suivre en toutes choses une marche différente à celle que Catherine avait adoptée. Il commença par introduire de grandes innovations dans l'armée, qui déplurent aux officiers, aux soldats et surtout à Souvaroff; l'empereur, informé des propos railleurs de ce général, et irrité d'éprouver de l'opposition à ses volontés de la part d'un sujet, le disgracia, et l'exila loin de la cour. Cependant Paul, ayant formé le projet d'attaquer la France et d'envoyer une armée en Italie, rappela Souvaroff, et lui confia le commandement de l'armée russe qui alla se joindre aux Autrichiens. Ce fut le 18 avril 1799 que le feld-maréchal prit le commandement en chef des armées combinées des Austro-Russes, et dès le même jour il publia un ordre par lequel il prescrivait à ses soldats d'employer de préférence contre les Français la baïonnette et l'arme blanche. Rien ne peut égaler la forfanterie de Souvaroff au début de cette campagne : il parlait avec le plus grand mépris des Français, se croyait invincible, et traitait avec un dédain marqué les Autrichiens : la valeur française ne tarda pas à punir sa jactance, et les généraux autrichiens se vengèrent de ses mépris en l'abandonnant à son sort. A l'ouverture de la campagne, profitant des succès obtenus par les généraux autrichiens Kray et Mélas sur les Français, commandés par Schérer, Souvaroff les poussa avec vigueur : Moreau, qui remplaça Schérer, manœuvra habilement, mais son armée était trop faible pour résister aux forces ennemies. Les Français essuyèrent une défaite, le 27 avril, au passage de l'Adda; un de leurs corps fut battu, le 16 mai, près de Marengo, et ils se virent forcés d'évacuer Alexandrie et Turin. Après avoir, pendant quelques jours, poursuivi l'armée française, qu'il venait de battre, il se hâta de revenir sur ses pas pour marcher contre le corps que le général Macdonald amenait à marches forcées de Naples : Souvaroff arriva sur la Trébia après avoir tout culbuté sur son passage, et les 18 et 19 juin, il livra les sanglantes batailles dites de la Trébia, où les Français, malgré des prodiges de valeur, furent repoussés avec une perte considérable. Toutefois le vainqueur, ainsi délivré de la crainte de se voir coupé, ne put empêcher le général Macdonald d'opérer sa retraite sur la France. Moreau, qui avait longtemps compté sur l'arrivée de l'armée de Macdonald, et sur sa jonction avec lui, voyant qu'elle ne pouvait pas s'effectuer, parvint à réunir assez de forces pour opposer une barrière aux progrès de l'ennemi, qui ne put jamais franchir la rivière de Gênes. Le Directoire exécutif ayant alors nommé Joubert au commandement en chef de l'armée d'Italie, il arriva au mois de septembre, et livra la bataille de Novi : dès le commencement de l'affaire ce brave et digne militaire fut tué; cet événement fut la cause principale de la victoire remportée par Souvaroff sur Moreau, qui reprit le commandement. La victoire fut vivement contestée, et quoique les Français aient eu le dessous, Moreau réussit à opérer sa retraite devant des forces très-supérieures. Ce fut la dernière victoire remportée par Souvaroff; la mésintelligence commença dès lors à se manifester entre les chefs russes et autrichiens, et Souvaroff se plaignit hautement qu'il était mal secondé. La marche de l'archiduc Charles en Suisse, ordonnée sur ces entrefaites par le cabinet de Vienne, indigna Paul Ier, qui dès ce moment ordonna à Souvaroff d'abandonner les Autrichiens et l'Italie, d'aller à la rencontre du corps du général Korsakoff, et de prendre le commandement de toutes les forces russes qui entraient en Suisse. Mais l'armée qu'il devait joindre venait d'être complétement défaite par Masséna à Zurich, et ce ne fut qu'à force de courage et de persévérance que Souvaroff parvint à échapper aux Français victorieux. Il fallut tout l'empire que ce général avait su acquérir sur l'esprit du soldat russe pour parvenir à se sauver avec les débris de son armée. Plus d'une fois les soldats refusèrent d'aller plus loin, rebutés par les difficultés du terrain et la rigueur de la saison ; mais le vieux guerrier ranima leur courage, et triompha de tous les obstacles. Un jour des grenadiers russes, qui formaient son avant-garde, épuisés de faim et de fatigue à l'entrée d'un défilé commandé par des hauteurs escarpées couronnées de troupes françaises, refusaient de passer outre; Souvaroff se précipite au milieu des mutins, leur ordonne froidement de creuser une fosse de quelques pieds de long, s'y étend, et dit à ses soldats étonnés : « Puisque vous refusez de me suivre, je ne suis plus votre général : je reste ici, cette fosse sera mon tombeau. Soldats, couvrez de terre le corps de celui qui vous conduisit tant de fois à la victoire. » Émus jusqu'aux larmes, mais électrisés par ce peu de mots d'une éloquence si sublime, ils jurent de ne jamais l'abandonner, et se précipitent à sa suite dans le terrible défilé : un grand nombre d'entre eux y trouvèrent la mort, mais le passage fut forcé, et les débris de l'armée russe effectuèrent leur retraite. Après des peines infinies, et après avoir culbuté tous les corps qui cherchèrent à s'opposer à sa marche, Souvaroff parvint en Allemagne, d'où il se rendit à Pétersbourg par l'ordre exprès de Paul Ier. L'irascible empereur, mécontent du sort de la campagne, ne rendit point justice à son général, et le disgracia sous prétexte qu'il avait enfreint en plusieurs points le règlement militaire très-minutieux que Paul avait décrété, et lui ordonna de sortir de la capitale. Souvaroff se retira dans sa terre de Pollendorff en Esthonie, où, accablé de chagrin, il languit encore quelques mois, et mourut le 18 mai 1800.

SOUVENEL (Alexis-François-Jacques ANNEIX de), avocat, né à Rennes en 1689, mort en 1758, interpella, dit-on, dans une de ses plaidoiries, les juges qui sommeillaient, et renonça pour toujours au barreau. Le même trait est attribué à plusieurs avocats. Outre une *Épître à l'ombre de Despréaux*, 1753, on connaît de lui : *Lettre critique et historique touchant l'idée que les*

anciens avaient de la poésie et celle qu'en ont les modernes, 1712, in-12.

SOUVIGNY (Gui de), oratorien, né vers 1598 à Blois, mort à Orléans en 1672, avec la réputation d'un des plus savants hellénistes de son temps, enseigna la rhétorique et les humanités dans divers colléges, et se rendit à Rome avec le P. Morin, auquel il fut d'un grand secours pour la collation des textes grecs qui devaient entrer dans ses ouvrages. On lui doit : *Cyri Theodori Prodromi epigrammata, primùm latinè donata in univ. script.*, Paris, 1632, in-4° : cette version est en vers, ainsi que l'original, dont le texte est placé en regard. Il a aussi publié, entre autres écrits : *Trattato del computo ecclesiastico*, Rome, 1641, in-8°.

SOUVRÉ (Gilles de), marquis de Courtanvaux, maréchal de France, né vers 1540, descendait d'une ancienne maison originaire du Perche. Il embrassa jeune la profession des armes, et suivit en Pologne le duc d'Anjou, depuis Henri III. A son retour, ce prince le créa grand maître de sa garde-robe et capitaine du château de Vincennes. Peu de temps après, le duc de Montmorenci fut en ermé dans cette forteresse. La reine mère, ayant conçu l'odieux dessein de faire périr cet illustre prisonnier, fut obligée de sonder Souvré, qui fit avorter le complot. Souvré fut compris dans la promotion des chevaliers du Saint-Esprit, en 1585. Il se distingua par sa valeur à la bataille de Coutras; et pendant les troubles de la Ligue, il sut conserver au roi la ville de Tours. Attaché sincèrement à Henri III, il ne pouvait excuser les torts réels de ce monarque; et souvent, au risque de lui déplaire, il lui faisait entendre le langage de la vérité : mais quand il vit l'autorité royale compromise par les factions, il ne se montra pas moins empressé de justifier les fautes du roi qu'il ne l'avait été de les blâmer. Crillon remarqua ce changement, et lui adressa des reproches à ce sujet. Hélas! dit Souvré, le roi est si malheureux! Au mois de janvier 1589, il eut l'honneur de recevoir ce monarque à Tours; et quoiqu'il fût loin d'être habituellement fastueux, il déploya la plus grande magnificence dans les fêtes qu'il offrit à son royal hôte. Il reconnut, l'un des premiers, les droits de Henri IV au trône, et le servit avec une inébranlable fidélité. Le duc de Mayenne lui fit proposer 100,000 écus d'or pour embrasser le parti de la Ligue : ce serait, dit Souvré, payer trop cher un traître. On voulut alors lui persuader que Henri IV soupçonnait sa conduite, et avait l'intention de lui ôter le gouvernement de la Touraine. Quand bien même, répondit Souvré, le roi serait injuste à mon égard, il n'en serait pas moins mon roi; et je ne cesserais pas de le servir. Henri IV le nomma gouverneur du Dauphin. On ne pouvait pas faire choix, pour cette place, d'un plus honnête homme; et il la remplit avec beaucoup de zèle. Il obtint, en 1615, le bâton de maréchal, et mourut en 1624.

SOUVRÉ (Jacques de), petit-fils du précédent, admis à 5 ans dans l'ordre de Malte, y commença ses caravanes en 1628, vint rejoindre l'armée au siége de Casal, et après avoir commandé pendant 15 ans un régiment qu'il avait levé à ses frais, fut fait lieutenant général, et eut en cette qualité une part honorable au siége de Portolongone (1646). Fidèle au parti de la cour pendant les guerres de la Fronde, il s'acquit une juste considération qu'il fit tourner au profit de son ordre lorsqu'il en devint le mandataire près de Louis XIV en 1648, avec le titre de commandeur. Nommé grand prieur de France en 1667, il mourut en 1670, et fut enterré dans l'église de Saint-Jean de Latran, dépendante de sa commanderie, où un tombeau en marbre blanc lui fut érigé sur les dessins d'Anguier le cadet. Les biens de cette maison passèrent dans celle de Louvois, en 1662, par le mariage d'Anne de Souvré, dernier rejeton des marquis de Courtanvaux, avec le ministre de Louis XIV.

SOUWAROW. *Voyez* SOUVAROFF.

SOUZA (Jean de), historien, né vers 1730 à Damas (Syrie), de parents catholiques, s'étant embarqué pour l'Europe sur un vaisseau marchand, après une traversée longue et périlleuse fut poussé par la tempête dans le port de Lisbonne, en 1750. Il s'établit dans cette ville, où il eut le bonheur de trouver des amis zélés et puissants dans la maison de Saldanha. Gaspard de Saldanha, nommé recteur de l'université de Coïmbre, l'emmena avec lui, et le fit connaître au marquis de Pombal, qui devait jouer plus tard un si grand rôle en Portugal. Il jouissait déjà de quelque crédit, lorsqu'en 1770 il prit l'habit de Saint-François. Trois ans après il fut nommé secrétaire-interprète à la suite de l'ambassade envoyée par Joseph I[er] à l'empereur de Maroc, et depuis on l'employa fréquemment dans de semblables fonctions. La reine Marie créa pour lui une chaire d'arabe au couvent de Jésus à Lisbonne. Il y mourut en 1812, commis de la secrétairerie d'État de la marine et membre associé de l'Académie royale des sciences de Lisbonne. Outre une *Grammaire arabe* qu'il rédigea pour ses élèves, souvent réimprimée, et divers *Mémoires* dans la collection de l'Académie, on a du P. de Souza : *Vestiges de la langue arabe en Portugal*, etc., Lisbonne, 1789; *Récit de l'arrivée des princesses africaines dans Lisbonne*, 1793, etc.

SOUZA-BOTELHO (don Jose-Maria), diplomate et littérateur, né le 20 mars 1758 à Oporto, fils d'un gouverneur général de la province de Saint-Paul au Brésil, embrassa la carrière des armes à 20 ans, et la quitta en 1791, pour entrer dans la diplomatie. Nommé plénipotentiaire en Suède, il rétablit les anciennes relations commerciales de ce pays avec le Portugal. De Stockholm, il passa, en 1795, à Copenhague avec la même qualité. Rappelé peu de temps après à Lisbonne par la mort de son père, il reçut l'ordre de se rendre à Madrid; mais il y resta peu de temps, ayant refusé d'accéder au traité de paix conclu entre l'Espagne et la France. Il fut alors chargé d'une mission en Angleterre; mais il ne put réussir à se faire admettre à stipuler les intérêts de son pays au congrès d'Amiens. Depuis trois ans, il résidait à Paris comme ministre de Portugal, lorsqu'en 1805, il fut désigné par le cabinet de Lisbonne pour aller occuper le même poste à Pétersbourg. Il ne put se rendre à cette destination, et renonça dès lors à la politique. Fixé en France, il fit sa principale occupation de la culture des lettres, et, jaloux d'élever un monument à la gloire du Camoëns, dont il était l'admirateur enthousiaste, il entreprit une édition de son poëme, où rivaliseraient les

arts de l'imprimerie, du dessin et de la gravure. Souza mourut à Paris le 1er juin 1825. Outre la superbe édition des *Lusiades*, Paris, 1817, grand in-4°, figures de Gérard, on lui doit une traduction des *Lettres portugaises*, publiées avec le texte français en regard, Paris, 1824, in-12. Dans une *Notice bibliographique* mise en tête, il s'attache à prouver que cinq de ces *lettres* sont authentiques, et que les six autres, ajoutées à l'édition originale de 1669, sont l'ouvrage d'un franciscain. Souza avait épousé, en secondes noces, Mme de Flahaut, connue par de jolis romans. Une *Ode* à la mémoire de Souza a été lue par M. Lemercier dans la séance publique de l'Académie française, le 25 août 1825.

SOYE (Philippe de), graveur, naquit en Hollande, vers l'an 1538. Élève et compatriote de Corneille Cort, il suivit cet artiste lorsque celui-ci alla s'établir à Rome, et il y fixa, comme lui, son domicile. Il exécuta un grand nombre d'ouvrages estimés, dans lesquels on remarque, sinon une aussi grande correction de dessin que dans ceux de Corneille Cort, du moins un burin plus large et plus hardi. Il publia, en 1568, une suite de portraits des papes, en demi-figures, depuis l'an 408 jusqu'à l'époque où il vivait. Joseph Strutt, peintre anglais, auquel on doit un *Dictionnaire des artistes*, 2 vol. in-4°, trompé par le nom de *Sericus* et de *Sytius*, que de Soye prenait dans ses estampes, et qui n'est que la traduction de son véritable nom, en a fait deux personnages différents. Ses principaux ouvrages sont : l'*Ange ordonnant à saint Joseph de fuir en Égypte*, d'après Corneille Cort; *saint François recevant les stigmates*, d'après Frédéric Zuccaro. Ces deux pièces sont signées Philip. Soye; la *Vierge avec l'enfant Jésus sur ses genoux*, connue sous le nom de *Vierge au silence*. Sur le prie-Dieu, on lit Philip. Sericus, 1566.

SOYOUTHI ou **SIOUTI** (Aboul Fadhl Abd-el Rahman Djelal-eddyn, surnommé al-), parce qu'il était natif de la ville de Siout en Égypte, est un des écrivains arabes le plus souvent cités, soit pour le nombre prodigieux d'ouvrages qu'il a composés sur toutes sortes de matières, soit pour la réputation qu'il s'est acquise, moins par le mérite réel de ses compilations, que par leur multiplicité. On a dit de lui qu'il a seul écrit plus de livres que beaucoup d'hommes n'en ont lu pendant tout le cours de leur vie. Né l'an 849 de l'hégire (1445 de J. C.), il mourut l'an 911 (1505), sous le règne du sultan Kansouh Al-Gaury, peu d'années avant la conquête d'Égypte par les Ottomans. L'histoire de sa vie ne pourrait être que la liste de ses ouvrages, s'il était possible de la donner complète; mais la tâche est d'autant plus difficile, que divers manuscrits d'un même livre portent souvent un titre différent, et que plusieurs des écrits de Soyouthi sont peut-être inconnus en Europe. Voici ceux que nous pouvons citer : un *Commentaire* sur le Coran, en forme de scolie, qu'il acheva à l'âge de 22 ans; *les Miracles les plus surprenants*, contenant les actions et les lois de Mahomet, ouvrage futile, mais écrit élégamment, n° 1683 de la bibliothèque de l'Escurial; *Lumière de la chronologie prophétique*, ouvrage en 3 parties, qui traite de l'apostolat de Mahomet, même bibliothèque, n° 1740; *Bibliothèque mahométane*, même bibliothèque, n° 1075; *Histoire des divers interprètes du Coran et des traditions*; bibliothèque de Leyde, numéro 1875, etc., etc.

SOZOMÈNE (Hermias), l'un des auteurs de l'histoire ecclésiastique, était né dans la Palestine, vers le commencement du 5e siècle. Son aïeul paternel qui tenait un rang honorable dans le bourg de Bethelia, près de Gaza, fut converti par saint Hilarion à la foi chrétienne, et décida sa femme et ses enfants à suivre son exemple. Élevé dans un monastère près de Gaza, Sozomène puisa dans les entretiens de ses pieux instituteurs le goût de la vie contemplative dont on trouve des traces fréquentes dans son histoire. Pour obéir à ses parents, il se rendit à Béryte, qui possédait alors une école de droit, célèbre dans tout l'Orient; et vint ensuite à Constantinople, où il exerça la profession d'avocat. Tillemont conjecture qu'il remplit aussi quelque charge à la cour de Théodose le Jeune. Quoique habile dans la science du droit, Sozomène n'eut que peu de succès au barreau. Maître de ses loisirs, il résolut de s'appliquer à l'histoire, et écrivit un *Abrégé* de ce qui s'était passé depuis l'ascension de J. C., jusqu'à la mort de Licinius, en 323. Cet ouvrage ne nous est point parvenu. Ce fut vers l'an 443, qu'il entreprit de continuer l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. C'était refaire le travail de Socrate, dont il s'est beaucoup aidé, sans le nommer; aussi l'a-t-on accusé de plagiat. L'*Histoire* de Sozomène, qu'on trouve à la suite de celle de Socrate, est divisée en IX livres, et renferme les événements arrivés depuis l'an 324 à 439.

SOZOMENO, chroniqueur, né à Pistoie en 1387, fit ses études à Florence et à Bologne, et parut au concile de Constance, où il eut de vives contestations avec son évêque. Il accompagna Léon. Bruni et le Pogge dans cette excursion au monastère de Saint-Gall, dont le fruit fut la découverte de Quintilien, de Valérius-Flaccus et d'Asconius Pédianus. Nommé chanoine de Pistoie en 1418, il ne vint siéger dans le chapitre qu'en 1436, fut établi par l'évêque son vicaire général, et mourut en 1458. On a de lui une *Chronique* des événements les plus importants, depuis le commencement du monde jusqu'en 1455. Muratori (*Script. rerum italic.*, tome XVI, page 1059) en a publié un extrait tiré d'un manuscrit qui n'allait que jusqu'à l'an 1410. La bibliothèque du Vatican (n° 7272 des manuscrits latins) en possède une copie complète dont la partie inédite est la plus intéressante, puisque c'est celle dans laquelle l'auteur rapporte les événements contemporains.

SPADA (Jean-Baptiste), cardinal, né à Lucques en 1597, fit ses études à Rome, où il avait un oncle, doyen des avocats consistoriaux; il exerça lui-même cette place et celle d'avocat du fisc, devint ensuite secrétaire de la congrégation *del Buon' governo*, et fut nommé par Urbain VIII, gouverneur de Rome. Il remplit cette place de 1635 à 1645, reçut le chapeau des mains d'Innocent X en 1654, fut légat à Ravenne et à Ferrare, et mourut à Rome en 1675. Ses *mémoires* ont été découverts par l'abbé Félix Allard, qui en a donné l'analyse dans le *Bulletin universel* de Ferussac (*section d'histoire*, mars 1828).

SPADA (Leonello), peintre, né en 1576 à Bologne, étudia sous les Carraches, qui l'avaient employé pour broyer leurs couleurs, et se rendit à Rome, où s'étant

lié avec Caravage, il l'accompagna quelque temps dans ses voyages. De retour à Bologne, il peignit pour diverses églises. Appelé à la cour de Parme par le duc Rannuccio, il fut chargé par ce prince de décorer le théâtre qu'il venait de construire, et mourut en 1622. Ses ouvrages, tant à fresques qu'à l'huile, sont très-nombreux et consistent principalement en saintes Familles ou en traits de l'Évangile en demi-figures, suivant la méthode de Guerchin et de Caravage. La *Décollation de saint Jean-Baptiste* était un de ses sujets favoris. On admire surtout son *Martyre d'une sainte*, dans l'église du Saint-Sépulcre à Parme ; son *saint Jérôme*, aux Carmélites de la même ville; *Suzanne au bain*, et l'*Enfant prodigue*, dans la galerie de Modène, enfin *saint Dominique brûlant les livres prohibés*, le meilleur tableau qu'il ait fait à Bologne. Sans avoir la noblesse des Carraches, Spada n'a point, comme Caravage, copié sans choix toutes les formes que présente la nature. Un coloris vrai, de l'originalité, de la hardiesse, du relief dans le clair-obscur sont ses qualités principales. On reproche seulement à ses ombres une teinte rougeâtre qui les rend maniérées. Le musée du Louvre possède trois tableaux de ce maître, l'*Enfant prodigue*, le *Martyre de saint Christophe*, et un *Concert*.

SPADA (Jean-Jacques), naturaliste, né vers 1680, à Vérone, mort en 1744, était curé de Grezzana. Dans ses loisirs il étudia les fossiles répandus dans les environs de cette ville, et publia sur ce sujet plusieurs ouvrages estimés. Tels sont *De' petrificati corpi marini antediluviani*, Vérone, 1737, in-4°; *De plantis veronensibus*, 1737, in-4°; *Dissertazione, ove si prova che li petrificati corpi marini, che ne' monti adjacenti a Verona si trovano non sono scherzi di natura, nè diluviani, ma antediluviani*, 1737, in-4°, avec un supplément; *Catalogus lapidum veronensium ἰδιομόρφων, id est propria forma præditor. qui apud J. J. Spadam asservantur*, 1739, in-4°, avec un supplément, 1740; réimprimé en 1744. (*Voyez* Brocchi, *Conchiliologia fossile sub-apennina*, tome I, page 55.)

SPADAFORA (Placide), jésuite, né à Palerme en 1628, dirigea, dans les écoles de sa société, les classes inférieures, et mourut en 1691. On a de lui d'excellents livres élémentaires : *Patronymica græca et latina*, Palerme, 1658, in-4°; *Phraseologia seu Lugdodædalus utriusque linguæ latinæ et romanæ*, 1688, 2 vol. in-8° (abrégé par le P. Alberto), 1708, in-8°; *Prosodia italiana ovvero l'arte con l'uso degli accenti nella volgar favella d'Italia*, 1682, 2 vol. in-8°; 1709, édition augmentée et très-souvent réimprimée; *Precetti grammaticali sopra le parti le più difficili e principali dell' orazione latina*, 1691, in-8°. Il avait terminé un *Dictionnaire sicilien et toscan*, resté inédit.

SPAENDONCK (Gérard van), célèbre peintre de fleurs, né en 1746 à Tilbourg, fut élève de Herreyns, puis vint en France, où il se fit d'abord connaître par son talent pour la miniature. Watelet lui fit obtenir, en 1774, la survivance de la place de peintre en miniature du roi. Bientôt ses tableaux de fleurs lui acquirent une réputation encore plus haute, et tout le monde à la cour voulut avoir sur un dessus de boite un vase de fleurs de van Spaendonck. Lors de la révolution, il devint administrateur et professeur d'iconographie au Jardin des Plantes, et quand l'Institut fut créé il en fit partie. Cet artiste mourut le 11 mai 1822. Ses ouvrages, extrêmement nombreux, se distinguent surtout par l'art de la composition que peut-être nul peintre de fleurs n'a si bien entendue que lui. Il reproduit, avec la plus grande fidélité, le velouté des fruits, la forme et le port des fleurs; et son coloris est fin, léger, transparent, plein de fraîcheur et d'harmonie.

SPAEN-LALECQ (le baron Guillaume-Anne de), historien, né en 1750 dans le pays de Gueldre, fut député aux États-Généraux de Hollande en 1774, puis membre du collége de l'amirauté, et mourut en 1817. On lui doit une *Introduction critique à l'histoire de la Gueldre*, Utrecht, 1801-05, 4 vol. in-8°; *Essais historiques et antiquaires*, 1805; *Histoire de la province de Gueldre*, 1814.

SPAGNUOLI (Baptista), poëte latin. *Voyez* **MANTOUAN**.

SPALDING (Jean-Joachim), célèbre prédicateur, né en 1714 à Triebsess (Poméranie suédoise), passa ses premières années au gymnase de Stralsund (1729) et à l'université de Rostock (1731), où les études étaient peu fortes. Il répara le défaut de cette première éducation chez un professeur de Greifswald, qui le prit pour instituteur de ses enfants, puis accompagna, pendant plusieurs années comme gouverneur, un jeune gentilhomme. En 1740, il assista son frère aîné dans ses fonctions pastorales à Triebsess, se chargea d'une nouvelle éducation en 1742, devint, en 1745, secrétaire de légation de l'envoyé de Suède à Berlin (Rudenskiold), et se vit appelé comme pasteur à Lassahn (Poméranie suédoise). Spalding remplit de la manière la plus distinguée le ministère ecclésiastique qui avait été l'ambition de toute sa vie, et se fit bientôt un nom parmi ses confrères. Aussi lui offrit-on les places de surintendant général des églises de la Poméranie suédoise, de vice-chancelier de l'université de Greifswald et de professeur de théologie. Mais il les refusa toutes, et se borna dans la suite à celle de membre du consistoire général et de premier pasteur de l'église St.-Nicolas à Berlin (1764). Cinq ans plus tard il fit partie de la commission assemblée pour délibérer sur le divorce du prince royal de Prusse, qui fut prononcé. La publication de l'édit de religion de 1788 l'engagea à renoncer à la prédication. Il n'en continua pas moins ses fonctions consistoriales, et mourut le 26 mai 1804 à Berlin. Marié trois fois, il eut de sa première femme deux fils qui se signalèrent après lui dans le monde littéraire. C'est principalement à ses *Sermons*, Berlin, 1765, in-8°, réimprimés en 1768 et 1775, et *Nouveaux Sermons*, Berlin, 1er volume, 1768, 1770, 1777, 2e vol., 1784, que Spalding doit sa réputation : le style en est d'une pureté et d'une élégance ravissantes. Ses autres ouvrages sont : *Destination de l'homme*, Greifswald, 1748, in-8°; réimprimée 14 ou 15 fois; il en existe 4 traductions françaises, la première par Formey : les deux suivantes sont anonymes; et la quatrième de la reine Élisabeth de Prusse, Berlin, 1776, in-8°; il a été traduit en latin par Heinze sous ce titre : *Soliloquium quâ lege natus sit homo deliberatio*, Luneboung, 1765, in-8°; *Pensées sur l'importance des sentiments religieux*, Leipzig, 1761, in-8°; 5e édition, 1784; *Sur l'utilité de la prédication*, Berlin, 1772, in-8°; 1775, 1791; *Lettres*

confidentielles sur la religion, Breslau, 1784, 1785, 1788, in-8°; *la Religion, l'affaire la plus importante de la vie,* Leipzig, 1797, 1798, 1799, 1806, in-8°. Une espèce de biographie de Spalding a été publiée avec des additions par son fils, Halle, 1804, in-8°.

SPALDING (George-Louis), second fils du précédent, né à Barth, le 8 avril 1762, commença ses études au gymnase de Berlin, alors dirigé par Büsching, passa ensuite à Gœttingen et à Halle, voyagea en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre et en Hollande, puis, de retour à Berlin, fut nommé instituteur des enfants du prince Ferdinand, et en 1787 professeur au gymnase. A la mort de Gedike en 1803, il ne tint qu'à lui d'en devenir le directeur. Plus tard, cependant, il ne put éviter d'être attaché comme conseiller au ministère de l'instruction publique. Spalding mourut le 7 juin 1811. Il était depuis 8 ans membre de l'Académie pour la classe historique. Ce savant est connu surtout par son excellente édition de Quintilien, 1778, 1803, 1808, 4 vol. in-8°: le 4e n'est pas de lui. Ses autres écrits sont une édition du *Discours* de Démosthène *contre Midias* (à l'usage des classes); une *Dissertation* latine *sur l'école philosophique de Mégare,* Halle, 1792; et un vol. intitulé : *Essai de poésies didactiques.* Buttmann prononça son *Éloge,* qui a été inséré dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, années 1814 et 1815.

SPALLANZANI (Lazare), célèbre naturaliste, né le 12 janvier 1729, à Scandiano, fit ses études à Reggio, où les dominicains et les jésuites, frappés de ses dispositions, essayèrent vainement de l'engager dans leur ordre, puis à Bologne, où il entendit les leçons de Bianconi et de l'illustre Laure Bassi. Destiné par ses parents à la carrière du barreau, il fit son cours de droit et il allait être reçu docteur quand Vallisnieri décida sa famille à le laisser libre de suivre sa vocation. Il se livra alors aux lettres, aux langues savantes, aux mathématiques et aux sciences physiques, qui, de plus en plus importantes à ses yeux, absorbèrent bientôt toutes ses facultés. Professeur de logique et de littérature grecque à l'université de Reggio en 1754, il accepta la même chaire en 1760 à Modène, et continua d'étendre sa réputation dans toute l'Europe par des recherches toujours aussi originales qu'importantes et fécondes. Il y était depuis 10 ans quand il fut appelé à Pavie avec le titre de professeur d'histoire naturelle, auquel il joignit bientôt celui de directeur du musée. Neuf ans après il commença une série de voyages qui fait époque dans l'histoire de la science; on le vit successivement explorer la plus grande partie des cantons suisses (1779 et 1780), côtoyer la Méditerranée, de Livourne à Marseille (1781), parcourir l'Italie, les monts Auganéens et les rives de l'Adriatique et de l'Archipel (1782, 1783), visiter Corfou, Cérigo (1785), traverser encore, et toujours en observateur, la mer Égée, séjourner 11 mois à Constantinople et dans le Roum-Ili, et revenir par Vienne en 1786. C'est là qu'il apprit les détails d'un procès odieux que l'envie voulait lui faire intenter. On l'accusait d'avoir soustrait quelques morceaux rares du cabinet de Pavie. Mais son innocence solennellement reconnue fut proclamée par un décret impérial, et son arrivée dans Pavie, au milieu des acclamations universelles, ressembla à une pompe triomphale. Spallanzani fit encore un nouveau voyage en 1788. Mais cette fois ses courses se bornèrent à visiter le Vésuve, l'Etna et les îles Éoliennes. Le but de tous ces pèlerinages scientifiques était de rassembler des objets d'histoire naturelle pour le musée de Pavie, dont il doit être regardé comme le second créateur. Spallanzani jouissait alors d'une réputation européenne, et ses ouvrages, objet de l'admiration universelle, étaient traduits en France, en Angleterre, en Allemagne; les premières académies s'empressaient de l'admettre au nombre de leurs membres, et personne ne fut étonné quand Saliceti passant par Pavie lui offrit, au nom de la république française, la chaire d'histoire naturelle au Jardin des Plantes de Paris. Spallanzani s'excusa sur son grand âge et sur sa mauvaise santé. En effet, tourmenté depuis longtemps par une ischurie vésicale, il ne tarda guère à être en butte à diverses attaques d'apoplexie, et il succomba à l'une d'elles le 12 février 1799. Peu d'hommes dans le 18e siècle ont rendu d'aussi grands services à l'histoire naturelle; nul n'avait à un degré plus éminent la sagacité, la patience, l'esprit judicieux et méthodique qui seuls peuvent rendre fructueuse l'observation : aussi est-ce principalement à ses découvertes et à ses expériences que la physiologie et l'anatomie comparée sont redevables de leurs progrès. On se contentera de rappeler son examen général du système circulatoire, dont 15 conséquences au moins étaient alors absolument neuves, ses observations sur les animalcules infusoires, ses découvertes sur la reproduction, parmi lesquelles sa fécondation artificielle tient le premier rang, et ses expériences sur la digestion. Ces résultats, souvent énoncés de vive voix dans ses cours, sont de plus consignés dans une nombreuse suite d'ouvrages. Les principaux sont : *Lettere due sopra un viaggio ne' monti del Reggiano ed al lago di Ventasso* (tome IX de la *nuova Raccolta calogeriana*); *Saggio di osservazioni microscopiche concernenti il sistema della generazione di Needham e di Buffon* (ibid.), Modène, 1767, in-8°; et traduit en français avec notes de Needham, par Régley, 1769, in-8°; *De lapidibus ab aquâ resilientibus, dissert.,* 1766 (*Raccolt.,* tome XCV); *Sopra gli animali delle infusioni e su i novi pensamenti,* etc. (*Giornale d'Italia,* Venise, 1767, 3e vol.); *Mem. sopra i muli,* Modène, 1768, in-8°; *Dell' azione del cuore,* etc., 1768, in-4°; la traduction italienne des *Contemplations* de Bonnet, avec notes et observations, 1769, 2 vol. in-8°; *De' fenomeni della circolazione,* etc., etc., Modène, 1777, in-8° (très-estimé); traduit en français par Tourdes, 1800, in-8°; *Opuscoli di fisica animale e vegetabile,* 1776, 2 vol. in-4°; traduit en français par Senebier, Genève, 1777, 2 vol. in-8°; *Dissertazioni di fisica animale e vegetabile,* Modène, 1780, 2 vol. in-4°; traduit par Senebier sous le titre d'*Expériences sur la digestion,* 1783, in-8°, et d'*Expériences pour servir à l'histoire de la génération,* 1785, in-8°; *Risultati di esperienze sopra la riproduzione della testa nelle lumache terrestri* (*Memoria della società italiana,* tomes I et II); *Lettere al Scopoli,* 1788, in-8°; *Mem. sulla respirazione,* Milan, 1803, 2 vol. in-8°. Senebier en avait donné la traduction française sur le manuscrit, 1801, in-8°. On a ses *Opere* (*scelte*), Milan, 1825-26, 6 vol. in-8°, collection très-estimée. (*Voyez* pour plus de dé-

tails les *Éloges* de Spallanzani par Senebier (*Magasin encyclopédique*), par Pozzeti (Parme, 1800), par Fabroni (*Vitæ Ital.*, tome XIX, page 59), par Alibert (*Éloges historiques*, Paris, 1806, in-8°), et la *Notice sur sa vie littéraire*, par Tourdes.)

SPANGENBERG (Cyriaque), historien, né à Nordhausen le 17 juin 1528, remplit les fonctions de pasteur et d'inspecteur des écoles à Eisleben, puis celles de doyen et chapelain à Mansfeld. L'un des promoteurs des troubles qui eurent lieu dans le comté de Mansfeld par les disputes de Flacius, il fut destitué de ses fonctions en 1575, et vint habiter Strasbourg où il mourut le 10 février 1604. On lui doit, entre autres ouvrages, des *Sermons* sur les cantiques de Luther, sous le titre de *Cithara Lutheri*, une *Histoire ecclésiastique, chronique des évêques de Werden*, Hambourg, 1720, in-fol.; des *Chroniques* estimées surtout pour ce qui concerne la Saxe, les comtés de Henneberg, de Querfurth, etc.; un *Traité de la noblesse* (dans la *Biblioth. equestris* de Burgermeister, tome II), et quantité de *Traités* théologiques, de *Commentaires* sur diverses parties de la Bible et d'écrits polémiques. Lemkfeld a publié une *Notice* en allemand sur sa vie et ses ouvrages, Quedlimbourg, 1712 et 1720, in-4°.

SPANGENBERG (Auguste-Théophile), évêque de la secte des frères moraves, né le 15 juillet 1704 à Klettenburg (comté de Hohenheim), jeune encore quitta l'étude du droit pour la théologie. Bientôt, ayant fait la connaissance du comte de Zinzendorf, il eut l'occasion de visiter l'établissement de Herrnhut dont le comte était le fondateur. La vue de ce noble et paisible institut lui fit désirer d'y être affilié, et quelques années après il se fit recevoir à Herrnhut même. Au bout de cinq à six mois il passa à Copenhague, avec le titre d'assistant de la société des frères moraves, puis en Amérique (1735), où il passa 4 ans, tant en Géorgie qu'en Pensylvanie et à l'île danoise de Saint-Thomas, formant partout des établissements sur le modèle de celui de Herrnhut. Deux autres voyages en Amérique, l'un de 1746 à 1749, l'autre de 1751 à 1760, le firent connaître encore sous des rapports plus avantageux, et l'habituèrent à regarder le nouveau monde comme sa patrie. Cependant ses talents et son zèle lui avaient déjà valu des titres assez élevés, entre autres celui d'évêque de l'Unité des frères. A la mort de Zinzendorf en 1760, il devint membre du conseil suprême de Herrnhut, et en 1764 il fut nommé inspecteur général des établissements de la haute Lusace. Enfin, en 1789, il accepta la présidence de la direction générale, et deux ans après il s'établit avec la direction à Bertholdsdorf, près de Herrnhut, où il mourut le 18 septembre 1792. Il avait servi, pendant 60 ans, les intérêts de sa secte avec beaucoup de zèle; et c'est en grande partie à son habileté que les moraves durent l'avantage de voir leurs établissements se multiplier dans tous les États protestants de l'Europe et même en Russie. Ses ouvrages les plus remarquables sont : la *Vie du comte de Zinzendorf*, Barby, 1772-75, 8 vol. in-8°; et le *Résumé de la doctrine chrétienne dans la communauté évangélique des frères*, 1779, in-8°. Les notes qu'il avait laissées sur ses travaux ont servi de base à sa *Vie* par J. Risler, Barby, 1794, in-8°.

SPANGENBERG (George-Auguste), professeur de droit à l'université de Gœttingen, naquit dans cette ville, le 4 décembre 1738, et se fit connaître par les soins qu'il donna à l'édition du *Corpus juris civilis* de Gebauer. Son travail, dont le premier volume parut à Gœttingen, 1776, in-4°, et le second en 1797, même format, fut sévèrement critiqué par Koehler, qui avait d'abord été appelé par Gebauer, comme collaborateur, et qui fut écarté après sa mort. Ce critique publia un Examen des deux volumes, et démontra qu'ils ne répondaient point à ce qu'on en avait attendu. Spangenberg mourut le 4 mars 1806.

SPANGENBERG (Ernest), conseiller à la cour d'appel de Cello (royaume de Hanovre), un des jurisconsultes les plus distingués de l'Allemagne, s'est fait connaître par un très-grand nombre de publications, parmi lesquelles on distingue : *De veteris Tatii religionibus domest. comment.*, Gœttingen, 1817; *Institutiones juris civilis Napoleoni*, Gœttingen, 1818; *Commentaire sur le Code Napoléon*, 1810, 1811; *Cujas et ses contemporains*, Leipzig, 1822, etc.; des éditions du *Corpus juris*; de l'ouvrage de Haubold, sur les *Monuments anciens du droit romain*, Berlin, 1830; de *Valère-Maxime*; des *Lettres* de Fronton, etc., etc.; une foule d'*articles* dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et de Gruber, les *Archives du droit criminel*, le *Journal de littérature*, etc. Spangenberg est mort à Celle le 18 février 1833, à peine âgé de 49 ans.

SPANHEIM (Frédéric), théologien protestant, né le 1er janvier 1600 à Amberg, fit ses études à Heidelberg et à Genève, visita Paris, puis obtint à Genève la chaire de théologie, qu'il remplit avec succès de 1631 à 1642. Cédant aux sollicitations de ses amis, il alla remplir la même charge à Leyde, où il mourut en 1649. On a de lui : *le Soldat suédois, ou Histoire de ce qui s'est passé en Allemagne depuis l'entrée du roi de Suède* (Gustave le Grand) *jusqu'à sa mort*, Genève, 1633, in-8°; *Mercure suisse*, 1633, in-8°; *Commentaire historique de la vie et de la mort de Christophe Dhona*, Genève, 1639, in-4°; *Tableau d'une princesse*, in-4°; réimprimé sous le titre de *Mémoire sur la vie et la mort de l'électrice palatine*, Leyde, 1645, in-4°; *Diatriba historica de origine, progressu et sectis anabaptistarum*, Franeker, 1645, à la suite de la *Gangrena theologiæ anabaptisticæ* de Cloppenburg. (*Voyez* Freher, *Theat. vir. ill.*, tome I, page 545, et Bayle, *Dict. crit.*)

SPANHEIM (Ézéchiel), numismate et philologue du premier ordre, fils du précédent, né à Genève le 7 décembre 1629, fut conduit en 1642 à Leyde par son père, et perfectionna ses connaissances dans la société des savants. Il n'avait que 13 ans lorsque Saumaise le jugea en état de donner une édition de l'*Anthologie grecque*, avec une version latine. De retour à Genève vers 1650, on lui offrit la chaire d'éloquence qu'il quitta bientôt pour accepter la place de gouverneur du fils de l'électeur palatin. Ses talents lui acquirent toute la confiance du prince, qui l'envoya en Italie étudier la politique et les différents intérêts des diverses cours de la Péninsule. Les fonctions dont il était revêtu ne l'empêchèrent point de se livrer avec ardeur à l'étude des antiquités qu'il faisait marcher de pair avec celle du droit

public. Envoyé par l'électeur palatin aux conférences d'Oppenheim et de Spire, puis au congrès de Breda, il fut ensuite nommé son résident en Hollande et en Angleterre. L'électeur de Brandebourg, depuis roi de Prusse, voulut ensuite se l'attacher, et, après lui avoir confié plusieurs missions importantes, le créa baron et le nomma son ambassadeur à Londres (1702). Spanheim y mourut le 7 novembre 1710, et fut inhumé à Westminster. Le roi de Prusse acquit sa bibliothèque. Spanheim était membre de la Société royale de Londres. Ses principaux ouvrages sont des *Dissertations* latines: *De præstantiâ et usu numismat. antiquorum*, Rome, 1664, in-4°; Paris, 1671, in-4°; Londres et Amsterdam, 1706-17, 2 vol. in-fol. : c'est un trésor d'érudition et le chef-d'œuvre de l'archéologie avant Eckhel, Zoega et Visconti; *de Nummo Smyrnæor. inscripto Σμυρναιων πρυτανεις*, etc., Paris, 1672 (à la suite du *Traité des médailles* de Seguin, et dans les *Thes. antiq. romanarum* de Grævius, tome V, page 660); sept *Lettres*, dont 2 à Beger et 5 à André Morel sur la numismatique. On lui doit des *notes* sur *Callimaque* (dans l'édition d'Utrecht, 1697); *Strabon* (Amsterdam, 1707); les trois premières comédies d'*Aristophane* (édition Kuster, 1707-09); *Aristide* (édition Jebb, 1722); *Josèphe* (Leyde, 1726); et *Thucydide* (édition Duker, Amsterdam, 1731); une traduction française des *Césars* de l'empereur Julien, Heidelberg, 1660, in-8°; Paris, 1683, in-4°; Amsterdam, 1728, in-4°, et quelques thèses. (*Voyez* les *Mémoires* de Niceron, tome II, le *Dictionnaire* de Chauffepié, *Acta eruditorum Lips.*, 1711, etc.)

SPANHEIM (Frédéric), frère du précédent, né à Genève en 1632, professa la théologie à Heidelberg, la théologie et l'histoire sacrée à Leyde, où de plus il occupa la place de bibliothécaire, et où quatre fois il fut nommé recteur de l'université, et mourut en 1701. Ses nombreux ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*Opera quatenùs complectuntur geographiam, chron. et histor. sacram et eccles.*, Leyde, 1701-03, 3 vol. in-fol. Ses dissertations théologiques les plus remarquables ont été publiées à part sous ce titre : *Elenchus controversiar. de religione*, Amsterdam, 1701, in-8°. La plus curieuse est celle qui roule sur la papesse Jeanne; elle a été traduite en français par Lenfant. (*Voyez* Klefeker, *Biblioth. erudit. praecocium*, page 357.)

SPARFVENFELDT (Jean-Gabriel), savant suédois, fit ses études à Upsal, et visita la Hollande, la France, l'Espagne, l'Afrique et l'Italie. Pendant son séjour à Rome, le pape Innocent XII, pour lui témoigner son estime, lui remit de sa main les clefs de la bibliothèque du Vatican. De retour en Suède (1694), il fut nommé grand maître des cérémonies, et mourut en 1727, à l'âge de 72 ans, avec la réputation d'un des hommes les plus érudits de son siècle. Il était en correspondance avec les plus illustres savants de son temps; il parlait 14 langues, et s'était appliqué sérieusement à la géographie, aux antiquités et à l'histoire. On a de lui des traductions du latin et de l'espagnol, et un *Dictionnaire* esclavon. G. Wallin publia son *Éloge* funèbre, Stockholm, 1730, in-4° (latin).

SPARRE (Éric), homme d'État suédois, né en 1550, d'une famille ancienne et puissante, devint sénateur dès l'année 1582. En 1587, il fut envoyé à Varsovie, par Jean III, qui avait le projet de faire obtenir à son fils Sigismond le trône de Pologne. La négociation réussit, et Sparre accompagna ensuite Sigismond à Varsovie. Mais étant entré dans les vues d'un parti qui voulait séparer les intérêts de Jean de ceux de son fils, il fut mis aux arrêts, et accusé, ainsi que d'autres sénateurs, devant les états de Suède. Il ne fut condamné qu'à perdre les dignités dont il était revêtu. Charles, duc de Sudermanie, ayant pris part au gouvernement après la mort de Jean, Sparre se déclara contre lui, et écrivit un Traité *Pro lege, rege et grege*, où il attaquait ouvertement les prétentions du duc : mais il s'humilia ensuite devant ce prince, rentra dans toutes ses charges, et servit de médiateur entre Charles et Sigismond, qui, après plusieurs difficultés, parvint au trône de Suède. Cependant Sigismond ayant eu de nouvelles discussions avec Charles, Sparre passa en Pologne ainsi que d'autres sénateurs; la guerre éclata entre les deux antagonistes, et le roi ayant été vaincu par le duc, Sparre fut livré à ce prince, qui l'accusa, devant les états assemblés à Linkoeping, et il eut la tête tranchée sur la place publique de cette ville, en 1600. Le Traité *Pro lege, rege et grege*, suivant Alnander, dans son Catalogue des ouvrages prohibés, et suivant Gezelius, dans le Dictionnaire biographique de la Suède, a été imprimé; mais il est au moins très-rare. Il en existe, dans la bibliothèque d'Upsal, un manuscrit in-folio, de 53 feuilles. Sparre composa plusieurs autres ouvrages, tous relatifs aux circonstances politiques de son temps. On a imprimé, dans le *Mercure* suédois de l'année 1758, une *Lettre* de Sparre en latin, adressée, en 1580, à Danzé, ministre de France en Danemark.

SPARRMAN (André), naturaliste et voyageur suédois, né vers 1747 dans l'Upland, étudia la médecine à Upsal, et, par ses progrès dans l'histoire naturelle, fixa les regards du célèbre Linné. En 1765, il s'embarqua pour la Chine sur un navire de la compagnie suédoise des Indes orientales, commandé par Ekeberg, son cousin. Ce premier voyage acheva de développer son penchant pour la recherche des productions de la nature. A son retour il exposa ses découvertes dans une thèse qu'il soutint le 30 novembre 1768. Quatre ans après il partit pour le cap de Bonne-Espérance, où son cousin lui avait procuré l'emploi de précepteur, qui lui convenait si peu; mais l'arrivée au cap des Forster, père et fils, qui accompagnaient Cook dans son voyage autour du monde, vint lui procurer l'occasion qu'il désirait de visiter des parties du globe encore inconnues. De retour en Afrique (juillet 1775), il exerça la chirurgie et la médecine, et ayant amassé une somme suffisante, il entreprit avec Daniel Immelman d'explorer l'intérieur des terres. Se dirigeant vers l'est de la côte, il visita la baie de Mossel, regagna l'intérieur du pays, alla jusqu'aux rives du *Groote visch revier*, puis remontant au nord, passa jusqu'au 28° 30' de latitude australe, à 350 lieues du Cap. Il en reprit le chemin le 6 février 1776, et le 15 avril suivant, il y était arrivé sans mésaventure, avec les fruits de ses explorations. La même année Sparrman, de retour en Suède, fut élu membre de l'Academie de Stockholm, puis nommé conservateur de la belle collec-

tion laissée à cette compagnie par le baron de Geer. Il mourut à Stockholm le 20 juillet 1820, laissant outre une traduction anglaise du traité de Rosen *sur les maladies des enfants*, *Voyage* (en suédois) *au cap de Bonne-Espérance, au cercle polaire austral et autour du monde, ainsi que dans les pays des Hottentots et des Cafres, de* 1772 *à* 1776, Stockholm, 1787, in-8°, carte et figures; traduit en anglais, avec préface et notes de Forster, 1786, 2 vol. in-4°; et en français sur cette version, par le Tourneur, 1787, 2 vol. in-4° ou 3 vol. in-8°, carte et figures; *Museum carlsonianum*, Stockholm, 1786, 2 vol. in-fol.; des *Discours*, etc. On a nommé *sparrmania* un bel arbrisseau du cap de Bonne-Espérance de la famille des liliacées.

SPARTACUS, auteur et chef de la révolte des gladiateurs en Italie, ou de la seconde guerre des esclaves, fut l'un des hommes les plus extraordinaires dont les annales de Rome aient conservé la mémoire. Toute sa vie, excepté les 3 dernières années, se passa dans l'abjection et dans une obscurité profonde. Du moment où il se montra, il acquit une gloire immortelle. Mais on connaît sa renommée plus que lui, et l'on a fort peu de détails sur les événements qui l'ont illustré. On admire, en général, la hardiesse de son entreprise, l'éclat de ses victoires; et même, dans l'esprit de beaucoup de personnes, chez lesquelles les impressions reçues au théâtre dominent une instruction superficielle, et qui ont mieux aimé voir la tragédie de Saurin, que lire les récits des historiens de l'antiquité, il s'attache aux exploits de ce personnage un intérêt d'exagération romanesque, surtout par rapport aux dangers dont ils menacèrent la république. Lorsqu'on étudie les circonstances des faits et les actions du héros, on discerne les causes de son succès prodigieux comme de sa chute inévitable; il paraît lui-même plus étonnant, non par son intrépidité, mais par la sagesse de son dessein, par l'habileté de sa conduite. L'histoire de Rome, à cette époque, présente un grand sujet de méditation. Depuis la conquête de la Macédoine, les Romains eurent à soutenir contre les peuplades errantes et belliqueuses de la Thrace, une guerre difficile; ils en réduisirent quelques-unes sous leur obéissance et en tirèrent des corps d'auxiliaires pour subjuguer les autres. C'est ainsi que Spartacus commença par servir dans les armées romaines. Mais trop fier pour supporter cette servitude déguisée sous le nom de milice, il déserte, assemble une troupe de vaillants compagnons et fait une guerre de partisans, que les Romains appelaient brigandage, et que les nations du Nord regardaient comme l'exercice de la valeur. Les Romains le prennent; on le vend comme esclave en Italie; sa force et sa stature le font réserver pour l'emploi de gladiateur. Sa femme l'avait accompagné dans ses expéditions; elle partagea son esclavage. Elle faisait profession, comme les femmes du Nord, de lire dans l'avenir, et elle lui prédit, pendant qu'il était esclave, sa grandeur future. Il est probable qu'elle ne lui fut pas inutile, lorsqu'il eut levé l'étendard de la révolte. L'an 680, Spartacus était enfermé à Capoue, dans une école d'esclaves de cette profession, sous la direction d'un affranchi nommé Lentulus Batuatus. Ils étaient plus de 200, Thraces, Gaulois et Germains. Une conspiration se forme entre eux pour leur délivrance. L'occasion était favorable. La guerre tenait les plus grands généraux occupés loin de l'Italie avec les légions : Pompée, en Espagne, contre Sertorius; Lucullus, en Asie, contre Mithridate. Le complot est découvert par un des conjurés. Au moment où l'on va les saisir, Spartacus, à la tête de 74 des plus résolus, s'échappe et les arme de couperets, de broches, de couteaux, qu'ils saisissent dans une cuisine en fuyant. Sortis de Capoue, ils rencontrent des chariots chargés d'armes de gladiateurs; ils les pillent; leur troupe se grossit en chemin; des gens de Capoue se mettent à leur poursuite; Spartacus les défait et s'empare de leurs armes: tout joyeux d'être équipés militairement, et non plus en esclaves voués au combat de l'arène, les conjurés vont se poster sur des rochers du Vésuve, où le préteur Claudius les cerne de toutes parts, excepté en un endroit où le terrain, coupé à pic, paraissait sans issue. Une nuit ils descendent tous l'un après l'autre, par ce précipice, à l'aide d'une chaîne qu'ils avaient fabriquée avec des sarments de vignes. Ils fondent, à l'improviste, sur le camp du préteur, mettent ses troupes en déroute, et restent maîtres des bagages et des armes. Une foule d'esclaves, de pâtres, de laboureurs ou serfs, ou d'une condition à peu près aussi misérable, accourent se ranger parmi eux. Ils étaient 74 en partant de Capoue, ils sont à présent au nombre de 10,000, et ils s'augmentent de jour en jour. Cette armée se partageait en deux corps: les Gaulois et les Germains avaient pour chefs OEnomaüs et Crixus; les Thraces avec les autres alliés proclamèrent général Spartacus, qui conduisait toute l'expédition, mais avec une autorité précaire, telle que la lui accordait une multitude grossière, indisciplinée, et qui, en reconnaissant la supériorité de son génie, voyait en lui leur créature, naguère leur égal. S'ils avaient pu obéir, et donner à Spartacus la puissance d'un véritable commandant, leur succès eût été plus modéré, mais certain. Son dessein était de regagner la terre natale et d'assurer leur liberté. Ils s'abandonnaient à l'instinct du pillage. Cora, Nucere, Nole, villes opulentes de la Campanie, éprouvèrent tous les excès de leur férocité sanguinaire, de leur licence brutale et de leur cupidité sans frein. On envoya un autre préteur nommé Varinius, pour les combattre en Lucanie; ce pays montagneux était favorable aux gens de Spartacus. Frurius, lieutenant du préteur, fut battu avec 2,000 hommes. Cossinius, autre lieutenant, fut tué dans une seconde action. Varinius parvint ensuite à occuper quelques défilés et à cerner l'armée ennemie. Pendant la nuit, Spartacus fait allumer de grands feux autour de son camp; il attache à des poteaux, de distance en distance, des cadavres armés de toutes pièces, et tandis que les Romains croient qu'il songe seulement à se défendre dans sa position, il opère sans bruit sa retraite par des lieux escarpés, reprend ses avantages, taille en pièces les troupes de Varinius, et lui prend son cheval et ses haches avec ses faisceaux prétoriens, qu'on porta désormais devant lui. Ses soldats ravagèrent encore plusieurs villes du pays des Lucaniens, Narès, Popliforme, Métaponte, Thurium. Il tâchait en vain de retenir leurs fureurs par ses remontrances et ses prières; en vain il leur représentait que c'était détruire eux-

mêmes leurs ressources et s'aliéner les peuples. La raison ni l'autorité ne pouvaient rien sur eux. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut de les faire camper hors des murs de Thurium, où il fixa son quartier général, afin de sauver la ville d'un nouveau pillage. Ses victoires et ses proclamations adressées à tous les opprimés en Italie, lui attirèrent encore des soldats, et il en compta bientôt 70,000. Durant l'hiver, il essaya d'établir quelque ordre parmi ce rassemblement tumultueux. Il prohiba l'or et l'argent, accueillit tous les marchands qui apportaient du fer, acheta des chevaux autant qu'il put s'en procurer, fit forger des armes avec une incroyable activité. Tandis qu'il organisait son armée, il avisait aux moyens de sortir de l'Italie. Cependant les Romains, qui avaient méprisé dans le commencement cette révolte de gladiateurs, concevaient de sérieuses inquiétudes, et ils envoyèrent contre Spartacus les deux consuls Gellius Poplicola et Cornelius Lentulus, à la tête de deux légions. Mais déjà le faible de sa puissance se faisait sentir: la jalousie et la témérité divisèrent l'armée. Les Gaulois et les Germains formèrent un corps séparé sous la conduite de Crixus et d'OEnomaüs, qui accusaient Spartacus de lenteur timide. Les Thraces et les Lucaniens restèrent sous ses drapeaux. Crixus, après une victoire, fut surpris à son tour par le consul Gellius, et périt avec un grand nombre des siens. Spartacus sauva leurs débris. Le consul Lentulus et son collègue voulurent l'envelopper, pendant qu'il longeait l'Apennin, pour s'approcher du nord de l'Italie. Il les battit, dans la même journée, l'un après l'autre, et poursuivit sa route. Il renversa ensuite l'obstacle que lui opposait le préteur Cn. Manlius. Cassius, préteur de la Gaule Cispadane, vint à sa rencontre, avec 10,000 hommes : il le mit en fuite près de Modène. Enfin il arriva de l'extrémité méridionale de l'Italie, toujours combattant et toujours victorieux, jusqu'aux rives du Pô. Les habitants s'étaient enfuis; la crue des eaux rendait le passage plus difficile, et il n'y avait point de bateaux; il fallut s'arrêter. On célébra les funérailles de Crixus; et 400 Romains furent contraints de combattre autour de son bûcher, à la manière des gladiateurs. Ce fut là le terme des prospérités de Spartacus. Ses victoires enivrèrent d'un fol orgueil ses soldats, et ne déterminèrent aucune ville, aucun bourg de l'Italie, à se soulever contre les Romains. Les habitants de ces anciennes cités haïssaient Rome, mais ils auraient rougi de s'allier avec des gladiateurs et de faire cause commune avec des esclaves révoltés. Cependant ces esclaves, ces gladiateurs osèrent concevoir l'espérance de prendre Rome; et ils entraînèrent Spartacus malgré lui. L'effroi s'était répandu parmi le peuple romain; et quand les comices arrivèrent pour l'élection des préteurs, l'an 682, personne ne se présentait. Crassus fut le seul qui osa se charger du commandement. Il leva 6 légions d'ancienne milice, et y joignit les restes des armées consulaires. Les ennemis furent obligés de renoncer à leurs projets sur Rome. Spartacus les ramena vers les contrées méridionales, et défit Mummius, lieutenant de Crassus, qui devait les harceler avec deux légions. Crassus comprit qu'il fallait rendre la force aux légions romaines par de grands exemples de sévérité. Il décima les vaincus; et, n'osant encore hasarder de bataille, il couvrit le Latium, et se contenta de tenir en échec Spartacus, qui regagnait l'Abruzze, malgré les légions romaines et malgré ses propres soldats, toujours tentés de se jeter sur Rome. De nouvelles divisions l'affaiblirent : il se forma un parti gaulois, qui avait pour chefs Castus, Granique, Cannimaque, et qui se fit battre séparément. Spartacus s'était avancé dans la presqu'île de Rhegium, pour essayer de passer en Sicile, où il rallumerait les feux mal éteints de la guerre des esclaves. Les pirates Ciliciens entrèrent en négociation avec lui pour fournir des vaisseaux; ils reçurent des avances considérables, et lui manquèrent de parole. Il construisit des radeaux qui échouèrent sur la côte. Cependant qu'on juge de la terreur qu'il inspirait encore, par les travaux qu'entreprit Crassus pour l'enfermer dans cette position. Les Romains creusèrent un fossé de 15 pieds, et dressèrent derrière un retranchement, dans une longueur de 15 lieues, d'un rivage à l'autre. Spartacus, à la faveur d'une nuit obscure et pluvieuse, força les lignes des Romains, et manœuvra librement dans la Lucanie, où il remporta des avantages sur le questeur Tremellius Scrofa et le lieutenant Quinctius. Crassus fut si alarmé, qu'il écrivit au sénat qu'on lui envoyât Pompée, alors de retour d'Espagne. Lucullus revenait aussi d'Asie, avec ses légions victorieuses; et la nouvelle de son arrivée avait préservé Brindes de l'invasion de Spartacus, qui aurait voulu s'y embarquer pour passer en Sicile. Ses derniers succès avaient enflé de nouveau le cœur de ses compagnons. Ils lui demandaient le pillage de Rome; mais lui, il proposait au général romain un accommodement. La fierté romaine refusa tout traité avec des esclaves. Enfin ses soldats, plus que les Romains, le forcèrent de livrer une bataille générale, dans la vallée des Hirpins. Quand les armées furent en présence, il fit élever en croix, dans l'espace intermédiaire, un prisonnier romain, pour montrer aux siens quel sort les attendait après une défaite. La mêlée fut sanglante. Spartacus s'entoura d'ennemis abattus; il tomba, blessé à la cuisse, et se défendit encore à genoux, jusqu'à ce qu'il fût enseveli sous les morts et les mourants. Le lendemain, on ne trouva point son corps. La plus grande partie de ses soldats périrent sur le champ de bataille. Les restes dispersés furent détruits en différents lieux. Sa mort était digne de son caractère. Il méritait, par son courage, un meilleur sort.

SPARTIEN (ÆLIUS SPARTIANUS), le premier des six écrivains de l'*Histoire auguste*, vécut depuis le règne de Dioclétien, dont on croit qu'il était l'affranchi, jusqu'à celui de Constantin le Grand. Saumaise le regarde comme l'auteur de toutes les vies des empereurs qui font partie de l'*Histoire auguste*, jusqu'à celle d'Alexandre Sévère; mais sept seulement portent son nom : ce sont les *Vies* d'Adrien, d'Ælius-Vérus, de Didius-Julianus, de Septime-Sévère, de Pescennius-Niger, de Caracalla et de Géta. L'incorrection du style, le manque de goût et l'absence totale de critique sont des défauts communs aux écrivains de l'*Histoire auguste*, excepté cependant Vopiscus; mais on leur doit la connaissance d'une foule de détails précieux sur les lois, les usages et les mœurs des Romains, pendant un espace de 160 ans. L'*Histoire auguste* a été imprimée pour la première

fois par Philippe de Lavagna, Milan, 1475, in-fol., à la suite des 12 Césars de Suétone. L'édition publiée par Saumaise, avec les notes de Casaubon, Paris, 1620, in fol., est la plus estimée des savants.

SPÉ ou **SPÉE** (Frédéric de), jésuite, né en 1595 au château de Langelfeld, près de Keyserwerth, montra le premier la nécessité d'une réforme dans le mode de procéder contre les prévenus de sorcellerie, dans un ouvrage intitulé : *Cautio criminalis, seu de processibus contra sagas, authore theologo romano*, Rhintel, 1631, in-8°; réimprimé plusieurs fois à Francfort et à Cologne; traduit en français sous ce titre : *Avis aux criminalistes sur les abus qui se glissent dans les procès de sorcellerie*, par F. B. de Villedor (Ferdinand Bouvot de Besançon, ville qui s'est appelée dans le 10e et le 11e siècle, *Chrysopolis* ou Ville d'or), Lyon, 1660, in-8°. Spé mourut en 1635, victime de son zèle dans une contagion qui ravageait la ville de Trèves.

SPECIALE (Nicolas), né à Noto, en Sicile, vers la fin du 13e siècle, est l'auteur d'un travail historique publié par Baluze dans le supplément du *Marca hispanica*, et par Muratori dans les *Scriptor. rer. italicar.*, X, 915. Cet ouvrage, divisé en VIII livres, embrasse une période de 55 ans, depuis les Vêpres-Siciliennes en 1282, jusqu'à la mort de Frédéric Ier d'Aragon en 1337. On ignore la date de la mort de cet historien.

SPECIALE (Nicolas), qu'on a confondu avec le précédent, fut vice-roi de Sicile depuis 1423 jusqu'en 1432, et chargé de plusieurs missions importantes par Alphonse V, qui le combla de bienfaits. Il mourut à Noto en 1444.

SPEDALIERI (Nicolas), publiciste, né en 1741 à Bronte, en Sicile, tenta de mettre d'accord la philosophie avec la religion, et voulut prouver que les droits de l'homme, tels qu'on venait de les proclamer en France, étaient établis par l'Évangile, dont les dogmes lui paraissaient plus que suffisants pour fonder la société sur les bases de l'égalité et de la justice. Dans son ardeur de tout concilier, il alla jusqu'à essayer de justifier la théorie du régicide par la doctrine de saint Thomas. L'ouvrage où il développa ces singulières idées dans un but religieux est intitulé : *De' diritti dell' uomo lib. VI, ne' quali si dimostra che la più sicura custode de' medesimi nella società civile è la religione cristiana*, Assises, 1791, in-4°; Gênes, 1805, 2 vol. in-8°. Spedalieri ne pouvait manquer d'essuyer de violentes critiques; mais ses protecteurs firent valoir les services qu'il avait rendus à la religion, et, pourvu d'un bénéfice à la basilique Vaticane, il mourut à Rome le 21 novembre 1795.

SPEDALIERI (Archange), médecin, neveu du précédent, né à Bronte en 1779, vint achever ses études à Naples, et, lors de la révolution de 1799, quitta cette ville pour aller chercher un asile à Bologne, où il fut nommé adjoint à la chaire de clinique médicale. Plus tard il remplaça Jacopi, professeur de physiologie et d'anatomie comparée à Pavie, et remplit plusieurs années les fonctions dont il s'était chargé; mais étant tombé malade, il se rendit dans son pays natal, et mourut à Alcamo en Sicile le 7 mai 1823. Ses principaux ouvrages sont : *Memorie di fisiologia e di patologia vegetabile*, Milan, 1806, in-8°; *Medicinæ praxeos compendium*, Pavie, 1815, 2 vol. in-8°.

SPEED (John), écrivain estimé pour ses recherches sur la géographie et l'histoire de l'Angleterre, né en 1552 à Farrington, dans le Chestershire, mort à Londres en 1629, avait d'abord exercé le métier de tailleur. Son principal ouvrage, intitulé *Histoire de la Grande-Bretagne*, etc., in-fol., parut en 1614.

SPEGEL (Haquin), archevêque d'Upsal, né en 1645, mort à Upsal en 1714, fut un des poëtes suédois les plus féconds de son temps; mais ses poésies sont oubliées, ainsi que ses autres ouvrages, excepté son *Glossaire de la langue gothique*.

SPELMAN (sir Henri), antiquaire, né à Congham, près de Lynn-Regis, en 1562, étudia surtout le droit ancien de la Grande-Bretagne, dont il rechercha les vieux usages. Reçu membre de la Société des antiquaires, il se lia avec les savants distingués de son époque, et leur fut plus d'une fois utile. Il était shérif de Norfolk, lorsque la réputation de ses profondes connaissances dans les anciennes chartes le fit nommer par Jacques Ier un des commissaires chargés de terminer les contestations relatives aux titres des terres et manoirs de l'Irlande. Ce ne fut pas la seule mission honorable que lui valut son érudition. Il mourut à Londres en 1641. Parmi ses ouvrages, on distingue la *Collection des conciles, décrets, lois et constitutions de l'Église d'Angleterre, depuis* 1066 *jusqu'en* 1531, dont 2 vol. parurent de son vivant; le 3e, publié en 1664, fut augmenté par William Dugdale. — SPELMAN (John), fils aîné du précédent, promettait de marcher glorieusement sur ses traces; mais il ne lui survécut que de deux ans. On lui doit une *Vie d'Alfred le Grand*, publiée par Hearne, Oxford, 1709. — SPELMAN (Clément), frère puîné du précédent, avocat et ensuite juge de l'Échiquier, mort en 1679, a laissé quelques écrits sur le gouvernement.

SPENCE (Joseph), littérateur, né à Winchester en 1698, occupa pendant 10 ans la chaire de poésie à l'université d'Oxford, fit ensuite un voyage en Italie, et plus tard obtint un bénéfice dans le comté de Buckingham, puis quelque temps après une chaire d'histoire moderne à Oxford. Il mourut en 1768 à Byfleet, dans le Surrey. Son principal ouvrage est intitulé : *Recherches sur les rapports qui existent entre les écrits des poëtes romains et ce qui reste des anciens artistes, pour les expliquer les uns par les autres*, 1747, in-fol. Les morceaux qu'il avait insérés dans les recueils périodiques ont été réunis sous le titre de *Moralités*, 1753.

SPENCER (John), théologien, né en 1630 à Bocton, comté de Kent, fit ses études à l'université de Cambridge, devint successivement recteur de Landbeach, archidiacre de Sudbury, diacre d'Ély, et mourut en 1695. On a de lui des *Sermons* (1660); des *Discours* sur les miracles et les prophéties (1665 et 1667); une *Dissertation sur l'Urim et le Thummin;* mais son principal ouvrage est son traité *De legibus Hebræorum ritualibus et earum rationibus libri III*, la Haye, 1686; Leipsig, 1705, 2 vol. in-4°. L'auteur a pour but d'expliquer les cérémonies judaïques d'après les lumières de la raison; mais comme il avait cru retrouver l'origine de beaucoup de ces cérémonies dons celle des païens dont

les Juifs étaient environnés, son livre, lors de sa publication, causa un grand scandale. Il répondit à ses nombreux adversaires par un écrit qui ne parut que longtemps après sa mort, dans une nouvelle édition de son livre plus complète que les précédentes, Cambridge, 1727, 2 vol. in-fol. Cet écrivain est généralement regardé comme l'un des plus doctes théologiens de l'Église anglicane et l'un des plus habiles hébraïsants de son temps.

SPENCER (Charles), duc de Marlborough, fils du comte de Sunderland et d'une fille du célèbre Churchill duc de Marlborough, naquit le 22 novembre 1707. A la mort du père (30 avril 1722), son frère aîné hérita de ses titres et biens. Après la mort de son grand-père (27 août 1722), il hérita du titre de duc de Marlborough, parce que la fille aînée du duc, héritière de son père, mourut, en 1733, sans descendance masculine, à la même époque où celui-ci termina sa carrière, de manière que les biens et titres de son père lui échurent, et qu'il se vit en possession d'une immense fortune. Après son entrée dans la chambre haute, il embrassa le parti du prince de Galles; et lorsque celui-ci fut en disgrâce auprès du roi, le duc lui offrit sa bourse et son palais. Mais cette opposition ne dura pas longtemps; depuis 1738, Spencer se rapprocha de la cour, et il reçut en récompense, des titres et des distinctions. En 1741, il obtint l'ordre de la Jarretière, et pour la bravoure qu'il avait montrée à la bataille de Dettingen, en 1743, le roi lui conféra le titre de banneret du royaume. Les circonstances changèrent, et avec elles les sentiments politiques du duc. Quelques mois après avoir été récompensé par la cour, il parla fortement à la chambre haute contre les troupes hanovriennes. Son aïeule, la vieille duchesse Sarah Marlborough, lui donna, à l'instant, en faveur de cette opinion, 10,000 livres sterling, et le fit son principal héritier. Mais avant que cette grand'mère fût morte, le duc était déjà retourné vers le parti de la cour. En 1747, il parvint au grade de lieutenant général, et fut nommé plus tard président du conseil de guerre formé pour juger le général Mordaunt, comte de Peterboroug. En 1758, il fut chargé de commander les troupes qui devaient faire une descente en France; mais ce commandement fut aussitôt révoqué, et le duc se rendit en Allemagne, où il fut mis à la tête des troupes anglaises destinées à combattre avec les alliés. La campagne était presque finie lorsqu'il vint à l'armée; cependant il dirigea quelques opérations, et cantonna les troupes dans les environs de Munster. Ce fut là que, s'étant un jour mis en marche par une grande pluie, il fut atteint d'un rhume dont il mourut au bout de quelques jours, en 1759.

SPENDIUS, l'un des mercenaires révoltés contre Carthage, l'an 241 avant J. C., avait été esclave à Rome, et s'était sauvé en Sicile, où les Carthaginois l'avaient pris à leur solde. C'était un homme d'une taille gigantesque et d'un caractère audacieux. Après la première guerre punique, il excita les troupes mercenaires à la révolte, devint leur chef, conjointement avec Mathos, dont il partagea la fureur et les cruautés; mais, défait par Amilcar, après avoir fait trembler Carthage pendant deux ans, il se vit forcé, par les rebelles eux-mêmes, d'aller traiter avec le vainqueur, qui le fit arrêter et mettre en croix.

SPENER (Philippe-Jacques), célèbre docteur de l'Église protestante, regardé comme le fondateur de la secte des *piétistes*, naquit le 13 janvier 1635 à Ribeauvillers en Alsace. Il étudia la théologie, les langues anciennes et l'hébreu à Strasbourg, devint instituteur des deux princes de Birkenfeld, et voyagea en Allemagne, en Suisse et en France avec ses élèves. Reçu docteur en théologie en 1664, il acquit bientôt une si grande réputation, que le sénat de Francfort lui offrit la première place parmi les pasteurs de cette ville, où il demeura 20 ans. C'est là qu'il institua en 1670 des assemblées particulières dans lesquelles, après des actes de dévotion, il répétait d'une manière sommaire le contenu de ses sermons, et expliquait les versets du Nouveau Testament. Les femmes étaient admises à ces exercices, mais sans pouvoir être vues du reste de l'auditoire. On donnait à ces réunions la dénomination de *Collége de piété*. Il se forma dans plusieurs villes de l'Allemagne des assemblées pareilles, dont les pasteurs et les magistrats conçurent des inquiétudes. Des plaintes s'élevèrent, et Spener crut devoir justifier son institution par un écrit intitulé : *Pia desideria*, dans lequel il s'efforçait de démontrer la nécessité d'une réforme générale dans tous les états de la société, en s'arrêtant particulièrement aux ecclésiastiques, dont les études n'étaient, selon lui, dirigées que pour faire briller les prédicateurs dans les disputes religieuses, au lieu de les pénétrer de cet esprit de charité, d'humilité, de ces sentiments pieux qui édifient les fidèles. Malgré le grand nombre d'autres écrits théologiques et d'instructions religieuses qu'il publia pendant son séjour à Francfort, il trouva le temps de s'occuper de travaux d'une autre espèce pour lesquels il avait pris du goût dans sa jeunesse, et qui le constituèrent fondateur de la science héraldique en Allemagne. En 1690, Spener accepta la place d'inspecteur et de premier pasteur de l'église Saint-Nicolas à Berlin, et plus tard il eut le crédit d'introduire son système de réforme dans l'université de Halle, nouvellement fondée. Cette même ville de Halle devint dès lors le centre du *piétisme*, et les luthériens d'Allemagne se divisèrent en deux partis, les orthodoxes et les piétistes ou *spénériens*. Ce fut en vain que l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste Ier, pressa Spener de venir reprendre la place de prédicateur de la cour de Dresde qu'il avait exercée de 1686 à 1690; ce savant docteur ne voulut plus quitter Berlin, et y mourut le 5 février 1705. On ne peut nier que quelques-unes de ses opinions sont peu conformes aux livres symboliques des luthériens; celles qui, élevant la théologie au-dessus d'une science, en fait une lumière intérieure, paraît conduire au mysticisme, et Spener semble se rapprocher de l'Église catholique par le mérite qu'il accorde aux bonnes œuvres. Ses idées sur une seconde venue du Christ forment tout à fait une nouvelle croyance. Spener a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie en langue allemande, oubliés aujourd'hui, quoique plusieurs ne méritent pas ce sort. Ses ouvrages historiques et héraldiques, écrits en latin, ont pour titre : *Sylloge genealogico-historica è numero præcipuarum familiarum quibus suos principes Germania nostra debet XII exhibens*, etc., Francfort, 1665, in-8°; *Theatrum nobilitatis europeæ*, etc., ibid., 1668-1678,

4 vol. in-fol.; *Commentarius historicus in insignia serenissimæ domûs Saxonicæ*, ibid., 1668, in-4°; *Insignium theoria, seu operis heraldici pars specialis*, ibid., 1680; *Pars generalis*, 1690, 2 vol. in-fol., réimprimé en 1717; *Illustriores Galliæ stirpes tabulis genealogicis comprehensæ*, ibid., 1689, in-fol. — Jacques-Charles SPENER, fils du précédent, mort en 1730, a publié : *Historia germanica universalis et pragmatica*, 2 vol. in-8°; *Notitia Germaniæ antiquæ*, 1717, in-4°.

SPENSER (Edmond), poëte, né à Londres vers 1553, d'une famille noble, fit ses études à l'université de Cambridge, alla ensuite habiter le nord de l'Angleterre, où une passion malheureuse lui inspira des poésies mélancoliques dont il revint faire imprimer le recueil à Londres en 1579, sous le titre de *Calendrier du Berger*, dédié à Philippe Sidney. Ce seigneur devint le protecteur du jeune poëte, le recommanda au comte de Leicester son oncle, qui lui fit obtenir la place de secrétaire de lord Grey de Wilton, lieutenant général en Irlande. Au bout de deux ans, Spenser obtint en récompense de ses services, une concession de 3,028 acres de terres confisquées au comte de Desmond, sous l'obligation de cultiver ces terres par lui-même. Pendant le séjour qui lui était ainsi imposé en Irlande, il occupa ses loisirs à composer l'ouvrage qui est devenu son plus beau titre de gloire, *la Reine des fées* (*The fairy queen*), dont les 3 premiers livres furent publiés en 1590, avec une dédicace à la reine Élisabeth. Ce poëme eut un succès prodigieux; Élisabeth récompensa l'auteur par une pension de 50 livres sterling. Les bienfaits de la cour ne furent pas les seuls avantages que Spenser retira de cette publication : les libraires lui demandant de nouvelles productions, il publia successivement d'autres poésies, et continua de travailler à son grand poëme, dont il fit paraître en 1596 une édition augmentée de trois autres livres. C'est tout ce que nous avons de cette composition, qui n'est arrivée ainsi qu'à moitié. Il ne reste des 6 autres livres que 2 fragments de la *Légende de la Constance*. On suppose, d'après une épigramme de John Stradling, contemporain de Spenser, que les 6 derniers livres de *la Reine des fées* disparurent dans le pillage de la maison de l'auteur, lors de la révolte de Tyrone, en Irlande. Spenser ne survécut pas longtemps à ce désastre. Forcé de chercher avec sa famille un refuge en Angleterre, il y mourut de chagrin en 1598, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, à côté de Chaucer, aux frais du comte d'Essex. Outre les deux ouvrages déjà cités, on a de Spenser beaucoup d'autres poésies, publiées séparément et peu remarquables; un *Aperçu de la situation de l'Irlande*, Londres, 1633. La meilleure édition de *la Reine des fées* est celle de Londres, 1751, 3 vol. in-4°, avec un glossaire. Forbes a publié en 1774 des remarques très-estimées sur ce poëme, composé en stances de 8 vers, à l'imitation de l'*Ottava rima* des Italiens. Tout est allégorique dans *la Reine des fées;* l'auteur y fait allusion aux principaux personnages qui existaient de son temps en Angleterre. Ainsi la reine des fées, Gloriana, est Élisabeth; le prince Arthur, Sidney, etc., etc. Hume dit que la lecture en est plutôt une tâche qu'un plaisir, et cette opinion sera celle de tous les lecteurs peu accoutumés au langage des anciens poëtes anglais. On a perdu beaucoup d'autres productions de Spenser, entre autres 9 comédies dans le goût de celles d'Aristote, des traductions du *Cantique des cantiques*, des *Sept Psaumes*, etc.

SPENSER (Hugues). *Voyez* ÉDOUARD II.

SPERLING (Otton), médecin-naturaliste, né à Hambourg en 1602, étudia successivement à Amsterdam et à Copenhague, alla ensuite en Italie, où il suivit les leçons des plus célèbres professeurs de Padoue, explora plus tard la Dalmatie et l'Istrie, et recueillit dans ces provinces un grand nombre de plantes rares ou inconnues à ses devanciers. Après avoir reçu le laurier doctoral à Padoue, il revint dans sa patrie, en traversant la France, les Pays-Bas et l'Allemagne, puis s'établit à Bergen, en Norwége, fut nommé médecin de cette ville, et appelé bientôt à Copenhague, avec le titre de premier médecin du roi et du sénat. Enveloppé dans la disgrâce du comte d'Ulfeld, son protecteur, Sperling quitta Copenhague en 1651, et revint à Hambourg. Il y vivait estimé de ses concitoyens, lorsque le roi Frédéric III, poursuivant le comte d'Ulfeld jusque dans les amis de cet ex-ministre, trouva le moyen d'attirer Sperling hors de Hambourg, le fit arrêter et conduire à Copenhague en 1664. Quoiqu'on n'eût d'autre tort à lui reprocher que de n'avoir pas abandonné son illustre ami dans sa disgrâce, il fut enfermé dans une prison, où il mourut le 26 décembre 1681, après 17 ans de captivité. On a de cet infortuné : *Hortus christianæus, seu Catalogus plantarum quibus Christiani IV viridarium Hafniense*, 1642, *adornatum erat*, Copenhague, in-12; *Catalogus stirpium Daniæ indigenarum quas in horto Sperling aluit*, 1645, dans la *Cista medica* de Th. Bartholin; *Commentaires* (non achevés) sur l'*Histoire naturelle* de Pline et quelques ouvrages d'anciens médecins.

SPERLING (Otton), fils du précédent, antiquaire et numismate, né à Bergen en 1634, fit ses études à Kiel, puis à Helmstadt, et s'appliqua, sous la direction de Conring, à l'histoire et aux antiquités. La disgrâce de son père ne lui permettant pas de retourner en Danemark, il voyagea en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas, revint à Hambourg, après l'arrestation de son père pour consoler ses sœurs, se dévoua tout entier au soulagement de sa famille, et exerça bientôt avec succès la profession d'avocat. Ses premières économies furent consacrées aux démarches qu'il entreprit pour briser les fers de son père; mais le roi de Danemark et ses ministres demeurèrent inflexibles. Sperling alla à Paris en 1681, et fut bien accueilli par Colbert, qui lui fit accorder une pension. Son père étant mort vers le même temps, il conçut le projet de retourner en Danemark, où l'on convenait généralement que le vieux Sperling avait été traité avec trop de rigueur. Il obtint en 1687, avec le titre d'assesseur du tribunal de Holstein, celui de conseiller royal. Trois ans après il fut nommé professeur d'éloquence et d'histoire à l'académie équestre de Copenhague, récemment fondée, et devint en 1697 membre de la Société royale de Londres. Il mourut le 18 mars 1715, laissant une belle collection d'antiquités. Outre un assez grand nombre de *dissertations* sur des objets d'archéologie et de numismatique, dans les journaux de Lubeck et de Copenhague, on a de

lui : *Monumentum Hamburgense benedictinum*, Kiel, 1675, in-4°; *De nummo Furinæ Sabinæ Tranquillinæ*, etc., Amsterdam, 1688, in-8°; *De danicæ linguæ et nominis antiquâ gloriâ*, etc., Copenhague, 1694, in-4°; *Testamentum Absalonis, archiepiscopi Lundensis, notis illustratum*, 1696, in-8°; *Diatribe de crepidis veterum*, 1696, in-8°; *Dissertatio de baptismo ethnicorum*, 1700, in-8°; *De nummis non cusis tàm veterum quàm recentiorum*, Amsterdam, 1700, in-4°; *De nummorum bracteatorum et cavorum origine et progressu*, Lubeck, 1700, in-4°; *De Suecico nummo æreo, per errorem Francicorum Sevennensibus adscripto*, Copenhague, 1703, in-4°; *Commentarius de summo regio nomine et titulo, septentrionalibus et germonis omnibus et aliis usitato*, Konning, etc., Copenhague, 1707, in-4°; plusieurs autres *opuscules* moins importants et des manuscrits, en 17 vol. in-4°, à la Bibliothèque royale de Copenhague.

SPERONI DEGLI ALVAROTTI (Sperone), littérateur, né en 1500 à Padoue, regardé comme l'un des meilleurs prosateurs de son temps, est aussi l'auteur d'une tragédie intitulée *la Canace*, qui a passé pour le chef-d'œuvre du théâtre moderne. Les noms d'*Homère*, d'*Aristote*, de *Démosthènes* et de *Platon de Padoue*, lui ont été décernés par ses contemporains; mais la postérité n'a pas confirmé ces éloges emphatiques. Pie IV, Grégoire XIII et les savants les plus distingués du temps montrèrent une haute estime pour les talents de Speroni; mais les tracasseries qu'il essuya de la part de l'inquisition, à cause de quelques-uns de ses écrits, l'éloignèrent du monde. Il mourut dans la retraite le 2 juin 1588. On a de lui des *Observations* sur Virgile; un *Commentaire* sur la rhétorique d'Aristote; des *Dialogues*; des *Lettres*; etc. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Venise, 1740, 5 vol. in-4°, par l'abbé delle Laste. Une *Vie* de l'auteur par Forcellini est placée en tête du 5e vol.

SPERONI DEGLI ALVAROTTI (Arnaldo), évêque de Rovigo, né à Padoue en 1727, de la même famille que le précédent, mort dans son diocèse en 1801, a traduit en italien l'*Histoire ecclésiastique* de Godeau, Venise, 1761, 12 vol. in-4°, auxquels on doit joindre la *Vie de l'évêque de Vence*, 1761, in-4°. On lui doit en outre : *Ragionamenti sopra gli ordini minori e sacri*, Padoue, 1783, in-8°; *Adriensium episcoporum series historico-chronologica, monumentis illustrata*, 1788, in-4°.

SPEUSIPPE, philosophe grec, né à Myrrhina, dans l'Attique, disciple de Platon, et son successeur comme chef de l'Académie, avait composé des *dialogues* dont on trouve les titres dans les *Vies des philosophes*, par Diogène Laërce (livre IV). Un *Recueil d'opuscules philosophiques*, publié par Alde l'Ancien, 1497, in-fol., contient, sous le nom de Speusippe, *Liber de Platonis definitionibus*.

SPEZIALE (....), le membre le plus exalté de la junte d'État créé à Naples en 1799, était fils d'un fermier de Borghetto, petit village près de Palerme. La campagne ne plaisant pas à ses goûts ambitieux, il la quitta pour se rendre dans la capitale, où, à force de souplesse, il obtint un modeste emploi dans la cour *pretoriana* et *capitanate*; il mit dans ses fonctions un zèle et une impartialité qui le firent remarquer : vertus d'emprunt sous lesquelles il cachait l'atrocité de son caractère. La cour de Naples fut soudain obligée d'aller chercher en Sicile un asile contre les armées françaises, maîtresses de ses possessions continentales : Speziale s'aperçut bientôt que le chemin le plus sûr pour lui d'arriver à la fortune, était de se déclarer contre les Français et leurs partisans. Dès lors il fréquenta les antichambres des favoris de la reine, connut tous les hommes généreux que l'indépendance de leur caractère, à quelque parti qu'ils appartinssent, rendait suspects au pouvoir, et aucun d'eux n'échappa, non pas à ses vengeances, mais à la soif du sang qui le dévorait. Jamais Acton ne trouva un esclave plus dévoué à ses volontés despotiques. Speziale fut peut-être le seul homme dont ce ministre fit l'éloge à la reine, pour l'employer aux massacres qu'il méditait. C'est d'abord dans l'île de Procida qu'il commença la série de ses innombrables cruautés : c'est sur ce rocher qu'entouré de potences et de bourreaux il se souillait tous les jours de quelque nouveau crime : l'amiral Nelson s'en rendit en quelque sorte l'odieux complice, en entourant des vaisseaux de son escadre cette arène de sang pour la rendre inabordable. On concevra aisément que tous ceux qui paraissaient devant l'affreux tribunal étaient condamnés d'avance, qu'ils ne pouvaient invoquer aucune forme protectrice, puisqu'ils n'étaient pas punis pour avoir commis des crimes, mais le plus souvent pour avoir déplu à quelque personnage puissant. Quelquefois cependant on voulait étayer les condamnations de l'aveu des prévenus, mais alors les menaces, les promesses, les ruses de toute espèce étaient employées tour à tour contre ceux qu'on voulait perdre, et c'étaient tous ceux qui comparaissaient. Malgré la haine que Speziale avait amassée sur sa tête, et l'horreur qu'il inspirait à toutes les classes de la société, il n'en continua pas moins ses fonctions de magistrat, et la justice des hommes ne put l'atteindre. Quand les armées françaises retournèrent à Naples, en 1806, il suivit la cour à Palerme, où il fut atteint d'une aliénation mentale qui lui causait souvent des accès de fureur. Il traîna ainsi son existence, accablé sous le poids des crimes dont il s'était rendu coupable, jusqu'en l'année 1813, où il mourut.

SPIEGEL (Henri), poète hollandais, né à Amsterdam le 11 mars 1549, acquit dans le commerce une fortune considérable, dont il fit un noble usage pour l'encouragement des lettres et des arts. Il cultiva la littérature comme un délassement, et rendit à sa langue maternelle d'importants services rapportés dans l'*Histoire de la langue hollandaise*, par A. Ypey. Il mourut en 1612, laissant un poëme moral et religieux, intitulé : *Miroir du cœur*, publié pour la première fois, Amsterdam, 1615, réimprimé en 1723, in-8°, avec un *Commentaire* estimé et une *Biographie* intéressante de l'auteur, par Vlaming. Spiegel fit les frais de la première édition de la *Chronique rimée* de Mélis ou Émile Stoke, Amsterdam, 1591.

SPIELMANN (Jacques-Reinhold), chimiste, né à Strasbourg le 31 mars 1722, étudia sous les plus habiles professeurs de cette ville, et se perfectionna dans plusieurs universités d'Allemagne et à Paris. Après avoir continué quelque temps l'état de pharmacien qu'exerçait son père, il prit le grade de docteur en médecine, et, par une bizarrerie de sa destinée, fut en 1756 nommé professeur de poésie à l'université de Strasbourg. Trois ans après

Il obtint une chaire de médecine que lui convenait mieux, et fit dans le même temps des leçons de chimie et de botanique avec le plus brillant succès. Sa réputation, étendue dans toute l'Europe, lui ouvrit les portes des principales académies de la France et de l'étranger. Il mourut dans sa ville natale le 9 septembre 1783. On lui doit une analyse exacte des différentes espèces de lait, la connaissance de tous les végétaux malfaisants ou vénéneux de l'Alsace, et d'autres recherches intéressantes consignées dans ses ouvrages, dont les principaux sont : *Institutiones chemiæ, prælectionibus academicis accomodatæ*, 1763, 1766, in-8°; traduits par Cadet le jeune, Paris, 1777, 2 vol. in-8°; *Institutiones materiæ medicæ*, etc., 1774, in-8°; traduites en allemand par J. J. Spielmann, fils de l'auteur et médecin, 1775; *Pharmacopœa generalis*, 1783, in-4°; des *Dissertations*, 1777-1781, 4 vol. in-4°.

SPIERINGS (Henri), peintre d'Anvers, né vers l'an 1633, et élève de Paul Bril, montra un talent éminent comme paysagiste. Le séjour qu'il fit en Italie et en France ajouta à la réputation qu'il avait acquise dans son pays. Louis XIV l'honora de sa protection, et Spierings peignit pour ce monarque plusieurs beaux paysages. Sa manière de dessiner était remplie d'agrément; ses arbres d'un excellent choix de forme, sa touche délicate, et son coloris d'un naturel exquis. Il enrichissait les premiers plans de ses compositions d'une grande variété de plantes qu'il copiait toujours d'après nature, et l'ensemble de ses tableaux plaisait à l'œil, et produisait beaucoup d'effet. Mais ce qui distinguait surtout Spierings, c'était son habileté à imiter le style et la touche des plus fameux peintres, et surtout de Salvator Rosa. Il poussait si loin, à cet égard, le prestige de l'imitation, que les connaisseurs les plus exercés ne pouvaient distinguer ses ouvrages de ceux de ce maître. Après un assez long séjour en France, Spierings se rendit en Italie, et résida pendant plusieurs années à Bologne; à son retour il passa en Angleterre, et fit à Londres plusieurs ouvrages très-recommandables. Il mourut, en 1715, dans un âge fort avancé.

SPIERRE (François), dessinateur, né à Nancy, en 1643, avait d'abord cultivé la peinture. Les tableaux qu'il a exécutés, rappellent le style de Piètre de Cortone; mais ayant reçu des leçons de gravure de Poilly, il se livra exclusivement à ce dernier art; et quelque supérieur que fût le talent de son maître, il le surpassa sous tous les rapports. Il fit le voyage d'Italie pour se perfectionner; et c'est au retour de ce voyage qu'il mourut à Marseille, en 1681, n'ayant encore que 38 ans. Malgré le peu de temps qu'il a vécu, il a gravé un assez grand nombre d'estampes d'après ses propres compositions et celles de plusieurs maîtres italiens. Spierre est au premier rang des plus illustres graveurs. Quand il suivait la manière de Bloemart et de Poilly, il ne le cédait en rien, si même il n'était préférable à ces deux artistes; mais ils n'avaient qu'une seule manière, tandis que Spierre les possédait toutes, et les variait à son gré. Il a gravé, d'une seule taille, avec une souplesse extraordinaire, et dans un goût qui n'a rien de celui de Mellan. Aucun graveur au burin ne saurait lui être comparé pour le talent avec lequel il varie la manœuvre de son outil. Son ouvrage capital, et l'un des chefs-d'œuvre de la gravure, c'est sa *Vierge* d'après le Corrége, estampe in-folio de forme ovale. Les bonnes épreuves de ce morceau admirable sont celles où la nudité de l'enfant Jésus n'est couverte d'aucune draperie. A la vente Saint-Yves (1805), une épreuve de cette estampe a été vendue 750 francs.

SPIESS (Philippe-Ernest), écrivain allemand, né le 27 mars 1734 à Ettenstadt, dans la principauté d'Anspach, entra cadet dans la compagnie des gardes du margrave Charles-Guillaume-Frédéric, et parvint au grade de premier lieutenant. Son service ne l'ayant pas empêché de se livrer à l'étude du droit public et féodal, et surtout à celle de l'histoire de l'Empire, il fut nommé archiviste secret et membre de la régence d'Anspach. Chargé dès lors de diverses missions diplomatiques, il s'en acquitta de manière à mériter la confiance des princes qui l'employèrent, et mourut à Bareuth le 5 mars 1799. On a de lui : *Bulla aurea Rodolphi I, Roman. regis, quæ Plassenburgi asservatur*, etc., Bareuth, 1744, in-4°; *Des archives*, en allemand (précis sur la manière d'organiser les dépôts d'actes publics), Halle, 1777, in-8°; *Occupation d'un archiviste dans des moments dérobés*, 2 vol. in-4°; *Histoire diplomatique de la ligue impériale, de 1535 à 1544*, Erlangen, 1788, in-4°.

SPIFAME (Jacques-Paul), né à Paris, d'une famille noble originaire de Naples, eut une destinée singulière. D'abord régent au collége du Cardinal-Lemoine, recteur, chancelier de l'université, puis conseiller au parlement, président aux enquêtes, maître des requêtes, conseiller d'État, il remplit une autre carrière dans l'Église et fut chanoine de Paris, abbé de Saint-Paul-sur-Vannes, grand vicaire de Reims sous le cardinal Charles de Lorraine, enfin évêque de Nevers. Ce prélat quitta plus tard sa religion, son évêché et 40,000 livres de rente, pour une femme avec laquelle il vivait, alla chercher un asile à Genève, où il fut accueilli par Calvin, et s'y fit recevoir ministre pour avoir entrée dans les conseils. Toujours utile aux différents corps où il fut admis, et à tous les partis qu'il embrassa; magistrat, il assura le droit d'intult au parlement; évêque, il se distingua dans l'ordre du clergé, aux états de Paris, en 1557 : ministre protestant, il négocia, à la diète de Francfort, pour le prince de Condé, et lui procura les secours de l'Allemagne. Il finit par avoir la tête tranchée à Genève, le 23 mars 1566, à plus de 70 ans, sans que la cause de sa mort, diversement rapportée par les auteurs catholiques ou protestants, soit parfaitement éclaircie. On le soupçonna d'entretenir des correspondances en France, soit pour rentrer dans le sein de l'Église, soit pour remettre la ville de Genève sous l'obéissance des ducs de Savoie. On précipita son procès, qui ne dura que trois jours, de peur qu'on ne fût obligé de céder aux sollicitations de la cour de France en sa faveur. Il paraît que le motif apparent de sa condamnation était un faux acte qu'il avait fait pour assurer sa succession à un enfant qu'il avait eu de sa femme avant le mariage. On trouve, dans la dernière édition des *Mémoires de Condé*, quelques pièces de lui, entre autres une *Lettre* à la reine mère, dans laquelle il fait l'apologie de l'action de Poltrot.

SPIFAME (Raoul) se fit connaître par la bizarrerie de son imagination, comme son frère *Jacques-Paul* par le scandale de son apostasie. Cet homme singulier que l'égarement de son esprit avait fait interdire des fonctions d'avocat, s'était créé, de son chef, le titre de *Dictateur et garde du sceau dictatoire et impérial.* Il est auteur d'un ouvrage rare et extraordinaire, dans lequel on trouve des vues hardies et extravagantes, chaos informe, d'où jaillissent de temps en temps des traits de lumière qui contiennent le germe de plusieurs lois et établissements utiles à la société, qui ont été exécutés depuis en tout ou en partie, soit par les ordres de l'administration, soit par un usage insensible; tels sont la fixation du commencement de l'année au premier janvier, l'abolition des justices seigneuriales, des projets utiles pour la sûreté, la propreté, la décoration de Paris. Cet ouvrage est intitulé : *Dicæarchiæ Henrici regis christianissimi progymnasmata,* in-8°, 1556, sans lieu d'impression. Il contient 309 arrêts, sur presque toutes les branches de la législation, fabriqués par l'auteur dans le fond de son cabinet, et qu'il donna sous le nom de *Henri II;* ce qui en a imposé à Brillon et à Sainte-Marthe, qui les ont cités comme étant effectivement rendus au nom de ce prince. Aufray a extrait de ce livre, les vues les plus judicieuses, qu'il a publiées sous ce titre : *Vues d'un politique du seizième siècle,* Paris, 1775, in-8°. Raoul Spifame mourut à Melun en 1563.

SPIFAME (Martin), de la même famille que le précédent, est auteur d'un *Recueil de poésies,* qui parurent en 1523, in-16, et dont la plupart consistent en sonnets spirituels. Cette famille a fini dans Jean SPIFAME, chevalier, seigneur des Granges, mort en 1643.

SPIGEL (Adrien), médecin, né à Bruxelles en 1578, mort en 1625 à Padoue, où il avait professé l'anatomie et la chirurgie, laissa ses *Leçons,* rédigées en un corps d'ouvrage qui fut publié par Liberalis Crema, son gendre, Venise, 1627, et réimprimé à Amsterdam, 1645, in-fol. Spiegel passe pour auteur de diverses découvertes, entre autres de celle du petit lobe du foie, auquel on a donné son nom. Linné a nommé *Spigelia* un genre de plantes d'Amérique, dont une espèce est regardée comme un des meilleurs vermifuges.

SPILBERG (Jean), peintre, naquit à Dusseldorf, en 1619. Son père ne manquait pas de talent comme peintre à l'huile et sur verre, et fut successivement pensionné des ducs de Galeg et Wolfgang. Son oncle, également distingué dans la même carrière, était peintre du roi d'Espagne. Ces exemples inspirèrent de bonne heure au jeune Spilberg le goût de la peinture. Le duc de Wolfgang le prit sous sa protection et l'envoya à Anvers avec une lettre de recommandation pour Rubens. Spilberg se mit soudain en route; mais en chemin il apprit la mort de ce grand peintre. Il se rendit alors à l'école de Govaert Flinck, peintre d'Amsterdam, sous la direction duquel il resta 7 ans. Quelques tableaux d'histoire et plusieurs portraits, qu'il exécuta pendant cet intervalle, le firent connaître d'une manière brillante. Ses ouvrages se vendirent si avantageusement qu'il se vit en état de former un établissement et de se marier. Il eut, à cette époque, occasion de mettre le sceau à sa réputation. Les bourgmestres d'Amsterdam, voulant faire peindre la confrérie des Arquebusiers, dont Van der Pol, l'un d'entre eux, était chef, mirent ce sujet au concours. L'esquisse de Spilberg l'emporta; et l'on fut si satisfait de l'ouvrage lorsqu'il l'eut terminé, qu'il reçut, au delà du prix convenu, une gratification considérable. Le duc de Wolfgang, l'ayant alors rappelé à sa cour, le nomma son premier peintre, et le chargea de faire son portrait et ceux de tous les membres de sa famille. Ayant remarqué que le talent de peindre n'était pas le seul qu'il possédât, il l'envoya à Cologne, accompagné d'un maréchal de camp, chargé de demander, pour le duc, la main de la princesse de Furstemberg, dont Spilberg devait faire le portrait. A la mort du duc, il revint à Amsterdam, dont il préférait le séjour à tout autre; l'électeur palatin, Jean-Guillaume, le rappela à Dusseldorf, où ce prince, qui avait de grands projets d'embellissements, voulait tirer parti de ses talents. Il le chargea de peindre le tableau du maître-autel de l'église de Roiremont, et les *Travaux d'Hercule,* de grandeur colossale, pour le château de Dusseldorf. Les derniers ouvrages de Spilberg furent une *Vie de Jésus-Christ,* que l'électeur lui avait commandée. Il mourut avant d'avoir achevé cette grande entreprise, le 10 août 1690. On regardait comme un de ses chefs-d'œuvre la *Muse de la musique, entourée d'une groupe de belles femmes,* de grandeur naturelle. Cet ouvrage, comme les autres de ce maître, annonce un véritable génie.

SPILBERGEN (George de), navigateur hollandais, fut envoyé aux Indes, en 1601, par la compagnie de Zélande. Parti de Veer, le 5 mai, il longea la côte d'Afrique, et en passant devant le Portugal, attaqua deux vaisseaux portugais, et fut blessé dans l'action. Ayant mouillé dans une baie au nord du cap de Bonne-Espérance, il lui donna le nom de *Baie de la Table,* d'après la forme d'une montagne voisine; ce nom est resté. Spilbergen, après avoir touché aux îles Comore, atterrit sur les côtes de Ceylan le 28 mai 1602; bientôt il entama des négociations avec le roi de l'île, puis il alla voir ce monarque à Candy. Les conjonctures ne pouvaient être plus heureuses pour lui proposer de conclure une alliance contre les Portugais. Spilbergen fut accueilli avec distinction, obtint la permission de bâtir un fort sur la côte, et reçut le titre d'ambassadeur pour traiter avec les États-Généraux des Provinces-Unies, et avec le prince d'Orange. Il fit ensuite voile pour Achem, dans l'île de Sumatra : le roi lui accorda, pour les Hollandais, la faculté de commercer. Spilbergen, ayant laissé dans ce port deux vaisseaux chargés d'acheter du poivre, partit, le 21 septembre, avec des bâtiments anglais pour les îles de Queda ou Poulo-Pinan. Cette petite escadre fit plusieurs prises sur les Portugais, et regagna le port d'Achem. La concurrence des navires français et anglais avait empêché les Hollandais de se procurer beaucoup de poivre; Spilbergen leva l'ancre, et reprit en apparence le chemin de l'Europe; mais il ne s'avança que jusqu'aux îles Nicobar, et au bout de quelques jours retourna vers Achem. Des présents qu'il fit au roi lui gagnèrent les bonnes grâces de ce prince, et il put charger entièrement son navire de poivre. Sur ces entrefaites, deux vaisseaux hollandais lui apportèrent l'heureuse nouvelle que les deux compagnies des Indes

s'étaient réunies pour n'en plus former qu'une seule. Satisfait de sa cargaison, Spilbergen partit pour Bantam, en 1603. Il prit là, quelques arrangements pour l'intérêt de la compagnie avec Waarwick, amiral de la flotte, puis fit voile le 30 août. Il mouilla sur la rade de Flessingue, le 26 mai 1604. Le talent que Spilbergen avait déployé dans ce voyage, détermina la compagnie des Indes à lui confier, en 1614, le commandement d'une flotte de 6 vaisseaux, qui devait aller aux Moluques par le détroit de Magellan. On sortit du Texel le 8 août; on descendit la côte du Brésil, où l'on perdit quelques hommes dans des engagements avec les Portugais. Enfin, le 7 mars 1615, Spilbergen se trouva en vue du cap des Vierges. Des tempêtes l'empêchèrent d'approcher de la terre avant le 25; mais alors il essaya inutilement de mouiller près du cap des Vierges. On fut de nouveau obligé de pousser au large : l'équipage, rebuté de tant de contrariétés, éclatait en murmures, et s'écriait qu'il était impossible à de si gros vaisseaux d'entrer dans le détroit; les uns proposaient d'aller hiverner dans le port Desiré, sur la côte de la Patagonie, d'autres voulaient aller au cap de Bonne-Espérance, et de là aux Indes. Spilbergen inébranlable déclara que ses ordres lui enjoignaient de passer par le détroit de Magellan, et qu'il les exécuterait. Déjà il avait donné des preuves de sa fermeté en faisant 2 fois punir de mort des mutins. Après d'autres tentatives inutiles, les vents permirent enfin, le 1[er] avril, d'entrer dans le détroit. Un navire s'était séparé de la flotte; on ne le revit plus. Le journal rapporte que sur la terre de Feu, l'on aperçut un homme de très-grande taille, qui montait sur les rochers pour regarder les vaisseaux. Plus loin, on rencontra des indigènes avec lesquels on eut des rapports d'amitié. Spilbergen donna des noms à divers lieux : le 6 mai, on se trouva dans le grand Océan. On communiqua avec les habitants de l'île de la Mocha, puis on commença les hostilités contre les Espagnols à l'île Santa-Maria, où l'on brûla le bourg; on tenta des attaques à Valparaiso et à Quintero, et l'on fit plusieurs prises; le 17 juillet, les Hollandais rencontrèrent sur la côte du Pérou, près du Callao, une escadre de 8 vaisseaux. Le combat s'engagea le soir, et continua le jour suivant : 3 vaisseaux espagnols furent coulés à fond, les autres, désemparés, prirent la fuite; Spilbergen s'avança ensuite vers le Callao; les batteries des Espagnols le contraignirent de s'éloigner; il longea la côte, prit des navires, brûla Païta. Le 10 septembre, il entra dans le port d'Acapulco, sur la côte du Mexique, Le fort le canonna sans lui faire de mal. Les Hollandais, après s'être assurés de la bonne foi des Espagnols, y restèrent 8 jours à se ravitailler, et mirent leurs prisonniers en liberté. Plus au nord, Spilbergen eut un engagement avec les Espagnols dans le port de Selagues; enfin le 25 novembre, étant au cap Corrientes, il résolut de faire voile à l'ouest. Le 3 novembre, il fut surpris de rencontrer 2 iles, le pilote ne supposant pas qu'il y en eût si avant en pleine mer; le lendemain on eut la vue d'un rocher isolé. Le 6, on découvrit une autre île. Le 25 janvier 1616, on eut connaissance des Ladrones. Le 10 février, on s'engagea dans le détroit de Manille, on inquiéta les Espagnols. Le 29 avril, on laissa tomber l'ancre dans le port de Ternate. Spilbergen, après avoir visité les îles voisines, fit voile vers Java. Il atterrit à Jacatra, le 20 septembre. Durant son séjour dans ce port, on y vit arriver *l'Endraght*, qui venait de faire le tour du monde, sous la conduite de Le Maire et de Schouten. Le vaisseau de ces navigateurs ayant été confisqué, ils furent embarqués sur celui de Spilbergen, qui partit le 14 décembre; et, le 1[er] juillet 1617, il rentra heureusement dans les ports de la Zélande. On ignore l'époque de sa mort. Le Journal du voyage de Spilbergen, rédigé en hollandais, par Jean Cornelissen de Mayz, écrivain du vaisseau amiral, parut en latin, sous ce titre : *Speculum Orientalis Occidentalisque indiæ navigationum quarum una Georgii à Spilbergen, altera Jacobi Le Maire auspiciis directa est, annis* 1614-1618, Leyde, 1619, in-4°.

SPILSBURY (Inigo), dessinateur et graveur anglais, né vers 1730, établit à Londres en 1760 un commerce d'estampes qui prit beaucoup d'extension, et remporta en 1761 et en 1762 le premier prix de gravure décerné par la Société d'encouragement. Il a gravé un grand nombre de portraits d'après différents maîtres et d'après ses propres dessins. On cite comme ses ouvrages les plus remarquables : *une jeune Dame coiffée en cheveux, assise et tenant un gros bouquet de fleurs*, d'après Reynolds; un *Portrait d'Howard*, d'après le même; ceux de *George III*, de *la reine Charlotte*, du peintre *Benjamin West* et de l'architecte *Inigo Jones*, etc.

SPINA (Alexandre della), prétendu inventeur des lunettes, né à Pise, peu après le milieu du 13[e] siècle, entra de bonne heure dans l'ordre des frères prêcheurs, et mourut, en 1313, dans le couvent de Sainte-Catherine, de la même ville. Doué d'un esprit patient et spéculatif, il employait une partie de son temps à de petits travaux, dans lesquels il montrait autant d'intelligence que d'adresse. Il s'amusait surtout à enluminer ces manuscrits que nous admirons d'autant plus qu'il ne nous est pas donné de les imiter. Ce talent, quelque précieux qu'il soit en lui-même, n'aurait pas suffi pour nous faire parvenir le nom de ce religieux, si l'on n'avait pas imaginé de lui attribuer l'invention des lunettes, pour en disputer la gloire à Salvino degli Armati : mais les plus chauds partisans de Spina n'ont pu produire qu'un passage tiré d'une ancienne chronique, et qui n'est qu'un témoignage de plus en faveur de son compétiteur. Si l'on en croyait Fontenay, ce ne seraient pas les Italiens qui auraient été les inventeurs des lunettes. Il prétend que l'usage en était connu en France avant la fin du 12[e] siècle; et il donne, à ce propos, un extrait de la correspondance de deux cénobites, dont l'un, répondant à l'autre, dit : Aussitôt que j'ai aperçu votre messager, j'ai saisi la *bustula*, et j'ai lu et relu votre lettre. Mais le mot *bustula*, qu'on peut traduire par celui de lunettes, était aussi employé, dans la basse latinité, pour indiquer la petite boîte dans laquelle on enfermait les lettres adressées aux absents. Le P. Canovaï a donné une *Notice* très-insignifiante sur Spina, dans les *Memorie istorichi degl' illustri Pisani;* plusieurs médecins du même nom ont publié, dans le 17[e] siècle, des livres aujourd'hui complétement oubliés et sans utilité pour la science.

SPINA ou **DE L'ESPINE** (Alphonse), religieux de

l'Observance, né au 15 siècle en Espagne, fut recteur de l'université de Salamanque, et mourut après 1460. Il est auteur d'une apologie de la religion chrétienne, sous le titre de *Fortalitium fidei in universos christianæ religionis hostes*, etc., Nuremberg, 1494, 1498; Lyon, 1511 et 1525, in-4°; cet ouvrage rare est apprécié dans la *Bibliothèque critique* de Richard Simon, t. III, p. 316.

SPINA (Joseph), cardinal, né à Sarzane en 1756, de parents nobles, vint à Rome étudier la jurisprudence. En 1798, il suivit Pie VI en Toscane, et fut nommé par ce pontive archevêque de Corinthe. Il l'accompagna en France dans son exil, lui administra les derniers sacrements, et fut son exécuteur testamentaire. Envoyé par Pie VII en France pour y traiter du concordat, il signa cet acte avec ses collègues le 15 juillet 1801. Nommé cardinal en récompense de ses nombreux services, il fut encore investi des plus importantes fonctions. Tour à tour légat du pape à Forli et à Bologne, évêque de Palestrine, etc., c'est au milieu de tous ces honneurs qu'il mourut en 1828, laissant une mémoire respectée.

SPINCKES (Nathaniel), théologien anglais, né à Castor dans le Northamptonshire, en 1653 ou 1654, était au collége de la Trinité, à Cambridge, lorsque son père le laissa héritier d'une grande fortune et d'une bibliothèque considérable. Il passa ensuite au collége de Jésus, où il prit ses degrés; après avoir occupé honorablement plusieurs cures, il fut nommé à une prébende de Salisbury. Il possédait cette place depuis 5 ans, ainsi que la cure de Sainte-Marie, qui lui rapportait 80 livres sterling, lorsque son attachement aux Stuarts lui fit refuser le serment à Guillaume, et à Marie. Il fut en conséquence destitué, et végéta depuis dans une honorable pauvreté, soutenu par les bienfaits des plus riches des *nonjurors*. On prétend même qu'il fut élu évêque par eux. Il mourut le 28 juillet 1727. Ses écrits sont des ouvrages de controverse, relatifs au catholicisme en Angleterre et pour la défense de la cour de Rome. Le plus estimé est l'*Homme malade visité*, 1712. On a réuni toutes ses *OEuvres* en une collection, qui a eu plusieurs éditions, dont la 6ᵉ est de 1775, avec une *Notice* historique et le portrait de l'auteur.

SPINELLI (Mathieu), chroniqueur, né vers 1230 à Giovenazzo, près de Bari, dans le royaume de Naples, remplit les fonctions d'auditeur ou de juge, et fut député vers Manfred, puis vers Charles d'Anjou. Il prit les armes dans la guerre qui suivit l'occupation du trône de Naples par la maison d'Anjou, et fut tué à la bataille de Tagliacozzo le 28 août 1268. On a de lui une espèce de journal dans lequel sont consignés les événements remarquables dont il a été le témoin, et ceux dont il a eu connaissance par des personnes dignes de foi. Ce journal, intéressant pour l'histoire de la maison d'Anjou à Naples, est le plus ancien monument de la langue italienne en prose. Muratori a donné cette chronique dans le tome VII des *Rerum italicar. scriptores*, avec la version latine et les notes du P. Papebrock et des remarques critiques de J. Bernardin Tafuri.

SPINELLI (Nicolas), jurisconsulte, connu sous le nom de *Spinelli de Naples* pour le distinguer du précédent, fut d'abord chanoine de l'église de Naples et abbé dans plusieurs couvents; puis ayant renoncé à l'état ecclésiastique et obtenu sa sécularisation, il professa la jurisprudence dans les universités de Naples, de Padoue et de Bologne, fut employé dans diverses négociations par Urbain V, Grégoire XI, Jeanne Iʳᵉ, dont il eut toute la confiance, et enfin par Jean-Galeaz Visconti, qui l'envoya en France, en 1394, avec une mission secrète auprès de Louis d'Orléans, qui avait pris en main le gouvernement de l'État pendant la démence de Charles VI. On ignore l'époque de sa mort. Spinelli est auteur de commentaires sur plusieurs parties du droit romain : *Lectura super tribus posterioribus libris codicis*, Pavie, 1491, in-fol.; *Lectura in aliquot titulos, primæ partis Infortiati*, dans les *OEuvres de Bartole*, Venise, 1605, in-fol.; *Additiones, seu glossæ ad constitutiones et capitula regni neapolitani*, Naples, 1551, in-fol., etc.

SPINELLI (Spinello), dit l'*Ancien*, peintre d'Arezzo, né vers le milieu du 15ᵉ siècle, a exécuté un grand nombre de tableaux pour les différentes villes de la Toscane, et notamment pour Florence. La plupart ont été détruits par le temps; ceux qui restent suffisent pour lui assurer un rang honorable parmi les artistes de son temps. On cite surtout la *Vocation des fils de Zébédée* (saint Jacques et saint Jean) qui orne l'église de Carmes à Florence, ainsi qu'une grande fresque représentant la *Mort et l'Assomption de la Vierge; une Vierge donnant une rose à l'enfant Jésus*, peinte dans l'ancienne église de Saint-Étienne, et que l'on conserve religieusement dans le palais des Treize. Spinelli mourut à l'âge de 92 ans, dans la ville d'Arezzo, et laissa deux fils, dont l'aîné, nommé *Forzore*, se distingua dans l'orfévrerie et la ciselure, et le plus jeune, *Parri* (ou Gaspard), se livra à la peinture, et fut meilleur dessinateur que son père.

SPINELLI (Spinello), *le Jeune*, fils de Forzore, cultiva la peinture avec succès, et peignit la sacristie de San Miniato, près Florence. C'est à tort que Vasari attribue cette peinture à Spinelli l'ancien; mais comme ce dernier a vécu dans un âge extrêmement avancé, peut-être aurait-il aidé son petit-fils dans cette entreprise.

SPINELLI (François-Marie), prince de Scalea, né en 1686 à Murano, en Calabre, s'appliqua à l'étude de la philosophie sous la direction de Caropresе, devint un des plus ardents sectateurs de Descartes, et prit la défense de ce philosophe contre ceux qui l'accusaient d'avoir donné des armes au spinosisme. Il s'occupait d'un essai sur les principes de la philosophie, lorsqu'il mourut à Naples en 1752. On a de lui : *Riflessioni sulle principali materie della prima filosofia*, Naples, 1733, in-4°; *De origine mali*, 1750, in-8°; *De origine boni*, 1753, in-8°, en réponse à l'article de Bayle sur les manichéens. La *Vie de Spinelli*, écrite par lui-même, se trouve dans la *Raccoltà calogerana*.

SPINO (Pierre), poëte et biographe, né en 1513, dans un petit bourg, près de Bergame, nommé Albino, où ses parents s'étaient retirés pendant les guerres d'Italie, fit ses études à Vicence, sous la direction de Giovita Rapicio. Avancé en âge, il remplit quelques charges municipales; mais il fut encore plus occupé de ses travaux littéraires, et ses vers méritèrent le suffrage du Tasse. Il cessa de vivre, le 10 avril 1585. Crescimbeni l'a confondu avec un autre Pierre SPINO, médecin de Brescia, mort à Venise, en 1538. Outre les *Poésies* im-

primées dans les *Recueils* de Licinio (Bergame, 1587, in-8°), et de Ruscelli, Spino a laissé un livre intitulé : *Vita e fatti dell' eccellentissimo capitano di guerra Bartolommeo Coleone*, Venise, 1569, in-4°.

SPINOLA (Ambroise, marquis de), acquit la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle, à une époque fertile en héros. Sa famille était originaire de Spinola, bourg situé sur les confins du Milanais et du Montferrat. Elle se partage en différentes branches, dont l'aînée s'établit à Gênes. Depuis le 12e siècle, les aïeux d'Ambroise tenaient le premier rang dans cette république; et beaucoup d'entre eux la gouvernèrent. Obert Spinola fut proclamé *capitaine de la liberté génoise*, en 1270, après une guerre civile qui avait duré 20 ans. Depuis 1270 jusqu'en 1500, le nom de cette famille illustre se trouve lié à tous les grands événements ; mais au commencement du 16e siècle, les Spinola cessèrent d'avoir part aux affaires publiques, et ne songèrent qu'à exploiter le commerce du Levant. Ils acquirent, par ce moyen, des richesses par lesquelles ils purent effacer les rois en faste et en magnificence. Les arts leur durent de grands encouragements. Thomassine de Spinola, aïeule d'Ambroise, consacra une fortune considérable à faire fleurir les lettres. Elle conçut, pour le roi Louis XII, une passion singulière, un amour dégagé des sens. Le bruit de la mort de ce prince s'étant répandu en Italie, elle en eut un chagrin si violent, qu'elle expira au bout de quelques jours, en 1504. Ambroise de Spinola, né en 1571, hérita des richesses de sa famille, et ne travailla qu'à les augmenter, laissant Frédéric, son frère cadet, suivre son penchant pour les armes. Frédéric entra au service de Philippe III, roi d'Espagne, en 1598, en lui vendant six galères armées à ses frais. Il fut nommé commandant de l'escadre des Pays-Bas, remporta des avantages brillants sur les Hollandais, et reçut de la cour de Madrid les distinctions les plus flatteuses. Le bruit de ses exploits réveilla Ambroise dans sa retraite. Dès ce moment, il se mit à étudier les auteurs anciens, principalement Végèce. Il consacrait tous ses instants à cette étude, lorsque Frédéric arriva à Gênes. Il venait d'être nommé grand amiral d'Espagne. Il engagea son frère à entrer, comme lui, au service de Philippe III. Ambroise, transporté d'enthousiasme pour l'art de la guerre, qu'il ne connaissait que par théorie, accepta avec joie, quoiqu'il eût alors plus de 30 ans. Il employa une partie de sa fortune à lever des troupes. Au bout de deux mois, on vit réunis, auprès de Milan, 9,000 vieux soldats licenciés, qui passèrent à la solde du marquis de Spinola, pendant que 10 galères partaient de Gênes, sous le commandement de Frédéric, qui les avait armées à ses frais. Ainsi deux frères, simples particuliers, faisaient ce que peu de princes souverains étaient en état d'entreprendre. Sans leur coopération, le roi d'Espagne se serait trouvé hors d'état de continuer la guerre contre la Hollande et les Pays-Bas révoltés. Ambroise de Spinola partit de Milan, dans le mois de mai 1602, avec sa division de 9,000 hommes, qu'il partagea en deux grands régiments. Il donna le commandement du premier à Pompée Justiniano, et celui du second à Lucio Dentici. Il traversa l'Italie, la Suisse et la Franche-Comté; eut, à Gand, une entrevue avec l'archiduc Albert, vice-roi des Pays-Bas, et ratifia le traité par lequel il entrait au service d'Espagne. Comme les finances de Philippe III étaient épuisées, Spinola prit l'engagement de pourvoir à la solde des 9,000 hommes pendant trois ans. D'après un tarif de solde de cette époque, on peut évaluer cette dépense à deux millions de francs. Il faut ajouter que l'Espagne ne fut jamais en état de payer cette dette. L'arrivée du marquis sauva l'archiduc Albert d'une ruine totale, et releva le parti espagnol. La division de Spinola devint le noyau d'une armée considérable, que l'on opposa au fameux Maurice de Nassau, qui venait d'entrer de nouveau en campagne, à la tête de 24,000 hommes d'infanterie et de 6,000 chevaux, dans le dessein de faire lever le siége d'Ostende, commencé par les Espagnols depuis plus d'un an; mais, ne pouvant forcer, dans une position avantageuse, la nouvelle armée espagnole, Maurice pénétra dans le Brabant, et alla investir la ville de Gavre. Spinola fut chargé de secourir cette place. Il ne put entamer le général hollandais dans ses lignes, et vit prendre Gavre sans avoir pu y faire entrer un seul bataillon. Ayant ainsi débuté dans sa carrière militaire par un échec, il ne se rebuta point, et déploya, dans le reste de la campagne, tant d'habileté dans ses marches et contremarches, au milieu d'un pays difficile, que Maurice conçut une haute idée de ses talents, et commença à le craindre. La longueur du siége d'Ostende indisposa les troupes : elles se mutinèrent. Quatre mille hommes de vieilles bandes abandonnèrent l'archiduc, et se fortifièrent dans Hoegstraeten. Le prince de Nassau eut grand soin de les encourager dans leur sédition. Bientôt l'esprit d'insubordination gagna toute l'armée; et les soldats de Spinola restèrent seuls fidèles à leur devoir. Grotius fait observer qu'on ne le devait qu'à l'admirable discipline établie par leur général, et surtout à l'exactitude avec laquelle on payait toujours la solde. Le 26 mai 1603, Frédéric Spinola fut tué d'un coup de canon dans un combat naval. Le roi d'Espagne déplora amèrement cette perte, et voulant resserrer les liens qui attachaient Ambroise à son service, il lui offrit la charge de grand amiral, vacante par la mort de son frère; mais le général génois refusa, en disant qu'il n'avait aucune des qualités pour l'exercer dignement; alors Philippe III lui donna le commandement général des troupes des Pays-Bas, en le chargeant spécialement de terminer le siége d'Ostende, qui n'avançait pas malgré l'activité du comte de Bucquoi. Spinola leva (toujours à ses frais) deux nouveaux régiments d'Italiens et d'Allemands, et prit la direction du siége. Son élévation fit murmurer des généraux plus anciens, et ils communiquèrent leur mécontentement aux troupes. Bravant avec calme leur courroux, il mit un terme au désordre qui régnait dans l'administration de l'armée espagnole, cassa 200 officiers, assura la paye aux soldats, et étouffa, dans l'espace de huit jours, le germe des mutineries. Sa fermeté imposait à tout le monde : l'armée, pénétrée de respect, lui devint aussi dévouée que ses propres soldats; de nombreux travaux, exécutés sur les plans de Spinola et dirigés par lui-même, s'élevèrent comme par enchantement; la place, foudroyée par des masses de batteries, fut obligée de capituler le 14 septembre 1604. Ce siége

mémorable avait duré plus de 3 ans, et il coûta la vie à 130,000 hommes, espagnols et hollandais. Il s'y tira plus de 800,000 coups de canon. On prétend que le bruit des batteries s'entendait de Londres; pendant le siége la ville eut quatre commandants : Vander Noot et François de Nère furent tués sur la brèche, Frédéric Wandorp fut blessé grièvement, et Daniel Herstein, qui signa la capitulation, avait eu un bras emporté. La prise de cette place fit encore moins d'honneur à Spinola que l'habileté avec laquelle il fit échouer toutes les tentatives du prince de Nassau, qui, pendant 3 mois, voltigea autour d'Ostende, avec une armée égale à celle des assiégeants, et qui ne put jamais rompre leurs opérations. Spinola lui livra 15 combats meurtriers, dont il sortit toujours victorieux. Il reçut l'archiduc Albert dans les ruines encore fumantes de la ville conquise. Après la prise d'Ostende, Spinola, dont tout le monde célébrait la gloire, quitta la Flandre pour se rendre à Madrid. Il passa par Paris, où Henri IV lui fit l'accueil le plus distingué, et lui demanda quels étaient ses projets pour la campagne suivante, bien persuadé que le marquis, le connaissant pour l'allié secret de Maurice, dirait tout le contraire de ce qu'il se proposait de faire. Spinola prit le roi au piége, et dit exactement la manière dont il se conduirait dans la campagne suivante. Le roi de France et le général hollandais furent dupes de leur défiance : « Les autres trompent en mentant, dit Henri IV à cette occasion; celui-ci trompe en disant vrai. » Spinola arriva à Madrid au commencement de 1605; Philippe III le combla de caresses et d'honneurs, lui passa le collier de la Toison d'or, et le nomma commandant en chef des armées des Pays-Bas, en lui conférant les pouvoirs les plus illimités pour les finances et pour toute l'administration militaire. Peu de jours après, le marquis reprit le chemin de Bruxelles, réorganisa une armée de 40,000 hommes et entra sur-le-champ en campagne, pour s'opposer aux progrès de Maurice, lequel, pendant son absence, avait fait quelques conquêtes. Il le contraignit à lever le siége de Gand, et quittant tout à coup la Flandre, il porta le théâtre de la guerre au delà du Rhin, dans le cœur des Provinces-Unies, en trompant, par des marches savantes, toutes les combinaisons de son habile rival. Il eut à traverser des pays neutres, et sut faire observer dans son armée la plus exacte discipline : chose fort difficile, car depuis longtemps les troupes espagnoles étaient fameuses par leur insubordination. Il soumit l'Over-Yssel, prit, dans l'espace d'un mois, Rhinberg, boulevard des Hollandais, et Linghen, place forte que les États avaient donnée à Maurice en récompense de ses services. L'arrivée de ce général sur le Rhin n'empêcha pas le marquis de poursuivre ses succès. La guerre continua encore 3 ans. Spinola, toujours opposé à Maurice, déploya des talents qui le placèrent au rang des plus grands généraux; mais l'inertie de la cour de Madrid paralysa ses efforts. Après une lutte de 20 ans, l'Espagne consentit à traiter avec les rebelles, au moment où elle pouvait les accabler. Spinola, choisi pour négocier avec les États, fut reçu, à une demi-lieue de la Haye, par le prince de Nassau lui-même qui le prit dans son carrosse : ces deux rivaux de gloire restèrent ensemble seuls pendant une heure. Ambroise fut un spectacle pour la Hollande, par l'éclat de sa dépense : on accourait de toutes les provinces pour admirer sa magnificence. Enfin on signa, le 9 avril 1609, la trêve qui assura l'établissement de la nouvelle république. Aussitôt après la signature du traité, Spinola partit pour Madrid : il reçut du roi d'Espagne un accueil digne de ses succès; mais la cour n'imita pas le monarque, et lui tint peu de compte des sacrifices qu'il avait faits pour soutenir la guerre : il y avait dépensé les deux tiers de sa fortune, il avait même emprunté, sous son nom, 2 millions d'écus à François Serra, riche Génois, son ami. Spinola se trouvait consolé des tracasseries qu'on lui suscitait par l'estime des hommes supérieurs de son temps, et principalement de Maurice de Nassau. Il passa les 12 années de la trêve à voyager en Europe, à étudier le génie militaire de chaque peuple. La guerre qui recommença en 1621, à l'expiration de la trêve (10 avril), lui fournit l'occasion d'agrandir sa réputation. Sur ces entrefaites, Philippe III et l'archiduc Albert descendirent au tombeau; Isabelle, veuve du dernier, fut reconnue vice-reine et prit en main les rênes de l'administration; elle nomma Spinola commandant général des troupes, en lui montrant la plus entière confiance. Ambroise ouvrit la campagne par le siége de Reide, qui se rendit à la première sommation; Juliers opposa plus de résistance, mais fut obligé de capituler dans le mois de février 1622. Louis Velasco, lieutenant de Spinola, investit Berg-op-Zoom; le marquis s'approcha de la place pour découvrir les opérations; mais le prince de Nassau étant accouru avec des forces supérieures, on fut obligé de lever le siége. Les envieux de Spinola voulurent profiter de ce revers pour le perdre dans l'esprit de Philippe IV : ils y auraient réussi, sans le comte d'Olivarès, qui fit conserver le commandement au marquis. Celui-ci sut justifier bientôt après l'amitié du premier ministre par de nouveaux succès; mais il fallut subir la loi d'Olivarès, qui, à l'exemple de tous les ministres d'alors, voulait diriger, à 260 lieues de distance, les opérations de la guerre. Très-souvent des ordres supérieurs venaient renverser le plan de campagne de Spinola : c'est ainsi qu'il reçut l'injonction d'assiéger Breda, réputée la plus forte place des États. Son intention était de ne l'attaquer que lorsqu'il l'aurait isolée en soumettant les villes et les forteresses qui l'avoisinaient. Il écrivit à Madrid pour faire des observations à Philippe IV sur la difficulté que l'entreprise offrait dans ce moment-là; on lui fit cette réponse laconique : *Marquis, prenez Breda : moi, le roi.* Spinola obéit. Il investit subitement la place, après avoir divisé les forces de l'ennemi en menaçant à la fois plusieurs autres villes. A cette nouvelle, le prince de Nassau concentra toutes ses forces sur un point, et accourut pour forcer le général espagnol dans ses lignes; mais il fut repoussé, et se vit obligé de se retirer, après avoir perdu 10,000 hommes. Honteux de cet échec, il essaya de s'emparer d'Anvers. Spinola, devinant son projet, envoya, à marches forcées, un de ses lieutenants se jeter dans cette ville avec 3,000 hommes. Maurice prévenu fut encore repoussé. Ces deux revers successifs causèrent au général hollandais un chagrin tel qu'il tomba dans une ma-

ladie de langueur, et mourut le 25 avril 1625. Le siége de Breda continuait toujours; Spinola l'avait converti en blocus. Justin de Nassau, gouverneur de la place, fut obligé de capituler le 2 juin 1625. Cette conquête mit le sceau à la réputation du vainqueur. La guerre se fit toujours à l'avantage de l'Espagne, tant que Spinola commanda ses armées; mais une intrigue de cour le fit rappeler en 1627. En se rendant à Madrid, il passa par la Rochelle, afin de voir les dispositions d'un siége qui fixait l'attention de toute l'Europe. Le cardinal de Richelieu le pria d'indiquer les moyens les plus propres à hâter la reddition de la place. Il faut fermer le port et ouvrir la main, répondit Spinola. Il voulait dire : empêchez l'introduction des secours par mer, et distribuez de l'argent aux soldats pour les encourager à supporter les fatigues du siége; on suivit ce conseil à la lettre. Après l'avoir abreuvé de dégoûts à Madrid, on l'obligea d'aller en Italie commander l'armée que Philippe IV envoyait au secours du duc de Savoie, compétiteur du duc de Nevers au duché de Mantoue. Il avait à combattre 40,000 Français envoyés par Louis XIII, pour défendre les intérêts du duc de Nevers, son allié. Malgré le délabrement de l'armée espagnole et le peu de moyens mis à sa disposition, Spinola prit l'offensive et assiégea Casal à la fin de 1628. A cette nouvelle Louis XIII marcha en personne, et força le pas de Suze; Ambroise, trop faible pour se mesurer avec l'élite de la France, évita une action générale et leva le siége; il se maintint dans le Montferrat, par l'habileté de ses manœuvres. Spinola demandait à grands cris des renforts à la cour de Madrid; mais soit négligence, soit haine contre un homme dont on enviait le mérite, les ministres de Philippe IV restèrent sourds à ses prières. Spinola se crut trahi; il se persuada qu'on ne l'abandonnait que pour flétrir sa gloire, en le laissant échouer, dans son entreprise. Le chagrin s'empara de lui; il mourut le 25 septembre 1630, à Castel-Nuovo di Scrivia.

SPINOLA (Frédéric), frère du précédent, était entré au service de Philippe III, en 1598, avec six galères armées à ses frais; il fut nommé commandant de l'escadre des Pays-Bas, remporta des avantages brillants sur les Hollandais, et fut tué d'un coup de canon dans une bataille navale en 1603; il était alors grand amiral d'Espagne.

SPINOSA (Benoît de), chef des panthéistes modernes, naquit à Amsterdam le 24 novembre 1632. Ses parents, juifs portugais, l'élevèrent dans leur religion. Il quitta sa ville natale à la suite de persécutions que lui firent essuyer ses coreligionnaires, sous prétexte qu'il avait manqué de respect pour Moïse et pour la loi, et vint habiter la Haye; il y vécut dans la retraite, occupé de méditations philosophiques et travaillant à une nouvelle analyse de la *Bible*, dans le dessein de saper les bases de la révélation. Le premier, il a réduit l'athéisme en un corps de doctrine; mais le fond de son système lui est commun avec plusieurs philosophes tant anciens que modernes : Leucippe, Démocrite, Diagoras, Épicure, Straton, presque tous les stoïciens et les éléatiques, Xénophane de Colophon surtout, paraissent avoir eu des principes du même genre sur la divinité. La doctrine de Spinosa a été développée dans un grand nombre d'ouvrages, notamment dans les *Lettres* (en allemand) de Jacobi, Leipzig, 1786, in-8°, et Breslau, 1789, in-8°. Bayle est au nombre des réfutateurs du spinosisme. Tous ceux qui ont parlé de Spinosa s'accordent à le représenter comme un homme sobre, modéré, pacifique et désintéressé. Il refusa la place de professeur de philosophie à Heidelberg, que lui avait offerte l'électeur palatin, soit qu'il craignît de n'avoir pas assez de latitude pour exposer librement ses principes, soit que sa santé ne lui permît pas de se livrer à l'enseignement. Il mourut le 21 février 1677, d'une phthisie pulmonaire qui le faisait languir depuis plusieurs années. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées par le professeur Paulus, Iéna, 1803, 2 vol. in-8°. Sa *Vie*, par Lucas, médecin hollandais, qui s'est caché sous le nom de *Colerus*, a été publiée en hollandais, la Haye, 1706, in-8°, traduite en français, ibid., 1706, in-8°, et en allemand, 1733, in-8°. On la retrouve en tête du *Recueil des réfutations de Spinosa* (de Boulainvilliers, Lami, Fénélon et Orobio), Bruxelles (Amsterdam), 1731, in-12.

SPIRITI (Salvator), biographe, né à Cosenza en 1712, mort en 1776, conseiller de la chambre royale de Sainte-Claire, est auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Memorie degli scrittori Cosentini*, Naples, 1750, in-4°; *Alcone, o sia del governo de' cani da caccia*, traduit (*in ottava rima*) du latin de Fracastor, ibid., 1756, in-8°; *Dialogo de' morti, o sia trimerone ecclesiastico-politico, in dimostrazione de' diritti del principato e del sacerdozio*, ibid., 1770, in-8°; *Elogium Jos. Aurelii Januarii*, en tête du recueil des *OEuvres de Gennaro*, ibid., 1767, 4 vol. in-8°.

SPIRITO (Laurent), poëte italien, dont le véritable nom était *Gualtieri*, naquit à Pérouse, vers l'année 1436. D'après une note placée à la fin d'un manuscrit que l'on croit autographe, cet auteur peu connu aurait été maire de la ville de Tolentino, où il acheva, en 1472, une copie de son poëme intitulé : *Altro Marte*. Il s'était trouvé exposé à de graves persécutions dans sa jeunesse; et, en 1457, la municipalité de Pérouse (*la Curia del Capitano del popolo*) l'avait condamné à une année de prison et à une forte amende pour avoir manqué de respect envers la religion et ses ministres. Quelques-uns de ses écrits sont restés inédits, entre autres : *Il lamento di Perugia essendo soggiogata*, poëme en XVI chants et en tercets, dont M. Vermiglioli a rendu un compte détaillé dans sa *Bibliografia Storico-Perugina*, Pérouse, 1823, in-4°.

SPITTLER (Louis-Timothée, baron de), ministre du roi de Wurtemberg, naquit à Stuttgard, le 10 novembre 1752. Destiné à l'état ecclésiastique, il parcourut toutes les classes du gymnase de cette ville. L'étude des langues anciennes et des classiques grecs et latins avait été de tout temps regardée, à cette école, comme le fondement de toute science; et c'est sur les progrès marquants qu'il fit dans cette partie, que se fonda la supériorité de Spittler. De 1771 à 1775, il étudia à Tubingen, fréquenta encore pendant 2 ans quelques cours à Gœttingen, et fut nommé, en 1777, répétiteur au séminaire protestant de Tubingen. Il débuta, comme auteur, par deux ouvrages qui furent remarqués des curateurs de l'université de Gœttingen; et il y fut nommé profes-

seur ordinaire de philosophie, en 1779. Le titre de ces deux écrits est : *Examen critique du soixantième canon du concile de Laodicée*, Brême, 1777, in-8°; et *Histoire du droit canon jusqu'aux temps du faux Isidore*, Halle, 1778, in-8°. En 1788, il obtint le titre de conseiller aulique du roi de la Grande-Bretagne, électeur de Hanovre. Sur la vocation du duc Frédéric-Eugène de Wurtemberg, il retourna, en 1797, dans son pays comme conseiller privé. En 1806, le roi de Wurtemberg lui conféra le titre de baron du royaume, le nomma ministre d'État, président de la direction suprême des études, et curateur de l'université de Tubingen. Dans la même année il fut décoré du grand cordon de l'ordre du Mérite civil. Spittler mourut le 14 mars 1810. Ayant dirigé de très-bonne heure ses efforts vers l'étude de l'histoire, il publia, pendant son séjour à Gœttingen : *Abrégé de l'histoire de l'Église chrétienne*, Gœttingen, 1782, in-8°; quatrième édition, ibid., 1806, in-8°; *Histoire du Wurtemberg*, ibid., 1783, in-8°; *Histoire de la principauté de Hanovre*, ibid., 1786, 2 vol. in-8°, nouvelle édition, Hanovre, 1798, in-8°; *Esquisse de l'histoire des États de l'Europe*, Berlin, 1793, 2 vol. in-8°; seconde édition, continuée jusqu'à nos jours par M. G. Sartorius, professeur d'histoire à Gœttingen, Gœttingen, 1807, in-8°; *Histoire de la révolution danoise*, en 1660, ibid., 1796, in-8°. Tous ces ouvrages sont en allemand.

SPITZNER (Jean-Ernest), pasteur luthérien, né en 1731 à Oberalbertsdorf, près de Zwickau, mort en 1806, pasteur à Trebitz, est l'un des hommes qui ont le plus contribué à perfectionner l'éducation des abeilles en Allemagne. Il a publié en allemand : *Instruction pour l'éducation des abeilles en ruche*, Leipzig, 1775 et 1803, in-8°; *Histoire critique des opinions sur les abeilles*, ibid., 1795, 2 vol. in-8°; *Almanach perpétuel des abeilles*, ibid., 1805, in-8°; quelques autres ouvrages d'économie rurale, et des *Dissertations* sur l'histoire naturelle, insérées dans les divers recueils périodiques.

SPIZEL ou **SPIZELIUS** (Théophile), bibliographe, né à Augsbourg en 1639, y remplit les fonctions de diacre et de pasteur, et mourut en 1691. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue surtout : *Commentar. de re litterariâ Sinensium*, Leyde, 1660, in-12; *Sacra bibliothecarum arcana retecta*, 1688, in-8° : c'est le catalogue des traités de théologie conservés en manuscrit dans les principales bibliothèques de l'Europe. Il est précédé d'une dissertation qui a été réimprimée dans le supplément à l'ouvrage de Maderus : *de Bibliotheeis*. Spizel avait laissé des *Mémoires* sur sa vie que Pipping a insérés dans sa 3e *Décade des illustres théologiens*.

SPOHN (Frédéric-Auguste-Guillaume), philologue, né le 16 mai 1792 à Dortmund, fut en 1817 nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Leipzig, puis, en 1819, professeur ordinaire de littérature ancienne, chaire qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 16 janvier 1824. On lui doit une foule d'ouvrages de critique, d'histoire, de géographie, de philologie, parmi lesquels on distingue son excellent travail sur Homère. Il a donné des éditions estimées des classiques latins, et commencé la publication d'un ouvrage fort intéressant sur l'Égypte, dont on a fait espérer la continuation. L'université de Leipzig lui doit la fondation d'une *société de critique* destinée à favoriser les progrès de l'érudition philologique et des antiquités classiques. On trouve une *Notice biographique* sur Spohn dans *les Contemporains* (*Zeitgenossen*), nouvelle série, n° 15.

SPOLVERINI (Hilarion), peintre, né à Parme en 1657, élève de Monti, célèbre peintre de batailles, se distingua dans le même genre. Il peignit aussi des scènes de brigands et des assassinats avec une grande supériorité. La plupart de ses tableaux ont été faits pour le duc de Parme. Entre plusieurs élèves habiles, il a formé François Simonini et Antoine Fratacci. Spolverini mourut à Plaisance en 1734.

SPOLVERINI (le marquis Jean-Baptiste), poëte, né à Vérone en 1695, est du nombre de ceux qui, par leur exemple, contribuèrent à la régénération des bonnes études en Italie. Il remplit successivement diverses charges publiques, telles que celles d'officier municipal, de président de la chambre de commerce et de gouverneur du lac Garda, et mourut en 1763. On a de lui un poëme dans le genre des *Géorgiques*, intitulé : *la Coltivazione del riso*, dans lequel il célèbre la culture du riz qui fait la plus grande richesse du territoire de Vérone; son poëme, composé d'environ 5,000 vers blancs, lui a coûté 20 années de travail. La meilleure édition est celle de Padoue, 1810, in-8°, avec des notes de l'abbé Ilario Casarotti, et *l'Éloge* de l'auteur par Hipp. Pindemonte.

SPON (Charles), médecin, né à Lyon, en 1609, mort dans cette ville en 1684, est auteur d'une traduction en vers latins des Pronostics d'Hippocrate, publiée sous le titre de *Sibylla medica*, en 1661, et d'un *Appendice chimique à la pratique de Pereyre*. Il a rédigé en outre la *Pharmacopée* de Lyon.

SPON (Jacob), fils du précédent, médecin et antiquaire, né à Lyon en 1647, visita l'Italie, Venise, la Dalmatie, les îles de l'Archipel, Constantinople, l'Asie Mineure, Patras, Delphes, Thèbes, Athènes et l'île de Négrepont, recueillant les matériaux des ouvrages qu'il se proposait de publier après son retour dans sa ville natale. Comme protestant, il quitta la France peu de temps avant la révocation de l'édit de Nantes, se retira à Genève, puis à Vevei, et y mourut en 1685 dans un dénûment extrême. On a de lui *la Relation* de son voyage, Lyon, 1678, 3 vol. in-12; *Recherches curieuses d'antiquités*, ibid., 1683, in-4°; *Miscellanea eruditæ antiquitatis in quibus marmora, statuæ, etc., Grutero et Ursino ignota.... illustrantur*, 1685, in-fol.; *Histoire de Genève*, réimprimée en 1730, 4 vol. in-12 ou 2 vol. in-4°, avec des *Notes* de Gauthier, professeur de philosophie à Genève; les *Aphorismes d'Hippocrate*, avec des notes en latin, ibid., 1683; des *Observations sur les fièvres et sur les fébrifuges*, ibid., 1681, in-12; enfin un petit discours sur l'*Origine des Étrennes*, Lyon, 1614, in-12, et Paris, Didot, aîné, 1781, in-18.

SPONDE (Jean de), fils d'un conseiller-secrétaire de la reine Jeanne d'Albret, né en 1557 à Mauléon, fut successivement lieutenant général en la sénéchaussée de la Rochelle et maître des requêtes, et mourut en 1595, après avoir renoncé au calvinisme. On a de lui ; *Homeri poematum versio latina ac notæ perpetuæ*, Bâle, 1583,

in-fol.; *Hesio li Opera et Dies*, grec-latin, avec des *Commentaires*, la Rochelle, 1592; *Déclaration des principaux motifs qui induisent le sieur Sponde..... à s'unir à l'Église catholique*, Melun, 1594, in-8°, etc., etc.

SPONDE (Henri de), historien, frère du précédent, né à Mauléon le 6 janvier 1568, fut nommé maître des requêtes du royaume de Navarre par Henri IV, son parrain; plus tard il abjura le calvinisme, à l'exemple de son frère; il embrassa même l'état ecclésiastique, fut nommé évêque de Pamiers en 1626, et mourut le 18 mai 1643. On a de lui : *les Cimetières sacrés*, Bordeaux, 1596, in-12; *Annales ecclesiastici card. Baronii, in epitomen redacti*, Paris, 1612, in-fol.; *Annales sacri à mundi creatione ad ejusdem redemptionem*, ibid., 1637, in-fol.; *Annalium Baronii Continuatio, ab anno 1127, ad annum 1622*, ibid., 1639, 2 vol. in-fol. L'*Éloge* de Sponde se trouve dans les *Hommes illustres* de Perrault.

SPONTONI (Cyrus), historien, né à Bologne vers 1552, fut successivement secrétaire de l'archevêque de Ravenne, de l'évêque de Policastro, du duc de Nemours (Jacques de Savoie), de Rodolphe de Gonzague, marquis de Castiglione, du duc de Mantoue qu'il suivit en Hongrie et en Transilvanie, et mourut vers 1610 à Bologne, où il exerçait la charge de secrétaire du sénat. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *Dodici libri del governo di stato*, Vérone, 1600, in-4°; *Ragguaglio del fatto d'arme seguito nell' Africa tra D. Sebastiano, re di Portogallo, e Malei Auda Malucco* (Muley-Abdel-Melek), ibid., Bologne, 1601, in-4°; *Azioni de re dell' Ungaria*, ibid., 1602, in-fol.; *Avvertimenti della storia* (de Guichardin), Bergame, 1608, in-8°; *Istoria della Transilvania*, Venise, 1638, in-4°.

SPORENO (Joseph), historien, naquit à Udine, vers 1490, d'une famille originaire de Scutari, ce qui l'a fait surnommer par quelques historiens *Scutarino*. Il fit ses études dans son pays, où il devint notaire, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver avec ardeur les lettres grecques et latines. Il mourut vers l'an 1560. On a de lui l'*Histoire du Frioul*, sous le nom de *Forum Julium*, divisée en cinq livres, et se recommandant par une grande érudition. Cet ouvrage a été imprimé dans le troisième volume des *Miscellanee* del Lazzaroni, Venise, 1740; mais l'éditeur s'est trompé en l'attribuant à Jos. Liruti. On trouve encore quelques poésies de Sporeno, dans les *OEuvres* de ce même Liruti.

SPORK ou **SPORCKEN** (François-Antoine, comte de), un des hommes les plus distingués de la Bohême et l'ornement de la noblesse de ce pays, naquit le 9 mars 1662, dans un château de sa famille, au cercle de Chrudim. Son père qui avait servi avec beaucoup de distinction la maison d'Autriche dans la guerre de trente ans et dans celle des Turcs, en avait été récompensé par des dignités et des richesses considérables. A l'âge de 8 ans, l'éducation du jeune Spork fut confiée aux jésuites, qui tenaient le gymnase de Kuttenberg. Il continua ses études à l'université de Prague, et voyagea, de 1680 jusqu'à 1682, dans les principales contrées de l'Europe. Après son retour, et parvenu à l'âge de majorité, il prit l'administration de ses terres et de son immense fortune. Ses belles qualités, qui lui faisaient faire l'usage le plus noble de ses richesses, les connaissances variées qui le mirent à même de connaître le mérite et de l'encourager, n'échappèrent point à l'empereur Léopold Ier, qui l'éleva aux plus grandes dignités. La générosité du comte de Spork envers les auteurs et les artistes, était aussi grande que son désir de se rendre utile à ses compatriotes par la propagation de bons livres et d'une instruction solide. Il entretenait une correspondance très-étendue avec les savants et les écrivains les plus célèbres de l'Europe. Ses bibliothèques à Prague, à Lissa et à Kukus, s'agrandirent des ouvrages de tout genre qu'il fit acheter dans toutes les contrées, et dont il permit l'usage à tout le monde, avec une libéralité inconnue dans son pays. Il fit traduire tous les livres, principalement les français, qu'il crut propres à répandre les principes de la bonne littérature et une instruction morale et religieuse parmi le peuple : il les fit imprimer à ses frais dans une imprimerie établie exprès à Lissa, et les distribua gratuitement parmi les habitants de ses vastes domaines. Grand amateur de musique, ce fut aussi lui qui introduisit en Bohême les opéras italiens, en établissant un théâtre où des artistes furent appelés de toutes les contrées. Tous ses châteaux, dont quelques-uns avaient été décorés et meublés de la manière la plus brillante, étaient continuellement remplis de personnes de tous les rangs et de tous les pays, auxquelles il faisait l'accueil le plus gracieux, et avec lesquelles il partageait les plaisirs que le goût le plus pur avait réunis autour de lui. Des rois et des princes ne dédaignèrent pas de se joindre à ces brillantes réunions et de passer quelques moments heureux auprès de cet homme généreux, qui était lui-même l'ordonnateur ingénieux des fêtes et des réjouissances les plus variées et les mieux conçues. Les deux Augustes, rois de Pologne, honorèrent plusieurs fois de leur visite le comte de Spork. Mais le plus noble usage qu'il fit de sa fortune, ce fut pour le soulagement des pauvres. Il fonda des hôpitaux dans ses terres de Lissa, de Konogedt et de Kukus. Cent pauvres reçoivent encore, dans ce dernier, tout ce qui est nécessaire à leur entretien, et chacun d'eux est pourvu d'une rente de 80 florins. Le fondateur fit don en même temps aux religieux connus sous le nom de frères de la Miséricorde, d'un vaste bâtiment, et en les chargeant du service des malades, il leur assigna le revenu d'une de ses terres, estimée 300,000 florins, avec les intérêts d'un capital de 100,000 florins. Tant de vertus et de bonnes qualités ne purent soustraire cet homme de bien aux traits de l'envie et de la perfidie. Il eut beaucoup à souffrir de quelques procès qu'il fut obligé de soutenir contre ses tuteurs et ses parents, qui avaient administré ses biens d'une manière peu délicate pendant sa minorité. Plus tard, il fut dénoncé à l'autorité ecclésiastique comme suspect d'hérésie et gardant dans sa bibliothèque un grand nombre de livres dangereux; et cet immense dépôt fut enlevé par la force armée, et transporté à Kœniggratz pour y être examiné. Cet examen dura sept ans; alors la plus grande partie de ses livres lui fut rendue, et son innocence reconnue. Cet homme vertueux mourut le 30 mars 1738, à sa terre de Kukus. Le nombre de livres publiés et traduits par ses ordres, en partie par ses filles, se monte à plus de 100. On distingue parmi les traductions du français : *L'É-*

cole de vertu des Chrétiens, par le P. Yves de Paris, capucin; les Psaumes de David avec les explications de Sacy; Heures du cardinal de Noailles; Consolation d'une âme pieuse contre la terreur de la mort, traduit de l'ouvrage français de Ch. Drelincourt; la Morale chrétienne, 2 tomes in-4°, 1712. L'auteur de cette Morale, Benedict Pictet, avait été professeur à Genève.

SPOTSWOOD (Jean), un des réformateurs de l'Écosse, naquit en 1509. et fit ses études à Glasgow. Lorsque la réforme se propagea en Écosse, ces idées nouvelles firent une grande impression sur son esprit; cependant, sentant le danger d'en faire profession dans cette contrée, il se retira en Angleterre, où l'evêque Cranmer le confirma dans ses principes. De retour en Écosse, vers 1543, il travailla, de concert avec d'autres réformés, à répandre sa doctrine, et fut un des principaux collaborateurs du *livre de discipline* et *de la profession de foi,* dont le but était d'en assurer le triomphe. Lorsque la religion presbytérienne fut établie, on lui confia les fonctions de surintendant, place qui répondait à celle d'évêque, mais sans titre ni émoluments. Il mourut le 5 décembre 1585.

SPOTSWOOD (Jean), fils du précédent, naquit en 1565. On peut se faire une idée de l'esprit d'exaltation qui régnait en Écosse lors de sa naissance, par l'anecdote suivante : une des femmes qui assistait à l'accouchement de sa mère, ayant pris l'enfant nouveau-né entre ses bras, le leva au ciel en s'écriant d'un ton prophétique : « Réjouissons-nous de la naissance de cet enfant, il sera un des piliers de notre Église, et son plus zélé défenseur. » Le jeune Spotswood qui, dès son enfance, donna les marques d'une grande aptitude, fut élevé à l'université de Glasgow, et fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de 16 ans, il prit tous ses degrés. Il se livra ensuite à l'étude des sciences sacrées; et ses succès ne furent pas moins brillants, car à l'âge de 18 ans il fut jugé capable de succéder à son père, qui était pasteur de Calder. Après avoir mené, dans cette place, une vie assez obscure pendant 18 ans, il suivit, en qualité de chapelain, le duc de Lenox dans son ambassade en France, et fut, en 1603, à l'avénement de Jacques d'Écosse au trône d'Angleterre, désigné parmi les personnes notables pour accompagner ce souverain dans son nouveau royaume. Cette même année, il fut nommé archevêque de Glasgow et membre du conseil privé d'Écosse. Pendant tout le temps qu'il garda cette place, il s'occupa des affaires de l'Église avec un zèle infatigable; et l'on dit qu'il fit plus de 50 voyages à Londres, pour cet objet. Onze ans s'étaient écoulés depuis son élévation à l'archevêché de Glasgow, lorsqu'il fut transféré à celui de Saint-André; ce qui lui donna la qualité de primat et de métropolitain de l'Écosse. L'année suivante, il présida l'assemblée d'Aberdeen pour établir l'ancienne discipline ecclésiastique et une certaine uniformité entre l'Église de sa patrie et celle de l'Angleterre. Il jouit, pendant tout le règne de Jacques Ier, de la faveur de ce prince, et à l'avénement de Charles Ier, il sacra le nouveau monarque dans l'abbaye de Holyrood-House. Enfin, en 1635, il fut nommé chancelier de l'Écosse. Il y avait 4 ans qu'il en remplissait les fonctions, lorsque les tumultes populaires le forcèrent de se réfugier en Angleterre, accablé d'années et d'infirmités. Il s'arrêta d'abord à Newcastle, où il demeura quelque temps pour réparer ses forces affaiblies. Les soins qu'on lui prodigua le mirent en état de poursuivre sa route jusqu'à Londres, où il mourut en 1639. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster. On a de ce prélat : l'*Histoire de l'Église d'Écosse, depuis l'an* 203 *de Notre-Seigneur, jusqu'au règne de Jacques VI,* qui ne fut imprimée qu'en 1655.

SPRAGGE (Sir Édouard), amiral anglais, se distingua dans les deux guerres que Charles II eut à soutenir contre les Hollandais. Nous ne connaissons rien de la vie de ce brave marin avant 1665 : ce fut alors qu'à l'issue d'une affaire fort chaude, il mérita d'être nommé capitaine à bord du *Royal-Charles,* et fut créé chevalier. L'année suivante, il soutint la réputation qu'il s'était acquise, et se fit remarquer dans tous les combats que livra le duc d'Albemarle. En 1667, le commandement d'une partie des forces navales de son pays lui ayant été confié, il fit de vains efforts pour secourir le fort Sheerness; mais il fut plus heureux en combattant sous le château d'Upnore. Enfin la paix ayant été signée, cette même année, entre l'Angleterre et la Hollande, Spragge, qui commandait la flotte tenue en réserve à Hope, crut pouvoir s'éloigner quelque temps de ses compagnons. Les Hollandais, profitant de son absence, attaquèrent cette flotte, et lui firent beaucoup de mal; ils l'auraient entièrement détruite, si Spragge averti du danger, ne se fût hâté de retourner à son poste, et n'eût repoussé les assaillants en leur brûlant plusieurs vaisseaux. Dans l'intervalle qui s'écoula entre la première et la seconde guerre contre la Hollande, Spragge fut employé contre les Algériens. En 1672, il assiégea Alger, pénétra dans le port, y brûla plusieurs vaisseaux, et jeta tellement l'épouvante parmi ces barbares, qu'ils poignardèrent leur dey, et demandèrent la paix. A son retour en Angleterre, la guerre contre la Hollande était déjà rallumée. Spragge reçut l'ordre d'aller se mesurer avec ses anciens ennemis. Les historiens hollandais prétendent qu'en prenant congé du roi, il promit à son souverain de lui amener Van Tromp, mort ou vif, ou de périr dans cette entreprise, Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'attacha toujours à combattre cet amiral, qu'il le mit deux fois en fuite dans l'année 1672; et que, le 9 août de l'année suivante, l'ayant encore rencontré, il l'attaqua avec une sorte de fureur. Les deux amiraux, rivaux de gloire, changèrent deux fois de vaisseau; mais le *Saint-George,* que montait Spragge, ayant coulé bas au moment où il allait s'élancer sur un troisième vaisseau, ce brave officier, qui avait combattu avec la valeur d'un soldat, et avait commandé avec la prudence d'un capitaine, fut englouti dans les flots, regretté également par ses concitoyens et par ses ennemis, qui rendirent justice à sa mémoire.

SPRANGER (Barthélemi), peintre, né à Anvers en 1546, élève de Jean Madyn, se rendit en Italie, et, s'étant fait connaître à Rome par plusieurs paysages, mérita la protection du cardinal Farnèse et celle du pape Pie V. Il exécuta, d'après leurs ordres, un grand nombre de tableaux, quitta l'Italie après la mort du pontife, et se rendit à Vienne auprès de l'empereur Maximilien qui le chargea de travaux importants, et lui donna

des lettres de noblesse. Spranger mourut à Prague, en 1623. On cite comme ses plus belles productions la *suite de paysages* à fresque, dont il embellit le château du cardinal Farnèse à Caprarola; un *Jugement dernier*, sur cuivre, de 6 pieds de haut, dans lequel on compte plus de 500 figures; une suite des sujets de la *Passion*, exécutés sur cuivre; une *Vierge dans une gloire* pour l'église de St.-Louis des Français à Rome; le *Martyre de saint Sébastien*, donné par l'Empereur à l'électeur de Bavière; une *Résurrection de J. C.*, qui passe pour son chef-d'œuvre.

SPRAT (Thomas), prélat anglais, né en 1636 à Tallaton, dans le Devonshire, fut d'abord chapelain du duc de Buckingham, puis du roi, et finit par être promu à l'évêché de Rochester. Il se montra le défenseur de la cause des Stuarts jusqu'au moment où un nouveau gouvernement s'établit. Sa conduite énergique dans des circonstances difficiles lui valut d'être compris dans une conspiration contre la nouvelle autorité; mais son innocence fut reconnue. Il conserva ses places et mourut en 1713. On a de lui : l'*Histoire de la Société royale de Londres* dont il était membre, 1667, traduite en français, Genève, 1669, in-8°; une *Vie de Cowley*, en latin, à la tête de l'édition des poésies latines de Cowley, de 1668; *Observations sur le voyage de Sorbière en Angleterre*, 1668; *Histoire de la conspiration de Rye-House*, 1684, etc.

SPRECHER ou **SPRECCHER DE BERNECK** (Fortunat), historien suisse estimé, né en 1585, à Davos dans le pays des Grisons, prenait les titres de chevalier et de docteur en droit, était gouverneur du comté de Chiavenne en 1617, et mourut le 14 janvier 1647. On connait de lui : *Ein schœn neuw Lied*, etc., 1615, in-8°; *Pallas Rhætica armata et togata, ubi primæ ac priscæ inalpinæ Rhætiæ verus situs, bella et politia*, etc. *adumbrantur*, Bâle, 1617, 1662, in-4°; *Historia motuum et bellorum postremis hisce annis in Rhætia excitatorum et gestorum, auspiciis verò Gallorum regis Ludovici XIII, ser. reip. Venetæ, et ducis Sabaudiæ Caroli-Emanuelis confectorum*, Genève, 1629, in-4°; traduit en allemand par J. Conradin Bornorand, Saint-Gall, 1701, in-4°, etc.

SPRECHER (Florian) est auteur d'une *Description du canton de Davos*, fort détaillée, écrite en allemand vers 1644, et dont on connait plusieurs copies manuscrites.

SPRECHER (André) a publié en italien, 1699, in-fol., un rapport (*Vera e distinta notizia*) sur le syndicat du gouvernement de la Valteline.

SPRECHER (George), major du régiment de Brendle, a composé des *Mémoires historiques sur le régiment de Seedorf* (de 1689 à 1731). Zurlauben en a fait usage pour son *Histoire militaire des Suisses*.

SPRECHER DE BERNEGG (Salomon), né à Davos en 1697, suivit les cours de l'université de Halle; fut landamman de la ligue des Dix-Droitures de 1731 à 1736, et leva, en 1744, pour le service d'Autriche, un régiment de Suisses Grisons, avec lequel il fit, d'une manière brillante, les guerres d'Italie, surtout au siége de Gênes. Il fut nommé, en 1752, général en chef des troupes impériales en Lombardie, et promu, en 1754, au rang de lieutenant général feld-maréchal. Il se signala particulièrement au siége de Prague; et, dans la campagne de Silésie contre les Prussiens, il décida la victoire de Barschdorff par une charge vigoureuse qu'il fit à la tête de ses grenadiers. Traduit devant un conseil de guerre, après la capitulation de Breslau, il fut honorablement acquitté, obtint de l'avancement et devait commander en chef l'armée impériale dans la campagne de 1758, lorsqu'il fut écrasé par accident, sa voiture ayant versé, le 19 septembre de la même année.

SPRECHER DE BERNEGG (Henri) est auteur de deux pamphlets politiques, en allemand, adressés aux trois ligues des Grisons, 28 et 29 décembre 1785, in-fol. (Haller, *Bibliothèque d'histoire suisse.*)

SPRENG (Jean-Jacques), professeur de langue grecque, de poésie, d'éloquence et d'histoire à Bâle, naquit dans cette ville, le 31 décembre 1699, fut d'abord pasteur de l'église réformée, à Ludweiler dans le duché de Nassau, obtint le professorat en 1743, et mourut le 24 mai 1768. On le regarde, en Suisse, comme l'un des premiers propagateurs d'un goût plus pur en poésie et en éloquence. Il s'est acquis une certaine réputation par sa *Traduction des psaumes de David*, Bâle, 1741, in-8°, seconde édition, Bernburg, 1766, in-8°. L'empereur Charles VI lui donna le titre de *Poeta Cæsareus*. Spreng a aussi publié : *Poésies sacrées et profanes*, Zurich, 1749, in-8°, et quelques ouvrages sur l'*Histoire du canton de Bâle*, dans lesquels on remarque une partialité excessive contre la religion catholique.

SPRENGEL (Mathieu-Chrétien), historien, né à Rostock le 24 août 1746, nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Gœttingen en 1778, puis chargé de la chaire d'histoire à l'université de Halle, mort le 7 janvier 1803, est auteur d'ouvrages historiques estimés, parmi lesquels nous citerons : *Histoire des principales découvertes géographiques jusqu'à celle du Japon en 1542*, Halle, 1783, in-8°; *Histoire des révolutions des Indes orientales, de 1756 à 1783, notamment des conquêtes des Anglais dans le Dekhan et l'Indoustan*, 1788, in-8°; *Histoire des Marattes jusqu'à la dernière paix conclue avec l'Angleterre*, Halle, 1785, in-8°; *Résumé de l'histoire du 18e siècle*, ibid., 1797, in-8°; *Géographie des Indes orientales*, Hambourg, 1802, in-8°; *Manuel de la statistique des principaux États de l'Europe*, 1793, in-8°, tome 1er.

SPRENGEL (Kurt), professeur à l'université de Halle, directeur du jardin botanique de cette ville, né en 1766 à Boldekow, près d'Anklam, où son père, homme d'un savoir immense, était recteur, fit sous sa direction les plus heureux progrès dans les sciences, la littérature ancienne et moderne, ainsi que les langues orientales. C'est au milieu de ces fortes études que se manifesta chez lui un goût si vif pour la botanique, qu'à l'âge de 14 ans il avait déjà publié un *Traité* sur cette science *à l'usage des dames*. La théologie et la médecine devinrent ensuite l'objet de sa prédilection; il abandonna la théologie, et, à peine âgé de 19 ans, s'adonna avec ardeur aux études médicales. Sa thèse pour le doctorat (1787) porte le titre de *Rudimenta nosologiæ dinamicæ*. Il se livra quelque temps à la pratique dans la ville de Halle, puis successivement à des études de cabinet, au

professorat, à la publication de *Mémoires sur la médecine et la botanique,* à Marburg, à Dorpat et à Berlin. Ses ouvrages sont nombreux; les principaux sont une *Pathologie,* traduite en plusieurs langues; *Histoire de la médecine,* dont la 3e édition a paru en 1828, et ses *Institutiones medicæ;* parmi ses ouvrages de botanique : *Historia rei herbariæ;* une traduction de Théophraste, etc. Accoutumé dès son enfance à faire un emploi utile de tous ses moments, Sprengel a pu, pendant 44 ans, exercer avec éclat ses fonctions de professeur, et publié une multitude d'excellents ouvrages qui ont imprimé une direction nouvelle aux études scientifiques de l'Allemagne; et c'est au sein de cette activité que la mort l'a surpris à Halle, le 15 mars 1833. A de grandes lumières, il joignait le caractère le plus honorable.

SPRENGER (BALTHASAR), agronome, conseiller du duc de Wurtemberg, né en 1724, fut adjoint à la faculté de théologie de Tubingen, pasteur à Gœppingen, professeur du collége de Maulbronn, surintendant général, prélat à Alderberg, et mourut en 1791, après avoir fait partie pendant plusieurs années du comité permanent des états. On a de lui un grand nombre d'écrits parmi lesquels on remarque : *Traité général sur l'agriculture,* extrait en partie de l'ouvrage de Duhamel, Stuttgard, 1764, in-8°; *Traité complet de la culture de la vigne,* ibid., 1765, 1766 et 1778, 3 vol. in-8°; *Éléments complets d'agriculture,* ibid., 1772-1778, 3 vol. in-8°.

SPRENGER (PLACIDE), historien, bibliothécaire du monastère de Banz en Franconie, né le 27 octobre 1735, s'était fait recevoir, à Banz, dans l'ordre des bénédictins, et devint, en 1785, prieur de cette abbaye, qu'il quitta en 1796 pour celle de Saint-Étienne à Wurtzbourg. Il retourna, en 1799, à Banz, et lorsque, en 1803, les couvents furent sécularisés, Sprenger choisit pour domicile le bourg de Lichtenfels, dans la principauté de Bamberg, où il mourut le 23 septembre 1806. Ce religieux avait des connaissances très-étendues en histoire et en bibliographie, et il a contribué à répandre le goût de l'étude et des lettres dans les États catholiques de l'Allemagne, par la publication de divers écrits, savoir : le *Spectateur de la Franconie,* Francfort, 1772, in-8°; *Littérature de l'Allemagne catholique,* 8 vol., Cobourg, 1775-1788, in-8°; *Magasin littéraire pour les Catholiques,* 6 cahiers, Cobourg, 1792-1793, in-8°; *Thesaurus rei patristicæ,* Wurtzbourg, 1784-1792, 3 vol. in-4°; *Histoire de l'Imprimerie à Bamberg,* Nuremberg, 1800, in-4°; *Histoire de l'abbaye de Banz, d'après des documents authentiques, depuis* 1050 *jusqu'en* 1251, Nuremberg, 1803, in-8°.

SPRETI (DIDIER), historien, né à Ravenne, en 1414, se livra d'abord à la jurisprudence, qu'il abandonna ensuite pour écrire l'histoire de sa ville natale. Il n'avait été précédé dans cette entreprise que par son compatriote Agnello, qui a laissé des *Mémoires* sur la vie des évêques de son ancienne église; mais l'ouvrage de Spreti a l'avantage d'un cadre plus vaste, et d'offrir une série d'inscriptions grecques et latines, toutes appartenant à Ravenne, qui dépendait de la république de Venise lorsque cette histoire fut rédigée. On croit que l'auteur mourut vers 1474. Son livre est intitulé : *De amplitudine, vastatione et instauratione urbis Ravennæ libri III,* Venise, 1488 ou 1489, in-4°, réimprimé à Ravenne, 1793, 2 vol. in-4°, fig., avec la *Vie* de Spreti, écrite par Carrari.

SPRETI (CAMILLE) a donné un ouvrage intitulé : *Compendio storico dell' arte di comporre i mosaïci; colla descrizione de' mosaïci antichi, che trovansi nelle basiliche di Ravenna,* Ravenne, 1804, in-4°.

SPRINGER (JEAN-CHRISTOPHE-ÉRIC DE), jurisconsulte, né le 11 mars 1727 à Schwabach, fut successivement membre de la chambre des finances d'Anspach, professeur d'économie politique dans cette ville, puis à Erfurt, directeur de la chambre des finances de Hesse-Darmstadt, et ensuite du comté de Buckebourg. Sur la fin de sa vie, nommé chancelier de l'université de Rinteln et professeur d'économie politique, il mourut le 6 octobre 1798. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand sur des sujets de droit civil, d'économie politique, de finances, d'administration, d'agriculture, de commerce, d'histoire naturelle, de droit public, d'histoire, de généalogie, etc.

SPRINGSFELD (GOTTLOB-CHARLES), médecin, né en 1714 à Weissenfels, mort à Vienne en 1772, fut directeur du théâtre anatomique institué dans sa ville natale par le duc Jean-Adolphe, et après la mort de ce prince, son protecteur, alla s'établir à Carlsbad, où il ne put demeurer longtemps à cause des persécutions dont sa qualité de protestant fut le prétexte. Entre autres écrits, on a de Springsfeld : *Iter med. ad thermas aquis granenses et fontes spadanos,* Leipsig, 1748, in-8°; *De Prærogativâ thermarum carolinarum in dissolvendo calculo vesicæ præ aquâ calcis vivæ,* ibid., 1756, in-4°.

SPROT (RABBI SCEM TOV BEN ISAAC BEN), médecin, né à Tudela vers l'an 1374, est auteur d'un ouvrage très-violent contre les chrétiens, intitulé *Even Bochen* (pierre de touche), dans lequel il traite de tous les articles de la foi judaïque. Ce livre dont il existe des copies dans la plupart des bibliothèques de l'Europe, n'a jamais été imprimé.

SPURINNA (VESTRICIUS), Romain qui, sous les empereurs, obtint de la célébrité à la guerre et dans les lettres, naquit vers l'an de Rome 777 (de J. C. 23). Sa jeunesse s'écoula tout entière sous les règnes affreux de Caligula, de Claude et de Néron. Ami d'Othon, lorsque celui-ci marchait contre l'armée de Vitellius, commandée par Cérina, Spurinna vint à son secours, de Rome, à la tête d'un corps de troupes; et il se trouvait dans la province cispadane, lorsque l'armée ennemie y arriva. Se renfermant alors dans Plaisance, il résolut de ne point en sortir et de ne pas hasarder la bataille; mais l'indiscipline si ordinaire dans les guerres civiles ne le lui permit pas. Ses troupes se soulevèrent et le forcèrent de sortir de la place et de venir camper sur les bords du fleuve. Cependant il parvint à les faire rentrer dans le devoir et les ramena dans Plaisance, où il fut assiégé par Cérina; mais il le contraignit à lever le siége. Peu après, Othon arriva, et Spurinna le joignit. La perte de la bataille de Bedriac et la mort d'Othon qui la suivit, l'obligèrent de se soumettre à Vitellius, qui fut bientôt renversé lui-même par Vespasien. Sous le règne de celui-ci et de ses successeurs, Spurinna remplit diverses charges, gouverna des provinces et com-

manda les armées de Germanie. A leur tête, il rétablit le roi des Bructères dans ses États et soumit cette nation féroce par la terreur du nom romain. Ces exploits lui firent décerner par le sénat, sur la proposition de l'empereur, une statue triomphale. On n'est pas d'accord sur l'époque de cette expédition; Bayer la place sous Trajan. Pendant son absence il eut la douleur de perdre son fils unique Cottius, jeune homme de la plus belle espérance, auquel on érigea une statue après sa mort, honneur accordé rarement à cet âge, mais dont il était digne, par ses vertus, que Pline le jeune avait célébrées dans un de ses écrits. Autorisé par sa vieillesse à se livrer au repos, Spurinna se retira à la campagne. Pline nous a transmis la peinture de la vie admirable qu'il menait dans sa retraite. Il nous apprend encore que Spurinna composait avec le même succès en latin et en grec, et qu'il mit au jour de très-bonnes poésies lyriques; elles ne nous sont point parvenues.

SPURZHEIM (Gaspard), disciple de Gall, né à Longvich, près de Trèves, le 31 décembre 1776, étudia la médecine à Vienne, et parcourut en 1805, avec son maître, l'Allemagne. A Paris, où ils se rendirent ensuite, ils publièrent de concert : *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier*. Spurzheim se sépara de Gall en 1813, visita l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse, où partout ses leçons sur la phrénologie trouvèrent de nombreux auditeurs. En Angleterre, il publia en anglais, en 1815 : *Système physiognomonique des docteurs Gall et Spurzheim ;* puis un *Abrégé* du même ouvrage; en 1817, son *Traité sur la folie;* en 1821, ses *Vues sur les principes élémentaires de l'éducation*, etc. De retour à Paris en 1817, il y publia la traduction de son *Traité sur la folie*, un autre *sur la phrénologie*, et un *Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'homme*. En 1821, sur la présentation d'une thèse intitulée : *Du cerveau sous les rapports anatomiques*, il reçut le grade de docteur de la faculté de Paris. Il y avait peu de mois qu'il était passé en Amérique, et professait à Boston les doctrines de Gall, lorsqu'il mourut du typhus le 10 novembre 1833.

SQUARCIONE (François), peintre, né à Padoue en 1394, passe pour l'un des plus célèbres maîtres de l'école vénitienne de son temps. Il parcourut l'Italie et la Grèce, recueillant tout ce qu'il trouvait de remarquable en peinture et en sculpture, et forma de cette manière la plus riche collection que l'on eût encore vue. On porte jusqu'à 137 le nombre des élèves qu'il forma; mais on ne cite de lui que quelques peintures dont une seule est authentique; c'est un *saint Jérôme*, exécuté de 1449 à 1452. Squarcione mourut à Venise en 1474.

SQUIRE (Samuel), évêque de Saint-David, membre de la Société royale de Londres et de celle des archéologues, né en 1714 dans le Wiltshire, mort en 1766, outre un grand nombre de *sermons*, a publié plusieurs écrits, parmi lesquels on remarque : *Examen de la constitution anglaise, ou Essai historique sur le gouvernement anglo-saxon en Allemagne et en Angleterre*, 1753, 2e édition; *Deux Essais...., le premier contenant une défense de l'ancienne chronologie grecque, le deuxième des recherches sur l'origine de la langue grecque*, Cambridge, 1741; *Plutarchi de Iside et Osiride liber, gr. et anglicè*, ibid., 1744; *Essai sur la balance du pouvoir civil en Angleterre*, in-8°.

SSEMA-KOUANG, homme d'État, et l'un des historiens les plus célèbres de la Chine, naquit dans le district de Hia, du département de Chan, dans la province de Chen-si, vers l'an 1018 de J. C. Il était le second fils d'un ministre de l'empereur Ying-tsoung, de la dynastie de Soung, nommé Ssema-tchhi, et issu, selon toute apparence, de la famille de ce Ssema-thsian, qui est regardé comme le père de l'Histoire chinoise. Il n'y a pas toujours beaucoup de fond à faire sur les signes précoces d'esprit et de pénétration que donnent les enfants dans leur premier âge; et l'on a vu souvent ces petits prodiges de finesse et de raison devenir des hommes très-ordinaires; mais il est permis de compter davantage sur les actions qui indiquent un sens droit, un jugement sain et un caractère réfléchi. On cite un trait de ce genre de la première enfance de Ssema-kouang. Il était avec quelques camarades au bord d'un de ces grands vases de porcelaine où les Chinois se plaisent à nourrir des poissons rouges. L'un de ces enfants tomba dans le vase, et il était sur le point de s'y noyer. Les autres effrayés prirent la fuite. Le jeune Kouang seul chercha aux environs un gros caillou, et s'en servit pour briser le vase et faire écouler l'eau. Par cet expédient, qui ne se fût peut-être pas présenté d'abord à une personne d'un âge mûr, il sauva la vie à son compagnon. Les poëtes ont souvent fait allusion à cette anecdote, et on la voit fréquemment représentée sur les peintures de la Chine. Le père de Kouang, persuadé qu'un esprit si judicieux méritait tous ses soins, s'attacha à cultiver de si heureuses dispositions, et ayant fait apprendre à son fils un assez grand nombre de caractères, il lui mit entre les mains, dès l'âge de 7 ans, le Tchunthsieou, ou l'Histoire du royaume de Lou, écrite par Confucius. Cette lecture se trouva si bien en rapport avec le génie prématuré du jeune Kouang, qu'il courut en réciter les premières leçons dans l'appartement des femmes, avec une justesse et une précision, indices certains d'un talent décidé pour la littérature historique. Depuis lors, Kouang ne cessa de se livrer à l'étude, avec un zèle et une assiduité qui tenaient de la passion. Il avait renoncé à tout amusement. On ne le voyait jamais sans un livre à la main; et la nuit, pour se réveiller plus sûrement, il appuyait sa tête sur un rouleau de bois. En grandissant, il évita constamment ces liaisons dont le moindre inconvénient, disent les Chinois, est de causer une grande perte de temps; il ne se plaisait que dans la compagnie des savants; et revenait toujours avec plaisir à ses livres. Il sut de bonne heure les *King* par cœur, et fut en état d'en expliquer tous les endroits difficiles. Il avait dans la mémoire la date de tous les événements, et les circonstances des moindres faits. En 1037, il obtint le grade le plus élevé des lettrés; et sa modestie dans cette occasion, ne brilla pas moins que ses talents. Il fut ensuite promu à divers emplois sans les avoir sollicités, et pour ainsi dire malgré lui. C'est une opinion assez générale à la Chine qu'un homme de lettre est propre à tout, et que celui qui entend bien les écrits des anciens, doit, par une conséquence nécessaire, être un magistrat intègre, un habile administra-

teur, et un excellent militaire. Imbu de cette idée comme la plupart de ses compatriotes, un général nommé Phang-tsi, commandant des troupes qui gardaient les frontières occidentales de l'empire contre les Tangutains, ne crut pouvoir mieux faire que de s'assurer le secours d'un jeune littérateur dont la réputation commençait à se répandre, et il s'adressa à l'empereur pour que Ssema-kouang fût nommé gouverneur de Phing-tcheou, place très-importante dans la province qui était le théâtre de ses opérations. En prenant possession de ce nouveau poste, Kouang se voua aux soins que lui imposait l'état du pays dont l'administration lui était confiée ; et pour le délivrer d'un des fléaux qui pesaient le plus sur les habitants, les invasions des Tangutains, il proposa au général un plan qui fut adopté. Ce plan consistait à construire trois villes nouvelles sur les bords du fleuve Jaune, et à y fixer la population surabondante des contrées environnantes, pour l'intéresser à les défendre. Ces mesures tournèrent mal, parce que les Tangutains, attirés par les précautions mêmes qu'on avait prises contre eux, trouvèrent, dans les villes nouvelles, du butin et des esclaves à enlever. Au récit de cette invasion, l'empereur destitua le général qui avait pris sur lui la responsabilité de ce plan, et ordonna qu'il serait mis en jugement ; mais Ssema-kouang était incapable de souffrir qu'un autre fût victime de son inexpérience. Il écrivit à l'empereur pour lui faire connaître sa faute. « C'est moi, lui dit-il, qui suis la cause de tous ces malheurs ; c'est moi qui suis coupable : c'est moi que vous devez punir ; mais faites grâce à l'innocent. » L'empereur n'eut pas de peine à suivre les conseils de la clémence, et il en étendit les effets aux deux amis. Ssema-kouang, promu au gouvernement de la capitale du Ho-nan, devint ensuite censeur public et secrétaire historiographe du palais. Dans toutes ces fonctions il donna des preuves d'une haute sagesse, de lumières étendues et d'un désintéressement à toute épreuve. Des peuples du Midi avaient envoyé à l'empereur un animal d'une espèce inconnue ; et les flatteurs prétendaient que cet animal n'était autre que le khi-lin, sorte de licorne merveilleuse, qui n'apparaît, selon les Chinois, qu'aux époques de prospérité, où l'empire est florissant sous le gouvernement d'un prince accompli. Ssema-kouang, consulté par ordre de l'empereur, répondit : « Je n'ai jamais vu de khi-lin ; ainsi je ne puis dire si l'animal dont on parle en est un. Ce que je sais, c'est que le véritable khi-lin n'est point apporté par des étrangers : il paraît de lui-même quand l'État est bien gouverné. » Il y avait quelque hardiesse dans cette réponse, qui choquait les préjugés mis en jeu par l'adulation. Il en fut de même à l'occasion d'une éclipse de soleil, qui eut lieu en 1061. Cette éclipse, selon l'annonce des astronomes, devait être de 0,6 du disque du soleil : elle ne fut que de 0,4. Les courtisans vinrent en cérémonie en féliciter l'empereur, comme d'une dérogation formelle que le ciel avait permise aux lois de ses mouvements, et qui faisait le plus grand honneur à la sagesse du gouvernement ; mais Ssema-kouang, qui était présent, les interrompit : « Le premier devoir d'un censeur est de dire la vérité, s'écria-t-il, ce que vous venez d'entendre n'est qu'une basse flatterie ou l'effet d'une ignorance profonde. L'éclipse a été moindre qu'on ne l'avait annoncée : il n'y là ni bon ni mauvais pronostic à faire, ni de quoi féliciter Votre Majesté. Les astronomes se sont trompés ; si c'est par négligence, il faut les punir. Un très-mauvais présage, c'est qu'il y ait auprès de votre personne des gens qui osent parler comme je viens de l'entendre, et que Votre Majesté daigne les écouter. » Un discours si hardi déconcerta les adulateurs, et glaça d'effroi les amis de Ssema-kouang ; mais l'empereur s'en montra satisfait ; et pendant tout son règne, il continua d'honorer Ssema-Kouang de sa faveur. Le sage ministre n'en usa que pour éclairer le prince et lui faire entendre la vérité sur les affaires les plus importantes de l'État. Il continua d'exercer ses nobles et périlleuses fonctions sous l'impératrice douairière, régente pendant la minorité du successeur de Yintsoung, et sous ce successeur même, connu dans l'histoire sous le nom de Ying-tsoung. Celui-ci n'était pas fils, mais neveu de son prédécesseur. A son avénement, le nouvel empereur crut devoir marquer son respect pour son propre père en lui déférant solennellement le titre et les honneurs suprêmes. Ssema-kouang n'approuva pas cette mesure ; il crut y voir une infraction aux principes sur l'adoption, d'après lesquels Ying-tsoung devait considérer son prédécesseur comme son véritable père, et ne pouvait accorder à celui dont il tenait la vie, que le titre de *Hoang pe* (oncle auguste). Ses représentations à ce sujet n'ayant pas été écoutées, il en hasarda de nouvelles, et avec tant de vivacité, qu'il n'y eut que 6 des censeurs placés sous sa direction, qui osèrent les signer. L'empereur fut choqué de cette hardiesse. « Voilà, dit-il, des censeurs bien téméraires de ne pas s'être rangés du côté du plus grand nombre ; ils ont manqué à leur devoir ; je les casse. Qu'on en choisisse d'autres. » Ssema-kouang, rendu pour quelque temps à la vie privée, revint avec plaisir à ses occupations littéraires, et ce fut à cette époque qu'il traça le plan de son grand ouvrage historique. Le premier résultat de son travail fut un *Essai* en 8 livres, sur le plan de la célèbre chronique de Tso khicouming, laquelle repose elle-même sur les sommaires qui forment le *Tchun-thsieou* de Confucius. Quand l'empereur Ying-tsoung eut reçu cet essai, il en fut si content, qu'il donna ordre à l'auteur de continuer ce beau travail et d'en augmenter l'étendue, de manière à y comprendre les actions des princes et des sujets, et tout ce qui pouvait intéresser la science du gouvernement. Ssema-kouang se remit à l'ouvrage, d'après ces nouveaux ordres. Il compulsa tout ce qu'il put trouver de livres dans les bibliothèques, rassembla les monuments les plus anciens, et consulta les mémoires les plus récents. Il soumit à la discussion les opinions contradictoires admises par les auteurs, rectifia les erreurs, dissipa l'obscurité qui couvrait certains événements, et ramena toutes les traditions à une seule série où les faits, disposés chronologiquement, forment, suivant l'expression chinoise, comme un vaste tissu dont la chaîne suit l'ordre des temps, et dont la trame s'étend à tout l'empire. Prenant pour point de départ ce que les Chinois appellent les *temps des guerres civiles,* il commença ses récits au règne de 'Wei-lieï-wang de la dynastie des Tcheou, et les conduisit jusqu'aux cinq dynasties qui

avaient précédé l'établissement de celle sous laquelle il vivait, de sorte qu'ils embrassaient un espace de 1,372 ans. Le titre de ce bel ouvrage fut: *Tseu-tchi-thoung-kian*, ce qu'on peut rendre par *Miroir universel à l'usage de ceux qui gouvernent*. C'est, à proprement parler, une chronique où tous les faits sont ramenés à un ordre unique, au lieu d'être classés comme chez Ssemathsian, en différentes parties consacrées à la biographie, à l'histoire des arts et des institutions, à l'histoire étrangère, à la géographie. Le Thoung kian a été continué par divers auteurs, et complété, pour ce qui concerne les temps anciens, par Lieou-iu, ami et collaborateur de Ssema-kouang. On en a fait des extraits, des abrégés; et ce qu'il y a de plus à la louange de ce livre, c'est d'avoir été pris par le célèbre Tchu-hi pour base de cette histoire, composée de résumés et de développements, qu'on nomme en chinois *Thoung-kian kang-mou*. Les *Kang-mou* ou résumés sont de Tchu-hi, et le fond de l'ouvrage ou le *Thoung-kian*, appartient à Ssema-kouang. Dans sa forme originale, le Tseu-tchi-thoung-kian contenait 294 livres de texte, 30 livres de tables, et 30 autres livres de dissertations et de discussions. L'auteur, quoique assisté des plus habiles lettrés de son temps, ne put l'achever qu'en 1084, sous le règne de Chin-tsoung, successeur du prince qui avait tant pris d'intérêt à son premier travail. Il y avait longtemps, à cette époque, que Ssema-kouang était rentré aux affaires. Chin-tsoung, en montant sur le trône, après la mort de Ying-tsoung, avait voulu s'entourer de tout ce que l'empire possédait d'hommes éclairés : dans ce nombre, il n'était pas possible d'oublier Ssema-kouang. Cette nouvelle phase de sa vie politique ne fut pas moins orageuse que la première. Placé en opposition avec un de ces esprits audacieux qui ne reculent, dans leurs plans d'amélioration, devant aucun obstacle, qui ne sont retenus par aucun respect pour les institutions anciennes, Ssema-kouang se montra ce qu'il avait toujours été, religieux observateur des coutumes de l'antiquité, et prêt à tout braver pour les maintenir. Wang 'an-chi était ce réformateur que le hasard avait opposé à Ssema-kouang, comme pour appeler à un combat à armes égales ce génie conservateur qui éternise la durée des empires, et cet esprit d'innovation qui les ébranle. Mus par des principes contraires, les deux adversaires avaient des talents égaux ; l'un employait les ressources de son imagination, l'activité de son esprit et la fermeté de son caractère à tout changer, à tout régénérer : l'autre, pour résister au torrent, appelait à son secours les souvenirs du passé, les exemples des anciens, et ces leçons de l'histoire, dont il avait toute sa vie fait une étude particulière. Les préjugés mêmes de la nation, auxquels Wang-'an-chi affectait de se montrer supérieur, trouvèrent un défenseur dans le partisan des idées anciennes. L'année 1069 avait été marquée par une réunion de fléaux qui désolèrent plusieurs provinces : des maladies épidémiques, des tremblements de terre, une sécheresse qui détruisit presque partout les moissons. Suivant l'usage, les censeurs saisirent cette occasion pour inviter l'empereur à examiner s'il n'y avait pas dans sa conduite quelque chose de répréhensible, et dans le gouvernement quelque abus à réformer; et l'empereur se fit un devoir de témoigner sa douleur en s'interdisant certains plaisirs, la promenade, la musique, les fêtes dans l'intérieur de son palais. Le ministre novateur n'approuva pas cet hommage rendu aux opinions reçues. « Ces calamités qui nous poursuivent, dit-il à l'empereur, ont des causes fixes et invariables; les tremblements de terre, les sécheresses, les inondations n'ont aucune liaison avec les actions des hommes. Espérez-vous changer le cours ordinaire des choses, ou voulez-vous que la nature s'impose pour vous d'autres lois? » Ssema-kouang, qui était présent, ne laissa pas tomber ce discours : « Les souverains sont bien à plaindre, s'écria-t-il, quand ils ont près de leurs personnes des hommes qui osent leur proposer de pareilles maximes; elles leur ôtent la crainte du ciel; et quel autre frein sera capable de les arrêter dans leurs désordres? Maîtres de tout, et pouvant tout faire impunément, ils se livreront sans remords à tous les excès ; et ceux de leurs sujets qui leur sont véritablement attachés, n'auront plus aucun moyen de les faire rentrer en eux-mêmes. » Il est difficile de décider lequel de ces deux discours contenait le plus de véritable philosophie; mais on peut aisément deviner celui des deux qui devait être plus agréable au prince. Toutefois on doit dire à la louange de Chin-tsoung, qu'il ne témoigna aucun ressentiment pour la sincérité de Ssema-kouang. Il continua d'écouter ses avis, tout en se conformant à ceux de Wang-an'-chi. Le hommes les plus habiles, les sujets les plus dévoués, s'éloignèrent successivement des affaires, dont la direction devenait de plus en plus contraire à leurs vues. Ssema-kouang ne se décida que plus tard à prendre ce parti, parce qu'il espérait toujours que l'empereur finirait par écouter la vérité. En attendant, il continuait ses travaux historiques, et il terminait son grand ouvrage, dont l'empereur lui-même daigna composer la préface. Ce fut à cette époque que Chin-tsoung nomma Ssema-kouang président de la grande Académie impériale des *Han-lin*, corps littéraire et politique tout à la fois, dont les attributions ont quelque analogie avec celles qu'on avait imaginé de donner à l'Institut de France, au moment de son premier établissement. Le sage lettré, persévérant dans son orthodoxie, voulait refuser cette charge honorable, ne pouvant, disait-il, être à la tête d'une compagnie qui allait bientôt se trouver composée de ces nouveaux docteurs, dont les principes, conformes à ceux de Wang-'an-chi, étaient diamétralement opposés à ceux qu'il avait lui-même puisés chez les anciens. « Vous les redresserez, dit l'empereur ; vous serez leur chef : ou vous les amènerez à penser comme vous, ou ils vous convaincront qu'il faut penser comme eux. » Ssema-kouang chercha une autre excuse : « Je ne sais pas faire des vers, dit-il; il faut que le président de l'Académie sache en faire et en fasse de bons, pour être en droit de juger de ceux qui lui sont présentés. — Cette raison ne vaut pas mieux que l'autre, repartit l'empereur. Vous vous en tiendrez à la prose, et vous laisserez la poésie à ceux qui s'y entendent. Ne répliquez plus » Ssema-kouang ne pouvait persister dans son refus. Il accepta donc, mais il profita de son droit de président pour choisir celles des explications qui étaient plus de son goût, et il se réserva les matières historiques. Chin-tsoung lui-même vint l'entendre et Ssema-kouang ne craignit

pas de débiter devant ce prince une leçon sur les règnes de Wouti et de Youanti, deux empereurs de la famille des Han, qui, par la confiance qu'ils accordèrent à leurs ministres, amateurs de la nouveauté, et par leur disposition à s'écarter des exemples des anciens, avaient compromis le salut de l'État, excité des troubles et préparé la ruine de leur dynastie. L'empereur comprit parfaitement le sens de ce discours; mais loin de s'en formaliser, il permit aux lettrés de sa suite de s'engager avec Ssema-kouang, dans une discussion où cet habile historien eut tout l'avantage. L'empereur avait pris son parti, et c'est peut-être par cette raison qu'il souffrait si patiemment la contradiction. Peu de temps après, convaincu que les remontrances de Ssema-kouang n'avaient d'autre motif que le bien public, il lui fournit des occasions d'en faire, en le mettant à la tête des censeurs publics. Le recueil intitulé *Kouwen youan kian* contient plusieurs écrits de ce genre, composés par Ssema-kouang, en diverses occasions, et il serait à désirer qu'on eût conservé tous ceux qui sont tombés de son pinceau, parce que ce sont, en général, d'excellents morceaux d'histoire et de politique chinoises, aussi remarquables par la noblesse des pensées que par l'élégance soutenue des expressions. Les personnes qui ne savent pas le chinois peuvent prendre une idée des compositions de ce genre dans l'ouvrage de Duhalde, qui a donné plusieurs suppliques de Ssema-kouang, traduites par le P. Hervieu. En rentrant dans la carrière de la censure publique, Ssema-kouang avait bien pensé qu'il allait recommencer à donner des avis qui ne seraient nullement écoutés; mais il n'est point de vertu qui se résigne à être constamment importune sans être jamais utile. Après beaucoup de tentatives infructueuses, Ssema-kouang sollicita sa retraite; et, quelque répugnance qu'on eût à se priver des lumières d'un conseiller aussi zélé, il finit par l'obtenir, et il alla s'établir à Lo-yang (maintenant Khaïfoung, dans le Ho-nan), bien résolu de partager désormais son temps entre l'étude et les soins qu'avaient toujours droit de réclamer de lui les pauvres et les opprimés : car l'empereur, en permettant à Ssema-kouang de s'éloigner de la cour, avait exigé de lui qu'il conservât un titre qui l'obligeait à faire entendre sa voix dans l'intérêt du pays qu'il allait habiter. Cette retraite honorable et laborieuse ne fut pas de longue durée; l'empereur Chin-tsoung étant mort, Ssema-kouang se fit un devoir de se rendre dans la capitale pour y honorer la mémoire de son maître. Son voyage fut comme un long triomphe. Peu de personnes avaient lu ses grands ouvrages historiques, et un plus petit nombre étaient en état de les apprécier; mais tous avaient connaissance de ses hautes vertus politiques, de sa courageuse résistance aux entreprises d'un pouvoir impopulaire, de ses remontrances pleines de vigueur et de sincérité, dont la gazette impériale avait constamment été remplie depuis 20 années, de ces réclamations qu'il était toujours prêt à former en faveur des malheureux. Ce concert de voix, qu'en d'autres lieux et pour des époques plus rapprochées de nous, on nommerait l'opinion publique, se fit entendre avec tant de force, qu'un homme, dont le dévouement eût été moins connu, aurait pu en ressentir quelques inconvénients : Ssema-kouang en redoutait également les bons et les mauvais effets. Il voulut se dérober aux uns et aux autres en partant secrètement pour sa retraite de Lo-yang. Mais l'impératrice régente, qui avait senti ce que valait un pareil homme, lui fit expédier l'ordre de revenir, et le nomma successivement gouverneur du jeune empereur et principal ministre. Son premier soin, dans ce poste éminent, fut d'ouvrir un libre accès à tous ceux qui avaient des plaintes à former ou des remontrances à adresser à la régente; et son soin le plus important fut d'effacer jusqu'aux dernières traces du gouvernement de Wang-'an-chi. Non content d'avoir rétabli l'ordre dans les affaires intérieures, il tourna ses regards du côté des Tartares; et pour terminer les différends qui s'étaient élevés entre l'empire et les princes du Tangut, il se fit nommer plénipotentiaire, et entreprit lui-même le voyage de ce pays. Sa renommée l'y avait précédé, et elle disposa les Tangutins à adopter de confiance tous les arrangements qu'il voulut proposer. La paix, qui fut bientôt conclue, fut le dernier service que Ssema-kouang rendit à sa patrie. Le voyage avait achevé d'épuiser ses forces, et à son retour il tomba malade et ne fit plus que languir. La régente, qui avait peine à se priver de ses conseils, lui accorda pour venir auprès d'elle, plus de facilité que l'étiquette n'en permettait habituellement et le dispensa de tout ce que le cérémonial a de plus assujettissant; mais ces honneurs mêmes usèrent ses forces, et, la neuvième lune de la première année du règne de Tchi-tsoung, l'an de J. C. 1086, il mourut à l'âge de 68 ans. Les funérailles que l'impératrice lui fit faire, furent dignes d'une si belle vie, et l'éloge officiel qui lui fut décerné conformément à l'usage, exprime la réunion des qualités qui distinguent un sage, un excellent citoyen et un ministre accompli. Mais son plus bel éloge fut la douleur universelle que causa la nouvelle de sa mort. Les boutiques furent fermées; le peuple prit le deuil spontanément, et les femmes et les enfants qui ne purent aller s'agenouiller devant son cercueil, s'acquittèrent de ce devoir dans l'intérieur des maisons en se prosternant devant son portrait. Les mêmes témoignages de regret accompagnèrent sur la route le cercueil de Ssema-kouang, lorsqu'il fut transféré dans son pays natal. Il eût été difficile, en voyant les honneurs rendus à la mémoire de ce grand homme, de prévoir les revers qu'elle devait subir onze années plus tard. Les partisans de Wang-'an-chi ayant su rentrer dans les emplois dont Ssema-kouang les avait éloignés, trompèrent le jeune empereur devenu majeur et seul maître des affaires. Ssema-kouang, par une mesure qui fit beaucoup d'impression sur l'esprit des Chinois, fut déchu de tous ses titres posthumes, déclaré ennemi de son pays et de son souverain. On renversa son tombeau, on abattit le marbre qui contenait son éloge, et on en éleva un autre, qui portait l'énumération de ses prétendus crimes. Ses écrits furent livrés aux flammes, et il ne tint pas à ces persécuteurs d'une ombre, que l'un des plus beaux monuments littéraires de la Chine ne fût anéanti. Trois ans s'étaient à peine écoulés, quand la mémoire de Ssema-kouang fut rétablie dans tous ses titres et prérogatives. En 1129, l'empereur régnant, pour venger ce célèbre lettré de l'injure qui lui avait été faite, plaça sa

tablette dans la salle de ses ancêtres, à côté de celle de l'empereur Tchi-tsoung, qui avait entrepris de le déshonorer. En 1267, on inscrivit son nom dans le temple de Confucius, avec le titre de *Wen-koung*, qui signifie à peu près *Prince des lettres;* et en 1530, il reçut une nouvelle dénomination qu'il a conservée jusqu'à présent; c'est celle de *Sianjou Ssema-tseu*, qu'on ne peut rendre autrement qu'en disant que celui auquel elle s'applique s'est montré invariablement attaché aux principes littéraires et politiques de l'école de Confucius. Le P. Amiot a consacré une place à Ssema-kouang dans sa galerie des Chinois célèbres (*Mémoires concernant les Chinois,* tome X), et le portrait qu'il en a tracé a fourni plusieurs traits pour la rédaction de cet article. On trouve une très-bonne *Notice* sur le *Thoung-kian,* dans la bibliothèque de Ma-touan-lin (l. CXCIII, pages 11 et suivantes). C'est à cette source unique qu'ont été puisés les renseignements sur ce sujet, qu'on lit dans la Préface du P. Mailla.

SSEMA-TCHING, historien chinois, qui vivait à la fin du 6e siècle et au commencement du 7e, était né dans le pays de Ho-neï. Il entreprit de suppléer à ce qui manquait à l'histoire de Ssema-thsan, et composa, dans cette vue, un opuscule intitulé : *San hoang pen ki,* et des *Mémoires,* en 30 livres, connus sous le titre de *Souyin.* Le premier est une chronique très-peu étendue, où l'auteur a réuni les principales traditions qui se rapportent à ces personnages moitié historiques et moitié mythologiques, qu'on nomme *San hoang*, les *trois souverains*, ou, comme ont dit quelques missionnaires, les *trois Augustes*, Fou-hi, Niu-wa et Chin-noung. Tels sont au moins les trois personnages auxquels Ssema-tching assigne la dénomination de *souverains,* que d'autres appliquent d'une manière un peu différente. La chronique des trois souverains n'occupe que quelques pages ; et on la place ordinairement à la tête de l'histoire de Ssema-thsian, sous le titre de *Supplément.* Le père Cibot se montre peu favorable à ce fragment ; et ce qu'il y voit de plus estimable, c'est qu'il est fort court. Le même missionnaire porte un jugement tout aussi sévère de l'autre ouvrage de Ssema-tching. Suivant lui, c'est un tissu d'anecdotes secrètes, d'aventures cachées et de révolutions galantes, écrites sur le ton de Suétone, et qui ne sont plus lues aujourd'hui. Cependant il n'y a pas d'édition du Sse-ki où l'on ne fasse entrer, sous la forme de notes ou d'éclaircissements, de longs extraits du *Souyin;* et ceux que nous avons sous les yeux ne rappellent nullement la manière de l'historien des douze Césars. Il y a lieu de croire que Cibot, le plus léger des missionnaires de la Chine, s'est laissé abuser par le titre des Mémoires de Ssema-tching, *Sou-yin,* qui signifie *Recherches des choses cachés;* mais ces deux mots qui sont pris du Tchoung-young, s'appliquent aux investigations de tout genre, et n'ont rien de commun avec les anecdotes galantes ou les aventures secrètes. Il y a encore, dans les éditions ordinaires du Sse-ki, des préfaces et d'autres morceaux qui sont dus à Ssema-tching. Comme cet historien a puisé à diverses sources peu estimées, et qu'il n'est pas très-renommé pour sa critique, on le range fort au-dessous de Ssema-thsian et de Ssema-kouang. Toutefois l'analogie des noms et le rapport des travaux le font souvent citer à la suite de ces deux historiens célèbres. On le distingue alors par l'épithète de *Siao : Siao Ssema*, le petit Ssema.

SSEMA-THAN, historien chinois du 2e siècle avant J. C., descendait d'une famille qui avait fourni des historiographes à la dynastie des Tcheou. Lorsque Wou-ti, de la dynastie des Han, voulut achever la restauration des lettres, commencée sous le règne de son prédécesseur, il appela auprès de sa personne les plus habiles lettrés, avec promesse de leur donner de l'emploi et d'avoir soin de leur famille. Ssema-than fut de de ce nombre. Il reçut, dans les années *kian-youan* (de 140 à 135 avant J. C.) le titre de *tai sse ling,* qu'on peut rendre par celui de premier historiographe. L'empereur avait engagé, par l'appât des récompenses, tous ceux qui auraient en leur possession des *Mémoires historiques,* à les lui apporter. Il avait, en outre, ordonné des recherches exactes dans les familles dont les ancêtres avaient fait partie des tribunaux de l'histoire ; et le produit de toutes ces recherches devait être soumis à une sévère critique. Ssema-than, placé à la tête d'une sorte d'académie, à laquelle cette mission spéciale était confiée, commença par mettre en ordre les *Chroniques* écrites par Confucius, les *Commentaires* de Tsokhieou-ming et ses *Discours historiques,* tous ouvrages qui pouvaient être considérés comme faisant suite au Chou-king, le premier et le plus important des monuments des siècles passés, qui avaient échappé à la grande destruction des livres ordonnée par Chi-hoang-ti. Ssema-than songea ensuite à ranger, selon l'ordre des temps, les *Mémoires* des différents États qui avaient disputé entre eux la monarchie de la Chine. Il était encore occupé de ces soins préparatoires, ou du moins il avait à peine mis la main au grand ouvrage qui devait offrir le résultat de ses recherches personnelles, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, laissant, comme son plus bel ouvrage, son fils et son disciple Ssema-thsian, à qui était réservée la gloire de fonder la science historique à la Chine. Ssema-than est fréquemment cité par Ssema-thsian, qui lui rapporte le mérite des résumés ou observations sommaires placées à la fin de chacun des livres du Sse-ki. Le fils désigne alors son père par le titre de *thaï sse koung* (le grand prince de l'histoire).

SSEMA-THSIAN, le plus célèbre des historiens chinois, surnommé *le Père de l'histoire,* né vers l'an 145 avant J. C., à Loung-men, était fils du précédent, qui, voyant en lui un continuateur de ses propres travaux, lui donna une éducation spéciale, et dirigea l'attention de l'enfant vers les objets qui devaient faire un jour l'occupation de sa vie. Dès l'âge de 10 ans, Thsian était en état de lire les monuments littéraires qui restaient de l'antiquité, et, à 20 ans, ayant terminé ses études, il résolut d'aller s'assurer par ses yeux de la réalité de plusieurs des traditions dont il avait pris connaissance, et notamment des travaux de nivellement et de canalisation, attribués, dans le *Chou-king*, au grand Yu. Il visita dans ce dessein les provinces du sud et du nord de la Chine. Informé que son père était dangereusement malade, il se hâta de venir recevoir ses dernières instructions et son dernier soupir, puis il consacra les trois années de deuil à mettre en ordre les notes qu'il

avait prises dans ses voyages, continua, pendant deux années encore, ces recherches préparatoires, et se mit ensuite à écrire l'histoire qu'il avait projetée. Il avait remplacé son père dans les fonctions de grand historiographe. Cette charge n'est point à la Chine ce qu'on la supposerait en Europe : celui qui l'exerce n'est pas uniquement l'historien des siècles antérieurs, c'est encore un magistrat du temps présent, obligé de jouer un rôle actif, de se mêler aux événements et de prendre part aux affaires. Dire la vérité est son devoir sans restriction : obligation qui n'est pas sans danger. Ayant pris la défense d'un général des armées de l'empire, accusé par l'opinion publique d'avoir trahi l'État, en passant du côté de l'ennemi à la suite d'une bataille qu'il avait perdue, Ssema-Thsian, enveloppé dans la disgrâce de son client, fut mis en jugement lui-même, et condamné à mort. L'empereur crut lui faire grâce en substituant à la peine capitale une autre peine qui mettait, suivant l'expression du P. Amiot (*Mémoires chinois*, tome III) « *hors du rang des hommes* un des plus grands hommes que la Chine possédât à cette époque. » Après avoir subi cette peine, Ssema-thsian put se livrer tout entier à ses travaux historiques. Il lui fallut rechercher tous les débris des anciennes annales, recueillir les fragments, rapprocher les lambeaux épars des chroniques impériales, provinciales, urbaines, interroger les monuments, déchiffrer les inscriptions, mettre à profit tout ce qui existait de livres sacrés, classiques, etc. C'est ainsi qu'il composa le grand ouvrage qui l'a immortalisé, et auquel il donna le simple titre de *Sse-ki* (mémoires historiques), divisé en CXXX livres, distribués en 5 parties. Son récit commence au règne de Hoang-ti (2697 avant J. C.), et se termine au règne de Hiao-wou, de la dynastie des Han (122 ans avant l'ère chrétienne). Quelques-uns des livres de cette histoire sont perdus. La distribution des matières, telle qu'il l'a établie pour cet ouvrage, a servi depuis de modèle à tous ceux qui ont travaillé aux différentes branches de l'histoire authentique, ou, comme on les appelle, des grandes annales de l'empire, et dont les ouvrages réunis forment le vaste corps historique connu sous la dénomination des *vingt-deux histoires*. Dans le *Sse-ki*, la première partie, intitulée *Chronique impériale*, renferme le récit des événements par ordre de dates; la deuxième les *tableaux chronologiques*, dont la forme ressemble beaucoup à celle de nos atlas historiques; la troisième traite de ce qui a rapport aux rites, à la musique, aux tons considérés comme types des mesures de longueur, à la mesure du temps, à l'astronomie, aux cérémonies religieuses, aux rivières et canaux et aux poids et mesures; la quatrième partie contient l'histoire généalogique de toutes les familles qui ont possédé quelque territoire; enfin la cinquième et dernière partie est consacrée à la biographie des hommes qui se sont fait un nom dans diverses parties des sciences ou de l'administration. Malgré l'arrêt qui le condamnait à une prison perpétuelle, Ssema-thsian était rentré en grâce auprès de l'empereur, qui l'avait nommé à une sorte de chancellerie littéraire, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort, dont l'époque précise est ignorée. Le *Sse-ki* ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, auquel on conféra le titre posthume de *Sse-thoung-tseu*, qui est une des dignités du collége impérial. La Bibliothèque du roi, à Paris, possède plusieurs éditions du *Sse-ki*, dont une de très-petit format.

STAAL (MARGUERITE-JEANNE CORDIER DE LAUNAY, baronne DE), née à Paris en 1693, était fille d'un peintre qui, forcé de s'expatrier, se retira en Angleterre et y mourut. Élevée dans l'abbaye de St.-Sauveur, en Normandie, où sa mère avait trouvé un asile honorable, elle passa ensuite dans un couvent de Rouen, où par l'effet de la tendresse de la supérieure, elle reçut une éducation brillante. Après la mort de sa protectrice en 1710, elle vint à Paris, où elle entra dans un autre couvent; elle y fut connue de la duchesse de la Ferté, qui, charmée de son savoir et de son esprit, la conduisit à Versailles et à Sceaux pour la présenter au duc de Bourgogne, à la duchesse du Maine et aux premières dames de la cour, comme un objet de curiosité. M[lle] de Launay a rapporté dans ses *Mémoires* les scènes humiliantes et ridicules auxquelles donnèrent lieu les démarches bizarres de sa nouvelle protectrice, qui lui nuisait par son trop grand empressement à la faire valoir. Enfin, après une année de démarches, pendant laquelle elle eut l'avantage de faire la connaissance de beaucoup de grands seigneurs et de littérateurs distingués, elle fut forcée d'accepter une place de femme de chambre chez la duchesse du Maine. Mal appréciée de sa maîtresse, rebutée et calomniée par ses camarades, elle allait s'abandonner au désespoir, lorsqu'une heureuse circonstance la tira de cette fâcheuse situation. Une lettre qu'elle écrivit, par l'ordre de la duchesse, à Fontenelle, et dans laquelle elle déploya la grâce de son esprit et tout le piquant d'une fine plaisanterie, eut un succès prodigieux. Dès ce moment la pauvre femme de chambre ne fut plus négligée. Elle gagna la confiance de la duchesse, devint l'âme des fêtes de la cour de Sceaux, et fut recherchée par tout ce qu'il y avait de plus aimable dans cette société. Lors de la conspiration de Cellamare, elle favorisa les communications de sa maîtresse avec cet ambassadeur. Conduite à la Bastille, elle soutint avec une rare présence d'esprit les divers interrogatoires que lui firent subir les ministres Leblanc et d'Argenson. A sa sortie de prison, elle fut mal récompensée de son dévouement. La duchesse ne songea pas même à la secourir dans le dénûment où elle se trouvait, ayant quitté la Bastille, comme elle le dit elle-même, presque déguenillée. Elle trouva plus de générosité dans une amie, qui, sans se faire connaître, lui envoya tout ce dont elle avait besoin. Après être restée quelques années dans un pénible esclavage auprès de l'ingrate duchesse, qui, loin de vouloir rompre ses liens, s'occupait de les redoubler, son existence changea par son mariage avec le baron de Staal, vieil officier suisse retiré du service, mais auquel le duc du Maine donna une compagnie, avec le titre de maréchal de camp. Elle reçut en même temps du prince une pension, qui, jointe à une autre qu'elle tenait déjà de la cour, et à quelques legs de ses amis, lui assurait une fortune suffisante : le mariage fut conclu. Dès ce moment sa situation changea auprès de la duchesse : elle jouit de toutes les prérogatives des dames attachées à cette princesse. Sa vie fut désormais exempte d'agitations. Elle mourut le 15 juin 1750. On a d'elle des *Mé-*

moires publiés pour la première fois à Londres (Paris), 1755, 4 vol. in-12, avec 24 *lettres* mêlées de prose et de vers et quelques comédies; les *Mémoires* seuls ont été réimprimés à Paris, 1783, 3 vol. in-12; *Recueil de lettres de Mlle de Launay (Mme de Staal) au chevalier de Mesnil, au marquis de Silly et à M. d'Héricourt*. ibid., 1801, 2 vol. in-12 (dans ce recueil sont comprises les 23 lettres déjà citées et celles de Chaulieu et de Remond à Mlle de Launay). On a de cette dame 22 autres *lettres*, dans la *Correspondance inédite de Mme du Deffant*, Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Toutes les *OEuvres de Mme de Staal* ont été recueillies, Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

STABEN (Henri), peintre flamand, né en 1578, voyagea de bonne heure en Italie pour se perfectionner, et, pendant son séjour à Venise, suivit l'école du Tintoret. Ayant perdu bientôt cet habile maître, il ne dut qu'à lui-même les progrès qu'il fit ensuite. Il mourut en 1658. Ses compositions, mélange heureux du style flamand et du style italien, décèlent le génie de l'invention. On cite parmi ses ouvrages un tableau de petite dimension représentant la *Galerie d'un amateur*, où il a introduit toutes sortes d'objets de curiosité, terminés avec le soin le plus exquis.

STABILI. *Voyez* CECCO D'ASCOLI.

STACE (Publius-Papinius STATIUS), poëte latin, né à Naples l'an de Rome 814 (61 de J. C.), fut l'élève de son père, qui joignait à beaucoup d'instruction un talent remarquable pour la poésie et pour l'éloquence. Stace n'avait pas encore 20 ans lorsqu'il entreprit son poëme de la *Thébaïde*. Il était déjà marié avec une veuve nommée Claudia, dont on a cru faussement que Lucain avait été le premier époux. Il ne tarda pas à se faire connaître par ses pièces fugitives, par ses triomphes dans les concours poétiques, et surtout par les lectures publiques qu'il faisait à Rome des premiers chants de son grand ouvrage, qui parut enfin, élaboré par 12 années de veilles assidues. Peut-être les défauts qui en déparent le style doivent être attribués en grande partie au soin trop minutieux qu'il prit de le polir. Malgré ces défauts et d'autres imperfections, sans doute, il ne faut pas être injuste envers *la Thébaïde*, comme plusieurs critiques que leur admiration légitime, mais exclusive, pour Virgile et Horace a armés d'une sévérité peu réfléchie contre tous les autres poëtes latins d'un rang inférieur. Ce poëme offre des beautés qui révèlent un génie épique, et que le Tasse et Dante lui-même, cet adorateur passionné du chantre de Mantoue, n'ont pas dédaigné de s'approprier. Ce fut après la publication de *la Thébaïde*, que Stace fit paraître, en quatre éditions successives, les quatre premiers livres des *Sylves*. Le 5e est probablement un recueil posthume. Ces *Sylves* sont des poésies de circonstance, versifiées avec une facilité qui approchait de l'improvisation, et inspirées autant à son cœur qu'à son esprit par tous les événements susceptibles d'intéresser la gloire, le bonheur ou la fortune de ses amis. Rien de plus agréable, sous le rapport de l'art, qui s'y montre avec moins d'affectation que dans son grand poëme; et rien de plus honorable pour son caractère, grâce aux sentiments qui y sont exprimés. Il rejaillirait de ces écrits sur son nom un lustre, si l'on n'y trouvait des pièces où il prodigue à Domitien les plus extravagantes hyperboles de l'adulation la plus servile. Les bienfaits et les faveurs d'un tel monstre ne sont pas pour le poëte une excuse suffisante. Stace n'atteignit point sa 36e année. Vers la fin de sa vie, le mauvais état de sa santé et le besoin de respirer l'air natal l'avaient ramené à Naples, où, malgré son affaiblissement, il commença le poëme de *l'Achilléide*, qui avait pour sujet l'enfance d'Achille. Il n'en écrivit que deux chants qu'il n'eut pas le temps de corriger, et qui se recommandent néanmoins par de très-beaux passages. Les éditions de Stace n'ont pas été très-multipliées. Nous nous contenterons de citer celle qui parut en 1600 par les soins de Lindebrog. Le meilleur et le plus ample *Commentaire* qu'on ait de Stace est celui de Gaspard Bath, 1771, in-4°. Ses *OEuvres*, avec la traduction de l'abbé Cormiliole, la seule qu'on ait en français, car on ne peut compter celle de l'abbé de Marolles, ont été réimprimées en 1820, 5 vol. in-12. Luce de Lancival a donné une imitation en vers de *l'Achilléide*.

STACK (Eeward), général anglais, fit la guerre de l'Amérique avec la Fayette. Il était à bord du *Bonhomme Richard*, commandé par Paul Jones, lors de la prise du *Sérapis*. Il passa aux Indes avec Bouillé, et s'y distingua dans plusieurs circonstances. Plus tard il fut le compagnon de Clarke, depuis duc de Feltre, qui commandait alors une brigade irlandaise, supprimée à la révolution. Il rejoignit à Coblentz le comte d'Artois, et fit la campagne de 1762 dans l'armée des princes. Entré depuis au service de l'Angleterre. il fut du nombre des Anglais retenus en France prisonniers de guerre, et ne recouvra sa liberté qu'à la restauration. Il obtint alors sa retraite, et passa ses derniers jours à Calais, où il mourut en décembre 1833.

STACKHOUSE (Thomas), savant ecclésiastique anglais, né en 1680, fut pasteur à Amsterdam, puis, de retour en Angleterre, devint successivement vicaire à Richmond, à Ealding et à Benham-Valence, dans le comte de Berk, où il mourut en 1752. On a de lui en anglais de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons : les *Misères et grandes peines du bas clergé à Londres et aux environs*, Londres, 1722, in-8°; *Défense de la religion chrétienne*, etc., ibid., 1731, in-8°, traduite par Chais, sous ce titre : *Le sens de l'Écriture sainte défendu contre les principales objections des antiscripturaires et des incrédules modernes*, etc., la Haye, 1738, 3 vol. in-8°; *Réflexion sur la nature et la propriété des langues*, 1731, in-8°; *Nouvelle histoire de la Bible*, etc., 1732, 2 vol. in-fol., plusieurs fois réimprimée; *Aperçu général de l'histoire, de la chronologie et de la géographie ancienne*, etc., réimprimé en 1717, 3 vol. in-4°.

STADE (Thierri de), philologue allemand, l'un de ceux qui ont le plus travaillé à éclaircir les origines de la langue nationale, était né à Stade le 13 octobre 1637. Après avoir fait ses premières études à l'université d'Helmstadt, il voyagea en Suède, suivit les cours des plus célèbres professeurs d'Upsal. Il fut ensuite chargé de l'éducation d'un jeune seigneur. Nommé par le roi de Suède secrétaire du consistoire royal à Bremen et à Verden, puis archiviste de ces deux principautés, il mourut à Bremen le 19 mai 1718. On a de lui : *Interpret. latina fragmenti vet. linguæ franciscæ*, dans l'*Harmonia*

Tatiani; Specimen lectionum antiquar. francicarum, etc., Stade, 1708, in-4°; *Explication des principaux mots allemands dont s'est servi le docteur Martin Luther dans sa traduction de la Bible* (en allemand), Bremen, 1737, in-8°, 3e édition; une traduction allemande du livre de M. G. Block contre les *Prédictions astrologiques*. Stade a laissé manuscrits un *glossaire* de la traduction des Évangiles par Otfrid, et un grand nombre de *dissertations* et de *notes* relatives à l'histoire de la langue allemande. On a une *Notice* fort détaillée sur la vie et les écrits de ce philologue, sous le titre de *Memoria stadiana*, Hambourg, 1725, in-8°.

STADION (Jean-Philippe, comte de), ministre autrichien, naquit à Mayence le 18 juin 1763, d'une ancienne et illustre famille originaire de la haute Rhétie, et descendant en ligne directe du célèbre Walter de Warthausen, qui périt, avec tous ses chevaliers, en combattant pour l'Autriche, à la fameuse bataille de Nalfels. Après avoir fait de brillantes études à Gœttingen, sous la direction de l'abbé de Colhorn, il se rendit, vers 1786, à Vienne, où le prince de Kaunitz, alors premier ministre, s'intéressa à lui, et le fit nommer, en 1787, ambassadeur d'Autriche à Stockholm. C'était l'époque où Gustave III préparait une diversion en faveur des Turcs contre la Russie, qui, en revanche, cherchait par tous les moyens à soulever les populations du grand-duché de Finlande. En 1790, lors de l'avénement au trône de Léopold II, de Stadion obtint l'ambassade de Londres : mais blessé dans son amour-propre, de ce que le baron de Thugut, successeur du prince de Kaunitz, lui adjoignait, dans les principales négociations, M. de Mercy d'Argenteau, il donna sa démission en 1793, et se retira dans ses terres en Souabe. Cinq années après, ayant été chargé de représenter l'électeur de Mayence au congrès de Rastadt, il y défendit, avec beaucoup de zèle, les intérêts de ce prince. De Stadion était alors grand trésorier de l'évêché de Wurtzbourg. Lorsqu'en 1801 le portefeuille des affaires étrangères fut confié au prince de Trautmannsdorff, de Stadion accepta l'ambassade de Berlin, qu'il quitta, en 1803, pour celle de Saint-Pétersbourg. Dans cette dernière ville, il coopéra, en 1805, à former la troisième coalition contre la France, qui, avec des forces énormes, et un plan habilement combiné, se brisa cependant, à Austerlitz, contre le génie de Napoléon. A la paix de Presbourg, de Stadion fut chargé du portefeuille des relations extérieures, et dès lors le cabinet de Vienne devint le centre autour duquel se réunissaient tous les amis de l'ancien ordre de choses. S'il eût dépendu de de Stadion, l'Autriche aurait recommencé les hostilités contre la France, immédiatement après la bataille d'Eylau; mais les pertes essuyées en 1805 avaient tellement épuisé l'armée et tout le matériel de guerre, qu'il se vit obligé de différer encore l'exécution de ses projets. Il sut maintenir, avec autant de prudence que d'habileté, l'état de paix si nécessaire à l'Autriche, et si difficile à observer. En attendant, il donna à la politique intérieure une direction plus nationale et plus énergique; le gouvernement se montra plus confiant envers le peuple : des gardes bourgeoises et des milices furent organisées sur tous les points du territoire : on encouragea, par des récompenses et des distinctions, les auteurs d'écrits propres à exciter le patriotisme; et de cette manière, on parvint peu à peu à former une armée de 600,000 hommes. Déterminé par la sécurité qu'inspiraient des forces si considérables, et peut-être aussi par les pressantes sollicitations du cabinet de Saint-James, dont au reste la politique entrait parfaitement dans ses vues, il conseilla à son gouvernement d'entreprendre la guerre de 1809. Il suivit François II à l'armée, et resta au quartier général, depuis la bataille d'Aspern jusqu'à celle de Wagram. Alors il alla remplir une mission spéciale en Italie, d'où il revint bientôt auprès de son souverain, à Totis. Après la paix, qui dépouilla l'Autriche d'une notable partie de son territoire, de Stadion, en haine de Napoléon, qui avait fait insérer dans *le Moniteur*, de violentes diatribes contre ce ministre pendant la guerre, et demandait son renvoi comme une des conditions de la paix, fut obligé de céder le portefeuille à M. le prince de Metternich, et alla s'établir, avec sa famille, à Prague. La guerre de Russie ayant changé la face des affaires, il fut appelé à Vienne, d'après le désir de M. de Metternich, et, envoyé, comme plénipotentiaire, au quartier général de l'empereur Alexandre et du roi Frédéric-Guillaume, pour traiter de l'accession de son souverain à l'alliance des trois grandes puissances du Nord contre Napoléon. Plus tard, il assista aux négociations de Francfort et de Châtillon, prit une part active à celles qui précédèrent la paix de 1814, et coopéra enfin à la fameuse déclaration du congrès de Vienne, d'avril 1815, qui mit Napoléon hors la loi des nations. Au même congrès, il déposa, en sa qualité de prince médiatisé, une protestation contre l'acte de la confédération germanique. Cédant aux instances personnelles de François II, il se chargea, vers la fin de 1815, du ministère des finances, fonctions aussi pénibles qu'ingrates, à une époque où toutes les ressources de l'Autriche étaient épuisées, et le crédit anéanti. Il parvint cependant, par de sages économies, et par un zèle infatigable, à restaurer cette branche du gouvernement, dont il ne quitta la direction qu'en 1818, lorsqu'il fut envoyé au congrès d'Aix-la-Chapelle. Cette mission remplie, il se retira à Bade, où il vécut en simple particulier jusqu'à sa mort, qui arriva le 15 mai 1824. Le comte de Stadion était décoré de tous les ordres de l'Europe, il avait un esprit fin et cultivé, des vues justes et étendues, et beaucoup de fermeté; aussi fut-il compté parmi les premiers diplomates de son temps. A ces qualités, il joignait un rare désintéressement. Il mourut pauvre, après avoir occupé les premiers emplois, et administré les finances de son pays, pendant quatre années.

STADION (Frédéric, comte de), frère aîné du précédent, naquit à Mayence, le 6 avril 1761, et fit ses études avec lui à l'université de Gœttingen. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint d'abord chanoine de Mayence et de Wurtzbourg, et ensuite capitulant de la cathédrale de Bleydensted. Nommé plus tard président du gouvernement des évêchés de Mayence et de Wurtzbourg, il représenta, en 1798, ces deux États au congrès de Rastadt. Lorsqu'en 1803 le pays de Wurtzbourg fut incorporé à la Bavière, de Stadion alla s'établir à Vienne. Peu de temps après, son ami intime, M. de Dalberg, devenu prince primat, lui offrit de le nommer

son coadjuteur, mais il ne jugea pas à propos d'accepter ces éminentes fonctions. En 1804, il fut élu député à la diète de la Bohême, où il possédait une terre seigneuriale; et, en 1806, le gouvernement d'Autriche le nomma son ministre plénipotentiaire à Munich. Il quitta ce poste dans le commencement de 1809, pour remplacer, en qualité d'intendant général de l'armée de l'archiduc Charles, M. de Fassbender, ancien favori de celui-ci, qui, de 1801 à 1806, avait exercé une influence toute-puissante dans le conseil aulique de guerre, et dont la mort subite fut généralement attribuée à un empoisonnement. Après la paix de Vienne, Frédéric de Stadion se retira dans sa terre de Bohême, où il mourut le 12 décembre 1811.

STADLER (l'abbé Maximilien), l'un des meilleurs musiciens de l'école allemande, mort le 8 novembre 1833, était né en 1748 dans la petite ville de Moelk sur le Danube. L'empereur Joseph II le fit sortir de son couvent et venir à Vienne, où il se fit remarquer par son talent d'organiste et de compositeur. Ses *OEuvres* musicales sont très-nombreuses, et il a publié deux écrits pour la *Défense du* Requiem *de Mozart*, par Weber.

STAEHELIN. *Voyez* **STAHELIN.**

STAEL-HOLSTEIN (Éric-Magnus, baron de), chambellan de la reine de Suède, chevalier de l'ordre de l'Épée, etc., entra fort jeune dans la carrière diplomatique, et fut envoyé, au commencement du règne de Gustave III, comme conseiller d'ambassade à Paris, où il devint, peu de temps après, ambassadeur (1783). Il eut quelque succès dans cette capitale, où il se lia avec le parti philosophique qui préparait la révolution, et surtout avec Necker, dont il épousa la fille unique, en 1786. C'était, pour un gentilhomme suédois sans fortune, un très-bon parti; et Necker, dont la vanité n'eût peut-être pas rencontré, dans la noblesse française, un nom illustre qui se fût allié au sien, trouva cette union fort convenable. Le jeune baron était d'ailleurs plein d'admiration pour le génie de son beau-père et pour l'esprit de sa femme; enfin les destinées de cette famille semblaient devoir le conduire au faîte des honneurs et de la fortune. Il s'y associa tout entier, avec beaucoup d'ardeur, prenant aux premiers événements de la révolution autant de part que pouvait le lui permettre son caractère d'ambassadeur d'un roi, et surtout d'un roi tel que Gustave III, qui avait manifesté, dès le commencement, avec tant de franchise, son opposition aux principes de cette révolution, et que l'on désignait alors comme le chef d'une croisade contre les révolutionnaires. On sent qu'il ne fut bientôt plus possible au baron de Staël de représenter un tel prince auprès du gouvernement de France. Il fut rappelé, en 1792, peu de temps avant la mort de Gustave III; et ce monarque avait déjà péri par le fer d'un assassin quand son ambassadeur arriva à Stockholm. Dès que le duc de Sudermanie eut pris les rênes de l'État, la politique de la Suède ayant changé de système, le baron de Staël fut renvoyé à Paris; et il arriva dans cette capitale deux mois après la mort de Louis XVI. Il fut alors le seul ambassadeur d'une monarchie auprès de la nouvelle république. La plupart de ses anciens amis de l'assemblée constituante étaient proscrits ou emprisonnés : plusieurs avaient déjà péri sur l'échafaud; et sa famille adoptive elle-même ne pouvait plus habiter la France. Son premier soin fut de faire annoncer avec beaucoup d'éclat un don patriotique de 3,000 francs, qu'il fit aux pauvres de la section de la Croix-Rouge, considérée alors comme la plus exaltée dans le parti républicain. Mais la popularité que lui valut cet acte de civisme ne le rassura pas complétement. Effrayé de tout ce qui l'entourait, il se hâta de retourner en Suède, emportant un traité d'alliance dicté par les comités de la Convention nationale, en des termes si bizarres que le régent du royaume lui-même, qui s'était promis de si grands avantages de son alliance avec la république française, se crut obligé d'y refuser sa ratification. Ce ne fut qu'après la chute de Robespierre, lorsqu'il vit la France revenir à des idées moins déraisonnables, que le duc de Sudermanie renvoya le baron de Staël à Paris, avec de nouveaux pouvoirs, pour négocier un traité d'alliance. Le baron fut encore cette fois le seul ministre d'un roi qui vint rendre hommage à la nouvelle république. Les chefs de la faction dominante montrèrent beaucoup de joie de son arrivée; tout leur embarras fut de savoir de quelle manière se ferait la cérémonie de réception, pour laquelle il n'y avait aucun antécédent. Ils délibérèrent longtemps sur cette grave question; et après un rapport de Merlin, il fut décidé que l'ambassadeur serait placé dans un fauteuil, en face du président de la Convention nationale, et qu'il parlerait assis. Tout cela fut ponctuellement exécuté le 22 avril 1795. On ajouta seulement au cérémonial prescrit l'*accolade* ou le baiser fraternel, que le baron de Staël reçut du président, au milieu des bravos et des applaudissements que son discours excita dans l'assemblée. Dès lors il fut assigné à l'ambassadeur une loge, dans laquelle il assista très-assidûment aux séances de l'assemblée, recevant alternativement, avec une impassibilité digne de remarque, des insultes et des compliments. Un jour il fut présent à une grossière invective à laquelle le député Legendre se livra contre Mme de Staël; une autre fois il reçut d'un orateur des remercîments pour le zèle avec lequel il s'était montré dans les séances des 2 et 3 prairial (juin 1795), où la Convention avait été attaquée par la populace des faubourgs. Beaucoup d'habitants de Paris, redoutant le retour de la terreur, s'étaient réunis à l'assemblée dans ces deux terribles journées; et ils la défendirent avec courage. Leur victoire fut réellement le triomphe des honnêtes gens; mais il n'en fut pas de même quelques mois plus tard, à la journée du 13 vendémiaire, où cette même Convention s'entoura de tous les terroristes, pour résister à l'indignation des gens de bien réunis pour l'expulser. De Staël se montra néanmoins encore ce jour-là dans sa loge d'ambassadeur, avec autant de zèle qu'il l'avait fait au 3 prairial : on remarque même qu'il s'était armé d'un grand sabre. Il continua ses fonctions auprès du Directoire exécutif, et fut admis, le 10 floréal an VI (avril 1798), après l'envoyé extraordinaire de la république romaine, à une audience solennelle, sur la présentation de Talleyrand, alors ministre des relations extérieures, qui ne manqua pas de faire valoir, dans son discours, les principes connus de l'ambassadeur et les vœux qu'il avait faits, dès longtemps, pour la prospérité de la république. Le baron de

Staël resta à Paris jusqu'en 1799; et il fut rappelé encore une fois en Suède, à cette époque, par le jeune roi Gustave-Adolphe, qui venait d'atteindre sa majorité. Il mourut à Poligni, le 9 mai 1802, en se rendent à Coppet, où le mauvais état de ses affaires l'avait obligé d'aller chercher une retraite. Son épouse était avec lui dans ce voyage; et ce fut elle qui reçut ses derniers soupirs.

STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine NECKER, baronne de), épouse du précédent, naquit à Paris le 22 avril 1766. On a dit de cette femme qu'elle avait toujours été jeune et jamais enfant. En effet, elle n'était pas traitée comme telle par ses parents et leur société, qui se composait des beaux esprits, alors à la mode, Thomas, Raynal, Marmontel, Grimm, etc. Ses délassements étaient, comme ses devoirs, des exercices d'esprit. Ses facultés intellectuelles prirent un essor prodigieux. A 15 ans, elle fit des *extraits* de l'*Esprit des lois,* en y joignant ses réflexions. L'extrême sensibilité de son cœur se développa comme la vivacité de son esprit, et ce développement précoce ne put s'opérer qu'aux dépens de sa constitution physique. Sa santé donnant de l'inquiétude à ses parents, ils appelèrent le docteur Tronchin, qui ordonna à la jeune malade le séjour de la campagne et l'abandon de toute étude sérieuse. « Dès lors une vie toute poétique succéda pour elle à une vie toute studieuse, et elle gagna en amabilité ce qu'elle ne pouvait plus acquérir en science. » C'est dans la solitude de Saint-Ouen, où elle était retirée et où Necker allait souvent se soustraire des soucis du ministère, qu'elle conçut pour son père un redoublement de tendresse et une admiration qui se transforma en une sorte de culte. Elle avait 20 ans lorsqu'elle épousa le baron de Staël. Quand la révolution éclata, par l'effet de la position de son père, et en conséquence de ses propres principes, elle ne put demeurer étrangère à ce grand mouvement; « mais elle trouva toujours dans son cœur un remède aux erreurs de son esprit. » C'est ainsi qu'elle mit tout en œuvre pour arracher à la révolution ses plus nobles victimes, quand elle eut reconnu que les démagogues étaient les plus cruels des tyrans. Pressentant la terrible catastrophe du 10 août 1792, elle rédigea un plan d'évasion du roi et de sa famille; mais M. de Montmorin, à qui ce plan fut adressé, ne jugea pas à propos de le communiquer à l'infortuné Louis XVI. Plus tard, elle osa adresser au gouvernement révolutionnaire une *Défense de la reine,* dans laquelle, cherchant à faire oublier le personnage politique, elle ne montrait dans Marie-Antoinette que la femme aimable, bonne et compatissante, la tendre mère, l'épouse dévouée et courageuse. Après la chute de Robespierre, elle tenta d'acquérir de l'influence auprès des personnages qui se trouvaient à la tête des affaires, mais elle n'obtint qu'un faible crédit. En 1797, lors de la formation du *club de Clichi,* qui ne dissimulait pas son intention de renverser le Directoire, Mme de Staël prit parti pour ce même gouvernement, qu'elle estimait peu, et ce fut elle qui fit rentrer sur la scène politique un personnage que les événements de 1792 en avaient éloigné, après y avoir joué un grand rôle. Présenté par elle au directeur Barras, Talleyrand reçut bientôt le portefeuille des affaires étrangères. Dans un écrit intitulé *Dix années d'exil,* elle a pris soin de faire connaître ses premières relations avec l'homme célèbre dont l'élévation subite devait répandre bientôt l'amertume sur le reste de son existence. Elle applaudit franchement au 18 brumaire qui mit le pouvoir aux mains de Napoléon; mais elle ne tarda pas à manifester les craintes que lui inspirait son ambition. Après avoir éprouvé plusieurs contrariétés, qu'il serait injuste de qualifier de persécution, elle reçut en 1801 l'ordre de s'éloigner de Paris de 40 lieues, et de partir dans les 24 heures. Elle se rendit alors à Weimar, où elle apprit la langue allemande, et en étudia la littérature avec Goethe, Wieland et Schiller. Peu de temps après (1804), elle fit un voyage à Berlin, où elle fut bien accueillie du roi, de la reine et du jeune prince Louis de Prusse. La mort de Necker rappela en Suisse sa fille, qui essaya de charmer sa douleur en mettant en ordre les manuscrits qu'il avait laissés; mais bientôt la santé de Mme de Staël exigeant qu'elle allât respirer l'air du Midi, elle entreprit le voyage d'Italie, où elle sut retrouver la force de penser et d'écrire. De retour de ce voyage dans l'été de 1805, elle passa une année, soit à Coppet, soit à Genève, et commença d'écrire son roman de *Corinne;* mais, se rappelant qu'il lui était permis de résider à 40 lieues de Paris, elle alla s'établir d'abord à Auxerre, puis à Rouen, dont la distance plus rapprochée était une espèce de violation de son ban. Fouché autorisa tacitement la délinquante à s'établir à 12 lieues de Paris, et c'est dans cette résidence que fut terminé son ouvrage. Le succès qu'il obtint appelant l'attention de l'Europe entière sur son auteur, l'empereur des Français, cédant à des ressentiments que les indiscrétions de Mme de Staël avaient déjà réveillés, lui fit donner l'ordre de quitter la France (1807). Elle revint à Coppet le cœur navré. Occupé depuis deux ans d'un ouvrage sur l'Allemagne, elle alla passer l'hiver à Vienne pour recueillir de nouveaux matériaux, et n'y fut pas moins bien accueillie qu'à Berlin. A son retour à Coppet, tout en poursuivant son grand ouvrage, elle écrivait et jouait sur le théâtre de son château de petites pièces fort ingénieuses, qui ont été recueillies dans ses *OEuvres* sous le titre d'*Essais dramatiques.* Les 3 volumes de l'*Allemagne* étant terminés, Mme de Staël, désirant pouvoir en surveiller l'impression, hasarda de se rapprocher de Paris: mais cette fois à l'ancienne distance prescrite. Elle vint donc s'établir près de Blois dans le château de Chaumont-sur-Loire. Peu de temps après elle alla habiter celui de Fossé, appartenant à M. Salaberry. Tout à coup elle apprend que les 10,000 exemplaires de l'*Allemagne* ont été saisis et mis au pilon par ordre du nouveau ministre de la police (Savary, duc de Rovigo), et elle reçoit de plus l'ordre de sortir de France sous trois jours. Un sursis qu'elle demanda lui fut refusé; elle se vengea plus tard de ce procédé, en consignant dans la *préface* de la 2e édition de l'*Allemagne,* la lettre froidement ironique qu'elle reçut du duc de Rovigo. Peu de temps après défense lui fut faite de s'éloigner de Coppet de plus de 2 lieues. Cette rigoureuse injonction fut pour Mme de Staël un motif de plus pour abandonner cet asile, que lui rendait désagréable la surveillance du préfet de Genève. Après avoir mis huit mois à préparer son évasion, prétextant une

promenade, elle partit au printemps de 1812; et traversant rapidement la Suisse et le Tyrol, elle gagna Vienne, où bientôt la police impériale française vint l'inquiéter. Dans cette situation critique, ses regards se portèrent tour à tour sur Constantinople, sur Moscou, et elle se décida pour la dernière de ces villes. Son séjour y fut de courte durée, et elle vint à Pétersbourg, où l'empereur Alexandre lui fit le plus bienveillant accueil. Ayant quitté cette capitale au moment où les Français entraient à Moscou, elle passa en Suède, séjourna plusieurs mois à Stockholm, de là se rendit à Londres, et ne revint en France qu'après la restauration. Au 20 mars 1815, elle se rendit à Coppet, et refusa l'invitation qui lui fut faite, au nom de Napoléon, de revenir à Paris, « où l'on avait besoin d'elle pour propager les idées constitutionnelles. » Plus tard, Mme de Staël obtint quelques audiences particulières de Louis XVIII, qui lui fit restituer, par le trésor royal, la somme de 2 millions de francs que Necker y avait déposée. En 1816, elle entreprit un second voyage en Italie, et séjourna quelque temps à Pise. A son retour, les maux dont elle se plaignait depuis longtemps prirent un caractère plus alarmant et elle y succomba le 14 juillet 1817. La lecture de son testament révéla le 2e mariage qu'elle avait contracté avec M. de Rocca depuis plusieurs années. Outre les ouvrages cités dans cet article, on a de Mme de Staël : *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français*, 1795, in-8°; *Réflexions sur la paix intérieure*, 1795, in-8°; *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, 1796, in-8°; *De la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800; *Delphine*, 1802; *Considérations sur la révolution française*, 1818, 3 vol. in-8°. Les *OEuvres complètes* de Mme de Staël ont été publiées par son fils, 1821, 17 vol. in-8°; cette édition est précédée d'une *Notice* sur le caractère et les écrits de l'auteur, par Mme Necker de Saussure, sa parente. Mme de Staël a fourni quelques *articles* à la *Biographie universelle* des frères Michaud.

STAEL-HOLSTEIN (Auguste, baron de), fils des précédents, né vers 1790, mort le 17 novembre 1827 au château de Coppet, s'est fait une réputation honorable par ses travaux, moins brillants qu'utiles. Membre de diverses sociétés d'agriculture, il s'est livré à d'heureuses expériences agronomiques dans son domaine de Coppet, où il a naturalisé différentes races de bétail, notamment celles des moutons anglais dits *cottswolds* et *dishley*. Il était de plus membre de plusieurs sociétés philanthropiques et de celle de la Morale chrétienne. Outre des éditions des *OEuvres* de sa mère, ainsi que de celles de Necker, précédées d'une *Notice*, il a publié divers écrits, tels que *Du nombre et de l'âge des députés*, 1819, in-8°; *Du renouvellement intégral de la chambre des députés*, 1819, in-8°, et des *Lettres sur l'Angleterre*, 1825, in-8°. Ses restes ont été déposés à Coppet auprès du tombeau de Necker et de Mme de Staël. Il laissait une jeune épouse enceinte, qui peu après mit au monde un fils, unique descendant d'une femme qui a rempli l'Europe de son nom. L'établissement pastoral du baron de Staël à Coppet a été l'objet d'un rapport fait, en 1827, à la Société d'agriculture de Lyon, par M. Grognier, son secrétaire.

STÆVARTS ou **STEVERTS** (Palamède), peintre, né à Londres en 1607, était fils d'un artiste flamand appelé à la cour d'Angleterre par le roi Charles Ier. Amené dès son bas âge à Delft par son père, Palamède, sans autre maître que son génie, s'essaya dans la peinture, en copiant quelques ouvrages d'Isaïe Van den Velde, et acquit assez promptement un talent remarquable. Son genre était des sujets militaires, tels que *Combats d'infanterie et de cavalerie*, des *Scènes de vivandières*. Il mourut en 1638. Ses tableaux sont rares et d'un prix très-élevé.

STÆWARTS (Antoine-Palamède), frère aîné du précédent, mort en 1680, fut aussi un artiste distingué, quoique inférieur à son frère dans toutes les parties de la peinture. On a de lui un grand nombre de tableaux représentant des *Conversations*, des *Concerts*, etc. Il peignait aussi le portrait.

STAFFORD (Henri de), petit-fils de Humphroi de Stafford, descendant d'une ancienne famille normande alliée à Guillaume le Conquérant, fut créé duc de Buckingham par Henri VI, succéda aux biens et titres de son aïeul, et parvint à une grande faveur sous le règne de Richard III, à qui il donna les plus funestes conseils, et qu'il aida de la manière la plus odieuse dans le meurtre de ses neveux et l'usurpation de leur couronne. Après avoir servi ce prince avec tant de bassesse, et lorsqu'il en eut été comblé de toutes sortes de bienfaits, par une bizarrerie qu'il est difficile d'expliquer, il se révolta contre lui, fut abandonné de ceux qu'il avait entraînés dans sa rébellion, livré par un domestique et décapité à Salisbury en 1483.

STAFFORD (Édouard), fils du précédent, lui succéda, eut aussi la tête tranchée le 17 mai 1521, à la suite d'une accusation de haute trahison.

STAFFORD DE HOOKE, de la même famille que les précédents, commandait, en 1470, un corps d'armée sous le comte de Pembroke, qui avait été chargé de réduire les rebelles du nord de l'Angleterre. Il abandonna ce général dans le moment décisif, et fut par là cause de sa défaite. Le roi Édouard IV, irrité de cette défection, lui fit trancher la tête.

STAFFORD (Antoine de), de la même famille que les précédents, mort en 1641, a publié divers écrits, notamment le *Triomphe de l'honneur et de la vertu sur la mort, manifesté dans la vie et la mort de Henri lord Stafford*, 1 vol. in-4°.

STAFFORD (Guillaume HOWARD, comte de), second fils de Thomas, duc de Norfolk, naquit en 1611, et fut créé, par Charles Ier, lord, vicomte et baron de Stafford, dont il avait épousé l'héritière. Il donna à ce prince de grandes preuves de dévouement, suivit Charles II dans l'exil, et revint en Angleterre après la restauration. Enfin, il fut un des hommes qui, dans ces temps de calamités, montrèrent le plus d'attachement à la cause des Stuarts et de la religion catholique. Il fut, en conséquence, l'un de ceux que le parti des whigs poursuivit avec le plus d'acharnement. Emprisonné à la Tour de Londres, avec quatre autres pairs, après les ridicules conspirations des *Poudres* et des *Farines*, il fut l'objet de plusieurs dénonciations au parlement; et lorsque la chambre des communes eut essuyé, en 1680,

l'affront de voir rejeter par celle des pairs le fameux bill *d'exclusion* contre le duc d'York, elle dirigea tout son ressentiment contre les malheureux prisonniers de la Tour. Comme Stafford était un vieillard de peu d'éloquence et accablé d'infirmités, on jugea qu'il serait plus facile de le faire condamner; et il fut décidé, par les chefs du parti des whigs, qu'il serait la première victime. Le comte de Nottingham, créé depuis peu chancelier, fut chargé de conduire le procès; et l'infâme Oates, inventeur de la conspiration des Poudres, avec deux hommes aussi méprisables, parurent comme témoins. Le premier déposa qu'il avait vu remettre au comte de Stafford, de la part du père Oliva, général des jésuites, une commission de *trésorier général de l'armée papale*. Les deux autres affirmèrent qu'il avait offert de l'argent pour les porter à assassiner le roi, qu'il avait présidé un grand conseil de catholiques à Tixal, etc. Contre l'attente de ses amis, Stafford mit beaucoup de courage et même d'éloquence à se défendre. Bravant les clameurs d'une populace féroce, il représenta que depuis 40 ans ses biens, sa vie et toutes ses facultés n'avaient été employés qu'à la défense de celui dont on l'accusait d'avoir provoqué l'assassinat. Après six jours de délibération, les pairs, contre le texte des lois criminelles, prononcèrent la sentence de mort, à une majorité de 24 voix seulement. *Que le saint nom de Dieu soit loué,* dit Stafford, entendant cet arrêt; et lorsque le grand maître assura que les pairs intercéderaient auprès du roi, pour lui faire remettre la plus cruelle et la plus ignominieuse partie de sa sentence, qui était d'être pendu et écartelé, il fondit en larmes, disant que ce qui le touchait jusqu'à montrer tant de faiblesse était le sentiment de leur bonté, non la crainte du sort qu'il allait subir. Voltaire a blâmé avec raison Charles II de n'avoir pas osé lui faire grâce : Faiblesse infâme, dit-il, dont son père avait été coupable, et qui perdit son père. Ce reproche est d'autant plus fondé, que personne ne connaissait mieux que Charles II l'innocence de Stafford; que personne n'était plus instruit des preuves multipliées de dévouement qu'il en avait reçues. On ne peut pas douter que ces actes de faiblesse et d'ingratitude de la part des Stuarts, n'aient beaucoup contribué à leur chute. La populace, ivre de sang, qui entourait l'échafaud, ne put voir, sans en être émue, la contenance ferme et résignée du noble vieillard. Il avait demandé, en sortant de prison, qu'on lui donnât un manteau : Peut-être, dit-il, pourrai-je trembler de froid; mais grâce au ciel, je ne tremblerai pas de crainte. Sur l'échafaud, il continua de répéter, du ton le plus calme, ses protestations d'innocence; et la populace, toujours mobile, à la vue de ses cheveux blancs, de son inaltérable douceur, se mit à sangloter. L'exécuteur lui-même leva deux fois la hache sur cette tête vénérable, et deux fois sentit la résolution lui manquer. Un long soupir accompagna son dernier effort; et lorsque la tête fut présentée au peuple avec le cri ordinaire : *Voici la tête d'un traître,* on n'entendit pas prononcer un mot d'approbation.

STAHELIN ou **STÆHELIN** (Jean-Henri), médecin suisse, né à Bâle en 1668, mort le 19 juillet 1721, cultiva la botanique avec quelque succès. On a de lui : *Thèses anat.-botan.*, Bâle, 1711, in-4°. — STAHELIN (Benoît), fils du précédent, fut envoyé de bonne heure à Paris pour étudier la botanique sous Vaillant; et, de retour dans sa patrie, employa les connaissances qu'il avait acquises à la recherche des plantes de la Suisse, s'attachant principalement aux mousses et aux champignons. Il se lia avec Haller, plus jeune que lui de quelques années, et devint son guide dans les excursions qu'il entreprit pour sa *Flore* de la Suisse. Benoît Stahelin fut nommé professeur de physique à Bâle en 1727, et mourut dans la même ville en 1750. On a de lui : *Observat. anatom.-botan.*, 1721, in-4°; *Tentamen medicum*, 1724, in-4°; *Observ. anat. et botan.*, 1731. Il était correspondant de l'Académie des sciences de Paris. — STAHELIN (Jean), parent des précédents, médecin et botaniste comme eux, publia en 1751, *Theses miscellaneæ medico-anatomico-botanicæ.*

STAHELIN (Jean-Rodolphe), de la même famille, né à Bâle en 1724, obtint en 1753 la chaire d'anatomie et de botanique, puis celle de médecine, en 1776, dans la même ville, et mourut vers 1796. On a de lui : *Specimen observationum anatomicarum et botanicarum,* 1751; *Specimen observationum medicarum,* 1753; et plusieurs *observations* botaniques dans les *Mémoires* de la Société helvétique. Linné, en l'honneur de cette famille de botanistes, a donné le nom de *Stahelina* à un genre de plantes *composées*.

STAHL (George-Ernest), célèbre médecin, né à Anspach le 21 octobre 1660, fit ses études à Iéna, et jeta de bonne heure les fondements de la haute réputation à laquelle il est parvenu. En 1687, il fut nommé médecin de la cour du duc de Saxe-Weimar, et en 1694, second professeur de médecine dans l'université de Halle, nouvellement créée. En 1716, après 22 ans de professorat, il devint médecin du roi de Prusse, s'établit à Berlin, et y termina sa carrière en 1734. Stahl avait adopté, d'après les principes de Wedel, son maître, partisan lui-même de la doctrine de Van Helmont, l'influence d'un principe immatériel, pour expliquer d'une manière plus satisfaisante les phénomènes de l'économie animale. Son système repose entièrement sur l'état passif de la matière; et, selon lui, toutes les propriétés du mouvement sont immatérielles. La cause de l'activité du corps organisé, celle qui veille à sa conservation, à l'intégrité de son ensemble, est un être immatériel que Stahl appelle *âme*, et qui n'est autre chose que la nature des anciens, dont Hippocrate disait qu'elle fait sans instruction tout ce qu'elle doit faire. Leibnitz prit parti contre cette théorie psychologique, en rappelant que l'âme ne peut régir le corps indépendamment des lois du mécanisme : or, les lois du corps sont celles du mouvement et les lois de l'âme sont morales. Stahl répondit en donnant à l'âme l'étendue et la matérialité. Ainsi l'âme est le seul principe auquel il fasse jouer un rôle dans les phénomènes de l'économie animale. Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de ce système, développé dans quelques-uns des nombreux écrits de Stahl, dont nous citerons les plus remarquables : *Fragmentorum ætiologiæ physiologico-chymicæ ex indagatione sensu rationali, seu conaminum ad recipiendam notitiam mechanicam de rarefactione chymicâ, prodomus,* etc., Iéna,

1683; *Disputatio de intestinis eorumque morbis*, etc., ibid., 1684; Halle, 1715, in-12; *Dissertatio epistolica ad J. A. Slevogt de motu tonico vitali*, etc., Iéna, 1692; Halle, 1702, 1722, in-4° : dans cet écrit Stahl expose formellement sa théorie psychologique; *De autocratia naturæ, seu spontaneâ morborum excussione et convalescentiâ*, Halle, 1696, in-4°; *De venæ portæ portâ malorum hypocondriaco-splenetico-suffocativo-hysterico-hæmorroidarum*, ibid., 1698, 1705, 1722, 1751, in-4°; *De morborum ætatum fundamentis pathologico-therapeuticis*, ibid., 1689, 1702, in-4°; *Disputationes medicæ epistolares et academ., physiolog., theoret., pract., generales et speciales*, 1707, in-4°; *De scriptis suis vindiciæ*, 1707, in-4°; *Theoria medica vera*, 1707, 1708, 1737, in-4°; *Disputationes medicæ ab anno* 1707 *ad* 1712, 1712, in-4°; *Negotium otiosum, seu Sciamachia adversùs positiones aliquas fundamentales theor. veræ medicæ, à viro celeberrimo intentata*, etc., Halle, 1720, in-4° : c'est la réponse de Stahl à Leibnitz; *Fundamenta chymiæ dogmat. et experiment.*, Nuremberg, 1723, 1728, in-4°; ibid., 1764, 3 vol. in-4°; traduits en français par Demachy, 1757, 6 vol. in-12; *Experimenta, observationes, animadversiones, chym. et physicæ*, 1697, 1752, in-8°; *Synopsis medic. stahlianæ*, 1724, 1726, in-12; *De hemorroïdalis motus et fluxus hæmorroidum diversitate*, 1731, in-8°; *Ars sanandi cum expectatione, opposita arti curandi nudâ expectatione Ged. Harveii*, 1730, in-8°; *Collegium casuale magnum*, 1728, 1732, 1733 et 1745, in-4°; *Collegium casuale, sic dictum minùs, complectens centum et duos casus*, Hirschberg, 1734; Dresde, 1741, in-4°. Ces deux ouvrages renferment de nombreuses histoires de maladies, avec des commentaires, d'après des cahiers écrits sous la dictée de Stahl, en allemand; par D. J. Storchen, mélangé de latin et des mots composés de ces deux langues. En général, les ouvrages de Stahl sont écrits d'un style obscur, incorrect et prolixe.

STAHREMBERG (Guido-Balde comte de), feld-maréchal autrichien, naquit le 11 novembre 1657. Son père Barthélemi de Stahremberg, grand fauconnier, et président des états du duché d'Autriche, le fit élever à Gratz. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études chez les jésuites; mais ayant témoigné du goût pour les armes, il entra au service, en 1680, sous les ordres du comte de Stahremberg, son cousin, gouverneur de Vienne, qui défendit cette ville avec tant d'habileté et de courage, contre les Turcs. Il avait donné, dans son régiment, une lieutenance au jeune comte, qui combattit sous ses yeux en cette occasion mémorable, parvint, dès l'année 1683, au grade de lieutenant-colonel, suivit son régiment en Hongrie, et se trouva, en 1686, à l'assaut de Bude, où il fut grièvement blessé. Le prix de cet exploit fut le commandement du régiment de Spinola, dont le chef avait été tué à la même affaire. En 1688, il fut encore blessé devant Belgrade, puis nommé commandant de cette place par *interim*. Deux ans plus tard, il défendit avec beaucoup de valeur et de succès la place d'Esseck, et soutint un assaut meurtrier. En 1692, l'Empereur le nomma feld-maréchal-lieutenant, et l'envoya sur le Rhin, où il fut chargé de défendre la forteresse d'Ehrenbreitstein. Il revint en Hongrie l'année suivante, se distingua encore dans plusieurs occasions, et prit une part glorieuse à la victoire du prince Eugène, à Zenta. En 1700, il suivit ce général en Italie, se trouva sous ses ordres aux batailles de Carpi, de Chiari, de Luzzara, et commanda en chef, l'année suivante, pour la première fois. Eugène, partant pour Vienne, assura qu'il lui ferait envoyer tout ce dont il aurait besoin. Mais il n'en fit rien : les Français et les Bavarois avaient eu des succès en Allemagne; et au commencement de 1703, Stahremberg se trouva dans une position fâcheuse. L'électeur de Bavière s'avança vers la Tyrol, où il s'était déjà emparé de quelques défilés et de la forteresse de Kufstein. Le duc de Savoie, qui avait pris le parti de la France, l'avait quitté de nouveau pour celui de l'Autriche. Les Français, indignés de ce procédé, firent une invasion dans ses États, et Stahremberg reçut ordre de venir à son secours. Malgré de grandes difficultés, il entra dans le Piémont, avec un corps de 12,000 hommes, ce qui porta les forces réunies de l'Autriche et de la Savoie, à 24,000 combattants, tandis que l'armée française, commandée par Vendôme, en avait 40,000. Stahremberg, vivement pressé par des forces aussi supérieures, parvint cependant à les tenir éloignées de Turin. Tous ces exploits lui valurent, en 1704, le grade de feld-maréchal. Après la mort de Léopold, l'empereur Joseph Ier le rappela d'Italie, et lui donna le commandement des troupes destinées à réprimer la révolte qui venait d'éclater en Hongrie. Le comte s'acquitta de cette tâche difficile avec beaucoup de succès, et bientôt après commença le rôle brillant qu'il devait jouer dans la guerre de la succession. Chargé du commandement de l'armée d'Espagne, il eut à combattre le duc d'Orléans, qui déjà s'était emparé d'une partie de la Catalogne et de la forteresse de Tortosa. Dépourvu de tous les moyens de former quelque entreprise, le comte de Stahremberg fut réduit à attendre un moment plus favorable. Il traversa pourtant la Sègre, à la vue de l'armée espagnole, battit l'arrière-garde du maréchal Bezons, s'empara de trois forteresses, et fit 3,000 prisonniers. En 1710, son armée reçut des renforts de Portugais, de Hollandais et d'Anglais, et l'archiduc s'y rendit en personne. On apprit alors que Philippe V marchait contre Almenara en Catalogne. Stahremberg se hâta d'aller au-devant de lui; mais il ne l'atteignit qu'avec sa cavalerie, l'infanterie ne pouvant arriver que le lendemain. On tint un conseil de guerre, il fut résolu qu'on livrerait bataille avant l'arrivée de l'infanterie. L'attaque se fit à sept heures du soir, et au coucher du soleil la victoire était décidée en faveur des Autrichiens. Voulant profiter de cet avantage, Stahremberg se dirigea aussitôt vers l'Aragon : il rencontra l'ennemi près de Sarragosse, et le battit encore complétement. L'archiduc Charles fit son entrée dans cette ville le lendemain de la bataille; mais le comte de Stahremberg perdit, le 10 décembre de la même année, la bataille de Villaviciosa. Ce revers fut effacé par une très-belle retraite, et une marche savante que le comte fit pour porter du secours dans la place de Cardone, vivement pressée par les Français dont il prit toute l'artillerie. A la mort inopinée de l'empereur Joseph Ier, l'archiduc ayant quitté l'Espagne, retourna en Allemagne pour prendre possession des États héréditaires, sous le nom de Charles VI (en Espagne ses parti-

sans lui donnaient le nom de Charles III). Stahremberg ne tarda pas à le suivre, et il revint enfin, en 1715, à Vienne, où il fut reçu, par le nouvel Empereur de la manière la plus flatteuse. Nommé, en 1716, président du conseil aulique de la guerre, il conserva cette place de retraite jusqu'à sa mort, en 1737.

STAHREMBERG (George-Adam, prince de), neveu du précédent, naquit en 1724, à Londres, où son père, ministre plénipotentiaire d'Autriche, mourut en 1727. Après s'être préparé, par de très-bonnes études, à suivre la même carrière, le prince George-Adam obtint, en 1755, l'ambassade de Paris. Il occupa cette place jusqu'en 1766 : fut nommé, en 1767, ministre d'État et des conférences, et grand maître de la cour de Vienne. L'empereur Joseph II l'avait élevé, dès 1765, à la dignité de prince de l'Empire. Il le nomma, en 1780, après la mort du duc Charles-Alexandre de Lorraine et de Bar, gouverneur général des Pays-Bas autrichiens. Le prince de Stahremberg donna sa démission de cette place en 1783, et mourut le 19 avril 1807.

STAIN (Charles-Léopold, comte de), général autrichien, né à Bruxelles, le 24 décembre 1729, était fils du baron de Stain, feld-maréchal-lieutenant, mort à Vienne en 1757. Sa famille avait fourni, depuis les temps les plus reculés, des officiers distingués aux armées impériales. Il fut élevé par les jésuites dans la célèbre école des jeunes gentilshommes à Tyrnau, et ses progrès y furent rapides. Entré au service, dès l'âge de dix-huit ans, il fit la campagne des Pays-Bas sous Mercy, et prit part à plusieurs batailles jusqu'à la conclusion de la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Il entra en campagne comme lieutenant-colonel, dans la guerre de sept ans, et fit preuve, dans plusieurs occasions, sous le commandement de Daun et de Laudon, de connaissances et de bravoure, principalement au siége de Schweidnitz, en 1761. Ce fut lui qui dirigea l'assaut; et il franchit le premier les murs de la ville, fait d'armes que l'impératrice Marie-Thérèse récompensa en lui conférant son Ordre. A la bataille de Torgau, un cheval fut tué sous lui. Après la paix de Hubertsbourg, il parvint au grade de major général, et, en 1773, il fut nommé grand maître de l'artillerie. L'empereur Joseph II lui conféra, en 1778, dans la guerre de la succession bavaroise, le commandement d'un corps avec lequel il sut, par ses bonnes dispositions, arrêter la marche du duc de Brunswick, près de Jægersdorf. L'Empereur lui donna, pour cet exploit, le titre de comte de l'Empire. En 1781, Stain fut nommé commandant de la Lombardie; et il se fit remarquer, dans cet emploi, autant par son habileté que par son désintéressement. Ce fut lui qui fit construire la citadelle de Milan. Il resta en Italie jusqu'en 1796, où les progrès des armées françaises le contraignirent de se rendre à Gratz, et de retourner ensuite à Vienne. Son âge le força enfin de prendre sa retraite. Il passa dès lors une partie de l'année à Vienne, et l'autre dans une de ses terres en Souabe, à Niederstozingen, où il mourut le 5 mars 1809. Dernier rejeton de la famille de Stain, qui possédait en Souabe des terres considérables depuis près de quatre siècles, il avait épousé une fille du duc d'Ursel, qui lui fut enlevée, ainsi qu'un fils qu'elle lui avait donné, par une mort prématurée.

STAINER (Richard), marin anglais, commandait un vaisseau de guerre sous le protectorat de Cromwell, et se fit distinguer par une extrême bravoure. En 1656, ayant trois frégates sous ses ordres, il tomba au milieu d'une escadre espagnole de 8 vaisseaux. Loin de se laisser décourager par la disproportion du nombre, il attaqua l'ennemi avec la plus grande résolution. Le succès couronna son audace, et dans l'espace de quelques heures, il brûla l'un des bâtiments, en coula à fond un second, en prit deux et força les autres à s'échouer sur la côte. Le trésor, qui était à bord de ces deux prises, s'élevait à 600,000 livres sterling (15 millions de francs). L'année suivante il attaqua et détruisit, de concert avec l'amiral Blake, sous les ordres duquel il était placé, une flotte espagnole dans la baie de Sainte-Croix. « Action si miraculeuse, dit Clarendon, que tous ceux qui connaissaient le lieu du combat, s'étonnèrent que des hommes, de quelque courage qu'ils fussent doués, eussent pu l'entreprendre. Eux-mêmes pouvaient à peine ajouter foi à ce qu'ils avaient fait, tandis que les Espagnols se consolaient en pensant que c'étaient des diables et non des hommes qui avaient détruit leurs vaisseaux. » Pour récompenser ce brillant exploit, Cromwell créa Stainer chevalier le 11 juin 1657, et le fit bientôt après vice-amiral. A la restauration il fut chargé, avec l'amiral Montague, de transporter en Angleterre le roi Charles II. Ce prince le nomma chevalier et contre-amiral; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, car il mourut au mois de novembre 1662, laissant à son frère une fortune considérable, que celui-ci perdit par un procès.

STAIR (Jean Dalrymple, comte de), homme d'État et militaire distingué, né à Édimbourg, en 1673, fut d'abord destiné au barreau; mais la passion qu'il montra, dès sa plus tendre enfance, pour la carrière des armes, détermina son père à la lui laisser embrasser. Envoyé en Hollande auprès du prince Guillaume, le jeune Stair reçut, dit-on, des leçons du célèbre ingénieur Cohorn, et il ne négligea pas pour cela ses études littéraires. Un grand événement, auquel le père de Stair prenait une part active, se préparait en Angleterre et en Hollande. Malgré son jeune âge (16 ans), Dalrymple fut envoyé à Édimbourg par les chefs de la conspiration qui cherchait à détacher les Écossais de la cause du roi Jacques, et il parvint à ce résultat par son éloquence, si l'on s'en rapporte au témoignage d'Enderson son historien. Pour récompenser les services du père et du fils, Guillaume fut à peine assis sur le trône, qu'il fit le premier baron et vicomte de Stair, et secrétaire d'État ; il donna au second l'emploi d'officier de ses gardes du corps et l'emmena avec lui en Irlande (1691). L'année suivante, il le nomma secrétaire d'État, adjoint du royaume d'Écosse, et l'éleva, peu de temps après, au rang de colonel. Stair assista au congrès qui se tint en Hollande, et où l'on décida la guerre contre la France, et il ne quitta pas Guillaume jusqu'à la fin de la campagne. En 1702, on le voit servir sous le duc de Marlborough et donner des preuves de talents et d'une bravoure extrême, surtout à la prise de la petite ville de Peer (principauté de Liége), qu'il enleva d'assaut. En 1709, il se rendit auprès d'Auguste II, roi de Pologne, en qualité d'ambassadeur ; et ce fut dans cette mission qu'il obtint du Da-

nemark la cession de Brême et de Verden en faveur de l'électeur de Hanovre. Rappelé, en 1715, lors de la disgrâce de Marlborough, il resta sans emploi jusqu'à l'avénement de George I[er]. A cette époque il obtint le commandement en chef des troupes écossaises et les places de gentilhomme de la chambre et de conseiller privé; il fut nommé en même temps parmi les 16 pairs qui représentent l'Écosse dans la chambre haute, et envoyé en France comme ambassadeur, avec ordre de ne prendre ni audience ni caractère avant que l'affaire des travaux de Mardyck fût réglée à la satisfaction de la nation anglaise. Après plusieurs conférences avec de Torcy, et de longues discussions, où de part et d'autre on mit beaucoup de subtilité, Louis XIV se détermina tout à coup, par esprit de paix, à faire suspendre les travaux, et les ouvrages commencés furent ensuite démolis sous la régence. Pendant son séjour à la cour de Louis XIV, le comte de Stair ayant gagné le chapelain du prétendant, découvrit par ce canal tous les projets que ce malheureux prince méditait, et il mit la cour de Londres en état de les faire avorter. Sous la régence du duc d'Orléans, l'abbé Dubois le mit très-avant dans la confiance de ce prince. Stair, qui partageait tous les plaisirs du régent, lui fit adopter plusieurs mesures contraires aux véritables intérêts de la France, et il poursuivit avec le plus grand acharnement le dernier rejeton des Stuarts. On trouve dans les Mémoires de Saint-Simon des détails fort étendus sur le projet que Stair avait formé pour faire arrêter le prétendant, et pour délivrer, par un assassinat, la maison de Hanovre de ce concurrent redoutable. Le chevalier de Saint-George échappa, comme par miracle, au danger qui le menaçait, et parvint à débarquer en Écosse (1715). Après sa tentative infructueuse dans ce pays, il se réfugia de nouveau en France; mais Stair obtint du régent qu'on ne donnerait pas asile à ce prince infortuné, qui fut obligé de se retirer dans le comtat Venaissin. Il paraît qu'une discussion d'étiquette produisit un refroidissement entre le régent et lord Stair : celui-ci évita, pendant quelque temps, d'aller à la cour. Il n'y retourna que lors de la découverte de la conspiration du prince de Cellamare, dont l'abbé Dubois s'empressa de lui faire part. Le régent concerta avec ce ministre le projet de la quadruple alliance entre la Hollande, la France, l'Angleterre et l'Empereur, malgré les conseils de Villars, qui pensait qu'il aurait fallu aider l'Espagne à s'agrandir au lieu de la contrarier dans ses projets. En 1730, George II nomma Stair grand amiral du royaume d'Écosse; mais quatre ans après, l'opposition que ce lord manifesta contre les vues du ministère, en appuyant les propositions qui tendaient à diminuer l'influence de la couronne dans les élections, lui fit perdre son régiment de dragons. En 1736, l'Angleterre déclara la guerre à l'Espagne; les discussions qui eurent lieu après la mort de l'empereur Charles VI (octobre 1740), rendirent cette guerre presque générale en Europe. Sir Robert Walpole ayant été forcé, en 1741, de quitter le timon des affaires, lord Stair, qui était resté dans l'inaction depuis plusieurs années, fut nommé feld-maréchal, commandant les forces anglaises rassemblées en Flandre, et en même temps ambassadeur extraordinaire auprès des États-Généraux. Toute l'année 1741 se passa en négociations pour engager les États-Généraux à prendre part à la guerre en faveur de la reine de Hongrie. Lord Stair réussit à les y déterminer. Ensuite, avec l'armée anglaise, à laquelle s'étaient réunis les Hanovriens et un corps de troupes de Marie-Thérèse, il s'enfonça, d'après l'ordre exprès du roi George II, jusqu'à Aschaffenbourg, entre les montagnes du Spessart et le Mein, dont le cours et tous les passages étaient au pouvoir des Français. Dans cette imprudente position, que les mesures habiles du maréchal de Noailles avaient rendue encore plus périlleuse, l'armée combinée se voyait menacée d'être contrainte de mettre bas les armes, lorsque la témérité du duc de Grammont, neveu du maréchal, rendit inutiles toutes ses savantes combinaisons, et fit gagner aux Anglais la bataille de Dettingen; mais George II, ou plutôt lord Stair, ne sut pas profiter de cette victoire inespérée, dit Frédéric II, dans l'*Histoire de mon temps*. Il paraîtrait que Stair lui-même en portait un semblable jugement, car Voltaire assure que, six semaines après la bataille, ayant vu ce général à la Haye, et lui ayant demandé ce qu'il pensait de cette affaire, celui-ci lui répondit : Je pense que les Français ont fait une grande faute, et nous deux : la vôtre a été de ne pas savoir attendre; les deux nôtres ont été de nous mettre d'abord dans un danger évident d'être perdus, et ensuite de n'avoir pas su profiter de la victoire. Quoi qu'il en soit, la jalousie que George II avait conçue contre lui, le détermina bientôt à résigner le commandement et à se retirer dans les montagnes d'Écosse. Il y vécut dans la retraite jusqu'au temps où le prince Charles-Édouard parvint à soulever ce pays en sa faveur. Lord Stair offrit ses services, ils furent acceptés, et son biographe assure que ce fut lui qui traça le plan des opérations par lesquelles les espérances des Stuarts furent à jamais renversées. Après cet événement, il se retira dans ses terres, où il mourut le 7 mai 1747.

STAIR (JEAN **DALRYMPLE**, comte DE), parent du précédent, fut élu, en 1770, l'un des représentants de la pairie écossaise au parlement de la Grande-Bretagne; mais pendant la révolution d'Amérique, les ministres lui firent perdre son siége pour se venger de l'opposition qu'il manifestait contre leurs mesures. Il fut élu de nouveau lorsque Fox et Grenville prirent les rênes de l'administration; mais à la nouvelle élection, il fut encore supplanté par un adversaire plus heureux. Il mourut en 1789, après avoir publié : *État de la dette nationale*, in-8°, 1776; *Considérations préliminaires sur la fixation des revenus de l'année*, in-8°, 1781; *Faits et leurs conséquences soumis à la considération du public; mais plus particulièrement à l'attention du ministre des finances et de ceux qui sont ou peuvent devenir créanciers de l'État*, in-8°, 1782.

STALBENT (ADRIEN), paysagiste, né à Anvers en 1580, prit pour modèle Breughel de Velours, et se fit une grande réputation. Appelé à la cour d'Angleterre par le roi Charles II, il passa plusieurs années à Londres, et ayant amassé une fortune considérable, revint dans sa patrie, où il continua de travailler jusqu'à sa mort, en 1660. On cite comme son chef-d'œuvre, et comme l'un des plus beaux paysages connus, une *Vue de Greenwich*. Il gravait à l'eau-forte, et l'on connaît de

lui une belle planche qui représente les *Ruines d'une abbaye autour desquelles paissent de nombreux troupeaux.*

STALENS (Jean), oratorien, né à Calcar (duché de Clèves) en 1595, d'abord chanoine et curé de Rees, quitta ce poste pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, fixa son séjour dans une petite ville de la Gueldre, et y mourut le 8 février 1681. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en flamand. Les premiers sont *Papissa monstruosa et mera fabula*, Cologne, 1639, in-12 (écrit savant contre la prétendue papesse Jeanne); *Peregrinus ad loca sancta*, ibid.; *Concio de consecratione et dedicatione eccles.* (*Kevelaer*), ibid., 1649; *Oratio in recentem terræ motum Germaniæ utriusque*, 1650, in-4°; et quelques autres écrits théologiques peu remarquables. Ses ouvrages en flamand sont : *Instruction courte et facile pour connaître l'Église, une, sainte et romaine*, Amsterdam, 1657; Traduction des *Litanies des saints*, avec des *notes* pour prouver la légitimité de leur invocation; *Cathéchisme* composé des propres paroles de l'Écriture sainte; *Traité de l'eucharistie*, et plusieurs manuscrits.

STALPART VAN DER WIEL (Corneille), médecin pensionné de la Haye, où il naquit en 1620, n'est connu que par le recueil suivant, plein de faits intéressants, surtout par rapport à l'anatomie pathologique : *Observ. rariores med., anat. et chirurg.; accedit de unicornu Dissertatio*, 2 vol. in-8°, Leyde, 1687 : réimprimé en 1728 et traduit en français par Planque. L'auteur l'avait d'abord publié en hollandais, la Haye, 1682, 1686, in-8°. A la suite de l'édition de 1727 se trouve un opuscule de son fils Pierre, intitulé : *De nutritione fœtus exercitatio.*

STAMFORD (Henri-Guillaume de), général et poëte hollandais, naquit à Bourges en France, en 1742, de parents inconnus. A l'époque de la guerre de sept ans, il entra, comme lieutenant, au service du duc de Brunswick. Ayant reçu sa démission, il accepta, en 1769, la place de professeur de langue française et de géométrie pratique à l'école d'Ilefeld, et se fit connaître comme poëte dans les almanachs des Muses, qui paraissent tous les ans à Gœttingen. Le chanoine Gleim d'Halberstadt, auquel ses poésies avaient plu, le recommanda au prince héréditaire de Brunswick, qui l'appela, en 1775, auprès de lui, et le chargea d'un cours de sciences militaires pour les officiers de son régiment. Sur la recommandation du duc de Brunswick, le roi de Prusse le nomma major, et il servit, en cette qualité, au corps du génie à Potsdam. Peu de temps après, le stathouder l'appela à la Haye, et le nomma instituteur du prince héréditaire et du prince Frédéric. Stamford séjourna, à différentes reprises, auprès de ces deux princes à Brunswick, où ses élèves profitaient des leçons des professeurs de l'école supérieure dite *le Carolinum*. Cet emploi lui donna un rang dans l'armée des Pays-Bas, où il s'avança jusqu'au grade de lieutenant général. Il fit, en cette qualité, partie du corps hollandais qui entra au service de l'Angleterre, et qui fut cantonné à l'île de Wight. Lorsqu'il prit sa retraite, il jouit, comme ayant servi en Angleterre, de la moitié de ses appointements, et choisit pour résidence la ville de Brunswick, où sa femme devint gouvernante de la princesse héréditaire. Stamford mourut à Hambourg, le 16 mai 1807. Meusel cite deux auteurs de ce nom (François-Charles et Henri-Guillaume); mais il est probable que ces différents prénoms appartiennent au même individu. On a de Stamford : *Essai d'instructions pour apprendre au cavalier, en temps de paix, le service de campagne*, Berlin, 1794, in-8°, plusieurs *Dissertations* sur des sujets militaires, et des *Poésies.*

STAMPA (Gaspara), femme poëte, né à Padoue vers 1523, élevée à Venise où elle apprit le grec et le latin, s'exerça dans la poésie italienne, prenant Pétrarque pour modèle. Ayant conçu la passion la plus vive pour le comte Collalto de Trévise, l'un des plus vaillants chevaliers de son siècle, elle se livra tout entière à cet amour, et chanta son bonheur et sa honte dans de beaux vers, qui eurent une grande vogue; mais ce délire fit place au repentir. Accablée de chagrins, elle mourut prématurément vers l'an 1554. Ses *poésies* furent publiées par sa sœur Cassandre, Venise, 1554, in-8°, très-rare. Un des descendants des comtes de Trévise, dont la famille s'était établie en Moravie, fit les frais d'une nouvelle édition, publiée à Venise sous le titre de : *Rime di madonna Gaspara Stampa*, 1738, in-8°. On y a joint plusieurs sonnets de Collalto, ainsi que de Balthasar Stampa, frère de Gaspara. Quelques exemplaires ont été tirés in-4°.

STANCARI (François), prêtre apostat, né à Mantoue en 1501, fut, à cause de ses opinions, chassé de l'Italie et de l'Allemagne, et se retira en Pologne, où il obtint la chaire d'hébreu au collége de Cracovie. L'évêque de cette ville, informé des principes du nouveau professeur, donna l'ordre de l'arrêter; mais il le relâcha sur la sollicitation de quelques seigneurs qui le protégeaient. Ne se croyant pas en sûreté à Cracovie, il parcourut la Pologne, et se rendit à Kœnisgberg, où pendant un an il donna des leçons d'hébreu. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses disputes avec Osiander, dont il ne combattit les erreurs que pour en créer de nouvelles. Il soutenait que J. C. nous avait rachetés *en tant qu'homme*; « car, disait-il, s'il avait été médiateur comme Dieu, loin d'être co-essentiel à Dieu le père, il ne serait que d'une nature divine secondaire. » Ses opinions furent condamnées par quelques synodes, entre autres par celui de Xian, où les chefs du parti réformé se rassemblèrent en 1560. Stancari protesta contre leur arrêt, dont il demanda vainement la révision; et les églises de Pologne invoquèrent contre lui l'appui de Genève. Le consistoire de cette ville chargea Calvin de relever les erreurs de Stancari, qui mourut à Stobnitz en 1574. Parmi ses ouvrages dont on trouve l'indication dans l'*Epitome* de Gesner, page 297, le plus important pour faire connaître son système est intitulé : *De trinitate et mediatore Domino nostro J. C., adversùs Bullingerum, P. Martyrem, J. Calvinum et reliquos tigurinæ ac genevensis ecclesiæ ministr.*, etc., Bâle, 1547, in-8°.

STANCARI (Victor-François), mathématicien, né à Bologne en 1678, partagea d'abord les travaux de l'astronome Guglielmini, successeur d'Eustache Manfredi, dont il était l'élève et l'ami, dans la place de directeur du nouvel observatoire fondé par le comte Marsigli ; il fut reçu docteur en philosophie en 1704, professa ensuite la géographie et l'architecture militaire

au collége des nobles, et mourut en 1709 d'une affection de poitrine. On peut voir la liste de ses nombreux ouvrages dans les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. Son *Éloge*, par E. Manfredi (Bologne, 1715, in-4°), a été inséré dans les *Vitæ Italorum* de Fabroni, tome V.

STANCEL. *Voyez* **STANSEL.**

STANDISH (Henri), d'une ancienne famille du Lancashire, entra chez les cordeliers, et prit le bonnet de docteur à Oxford. Il était provincial de son ordre, lorsque les disputes commencèrent à s'élever entre le clergé et les laïques au sujet des exemptions des ecclésiastiques. Il prêcha fortement contre ces exemptions, et il était sur le point d'être censuré par l'assemblée du clergé, lorsque la cour le prit sous sa protection. Il fut nommé, en 1519, à l'évêché de Saint-Asaph, et envoyé en ambassade en Danemark. Standish se déclara fortement contre le divorce de Henri VIII, devint conseiller de la reine Catherine, et mourut en 1535. On a de lui un *Recueil de sermons*, et un *Traité* contre la version du Nouveau Testament d'Érasme.

STANDISH (Jean), neveu du précédent, suivit le torrent des nouvelles opinions sous Édouard VI. A l'avénement de la reine Marie, il rentra dans le sein de l'Église, fut fait chapelain de cette reine et chanoine de Worcester, et mourut en 1556. Il avait publié divers ouvrages contre Robert Barnès, contre les Traductions de la Bible en langue vulgaire, et un *Traité* de l'*Unité de l'Église*. Il montre, dans tous, un grand zèle contre les prétendus réformateurs.

STANHOPE (Jacques, premier comte de), d'une ancienne famille, établie depuis longtemps dans le comté de Nottingham, naquit en 1673. Son père ayant pris une part active à la révolution de 1688, fut nommé, par Guillaume III, envoyé extraordinaire près de la cour d'Espagne. Le jeune Stanhope l'accompagna et s'attacha à connaître la langue, les lois et les coutumes de ce pays. Il se livra au même genre d'études pendant le cours de ses voyages en France, en Italie et dans d'autres contrées de l'Europe où il se rendit après avoir fait à Madrid un séjour de quelques années. Il servit ensuite en Flandre comme volontaire et se distingua tellement au siége de Namur, que Guillaume lui donna une compagnie d'infanterie et bientôt après une commission de colonel, en lui accordant, malgré sa jeunesse, un libre accès auprès de sa personne. Au premier parlement qui s'assembla sous le règne de la reine Anne, Stanhope représenta le bourg de Cockermouth. Il figura encore dans le parlement qui se réunit à Westminster au mois de juin 1705, fut élevé au rang de brigadier général, et passa en Espagne, à l'armée commandée par le comte de Péterborough; il signala sa valeur à la prise de Barcelone. Chargé de porter en Angleterre la nouvelle de la réduction de cette place, et le traité de commerce qu'il avait signé le 10 juillet 1707, avec Charles d'Autriche, il y resta jusqu'à la clôture du parlement. En 1708, les Français ayant projeté une invasion en faveur du prétendant, Stanhope fit adopter un bill pour dissoudre les clans en Écosse; mais le débarquement n'ayant pas eu lieu, cette mesure ne fut pas exécutée. Il obtint, vers cette époque, le grade de major général et peu après le poste de ministre plénipotentiaire à la cour du compétiteur de Philippe V, avec le commandement des forces anglaises en Espagne. Arrivé à Barcelone le 29 mai 1708, il s'empara, la même année, de Port-Mahon, et de l'île Minorque. Il était, en 1710, l'un des commissaires de la chambre des communes, dans le procès du docteur Sacheverel, dont il blâma les doctrines dans un discours remarquable. Au mois de mai de la même année, il se trouvait en Espagne et obtint quelques avantages auprès d'Almenara (27 juillet) et à Sarragosse (20 août); mais le 9 décembre suivant, il fut fait prisonnier à Brihuega. Pendant sa captivité, qui ne cessa qu'en 1712, époque où l'Empereur l'échangea contre le duc d'Escalone, ancien vice-roi de Naples, ses amis n'ayant pu le faire nommer au parlement par Westminster, lui ménagèrent les suffrages du bourg de Cockermouth. A son retour en Angleterre (août), il se prononça fortement contre les mesures de la cour, et en particulier contre le traité de commerce entre la France et l'Angleterre. Au nouveau parlement de 1713, un compétiteur ayant réussi à le supplanter à Cockermouth, il fut choisi à l'unanimité par Vendover et s'opposa avec vigueur au *Schism-Bill*. George Ier, à son arrivée en Angleterre, l'admit à son conseil privé et le nomma l'un des principaux secrétaires d'État. Il le chargea ensuite d'une mission particulière auprès de l'Empereur. En 1716, Stanhope accompagna son souverain dans le Hanovre, et y arrêta en peu de jours avec l'abbé Dubois, sous les yeux de ce prince, les préliminaires du fameux traité de la triple alliance conclu à la Haye, le 4 janvier 1717, entre l'Angleterre, la France et les États-Généraux, et dont l'un des résultats fut l'éloignement du prétendant au delà des Alpes, et la démolition des travaux de Dunkerque et de Mardyck. L'année suivante, il fut nommé premier lord de la trésorerie, chancelier de l'Échiquier et pair de la Grande-Bretagne, sous le titre de baron Stanhope d'Évaston et vicomte Stanhope de Mahon. Au mois de mars 1718, il devint principal secrétaire d'État à la place du comte de Sunderland, qui lui succéda dans l'emploi de lord de la trésorerie, et il fut ensuite créé comte. La cour d'Espagne ayant manifesté des projets menaçants pour la tranquillité de l'Europe, l'Angleterre entama des négociations avec la France, et, à cet effet, l'abbé Dubois se rendit à Londres, par ordre du régent. Stanhope, qui avait dirigé toutes ces négociations, parvint à faire conclure, le 2 août 1718, le traité célèbre de la quadruple alliance entre la Grande-Bretagne, la France et l'Empereur : il se rendit, à cette occasion, à Paris, et de là en Espagne; mais ses ouvertures à la cour de Madrid, ayant été rejetées par Alberoni, avec autant de hauteur que de mépris, il retourna en Angleterre au mois de septembre. Trois mois après son arrivée, il fit adopter, par la chambre des pairs, un bill pour rapporter ceux d'*Occasional conformity* et du *Schism*. Au mois de mai 1719, il fut nommé l'un des lords justiciers pendant l'absence du roi, et accompagna ce prince dans le Hanovre. A son retour en Angleterre (avril 1720), il parvint à arranger des différends qui s'étaient élevés dans la famille royale, et fut encore nommé lord justicier au mois de juin de la même année. Le 4 février 1721, après une vive discussion personnelle avec le duc de Wharton, dans la chambre haute,

il fut saisi d'un mal de tête si violent, qu'on fut obligé de l'emporter chez lui : il fut saigné sur-le-champ, mais il expira le lendemain. Sa perte causa au roi un si vif chagrin, qu'en l'apprenant il quitta son cercle et resta deux heures enfermé pour la déplorer. Un monument a été élevé en son honneur à Westminster.

STANHOPE (Philippe, comte de), fils du précédent, mort en 1786, fut élevé par le comte de Chesterfield, son oncle. Possesseur d'une grande fortune, exempt d'ambition, il consacra sa vie à la culture des lettres et des sciences. Il ne se rendait à la chambre des pairs que dans les occasions importantes. Il n'a laissé aucun écrit; mais il fit imprimer à ses frais ceux du célèbre mathématicien Robert Simon; et c'est à lui qu'on doit la belle édition des *OEuvres d'Archimède,* imprimée à Oxford, en 1792, sous la direction de J. Torelli de Vérone.

STANHOPE (Charles), fils puîné du précédent, né en 1753, accompagna son père qui s'établit à Genève, dans l'espoir de voir la santé de son fils aîné se rétablir sous un climat plus salubre que celui d'Angleterre, et termina ses études dans cette ville, où il fut laissé, après la mort de son frère, sous la surveillance de G. L. Le Sage. S'étant spécialement attaché à l'étude des sciences physiques et de la philosophie naturelle et expérimentale, dans lesquelles il fit de grands progrès, à son retour en Angleterre, il publia divers ouvrages, et fit un grand nombre d'expériences sur le mode le plus sûr et le plus économique de garantir les édifices de l'action du feu. En 1780, il fut élu membre de la chambre des communes; et, à la mort de son père, en 1786, il entra dans la chambre de pairs avec le titre de comte. Lord Stanhope se montra partisan très-prononcé de la révolution française à l'époque où elle éclata. Edmond Burke ayant attaqué en termes virulents ce grand mouvement politique, Stanhope publia une réponse dans laquelle il cherchait à détruire l'effet produit par le discours de son antagoniste. En 1792, il défendit dans la chambre haute le fameux *libel-bill* (en faveur de la liberté de la presse) que Fox avait présenté à la chambre des communes, et il publia le résumé de son discours sous ce titre : *Les droits des jurés défendus, avec les autorités à l'appui, et Réfutation des objections faites au libel-bill de M. Fox,* in-8°. Il continua dans différentes occasions de manifester son attachement aux principes de la révolution; mais dégoûté plus tard des affaires politiques, il se livra tout entier à des travaux mécaniques et à des projets de canaux pour améliorer ses possessions dans le comté de Devon. Il mourut le 13 septembre 1816. Parmi ses inventions on remarque la presse typographique, qui porte son nom, un nouveau procédé pour brûler la chaux, un nouveau moyen de couvrir les maisons avec une préparation qui tient lieu de tuiles ou de briques et permet de faire les toits moins inclinés.

STANHOPE (Lady Esther), fille du précédent, et nièce de William Pitt, née vers 1780, fut élevée sous les yeux de son oncle, qui l'aimait tendrement et ne tarda pas à placer en sa nièce la plus entière confiance. Il lui communiquait ses plus secrètes pensées, et c'est peut-être la seule personne à qui il fit part de ses chagrins. Peu de temps avant de mourir, ce célèbre ministre avoua à Esther le regret qu'il éprouvait d'avoir adopté un système financier et politique dont il prévoyait les suites funestes et inévitables pour sa patrie. Nous tenons cet aveu d'un ami intime de cette dame, à qui elle a répété plusieurs fois les intéressantes conversations qu'elle eut avec son oncle, dans les derniers mois de la vie de ce ministre. Douée d'un esprit juste et observateur, d'une âme énergique, possédant des connaissances étendues et variées, beaucoup de talents et de manières aimables et engageantes, elle était estimée et appréciée par tous ceux qui l'approchaient; mais la monotonie des mœurs anglaises attristait son cœur, tandis que le climat sombre et humide de Londres minait sa santé. Elle résolut de quitter l'Angleterre, où, depuis la mort de son oncle, rien ne l'intéressait vivement, et se décida à aller parcourir des contrées lointaines, qui offrent au voyageur européen des mœurs et des usages différents des nôtres. Lady Esther Stanhope se rendit à Malte, puis à Constantinople, et habita pendant quelque temps une maison de campagne sur les côtes riantes du Bosphore; mais ces lieux charmants étaient trop voisins de l'Europe civilisée, dont le faubourg de Péra offrait une miniature : elle se hâta de les quitter, et projeta un pèlerinage dans la triste Palestine. Le bâtiment qui portait notre voyageuse fit naufrage à la hauteur de l'île de Rhodes; jetée sur un rocher stérile, elle faillit mourir de faim : heureusement elle fut accueillie par un vaisseau anglais, qui la transporta en Syrie. Dès qu'elle vit ce beau pays, elle prit la résolution de s'y établir. La beauté des sites, la pureté du ciel, la douceur du climat et surtout la nouveauté des mœurs et des habitudes des tribus arabes, eurent, pour Lady Stanhope, des attraits qui n'ont fait que se fortifier par un séjour prolongé dans ces contrées. Elle entreprit des excursions, et, pendant plusieurs années, à travers les déserts, visita les ruines de Tadmor et de Balbek (Palmyre et Hiéropolis), elle s'accoutuma par degrés aux privations et aux fatigues de la vie nomade. Sa santé s'affermit, et bientôt elle étonna les Bédouins par sa dextérité à conduire un cheval, sa hardiesse dans les courses, et son courage dans plusieurs occasions, où, poursuivie par des Arabes, elle leur échappa, grâce à la vitesse de son coursier. Ayant adopté le costume des cavaliers arabes, cette nouvelle amazone se rendit extrêmement agréable à ces peuples guerriers, aussi renommés par leur hospitalité et la foi inviolable à leurs serments, que par leur adresse, leur intrépidité et leur soif de pillage. Lady Stanhope apprit la langue du pays, et réussit à la bien parler : cela finit par l'identifier avec les habitants du désert, qui eurent pour elle la plus haute considération. Répandant les bienfaits autour d'elle, vivant avec splendeur et à la manière orientale, elle se plut à faire un accueil gracieux à ses voisins et aux voyageurs : néanmoins elle montra plus d'égards pour les Arabes et pour les Turcs. Pendant quelque temps, elle se refusa à recevoir des Anglais, mais elle se radoucit sur ce point. Elle menait une vie très-active, et montait souvent à cheval. Lady Stanhope fit venir d'Angleterre des enfants qu'elle affectionnait, pour diriger leur éducation, et les accoutumer à son nouveau genre de vie. On assure qu'un bel Arabe, au teint basané, aux formes sveltes et dégagées, à l'œil perçant, et doué d'une âme fière et ardente, parvint à toucher le

cœur de cette dame : cependant sa répugnance pour l'union matrimoniale allait jusqu'à congédier toute personne à son service à qui il arrivait de se *marier*. Lady Stanhope, à la mort de son oncle, n'avait point de fortune ; Pitt, en mourant, recommanda sa nièce à la nation anglaise, et le parlement lui accorda une pension ; après la mort de son père, Lady Stanhope hérita d'une fortune considérable. Elle n'en continua pas moins le genre de vie qu'elle avait adoptée. La nouvelle de sa mort arriva en Europe en 1845, sans aucun détail.

STANHOPE (PHILY DORMER). *Voyez* **CHESTERFIELD.**

STANISLAS (SAINT), évêque de Cracovie et martyr, né en 1030, d'une des plus illustres familles de Pologne, commença ses études à Gnesne, et vint les terminer à Paris, où il étudia pendant 7 ans le droit canon et la théologie. De retour dans sa patrie, il distribua son patrimoine aux pauvres afin de s'occuper uniquement du service de Dieu, et fut ordonné prêtre par l'évêque de Cracovie, qui lui donna un canonicat de sa cathédrale, et le chargea de prêcher. Ce siége étant devenu vacant, il y fut appelé par les vœux unanimes du roi, du clergé et du peuple, et fut sacré en 1072. Boleslas II, qui faisait sa résidence à Cracovie, ne mettait point de bornes à sa tyrannie et à ses débauches. Le pieux évêque eut le courage de lui rappeler ses devoirs de souverain. Boleslas parut touché des représentations du saint prélat : mais il retomba bientôt dans ses excès. L'évêque ayant renouvelé ses démarches, fut repoussé, accablé d'injures et menacé de la mort. Le roi affectait de se montrer aux prières publiques ; mais Stanislas ordonna que l'office cessât quand le prince entrerait dans l'église. Il fut bientôt victime de son zèle. Au moment où le prélat finissait de célébrer les saints mystères dans une église hors de la ville, Boleslas, s'avançant vers l'autel, lui fendit la tête d'un coup de sabre, et le fit traîner dehors et couper en morceaux par ses satellites. Ainsi périt Stanislas le 8 mai 1079. Ses membres recueillis furent enterrés devant la porte de l'église d'où il avait été arraché, et plus tard transférés dans la cathédrale de Cracovie. Le saint martyr fut canonisé en 1253 ; et dans le 18e siècle, le roi Stanislas-Auguste établit un ordre de chevalerie qui porte son nom.

STANISLAS-KOSTKA (SAINT), jésuite, né en 1550, au château de Rostkou, était fils d'un sénateur polonais, qui l'envoya continuer ses études au collége des jésuites de Vienne. Malgré les représentations de son frère Paul et du gouverneur qui les avait accompagnés l'un et l'autre dans la capitale de l'Autriche, Stanislas prit la résolution d'embrasser la règle de Saint-Ignace ; mais le P. Magius, provincial, craignant de mécontenter son père, n'osa pas le recevoir. Alors il quitta Vienne, se rendit à Augsbourg, puis à Dillingen, où le P. Canisius, autre provincial, le soumit à des épreuves austères pour s'assurer de sa vocation. On l'envoya ensuite à Rome, où François Borgia, général des jésuites, l'admit au noviciat, d'après ses nouvelles instances, en 1567. Quelques jours après, Stanislas reçut une lettre de son père, qui lui faisait les plus vifs reproches. Il y répondit en exprimant la sincère et ferme résolution où il était de suivre sa vocation. Après avoir passé 9 mois dans les exercices de la plus austère piété, il tomba malade et mourut le jour de l'Assomption, 15 août 1568, n'ayant pas encore atteint sa 18e année. En 1604, il fut béatifié par le pape Clément VIII, et Paul V approuva plus tard un office en son honneur pour les églises de Pologne. Clément X permit aux jésuites de réciter cet office en plaçant la fête de saint Stanislas au 13 novembre, jour auquel son corps, trouvé sans corruption, fut transféré à l'église du noviciat. La *Vie de saint Stanislas*, traduite de l'italien de Cépari par Calpin, fait partie des livres que les jésuites mettent entre les mains de leurs élèves.

STANISLAS Ier LECZINSKI, ou **LESZCZINSKI**, roi de Pologne, était issu d'une famille originaire de Moravie et de Bohême. Le premier seigneur de cette maison qui s'établit en Pologne fut Philippe de Perztyn, qui s'y rendit (961) à la suite de sa tante maternelle, Dombrouka, fille du roi de Bohême, qui épousa Miecislas, duc des Polonais. Perztyn était doué de grandes qualités ; et Miecislas sut les apprécier : plusieurs victoires qu'il remporta sur les Russes, lui frayèrent le chemin aux premières dignités. Ses descendants fondèrent la ville de Leckno, dont, suivant l'usage des Polonais, ils tirèrent le nom de Leczinski. Plusieurs grands hommes sortirent de cette maison ; et dans les temps modernes, les Raphaël, les Venceslas, les André, les Bogeslas furent distingués par leur mérite personnel et leurs emplois. Raphaël, troisième du nom, d'abord staroste de Frauenstadt, ensuite grand enseigne du royaume, eut successivement les palatinats de Posnanie et de Lencici. Il réunit à ce dernier le généralat de la Grande-Pologne, et enfin la charge de grand trésorier. Il épousa la fille de Stanislas Jablonowski, palatin de Russie, et grand général de l'armée de la couronne ; et de ce mariage est issu le prince auquel cet article est consacré. Stanislas Leczinski vit le jour, le 20 octobre 1682, à Lemberg, capitale de la Russie-Rouge. Né avec d'heureuses dispositions, nourri des leçons les plus propres à les développer, et que lui donna son propre père, il fit bientôt voir qu'il ne dégénérerait pas de la vertu de ses ancêtres. Par un mélange d'exercices regies et d'occupations sérieuses, Raphaël fortifia son tempérament naturellement délicat ; il lui apprit à braver la chaleur et le froid ; et dès que Stanislas eut atteint sa 14e année, il lui fit contracter l'habitude de souffrir la faim et la soif. Dans toutes les saisons, cet enfant chéri n'avait qu'un simple lit de paille. L'esprit se développa dans Leczinski à mesure que son corps se fortifia. A l'âge de 17 ans, il savait parfaitement parler et écrire la langue latine ; le français et l'italien lui étaient familiers ; il s'exprimait dans sa langue maternelle avec grâce, et il l'écrivait élégamment en prose et en vers. L'éloquence étant, en Pologne, un des arts les plus utiles à ceux que leur naissance appelait aux plus hautes dignités, on n'en laissa pas négliger l'étude à Stanislas, qui, guidé par un goût sûr, prit uniquement pour modèles les orateurs de la Grèce et de Rome. Enfin, il était versé dans les mathématiques, et il avait tellement approfondi la mécanique, qu'il eût pu se faire un nom dans cette science. L'éducation de Leczinski étant terminée, son père le fit voyager. De tous les pays qu'il

visita, aucun ne lui inspira le même intérêt que la France : qui eût pu prédire alors à Stanislas qu'il naîtrait de lui une fille, qu'il aurait la satisfaction de voir assise sur le trône de ce vaste et bel empire? Le comte Raphaël, au retour de son fils, s'empressa de l'initier aux affaires de la république. Leczinski n'était âgé que de 19 ans, à la mort du grand Sobieski : il était alors staroste ou juge de la noblesse du palatinat d'Oodolanou, et il fut député par sa province à la diète préparatoire pour l'élection d'un nouveau roi. Cette assemblée l'ayant chargé d'aller complimenter la reine sur la mort de son époux, il s'acquitta dignement de cette mission. Député à la diète d'élection, qui s'ouvrit le 15 mai 1677, il obtint un grand nombre de suffrages pour en être nommé maréchal; mais il eut la sagesse de renoncer à cette charge importante. Il se fit plus d'honneur encore en défendant son père, qu'on accusait de liaisons suspectes. Leczinski et ses amis avaient formé le projet de faire placer la couronne sur la tête de Jacques Sobieski, fils aîné du dernier roi; la France lui fit préférer le prince de Conti, non toutefois sans une forte opposition. Celle-ci, de son côté, porta ses suffrages sur l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, nomination qui fut ensuite ratifiée dans une diète générale. Stanislas alors se rapprocha de ce prince, qui, à la mort de Raphaël Leczinski, accorda le palatinat de Posnanie à son fils, et lui conféra la charge d'échanson de la couronne. Cependant la Pologne fut bientôt agitée par les troubles les plus grands : ils étaient causés tant par la présence des troupes saxonnes, qu'Auguste, malgré l'engagement qu'il avait pris, ne se pressait pas de renvoyer dans son électorat, que par l'imprudence qu'avait commise ce prince en se liguant avec le czar Pierre Ier, ce qui attira sur la Pologne, les armes du roi de Suède, Charles XII. Une confédération, qui se tenait à Varsovie, crut devoir envoyer au monarque suédois un député pour conclure une négociation qui était déjà entamée. Tous les yeux se portèrent vers le palatin de Posnanie, qui alla trouver Charles à Heilsberg. Il parla de la situation des affaires avec tant de sagesse, que le roi de Suède prit le plus grand plaisir à l'écouter. Le monarque promit d'accorder à la république les conditions les plus favorables; et, en quittant Leczinski, il dit : « Voilà un homme qui sera toujours mon ami. » Ce fut dans une seconde entrevue que Charles conçut le dessein de le porter sur le trône, dessein dans lequel le confirmèrent les informations secrètes qu'il se procura sur son compte. Il commença par remplir la promesse qu'il avait faite à la république. La diète de Varsovie enchantée vota des remercîments à son ambassadeur, et déclara le trône vacant (mai 1704). Divers prétendants, parmi lesquels le prince de Conti figura de nouveau, se mirent sur les rangs; mais bientôt les suffrages parurent se réunir en faveur de Leczinski. L'élection avait été fixée au 12 juillet. Charles arriva le 11 à Varsovie, et se tint incognito chez son ambassadeur. L'assemblée s'était ouverte à 3 heures après midi; et, sur les 9 heures du soir, Stanislas fut proclamé roi, au bruit de l'artillerie des Suédois et aux acclamations de la multitude. Beaucoup de Polonais qui s'étaient absentés du champ électoral, et à la tête desquels était le primat, vinrent le lendemain saluer le nouveau roi, à qui Charles XII envoya aussitôt une ambassade solennelle, et fournit de l'argent et des troupes. Les généraux suédois se mirent en campagne pour donner la chasse aux partis polonais et saxons; et en même temps Charles, avec l'élite de son armée, alla chercher celle qu'Auguste commandait en personne. Ce prince n'attendit pas le roi de Suède; mais il prit une résolution hardie, ce fut d'aller enlever son rival dans la capitale. Stanislas, obligé d'en sortir, joignit Charles XII à Lemberg, que les deux rois quittèrent au bout de quelques jours pour marcher à l'ennemi. Tout plia devant l'armée suédoise, et le nombre des partisans de Stanislas s'accrut à proportion des succès de son allié. Le primat convoqua, pour le 11 juillet 1705, une diète à l'effet d'aviser aux moyens de le soutenir. La confédération de Varsovie fut approuvée généralement dans cette assemblée, qui déclara Auguste déchu du trône et confirma l'élection de Leczinski, dont une nouvelle diète, plus nombreuse encore que la précédente, fixa le couronnement au 7 octobre suivant. Il se fit avec le plus grand appareil; et Charles XII, qui s'était trouvé incognito à l'élection de Stanislas, assista de même à cette cérémonie. Le roi et la république de Pologne travaillèrent ensuite à resserrer les liens qui les unissaient à la Suède. Il fut arrêté que les deux puissances réuniraient leurs forces contre Auguste, jusqu'à ce qu'il eût solennellement reconnu Leczinski, et qu'on poursuivrait également le czar afin de le contraindre à réparer les dommages qu'il avait causés tant à la Pologne qu'à la Suède. Cependant Auguste n'avait pas renoncé à l'espoir de rétablir ses affaires. Après avoir fait en Saxe de nouvelles levées, il vint secrètement en Pologne essayer de ranimer son parti. Il tint à Grodno un conseil composé du très-petit nombre de ses amis, qui déclarèrent traîtres et rebelles à la république Stanislas et ses partisans. Mais un moyen plus puissant fut la conclusion du nouveau traité d'alliance entre Auguste et le czar, qui entra en Pologne, au commencement de l'année 1706, à la tête d'une armée de 80,000 hommes, divisée en plusieurs corps, l'un desquels, sous le commandement de Menzikoff, fut battu par Stanislas. Dans le même temps, Schullenbourg, qui était à la tête de 20,000 Saxons et Moscovites, fut défait, près de Frauenthal, par le général suédois, Renschœld, qui n'avait que 2,000 hommes. Le czar s'étant retiré pour aller apaiser une révolte au royaume d'Astrakan, les deux rois ne trouvant plus d'ennemis en Pologne, entrèrent en Saxe. La victoire les y accompagna. Auguste se vit forcé de conclure le traité d'Alt-Ranstadt, par lequel il reconnut Stanislas pour seul et légitime roi de Pologne. Il lui remit les archives et les joyaux de la couronne, et il fallut qu'il répondît à une lettre que ce prince lui avait écrite, comme à l'électeur de Saxe, pour lui faire part de son avénement au trône. En 1707, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, reconnurent Stanislas, et déjà le roi de Prusse et le Grand Seigneur lui avaient envoyé des ambassadeurs. Mais le czar, faisant sa propre cause de celle qu'abandonnait Auguste, résolut de faire élire un troisième roi. Il rentre en Pologne avec une armée de 60,000 hommes, et convoque des assemblées de la nation, qui déclarent Auguste et Stanislas déchus du trône, l'un par son abdication, l'autre par le

vice de son élection. On publia l'interrègne, et le pays fut dévasté par les Russes. Le roi de Suède était alors en Saxe. Stanislas, pénétré de douleur, le supplie de marcher en Pologne; mais depuis quelque temps Charles paraissait uniquement occupé du dessein d'aller en Russie détrôner le czar. Touché, toutefois, par les instances de Stanislas, il partage avec lui ses trésors et ses troupes, et lui donne Renschœld, le plus habile de ses généraux, pour les commander. A peine Stanislas parut-il en Pologne, que sa douceur et son affabilité lui concilièrent tous les cœurs. Après avoir purgé le pays des brigands qui l'infestaient, il marche contre les Moscovites qu'il mena battant depuis Lemberg jusqu'à Grodno. Le roi de Suède se détermina enfin à rejoindre Leczinski. Le czar, sur l'avis des desseins de Charles, avait repris la route de ses États. Stanislas, toujours plus sage et plus modéré que son allié, mit en vain tout en œuvre pour le détourner du projet de passer en Russie. Après le départ de Charles, Leczinski se livra tout entier aux fonctions pacifiques de la royauté. Le désordre était général; mais bientôt les soins paternels du monarque firent renaître quelques sentiments d'humanité dans des cœurs que quatre années de guerre avaient rendus féroces. Le cultivateur, qui était devenu soldat, reprit sa charrue, l'artisan rentra dans son atelier; tous les citoyens déplacés par l'anarchie se livrèrent à leurs premiers travaux; et la Pologne crut toucher au terme de ses malheurs : mais son sort ne dépendait ni d'elle ni de son roi; c'était d'un prince opiniâtre, qui ne prenait conseil que de son ambition, et qui ne concevait pas qu'aucun obstacle pût arrêter l'exécution de ses plans. La journée de Pultawa mit fin aux prospérités de Charles XII. Après ces grands revers de son allié, il ne fut plus possible à Stanislas de se maintenir en Pologne. Dans la triste situation où il se trouve réduit, il rassemble une diète générale : il y rend compte de tout ce qu'il a fait pour pacifier les troubles, il ose défier les plus mal intentionnés de lui reprocher la plus légère infraction aux lois. « Si vous jugez, ajoute-t-il, que le sacrifice de ma couronne puisse devenir utile à la patrie, je suis prêt à le faire. » L'assemblée lui jure une fidélité inviolable et lui prodigue les plus magnifiques promesses; mais on s'en tint là, et Stanislas fut forcé de se retirer, avec 6,000 Suédois, à Stettin, résidence qu'il lui fallut quitter en 1712, pour défendre les États de Charles que leurs ennemis attaquaient de toutes parts. Il réunit alors sa petite armée à celle que commandait le général Stenbock, et il donna des preuves de valeur et de conduite en plusieurs rencontres, surtout à Rostock et à Gustrow où, avec des forces inférieures, il battit les Danois, les Saxons et les Russes. Charles XII, après sa défaite, s'étant retiré en Turquie, Leczinski lui avait écrit pour le conjurer de permettre qu'il conclût un accommodement avec Auguste. Le roi de Suède lui répondit que, loin de consentir à la destruction de son plus bel ouvrage, il se flattait d'aller bientôt, à la tête de 200,000 hommes, rétablir ses affaires et détrôner le czar; qu'au reste il saurait bien faire un autre roi, si Leczinski ne voulait plus l'être. Cette réponse n'étant propre qu'à redoubler l'embarras de ce prince, il chargea Smiegalski d'aller représenter à Charles XII, que l'abdication qu'il proposait était l'unique moyen qui pût rendre la tranquillité à la Pologne. Mais arrivé à Bender, l'envoyé entra dans les vues du roi de Suède, et écrivit à Stanislas qu'il ne doutait pas que son allié ne fût promptement en état de tenir la promesse qu'il lui avait faite. Leczinski résolut alors d'aller lui-même en Turquie, solliciter le consentement de Charles. Accompagné de deux officiers, il se dérobe la nuit à son armée (novembre 1712). Après avoir heureusement traversé le pays ennemi, il arrive à Jassy. Conduit chez le commandant, il se dit officier français au service du roi de Suède, et il ajoute, quant à son grade : *Major sum.*—*Imò maximus es*, lui répond aussitôt le commandant, qui le reconnaît et qui le traite en roi, mais en roi captif. Stanislas lui demanda s'il ignorait qu'il était allié de Charles XII et l'ami du Grand Seigneur. Le commandant alors lui annonça que le roi de Suède, après s'être battu avec ses seuls domestiques contre toute une armée turque, avait été fait prisonnier. La Porte ordonna que le roi de Pologne fût conduit sous bonne escorte à Bender, pour être sous la garde du séraskier, qui alors transférait Charles XII, de cette ville, dans le lieu qui lui était assigné pour prison. Laissant ce prince entre les mains de son lieutenant, le séraskier retourna sur ses pas, pour s'assurer de la personne de Stanislas. Le roi de Suède apprit alors que le roi de Pologne n'était qu'à deux pas de lui. Il lui dépêcha le jeune Fabrice, pour l'assurer de son amitié et lui recommander de ne conclure aucun accommodement avec Auguste, auquel il espérait faire exécuter bientôt le traité d'Alt-Ranstadt. Le séraskier eut pour Stanislas tous les égards dus à sa dignité. Ce prince fit son entrée à Bender, au bruit de toute l'artillerie de la place, et monté sur un cheval arabe, superbement caparaçonné. On l'interrogea ensuite sur les motifs de son voyage; et il ne les déguisa point. Le sultan Achmet ordonna qu'il fût relâché, puisqu'il se proposait de quitter la Turquie, On le traita depuis ce moment en tête couronnée : on lui donna une garde; et on lui assigna un traitement. Le comte Poniatowski, agent particulier du roi de Suède près la Porte Ottomane, eut assez de crédit pour obtenir du Grand Seigneur un nouvel armement contre le czar. Il fut arrêté dans le divan, que l'on donnerait au roi de Pologne 80,000 hommes pour le reconduire dans ses États, et que le roi de Suède le suivrait, à la tête d'une armée plus nombreuse. Stanislas quitta Bender le 7 août. Il se croyait près de dissiper ses ennemis et de rétablir le calme dans sa patrie; mais l'instabilité du divan ne le laissa pas longtemps dans cette espérance. Le grand vizir, Méhémet Baltadji, gagné par l'ambassadeur du czar, fit expédier, le 15, l'ordre le plus précis d'empêcher que le roi de Pologne ne prît le commandement des troupes, et de le faire reconduire à Bender; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Stanislas demeura neuf mois dans le château de cette ville. Enfin Charles XII, instruit que ses ennemis désolaient ses plus belles provinces, résolut de partir; mais il ne put déterminer son allié à l'accompagner dans la nouvelle expédition qu'il méditait. Stanislas partit de Bender à la fin de mai 1714, et traversa, sous un déguisement, la Moldavie, la Transylvanie, la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne. Le comte Ponia-

towski l'accompagna dans ce voyage, et le mit en possession de la principauté dont le roi de Suède venait de lui donner la jouissance. Stanislas s'empressa d'y faire venir du fond du Nord, sa famille, dont il était séparé depuis longtemps. Malgré cette réunion, il ne jouissait pas d'une tranquillité parfaite; et un complot fut tramé pour l'enlever. Les conjurés, dont les mesures furent en partie devinées, tirèrent quelques coups de pistolet sur une voiture où ils croyaient Stanislas, mais où se trouvait seulement un de ses officiers, que par bonheur ils n'atteignirent pas. On se mit aussitôt à la poursuite de ces scélérats, dont trois furent pris, et ils furent jugés et condamnés au dernier supplice. Stanislas non-seulement leur fit grâce, mais, ayant appris que celui de la bande qui tenait l'argent s'était échappé, il voulut qu'on donnât aux autres tout ce dont ils avaient besoin pour retourner dans leurs foyers. Auguste protesta, à la face de l'Europe, qu'il détestait cet attentat. Personne ne l'en crut capable; mais tous les soupçons tombèrent sur Flemming, son ministre. Stanislas était à peine échappé aux coups des assassins lorsque sa constance fut mise à une nouvelle épreuve par la mort de Charles XII, arrivée le 11 décembre 1718. Proscrit dans sa patrie, privé, par une diète, de ses biens patrimoniaux, obligé de quitter la principauté de Deux-Ponts, dont le comte palatin Gustave se mit en possession, il ne savait de quel côté porter ses pas. Dans cette perplexité, il eut recours à la France. Le duc d'Orléans, régent, lui répondit qu'il pouvait choisir la ville d'Alsace qui lui conviendrait le mieux; et en même temps on lui assigna une subsistance honorable. Stanislas ayant fait choix de Weissembourg, partit de Deux-Ponts, le 10 janvier 1720, pour se rendre dans cette ville. Il fut reçu à Strasbourg et dans toute l'Alsace avec les honneurs dus aux têtes couronnées. Lorsqu'il fut arrivé à Weissembourg, la cour de France lui fit offrir une garde particulière. Il répondit qu'il n'en désirait point d'autre que la protection du roi et le cœur des Français. Grand fut son étonnement, lorsqu'on vint lui annoncer que sa fille était destinée à recevoir la main du premier monarque de l'Europe, la main de Louis XV. Il accepta cette faveur inespérée de la fortune qui devait être suivie bientôt de faveurs plus trompeuses. A la mort d'Auguste II (1733), il se mit sur les rangs pour lui succéder, quoiqu'il connût l'inconstance des Polonais et qu'il se fiât mal à leurs promesses; mais il crut devoir céder aux instances de sa patrie adoptive, qui s'engageait à lui fournir les secours les plus puissants. L'Autriche et la Russie, qui favorisaient les prétentions du fils d'Auguste, étaient déterminées à fermer tout passage au beau-père du roi de France. Stanislas trompa leur active surveillance, et parut à Varsovie, quelques jours avant l'élection qui lui fut favorable. Bientôt une armée russe marcha contre sa capitale, et malgré les magnifiques promesses des Polonais et de la France, il fut obligé de s'enfermer à Dantzig, où il soutint un siége mémorable avec un courage dignement secondé par les habitants. Quoiqu'il eût reçu les secours tardifs de la France, il fut réduit à sortir de cette malheureuse ville, déguisé en paysan, et eut à surmonter des périls et des fatigues sans nombre, avant d'arriver à Kœnigsberg, où il put prendre quelques moments de repos. La conduite de l'empereur d'Allemagne au sujet des affaires de Pologne lui avait attiré, dès 1733, une guerre avec la France, qui, ayant eu tout l'avantage, dicta les conditions de la paix en 1738. Il fut stipulé que Stanislas abdiquerait, mais qu'il conserverait les titres et les honneurs de roi de Pologne, et qu'il serait mis en possession des duchés de Lorraine et de Bar, lesquels, après lui, seraient réunis à la couronne. Ici commence une époque de véritable gloire pour Stanislas, qui jusqu'alors n'avait guère été connu que par ses infortunes. Il sut, par la douceur et par la sagesse de son gouvernement, adoucir les regrets de ses nouveaux sujets attachés à leurs anciens souverains, et mérita le surnom de *Bienfaisant*. Il favorisa les lettres et les sciences, embellit ses États d'un grand nombre de monuments, et n'épargna rien pour rendre sa petite cour brillante et polie : il subvenait à toutes ces dépenses avec une pension annuelle de deux millions, pour laquelle il avait renoncé aux revenus des deux duchés. Ce fut au milieu de ces douces occupations qu'il passa les derniers jours d'une vie si agitée; mais un malheur l'attendait encore au bout de sa carrière. A l'âge de 88 ans il se laissa tomber dans le feu de sa cheminée, y resta quelque temps sans qu'il vînt personne pour le relever, et périt des suites de cet affreux accident le 23 février 1766. Divers écrits de ce prince ont été réunis par Marin, sous le titre d'*OEuvres du philosophe Bienfaisant*, Paris, 1763, 4 vol. in-8° et in-12. On a imprimé les *OEuvres choisies de Stanislas*, précédées d'une *Notice historique* par Mme de Saint-Ouen, 1825, in-8°. Proyart a publié l'*Histoire* de ce prince, Lyon, 1784, 2 vol. in-12.

STANISLAS II ou **STANISLAS-AUGUSTE**, roi de Pologne, fils aîné du comte Poniatowski, gentilhomme lithuanien, naquit, le 17 janvier 1732, dans un château de sa famille, et fut élevé dans la religion catholique. Il reçut, avec ses deux frères, une éducation à laquelle son père prit une part très-efficace. Éloigné de toutes les distractions du monde, Stanislas-Auguste montra un goût particulier pour les lettres, et il y fit des progrès tels, que non-seulement il surpassa ses frères, mais que, très-jeune encore, il aurait pu prétendre au titre de savant. A cet esprit cultivé, il joignait les manières les plus aimables et tous les avantages extérieurs. Sa famille, ancienne, mais jouissant de peu de pouvoir dans la république, à cause de la modicité de ses revenus, était sous l'influence des Sapicha, dont elle recevait des pensions, et reconnaissait, en quelque sorte, la suzeraineté. Avant de perdre son père, Stanislas avait voyagé dans différentes parties de l'Europe, et séjourné quelque temps à Londres et à Paris. S'étant livré dans cette dernière ville à tout son goût pour la dépense et la dissipation, il y fut arrêté, pour dettes, et ne recouvra la liberté que par les secours de Mme Geoffrin. Il se lia, en Angleterre, avec le chevalier Williams Hanbury, qui le conduisit à Pétersbourg, où il se rendait comme ambassadeur. Ce fut sous ses auspices que le jeune Poniatowski se présenta à la cour de Russie. Il y eut beaucoup de succès, et fixa surtout les regards de la grande duchesse, depuis impératrice. Voulant paraître à cette

cour avec un caractère plus important, il retourna à Varsovie, et réussit à se faire nommer ambassadeur du roi Auguste III près de la cour de Russie. Revenu alors triomphant à Pétersbourg, il y continua ses assiduités auprès de la grande-duchesse, et finit par donner de l'ombrage au grand-duc. On prétend même que l'impératrice Élisabeth en fut informée : mais elle n'y mit point d'obstacle; et ce n'est que par l'influence de la cour de Versailles auprès du roi de Pologne que Poniatowski fut rappelé. Le roi Auguste III étant mort, peu de temps après son retour à Varsovie (1763), Stanislas ne craignit point de se mettre sur les rangs pour lui succéder. Ni sa position ni sa naissance n'autorisaient une telle prétention. La noblesse et le peuple, toutes les puissances, à l'exception de la Russie, semblaient le repousser; mais Catherine, devenue impératrice, l'appuya avec tant de chaleur auprès de la diète; ses deux oncles Czartoriski, espérant gouverner en son nom, y employèrent si bien leur crédit, qu'il fut élu le 7 septembre 1764, et couronné le 25 novembre suivant. Son élection fut aussi favorisée par la mort de l'électeur de Saxe, fils d'Auguste III, et par l'extrême jeunesse du prince électoral; de manière qu'il n'eut pour concurrent aucun prince étranger. Lorsqu'il fut monté sur le trône, il éleva sa famille au rang de princière, organisa différentes parties de l'administration, et se conduisit avec beaucoup de prudence et de modération envers ceux qui lui avaient été opposés; enfin il fit tout pour se rendre agréable à la noblesse et au peuple; mais il y avait dans la nation tant de causes de divisions et de désordres, que ces efforts pour la rendre heureuse et paisible furent dès lors inutiles. La religion catholique était la religion de l'État; mais les dissidents de l'Église grecque, les luthériens et les calvinistes, avaient eu les mêmes droits que les catholiques, et ils n'en étaient privés que depuis les constitutions de 1717, 1733 et 1736. En 1764 et 1766, l'Angleterre, le Danemark, la Prusse, et surtout la Russie, intercédèrent en vain pour eux auprès de la diète. Ce ne fut qu'en 1768, lorsque ces dissidents eurent formé à Kadan une confédération générale pour faire prévaloir leur demande, toujours appuyée par les mêmes puissances, que Stanislas l'accueillit enfin et que le libre exercice de toutes les religions, avec la faculté de parvenir à tous les emplois, fut reconnu. Mais bientôt, à l'instigation des évêques Soltyk de Cracovie et Massalski de Wilna, la noblesse catholique forma une confédération à Bar, en Podolie, pour détruire de nouveau les libertés; et il résulta de cette opposition une guerre intestine des plus cruelles. La confédération de Bar déclara hautement, par un manifeste, le trône vacant; et il y fut résolu que Stanislas serait enlevé, livré à Polawski, général des confédérés ou mis à mort, si l'enlèvement ne pouvait s'exécuter. Voici comment Coxe, dans son *Voyage en Pologne*, raconte ce malheureux événement. Ce fut Vulwiki qui forma le projet de cet attentat. Ceux qui se chargèrent de l'exécuter, au nombre de quarante, avaient trois chefs, nommés Lukawski, Strawenski et Kosinski, que le général avait liés de la manière la plus solennelle, en plaçant leurs mains dans les siennes, et en leur faisant promettre de lui livrer le roi vivant, ou, si cela se trouvait impossible, de le faire mourir. Ces trois chefs, accompagnés de 37 hommes choisis, se rendirent à Varsovie, déguisés en paysans, feignant d'y conduire du foin qu'ils avaient à vendre, et sous lequel ils cachèrent leurs habits et leurs armes. Le dimanche au soir, 3 septembre 1771, une partie de ces conjurés se porta hors de la ville, tandis que les autres se réunissaient à la rue des Capucins, où ils savaient que le roi devait passer en revenant de chez son oncle le prince Czartoriski. Ce monarque retournait au palais en carrosse, entre neuf et dix heures, accompagné de quinze personnes et d'un aide de camp, qui était assis à côté de lui. A peine était-il à 200 pas de l'hôtel de Czartoriski, que les conjurés l'attaquèrent, en ordonnant au cocher d'arrêter, sous peine d'être tué sur-le-champ. Ils tirèrent plusieurs coups de pistolet sur le carrosse; et un heiduque, qui s'efforçait de défendre son maître fut atteint mortellement d'une balle. Ce brave homme fut le seul de la suite qui montra de la fidélité et du courage. Tous les autres se dispersèrent, même l'aide de camp, qui abandonna son roi et prit la fuite. Cependant Stanislas avait ouvert la portière de son carrosse, pour se sauver à la faveur de la nuit qui était très-obscure; mais dès qu'il mit pied à terre, les assassins le saisirent par les cheveux, en proférant d'horribles menaces. Nous te tenons, lui disaient-ils, ton heure est arrivée? L'un d'eux lâcha son pistolet de si près, que le prince en sentit le feu au visage; et dans le même moment un autre lui porta un coup de sabre sur la tête, qui pénétra jusqu'à l'os. Ils le prirent au collet, et remontant à cheval, le traînèrent à pied, l'espace de 500 pas, dans la rue, entre les chevaux qui couraient. Pendant ce temps, tout était dans la consternation au palais, où les personnes de la suite du roi venaient de répandre l'alarme. Ses gardes à pied coururent au lieu où l'attentat s'était commis; mais n'y trouvant que son chapeau et sa bourse de cheveux ensanglantée, ils désespérèrent de le revoir vivant. S'ils avaient suivi aussitôt ses traces, ils pouvaient l'atteindre. Les assassins voyant que leur victime ne pouvait les suivre à pied, et que la rapidité avec laquelle ils l'avaient traînée lui faisait perdre la respiration, jetèrent sur un cheval le malheureux Stanislas et précipitèrent leur fuite; mais le fossé qui entoure la ville, les obligea encore de suspendre leur marche; il fallut le sauter. Le cheval du prince tomba deux fois, et se cassa la jambe à la seconde. Les assassins firent alors monter sur un autre cheval le roi, tout couvert de la boue du fossé où il était tombé, et lui arrachèrent l'ordre de l'Aigle Noir et la croix de diamants qu'il portait à son cou. Ce ne fut qu'à sa prière qu'ils lui laissèrent un mouchoir et ses tablettes. Alors une partie de la bande s'éloigna pour porter au chef de la confédération la nouvelle de cet enlèvement. Il n'en resta que 7 auprès de Stanislas, sous les ordres de Kosinski. Ne connaissant point les chemins, ils allaient à l'aventure dans les ténèbres; leurs chevaux ne pouvaient se tirer de la boue, et il fallut qu'ils fissent de nouveau marcher Poniatowski à pied, quoiqu'il n'eût qu'un soulier, l'autre s'étant perdu dans le fossé. Après avoir ainsi erré longtemps dans des prairies, sans suivre aucun chemin, et sans s'éloigner beaucoup de Varsovie, ils le firent remonter à cheval. Deux d'entre eux le tenaient de chaque

côté, tandis qu'un troisième conduisait son cheval par la bride. Le roi, s'apercevant qu'ils prenaient le chemin du village de Burakow, les avertit de ne pas y entrer, parce qu'il s'y trouvait un poste de Russes, qui probablement voudraient le délivrer. Il craignait avec raison que les conjurés ne le missent à mort au moment où ils se seraient vus près d'être arrêtés. Cet avis, dont ils ne comprirent pas le motif, commença à les adoucir; ils virent du moins qu'il ne songeait pas à leur échapper; et Kosinski, que ses camarades sollicitaient encore de l'assassiner, les empêcha de consommer ce crime. Le traitant avec plus de douceur, ce chef lui fit donner un chapeau et des bottes, dont le malheureux prince avait le plus pressant besoin, blessé comme il l'était à la tête et au pied. Ils lui donnèrent aussi un autre cheval, et continuant à courir à travers champs, sans savoir où ils étaient, ils se trouvèrent dans la forêt de Bielani à une lieue de Varsovie. La consternation et le trouble ne faisaient que s'accroître dans cette ville. Les gardes du roi craignaient de se mettre à la poursuite des conjurés, de peur qu'ils ne l'immolassent au moment où ils se verraient poursuivis; d'un autre côté, ils sentaient qu'en ne les poursuivant pas, ils leur donnaient le temps d'échapper. Enfin plusieurs gentilhommes montèrent à cheval, et suivant la trace des conjurés, ils arrivèrent à l'endroit où le roi avait passé le fossé. A la vue de sa pelisse ensanglantée, déchirée, percée de balles et de coups de sabre, ils ne doutèrent plus que ce prince eût cessé d'exister, et ils s'abandonnèrent au désespoir, tandis que Stanislas errait dans la forêt de Bielani avec ses ravisseurs. Une patrouille de soldats russes s'étant fait entendre, quatre d'entre eux disparurent. Les trois autres continuèrent leur chemin, forçant le roi à les suivre. A peine avaient-ils marché un quart d'heure, qu'ils entendirent le *qui vive* d'une seconde patrouille; alors deux de ces misérables s'enfuirent encore, et Stanislas resta seul avec Kosinski. Tous les deux étaient à pied; le roi, accablé de fatigue, supplia son gardien de lui accorder un moment pour respirer. Kosinski s'y refusa, et le menaça de son sabre, en lui disant qu'après la forêt il trouverait un carrosse. Ils continuèrent donc à marcher jusqu'à la porte du couvent de Bielani. Kosinski était dans un trouble et une agitation qui n'échappèrent pas au roi: « Je vois, lui dit ce prince, que vous ne savez quel chemin vous devez prendre; laissez-moi entrer dans ce couvent, et pourvoyez à votre sûreté. Non, répliqua Kosinski, j'ai prêté serment. En parlant ainsi, ils arrivèrent à Mariemont, petit palais appartenant à la maison de Saxe, qui n'est qu'à une demi-lieue de Varsovie. Kosinski parut satisfait de savoir où il était, et le roi lui demandant toujours avec instance un moment de repos, il y consentit. Ils s'assirent tous les deux sur la terre, et le roi redoubla d'efforts pour fléchir son conducteur et lui persuader de le laisser échapper, lui représentant l'atrocité d'un attentat sur la personne de son souverain, et la nullité du serment qu'il avait prêté. Kosinski l'écoutait avec attention, et laissait voir quelque repentir. Mais si je vous reconduis à Varsovie, dit-il, je serai pris et mis à mort. Je vous donne ma parole, répondit le roi, qu'il ne vous sera fait aucun mal; mais si vous en doutez, sauvez vous pendant qu'il en est temps encore. Je me mettrai en sûreté, et je ferai prendre un autre chemin à ceux qui pourraient vous poursuivre. » Kosinski, ne pouvant plus résister, tombe aux pieds de son roi, lui demande pardon, et s'abandonne à sa générosité. Le monarque répéta l'assurance qu'aucun mal ne lui serait fait : et tous deux allèrent frapper à la porte d'un moulin, demandant l'hospitalité pour un gentilhomme pillé par des voleurs. Stanislas écrivit aussitôt au colonel de ses gardes. La difficulté fut alors de trouver quelqu'un pour porter ce billet, car les gens du moulin, regardant toujours le roi comme un gentilhomme attaqué par des voleurs, n'osaient sortir, de crainte de ces brigands, enfin le meunier s'en chargea, et une heure après Stanislas fut reconduit dans son palais par un détachement qui était venu le chercher. Lukawski et Strawenski, chefs des conjurés, qui avaient été arrêtés par les Russes, furent jugés et décapités comme régicides; les subalternes furent condamnés à travailler toute leur vie aux fortifications de Kaminiec. Le roi, voulant tenir sa promesse à Kosinski, écrivit lui-même en sa faveur aux juges, qui lui firent grâce. Il resta néanmoins détenu; et quelques mois après Stanislas le fit partir pour l'Italie où il vécut longtemps d'une pension de ce prince. Cet fut à cette époque, que la peste étant venue se joindre à la guerre civile, plongea de nouveau la Pologne dans un abîme de calamités. Sous prétexte de se garantir de ce fléau, les puissances voisines avaient, dès 1770, réuni sur leurs frontières des cordons de troupes considérables; ces troupes s'avancèrent l'année suivante, et dans le mois de septembre 1772, les puissances publièrent des manifestes par lesquelles elles établirent différentes prétentions sur le territoire polonais. Le but de la guerre fut donc ouvertement le démembrement du royaume entre les trois puissances, et le traité de partage fut conclu, en 1773, après de longues négociations. Par ce traité, 3,945 milles carrés furent détachés de ce royaume; 2,000 furent dévolus à la Russie, 1,389 à l'Autriche, et 556 à la Prusse. La nation se vit forcée de donner son consentement à cette spoliation, dans une diète convoquée pour cet objet; et la constitution de Pologne éprouva, dans le même temps, de grandes modifications, qui furent dictées par le cabinet de Pétersbourg. A la place du conseil du royaume, on établit un conseil permanent institué auprès du roi; et ce monarque ne fut plus réellement que le président de la diète. On le priva du droit de nommer aux grands emplois sans le concours des états; enfin il lui fut interdit d'avoir un trésor particulier. Dans l'impuissance de faire le bien où Stanislas se trouvait ainsi réduit, il tenta cependant d'améliorer différentes branches de l'administration; et il consacra, sur son modique revenu, un million de florins à perfectionner les finances. Il chargea ensuite le grand chancelier de la couronne, le comte andré Zamoiski, de la rédaction d'un nouveau code de lois. Le comte s'acquitta de cette mission à la satisfaction du roi et du public éclairé; mais la noblesse fut extrêmement mécontente. Se croyant blessée dans ses prérogatives, elle rejeta le projet dans la diète de 1779. Stanislas fit, à la même époque, beaucoup d'efforts pour perfectionner l'éducation publique et pour améliorer l'état du soldat; enfin, il bâtit à ses frais un superbe hôtel des Invalides.

La guerre ayant éclaté, en 1788, entre la Russie et la Turquie, on convoqua une diète à laquelle le roi proposa des améliorations dans l'administration des finances, de la justice et surtout une augmentation dans l'armée. La Russie protesta contre toute innovation dans la constitution; la Porte, au contraire, promit sa protection aux Polonais contre les Russes. Le roi se déclara en faveur de la Russie, mais les députés s'y opposèrent, et il se vit obligé de céder à l'influence de la Prusse, devenue l'adversaire de la Russie, depuis que cette puissance avait conclu, avec l'Autriche, le traité de Cherson (1787). Le 18 novembre 1788, la Prusse déclara que la garantie de la constitution polonaise, donnée par la Russie, était nulle, et qu'elle ne pouvait empêcher le libre exercice des droits de souveraineté qui appartient à toute nation. Elle ajouta, le 29 mars 1790, dans le traité d'alliance, la promesse de son assistance, dans le cas où la Pologne serait attaquée à cause des changements à faire dans sa constitution. La Pologne alors commença ce grand ouvrage; et comme l'amélioration la plus évidente était de substituer l'hérédité de la couronne au système électif, la Prusse proposa, pour candidat à la couronne héréditaire, l'électeur de Saxe, qui avait dans la nation un parti très-nombreux. Devenant exigeante, cette puissance demanda la cession de Dantzig; et la diète s'y étant refusée, le nouvel allié fut piqué de ce refus. Cependant Stanislas avait beaucoup gagné dans l'opinion publique, et les principales causes de mécontentement avaient disparu. Une grande partie de la noblesse reconnaissait ses erreurs à son égard, et lui rendait plus de justice. Les villes, surtout Varsovie, lui savaient gré des efforts qu'il avait faits pour établir en Pologne une classe intermédiaire entre la noblesse et les esclaves; enfin ces dispositions semblaient lui promettre une grande influence à la diète de 1791, dont les membres, augmentés de moitié, avaient été portés à 600. Le 3 mai, le projet d'une nouvelle constitution fut proposé à cette diète, puis discuté, approuvé et sanctionné par le roi; et toute l'assemblée se rendit à l'église, pour jurer de lui être fidèle. Les principaux articles portaient que la religion catholique serait la religion de l'État, et que les autres cultes conserveraient un libre exercice. La couronne devait être héréditaire dans la maison électorale de Saxe; la noblesse était maintenue dans ses privilèges, et les paysans mis sous la protection de lois spéciales. Le pouvoir législatif appartenait aux états, partagés en deux chambres, et le pouvoir exécutif au roi, avec un conseil privé, composé du primat, de cinq ministres et de deux secrétaires. Enfin, cette nouvelle constitution remédiait réellement à beaucoup d'abus, et la Pologne devait s'en promettre un avenir plus heureux. La Prusse approuva tout, et donna les assurances les plus positives de sa protection contre les attaques auxquelles ces changements pourraient donner lieu. D'autres puissances imitèrent son exemple. La Russie seule ne montra point les mêmes dispositions : cependant elle ne fit pas connaître ses intentions avant d'avoir terminé sa guerre contre les Turcs; et son silence empêcha l'électeur de Saxe d'accepter les offres de la diète. En attendant, le parti de l'opposition déploya une grande activité. Ses chefs, Félix Potocki et Rzewuski s'adressèrent aux cours de Pétersbourg et de Vienne; ils firent tous leurs efforts pour renverser le nouvel ordre de choses; et, secondés au moins par les vœux secrets de la Russie, ils fondèrent la confédération de Targowicz. Dès le 12 mars 1792, l'impératrice, ayant fait sa paix avec les Turcs, déclara qu'elle n'approuvait point la nouvelle constitution, et que son armée allait marcher au secours des confédérés. On vit en effet bientôt de nombreuses troupes russes se diriger vers la Pologne qui était encore sans armée. La résistance courageuse de Kosciusko fut inutile; et bientôt Stanislas, pressé par l'impératrice de Russie, accéda lui-même (23 juillet 1792), à la confédération de Targowicz. Les armées russes occupèrent alors sans obstacle toute la Pologne; et ce fut sous leur influence que la diète de Grodno s'ouvrit le 29 septembre suivant. Les résultats de cette assemblée furent la suppression de la nouvelle constitution, et le rétablissement de l'ancienne. Les négociations, qui eurent lieu à cette époque, sont restées le secret des cabinets. Ce que l'on sait, c'est que la politique de la Prusse changea, au point qu'elle déclara, le 6 janvier 1793, dans un manifeste, qu'au moment où elle se trouvait en guerre avec la France, il lui importait d'assurer ses derrières du côté d'un pays où des *factions et des révolutionnaires pouvaient amener d'autres dangers*. On sait aussi que ce fut alors que les trois puissances du Nord arrêtèrent le second partage de la Pologne, et qu'il ne resta plus à ce pays que le tiers de son ancienne étendue, tellement que Varsovie, la résidence du roi, devint une ville frontière. Cet événement porta le désespoir dans le cœur de tous les bons Polonais, et une nouvelle insurrection éclata peu de temps après sous les auspices de Kosciusko. Les insurgés eurent d'abord quelques succès contre les Prussiens; mais la Russie ayant fait de grands efforts, une nombreuse armée vint assiéger Varsovie sous les ordres de Suwarow. Kosciusko fut battu; la capitale soumise, et le dernier partage de la Pologne consommé entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Catherine II, qui, en 1764, avait tant contribué à placer sur le trône Stanislas, l'en fit elle-même descendre 30 ans après. Appelé par ses ordres à Grodno, ce fut le jour anniversaire même de son couronnement (25 nvembre 1794), que ce malheureux prince se vit contraint de souscrire le traité de partage, et de donner son assentiment à la destruction de son royaume. On l'obligea même de renoncer pour toujours à tous ses droits, et de déposer la couronne. Il vécut depuis à Grodno, d'une pension de 200,000 ducats que lui firent les puissances copartageantes. Après la mort de Catherine, il fut invité par l'empereur Paul I[er] de se rendre à Pétersbourg, et partit le 15 février 1797. Il assista à Moscou, au couronnement du nouvel empereur, et revint à Pétersbourg, où il mourut le 12 février 1798.

STANLEY (Thomas), né à Cumberlow (comté d'Hereford), dans le 17[e] siècle, acheva ses études à l'université de Cambridge, et s'établit à Londres, où il partagea son temps entre l'étude des lois et la lecture des meilleurs livres de l'antiquité. En 1649, il publia la traduction anglaise de quelques poésies grecques et latines anciennes et modernes; puis il en fit paraître plusieurs autres, soit en vers soit en prose, d'ouvrages

français, espagnols et italiens. C'est par ces travaux qu'il préludait à une vaste et importante composition, l'*Histoire de la philosophie*, son principal titre littéraire. Il mourut à Londres en 1678. Ses contemporains ont loué la douceur et l'égalité de son caractère, ses mœurs, sa probité et ses habitudes bienfaisantes. Les deux premiers tomes de l'*Histoire de la philosophie* (en anglais) furent publiés à Londres en 1655, et le 3e en 1662, in-fol. : deux autres éditions parurent dans le même format et le même nombre de vol., ibid., 1687 et 1701 ; une 4e, ibid., 1743, in-4°. Il en existe deux traductions latines, une incomplète, par J. Leclerc, Amsterdam, 1690; la 2e, complète et même avec des additions, par Godefroy Oléarius, Leipzig, 1711, in-4°. On en connaît aussi une *Version* flamande, Leyde, 1702.

STANSEL (Valentin), astronome, né dans la Moravie en 1621, embrassa la règle de Saint-Ignace dès l'âge de 16 ans, professa la rhétorique et les mathématiques dans les colléges d'Olmutz et de Prague, et fut ensuite attaché à la mission des Indes. S'étant rendu en Portugal où il devait trouver l'occasion de passer dans l'Orient, il donna, en l'attendant, des leçons d'astronomie à Évora. Comme de nouveaux obstacles retardaient son départ pour les Indes, il passa au Brésil, où il professa la théologie au collége de San-Salvator, et continua de faire des observations astronomiques. Il mourut dans cette ville en 1690. On a de lui : *Orbus Alfonsinus* (description d'un cadran solaire indiquant à la fois l'heure dans tous les pays), Évora, 1658, in-12 ; *Legatus uranicus ex orbe novo in veterem, hoc est observationes americanæ cometar. factæ, conscriptæ ac in Europam missæ*, Prague, 1683, in-4° ; *Uranophilus cœlestis peregrinus, sive mentis uranicæ per mundum sidereum peregrinantis Ecstases*, Gand, 1685, in-4° ; plusieurs ouvrages manuscrits à Rome, dont on trouve les titres dans la *Biblioth. soc. Jesu* de Southwell.

STANYHURTS (Richard), né à Dublin vers 1545, s'acquit une grande réputation dans l'université d'Oxford, par des *Commentaires* sur Porphyre, qu'il y publia à l'âge de 18 ans. Plus tard il embrassa la religion catholique en Flandre, fut ordonné prêtre, et devint chapelain de l'archiduc Albert, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Bruxelles en 1618. Ses ouvrages sont : *Harmonia in Porphyrianas constitutiones*, Londres, 1570, in-fol. ; *De rebus in Hyberniâ gestis*, Anvers, 1584, in-4° ; *Descriptio Hyberniæ*, traduit en anglais dans le premier vol. des *Chroniques* de Hallingshet ; *De vitâ S. Patricii*, Anvers, 1587 ; *Hebdomada Mariana*, etc., 1609, in-8° ; *Hebdomada eucharistica*, Douai, 1614 ; *Brevis præmunitio pro futurâ concertatione, cum Ussirio*, et quelques autres écrits peu remarquables en latin et en anglais.

STANYHURST (Guillaume), de la famille du précédent, né à Bruxelles, entra chez les jésuites en 1617, et mourut dans cette ville en 1663. On a de lui quelques opuscules latins tombés dans l'oubli, entre autres, *Album maritimum*, en vers et en prose, Louvain, 1641, in-fol. : c'est un éloge de la maison d'Autriche.

STANZIONI (Maxime), peintre napolitain, né en 1585, mort de la peste en 1656, fut élève de Caracciolo, avec lequel il a beaucoup d'analogie. Dans le portrait, aucun artiste de son pays ne s'est autant que lui approché du Guide, et plusieurs ouvrages importants l'ont mis au rang des peintres à fresque les plus distingués. Pendant un séjour à Rome, il orna la Chartreuse de plusieurs tableaux magnifiques, parmi lesquels on cite un *saint Bruno donnant à ses religieux la règle de son ordre*.

STAPEL. *Voyez* **BODOEUS.**

STAPFER (Jacques), sénateur zuricois, et commandant des troupes suisses dans les guerres d'Italie au commencement du 16e siècle, naquit à Zurich, en 1466, de Henri Stapfer, membre du sénat, et seigneur de Seldenküren et de Leimbach, qui s'était distingué à la bataille de Morat. Entré, en 1507, au service du roi de France, il obtint une récompense extraordinaire pour la valeur et les talents qu'il déploya dans l'expédition de Gênes. Élu sénateur, en 1509, il acquit, dans les campagnes suivantes de Lombardie, auxquelles les cantons prirent part, la réputation d'un habile capitaine ; mais il se fit de nombreux ennemis, soit à cause de succès enviés par des rivaux puissants, soit par l'usage illégal qu'il fit de son influence et de son autorité. Accusé de s'être rendu coupable de concussion, en s'appropriant une partie de la solde des troupes, il fut d'abord condamné, puis reconnu innocent, placé à la tête des Suisses qui marchèrent contre Milan sous les ordres de Maximilien Ier, et armé chevalier par cet Empereur, mais bientôt disgracié par suite d'une dénonciation de Trivulce, qui envoya au monarque des lettres interceptées, mais qu'on l'accusa d'avoir lui-même forgées. L'esprit remuant et inquiet de Stapfer le jeta peu après dans une entreprise qui lui attira l'animadversion de son canton. Ayant conduit un corps auxiliaire auprès du duc Ulric de Wurtemberg, sans l'aveu et même contre les intentions de son gouvernement, et fut puni par une amende, et renonça à la bourgeoisie de Zurich. Le prince abbé de Saint-Gall l'engagea, en 1525, à son service, et l'employa dans la haute administration de ses États. A cette époque, les annales de la Suisse ne font mention de lui qu'à l'occasion du colloque de Baden, institué pour arranger les différends élevés par la réforme religieuse entre les cantons.

STAPFER (Jean-Frédéric), l'un des théologiens les plus distingués de l'Église réformée, né à Brougg, canton d'Argovie, en 1708, entreprit de donner à la théorie et aux préceptes du christianisme la clarté et l'enchaînement méthodique que Wolf avait apportés dans l'exposition des doctrines morales et métaphysiques. Ce dessein, accompli avec autant de succès que d'habileté, a enrichi la théologie protestante de trois ouvrages considérables, tous imprimés à Zurich, et dont voici les titres : *Institutiones theologiæ polemicæ*, 5 vol. in-8° (1743-47), 2e édition, 1752 ; les *Fondements de la vraie religion* (en allemand), 12 vol., 1746-53 ; la *Morale chrétienne*, 6 vol. in-8° ; 1756-66. Sa vie fut l'image fidèle de sa doctrine. Pasteur d'une des paroisses les plus étendues et les plus importantes du canton de Berne (Diesbach, près de Thoun), il sut appliquer à tous les besoins des habitants des chaumières les vérités dont il avait offert le développement philosophique aux savants, et à sa mort, arrivée en 1775, cette vaste commune pré-

sentait le spectacle d'une seule famille unie et heureuse.

STAPFER (Jean), frère du précédent, né en 1719, mort en 1801, premier professeur de théologie à l'académie de Berne, contribua au perfectionnement de l'instruction religieuse par ses éloquentes prédications et par le zèle et la patience qu'il mit à refaire, d'un bout à l'autre, la version rimée des Psaumes en usage dans les églises bernoises. Nous citerons en outre de lui : des *Sermons*, Berne, 1761-81, 11 vol. in-8°. — STAPFER (Albert), frère des précédents, né en 1722, mort en 1798, est auteur de plusieurs *Mémoires* sur l'irrigation des prés, insérés dans les premiers volumes des *Mémoires de la Société économique de Berne*, 1760-70.

STAPFER (Philippe-Albert), littérateur et diplomate, né en 1766 à Berne, après avoir achevé ses études théologiques avec succès, embrassa la carrière du ministère évangélique. Professeur de théologie, puis de philosophie à l'académie de sa ville natale, il remplit cette double chaire avec éclat, et se fit une réputation qui s'étendit au loin. Lors de la révolution de l'Helvétie, il fut nommé ministre des cultes et des sciences, puis ministre plénipotentiaire à Paris, où il se fixa. A la cessation de ses fonctions, il partagea son temps entre la culture des lettres et les soins qu'il devait à sa famille. Vice-président de la Société biblique, il fit un voyage en Angleterre dans l'intérêt de cette œuvre, et visita les principales associations du même genre formées récemment en Allemagne et en Hollande. Suard le nomma son exécuteur testamentaire. Il mourut à Paris en 1840. L'un des rédacteurs des *Archives littéraires*, et plus tard de la *Revue encyclopédique*, il a traduit de l'allemand le *Faust* de Goëthe, et revu la traduction de l'*Histoire de la littérature espagnole* de Bentuweck, et publié quelques *opuscules* dont on trouve la liste dans la *France littéraire* de Querard.

STAPLETON (Thomas), issu d'une ancienne famille du Yorkshire, naquit, en 1535, à Henfield, dans le comté de Sussex. A l'avénement de la reine Élisabeth, il quitta l'université d'Oxford, et renonça à un canonicat de Chichester, pour suivre ses parents à Louvain. Après son cours de théologie, il alla prendre à Paris les leçons des plus habiles professeurs dans les langues savantes, fit le voyage de Rome, et revint à Louvain, où il acquit une grande réputation par ses ouvrages de controverse. Après avoir enseigné la théologie dans plusieurs monastères de Flandre, il obtint une chaire dans l'université de Douai, et un canonicat à Saint-Amand. Soit inconstance de caractère, soit désir de vivre dans la retraite, il entra au noviciat des jésuites, et en sortit avant de l'avoir terminé, ce qui lui attira bien des reproches. L'université de Louvain, qui désirait depuis longtemps de se l'attacher, le fixa dans son sein par une chaire de théologie. Peu de temps après, il fut pourvu du doyenné d'Hilverbeek, de 1,000 florins de revenu. Clément VIII se proposait de l'élever à la pourpre romaine, lorsqu'il mourut à Louvain, le 12 octobre 1598. Stapleton passait pour un des plus habiles controversistes de son temps. Ses ouvrages sont un arsenal où l'on trouve toute sorte d'armes contre les protestants. Le cardinal Duperron les préférait à tous les autres ouvrages de ce genre.

STAPLETON ou **STAPYLTON** (Robert), né à Carleston (Yorkshire), fut élevé dans le monastère des bénédictins anglais de Douai, d'où il alla embrasser la religion anglicane en Angleterre. Il fut un des courtisans de Charles Ier, qui le créa chevalier. Charles II lui donna la place d'huissier du conseil privé. Il mourut le 11 juillet 1669, et fut enterré à Westminster. Stapleton avait du talent pour la poésie : on a de lui des tragédies et une Traduction du Panégyrique de Trajan, avec des notes; une édition de Juvénal, également avec des notes; une Traduction des amours de Léandre et de Héro; l'*Histoire des guerres des Pays-Bas*, traduite de Strada, et d'autres traductions.

STARAY (Antoine, comte de) *Voyez* **SZTARAY**.

STARCK (Samuel), né en 1649, à Pyriz en Poméranie, d'abord ministre à Dargoun, puis prévôt de Neucahlen, et enfin professeur en théologie et pasteur à Rostock, où il mourut en 1697, fut un des premiers en Allemagne qui songèrent à expliquer l'un par l'autre l'hébreu et l'arabe. On a de lui quelques *Dissertations*.

STARCK (Jean-Auguste de), petit-fils du précédent, né à Schwerin en 1741, dans la religion luthérienne, fut appelé en 1762 à une chaire de langues orientales et d'antiquités à Pétersbourg, dont il se démit au bout de deux ans et demi, pour voyager. Il vint à Paris, déjà dégoûté de la réforme par la lecture des ouvrages de Luther, si violents et si passionnés, et sentit accroître ses doutes en lisant l'*Histoire des variations* de Bossuet. Il ne tarda pas à embrasser la religion catholique (1766). Son abjuration resta secrète, et pourrait par conséquent être contestée. Starck, mal affermi dans la foi, sollicité par ses parents et ses amis, pressé peut-être par le besoin, car il avait demandé vainement de l'emploi, retourna en Allemagne, et reprit l'exercice de la religion protestante sans que l'on se doutât de son abjuration. Seulement ses adversaires lui reprochèrent souvent de pencher pour le catholicisme, et il ne parut point chercher à s'en défendre ni par ses écrits, ni par sa conduite. Après avoir rempli successivement plusieurs fonctions honorables, entre autres celles de professeur de théologie et de prédicateur de la cour de Kœnigsberg, de professeur de philosophie à Mittau, de premier prédicateur à la cour de Darmstadt, où il fut comblé de faveurs, il mourut en 1816. Parmi ses nombreux ouvrages, la plupart en allemand, on distingue : *Histoire du premier siècle de l'Église chrétienne*, Berlin, 1779 et 1780, 3 vol.; *Essai d'une histoire de l'arianisme*, ibid., 1783, 2 vol.; *Triomphe de la philosophie dans le 18e siècle*, Francfort, 1803, 2 vol., contre les doctrines de cette époque; *le Banquet de Théodule*, traduit en français par M. l'abbé de Kentsinger, sous le titre d'*Entretien philosophique sur la réunion de différentes communions chrétiennes*, Paris, 1818, in-8°; 2e édition, 1822.

STARNINA (Gherardo), peintre florentin, né en 1354, fut un des plus habiles dessinateurs de son temps: il eut de l'originalité dans l'invention et du naturel dans l'expression. Parmi les ouvrages qui lui furent demandés, ses contemporains admirèrent les peintures de la chapelle Saint-Jérôme dans l'église des Carmes, à Florence. La seule qui existe aujourd'hui est le tableau d'autel représentant la *Mort de saint Jérôme*. Vasari s'est trompé en plaçant en 1403, la mort de Starnina,

qui fut chargé de consacrer la prise de la ville de Pise, arrivée en 1406.

STAROWOLSKI (Simon), l'un des meilleurs historiens de la Pologne, né vers la fin du 16e siècle, professa d'abord la philosophie et la théologie à l'abbaye de Wackoé; il fut ensuite secrétaire du grand général de Lithuanie, Ch. Chodkiewicz. Après la mort de ce héros, il visita l'Allemagne, l'Italie, la France et la Hollande; puis, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Cracovie. Il mourut en 1656. Parmi ses nombreux ouvrages, il en est plusieurs qui peuvent être utilement consultés, entre autres : *Polonia, sive Status regni Poloniæ,* Cracovie, 1632, in-fol.; nouvelle édition, corrigée et augmentée par Herman Conring, Wolfenbuttel, 1656, in-4°; *Institutorum rei militaris libri VIII,* Cracovie, 1640, in-fol.; *Monumenta seu epitaphia illustr. Sarmatorum,* ibid., 1655, in-fol., figures.

STASSART (Eustache ou Jean), écoutète, c'est-à-dire chef de la magistrature municipale de Bruges, se signala dans les fonctions civiles et devint la victime de son dévouement à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Ayant voulu réprimer la fureur des habitants de Bruges, révoltés contre ce prince, il fut massacré par le peuple, en 1436, avec un grand nombre de citoyens. Sa veuve reçut de Philippe le Bon une lettre autographe de condoléance sur ce tragique événement.

STASSART (Jean de), petit-fils du précédent, vint se fixer à Bruxelles, fit partie du conseil de cette ville et signa le fameux acte des états de Brabant, en date du 28 juin 1549, concernant la Joyeuse entrée. Il avait rendu d'importants services à l'empereur Charles-Quint, pour la répression de la révolte des Gantois, en 1539, et dans plusieurs autres circonstances, ce qui lui valut, le 17 novembre 1547, des lettres de confirmation d'ancienne noblesse accordées *motu proprio,* en ajoutant un aigle au blason de ses armes, avec la devise : *Semper fidelis.*

STASSART (Pierre de), frère du précédent, né en 1535, s'occupa très-jeune du droit public et de la constitution du pays, devint conseiller-pensionnaire de la ville de Bruxelles, et sut, dans les temps les plus difficiles, concilier ce qu'il devait à son souverain avec ce qu'exigeait le maintien des priviléges du Brabant. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits sur les principaux événements dont il fut le témoin.

STASSART (Herman-Louis-Joseph de), petit-neveu du précédent, né au château de Briex, en 1612, d'abord cornette, puis capitaine de cuirassiers, fut blessé à la bataille de Rocroy en 1643, se distingua dans plusieurs rencontres, obtint un régiment de cavalerie allemande au service d'Espagne, en 1649, fut armé chevalier par l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, et tué d'un coup de feu, le 16 juillet 1666, à l'attaque de Valenciennes.

STASSART (Henri-Ignace-Philippe de), fils du précédent, naquit à Gand, en 1640. Ses parents le mirent au collége de Douai, où il fit de bonnes études, et à l'âge de 18 ans, il prit l'habit de jésuite chez ses instituteurs, qui le chargèrent d'une chaire de rhétorique; mais sa santé l'ayant obligé de renoncer à l'enseignement, il obtint la permission de retourner dans sa ville natale, vers l'an 1685, et y mourut le 21 juillet 1691. Il avait composé plusieurs ouvrages de dévotion; celui qui a pour titre : *Réflexions sur le saint sacrifice de la Messe,* est le seul qu'on ait imprimé. La dernière édition, précédée d'une *Notice* biographique par l'abbé Grizar, a paru à Bruxelles, 1777, in-12.

STASSART (Jacques-Joseph, baron de), petit-neveu du précédent, vit le jour, en 1711, à Charleroi, où son aïeul Charles-Philippe de STASSART était venu remplir les fonctions de commandant d'armes, vers la fin du 17e siècle. Après avoir achevé ses humanités et sa philosophie à Douai, il fit ses études en droit à l'université de Louvain, et fut bientôt considéré comme la principale lumière du barreau belge. Nommé conseiller fiscal du souverain bailliage, en 1741, puis, en 1745, conseiller et procureur général au conseil de Namur, il rendit des services essentiels à sa province, surtout au moment de la conquête qu'en firent les armées françaises en 1746. Comme il défendait vivement les intérêts de ses compatriotes contre les prétentions de l'intendant général des vivres, celui-ci le menaça de l'envoyer à Versailles. Votre prudence me rassure, répondit le courageux magistrat; vous vous garderez bien de me mettre en position de faire connaître votre conduite au roi de France; car sans doute il s'empresserait d'en faire justice. Pour satisfaire, sans qu'il en résultât une nouvelle charge publique, à la contribution de guerre qu'exigeait le maréchal de Saxe, il fit défricher, en les affermant par bail emphytéotique, des landes situées autour de l'abbaye de Salziane, non loin de Namur, et qui furent, en peu d'années, couvertes de jolies habitations. Cet heureux essai l'engagea par la suite (en 1776) à permettre le partage des biens communaux; mais sous la condition d'y bâtir des maisons et de les conserver pendant un certain laps de temps. Le pays de Namur éprouve encore aujourd'hui les excellents résultats de cette mesure, si favorable aux progrès de l'industrie agricole. L'impératrice Marie-Thérèse l'appela, en 1757, au conseil privé à Bruxelles, où les affaires les plus épineuses lui furent confiées. Il prépara les projets relatifs aux échanges de territoires avec l'électeur de Trèves, le prince-évêque de Liége et la France. Ce fut sur son rapport qu'on interdit au clergé le droit d'acquérir des biens fonds, et que les monastères les plus riches furent chargés de pensions (sous le nom de pains d'abbaye), en faveur des filles de militaires sans fortune. En 1764, il fut nommé président du conseil de Namur, et bientôt après conseiller d'État. En 1789, il céda sa présidence à son fils aîné, et conserva la confiance de son souverain pendant l'insurrection belgique; il fut consulté sur le manifeste que publia l'empereur Léopold II, et reçut, comme gage de la bienveillance de ce monarque, un diplôme de baron du saint-empire, en 1791. Il supporta courageusement, malgré son grand âge, les fatigues et les ennuis de l'émigration en 1794, rentra dans sa patrie l'année suivante, et passa ses dernières années dans la retraite en philosophe chrétien. Il s'éteignit à l'âge de 90 ans, le 21 mars 1801. Il a laissé plusieurs manuscrits, entre autres un *Précis des affaires traitées au conseil privé,* 1747-1764, 4 vol. in-fol.; *Mémoires et titres relatifs aux discussions avec*

la France et les autres pays limitrophes, 4 vol.; *Recueil ou Précis des causes jugées au conseil de Namur*, 5 vol. in-fol.; *Correspondance avec le prince Charles de Lorraine, le comte de Cobenzel, le prince de Stahremberg, le prince de Kaunitz, l'archiduchesse Marie-Christine*, etc.

STASSART-NOIRMONT (Jacques-Joseph-Augustin, baron de), fils aîné du précédent, né à Namur, le 28 août 1757, fit ses études au collége de sa ville natale, puis à l'université de Louvain. Après avoir suivi le barreau pendant quelques années, il devint conseiller au grand conseil de Malines, et réunit à cet emploi celui de préposé du souverain pour toutes les affaires fiscales. Il adopta le système de Joseph II avec chaleur, et courut même des dangers dans une émeute, à la suppression du séminaire épiscopal de Malines, en 1788. Il vint occuper la présidence du conseil de Namur, en 1789, s'éloigna, l'année suivante, pendant la révolution belgique, et quitta de nouveau ses foyers à l'approche des armées françaises, en 1792, puis en 1794. Il passa tout le temps de sa dernière émigration à Vienne, où le gouvernement autrichien le consulta sur diverses affaires. A la fin de 1800, il obtint la permission de revoir sa patrie, et vécut retiré dans ses terres, où tous ses moments se partagèrent entre l'étude et l'agriculture. Les manuscrits qu'il a laissés sont en grand nombre. Nous citerons 13 vol. in-fol., sous le titre de: *Selecta ex archivis magni consilii*, et 7 volumes d'*Avis de l'office fiscal du grand conseil de Malines*. Sa famille a conservé une histoire ecclésiastique en latin: *Belgica christiana*, 5 vol. in-fol.; 7 vol. de *Mémoires et Notes sur la révolution belgique et sur les premières années de la révolution française; Voyage en Allemagne; Description de Vienne* et *Notes sur l'arrivée de S. A. R. Madame, aujourd'hui duchesse d'Angoulême, en Autriche, etc.*

STATIUS (Achilles). *Voyez* **ESTAÇO**.

STAUDIGL (Ulric), savant bénédictin, naquit le 9 octobre 1644, à Landsberg, sur le Lech, où son père était brasseur, étudia la philosophie à Dillingen, et se fit religieux à Andechs, le 1er novembre 1664. Il fit, chez les bénédictins, son cours de théologie, et prit les ordres sacrés. Il se distingua par l'élégance de son style latin; il parlait aussi très-bien français et italien. Ses talents le firent nommer procureur général pour négocier à Rome la réunion de tous les monastères de l'ordre de Saint-Benoît en Bavière, en une seule congrégation : il réussit à terminer cette affaire en 1684. Pendant son séjour à Rome, il s'appliqua à l'étude du droit civil et de la médecine. Staudigl est peut-être le seul individu qui ait été revêtu du grade de docteur en toutes les facultés, savoir de philosophie, de théologie, de médecine et de droit. De retour à Andechs, il fut nommé prieur et administrateur de plusieurs domaines appartenant au couvent. Il mourut le 8 mars 1720. Il fit imprimer à Rome en 1686, in-8° : *Omnium scientiarum et artium Organon universale seu Logica practica*, etc. On a de lui des Traductions latines des *Applausi festivi nella solennità d'alcuni santi* de Philippe Piccinelli, et du Traité des *Etudes monastiques de* Mabillon.

STAUNTON (sir George-Léonard), diplomate, né à Galway en Irlande, de parents peu favorisés de la fortune, étudia la médecine à Montpellier, et après avoir reçu le grade de docteur, exerça son art à Londres, habita ensuite Stockbridge et y épousa une fille du banquier Collins, de Salisbury. En 1762, il alla s'établir à la Grenade dans les Antilles. Quand lord Macartney obtint le gouvernement de cette colonie, il eut occasion d'apprécier les talents de Staunton et le nomma son secrétaire. Staunton acquit, dans l'exercice de cet emploi, la connaissance de la jurisprudence, et devint procureur général. Quand l'île fut prise par les Français, en 1779, Staunton suivit Macartney en Europe. Celui-ci, envoyé ensuite dans l'Inde comme chef de la présidence de Madras, prit de nouveau Staunton pour secrétaire. Ce dernier donna dans plusieurs circonstances, des preuves remarquables d'habileté et d'intrépidité, surtout lorsqu'il fit arrêter, sans effusion de sang, le général Stuart qui s'était révolté contre l'autorité du président. Il sut déterminer Suffren à suspendre les hostilités devant Goudelour, avant que la nouvelle de la paix fût officiellement connue, et en 1784, conclut la paix avec Tippou-Saïb. Revenu en Angleterre, la compagnie des Indes récompensa ses services par une pension de 500 livres sterling: le roi le créa baronnet en Irlande, l'université d Oxford l'éleva au rang de docteur en droit. Macartney alla en Chine, en 1792, comme ambassadeur de la Grande-Bretagne. Staunton fut secrétaire de légation, eut de plus le titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire : il devait même remplacer l'ambassadeur en cas de mort. Pendant qu'on faisait les préparatifs du voyage, il vint à Paris à l'ancienne maison des missions étrangères pour y découvrir quelqu'un qui parlât le chinois : ses démarches ayant été sans succès, il courut en Italie malgré les rigueurs de l'hiver, et amena de Naples, au mois de mai 1792, deux jeunes chinois qui étaient entrés dans les ordres; et qui servirent d'interprètes. Quand l'ambassadeur obtint son audience de l'empereur de la Chine, Staunton y parut vêtu de sa robe de docteur, costume très-convenable dans un pays où l'étude des sciences conduit aux plus hautes dignités. Il éprouva, dans cette circonstance, une satisfaction bien vive. Son fils, âgé de 13 ans, qui était page de l'ambassade, avait étudié le chinois dans le voyage. Ses progrès avaient été si rapides, qu'il put s'avancer jusqu'auprès du trône et parler dans cette langue au monarque du céleste empire. Ce souverain enchanté des manières de l'enfant, lui donna une bourse remplie de noix d'arec. A son retour en Angleterre, Staunton fut chargé de rédiger la relation de l'ambassade. Une maladie de langueur causée par ses longues fatigues, le mit au tombeau le 12 janvier 1801. On a de lui en anglais : *Récit authentique de l'ambassade envoyée par le roi de la Grande-Bretagne à l'empereur de la Chine, avec une relation de son voyage à la mer Jaune et au golfe de Pékin, et de son retour en Europe, tirés principalement des papiers du comte de Macartney*, Londres, 1797, 2 vol. in-4°; cartes et figures; traduit en français par Castera, sous le titre de *Voyage fait dans l'intérieur de la Chine et de la Tartarie*, 5 vol. in-8°; cartes et figures, en allemand, par Huttner, Zurich, 1798, 2 vol. in-8°; cartes et figures.

STAVELEY (Thomas), savant anglais, né à Cussington dans le comté de Leicester, suivit la carrière du

barreau ; voyant l'héritier du trône embrasser ouvertement la cause du catholicisme en 1674, il publia contre la cour de Rome un ouvrage intitulé : *Romish Horseleech*, 1679. Il mourut en 1683. Nous citerons encore de lui une *Histoire des Églises d'Angleterre*, publiée en 1712, et réimprimée en 1773.

STAY (Benoît), poëte latin, né à Raguse en 1714, eut l'idée d'appliquer, comme Lucrèce, la poésie aux objets qui semblent la repousser; il eut même la prétention de surpasser son modèle, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il s'est trouvé des biographes pour soutenir qu'il l'avait effectivement surpassé. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il a eu l'avantage de développer en vers des systèmes de philosophie et de physique plus raisonnables que celui d'Épicure; mais c'est à Descartes et à Newton surtout qu'il faut en rapporter la gloire, et non au poëte latin moderne. Son travail sur le système de Descartes est intitulé : *Philosophiæ versibus traditæ libri VI*, Venise, 1744, in-8°; réimprimé à Rome et à Venise. Le travail analogue qu'il fit sur Newton parut sous ce titre : *Philosophiæ recentioris versibus traditæ libri X, cum adnotat. et supplem. Rog. Boscowich*, Rome, 1755, 1er vol.; 1760, 2e vol.; 1792, 3e vol., in-8°; réimprimé en entier, Rome, 1792. Ces poëmes ouvrirent une carrière brillante à leur auteur en lui conciliant la faveur des pontifes qui se succédèrent depuis Benoît XIV, et qui le revêtirent d'emplois honorables. Il mourut en 1801.

STEDMAN (Jean-Gabriel), né en Écosse en 1748, fut officier dans un régiment de la brigade écossaise au service de la Hollande. La révolte des nègres de Surinam ayant fait prendre la détermination d'envoyer des renforts de troupes dans cette colonie, Stedman obtint, en 1772, le grade de capitaine dans un corps de volontaires qu'on y faisait passer. Il eut à Surinam des relations intimes avec une jeune et belle fille mulâtre nommée Johanna, qui lui donna un fils, et qui, par délicatesse, refusa de suivre son amant en Europe, après la pacification de la colonie en 1777. Johanna ne survécut que peu d'années à sa séparation d'avec Stedman, à qui son fils fut envoyé. Ce jeune homme entra dans la marine anglaise et périt en mer, à la fleur de son âge. Stedman, à son retour en Europe, reprit son rang de capitaine dans le régiment qu'il avait quitté. On lui offrit, peu de temps après, la place de vice-gouverneur de la colonie de Berbice, qu'il ne voulut pas accepter. La guerre ayant éclaté entre la Grande-Bretagne et la Hollande, il quitta le service de cette dernière puissance et mourut à Tiverton en 1797, après avoir publié une relation de son voyage, où l'histoire de ses amours et les détails de la guerre contre les nègres marrons, qui l'a fait pénétrer fort avant dans l'intérieur de la Guiane, jettent beaucoup d'intérêt. Ce voyage, publié à Londres en 2 vol. in-4°, 1796, a paru en français sous ce titre : *Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane, par le capitaine J. G. Stedman, avec Atlas de 44 planches in-4°, dessinées par l'auteur, traduit par P. F. Henry*, Paris, 1799, 3 vol. in-8°.

STEELE (Richard), littérateur distingué, né à Dublin vers 1675, ou en 1671 suivant Chalmers, eut le bonheur de connaître au collége Addisson, avec lequel il se lia d'une amitié qui lui fut souvent utile. Il montra dès lors du goût pour les lettres; mais son talent n'était pas formé. Vers la même époque, saisi d'une violente passion pour la carrière militaire, il entra simple soldat dans les gardes à cheval contre le gré de ses amis, et même d'un riche parent qui le déshérita. Son esprit, sa gaieté, sa franchise le rendirent l'idole de officiers qui réunirent leur influence pour lui procurer la place d'enseigne. Steele ne vit guère dans cet avancement d'autre avantage que celui de se livrer plus facilement à la dissipation et à la débauche. Cependant il donna en 1701 les *Funérailles, ou le Chagrin à la mode*, la première de ses comédies qui ait eu du succès. Deux ans après, une seconde pièce de lui fut très-bien accueillie; mais une troisième ayant été sifflée, l'auteur, dégoûté du théâtre pour longtemps, se mit à publier *le Babillard* (*the Tatler*), ouvrage périodique dont il n'avait paru que quelques numéros, lorsque Addisson devint sont collaborateur. Au *Babillard* succéda *le Spectateur*, dont le plan avait été concerté entre les deux amis, et au succès duquel ils concoururent, Addisson comme écrivain, Steele comme éditeur et comme directeur. *Le Mentor* (*Guardian*) fut encore une des publications périodiques de Steele qui, cette fois, se procura l'utile coopération de Berkeley, de Pope, de Tickell et surtout d'Addisson. Il l'interrompit tout d'un coup, en 1713, au n° 175, soit par suite de ses démêlés avec son imprimeur, soit parce qu'à cette époque il se lança dans les discussions politiques. En effet, il entreprit presque aussitôt, sous le titre de *l'Anglais* (*the Englishman*), un nouveau journal où il défendit, comme il l'avait d'ailleurs toujours fait, les principes des whigs, auxquels il était fortement attaché. Déjà depuis quelque temps il siégeait à la chambre des communes, où il comptait beaucoup d'adversaires de ses opinions politiques. Lorsque le nouveau parlement s'assembla en 1714, Steele ne se laissa point intimider par la puissance du parti tory, qui avait acquis une majorité nombreuse dans les deux chambres, et dès le premier jour manifesta ses sentiments avec une énergie assez rude. Ses ennemis répondirent à ses arguments parlementaires, en l'attaquant sur deux Nos de *l'Anglais* et sur son pamphlet intitulé *la Crise*, et réussirent à le faire expulser de la chambre comme auteur de libelles séditieux. Steele ne fut guère affecté de cette disgrâce, et continua de publier des pamphlets et de nouvelles feuilles périodiques. A l'avénement de George Ier (1714), il reprit faveur, fut nommé successivement inspecteur des écuries royales d'Hamptoncourt, l'un des magistrats du comté de Middlesex, et chargé d'administrer le théâtre de Drury-Lane, avec le brevet de gouverneur de la compagnie royale des comédiens. Cependant il paraît que, malgré ces emplois et d'autres faveurs, il eut besoin de recourir quelquefois encore aux expédients : pour suffire à ses prodigalités, il entreprit à cette époque plusieurs nouvelles publications qui eurent peu ou point de succès, telles que le *Town-Talk* (*Caquetage de ville*). On le vit même former, avec un mécanicien, une association qui ne réussit pas davantage, pour transporter à Londres du saumon frais. En 1719, le comte de Sunderland ayant proposé de fixer le nombre des membres de la chambre haute, et de déclarer que le roi ne pour-

rait en créer de nouveaux qu'après l'extinction des familles anciennes. Steele se prononça contre cette mesure, et publia le 1er N° du *Plébéien*, auquel Addisson répliqua vertement, ce qui brouilla les deux vieux amis. Le bill fut rejeté par la chambre des communes, et les idées du *Plébéien* eurent gain de cause; mais l'auteur lui-même tomba dans la disgrâce du ministère et bientôt dans le besoin, par la perte de sa patente de gouverneur de la compagnie royale des comédiens (1720). Il chercha dans les pamphlets une ressource et une consolation jusqu'à ce qu'en 1721, Walpole, devenu chancelier de l'Échiquier, le rétablit dans son emploi à Drury-Lane. Steele donna l'année suivante ses *Amants généreux* (*conscious Lovers*), l'une des meilleures comédies du théâtre anglais. Il ne tarda pas à s'engager, contre les administrateurs de Drury-Lane, dans un procès qui dura trois ans et qu'il perdit. Pour comble de malheur, une attaque de paralysie vint lui interdire tout travail littéraire. Ce fut alors qu'abandonnant ce qu'il possédait à ses créanciers, il se retira à Hereford, puis dans sa terre de Llangunnor, près de Caermarthen, dans le pays de Galles, où il mourut le 21 septembre 1729. Ses créanciers avaient eu la générosité de lui assurer une pension alimentaire.

STEEN (Jean), peintre, né à Leyde en 1636, tenait un cabaret dont il était lui-même le plus fort consommateur. Lorsque sa cave était vide, il ôtait son enseigne, et se mettait à peindre un ou deux tableaux. Le prix qu'il en tirait lui servait à remonter sa cave, qu'il était le premier à épuiser de nouveau. On pense bien que les scènes qu'il dut représenter de préférence sont des *Tabagies*, des *Intérieurs de cabarets*, des *Buveurs ivres*, des *Repas de noces*, etc. Cependant il a exécuté plusieurs morceaux d'histoire, tels que *Moïse frappant le rocher*, et la *Mort d'Ananie et de Saphire*, et il y a montré une science et une correction de dessin, une noblesse et un sentiment dont on a lieu d'être étonné. L'on sait toutefois qu'il possédait à un degré éminent la théorie de son art, et qu'il en parlait avec beaucoup d'entraînement et de facilité. Il mourut en 1689, abruti par la boisson, et laissant dans la misère une nombreuse famille. Le musée du Louvre ne possède de lui qu'un seul tableau, acquis par le roi en 1819, et représentant un *Intérieur de fête*. C'est une de ses plus faibles productions.

STEEN (François Van den), peintre et graveur d'Anvers, né en 1604, est surtout connu pour avoir reproduit dans des gravures estimées trois tableaux du Corrége, qui font partie de la Galerie de Vienne, et qui représentent *l'Amour faisant un arc de la massue d'Hercule ; Jupiter et Io*, et *l'Enlèvement de Ganimède*.

STEENWYCK (Henri Van), peintre hollandais, né à Steenwyck en 1550, commençait à voir sa fortune répondre à sa réputation, lorsque les événements de la guerre l'obligèrent de quitter les Pays-Bas pour se réfugier à Francfort sur-le-Mein. Il mourut en 1601. C'est surtout par des tableaux d'intérieur qu'il s'est fait connaître.

STEENWYCK (Henri Van), fils du précédent, né à Amsterdam, en 1589, fut élève de son père, avec lequel on l'a quelquefois confondu; mais, tout en égalant son exactitude et sa vérité dans la perspective, il parvint à le surpasser en adoptant un ton plus clair et plus transparent. Il fut produit à la cour d'Angleterre par Vandyck, qui avait pour lui une haute estime, y amassa une fortune considérable, et y mourut dans un âge peu avancé. Le musée du Louvre possède de lui cinq tableaux : *Jésus chez Marthe et Marie* (les figures sont de Corneille Poelenburg); et quatre *Intérieurs d'églises*, avec des figures.

STEENWYCK, qu'on a confondu parfois avec le précédent, naquit, à ce qu'on croit, à Breda vers 1640. Il a du moins toujours vécu dans cette ville. Il excellait à peindre des sujets de nature morte, et surtout des emblèmes du peu de durée de la vie. Il mourut dans une misère profonde, où l'avait jeté la plus ignoble débauche.

STEEVENS (George), critique anglais, né à Stepney en 1736, éprouva de bonne heure le besoin de manifester son admiration pour Shakspeare, en publiant le résultat de ses études sur le génie et les ouvrages de ce grand homme. Il se borna d'abord à comparer entre elles les différentes éditions, pour donner un texte exact et épuré de 20 pièces de son théâtre, et ce recueil parut en 1766, 4 vol. in-4°. Plus tard, ses travaux et ses talents, réunis à ceux de Johnson, produisirent une édition très-supérieure, qui vit le jour en 1773, 10 vol. in-8°. Il en donna en 1778 une nouvelle, pour laquelle les observations de Malone ne lui avaient pas été inutiles. Le *Shakspeare* de Johnson et Steevens fut réimprimé en 1785, en 10 vol. Malone en ayant donné une édition en 1790, sous son propre nom, Steevens, lorsqu'il réimprima la sienne en 1793, ne dédaigna pas d'y puiser; mais on doit reconnaître le mérite supérieur de cette dernière édition. Les autres écrits de Steevens ne consistent guère qu'en jeux d'esprit, insérés surtout dans les ouvrages périodiques. Malheureusement il se permit des attaques anonymes, et se rendit odieux par un esprit caustique et dénigrant, aussi bien que par un naturel impérieux et jaloux. Abandonné de tous ses amis, sa vie dès lors, dit Johnson, fut celle d'un banni. Il mourut dans sa maison d'Hampstead le 22 janvier 1800.

STEFANI (Pierre de'), le plus ancien sculpteur de l'école napolitaine, naquit à Naples vers 1228, et fut souvent employé par Charles d'Anjou et par son fils Charles II. On voit encore dans l'archevêché de cette ville les tombeaux du pape Innocent IV et de l'archevêque Philippe Minutolo, exécutés par cet artiste. C'est de ce dernier monument qu'il est question dans un conte de Boccace (le cinquième de la seconde journée), qui en a rendu le souvenir plus durable. Parmi un grand nombre de travaux attribués à Pierre de Stefani, on ne doit pas oublier le *Crucifix* qu'on voit dans l'église de Notre-Dame des Carmes, et qu'une ancienne tradition populaire fait regarder comme miraculeux. Un boulet de fer suspendu à côté de cette image, dont la tête est plus penchée que de coutume, a fait dire que ce crucifix, par un mouvement extraordinaire, esquiva un coup de canon, parti du camp des Espagnols, en 1436. Le sénat ou corps municipal de Naples a conservé l'usage d'aller en grande cérémonie visiter cette église, le 26 décembre de chaque année. Stefani mourut vers 1310.

STEFANI (Thomas de'), peintre, frère cadet du

précédent, naquit à Naples en 1250. Lorsque le roi Charles d'Anjou passa par Florence pour se rendre dans son nouveau royaume de Naples, on le conduisit dans l'atelier de Cimabué pour y voir le tableau de la *Vierge* que ce peintre venait de terminer pour la chapelle des Ruccelaï, et qui était la figure la plus grande que l'on eût encore vue jusqu'à ce jour. Tous les habitants de la ville accompagnèrent ce prince; leur enthousiasme fut si grand à la vue de ce tableau, qui passait à cette époque pour une merveille, ils firent éclater leur admiration par des transports de joie si éclatants, que l'endroit en reçut le nom de *Borgo Allegri,* qu'il a conservé. Cependant le roi Charles, arrivé à Naples avec le projet d'attirer Cimabué à sa cour, ayant vu les ouvrages de Thomas de Stefani, jugea ce peintre supérieur à l'artiste florentin, et le chargea d'orner de ses peintures une église qu'il avait fondée. Thomas jouit du même crédit sous le roi Charles II, qui l'employa constamment ainsi que les principaux seigneurs du royaume. La chapelle de' Minutoli, dans l'église du Dôme, a été ornée par lui de plusieurs tableaux tirés de la *Passion de Jésus-Christ.* Il eut pour élève Philippe Tesauro, qui a peint, dans l'église de Santa Restituta, la *Vie du bienheureux ermite Nicolas.* C'est le seul tableau de ce peintre qui ait résisté aux ravages du temps.

STEFANO ou **ÉTIENNE DE FLORENCE**, peintre, naquit en cette ville en 1301. On croit que sa mère, nommée Catherine, était fille de Giotto, qui se plut à enseigner la peinture à son petit-fils. Stephano fut chargé de peindre la *Madone du Campo Santo* de Pise, et son ouvrage fut trouvé supérieur à tous ceux de son aïeul. Il peignit, dans le cloître du Saint-Esprit à Florence, trois tableaux enrichis de perspectives et d'architecture d'un goût qui semblait déjà un avant-coureur de ce que l'art deviendrait par la suite. Il avait tracé, dans un de ses tableaux, un grand escalier d'un dessin plein d'originalité, et qui servit de modèle à l'escalier extérieur du palais de Poggio à Cajano, bâti par Laurent le Magnifique. Il ne montra pas moins d'originalité dans la peinture des raccourcis, et il fut le premier à s'écarter de la manière sèche et roide des maîtres qui l'avaient précédé. Il peignit à Pistoia la chapelle de Saint-Jacques; et outre les travaux qu'il avait exécutés dans sa ville natale, il travailla à Milan, à Rome, à Assise, à Pérouse et dans plusieurs autres villes d'Italie. Il mourut en 1350.

STEIBELT (Daniel), compositeur, né vers 1760, à Berlin, mort à Pétersbourg en 1823, est principalement connu par sa musique de l'opéra de *Roméo et Juliette,* joué à Paris au mois de septembre 1793, avec un succès brillant et mérité. On lui doit en outre de nombreux *morceaux de piano.*

STEIDELE (Raphael-Joachim), professeur d'anatomie, de chirurgie et d'accouchement à l'université de Vienne, né en 1737 à Inspruck, s'occupa de perfectionner le forceps, et publia plusieurs ouvrages en allemand, dont les plus importants sont : *Sammlung verschiedener in der chirurg-.pracktischen Lehrschule gemachten Beobachtungen,* Vienne, 1777, 1788, 4 vol. in-8°; *Unterricht für die Hebammen,* ibid., 1784, 4 vol. in-8°, 5e édition.

STEIGUER (Nicolas-Frédéric de), le dernier avoyer de la république de Berne, né en 1729, fut élevé presque unanimement, en 1787, à la première dignité de son pays. A peine venait-il de prendre en main le gouvernement des affaires publiques, que la révolution française éclata. Dès lors il lui fut facile de prévoir que ce grand événement aurait une influence nécessaire sur les destinées de la Suisse. Deux partis se formèrent dans l'État de Berne, comme dans tous les autres cantons : l'un, et c'était celui de l'inflexible Steiguer, parlait de maintenir la dignité nationale, même par les armes, s'il le fallait, contre les prétentions du Directoire exécutif de France; l'autre, qu'on appelait le parti français avec assez d'injustice, car alors il était aussi celui du pays, jugeait convenable de temporiser et de descendre à des négociations et à des déférences, et regardait de bonne foi les Français comme les alliés les plus naturels. Ce dernier parti conquit dans le conseil souverain, en 1795, un ascendant qui, se trouvant contrarié par l'opinion fixe de l'avoyer, commença l'anarchie. On fit, pour plaire au Directoire, des innovations démocratiques dans la constitution, et l'occupation du pays de Vaud par l'armée française y ayant achevé la révolution, le conseil souverain de Berne admit dans son sein, en 1798, 54 députés des villes et villages de la partie allemande du canton. Les magistrats étaient sans force, le peuple sans confiance, et dans plusieurs endroits les paysans réclamaient par des révoltes le maintien de leurs anciennes lois. Pendant ce temps les agents du Directoire continuaient leurs menées, et ses troupes devenaient de plus en plus redoutables pour l'indépendance helvétique. Enfin le conseil souverain de Berne parut se réveiller un moment à la voix de Steiguer, et conféra au général d'Herlach d'Hindelbank de pleins pouvoirs pour attaquer l'ennemi lorsque la suspension d'armes, sous laquelle on se trouvait alors, serait ou expirée ou rompue. Mais à peine les officiers furent-ils partis pour rejoindre leurs corps, que les adversaires de l'avoyer reprirent une nouvelle influence dans le conseil, et arrêtèrent à une faible majorité que la décision récemment prise serait rapportée, et que l'ancien gouvernement serait remplacé par un gouvernement provisoire. C'était ainsi qu'on répondait à l'*ultimatum* du Directoire, qui avait en effet exigé la dissolution du gouvernement et le licenciement des troupes. Steiguer, plein de douleur et de honte pour son pays, alla rejoindre d'Erlach, assista à sa déroute, et, après avoir cherché vainement la mort sur le champ de bataille, se retira dans l'Oberland. On ne l'y laissa pas tranquille, et l'on avait quelque raison de le craindre, car il n'avait pas encore désespéré de la liberté de sa patrie. Il ne tarda pas à se rendre à Vienne, où il devint comme un point de ralliement pour tous ceux que les mesures oppressives du nouveau gouvernement forçaient de quitter la Suisse. En 1799, il tenta d'y rentrer, malheureusement à la suite des troupes étrangères; mais la défaite des Russes à Zurich lui ôta toute espérance, et il alla rendre le dernier soupir à Augsbourg, le 3 décembre 1799.

STEIN (George-Guillaume), médecin accoucheur, né le 3 avril 1737 à Cassel, en Hesse, occupa la chaire

de médecine, de chirurgie et d'accouchements au collège de sa ville natale dit *Carolinum*, puis une chaire analogue à l'université de Marburg, fut membre correspondant de plusieurs sociétés savantes, et mourut le 24 septembre 1803. Ses principaux ouvrages sont : *Théorie de l'art des accouchements*, Cassel, 1770, in-8°, 7e édition, 1805, in-8°; *Pratique des accouchements dans les cas graves et contre nature*, ibid., 1772; 7e édition, 1805, in-8°; 1804, 2 vol. in-8°.

STEIN (Christophe-God.-Daniel), professeur de philosophie à Berlin, né à Leipzig, en 1771, mort en 1830, est auteur de plusieurs bons ouvrages de géographie, entre autres d'un *Dictionnaire* en 8 vol. in-8°, et d'un *Manuel de géographie et de statistique*, 1819-20, 3 vol. in-8°. On lui doit en outre une compilation intitulée : *Voyage aux principales capitales de l'Europe*, 1827-29, 7 vol. in-8°. Stein a donné la liste de ses ouvrages dans *das Gelehert Berlin* (*la ville savante de Berlin*), 1825, in-8°. Il a fourni de nombreux articles à diverses feuilles scientifiques et littéraires ainsi qu'à l'*Encyclopédie des sciences d'Ersch et Gruber*.

STEINBACH. *Voyez* **ERWIN.**

STEINBOCK. *Voyez* **STENBOCK.**

STEINER (Werner), né, vers le milieu du 15e siècle, à Zoug en Suisse, d'une famille dès longtemps illustrée par les armes, entra de bonne heure dans la même carrière, et se distingua à la tête des troupes de son canton, aux batailles de Dornach et de Marignan. Il mourut, en 1517, dans sa ville natale, dont il était grand bailli. On a de lui une *Chronique* de la Suisse, de 1503 à 1513, et une *Relation* de la bataille de Marignan.

STEINER (Werner), fils du précédent, né à Zoug en 1492, fit un pèlerinage à Jérusalem, et y reçut un brevet de protonotaire apostolique, en 1519. A son retour, il embrassa la réformation de Zwingle, son ami. Il a fait sur la *Chronique* d'Etterlin, des *Notes* estimées et faussement attribuées à son père. On a encore de lui une *Chronique*, de 1503 à 1516, qui est restée manuscrite.

STEINER (Jean-Gaspard), de la famille des précédents, né vers le commencement du 17e siècle, se fit catholique à la fin de sa carrière, et s'exprima avec beaucoup de force contre son ancienne croyance, surtout dans l'ouvrage intitulé : *Description allégorique de la Suisse*, 1682, in-12. On a encore de lui : *Table géographique de la Suisse*, 1680.

STEINER (Jean-Jacques), de la famille des précédents, né en 1724, au château de Hegi, près de Winterthur, entra, en 1746, au service de France, dans le régiment de Monin, où il devint lieutenant et aide-major. Lors de la création du régiment de Lochmann, de l'État de Zurich, en 1752, il fut fait capitaine commandant de la compagnie Murait, et devint capitaine effectif en 1757. Il se distingua dans la guerre de sept ans, fut dangereusement blessé à Crevelt, et, ayant continué de se signaler, obtint une commission de colonel en 1770, devint brigadier en 1780, commandeur de l'ordre du Mérite militaire en 1783, maréchal de camp en 1784, et se retira en 1792, bailli de Regensberg (canton de Zurich), où il demeura jusqu'à la révolution de 1798. Il montra un grand courage et un grand dévouement dans les événements de 1795 à 1802, et commanda nommément, en 1795, à l'affaire de Stæfner, le corps zurikois envoyé pour réduire les rebelles des bords du lac de Zurich. En 1802, le général Andermatt, ayant établi son camp devant les portes de la ville de Zurich, les 8 et 9 septembre, commença à tirer sur la place avec des canons et des obusiers. Ce bombardement durait depuis 18 heures, lorsque Steiner, ayant réuni quelques centaines d'hommes, attaqua les assiégeants, infiniment supérieurs en nombre, et fut obligé, après un combat très-vif, de se replier sur Regenberg; mais l'armée helvétique fut néanmoins forcée de décamper du Zurichberg, par la convention du 15 septembre. Steiner est mort en 1808.

STEINER (Gaspard), fils du précédent, capitaine au service d'Angleterre, né en 1770, entré, en 1783, dans le régiment de son père, quitta, comme lui, le service de France en 1792; entra, en 1793, au service d'Autriche, dans les chasseurs tyroliens, revint bientôt après à Zurich, où il remplit quelques emplois; entra sous-lieutenant, en 1796, au régiment de Roll ou Royal-étranger au service d'Angleterre, et mourut, en 1797, dans l'île Saint-Christophe, à la suite d'une chute.

STELLA (François), peintre, né à Malines en 1565, apprit de son père les premiers éléments de son art. En 1576, il suivit à Rome Martel Ange, qui plus tard se fit jésuite, et devint un habile architecte. Après s'être perfectionné, François revint en France, et s'étant fixé à Lyon, s'y maria, et exécuta un grand nombre de tableaux qui lui firent de la réputation. Il peignit à fresque dans l'église des Minimes. Le tableau du grand autel des Célestins, représentant une *Descente de la croix*, est de lui. Enfin il peignit à fresque les *Sept Sacrements*, dans la sacristie des Cordeliers. La plupart des autres églises de Lyon possèdent quelques-unes de ses productions. Il n'avait pas moins de talent pour le paysage; et il aurait été plus loin s'il n'était mort à 42 ans, le 26 octobre 1605.

STELLA (Jacques), fils et élève du précédent, naquit à Lyon en 1596. Il n'avait que 9 ans lorsque son père mourut, et il commençait dès lors à manifester les plus rares dispositions. Il continua de s'exercer dans la peinture, et à 20 ans, il entreprit le voyage d'Italie. Le grand-duc Cosme II, frappé de son talent et de sa jeunesse, l'employa dans les fêtes qu'il fit célébrer à Florence, lors du mariage du prince Ferdinand, son fils. Stella fit ensuite plusieurs tableaux et beaucoup de dessins précieux pour ce prince, qui le récompensa en lui accordant un logement et une pension égale à celle qu'il payait au célèbre graveur Callot. Après un séjour de sept ans en Toscane, il se rendit à Rome, en 1623, accompagné de son frère François, et s'y livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Le Poussin le prit en amitié, l'aida de ses conseils et de son exemple, et le produisit chez plusieurs des princes de l'Église. Le premier ouvrage qu'on lui confia fut la peinture de tous les tableaux nécessaires à la canonisation de saint Ignace, de saint Philippe-Neri, de sainte Thérèse et de saint Isidore. Il fit plus de 100 dessins de *Prophètes*, de *Sibylles*, d'*Apôtres*, de *Martyrs*, etc., qui ont été gravés en bois et en camaïeu, par Paul Maupin, d'Abbeville. Il fut aussi chargé de faire, pour le bréviaire du pape Urbain VIII,

une suite de dessins, qui a été gravée par Audran et Gruter. Il s'amusait à peindre en petit, avec une extrême délicatesse; et l'on cite en ce genre, une bague sur laquelle il avait représenté le *Jugement de Pâris,* dans une composition de 5 figures. Deux tableaux, peints pour le roi d'Espagne, engagèrent ce prince à l'appeler dans ses États. Il était prêt à s'y rendre lorsque ses ennemis, à l'aide d'une fausse accusation, parvinrent à le faire arrêter et plonger dans une prison. Il employa le temps de sa captivité à dessiner, au charbon, sur le mur de sa chambre, une *Vierge avec l'enfant Jésus,* que bientôt tout Rome alla visiter. Ce trait a fourni le sujet d'un charmant tableau à M. Granet, l'un des plus habiles peintres de notre époque. L'innocence de Stella ayant été reconnue, plusieurs de ses accusateurs furent fouettés en public, et il eut la satisfaction de voir la Vierge qu'il avait dessinée devenir l'objet des hommages des prisonniers. Il alla ensuite se fixer à Paris. En 1645, Stella reçut le cordon de Saint-Michel et le brevet de premier peintre du roi. Quoique d'une faible santé, il était infatigable au travail. Les tableaux qu'il a exécutés à Paris ont particulièrement assuré sa gloire. On cite surtout le *jeune Jésus disputant avec les docteurs de la loi,* le *Baptême de Jésus-Christ,* dans l'église Saint-Germain; le *Miracle des cinq pains* et la *Samaritaine* aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Ses derniers ouvrages sont 16 petits tableaux des *Plaisirs champêtres et des arts,* et 32 petits sujets de la *Passion de Jésus-Christ.* Le Musée du Louvre possède 2 tableaux et un dessin de Stella. Ce peintre mourut à Paris en 1647, et fut enterré à Saint-Germain l'Auxerrois. On ne lui connaît d'élèves que son neveu, Antoine Stella, et un Lyonnais, nommé George Charmeton. Il a gravé, à l'eau-forte, plusieurs sujets de sa composition, dont les uns sont marqués d'une *étoile,* par allusion à son nom.

STELLA (François), frère du précédent, né en 1603, suivit son frère dans tous ses voyages, et ne se sépara de lui que pour se marier à Paris. Il exécuta quelques tableaux dans le même style que Jacques; mais avec moins de force. Son mariage lui occasionna une multitude de procès, qui le détournèrent de la peinture, détruisirent sa santé, et le conduisirent au tombeau, à la fleur de l'âge. Il mourut en 1647, sans laisser d'enfants.

STELLA (Antoine BOUSSONNET), neveu des deux précédents, né à Lyon en 1630, et mort dans la même ville en 1682, était fils d'Étienne Boussonnet Stella, frère de Jacques, et orfèvre estimé. Il fut élève de son oncle Jacques dont il saisit parfaitement la manière; il exécuta, dans sa ville natale, plusieurs tableaux estimés, remarquables par l'agrément du pinceau. Il obtint le même succès à Paris, où il fut admis dans l'Académie de peinture. Il a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte: on estime principalement un *Paysage* où, d'un côté, on voit le Tibre appuyé sur son urne, ayant à ses pieds la louve qui allaita Romulus et Rémus; de l'autre, un second fleuve tenant en main une rame : entre ces deux fleuves, on aperçoit la ville de Rome; Moïse défendant les filles de Jéthro, d'après le Poussin, très-grande pièce en travers.

STELLA (Claudine BOUSSONNET), sœur du précédent, née à Lyon en 1634, apprit la peinture de son oncle Jacques, et montra un talent réel pour cet art : mais elle préféra cultiver la gravure; et au jugement des connaisseurs, elle a infiniment surpassé toutes les personnes de son sexe qui s'y sont appliquées. Elle peut avoir parmi elles des rivales pour le fini du travail; mais aucune ne peut lui être comparée pour la profondeur de la science : on peut même avancer qu'aucun homme n'a saisi comme elle le caractère du Poussin, et n'est parvenu à indiquer d'une manière aussi parfaite la couleur de ce maître. En voyant les gravures de Claudine, on voit les tableaux du peintre. Dans cette partie, elle surpassa infiniment Pesne, peut-être même l'emporte-t-elle sur G. Audran. Elle a gravé, d'après son oncle : une *Suite de dix-sept pastorales,* y compris le titre; une *Suite de sujets rustiques et de jeux d'enfants;* le *Mariage de sainte Catherine,* d'après le Poussin; *Moïse frappant le rocher, Jésus-Christ mis en croix entre les deux larrons,* estampe connue sous le nom du *Grand Calvaire.* Ces deux derniers morceaux sont des chefs-d'œuvre, et les deux pièces capitales de Claudine. Cette habile artiste mourut à Paris en 1697.

STELLA (Françoise BOUSSONNET), sœur de la précédente, cultiva aussi la gravure. On connaît d'elle une *Suite de 66 planches d'ornements antiques,* et une autre *Suite de 56 vases,* d'après son oncle Jacques. Voyant qu'elle ne pourrait atteindre à la réputation de sa sœur Claudine, elle se contenta de l'aider beaucoup dans ses travaux.

STELLA (Antoinette BOUSSONNET), sœur des précédentes, née à Lyon vers 1635, apprit aussi de son oncle les éléments de la peinture; mais, comme ses sœurs, elle cultiva la gravure et y montra un talent presque aussi précieux que celui de Claudine. On ne connaît d'elle que deux gravures, mais qui suffisent pour attester sa supériorité; ce sont : *Romulus et Rémus allaités par la louve,* d'après son frère Antoine; l'*Entrée de l'empereur Sigismond à Mantoue.* Une chute qu'elle fit, abrégea ses jours, et elle mourut à Paris le 20 octobre 1676.

STELLA (Jules-César), poëte latin, né à Rome en 1564, fut camérier secret de Clément VIII et de Paul V, et survécut peu de temps à ce dernier pontife. Le seul ouvrage de lui qui mérite d'être cité est le commencement d'un poëme sur la découverte du nouveau monde. On peut en louer la latinité et la versification, mais non le plan, qui est vicieux. En voici le titre : *Columbeidos libri priores II,* Rome, 1590, in-4°.

STELLA (Fortunat-Antoine), typographe-éditeur, né à Venise en 1757, à la chute de cette république, s'établit à Milan, et bientôt après entreprit la publication des *Classiques italiens,* collection précieuse. Il est l'éditeur d'autres ouvrages intéressants, et on lui doit *Considérations d'un vieux libraire-imprimeur sur le droit sacré de la propriété littéraire et sur l'injustice des réimpressions,* Milan, 1825, in-8°. Sa dernière édition de luxe est la *Bible de Vence,* avec des notes. Il mourut en 1833.

STELLER ou **STOELLER** (George-Guillaume), médecin voyageur, né en 1709 à Windsheim en Franconie, étudia d'abord la théologie, les sciences naturel-

les, la médecine, et fit à l'université de Halle des cours de botanique qui furent très-suivis; mais n'étant pas reçu docteur, il alla prendre ses degrés à Berlin. De là il se rendit en Russie, et fut attaché, en qualité de médecin, à l'archevêque de Novogorod, le savant Théophane-Procopovicz, auquel il donna ses soins jusqu'à la mort de ce prélat. Ayant été nommé adjoint de l'Académie des sciences, il fut proposé pour faire partie d'une commission d'explorateurs en Sibérie et dans la Grande-Tartarie, où Gmelin et Muller l'avaient précédé. Steller se mit en route en 1738, traversa la Sibérie, arriva l'année suivante au Kamtchatka, et accompagna le commandeur Bering dans sa navigation, au nord-ouest de l'Amérique. Il partagea l'honneur des découvertes de cette expédition, fit naufrage avec ses compagnons en revenant au Kamtchatka, et eut la douleur d'ensevelir Bering dans l'île où il s'était réfugié, et qui reçut depuis le nom du commandeur. Steller vécut misérablement pendant trois ans dans cette triste solitude, se nourrissant d'herbes et de poissons, pendant qu'en Europe on croyait toute l'expédition perdue par le naufrage. La science lui présenta plus de ressources qu'à ses grossiers compagnons d'infortune : il sut les encourager et les aider à reconstruire un petit bâtiment à l'aide des débris du vaisseau naufragé; enfin il fut leur médecin et leur aumônier. Lorsque le navire fut prêt, ils eurent la joie de sortir de cette île, et d'arriver sains et saufs au Kamtchatka, où l'on fut bien étonné de voir revenir des hommes que l'on croyait ensevelis sous les flots depuis plusieurs années. Dès que cette nouvelle fut parvenue à Pétersbourg, un ordre partit pour enjoindre à Steller de se rendre dans la capitale. Le voyageur se mit en route, et se trouvait en mars 1745, à Iakoutsk en Sibérie; un peintre qu'il envoya en avant, arriva à Moscou avec tous ses effets. Mais depuis lors on n'a plus eu de nouvelles certaines de Steller. Selon quelques rapports, il était sur la route de Moscou, lorsque recevant une nouvelle mission avec ordre de retourner en Sibérie, il y mourut peu de temps après. Selon d'autres, il fut obligé de revenir en Sibérie pour se justifier des accusations portées par des employés russes dont il avait vu les malversations, et qui, craignant ses dénonciations, le dénoncèrent à leur tour, comme ayant voulu armer contre la Russie des peuplades asiatiques, et comme leur ayant fourni de la poudre. On prétend qu'en retournant en Sibérie, sous l'escorte de soldats, il mourut de froid dans son traîneau : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut enterré, le 12 novembre 1745, auprès de Tumen. Les résultats des travaux auxquels il s'était livré pendant ses voyages pénibles et périlleux, ont été heureusement conservés ; et quoique l'auteur n'ait eu le temps ni de les revoir ni de les mettre en ordre pour le public, ils ont pourtant tous été jugés dignes de l'impression, et jettent beaucoup de lumière sur la géographie et plus encore sur l'histoire naturelle de la Russie asiatique. Ce sont d'abord une *Description du Kamtchatka*, de ses habitants, mœurs et usages, etc., Francfort et Leipzig, 1774, in-8°; puis le Journal d'un voyage du port Saint-Pierre et Saint-Paul en Kamtchatka, aux côtes occidentales de l'Amérique, inséré dans les *Nouveaux Mémoires du Nord*, par Pallas, qui y a joint une Relation de la suite de ce voyage. Voyez la *Vie de Steller*, imprimée en allemand, Francfort, 1748, in-8°, et la *Notice* sur sa vie et ses voyages, publiée par son frère AUGUSTIN STELLER, dans plusieurs recueils périodiques indiqués dans la *Bibliotheca Bunaviana*. On a donné, en son honneur, le nom de *Stellera* à une plante annuelle de la famille des daphnoïdes, qui se trouve en Europe, dans tous les champs arides.

STELLINI (JACQUES), moraliste, né à Cividal del Friuli en 1699, entra dès l'âge de 18 ans, dans l'ordre des Somasques, enseigna la rhétorique au collége des Nobles à Venise, et fut appelé en 1739 à la chaire de morale de l'université de Padoue, où il mourut le 17 mars 1770. Quelques lignes suffisent pour retracer sa vie, mais non pour faire connaître tout son mérite. Poëte, orateur, géomètre, philosophe, théologien, médecin et chimiste, il aurait, selon Algarotti, pu se charger d'enseigner le même jour toutes les sciences, comme ce mime de Lucien qui représentait tous les dieux dans le même ballet; mais ce fut surtout vers la morale qu'il tourna toutes les forces de son esprit. En 1740, il publia un *Essai sur l'origine et les progrès des mœurs*, qui fit beaucoup de sensation en Italie. Ce n'était pourtant que le prélude du cours de morale qu'il expliqua pendant 6 ans, et dont l'édition posthume ne parut qu'en 1778, dans le recueil de ses œuvres, par les soins de ses confrères les PP. Barbarigo et Evangeli. Dans cet ouvrage, *Opera omnia*, 1778-79, 4 vol. in-4°, Stellini a considéré l'homme dans l'état de nature, dans celui de société et dans les différentes situations de la vie; et fonde les progrès de notre perfectionnement individuel et social sur le libre développement de nos facultés, sur leur usage modéré et légitime. Son système, comme l'on voit, est assez simple, et on ne saurait lui reprocher de bizarres innovations; cependant il est presque oublié, quoiqu'il ne mérite pas de l'être.

STELLIOLA (NICOLAS-ANTOINE), physicien, né en 1547 à Nola, mort à Naples en 1623, était de l'Académie des *Lincei*, fondée à Rome par le prince Cesi, et élevée à la plus haute splendeur par Galilée. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels a été cité particulièrement *il Telescopio, over ispecillo celeste*, Naples, 1627, in-4°. Dans cet écrit trop vanté, ce n'est pas, comme dans tous les livres de sciences, le texte qui explique les figures, mais bien les figures qui peuvent aider à déchiffrer le texte. Galilée, qui en fait l'*éloge*, a peut-être jugé de tout le travail d'après les planches.

STELLUTI (FRANÇOIS), l'un des savants qui secondèrent le plus le prince Cesi dans son projet d'établir l'Académie des *Lincei*, était né à Fabriano, dans l'État de l'Église, en 1577. Après la mort du prince, il fit tous les efforts imaginables pour soutenir le courage et la persévérance des *Lincei* ; car il regardait cette société comme le plus beau titre de gloire de celui qui l'avait fondée. Il parvint, à force de zèle et de constance, à trouver dans Alphonse Turiano, ambassadeur du roi d'Espagne à Rome, un puissant ami des lettres, avec le secours duquel il fit terminer l'impression de l'*Abrégé de l'histoire des plantes du Mexique*, de Hernandès, fait par Recchi. Ces services valent mieux que les ouvrages qu'il a laissés.

STENBOCK (Magnus, comte de), général suédois, né à Northhalen en 1664, fit ses premières armes pendant la guerre des alliés contre la France, sous les princes de Waldeck et de Baden. En 1700, il suivit Charles XII en Russie, en Pologne et en Saxe, se distinguant par son zèle et par son activité, notamment à la bataille de Narva. En 1707, il prit congé de Charles, qu'il ne revit plus, et se rendit en Scanie, comme gouverneur général de cette province. Il gagna la confiance des habitants par sa justice et sa popularité. Lorsque après la bataille de Pultawa, les Danois eurent fait une invasion en Scanie, Stenbock rassembla à la hâte un corps de milice, courut au-devant de l'ennemi, et remporta une victoire complète près d'Helsingborg, en 1709. Il passa ensuite en Allemagne avec un corps de troupes, dont il avait obtenu le commandement. prit plusieurs villes, et livra, en 1712, aux Danois et aux Saxons combinés, une bataille où il resta vainqueur. S'étant avancé vers Altona, il ordonna de mettre le feu à cette ville, qui relevait du Danemark, et où il y avait quelques magasins. Depuis ce moment, Stenbock n'éprouva que des revers; soit qu'il fût égaré par les suggestions perfides de ceux qui étaient jaloux de sa gloire, soit qu'il n'écoutât que les conseils de sa propre ambition, il entra dans le Holstein, y fut bientôt suivi d'une armée de Danois, de Saxons et de Russes, et se vit réduit à s'enfermer dans la forteresse de Toeningen. Ne pouvant recevoir aucun secours, il capitula, et devint prisonnier du roi de Danemark. Conduit à Copenhague, il fut d'abord gardé dans une maison de la ville; mais le soupçon s'étant répandu qu'il donnait des avis aux Suédois, et qu'il avait le projet de s'échapper, il fut enfermé dans une prison obscure, gardé par huit soldats, et ne put communiquer avec personne. Sa santé ayant souffert de l'humidité de la prison, et de la mauvaise nourriture, il mourut en 1717, après avoir écrit la *Relation* de ses malheurs et de ses souffrances. Cette Relation, qu'il avait cachée avec soin, parvint, après sa mort, à sa famille, et on la trouve imprimée dans un Recueil suédois d'anecdotes, qui a paru en 1775. Sa *Vie* a été écrite en suédois par Laenborn, en quatre parties, Stockholm, 1757, 1765, in-4°.

STENDARDI (Charles-Antoine), voyageur, naquit à Sienne en 1721. Entraîné par le goût des aventures il entreprit, à l'âge de 20 ans, un voyage en Asie. Après une pénible traversée, que l'humeur fantastique d'un de ses camarades lui rendit encore plus désagréable, il gagna le port de Smyrne, où il exhala sa bile en vers, ne se montrant nullement rebuté des contrariétés qu'il venait d'éprouver. Après trois années de dangers et de malheurs, il entra dans sa patrie pour y compléter son éducation. En 1748, il obtint le consulat de Toscane à Constantinople, d'où il écrivit plusieurs lettres sur l'administration et les mœurs d'un pays alors si peu connu. Au bout de 7 ans, il fut rappelé par son gouvernement, qui venait de signer la paix avec les puissances barbaresques, et il reçut l'ordre de se rendre à Alger, en qualité de résident. Tout le temps que Stendardi vécut dans cette espèce d'exil, il n'eut d'autre distraction que l'étude : quoique dépourvu de livres et d'instruments, il entreprit plusieurs observations, et composa un *Essai astronomique*, qu'il fit paraître sous la date d'Alger, suivi de deux Mémoires sur la nature, les causes, les effets et les remèdes de la peste. Il écrivit aussi quelques Mémoires sur le gouvernement et le commerce d'Alger, et fit une riche moisson de médailles, d'inscriptions, de pierres gravées, de bas-reliefs, et de monuments de toute espèce. Après un assez long séjour dans cette ville, où il vit jusqu'à trois beys monter successivement, en un jour, sur un trône ensanglanté, il fut nommé consul à Naples, dont le beau climat ne put pas réparer le mal que le ciel africain avait fait à sa santé. Stendardi demanda à se rapprocher de sa famille, et en arrivant à Florence, il obtint la place de magistrat du tribunal sanitaire et de la chambre du commerce; charges assez importantes, dont il exerça les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 6 juillet 1764. Il était membre de la *Colombaria*, de l'Académie Florentine, et de celle des *Apatistes*. Ses ouvrages sont : *Saggio astronomico*, Alger (Florence), 1752, in-8°; *Inni*, Livourne, 1763, in-8°, fig.; *Governo e Commercio d'Algieri; Relazione della peste d'Algieri, negli anni* 1752-1753; *Meteore ed altri fenomeni osservati in Algieri, nel* 1753; *Relazione del morte di Mehemet Pascià* (11 décembre 1754); *Descrizione d'un viaggio al Vesuvio; Divinazione sopra la luce*, dans le tome XIII de la *Nuova raccolta Calogerana*. *Voyez* son Éloge (par J. B. Passeri), dans le même volume, page 251.

STEN STURE. *Voyez* **STURE.**

STENGEL (Lucas), médecin ordinaire d'Augsbourg, où il naquit en 1523, et où il mourut en 1587, avait pris le doctorat à Padoue. Ce fut à lui que le collége de médecine d'Augsbourg dut son institution. Ses ouvrages sont : *Apologia adversùs stibii spongiam*, etc., in-4°, Vienne, 1565, 1569; *Quæstiones tres medicæ*, etc., ibid., 1566, in-4°.

STENO (Michel), fut élu doge de Venise, en novembre 1400, pour succéder à Ant. Venieri. Dans sa jeunesse, Michel Steno avait excité la jalousie de Marin Falieri, par quelques galanteries dans la maison de ce vieux doge. Son impunité avait tellement indigné Falieri, que, pour se venger, il avait formé, en 1355, une conspiration, dont lui-même était ensuite demeuré victime. Ce scandale, lié d'une manière trop éclatante à l'histoire de la république, n'empêcha point Steno de parvenir, dans un âge avancé, à la plus éminente des dignités. Il gouverna Venise dans le temps de la guerre contre François de Carrare; et le supplice odieux de ce prince de Padoue et de ses fils fut exécuté en son nom, par ordre du conseil des Dix. Il mourut le 26 décembre 1413. Thomas Mocenigo lui succéda.

STÉNON (Nicolas), anatomiste, né à Copenhague en 1638, s'est fait connaître par un zèle infatigable pour la science et par des découvertes importantes, entre autres celle du *canal excréteur de la parotide*, appelée aussi *conduit parotidien, ou conduit salivaire supérieur*, auquel il eut l'honneur de donner son nom (*ductus Stenonianus*). Il visita, pour étendre et perfectionner ses connaissances, la Hollande, la France et l'Italie, et s'établit à Florence, où il trouva des savants du premier ordre, et fut accueilli par le grand-duc Ferdinand II et son frère Léopold qui le comblèrent de faveurs, surtout après qu'il se fût décidé à embrasser la religion catholique (1667).

Cependant, en 1672, Sténon se rendit à l'invitation de Christiern V, qui lui offrait une chaire d'anatomie à Copenhague. Ses opinions religieuses servant de prétexte à ses ennemis pour l'attaquer, il retourna vivre en Toscane où le grand-duc Cosme III lui confia l'éducation de son fils Ferdinand. Il se crut dès lors appelé à une nouvelle vocation, renonça aux sciences naturelles, se fit prêtre, travailla à la conversion de ses anciens coréligionnaires, et composa quelques ouvrages ascétiques. En récompense de son zèle, il eut un évêché *in partibus*, et fut envoyé vicaire apostolique dans le nord de l'Europe. Il fixa sa résidence à Hanovre fut forcé de s'en éloigner en 1679, et se rendit à Munster, à Hambourg, puis à Schwerin, où il mourut le 25 novembre 1687. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue : *Observationes anatomicæ, quibus varia oris, oculorum et narium vasa describuntur*, etc., 1662, in-12; *Observationum anatomicar. de musculis et glandulis specimen*, Copenhague, 1664, in-4°; *Elementor. myologiæ Specimen, seu musculorum descriptio geometrica*, Florence, 1667, in-4°; *Discours sur l'anatomie du cerveau*, Paris, 1669, in-12; traduit en latin, Leyde, 1671, in-12 : tous ces ouvrages ont été réimprimés dans la *Bibliotheca anatomica* de Leclerc et Manget, Genève, 1685, in-fol.

STEPHANIE. *Voyez* **CRESCENTIUS.**

STEPHENS (ALEXANDRE), biographe anglais, né en 1757 à Elgin, d'une famille de magistrats, fit ses études au collége d'Aberdeen, voyagea ensuite pour son instruction, puis s'adonna à l'étude des lois qu'il abandonna enfin pour ne s'occuper que de littérature. Ses talents le mirent en rapport avec plusieurs hommes distingués, tels que James Makintosh, John Horne-Tooke, Francis Burdett, Philip Francis, etc. Il mourut en 1821. Outre plusieurs morceaux dans le *Monthly Magazine*, des traductions, quelques pamphlets anonymes, 2 poëmes et les 9 premiers volumes de l'ouvrage intitulé *public Characters*, il a publié, en anglais, une *Histoire des guerres faites à la France à l'occasion de la révolution*, 1803, 2 vol. in-8°; les *Mémoires de John Horne-Tooke*, 1813, in-8°; les tomes I et IV de l'*Annual Biography obituary*, Londres, 1817-21, in-8°. avec portraits, ouvrage qui se continue, et auquel les biographes étrangers empruntent de confiance les détails qui concernent les hommes illustres de la Grande-Bretagne.

STERBEECK (FRANÇOIS VAN), né à Anvers en 1631, était chanoine à Hoogh-Part, et s'occupait beaucoup de jardinage. Il consigna les résultats de ses observations dans plusieurs ouvrages, dont un lui a mérité une place honorable parmi les botanistes : c'est le *Theatrum fungorum of het Tonneel der campernoelien* (théâtre des champignons), 1675, 1712, reproduit avec un nouveau frontispice. L'ouvrage, accompagné de 36 planches, est divisé en deux traités; le premier in-4°, sous-divisé en 3 livres, contient les champignons comestibles, les champignons dangereux et les tubérosités ou champignons souterrains, à la suite desquels viennent les plantes tuberculeuses parfaites; le second est consacré aux plantes vénéneuses. Malgré des défauts frappants, ce livre est encore le plus curieux et le plus étendu que l'on ait sur la matière.

STERN (DIETRICH OU THÉODORE VAN), graveur et dessinateur hollandais, naquit vers 1500. Les pièces qu'il a gravées, et dont les dates comprennent l'espace de 1520 à 1550, sont en général d'après ses dessins, et représentent des sujets tirés de l'histoire sainte, et des paysages; elles sont de format in-8° et in-12 : c'est pourquoi les Français rangent ce graveur dans la classe des *petits maîtres*. Comme ses estampes sont ordinairement marquées des lettres D et V séparées par une étoile, il en a reçu le nom de *maître à l'étoile*. Il ajoutait ordinairement, à chaque pièce, la date de l'année et du mois dans lesquels il l'avait terminée. Toutes décèlent un talent rare pour l'époque à laquelle il a vécu. Il dessinait très-bien la figure, et ses fonds sont ornés de fabriques qui annoncent un excellent goût d'architecture. Les principales sont : *La pêche miraculeuse; Jésus marchant sur les eaux; saint Pierre près d'enfoncer dans l'eau, appelant Jésus à son secours; La tentation de Jésus-Christ.*

STERN (IGNACE), peintre, né en Bavière vers 1698, alla fort jeune en Italie, et après avoir travaillé dans plusieurs villes de la Lombardie, s'établit à Rome, où il mourut en 1746. Nous ne citerons de lui qu'une *Annonciation*, que l'on voit à Plaisance dans l'église de l'Annonciade.

STERNBERG (JOACHIM comte DE), chambellan de l'empereur d'Autriche, membre de la Société royale des sciences de Prague, naquit en 1755, et se fit connaître du monde savant, comme naturaliste zélé, par son *Voyage de Moscou à Kœnigsberg*, Berlin, 1793, in-8° (en allemand). On a encore de lui des *Remarques sur la Russie, pendant un voyage en* 1792-93 (Dresde), 1794, in-8° (en allemand); et un grand nombre de *Dissertations* insérées dans la collection de la Société royale des sciences, de Prague, et dans d'autres recueils semblables. Ses remarques sur la Russie ne sont pas exemptes de partialité. Il se donna beaucoup de peine pour perfectionner l'exploitation des mines en Bohême, et il consacra un capital de 10,000 florins à l'encouragement des jeunes gens sans fortune, qui se vouaient aux sciences. Le comte de Sternberg mourut le 10 octobre 1808, dans une de ses terres en Bohême.

STERNBERG (JEAN-HENRI), conseiller aulique et professeur en médecine à Marburg, naquit, le 15 avril 1772, à Goslar, où son père professait la médecine. Il étudia cette science à Gœttingen, obtint la place de médecin de la ville d'Elbingerode près du Harz, retourna dans sa ville natale, et après y avoir passé trois ans, accepta, en 1804, l'emploi de professeur ordinaire en médecine et celui de directeur de l'hôpital de l'université à Marburg. D'un caractère enclin à la mélancolie, et fuyant la société, il remplit très-régulièrement tous les devoirs de sa place, et vécut paisiblement jusqu'à ce que des mouvements insurrectionnels s'étant manifestés, en 1809, dans cette contrée contre le gouvernement du nouveau roi Jérôme Bonaparte, Sternberg fut arrêté, accusé de relations avec André Emmerich et Doerenberg, chefs d'une insurrection. Conduit à Cassel, il fut aussitôt jugé, condamné par une commission militaire, et fusillé le 19 juin 1809. Les ouvrages, tous écrits en allemand, par lesquels il s'était fait connaître comme médecin savant et judicieux, sont : *Sur les Maladies des Enfants, et les*

Rhumatismes; Défense de la doctrine de Brown contre Marcard, Berlin, 1803, in-8°.

STERNE (Laurent), célèbre écrivain, né à Clonmel, dans le sud de l'Irlande, le 24 novembre 1713, d'un père chargé de famille et dépourvu de fortune, trouva un appui dans un de ses cousins, qui le fit étudier à l'université de Cambridge. Après y avoir pris le grade de maître ès arts en 1740, il trouva un nouveau protecteur dans son oncle, prébendier de Durham et d'York, qui le décida à se consacrer à l'état ecclésiastique, et lui procura le bénéfice de Sutton. Ce fut alors que Sterne se fixa dans le comté d'York, où il se maria en 1741, et où les livres, la peinture, la musique et la classe, comme il nous l'apprend lui-même, étaient ses amusements. Mais il n'avait pas tardé à se brouiller avec son oncle, whig ardent et zélé partisan de la maison de Hanovre, pour n'avoir pas voulu défendre dans les journaux ses opinions trop violentes. En 1760, il se rendit à Londres, et surprit le monde littéraire auquel il était encore inconnu, par la publication de deux volumes de *Tristram Shandy.* Les qualités et même les défauts de ce singulier ouvrage contribuèrent à lui donner une vogue extraordinaire. Les membres du clergé et d'autres graves personnages ne lui épargnèrent pas, il est vrai, les critiques, que justifiait assez plus d'une page licencieuse; mais l'auteur se félicita d'une sévérité qui servait à donner plus d'éclat encore à son succès. Il ne crut pas blesser les convenances en publiant deux volumes de sermons l'année suivante, puis il retourna à *Tristram Shandy,* et en publia, en 1761 et 1762, quatre autres volumes qui furent aussi bien accueillis que les premiers; mais le 7e et le 8e, qui virent le jour en 1765 et qui valaient mieux que tous les précédents, furent reçus assez froidement; le charme de la nouveauté était dissipé. Enfin, et après quelques nouveaux sermons, parut le 9e et dernier volume de *Tristram Shandy* en 1767. La première apparition de ce livre original avait valu à son auteur le presbytère de Coxwold, qui valait mieux que son bénéfice de Sutton; mais aussi, dès cette époque, c'est-à-dire en 1762, il avait été forcé de faire un voyage sur le continent pour rétablir sa santé, à laquelle les excès du plaisir, on a lieu de le soupçonner, avaient fait plus de tort que les travaux littéraires. C'est en visitant la France et l'Italie qu'il recueillit les matériaux de son *Voyage sentimental.* Sa santé déclinant rapidement, il revint à Londres vers la fin de 1767, et publia la première partie de ce voyage, qui est incontestablement le meilleur de ses ouvrages et le seul qu'on aime à relire en entier. Sterne mourut à Londres le 18 mars 1768, sans avoir pu jouir du succès de sa nouvelle publication. Il n'existe pas de bonne édition de ses ouvrages. Celle de Londres, 1823, 4 vol. in-12, est défigurée par de nombreuses fautes d'impression. Les *OEuvres complètes de L. Sterne,* traduites en français, ont paru en 1818, 4 vol. in-8° ou 6 vol. in-18. On en connaissait depuis longtemps d'autres traductions.

STERZINGER (Ferdinand), théatin, né le 24 mai 1721 à Lichtenworth, dans le Tyrol, professa la théologie morale à l'université de Prague et le droit canon à Munich, fut élu, en 1762, supérieur de son convent et membre de l'Académie des sciences nouvellement établie par l'électeur de Bavière, Maximilien Joseph. Cette Académie le nomma, en 1779, directeur ou président de la classe d'histoire. Il mourut le 18 mai 1786. On aura peine à croire qu'à une époque si rapprochée de la nôtre, il fut dénoncé comme un philosophe et un athée pour avoir cru qu'il y avait du charlatanisme dans les cures merveilleuses du fameux exorciseur Gassner, et pour avoir combattu sérieusement le préjugé de la sorcellerie. Nous citerons de lui en allemand : *la Magie-tromperie et la Sorcellerie-rêverie,* 1767, in-4°; les *merveilleuses Cures de Gassner dévoilées,* 1775, in-8° de 55 pages; *Introduction chronologique à l'histoire ecclésiastique,* Munich, 1764-78, 5 vol. in-8°.

STERZINGER DE SALZREIN (Antoine-Regalat), professeur de théologie, conseiller épiscopal, et, depuis 1785, curé de l'église académique d'Inspruck, né dans la même ville en 1751, a publié en allemand *deux dissertations sur le baptême et la confirmation,* 1777 et 1778, in-8°, et a traduit de cette langue en italien une *Histoire du Tyrol,* 1780, in-8°.

STERZINGER DE SIEGSMUNDSRIED (Dom Joseph), théatin, né à Inspruck en 1746, conservateur de la bibliothèque et du cabinet d'antiques de l'université de Palerme, est l'auteur de la *Vie de Pierre Anich,* Munich, 1764, in-4°. Meusel lui attribue *Der Hexenprocess, ein Traum* (le *Procès de sorcellerie, songe*), 1767, in-4° de 16 pages qui semble plutôt être l'ouvrage de Ferdinand Sterzinger.

STÉSICHORE, l'un des plus anciens poètes de la Grèce, né à Himère en Sicile, dans la 37e olympiade, porta d'abord le nom de *Tisias;* mais ayant ajouté aux deux mouvements des chœurs, dans les danses religieuses, un temps de station ou de repos, pendant lequel était chantée l'*épode,* il en reçut le nom de *Stésichore,* qui indique cette station. Il mourut dans une extrême vieillesse. Il avait écrit un très-grand nombre de poésies en dialecte dorique. Suivant Suidas, elles remplissaient 26 livres. C'étaient des hymnes, des poëmes épiques, etc. Les éloges magnifiques accordés par les anciens à ces poésies doivent nous en faire plus vivement regretter la perte. Il n'en reste qu'un petit nombre de fragments qui ont été recueillis par J. A. Suchfort, Gœttingen, 1771, in-4°. — Un autre poète du même nom vivait également à Himère dans le 7e siècle avant J. C.

STETTEN (Paul de) l'aîné, historien, président du conseil suprême des églises d'Augsbourg, naquit dans cette ville le 8 novembre 1705. Il étudia à Altdorf et s'occupa de bonne heure à réunir des matériaux pour l'histoire de sa ville natale, où il a déployé une grande érudition. Cet ouvrage parut sous le titre de : *Histoire de la ville libre et impériale d'Augsbourg,* tome I, Francfort, 1743; tome II, 1758, in-4°. Stetten se distingua dans sa longue carrière par son habileté et ses vertus dans l'exercice de différentes fonctions administratives, et il employa tous les moments qu'elles lui laissèrent à des recherches sur cette petite république, dont l'histoire politique occupe une assez grande place dans celle de l'Allemagne. Cet historien estimable mourut le 10 février 1786.

STETTEN (Paul de), frère du précédent, naquit à Augsbourg en 1731, et mourut dans la même ville en

1808. Ses connaissances dans l'histoire de sa patrie lui valurent une grande considération parmi ses concitoyens et lui firent une réputation très-étendue. La cour impériale de Vienne lui conféra le titre de conseiller; et lorsque la ville d'Augsbourg fut réunie au royaume de Bavière en 1806, le nouveau roi le nomma conseiller privé. Parmi ses ouvrages on remarque : *Lettre d'une femme du 14e siècle d'après d'anciens documents*, Augsbourg, 1777, in-8°; *Biographies utiles à l'encouragement et à la conservation des vertus civiques*, II tomes, Augsbourg, 1778-82, in-8°; *Histoire des arts et métiers dans la ville d'Augsbourg*, 2 vol. in-8°; *Description de la ville d'Augsbourg, accompagnée d'un plan*, Augsbourg, 1788, in-8°.

STEUCO (Augustin), théologien, nommé aussi *Eugubinus*, du nom de Gubbio (*Eugubium*), dans l'Ombrie, où il naquit en 1496, s'appela d'abord *Gui*, et prit le nom d'*Augustin* lorsqu'il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Sauveur en 1513. Élevé en 1538 sur le siége de Kisamo en Candie, il remplaça plus tard Alexandre dans les fonctions de préfet de la bibliothèque Vaticane. Il mourut à Venise en 1549. Ses ouvrages ont été recueillis en 3 vol. in-fol., Paris, 1577, et Venise, 1591 et 1601. Les principaux sont : *Cosmopœia, vel de mundano opificio, expositio trium capitum Geneseos*, Lyon, 1535, in-fol., et Paris, 1535, in-8°. *De perenni philosophiâ libri X*, Lyon, 1540, in-fol., et Bâle, 1542.

STEVENS (George-Alexandre), auteur et comédien, né à Londres, mort à Baldock, comté de Hertford, en 1784, dans un état d'affaiblissement moral, suite de ses débauches, n'eut guère de succès sur la scène; mais en revanche, il conçut l'idée de lire publiquement des discours d'un genre bizarre, dont le sujet ordinaire était un buste ou portrait qu'il avait sous les yeux. L'agrément qu'il sut mettre à ces lectures leur donna de la vogue et lui assura quelque aisance. Le recueil de ces singuliers discours a été publié sous ce titre : *Lectures upon heads*, in-12. Stevens laissa quelques autres écrits.

STEVENSON (Sir John), compositeur anglais, né en 1749, s'est exercé avec succès dans tous les genres, mais il est surtout connu par la musique qu'il a composée pour les *Mélodies Irlandaises* du poëte Moore, dans lesquelles il a en effet déployé un talent fort remarquable. Ses *Opéras*, ses *Concertos* et sa *Musique d'église*, peu connus hors de l'Angleterre, mériteraient de fixer l'attention de nos amateurs. Cet artiste mourut au château de Meath, en 1833.

STEVIN (Simon), mathématicien, est, avec Guid'-Ubalde, le premier, qui, depuis le renouvellement des sciences, ait fait faire des progrès à la mécanique. Né, vers le milieu du 16e siècle, à Bruges, il s'établit en Hollande, obtint le titre de mathématicien du prince Maurice de Nassau, et fut créé ingénieur des digues. C'est là tout ce qu'on sait de la vie de Stevin, et l'on ignore l'époque de sa mort. Weidler et Montucla s'accordent à dire qu'il mourut à Leyde, en 1633; mais il est évident qu'ils ont confondu Stevin avec son traducteur français Alb. Girard, lequel mourut cette année, et non pas en 1634. Stevin enrichit la statique et l'hydrostatique d'un grand nombre de vérités nouvelles. Le premier, il reconnut la vraie proportion de la puissance au poids dans le plan incliné, et la détermina très-bien dans les cas différents, et quelle que soit la direction de la puissance. Il résolut une foule de questions de mécanique; traita d'une manière neuve la fortification par écluses et la navigation; et laissa, sur les différentes parties qu'il avait cultivées, des ouvrages qui n'ont pas peu contribué aux progrès de la science. On lui doit l'invention d'un chariot à voiles, célébré par Grotius dans une pièce de vers, et qui, dit-on, dans les plaines de la Hollande, allait plus vite que la voiture la mieux attelée. On a de Stevin : *La pratique d'arithmétique*, Anvers, 1585, in-8°; *Problematum geometricorum libri V*, ibid., 1585, in-4°; *Principes de statique et d'hydrostatique* (en hollandais), Leyde, 1586, in-4° : il a fait précéder cet ouvrage d'un *Discours* dans lequel il cherche à relever l'excellence et la dignité de la langue hollandaise, dont il prétend que toutes les autres ne sont que des dérivés; *Système nouveau de fortification* (en hollandais), ibid., 1586, in-4°; *Libri tres de motu cœli*, ibid., 1589, in-8°; *Traité de navigation* (en hollandais), ibid., 1599, in-4°, traduit en latin par le célèbre Grotius, sous ce titre : *Limen heureticon seu portuum investigandorum ratio*, Leyde, 1624, in-4°. Les ouvrages de Stevin furent recueillis et publiés à Leyde en 1605, 2 vol. in-fol. Willeb. Snellius en traduisit la plus grande partie, sous ce titre : *Hypomnemata, id est de cosmographiâ, de praxi geometricâ, de staticâ, de opticâ*, etc., ibid., in-fol.; mais il ne put compléter son travail. Les *OEuvres* de Stevin ont été traduites en français par Albert Girard, Leyde, Elzevir, 1634, in-fol., divisées en six parties. Le portrait de Stevin est un de ceux qui décorent la bibliothèque de la ville de Leyde. La *Correspondance mathématique*, publiée à Bruxelles, par MM. Garnier et Quetelet, contient des réclamations en faveur de Stevin, pour avoir découvert la pesanteur de l'air. Voy. la *Revue* d'août, 1825, page 482. La ville de Bruges, qui a vu naître Stevin, a érigé une statue à sa mémoire, en 1846, au milieu de brillantes fêtes qui ne durèrent pas moins de huit jours.

STEWART (Mathieu), mathématicien, né en 1717 à Rothsay, dans l'île de Bute (côte d'Écosse), dut la rapidité de ses progrès dans les sciences aux excellentes leçons du docteur Simson et du célèbre Maclaurin. Il conserva pour le premier de ces professeurs un inaltérable attachement, et succéda au second dans la chaire de mathématiques d'Edimbourg, en 1747. Il était dès lors dans les ordres, et avait été nommé ministre de Roseneath. Il avait, en 1746, publié les *Théorèmes générales*, et il donna, en 1761, les *Traités physiques et mathématiques*. On trouve de lui quelques propositions intéressantes dans le 1er et le 2e volume des *Essais de la Société philosophique d'Édimbourg*. Le dépérissement de sa santé l'ayant obligé de cesser les fonctions de professeur en 1772, il trouva un digne appui dans son fils Dugald, qui lui fut adjoint trois ans après. Mathieu Stewart ne s'occupa plus dès lors des mathématiques que comme d'un simple amusement, jusqu'à sa mort, le 25 janvier 1785.

STEWART (Dugald), le plus jeune fils du précédent, né à Édimbourg en 1753, fit de grands progrès

dans les sciences exactes, dans la logique et surtout dans la philosophie morale, qu'il étudia sous Adam Ferguson, à Édimbourg, et sous Reid, à Glascow. A l'âge de 21 ans, il succéda à la chaire de son père. En 1778, il remplaça le docteur Ferguson pendant son voyage en Amérique, et donna dans le même temps deux cours, l'un d'astronomie, et l'autre de métaphysique. En 1785, il fut définitivement appelé à remplir la chaire de philosophie morale que la santé de Ferguson ne lui permettait plus d'occuper. En 1792, il publia le 1er volume de la *Philosophie de l'esprit humain*, que suivit, en 1793, un *Éloge historique* d'Adam Smith, dont plus tard il publia les *OEuvres complètes*. Bien que, dès l'année 1800, il eût réuni à son cours de philosophie morale des leçons d'économie politique, et qu'il lui arrivât fréquemment de suppléer ses collègues dans leurs enseignements (tant ses connaissances étaient variées), il sut toutefois trouver le loisir de composer un assez grand nombre d'écrits, dont la plupart ont été traduits en français. Ce professeur, vraiment passionné pour son état, avait consenti à prendre comme élèves particuliers, quelques jeunes gens de distinction, et pour compléter en tout point leur éducation autant que pour leur rendre agréable le séjour de sa maison, il en avait fait le lieu de réunion de tout ce qu'Édimbourg présentait de remarquable sous le rapport de l'esprit, des connaissances et de l'amabilité. Il mourut en 1828. Outre les publications déjà mentionnées, il nous reste à citer de Dugald Stewart : *Esquisses de philosophie morale*, 1793; traduites en français par M. Jouffroy; *Essai sur la vie et les écrits du docteur Robertson*; sur la *Vie et les écrits du docteur Reid*, 1796; *Essais philosophiques*, 1810. Le 2e volume de sa *Philosophie de l'esprit humain* parut en 1813, et le dernier en 1728. Dugald est encore auteur d'une *Dissertation sur les progrès de la philosophie métaphysique et morale*, en tête du supplément à l'*Encyclopédie britannique*.

STEWART DENHAM (Sir Jacques), écrivain politique, né à Édimbourg le 10 octobre 1713, venait à peine d'être reçu avocat, lorsqu'il consacra cinq années à visiter la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Espagne et l'Italie. S'étant montré l'un des plus zélés partisans du prince Édouard, il fut exclu nominativement de l'amnistie, après la ruine du parti jacobite; mais déjà il avait cherché un refuge en France. A la paix de 1763, il obtint la permission de se rendre à Londres incognito; mais ce ne fut qu'en 1767 qu'il fut complétement rétabli dans ses droits de citoyen. Alors il fixa sa résidence à Coltness, en Ecosse, et ne s'occupa plus que d'amener des améliorations dans la science économique. Il mourut au commencement d'octobre 1780. Parmi ses ouvrages, on distingue les *Recherches sur les principes d'économie politique*, 1767, 2 vol. in-4o; traduites en français par Senovart, Paris, 1789, 5 vol. in-8o; réimprimés en 1805, avec quelques autres de ses écrits, 6 vol. in-8o.

STEYAERT (Martin), théologien, né le 16 avril 1647 à Somerghem, diocèse de Gand, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1675, et fut envoyé deux ans après à Rome pour y déférer des propositions de morale relâchée qui circulaient dans les Pays-Bas, et qui furent condamnées par Innocent XI. Il refusa de souscrire les quatre articles de la déclaration de 1682, et se trouva plus tard engagé dans une affaire où ses opinions furent combattues par Arnauld et d'autres jansénistes. Entre autres fonctions importantes qu'il remplit, il faut mentionner celles de vicaire apostolique de Bois-le-Duc, dont l'investit Innocent XII en 1671. Il était destiné à l'évêché de Ruremonde lorsqu'il mourut, le 17 avril 1701, à Louvain. Nous citerons sa *Theolog. moralis emendata*, Ypres, 1686, in-4o. On trouve le titre de ses autres écrits dans le *Synopsis monumentorum.... archiepiscopatûs mechliniensis*, par Van de Velde, Gand, 1822, 3 vol. in-8o.

STIERNHIELM (George), savant suédois, né en 1589, mort en 1672, avait voyagé dans la plupart des pays de l'Europe. Il était très-versé dans les mathématiques, dans la physique, dans l'histoire, dans les langues, et il cultivait la poésie. Nous citerons de lui : *Lexicon vocabulorum antiquorum gothicorum*, dont il n'a paru que la première lettre, Stockholm, 1642, in-4o; *Archimedes reformatus*, ibid., 1644, in-4o; *Vestgothæ leges, sive leges vestrogothicæ ex codice membranaceo veteri*, etc., ibid., 1663.

STIERNHOEK (Jean), conseiller de cour du roi de Suède, naquit, en 1596, dans la province de Dalécarlie, où son père était pasteur. Il séjourna pendant quatre ans dans l'étranger pour perfectionner ses études, qu'il avait faites en Suède. En 1624, il retourna dans ce pays, et après avoir professé le droit à Vesteras et à Upsal, il devint professeur à Abo, et en même temps membre de la cour de justice de cette ville. En 1649, il obtint des lettres de noblesse, et en même temps on lui confia plusieurs places importantes. Il mourut à Stockholm en 1675. Il est principalement connu par son traité *De jure Sueonum et Gothorum vetusto*, Stockholm, 1672, in-4o. Ses autres ouvrages sont indiqués en détail dans la *Bibliotheca Sueo-Goth.* de *Stiernman*, tome II, page 538.

STIERNSKOLD (Nils GORANSSON), général suédois, issu d'une famille très-ancienne, était fils d'un gouverneur du château de Calmar, qui fut fait prisonnier et envoyé à Cologne, par le roi Sigismond. Le jeune Stiernsköld suivit, en 1601, le roi Charles, dont il était page, dans une expédition en Livonie; puis voulant connaître le service militaire à fond, il demanda au roi la permission de servir à l'étranger, et s'engagea dans l'armée du prince Maurice de Nassau, qui combattait pour l'indépendance des Pays-Bas contre l'habile général Spinola. De là il se rendit en Hongrie, et fit, avec l'armée impériale, des campagnes contre les Turcs. Revenu dans sa patrie, il suivit de nouveau le roi en Livonie, assista au siége de Riga (1605), et fut nommé capitaine de cavalerie. Charles lui confia ensuite le commandement de la place de Pernau, puis celui de Dünamünde. Nommé plus tard maréchal de camp, il fit la campagne de Russie, et fut grièvement blessé au siége d'Ivanogorod, puis rappelé en Suède, à causes des hostilités des Danois, qui s'étaient emparés du château de Calmar. Il fut chargé de la défense du château de Visby, et justifia la confiance qu'on avait eue en son habileté en arrêtant les progrès de l'ennemi. Il rendit les mêmes services en défendant le fort Elfsborg, et en protégeant la Dalécarlie. La paix ayant été conclue entre le Dane-

mark et la Suède, il obtint le gouvernement de plusieurs provinces, et fut envoyé en Hollande, pour y acheter une escadre et enrôler des matelots. A son retour, il eut le commandement de l'armée suédoise en Livonie, où il reprit les places de Dünamünde et Pernau. Obligé, en 1627, de faire les fonctions d'amiral et d'attaquer, devant Dantzig, la flotte russe, fort supérieure en nombre, il l'assaillit avec audace; mais se voyant cerné, il ordonna de mettre le feu aux poudres, et périt dans le même instant, frappé d'un boulet. Une grande persévérance et l'abnégation de ses intérêts, dit *le Plutarque suédois*, distinguèrent Stiernsköld, comme général. A l'assaut de Wittenstein, il fut le premier à escalader les murs. A la défense de Dünamünde, où la famine et les maladies épuisaient sa faible garnison, il sacrifia son argenterie; et les pleurs de sa femme et de son fils, qui avaient été faits prisonniers, et qui lui furent renvoyés par le général ennemi, ne purent le fléchir. Il fit toute la campagne de Danemark avec des béquilles. Des voyages et des fatigues continuelles ne diminuèrent point son activité. On a la correspondance de ce général avec Gustave-Adolphe : elle est remarquable par le ton de franchise qui y règne et par l'estime que lui témoigne le roi.

STIÈVENARD (Simon-Pierre), chanoine de Cambrai, dut son éducation théologique et cette place à Fénelon. Il ne fut pas ingrat, car il donna, en 1715, la 2e édition d'un petit écrit de Fénelon sur le *système du jansénisme vertueux*, et son zèle pour la mémoire de son protecteur le porta à réfuter dans plusieurs ouvrages le dominicain Billuart, qui reprochait au prélat de confondre les thomistes et les jansénistes, et de les envelopper dans la même condamnation. Il suffira de citer l'*Apologie pour feu M. de Fénelon contre le thomisme triomphant*, 1726, in-4°.

STIGAND, archevêque de Cantorbery, parvint à se faire placer sur ce siége du vivant même du titulaire, et cela sans quitter l'évêché de Winchester qui lui appartenait, et sans se démettre des abbayes qu'il possédait contre les canons. Son administration temporelle répondit à ce début; aussi ne put-il obtenir le pallium que de l'antipape Benoît, qu'il consentit à reconnaître, malgré l'exemple contraire que lui donnèrent les prélats anglais. De là des dissensions qui duraient encore quand Guillaume le Conquérant, devenu maître de l'Angleterre, le fit déposer de son siége par un concile tenu à Winchester (1070). Stigand ne fut regretté par aucun parti.

STIGLIANI (Thomas), poëte, né à Matera, dans le royaume de Naples, peu avant la moitié du 16e siècle, eut avec Marini de vives contestations, dont il s'ensuivit une guerre poétique non moins animée que celle qui venait de finir au sujet de la supériorité du Tasse et de l'Arioste. Un coup d'épée qu'il reçut de Davila le détermina à quitter le service du duc de Parme, où ce malheur lui était arrivé, pour aller vivre à Rome : c'est dans cette ville qu'il composa la plupart de ses ouvrages, et qu'il mourut octogénaire. Nous citerons de lui : *Canzoniero, dato in luce da Balducci*, Rome, 1623; *Il mondo nuovo*, Plaisance, 1617, in-12; Rome, 1628, in-12; *Lettere*, 1661, in-12.

STILICON (Flavius STILICO ou STILICHO), personnage célèbre par ses exploits, son ambition et sa fin tragique, réussit, très-jeune encore, à s'insinuer dans la faveur de Théodose, car dès 384 on le voit député à la cour du roi de Perse, Sapor III, dont il obtint tout ce qu'il avait à lui demander, grâce à l'extrême souplesse de son caractère. Il ne tarda pas à épouser Sérène, nièce, et regardée comme la fille adoptive de l'empereur. Cette alliance fut à la fois pour l'heureux favori un acheminement aux plus hautes dignités et un appui dans les intrigues de cour. Les deux époux devinrent en 394 les tuteurs du jeune Honorius, nouvellement proclamé Auguste par Théodose, qui déjà penchait vers son déclin. Après la mort de ce prince, l'empire du monde devait se trouver partagé entre Honorius et Arcadius, ou plutôt entre Stilicon et Rufin, leurs ministres et leurs maîtres. Ces deux hommes se disputaient la faveur de Théodose, et outre cette rivalité de puissance qui devait naturellement les rendre ennemis, ils avaient encore d'autres motifs de haine. L'empereur étant mort après avoir recommandé ses deux fils à Stilicon, celui-ci se crut autorisé à prétendre que les deux princes étaient également soumis à sa surveillance, et qu'il avait le droit d'exercer la même autorité dans les deux empires. Il commença par assurer la tranquillité de l'Occident, et résolut ensuite d'aller à Constantinople faire reconnaître son prétendu droit à la tutelle d'Arcadius. Seulement, afin de ne laisser derrière lui aucun sujet de crainte, il soumit rapidement les peuples de la Germanie, et ses succès étonnants depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, tout en portant la terreur de son nom jusque dans la Grande-Bretagne, firent trembler Rufin sur les marches du trône d'Orient. Ce lâche ministre d'Arcadius, craignant de voir bientôt aux portes de Constantinople un rival aussi redoutable, voulut le retenir à tout prix en Occident, et ne trouva rien de plus sûr que d'introduire lui-même les barbares dans l'empire. Alaric, déterminé par ses prières et surtout par son or, se précipita sur la Mésie, la Thrace et la Pannonie, porta la désolation depuis la mer Adriatique jusqu'au Bosphore, et éleva ainsi une barrière sanglante entre les deux rivaux. Stilicon, réunissant les troupes de l'Occident à celles d'Orient, qui avaient servi sous les ordres de Théodose, marcha au-devant du roi des Goths, qu'il rencontra dans les plaines de Thessalie; mais au moment où il allait lui livrer bataille, il reçut un message d'Arcadius, qui redemandait les troupes d'Orient. Il reconnut facilement à ce trait la perfidie de Rufin, et avant de reprendre la route de l'Italie, il concerta avec Gainas le complot dont ce lâche ennemi périt bientôt victime. Cependant la Grèce continuant à être ravagée par Alaric, et Eutrope, qui avait remplacé Rufin, songeant moins à défendre cette portion de l'empire d'Orient qu'à s'emparer de l'esprit de l'empereur, Stilicon se mit une seconde fois en campagne contre les Goths (en 396); mais au moment où il pouvait se croire assuré de vaincre, il donna lui-même à son armée l'exemple de la mollesse et de la débauche, laissa les liens de la discipline se relâcher, et ne put ou ne voulut point empêcher Alaric de s'échapper. Eutrope ayant eu l'art de faire considérer comme un attentat aux droits de l'empereur d'Orient cette expédition en Grèce du ministre

d'Occident, et s'étant permis lui-même d'exciter Gildon, qui commandait en Afrique, à une révolte ouverte contre Honorius, une lutte devint imminente entre les deux empires. N'osant prendre sur lui seul le fardeau d'une telle responsabilité, Stilicon engagea son maître à respecter, en cette occasion, un usage depuis longtemps oublié, celui de n'entreprendre aucune guerre sans un décret du sénat. Le décret fut rendu, Gildon fut déclaré ennemi de l'État et vaincu complétement bientôt après par son propre frère Mascezil, que le ministre d'Honorius eut la lâcheté de faire périr ensuite pour récompense d'un tel service. A partir de ce moment, Stilicon, montra bien encore de l'habileté, mais nulle véritable grandeur. Il ne parvint que par la perfidie à triompher d'Alaric, qui de la Grèce s'était jeté sur l'Italie en 401. Quelques années après il rechercha l'appui de ce prince barbare, et le pressa de se joindre à lui pour attaquer l'Illyrie orientale, sous prétexte que cette province devait appartenir tout entière à Honorius. Son but secret était d'affaiblir l'empire d'Orient et de jeter ensuite assez de trouble et de confusion dans celui d'Occident pour s'en emparer au nom de son fils Euchérius, sans attendre la mort d'Honorius, qui n'avait alors que 20 ans. Avant de commencer l'exécution de son plan, il eut à repousser l'invasion de Radagaise, l'un des chefs des Germains, et il le fit avec succès; mais il retourna aussitôt à ses préparatifs d'attaque contre l'Illyrie, et parut ne faire aucune attention aux nouvelles entreprises des barbares. Il ne fallut rien moins qu'un ordre absolu de l'empereur pour le rappeler à Rome où il prit quelques faibles mesures contre les ennemis qui se présentaient de toutes parts. Il se divisa alors avec sa femme Sérène, qui aimait sincèrement Honorius, et qui, après avoir fait épouser à ce prince sa fille Marie, le voyant veuf depuis 404, travaillait à lui faire épouser son autre fille Æmilia-Materna-Thermantia. Stilicon ne voulut pas courir une seconde fois le risque de laisser naître un héritier de l'empereur; mais cette crainte était vaine, grâce aux précautions de Sérène, qui, en voulant retarder le développement des facultés de son auguste pupille, les avait enchaînées pour toujours. Le mariage eut lieu et resta aussi infructueux que le premier. Cependant Alaric, qui depuis trois ans et sur l'invitation du ministre s'était avancé jusqu'en Épire, demanda qu'on l'indemnisât du temps qu'il avait perdu, et Stilicon, qui sentait le besoin de le ménager, lui fit donner une somme d'argent considérable. Il tramait toujours ses complots, encore ignorés d'Honorius; mais Olympe, homme clairvoyant et ambitieux, les découvrit, en fit part au prince, et le voyant incapable de prendre aucune mesure énergique, se chargea de faire périr tous les partisans qu'avait dans l'armée le ministre conspirateur. Celui-ci, qui se trouvait alors à Bologne, n'osa prendre aucun parti, et révolta, par sa timide inaction, un de ses capitaines goths nommé Sarus, qui se présenta dans sa tente pour le tuer, et le força de chercher son salut dans la fuite. Olympe le fit arrêter à Ravenne sur un ordre de l'empereur, et obtint qu'on lui tranchât la tête, l'an 408. C'était la digne récompense des crimes par lesquels Stilicon avait déshonoré la fin d'une vie longtemps utile et glorieuse. L'ouvrage de Claudien *De laudibus Stiliconis* est bien inférieur aux invectives du même poëte contre Rufin. La mort de Stilicon a fourni à Thomas Corneille le sujet d'une tragédie représentée en 1660.

STILLING (Jean-Henri), dont le véritable nom était *Jung*, né à Grund, dans le duché de Nassau, en 1740, eut besoin d'une constance à toute épreuve pour lutter contre les embarras de la position où le sort l'avait placé. On ne lira pas sans intérêt les *Mémoires* qu'il a rédigés lui-même sous le titre de *Jeunesse, Adolescence, Voyages et Vie privée de Henri Stilling*, Berlin, 1777-1779, 3 vol., et sous le titre de *Biographie*, Berlin, 1805. Enfin il réussit à achever lui-même son éducation, s'établit à Elberfeld comme médecin, et commença à jouir d'un sort plus prospère. Par suite, sans doute, de ce que son enfance avait été négligée, il donna dans les illusions d'une piété bizarre, qui dégénéra même en superstition; mais, malgré ses rêveries inconcevables, il se rendit utile par la pratique de son art et par la publication de quelques écrits, tels qu'un *Manuel de la science financière*, Leipzig, 1789; un *Manuel de la science administrative*; et une *Méthode d'opérer la cataracte et de la guérir*, Marbourg, 1781, in-8°, figures. Il mourut à Heidelberg en 1817. Il avait professé à l'université de cette ville et à celle de Marbourg, et avait reçu du grand-duc de Bade le titre de conseiller aulique.

STILLINGFLEET (Édouard), l'un des plus savants controversistes de l'Église anglicane, né le 17 avril 1635 à Cranbourn, comté de Dorset, s'était fait une brillante réputation par ses écrits, et jouissait d'un grand nombre de bénéfices, lorsqu'il fut nommé évêque de Worcester par Guillaume III en 1689. Il s'occupa de rétablir la régularité dans son diocèse, fut un des commissaires chargés de revoir la liturgie anglicane, et ne cessa d'attaquer, dans ses sermons, les catholiques, les presbytériens, les déistes, les sociniens. Il mourut à Westminster le 27 mars 1699. Ses *OEuvres*, réimprimées en 1710, forment 6 vol. in-fol.; un recueil de ses *OEuvres diverses*, 1735, in-8°, a été publié par son fils, chanoine de Worcester.

STILLINGFLEET (Benjamin), petit-neveu du précédent, né en 1702, à Londres, le 15 décembre 1771, cultiva la poésie, la musique et surtout l'histoire naturelle. Il avait en botanique des connaissances étendues qu'il fit servir aux progrès de l'agriculture, et il détruisit beaucoup de préjugés qui dominaient encore de son temps. Outre un *Calendrier de Flore*, 1755, on a de lui: *Mélanges et dissertations diverses sur l'histoire naturelle*, 1759, 2e édition, 1762, in-8°. (*Voir* pour plus de détails: *Vie littéraire et OEuvres choisies de Benjamin Stillingfleet*, par G. Coxe, Londres, 1811, 3 vol. in-8°.

STILPON, philosophe de Mégare, florissait vers l'an 306 avant J. C. Il acquit une telle réputation d'éloquence et de savoir, qu'on désertait les autres écoles pour venir écouter ses leçons. Trop éclairé pour adopter le système du polythéisme, il était trop sage pour attaquer publiquement les croyances populaires; mais sa prudence ne l'empêcha point d'être condamné à l'exil. Ce ne fut pas la seule épreuve qu'il eut à soutenir et qu'il soutint avec courage. Sa fille étant tombée dans des désordres qui n'étaient que trop communs aux Mé-

gariennes, et quelqu'un le plaignant d'être déshonoré par elle, il répondit : « Pas plus que je ne peux l'honorer. » Mégare ayant été pris successivement par Démétrius Poliorcètes, et par Ptolémée Soter, vainqueur de Démétrius, ces deux princes eurent les plus grands égards pour Stilpon. Ce philosophe mourut dans un âge très-avancé.

STIRLING (Guillaume-Alexandre, comte de), poëte et homme d'État, né en Écosse en 1580, vécut sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier, auprès desquels il fut toujours en grande faveur. Ce fut lui qui conçut l'idée d'établir une colonie à la Nouvelle-Écosse, et qui obtint de Jacques une cession formelle de ce territoire en 1621. Charles, après la mort de son père, favorisa le même projet, et nomma Guillaume son lieutenant dans la colonie nouvelle, qui ne réussit point. Guillaume n'en fut pas moins nommé secrétaire d'État pour l'Écosse en 1626, et pair du royaume en 1630, sous le titre de vicomte de Stirling, qu'il remplaça bientôt par celui de comte. Il mourut en 1640. Peu de jours auparavant il avait donné une nouvelle édition de ses poésies, qui sont aujourd'hui peu recherchées.

STIRLING (James), mathématicien anglais, né vers la fin du 17e siècle, a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : *Methodus differentialis sive tractatus de summatione et interpolatione serierum infinitarum*, Londres, 1730, petit in-4°. On ne connaît pas l'année de sa mort, mais il est à présumer qu'il ne survécut pas longtemps à la réimpression de son *Methodus differentialis*, qui eut lieu en 1764.

STOA. *Voyez* **QUINZANO.**

STOBÉE, STOBAIOS, STOBÆUS ou **STOBENSIS** (Jean), écrivain ou plutôt compilateur, tire sans doute son nom de la ville de Stobi, dans laquelle on suppose qu'il était né, et qui fut la deuxième métropolitaine de la Macédoine, après la division de cette province. On ne sait absolument rien sur sa personne ni sur sa vie, mais on conjecture, avec assez de vraisemblance, qu'il écrivait entre les années 450 et 500. Il a transcrit et classé dans un ordre méthodique des fragments des plus célèbres auteurs grecs, et comme la plupart des ouvrages dont il a tiré ses citations sont perdus, ou ne nous sont parvenus que fort mutilés, son recueil est fort intéressant, quoique mutilé lui-même. On le désigne le plus souvent sous le titre de *Recueil d'extraits choisis, sentences et préceptes.* Il est divisé en deux parties, dont la première est intitulée : *Eclogæ physicæ et ethicæ*, la seconde *Anthologicon* (*Florilegium*), *ou Sermones.* L'édition de 1608 est la seule où ces deux parties soient imprimées ensemble. Heeren a donné une excellente édition des *Eclogæ*, Gœttingen, 1792, 1794 et 1801, 4 vol. in-8°. Th. Gaisford en a publié une non moins bonne du *Florilegium*, avec notes et supplément, Oxford, 1822, 4 vol. in-8°.

STOBEE (Kilian), érudit suédois, né en 1690, professeur d'histoire à l'université de Lund, mort en 1742, a laissé sur diverses matières plusieurs *mémoires* particuliers, qui ont été réunis, après sa mort, en un vol., sous ce titre : *Opera in quibus petrefactorum, numismatum et antiquitatum historia illustratur*, etc., Dantzig, 1753, in-8°, de 327 p. avec 17 planches.

STOCCHI (Ferdinand), fameux imposteur, né à Cosenza en 1599, apprit seul et assez bien les mathématiques et la philosophie, et eut la fantaisie de se faire passer pour astrologue. Parmi les dupes qu'il fit, on cite Charles Calà, qui, de simple avocat, parvenu aux premières dignités de la magistrature, avait pris les titres de duc de Diano et de marquis de Villanova, et auquel il sut persuader qu'au nombre de ses ancêtres il devait compter le bienheureux Jean Calà, qui descendait des rois d'Angleterre et des ducs de Bourgogne. Les reliques du prétendu saint furent recueillies par les soins de sa famille; mais plus tard on découvrit que ces reliques n'étaient que des ossements d'âne. Stocchi mourut méprisé en 1661. Entre autres ouvrages on lui doit un recueil d'extravagances, sous ce titre : *Del portentoso decennio, opera astrologica*, Cosenza, 1655, in-8°.

STOCK (le Bienheureux Simon), général de l'ordre du Carmel, né au 12e siècle, dans le comté de Kent, mort à Bordeaux en 1265, gouverna 20 ans son ordre avec sagesse et le fit placer sous la protection spéciale du saint-siége. Il a laissé des *lettres* et *homélies*, des *Canones officii divini*, un opuscule *de christianâ pœnitentiâ*, et deux *hymnes* à la Ste Vierge, dont l'*Ave stella matutina.*

STOCKDALE (Percival), littérateur, né en 1736 au village de Branxton en Écosse, servit quelque temps dans l'armée anglaise, puis entra dans les ordres sacrés; mais cette situation nouvelle ne put fixer l'inconstance de son caractère. Il alla faire un voyage en Italie, et, peu de temps après son retour, il publia en 1770 une traduction de l'*Aminte* du Tasse, qui commença sa réputation. Les libraires vinrent alors lui faire leur cour, et il répondit à leur empressement par de nombreux écrits dont le succès lui valut plusieurs bénéfices. Malgré tant d'avantages qui devaient le retenir dans sa patrie, il se rendit en Espagne et sur la côte de Barbarie, et y fit des recherches savantes. Il mourut à Londres le 11 septembre 1811. Nous citerons de lui des *recherches sur la nature et les vraies lois de la poésie*, 1778, in-8°; des *Leçons* (Lectures) *sur le mérite respectif des plus grands poëtes anglais*, 1807; des *Mémoires* sur sa vie, 1809; un choix de *Poésies*, 1808, in-8°.

STOCKLER (François de BORGIA GARÇAO), savant portugais, secrétaire de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, lieutenant général, commandeur de l'ordre du Christ, etc., naquit à Lisbonne en 1759. Son père était Allemand, et vint s'établir en Portugal; il lui fit donner une bonne éducation dans la capitale, et ensuite à l'université de Coïmbre, où le jeune Stockler s'appliqua surtout aux mathématiques. Plus tard il devint professeur de cette science dans les académies de marine et de fortification de Lisbonne, et par la puissante protection du duc de Lafôes, il monta rapidement en grade, et devint en peu d'années colonel du génie, et aide de camp du vieux duc général en chef de l'armée. Après le départ de Correa de Serra, Stockler le remplaça en qualité de secrétaire de l'Académie des sciences de Lisbonne, dont le duc de Lafôes avait été le fondateur. Cela resserra davantage les liens qui l'unissaient à ce seigneur qui se connaissait peu en hommes. Stockler s'appliqua à lui plaire, et parvint à gagner toute sa confiance. Cependant il le trahissait en agissant de concert avec Pinto

ministre de la guerre, ennemi déclaré du général en chef. Bientôt une occasion s'offrit de perdre le trop confiant vieillard, et Stockler la saisit pour aider Pinto à lui tendre un piége et l'y faire tomber. Il abusa son bienfaiteur au point de lui persuader qu'il était de son devoir et de son honneur de se mettre à la tête de l'armée en 1800, lors de l'invasion du Portugal par les Espagnols, pour appuyer les négociations de Pinto à Badajoz. C'était chose convenue qu'on devait accepter les propositions imposées par la France, et qu'il n'y aurait point de guerre; le duc, qui avait fait adopter cette décision dans le conseil, se rendit donc à l'armée en pleine sécurité; mais contre son attente, les hostilités commencèrent par suite des lenteurs que Pinto mit à dessein à la signature du traité. L'armée portugaise, qui avait passé le Tage, et qui n'était nullement en état d'entrer en campagne, se trouva bientôt dans un état inconcevable de désordre par suite d'une terreur panique causée par une escarmouche insignifiante, et par l'absence d'un chef habile; elle prit la fuite, repassa le Tage, et cette déconfiture, attribuée à l'incapacité du duc, et qui était plutôt l'effet de la perfidie de Stockler ou de son inexpérience, amena la disgrâce du trop crédule vieillard. Stockler ne fut pas même inculpé, et son ami Pinto ne cessa de le protéger. En 1807, lors de l'invasion du Portugal par l'armée française, Stockler alla au-devant de Junot pour le complimenter au nom de l'Académie, dont plus tard il chercha en vain à le faire nommer membre honoraire. Cette démarche, ayant attiré sur Stockler l'animadversion des régents du royaume, après l'évacuation du Portugal par l'armée française, il fit de vains efforts pour se concilier la protection du maréchal Beresford, et se décida en 1809 à se rendre à Rio de Janeiro, où il savait bien qu'on accueillait favorablement les courtisans et les beaux parleurs. Jean VI ne favorisait en général que ceux qu'il méprisait, et jamais roi ne montra une aversion plus prononcée pour les hommes à caractère, qui à une grande sévérité de principes joignaient des talents éminents. Stockler devait plaire et plut en effet à la cour; il prononça, en 1819, au nom de l'Académie des sciences, un discours plein de plattes flagorneries à l'occasion du couronnement de Jean VI. En 1820, le roi le nomma gouverneur et capitaine général des îles Açores, et il se rendit à Lisbonne. Cependant la révolution avait éclaté à Porto, et s'était accomplie dans tout le royaume; le gouvernement provisoire hésitait à laisser partir Stockler pour sa destination, et les patriotes les plus clairvoyants conseillaient de le retenir, assurés qu'ils étaient de la duplicité de son caractère et de son attachement décidé aux maximes du pouvoir absolu. Malheureusement des avis si sages ne furent point écoutés : le gouvernement, se fiant aux protestations faites par Stockler au général Aredo, son ancien ami et son collègue à l'Académie de fortifications, de faire reconnaître aux Açores l'autorité du gouvernement de la révolution, consentit à le laisser partir. Arrivé à Terceira, Stockler, trahissant ses promesses, se déclara en faveur du pouvoir royal de Jean VI, défendit l'entrée des journaux portugais et de tous les écrits patriotiques, et déclara qu'il ne changerait rien au gouvernement des îles jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres positifs du roi. Cependant l'île de Saint-Michel se souleva, et adhéra à la révolution, et à Terceira même, Araüjo, ex-gouverneur de l'île, aidé d'un grand nombre de patriotes et des troupes de ligne, s'empara des forts, proclama l'autorité des cortès de Portugal, et força Stockler à signer une capitulation. Celui-ci avait fait mine de résister, mais il se vit abandonné des troupes, et fut contraint de céder. Il eut alors recours à la ruse et à la séduction, qui étaient ses armes familières, et réussit à ameuter la populace et à gagner une partie des troupes, à l'aide desquelles il opéra une contre-révolution; le malheureux Araüjo fut assassiné, et une foule de citoyens les plus distingués furent jetés dans des cachots, et traités avec inhumanité. Ayant affermi sa puissance par des mesures de terreur, il essaya de faire rentrer les habitants de Saint-Michel sous son autorité, et leur adressa à cet effet une proclamation de lieux communs, et écrite d'un ton emphatique dont on se moqua. Plus tard le gouvernement de Portugal ayant envoyé à Terceira des commissaires pour y faire reconnaître l'autorité nationale, Stockler n'osa pas les faire arrêter, mais il répondit aux cortès de la manière la plus insolente, et refusa d'exécuter les ordres que le congrès lui avait transmis. Stockler, qui avait cru que Jean VI suivrait les conseils qu'il lui avait adressés dès son arrivée à Terceira, et qu'il refuserait son adhésion aux actes révolutionnaires de la nation portugaise, resta confus quand il connut la résolution du roi, et envoya son adhésion tardive au gouvernement de Lisbonne. Celui-ci lui nomma un successeur, et le fit arrêter et conduire à Lisbonne pour y être jugé. A cet effet il fut enfermé dans un château fort, et son procès s'instruisit, mais avec une singulière lenteur, grâce à la mollesse des députés des cortès qui, voulant plaire à tout le monde, ménageaient leurs plus cruels ennemis. Stockler trouva d'ailleurs un grand nombre de protecteurs parmi les patriotes tièdes et les gens en place, et publia une suite de lettres remplies de faussetés, dans lesquelles il cherchait à expliquer sa conduite et à se disculper de l'assassinat de son prédécesseur Araüjo, et des vexations exercées sur les patriotes de Terceira. Il était encore en prison lors de la contre-révolution de 1823, qui rétablit le pouvoir absolu du roi, et il recouvra alors sa liberté. Le marquis de Palmella le nomma membre de la commission qui fut chargée de rédiger un projet de constitution, en conformité de la promesse explicite que Jean VI avait faite à Villa-Franca, en mai 1823, et qui fut éludée après la chute de la constitution espagnole. Depuis cette époque, Stockler, atteint d'une maladie grave, ne fit plus que languir au sein de sa famille et entouré de quelques amis, au nombre desquels on doit citer le médecin Almeida. Il se rendit en Algarve, et y mourut en 1829. Nous citerons de lui; *Traité élémentaire de la méthode des limites*; *Mémoire sur le calcul des fluxions et sur le produit d'un nombre infini de facteurs*; *Éloges historiques*; *Poésies lyriques*, Londres; *Essai historique sur l'origine et les progrès des mathématiques en Portugal*, Paris, 1819; *Traité sur la méthode inverse des limites, ou Théorie générale du développement des fonctions logarithmiques*, Lisbonne, 1824; *Éléments du droit des sociétés politiques*, ibid., 1827.

STOCKMANS (Pierre), jurisconsulte, né à Anvers en 1608, fut successivement professeur en droit à Louvain, conseiller à la cour souveraine de Brabant, etc., et mourut à Bruxelles en 1671. Outre plusieurs écrits en faveur du jansénisme, on a de lui différents ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue *Jus Belgarum, circà bullarum pontificiarum receptionem;* et *Defensio Belgar. contra evocationes ad peregrina negotia.* Ses écrits ont été réunis, Bruxelles, 1686-1700, 2 part. in-4°.

STOEFLER. *Voyez* **STOFFLER.**

STOELLER. *Voyez* **STELLER.**

STOERK (Antoine, baron de), médecin de la cour de Vienne, naquit dans la petite ville de Soulgau, en Souabe, le 21 février 1731, de parents pauvres. Les ayant perdus dans sa première enfance, il fut élevé dans la maison des indigents, à Vienne, où il trouva des amis et des bienfaiteurs, dont il sut conserver la bienveillance par ses talents, son application et sa modestie. Il se voua, avec un grand zèle, à l'étude des lettres, prit, en 1752, le grade de maître ès arts; et après avoir subi, devant la faculté de médecine, un examen rigoureux, il obtint, en 1757, des mains de Van Swieten, le diplôme de docteur. Il eut bientôt une clientèle très-étendue, et fut nommé médecin de la cour, en 1760. La carrière brillante qu'il parcourut depuis, lui fut surtout ouverte par l'estime de l'impératrice Marie-Thérèse, qu'il guérit, en 1767, de la petite vérole. Depuis ce moment, il fut élevé aux premiers emplois de sa profession, et fut, en outre, nommé conseiller aulique et baron. Successeur de Van Swieten, Stoerk a puissamment contribué aux progrès de l'art de guérir dans les États autrichiens, et il a rempli, avec un zèle qui ne se démentit jamais, les devoirs de différentes fonctions qui lui furent confiées. Il mourut le 11 septembre 1803. On lui doit plusieurs écrits, parmi lesquels on estime surtout : *Dissertatio de conceptu, partu naturali, difficili et præternaturali,* Vienne, 1758, in-4°; *De cicutâ libellus I et II cum supplem.,* ibid., 1761, in-8°; *Libellus de stramonio, hyosciamo, aconito,* ibid., 1762, in-8°. Ces divers traités ont été traduits en français par Lebègue de Presle.

STOEVER (Didier-Henri), publiciste allemand, né à Verden en 1767, fut le principal collaborateur de Schirach au *Journal politique* de 1786 à 1793, époque à laquelle on lui confia la rédaction du *Correspondant impartial de Hambourg,* feuille qui exerça une influence puissante sur l'opinion publique, non-seulement de l'Allemagne, mais de l'Europe entière. Ce publiciste mourut en 1822. On lui doit une *Vie* de Linné, 2 vol. in-8°; une collection des *Lettres* de ce naturaliste, en latin, in-8°, et l'ouvrage suivant, en allemand : *Notre siècle, ou Tableau des choses remarquables,* etc., Altona, 1791, 3 vol. in-8°.

STOEVER (Jean-Hermann), frère aîné du précédent, né à Verden en 1764, mort recteur du gymnase de Buxtehude, avait concouru à la rédaction du journal de Schirach et du *Courrier* d'Altona. Il a publié en outre, en gardant l'anonyme, divers ouvrages historiques.

STOFFLER ou **STOEFFLER** (Jean), en latin *Stœflerinus,* célèbre astronome, né en 1452 à Justingen, dans la Souabe, professa les mathématiques avec beaucoup de succès à l'académie de Tubingen, et s'occupa de la réforme du calendrier; mais son travail, qu'il adressa au concile de Latran, ne fut point agréé, quoique renfermant des idées justes. Il mourut en 1531, suivant Melch. Adam (*Vitæ viror. eruditor.*) à Blaubeuren, d'une maladie contagieuse. Parmi ses ouvrages dont on trouve la liste dans l'*Abrégé de la bibliothèque* de Gesner, on remarque : *Calendarium romanum magnum,* Oppenheim, 1518, 1524, in-fol., traduit en allemand : et ses *Éphémérides,* depuis 1482, souvent réimprimées en Allemagne et en Italie. Philippe Imsser en a publié la suite, de 1532 à 1552, Tubingen, 1562, in-4°.

STOFFLET (Nicolas), un de ces vaillants capitaines qui ont eu le malheur de ne mériter leur célébrité que dans les guerres civiles. Il naquit en 1751, à Lunéville, et resta pendant 15 ans au service, dans le régiment de Lyonnais. Ayant dû le jour à un simple meunier, il n'était que caporal de grenadiers lorsque son colonel, auquel il avait sauvé la vie, l'emmena dans ses terres, au département de Maine-et-Loire, et le fit son premier garde-chasse. Le comte de Colbert-Maulévrier ne tarda pas à mourir; mais Stofflet restant auprès du fils, avec les mêmes avantages, ne désirait pas un autre sort, et remplissait son office avec autant de zèle que de fermeté. Sa réputation de bravoure, et l'impatience qu'il montra, dans les premiers temps de la révolution, lorsque des atteintes furent portées aux prérogatives de son bienfaiteur, décidèrent quelques insurgés du bourg de Maulévrier et des environs, à le placer à leur tête, en 1793. Cette troupe, ainsi formée le 11 mars, et promptement grossie, se réunit bientôt à celle de Cathelineau, pour attaquer la ville de Chollet, que ne put défendre sa garnison de 500 hommes, soutenus de quelques pièces de canon. Au mois de mai, la conduite brillante de Stofflet, dans l'affaire de Fontenay, le fit nommer commandant de cette place. Il la quitta pour arrêter, dans sa marche sur Chollet, le général Ligonier; mais l'infériorité de ses forces l'empêcha même de se maintenir à Vihiers. Après l'attaque de Saumur, à laquelle il eut part, il se rendit, au mois de juillet, à Chollet, où était Lescure. Ces deux chefs, indépendants l'un de l'autre, se proposaient d'expulser de ses positions, à Montgaillard, le républicain Westermann, qui, plein d'une aveugle confiance, ne savait pas se mettre à l'abri d'un coup de main sur ces hauteurs. Deux routes s'offraient pour arriver à lui. Celle de Châtillon était à découvert, et malgré cet inconvénient Stofflet la préférait; mais Lescure, sachant que le feu des républicains serait formidable s'ils faisaient usage de leur artillerie, voulait qu'on s'efforçât de les surprendre. Le débat fut terminé par ces mots de Lescure : « Que ceux qui veulent périr suivent Stofflet; pour moi je ne vais point par là. » Les troupes se rangèrent du côté de Lescure, et Stofflet n'eut d'autre parti à prendre que de le suivre. Quelques habitants avaient fait prévenir Westermann; mais il méprisa cet avis, et surpris honteusement au milieu du jour, il fut mis en pleine déroute aussitôt que Stofflet, à la tête d'une colonne, eut tourné ses positions. D'un commun accord, le 15 du même mois, les chefs vendéens le nommèrent major général de l'armée catholique. A Doué, le 14 septembre, dans une affaire presque générale contre San-

terre, Stofflet reçut à la cuisse la seule blessure qui lui fut destinée dans tant de rencontres où il devait se signaler encore. n mois après, obligé de descendre de cheval pour s'échapper à travers champs, il eut besoin de toute son audace pour n'être pas saisi par des chasseurs qui le poursuivaient. Il remporta ensuite quelque avantage momentané contre le général Haxo, puis, ayant passé la Loire, il contribua plus que tout autre à la défaite des républicains, à Laval, le 26 octobre. Sorti sans accident de cette mêlée, où il s'était vu en grand danger, il prit part à l'attaque de Granville, et entra dans la Bretagne avec l'armée royale. Lorsque ayant éprouvé de grands revers, ces troupes, qui avaient si souvent montré peu de discipline, n'écoutèrent presque plus leurs chefs, Stofflet sut conserver sur elles quelque ascendant. Il en usa particulièrement pour ramener, et pour protéger contre l'indignation des soldats, le prince de Talmont, qui allait s'embarquer, non moins jaloux, disait-on alors, de vivre en paix qu'un autre prince d'une naissance plus illustre, mais que bien vainement les insurgés espéraient voir un jour à leur tête. L'on tenait encore la campagne, et même on risqua une bataille près de Dol; cependant le général Marceau, secondé par un brouillard qui s'éleva des marais, réduisit Stofflet à se jeter dans la ville au nombre des fuyards. Le lendemain le commandant vendéen fut plus heureux, il repoussa deux attaques; mais à celle du Mans, 14 décembre, après des efforts de valeur à côté de Larochejaquelin, jugeant qu'il n'y avait plus d'espoir, il donna lui-même l'exemple de la fuite, au grand étonnement de ses amis. Il était loin pourtant d'abandonner son parti. Un radeau de planches mal jointes suffit aux deux chefs pour traverser la Loire, afin de rassembler, dans l'ancien Anjou, quelques troupes; mais avant qu'on pût rien entreprendre, la mort de Larochejaquelin permit à Stofflet de se saisir du commandement, que nul n'entreprit de lui disputer. Aussi impatient de s'en montrer digne qu'il avait paru l'être de se le voir déférer, il enleva, le 10 février, la ville de Chollet, bien défendue par le général Moulin; mais s'étant trop avancé ensuite, il perdit sa conquête. Cependant il harcela si fréquemment les ennemis, qu'enfin ils laissèrent la ville en son pouvoir, ainsi que tout ce qu'ils y avaient renfermé de précieux. Dans ce moment de prospérité, en 1794, ce partisan s'efforça d'imprimer à l'insurrection un caractère imposant. Le 11 mars, un arrêté, qu'il data de Saint-Aubin de Baubigné, enjoignit, sous peine de mort, à tout habitant de l'Anjou et du haut Poitou, âgé de moins de 50 ans, de venir se placer sous ses drapeaux. Croyant le concours des nobles moins utile pour lui que ne seraient dangereuses leurs prétentions, il composa principalement son état-major de gens de la campagne, et il se mit en relation avec Charette, qui, d'après l'avis de Bernier, curé de Saint-Laud, accueillit les propositions de Stofflet. Les deux généraux eurent une entrevue à Beaurepaire, et, dans leurs mesures pour éloigner de la Loire les légions de la république, ils ne refusèrent pas de se concerter avec Bernard de Marigny; mais il paraît que dès ce moment on avait le projet d'écarter au premier jour ce moderne Lépide. Du moins cet infortuné ayant osé, malgré leurs conventions, agir peu de temps après sans consulter les deux autres triumvirs, un conseil de guerre décida que ce fait méritait la mort. Stofflet envoya une compagnie de chasseurs, dont il promit de récompenser le capitaine si Marigny lui était amené : il le fut, et on le fusilla. On a supposé, il est vrai, qu'une rigueur si condamnable avait été suggérée à Charette comme à Stofflet par le fanatique et ambitieux curé de Saint-Laud, et que d'ailleurs Marigny était soupçonné d'intelligence avec les républicains. Mais Stofflet ne parut pas beaucoup plus loyal dans ses procédés avec Charette même. Quand ils attaquèrent ensemble Saint-Florent, on assure que Stofflet s'éloigna dans l'instant où Charette allait obtenir trop d'avantages, et qu'ensuite il se fit attendre, devant Chalans, ne voulant de succès décisifs que ceux qui lui seraient attribués exclusivement. S'il fut cause en effet de l'échec éprouvé par les Vendéens dans cette journée, il montra du moins de l'ardeur dès qu'il crut devoir se présenter pour arrêter le mal, et il se fit admirer pendant la retraite, où il protégea efficacement les fuyards, en les forçant à se défendre encore. Ce qui doit atténuer d'ailleurs les torts de Stofflet, c'est que l'abbé Bernier ne le laissait guère suivre ses propres déterminations. Un militaire presque dénué d'instruction pouvait difficilement se soustraire à l'empire d'un intrigant que ses prédications avaient rendu l'apôtre des bandes vendéennes. Stofflet, entraîné d'abord par des motifs qui avaient eu quelque chose de louable, était resté longtemps sans ambition, même en exerçant déjà de l'autorité. Il disait quelquefois qu'après la défaite et la soumission des républicains, il serait heureux de reprendre sa bandoulière chez M. de Maulévrier. Le garde-chasse était de très-bonne foi; ce fut le fourbe ecclésiastique qui le poussa toujours à de mauvaises actions, et le conduisit enfin à sa perte. On impute surtout à cet homme la prompte mésintelligence des deux chefs. Après la rupture, Stofflet, subjugué par Bernier, convoqua, à la Mérozière, un conseil qui nomma ce prêtre commissaire général de l'armée catholique. Alors Stofflet et lui gouvernèrent. On fit beaucoup de mécontents en déployant une énergie qui n'aurait conduit au but que dans une autre situation, et si on eût pu disposer de plus grands moyens. La confiance des habitants était déjà très-ébranlée, l'argent manquait : on se permit d'émettre pour 6 millions de papier monnaie; mais il fallut employer la contrainte. Pour compenser cette dangereuse imitation de ce qu'on reprochait le plus aux républicains, on n'avait pas, comme eux, à promettre au dehors de glorieux succès, et au dedans quelque chose de mieux qu'un froid retour vers le passé. Charette sentit l'inconvénient de cet abus de pouvoir, et manda à son quartier général Stofflet, qui avait aussi le sien, et qui ne jugea pas à propos d'aller rendre compte de sa conduite. Bernier, chargé de répondre, y mit trop de hauteur, et Charette, voyant l'affaiblissement que cette division allait produire, s'occupa de faire sa paix avec la république. C'était vers la fin de 1794 : les amis de Stofflet lui conseillaient d'imiter son rival; mais il fallait donc renoncer à cette idée flatteuse qu'il était appelé à réaliser seul, et comme chef suprême, les chimériques desseins de l'armée catholique et royale. En vain il fit juger et fusiller un des officiers

qui se préparaient à l'abandonner pour rejoindre Charette, et se soumettre de même : on ne le quitta pas moins. Cette défection le décida enfin à prendre part aux négociations: mais il arrivait trop tard. Voulant dès lors continuer la guerre, il tenta le soulèvement général de l'Anjou, en menaçant de la mort quiconque prétendrait rester chez soi. Quelques milliers d'hommes répondirent à cet appel : Stofflet voyant le reste de la population s'y refuser, n'entreprit rien de décisif, et n'échappa même que par une ruse aux poursuites de la cavalerie. Il se rapprocha des chefs royalistes de la Bretagne, et, en même temps, il offrit au général Canclaux de donner les mains à la pacification de cette province, si les troupes de la Convention évacuaient l'Anjou. Une pareille clause ne pouvait guère être admise; des conférences eurent lieu à Mortagne, et restèrent infructueuses. Il conserva donc une attitude hostile, en évitant toute surprise : il ne combattait plus que pour obtenir des conditions favorables. Voyant qu'il serait encore difficile de le réduire par la force, les commissaires de la Convention s'adressèrent au curé Bernier, qui ménagea une entrevue désirée des deux parts. Le 2 mai 1795, Stofflet accepta 2 millions pour les frais de la guerre, et promit de livrer son artillerie. Il faut remarquer à la louange de ce partisan vendéen, qu'au milieu de si graves intérêts, il ne négligea pas de stipuler le rappel de son ancien seigneur, qui était émigré, et qui depuis se mêla dans d'autres intrigues politiques. Malheureusement pour Stofflet, on le réconcilia ensuite, au nom des princes, avec Charette, dont il ne tarda pas à s'éloigner encore. Il résolut de traiter une seconde fois, et le général Hoche reçut ses promesses, à Chollet, le 12 septembre 1795. Mais, au commencement de l'année suivante, les agents du comte d'Artois le tentèrent par le titre de lieutenant général, et Charette lui-même le pressa de reprendre les armes. La proclamation de Stofflet, ainsi terminée : *Vous me distinguerez dans les combats, aux couleurs que portait Henri IV*, ne lui ayant amené que trois ou quatre cents Angevins, il demanda une dernière conférence pour se soumettre sans arrière-pensée; mais Hoche voulait en finir d'une autre manière. Une ferme où se trouvait Stofflet, avec deux aides de camp et trois domestiques, fut investie pendant la nuit. Malgré tous ses efforts pour n'être pas saisi vivant, on le désarma. Conduit à Angers, il fut condamné, ainsi que Lichtenheim, l'un de ses aides de camp, et un domestique fidèle nommé Moreau. Ils se couvrirent mutuellement les yeux, s'embrassèrent, et moururent, en criant *vive le roi*, le 23 février 1796. Stofflet ne paraît pas avoir pensé que l'abbé Bernier l'eût trahi, mais le bruit s'en est répandu et s'est depuis confirmé.

STOKE (Mélis ou Émile), poëte hollandais, qui florissait à Utrecht au commencement du 14e siècle, a laissé une chronique rimée, qui s'étend depuis le comte Thierri Ier (885) jusqu'à la mort de Jean II (1305), ou à l'avénement de Guillaume III. La meilleure édition de cet ouvrage est celle qu'a publiée Balthasar Huydecoper en 1772, 3 vol. in-8°. (Voyez pour plus de détails l'*Histoire de la langue hollandaise*, par A. Ypey, pages 333-342.)

STOLBERG-STOLBERG (Frédéric-Léopold, comte de), littérateur allemand, né le 7 novembre 1750 à Bramstedt, dans le Holstein, fut emmené par son père en Danemark, où il reçut sa première éducation, et termina ses cours dans les universités de Halle et de Gœttingen. Au sortir de cette dernière école il entreprit sa traduction de *l'Iliade*, ouvrage assez estimable. Un voyage en Suisse et dans une partie de l'Italie, avec Goethe et Lavater, lui fournit de nouvelles inspirations qui influèrent, sans doute, sur le développement de son talent naturel. De retour à Copenhague, il y fut fixé par un titre honorable, celui de ministre plénipotentiaire en Danemark du duc d'Oldenbourg, prince-évêque de Lubeck, et plus tard, en 1782, par un premier mariage. Ses traductions d'Eschyle, plusieurs ouvrages dramatiques et un grand nombre de poésies datent de cette époque. Il accepta en 1785 un bailliage dans le pays d'Oldenbourg, dont il prit possession, après avoir rempli une mission assez importante au nom du duc à la cour de Russie. Devenu veuf en 1788 d'une femme qu'il adorait, il se remaria en 1790 à Berlin, où il avait été envoyé par le prince régent de Danemark, chargé d'une mission d'un grand intérêt. Il fit alors un nouveau voyage, dont la relation, qui embrasse une grande partie de l'Allemagne, la Suisse, toute l'Italie, y compris la Sicile, forme 4 vol. Placé à son retour à la tête du gouvernement, du consistoire et des finances du prince-évêque de Lubeck, il sut trouver du loisir pour se livrer à ses études favorites, et publia la traduction des derniers discours de Socrate et les plus sublimes dialogues de Platon. Ce fut après avoir lu et comparé les plus habiles controversistes catholiques et protestants, qu'il rentra dans le sein de l'Église catholique en 1800. On doit dire, et cela seul pourrait suffire à son éloge, que son changement de religion ne lui enleva point ses amis. Il quitta pourtant sa résidence, et vint habiter Munster, où il travailla à son *Histoire de la religion chrétienne*, Hambourg, 1806, 15 vol. in-8°; 4e édition, Vienne, 1816. Il mourut le 5 décembre 1819, dans sa terre de Sundermuhlen, au pays d'Osnabruck, dans de grands sentiments de piété.

STOLBERG (Christian, comte de), frère du précédent, né le 15 octobre 1748, bien qu'il ne soit pas destiné à laisser dans l'histoire de la littérature germanique un aussi grand nom que Frédéric Léopold, est cependant compté parmi les poëtes distingués que l'Allemagne a produits durant le siècle dernier. Il reconnut aussi Klopstock pour maître, et, d'après l'impulsion de ce beau génie, il se livra à l'étude de la poésie des Grecs. Tendrement attaché à Frédéric Léopold il sembla ne lui survivre un peu de temps, que pour jeter des fleurs sur la tombe de ce frère chéri. Le comte Christian est mort sans enfants, le 18 janvier 1821.

STOLL (Maximilien), l'un des médecins les plus célèbres de l'école de Vienne, né le 12 octobre 1742 à Erzingen, en Souabe, fit une partie de ses études au collége des jésuites de Rotweil, et fut admis en 1761 dans cette compagnie, dont il se retira dégoûté, en 1767, pour se livrer exclusivement à la médecine. C'est surtout à Vienne qu'il se forma d'après les leçons de Haën, qu'il remplaça comme professeur en 1776. Il était grand partisan de l'inoculation et tous les étés il louait, hors

de Vienne, un jardin pour l'y pratiquer plus commodément. Il mourut le 23 mars 1788. Ses principaux ouvrages sont : *Ratio medendi*, 1777-78-79-80, 4 vol. in-8°; traduit en français par Mahon, Paris, 1809, 2 vol. in-8°; *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus*, 1786, in-8°; traduit par Mahon et Corvisart, 1801, in-8°.

STOLLE (Théophile), en latin *Stollius*, bibliographe, né en 1673 à Lignitz, en Silésie, remplit avec beaucoup de succès une chaire de philosophie à l'université d'Iéna, devint président d'une académie formée par quelques jeunes littérateurs zélés pour les progrès de la langue et de la littérature allemande, et mourut en 1744. Sans parler de ses *poésies*, de ses nombreuses *Dissertations*, de ses *articles* dans le grand *Dictionnaire historique* de Buddæus, et de la part qu'il eut au journal intitulé : *Die academischen Nebenstunden* (les Loisirs académiques), Iéna, 1717-19, in-8°, six parties, nous citerons de lui : *Courte Introduction à l'histoire littéraire* (en allemand), Halle, 1718, in-8°; traduite en latin par Charles-Henri Lange, 1728, in-4°; *Aufrichtige Nachricht*, etc.; *Notice exacte sur la vie, les écrits et la doctrine des Pères des quatre premiers siècles de l'Église*, Iéna, 1733, in-4°.

STOLLER. *Voyez* **STELLER.**

STOLTERFOTH (Jean-Jacques), médecin pensionné de Lubeck, où il mourut en 1718, né à Sleswig en 1665, s'était d'abord destiné aux études théologiques. Outre divers *articles* dans les *Nova litteraria maris Baltici et Septentrionis*, il a laissé plusieurs *dissertations* et *programmes*, et un *opuscule* singulier intitulé : *Physiologia in nuce*, Gripswald, 1697, in-4°.

STONE (Edmond), mathématicien écossais, né vers la fin du 17e siècle, apprit sans le secours d'aucun maître le latin, le français et les éléments de mathématiques, et fut admis parmi les membres de la Société royale de Londres en 1725; mais il vit son nom rayé des registres de cette compagnie en 1742 ou 1743, et mourut dans la misère en 1768. Sans parler des ouvrages dont il fut le traducteur ou l'éditeur, nous citerons de lui *Méthode des fluxions*, tant directe qu'inverse, Londres, 1730, in-4°; traduite en français par Rondet, sous le titre d'*Analyse des infiniment petits, comprenant le calcul intégral dans toute son étendue*, etc., Paris, 1735, in-4°.

STONE (John-Urford), imprimeur, né vers 1765 dans le comté de Devon, en Angleterre, ayant été banni de son pays, en 1791, comme impliqué dans une conspiration ourdie par son frère et tendante à substituer le républicanisme au régime monarchique, vint à Paris, où il se lia avec les membres les plus influents du parti de la Gironde. Après avoir fait d'assez vastes entreprises typographiques, il mourut pauvre en 1821. Mme de Genlis, dans le tome Ier de ses *Mémoires*, l'accuse de lui avoir volé un manuscrit. Stone, de son côté, prétendait se faire restituer par cette dame une somme de 12,000 fr. qu'il avait déboursée à l'époque de la terreur, dans le but d'arracher M. de Sillery à l'échafaud. Le principal titre de Stone à la mention qu'on fait de lui dans ce *Dictionnaire* est son édition de la *Bible*, version de Genève, Paris, 1803, in-12, de 1330 pages.

STONHOUSE (sir James), médecin anglais, né en 1716, près d'Abington, dans le comté de Berk, exerça son art à Coventry, puis à Northampton, avec un grand succès et un rare désintéressement. Plus tard, s'étant repenti de l'acharnement qu'il avait déployé, dès sa tendre jeunesse, contre le christianisme, il entra dans les ordres sacrés, fut investi de deux cures, et obtint dans cette nouvelle carrière la popularité dont il avait joui comme médecin. Il écrivit sur des sujets religieux un grand nombre de *Traités* clairs et familiers, qui, pour la plupart, ont été adoptés par la *société instituée pour avancer la science chrétienne*. Il mourut le 8 décembre 1795.

STORCH (Nicolas), l'un des chefs des anabaptistes et le fondateur de la secte des pacificateurs, né à Stolberg, en Saxe, vers la fin du 15e siècle, avait moins d'éloquence et d'instruction, mais des manières plus douces et plus insinuantes que Luther, dont il adopta les principes pour en tirer des conséquences exagérées. Ainsi, il établit que tous les chrétiens devaient être rebaptisés, et de là le nom d'*anabaptistes* donné aux sectateurs de sa doctrine; il proscrivit, comme dangereux, les Pères, les conciles et même les belles-lettres, et donna d'ailleurs la plus grande latitude aux défenseurs de la liberté de conscience. Luther, furieux de voir qu'on allât plus loin que lui, obtint de l'électeur de Saxe un ordre de bannissement contre Storch et ses adhérents, qui n'en continuèrent pas moins de propager leurs nouveaux principes à Zwickau, dans la Souabe, la Thuringe, la Franconie, la Silésie et la Pologne. Storch mourut à Munich en 1530, après avoir donné des bases plus sages à l'anabaptisme, qui, ainsi modifié, s'est perpétué jusqu'à ce jour sous diverses dénominations. (Voyez *le Dictionnaire des hérésies* de Pluquet, les *Annales anabaptistici* de J. H. Ottius, Bâle, 1672, in-4°.)

STORCH (Jean), chimiste, né en 1681 à Ruhl, fils d'un tailleur, dont il embrassa la profession, obtint plus tard de son père la permission de faire ses études médicales. Son extrême jeunesse l'empêcha de réussir dans la pratique de la médecine, qu'il était venu exercer à Ordraff et à Weimar, après avoir pris, en 1701, le grade de licencié. Mais l'autorité lui ayant permis de débiter des remèdes de sa composition, il se releva d'une première disgrâce, et eut bientôt une grande vogue dans le pays. Nommé inspecteur des pharmacies d'Eisenach, puis médecin de cette ville, de la cour et du prince, il mourut à Gotha en 1751. Il était associé, sous le nom d'*Érotien II*, à l'académie des Curieux de la Nature, dont les *Actes* renferment de lui beaucoup de *Mémoires* et *Observations*. On lui doit en outre divers ouvrages, tels que : *Medicinischer Jahrgang*, Leipzig, 1724-32, VII tomes in-4°; et *Theorische und praktische Abhandlung von Kinderkrankheiten*, Eisenach, 1750-51, 4 vol. in-8°.

STORCK (Antoine). *Voyez* **STOERK.**

STORR (Gottlob-Chrétien), théologien, né à Stuttgard le 10 septembre 1746, mort dans cette ville le 17 janvier 1805, remplit, pendant quelques années, les fonctions de prédicateur de la cour et de conseiller du consistoire; il était très-versé dans la littérature ancienne, et surtout dans celle d'Orient. Son principal ouvrage est intitulé : *Doctrinæ christ. pars theoretica*, Stuttgard, 1793 et 1807, in-8°; traduit en allemand,

avec *notes* et *additions*, par K. C. Flatt, ibid., 1805 et 1813, in-8°.

STOSCH (Philippe, baron de), archéologue, né le 22 mars 1691, à Kustrin, se sentit de bonne heure entraîné par un goût invincible vers la numismatique, et profita de ses longs voyages en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en France et en Italie, pour se composer, spécialement en camées et en pierres gravées, des collections précieuses. Il fut honoré par le roi de Pologne du titre de conseiller et d'une mission auprès des États-Généraux à la Haye. Il connut dans cette ville lord Carteret, qui le fit entrer au service de l'Angleterre, et l'envoya à Rome en 1722 pour surveiller les Anglais attachés au prétendant. Il ne put s'acquitter de fonctions aussi délicates sans se voir exposé à des haines violentes qui le forcèrent de se retirer à Florence. Il mourut le 7 novembre 1757. On lui doit un grand ouvrage qui fut publié en 1724 sous ce titre : *Gemmæ antiq. cœlatæ sculptorum imaginibus insignitæ*, etc., in-fol. Limiers en donna, la même année, une mauvaise traduction sous celui de *Pierres antiques gravées, sur lesquelles les graveurs ont mis leurs noms*, in-fol. orné de 70 planches.

STOTHARD (Charles-Alfred), peintre anglais, né en 1778, travailla d'abord avec son père pour le marquis d'Exeter à Burleigh, et s'adonna ensuite plus spécialement à l'illustration des antiquités nationales de la Grande-Bretagne. Nommé en 1815 peintre d'histoire de la Société des antiquaires de Londres, elle le chargea l'année suivante de se rendre à Beauvais, pour y copier les dessins de la fameuse tapisserie de la reine Mathilde, et il mit à profit ce voyage en faisant à l'ancienne abbaye de Fontevrault et en d'autres lieux des recherches analogues à l'objet de sa mission. Deux ans après il fit un nouveau voyage en France, et y continua ses recherches. Il était depuis peu revenu d'une excursion en Hollande, lorsqu'il périt, en 1821, à Bere-Ferrers, d'une chute qu'il fit en levant les dessins des vitraux d'une église. Il avait été reçu en 1819 membre de la Société des antiquaires de Paris. Sa femme, qui l'avait accompagné dans son dernier voyage en France, a publié à son retour à Londres : *Lettres écrites durant un voyage en Normandie, en Bretagne et autres parties de la France*. Le 19e vol. de l'*Archeologia* renferme un bon *mémoire* de Stothard sur la tapisserie de Beauvais. Outre ses *dessins* pour la *Magna Britania* du Dr Lysons, il faut citer ses *figures* de Richard II, d'Élisabeth, et plusieurs séries de très-beaux dessins. On lui doit en outre : *Monumental effigies of Great Britain*, 1812-23, 10 livraisons in-4°.

STOW (Jean), laborieux antiquaire et historien, né à Londres en 1525, exerça d'abord la profession de tailleur, qui était celle de son père ; mais une passion décidée le porta de bonne heure vers la recherche des antiquités. Il eut le bonheur de rencontrer un protecteur dans le docteur Parker, archevêque de Cantorbery, et se trouva à portée de recueillir de nombreux matériaux pour une description de la capitale de l'Angleterre. Ce fut en 1598 que parut cet ouvrage, *The Survey of London*, que la mort de son protecteur l'avait forcé d'achever au milieu des soucis rongeurs de la pauvreté. Dans la première édition de ce livre si intéressant, il avait négligé à dessein de donner un aperçu du gouvernement politique de la ville : il remplit cette lacune dans la 2e édition, qui vit le jour en 1603. La misère n'en assaillit pas moins ses dernières années, au point qu'il fut obligé de solliciter, et qu'on lui accorda la permission *d'aller dans les églises et autres lieux recevoir les dons charitables des personnes bienveillantes*. Après sa mort, arrivée le 5 avril 1605, sa veuve put recueillir des dons assez considérables pour lui ériger un beau monument dans l'église de Saint-André Undershaft. Son ouvrage fut plusieurs fois réimprimé avec des nouvelles continuations. La 6e édition est de 1754.

STRABON, le premier géographe de l'antiquité, sous le rapport des connaissances historiques et littéraires, naquit à Amasée, dans la Cappadoce, environ 50 ans avant J. C. Il a pris la peine de nous donner lui-même des renseignements positifs sur ses aïeux maternels, qui figurèrent parmi les personnages les plus distingués de la cour des Mithridates; mais le silence qu'il garde relativement à sa famille paternelle autorise à croire qu'elle était obscure. Quels que fussent ses parents, il était né avec de la fortune, et reçut une éducation distinguée. Il étudia sous Aristodème, à Nysa (près Tralles), à Amisus, dans le Pont, sous Tyramion, à Séleucie (de Cilicie), sous Xénarque, philosophe péripatéticien, alla visiter Alexandrie, et puiser à Tarse, dans les leçons du stoïcien Athénodore, cette élévation et cette gravité qui forment le caractère distinctif de ses écrits. Il n'accepta pas témérairement la mission de géographe sans avoir voyagé. Il parcourut, entre autres régions, l'Asie Mineure et le Pont jusqu'aux frontières de l'Arménie, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et l'Égypte jusqu'aux cataractes, la Grèce et la Péninsule italique. Enfin, le long séjour qu'il fit dans la capitale de l'empire lui ouvrit les sources auxquelles il lui était indispensable de puiser pour décrire l'occident et le nord de l'Europe. Il composa dans ses moments de loisir des *Mémoires historiques* cités par Josèphe, par Plutarque et par lui-même, et une *Géographie* dont la majeure partie nous est restée. On peut assurer qu'il ne termina ce dernier ouvrage que dans les premières années du règne de Tibère. « Strabon, dit Malte-Brun, seul parmi les anciens, avec Hérodote et Tacite, a conçu la géographie comme une doctrine historique, comme le tableau raisonné de la surface du globe avec tous les objets de curiosité générale à une époque donnée, tandis que Pline et Ptolémée, dominés par un faux esprit scientifique, n'y voient qu'une aride nomenclature ou une table des positions astronomiques. » Nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter successivement à chacun des 17 livres qui composent la *Géographie* de Strabon, pour mieux faire connaître le mérite de l'ensemble par un examen détaillé des matières contenues dans chacune de ses parties. L'édition *princeps* est celle des Aldes, Venise, 1516, in-fol. Parmi les éditions qui suivirent, on doit signaler comme les meilleures celles de Siebenkeess, continuée par Tzchucke, Leipzig, 1796-1811, 6 vol. in-8°; et de Coraï, 1818-19, 4 vol. in-8°. On en connaît deux traductions latines, l'une, de *Phavorinus* et de *Tifernas*, est antérieure à la publication du texte, puisqu'elle parut à Rome, chez Swenheim et Pannarz, sans date, mais dès 1469 ou 1471 ; l'autre est de Xylander, Bâle, 1571. La traduc-

tion française a été publiée par Laporte du Theil, Gosselin, Coraï et Letronne, Paris, 1805-1819, 5 vol. grand in-4°.

STRABUS ou **STRABON** (Walafride), bénédictin du 9e siècle, ne nous est guère connu d'une manière certaine par les circonstances de sa vie. Cependant, et quoi qu'en aient dit les biographes anglais, Bâle et Pits, on peut croire qu'il était né en Allemagne : il indique lui-même la Souabe comme son pays natal. Nommé doyen de l'abbaye de St.-Gall en 842, et ensuite abbé de Reichenau, dans le diocèse de Constance, il mérita, par sa piété exemplaire et son profond savoir, la confiance de Louis Ier, dit *le Germanique*. Envoyé par ce prince près de Charles le Chauve, il mourut à Paris, vers 849, dans le cours de cette mission. Il a laissé un grand nombre d'écrits, dont 19 ont été publiés dans différents recueils, notamment dans celui de Canisius intitulé : *Antiquæ lectiones*. Le plus remarquable est un petit poëme didactique de 450 vers, intitulé : *Hortulus*, dont les préceptes sur plusieurs points d'horticulture sont très-justes et toujours exprimés avec élégance et précision.

STRADA (Famien), historien, né à Rome en 1572, prit jeune l'habit de Saint-Ignace, enseigna 15 ans la rhétorique au collége romain, et s'annonça par quelques discours académiques et par un recueil de vers dans lequel il essayait d'imiter le style de plusieurs poëtes latins. Ces ouvrages n'auraient pu préserver son nom de l'oubli ; mais son titre à l'estime de la postérité est dans l'histoire où il a décrit la longue et opiniâtre lutte qui détacha de la domination espagnole les provinces bataves. Cette histoire, composée de deux parties, divisées chacune en 10 livres, commence à l'abdication de Charles-Quint en 1555, et s'étend jusqu'à la reddition de Rhinsberg (30 janvier 1590). En voici le titre : *De bello belgico decades II*, Rome, 1632-47, 2 vol. in fol. ; Mayence, 1651, in-4° ; traduit en français par P. Duryer, Paris, 1650, 2 vol. in-fol. On cite une 3e décade inédite, dont on assure que la cour d'Espagne empêcha la publication. Malgré des défauts assez frappants, parmi lesquels il faut compter les digressions inutiles, les détails insignifiants et l'abus des comparaisons, des sentences et de toutes les vaines précautions empruntées au style oratoire, l'ouvrage de Strada gardera une place distinguée parmi les travaux historiques du 17e siècle. (*Voy.* Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, tome VIII.)

STRADA DE ROSBERG (Jacques), antiquaire, né à Mantoue au commencement du 16e siècle, mort à Prague le 6 septembre 1588, fut un des premiers savants qui firent servir l'étude des médailles à l'avancement des travaux historiques ; mais en même temps il fit sur les objets d'art un trafic dont il retira plus d'argent que d'honneur. On citera de lui : *Epitome thesauri antiquitatum, hoc est imperatorum rom., orientalium ac occident. iconum, ex antiquis numismat. delineatorum*, Lyon, 1553, in-4° ; Rome, 1557, in-8° ; traduit en français sous le titre de *Trésor des antiquités*, par Louveau, Lyon, 1553, in-4° *Dessins artificiaux de toutes sortes de moulins, de pompes et autres inventions pour faire monter l'eau*, Francfort, 1617-18, 2 vol. in-fol. Ce dernier recueil a été publié par Octavien Strada, son petit-fils, dont on a aussi quelques ouvrages qui peuvent être considérés comme la continuation des travaux de son aïeul.

STRADAN (Jean), ou **STRADANUS**, peintre, né à Bruges en 1536, alla perfectionner son talent en Italie et s'établit à Florence, où il exécuta, pour les palais des ducs de Toscane, un grand nombre de tableaux à fresque et à l'huile. Plus tard il revint se fixer à Bruges. On sait qu'il vivait encore en 1604. Parmi ses ouvrages les plus remarquables il faut citer le *Christ entre deux larrons*. A la science du dessin et à la manière grandiose qu'il avait rapportée d'Italie, il joignait la couleur, qui est le caractère distinctif de l'école de son pays.

STRADELLA (Alexandre), célèbre compositeur et chanteur, naquit à Naples vers 1645. Aucun renseignement n'est parvenu jusqu'à nous sur la direction de ses études, le nom de ses maîtres ; et vraisemblablement la touchante histoire de ses malheurs serait maintenant ignorée, malgré la réputation qu'il se fit par ses talents, si le médecin Bourdelot, son contemporain, ne nous l'avait transmise dans les mémoires manuscrits qui ont servi de base à l'informe histoire de la musique écrite par son neveu Bonnet. Burney pense que Bourdelot s'est trompé en disant, au commencement de cette histoire, que la république de Venise avait invité Stradella à écrire pour les théâtres de cette ville, parce qu'aucune pièce de sa composition ne paraît dans le Catalogue des opéras représentés à Venise dans le 17e siècle ; toutefois, il serait possible qu'il eût été engagé pour quelque ouvrage de ce genre, et que l'aventure qui le fit s'éloigner précipitamment de Venise ne lui eût pas permis de l'achever et de le faire représenter. Un noble vénitien nommé Pig... avait une maîtresse qui chantait bien ; il voulut que Stradella la perfectionnât dans le chant et allât lui donner des leçons chez elle, ce qui est assez contraire aux mœurs des Vénitiens dont la jalousie est excessive ; après quelques mois de leçons, l'écolière et le maître prirent la fuite ; ils s'embarquèrent une belle nuit pour Rome, de là à Turin, où ils se marièrent. Ils quittèrent cette dernière ville pour Gênes. Cependant des assassins encouragés par le noble vénitien les suivaient à la piste et, le lendemain de leur arrivée à Gênes, les deux amants furent assassinés dans leur chambre ; les assassins se sauvèrent sur une barque qui les attendait dans le port de Gênes, et il n'en fut plus parlé. Ainsi périt le plus excellent musicien de toute l'Italie, en 1678. Les copies des compositions de Stradella sont rares, parce qu'on n'imprimait plus de musique en Italie à l'époque où il écrivit. La bibliothèque du Conservatoire de Naples possède un *Recueil* de ses cantates. M. l'abbé Santini a quelques-uns de ses madrigaux à 5 voix. La bibliothèque du Conservatoire de Paris possède aussi quelques morceaux de ce musicien, et l'on en trouve d'autres au Musée britannique de Londres et dans la bibliothèque d'Oxford.

STRADIVARI (Antoine), connu sous le nom latinisé de *Stradivarius*, le plus célèbre des luthiers pour la facture des violons, altos et basses, naquit à Crémone en 1664 ; car il mit son âge dans le violon qu'il fit pour le violoniste français Pagin, ou du moins qu'il lui ven-

dit en 1746, et cet âge était alors 82 ans. Il s'était marié jeune, et avait eu plusieurs fils qui n'ont point égalé leur père dans la facture des instruments. L'immense quantité de violons qui portent son nom ne peut s'expliquer que par sa longue carrière, toujours active, et parce que les luthiers de son temps s'occupaient uniquement de la facture des instruments, et non de la restauration de ceux qui avaient souffert quelque dommage; art nouveau, inventé en quelque sorte, à la fin du 18e siècle, par un luthier de Paris nommé Namy. Élève des Amati, il travailla longtemps dans leurs ateliers sur leurs modèles; mais vers 1700, il se sépara de ses maîtres, et dès ce moment, il changea les proportions de ses instruments; agrandit son type, fit les voûtes moins élevées, et mit autant de soin dans les nuances des épaisseurs que dans le choix des bois qu'il employait. Contrairement aux principes des anciens luthiers italiens, ces épaisseurs sont renflées vers le centre, afin de supporter sans s'affaisser le poids du chevalet pressé par la tension des cordes, et diminuent progressivement vers les flancs de l'instrument. Tout est calculé, dans les excellents produits du talent de cet artiste, pour la meilleure production du son. A ces avantages, à ceux de l'égalité dans les quatre cordes, s'unissent la grâce des formes, le fini de détails, et l'éclat harmonieux du vernis. Dans une grande salle de concert, un bon violon de Joseph Guarneri a plus de puissance sonore; mais rien n'égale la suavité brillante d'un instrument bien conservé de Stradivari dans un salon, et particulièrement dans le quatuor. Les meilleurs violons et basses de ce luthier ont été faits depuis 1709 jusqu'en 1734. Il les vendait environ 4 louis d'or (96 livres de France); aujourd'hui le prix d'un de ces violons s'est élevé, en raison de sa qualité et de sa conservation, depuis 3,000 francs jusqu'à 6,000. Les bonnes basses de Stradivari se vendent 8,000, 10,000 et jusqu'à 12,000 francs. On a même demandé 24,000 fr. pour céder la basse de Louis Duport.

STRAFFORD (Thomas Wentworth, comte de), la première des victimes illustres de la révolution anglaise, était né à Londres, le 13 avril 1593, d'une famille alliée au sang royal. Au sortir de ses études, qu'il avait faites avec un grand éclat à Cambridge, il visita l'Europe, et pendant ces voyages, s'occupa des objets les plus graves. A son retour, créé chevalier, et successivement juge de paix et garde des archives du comté d'York, puis représentant du même comté au parlement, il défendit à la fois les droits légaux du trône, les franchises nationales et la tolérance religieuse. Déjà l'indépendance de ses principes lui avait valu l'inimitié de Buckingham, lorsque commença la dernière période du règne de cet insolent favori par l'avénement de Charles Ier. Wentworth, élu député d'York pour le parlement de 1625, dissous aussitôt après son ouverture, fut écarté des bancs parlementaires dans la session suivante, par sa nomination à la place de grand shériff du comté d'York, office qui comportait l'obligation de résider dans la province. Un mois plus tard le parlement était encore dissous, et Wentworth, président de la cour du comté, reçut en pleine séance l'ordre de se démettre de sa charge de garde des archives. Il obéit après avoir lu publiquement la dépêche royale, protestant avec une noble énergie de l'irrépréhensibilité de son administration. Cependant Buckingham, dans l'impossibilité où il se voyait de dominer le parlement comme aux temps d'Élisabeth, voulut pourvoir aux besoins de l'État sans son concours, et imposa une taxe extraordinaire sous le nom d'emprunt. Wentworth, en refusant de payer cet impôt illégal, donna le premier un mémorable exemple; il fut emprisonné, puis envoyé en exil, et rappelé enfin pour prendre siége au parlement de 1628. C'est dans cette session fameuse qu'il proposa, défendit et fit sanctionner la célèbre *pétition* de droits; mais il allait être bientôt débordé par les puritains. Il s'arrêta indigné de l'audace de la faction qui jetait le masque en attaquant la prérogative royale et la constitution religieuse de l'Angleterre. Sa résistance à la marche désordonnée où s'engageait le parlement fut traitée d'apostasie, et l'animosité qui se souleva contre lui le refoula décidément dans le parti de la cour. Buckingham venait de mourir, quand, appelé d'abord à la pairie, puis au conseil privé, Wentworth fut investi de la présidence de la cour du Nord, sorte de dictature créée par Henri VIII, que du moins il sut rendre honorable, autant que pouvait l'être l'exercice mesuré d'un pouvoir illégal, quant au droit, et seulement sanctionné par le fait de l'utilité qu'on avait trouvée jusque-là dans son établissement. Gouverneur de l'Irlande (1632), il obtint des catholiques, avant sa venue, un don volontaire de 20,000 liv. sterl., en échange duquel il était autorisé à promettre, au nom du roi, l'établissement d'un parlement irlandais. A peine eut-il pris possession de son gouvernement qu'il s'appliqua et réussit à y calmer la turbulence des peuples, à réprimer les abus du fisc, la tyrannie des grands ou des préposés subalternes, à contenir les animosités religieuses. Les coutumes barbares révisées, les distinctions d'origine abolies, la distribution de la justice désormais assurée, une police plus régulière, des lois protectrices de la propriété et de l'agriculture, tels furent les bienfaits que lui dut l'Irlande. Un seul abus de pouvoir lui put être reproché pendant les 7 années que dura son administration, et cet abus ne fut que l'erreur d'une âme élevée et trop irritable. Choqué de la menace insolente d'un lord Mountnorris, garde du sceau privé d'Irlande et son ennemi le plus ardent, il provoqua sa mise en accusation, et le tribunal militaire auquel par ordre du roi fut déféré cet homme décrié et réellement vil, comme occupant une charge dans l'armée, prononça contre lui une condamnation à la peine capitale; mais content d'avoir mis à ses pieds un homme peu dangereux, Wentworth, après lui avoir fait lire la sentence, fit surseoir à l'exécution, et obtint la grâce du coupable. Empressé de venger les insultes qu'avait essuyées le pavillon britannique, il assuma sur sa tête une responsabilité plus grave en faisant lever dans le comté d'York, avant qu'elle fût consentie par le parlement, la *taxe des vaisseaux*, que rendait urgente la nécessité d'une flotte promptement équipée. Sur ces entrefaites éclata l'insurrection écossaise, tandis que Wentworth adressait au roi de vives instances pour qu'il convoquât le parlement, afin de lui faire confirmer la levée de cette taxe. Cette crise fait suspendre tout autre soin. Les sages avis

de Wentworth sont négligés ; une sorte de fatalité maîtrise le faible Charles : les rebelles viennent le braver jusque sur le territoire du royaume (1638). *La guerre à l'Écosse ; un parlement à l'Irlande !* s'écriait le fidèle ministre en accourant auprès du roi. Celui-ci promet tout, et en effet des représentants de l'Irlande sont assemblés à Dublin. Cependant tout conspire bientôt à déconcerter les démarches habiles du comte de Strafford, récemment investi de la dignité de vice-roi (*lord-lieutenant*) d'Irlande et près de succomber à une maladie violente. A peine a-t-il réussi à ramener au parti de la cour la majorité du parlement de Dublin, travaillée en son absence par des traîtres, qu'un ministre perfide, le chevalier Vane, fait prononcer par le roi la dissolution de ce même parlement. Au milieu des fautes de toute espèce où Charles est entraîné, Strafford indigné de la mollesse des conseillers du roi envers les rebelles, et surtout de la lâcheté du général qui vient de fuir devant eux à la tête de l'armée royale, se fait décerner le commandement, et par sa seule contenance, à la tête d'un parti d'Irlandais, il arrête les insurgés écossais, et donne la mesure de leur faiblesse en mettant une division de leur armée en déroute. Le roi lui enjoignit de ne pas profiter de sa victoire. Strafford voulut résigner l'office de vice-roi après qu'on eut acquiescé à toutes les exigences des rebelles. Charles le conjura de conserver son poste. A peu d'intervalles de là, un bill d'accusation, parti de la chambre basse d'Irlande, le traduisit devant ses pairs. Muni de preuves des liaisons de ses ennemis avec les ennemis de l'État, Strafford se rend en hâte à Londres ; ses ennemis l'y avaient devancé ; le *long parlement* venait de s'ouvrir, et les puritains régnaient sur l'Angleterre. Pym, le plus influent du parti, s'empressa de provoquer à la chambre des communes une enquête contre le vice-roi, et la soutint à la chambre des lords, où l'infortuné Strafford ne trouva que de lâches ennemis au lieu de défenseurs. L'information dura trois mois, au bout desquels l'acte en fut communiqué à l'accusé, sommé d'y répondre avant huit jours. Cependant à peine lui accordait-on un conseil, et il n'avait que trois jours pour assigner à son tour et réunir des témoins. Ce fut le comte d'Arundel, son ennemi déclaré, que la chambre des pairs chargea de diriger les débats de cette monstrueuse procédure. Avant qu'elle fût close, les communes, poussées par une indicible frénésie, avaient accueilli contre l'accusé un bill d'*attainder*, espèce de proscription qui dispense des formes judiciaires. Enfin le bill de mort, sorti des communes à la majorité de 204 voix contre 59, fut porté à la chambre des pairs. Après de lâches incertitudes, Charles, qui avait engagé sa parole de roi pour assurer à Strafford qu'il ne souffrirait ni dans son honneur ni dans sa vie, sanctionna la condamnation, lorsque le généreux comte lui eut rendu son serment. Le surlendemain (15 mai 1641) Strafford expira sur le billot, priant pour le roi, pour l'Angleterre et pour ses juges. L'histoire a recueilli de cet homme, que Hume place au premier rang des plus grands qui aient honoré l'Angleterre, une foule de traits qui sont demeurés fameux. La surprise, au reste peu fondée, que lui causa la nouvelle de la sanction donnée par le roi à sa condamnation, lui arracha ces paroles du Psalmiste : *Ne mettez point votre confiance dans la parole des princes ni dans les enfants des hommes.* Sous Charles II la mémoire de Strafford fut réhabilitée, et son fils reprit son rang à la chambre haute. Sa *Vie* a été écrite en anglais par le chevalier Ratcliffe, son ami, et de nos jours par Mac-Diarmid ; celle qu'a publiée Lally-Tolendal, Londres, 1795, 2 vol. in-8°, est suivie d'une tragédie en 5 actes, dont Strafford est le héros. Cette pièce n'a point été reproduite dans l'édition de 1814, in-8°.

STRALENBERG (Philippe-Jean), lieutenant-colonel au service de Suède, naquit, en 1676, dans la Poméranie suédoise, sous le nom de *Tabbert*, que sa famille changea en celui de Stralenberg, lorsqu'elle fut anoblie par Charles XII, en 1707. Après avoir fait les campagnes de Pologne, il accompagna le roi de Suède dans son expédition contre la Russie, et assista à la bataille de Pultawa. Ayant voulu secourir son frère, il fut pris par les Russes. Conduit d'abord à Moscou, il fut envoyé ensuite en Sibérie, où il passa 13 années. Ayant eu la permission de faire des voyages dans l'intérieur de ce pays, il en dressa une carte détaillée, qu'il confia en dépôt à un marchand de Moscou. Ce marchand étant mort, la carte fut portée à Pierre Ier, qui la trouva très-intéressante et la garda. Stralenberg en fut instruit, et recommença son travail. Ayant obtenu la permission de retourner en Suède, il passa à Pétersbourg, et fut présenté au czar. Ce prince voulut le retenir à son service, et lui fit des propositions avantageuses ; mais il refusa, et se rendit à Stockholm, où il obtint, avec assez de peine, une compagnie et le titre de lieutenant-colonel, en 1724, quelques années après la mort de Charles XII. En 1730, il sollicita la permission d'aller à Lubeck, où il fit imprimer sa *Description historique et géographique des parties septentrionales et orientales de l'Europe et de l'Asie, en allemand*, in-4°. En 1740, il fut nommé commandant de la citadelle de Carlshamn, où il mourut en 1747.

STRAMBI (Vincent-Marie), hagiographe, né en 1745 à Civita-Vecchia, prit de bonne heure l'habit de St.-Dominique, puis s'attacha au vénérable Paul de la Croix, fondateur des *passionistes*, dont plus tard il écrivit la *Vie*, et qu'il contribua, comme postulateur, à faire béatifier. Nommé, en 1801, par Pie VII, évêque de Macerata et de Tolentino, il ne quitta qu'à regret la vie cénobitique. Le nouveau prélat signala son zèle par diverses fondations, notamment d'une maison de filles repenties et d'une école de jeunes filles, où il se plaisait à voir pratiquer les exercices de l'institut des *passionistes*. Vers l'époque des persécutions que Pie VII eut à essuyer de l'empereur Napoléon, Strambi fut exilé à Novare, puis à Milan ; il ne rentra que beaucoup plus tard au milieu de ses ouailles, et fit enfin agréer sa démission par Léon XII, qui lui accorda l'insigne honneur de loger au palais Quirinal. C'est là qu'expira Strambi, le 2 janvier 1825. Les plus considérables d'entre ses ouvrages, tous écrits en italien, sont : *la Vie de Paul de la Croix*, en 3 vol., Macerata, 1805 ; un traité des *Trésors que nous avons en Jésus-Christ notre Sauveur, et des mystères de sa passion et de sa mort, source de tout bien* ; et des *Exercices et mouvements pieux vers le sang de Jésus-Christ, avec une manière d'entendre la messe*, 1813. On a deux

Notices sur Strambi, l'une, en italien, publiée à Milan par le chanoine Rudoni; l'autre, en latin, à Macerata, par M. Ferrucci.

STRANGE (Robert), graveur, né dans l'une des îles Orcades en 1725, mort à Londres en 1795, étudia les premiers principes de son art à Paris, et se perfectionna en Italie. On doit le louer d'avoir échappé à la contagion du mauvais goût de son époque et de n'avoir consacré son talent qu'à traduire les ouvrages du Corrége, de Raphaël, du Guide, du Titien, dans un temps où la gravure multipliait toutes les productions de Boucher, qu'on appelait le *Peintre des grâces*. Le seul reproche qu'on puisse faire à ses estampes, c'est de manquer parfois de vigueur; du reste, elles sont remarquables par la douceur du burin, le choix des sujets et la correction du dessin. Les principales sont le *St. Jérôme* du Corrége, la *Vénus couchée* et la *Danaé* du Titien, et 4 beaux *portraits* de Charles Ier et de sa famille, d'après Vandyck. On a de lui : *A descript. Catal. of a collect. of selected pictures from te roman, florentine, lombard, venitian, neapolitan, flemish, french and spanish schools*, etc. (*Catalogue descriptif d'un choix de peintures des écoles romaine, florentine*, etc.), Londres, 1769, in-8°.

STRAPAROLA DE CARAVAGE (Jean-François), conteur italien, vivait en 1508, époque où parut un de ses ouvrages à Venise, et n'était pas mort en 1554, année de la publication de la seconde partie de ses contes. Son recueil est intitulé : *le Piacevoli notti*, Venise, Comin de Trin, 1550-54, 2 vol. in-8°. L'édition de 1557 est la plus recherchée. Le *Décaméron* lui a servi de modèle comme à tous les anciens conteurs italiens; mais Straparola est loin d'avoir égalé Boccace, et ses récits sont trop souvent déparés par une obscénité qui n'a d'égale que leur extravagance.

STRATA (Zanobi da), poëte lauréat, né en 1312 à Strata, petit village près de Florence, professa d'abord les belles-lettres dans cette capitale, puis remplit les fonctions de secrétaire du roi de Naples. Couronné du laurier poétique à Pise par l'empereur Charles IV en 1355, il fut ensuite protonotaire apostolique et secrétaire des brefs d'Innocent VI, et mourut à Avignon en 1361. Ses contemporains le regardèrent comme un des plus grands hommes de son temps. Nous ne pouvons que nous en rapporter à leur jugement, car il ne nous reste de Strata que 5 vers latins publiés par Méhus dans la *Vie de Traversari*, page 90, et quelques ouvrages en prose. Sa traduction des *Morales* de saint Grégoire, qu'il n'eut pas le temps d'achever, a été rangée par l'Académie de la Crusca au nombre des *Testi di lingua*. Il en existe une ancienne édition : *i Morali del pontefice san Gregorio Magno, sopra il libro di Giobbe*, Florence, 1486, 2 vol. in-fol.; et deux réimpressions, Rome, 1714-1730, 4 vol. in-4°; Naples, Simone, 1745, 4 vol. in-4°.

STRATICO (le comte Simon), mathématicien, né à Zara en 1733, et confié aux soins d'un oncle qui dirigeait un établissement d'éducation à Padoue, fréquenta l'université de cette ville, où il prit le degré de docteur, et fut nommé professeur de médecine, ayant à peine 25 ans. Destiné, en 1761, à accompagner l'ambassade que le sénat vénitien envoyait à George III, pour le féliciter sur son avénement, Stratico s'arrêta quelque temps en Angleterre, pour en étudier les usages et les mœurs. De retour à Padoue, il fut destiné à remplacer le marquis Poleni, dans la chaire de mathématiques et de navigation. Les connaissances qu'il avait acquises dans ses voyages le rendaient propre à différentes fonctions, et lui ouvrirent les portes de plusieurs académies, entre autres de la Société royale de Londres. Appelé, par le gouvernement de Milan, à l'université de Pavie (1801), Stratico y suppléa souvent le professeur Volta dans les cours de physique, quoiqu'il ne fût chargé que d'enseigner l'art nautique. Il devint ensuite membre du comité d'instruction publique, puis président de la junte pour les travaux hydrauliques du duché de Modène, et directeur général des ponts et chaussées de l'ex-royaume d'Italie. En 1805, il fut élevé au rang de sénateur, et décoré des ordres de la Légion d'honneur et de la couronne de Fer. L'empereur d'Autriche lui avait accordé la croix de Saint-Léopold, la pension de sénateur, et le rang de professeur émérite des universités de Padoue et de Pavie. Stratico, qui était doyen des littérateurs italiens, est mort à Milan le 16 juillet 1824. Ses principaux ouvrages sont : *Series propositionum, continens elementa mechanicæ et staticæ earumque varias applicationes, ac præsertim ad theoriam architecturæ civilis et nauticæ*, Padoue, 1772, in-8°; *Bibliografia di marina nelle varie lingue dell' Europa o sia raccolta de' titoli de' libri, i quali trattano di quest' arte*, Milan, 1823, in-4°; ses *observations, discours* et *dissertations* dans les *Actes de l'Institut italien*, dans les *Mémoires de l'Académie de Padoue*, etc.

STRATON DE LAMPSAQUE, philosophe grec, disciple de Théophraste, lui succéda dans son école l'an 248 avant J. C., et, pendant 18 ans qu'il la dirigea, s'acquit une grande réputation par son savoir et son éloquence. Au bout de ce temps il s'éteignit doucement, entouré de ses amis et de ses disciples, auxquels il laissait pour maître Lycon. Diogène donne les titres des nombreux ouvrages de Straton; mais par malheur il ne nous en reste que des fragments, insuffisants pour faire apprécier ses idées philosophiques : de là les jugements contradictoires que les modernes en ont portés. On est allé jusqu'à l'accuser d'athéisme; mais Brucker a montré que ce reproche était fondé sur des motifs bien légers. Le même écrivain a rassemblé, dans son *Histoire de la philosophie*, tout ce qu'on sait de Straton et diverses *maximes* de ce philosophe, extraites de Sextus Empiricus, Simplicius et Stobée.

STRATON, poëte grec, qui florissait vraisemblablement sous l'empereur Septime Sévère, a attaché son nom à un recueil d'*épigrammes*, la plupart obscènes, de différents auteurs. Ce recueil forme un des livres du manuscrit de l'*Anthologie*, devenu célèbre sous le nom de *Manuscrit-palatin*, et conservé à la bibliothèque du Vatican. Il contient 258 *épigrammes*, dont 95 sont de Straton.

STRAUCH (Jean), jurisconsulte, né le 2 septembre 1612 à Colditz, en Misnie, mort le 11 décembre 1679 à Giessen, où il occupait les places de professeur en droit et de vice-chancelier, avait rempli dans d'autres villes plusieurs fonctions du haut enseignement; il jouit encore aujourd'hui d'une grande autorité dans les tri-

bunaux d'Allemagne, où ses nombreuses dissertations sont toujours citées. Ses principaux ouvrages sont : *Opuscula juridica, historica, philologica, rariora XXV in unum volumen collecta, cura C. G. Knorrii*, Francfort, 1727, et Halle, 1729, in-4°; *Dissertationes ad universum jus Justinianeum privatum, theorico-practicæ, XXIX*, Iéna, 1659, in-4° ; réimprimé en 1668, 1674 et 1682.

STRAUCH (François-Raimond), religieux espagnol, né à Tarragone en 1760, fils d'un officier suisse au service de l'Espagne, fit profession chez les cordeliers observantins de l'île Maïorque, et ne tarda pas à être pourvu à l'université de Palma d'une chaire de théologie, qu'il occupa 25 ans. Il avait des connaissances variées et étendues, et du talent pour la prédication. Il écrivit plusieurs ouvrages, et fut le principal rédacteur de différents journaux, qui furent loin de plaire aux amis de la liberté. Dénoncé pour quelques expressions qui lui avaient échappé dans son sermon, il subit plusieurs mois de détention à Maïorque. Au retour de Ferdinand VII dans ses États, il fut nommé évêque de Vich ou Vique, en Catalogne. Il continua de mener dans son palais la vie d'un religieux et de porter l'habit de son ordre; mais ses opinions politiques lui attirèrent de nouvelles persécutions, lorsque les cortès se furent emparés du gouvernement. Il ne voulut prêter serment à la nouvelle constitution que lorsque Ferdinand lui en eut donné l'exemple, et, même après l'avoir fait, il se rendit coupable de quelques actes de résistance. C'est ainsi qu'il empêcha dans son diocèse la publication d'un catéchisme constitutionnel, où il trouvait plusieurs choses contraires à la doctrine de l'Église. Mis aux arrêts, dans son palais, le 11 octobre 1822, comme prévenu d'être en relation avec la régence d'Urgel, il fut, avec 19 religieux de son ordre, emmené à la citadelle de Barcelone, et bientôt mis au secret, dans les cachots de cette prison d'État. Traduit devant des juges dont il refusa de reconnaître la compétence, il fut condamné à mort, appela de cette sentence, fut absous par d'autres juges, et n'en fut pas moins inhumainement massacré. Sous prétexte de le conduire à Tarragone, où on le flattait d'un acquittement définitif, après cinq mois de captivité, on le fit monter sur une tartane le 16 avril 1823, avec un de ses religieux, qui ne l'avait point quitté. Ayant pris terre à Molins de Rey, il fit dîner avec lui les deux officiers qui commandaient son escorte. Ils le forcèrent, bientôt après, de quitter son costume religieux ; et l'on se remit en marche, pour continuer la route par terre. Arrivé à Vallirana, un détachement de l'escorte se porte en avant, comme pour aller à la découverte, et croit voir se former un attroupement avec l'intention de délivrer les prisonniers. Aussitôt on ordonne au prélat et à son compagnon de descendre de leur chariot. On les entraîne dans un chemin creux; et ils tombent percés de balles. Après les avoir dépouillés, leurs meurtriers retournent triomphants à Barcelone, en chantant la *Tragala*. Nous citerons de Strauch une *Carte de l'île Maïorque*, assez estimée, et le *Semanario cristiano-politico di Mallorca*, Palma, Guasp, 1812-14.

STRAUSS (Jean). *Voyez* **STRUYS**.

STREATER (Robert), peintre, né à Londres en 1624, mort en 1680, a été vanté outre mesure par ses contemporains ; ce qui prouverait, si on ne le savait du reste, qu'il soignait particulièrement ses succès. Il eut le titre de peintre du roi Charles II. Il a aussi gravé à l'eau-forte ; mais sa pointe n'offre rien de piquant.

STRITTER (Jean-Gotthelf de), historien russe, né en 1740 à Idstein, dans le duché de Nassau, fut archiviste de l'empire et conseiller d'État, et mourut le 2 mars 1801. Ses principaux ouvrages sont : *Memoriæ populorum olim ad Danubium, Pontum Euxinum, Paludem Mæotidem, Caucasum, Mare Caspium, et indè magis ad septentriones incolentium, è scriptoribus historiæ Byzantinæ erutæ et digestæ*, 1771-1780, 4 vol. in-4°, et une *Histoire de l'empire russe*, écrite en russe, mais non terminée, et dont les deux premiers tomes parurent à Pétersbourg en 1800.

STROBELBERGER (Jean-Étienne), médecin allemand, né à Gratz vers le commencement du 17e siècle, mort en 1630 à Carlsbad, fit ses études à Montpellier et recueillit des observations assez curieuses sur cette ville et sur d'autres parties de la France, ainsi que l'attestent les ouvrages suivants : *Galliæ politico-medicæ Descriptio*, Iéna, 1620, in-16, et 1621, in-12 ; *Historia Monspeliensis*, Nuremberg, 1625.

STROEMER (Martin), astronome et physicien, né à Upsal en 1707, mort dans cette ville en 1770, avait remplacé dans la chaire d'astronomie le savant André Celsius. Outre les *mémoires* présentés à l'Académie des sciences de Stockholm, dont il était membre, on cite sa traduction suédoise des *Éléments* d'Euclide, et ses *remarques* sur les anciens calendriers runiques usités en Suède.

STROGANOF (Spiridion), négociant russe, de retour vers le milieu du 14e siècle, d'un voyage à la Grande-Horde, introduisit dans sa patrie la manière si prompte et si facile de calculer au moyen de petites boules enfilées dans des aiguilles de métal, en usage alors chez les Tartares, et que les Russes ont conservée jusqu'à ce jour.

STROGONOFF (le comte Alexandre de), d'une ancienne famille russe, naquit vers le milieu du 18e siècle, reçut une éducation extrêmement soignée, et se fit remarquer, dès sa première jeunesse, par son goût pour les lettres, les arts, et surtout pour la littérature française. Voulant perfectionner ses connaissances, il voyagea dans différentes contrées, et passa plusieurs années à Paris, où il vécut au milieu des hommes les plus distingués par leur esprit et leur savoir. Revenu à Pétersbourg, il fut nommé président de l'Académie des beaux-arts, et fit le plus noble usage de son immense fortune, en donnant un asile dans son hôtel aux gens de lettres, aux artistes, et surtout en formant une belle collection de tableaux, de médailles, de gravures, et une riche bibliothèque, qui fut toujours ouverte aux amis des sciences et des arts. Ce fut lui qui écrivit à l'abbé Delille, en 1802, pour lui faire connaître que l'empereur Alexandre acceptait la Dédicace de la Traduction de l'Énéide. Ses deux lettres, qui furent remarquées par le ton de politesse et d'élégance qui les distingue, ont été imprimées en tête des dernières éditions de la traduction de Delille. Le comte de Strogonoff est mort à Pétersbourg le 27 septembre 1811.

STROGONOFF (le comte Paul de), neveu du précédent, entra au service, comme cornette, en 1779, et fut aide de camp du prince Potemkin, de 1788 à 1791. Il devint successivement gentilhomme de la chambre, chambellan, conseiller privé, sénateur, et collègue du ministre de l'intérieur. Il fit la campagne de 1805, en Autriche, et celle de 1807, en Prusse, à la suite de l'empereur Alexandre, et fut élevé, pendant cette dernière, au grade de général-major-adjudant. Quoiqu'à cette époque le comte Strogonoff ne suivît plus la carrière militaire, il montra qu'il était toujours digne d'y paraître avec éclat. Après avoir assisté le 25 mai, à l'affaire de Goostadt contre le maréchal Ney, il obtint de l'hetman Platoff, de partager les dangers de la journée du 25, et combattit à la tête de ses Cosaques. Le 29, il fut encore présent au combat d'Eilsberg. Employé, en 1808, contre les Suédois en Finlande, il commanda pendant trois semaines la seconde colonne destinée à l'expédition des iles Aland, et poursuivit l'ennemi jusque sur les côtes de Suède. En 1809, il combattit contre les Turcs en Moldavie, traversa le Danube le 10 août, près Galatz en Bulgarie, concourut, dans le courant du même mois, à la prise de Molschine, et le 30 à celle de Kosleige. Le 4 septembre, il mit en pleine déroute, près Rossewat, le séraskier Hozereff Mahmoud Pacha, et reçut, pour récompense de sa conduite en cette occasion, une épée d'or garnie en diamants, avec cette inscription : *Pour la bravoure.* Il fit ensuite la campagne contre l'armée française, en 1812, puis celle de 1813, et fut tué sous les murs de Laon, en février 1814.

STROGONOFF (le baron Alexandre de), né en 1772, annonça dès l'enfance du goût pour les lettres et les arts, et parcourut l'Allemagne, la France et l'Italie. Il a publié à Genève, en 1809, 2 volumes de *Lettres à ses amis,* écrites avec beaucoup de sensibilité; et auxquelles il a joint 2 petits ouvrages fort remarquables, sous ce titre : l'*Histoire des chevaliers de la Vallée; Histoire de Pauline Dupuis.* Le baron de Strogonoff était alors dans un état de cécité et de faiblesse qui n'ôtait rien à la sérénité de son âme. Il mourut le 22 septembre 1815.

STROZZI (Pallas), érudit, né à Florence en 1372, employa une grande partie de sa fortune à entretenir des savants, à ouvrir des écoles, à ramasser et à faire copier des manuscrits, qu'il tirait à grands frais de la Grèce. C'est à lui que l'on doit l'*Almageste* de Ptolémée, les *Vies* de Plutarque, les *OEuvres* de Platon, la *Politique* d'Aristote. Lorsqu'en 1428 il fut placé à la tête de l'université de Florence, il y attira plusieurs hommes célèbres, et la soumit à de nouveaux règlements, qui l'élevèrent bientôt à un haut degré de splendeur ; son attachement aux libertés publiques l'ayant jeté dans le parti contraire aux Médicis, il fut obligé de se réfugier à Padoue, où il mourut en 1462. Il a laissé plusieurs traductions grecques, mais aucune n'a été imprimée.

STROZZI (Titus-Vespasien), poëte latin, né à Ferrare vers 1422, mort dans une maison de campagne nommée *Racano,* non loin de Ferrare, en 1505, se fit remarquer surtout par une élégance bien rare chez les écrivains de son temps. Protégé par les ducs Borso et Hercule Ier, et chargé par ce dernier de plusieurs missions importantes, il fut élevé à la charge de président du grand conseil des Douze, la plus haute dignité de l'État après celle du duc, qui en était le chef; mais son administration fut marquée par des calamités publiques qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher, et il eut plus d'une fois à souffrir des injustes murmures du peuple. Il dut regretter souvent d'avoir voulu allier à la culture des lettres la poursuite pénible des honneurs. Ses poésies, dont il existe un assez grand nombre de différents genres, ont été publiées pour la première fois par Alde Manuce, en 1513, sous ce titre : *Strozzii poetæ, pater et filius,* Venise, in-8°.

STROZZI (Hercule), fils du précédent et meilleur poëte que lui, né à Ferrare en 1471, lui fut adjoint dans la présidence du conseil des Douze, et se trouva exposé comme lui, à la haine publique. Débarrassé de ces fonctions pénibles, il allait épouser une dame qu'il aimait depuis longtemps, lorsqu'il fut assassiné (1508). L'impunité de ce crime en a fait accuser Alphonse Ier, duc de Ferrare, qui, dit-on, était le rival de Strozzi. Ses poésies ont été réunies à celles de son père. Pour plus de détails sur Strozzi père et fils, on peut consulter Barotti, *Memorie storiche de' letterati Ferraresi,* 1777, tome I, pages 109 et 127.

STROZZI (Philippe), sénateur florentin, né en 1488, se trouva jeune et sans expérience au milieu des temps les plus orageux de la république. Possesseur d'une fortune considérable, il épousa, malgré les représentations du gouvernement, la fille du dernier des Médicis, qui venaient d'être bannis de Florence. Cette union, qui pouvait être considérée comme un pacte entre deux puissantes familles, fit planer sur Strozzi des soupçons qu'il était loin de mériter, comme il le prouva bientôt, en refusant de seconder le pape Jules II dans son projet de rétablir l'autorité des Médicis. Il se montra non moins inflexible lorsque Léon X, son oncle, essaya de le gagner à la même cause par l'offre d'une principauté. Il ne voulut accepter que les fonctions de trésorier de la chambre apostolique, à Florence, qu'il continua d'exercer sous les successeurs de Léon X. Loin de servir des ambitions étrangères, il fut le principal moteur de la révolution qui rétablit dans sa patrie l'ancienne forme de gouvernement; mais il eut le tort de l'abandonner pour aller visiter une maison de commerce qu'il avait à Lyon. Plus tard il eut la faiblesse d'accepter le diplôme de sénateur d'Alexandre de Médicis, devenu maître de Florence; mais il vit qu'il ne serait pas longtemps en sûreté avec un pareil tyran, et après avoir vainement tenté de mettre des bornes à son despotisme, il alla chercher un asile à Venise (1536). Après le meurtre d'Alexandre et la nomination de Cosme, Strozzi se mit à la tête d'une troupe d'exilés pour rentrer dans Florence, et essuya une défaite complète (1537), qui consolida la puissance des Médicis, et enleva aux Florentins tout espoir de liberté. Fait prisonnier et soumis à la torture, il se donna la mort pour éviter le supplice qui l'attendait (1538). Très-versé dans la littérature ancienne, il a traduit de Polybe : *Del Modo di accamparr,* Florence, Torentino, 1552, in-8°; et de Plutarque : *Scelta d'apotegmi* avec l'ouvrage précédent.

STROZZI (Léon), fils du précédent, et l'un des

plus hardis navigateurs de son temps, naquit à Florence en 1515. Revêtu de la dignité de *Prieur de Capoue*, le jour même qu'il prit les insignes de chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, il voulut payer par ses services cette faveur, qu'il ne devait qu'à la protection de Clément VII, son parent. Il se distingua dans les guerres contre les Turcs; et déjà ses exploits l'avaient élevé aux premiers grades de la marine de son ordre, lorsqu'il apprit la fin déplorable de son père, dont il jura de venger la mort. Après avoir pris part au siége de Nice en 1542, il s'engagea au service de la France, qui, par ses prétentions sur l'Italie et par sa rivalité contre l'Espagne, semblait être la seule puissance capable d'abaisser un jour l'orgueil des nouveaux ducs de Florence. Le roi le nomma chef d'escadre, et l'envoya en mission auprès de Soliman II, qui dut être fort étonné de voir transformé en messager de paix un homme qui s'était jusqu'alors battu avec tant d'acharnement contre le croissant. Cette expédition, d'une nature toute pacifique, ne répondait nullement aux projets haineux de Strozzi, qui, à son retour de Constantinople, perdit tout espoir de tirer l'épée contre les oppresseurs de sa famille. François Ier, dont les derniers souhaits étaient de cicatriser les plaies profondes faites à la France par les guerres étrangères, eut le chagrin de léguer à son successeur une couronne teinte du sang de ses sujets, et un trône ébranlé par les dissensions domestiques. Henri II, allié à la maison des Médicis, et livré aux conseils du connétable de Montmorenci, ennemi secret des Strozzi, ne présentait aucune chance de devenir l'instrument de leurs vengeances particulières. Ces réflexions, quoique justes en elles-mêmes, ne pouvaient qu'entraîner à de fausses démarches, et le parti le plus sage était de les abandonner, pour ne songer qu'à bien remplir ses devoirs. Lorsque Henri II, voulant signaler son avénement au trône par un acte magnanime, envoya (1547) une flotte en Écosse, pour aider la reine à se défendre contre les intrigues d'Élisabeth, ce fut Strozzi qui, à la tête de vingt galères, répandit l'effroi parmi les conspirateurs retranchés dans le château du cardinal de Saint-André (David Beaton), dont ils avaient fait leur première victime. L'amiral français, après avoir eu un entretien avec le vice-roi d'Écosse, homme faible et irrésolu, cerna le château, et obligea les assiégés de se rendre à la discrétion du vainqueur, qui ne leur garantissait que la vie. Il repassa la mer au travers d'une flotte anglaise, amenant avec lui un riche butin et un grand nombre de prisonniers. Le roi le combla d'éloges, et lui ordonna de presser les travaux d'un armement considérable que l'on avait commencé à Marseille, pour s'opposer aux progrès de la puissance navale de Charles-Quint. Strozzi, jaloux de la réputation d'André Doria, osa sortir à sa rencontre, lorsque, en 1551, cet habile marin traversait la Méditerranée avec 44 vaisseaux, pour aller embarquer à Barcelone l'archiduc Maximilien et sa famille. L'apparition soudaine d'une flotte française, qui avait déjà gagné le vent, parut si menaçante, que Doria, contre son habitude, recula jusqu'à Villefranche, d'où il vogua en pleine mer pour éviter cet obstacle ou pour le combattre avec avantage. Non content de ce succès, Strozzi prit la route de l'Espagne, et s'approcha de Barcelone, en arborant le pavillon impérial, et en saluant les forts de la ville. Le peuple se porta en foule sur les quais, et un grand nombre de matelots étaient en mer pour ramener leurs camarades en triomphe, lorsque Strozzi, qui n'avait pas assez de monde pour opérer un débarquement, se contenta d'effrayer cette multitude par une décharge générale d'artillerie, et reprit le chemin de Marseille, en traînant à sa suite quelques bâtiments, capturés sous le canon même des Espagnols. Ce coup de main, blâmable pour son inutilité, épargna une humiliation à celui qui l'avait dirigé. Le connétable, qui ne cessait de desservir Strozzi auprès du roi, parvint à le faire rappeler; et François de Montmorenci, accompagné du comte de Villars, avait déjà quitté la capitale, pour aller prendre le commandement de l'escadre à Marseille. Strozzi, auquel on avait laissé ignorer l'ordre de sa destitution, se doutant du but de ce voyage, monta sur une des galères prises en Espagne, et sans attendre son successeur, franchit la chaîne qui fermait le port, et alla chercher un asile à Malte. Mécontent de l'accueil du grand maître don Jean d'Omédés, vieux Aragonais, qui voulait tirer vengeance de l'affront fait à Barcelone, Strozzi quitta Malte, et se mit à faire la guerre aux infidèles, en courant quelquefois même sur les chrétiens, lorsqu'il y était forcé par la disette des vivres ou des munitions. Heureusement il n'exerça pas longtemps ce métier peu digne d'un homme si illustre. Appelé presque à la fois au service de l'Empereur, de la France et de l'ordre de Malte, qui était plus que jamais exposé aux attaques des Barbaresqués, il préféra les offres de la France, qui venait (1554) de recommencer la guerre en Flandre et en Italie. Avant de reprendre le commandement des galères françaises stationnées à Port-Ercole, et qui devaient seconder les opérations de l'armée envoyée en Toscane, Strozzi fit crier à son de trompe dans tous les ports de la Sicile et de Malte, qu'il était prêt à dédommager les propriétaires des bâtiments qu'il avait attaqués dans les mers du Levant. Ce ne fut qu'après s'être acquitté de ce devoir, qu'il se rendit à son poste, suivi de quelques chevaliers, la plupart bannis de Florence. En attendant les renforts qu'on lui annonçait de Provence, il ordonna des excursions dans la principauté de Plombino, où il n'y avait presque point de garnisons. Il investit le fort de Scarlino, défendu par 80 hommes, et qui n'était important ni par ses fortifications, ni par son emplacement. Irrité de la réponse du commandant, qui avait refusé de se rendre, Strozzi s'obstina, sans raison, à l'assiéger; et un jour qu'il s'était avancé bien près des remparts pour reconnaître cette place, il reçut un coup de mousquet d'un paysan caché dans les joncs, et qui n'était pas digne de trancher une vie aussi précieuse. Strozzi fut amené sur-le-champ à bord d'une galère, et transporté à Castiglion della Pescaïa, où il expira en 1554. Lorsque le marquis de Marignan devenu maître de Port-Ercole, ternit son triomphe en livrant Ottobon de Fiesque à la vengeance d'André Doria, et les proscrits florentins au grand-duc Cosme Ier, le cadavre de Léon Strozzi, qui avait été enterré à Scarlino, fut exhumé et jeté à la mer, le 24 juin 1555.

STROZZI (Pierre), frère aîné du précédent, après

avoir, dans sa jeunesse, porté l'habit ecclésiastique, le quitta pour suivre la carrière des armes, lorsque sa patrie gémissait déjà sous l'oppression d'Alexandre de Médicis. Il apprit l'art de la guerre en servant sous les ordres du comte Guido Rangoni, et en 1536, il contribua beaucoup à faire lever le siége de Turin par les Impériaux. A la nouvelle de l'assassinat d'Alexandre, il accourut auprès de son père, pour prendre part à l'entreprise des émigrés qui voulaient rendre à Florence sa liberté. Philippe ayant été fait prisonnier à Montemurlo, le 1er août 1537, et étant mort ensuite dans les prisons de Cosme Ier, Pierre Strozzi sentit qu'il était le vengeur que son père avait invoqué en mourant; il n'eut plus dès lors d'autre pensée que celle d'associer à sa haine contre Médicis une puissance redoutable; il voulut donner à la liberté de sa patrie l'appui de la France, puisque la tyrannie y avait été consolidée par l'Empereur. Cet espoir le fit entrer dans l'armée française, et il se trouva au siége de Luxembourg en 1543. L'année suivante, il fut envoyé à la Mirandole avec une armée de 7,000 fantassins et quelque cavalerie, pour prendre par derrière le marquis del Vasto, qui défendait le Milanais; mais il y fut battu. En 1545, il servit dans l'armée navale sous l'amiral Annebault, et il fut ensuite créé général des galères de France. Dans une nouvelle guerre il fut renvoyé à la Mirandole, en 1551, pour défendre Octave Farnèse contre les Impériaux. Mais quelque progrès que fit Pierre Strozzi dans la carrière de l'ambition, il n'avait encore joui d'aucune satisfaction, puisqu'il n'avait pas pu atteindre les frontières de sa patrie. Enfin la guerre de Sienne lui fournit l'occasion si longtemps désirée; il fut envoyé, en 1554, au secours de cette ville, que Cosme Ier assiégeait. N'ayant pas des forces suffisantes pour contraindre celui-ci à lever le siége, il essaya de l'en détourner par une incursion hardie au travers de toute la Toscane. Avec 3,000 fantassins et 300 chevaux, il traversa l'État florentin de Sienne jusque près de Lucques, où il trouva des renforts qui lui étaient envoyés de la Mirandole. Mais comme il revenait vers Sienne, il fut atteint et défait près de Lucignano, le 2 août 1554, par le marquis de Marignan qui avait rassemblé des forces très-supérieures. Strozzi, se confiant à sa haine contre le bourreau de son père, soutenait la guerre malgré l'extrême disproportion de ses forces. Au lieu de secours dont il avait besoin après sa défaite, on lui envoya de Paris le bâton de maréchal de France. Il essaya quelque temps encore de soutenir le courage des Siennois et de défendre Montalcino et Porto-Ercole. Il revint en France après avoir été obligé d'abandonner cette dernière place, le 16 juin 1555. Il retourna, deux ans plus tard, en Italie pour prendre le commandement de l'armée du pape Paul IV, avec laquelle il remporta quelques avantages, mais qui ne l'approchèrent point de son but. Il se trouva, au mois de janvier 1558, au siége de Calais, et fut tué, le 20 juin de la même année, au siége de Thionville, d'un coup de mousquet dont il fut atteint en allant choisir l'emplacement d'une batterie. Son corps fut porté à Épernay, où il est enterré. Il laissa un fils (Philippe) et une fille, mariée au comte de Tende.

STROZZI (Philippe), l'un des grands capitaines d'un siècle si fécond en héros, fils du précédent, naquit à Venise en 1541. Il fut amené, l'année suivante, en France, et placé comme enfant d'honneur près du Dauphin, depuis François II. Les récits qu'il entendait faire des exploits de ses ancêtres échauffaient sa jeune imagination, et il brûlait du désir de les imiter. A 15 ans, il s'enfuit, emportant une partie de la vaisselle de sa mère, pour payer les frais du voyage, et rejoignit l'armée en Piémont, où il ne tarda pas à signaler sa valeur. A son retour, il obtint le grade de capitaine, et fut employé tant en France que dans les pays étrangers. Il se distingua particulièrement aux siéges de Calais et de Guines, sous les ordres du duc de Guise. En 1563, il fut nommé colonel des gardes françaises; et après la mort de Dandelot, il obtint la charge importante de colonel général de l'infanterie. Avant le combat de la Roche-Abeille, de vieux soldats, prévoyant que l'affaire serait sérieuse, regrettaient de Brissac, sous lequel ils avaient servi, et murmuraient tout bas : « Ah! où est M. de Brissac? — Où il est? mordieu! leur dit Strozzi, qui les avait entendus, vous n'avez qu'à me suivre, et je vous mènerai aussi avant, et en un lieu aussi chaud qu'il ait jamais pu vous mener; suivez, suivez-moi. » L'engagement fut très-vif. Avec 600 hommes, Strozzi soutint pendant plus d'une heure les efforts de 4,000 arquebusiers; mais entouré de toutes parts il fut obligé de céder au nombre, et fait prisonnier. Ayant été promptement échangé contre le brave la Noue, il alla chercher de nouvelles occasions de se signaler, et fit des merveilles à la bataille de Moncontour. Au siége de la Rochelle (1573), il monta le premier à l'assaut, suivi de Brantôme et d'un petit nombre de braves; mais la brèche ne se trouva pas praticable pour des soldats pesamment armés, et il fallut négocier avec les assiégés. Il améliora la discipline de l'infanterie, pourvut ses soldats d'arquebuses d'un plus gros calibre, et leur apprit à s'en servir. Il fut compris, en 1579, dans la promotion des chevaliers du Saint-Esprit. La reine mère lui fit donner, en 1581, le commandement de la flotte destinée à soutenir les prétentions de don Antoine, reconnu roi de Portugal. Strozzi ne consentit qu'avec peine à se démettre de sa charge de colonel général, dont le roi voulait gratifier le duc d'Espernon. Il reçut en dédommagement une somme de 50,000 écus, dont il acheta la terre de Bressuire en Poitou. Il partit de Brouage au mois de mai 1582, et fit voile pour les Açores. Ayant voulu prévenir la jonction de la flotte espagnole avec les bâtiments attendus d'Europe, il attaqua l'amiral Sainte-Croix, le 26 juillet. Dans l'action, il fit tout à la fois le devoir de capitaine et de soldat; mais étant tombé couvert de blessures, il fut conduit à l'amiral espagnol, qui donna l'ordre de le jeter à la mer. Ainsi périt, à l'âge de 42 ans, Philippe Strozzi, digne par ses qualités d'un meilleur sort. Brantôme, qui l'avait accompagné 25 ans, dans la plupart de ses guerres et voyages, en France et hors de France, lui a consacré une curieuse *Notice*. H. T. sieur de Torzay a publié : *Vie, mort et tombeau de Philippe Strozzi*, Paris, 1608, in-8°. Son *Portrait* a été gravé par Th. de Leu, in-8°, et plusieurs fois depuis, notamment dans le *Recueil* de Moncornet.

STROZZI (Cyriaque), né en 1504 dans un château

voisin de Florence, fut l'un des plus intrépides ergoteurs de son temps, et se fit admirer souvent dans ces assauts d'érudition, où la victoire reste d'ordinaire, non pas au plus savant, mais au plus adroit. Après avoir professé la philosophie à Florence, il fut, en 1549, nommé à la première chaire de l'université de Pise, et mourut dans cette ville en 1565. Il était très-versé dans la philosophie et les langues anciennes. Son principal ouvrage est intitulé : *De republicâ libri II, scilicet IX et X reliquis octo additi, quos scriptos non reliquit Aristoteles,* grec-latin, Florence, Junte, 1562, in-4°.

STROZZI (Laurence), sœur du précédent, née comme lui aux environs de Florence en 1514, prit l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Nicolas *di Prato,* et termina en 1591 une vie toute consacrée à la piété. On lui doit un recueil d'*hymnes* qui ont été publiées sous ce titre : *In singula totius anni solemnia hymni,* Florence, Junte, 1588, in-8°.

STROZZI (Pierre), secrétaire des brefs sous Paul V, né à Florence vers 1575, rendit un service éminent à l'Église, en amenant les nestoriens modernes à reconnaître l'autorité du saint-siége, ce qui ne l'empêcha pas de perdre la bienveillance du pontife par les intrigues de ses ennemis ; il résigna lui-même son emploi et alla professer la philosophie à l'université de Pise, où il mourut vers 1640. Nous citerons de lui : *Disputatio de origine et dogmatibus Chaldæorum, sive hodiernorum Nestorianorum,* Rome, 1617, in-4°.

STROZZI (Bernard), peintre, dit *il Prete Genovese,* ou *il Capucino,* né à Gênes en 1581, avait déjà quelque réputation dans son art à l'âge de 16 ans, ce qui ne l'empêcha pas de s'en dégoûter bientôt et de se faire capucin. Puis le goût de la peinture se réveilla dans les ennuyeux loisirs du cloître. On lui permit d'en sortir, parce que sa mère et sa sœur avaient besoin de son talent pour vivre; mais plus tard sa mère étant morte et sa sœur mariée, on voulut lui faire reprendre l'habit religieux, et, comme il hésitait, il fut arrêté et mis en prison dans le couvent de son ordre, où il resta plus de 3 ans. Enfin il parvint à s'évader et se rendit à Venise, où il mourut en 1644, après avoir décoré de ses ouvrages la bibliothèque St.-Marc, la Procuratorerie, l'église St.-Benoît et l'hôpital des Incurables. C'est surtout à ses fresques qu'il doit sa réputation. Le musée du Louvre possède de lui 2 tableaux : *Saint Antoine de Padoue* tenant l'enfant Jésus qui le caresse ; la *Vierge* avec l'enfant Jésus sur des nuages, entourés de différents attributs.

STROZZI (Jules), poëte italien fort médiocre, né à Venise en 1585, mort dans cette ville en 1660, s'essaya dans plusieurs genres, mais surtout dans le drame. « Il trouvait moyen, dit un de ses biographes, de faire entrer dans ses pièces de théâtre des devises, des jeux de mots, des anagrammes qui sillonnaient la scène en lettres de feu. » Un de ces ridicules ouvrages fut joué avec un grand luxe de décorations devant Louis XIV en 1645. C'était *la Finta pazza, o Achille in Sciro,* Plaisance, 1641, in-4°; réimprimée sous ce titre : *Feste teatrali per la finta pazza,* Paris, 1645, in-fol., fig. Nous citerons en outre sa *Venezia edificata, poema eroico, con gli argomenti di Franc. Cortesi,* Venise, 1624, in-fol. fig.

STRUDEL (Pierre), peintre tyrolien, né vers 1660 à Clez, dans la vallée de Nansperg, qui fait partie de l'évêché de Trente, mort à Vienne en 1717, excellait à peindre les enfants nus, comme le prouvent les bacchanales qu'il a exécutées; et peut-être n'a-t-il en cette partie d'autre rival que le Dominiquin. Ses ouvrages fixèrent l'attention de l'empereur Léopold, qui lui accorda le titre de baron, se plut à le voir travailler, et l'honora des mêmes marques d'estime dont Charles-Quint avait comblé le Titien. Parmi ses compositions les plus estimées, on cite un *Ecce homo,* un *saint Jean l'Évangéliste,* et une *sainte Famille,* qui faisaient l'ornement de la galerie de Dusseldorf.

STRUENSÉE (Adam), théologien danois, connu par ses écrits ascétiques et par sa piété, naquit, le 8 septembre 1708, à Neu-Ruppin, dans la Marche de Brandebourg. Son père, honnête tisserand, lui donna une éducation analogue à son modeste état, mais qui, sous le point de vue moral, ne laissa rien à désirer. Le jeune Struensée fréquenta l'école de sa ville natale, et fit de tels progrès, que dès lors il put être l'instituteur des enfants de son frère aîné. Après avoir commencé ses études académiques à Halle, il les continua à Iéna, attiré surtout par les leçons de Buddæus, dont le savoir et la piété exerçaient une heureuse influence sur beaucoup d'étudiants. Ce professeur l'accueillit avec bonté, et lui confia l'instruction de son fils. Sous ses auspices Struensée se forma, parmi les étudiants et les gens de lettres, une société qui se réunissait tous les dimanches, pour s'entretenir sur des objets religieux et sur la Bible. Ce fut dans ces réunions (appelées *colloquia biblica*) que Struensée se lia avec la secte des frères moraves et avec son fondateur, le comte Zinzendorf. Cependant il resta fidèle à sa communion ; et il accepta, en 1730, la place de chapelain du comte de Sayn-et-Wittgenstein, à Berleburg, et fut nommé, par le roi de Prusse, en 1732, pasteur d'une paroisse de la ville de Halle. Le roi de Danemark Frédéric V l'appela, en 1759, auprès de lui, à Gottorp, pour prêcher devant la cour ; et, dès l'année 1760, il fut nommé surintendant général des duchés de Holstein et de Schleswig, place très-importante. Il mourut en 1791. Ses deux fils sont devenus célèbres.

STRUENSÉE DE CARLSBACH (Charles-Auguste), fils du précédent, né à Halle, fit ses études au fameux gymnase de la maison des Orphelins, puis à l'université de sa ville natale. Un goût décidé pour les sciences exactes l'engagea à renoncer à l'état ecclésiastique, auquel il s'était voué, et à entrer dans la carrière de l'instruction publique. En 1756, il prit le grade de maître ès arts, et donna des cours publics de mathématiques et de langue hébraïque. En 1757, il fut appelé, comme professeur de philosophie et de mathématiques, à l'académie des jeunes nobles de Liegnitz; mais la guerre ayant éclaté la même année, cette forteresse fut tour à tour prise par les Autrichiens et par les Prussiens. Les écoles de Struensée restèrent désertes; et il eut le loisir de s'occuper lui-même des différentes sciences utiles aux élèves de l'Académie, dont la plupart étaient destinés à la carrière militaire. En 1770, le frère de Struensée, alors tout-puissant en Danemark, l'appela à Copenhague, et le fit nommer intendant des finances,

avec le titre de conseiller de justice. Il se familiarisa bientôt avec la science de l'économie politique, qui dès lors devint son occupation favorite; mais il ne jouit pas longtemps de l'existence brillante que la faveur de son frère lui avait procurée. Enveloppé dans sa chute, il se vit arrêté et plongé dans un cachot de la citadelle. On voulut le rendre complice des crimes imaginaires dont on accusait le ministre tombé; et comme on découvrit qu'il avait entretenu une correspondance suivie avec un ami en Prusse, on requit le gouvernement de ce pays de livrer cette correspondance. Frédéric II y donna son consentement; mais il déclara en même temps qu'il s'attendait à ce qu'on fît, à un homme qui était né son sujet et qui avait été à son service, un procès régulier; ajoutant que, si l'on ne pouvait le convaincre d'un crime, il le réclamerait. Struensée était une tête trop méthodique pour avoir pris part aux projets de réforme de son frère, qu'il envisageait comme les rêves d'un homme de bien. Il s'était borné aux fonctions de sa place. Son administration fut trouvée irréprochable; et comme il n'existait pas même un prétexte pour l'inculper, on lui rendit la liberté. Il se hâta de quitter un pays où il avait éprouvé une telle persécution, et vint chercher un nouvel emploi chez son protecteur, en manifestant le désir de l'obtenir dans la partie des finances; mais le roi, sans lui en ôter l'espérance, exigea qu'il reprît, pour quelque temps, ses fonctions à Liegnitz, où il s'était rendu si utile. Il y resta 5 ans, s'occupant surtout de matières d'administration. Ses écrits ont montré combien il était profond dans cette partie. Enfin Frédéric ayant établi, en 1777, à Elbing, un bureau succursal de la banque royale, en confia la direction à Struensée. L'activité que celui-ci sut donner à la navigation de ce port décida le roi à l'appeler, en 1782, à Berlin, comme conseiller intime au département des finances et comme directeur de l'établissement royal, connu sous le nom de *Société pour le commerce maritime*. En 1789, le prince royal de Danemark étant parvenu à l'âge de majorité, et voulant réparer le mal que Struensée avait si injustement souffert, lui conféra la noblesse sous le nom de Carlsbach. Enfin, en 1791, le nouveau roi de Prusse Frédéric-Guillaume le nomma ministre des finances et chef du département des accises, des douanes et du commerce. Quoiqu'on fût promptement revenu de l'opinion tout à fait exagérée qu'on avait de ses talents, il se maintint au ministère jusqu'à la fin de ses jours, et mourut le 17 octobre 1804. Parmi ses ouvrages, tous en langue allemande, nous citerons : *Éléments d'artillerie*, Liegnitz, 1760, 1769, 1788, in-8°; Leipzig, 1817; *Éléments d'architecture militaire*, Liegnitz, 1770, 1786, 3 vol. in-8°; *Recueil d'écrits sur l'économie politique*, ibid., 1776, 2 vol. in-8°; *Mémoires sur des objets essentiels de l'économie politique*, Berlin, 1800, 3 vol. in-8°.

STRUENSÉE (Jean-Frédéric), frère du précédent, né à Halle en 1737, avait acquis le titre de docteur en médecine, lorsqu'en 1757, son père l'emmena à Altona, où il allait remplir les fonctions de principal pasteur. Le jeune Struensée, qui avait appris à penser librement par la lecture de Voltaire et d'Helvétius, avait adopté les principes relâchés de la morale épicurienne. Sa seule religion était le plus complet matérialisme. Il tint table ouverte à Altona, se livra à tous les plaisirs, fit beaucoup de dettes, et eut un moment l'idée d'aller dans l'Inde chercher la fortune dont il ne pouvait se passer. Il avait bien essayé aussi de la profession d'écrivain; mais ce n'était pas là qu'il pouvait trouver la richesse, et il cessa d'écrire pour se jeter dans la société des grands seigneurs, auxquels il plaisait par son esprit, sa figure, son ambition même et ses idées hardies. Bientôt il fut introduit à la cour de Danemark, et en 1768, il fut nommé médecin particulier du roi Christian VII qu'il accompagna dans son voyage en France et en Angleterre, et dont il était déjà le favori, lorsqu'ils revinrent en Danemark. Au mois de mai 1770, il fut chargé de l'inoculation du prince royal. Il fut très-assidu auprès de lui, sans doute parce que la reine Mathilde ne voulut pas quitter un instant son fils, et il put, dans de fréquentes conversations, prendre sur elle l'ascendant qu'il avait sur le roi. Mathilde crut voir dans Struensée l'homme qui pouvait lui donner quelque influence à la cour; et Struensée, en lui laissant cet espoir, travailla pour lui-même. Il se fit confier l'éducation de l'héritier du trône, obtint le titre de conseiller de conférence et de lecteur du roi, et fut dès lors considéré comme le chef du parti de la jeune reine et comme l'adversaire de Bernstorf, Thott, Rosencrantz, Moltke et Reventlow membres du conseil privé, odieux au peuple par leur aversion pour toute réforme. Bernstorf fut renvoyé (13 septembre 1770). Struensée, qui avait contribué à son renvoi, et qui, dès le 4 septembre, avait fait rendre, sans le concours d'aucun ministre, un *ordre du cabinet*, contenant abolition de la censure des livres et des journaux, fut véritablement ministre, quoiqu'il n'eût encore aucun autre titre légal. Le 27 décembre un *acte royal*, rédigé par lui, abolit le conseil privé, qui se croyait autorisé par la constitution de l'État à mettre des bornes au pouvoir des rois de Danemark. C'était déclarer la guerre à l'aristocratie, et rétablir dans toute sa pureté le pouvoir monarchique, dont l'exercice fut remis entre les mains de l'heureux favori, décoré depuis quelques jours seulement du titre modeste de maître des requêtes, équivalent à celui de ministre et secrétaire d'État. En juillet 1771, le roi le nomma comte, ministre du cabinet, et ordonna que tous les départements de l'administration lui obéiraient, sans qu'il fût nécessaire de produire la signature du souverain. Le ministre devenu tout-puissant, suivit un système fondé sur des vues grandes, justes et salutaires. Il s'efforça d'affranchir le Danemark de l'influence de la Russie, chercha à renouer avec la Suède et avec la France des relations amicales, et ne mérita pas moins d'éloges pour les réformes qu'il introduisit dans l'administration intérieure du royaume. Elles tendaient à prévenir les disettes, à diminuer les impôts, à briser les entraves qui arrêtaient l'industrie, à adoucir les lois pénales, à abréger les formalités de l'ancienne jurisprudence; mais il précipita un peu trop ces mesures utiles, qui blessaient des intérêts privés. On murmura, on répandit dans des libelles les insinuations les plus perfides sur ses liaisons avec la reine; et il se vit forcé de déclarer par une nouvelle ordonnance que la liberté de tout imprimer n'excluait pas la responsabilité devant les tribunaux. Bientôt le mécon-

tentement se fit jour par de petits mouvements de révolte, auxquels le ministre opposa très-peu de résistance; et ce défaut de fermeté parut être le signal de sa chute. La reine douairière Julie se mit à la tête des ennemis de Mathilde et de Struensée, parmi lesquels se trouvait le comte de Rantzau-Aschberg, l'un des premiers amis du ministre. A la suite d'un bal les conjurés pénétrèrent jusqu'à l'appartement du roi, lui parlèrent d'un complot contre sa vie et lui firent signer l'ordre d'arrêter la reine et ceux qu'ils appelaient ses complices. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ. On réduisit à six les principaux chefs de l'accusation dirigée contre Struensée. Quelques-uns étaient absurdes, d'autres étaient glorieux pour lui et pouvaient être facilement combattus; un seul est digne de fixer l'attention, c'est celui qui rappelait, pour les incriminer, ses relations avec la reine. Struensée avait fait des aveux à ce sujet, disait-on, et il est certain que son avocat le recommanda à la clémence royale, *sur ce seul point;* mais les historiens les plus récents ont accrédité l'opinion qu'il s'était laissé aller à faire de tels aveux, dans l'espoir assez fondé de sauver sa tête en associant sa cause à celle de la reine. Quoi qu'il en soit, le roi, livré alors sans volonté à l'ascendant du parti vainqueur, confirma la sentence le 27 avril 1772, et le lendemain Struensée fut décapité. Son ami Brandt, qui avait partagé son étonnante fortune, fut immolé avec lui à la vengeance de ses ennemis. On a indiqué à l'article MATHILDE, quelques ouvrages que l'on peut consulter sur cette grande catastrophe. Nous citerons encore : *Histoire du comte de Struensée et de son ministère* (en danois), par J. K. Host, Copenhague, 1824, 2 vol. in-8°, avec un 3e vol. de pièces justificatives.

* **STRUTT** (Joseph), antiquaire anglais, dessinateur et graveur au pointillé et au lavis, né le 27 octobre 1749, fut chargé de quelques dessins, en 1770, par le directoire du muséum britannique. Les richesses réunies dans cette collection d'objets d'art et de sciences tournèrent son attention vers l'archéologie, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Il mourut le 15 octobre 1802. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur les mœurs, les usages, les armes, les vêtements,* etc., *des habitants de l'Angleterre, depuis l'invasion des Saxons jusqu'au règne de Henri VIII*, 1774-75, 2 tomes, 1797; *Dictionnaire des graveurs*, 1785-86, 2 tomes; *Tableau complet des habillements du peuple anglais, depuis l'établissement des Saxons jusqu'à nos temps,* contenant 143 pl. 1796-99, 2 vol. in-4°. Une traduction française du 1er volume par Boulard, sous le titre d'*Angleterre ancienne,* avec 67 pl., parut en 1789, 2 vol. in-4°.

STRUTTER (Jean-Théophile), né à Udstein en 1740, d'abord conseiller d'État au service de Russie, fut ensuite attaché au dépôt des archives des affaires étrangères à Moscou, où il mourut en 1801. Il est auteur des ouvrages suivants : *Extraits des historiens byzantins en ce qui concerne l'histoire ancienne de la Russie,* en latin, Pétersbourg, 1771-80, 4 volumes; traduits en russe par Svietof, ibid., 1778-1785; *Histoire de Russie* (les 3 premiers vol. seulement, s'arrêtant à 1462), ibid., 1800-1803.

STRUVE (George-Adam), jurisconsulte, né à Magdebourg, en 1619, prit ses degrés en 1646 avec un tel éclat, qu'on lui offrit une chaire vacante à l'académie d'Iéna. Ayant quitté la carrière de l'enseignement en 1660, il remplit pendant 4 ans les fonctions de premier conseiller de la ville de Brunswick, et fut ensuite employé dans des affaires importantes par l'électeur et les princes de Saxe, et par le prince de Hesse-Darmstadt. En 1673, il revint à Iéna occuper la chaire de droit canonique, fut élu président du sénat et du consistoire, et mourut le 15 décembre 1692. Nous citerons de lui : *Juris feudalis syntagma* et *jurisprudentiæ civilis syntagma,* souvent réimprimés l'un et l'autre dans le 7e siècle, et adoptés par la plupart des universités d'Allemagne.

STRUVE (Burkhard-Gotthelf), savant et laborieux bibliographe, fils du précédent, né à Weimar en 1671, fut employé par son frère aîné, conseiller du prince de Hesse, dans différentes affaires pour les cours de Darmstadt, Stuttgard et Cassel. Il partagea la folie de ce frère qui se ruina en cherchant la pierre philosophale, et dont il paya les dettes. La crainte de se voir privé de toute ressource le jeta dans une mélancolie profonde, dont il sortit enfin pour se livrer à l'étude avec plus d'ardeur. Nommé bibliothécaire à l'académie d'Iéna en 1697, il y ouvrit des cours particuliers de physique, de littérature grecque et d'antiquités, et y obtint la chaire publique d'histoire en 1704, puis le titre de professeur extraordinaire en droit. Il mourut le 28 mai 1738 conseiller de l'électeur de Saxe. Ses principaux ouvrages sont : *Bibliotheca juris selecta*, Iéna, 1706, in-8°; 1756, 2 tomes, in-8°; *Introductio in notitiam rei litterariæ et usum bibliothecarum, cum supplementis Lilienthalii, Coleri, Koehleri,* etc., ibid., 1704, in-8°; Francfort, 1754, 2 vol., in-8°; *Bibliothec. philosoph. in suas classes distributa*, 2e édition augmentée par Kahle, 1740, 2 vol. in-8°; *Selecta bibliotheca historica,* avec des additions de Buder, Leipzig, 1740, 2 vol. in-8°.

STRUYS (Jean), voyageur hollandais, dont le vrai nom était *Jans Janszoon Strauss,* parcourut un grand nombre de pays, depuis 1647 jusqu'en 1672. Il s'embarqua d'abord comme aide-voilier, sur un navire qui alla désarmer à Gênes; la république l'acheta, l'équipa ainsi qu'un autre, et les envoya dans l'Inde. Il paraît que c'étaient des espèces de corsaires; celui qui portait Struys fut pris par les Hollandais. Struys accepta du service sur un vaisseau de la compagnie des Indes. Il vit le royaume de Siam, le Japon, Formose, et revint en Hollande, le 1er septembre 1651. Après s'être reposé quatre ans chez son père, il reprit la mer, et la quitta de nouveau lorsqu'il fut à Livourne; il visita une partie de l'Italie, et s'engagea à Venise dans l'armée navale qui allait combattre les Turcs. Il fut pris plusieurs fois, s'échappa ou fut délivré, parcourut les îles, les côtes de l'Archipel, et revit, en 1657, Amsterdam, où il se maria. Il menait une vie tranquille depuis 10 ans, lorsqu'il apprit que l'empereur de Moscovie faisait équiper quelques vaisseaux à Amsterdam pour aller en Perse, *par la mer Caspienne :* il n'y eut, dit-il, point d'attache qui pût me retenir. Monté, le 1er septembre 1668, sur un vaisseau qui fit voile pour la Baltique, il débarqua à Riga, gagna Moscou, et arriva par la Mos-

kowa, l'Oka et le Volga sous les murs d'Astrakan. Le 12 juin 1670, la flotte sur laquelle il servait fit voile pour la mer Caspienne. Son bâtiment échoua sur la côte du Daghestan; et il fut fait prisonnier avec ses compagnons. On les mena au kan ou tchamkal de Bayanee au sud de Tarkou; il fut vendu à un Persan, changea de maître, et après diverses courses, fut racheté à Chamakié par un Georgien, ambassadeur du roi de Pologne. Un an après, il paya sa rançon à ce patron, dont il n'avait eu nullement à se louer, et le 30 octobre 1671, se joignit à une caravane qui partait pour Ispahan. Il alla ensuite à Chiras, Lar et Gomron, s'embarqua pour Batavia, et après des aventures sans nombre, il arriva en Hollande, le 7 octobre 1673, et se retira, quelque temps après, dans le Ditmarsch (pays danois au nord de Hambourg), où il mourut en 1694. Struys avait publié, en hollandais, les *Mémoires* de sa vie (*Voyagien door Moscovien, Tartarien, Oost-Indien*, Amsterdam, 1677, in-4°, fig.). Ils furent traduits en allemand, l'année suivante, ibid., in-fol.; ils tombèrent entre les mains de Glanius qui les publia en français, sous ce titre : les *Voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, et en plusieurs autres pays étrangers, traduits du flamand*, Amsterdam, 1681, in-4°, carte et figures; Lyon, 1682, 3 vol. in-12, fig.; Amsterdam, 1718, 3 vol. in-12, cartes et fig.

STRYK (Samuel de), jurisconsulte, né le 22 novembre 1640 à Priegnitz, fut à l'âge de 26 ans nommé professeur extraordinaire de *Novelles* à Francfort. Il obtint en 1668 la chaire des *Institutes*, en 1672 celle des *Pandectes*, en 1680 celle du *Code*, et deux ans après il fut nommé chef de la faculté de droit. Déjà l'empereur Léopold lui avait adressé des lettres de noblesse, lorsqu'en 1690 l'électeur de Saxe pria l'électeur de Brandebourg de lui céder un professeur si distingué, qu'il voulait placer d'une manière avantageuse à son université de Wittenberg. Cette prière fut écoutée, et Stryk se rendit à son nouveau poste; mais l'électeur de Brandebourg le rappela en 1692, lorsqu'il fonda l'université de Halle, et le nomma son conseiller intime, directeur de l'université, et premier professeur de jurisprudence. Il mourut à Halle le 23 juillet 1710. Stryk dut sa célébrité moins à son enseignement qu'à ses écrits, qui font autorité devant les tribunaux toutes les fois que, pour la décision d'une question, il n'est pas nécessaire de consulter l'histoire et les antiquités; car, sous ce rapport, il laissait beaucoup à désirer. Ces écrits consistent en *consultations* et *décisions*, et en *Traités* sur des matières spéciales. Tous ses ouvrages et ceux de son fils, Jean-Samuel, qui fut son collègue pendant 15 ans à l'université de Halle, ont été réunis en 16 vol. in-fol., Ulm, 1744-55.

STRYKOWSKI (Mathias), premier historien de la Lithuanie, sa patrie, chanoine de Miednice, fut nommé par le roi Sigismond-Auguste conservateur des archives de la couronne. Ce savant, qui avait acquis une foule de connaissances positives dans ses voyages en Asie, en Italie, en Allemagne et en France, passa le reste de ses jours à mettre en ordre et étudier les documents confiés à sa garde. Parmi les ouvrages, tant en prose qu'en vers, qu'il a écrits en polonais, nous citerons un *Traité sur la liberté de la nation polonaise*, et une histoire des peuples slaves, sous ce titre : *Chronique de la Pologne, de la Lithuanie, de la Russie, de la Prusse, de la Moscovie et de la Tartarie*, Kœnigsberg, 1582, in-fol.

STRYPE (Jean), biographe, né le 1er novembre 1643 à Shepney, village près de Londres, exerça pendant plus de 50 ans, l'office de pasteur à Low-Leyton en Essex, et mourut le 11 décembre 1737, à Hacney. Outre des *notices biographiques*, parmi lesquelles nous indiquerons celle de l'archevêque Cranmer, 1694, in-fol., réimprimée à Oxford, 1810, in-8°, revue par Henri Ellis, avec des additions et une *Vie* de l'auteur, on doit rappeler son édition de la *Description de Londres*, par Stow. C'est son travail le plus important.

STUART (Robert II), roi d'Écosse, était neveu de David II (Bruce). Selon l'opinion commune, il descendait de Banquo, thane de Lochabir, qui fut assassiné avec trois de ses fils, en 1053, par ordre de Macbeth. Fleance, le 4e fils, s'étant sauvé à la faveur de la nuit, se réfugia près de Malcolm Canmore, duc de Cumberland, fils du dernier roi. Il alla ensuite chez Griffith ap Lewellin, prince de la partie septentrionale du pays de Galles, dont il épousa la fille. Il en eut un fils nommé Walter. Sa qualité d'étranger lui attira la haine de la noblesse galloise, qui le fit assassiner : il n'avait alors que 25 ans. Walter parvenu à l'âge viril, vengea la mort de son père sur celui qui en était le principal auteur, quitta le pays, et vint en Écosse, où Malcolm, parvenu au trône, l'accueillit et récompensa ses services par le don de terres considérables et de la charge de sénéchal (*Stuart*), dont le titre devint son nom et celui de sa famille. Walter mourut en 1093, laissant six fils et trois filles. Alain l'aîné, qui lui succéda dans sa dignité, mourut en 1153, Walter II en 1177, Alain II en 1204 : tous deux furent prodigues de leurs biens envers les couvents. Alain II fit le voyage de la terre sainte. Walter III, surnommé de Dundonald, devint grand justicier du royaume et mourut en 1241. Walter IV se distingua dans les guerres qui troublèrent le règne de Robert en 1315. Ce monarque lui donna en mariage sa fille Marie; l'année suivante, celle-ci, étant très-avancée dans sa grossesse, tomba de cheval et se tua; on lui fit l'opération césarienne, et ce fut ainsi que Robert vint au monde. L'accoucheur chargé de l'opération l'avait blessé à l'œil, ce qui le fit surnommer *Bleared-Eye*. Pendant que son oncle David II était en France, il fut chargé de la régence et tint encore les rênes de l'État durant les dix ans de la captivité de David, à laquelle il avait essayé vainement plusieurs fois de mettre un terme. Lorsqu'enfin ce prince eut recouvré sa liberté, Robert envoya Jean, son fils aîné, avec les autres otages qui devaient tenir la place du roi; il offrit même de remettre tous ses enfants à l'ennemi jusqu'à ce que la rançon de David fût entièrement acquittée, et s'engagea, si elle ne l'était pas, et si le roi refusait de rentrer dans sa prison, d'aller tenir sa place avec deux autres lairds. A la mort de David, en 1370, Robert fut reconnu roi, conformément au testament de Robert Ier, mais ce ne fut pas sans opposition : Guillaume, comte de Douglas, réclamait la couronne comme issu par les femmes de Dervegild, sœur de Jean Bailleul; ses prétentions, regardées comme frivoles par tous les Écossais qui

aimaient sincèrement leur patrie, et même par ses amis, furent rejetées par un acte du parlement réuni à Scone. Cette assemblée déclara Jean, fils de Robert, son successeur. Le premier soin du nouveau roi fut de régler toutes les affaires relatives à l'Angleterre. Il s'occupa de payer ce qui était encore dû sur la rançon de David, et résolut d'observer religieusement la trêve : cependant il se tenait sur ses gardes, car il connaissait l'esprit ambitieux d'Édouard III. En effet les hostilités éclatèrent bientôt et durèrent pendant tout le règne de Robert. Les historiens écossais, observe Robertson, se sont bien plus occupés de raconter les guerres de Robert II, que de nous instruire de ce qui concernait l'administration de l'État. Ils décrivent longuement des escarmouches et des excursions de peu de conséquence, tandis qu'ils gardent un profond silence sur ce qui s'est passé durant quelques années de tranquillité. Des trêves nombreuses et même des traités de paix faisaient cesser par intervalle ces guerres qui livraient les frontières des deux royaumes à des dévastations continuelles. Dès la première année de son règne, Robert renouvela l'antique alliance de son royaume avec la France; et à l'avénement de Charles VI au trône, il lui envoya un ambassadeur pour le complimenter et resserrer l'union. Dans la dernière guerre de Robert avec l'Angleterre, son armée remporta la victoire à la bataille sanglante qui se donna, le 21 juillet 1388, à Otterburn : elle est connue sous le nom de *Chasse de Cheviot*, et le souvenir en a été conservé par une ballade célèbre, sous le même titre. Une trêve signée en France, en 1389, mit fin à l'effusion du sang. Robert, accablé par l'âge et les fatigues, mourut au château de Dundonald, le 19 avril 1390, regretté de ses sujets, auxquels sa vaillance, sa sagesse et son équité l'avaient rendu cher.

STUART (Robert III), fils du précédent, lui succéda sans aucun obstacle, et fut couronné le 13 août 1390. Le parlement, assemblé à Perth, changea le nom de ce prince, qui s'appelait Jean, et lui donna celui de Robert, *chéri de la nation*. La santé délicate du nouveau roi ne lui permettait pas de s'occuper avec assiduité des affaires publiques. Son frère Alexandre, comte de Fife, fut nommé premier ministre. La première année de ce règne fut tranquille; mais bientôt l'esprit belliqueux et remuant des nobles excita des troubles. Ils formèrent des partis qui se faisaient une guerre à outrance. Les troupes du roi ne réussissaient à rétablir la paix qu'avec beaucoup de difficulté et seulement pour peu de temps. L'autorité des chefs de clans ou tribus était plus forte dans leur territoire que celle du monarque. D'ailleurs Robert, qui à un tempérament valétudinaire joignait un esprit médiocre, n'était pas en état d'entrer en lice avec des hommes sans cesse disposés à tirer l'épée pour augmenter plutôt que pour défendre leurs droits. Leur pouvoir prit une si grande extension, et jeta des racines si profondes, que lorsque les successeurs du faible Robert voulurent rétablir les prérogatives de la couronne, ils succombèrent dans leur entreprise. Heureusement que le royaume fut, pendant les premières années de Robert, en paix avec l'Angleterre. La trêve conclue en 1389 fut prolongée à plusieurs reprises; puis Henri IV, après avoir détrôné Richard II, exigea qu'elle fût renouvelée. Cependant on reprit de nouveau les armes en 1400. Henri, arrivé sur les frontières d'Écosse, demanda que Robert et les grands de son royaume s'assemblassent à Édimbourg pour lui rendre hommage ; et il s'avança jusqu'à Leith. David, fils aîné de Robert, répondit que ses prétentions étaient mal fondées, et lui proposa, pour éviter l'effusion du sang, de vider la querelle par un combat entre un certain nombre de nobles pris dans chaque nation, ajoutant que lui-même se présenterait à la tête des Écossais. Le régent défia Henri à un combat singulier. On conçoit que le roi d'Angleterre n'accepta pas des conditions de ce genre ; mais il eut à lutter contre les mauvais temps, la disette et les maladies, qui le forcèrent de s'éloigner. On convint d'une trêve, qui fut rompue en 1402. On en conclut une nouvelle en 1404 ; et l'on arrêta le projet d'un congrès sous la médiation de la France, pour une paix définitive. Tandis que les choses prenaient cette tournure favorable, David se livrait à des déréglements si scandaleux, que son malheureux père, à qui l'on en porta des plaintes, chargea le duc d'Albany, régent du royaume, d'arrêter le jeune prince. Le duc, qui aspirait au trône, s'empressa d'exécuter cet ordre, et fit enfermer David dans le château de Falkland. Bientôt celui-ci mourut, victime des traitements rigoureux qu'il avait éprouvés dans sa prison. A cette nouvelle, la tendresse de Robert se réveille : il pense que la perfidie du duc d'Albany l'a privé de son fils. Abattu par la douleur, il renonça au gouvernement, et se retira à l'île de Bute pour y vivre dans la solitude et veiller sur les jours de Jacques, son second fils. Ne le croyant pas encore à l'abri des projets du duc d'Albany, il le fit embarquer pour la France, sous la conduite du comte des Orcades et d'un évêque, et lui remit des lettres de recommandation pour le roi d'Angleterre, dans le cas où les vents contraires l'obligeraient de relâcher dans ce pays. Quoique la trêve durât encore, le vaisseau fut pris par des bâtiments anglais. L'évêque s'échappa; Jacques et le comte furent enfermés dans la Tour de Londres. Robert ne put supporter cette nouvelle crise. Le chagrin termina ses jours en 1405.

STUART (Marie). *Voyez* **MARIE**.

STUART (Arabella), plus connu dans l'histoire sous le nom de *lady Arabelle*, eut une destinée analogue à celle de *Mademoiselle*, fille de Gaston duc d'Orléans. On place sa naissance vers 1577. Elle était fille de Charles Stuart, comte de Lenox, frère cadet de ce Henri Darnley que Marie fit asseoir sur le trône. Sa main fut recherchée par un grand nombre d'ambitieux, qu'éblouissaient ses droits éventuels à la couronne d'Angleterre, et qui voyaient d'ailleurs en elle l'unique héritière de la maison de Lenox. La politique faisait donc briguer de toutes parts son alliance; mais la politique aussi rompait toutes les mesures des prétendants. Lorsqu'elle fut en âge de prendre conseil de son cœur pour le choix d'un époux, elle jeta les yeux sur le fils du comte de Northumberland, et, suivant de Thou, ce mariage aurait eu en effet lieu secrètement; mais ce fait ne paraît pas avéré. Après la mort d'Élisabeth, Arabella, qui avait été emprisonnée par cette reine impérieuse, jouit de la liberté et même de quelque faveur à

la cour de son cousin, Jacques VI d'Écosse. Mais ce prince ayant appris en 1610 qu'elle avait épousé William Seymour, fils de lord Beauchamp et petit-fils du comte de Hertford, les fit enfermer tous deux séparément. Seymour parvint à s'échapper et se réfugia dans les Pays-Bas. La princesse, demeurée captive, ne cessa de souffrir qu'en cessant de vivre, le 27 septembre 1615. Elle adorait son époux, qui paraît avoir conservé d'elle le souvenir le plus tendre.

STUART (Jacques-Édouard-François), fils aîné de Jacques II, roi d'Angleterre, et de Marie de Modène, prétendant à la couronne, sous le nom de Jacques III, naquit à Londres, le 10 juin 1688. Il reçut en naissant le titre de prince de Galles, et fut baptisé selon le rite de l'Église catholique. Le roi, son père, lui donna le pape Innocent XI pour parrain. La naissance inopinée d'un héritier de la couronne, après 6 ans d'un mariage stérile, redoubla la fureur du parti qui se préparait à la faire tomber de la tête de Jacques II. Tout fut mis en œuvre pour persuader au peuple que le nouveau-né était un enfant supposé. Il n'avait pas encore 5 mois, lorsque le prince d'Orange débarqua pour s'emparer du trône. Jacques II, désespérant trop de sa cause, s'était hâté d'envoyer la reine et son fils en France, sous la conduite du fameux duc de Lauzun. Ils n'abordèrent à Calais qu'après avoir couru mille dangers; la mer étant alors couverte des vaisseaux de l'usurpateur. L'infortuné monarque ne tarda pas à rejoindre sa famille au château de Saint-Germain, que Louis XIV lui avait donné pour asile. Le prince de Galles n'avait encore que 9 ans, lorsqu'un traité, célèbre encore jusqu'à nos jours, fut sur le point de lui rendre les droits dont l'avait dépouillé la révolution de 1688. Pendant les négociations qui préparèrent le traité de Ryswick (1697), le maréchal de Boufflers eut une entrevue avec le duc de Portland, entre les deux camps, près de Bruxelles. Le premier proposa, de la part de Louis XIV, d'assurer au jeune prince, fils de Jacques II, la couronne d'Angleterre, après la mort de Guillaume III. Guillaume accepta la proposition sans hésiter; il s'engagea même solennellement à faire révoquer l'acte d'*établissement* qui appelait au trône le duc de Glocester (fils du prince de Danemark et d'Anne, seconde fille de Jacques II), et promit de déclarer le jeune prince de Galles son successeur. Mais Louis XIV ayant communiqué cet arrangement au roi Jacques, ce prince le rejeta, en observant qu'il pouvait bien supporter avec patience l'usurpation de son gendre, mais qu'il ne voulait point que son fils y participât. Jacques II mourut le 16 septembre 1701. Dès qu'il eut fermé les yeux, Louis XIV, fidèle à la promesse qu'il lui avait faite sur son lit de mort, reconnut son fils roi d'Angleterre, sous le titre de Jacques III. La reine mère avait fait consulter les chefs du parti jacobite sur la conduite qu'elle avait à tenir dans cette importante conjoncture; mais sans attendre leur réponse, elle fit paraître un manifeste adressé à la nation anglaise. Cette pièce avait été communiquée préalablement au cabinet de Versailles : néanmoins, elle ne fut point imprimée à Paris, mais à Liége. On se borna à cette seule démarche: il ne fut question d'aucune entreprise, ni même de sollicitations pour recouvrer la couronne. Le prétendant se réduisait à promettre solennellement que lorsque la Providence l'aurait replacé sur le trône de ses pères, il gouvernerait selon les lois, et maintiendrait tous les priviléges de l'Église anglicane. La mort de Guillaume III, qui suivit de très-près celle de Jacques II, vint ranimer les espérances de la cour de Saint-Germain. Ses relations secrètes avec le célèbre duc de Marlborough et le premier ministre Godolphin, devinrent beaucoup plus actives. Il paraît constant, toutefois, que l'on était d'accord sur la nécessité d'ajourner toute tentative jusqu'à la mort de la reine Anne. Le prétendant était lui-même tellement éloigné de l'idée de détrôner sa sœur, que, dans les instructions qu'il fit passer au duc Hamilton, chef de ses partisans en Écosse, il lui recommanda de faire adopter par la reine Anne le plan suivant lequel la couronne, après sa mort, serait rendue à son frère. La réunion de l'Écosse à l'Angleterre, qui eut lieu en 1705, exaspéra tellement le peuple du premier de ces royaumes, que les chances y devinrent encore plus favorables au fils de Jacques II. Il fut proclamé roi d'Écosse par une troupe de 500 hommes déguisés en femmes. Mais ce jeune prince se défiait de sa fortune : il ne croyait pas pouvoir rien entreprendre sans l'assistance de Louis XIV; et le monarque français, qui soutenait alors la guerre contre l'Europe coalisée, ne jugea pas à propos de hasarder une expédition d'outre-mer. Un émissaire du parti jacobite fit, vers cette époque, une peinture si séduisante du dévouement que les Écossais conservaient pour leurs anciens maîtres, que Louis XIV se rendit enfin aux instances du prétendant. Il fit équiper, à Dunkerque, une escadre qui portait des troupes de débarquement. Le célèbre chevalier Forbin, qui la commandait, se dirigea sur la côte d'Écosse, au nord d'Édimbourg (1708). Il eut un engagement avec une flotte anglaise fort supérieure à la sienne. Le débarquement étant jugé impraticable, le prétendant, qui avait alors 20 ans, insista fortement pour être mis à terre; Forbin s'y refusa, et ramena le prince, qui rejoignit en Flandre l'armée du duc de Bourgogne. Il servit aussi sous Villars, et se distingua par sa valeur à la bataille de Malplaquet. Il portait, pour la première fois, le nom de *chevalier de Saint-George* sous lequel il fut communément désigné par la suite. On voit, dans la correspondance des agents royalistes, que Marlborough se montra fort offensé de ce qu'on lui avait laissé ignorer le projet de la descente; mais, plus mécontent encore des procédés du nouveau ministère dont la reine Anne venait de s'entourer, le duc reprit ses liaisons avec la cour de Saint-Germain : il lui fit part de son dessein de quitter le commandement de l'armée. La veuve de Jacques II fit à Marlborough une réponse remarquable : elle exhorta ce grand général à demeurer à la tête des troupes, afin de conserver le pouvoir de servir efficacement la cause du roi légitime. Peu après, Marlborough transmit au chevalier de Saint-George le vœu unanime de ses partisans, qui l'appelaient de nouveau en Écosse. Le prétendant, flatté de cette invitation, implora la magnanimité de Louis XIV. Le grand roi lui témoigna sa douleur de ce que l'état de ses affaires ne lui permettait pas de suivre les mouvements de son cœur. C'est, en effet, à cette époque même que s'ouvrirent les conférences de la Haye. Le marquis de

Torcy négligea d'autant moins les intérêts du prétendant, que c'était avec Marlborough qu'il négociait. La prompte rupture des conférences fit évanouir l'espoir de la cour de Saint-Germain. Bientôt, il est vrai, elles furent reprises à Gertruydenberg, pour être de nouveau interrompues; et la guerre se ralluma sur le continent avec une fureur nouvelle. Le chevalier de Saint-George sollicita, mais sans succès, la permission d'embarquer à Brest les régiments irlandais au service de France, pour tenter une nouvelle expédition. Il conçut alors l'idée de se faire rendre son trône par la princesse même qui l'occupait; en conséquence, il écrivit à la reine Anne, sa sœur. Sa lettre demeura sans réponse : il paraît même qu'Anne en fit mystère à ses serviteurs les plus intimes. Ceux-ci, incertains des sentiments de leur souveraine, penchaient pour la maison de Brunswick, quelques-uns même contre leurs propres principes. Quant aux partisans vrais ou simulés du prétendant, ils le pressèrent, dans le même temps, de changer de religion, ou du moins de commencer par attacher ostensiblement à sa personne un ministre du culte protestant. La perplexité du fils de Jacques II était extrême : il se voyait placé entre deux sacrifices, celui de sa croyance ou celui de sa couronne. Il répondit à cette sommation par une lettre aussi adroite que modérée, qui se termine ainsi : « On ne doit point me savoir mauvais gré d'user de la faculté que j'accorde aux autres d'adhérer à la religion que leur conscience leur indique pour la meilleure. « Mais tandis que ce prince infortuné se consumait ainsi en efforts secrets, les cours de Versailles et de Saint-James décidaient de son sort, et en faisaient une des conditions de la paix d'Utrecht (1713). La succession de la couronne d'Angleterre dans la ligne protestante fut reconnue par Louis XIV; et cédant au besoin impérieux de la paix, il consentit même à éloigner de ses États le chevalier de Saint-George. Secrètement averti, ce prince s'était déjà retiré à Bar. Les whigs, qui dominaient alors dans le parlement, lui envièrent cet humble asile; et les ministres exigèrent que le duc de Lorraine en privât l'illustre réfugié. Le chevalier de Saint-George revint secrètement à Paris, où le gouvernement français feignit de ne point l'apercevoir. De plus en plus animés contre ce malheureux prince, les whigs osèrent demander à la reine de mettre à prix la tête de son propre frère. Elle refusa d'abord, et ne dissimula même pas son indignation. Mais le parti protestant, sous prétexte d'armements secrets qui se faisaient en Irlande, renouvela ses instances avec tant d'acharnement, qu'Anne se vit dans la cruelle nécessité d'apposer sa signature au bas d'une proclamation, où elle promettait 5,000 livres sterling à qui traduirait le prétendant en justice. A cette somme, les communes en ajoutèrent une autre de 100,000 livres sterling. Les lords, de leur côté, réclamèrent la stricte exécution des lois portées contre les *non-jureurs*. C'était ainsi que l'on désignait ceux qui n'avaient pas prêté le serment d'abjurer à jamais la domination des Stuarts. Telle était la situation intérieure de la Grande-Bretagne, lorsque la reine Anne cessa de vivre (12 août 1714). Un mot qui lui échappa dans ses derniers instants, révéla le secret de toute sa vie : Ah! mon cher frère, s'écria-t-elle, que je vous plains! Ce frère infortuné n'avait pas cessé, malgré la paix d'Utrecht, de recourir à tous les moyens de faire valoir ses droits. Dans l'espoir de se ménager, sur le continent, une protection puissante il fit demander la main d'une des archiduchesses d'Autriche, filles de l'empereur Charles VI. Cette demande fut déclinée avec tous les ménagements possibles. Le souverain d'un petit État ne craignit pas de lui témoigner un intérêt réel. Dès que le duc de Lorraine apprit la mort de la reine Anne, il adressa au prétendant une lettre qui ne fait pas moins d'honneur à ses vues politiques qu'à la générosité de ses sentiments. Il lui indiqua ensuite l'Écosse comme le point le plus favorable à son débarquement et à ses desseins ultérieurs. Les écrivains whigs conviennent eux-mêmes que la présence seule du fils des rois lui eût ouvert tous les chemins au trône. A chaque instant, et sur tous les points de la Grande-Bretagne, il se manifestait des mouvements en sa faveur. Mais un nouveau malheur vint détruire ses espérances. Louis XIV mourut, et l'autorité passa dans les mains du duc d'Orléans, qui entra aussitôt dans des relations très-étroites avec George Ier. Lord Stair, ambassadeur du nouveau roi d'Angleterre, était instruit de tous les projets du prétendant, par un abbé Strickland, qui trahissait indignement la confiance du chevalier de Saint-George. Le régent refusa cependant avec noblesse d'expulser de France un prince qui, comme lui, était arrière-petit-fils de Henri IV. Le prétendant sentait néanmoins tout ce que sa position avait de critique, et résolut de tenter enfin la fortune; il envoya l'ordre à ses partisans de lever le masque. Ils lui obéirent, et courant aux armes sous les ordres du comte de Marr, ils proclamèrent le jeune roi d'Écosse, sous le nom de Jacques VIII. Sur la nouvelle de l'insurrection, Jacques s'embarqua *incognito* à Dunkerque, et descendit sur les côtes d'Écosse. Il y trouva les choses en mauvais état; elles empirèrent malgré sa présence : il se vit contraint de repasser en France. L'ambassadeur de George Ier adressa de nouvelles plaintes au régent. Le duc d'Orléans, quoiqu'il pût en coûter à son cœur, invita le prétendant à se retirer, en lui indiquant Avignon comme une retraite convenable. Mais l'ombrageux gouvernement de George Ier le jugea encore trop près, et il se servit de la découverte des intelligences secrètes du jeune Stuart avec le cardinal Alberoni, pour demander qu'il quittât Avignon, et sortît pour toujours du territoire français. Le prétendant se convainquit lui-même que le séjour lui en était interdit, quand il fut informé de la signature du traité de la triple alliance qui eut lieu, en 1717, entre la France, l'Angleterre et la Hollande. Le pape Clément XI lui offrit un asile digne de lui dans la capitale du monde chrétien. Le chevalier de Saint-George ne balança point à l'accepter. Le souverain pontife lui fit rendre tous les honneurs dus à la royauté. Il était depuis peu de temps à Rome, lorsque l'on annonça la conclusion de son mariage avec la princesse Marie-Casimire Sobieska, petite-fille du grand Sobieski. Mais on ne tarda pas d'apprendre que l'empereur Charles VI, dont la princesse était parente, se montrait tellement contraire à ce mariage, qu'il la fit arrêter dans le Tyrol, qu'elle traversait pour se rendre auprès de son futur époux. Le cardinal Alberoni, à cette époque même, fit adresser au prétendant,

de la part de Philippe V, l'invitation la plus pressante de se retirer en Espagne. Le chevalier de Saint-George y fut reçu en roi : Valladolid lui fut offert pour sa résidence. Philippe lui dit qu'il y serait traité comme le roi son père l'avait été à Saint-Germain par Louis XIV. L'Espagne faisait alors la guerre à la France ou plutôt au régent. La paix s'étant rétablie, le prétendant jugea convenable de retourner à Rome, où il fut bientôt rejoint par la princesse Sobieska. Leur union fut bénie par le pape; il en naquit, dans la même année (1720), le prince qui fera l'objet de l'article suivant. Sa naissance fut notifiée officiellement à tous les cabinets de l'Europe, et particulièrement aux ministres et principaux officiers de la couronne d'Angleterre. La mort du pape Clément XI ne changea rien à la situation du prétendant : son successeur, Innocent XIII, lui donna un nouveau témoignage de considération, en augmentant sa garde ordinaire. Mais un violent chagrin domestique vint troubler la paix dont jouissait l'auguste réfugié. Égarée par des suggestions perfides, la princesse, dont il attendait la consolation de sa vie, demanda une séparation, et le réduisit à la désirer lui-même. Ce ne fut qu'après des altercations affligeantes pour ses partisans, que le cardinal Alberoni, qui était alors fixé à Rome, parvint à réconcilier les deux époux. Le pape Clément XII, à l'imitation de ses prédécesseurs, s'empressa de les combler des attentions les plus délicates. Il donna aux deux jeunes princes leurs fils l'autorisation de posséder des bénéfices sans recevoir la tonsure. Quoique le chevalier de Saint-George n'ait négligé aucune occasion de revendiquer ses droits à la couronne et de protester contre l'usurpation qui les lui avait ravis, il ne prit point de part active à l'expédition tentée par le prince son fils en 1745. Il ne paraissait plus occupé que de chercher des consolations dans l'espoir d'un monde meilleur. Il mourut à Rome, le 2 janvier 1766.

STUART (Charles-Édouard-Louis-Philippe-Casimir), fils du précédent, et connu, comme lui, sous le nom de prétendant à la couronne d'Angleterre, naquit à Rome le 31 décembre 1720. Il fut appelé, dans sa première jeunesse, comte d'Albany : c'est sous ce titre qu'à l'âge de 17 ans, il fit un voyage à Parme, à Gênes et à Milan. Il ne fut l'objet de quelque distinction que dans la dernière de ces villes, le gouverneur de la Lombdie et le ministre du roi d'Espagne lui rendirent visite. Ses jours s'écoulaient dans l'obscurité, quoiqu'il eût manifesté plusieurs fois le désir d'exposer sa vie pour reconquérir le trône de ses pères. La guerre de 1740, qui divisa de nouveau la France et l'Angleterre, permit aux Stuarts de concevoir quelque espérance. Louis XV consentit, en effet, à ce que le prince Charles-Édouard fut appelé à Paris. Mais ce monarque, portant à la fois ses armes en Flandre, en Allemagne et en Italie, ne pouvait consacrer l'attention et les forces nécessaires à une expédition maritime contre la Grande-Bretagne. Le jeune Édouard attendait une occasion favorable, et elle ne se présentait pas. Abandonné, en quelque sorte, des politiques et des guerriers, ce fut dans les conseils d'un prince de l'Église qu'il retrouva l'espoir et le courage. « Que ne tentez-vous, lui dit le cardinal de Tencin, de passer dans le nord de l'Écosse? Votre seule présence pourra ranimer votre parti et vous créer une armée. Il faudra bien alors que la France vous soutienne. » Cette idée hardie fut adoptée avec empressement par le petit-fils de Jacques II. Après avoir obtenu le consentement de son père, il s'occupa, dans le plus grand secret, des préparatifs de l'expédition. Un négociant d'origine irlandaise, établi à Nantes, fournit un bâtiment de 18 canons, sur lequel le prince s'embarqua le 12 juin 1745, au milieu des réjouissances occasionnées par la victoire de Fontenoy. Le moment de l'humiliation de l'Angleterre semblait propice. Après avoir échappé à une croisière anglaise, Charles-Édouard tourne l'Irlande et débarque sur la côte occidentale d'Écosse, entre les îles du Mull et de Skye. Les premiers habitants auxquels il se déclare tombent à ses genoux. Il n'avait que quelques centaines de sabre à distribuer; et sept officiers seulement l'accompagnaient. Un morceau de taffetas, attaché à une pique, devient l'étendard royal. Le prince s'empresse d'annoncer aux rois de France et d'Espagne qu'il est descendu sur le sol où régnaient ses pères, et que les peuples accourent au-devant de lui. Ces monarques le félicitent et le traitent de frère : ils joignent quelques secours à leurs compliments. Jamais l'œuvre de la révolution de 1688 ne parut plus près d'être renversé. Le roi George II était sur le continent; dans toute l'Angleterre on comptait à peine 6,000 hommes de troupes réglées. Le prince, à la tête des montagnards et vêtu comme eux, se porte rapidement sur Perth, et s'empare de cette ville importante. Aussitôt il y fait proclamer Jacques III, son père, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, et lui-même régent de ces royaumes. Les chefs de sa petite armée semblaient hésiter sur la marche qu'il convenait de suivre. A Édimbourg! s'écrie-t-il; on le suit. La capitale de l'Écosse ouvre ses portes : celle de l'Angleterre même tremblait déjà. La régence établie par George II manifeste sa terreur, en mettant lâchement à prix la tête du fils des rois. Le jeune Stuart répond noblement à cette proclamation sanguinaire, en défendant à ses adhérents d'attenter aux jours du prince qui n'était à ses yeux qu'un usurpateur. Il apprend que le général Cope marche contre lui avec une armée double de la sienne : il vole à sa rencontre, l'atteint à Preston-Pans, et le bat si complétement, que ce général s'estime heureux de s'échapper lui quinzième. Au bruit du danger qui menaçait sa couronne, le roi George s'était hâté de regagner l'Angleterre. Bientôt il y rappela une partie des troupes qui faisaient la guerre dans les Pays-Bas. Mais déjà Charles-Édouard avait traversé tout le nord de l'Angleterre : son avant-garde occupait Derby, à 30 lieues de Londres; la terreur et la confusion régnaient dans cette grande capitale : les boutiques et la banque même y étaient fermées. Pendant ce temps, quelques Irlandais au service de France méditaient une diversion en faveur du prétendant. Le comte de Lally, si connu par sa fin tragique, était l'âme de l'entreprise. Un armement se prépare à Dunkerque et à Ostende : le duc de Richelieu devait commander l'expédition. Des lenteurs la font manquer : elle se borne à de faibles secours en hommes et en argent. Avec 3,000 Français, s'écriait le jeune prince, je me rendrais maître de l'Angleterre! Mais réduit à des bandes irrégulières, il lui était impos-

sible de suivre un plan fixe dans ses opérations. Les milices anglaises reprennent Édimbourg derrière lui : il est obligé de revenir brusquement sur ses pas. On lui annonce qu'une armée ennemie, double de la sienne, n'est plus qu'à six milles de lui, à Falkirk. Il vole au-devant d'elle, la met dans une déroute complète, et l'oblige d'aller se jeter dans un camp retranché, au milieu des marais. Quoique l'on fût au cœur de l'hiver (28 janvier 1746), Charles-Édouard ne veut pas laisser reposer l'ennemi : il attaque et force les retranchements. Cette double victoire, dans le même jour, semblait décider du sort de la guerre; mais c'est à cette époque même qu'elle prit un caractère sérieux. Le duc de Cumberland pénètre en Écosse, à la tête d'un corps considérable. Les troupes de son adversaire, manquant de vivres et exténuées par la rigueur de la saison, se voient contraintes de lever le siége de Stirling, et bientôt après, de se replier sur Inverness, dans la pointe septentrionale de l'Écosse. Le prince hanovrien passe enfin la Spey : une bataille était inévitable. Elle eut lieu à Culloden, le 27 avril 1746, jour à jamais mémorable dans l'histoire d'Angleterre. Quelques instants y décidèrent entre deux dynasties. Saisies d'une terreur panique, les montagnards, jusque-là si redoutables, cherchent leur salut dans la fuite. Entraîné dans la déroute générale, n'ayant pas le temps de faire panser une blessure qu'il avait reçue dans le combat, le petit-fils de Jacques II errait à pied dans les montagnes et les forêts. Tous les compagnons de son infortune, à l'exception de deux amis fidèles, qu'il avait amenés de France, l'abandonnent. Il gagne le port d'Arizaig, situé sur la côte nord-ouest de l'Écosse; mais, sachant qu'il est poursuivi, il s'éloigne de ce lieu, au moment même où deux bâtiments français y abordaient. Des partis anglais battaient la campagne en tous sens. Le prince espère du moins trouver une retraite sûre dans la petite île de Stornaway, l'une des plus septentrionales des Hébrides. Un bâteau de pêcheur l'y transporte. Il y découvre aussitôt des soldats du duc de Cumberland; il est obligé de passer la nuit dans un marais. Au point du jour, il se remet en mer, sans provisions et sans savoir quelle route tenir. Bientôt il est entouré de vaisseaux ennemis; et il n'a plus d'autre moyen de salut que de s'échouer sur la grève d'un îlot désert et presque inabordable. C'est là qu'il attend que la mort vienne mettre un terme à ses souffrances. Il ne lui restait qu'un peu d'eau-de-vie pour soutenir ses forces et celles de ses deux compagnons. Quelques poissons secs, laissés sur le rivage, furent regardés comme un bienfait de la Providence. Dès que la mer parut libre, on rama vers l'île de Vist, où il avait relâché en venant de France. Il y trouve d'abord un peu d'assistance et de repos; mais au bout de trois jours, surviennent des milices du parti victorieux. Le prince s'enfonce dans une caverne, où il passe trois jours et trois nuits. Il s'estime heureux de pouvoir gagner une autre île, où les mêmes périls ne tardent pas à le menacer. Il repasse la mer, et se hasarde sur la côte, n'étant plus couvert que de quelques lambeaux d'habit montagnard. Il aperçoit une femme à cheval; il s'approche, il reconnaît miss Macdonald, qu'il sait dévouée aux Stuarts, et il s'en fait reconnaître. Elle lui indique une caverne, où il attendra sans danger des secours et un guide. Deux jours se passent : personne ne paraît. Aux tourments de la faim, se joignent ceux d'une maladie cruelle : le corps du prince était couvert de pustules enflammées. Un affidé de miss Macdonald se montre enfin : il lui annonce qu'elle l'attend dans l'île de Benbécula, chez un pauvre gentilhomme d'un dévouement connu; mais déjà ce fidèle serviteur était arrêté avec toute sa famille : il faut encore se cacher dans des marais. Miss Macdonald déclare qu'elle peut sauver le prince sous des habits de servante, qu'elle apporte, mais qu'elle ne peut sauver que lui. Ses compagnons d'infortune le supplient d'accepter cette offre. Il s'arrache de leurs bras, et, sous le nom de Betty, suit la courageuse Écossaise dans l'île de Skye. Ils étaient dans l'habitation d'un gentilhomme du parti, lorsque cette maison est tout à coup investie par des soldats anglais. C'est le prince lui-même qui leur ouvre. Il a le bonheur de n'être pas reconnu; mais il sent que sa présence compromet toute une famille, et plus encore sa bienfaitrice. Il s'éloigne seul. Après avoir marché longtemps, épuisé par la faim et la fatigue, il se résout à frapper à la porte d'une maison. Au nom que prononcent les domestiques, il voit qu'il est tombé dans des mains ennemies. Il se présente néanmoins devant le maître de la maison. « Le fils de votre roi, lui dit-il, vient vous demander du pain et un habit. Prenez les misérables vêtements qui me couvrent; vous pourrez me les rapporter un jour, dans le palais des rois de la Grande-Bretagne. » Ces nobles et touchantes paroles désarment l'ennemi des Stuarts. Il aide le prince à repasser en Écosse. La première nouvelle qu'y apprend le malheureux Charles-Édouard, c'est que miss Macdonald est enlevée, que tous les partisans de sa famille sont frappés par des bills d'*attainder*. Quant au prince lui-même, les ministres de George II s'étudièrent à le rendre méprisable aux yeux du peuple, parce qu'il avait été terrible. Tous ceux de ses officiers qui avaient été pris dans les combats, expirèrent dans d'horribles supplices, dont on fit un spectacle au peuple de Londres. Le sang des Jacobites ruissela dans toutes les villes de l'Écosse. Tous, sur l'échafaud, prièrent Dieu à haute voix de rendre le trône au roi légitime. Cependant la cour de Versailles, vivement alarmée sur le sort de l'auguste fugitif, envoya deux frégates sur la côte occidentale d'Écosse. Les Français le cherchèrent longtemps en vain d'île en île. Enfin, le 29 septembre, il parut, et l'on se hâta de reprendre le chemin de France. Mais la destinée de ce malheureux prince semblait encore le poursuivre; deux fois il fut sur le point d'être enlevé par des croisières anglaises. Il ne fut pleinement en sûreté, que lorsqu'il eut débarqué à Saint-Pol-de-Léon (10 octobre 1746). De nouvelles infortunes l'attendaient en France : le traité de paix d'Aix-la-Chapelle, signé deux ans après son retour, contenait une clause qui décelait les craintes que son nom seul inspirait encore à ses adversaires. Le ministère britannique exigea que le prince qui l'avait fait trembler n'eût point la permission de reposer sa tête sur le sol français; et les ministres de Louis XV, oubliant que leur maître avait accepté de ses sujets le titre de *Victor et pacificator*, consentirent à cette condition humiliante. Justement indigné, Charles-

Édouard se plaignit amèrement de la cruauté dont on usait envers lui, après avoir solennellement promis de ne point l'abandonner; il rappela qu'il avait l'honneur d'être parent du roi de France, puisqu'il descendait d'une fille de Henri IV. Le gouvernement affecta de fouler aux pieds ces titres sacrés aux yeux de tout Français : le courage du prince, aigri par tant de souffrances et d'insultes, refusa de plier sous la nécessité, et c'est alors que se passa la scène la plus scandaleuse et la plus affligeante pour tous les cœurs bien nés. Charles-Édouard recherchait les endroits publics, croyant y être plus en sûreté que chez lui. La police, qui suivait ses pas, le voit entrer à l'Opéra : elle fait ses dispositions, et quand, à la sortie du spectacle, le prince monte dans sa voiture, il se sent saisi par des agents apostés. Il se dégage de leurs bras, il se débat; aussitôt, sous prétexte qu'il a des pistolets dont il peut faire usage, le fils des rois voit lier ses mains comme celles d'un vil malfaiteur. Toute la capitale retentit de cris d'indignation. Rendu à la liberté, Charles-Édouard choisit pour sa première retraite la ville de Bouillon : le gouvernement anglais l'y trouvant encore trop près, il alla retrouver son père à Rome. Ils semblaient l'un et l'autre ne devoir plus aspirer qu'au repos, lorsque les événements faillirent ramener le jeune prince sur la scène politique. Au milieu d'une paix profonde, les Anglais s'emparèrent de deux vaisseaux français, sur le banc de Terre-Neuve (1755). Le comte de Lally, mandé à Versailles, et consulté sur les mesures à prendre, répond, sans hésiter, qu'il faut descendre en Angleterre avec le prince qui, dix ans auparavant, y avait conquis tant de cœurs par sa vaillance et ses infortunes mêmes. Charles-Édouard est secrètement averti : il paraît à Navarre chez le duc de Bouillon, son cousin, et à Nancy chez le roi Stanislas. Lally a des conférences avec lui; et profitant aussitôt des facilités que lui donnait le commandant des côtes de Picardie, il rouvre ses correspondances avec les Jacobites des trois royaumes. Mais tout à coup le ministère français renonce à ses projets contre l'Angleterre; le prince Édouard retourne de nouveau à Rome. La cour de Versailles qui l'avait si lâchement abandonné et si indignement outragé, sentait néanmoins qu'il était de sa politique de ne pas laisser entièrement éteindre une race royale, qui pouvait encore être utile à ses desseins. Elle négocie donc le mariage du rejeton des Stuarts avec la jeune princesse de Stolberg-Gœdern. Les trois cours de la maison de Bourbon assurèrent aux époux un apanage convenable. La mort du prétendant, père du prince, qui arriva vers le même temps, contribua beaucoup à lui faire accepter l'asile que le grand-duc de Toscane Léopold lui offrait dans ses États. Il y prit le nom de comte d'Albany. Le bonheur domestique qui lui faisait oublier les longues traverses d'une existence toujours agitée, fut d'une trop courte durée. La comtesse alla fixer son séjour à Rome chez le cardinal d'York son beau-frère. Son époux survécut plusieurs années à cette séparation. Il mourut à Florence le 31 janvier 1788. Tous les faits que l'on vient de lire sont authentiques : il en est d'autres dans la vie de ce malheureux descendant de Marie Stuart et de Charles Ier, qui, sans avoir le même caractère, ne peuvent cependant être passés sous licence. Telles sont deux apparitions qu'il osa faire à Londres; la première en 1753, et la seconde en 1761, quoique l'acte du parlement qui mettait sa tête à prix n'eût pas été révoqué.

STUART (Henri-Benoît), frère du précédent, naquit le 6 mars 1725, et fut baptisé, au mois de mai suivant, par le pape Benoît XIII. Appelé d'abord le duc d'York, il devint ensuite cardinal du même nom, lorsque le pape Benoit XIV l'eût revêtu de la pourpre romaine en 1747. Le jeune duc n'avait encore que 22 ans. Le roi de France lui donna, peu de temps après, la riche abbaye d'Anchin. Son état ne lui permit de prendre aucune part aux événements qui agitèrent la vie du prince son frère. Mais dès qu'il eut reçu la nouvelle de sa mort, il se regarda comme légitime souverain de la Grande-Bretagne. Son testament, qu'il fit à cette époque, ordonnait que son titre de Henri IX fût inscrit sur sa tombe. En conséquence, il voulait être traité de *Majesté* dans son intérieur. On raconte, à ce sujet, qu'un des fils de George III, voyageant en Italie, désira être présenté chez le cardinal d'York, et qu'il n'hésita nullement à se conformer à l'usage, en suivant chez l'auguste vieillard l'étiquette observée chez les rois. Le cardinal d'York mourut en 1807. Avec lui s'éteignit jusqu'au nom de cette famille, plus infortunée encore qu'illustre, qui avait rempli le monde du bruit de ses malheurs. Après la mort du cardinal d'York, on trouva des papiers d'une haute importance dont il était demeuré possesseur. Ils contiennent la preuve fréquente que les Stuarts avaient conservé de nombreux partisans dans les trois royaumes. Ces papiers ont été acquis par le roi d'Angleterre.

STUART. *Voyez* CHARLES.

STUART (Jacques), architecte et antiquaire, né à Londres en 1713 de parents pauvres, les perdit de bonne heure, et se trouva, comme aîné, chargé de soutenir sa famille; mais cette position difficile ne l'empêcha pas de se perfectionner dans les arts du dessin, dont il avait appris seul les premiers éléments. L'heureuse persévérance qui faisait le fond de son caractère lui permit d'apprendre de même le latin et le grec. Il voulut aller visiter Rome et Athènes. Dans la première de ces deux villes, il se lia d'amitié avec Revett, qui fut son compagnon dans le voyage de Grèce (1750). Le résultat de leurs courses et de leurs travaux scientifiques parut sous ce titre : *Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées par J. Stuart et Nicolas Revett, peintre et architecte*, tome Ier, grand in-fol., 1762; tome II, 1790, avec des explications et notes de Newton; tome III, 1794, avec le texte de Revett; tome IV, 1815, avec un texte explicatif et historique de Taylor. Cet ouvrage a été traduit en français par Feuillet, 1808-1815, 3 vol. in-fol. Stuart était mort en 1788, estimé de tous les amis des arts qui l'avaient surnommé l'*Athénien*.

STUART (sir Charles), général anglais, né en 1753, était fils du marquis de Bute. Élevé sous les yeux de son père, il manifesta, dès sa jeunesse, un goût décidé pour l'art militaire ainsi que pour la science diplomatique. Après avoir été présenté par lord Bute dans les principales cours de l'Europe, suivant l'usage des classes supérieures de la société anglaise, il entra au service à l'âge de 17 ans, et fit ses premières armes en

qualité d'aide de camp du vice-roi d'Irlande. Il passa, en 1775, en Amérique, où il se distingua dans plusieurs occasions, à la tête d'un corps d'élite. Au commencement des deux dernières guerres avec la France, il fut promu au grade de maréchal de camp, et reçut le commandement des troupes employées dans la Méditerranée. Il se rendit maître de l'île de Corse; et, après avoir concilié, autant qu'il dépendait de lui, les intérêts opposés qui, dans tous les temps, ont divisé les habitants de cette île, il retourna en Angleterre en 1796; mais ce ne fut que pour reprendre aussitôt le commandement d'un corps auxiliaire de 8,000 hommes que la Grande-Bretagne envoyait en Portugal, afin de défendre ce pays contre les menaces de la France. Le général Stuart entra dans le Tage au commencement de l'année 1797; et fut mis en possession des différents forts qui défendent Lisbonne. Il passa près de deux ans dans ce pays; et il n'est pas possible de douter que la sagesse de ses combinaisons et de ses conseils n'ait contribué à empêcher l'invasion de ce royaume, projetée, vers ce temps, par le Directoire exécutif de France. Ce fut aussi alors qu'en faisant connaître les moyens que le Portugal, jusque-là trop peu considéré, sous le rapport de ses ressources militaires, pouvait mettre en action, il prépara la résistance sur laquelle l'armée anglaise devait plus tard fonder ses premiers succès dans la Péninsule. Nommé une seconde fois au commandement des troupes employées dans la Méditerranée, le général Stuart entreprit, au mois de septembre 1798, une expédition contre l'île de Minorque, défendue par une garnison de 4,500 Espagnols. Il débarqua ses troupes à Adaya, au nord de cette île, pénétra dans l'intérieur, et, en y prenant position, réussit à paralyser les efforts de l'ennemi. En quatre jours, il se rendit maître des villes du Port-Mahon et de Citadella, seules places qui lui offrissent de la résistance, et fit ensuite, sans essuyer la moindre perte, la conquête entière de l'île. A peine cette opération était-elle terminée, que, par suite de l'invasion des Français dans le royaume de Naples, Stuart fut obligé de se rendre en Sicile, afin de protéger cette île contre leurs entreprises; et il lui suffit d'y transporter deux régiments pour la mettre à l'abri d'une invasion. A la fin de cette même année, il fut chargé de reprendre l'île de Malte, dont Bonaparte s'était emparé sans coup férir; mais comme les troupes anglaises n'étaient point assez nombreuses, ses opérations (après qu'il se fût emparé du restant de l'île) se bornèrent au blocus de la Vallette; et cette forteresse ne se rendit qu'après y avoir été forcée par la famine. Ce fut alors et par suite de l'opposition que le général Stuart mit à ce que la souveraineté de l'île de Malte fût transférée à une autre puissance, qu'il résigna son commandement, et retourna en Angleterre. Les intentions du ministère, à cet égard, furent dévoilées par l'opposition, dans la chambre des communes; et il est certain que l'Angleterre doit la conservation de cette île aux réclamations du général Stuart, en premier lieu, et par suite aux opinions qu'exprima la chambre des communes, lorsqu'il y siégeait, dans les rangs de l'opposition. Ce général mourut au printemps de l'année 1801, étant encore à la fleur de son âge. Il laissa deux fils. Le plus jeune mourut au service naval; et l'aîné, sir Charles Stuart, est celui qui, après la restauration des Bourbons, fut ambassadeur de la cour de Londres à celle de France.

STUART (Gilbert), écrivain écossais, né en 1742 dans l'université d'Édimbourg, où son père était professeur d'humanités, fut destiné d'abord au barreau; mais après avoir passé quelques années chez un procureur, il suivit sa vocation, qui l'entraînait vers les études historiques et philosophiques. Il était déjà connu par quelques écrits qui donnaient une idée avantageuse de ses talents lorsqu'il vint en 1768 à Londres, où il concourut à la rédaction du *Monthly Review* jusqu'en 1775. Ne pouvant, dans ce journal, se livrer commodément à ses passions haineuses, il revint dans sa ville natale, et y fonda l'*Edinburgh magazine and Review*, où il distilla le fiel à son aise contre les écrivains les plus estimables, surtout contre les historiens Henry, Robertson et Gibbon. Ce journal eut un très-grand succès pendant quelques mois; mais bientôt les personnes honnêtes furent révoltées de la virulence et de l'injustice de ses critiques, et il cessa de paraître en 1776; en 1782, Stuart revint à Londres, où il travailla au *Political Herald* et à l'*English Review*. L'affaiblissement de sa santé l'obligea de retourner à Édimbourg, où il mourut en 1786. Ses ouvrages les plus remarquables sont: *Histoire de l'établissement de la réformation religieuse en Écosse*, Londres, 1782, in-4°; *Tableau de la société en Europe dans son passage de la barbarie à la civilisation*, 1778, in-4°, traduit par A. M. H. Boulard, 1789, 2 vol. in-8°.

STUBBE (Henri), savant anglais, né en 1631 à Partney, en Lincolnshire, fit ses premières études au milieu des entraves d'une extrême misère, et fut assez heureux cependant pour trouver quelques ressources dans la générosité de sir Henri Vane *le jeune*. Il resta constamment fidèle à ce chef parlementaire, et même il est permis de croire que, s'il se jeta dans le parti républicain, ce fut surtout par un sentiment de reconnaissance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne demeura pas aussi attaché à son parti qu'à son bienfaiteur. Après avoir servi dans l'armée parlementaire, et s'être fait payer de ses services par la place de conservateur adjoint de la bibliothèque Bodléienne à Oxford, il eut soin de contredire lui-même par d'autres écrits ceux qu'il avait publiés en faveur de la révolution; il accepta le dogme de l'obéissance passive, et lorsque l'épiscopat fut rétabli, il reçut la confirmation des mains de son diocésain. Il obtint ainsi grâce devant le nouveau gouvernement; mais il n'eut point de part aux fonctions publiques. Il se contenta d'exercer la médecine en Warwickshire, et occupa ses dernières années par des disputes avec la Société royale de Londres, dont il blâmait l'esprit sagement et heureusement novateur. Il se noya en 1676, comme il se rendait de Bath à Bristol pour visiter un malade. Nous citerons de lui: l'*Apologie de sir Henri Vane;* l'*Essai sur la bonne vieille cause;* et la *Lumière sortant des ténèbres, avec une apologie des quakers.*

STUBBS ou **STUBBE** (John), savant légiste anglais, né vers 1541, fut condamné à avoir la main droite coupée pour avoir publié un écrit satirique, à propos du bruit qui courut vers 1579, que la reine Élisabeth allait

épouser le duc d'Anjou. Tout le monde voyait, comme lui, dans ce mariage, un danger imminent pour la religion protestante. Stubbs, auquel sa condamnation n'avait rien fait perdre dans l'estime publique, fut employé, quelques années après, par le lord-trésorier Burleigh, à répondre à la *Défense des catholiques anglais,* du cardinal Allen. On ignore l'année de sa mort. — STUBBS (PHILIPPE), que Wood croit être le père ou le frère du précédent, est auteur de l'*Anatomie des abus,* et d'autres ouvrages contre les vices de son temps.

STUBBS (GEORGE), anatomiste et peintre d'animaux, né à Liverpool en 1750, mort en 1806, a excellé surtout à rendre toutes les qualités des chevaux de course; mais par suite de son insouciance à rechercher le beau idéal, même pour la figure humaine, l'on trouve dans ses ouvrages la précision d'un faiseur de *fac-simile,* suivant l'expression d'un de ses biographes, plutôt que le génie d'un peintre. On vante beaucoup un *tigre* qu'il a peint d'après nature, son *Philis, beau chien d'arrêt de lord Clarmont,* et son *Chien d'arrêt épagneul.* On lui doit en outre l'*Anatomie du cheval, contenant la description des os,* etc., avec 18 planches dessinées d'après nature, et *Tableau de l'anatomie comparée de la structure du corps humain, d'un tigre et d'un oiseau ordinaire,* avec 30 planches. Cet ouvrage, dont il a paru 3 livraisons, devait en avoir six.

STUCK ou **STUCKIUS** (JEAN-GUILLAUME), antiquaire, né à Zurich vers le milieu du 16e siècle, mort en 1607, dut quelque réputation à son *Traité des festins des anciens et de leurs sacrifices,* 1591, in-fol.; réimprimé avec d'autres écrits sur le même sujet, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol.

STUCK (THÉOPHILE-HENRI), bibliographe, né à Halle le 27 septembre 1716, mort le 30 juillet 1787, s'occupa de minéralogie, d'histoire et surtout de géographie. On a de lui en allemand : *Catalogue de relations de voyages et descriptions de pays, anciennes et modernes, esquisse d'une partie principale de l'histoire littéraire de la géographie,* Halle, 1784, in-8°; *Supplément,* ibid., 1785; 2e partie publiée après la mort de l'auteur, par H.-Ch. Weber, 1787, in-8°. Le nombre des écrits indiqués dans ce précieux répertoire est de 5,452. Il a paru un si grand nombre de voyages depuis 1787, que les amis de la géographie doivent souhaiter qu'il soit publié une suite à l'ouvrage de Stuck.

STUCKLAND (ANDRÉ DE), maître provincial de l'ordre Teutonique en Livonie, en 1250, se rendit célèbre par ses exploits contre les Lithuaniens, les Samogitiens et les Sémigalliens, qui étaient venus en Livonie pour l'empêcher de prendre possession de sa nouvelle dignité. Il les battit, les chassa de cette province, et les poursuivit jusque dans leur propre pays. Il rendit même tributaire de son ordre la Sémigalle, et n'accorda la paix et sa protection à Mendog, grand-duc de Lithuanie, qu'à condition qu'il se ferait chrétien. Ce prince fut obligé de se soumettre à la volonté d'André, qui le fit instruire par un prêtre de son ordre, et qui fit ensuite ériger, en sa faveur, la Lithuanie en royaume, le 16 juillet 1251, par le pape Innocent IV. La bulle d'érection portait que ce royaume était la propriété de saint Pierre, et que Mendog et ses successeurs en feraient hommage au saint-siége. André de Stuckland bâtit, en 1252, la forteresse de Memel, aux confins de la Prusse, et força les habitants de l'île d'Oësel de renoncer à la pluralité des femmes. Il se démit ensuite de sa dignité, et se retira en Allemagne, où il mourut. Mendog cessa plus tard de se soumettre au saint-siége; et il secoua le joug des chevaliers teutoniques, sous l'administration d'un autre André, 4e successeur de Stuckland. Il abdiqua le titre de roi pour reprendre celui de grand-duc, et fit un horrible massacre des chrétiens qui se trouvaient en Pologne, en Prusse et en Livonie.

STUKELEY (WILLIAM), antiquaire et médecin, né en 1687 à Holbech en Lincolnshire, vint fixer son domicile à Londres en 1717, et ne tarda pas à être admis dans le sein de la Société royale. Nommé membre, puis censeur du collége des médecins, il devint conseiller de la Société royale et secrétaire de la Société des antiquaires, qu'il avait contribué à relever en 1718. Il quitta Londres en 1726 pour venir exercer la profession de médecin à Grantham. Là il se livra plus que jamais à son goût favori pour les antiquités; mais emporté par son imagination il s'est permis quelques conjectures plus ou moins singulières qui ne sont nullement fondées. Tourmenté de la goutte, et ne pouvant plus visiter ses malades, il abandonna la médecine pour entrer dans les ordres sacrés, et fut d'abord curé d'All-Saints à Stamford (1730), puis de Somerby, près Grantham, et enfin recteur de Saint-George à Londres (1747). Il mourut le 3 mars 1765. Nous citerons de lui : *Traité sur la cause et la guérison de la goutte par un nouveau traitement,* 1734; *Palæographia sacra,* 1736, in-12; *Itinerarium curiosum,* Londres, 1776, in-fol., avec 103 planches.

STURE (STÉNON), surnommé l'Ancien, administrateur du royaume de Suède, était d'une famille ancienne et puissante, alliée à celle du roi Charles VIII. A la mort de ce prince, les Danois demandèrent que l'union de Calmar fût renouvelée; mais, en 1471, un parti puissant porta Sténon Sture à la tête du gouvernement, avec le titre d'administrateur. Christian Ier de Danemark parut à la tête d'une armée, et demanda la couronne. Sture alla à sa rencontre, le défit, et conserva le pouvoir. L'administrateur remporta ensuite d'autres victoires sur les Russes, qui avaient opéré une invasion en Finlande. Cependant il se forma contre lui un parti, en Suède même. Le sénat le dépouilla de sa dignité, le déclara ennemi de la patrie, et le fit excommunier par l'archevêque d'Upsal. Dans le même temps, Jean, qui avait succédé, en Danemark, à Christian Ier, se rendit en Suède avec une armée, défit les troupes de Sture, et fut proclamé roi en 1497. Sture se retira en Finlande; mais des plaintes s'étant élevées contre le roi, il reparut et fut nommé administrateur une seconde fois, en 1501. Il conserva le gouvernement jusqu'à sa mort, arrivée en 1503. Sténon Sture l'ancien est regardé, en Suède, comme un des hommes les plus remarquables de ce pays. A une prudence consommée, il joignait un courage et une fermeté inébranlables. Voulant s'appuyer du peuple contre les grands, il admit aux diètes les laboureurs, qui avaient été longtemps opprimés et humiliés. Ce fut lui qui jeta les fondements de l'université d'Upsal, et qui introduisit

l'imprimerie en Suède. Son tombeau est dans un temple de la ville de Strengnæs. De sa femme Ingborg Tott, il eut un fils mort en 1493, et une fille, qui se fit religieuse à Wadsténa.

STURE (Svante), administrateur de Suède, était d'une famille différente de celle de Sténon l'Ancien, qu'il remplaça dans la dignité d'administrateur, en 1504. Jean, roi de Danemark, renouvela ses prétentions, mais en vain. Pour pouvoir résister d'autant mieux aux Danois, l'administrateur conclut avec les Russes une trêve de 60 ans. Après avoir tenu les rênes du gouvernement avec fermeté et vigilance, dans un temps difficile, Svante Sture mourut en 1512. Il avait eu de sa femme Illira Gedda, un fils nommé aussi Sténon Sture, qui lui succéda.

STURE (Sténon) le Jeune, administrateur de Suède, eut des démêlés violents avec Trolle, archevêque d'Upsal, dont le père avait été son compétiteur pour la dignité d'administrateur du royaume. Ayant cherché en vain à se réconcilier avec ce prélat ambitieux, Sture le cita devant les états; mais l'archevêque ne comparut point, s'enferma dans son château de Staelle, près d'Upsal, et y soutint un siége. Les états, n'ayant pu obtenir de lui aucune réponse satisfaisante, le déposèrent, comme perturbateur du repos public, en 1517, et le forcèrent à quitter son château, qui fut rasé. Trolle s'adressa à Christiain II, roi de Danemark, qui, rompant la trêve qu'il avait signée avec l'administrateur, déclara la guerre à la Suède. Sture lui résista, et remporta sur ses troupes une victoire, à quelque distance de la capitale. Mais Christian ayant reparu avec de nouvelles forces, il fallut le combattre de nouveau; et l'administrateur fut au-devant de lui, avec un corps de milice rassemblé à la hâte. Il rencontra les Danois à Bogesund, et leur livra bataille le 19 janvier 1520. La victoire allait se déclarer pour lui, lorsqu'il reçut une blessure mortelle. Il fut emporté du champ de bataille pour être conduit à Stockholm; et il expira en passant, sur la glace, le lac Maelar. Christian avança, et somma la ville de Stockholm de se rendre; mais Christine Gyllerstierna, veuve de l'administrateur, la défendit avec un courage héroïque. Cependant Christian ayant été proclamé roi et couronné par Trolle, à Upsal, Christine fut réduite à capituler. Elle avait obtenu la promesse d'un établissement en Finlande; Christian, la voyant en son pouvoir, la fit couvrir de fers et jeter dans une prison. Le corps de son mari fut déterré, traîné sur la claie, et brûlé sur une place publique. Lorsque Gustave Vasa se fut élevé contre le roi, la veuve de Sture fut transporté à Copenhague, en 1524. Elle recouvra la liberté, et se remaria à Jean Tureson, sénateur. Sténon Sture le Jeune termina sa carrière à la fleur de son âge. Aussi grand que ses deux prédécesseurs, par le courage et le patriotisme, il les surpassa par sa douceur, sa franchise, son humanité. Au moment d'expirer, il cherchait encore à se réconcilier avec Trolle, et à prévenir les malheurs qui menaçaient sa patrie. Il eut de Christine plusieurs enfants, dont Gustave I[er] dirigea l'éducation, mais qui, par leur naissance, leur nom et les nombreux partisans qui se ralliaient autour d'eux, inspirèrent des soupçons à la famille que les succès de Gustave avaient portée sur le trône. Svante Sture fut mis à mort par ordre d'Éric XIV, le 24 mai 1667. Le même jour, ce prince, dans un accès de rage, attenta aux jours de Nicolas Sture, et donna ordre de faire périr Éric, l'un et l'autre fils de Svante : la famille de Sture s'éteignit en 1716.

STURLESON. *Voyez* **SNORRO.**

STURM (Jacques) *de Sturmeck,* l'un des plus illustres magistrats de son temps, né à Strasbourg en 1489, mourut le 30 octobre 1553, emportant les regrets de ses compatriotes, dont il avait été 28 ans l'oracle. Il se prononça l'un des premiers en faveur de la réforme de Luther, et décida ses compatriotes à l'adopter. Il fut député 91 fois, tant aux diètes de l'Empire qu'à la cour de Charles-Quint et en Angleterre. Sa correspondance est conservée, en partie, dans les archives de Strasbourg, et Louis-Chr. Mieg a publié de Sturm une lettre : *De emendandâ acad. Heidelbergensi* (1522) dans les *Monumenta pietat. et litterar. virorum illust.*, Francfort, 1702, tome I, page 276-79.

STURM (Jean), célèbre humaniste, né le 1[er] octobre 1507 à Sleida ou Schleiden, dans l'Eiffel, vint à Paris en 1529, et y reçut des savants un accueil qui le décida facilement à se fixer dans cette ville. Il y ouvrit une école, où il compta bientôt un grand nombre d'élèves : mais comme il avait adopté secrètement les principes de la réforme, il eut lieu d'être effrayé de la rigueur des ordonnances rendues contre les hérétiques, et accepta avec empressement la place de recteur du gymnase de Strasbourg (1538). Cette école devint, en peu d'années, l'une des plus florissantes de l'Allemagne, et en 1566 l'empereur Maximilien II l'éleva au rang d'académie. Sturm, par sa modération non moins que par son penchant pour les dogmes de la confession helvétique, se fit des ennemis violents parmi les sectateurs de la confession d'Augsbourg, qui parvinrent à lui faire ôter, en 1583, la place de recteur. Il se retira alors dans une campagne près de Strasbourg, où il mourut le 3 mars 1589. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages, dont Oberlin a donné la *notice* détaillée dans trois *Programmes* imprimés en 1804 et 1805. Tous ces opuscules classiques ont été réunis par Fréd.-And. Hallbauer sous ce titre : *de Institutione scholasticâ opuscula omnia*, Iéna, 1730, in-8°.

STURM (Jean-Christophe), le restaurateur des sciences physiques en Allemagne, né le 3 novembre 1635 à Hilpolstein dans la principauté de Neubourg, se consacra au ministère évangélique et obtint une vocation pour une paroisse du comté d'Ettingen. Il fallut que ses amis sollicitassent pour lui la chaire de physique et de mathématiques à l'académie d'Altdorf. Il en prit possession en 1669, et la remplit avec autant de zèle que de succès, jusqu'à sa mort, arrivée le 26 décembre 1703. L'Allemagne lui dut l'introduction de l'enseignement des mathématiques dans les gymnases et dans les écoles de campagne, et s'il ne fit point de découvertes nouvelles en physique, il rendit du moins de grands services à cette science, en répandant le goût des expériences. Ses ouvrages étant tombés dans l'oubli, à raison même des progrès des sciences, auxquelles ils ont contribué, nous ne citerons que les suivants : *Collegium*

experimentale, sive curiosum, etc., Nuremberg, 1676-85, 2 vol. in-4°, fig.; *Philosophia eclectica*, ibid., 1686, 2 parties; *Physica eclectica sive hypothetica*, ibid., 1697-1722, 2 vol. in-4°; *Mathesis juvenilis*, ibid., 1701, 2 vol. in-8°.

STURM (Léonard-Christophe), célèbre architecte, né à Altdorf, fils du précédent, professa les mathématiques à Wolfenbuttel, puis à l'académie de Francfort-sur-l'Oder, où le duc de Mecklenbourg le tira pour lui confier, avec le titre de conseiller, l'intendance générale de ses bâtiments. Sturm mourut à Gustrow en 1719, à l'âge de 50 ans. Parmi ses ouvrages, tous en allemand, et qui lui ont acquis une grande réputation dans son pays. On distingue : *Parallèle des systèmes de fortification de Vauban, Cohorn et Rimpler*, Augsbourg, 1718, in-fol.; *Idée et Abrégé de l'architecture civile et militaire*, ibid., 1718-20, in fol., 16 parties.

STURM (Christophe-Chrétien), prédicateur, de la même famille que les précédents, né à Augsbourg le 25 janvier 1740, mort premier pasteur de la paroisse Saint-Pierre à Naumbourg en 1786, a laissé plusieurs ouvrages, dont le plus connu est intitulé : *Méditations sur les œuvres de Dieu dans l'ordre de la nature et de la providence, pour chaque jour de l'année*, Halle, 1775, 2 vol. in-8°; souvent réimprimé; traduit en français par la reine Christine de Prusse, et dans plusieurs autres langues de l'Europe.

STURM ou **STURMIUS**, premier abbé de Fulde, né en Bavière vers le commencement du 8e siècle, fut confié, dès son enfance, à saint Boniface, qui conçut pour lui l'affection la plus tendre, le seconda dans son projet de fonder un monastère sur les bords de la Fulde (744), et l'en institua le premier abbé après lui avoir donné des instructions écrites. On sait que cette célèbre abbaye, qui fut depuis érigée en évêché, était soumise à la règle de Saint-Benoît. Sturme fut un des prêtres choisis par Charlemagne pour prêcher l'Évangile aux Saxons. Il remplit cette mission avec un zèle infatigable, et il en fut récompensé par un privilége qui plaça son abbaye hors de la juridiction épiscopale et sous la protection immédiate du roi. Il mourut le 17 décembre 779, et fut canonisé par Innocent II en 1139. Sa *Vie*, écrite par saint Eigild, 4e abbé du même monastère, a été publiée par Mabillon, sec. 3, ben. part. 2.

STURZ (Helfrich-Pierre), littérateur allemand, né à Darmstad le 16 février 1736, fut d'abord secrétaire particulier du baron de Widmann, ministre de l'impératrice-reine à Munich; mais bientôt, dans la crainte que sa qualité de protestant ne l'empêchât de faire son chemin en Autriche, il accepta une place semblable chez M. d'Eyben, chancelier du duché de Holstein. En 1762 il se rendit à Copenhague, où le comte de Bernstorf, qu'on distingue des autres ministres de son nom par l'épithète de *grand*, le prit pour son secrétaire particulier et lui donna une place au département des affaires étrangères. En 1768, nommé conseiller de légation, il fut choisi pour accompagner le jeune roi Christian VII dans son voyage en France et en Angleterre. En 1770, après la chute de son protecteur, il s'attacha à la fortune de Struensée, vit s'ouvrir devant lui une perspective non moins brillante; mais il tomba avec le nouveau favori, et passa 4 mois dans une prison d'État. En le rendant à la liberté, on le nomma membre de la régence d'Oldenbourg, avec des appointements qui durent lui paraître faibles. Il est vrai que le duc de Holstein augmenta bientôt son revenu, et lui conféra, en 1775, le titre de conseiller d'État. Mais Sturz ne put oublier ce qu'il avait perdu; sa santé s'altéra; son caractère devint sombre et taciturne, et il mourut le 12 novembre 1776, d'une maladie subite, déterminé, dit-on, par l'espoir qui lui fut donné dans une lettre d'un prochain changement de fortune. Cet homme, qui avait si peu de philosophie, a laissé quelques ouvrages intéressants, dont on connaît plusieurs collections. Nous nous contenterons de citer celle qui parut à Leipzig en 1786, sous le titre d'*OEuvres de Sturz*, 2 vol. in-8°; les *Souvenirs de la vie de J. R. E. comte de Bernstorf*, qui avaient paru en 1777, en sont le morceau le plus remarquable.

SUARD (Jean-Baptiste-Antoine), de l'Académie française, né le 15 janvier 1734 à Besançon, vint à Paris en 1750 pour s'y livrer à la culture des lettres. Il n'avait que des talents médiocres; mais il eut le bon esprit de voir le parti qu'il en pouvait tirer. Homme d'esprit aux yeux des gens du monde, homme du monde aux yeux des gens de lettres, il songea surtout à s'assurer une fortune. Il commença par coopérer à la rédaction d'un journal anglais qui s'imprimait à Paris, puis il remporta un prix dans une académie de province, par un *éloge* de Montesquieu. En même temps il recherchait la société des philosophes et l'appui des seigneurs qui croyaient aimer la philosophie. Un voyage en Angleterre lui fournit un moyen facile d'accroître sa réputation, jusqu'alors établie sur des titres bien frivoles. Grâce à la complaisance de Robertson, qui lui communiqua les épreuves de son histoire de Charles-Quint à mesure qu'on l'imprimait, il put traduire le premier cet excellent ouvrage, et publier sa traduction aussitôt que l'original. Le succès du livre fut aussi grand en France qu'en Angleterre, et le traducteur fut associé, sans trop savoir pourquoi, à la gloire de l'historien écossais. Deux places étant venues à vaquer à l'Académie française, en 1772, l'une fut donnée au traducteur de Virgile, l'autre au traducteur de Robertson; mais le roi annula cette double élection. Suard fut écarté pour avoir participé à l'*Encyclopédie*. Cependant l'admission de Suard, ainsi que celle de Delille, ne fut que différée : le premier remplaça l'abbé de La Ville, le second la Condamine. Suard, pour se soutenir au niveau de sa nouvelle dignité littéraire, ne se crut pas obligé de composer rien d'original. Il avait de l'esprit, de la finesse, un style agréable et plein d'urbanité; mais l'imagination, la verve, cette sensibilité enfin sans laquelle il n'y a point de vrai talent, lui avaient été refusées. Il se remit à compiler, à traduire, à faire des journaux. Une mention particulière est due aux *lettres* qu'il publia, sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*, dans la fameuse querelle musicale qui partagea nos pères en *gluckistes* et en *piccinistes*. Le premier mérite de ces *lettres*, est d'avoir été écrites pour la défense de Gluck; mais ce n'est pas le seul : elles offrent un parfait modèle d'exquise plaisanterie, de politesse et de raison toujours spirituelle. Malheureusement ce peu d'écrits que nous avons cités, si l'on y joint

quelques *notices* pour des éditions nouvelles de la Rochefoucauld, de la Bruyère, de Vauvenargues, sont à peu près tout ce qu'a produit Suard pendant 60 années qu'il a consacrées à la culture des lettres. Nommé censeur, il sut se concilier l'amitié des écrivains, notamment de Colin d'Harleville, qui, dans sa préface de l'*Inconstant,* déclare lui avoir plus d'une obligation. La révolution compta d'abord Suard au nombre de ses partisans; mais il s'aperçut de bonne heure que le but était dépassé, et prédit les horreurs qui vinrent plus tard effrayer les amis du pays. Il compromit plus d'une fois sa sûreté par ses écrits, et s'expatria au 18 fructidor. Rentré en France après le 18 brumaire, il prit place dans la 2e classe de l'Institut, dont il fut nommé secrétaire perpétuel. Après la chute de Napoléon, il eut part à la réorganisation de l'Académie française. Suard mourut le 20 juillet 1817. On lui doit les deux recueils suivants : *Variétés littéraires,* 1769, 4 vol. in-12; 1804, 4 vol. in-8°; *Mélanges de littérature,* 1803-1805, 5 vol. in-8°, où, entre autres morceaux, on distingue des *Lettres sur la censure des théâtres,* des *Conseils à un jeune homme,* etc. Suard a fourni des *notes* à la *Biographie universelle* de Michaud, où un article lui a été consacré par M. Roger, son successeur à l'Académie. Garat a publié des *Mémoires historiques sur Suard,* 1820, 2 vol. in-8°. La veuve de Suard a légué à l'Académie de Besançon une somme de 30,000 francs dont le revenu doit être employé à soutenir dans ses études un jeune homme pauvre, annonçant des dispositions pour les lettres.

SUARÈS (François), théologien, né à Grenade le 5 janvier 1548, fut chargé d'enseigner la philosophie à Ségovie, occupa ensuite successivement les chaires de théologie à Valladolid, Rome, Alcala, Salamanque, et partout eut un grand nombre d'auditeurs. Enfin il fut nommé, par Philippe II, à la première chaire de l'université de Coïmbre. Il prit une part active aux disputes que fit naître le système sur la grâce de son confrère Molina, et imagina celui qu'on a nommé *congruisme,* dont personne ne s'inquiète aujourd'hui. Le pape Paul V l'ayant invité à écrire contre le serment d'allégeance que le roi Jacques Ier exigeait de ses sujets, il publia dans ce but : *Defensio catholicæ fidei contra anglicanæ sectæ errores,* Coïmbre, 1613, in-fol. Ce livre fut brûlé par la main du bourreau à Londres et à Paris, comme renfermant des maximes contraires aux droits des souverains. Suarès mourut à Lisbonne le 25 septembre 1617. On trouvera les titres de ses très-nombreux écrits dans la *Bib. soc. Jesu.* Ils ont été recueillis à Mayence et à Lyon, 1630 et années suivantes, 23 vol. in-fol. L'édition la plus récente est celle de Venise, 1740.

SUARÈS (Joseph-Marie), savant antiquaire, né à Avignon vers la fin du 16e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé prévôt de la cathédrale d'Avignon, puis camérier du pape Urbain VIII à Rome et évêque de Vaison en 1633. Il se démit de cet évêché en faveur de son frère en 1666, et revint à Rome, où il fut nommé garde de la bibliothèque du Vatican et vicaire de la basilique de Saint-Pierre. Il mourut le 8 décembre 1677. Allatius a publié, dans les *Apes urbanæ,* le catalogue des ouvrages que ce prélat avait fait imprimer, et la liste, beaucoup plus étendue, de ses manuscrits. Nous citerons de lui : *Prænestes antiqua, libri II, cum numismatibus, inscriptionibus et figuris,* Rome, 1655, in-4°; réimprimée dans le *Thesaurus antiquitat. Italiæ,* tome VIII; *Vindiciæ Sylvestri II pontificis maximi,* Lyon, 1658, in-4°; *Arcus Septimi Severi Aug. æri incisus, cum explicatione,* Rome, 1676, in-fol., figure; *Lettre sur la patrie et les parents de la belle Laure,* dans l'*Histoire de la noblesse du Comtat,* par Pithon-Curt, tome III, page 200.

SUBLET DES NOYERS (François), intendant des finances et secrétaire d'État sous Louis XIII, était né en 1578, fils d'un maître de la chambre des comptes. Le cardinal de Richelieu l'employa dans des affaires importantes; et ce fut lui qui fonda l'imprimerie royale d'abord établie dans les galeries du Louvre. On a dit qu'il aimait les arts et qu'il les protégeait; cependant ce fut par un zèle bien contraire qu'il fit brûler le tableau peint par *Michel-Ange,* qui était le chef-d'œuvre de ce grand peintre, et dont François Ier avait décoré le château de Fontainebleau. C'était en conséquence d'un zèle pareil qu'un scrupuleux baron allemand, directeur des bâtiments de l'électeur, dégrada autrefois dans la galerie de Dusseldorf les plus belles antiques au nombre de près de 100, moulées avec soin sur les originaux, en les faisant toutes couvrir par un sculpteur ignorant, en sorte qu'on y put voir la Vénus de Médicis en chemise, le Laocoon en culotte, l'Hercule Farnèse en caleçon, et ainsi du reste. Sublet mourut le 20 octobre 1645, dans sa maison de Dangu, où il s'était retiré.

SUBLEYRAS (Pierre), peintre, né à Uzès en 1699, obtint le grand prix à Paris en 1726, partit deux ans après pour Rome, et y mourut en 1749. Il fut un des plus habiles artistes de son temps; mais on doit dire aussi qu'il parut à une époque de décadence. Le Musée du Louvre possède de lui 8 tableaux : *le Serpent d'airain,* qui lui valut le grand prix; *Jésus-Christ à table chez Simon le Pharisien,* et une esquisse terminée du même tableau; *le Martyre de saint Pierre;* celui de *saint Hippolyte; saint Basile le Grand; l'empereur Théodose recevant la bénédiction de saint Ambroise;* et *saint Bruno guérissant un enfant.*

SUBLIGNY, avocat au parlement de Paris, s'occupa plus de la littérature que des plaidoiries du barreau. Il écrivit pour et contre Racine, et si son nom est parvenu jusqu'à nous, c'est à la faveur du nom de ce grand homme. Nous citerons de lui : *la folle Querelle,* comédie en 3 actes et en prose, 1668, in-12 : cette *critique* d'*Andromaque,* attribuée par Racine à Molière fut la cause de leur brouillerie; *Dissertation sur les tragédies de Phèdre et Hippolyte,* 1677, in-12.

SUBLIGNY, fille du précédent, fut une des premières femmes qui parurent dans l'Opéra comme danseuses de profession. Elle parut peu de temps après la demoiselle Fontaine, et fut fort applaudie. Elle quitta le théâtre en 1705, et mourut après 1736.

SUCHET (Louis-Gabriel), duc d'Albuféra, maréchal de France, né en 1772 à Lyon, entra en 1792 volontaire dans la cavalerie nationale de cette ville; il passa peu après capitaine dans une compagnie franche de l'Ardèche, puis, au bout de 4 mois, fut fait chef du 4e bataillon de ce même département. C'est vers ce

temps qu'il eut à remplir la déplorable mission d'exécuter, avec son bataillon, l'ordre sanguinaire donné par le proconsul Maignet, de réduire en cendres la commune de Bedouin et d'en décimer les malheureux habitants. Il servit ensuite à l'armée d'Italie, et se distingua particulièrement au combat de Loano, où il enleva 3 drapeaux aux Autrichiens. Il continua de se signaler sous les ordres d'Augereau, puis de Masséna, et mérita, par ses faits d'armes et d'honorables blessures, l'honneur d'être chargé de présenter au général en chef Bonaparte les drapeaux pris dans les derniers mois de 1797, par la division dont son bataillon faisait partie. En 1798, nommé chef de brigade sur le champ de bataille de Neumark, il fut envoyé à l'armée d'Helvétie, et concourut au traité conclu avec les Bernois et les Fribourgeois, ce qui n'empêcha pas la guerre de recommencer en Suisse. Suchet y fit preuve d'habileté, et, après cette brillante campagne, il fut député à Paris, pour offrir au Directoire 23 drapeaux enlevés à l'ennemi. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, mais retenu par Brune à l'armée d'Italie, et nommé major général, il eut occasion de développer toute l'étendue de ses moyens militaires, en améliorant l'organisation de l'armée et en y ramenant la discipline. Il n'en fallait pas davantage pour devenir suspect. Suchet, rappelé à Paris malgré les instances de Joubert, réussit à se justifier, et fut envoyé à l'armée du Danube, où il seconda Masséna dans ses habiles manœuvres sur le pays des Grisons. Dès que Joubert eut repris le commandement de l'armée, après les désastres de Schérer, il rappela près de lui Suchet dans le grade de chef d'état-major, qu'il avait rempli sous Masséna, et qu'il continua d'occuper auprès de Championnet, jusqu'à ce que le premier consul Bonaparte l'adjoignît comme lieutenant à Masséna, devenu général en chef de l'armée d'Italie. C'est en cette qualité qu'à la tête d'un corps de 8,000 hommes, il tint en échec le général Mélas, qui commandait à 40,000 Autrichiens; ensuite, par d'habiles manœuvres, il contribua à réduire cette armée, qu'il avait privée de tout moyen de retraite. Suchet rejoignit Masséna dans les plaines d'Alexandrie, et assista à la bataille de Marengo, après laquelle il alla prendre le commandement de Gênes. A l'expiration des 6 mois de l'armistice (décembre 1800), il eut le commandement du centre de l'armée d'Italie, parvint à dégager le général Dupont, et fit avec lui à Pozzolo 4,000 prisonniers autrichiens. Pendant la paix qui suivit le traité de Lunéville, employé d'abord à l'inspection des troupes cantonnées dans le Midi et dans l'Ouest, il vint prendre un commandement au rassemblement de Boulogne; il fut ensuite chargé de conduire les travaux du port de Vimereux, et de là envoyé gouverneur du château de Lacken, près de Bruxelles. Rentré en campagne en 1805, il se distingua par une manœuvre aussi hardie que savante à Austerlitz. Il eut l'année suivante la principale part au gain de la bataille d'Iéna, et ses succès en Pologne couronnèrent glorieusement cette campagne. La guerre d'Espagne, en 1808, le fit rappeler. Mis à la tête du 3e corps, il traverse les Pyrénées, prend part au siége de Sarragosse, et est détaché en Aragon comme général en chef. Son armée était dans un état complet de délabrement. Il la relève en peu de temps par des succès habilement ménagés, et les soins qu'il donne à rétablir la discipline profitent d'abord à sa troupe, dont il réussit plus sûrement à réparer les besoins. L'ordre lui fut envoyé d'attaquer l'inexpugnable forteresse de Lérida, et cette place tomba dans ses mains, après la brillante victoire de Margalef. La prise de cette ville est suivie de celle de quelques autres forts, puis de Tarragone, et enfin de l'occupation du Mont-Serrat, où il avait à enlever, sous le feu d'une escadre anglaise, la plus redoutable position. Le bâton de maréchal fut la récompense de ces beaux faits d'armes. S'avançant vers Murviedro (l'antique Sagonte), il s'en rend maître, après avoir pris Oropeza et battu le général Blacke. A peu d'intervalle de là, Suchet, à qui un renfort vient d'être envoyé de Navarre, court investir Valence, qu'il force à capituler, et dont il prend possession le 10 janvier 1812. Toute la province ne tarda pas à lui être soumise. C'est alors que lui fut donné le titre de duc d'Albuféra avec le domaine qui en formait l'apanage, et qui avait été le théâtre de ses derniers triomphes. Ce qui fait le plus d'honneur à ce guerrier, c'est de s'être concilié, par sa justice et ses vues élevées, l'estime et l'affection des Espagnols. Ainsi qu'il l'avait fait dans l'Aragon, Suchet institua pour le territoire de Valence une commission de gouvernement composée des hommes les plus éclairés et les plus recommandables. Des députés des chapitres, des propriétaires, des négociants, des hommes de loi, furent rassemblés pour voter et répartir avec équité les taxes de guerre, et il leur était rendu un compte fidèle de l'emploi de ces impôts, avant que de nouvelles charges fussent imposées. Lorsque les Français furent contraints d'évacuer la Péninsule, Suchet dut aussi se retirer des provinces de l'Est; mais, dans sa retraite vers les Pyrénées, il ne perdit point l'attitude de vainqueur. Louis XVIII lui donna, avec le titre de commandeur de Saint-Louis, le commandement de la 10e division militaire. Sa conduite ferme, loyale et mesurée durant les cent jours lui mérita les témoignages solennels de reconnaissance des Lyonnais, qui lui devaient d'avoir vu leur ville respectée par les Autrichiens. Réintégré dans sa dignité de pair par ordonnance du 5 mars 1819, il fut plus tard nommé par le roi pour assister aux couches de Mme la duchesse de Berry. Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'en 1823, l'on ne vit point le vainqueur de Tarragone et de Sagonte accompagner le duc d'Angoulême dans sa rapide expédition d'Espagne; mais un mal cruel minait la constitution robuste du maréchal Suchet. Après une maladie longue et douloureuse, il mourut à Marseille le 7 janvier 1826. Il a été laissé des *Mémoires sur ses campagnes en Espagne depuis* 1808 *jusqu'à* 1814, Paris, 1829, 2 vol. in-8°, atlas in-fol.

SUCKLING (sir John), écrivain anglais, né en 1609 à Witton, dans le Middlesex, se destina d'abord à la carrière des armes, et servit quelque temps sous les drapeaux de Gustave-Adolphe, roi de Suède. De retour en Angleterre, il se fit remarquer parmi les hommes à la mode et les beaux esprits, et composa, pour amuser la cour, plusieurs pièces de théâtre, dont la représentation lui coûta des frais énormes pour l'époque. Lorsque la guerre civile éclata, il leva pour le service du roi une

compagnie de 100 cavaliers, qu'il équipa avec une grande magnificence, et qui furent les premiers à prendre la fuite à la bataille de Newburn, en 1659. Il fut accablé de ridicule par les républicains, et l'on présume que le chagrin qu'il en ressentit contribua beaucoup à avancer sa mort, arrivée en 1641. Ses *OEuvres*, publiées pour la première fois en 1646, in-8°, ont été réimprimées depuis très-souvent. Elles consistent en *poésies* et en *lettres* où règne une grande licence. Dans la *Collection des poëtes anglais* (21 vol. in-8°, 1810 et suivantes), on trouve ceux des poëmes de Suckling que la décence permettait de reproduire.

SUDAN (Jean-Nicolas), archiviste de la ville de Lyon, où il était né en 1761, et où il mourut en 1827, chanoine honoraire et secrétaire général de l'archevêché, avait été attaché dès l'âge de 16 ans aux archives du chapitre de sa ville natale. Forcé d'émigrer aux jours de la terreur, il passa en Suisse, qui était la patrie de son père, et il revint bientôt exercer le saint ministère en France, ce qu'il fit avec un grand zèle et non sans danger jusqu'au rétablissement du culte. Les recherches historiques et archéologiques occupèrent presque exclusivement le reste de ses jours. Outre des matériaux considérables qu'il n'eut pas le temps de mettre en ordre, il a laissé: *Recherches sur le retour de la ville de Lyon à la monarchie sous Henri IV, contenant 3 lettres inédites de ce prince*, Lyon, 1814, in-8°; et *Notice sur quelques manuscrits de la bibliothèque du roi, concernant l'histoire de Lyon et de la province*, tome V, pages 145-154, des *Archives du département du Rhône*. Le même recueil contient une *Nécrologie* sur l'abbé Sudan.

SUDET (Jean-Mathias), professeur à l'université de Prague, soutint, dans plusieurs thèses, l'opinion que les Russes, les Roxolans et les Bohémiens ont une seule et même origine. Il trouva un rude adversaire dans Troïle, recteur de l'université, et dut avoir tort. Cette question a été vivement discutée en 1812 et 1813 dans le sein de l'Institut de France. Le principal ouvrage de Sudet est intitulé : *De Origine Bohemorum et Slavorum subsecivâ*, Leipzig, 1615, in-4°.

SUE (Jean-Joseph), dit *Sue de la Charité*, né en 1710, vint à Paris à 19 ans, et s'attacha au célèbre Verdier, dirigea bientôt son amphithéâtre, et le suppléa dans ses leçons. Vers 1754 il succéda à son maître dans l'enseignement de l'anatomie au collége de chirurgie, puis fut nommé substitut du chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, et remplit 25 ans cette place. Il mourut à Paris le 10 décembre 1792, membre de l'Académie de chirurgie, de la Société royale de Londres, de celle de Philadelphie, etc. Ses principaux ouvrages sont : *l'Anthropotomie, ou l'Art d'embaumer et de conserver toutes les parties du corps humain*, Paris, 1749, 1765, in-12, et des *Éléments de chirurgie*, ibid., 1755, in-12.

SUE (Jean-Joseph), fils du précédent, continua les travaux de son père. Il était en 1792 chirurgien-major au camp de Meaulde, substitut du chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, professeur d'anatomie et de physiologie à l'école pratique, au lycée des arts et à l'académie de peinture. Outre une traduction de l'*Anatomie comparée* de Monro, Paris, 1786, in-12, on a de lui quelques écrits, dont le plus remarquable a pour titre : *Remarques physiologiques et expérimentales sur la vitalités*, etc., 1797, in-8°.

SUE (Pierre), neveu du précédent, chirurgien, né à Paris en 1739, succéda à son père en 1762, dans la charge de chirurgien de cette ville. En 1767, il fut nommé professeur et démonstrateur de l'école pratique, conjointement avec Lassus, et, en 1770, il débuta dans la littérature médicale par la traduction de la *Pathologie* de Gaubius. Il profita des améliorations apportées à cet ouvrage par plusieurs réimpressions successives, et améliora lui-même sa traduction, qui demeura longtemps classique dans les écoles. L'Académie de chirurgie, en le nommant prévôt du collége, conseiller, commissaire pour les extraits et pour la correspondance, enfin receveur de ses fonds, excita à la fois en lui et récompensa le zèle le plus infatigable pour la science. Après avoir occupé pendant quelque temps la chaire de thérapeutique, qu'il perdit par la suppression de l'Académie de chirurgie, il fut en 1794, lors de la formation de l'école de santé, actuellement faculté de médecine, appelé successivement dans cette école aux fonctions de bibliothécaire, de professeur pour la bibliographie et pour la médecine légale, et de trésorier. Il mourut à Paris en 1816, justement regretté. Nous citerons de lui : *Éléments de chirurgie*, latin et français, 1774, in-8°; *Anecdotes de médecine, chirurgie*, etc., 1785, 2 vol. in-12; *Histoire du galvanisme*, 1801 et années suivantes, 4 vol. in-8°.

SUÉNO AAGESON. *Voyez* **AAGESEN**.

SUENON Ier, roi de Danemark, fut surnommé Tyfve-Skeg (*barbe fourchue*); quelques historiens l'ont aussi appelé Suen Otte ou Othon, parce que l'empereur Othon II, lorsqu'il vint en Danemark en 972, donna son nom à ce prince alors âgé de 9 ans, et le fit baptiser avec Harald Blotand, son père. Impatient de régner, Suénon se révolta contre son père. Des historiens ont dit qu'il avait été élevé à Iulin ville de la Poméranie, si célèbre dans ces temps de barbarie, et que, sous les yeux de Palna-Toke, il avait été formé à la bravoure féroce de ce siècle. Animé de toute l'audace que l'on inspirait dans cette école, Suénon se croit digne d'occuper le trône, et demande à son père une portion du royaume à gouverner; sur le refus d'Harald, il arme secrètement, se fait un parti chez les Vendes, et promet aux Danois, encore païens dans le cœur, de rétablir l'ancien culte; Palna-Toke se joint à lui avec sa troupe dévouée. Harald est obligé de fuir en Normandie, auprès de Richard, duc de ce pays. Celui-ci aide Harald à dompter les rebelles. Harald pardonne à son fils, qui, loin d'être touché de tant de bonté, arme de nouveau : sa flotte est battue; il se réfugie en Vandalie, équipe une nouvelle armée, descend secrètement en Sélande, et apprenant que le roi doit passer la nuit par un bois, accompagné seulement d'un petit nombre de gardes, il le tue d'un coup de flèche. Parvenu ainsi au souverain pouvoir par un parricide, en 985, Suénon rétablit le culte des idoles. S'il faut en croire les Chroniques du moyen âge, il ne tarda pas à être puni de son apostasie. Engagé trois fois dans une guerre cruelle contre les habitants de Iulin, il fut fait prisonnier chaque fois; la première et la seconde, sa rançon se monta si haut, qu'à la troisième, le

trésor public se trouva épuisé. Dans cette extrémité, les dames danoises eurent la générosité de sacrifier leurs joyaux et leurs pierreries pour délivrer leur roi. Suénon, voulant signaler sa reconnaissance, ordonna qu'à l'avenir les filles eussent dans les successions une part égale à celle de leurs frères. Cette disposition de la loi existe réellement; mais son origine paraît fabuleuse : en effet, l'histoire des trois captivités de ce prince est au moins douteuse. Pour occuper l'armée qui l'avait aidé à devenir roi, Suénon en employa une partie à ravager la Saxe, défendue par Othon III, tandis que l'autre, embarquée sur la flotte, croisait sur la mer du Nord, et tenait l'Angleterre dans des alarmes continuelles. Dès 991, Éthelred, effrayé des descentes périodiques des Danois, leur offrit une grosse somme d'argent pour qu'ils sortissent de son pays. Suénon, jugeant par là qu'il aurait beaucoup à gagner, arriva, l'année suivante, avec une flotte nombreuse, renforcée de celle d'Olaüs, roi de Norwége. Ces deux princes assiégèrent Londres inutilement : ils saccagèrent les provinces voisines, et ne se retirèrent que lorsque Éthelred eut acheté leur départ; mais comme il n'avait pas payé entièrement la somme convenue, les Danois revinrent bientôt, mettant tout à feu et à sang. L'île de Wight était en quelque sorte leur place de guerre; ils y déposaient leur butin. Éthelred se soumit enfin à payer 30,000 livres d'argent, somme très-considérable pour le temps, qui fut levée par le moyen d'une imposition appelée *danegelt* (argent danois). Cette taxe devint dans la suite d'autant plus onéreuse pour les Anglais, que le clergé et les moines en rejetèrent le fardeau sur le peuple. Suénon n'avait pas été présent à cette expédition ; il était allé en Norwége, appelé par la vengeance de Sigrida, veuve d'Éric le Victorieux, contre Olaüs Tryggeson. Il répudia sa femme Gunild, et épousa Sigrida. Olaüs, mécontent de cette alliance, enlève Thyra, sœur de Suénon, l'épouse, demande à celui-ci les biens de cette sœur, qu'il retient injustement, et arme une puissante flotte. Suénon, aidé des secours du roi de Suède, et d'Éric, seigneur norwégien, défait, sur les côtes de Poméranie, l'armée navale d'Olaüs qui, de désespoir, se précipite dans la mer. Une partie de la Norwége échoit à Suénon, et lui fournit de nouveaux moyens de nuire à l'Angleterre. Éthelred, non moins lâche que perfide, avait fait égorger en un seul jour (23 février 1002) tous les Danois, hommes, femmes et enfants, qui se trouvaient dans ses États. La sœur de Suénon fut décapitée, après avoir vu massacrer ses enfants. A cette nouvelle, Suénon sort avec une flotte de 300 vaisseaux, descend en Cornouailles, s'avance dans le pays, brûle Exeter, passe les habitants au fil de l'épée, défait l'armée d'Éthelred ; et, après avoir rempli l'Angleterre d'incendies et de carnage, il retourne passer l'hiver en Danemark. Ce prince continua, tous les ans, des expéditions semblables. Éthelred se racheta, en 1008, par une grosse somme. L'année suivante, les Danois en exigent une pareille, prétendant qu'on leur a promis un tribut annuel. Les Anglais tentent un dernier effort pour se défendre : ils sont défaits. Les Danois s'emparent de l'Angleterre orientale. Cantorbery est pris. En 1013, Suénon assiége Londres ; Éthelred se réfugie en Normandie. Londres ouvre ses portes à Suénon, qui est proclamé roi d'Angleterre. On doute cependant qu'il ait été couronné. Il mourut en 1014, sans que l'on sache par quelle cause ; mais il paraît que sa fin ne fut pas naturelle; on en raconte les circonstances assez diversement. Son fils Canut lui succéda.

SUÉNON II, petit-fils du précédent, par sa fille Estrith, en reçut le nom d'Estrithson. Son père était le comte Ulson, arrière-petit-fils d'Olaüs II, roi de Suède. La race masculine de Canut le Grand s'étant éteinte dans la personne de Hardi Canut, son fils, Magnus Ier, roi de Norwége, avait succédé à ce dernier, en 1042, par un traité conclu avec lui. Tous les historiens représentent Suénon comme un jeune homme doué de tous les avantages extérieurs et des plus belles qualités. Comblé d'honneurs par Magnus, et nommé vice-roi de Danemark, il fit soulever ce pays contre ce prince; mais plusieurs fois vaincu, il était encore errant en Scanie, lorsqu'il y apprit, en 1047, la mort de son bienfaiteur, qui l'appelait au trône. Il fut reçu à bras ouverts. Harald, roi de Norwége, après avoir inutilement essayé de lui ravir la couronne, ravagea le Jutland pendant plusieurs campagnes consécutives. Suénon alla le chercher avec sa flotte, et le combattit sans résultat marqué. La guerre dura plusieurs années avec une fureur incroyable. Enfin il fut décidé qu'un combat général mettrait fin aux hostilités. Ce combat eut lieu le 10 août 1063. Suénon fut vaincu, et ne put échapper à la mort que par la générosité de l'amiral norwégien, qui lui permit de regagner ses États. Il leva une nouvelle armée. L'année suivante, les deux rois, las d'une guerre si cruelle, eurent une entrevue sur les bords du Gœtha-elf, et convinrent de garder chacun ce qu'ils possédaient. Quelques années après, Suénon apprenant que la dureté du gouvernement de Guillaume le Conquérant causait beaucoup de murmures en Angleterre, fit partir son frère Esbern, avec une flotte considérable. Celui-ci, débarqué sur les côtes du Northumberland, fut joint par des Écossais, des Danois établis dans le pays, et beaucoup de mécontents. Déjà il avait emporté York. Guillaume lui fit offrir une grosse somme par des émissaires, et se débarrassa ainsi de cet ennemi. Esbern, de retour en Danemark, après avoir perdu une partie de ses vaisseaux par une tempête, fut envoyé en exil par son frère irrité. Suénon avait épousé Gytha, fille de Jacques Amund, roi de Suède. Comme elle était sa parente à un degré éloigné, il fut forcé de s'en séparer, sur les représentations d'Adelbert, archevêque de Brême; mais en même temps il reprit plusieurs maîtresses qu'il avait écartées. Il en eut 12 enfants, dont plusieurs occupèrent le trône. Adelbert, qui avait excité le ressentiment de Suénon, vint à bout de le fléchir, en l'allant trouver à Slesvig, et l'engagea même à conclure un traité d'alliance avec l'empereur Henri IV, qui était alors en guerre avec Adolphe, duc de Saxe, et ses alliés. Henri promettait à Suénon une partie de ses conquêtes, à condition qu'il fît chez les Saxons une irruption du côté de l'Elbe. Celui-ci remonta effectivement ce fleuve; mais son armée déclara qu'elle ne voulait pas attaquer d'anciens amis, et Suénon fut obligé de retourner en Danemark. Ce prince ayant fait assassiner, dans une église de Roskild, des seigneurs qui s'étaient permis des propos injurieux sur son

compte, Guillaume, évêque de cette ville, lui défendit l'entrée du lieu saint, en lui reprochant publiquement son crime. Suénon reconnut sa faute, et offrit de réparer le scandale qu'il avait donné. Il passa les dernières années de sa vie dans des exercices de pénitence, et mourut le 8 mars 1074. Adam de Brême, qui visita le Danemark pendant le règne de ce prince, le dépeint comme très-versé dans les lettres, et dirigeant lui-même les clercs qu'il envoyait prêcher en Suède et en Norwége, et dans les îles voisines. Il ajoute qu'il était très-affable et généreux envers les étrangers, et qu'il n'avait d'autre vice que l'incontinence. Harald III et quatre autres fils de Suénon régnèrent après lui.

SUÉNON III, fils d'Éric Emund, fut surnommé *Grathe*, du nom d'une bataille où il périt. Après l'abdication d'Éric III (l'Agneau), en 1147, il contesta la couronne à Canut V. Ces querelles durèrent pendant tout son règne, malgré des traités de partage souvent signés; et le royaume éprouva toutes les horreurs de la guerre civile. Suénon, ayant fait assassiner Canut en 1150, devint l'objet de la haine publique. Valdemar qui, d'après un accord fait avec les deux princes, possédait le Jutland indépendamment du Slesvig, son patrimoine, parvint à échapper aux embûches que Suénon lui avait dressées, et se sauva dans la péninsule. Suénon l'y suivit, espérant le surprendre avant qu'il eût eu le temps de se mettre en défense; mais Valdemar était prêt à le recevoir, et soutint plusieurs combats, dont aucun ne fut décisif. Enfin, le 23 octobre 1157, les deux ennemis se rencontrèrent dans la plaine de Grathe, près de Viborg. Suénon battu prit la fuite, et en traversant un marais, y enfonça, et fut retenu par le poids de ses armes. Des soldats de Valdemar l'y découvrirent, et lui tranchèrent la tête. Suénon avait épousé Adélaïde, fille de Conrad, margrave de Misnie. Il n'en eut qu'une fille, qui fut mariée à Berthold II, comte d'Andechs, margrave d'Istrie, vers 1176.

SUÈRE-DUPLAN (Jean-Maurice), savant ecclésiastique, né à Rieux vers le milieu du 18ᵉ siècle, mort en 1806, consacra ses veilles et sa fortune à propager le goût des bonnes études en France, et fit imprimer à ses frais de nouvelles éditions d'ouvrages grecs, dont il distribua gratuitement les exemplaires. Indépendamment de ses travaux en ce genre, on lui doit un *Essai d'office en français*, avec une *préface* enrichie de citations des Pères favorables à cette innovation.

SUÉTONE (Caïus SUÉTONIUS TRANQUILLUS), historien latin, né au 1er siècle de l'ère vulgaire, mort au 2ᵉ, est un des écrivains de l'antiquité sur la vie duquel on a le moins de renseignements positifs. On sait qu'il fut avocat, et l'on croit qu'il avait donné des leçons de grammaire et de rhétorique. Étant devenu secrétaire (*magister epistolarum*) de l'empereur Adrien, il perdit cette place pour s'être conduit, à l'égard de l'impératrice Sabine, avec plus de familiarité qu'il ne convenait. Les savants ne sont pas d'accord sur le genre de familiarité dont il est ici question. Quoi qu'il en soit, Suétone fut renvoyé de la cour en l'an 121, mais on ignore le temps qu'il survécut à cette disgrâce. Plusieurs livres qu'il avait écrits sur les jeux (ou les écoles) des Grecs, sur les spectacles des Romains, sur les lois et les coutumes de Rome, etc., ne subsistent plus. Il ne reste de lui, outre les *Vies des douze Césars*, que de très-courtes *notices* sur les grammairiens, sur les rhéteurs, sur Térence, Horace, Lucain, Perse, Juvénal : celle de Pline l'Ancien, qui ne consiste qu'en 12 ou 15 lignes, est évidemment supposée. C'est à son histoire des douze premiers empereurs que Suétone doit sa réputation. Il s'est proposé, dans cet ouvrage, de retracer les mœurs privées de chacun des douze Césars, plutôt que de présenter le tableau des affaires politiques et militaires de leurs règnes. En général, on rend hommage à son exactitude, à sa véracité scrupuleuse : seulement on lui a fait le reproche de tout rapporter, de ne rien peindre, et de n'être proprement qu'un *anecdotier;* c'est dire assez qu'il est du moins curieux à lire et à consulter. On lui a reproché encore, et avec raison, d'avoir fait un recueil d'*anecdotes* souvent scandaleuses, dont ses récits rendent la licence plus choquante. Il fallait une grande chasteté de pinceau, une hardiesse pleine de retenue et un art vraiment délicat pour faire tourner au profit de la morale, dans l'âme de tous les lecteurs, le tableau même des débauches et de la dépravation. Les éditions de cet auteur se sont extrêmement multipliées. Nous nous contenterons de citer les suivantes : Rome, 1470, in-fol., édition princeps; Venise, Alde, 1516, in-8°; Paris, 1644, in-12; Amsterdam, Elzevir, 1650, in-12; Paris, 1684, in-4°, *ad usum delphini;* Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°; Leipzig, 1804, 2 vol. in-8°. Parmi ses principaux éditeurs, annotateurs, commentateurs, il faut remarquer Érasme, Isaac Casaubon, Juste-Lipse, Ernesti. Sans parler des versions qui existent de Suétone dans presque toutes les langues de l'Europe, nous en trouvons en français un assez grand nombre. La Harpe, qui en donna une en 1770, 2 vol. in-8°, reimprimée en 1806, et depuis dans la collection de ses *OEuvres*, est le plus élégant, et quelquefois même le plus fidèle traducteur que Suétone ait dans la langue française avant la fin du dernier siècle. Deux autres versions ont été publiées à Paris en 1807, l'une par A. L. de la Roche, in-8°, l'autre par Maurice Lévesque, 2 vol., même format. — Vospiscus parle d'un SUÉTONE, surnommé *Optatianus*, qui avait écrit une *Vie de l'empereur Tacite*.

SUÉTONIUS PAULINUS est un des plus grands généraux qu'ait produits l'empire romain dans le premier siècle de l'ère chrétienne. On croit qu'il avait écrit des mémoires, qui malheureusement ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On ignore la date ainsi que le lieu de sa naissance. Il paraît pour la première fois dans l'histoire au commencement du règne de Claude, avec le titre de préteur. C'est en cette qualité qu'on le voit, l'an 37 de J. C., envoyé contre les peuples révoltés de la Mauritanie. Pline est le seul auteur ancien qui donne quelques détails sur cette expédition, dont la géographie a retiré quelques avantages. Des savants modernes, en grand nombre, ont cru pouvoir avancer que Suétonius Paulinus avait franchi le désert de Sahara; mais Walkenaer, dans ses *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale* (page 370), a démontré que le général romain n'avait pas pénétré au delà du pays de Tafilet. Il n'acheva même pas la conquête

de ce pays, où il se vit bientôt remplacé par un autre préteur, Cneius-Hosidius Géta. Cependant un homme tel que Suétonius ne pouvait rester longtemps sans emploi, même sous Néron. Il fut nommé consul-subrogé vers l'an 59 et envoyé comme gouverneur dans la Grande-Bretagne. Toute cette île, qu'on lui donnait à gouverner, était à découvrir et à conquérir, à l'exception de quelques cantons de la partie méridionale, où les Romains avaient formé des établissements mal assurés. Il soumit, vers le nord et à l'ouest, plusieurs peuples qui jusqu'alors étaient restés indépendants, établit chez eux de fortes garnisons, tourna ensuite ses armes contre l'île *Mona* (Anglesey), qui recélait dans ses sombres et mystérieuses forêts les autels les plus vénérés des Bretons, et parvint à leur enlever cet asile de leur religion et de leur liberté, malgré le fanatisme effrayant qu'ils mirent à le défendre. Mais tandis qu'il remplissait noblement sa mission de conquérant, les cruautés et les exactions des intendants romains excitaient, dans la partie de la Grande-Bretagne déjà conquise, la plus furieuse des insurrections. Il comprit aussitôt que tout était perdu s'il ne réunissait au plus vite les troupes qu'il avait disséminées dans divers cantonnements. Bientôt en effet toute son armée fut rassemblée, et il livra aux Bretons une bataille meurtrière et décisive, qu'il gagna malgré la frénésie de vengeance dont les avaient animés la vue et les paroles éloquentes de la reine Bodicée, leur montrant son corps déchiré par les verges et ses deux filles outragées. En peu de temps les rebelles furent soumis; mais par malheur il ne pouvait disposer seul et à son gré des destinées de Rome dans les contrées qu'il avait conquises. Un certain Julius Classicianus, procurateur ou intendant des finances, jaloux de ses succès, contrariait toutes ses mesures, et excitait même sourdement les Bretons à la résistance. Pour décider entre le procurateur et le général, dont les querelles retentirent jusqu'à Rome, Néron envoya auprès d'eux un affranchi qui prit le parti de Julius Classicianus et fit rappeler le vainqueur de la Bretagne, au moment où il allait recueillir le fruit de deux ans de travaux et de périls. Huit ans après, l'an 69, on trouve Suétonius commandant la cavalerie et l'infanterie de l'empereur Othon. Il conseilla à ce prince, lorsque Vitellius vint lui disputer le trône, de traîner la guerre en longueur. Ses avis ne furent point écoutés, et la bataille de Bedriac livra l'empire à Vitellius. Ici nous devons dire, et c'est avec regret, que Suétonius, cet homme si honorable, trouva grâce devant le vainqueur, en lui présentant comme le résultat de sa trahison tout ce qui avait concouru à la défaite d'Othon. Il faut attribuer cette démarche honteuse aux dissensions civiles, qui, lorsqu'elles se prolongent trop, fatiguent les caractères les plus énergiques et souillent les âmes les plus nobles. L'histoire, à partir de ce moment, ne fait plus mention de Suétonius.

SUEUR (EUSTACHE LE). *Voyez* **LESUEUR**.

SUFFOLK (le comte JEAN DE), pair de la Grande-Bretagne, né le 7 mars 1738, est issu des plus anciennes et des plus illustres familles d'Angleterre. Il servit avec distinction dans sa jeunesse et obtint plus tard le grade de colonel du 44e régiment d'infanterie. Dès son entrée dans la chambre haute, il se rangea parmi les défenseurs des libertés nationales; en 1798, il prit vivement le parti d'Arthur O'Connor, accusé injustement de haute trahison, et contribua à son acquittement, en 1799. Cette même année, il s'éleva avec force contre la suspension de l'*habeas corpus*, et accusa les ministres de vouloir détruire la charte britannique. En 1801, il parla avec la même énergie contre la guerre que l'Angleterre faisait à la France, attribua l'excessive cherté des denrées, qui pesait alors sur le peuple, à cette guerre désastreuse, aux désordres de tous genres qu'elle occasionnait, et à l'énorme multitude de papiers de la banque mis en circulation. Il proposa quelques mesures propres à en détruire les funestes effets, et censura fortement la conduite des ministres, qu'il rendit responsables de tous les malheurs qui venaient de fondre sur l'Angleterre; il se plaignit ensuite de ce que les membres du comité, nommés pour l'examen du bill portant suspension de l'*habeas corpus* et pour le renouvellement de la loi sur les séditions, avaient été choisis dans le parti ministériel, au mépris des anciens usages parlementaires. Il déplora la violation du traité d'el-Arish, rompu par l'amiral Keith; réclama contre l'insuffisance des secours accordés au Portugal, s'opposa aux vues du ministère sur l'Irlande et à l'union proposée. Il vota aussi contre le *bill of in demnity*, demandé en faveur des ministres et des fonctionnaires publics, et soutint, en cette occasion, que de pareils bills d'indemnité en faveur des ministres, qui s'étaient rendus coupables de tant d'actes arbitraires, étaient subversifs de tous les principes, anéantissaient la constitution anglaise et n'étaient propres qu'à donner au peuple de nouveaux tyrans. Fidèle à ces principes généreux, il s'opposa, en 1802 et dans les années suivantes, aux suspensions successives de l'*habeas corpus* et à l'*alien bill* et ne cessa de réclamer de toute la puissance de son éloquence contre la traite des noirs. En 1807, il demanda qu'il fût fait une enquête sur l'état de la nation et s'opposa, en 1810, aux remercîments parlementaires qu'on se proposait de voter au général Wellington, à l'occasion de la bataille de Talavera. Le duc de Suffolk est mort dans ses terres où il s'était retiré le 25 février 1820. Il n'était pas moins remarquable par ses vertus privées, ses lumières et ses talents oratoires, que par son patriotisme.

SUFFREN (JEAN), jésuite, né, en 1565, à Salon en Provence, embrassa la règle de Saint-Ignace à 15 ans. Après avoir professé la philosophie à Dole, et la théologie à Avignon, il quitta la carrière de l'enseignement pour celle de la chaire. Les succès qu'il obtint étendirent bientôt sa réputation; et ses supérieurs l'appelèrent à Paris, où ses talents ne furent pas moins appréciés que dans le reste de la France. La reine mère Marie de Médicis le nomma son confesseur en 1615, et l'honora de toute sa confiance. Le père Suffren s'en montra digne par la sagesse des conseils qu'il ne cessa de lui donner, et il ne tint pas à lui d'empêcher la rupture éclatante que devait amener l'opposition constante de la reine, aux vues et aux volontés du roi son fils. Il accompagna cette princesse à Blois; et ne revint qu'avec elle à la cour, où il ne se fit remarquer que par sa douceur, sa piété et sa franchise. C'est le témoignage que lui rendent même, les écrivains protestants. Louis XIII, après le

renvoi du père Séguiran, voulut avoir le père Suffren pour confesseur; mais la reine mère s'y opposa, dans la crainte d'être privée d'un directeur qu'elle estimait; et il fallut négocier avec cette princesse pour obtenir son consentement. En lui annonçant sa nomination à la place de confesseur du roi, le cardinal de Richelieu lui traça la conduite qu'il devait tenir dans ce poste éminent. Mais le père Suffren n'avait pas les qualités convenables pour se maintenir longtemps à la cour, au milieu d'intrigues et de querelles sans cesse renaissantes. Il ne tarda pas d'être remplacé. On prétend même que le cardinal de Richelieu le fit bannir. Mais il est plus vraisemblable que Suffren sollicita la permission de rejoindre dans les Pays-Bas la reine mère, à laquelle, malgré ses torts réels, il ne cessait pas de porter un attachement sincère. Il la suivit en Angleterre; et il se disposait à se rendre avec elle à Cologne, qui devait être le terme de la vie errante de cette malheureuse princesse, quand il tomba sérieusement malade. Son état ne l'empêcha pas de s'exposer aux hasards du voyage; mais arrivé à Flessingue, il mourut le 15 septembre 1641. Outre quelques Opuscules ascétiques, on a de lui: des *Sermons,* Paris, 1622-1625, 2 vol. in-8°; et l'*Année chrétienne,* ibid., 1641, in-4°, 6 vol.

SUFFREN DE SAINT-TROPEZ (Louis-Jérôme), né en 1722, dans le diocèse d'Arles, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, devint prévôt du chapitre de Saint Vincent de Marseille, et fut sacré évêque de Sisteron, le 30 septembre 1764. D'un caractère bon et généreux, il se fit chérir dans les fonctions de l'épiscopat, par ses vertus et son savoir. Ce fut en 1780 qu'il commença le canal qui porte son nom, et qui a deux lieues d'étendue. Ce canal ne coûta que 90,000 francs, dont la province fournit le tiers; il a vingtuplé la valeur des terres de cinq lieues carrées; et considérablement augmenté les richesses des habitants de Sisteron. Les pères me maudiront, disait ce vertueux prélat; mais les enfants béniront ma mémoire. Jamais prédiction ne s'est mieux vérifiée. En 1824, la ville de Sisteron a élevé un obélisque en l'honneur de son bienfaisant évêque. Ce prélat, qui avait été sacré évêque de Nevers en 1789, fut obligé de quitter la France au commencement de la révolution, et il mourut dans l'exil.

SUFFREN SAINT-TROPEZ (Pierre-André de), né au château de Saint-Cannat, en Provence, le 13 juillet 1725, fut destiné par sa famille à entrer à la fois dans la marine et dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Admis dans les gardes de la marine en 1743, il parvint au grade d'enseigne en 1747, et fit en cette qualité plusieurs campagnes. Lorsque la paix d'Aix-la-Chapelle, signée en 1748, parut devoir le condamner au repos, il se rendit à Malte, et consacra les années qui suivirent, jusqu'en 1754, à faire les caravanes exigées par les règlements. La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre en 1756, Suffren fit partie, comme lieutenant de vaisseau, de l'escadre commandée par de la Galissonnière, et contribua à la prise de Mahon. Fait prisonnier par les Anglais en 1759, à bord de *l'Océan,* sa captivité ne fut pas de longue durée. En 1764 il obtint le commandement d'un chebec, avec la mission de protéger le commerce dans la Méditerranée. Capitaine de frégate en 1767, puis de vaisseau en 1770, il se signala dans la guerre d'Amérique; mais l'année 1781 le vit se placer au premier rang des marins. Investi par le roi du commandement d'une division de cinq vaisseaux et de deux frégates destinée à protéger contre les Anglais le cap de Bonne-Espérance et les possessions hollandaises dans les Indes, il trouva et saisit, avant d'arriver dans les parages où il devait agir, l'occasion de remplir une partie de sa mission. Il entra dans la baie de la Praya, sans avoir égard à la neutralité du pavillon portugais, ruina l'escadre du commodore Johnston, destinée à lutter contre la France dans l'Inde, et remit en mer après avoir préservé d'un danger imminent le cap de Bonne-Espérance, où l'on ignorait même encore son départ. Du Cap, où il relâcha, il se rendit à l'île de France, d'où il appareilla pour la côte de Coromandel, après avoir opéré sa conjonction avec l'escadre du comte d'Orves. Cet amiral étant mort en route, Suffren se trouva chargé du commandement en chef. Arrivé à l'atterrage de Madras, il fut harcelé par l'escadre de l'amiral Hughes, et lui livra un combat dont elle sortit fort maltraitée. Il s'arrêta un moment à Pondichéry, et se porta ensuite sur Porto-Nove. Les circonstances étaient favorables pour la France, et Suffren ne manqua pas d'en profiter. Il conclut tout d'abord avec Hyder-Ali, qui avait juré une haine implacable aux Anglais, un traité d'alliance offensive et défensive, puis il mit à la voile, impatient de rencontrer l'escadre ennemie. Un premier engagement eut lieu à la hauteur de Provédien, dans lequel il n'eut point un avantage décisif. Au sortir de ce combat, dont les deux escadres avaient beaucoup souffert, Suffren se rendit à Batacolo pour réparer ses bâtiments endommagés et rétablir ses équipages attaqués du scorbut. Il partit ensuite pour Goudelour, où il trouva des dépêches d'Hyder-Ali, qui lui témoignait le désir de le voir entreprendre le siége de Négapatam. Il n'hésita pas un moment à satisfaire ce désir, quoiqu'il eût appris que Négapatam venait d'être renforcé par l'arrivée de l'amiral Hughes. Il trouva l'ennemi au mouillage, lui présenta la bataille, fut vainqueur après l'action la plus meurtrière, et se décida à rentrer dans Goudelour pour réparer ses pertes, qui ne laissaient point d'être considérables. Ce fut alors que le puissant nabab, dont il était l'allié, vint le voir à deux lieues de la côte où ses bâtiments étaient mouillés, et lui donna les marques les moins équivoques d'une haute admiration. Suffren ne tarda pas à appareiller pour aller chercher de nouveau l'escadre anglaise. Il se porta sur Trinquebar, puis sur Batocolo. Là il reçut de France un renfort d'hommes et de munitions de guerre qui l'enhardit à entreprendre le siége de Trinquemalé. Des dépêches arrivées d'Europe lui avaient apporté d'ailleurs l'approbation formelle de sa conduite à la baie de la Praya, la confirmation de toutes grâces demandées par lui pour les officiers de son escadre, et sa nomination de bailli dans l'ordre de Malte. Il eut bientôt justifié ces faveurs du grand maître et du roi de France par la prise de Trinquemalé, qu'il força en cinq jours de capituler. Suffren, maître de cette position avantageuse, mit presque aussitôt à la voile pour aller chercher encore l'escadre anglaise qu'on avait signalée aux environs.

Il la joignit, l'attaqua, et essuya un échec pour la première fois; mais son habileté et sa valeur, loin d'être compromises, parurent dans le plus grand jour : tout le mal vint de l'inégalité de la marche de ses vaisseaux, du désordre causé par l'incendie de l'un d'eux, et de quelques signaux mal compris. La nuit vint mettre fin à cet engagement où le bailli presque seul, du côté des Français, avait conservé son sang-froid et son intrépidité. A peine rentré dans le port de Trinquemalé, il reçut des avis qui lui inspirèrent quelque crainte pour Goudelour, où l'on avait réuni une grande quantité de vivres et de munitions, et qu'il fallait conserver à tout prix. Il mit à la voile, alla se convaincre par lui-même que les Anglais n'avaient fait aucune tentative sur cette place, et se dirigea vers Achem (île de Sumatra), avec l'intention d'y passer l'hivernage : on était à la fin de 1782. Ayant appris dans cette île l'arrivée prochaine du général Bussy, avec un renfort de vaisseaux, d'hommes et de munitions, il alla l'attendre à Goudelour. Après avoir réparé à la hâte les bâtiments qui lui étaient envoyés d'Europe, il retourna à Trinquemalé, laissant Bussy à Goudelour; mais bientôt il apprit que cette dernière place était bloquée par terre et par mer. Il savait qu'elle ne pouvait tenir longtemps si elle était réduite à ses seules ressources : il vola à son secours et parut oublier qu'il n'avait que 15 vaisseaux à opposer à l'amiral Hughes, dont la flotte était de 18 vaisseaux. Les Anglais, à la vue de l'escadre française qui s'avançait, appareillèrent pour aller au-devant d'elle, et levèrent ainsi d'eux-même le blocus de Goudelour, qu'ils ne devaient plus reprendre. Le bailli, tout en manœuvrant pour saisir l'avantage du vent, réussit à se glisser entre l'amiral Hughes et la côte, et se trouva mouillé dans la rade de Goudelour, où il renforça ses équipages. Plein de confiance alors dans sa fortune, il sortit, présenta le combat aux ennemis après s'être assuré du vent; et si aucun des deux partis ne put se dire vainqueur, du moins la gloire dut être pour celui qui avait changé l'état des choses par des manœuvres si habiles. Ce combat fut le dernier : la paix, signée à Versailles le 9 février 1783, fut connue du bailli de Suffren le 29 juin. Il fit voile pour l'Europe, et après avoir touché au cap de Bonne-Espérance, la première colonie sauvée par lui au commencement de sa glorieuse expédition, il rentra à Toulon en mars 1784. Moins de 3 ans lui avaient suffi pour acquérir une renommée dont l'Asie se souvient encore et dont la France sera toujours fière. Il fut reçu partout sur son passage avec un enthousiasme difficile à décrire. Les états de Provence firent frapper une médaille en son honneur. Louis XVI lui fit à Versailles l'accueil le plus bienveillant, et lorsqu'en 1787 il fut question d'une guerre nouvelle entre l'Angleterre et la France, ce fut sur lui que le monarque jeta les yeux pour commander son armée navale. Suffren aurait été incapable de répondre à la confiance de son prince. Il languissait depuis quelque temps, et il mourut à Paris le 8 décembre 1788. Il fut pleuré de ceux qui avaient servi sous ses ordres, autant qu'il avait été admiré de toute la France.

SUFFRID PETRI. *Voyez* PETRI.

SUGER, abbé de Saint-Denis, né dans la dernière moitié du 11e siècle, fut placé à l'âge de dix ans dans l'abbaye de Saint-Denis, où était élevé Louis VI. Ce prince, dès qu'il fut monté sur le trône, l'appela auprès de lui, et en fit son conseil et son guide. Quoique soutenu par la juste faveur de son maître, Suger se présentait à la cour avec de grands désavantages, une naissance obscure et un extérieur qui ne démentait point sa naissance ; mais de grandes et solides qualités lui eurent bientôt donné un ascendant qu'il eut soin de faire excuser par sa modestie. Nommé abbé de Saint-Denis en 1122, il prit d'abord les manières, les équipages, le luxe d'un grand seigneur; c'était alors l'usage de tous les hauts dignitaires de l'Église; mais bientôt, touché par les exhortations de saint Bernard, il donna le premier l'exemple d'une réforme dont le clergé du siècle avait besoin. Chargé par le monarque d'administrer la justice et de perfectionner les lois, il montra tant de génie pour les affaires, que les négociations avec les Etats étrangers, et même l'administration de la guerre, ne tardèrent pas à lui être aussi confiées. La sagesse de sa politique est suffisamment prouvée par le zèle qu'il mit à préparer l'affranchissement des villes, et par le tendre attachement que conserva toujours pour lui Louis le Gros. Après la mort de ce prince, pour lequel il avait été un conseiller fidèle, il devint pour Louis VII un ministre nécessaire. Il voulut empêcher le jeune roi d'aller à la seconde croisade prêchée par saint Bernard sur l'invitation du pape Eugène III; il pria même ce pontife de s'opposer à cette ardeur imprudente; mais voyant que l'enthousiasme religieux l'emportait, il accepta la régence, et s'occupa de préparer des ressources à son prince lorsqu'il serait revenu de sa désastreuse expédition. Le monarque, à son retour, lui donna le titre de *Père de la patrie*, et le laissa à la tête des affaires. Suger était alors le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade, et il pouvait jouir paisiblement du concert de louanges qui s'élevait autour de lui, lorsqu'à son tour il s'avisa de prêcher une nouvelle expédition en terre sainte. Comme on ne répondait à ses discours que par le silence de la douleur et de l'étonnement, il résolut de lever une armée, de l'entretenir à ses frais et d'en être lui-même le général : il avait alors 70 ans. C'est sans doute à l'affaiblissement de ses facultés qu'il faut attribuer ce projet inconcevable. Heureusement pour sa gloire, il ne put le mettre à exécution; mais déjà plus de 10,000 pèlerins se disposaient à le suivre en Asie, lorsqu'il mourut en 1152. On a de Suger: *Vitæ Ludovici VI et regum Franciæ, de translatione corporum S. Dionisii et sociorum, ac consecratione ecclesiæ à se ædificatæ,* dans le tome IV de la collection de Duchesne; *De rebus in suâ administratione gestis,* Paris, 1648, in-8°. On trouve aussi beaucoup de lettres de Suger dans la collection de Martène et Durand. On peut consulter *Vita Sugerii, abbatis S.-Dionisii, summi Franciæ ministri,* etc., publié par Duchesne d'après un ancien manuscrit que l'on croit être du secrétaire de Suger, 1648, in-8°; *Histoire de l'administration de Suger,* Paris, 1645, in-4°; *Histoire de Suger, abbé de Saint-Denis,* etc., par D. Gervaise, sous le voile de l'anonyme, Paris, 1732, 3 vol. in-12. L'*Éloge de Suger*, par Garat, fut couronné à l'Académie française en 1778.

SUHM (Ulric-Frédéric de), diplomate saxon, naquit à Dresde, le 29 avril 1691. Son père, conseiller privé de l'électeur et son ministre à Paris, l'envoya très-jeune à Genève, où il finit ses études. Il se rendit ensuite à Paris auprès de son père, qui guida lui même ses premiers pas dans la carrière diplomatique. En 1718, son souverain le nomma ministre plénipotentiaire à Vienne, et en 1720, lui conféra les mêmes fonctions à la cour de Prusse. Pendant son séjour à Berlin, qui se prolongea jusqu'en 1730, Suhm eut le bonheur de gagner l'estime et même l'amitié du grand Frédéric, alors prince royal. Unis par les liens de la philosophie, ils avaient souvent des entretiens qui se prolongeaient fort avant dans la nuit, et lorsqu'ils furent éloignés l'un de l'autre, ils eurent une correspondance qui a été imprimée, en 1787, sous ce titre : *Correspondance familière et amicale de Frédéric avec Suhm,* 2 vol. Elle dura 5 ans, de 1736 à 1740. Suhm faisait grand cas de la philosophie de Wolff; et il traduisit, pour son usage, la métaphysique de ce philosophe. En 1737, il remplaça, à Pétersbourg, le comte de Lynar, comme ministre de Saxe; et ce fut alors que sa correspondance avec Frédéric eut le plus d'activité. Le prince royal manquait d'argent ; et Suhm fut chargé secrètement de lui en trouver en Russie, chose assez difficile à cette époque. La plus grande partie des *Lettres* contenues dans le tome second se rapportent à cette affaire. Frédéric, à son avénement au trône, pressa son ami d'entrer au service de Prusse, ce que Suhm n'hésita point d'accepter. Après avoir reçu sa démission de l'électeur de Saxe, il se rendait à Berlin, en novembre 1740, lorsqu'il fut atteint, à Varsovie, d'une maladie qui l'enleva en peu de jours.

SUHM (Pierre-Frédéric), célèbre historien, né à Copenhague le 18 octobre 1728, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions. Dans le désir d'être agréable à son père, il accepta la place d'assesseur au tribunal de la cour; mais il se démit bientôt de cet emploi pour se livrer à la littérature; dès ce moment il se tint éloigné des fonctions publiques, quoiqu'il eût été successivement nommé gentilhomme de la chambre, conseiller de conférence, chambellan, et enfin historiographe royal. Cependant il prit part à cette conspiration de courtisans qui renversa le ministère de Struensée et de Brandt; mais il parait que ce fut dans l'espérance dont on le flatta que le pouvoir arbitraire serait aboli. Au reste, il retourna bientôt à ses paisibles et laborieuses études. Il entreprit, en 1751, de visiter la Norwége, s'y maria avec la fille d'un riche négociant de Drontheim, et resta 14 ans dans ce pays, recherchant avec un zèle infatigable les monuments propres à répandre un nouveau jour sur l'origine des peuples du Nord. Il revint, en 1765, à Copenhague, dont il ne s'éloigna plus. A ses travaux sur l'histoire de Danemark, il joignit de temps en temps des productions d'un genre moins sévère, parmi lesquels il faut remarquer des romans historiques, dont quelques-uns traduits en français par M. Coiffier, font partie de sa collection des *Romans du Nord.* Mais tous ces écrits ont été effacés par ses 3 grands ouvrages historiques : *Introduction à l'histoire critique du Danemark,* 3 vol. in-4°; *Histoire critique du Danemark pendant les siècles païens,* 1774, 1775, 1776 et 1781, 4 vol. in-4°, avec un vol. de *Tableaux,* 1779, in-fol.; *Histoire du Danemark,* 1782, 1828, 14 vol. in-4°, dont les 7 derniers ont été publiés par Kull et Nyerup. Comme protecteur des lettres, Suhm mérite encore une grande place dans l'estime publique. Non content d'entretenir à l'université les jeunes gens dans lesquels il trouvait des dispositions pour les sciences, il consacrait chaque année des sommes considérables à l'impression des livres importants. Malgré l'éclat de sa fortune et de sa gloire, il fut, toute sa vie, simple, modeste et le plus obligeant des hommes. Il mourut le 7 septembre 1798, membre de presque toutes les Académies du Nord. Ses opuscules, épars dans les journaux et les recueils scientifiques, ont été réunis en 15 vol., Copenhague, 1788-98. Le dernier contient un *Essai* sur sa vie et ses ouvrages, par M. Ramus Nyerup, bibliothécaire de l'université de Copenhague.

SUICER (Jean-Gaspard SCHWEITZER, plus connu sous le nom latinisé de), théologien, et philologien, né à Zurich en 1620, embrassa la carrière évangélique, puis celle de l'enseignement, et fut pourvu, en 1660, de la chaire d'hébreu et de grec au collége de sa ville natale. Il mourut en 1684. Son ouvrage le plus important est le *Thesaurus ecclesiasticus de Patribus græcis, ordine alphabetico exhibens quæcumque phrases, ritus, dogmata, hæreses et hujusmodi alia spectant,* Amsterdam, 1682, 2 vol. in-fol.; ibid., 1728, édition augmentée d'un supplément, que l'on doit en partie à son fils aîné dont l'article suit.

SUICER (Jean-Henri), né à Zurich le 4 avril 1644, se consacra au saint ministère et à l'enseignement, succéda à son père dans la chaire de grec en 1683, et fut pourvu l'année suivante d'un canonicat. En 1700, il accepta la chaire de théologie à l'académie de Heidelberg, et mourut le 23 septembre 1705. Nous citerons de lui : *Compendium physicæ aristotelico cartesianæ,* Amsterdam, 1685; Bâle, 1691, in-12. — On l'a quelquefois confondu avec J. H. SUICER, l'un de ses ancêtres, dont on a : *Chronologia Helvetica, res gestas Helvetiorum ad nostra usque tempora.... complectens,* Hanau, 1607, in-4°, réimprimé en 1735 dans le *Thesaurus helveticus,* de Fueslin.

SUIDAS, lexicographe grec, n'est connu que par l'ouvrage qu'on a sous son nom. On Ignore le lieu de sa naissance, et on n'est pas d'accord sur l'époque où il a vécu. L'opinion la plus probable est qu'il florissait dans les premières années du 10e siècle. Son *Lexique* est une compilation faite presque sans choix et sans jugement; mais on y trouve un grand nombre de fragments d'écrivains qui ne nous sont point parvenus, et des détails curieux sur les poëtes, les orateurs et les historiens de l'antiquité. Il a rempli bien des lacunes dans l'histoire littéraire des Grecs et des Romains. La première édition de *Suidas* est celle qu'on doit à Démétrius Chalcondyle, Milan, 1499, in-fol. Parmi les éditions postérieures, la plus estimée est celle de Ludolphe Kuster, Cambridge, 1705, 3 vol. in-fol., avec la traduction latine de Portus. Un grand nombre de savants se sont occupés de rétablir ou d'expliquer des passages de Suidas.

SUINTILA, 23e roi des Visigoths d'Espagne, donna

des preuves de sa valeur, avant de parvenir au trône, en soumettant les Asturiens révoltés. Devenu roi, en 622, par l'élection des grands, il s'occupa de réformer les lois et de protéger le peuple contre l'oppression des ducs et des comtes. Il prit les armes, dans la première année de son règne, pour s'opposer aux irruptions des Gascons, qui désolaient la Biscaye et la Navarre; et, à la tête d'une armée nombreuse, il les défit sur les bords de l'Èbre. Les Gascons durent à son humanité la sûreté de leur retraite, le vainqueur n'ayant exigé d'eux que la restitution du butin et d'une forteresse qu'on croit être Fontarabie. Ce prince acheva de chasser les Romains de l'empire d'Orient, qui s'étaient maintenus dans la province d'Algarve, et qui y conservaient encore deux généraux. Il vainquit l'un par les armes, et parvint à gagner l'autre par ses libéralités. N'ayant plus de guerre à soutenir, son caractère parut changer tout à coup. Il foula ses sujets, qu'il avait gouvernés jusque-là avec douceur. Les grands se soulevèrent, et appelèrent à leur secours Sisenand, gouverneur de la Gaule gothique. Suintila marcha contre lui; et déjà les deux armées étaient en présence, lorsque ses propres soldats, gagnés par son rival, s'écrièrent qu'il fallait le déposer. Sisenand fut proclamé roi; et Suintila n'eut que le temps de fuir et de se cacher dans une retraite où il mourut peu de temps après.

SULEAU (François-Louis), connu par quelques écrits de circonstance et par sa fin tragique, naquit, en 1757, d'une famille de Picardie. Quand il quitta le service, après avoir été quelque temps à Lunéville, dans la gendarmerie, il exerça les fonctions de sénéchal à la Guadeloupe, et à son retour en France, il devint avocat au conseil. Dès que la révolution fut imminente, Suleau se trouvant dans l'âge où la pensée a toute sa fermeté, prit parti au nombre de ceux qui, ne songeant qu'aux désordres que peut provoquer une réforme, contribuent beaucoup à la rendre désastreuse en la forçant d'être extrême. La conséquence naturelle des deux déclarations du tiers état, en juin 1789, n'étant autre dans l'esprit de Suleau qu'une totale subversion de l'ordre des sociétés, il se voua pleinement à la défense du roi, et vit dans le prince toute la patrie. Il avait plaidé en faveur de Favras avec beaucoup de hardiesse, et avait fait la satire des travaux de l'assemblée constituante, lorsque, dénoncé par la commune, il fut mis en jugement au Châtelet; il se défendit avec adresse, amusa ses juges par sa causticité, et fut absous. Les mêmes saillies et le même genre de courage caractérisèrent ses articles dans le *Journal politique*, comme dans les *Actes des Apôtres*, et on y a remarqué des passages que l'événement a rendus prophétiques. On doit à Suleau cette justice qu'il fit tout ce qui était en son pouvoir dans l'intérêt de la cause qu'il avait embrassée. Ayant obtenu la confiance de la reine, et celle des princes, il allait et revenait de Paris à Coblentz, s'honorant beaucoup de son zèle dans ses missions secrètes, et conduisant, dit-on, avec talent, une négociation non moins sourde, dont l'objet avoué depuis, était d'entraîner Mirabeau à rompre ses engagements avec le côté gauche de l'assemblée. Lié, dans des fins politiques, avec Cazalès, l'abbé Royou, Rivarol, il conservait de plus avec Camille Desmoulins des rapports datant du collége, mais que l'intrigue resserrait beaucoup. Le 8 août 1792, cet ancien condisciple apprit à Suleau qu'on demandait sa tête, et lui offrit dans sa maison un asile qui ne fut pas accepté. Le lendemain soir Suleau, décidé, venait-il de dire, au sacrifice de sa vie, se rendit en uniforme de garde national aux Tuileries, où il fut du nombre de ceux qui cherchèrent vainement à retenir Péthion en ôtage. Arrêté le 10 au matin sur la terrasse des Feuillants, comme faisant partie d'une fausse patrouille, et gardé à vue au corps de garde de la section, malgré les prétextes qu'il allégua, il ne put prendre part à la lutte qui se préparait, mais il périt plus malheureusement. Une femme trop fameuse, Théroigne de Méricourt, haranguait la foule dans la cour des Feuillants, et demandait qu'on immolât les prisonniers. « Je vois bien, dit Suleau à la garde nationale, que le peuple veut aujourd'hui du sang. Peut-être une victime suffira; laissez-moi y aller, je paierai pour tous. Croyant apparemment que c'était un prétexte pour tenter de s'évader, on s'y opposa : néanmoins sa perte ne fut différée que d'un moment. Théroigne, qui ne le connaissait pas, mais à qui sans doute il avait été fortement recommandé, criait sans cesse *qu'on amenât l'abbé Suleau*. Après avoir immolé trois autres victimes, on se mit en devoir de le saisir. Lorsqu'enfin il reconnut l'inutilité de la vigoureuse résistance qu'il opposait d'abord, il jugea plus digne du moment décisif une fermeté tranquille, et dit à ses meurtriers : Apprenez du moins de quelle manière un royaliste sait mourir. » Sa tête fut portée au bout d'une pique. Une jeune Suédoise, qu'il avait depuis peu épousée, mit au monde un fils 7 mois après cette catastrophe. Suleau avait préparé une histoire de la chute de la monarchie. Au milieu des troubles, il en avait vu disperser les matériaux, mais il travaillait à les réunir lorsqu'il périt d'une manière si déplorable.

SULGHER-FANTASTICI MARCHESINI (Fortunée), improvisatrice, née à Livourne en 1755, débita des vers avant d'avoir appris l'art de les composer. Pour fournir un aliment à cette facilité de tout exprimer en vers, elle étudia les belles-lettres, se rendit familières les langues savantes, voulut même être initiée dans les mystères de la nature, et devint ainsi la rivale des plus célèbres improvisateurs de l'Italie. En l'admettant dans son sein, l'Arcadie lui donna le nom de *Thémire Parraside*, sous lequel on a publié quelques-uns de ses vers. Mme Sulgher mourut à Florence en 1824. Nous citerons d'elle : *Componimenti poetici*, Parme, 1791, in-8°; *La Morte di Abele, tragedia*, Florence, 1804, in-8°.

SULKOWSKI. Cette famille dut sa puissance à la maison de Saxe, devenue, sous Auguste II, maison royale de Pologne. Les Sulkowski achetèrent le titre de prince en Autriche, et s'enrichirent des pertes de la famille Leszcyzynski et par la trahison d'Auguste Sulkowski, fameux président du conseil permanent en Pologne. Quoi qu'il en soit, plusieurs de ses membres ont bien mérité de la patrie; parmi ceux-là se distinguent le prince Jean-Népomucène Sulkowski, colonel polonais dans le grand-duché de Varsovie, et le prince Antoine-Paul Sulkowski, général de division de l'armée polo-

naise, qui fit avec distinction les campagnes de 1807, et les campagnes d'Espagne, en 1808 et 1809, ainsi que celles de 1813, en Allemagne. Il se retira depuis dans sa terre de Riensen (*Rydzyna*), au grand-duché de Posen. Mais celui dont la mémoire restera à jamais glorieuse et comme exemple du plus pur patriotisme, est Joseph Sulkowski, aide de camp de Napoléon. Fils de Jérôme Sulkowski, Joseph naquit en 1774. Il avait, dès l'âge le plus tendre, accompagné un de ses oncles dans ses voyages. De retour en Pologne, Joseph entra à l'école militaire de Varsovie, fit, en 1792, la campagne de Pologne contre les Moscovites, d'abord sous les ordres d'Indyrki, ensuite sous ceux du vice-grand-général Simon Zabiello. Après que Stanislas-Auguste eut accédé au complot liberticide de Targowice, Sulkowski s'expatria et vint d'abord en France; ensuite il alla à Constantinople et jusqu'en Syrie, où il apprit que la révolution polonaise de 1794 venait d'éclater. Il accourut en Pologne, mais il y arriva à la fin de cette lutte malheureuse. Il revint de nouveau en France repartit pour l'Italie, où, en 1795, il fut nommé aide de camp de Bonaparte, se distingua très-particulièrement à Mantoue et à Arcole, et ensuite dans le Tyrol, sous Joubert. Carnot, ministre de la guerre à cette époque, répétait que si la France avait le malheur de perdre Bonaparte, c'était Sulkowski qui serait en état de le remplacer. Sulkowski, parti avec Bonaparte en Égypte, y fit des prodiges de valeur, mais dans la révolte du Caire, le 21 octobre 1798, il périt de la mort des braves. Hortensius de Saint-Albin a publié, en 1832, à Paris, l'*histoire de la vie de Sulkowski*, et des *mémoires* du plus haut intérêt.

SULIKOW DE SOLKI (Jean-Démétrius), archevêque de Lemberg, né dans le palatinat de Sieradz, fut secrétaire d'État du roi Sigismond-Auguste, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Après la mort de ce prince (1572), il soutint les prétentions de Henri de Valois à la couronne de Pologne, et obtint toute sa confiance; mais il eut bien des reproches à essuyer de la part du sénat et de la noblesse, lorsque Henri, fatigué d'un règne de trois mois, abandonna secrètement le royaume qu'il était venu gouverner. Cependant Sulikow fut envoyé à la poursuite du monarque fugitif. L'habile négociateur revint seul en Pologne, pour y voir, malgré tous ses efforts, procéder à l'élection d'un nouveau roi. L'archevêque primat proclama l'empereur Maximilien, et la noblesse indignée proclama reine la princesse Anne, fille du feu roi Sigismond, lui donnant pour mari Étienne Battori, palatin de Transylvanie. Sulikow reçut des états la mission d'aller le faire reconnaître par l'empereur Maximilien, son concurrent. En revenant il fut arrêté par ordre de l'Empereur, et conduit dans une forteresse, où il resta quatre mois. De retour en Pologne après la mort de Maximilien, il fut nommé chapelain du roi, archevêque de Lemberg, et s'acquitta de plusieurs missions avec succès. Dans l'interrègne orageux qui suivit la mort de Battori, il présida le sénat en l'absence du primat, et montra beaucoup de courage; mais enfin l'agitation toujours croissante des esprits le força de se retirer à Lemberg, où il mourut en 1603, après avoir gouverné son Église pendant 20 ans. Parmi les écrits de ce prélat, il faut distinguer ses mémoires : *Commentarius brevis rerum polonicarum à morte Sigismundi Augusti*, Dantzig, 1647, in-4°.

SULLIVAN (Jean), général américain, né en 1741, à Berwick, au district du Maine, fut nommé major général par le congrès, dès le commencement de l'insurrection des colonies anglaises, et remplaça, en 1776, le général Arnold dans le commandement du Canada. Forcé de céder cette contrée à la supériorité de l'armée anglaise, il devint commandant de la division de Long-Island, et fut fait prisonnier. Échangé peu de temps après avec lord Stirling, il combattit vaillamment à la tête d'une division, à Brandywine et à Germantown; obtint encore différents succès dans les campagnes de 1777 et de 1778, et fut envoyé, l'année suivante, avec Brandt, contre les peuplades indiennes qu'ils dispersèrent, et dont ils ravagèrent et brûlèrent les habitations pour faire un exemple que la férocité de ces nations sauvages avait rendu nécessaire. La franchise du général Sullivan, et peut-être aussi ses succès lui suscitèrent des ennemis. Il fut accusé d'avoir demandé des fournitures trop considérables pour ses troupes, et se vit obligé de s'éloigner de l'armée. En 1788, il rentra au congrès, dont il était membre, et fut, bientôt après, nommé président du New-Hampshire, puis juge du même district. Il mourut en 1795.

SULLIVAN (Jacques), frère du précédent, naquit en 1744, et fut successivement juge, accusateur public, et gouverneur du Massachusett. Indépendamment de divers *Mémoires*, il a publié : *Observations sur le gouvernement des États-Unis d'Amérique*, 1791, in-8°; *Dissertation sur la banque*, 1792; *Histoire du district du Maine*, 1795, in-8°; *Histoire des terres du Massachusett*, 1801, in-8°; *Dissertation sur la liberté constitutionnelle de la presse dans les États-Unis*, 1801, in-8°; *Histoire des Indiens Penobscots*.

SULLY (Maurice de), évêque de Paris au 12e siècle, né de parents très-pauvres, dans le village de Sully, sur les bords de la Loire, fut réduit dans sa jeunesse à la mendicité; mais il trouva les moyens de venir étudier à Paris, où bientôt il donna lui-même des leçons avec un éclatant succès. Son talent pour la chaire lui valut un canonicat du chapitre de Bourges, et peu d'années après il en obtint un à Paris avec la dignité d'archidiacre. Il fut élevé sur le siége épiscopal en 1160, après le décès de Pierre Lombard; mais on n'est pas d'accord sur la manière dont fut faite son élection. Le principal fait de l'histoire de son épiscopat est la construction de sa cathédrale : ceux qui lui ont contesté cet honneur ont été victorieusement réfutés par l'abbé Lebeuf. Il en fit poser la première pierre par le pape Alexandre III en 1163, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1196, il y consacra tous ses soins. Pour subvenir à une dépense à laquelle eût à peine suffi le trésor d'un prince, il s'adressait à ceux qui devaient accomplir quelques pénitences, et les leur remettait, en tout ou en partie, moyennant des contributions pécuniaires. Les détails relatifs à sa vie et à ses écrits, d'ailleurs peu importants, ont été recueillis par Daunou, tome XV de l'*Histoire littéraire de la France*.

SULLY (Eudes ou Odon de), né à la Chapelle-Damgilon, en Berry, d'une famille illustre, qui tenait aux maisons d'Angleterre, de Champagne et de France, succéda à Maurice sur le siége épiscopal de Paris, en 1197, et acheva la construction de la cathédrale commencée par son prédécesseur. Parmi les actes de son épiscopat, il faut signaler ses efforts pour soutenir l'autorité d'Innocent III, lorsque ce pontife eut jeté un interdit sur les églises de France, à l'occasion du divorce de Philippe Auguste. Il venait de provoquer la croisade contre les Albigeois, quand il mourut en 1208, à l'âge d'environ 40 ans. (*Voyez* le *Gallia christiana*, et le tome XVI de l'*Histoire littéraire de la France*.

SULLY (Maximilien de BÉTHUNE, duc de), l'un des grands ministres qui aient gouverné la France, né à Rosny le 13 décembre 1560, dans la religion réformée, fut placé de bonne heure auprès du roi de Navarre, depuis Henri IV, qu'il accompagna lorsque ce prince s'échappa de la cour. On vit dès lors s'établir entre le maître et son serviteur, plus jeune que lui de 7 ans, une rivalité de bravoure et de prouesses, qui contribua peut-être à cimenter leur amitié. Maximilien, n'étant encore que baron de Rosny, épousa une riche héritière, Anne de Courtenay, et ne tarda pas à se faire remarquer par ses grandes dépenses que soutenaient d'ailleurs ses heureuses spéculations commerciales et surtout un ordre parfait. Cette habileté à conduire ses propres affaires fut peut-être ce qui disposa Henri à lui croire plus tard le talent de bien administrer les finances de l'État. Mais à cette époque Rosny n'était qu'un officier plein de valeur, assez avide de richesses pour être peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir, et surtout très-présomptueux. Les gouvernements de Gisors et de Mantes lui ayant été refusés, parce que le roi craignait de faire ombrage aux catholiques, il accusa d'ingratitude un maître dont il aurait dû mieux comprendre la position difficile, et se condamna à une retraite volontaire. Il était alors marié en secondes noces à Rachel de Cochefilet, veuve du seigneur de Châteaupers. Lorsque son dépit fut calmé, il rentra au service de Henri avec un nouveau zèle, dont il donna bientôt une preuve incontestable en lui conseillant, pour pacifier le royaume, d'embrasser la foi catholique. Après la reddition de Paris, le Béarnais ne pouvant plus se passer de son cher Rosny, le fit entrer, en 1596, au conseil des finances. La première opération de l'habile serviteur fut de parcourir les provinces pour examiner les comptes des receveurs et en rejeter les dépenses irrégulières, et il revint de cette tournée avec 70 charrettes remplies d'argent. L'année suivante il fut seul chargé des finances, ayant sous ses ordres les deux autres conseillers, et deux ans après, il fut déclaré surintendant. Jamais un ministre habile n'avait été plus nécessaire à la France. L'on crut même, vu la situation alarmante du trésor, qu'il fallait convoquer une assemblée des notables. Ceux-ci proposèrent de se charger des dettes, à condition que le roi leur abandonnerait la moitié des revenus de l'État. Une telle proposition blessait les droits de la couronne ; et cependant Rosny fut seul d'avis qu'on l'acceptât, parce qu'il croyait un refus trop dangereux dans la disposition actuelle des esprits, et en outre parce qu'il voyait plus loin que tout le monde. Les notables firent un essai infructueux, et furent réduits bientôt à supplier le roi de reprendre, sans partage, la direction des finances : cet exemple força le peuple à se fier désormais à la sollicitude royale. En aucune circonstance peut-être Rosny ne fut plus utile à l'État et à son prince. Dès lors il put marcher paisiblement dans la voie des améliorations, et tel fut le succès de ses efforts qu'après la mort du roi, quoiqu'on eût fait d'immenses travaux en tout genre et de grands approvisionnements de guerre, on trouva près de 42 millions à la Bastille. C'est une faute, en thèse générale, de soustraire tant d'argent à la circulation ; mais si l'on considère à quel point le crédit public manquait de bases solides, on expliquera, on approuvera peut-être la prudence du ministre. On pourrait lui faire d'autres reproches plus fondés : c'est d'avoir, en s'attachant aux détails, trop négligé le perfectionnement du système général des finances, de n'avoir point vu que l'épargne de l'argent est parfois une malheureuse économie, et de s'être opposé avec une inconcevable obstination aux plans de son maître pour l'accroissement des manufactures. « Le labourage et pastourage, répétait-il souvent, voilà les deux mamelles dont la France est alimentée, les vrayes mines et trésors du Pérou. » Sans doute c'est là une abondante source de richesses ; mais il ne fallait pas pour cela se croire dispensé de favoriser l'industrie. Au reste, la gloire la plus solide de Sully, comme financier, est dans la vigueur qu'il déploya contre les abus et les prodigalités. Une autre gloire lui était réservée, celle d'être l'ami et souvent le sévère conseiller du meilleur des princes. On cite vingt traits qui attestent son austère franchise et nous laissent dans l'impuissance de décider auquel, du maître ou du serviteur, appartient la palme d'une si généreuse amitié. En un mot, il était devenu pour Henri un homme indispensable dans les soucis de la vie privée comme pour les affaires d'État. On oublie assez généralement les services militaires de Sully, pour ne voir en lui que le ministre économe et le compagnon fidèle du bon roi. Cependant il avait conservé un vif attrait pour la guerre, passion de ses premières années. La charge de grand maître de l'artillerie et des fortifications ne fut point dans ses mains un simple titre d'honneur. Il avait acquis des connaissances très-remarquables pour son temps sur l'emploi du canon et sur l'attaque des places, et il en donna plus d'une preuve. Il ne fut pas moins utile dans les fonctions de grand voyer de France, de surintendant des bâtiments, de capitaine héréditaire des canaux et rivières. La vie régulière et laborieuse qu'il s'était tracée lui donnait le temps de suffire à toutes les affaires. Après l'assassinat de Henri IV, il vit que son pouvoir était passé, et ne songea qu'à retirer le plus d'argent possible de ses charges en les résignant au gré de la reine, et à se faire assurer une position considérable. Il possédait en outre de grands domaines, parmi lesquels on compte la terre de Sully, érigée pour lui en duché. On voit qu'il ne s'était pas piqué de servir l'État avec désintéressement ; mais ce serait aller trop loin que de prétendre, avec le cardinal de Richelieu, qu'il ne se conforma pas toujours aux lois rigoureuses de la probité. Sully conserva la direction de l'artillerie et des

fortifications, la grande voirie et le gouvernement du Poitou, et plus d'une fois il trouva le moyen d'être utile à la régente par les avis importants qu'il lui transmettait. Il chercha, sans doute pour se faire craindre de la cour, à plaire aux réformés, dont les croyances étaient restées les siennes; mais il ne prit jamais les armes dans les guerres dont la religion fut le prétexte. Il reçut de Louis XIII, en 1634, le bâton de maréchal, récompense due à ses longs services, et mourut dans sa terre de Villebon le 22 décembre 1641. Nous possédons peu de documents historiques aussi précieux que ses *Mémoires*, auxquels il a donné le titre d'*Économies royales*. La forme en est bizarre: ce sont ses secrétaires qui lui racontent à lui-même toutes ses actions. Il en publia les 2 premiers vol. en 1634, au château de Sully. Le 3e et le 4e parurent à Paris en 1662, par les soins de Jean le Laboureur. On en a d'assez nombreuses réimpressions. En 1745 l'abbé de l'Écluse eut l'idée d'arranger, d'après un nouvel ordre et en style moderne, ces mémoires, peu supportables par leur mauvaise rédaction. Ce travail n'est pas sans mérite à cause des notes qui l'accompagnent; mais la vérité de l'histoire y est trop fréquemment altérée.

SULLY (Henri), artiste anglais, reçut des leçons de Gutten, habile horloger de Londres, et fit de rapides progrès dans la mécanique. Ses recherches sur les longitudes lui méritèrent le suffrage de Newton. Le désir d'augmenter ses connaissances le conduisit successivement en Hollande, en Autriche et en France, où il gagna l'amitié du célèbre Julien Leroy et la faveur du duc d'Orléans, qui lui donna la direction de la manufacture d'horlogerie qu'il se proposait d'établir à Versailles. Sully perdit cette place par son inconduite, et bientôt toute industrie étant paralysée en France par les suites désastreuses du fameux système de Law, il retourna dans son pays avec un assez grand nombre d'ouvriers français; mais il ne tarda pas à revenir à Versailles, et ce fut alors qu'il exécuta sa pendule à levier pour mesurer le temps en mer. On récompensa ce beau travail, comme si on avait oublié les efforts que son auteur avait faits naguère pour enrichir l'Angleterre des débris des manufactures françaises. Il mourut le 13 octobre 1728 à Paris. On ne saurait nier qu'il n'ait contribué beaucoup aux progrès de l'horlogerie dans le 18e siècle. Lépante a décrit ses ouvrages et recueilli des détails sur sa vie. Nous citerons de lui: *Règle artificielle du temps*, Paris, 1717, in-8°; réimprimée avec additions par Julien Leroy, 1737.

SULPICE-SÉVÈRE, abréviateur élégant de l'histoire sacrée, né vers 363, probablement à Toulouse ou dans les environs de cette ville, suivit d'abord avec succès la carrière du barreau. Il faisait son séjour habituel à Toulouse et à *Éluso* ou *Élusio*, près de Carcassonne; mais la mort de sa femme, qu'il aimait tendrement, l'ayant décidé à quitter le monde, il distribua une partie de ses biens aux pauvres, donna le surplus à l'Église en s'en réservant l'usufruit, et se retira vers 392 à Primuliac, près de Beziers, où il vécut en cénobite, consacrant tout son temps à la prière et aux exercices de piété. On croit assez généralement qu'il embrassa l'état ecclésiastique. L'invasion de l'Aquitaine par les Vandales l'obligea de chercher un asile dans un monastère de Marseille, où il mourut vers 410, selon le père Prato; mais la plupart des autres auteurs reculent sa mort jusqu'en 429. Son principal ouvrage, celui dont le style élégant et pur l'a fait surnommer *le Salluste chrétien*, est l'*Histoire sacrée*, divisée en 2 livres, dont le premier s'étend depuis la création du monde jusqu'à la ruine du temple, sous Sédécias, et le second jusqu'à l'an 410, au consulat de Stilicon. Ses autres écrits, peu importants et peu nombreux, se trouvent dans la collection de ses *OEuvres*, dont il existe plusieurs éditions. Les plus recherchées sont les suivantes: Leyde, Elzevir, 1635; ibid., 1643, in-12; Vérone, 1741-1754, 2 vol. in-4°. (*Voir* pour plus de détails l'*Histoire littéraire de la France*, tome II.)

SULPITIA, dame romaine, qui vivait vers l'an 90 de J. C., cultiva la poésie avec succès; mais il ne nous reste d'elle qu'une satire médiocre contre Domitien, composée à l'occasion de l'exil des philosophes, et que l'on a imprimée sous ce titre: *De edicto Domitiani*, quelquefois avec Pétrone, avec Juvénal, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, ainsi que dans les *Poetæ latini minores*. Elle a été traduite en vers français, par l'abbé de Marolles, à la suite de ses *Epithalames de Catulle*, 1661, in-8°, et par Ch. Monnard, avec le texte en regard et des notes, 1816, in-8°.

SULPITIA, la plus vertueuse des dames romaines, fut chargée, l'an 639 de Rome, de présenter à Vénus la statue que l'oracle avait ordonné d'offrir à la déesse, afin qu'elle inspirât plus de pudeur aux femmes.

SULPITIUS-GALLUS. *Voyez* **GALLUS.**

SULTAN-ED-DAULAH (ABOU-SCHOUDJA), roi de Perse de la dynastie des Bowaïdes, succéda, l'an 403 (1013), à son père Boha-ed-daulah. Le calife Cader lui envoya, de Bagdad, la patente qui, en le confirmant dans la possession de l'Irak et de la charge d'émir-al-omrah, lui conférait le titre de Sulthan-ed-daulah (le sultan de l'empire). Ce jeune prince fut le premier de sa famille décoré d'un titre que la flatterie avait, depuis peu d'années, donné au fameux Mahmoud le Gaznevide. Ses ancêtres n'avaient porté que le titre d'émir (prince ou commandant). Il quitta le séjour d'Ardjan, et fixa sa résidence à Chiraz, laissant pour son lieutenant dans l'Irak, Aboû-Galeb Fakhr-el-molouk: mais ce général, au lieu de réprimer les ravages des tribus arabes et les guerres qu'elles se faisaient entre elles, étala le faste d'un souverain dans la ville d'Ahwaz, et ne s'occupa qu'à y amasser des richesses. Sulthan-ed-daulah le destitua, l'an 406 (1015) et le fit mettre à mort bientôt après. Ce prince, voulant vivre en bonne intelligence avec ses frères, avait donné le gouvernement du Kerman à Abou'l Fewarès, celui de Bassora à Abou Taher-Khosrou, et la partie méridionale du Diarbekr à Abou-Aly-al-Haçan; mais tous les trois se montrèrent ingrats. Le premier se révolta, s'empara de Chiraz, et y prit le titre de *Cawam-ed-daulah*. Forcé d'abandonner cette capitale à l'approche du sultan, qui le chassa même du Kerman, il se retira auprès de Mahmoud le Gaznevide, et en obtint des secours, avec lesquels il recouvra le Kerman et Chiraz. Sulthan-ed-daulah, qui était alors à Bagdad, en revint aussitôt, et triompha sans combattre. Le lâche

Abou'l Fewarès s'enfuit alors à Hamadan, où régnait un prince de sa famille; puis dans les États du prince de Batyha, qui se composaient des lagunes formées par le Tigre et l'Euphrate. Là il eut recours à la médiation de son frère Abou-Taher, qui gouvernait Bassora. Sulthan-ed-daulah lui pardonna généreusement, et lui rendit son apanage, l'an 409 (1018) : mais un rival non moins ambitieux, plus actif, plus habile et plus brave, le jeune Abou-Aly-al-Haçan, se déclara contre lui. Il commença par intriguer contre Abou-Mohammed-Ibn-Sahlan, vizir et lieutenant du sultan dans l'Irak, et entretint des correspondances avec plusieurs généraux de ce prince. Sulthan-ed-daulah, informé des menées de son frère, se rendit à Bagdad, l'an 411 (1021). Les troupes s'y mutinèrent, et comme il songeait à se retirer à Waseth, elles ne voulurent pas le laisser partir qu'il n'eût nommé pour les commander son fils ou son frère. Craignant d'exposer son fils, qui n'était qu'un enfant, Sulthan-ed-daulah choisit son frère Abou-Aly, pour remplir, en son nom, les fonctions d'émir-al-omrah, à Bagdad. Mais à peine fut-il arrivé à Tostar, dans le Khouzistan, que, se croyant dégagé d'une obligation que la violence lui avait arrachée, il envoya Ibn-Salan avec une armée, pour chasser de Bagdad le jeune Abou-Aly, et pour y reprendre ses premières fonctions. Abou-Aly vint à la rencontre de ce général, le vainquit, le fit prisonnier, ordonna qu'on lui arrachât les yeux, et ayant supprimé le nom de Sulthan-ed-daulah, dans la kothbah, il y substitua le sien, auquel le calife joignit le titre de *Moscheref-ed-daulah*. Cette révolution eut lieu à la fin de moharrem 412 (mai 1020). Par un traité conclu, l'année suivante, entre les deux princes, Sulthan-ed-daulah renonça formellement à la souveraineté de l'Irak, en faveur de Moscheref-ed-daulah, et consentit même que leur frère Abou-Taher Khosrou, que l'ambition avait mis dans les intérêts du nouvel émir-al-omrah, possédât le gouvernement absolu de Bassora et de l'Ahwaz. Réduit à la moitié de ses États, Sulthan-ed-daulah mourut à Chiraz, en chawal 415 (décembre 1024), dans la 32e année de son âge, après en avoir régné plus de 12. Il eut pour successeur son fils Abou-Kalandjar (ou Kalidjar) Ezzel-molouk, qui, après bien des vicissitudes, et malgré l'opposition de ses oncles, parvint à recouvrer tous les titres et les États qui avaient appartenu à son père et à son aïeul; mais la mésintelligence de ses fils les fit passer bientôt sous la domination des Seldjoucides.

SULZER (Jean-George), écrivain suisse, né à Winterthur en 1720, remplit pendant quelque temps les fonctions de vicaire de campagne et celles d'instituteur. Il obtint ensuite une chaire de mathématiques au collége Joachim à Berlin, en 1747, et fut reçu 3 ans après à l'académie des sciences comme agrégé à la classe de philosophie spéculative. Dès lors il dirigea principalement ses travaux vers la psycologie, et ne tarda pas à être compté parmi les métaphysiciens de l'Allemagne. Il résigna sa chaire en 1764, et voulut se retirer en Suisse; mais Frédéric II, désirant le retenir, lui accorda une pension, et le nomma professeur de philosophie à l'académie des nobles. Sulzer mourut à Berlin le 27 février 1779. Il a écrit lui-même des *Fragments* sur sa vie, publiés par Nicolaï en 1809, à Berlin. Son premier titre de gloire est la *Théorie universelle des beaux arts* (en allemand), 1772, 2 vol. in-4o; 1792, 4 vol. in-8o.

SULZER (Jean-Gaspard), médecin, né à Winterthur en 1716, mort à Gotha en 1779, mérite quelque reconnaissance pour avoir contribué puissamment à introduire l'inoculation de la petite vérole dans une grande partie de l'Allemagne.

SUMMARIPA (George de SOMMARIVA, plus connu sous le nom latin de), poëte, né à Vérone en 1435, étudia la jurisprudence, fut gouverneur de Gradisca en 1488, et mourut vers la fin du 15e siècle. Nous citerons de lui : *Batracomiomachia d'Omero, trad. in terza rima*, Vérone, 1470, in-4o; *Satire di Giovenale, trad. in terza rima*, Trévise, 1480, in-fol.; et Venise, 1530, in-8o; *Cronica delle cose geste nel regno napolitano, per anni* 959, *dall' anno* 537 *insino al* 1495, *per rithmos compilata*, Venise, 1496, in-4o.

SUMMONTE (Jean-Antoine), chroniqueur, né vers le milieu du 16e siècle à Naples, fit connaître, dans son histoire de ce royaume, l'établissement des gabelles et d'autres droits de la couronne, et dévoila en même temps l'origine de quelques familles puissantes. Il n'en fallait pas plus pour lui attirer de graves persécutions. Il vit son ouvrage saisi et brûlé, fut lui-même mis aux fers et contraint de changer quelques-uns de ses chapitres. Il en mourut de chagrin le 29 mars 1602. Son travail contient quelques faits qui n'ont pu être adoptés que par un esprit crédule; mais il offre un grand nombre de renseignements utiles qui embrassent tout l'espace de temps compris entre la fondation de Naples et l'année 1582. Il porte ce titre: *Istoria della città e regno di Napoli*, etc., 4 vol. in-4o, publiés de 1601 à 1643; réimprimé en 1675, 4 vol. in-4o, avec des additions de divers auteurs; et en 1748, 6 vol. in-4o, avec la *Vie* de Summonte, par de Cristofaro.

SUNDERLAND (Henri SPENCER, 1er comte de), fils de Guillaume lord Spencer, et de lady Pénélope, fille aînée de Henri Wriotbesly, comte de Southampton. Il naquit à Althorp, au mois de novembre 1620, et épousa, à l'âge de 19 ans, lady Dorothée Sidney, fille du comte de Leicester, femme aussi distinguée par sa beauté que par ses vertus. Henri Spencer voyageait sur le continent, lorsqu'il apprit la mort de son père; il revint immédiatement en Angleterre, et prit place dans la chambre des pairs en 1641. Quoique opposé aux mesures adoptées par Charles Ier, il offrit à ce prince l'appui de son crédit et de ses conseils. Il l'accompagna à l'armée, le suivit à Oxford, après la perte de la bataille d'Edge Hill, où il avait combattu vaillamment, comme volontaire, n'ayant voulu accepter aucun commandement. Pour récompenser sa fidélité et sa bravoure, Charles Ier le créa comte de Sunderland, par lettres patentes du 8 juin 1643. Il ne jouit pas longtemps de cet honneur; car il fut tué le 20 septembre suivant, à la bataille de Newbury, où il commandait une partie de la cavalerie de l'armée royale.

SUNDERLAND (Robert SPENCER, 2e comte de), fils unique du précédent, naquit vers 1641, et fut élevé par le docteur Pierce, qui l'accompagna dans les voyages qu'il fit sur le continent, pendant le temps que l'Angleterre resta sous la domination de Cromwell. En

1671, Charles II le nomma ambassadeur extraordinaire près la cour d'Espagne, et le chargea de déterminer Sa Majesté Catholique à se réunir à la France et à l'Angleterre contre les Provinces-Unies, ou à conserver du moins la neutralité. Lord Sunderland n'ayant point fait d'entrée publique à Madrid, comme cela se pratiquait ordinairement, fut vu de très-mauvais œil; et la cour d'Espagne, pour témoigner son ressentiment, décida par un ordre d'État, qu'à l'avenir aucun ambassadeur n'obtiendrait audience particulière du roi, qu'après sa première entrée publique. N'ayant pu amener l'Espagne à se déclarer contre la Hollande, il quitta Madrid le 30 mai, et se rendit à Paris, dans la même qualité. En 1673, il fut choisi pour remplir les fonctions de l'un des plénipotentiaires qui devaient s'assembler à Cologne, sous la médiation de la Suède, pour le rétablissement de la paix générale. Ce congrès n'ayant eu qu'une courte durée, lord Sunderland revint en Angleterre, au mois de mai 1674, et fut immédiatement admis au conseil privé. Au mois de juillet 1678, il fut envoyé de nouveau en France, mais il ne put empêcher la signature d'un traité de paix particulier entre Louis XIV et les États-Généraux. A son retour en Angleterre, lord Sunderland fut nommé secrétaire d'État : nous n'entrerons point dans le détail de toutes les intrigues qui occupaient alors le gouvernement et les deux chambres; nous dirons seulement que Sunderland contribua à la prorogation du parlement, qui eut lieu en 1679, malgré l'opposition de Shaftesbury; que la même année il vota, ainsi qu'Essex et Hallifax, qui formaient avec lui, dans le conseil, ce qu'on appelait le *triumvirat,* contre l'exclusion du duc d'York de la couronne; et qu'en 1680, il se prononça avec beaucoup de force pour l'exclusion de ce même prince, dont il considérait alors l'avénement au trône comme une calamité nationale. Charles II témoigna un vif mécontentement de ce dernier vote de Sunderland, et l'exclut de ses conseils. Il le fit entrer de nouveau au conseil privé, au mois de septembre 1682, et le nomma principal secrétaire d'État. Ce fut en cette qualité qu'à la mort de Charles II (février 1685), Sunderland signa l'ordre, pour proclamer le duc d'York, roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques II. Ce prince lui conserva son emploi, et le nomma, au mois de décembre, président du conseil, et au mois d'avril 1687, chevalier de la Jarretière. Sous le prédécesseur de Jacques II, Sunderland avait été le pensionnaire de la France; il continua de l'être sous le règne de ce dernier prince, dont il possédait à cette époque toute la confiance : bientôt le conseil ne fut plus assemblé que pour la forme, et toutes les affaires furent décidées entre le père Piter, Sunderland et le roi. En 1687, Spencer, fils de Sunderland, s'étant déclaré catholique, pour faire sa cour au roi, ce dernier promit de l'imiter, et il fit, en effet, en 1688, profession ouverte de catholicisme, après la naissance du prince de Galles. Les intrigues du prince d'Orange, et les projets qu'il avait formés contre son beau-père, ayant été découverts par la cour de France, Louis XIV en fit donner avis à Jacques II, et proposa en même temps de lui fournir des secours suffisants pour repousser l'invasion dont il était menacé et renverser les projets des mécontents. Burnet accuse Sunderland de s'être opposé à l'acceptation de ces offres et à l'arrestation des personnes suspectes; les dépêches de Barillon confirment ce fait et font connaître en même temps que Sunderland avait refusé également d'approuver la proposition de faire venir en Angleterre des troupes catholiques d'Irlande. Quels que fussent les motifs de Sunderland, cette conduite fit naître des soupçons, et le roi céda aux instances des catholiques, en lui retirant sa confiance, et en nommant à sa place le vicomte Preston. Sunderland se retira en Hollande lorsque Guillaume effectua son débarquement. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fut excepté de l'acte d'amnistie signé par ce prince le 23 mai 1690, et qu'en 1692, le roi Jacques l'excepta également du pardon dans la déclaration qu'il rendit au moment où il se disposait à se rendre à la Hogue pour tenter un débarquement en Angleterre. Quelque temps après, Guillaume, qui avait conçu une haute opinion des talents de Sunderland, lui accorda sa confiance, le consulta sur les matières les plus délicates, et lui permit de rentrer en Angleterre. En 1695, il alla le visiter à Althorp et resta plusieurs jours avec lui. Sunderland, qui paraissait alors livré tout entier au parti de Guillaume, fit des démarches pour réconcilier les whigs et les torys; mais ce fut vainement. Le 19 avril 1697, il fut nommé lord chambellan, et trois jours après membre du conseil privé. Cette même année, Guillaume s'étant rendu en Hollande, Sunderland fut nommé l'un des lords justiciers pendant l'absence du roi. La chambre des communes témoigna le mécontentement que lui inspirait la présence d'une armée considérable en Angleterre, et manifesta l'intention de réduire ces forces à 7,000 hommes. Sunderland voulait qu'elles fussent portées à 15,000, et la conduite qu'il tint à ce sujet, dans les débats du parlement, l'exposa aux attaques des torys, tandis que les whigs étaient jaloux du crédit dont il jouissait auprès du roi. Le 26 décembre 1697, il donna sa démission de tous ses emplois et se retira dans sa résidence d'Althorp, où il resta sans venir au conseil et sans se mêler des affaires publiques, jusqu'à sa mort, arrivée le 28 septembre 1702. Doué d'un esprit mobile, vif et pénétrant, d'une grande habileté dans les affaires, et de ces grâces irrésistibles qui font tout pardonner, Sunderland, suivant Burnet, *changeait de parti comme d'habit;* et cependant tous les partis le recherchaient tour à tour et croyaient tous le posséder uniquement.

SUNDERLAND (Charles Spencer, 3e comte de), était le second fils du précédent, et d'Anne Digby, fille de George, comte de Bristol. Nous ignorons l'époque précise de sa naissance. Il fut élevé par le savant docteur Trimnel, qui fut successivement évêque de Norwich et de Winchester. Son frère aîné étant mort sans postérité, il devint l'héritier présomptif des biens et des titres du comte de Sunderland leur père. Parvenu à l'âge prescrit, il fut choisi en même temps par les bourgs de Heydon et de Tiverton, pour les représenter à la chambre des communes; il opta pour ce dernier, et le représenta dans le parlement qui s'assembla en 1695, et dans les 4 autres qui lui succédèrent. Il avait épousé, le 12 janvier 1694, lady Arabella, fille de Henri Cavendish, duc de Newcastle, et un an ne s'était pas encore

écoulé depuis la mort de cette dame (4 juin 1698), lorsqu'il se maria en secondes noces à la seconde fille du célèbre Churchill, duc de Marlborough (16 janvier 1699). Au commencement de 1705, il accompagna la reine Anne dans la visite qu'elle fit à l'université de Cambridge, et suivant l'usage, il fut reçu docteur en droit. Nommé, au mois de juin de la même année, envoyé extraordinaire et plénipotentiaire près de l'empereur Joseph Ier, pour lui adresser les compliments de condoléance sur la mort de son prédécesseur, et le féliciter sur son élévation à l'Empire, il fut chargé en même temps d'arranger les différends qui s'étaient élevés entre ce prince et les Hongrois. Après s'être concerté avec le duc de Marlborough, il arriva à Vienne le 26 août; et, réuni aux plénipotentiaires de Hollande, il eut plusieurs conférences avec les ministres impériaux et les députés hongrois. Il se rendit ensuite à Tyrnau, que les derniers avaient choisi pour le lieu de la négociation; mais avant qu'elle eût produit des résultats définitifs, lord Sunderland retourna à Vienne, prit son audience de congé, et se rendit à la cour de Berlin, où il renouvela avec le roi de Prusse le traité de subsides qui venait d'expirer, et par lequel ce prince s'engageait à entretenir 8,000 hommes en Italie. De Berlin, lord Sunderland passa dans le Hanovre, et revint en Angleterre, après avoir séjourné quelque temps à la Haye où il termina d'importantes négociations avec les États-Généraux. Il arriva à Londres, le 30 décembre 1705; et à la rentrée du parlement, les deux chambres lui adressèrent des remercîments pour les grands services qu'il avait rendus dans la dernière campagne, et pour ses prudentes négociations avec les alliés de S. M. Au mois d'avril 1706, il fut nommé l'un des commissaires chargés de traiter l'union avec l'Écosse; cette négociation se termina heureusement par une convention qui fut signée, le 22 juillet de la même année, par les délégués des deux royaumes. Le 3 décembre, il fut nommé membre du conseil privé, et l'un des principaux secrétaires d'État. Au mois de mai 1708, il fit partie du nouveau conseil privé qui fut formé conformément aux dispositions de l'acte passé pour rendre l'union des deux royaumes plus complète et plus entière. Lors du procès de Sacheverel, le comte de Sunderland se prononça fortement contre ce théologien dans la chambre haute; et lorsque la présence de Sacheverel dans différentes parties du royaume y eut causé des troubles, Sunderland, consulté par le comte de Bradford, lord lieutenant du Shropshire, sur la conduite à tenir dans ces circonstances, lui écrivit, le 10 août 1710, d'après l'ordre de la reine et du conseil, de poursuivre avec vigueur tous les perturbateurs. Cette correspondance ayant été imprimée dans la gazette, le parti de la *haute Église* en fut très-irrité, et réunit ses efforts pour renverser Sunderland. La duchesse de Marlborough, informée de ce complot, tenta, auprès de la reine, plusieurs démarches pour retarder la chute de son gendre; mais on n'y eut aucun égard, et on ne lui fit même aucune réponse. La reine fut également sourde aux prières du duc, qui se trouvait, à cette époque, à la tête de l'armée anglaise, et Sunderland reçut la démission de tous ses emplois. Il supporta sa disgrâce avec fermeté, et refusa d'accepter une pension de 3,000 livres sterling que la reine lui fit offrir, en répondant que s'il ne pouvait pas avoir l'honneur de servir son pays, il ne voulait pas lui être à charge inutilement. Lorsque George Ier monta sur le trône, son premier acte fut de renvoyer les ministres de la reine Anne, et de placer au timon des affaires les membres du parti whig. Sunderland obtint, le 24 septembre 1714, le poste important de lord lieutenant d'Irlande, à la place du duc de Shrewsbury, et rentra au conseil privé. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé, au mois d'août 1715, de résigner son gouvernement, il fut nommé, 5 jours après, lord garde du sceau privé, et ensuite l'un des vice trésoriers d'Irlande. Au mois de mai 1716, il fut élu l'un des gouverneurs de *Charter-House*, et au mois de juin suivant, seul vice-trésorier d'Irlande. Cette même année, il accompagna le roi dans le Hanovre, et ayant résigné, à son retour, l'office de lord garde du sceau. George Ier le nomma, le 12 avril 1717, l'un des principaux secrétaires d'État, puis président du conseil privé, le 12 mars 1718, et peu de jours après, premier commissaire de la trésorerie. Sunderland possédait alors toute la confiance de son souverain, et il continua d'en jouir jusqu'à sa mort. Le 6 février 1719, il résigna le poste de président du conseil privé, et fut nommé premier gentilhomme de la chambre. Pendant les voyages que le roi fit en Hanovre, le comte de Sunderland fut l'un des lords justiciers chargés de gouverner le royaume durant l'absence de ce souverain. La guerre qui existait à cette époque entre l'Angleterre et l'Espagne ayant déterminé cette dernière puissance à tenter une invasion en Irlande, le duc d'Ormond s'embarqua sur la flotte espagnole; mais une violente tempête l'ayant dispersée à la hauteur du cap Finisterre, cette tentative fut manquée : les seigneurs jacobites d'Écosse, qui étaient réfugiés dans diverses parties de l'Europe, pour échapper à l'acte *d'attainder* prononcé contre eux, et qui étaient revenus en Écosse pour seconder les efforts du duc d'Ormond en faveur des Stuarts, ne se laissèrent pas décourager par ce contre-temps, et parvinrent à soulever quelques-uns de leurs partisans; mais battus à Glenshiel, ils furent de nouveau forcés d'abandonner leur dessein et leur patrie. Sunderland se rendit dans le Hanovre, pour rendre compte au roi George de cette affaire. Il continua de rester à la tête des affaires jusqu'à sa mort, arrivée le 19 avril 1722. Lord Sunderland encourageait les arts et les sciences, et montra une grande intégrité dans le maniement des affaires publiques, sa fortune patrimoniale n'ayant pas augmenté, quoiqu'il eût été longtemps à la tête du gouvernement.

SUNIATOR ou **SUNIATES**, l'un des principaux citoyens de Carthage, était ennemi déclaré de Hannon : voulant satisfaire sa haine contre ce général, il écrivit à Denis, tyran de Syracuse, une lettre en langue grecque, où il lui donnait avis de tous les préparatifs militaires qu'on faisait à Carthage contre lui, aussi bien que de l'incapacité de Hannon, qui devait commander l'expédition, et dont il parlait avec le plus grand mépris; mais sa lettre ayant été interceptée, il fut déclaré, par le sénat, coupable de haute trahison, et reçut le châtiment dû à son crime, vers l'an 387 avant J. C. La découverte de cette correspondance criminelle donna

lieu à une loi par laquelle il fut défendu à tout habitant de Carthage d'écrire en grec; et même de parler cette langue. Le but d'une défense si extraordinaire était d'empêcher que l'on correspondît avec l'ennemi.

SUN-TSEU, général et tacticien chinois, était né plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, dans le royaume de Tsi, qui fait aujourd'hui partie du Chan-toung. Déjà connu depuis longtemps par ses exploits non moins que par ses talents, il s'empressa d'aller offrir ses services au roi de Ou, menacé par ses voisins. Ce prince l'accueillit avec une distinction flatteuse : Pensez-vous, lui dit-il, que vous pourrez mettre en pratique tous les préceptes que vous avez donnés sur l'art militaire ? Prince, répondit Sun-tseu, je n'ai rien dit dans mon ouvrage que je n'aie pratiqué dans les camps, et j'ajoute, que je ne sois en état de faire pratiquer à d'autres. Comment, reprit le prince; vous parviendriez à donner aux femmes l'habitude de la discipline, et vous vous flatteriez de leur inspirer des sentiments guerriers! Sans doute, répliqua Sun-tseu. Le roi fit venir alors ses femmes, et leur dit qu'il chargeait ce général de leur apprendre les évolutions militaires. Sun-tseu leur fit aussitôt distribuer des armes, et leur expliqua la manière de s'en servir; mais quand il en vint à leur faire exécuter les premières manœuvres, les guerrières éclatèrent de rire. La mauvaise humeur du général redoubla leur gaieté. Alors il leur dit: Quiconque n'obéit pas aux ordres du général mérite la mort; et malgré la défense du roi de pousser plus loin la plaisanterie, il abattit la tête des deux favorites qu'il avait établies ses lieutenants. Cet exemple de sévérité produisit l'effet qu'il en avait attendu : toutes les autres obéirent. Mais le roi renvoya le barbare Sun-tseu. Cependant il fut obligé de le rappeler bientôt après; et avec son secours il triompha de ses voisins. Tel est en substance le récit des historiens chinois : mais on ne doit peut-être le regarder que comme une espèce d'apologue imaginé pour montrer que la sévérité est la base de la discipline. On a de Sun-tseu *les Règles de l'Art militaire*. Cet ouvrage, traduit en Mandchou par l'ordre de l'empereur Khang hi, en 1710, l'a été en français par le père Amiot. Cette traduction fait partie des *Mémoires sur les Chinois*, VII, 57-159. A la Chine, cet ouvrage est regardé comme un chef-d'œuvre, et comme le précis de tout ce qu'on peut dire sur l'art de la guerre. On n'admet aux emplois militaires que ceux qui peuvent l'expliquer, ou du moins en commenter quelques articles.

SUPERSAX (George-Auf der FLUDE, plus connu sous le nom latinisé de), personnage influent du pays de Vaud au 16[e] siècle, lutta contre les intrigues du cardinal Schinner, lorsque ce prélat travaillait à entraîner les Suisses du parti de Louis XII à celui de Jules II. Jeté dans un cachot et appliqué à la torture comme prévenu d'un crime supposé, il aurait infailliblement péri sur l'échafaud, si sa femme, dont il avait eu 23 enfants, n'eut intéressé l'avoyer de Fribourg, qui favorisa son évasion. Devenu libre, il souleva contre Schinner un parti qui obligea cet audacieux intrigant à aller chercher un refuge à Rome. Supersax continua d'exercer une très-grande influence, jusqu'à ce que, à l'instigation du cardinal de Sion, Charles-Quint le mit au ban de l'Empire.

SURBECK (Eugène-Pierre de), de Soleure, fils de Jean-Jacques Surbeck, maréchal de France, et chevalier de Saint-Louis, mort à Paris, en 1714, naquit dans cette ville en 1678. Il entra au service de France, et parvint au grade de capitaine commandant de la compagnie générale des gardes suisses. En 1738, il assista aux campagnes de Flandre, d'Alsace, de Hongrie, etc., et il dressa lui-même des *Mémoires* circonstanciés des événements auxquels il avait eu part. Dès sa tendre jeunesse il avait montré un goût décidé pour les médailles, qu'il cultiva pendant toute sa vie. Il se proposa de commencer un grand ouvrage sur les médailles, par la description de celles des empereurs, depuis Jules César jusqu'à Trajan Dèce. Le manuscrit qu'il avait achevé fut remis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, qui l'avait nommé son correspondant. Son cabinet a passé en Angleterre après sa mort. Il mourut à Bagneux près Paris, en 1741.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

